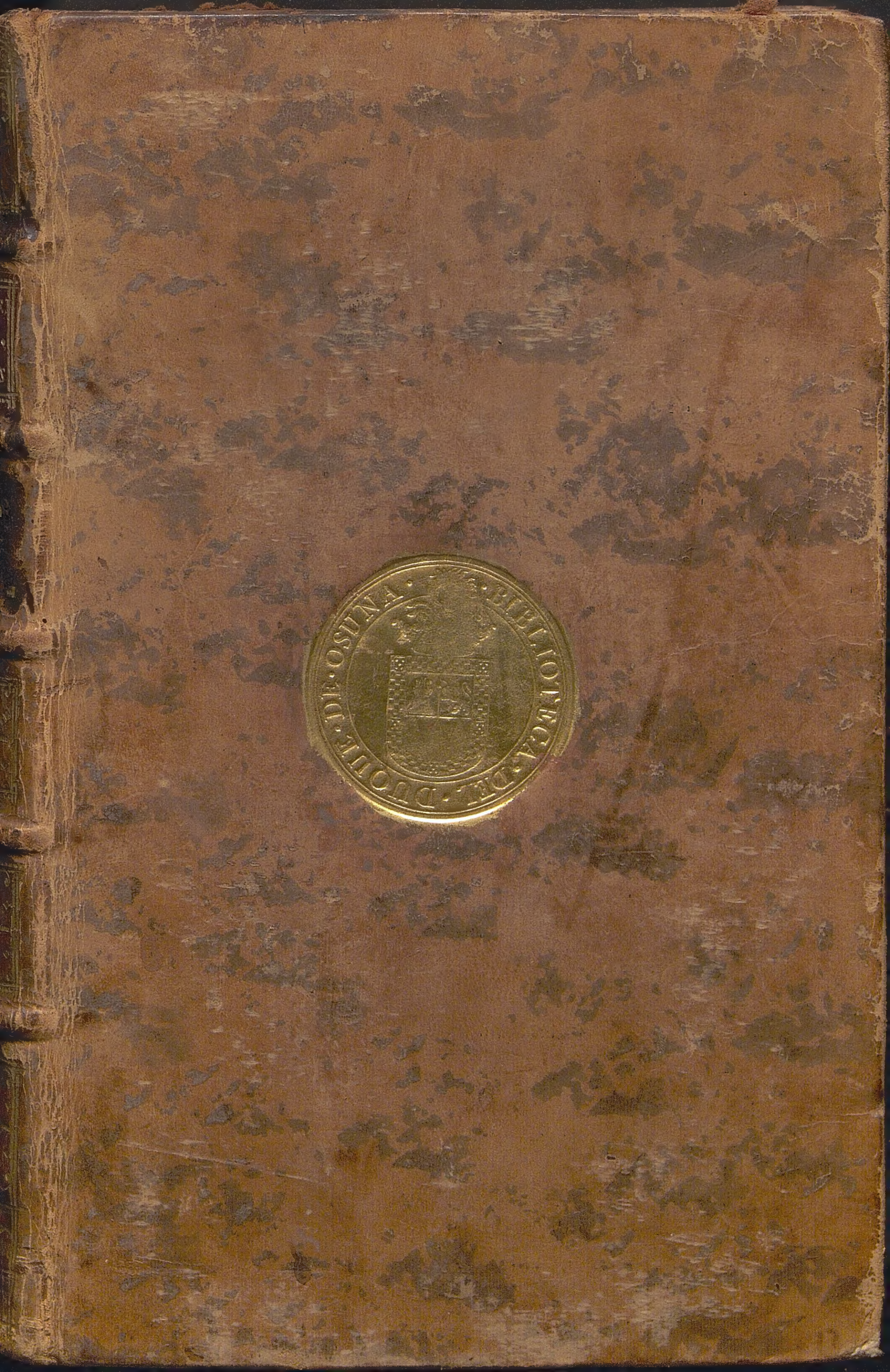
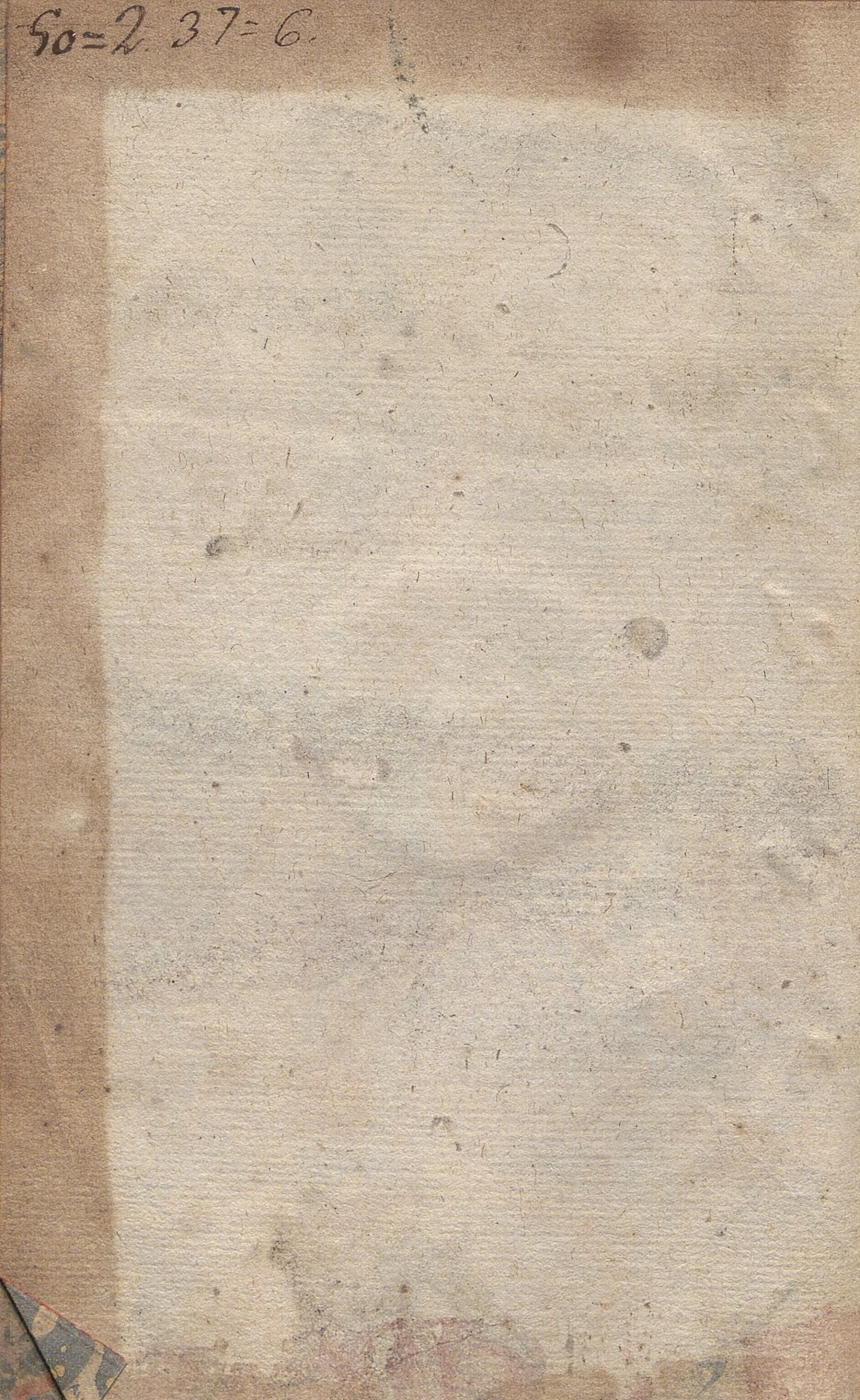
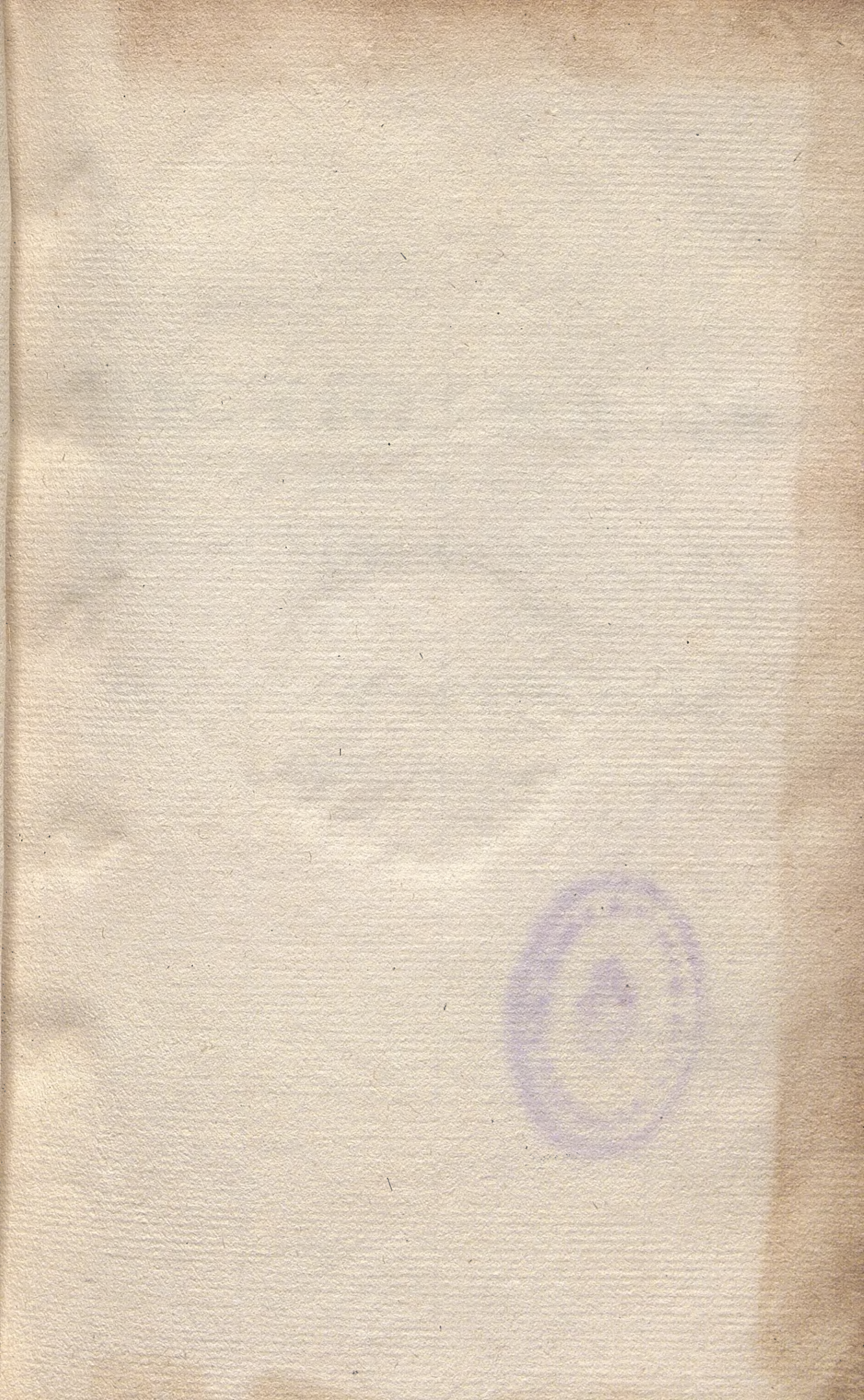
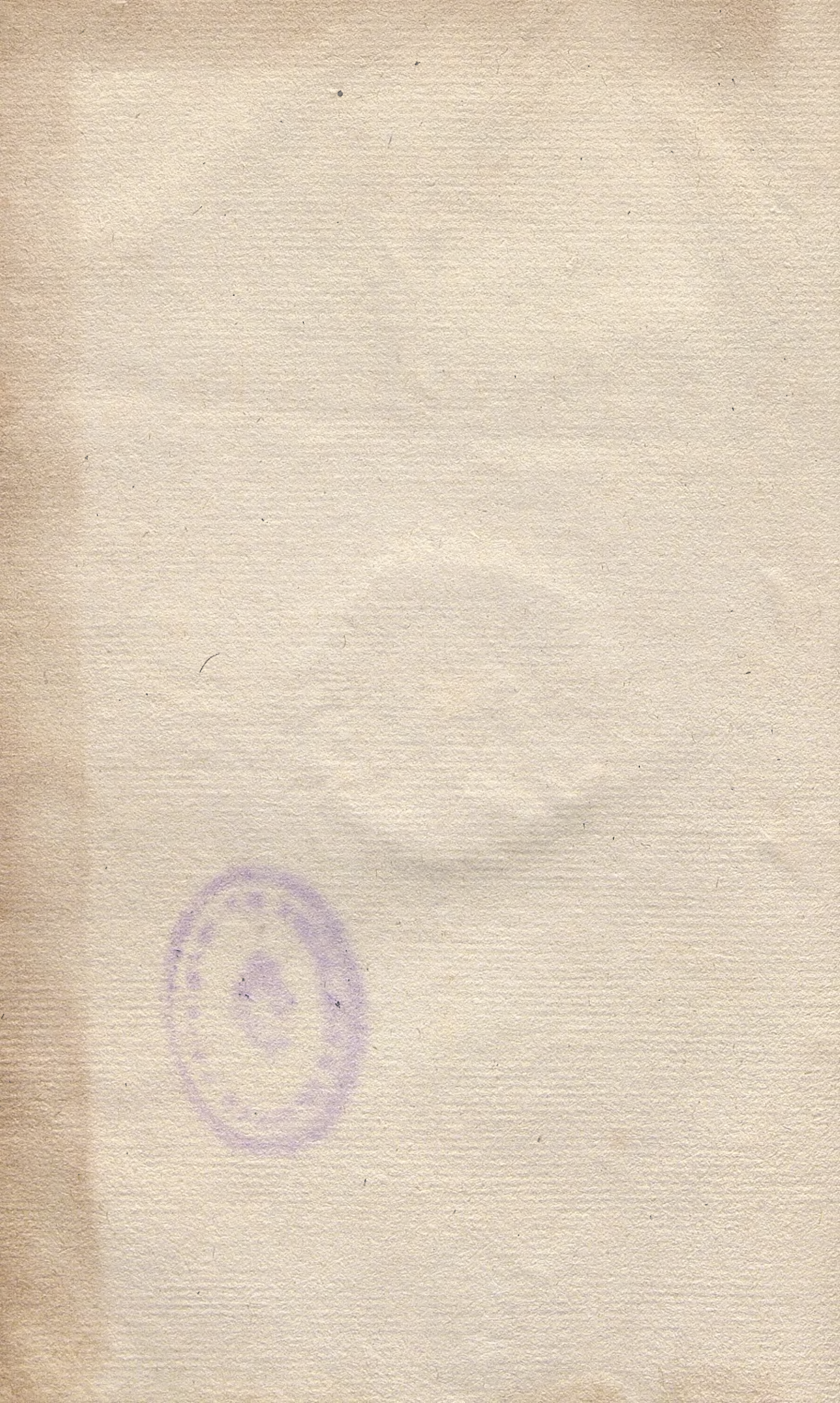

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA






60=2.37=6.





DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME SECOND.





DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

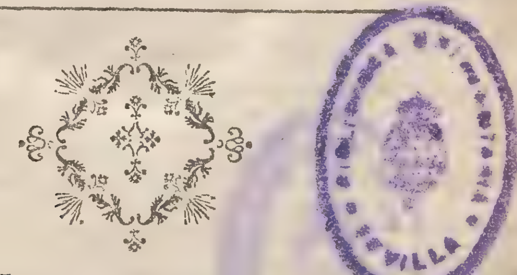
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, *Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de la Société Littéraire de la même Ville.*

TOME SECOND.



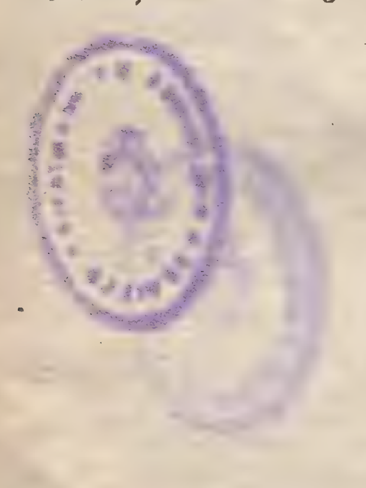
A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue;
Et se trouve à PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques, à l'Image S. Jacques.
Chez BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
Chez HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

On trouve chez les mêmes Libraires un autre Ouvrage du même Auteur, ayant pour titre, *Essai Historique Critique, sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes*; Ouvrage qui a remporté le prix à l'Académie Royale de Prusse. Seconde édition, revue & corrigée.





AVERTISSEMENT.

IL arrive souvent que différentes Personnes aient les mêmes idées. Un Sçavant célebre avoit imaginé, avant moi, le projet de cet Ouvrage. Il s'en explique ainsi, dans un article du Dictionnaire raisonné des Arts, au sujet du mot *Amphiphon*, sorte de gâteau des Anciens, que nous connoissons peu aujourd'hui. *Ceux qui écrivent*, dit ce Sçavant, *tombent dans une étrange contradiction. Ils prétendent tous que leurs Ouvrages passeront à la postérité ; & la plûpart d'entre eux parlent des choses d'une manière à n'être entendus que de leurs Contemporains. Je sçai qu'il y a un grand nombre d'Ouvrages, où le bon goût ne permet pas les détails, & qu'il ne faut pas s'attendre qu'un Poëte, qui a occasion d'employer le nom d'une arme, ou d'un plumet, en fasse la description. Mais, tous les Auteurs ne sont pas dans ce cas. Ceux qui font des Dictionnaires, n'ont pas cette excuse pour eux. Au contraire, je pense que si les Dictionnaires étoient bien faits, ils serviroient de Commentaires à tous les autres Ouvra-*

ges ; & que c'eſt-là qu'on trouveroit ces notes, ces éclairciſſemens, qui enflent nos Éditions, & au milieu deſquels le texte d'un Auteur eſt comme etouffé. On a imagine tant de Dictionnaires, on en a tant exécuté ; cependant, il en reſte un à faire. Ce ſeroit un Dictionnaire, où tous les paſſages de nos bons Auteurs ſeroient éclaircis. Il ne ſeroit peut-être pas inutile de marquer dans le même Ouvrage, les fautes de langue, dans leſquelles ils ſont tombés. Ce travail nettoieroit nos Éditions à venir de toute cette broderie marginale, qui leur eſt néceſſaire, dans l'état où ſont les choſes, mais, qui ne les en défigure pas moins. On conçoit bien que ce que je viens de dire des Auteurs François, s'entend auſſi des Auteurs Grecs & Latins.

Il me ſemble que ce Dictionnaire, du moins, quant aux Auteurs Grecs & Latins, répondra à peu près aux vues qu'on propoſe. Et pour achever de les remplir, je médite une nouvelle Édition de nos Auteurs Claſſiques, où l'on ne trouvera point de broderie marginale, puiſqu'elle ſeroit entièrement inutile à ceux qui auront fait l'acquiſition de mon Ouvrage. On donnera à cette Édition, même format, mêmes caractères, &c. qu'au Dictionnaire.

Je m'étois d'abord flatté que la lettre *A* ſeroit

contenue en un ſeul volume, ou tout au plus en deux. Mais, le nombre des articles & l'abondance des matières y mettent un obſtacle invincible. On auroit tort, néanmoins, de s'imaginer que la quantité des volumes de ce Dictionnaire ne doive pas avoir de juſtes bornes. J'oſe aſſurer qu'il n'y aura aucune lettre, qui fourniſſe autant que la lettre *A*; & je ſuis perſuadé même qu'il en faudra quelquefois pluſieurs, pour remplir un ſeul volume. J'obſerverai, d'ailleurs, que je mets ſous la lettre *A*, quantité d'articles, que d'autres renvoyent ſouvent aux lettres ſuivantes. Ce ſont les noms des Hommes & des Femmes célebres, qui me donnent principalement lieu de pratiquer cette méthode. On ſçait que la plûpart avoient ou des prénoms, ou des ſurnoms, qui commençoient par la lettre *A*. Il eſt rare que je ne range pas ſous cette lettre les articles de ces ſortes de Perſonnages; ce qui n'empêchera pas que je ne place, pour la commodité du Lecteur, leurs noms ſous la lettre par laquelle ils commencent. Et alors, il y aura un renvoi à la lettre *A*.

Il faut encore remarquer que, pour éviter les redites, bien des articles ne ſeront qu'indiqués

dans la ſuite de l'Ouvrage, parce qu'ils auront été traités dans d'autres articles de la lettre *A*. C'eſt ainſi qu'au mot *Or*, je ne m'étendrai pas beaucoup ; mais, je renverrai le Lecteur au mot *Argent*, où il trouvera des réflexions curieuſes ſur ces deux métaux.

Quiconque réfléchira ſur le plan & l'objet de l'entrepriſe que j'ai faite, ne ſera point étonné que le réſultat en ſoit un peu volumineux. Il eſt impoſſible que cela ſoit autrement, à moins [qu'on me paſſe le terme] que je n'étrangle l'Ouvrage ; & voila juſtement ce que des perſonnes de bon ſens m'ont ſur tout recommandé d'éviter. Je ſens en même-tems, que la quantité des volumes rendra ce Dictionnaire plus coûteux ; ce qui me fait une vraie peine. Pour y remédier, autant que nous le pouvons, on continuera de le délivrer encore au prix de la Souſcription.

S'il falloit juger de la bonté d'un Ouvrage, par l'accueil qu'il reçoit du Public, j'aurois lieu de m'applaudir du ſuccès de mon travail. Mais, je me crois redevable de l'accueil favorable que l'on fait à ce Dictionnaire, aux bontés du plus grand des Miniſtres. Une protection ſi honorable ferme les

yeux des plus clair-voyans, ſur les imperfections de l'Ouvrage. Je dois, à cet illuſtre Mécène, une reconnoiſſance publique, en particulier de ce qu'il a bien voulu ordonner que cet Ouvrage fût introduit dans les Écoles Royales, confiées à ſes ſoins paternels.

Je ne dois pas oublier de marquer auſſi publiquement ma reconnoiſſance à MM. les Auteurs des Ouvrages Périodiques. La manière obligeante, dont ils ont annoncé le premier Volume, n'a pas peu contribué au ſuccès qu'il a eu. Leur intention a été ſans doute, d'encourager un jeune Auteur, qu'une critique ſévère auroit été capable de décourager entièrement. Quoique je n'aie pas l'avantage d'être connu perſonnellement de ces Meſſieurs, la plûpart m'ont fait l'honneur de m'écrire les lettres les plus engageantes.

Tant d'indulgence de la part du Public, eſt pour moi un nouveau motif de renouveller tous mes ſoins, pour rendre cette entrepriſe le moins imparfaite qu'il ſera poſſible. Le troiſième Volume eſt ſous preſſe, & pluſieurs autres prêts à y être mis. On voit que je travaille à être fidéle aux engagemens, que j'ai contractés.

SUPPLÉMENT POUR LE Ier VOLUME.

Page 109, ôtez le second alinéa, qui commence ainsi : Les Accens des Anciens sont, &c. *& lisez en place ce qui suit :*

A C

Par un effet de ce concours de circonstances, qui forment insensiblement une langue nouvelle, nos Peres nous ont transmis trois sons différens, qu'ils écrivoient par la même lettre *e*. Ces trois sons, qui n'ont qu'un même signe, ou caractère, sont 1.° l'*è* ouvert, comme dans *fèr*, *jupitèr*, *la mèr*, *l'enfèr*. 2.° L'*é* fermé, comme dans *bonté*, *charité*. 3.° Enfin, l'*e* muet, comme dans les monosyllabes, *me*, *te*, *se*, *le*, *ne*, *de*, & dans la dernière de *donne*, *ame*, *vie*.

Ces trois sons différens se trouvent dans ce seul mot, *fermeté*. L'*e* est ouvert dans la première syllabe, *fèr*. Il est muet dans la seconde, *me*. Et il est fermé dans la troisième, *té*. Ces trois sortes d'*e*, se trouvent encore en d'autres mots, comme *netteté*, *évêque*, *repêché*, *sévère*.

Les Grecs avoient un caractère particulier pour l'*e* bref ε, qu'ils appelloient *epsilon*, ἐψιλὸν ; c'est-à-dire, *e* petit ; & ils avoient une autre figure pour l'*e* long η, qu'ils appelloient *éta*, ἦτα. Ils avoient aussi un *o* bref ο, *omicron*, ὀμικρὸν, & un *o* long ω, *oméga*, ὠμέγα.

Il y a bien de l'apparence, que l'autorité publique, ou quelque corps respectable, & le concert des copistes avoient concouru à ces établissemens.

Nous n'avons pas été si heureux. Ces finesses & cette exactitude grammaticale ont passé pour des minuties, indignes de l'attention des personnes élevées. Elles ont pourtant occupé les plus grands personnages des Romains, parce qu'elles sont le fondement de l'art oratoire, qui conduisoit aux grandes places de la République. Cicéron, qui, d'Orateur, devint Consul, compare ces minuties aux racines des arbres. » Elles ne nous offrent, dit-il, » rien d'agréable ; mais, c'est » de-là, ajoûte-t-il, que viennent » ces hautes branches & ce verd » feuillage, qui font l'ornement » de nos campagnes. Pourquoi » mépriser les racines, puisque, » sans le suc qu'elles préparent & » qu'elles distribuent, vous ne » sçauriez avoir ni les branches » ni le feuillage. «

Il est fort vraisemblable que ce n'est qu'insensiblement que l'*e* a eu les trois sons différens, dont nous venons de parler. D'abord, nos Peres conservérent le caractère, qu'ils trouvérent établi, & dont la valeur ne s'éloignoit jamais, que fort peu, de la première institution. Mais, lorsque chacun des trois sons de l'*e* est devenu un son particulier de la

langue, on auroit dû donner à chacun un signe propre dans l'écriture.

Pour suppléer à ce défaut, on s'est avisé, depuis environ cent ans, de se servir des Accens; & l'on a cru que ce secours étoit suffisant pour distinguer dans l'écriture ces trois sortes d'*e*, qui sont si bien distingués dans la prononciation.

Cette pratique ne s'est introduite qu'insensiblement, & n'a pas été d'abord suivie avec bien de l'exactitude. Mais, aujourd'hui que l'usage du Bureau typographique, & la nouvelle dénomination des Lettres ont instruit les Maîtres & les Éléves, nous voyons que les Imprimeurs & les Écrivains sont bien plus exacts sur ce point, qu'on ne l'étoit, il y a même peu d'années. Et comme le point que les Grecs ne mettoient pas sur leur *iota*, qui est notre *i*, est devenu essentiel à l'*i*, il semble que l'Accent devienne, à plus juste titre, une partie essentielle à l'*é* fermé, & à l'*è* ouvert, puisqu'il les caractérise.

1.° On se sert de l'Accent aigu pour marquer le son de l'*é* fermé, *bonté*, *charité*, *aimé*.

2.° On emploie l'Accent grave sur l'*è* ouvert, *procès*, *accès*, *succès*, *auprès*.

Lorsqu'un *e* muet est précédé d'un autre *e*, celui-ci est plus ou moins ouvert; s'il est simplement ouvert, on le marque d'un Accent grave, *il mène*, *il pèse*. S'il est très-ouvert, on le marque d'un Accent circonflexe; & s'il ne l'est presque point, & qu'il soit seulement ouvert bref, on se contente de l'Accent aigu, *mon pére*, *une régle*. Quelques-uns pourtant y mettent le grave. Et il y en a même qui n'en mettent point du tout en de pareils cas.

Quand l'*e* est fort ouvert, on se sert de l'Accent circonflexe, *tête*, *tempête*, *même*.

Ces mots, qui sont aujourd'hui ainsi accentués, furent d'abord écrits avec une *s*, *beste*. On prononçoit alors l'*s*, comme on le fait encore dans nos provinces méridionales, *beste*, *teste*. Dans la suite, on retrancha l'*s* dans la prononciation, & on la laissa dans l'écriture, parce que les yeux y étoient accoûtumés; & au lieu de cette *s*, on fit la syllabe longue, & dans la suite, on a marqué cette longueur par l'Accent circonflexe. Cet Accent ne marque donc que la longueur de la voyelle, & nullement la suppression de l'*s*.

On met aussi cet Accent sur *le vôtre*, *le nôtre*, *apôtre*, *bientôt*, *afin qu'il donnât*, *qu'il fît*, *qu'il rendît*, *&c.* parce que la voyelle, dans ces mots, est longue. *Votre* & *notre*, suivis d'un substantif, n'ont point d'Accent.

On met l'Accent grave sur l'*à*, préposition, ou article, selon nos Grammairiens. *Rendez à César ce qui appartient à César.* On ne met point l'Accent sur *a*, verbe; *il a*, *habet.*

On met ce même Accent sur *là*, adverbe; *il est là.* On n'en met point sur *la*, prépositif, ou article; *la raison*, *la vertu.* On

écrit *holà*, avec l'Accent grave. On met encore cet Accent sur *où*, adverbe; *où est-il?* Cet *où* vient de l'*ubi* des Latins, que l'on prononçoit *oubi*. L'on ne met point d'Accent sur *ou*, conjonction alternative; *vous ou moi*, *Pierre ou Paul*. Cet *ou* vient de *aut*.

Il faut ajoûter ici, que l'usage n'a point encore établi de mettre un Accent sur l'*e* ouvert, quand cet *e* est suivi d'une consonne avec laquelle il ne fait qu'une syllabe. Ainsi, on écrit sans Accent, *la mer*, *le fer*, *les hommes*, *des hommes*. On ne met pas non plus d'Accent sur l'*e*, qui précéde l'*r* de l'infinitif des verbes; *aimer*, *donner*.

FAUTE A CORRIGER DANS LE Ier VOLUME.

Pag. 178. *col.* 1ere *lig.* 7. invulnérable, *lisez* vulnérable.



APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Tome deuxième d'un Manuscrit, qui a pour titre : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. DONNÉ à Paris, le quatorze de Janvier mil sept cent soixante-sept.

PHILIPPE DE PRÊTOT.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sr SABBATHIER, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre, *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Prophanes* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère, dans aucun

lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur De Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur De Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le ſieur De Maupeou; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.

DONNÉ à Paris, le vingt-neuvième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-six, & de notre regne le cinquante-deuxième.

Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

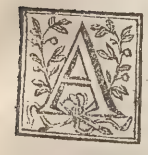
Registré le présent Privilége sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 770, f° 49, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Novembre 1766.

GANEAU, Syndic.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



AL, particule qui signifie, dans la Grammaire Arabe, *le* ou *la*. Elle s'emploie souvent au commencement d'un nom, pour marquer l'excellence. Mais, les Orientaux disant les montagnes de Dieu, pour désigner des montagnes d'une hauteur extraordinaire, il pourroit se faire qu'*Al* fut employé par les Arabes, dans le même sens; car, en Arabe, *alla* signifie Dieu; ainsi *alchimie*, ce seroit la chimie de Dieu, ou la chimie par excellence. On donne ici la signification de cette particule, parce qu'elle entre dans la composition de plusieurs noms François.

ALABANDE, *Alabanda*, (a) Ἀλάϐανδα ville de la Carie, dans l'Asie mineure, & l'une des plus mémorables du païs. On dit qu'el-

(a) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. pag. 658, 660. Plin. L. V. c. 29. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 18. L. XLIII. c. 6. Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 39. Juven. Satyr. 3 v. 70. Herod. L. VII. c. 195. L. VIII. c. 136. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 114, 115.

le fut fondée par un certain Alabandus, qu'on y adora comme le premier de tous les dieux. Elle étoit ſituée entre deux côteaux; de façon qu'elle repréſentoit un âne chargé de deux paniers. Cela fut cauſe qu'Apollonius, ſurnommé Malacus, dit plaiſamment de cette Ville, que c'étoit un âne chargé de ſcorpions. Car, on y trouvoit quantité de ces animaux, ainſi qu'à Mylaſe, & dans tout le païs de montagnes, qui étoit entre ces deux Villes. Les habitans étoient des hommes voluptueux, addonnés à la bonne chere, aimant la muſique, entretenant, pour cela, pluſieurs muſiciennes. Il étoit, cependant, ſorti du milieu de tels hommes, deux orateurs célebres, Ménéclès, & Hiéroclès, deux freres, qui paſſérent à Rhodes. Alabande avoit encore donné la naiſſance à Apollonius, ſurnommé Molon.

Cette Ville eſt qualifiée, dans Pline, Ville libre. Comme l'aſſemblée de toutes les Villes des environs s'y tenoit, elle donna ſon nom à cette aſſemblée. Les Rhodiens, commandés par Pauſiſtrate, étant allés camper auprès d'Alabande, vers l'an 197 avant l'Ére Chrétienne, Dinocrates, lieutenant de Philippe, vint les joindre pour les combattre. Les Rhodiens ayant accepté le défi, les deux partis ſe rangérent ſur le champ en bataille. Dinocrates mit, à l'aîle droite, cinq cens Macédoniens, à l'aîle gauche, le Agriens, au milieu, les ſoldats qu'il avoit tirés de pluſieurs garniſons, la plûpart Cariens, & la cavalerie ſur les deux aîles. Les Rhodiens compoſérent leur droite des troupes auxiliaires des Crétois & des Thraces, leur gauche de ſoldats mercénaires, qui étoient l'élite de leur infanterie, & leur corps de bataille, des troupes auxiliaires de diverſes nations. Ils répandirent, ſur les aîles, ce qu'ils avoient de cavalerie, & de ſoldats armés à la légere.

Ce jour-là, les deux armées s'étant montrées ſur les rives opposées d'un petit ruiſſeau, qui les ſéparoit, ſe contentérent de lancer quelques traits l'une contre l'autre, & rentrérent dans leur camp. Mais, le lendemain s'étant préſentées dans le même lieu & dans le même ordre, elles ſe livrérent un combat plus ſanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un ſi petit nombre de troupes. Car, il y avoit, au plus, de chaque côté, trois mille hommes d'infanterie, & autour de cent chevaux. Mais les deux partis étoient à peu près égaux, non ſeulement par le nombre des ſoldats, & la qualité des armes, mais encore par la grandeur de leur courage, & par l'eſpérance qu'ils avoient de vaincre. Les Achéens paſſérent, les premiers, le ruiſſeau, fondirent ſur les Agriens, & furent ſuivis dans le même inſtant de tout le parti Rhodien. Le combat fut long-tems douteux. Mais, les Achéens ayant repouſſé les Agriens, qui leur étoient à peu près égaux en nombre, le corps de bataille de Dinocrates ne tint pas long-tems. A l'égard des Macédoniens, qui étoient à l'aîle droi-

te, tant qu'ils demeurérent serrés en forme de Phalange, il ne fut pas aisé de les entamer. Mais dès qu'ils furent dénués du secours de l'aile gauche, qui avoit pris la fuite, par le mouvement qu'ils firent, pour opposer leurs piques aux ennemis, qui venoient les prendre en flanc, ils se mirent eux-mêmes en désordre, puis tournérent le dos, & enfin, jettant leurs armes, s'enfuirent avec beaucoup de précipitation jusqu'à Bargylies, où Dinocrates se retira lui-même.

Ceux d'Alabande, 27 ans après cet événement, envoyérent, à Rome, une ambassade. Quand les députés eurent été introduits au Sénat, ils représentérent qu'ils avoient bâti & dédié un temple à la ville de Rome, & institué, en l'honneur de cette Déesse, des jeux annuels & perpétuels; que de plus ils avoient apporté, avec eux, une couronne d'or pesant cinquante livres, pour en faire une offrande au grand Jupiter, & la placer dans son temple, appellé le Capitole, si le Sénat vouloit bien le permettre, & trois cens boucliers de cavalier, qu'ils délivreroient à ceux qu'on leur désigneroit.

Certains prétendent qu'il y a eu, dans la Carie, deux Villes portant le même nom, & fondées, l'une par Alabandus, fils de Car, l'autre par Alabandus, fils d'Évhippus. Mais, comment accorder ce sentiment avec les écrits des Anciens, dans lesquels on ne découvre pas le moindre vestige de ces deux Alabandes? Il seroit inutile d'objecter ici un passage d'Hérodote, où il est dit que le roi de Perse fit présent à Butares, d'Alabande, ville considérable de Phrygie. L'Alabande de cet Auteur doit être la même que celle dont nous parlons, quoique la situation en paroisse d'abord différente. La raison en est que les confins de la Phrygie & de la Carie ayant changé en différens tems, Alabande pouvoit être, au siécle d'Hérodote, du département de la première. Il pourroit se faire encore que, dans le texte de cet Histoiren, les copistes eussent substitué le nom de la Phrygie à celui de la Carie. M. l'abbé Sevin ne seroit pas éloigné de le penser. Hérodote, ainsi qu'on vient de le remarquer, met Alabande au nombre des grandes Villes; description qui ne sçauroit guere tomber que sur l'Alabande de Carie, également célebre par les richesses & par le luxe de ses habitans. Or, l'opulence & les plaisirs sont rarement le partage des Villes médiocres.

Il resteroit maintenant à examiner auquel des deux Alabandus, l'Alabande, dont il s'agit, devoit son origine. La difficulté sera bientôt levée, si l'on s'en rapporte au sçavant Holsténius, qui assure qu'Alabandus, fils d'Évhippus, n'exista jamais.

On prétend qu'Alabande se nomme actuellement Éblébanda, dans la Natolie, qui fait partie de la Turquie d'Asie.

ALABANDIENS, *Alabandenses*, Ἀλαϐανδεῖς, peuples ainsi appellés d'Alabande, leur ville. *Voyez* Alabande.

ALABANDUS, *Alabandus.* (*a*) Les habitans d'Alabande, ville de Carie, honoroient, d'un culte particulier, cet Alabandus, leur fondateur; & c'étoit la première de leurs divinités. Sa mere s'appelloit Callirhoé; & ce ne fut qu'après qu'il eut remporté le prix de la course, qu'on le nomma Alabandus. Car, comme le dit Étienne de Byzance, les Cariens appelloient un cheval *Ala*, & la victoire *Basida*. Cicéron, qui nous apprend le respect que les Alabandiens avoient pour ce dieu, ajoûte que Stratonicus, fatigué des louanges que les Cariens donnoient sans cesse à leur fondateur, au mépris d'Hercule, qu'ils ne vouloient pas reconnoître, leur avoit répondu: *Hé bien, qu'Alabandus me haïsse, & qu'Hercule soit votre ennemi. Voyez* Alabande.

ALABARCHIE, *Alabarchia*, (*b*) Ἀλαβαρχία, espèce de magistrature parmi les Juifs d'Alexandrie. Celui qui en étoit revêtu, s'appelloit Alabarque. C'étoit le chef de ce peuple. Il y en a qui croyent que ce nom lui fut donné, par raillerie, par les Gentils, qui haïssoient & méprisoient les Juifs. D'autres dérivent Alabarque d'*Alaba*, qui signifie de l'encre à écrire; en sorte qu'Alabarque signifieroit, proprement, le chef de l'écriture des péages, des impôts que l'on tiroit sur les animaux, qui sortoient du païs. Fullérus le dérive de l'Hébreu ou du Syriaque, *Halap* & *Arcin*, comme qui diroit l'intendant ou le délégué du Souverain. Car, dans les lieux où les Juifs étoient en grand nombre, ils avoient, sur eux, un chef de leur nation, ou un autre auquel ils s'adressoient particulièrement dans leurs affaires, sans aucune dépendance du président ou du gouverneur, envoyé par le Souverain, pour gouverner les autres sujets. Mais cette dernière étymologie ne contente pas plus que les autres qu'on a rapportées.

Il est certain que la dignité d'Alabarque étoit commune dans l'Égypte, comme on le voit par Juvenal; & que les empereurs Valens, Gratien & Théodose, parlent de la douane ou des impôts, nommés Alabarchie, dans l'Égypte. Il y a apparence qu'originairement le nom d'Alabarque signifioit celui, qui avoit la douane du sel; & qu'ensuite on le donna, par une espèce de mépris, au chef, ou au gouverneur des Juifs d'Alexandrie. Alexandre, frere de Philon, fut Alabarque des Juifs de cette ville. En ce sens, l'étymologie d'Alabarque viendra du Grec ἅλς, ἁλὸς, le sel, & ἀρχῶν, le chef; ce qui paroît fort vraisemblable.

ALABON, *Alabon*, Ἀλαβών, (*c*) fleuve de Sicile, qui, selon Diodore, se déchargeoit dans la mer au travers d'une piscine creusée par Dédale de Mégaride.

(*a*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 39, 50. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V, pag. 307.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 673, 693. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 59.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 193.

ALAGONIE, *Alagonia*, (*a*) Ἀλαγονία, ville du Péloponnèse, qui appartenoit aux Éleuthérolacons. Cette ville, ſituée à environ trente ſtades de Gérénie, n'étoit pas conſidérable. Il n'y avoit rien à y voir qu'un temple de Bacchus, & un temple de Diane.

ALAINS, *Alani*, Ἀλανοί, (*b*) peuples, Scythes d'origine, ſelon l'opinion commune. Ils habitérent, premièrement, les montagnes, ſituées au nord de la Sarmatie Aſiatique. C'eſt de-là que leur vint le nom d'*Alin*, qui, en langue Tartare, ſignifie montagne. C'étoit un peuple Nomade, ainſi que les autres Tartares. Environ 40 ans avant J. C. ils furent obligés de céder les contrées du Nord à une colonie de Huns révoltés, qui s'étoient ſéparés du corps de la nation, & de ſe retirer vers les Palus-Méotides. Ils s'étoient depuis long-tems rendus formidables. Tous lés peuples Barbares, juſqu'aux ſources du Gange, furent ſoumis aux Alains, & prirent leur nom. Procope les appelle une nation Gothique. Les Chinois les confondent avec les Huns. En effet, par l'étendue de leurs conquêtes ils approchoient fort près des ſources de l'Irtis; & les diverſes hordes, qui ſe détachoient, de tems en tems, de la nation des Huns, ſe portant toujours du côté de l'Occident, il devoit ſe former un mêlange des deux peuples. Cependant la figure des Alains annonçoit une autre origine. Ils étoient connus des Romains dès le tems de Pompée. On les vit pluſieurs fois ſous les premiers Empereurs franchir les défilés du Caucaſe, & faire des irruptions dans la Médie, dans l'Arménie, dans la Cappadoce, d'où Arrien les chaſſa, ſous le regne d'Adrien. Du tems de Gordien, ils pénétrérent juſques dans la Macédoine; & ce Prince éprouva leur valeur dans les campagnes de Philippes.

Les Alains étoient de haute ſtature & d'une belle phyſionomie. Ils avoient les cheveux blonds, le regard plus fier que farouche. Quoique légérement armés & fort agiles, ils étoient toujours à cheval, & tenoient à deshonneur de marcher à pied. Leur façon de vivre tenoit beaucoup de celle des Huns; mais ils étoient moins ſauvages. Errans par troupes dans les déſerts de la Tartarie, ils ne connoiſſoient d'autre habitation que leurs chariots, couverts d'écorces d'arbres. Ils s'arrêtoient dans les lieux où ils trouvoient des pâturages pour leurs troupeaux. Rangeant leurs chariots en cercle, ils formoient une vaſte enceinte; c'étoit-là leur ville. Ils la tranſportoient ailleurs, quand les pâturages étoient conſumés. Toujours les armes à la main, ils faiſoient leur occupation de la chaſſe, & leur divertiſſe-

(*a*) Pauſ. pag. 204, 215.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 5. Plin. L. IV. c. 12. Hiſt. du Bas Emp. par M. Le Beau. Tom. IV. pag. 385, 386. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 307. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 59.

ment de la guerre. Ils y apportoient plus d'intelligence & de discipline que les autres Barbares. Mourir dans une bataille, c'étoit le sort le plus digne d'envie. On méprisoit, comme des lâches, & on chargeoit d'opprobres ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie. L'action la plus glorieuse étoit de tuer un ennemi. Ils lui enlevoient la peau avec la tête, & en faisoient une housse pour leurs chevaux. Ils adoroient le dieu Mars, qu'ils représentoient par une épée plantée en terre. Ils prétendoient connoître l'avenir par le moyen de certaines baguettes enchantées. Tous étoient nobles; ils n'avoient aucune idée de l'esclavage. Leurs chefs portoient le nom de Juges. On déféroit cet honneur aux guerriers les plus expérimentés.

Les Huns établis dans le païs des Baskirs, pressés eux-mêmes par de nouvelles peuplades, qui venoient inonder la Tartarie occidentale, descendirent vers le midi, traversérent le Volga, & vinrent attaquer les Alains. Après plusieurs batailles, ceux-ci furent forcés d'abandonner le païs. Les uns s'enfoncérent dans les montagnes de la Circassie, où leur postérité subsiste encore aujourd'hui. Une partie passa le Tanaïs; & quelques-uns s'arrêtérent sur le bord occidental de ce fleuve. D'autres, après avoir erré quelque-tems, se fixérent aux environs du Danube. Ils partirent de-là, lorsqu'ils se jettérent dans les Gaules avec les Sueves & les Vandales. La plus grande partie des Alains passa dans l'Espagne avec ces peuples; mais il en resta quelques-uns dans les Gaules, & l'on en trouvoit vers Mayence, à Valence & sur les bords de la Loire.

En effet, Attila, suivant Jordanès, formant le projet d'aller attaquer les Wisigots, comptoit subjuguer, en passant, les Alains, qui s'étoient établis au de-là de la Loire. Aëtius se servit aussi de ces Alains, pour punir la révolte des Armoriques, peuples qui habitoient dans les Gaules, sur les bords de l'Océan, principalement dans le païs nommé, présentement, Bretagne. Il envoya, contre eux, Éocharic, roi des Alains. Déjà ce Prince étoit en marche, lorsque S. Germain, évêque d'Auxerre, arrêta ses coups, & lui fit promettre de ne point agir, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Le Prélat vola à Ravenne, où il obtint, de Valentinien III, le pardon des Armoriques. Mais ce peuple, leger & inconstant, s'étant révolté de nouveau, fut livré à Éocharic, qui mit tout leur païs à feu & à sang.

Jordanès, il est vrai, donne à Éocharic, le titre de roi des Allemans; mais Héribert, qui a raconté le même fait, le nomme Récharius, & dit qu'il étoit Prince des Alains. Le P. Sirmon, dans ses notes sur Sidonius, cité à la marge de Surius, remarque qu'il faut restituer *Alanorum*; & c'est ainsi qu'a lu M. de Valois. Il dit que les Alains, dans cette expédition, restérent dans ce païs, & se mêlérent avec les Armoriques, &

que c'est pour cette raison que le nom d'Alain est si commun dans la Bretagne.

Les Alains ne se contentoient pas du païs, qu'on leur avoit cédé. Ils faisoient des irruptions dans les autres provinces des Gaules. L'empereur Majorianus marchoit contre eux, lorsqu'il fut tué en Italie. A peine Anthémius fut-il monté sur le trône, qu'il envoya, contre les Alains, son gendre Ricimer, qui, dès le premier combat, les vainquit, tua leur roi Beurgus, & les extermina entièrement. Cependant, long-tems après, il en restoit encore dans les Gaules, où ils avoient conservé leur nom, puisque Fridégodus, dans la vie de S. Wilfrid, qui vivoit dans le septième siécle, dit que ce S. Prélat, en revenant d'Italie, passa par le païs des Alains.

ALALCOMÈNE, *Alalcomenæ*, Ἀλαλκομεναι, (a) étoit un petit village de la Béotie, situé au pied d'une montagne, qui n'étoit pas fort haute. Il fut ainsi appellé, selon quelques-uns, du nom d'un homme du païs, qui fut, dit-on, le pere nourricier de Minerve, & selon d'autres, du nom d'une fille d'Ogygus, que l'on appelloit Alalcomènie. Près de ce Village, dans une plaine, on voyoit un temple de Minerve, où il y avoit une statue d'ivoire fort ancienne, qui fut enlevée par Sylla. Car, il ajoûta cette impiété à toutes les cruautés qu'il avoit exercées, premièrement, contre les Athéniens, & ensuite contre les Thébains, & contre les Orchoméniens, cruautés plus dignes d'un Barbare que d'un Romain. Mais après avoir poursuivi, avec tant de fureur, les villes & les dieux de la Gréce, attaqué de la plus humiliante de toutes les maladies, tout vivant, il se vit livré aux vers & à la pourriture.

Le temple de Minerve ayant perdu sa divinité, fut bientôt négligé; & du tems de Pausanias, un autre accident acheva sa destruction. Un grand lierre, en serpentant le long de cet édifice, s'étoit si bien insinué dans les jointures des pierres, qu'il n'y en avoit pas une qui tînt. Il passoit là un petit torrent, que les gens du païs nommoient le Triton, parce qu'ils avoient ouï dire que Minerve étoit née sur les bords du Triton; comme s'ils ignoroient que cela doit s'entendre, non d'un fleuve de la Béotie, mais du Triton, fleuve d'Afrique, formé par les eaux du lac Tritonis, & qui alloit se jetter dans la mer de Libye.

Sur le chemin d'Alalcomène à Coronée, on trouvoit le temple de Minerve Itonia, ainsi appellée du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. C'est-là que se tenoient les Etats de la Béotie. On voyoit, dans ce temple, une Minerve & un Jupiter de bronze: c'étoient deux statues d'Agoracrite, éleve de Phidias, & l'objet de ses amours. les statues des Graces étoient mo-

(a) Pauf. pag. 592, 593. Strab. pag. 327, 410, 413, 457.

dernes, & y avoient été mises du tems du même Pausanias. On dit qu'Iodamie étant prêtresse de Minerve, entra, de nuit, dans le temple; que la Déesse s'apparut à elle, portant, sur sa robe, la tête de la Gorgone Méduse; & qu'Iodamie n'eut pas plutôt jetté les yeux dessus, qu'elle fut pétrifiée. Depuis ce tems-là, une femme avoit soin de mettre, tous les jours, du feu sur l'autel d'Iodamie, en criant, par trois fois, en langage du païs, qu'Iodamie étoit vivante, & qu'elle-même demandoit du feu.

ALALCOMÈNE, *Alalcomenes*, Ἀλαλκομενὴς (*a*) nom du pere nourricier de Minerve, selon Pausanias. Ce fut lui qui bâtit le village d'Alalcomène, en Béotie, & qui y établit le culte de Minerve.

ALALCOMÈNE, *Alalcomenius*, Ἀλαλκομένιος. Les Béotiens donnoient ce nom au mois de Ménactérion. *Voyez* Ménactérion.

ALALCOMÉNIE, *Alalcomenia*, Ἀλαλκομενία, (*b*) fille d'Ogygès & de Thébé. Elle avoit deux freres, Cadmus & Éleusinus, & deux sœurs, Aulis & Thelsinie. La princesse Alalcoménie fut la plus célebre des trois filles d'Ogygès, à cause de la qualité de nourrice de Minerve, qu'on lui donnoit; & elle fut honorée, après sa mort, d'un culte particulier. On la regardoit comme la Déesse qui conduisoit les desseins à une bonne fin; ce qui est renfermé dans le mot de Praxidice. On lui immoloit la tête des animaux, comme le dit Suidas. Pausanias ajoûte que Ménélaüs, de retour chez lui, après l'expédition de Troye, lui érigea une statue, comme ayant mis fin, par son secours, à la guerre qu'il avoit entreprise, pour ravoir Héléne, sa femme.

ALALCOMÉNIE, *Alalcomenia*, Ἀλαλκομενία, (*c*) épithéte, qu'Homère donne à Minerve, prise, selon quelques-uns, du nom de celui qui avoit érigé la statue de cette Déesse, ou, selon d'autres, de ce qu'elle donnoit du secours à ceux qu'elle favorisoit, ou, enfin, de ce qu'elle avoit été nourrie par Alalcoménie, fille d'Ogygès.

ALALCOMÉNIE [LA FONTAINE D'], *Fons Alalcomeniæ*, πηγὴ Ἀλαλκομενίας. (*d*) Cette fontaine étoit située dans l'Arcadie, province du Péloponnèse, à quelque distance de l'ancienne Mantinée.

ALALIE, *Alalia*, Ἀλαλία, (*e*) ville de l'isle de Cyrne, qui fut bâtie par les Phocéens. Ces peuples, 20 ans après, ayant été chassés de leur patrie, par les Perses, formérent la résolution de se retirer à Alalie; mais avant d'y arriver, ils retournérent à Phocée, & taillérent en piéces la garnison des Perses, qu'Harpage y avoit laissée, pour garder la

(*a*) Pauf. pag. 593.
(*b*) Pauf. p. 593. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 58, 59.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 143.
(*d*) Pauf. pag. 476.
(*e*) Herod. L. I, c. 165.

Ville. Après avoir exécuté cette entreprise, ils firent de grandes imprécations contre tous ceux de leur flotte, qui voudroient demeurer dans cette Ville. De plus, ils jettérent, dans la mer, une grosse masse de fer, & s'obligérent par serment de ne jamais revenir à Phocée, que ce fer ne revînt sur l'eau.

Mais, comme ils étoient déjà sur mer, la plus grande partie eut regret, & même compassion d'avoir abandonné leur Ville & leur patrie. C'est pourquoi quelques-uns, sans se soucier de leur serment, retournérent à Phocée. Pour les autres, plus fermes & plus résolus, ils voulurent tenir leur parole. Ils partirent donc des Énusses, & s'en allérent droit à Cyrne. Ils vécurent 5 ans à Alalie, dans une espèce de communauté, avec les habitans qu'ils trouvérent dans l'Isle, & y bâtirent plusieurs temples. Mais quand on vit que, comme des ennemis, ils pilloient leurs voisins de tous côtés, les Tyrrhéniens & les Carthaginois, d'un commun consentement, résolurent de leur faire la guerre, & les uns & les autres vinrent contre eux avec soixante voiles.

Les Phocéens, de leur côté, équipérent autant de vaisseaux, & allérent au-devant de leurs ennemis, sur la mer qu'on appelle aujourd'hui la mer de Sardaigne, où la bataille fut donnée. Les Phocéens, à la vérité, en sortirent victorieux; mais la victoire leur coûta cher. Car ils y perdirent quarante vaisseaux, & les vingt qui leur restérent, furent rendus entièrement inutiles. De retour à Alalie, ils prirent leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils pouvoient mettre dans leurs vaisseaux, quittérent leur Ville, & firent voile vers Rhége.

ALAM, *Alam*, Ἠλάμ. (*a*) Ses enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem, sous le regne d'Artaxerxès, & sous la conduite d'Esdras.

ALAMATH, *Alamath*, (*b*) Σαλαιμάθ, de la tribu de Benjamin, étoit fils de Joada, & frere d'Azmoth & de Zamri.

ALANDRE, *Alander*, (*c*) fleuve de l'Asie mineure. La source de ce fleuve étoit à une journée de la ville d'Abbasse.

ALAPARUS *ou* ALASPARUS, *Alaparus* vel *Alasparus*. (*d*) Il avoit regné trois sares chez les Chaldéens, suivant la tradition de ces peuples. Comme ils comptoient dix premières générations, Alaparus étoit la tige de la seconde. Il étoit donc de l'antiquité la plus reculée.

ALAPISTES, *Alapistæ*, espèce de comédiens, ou de farceurs, qui, après la représentation des jeux ou des piéces de théatre, se donnoient, réciproquement, des soufflets, pour faire rire le peuple.

ALARES, *Alares*, étoient, selon quelques-uns, une espèce de milice Romaine, qu'on appel-

(*a*) Esdr. L. I. c. 8. v. 7.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 36.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15. 18.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

loit ainsi du mot Latin *Ala*, aîle, à cause de leur agilité, & de leur légereté dans les combats. Il y en a qui veulent que ç'ait été un peuple de Pannonie; mais d'autres, avec plus de vraisemblance, prétendent qu'Alares n'est qu'un adjectif, ou une épithéte qu'on donnoit à la cavalerie, parce qu'elle étoit toujours placée aux deux aîles de l'armée.

ALARIUS, *Alaria.* C'est le nom que l'on donnoit, chez les Romains, aux troupes que l'on plaçoit sur les aîles d'une armée.

ALARODIENS, *Alarodii*, Ἀλαρόδιοι, (*a*) peuples dans le voisinage des Mantiens & des Saspires. Ces trois peuples, lorsque Darius, roi des Perses, ayant affermi, de tous côtés, sa puissance, divisa ses États en vingt satrapies, formérent la dix-huitième. Les tributs qu'on levoit sur eux, montoit à deux cens talens.

ALASTOR, *Alastor*, Ἀλάστωρ. (*b*) C'étoit un capitaine Troyen, qui, pendant le siége de sa patrie, commandoit un corps de Lyciens, au milieu desquels il fut tué par Ulysse, ainsi que plusieurs autres chefs.

ALASTOR, *Alastor*, (*c*) Ἀλάστωρ, l'un des capitaines Grecs, qui assistérent au siége de Troye. Il se faisoit remarquer par sa valeur. Teucer, frere d'Ajax, étant tombé d'un coup qu'on lui avoit porté, Alastor, de concert avec Mécisthée, se mit en devoir de l'enlever. Ils l'emportérent presque sans vie dans son vaisseau.

ALASTOR, *Alastor*, (*d*) Ἀλάστωρ, nom d'un des chevaux du char de Pluton. Ce nom, selon la remarque de D. Bern. de Montfaucon, marque quelque chose de ténébreux & de funeste. C'est pourquoi, on donnoit ce nom à des Génies malfaisans.

ALATRINATES, *Alatrinati*, (*e*) peuples d'Italie, du nombre de ceux qu'on appelloit Herniciens. Quand ils eurent été subjugués par les Romains, l'an 447 de Rome, ils aimérent mieux vivre sous leurs loix, qu'être revêtus du titre glorieux de Citoyens de Rome. On le leur accorda avec la permission de s'unir par des mariages à ceux de Férente & de Vérule; ce qui fut long-tems refusé aux autres Herniciens.

ALAUDÆ. Les Romains donnoient ce nom à une légion. Et ce nom se trouve souvent dans les Auteurs. *Voyez* Alouettes.

ALAUNES, *Alauni*, Ἀλαῦνοι. (*f*) Ptolémée distingue deux sortes d'Alaunes. Les uns, selon ce Géographe, habitoient dans la Norique, & étoient surnommés Ambisontiens. Les autres avoient leur demeure dans la Sarmatie Européenne. Ceux-ci faisoient partie des Scythes. Ces derniers sont, sans doute, les mêmes que les Alanes de Pline, qui

(*a*) Herod. L. III. c. 94. L. VII. c. 79.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 677.
(*c*) Homer. Iliad. L. IV. v. 295. L. VIII. v. 333. *& seq.*
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 77.
(*e*) Cicer. Orat. pro Cluent. c. 34. Tit. Liv. L. IX. c. 43. Plin. L. III. c. 5.
(*f*) Ptolem. L. II. c. 14. L. III. c. 5. Q. Curt. L. VII. c. 7.

les met à côté des Rhoxalanes. Ces peuples, au reste, sont plus connus sous le nom d'Alains. *Voyez* Alains.

J'observerai ici que les commentateurs de Q. Curse, croyant appercevoir une erreur dans le septième chapitre du septième livre de son Histoire, corrigent cet endroit par un leger changement, où ils font entrer le nom des Alaunes. Ainsi, au lieu de lire: *Recta deinde regionem aliam ultra Istrum jacentem colit*, on lit: *Recta deinde regione Alaunum, &c.*

ALBA SYLVIUS, *Alba Sylvius*, (*a*) nom d'un roi d'Albe. Il étoit fils de Latinus Sylvius, & pere d'Atys Sylvius. Son regne fut de 39 ans, depuis l'an avant J. C. 1027 jusqu'en 988.

ALBAINS, *Albani*, Ἀλβάνοι, peuples d'Italie, qui, à ce qu'on croit, descendoient des Troyens par Ascagne, leur fondateur. Leur ville se nommoit Albe. *Voyez* Albe.

ALBAINS, *Albenses*, autres peuples d'Italie, différens des précédens. Leur ville, située au païs des Marses, se nommoit Albe, comme celle des autres. *Voyez* cette Ville.

ALBANA, *Albana*. (*b*) On dit que l'on donnoit cette épithéte à Junon, parce qu'elle étoit honorée à Albe, ville du païs Latin.

ALBANE, *Albana*, (*c*) nom d'un lieu de Capouë. Cicéron en fait mention dans sa deuxième oraison contre Rullus. C'étoit, à ce qu'il paroît, un lieu public, où l'on s'assembloit quelquefois, comme cela arriva dans le tems dont parle l'Orateur romain.

ALBANIE, *Albania*, Ἀλβανία, (*d*) province d'Asie, bornée au septentrion, par la Sarmatie, au couchant, par l'Ibérie, au midi, par l'Arménie, & à l'orient, par la mer Caspienne. Il y avoit, selon Ptolémée, quantité de villes dans l'Albanie. Les principales étoient Gelde, Albane, Gagare, Têtagode, Bacchie, Dechlane, Samunis, Caméchie & Osica. Le Cyrus, l'Alonta, l'Albanus & autres fleuves arrosoient cette Province.

Le terroir en étoit fertile & propre aux habitations. Le Cyrus, en coulant au travers de l'Albanie, & les autres fleuves, en grossissant ses eaux, contribuoient beaucoup à sa fertilité. Il produisoit, de lui-même, toute sorte de fruits & de plantes, sans qu'il fût besoin d'employer aucune culture. Et on raconte que, quand on avoit une fois ensemencé un champ, il portoit deux ou trois fois de suite. On ne labouroit pas avec une charrue de fer, mais de bois. Toute la plaine étoit arrosée de fleuves & d'autres eaux; de sorte qu'à cet égard, l'Albanie l'emportoit sur

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 3. Dion. Halic. L. I. c. 15.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(*c*) Cicer Orat. 2 in Rull. c. 92.

(*d*) Ptolem, L. V, c. 12, Strab. pag. 499, 500, 501, 502, 503. Plin. L. VI. c. 10. Pomp. Mel. L. II. c. de Scyth. Just. L. XLII. c. 3. Tacit. Annal. L. VI. c. 34. Géog. Hist. Eccl. & Civil. par D. Vaiss. Tom. IX. pag. 432.

la Babylonie & l'Égypte. Ainsi, l'herbe étant toujours verte, il y avoit beaucoup de pâturages. L'air y étoit aussi très-pur & très-sain. On ne labouroit jamais la vigne entièrement; & on ne la tailloit que de 5 en 5 ans. Deux ans après qu'on l'avoit plantée, elle donnoit du fruit.

Les habitans, mieux faits & plus grands que les autres hommes, étoient simples dans leurs mœurs, & ne buvoient qu'avec modération. Ils n'usoient point de monnoie, pour l'ordinaire, ne sçachant compter au de-là de cent. Ils se contentoient de l'échange de leurs marchandises. Quant aux autres choses nécessaires à la vie, ils n'en prenoient pas plus de soin. Ils ignoroient jusqu'aux poids & aux mesures; ils ne faisoient pas plus d'état de ce qui concernoit l'art militaire, les affaires civiles & l'agriculture. Ils combattoient cependant à pied & à cheval. Ils menoient, à la guerre, une plus grande armée que les Ibériens. Car, elle étoit quelquefois de soixante mille hommes de pied, & de vingt-deux mille chevaux. Telle fut celle avec laquelle ils se battirent contre Pompée. Ils se servoient de traits & de fleches. Ils portoient des cuirasses, des boucliers, des casques semblables à ceux des Ibériens.

Les Albanois excelloient aussi à la chasse, ainsi que leurs chiens; ce qui étoit un effet de l'attention qu'ils y donnoient. Leurs Rois étoient supérieurs aux autres. Chaque peuple, ayant sa langue particulière, avoit aussi, dans les commencemens, son Roi particulier. Mais dans la suite ils furent tous gouvernés par un seul. Il y avoit, parmi eux, vingt-six idiômes, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de relation les uns avec les autres. Ils adoroient le Soleil, la Lune, Jupiter; mais ils avoient un respect singulier pour la Lune, dont le temple étoit auprès de l'Ibérie. On avoit préposé, à la garde de ce temple, un Prêtre, qui tenoit le premier rang après le Roi, & qui avoit inspection sur les autres Prêtres, & sur tout ce qui regardoit la Religion. La plûpart remplis d'enthousiasme, rendoient des oracles. Celui qui étoit saisi d'une plus grande fureur, erroit seul dans les forêts.

Quand on l'avoit pris, on le lioit avec une chaîne sacrée, & on le nourrissoit pendant cette année avec beaucoup de magnificence. Ensuite, lorsqu'il étoit question de sacrifier à la Déesse, on l'amenoit, & après qu'on l'avoit bien parfumé, on l'égorgeoit avec les autres victimes. Voici comme se faisoit le sacrifice: un Prêtre, tenant la lance sacrée avec laquelle il étoit permis de tuer des hommes pour les sacrifices, s'approchoit & perçoit, par le côté, le cœur de la victime. Cette victime étant tombée, on prétendoit tirer, du cadavre, des divinations, que l'on annonçoit publiquement. Le cadavre étoit, après cela, porté en un certain lieu, où tout le monde le fouloit aux pieds, pour le purifier. Les Albanois honoroient beaucoup la vieillesse, non seulement dans la

personne de leurs proches, mais encore dans celle des étrangers. Cependant, ils regardoient comme un crime de prendre soin des morts, ou d'en faire mention, & enterroient, avec eux, leur argent; ce qui étoit cause qu'ils vivoient dans la pauvreté, ne possédant rien de ce qui avoit appartenu à leurs peres.

Les Albanois, au rapport de Justin, se disoient originaires des Romains; de-là vient que ces peuples, toujours fideles à la mémoire du lieu de leur origine, appellérent, du nom de freres, les soldats de l'armée Romaine, que Pompée conduisoit contre Mithridate. Mais, selon Tacite, les Albanois prétendoient descendre des Thessaliens, qui accompagnérent Jason, lorsqu'après avoir enlevé Médée, & en avoir eu des enfans, il revint à Colchos, où il trouva le palais & les États du roi Æetès vacans.

L'Albanie est renfermée dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Schirvan ou Shirvan, province de la dépendance des Perses.

ALBANOIS, *Albani*, Ἀλϐανοι, peulples, ainsi appellés du païs, qu'ils habitoient. *Voyez* Albanie.

ALBATRE, *Alabastrum*, (*a*) Ἀλάϐαστρον. On lit, dans l'Évangile de S. Matthieu, que J.C. étant à table à Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux, Marie, sœur de Marthe & de Lazare, y vint & répandit, sur les pieds du Sauveur, un vase d'Albâtre, plein d'une huile de parfum d'un grand prix. Ce vase d'Albâtre étoit d'une sorte de marbre blanc, dans lequel on conservoit les liqueurs précieuses. Pline dit que l'on trouvoit cette espèce de pierre ou de marbre dans des carrières, aux environs de Thébes d'Égypte, & de Damas de Syrie. On les façonnoit au tour avec assez de facilité, parce que cette pierre n'étoit pas dure, ni fort cassante. On donna aussi le nom d'Albâtre, en général, à tous les vases à mettre des liqueurs, de quelque matière qu'ils fussent composés.

Il y a même quelques Auteurs qui croyent que celui dont il est ici question, étoit de verre; sentiment qu'ils disent être confirmé par ce que dit S. Marc, que la femme qui répandoit le parfum sur le Sauveur, brisa le vase d'Albâtre. On avoit donné au grand Constantin, un vase de verre, qu'on disoit être celui dans lequel avoit été la liqueur, qui fut répandue sur la tête de J.C. Mais Théodose le fit ôter de la place publique de Constantinople, & le fit metrre dans un lieu plus sûr, & plus convenable. On prétend que le nom d'Albâtre marque plutôt la forme, que la matière de ce vase. *Alabastrum* peut signifier un vase qui n'a point d'anse. Il est certain que ce terme s'emploie, en général, pour un vase à mettre du parfum.

Les Grecs nommoient Albâtre, ce dont ils se servoient pour soûtenir, ou pour porter quelque

(*a*) Matth. c. 26. v. 6, 7.

chose ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne donnassent ce nom aux vases à parfums. C'étoit aussi le nom d'une mesure Égyptienne.

ALBE, *Alba*, Ἄλϐα, (*a*) ville d'Italie, sur la voie Valéria, qui fut fondée 30 ans après celle de Lavinium, par Ascagne, fils d'Énée, l'an 1151 avant J. C. Ce Prince y transféra non seulement les habitans de Lavinium, mais encore tous ceux des autres Latins, qui voulurent s'y établir. Il la nomma Albe; c'est-à-dire, blanche; & pour la distinguer clairement d'une autre Ville de ce même nom, il la surnomma Longue, à cause de sa figure. De ces deux mots, on en fit un composé, & on l'appella Albe-Longue, ou, comme on dit d'ordinaire, Albe-la-Longue.

Cette Ville fut bâtie auprès d'une montagne & d'un lac; c'est-à-dire, entre l'une & l'autre. C'est ce qui lui servoit comme de rempart & de murailles, & la rendoit plus difficile à prendre. Car, la montagne étoit forte & haute; & le lac n'étant pas moins profond que large, les Albains pouvoient facilement inonder les campagnes d'une aussi grande quantité d'eau, qu'ils le jugeoient à propos, en ouvrant seulement les écluses. On dit que dans le tems qu'on bâtissoit la Ville, il arriva un prodige fort étonnant. Car, dès qu'on eut érigé un temple avec un sanctuaire, & qu'on eut transporté les statues des dieux, qu'Énée avoit apportées de la Troade, & qu'il avoit placées à Lavinium, la nuit suivante, quoique les portes fussent bien fermées, ces statues changérent de place, sans qu'il y eût aucune ouverture aux murailles, ni au toit; & on les trouva à Lavinium, sur leur ancien piedestal.

On les apporta, une seconde fois, de Lavinium au temple d'Albe, en faisant des prieres & des sacrifices propitiatoires; mais elles retournérent, comme auparavant, au même endroit. Les Albains furent long-tems en suspens sur ce qu'ils devoient faire. Personne ne pouvoit se résoudre, ni à demeurer à Albe sans les dieux de ses peres, ni à retourner à Lavinium, cette ancienne demeure, qu'on avoit abandonnée. On prit enfin le parti, qui parut le plus convenable à la Religion, & à l'inclination des particuliers. Ce fut de laisser les statues où elles étoient, & de transférer quelques habitans d'Albe à Lavinium, pour y avoir soin du culte des dieux. On y envoya six cens hommes avec toutes leurs familles, pour faire les fonctions du culte divin.

La ville d'Albe étoit environnée de campagnes d'une vue admirable, riches en fruits de toute espèce. Elles ne cédoient en rien aux autres campagnes de l'Italie, principalement en vin, qu'on ap-

(*a*) Strab. pag. 229, 231, 238, 240. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. I. c. 3, 22, 23, 24. *& seq.* Dion. Halicarn. L. I. c. 15. Roll. Hist. Rom. Tom. I, pag. 8, 9, 87, 100, 101. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 415. Tom. IX. pag. 10, 11, Tom, XII. p. 30. Tom. XV. p. 415.

pelloit vin d'Albe, qui l'emportoit, & pour la couleur, & pour la douceur sur tous les autres vins, si vous en exceptez celui de Falerne.

Le royaume d'Albe subsista, selon la supputation de Denys d'Halicarnasse, depuis l'arrivée d'Énée en Italie, jusqu'à la fondation de Rome. A peine, comme on l'a vu, l'intervalle entre la fondation de Lavinium, & celle d'Albe, fut-il de 30 ans; & déjà, néanmoins, la puissance des Latins étoit devenue si considérable, sur tout depuis la défaite des Étruriens, qu'aucun voisin n'osa les attaquer, non pas même après la mort d'Énée, ni depuis, pendant la régence de Lavinie, & la minorité d'Ascagne. Un traité de paix avoit fixé les limites des deux nations au fleuve Albula, qu'on a, depuis, appellé le Tibre. Ascagne laissa la couronne à son fils, qui fut nommé Sylvius, parce que le hazard l'avoit fait naître dans une forêt. Celui-ci eut, pour fils, Æneas Sylvius, pere de Latinus Sylvius, qui fonda quelques colonies, connues sous le nom de Vieux-Latins. Tous les rois d'Albe portérent le surnom de Sylvius. Après la mort de Latinus, se succédérent de pere en fils Alba, Atys, Capys, Capetus, & Tibérinus.

Albe étoit le lieu où les Romains & les Latins s'assembloient de tout le royaume, pour sacrifier à Jupiter. Pendant le tems que duroit l'assemblée, un jeune homme des plus qualifiés étoit à la tête de la Ville. Dans les commencemens, les Albains & les Romains vivoient en bonne intelligence, comme ayant même langue & même origine. Ainsi, quoiqu'ils eussent leur Roi particulier, ils ne laissoient pas de s'allier ensemble. Ils offroient des sacrifices communs, & ils avoient d'autres droits civils, qui leur étoient également communs. Mais sous Tullus, roi des Romains, Cluilius, dictateur d'Albe, donna lieu à une guerre, qui causa la ruine de sa patrie. En effet, la victoire étant demeurée du côté du peuple Romain, par la mort des trois Curiaces, on y envoya, vers le milieu du septième siécle, avant l'Ére Chrétienne, des légions Romaines, pour travailler à la destruction de la Ville. Elles avoient ordre de renverser les murailles de fond en comble, de raser tous les édifices, tant publics que particuliers, excepté les temples, avec défense de maltraiter personne, ou d'empêcher les particuliers d'emporter, avec eux, ce qu'ils jugeroient à propos.

Les soldats, sans écouter, ni représentations, ni prieres, se mettent à travailler à la démolition des remparts & des maisons. Triste événement, & unique dans son genre! Ce n'étoit point ce tumulte & ce désordre qu'on voit dans une Ville prise d'assaut, lorsque le Vainqueur, ayant enfoncé les portes, ou abattu les murs à coups de béliers, ou forcé la citadelle, se répand dans tous les quartiers, les armes à la main, les fait retentir de cris effrayans, & met tout à feu & à sang. Un morne

ſilence, cauſé par la douleur & le déſeſpoir, regnoit dans toute la Ville. Ces malheureux habitans oubliant, dans le trouble où ils étoient, ce qu'il falloit laiſſer, & ce qu'il falloit emporter, s'adreſſoient les uns aux autres, hors d'état de prendre un parti par eux-mêmes, & également incapables de donner ou de recevoir conſeil. Tantôt, ils demeuroient comme immobiles à la porte de leurs maiſons, qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre de quitter; tantôt, ils les parcouroient tout hors d'eux-mêmes, ſans autre deſſein que de les voir pour la dernière fois.

Mais lorſqu'ils ſe virent preſſés, par les ſoldats, de ſortir, qu'ils entendoient déjà, des extrêmités de la Ville, le bruit des édifices qu'on abattoit, & que la pouſſière, excitée de différens côtés, couvroit tout, comme d'un nuage épais, ils ſe mirent à emporter à la hâte tout ce qu'ils purent, abandonnant, avec une douleur infinie, leurs dieux Pénates, & les lieux où ils étoient nés, & où ils avoient été élevés. Une longue file de Citoyens, pleurans & gémiſſans, rempliſſoit les rues. La vue mutuelle de leurs maux, par un ſentiment naturel de compaſſion, faiſoit couler leurs larmes avec plus d'abondance. On entendoit des cris & des plaintes lamentables, ſur tout de la part des femmes, lorſque paſſant devant les temples, elles les voyoient environnés de ſoldats, & laiſſoient leurs dieux, en quelque ſorte, aſſiégés & captifs. Quand ils furent tous ſortis, les ſoldats Romains raſérent tous les édifices, tant publics que particuliers, à l'exception des temples, qu'ils avoient eu ordre d'épargner. Ainſi l'ouvrage, de près de 500 ans qu'avoit duré Albe, depuis ſa fondation, fut ruiné & entièrement détruit en une heure.

Rome, par cette ruine d'Albe, prit des accroiſſemens conſidérables. Le nombre des Citoyens ſe trouva doublé. C'eſt alors que le mont Cœlius fut renfermé dans l'enceinte de la Ville. Les principaux des Albains furent admis au rang des familles Patriciennes, & remplirent les places, qui pouvoient vaquer dans le Sénat. Cependant, on releva bientôt les murs de cette Ville, forte par ſon aſſiette. Les Romains, à cauſe de ſa ſituation avantageuſe, la regardérent comme un lieu de ſûreté, où ils envoyoient ceux d'entre les captifs, qu'ils vouloient conſerver.

C'eſt aujourd'hui Albano dans la campagne de Rome. On remarque, toutefois, que la ville moderne d'Albano n'eſt pas préciſément au même endroit, où étoit Albe-la-Longue, mais vers le ſeptentrion, près de Caſtel-Gandolphe, au lieu où étoit autrefois cette maiſon de campagne, auprès de laquelle l'empereur Domitien avoit fait bâtir un amphithéatre, dont il reſte encore quelques ruines.

ALBE, *Alba*, Ἄλϐα, (a)

(a) Tit. Liv. L. X. c. c. 1. Plin. L. III. c. 5. Cart. de l'Ital. par. M. d'Anvill.

autre ville d'Italie, dans le païs des Éques, ſelon Tite-Live. Mais c'eſt une erreur dans cet Hiſtorien. Tout le monde convient que cette Ville étoit dans le païs des Marſes. Les Romains y envoyérent, l'an 302 avant J. C., une colonie de ſix mille hommes. On appelloit ſes habitans *Albenſes*, pour les diſtinguer de ceux d'Albe-la-Longue, qui ſe nommoient *Albani*. Cette Ville étoit ſituée auprès du lac Fucinum; d'où vient qu'elle eſt qualifiée *Alba Fucentis*, ſur des Inſcriptions. C'eſt à préſent Albi, dans l'Abruzze ultérieure.

ALBE, *Alba*, (*a*) étoit la capitale des Helviens, peuples de la Gaule Celtique, dans la Narbonnoiſe, & le ſiége de l'Évêché, qui depuis a été transféré à Viviers. La tradition veut que la ville d'Albe ne fut pas au même lieu où eſt à préſent Aps, ou Alps, ſelon d'autres, mais à quelques pas plus loin, & au de-là d'un torrent, qui paſſe au pied du village. Ce qui confirme cette opinion, eſt le grand nombre de reſtes d'Antiquités qu'on y voit; des morceaux d'aqueducs, des débris de bâtimens antiques, de thermes, des quartiers de moſaïque, des colomnes de marbre, des friſes, &c. On appelle ce quartier là, le Palais. On y trouve une infinité de médailles de toute grandeur, de tout métal, & de tout âge.

On donne une fort grande étendue à cette ancienne Ville, & l'on prétend qu'on y en voit encore des murailles. Si cela étoit, elle auroit eu plus d'une lieue de longueur; ce qui ne paroît pas vrai, d'autant plus, que ce n'eſt principalement qu'au quartier appellé le Palais, qu'on trouve tous ces débris de quartiers de marbre, de briques, &c.

Albe, ou Alps, ainſi qu'elle ſe nomme aujourd'hui, n'eſt qu'un petit village du Vivarais, à trois lieues de Viviers, qui a titre de Baronie, & qui donne, en cette qualité, entrée à ſon Seigneur, aux États de la Province.

Il y a eu un nombre de Villes, ſituées en divers païs, & même quelques Rivières, qui ont porté le nom d'Albe. On en trouvera la deſcription dans le Dictionnaire Géographique de la Martinière.

ALBE, [la Vallée d'], *Vallis Albana*. (*b*) L'an 291 de Rome, les Herniques & les Latins, touchés de compaſſion pour les Romains, & honteux d'avoir laiſſé paſſer leurs ennemis communs, les Éques & les Volſques, lorſqu'ils alloient attaquer Rome, unirent leurs forces; & pour ne point abandonner de ſi fideles alliés, dans l'état déplorable où ils étoient réduits, ils partirent pour aller à leur ſecours. Mais, n'ayant point rencontré les ennemis aux environs de Rome, ils les ſuivirent à la piſte, & les ayant joints dans la Vallée d'Albe, où ils étoient deſcendus, en

(*a*) Plin. L III. c. 4. L. XIV. c. 3. Ptolem. L. II. c. 10. Not. de la Gaul. par M. d'Anville. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 235, 236.

(*b*) Tit. Liv. L. III. c. 7.

sortant du territoire de Tusculę ; ils leur livrérent une bataille, dont le succès ne répondit pas à la fidélité, qui les faisoit combattre pour le salut des alliés. Ils y perdirent autant de monde par les armes de leurs ennemis, qu'il en périt à Rome, par la violence de la peste.

ALBE [le Mont], *Mons Albanus.* (*a*) Cette montagne, située dans l'Italie, est fort célébre. Après la défaite des Sabins, on vint annoncer à Tullus, roi des Romains, ainsi qu'aux Sénateurs, qu'il avoit plu des pierres, sur le Mont Albe. Comme on avoit peine à croire ce prodige, on envoya des gens sur les lieux, pour examiner la chose de près. Ceux, qui furent chargés de ce soin, virent en effet tomber du ciel, une grande quantité de pierres, assez semblables à ces gros morceaux de grêle, qui tombent quelquefois sur la terre, & qui ont été formés de plusieurs petits, qu'un vent froid a réunis & condensés. Ils crurent même entendre, du sommet de la montagne, une voix, qui ordonnoit aux Albains de faire des sacrifices, selon les cérémonies pratiquées de tout tems à Albe, leur reprochant d'avoir abandonné leurs dieux avec leur patrie, & d'avoir, ou adopté ceux des Romains, ou renoncé à toute religion, comme pour se venger de leur mauvaise fortune. Le même prodige engagea aussi les Romains à faire des prieres publiques, pendant neuf jours, soit qu'ils en eussent été avertis par la même voix, comme quelques-uns le rapportent, soit que les Aruspices leur eussent donné ce conseil. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains conservérent depuis cet usage ; & qu'ils n'ont jamais manqué de faire cette espèce de neuvaine, toutes les fois que le même prodige est arrivé.

Les circonstances, rapportées par Tite-Live, semblent, selon M. Fréret, assurer la vérité du fait, d'une manière incontestable ; & il s'est répété, tant de fois, aux environs du même Mont Albe, qu'il n'est guere possible de le revoquer en doute. Il n'est pas même bien difficile, continue M. Fréret, d'en déterminer la cause physique, puisqu'on peut supposer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y a eu, dans les premiers tems, un Volcan sur le Mont Albe. On sçait que c'est un effet des Volcans de jetter des pierres & de la cendre dans l'air, qui, retombant ensuite sur terre, peuvent être prises, par le peuple grossier, pour une pluie prodigieuse. M. Fréret donne plusieurs preuves de sa conjecture, que le Mont Albe fut autrefois un Volcan. On les trouve détaillées au quatrième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

C'étoit sur cette montagne que l'on célébroit certains jeux, qui

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 31. Strab. pag. 237, 240. Plin. L. III. c. 5. L. XIII. c. 29. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 414. Tom. XIII. pag. 346.

s'appelloient *Quinquatries*, & qui se renouvelloient tous les ans. Ce fut Domitien qui les institua en l'honneur de Minerve. Aux chasses extraordinaires & aux spectacles, dont ce Prince les embellit, il joignit encore des combats de Poëtes & d'Orateurs. Stace, qui avoit eu la mortification de voir tomber sa Thébaïde aux jeux Capitolins, fut, pour diverses autres piéces de sa composition, couronné cinq fois aux Quinquatries. Le même Poëte nous apprend qu'il y avoit plusieurs prix de Poësie. La couronne de celui qui obtenoit le premier, étoit ornée de bandelettes & de feuilles d'or. Il n'y avoit, pour le second prix, qu'une simple couronne d'olivier.

Le Mont Albe, selon Strabon, étoit supérieur, pour la hauteur, au bois sacré de Diane, qui n'en étoit pas éloigné, quoique les arbres fussent fort hauts & assez droits. Il y avoit aussi un lac beaucoup plus grand que celui de Diane. On révéroit cette montagne comme une montagne sacrée, parce que le tonnerre y tomboit souvent. Et quand un général Romain avoit vaincu les ennemis de la patrie, & qu'on refusoit, à Rome, de lui décerner les honneurs du triomphe, prétendant que la victoire n'étoit pas complette, il alloit triompher au Mont Albe. On attribue, à Papirius Masson, l'origine de cette coûtume, qu'il établit, lorsqu'il voulut triompher des Corses.

On connoît, aujourd'hui, le Mont Albe sous le nom de Mont Albano.

ALBE [le Lac d'], *Lacus Albanus*. (*a*) Ce Lac n'est pas moins célebre que le Mont Albe, où il se trouvoit. En effet, sous le regne d'Alladius, onzième roi de la ville d'Albe, il arriva un tremblement de terre, qui augmenta l'étendue du Lac d'Albe, & engloutit une partie de la Ville, & même le palais du roi Alladius, avec la personne de ce Prince & sa famille. Denys d'Halicarnasse assure que, de son tems, quand les eaux du Lac d'Albe étoient basses, on voyoit encore les ruines de ce palais. Il est vrai que cet Auteur attribue cette inondation à un orage, & non pas à un tremblement de terre.

On a vu quelquefois l'eau du Lac d'Albe croître tout d'un coup, & s'élever à une hauteur considérable, sans aucune pluie précédente, & sans aucune autre cause apparente. C'est-ce qui arriva pendant le siége de Veies; événement qui fut considéré comme un prodige, & qui effraya si fort les Romains, que comme ils étoient en guerre avec les Toscans, les seuls qui s'entendissent, en Italie, dans la science des Augures, on envoya, à Delphes, consulter Apollon; & le dieu répondit, comme avoit fait un sacrificateur Veien, qu'il falloit faire écouler l'eau de ce Lac, sur les campagnes voisines, mais de sorte qu'elle s'évaporât toute, sans qu'elle pût

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 415, 416, 417.

s'écouler jusqu'à la mer. Cette réponse n'avoit rien de fort extraordinaire, puisque c'étoit l'usage auquel on employoit ordinairement ces eaux, dont les habitans se servoient pour arroser leurs terres plus basses que ce Lac, qui étoit à mi-côte & très-profond.

On peut observer ici, en passant, que, dans presque toutes les réponses des Augures & des Devins, il n'y avoit rien qui s'élevât au-dessus de l'art conjectural, & même d'un art conjectural, qui n'avoit aucun principe constant, comme Cicéron le leur reproche. Pour revenir à l'augmentation subite & sans cause apparente des eaux du Lac d'Albe, on peut en assigner deux causes, qui supposent, l'une & l'autre, des fermentations intérieures dans les entrailles de la montagne, & par conséquent le foyer d'un Volcan. 1.° Le terrein, qui est sous ce Lac, peut avoir été soulevé par un tremblement; ce qui aura fait remonter les eaux. 2.° Les conduits soûterreins par lesquels doivent s'écouler les eaux de ce Lac, qui n'ont aucune issue apparente, peuvent avoir été comblés par l'affaissement des terres, ou par le soulévement de leur sol; & les eaux, non seulement, ne s'écoulant plus par ces conduits, mais celles qui les remplissoient, ayant été contraintes de refluer dans le Lac, ses eaux auront dû s'élever subitement à une hauteur extraordinaire.

On appelle présentement ce Lac le Lac Albano.

ALBE, *Albanum*, (a) nom d'une maison de campagne, de Cn. Pompée. Cicéron en fait mention dans sa treizième Philippique.

Il s'y forma, avec le tems, une Ville qui fut assez considérable. Elle donna la naissance à Pertinax, qui fut Empereur, après Commode. Il ne sembloit pas né pour une si haute fortune. Fils d'un affranchi, qui exerçoit une profession méchanique dans sa patrie, & qui lui laissa, pour principal patrimoine, une éducation honnête, il tint d'abord école, & donna des leçons de Grammaire. Un emploi si borné ne satisfaisant pas son ambition, il prit le parti des armes, & il obtint une compagnie, par le crédit de Lollianus Avitus, patron de son pere. Il servit, en Syrie, sous le regne de Tite Antonin, & dans la guerre contre les Parthes, sous les ordres de L. Vérus; & il s'acquit la réputation de brave & habile officier. Il s'éleva ainsi par dégrés jusqu'à la puissance souveraine.

Cette Ville est, aujourd'hui, beaucoup moins considérable, qu'elle n'étoit autrefois. On la voit sur la rivière de Tanaro dans le Mont Ferrat.

ALBÉDIUS [Sext.], *Sext. Albedius*. (b) Cicéron, en parlant de cet Albédius, dans sa treizième Philippique, dit qu'il ne le connoissoit pas; mais que cepen-

(a) Cicer. Philip. 13. c. 350. Crév. hist. des Emp. Tom. IV. p. 421, 422.

(b) Cicer. Philip. 13. c. 366.

dant il n'avoit trouvé personne d'assez médisant, pour ne pas le juger digne du conseil d'Antoine.

ALBINGAUNE, *Albingaunum*, (a) ville maritime de Ligurie, dans la Gaule Cisalpine. Ce fut dans cette Ville que les Othoniens, ou ceux du parti d'Othon, se retirérent, l'an de Rome 821, après avoir défait les troupes de Vitellius. Proculus, qui en étoit natif, avoit hérité de ses peres, le goût pour le brigandage, dans lequel il s'enrichit beaucoup. Il avoit un fils, nommé Hérennianus; & c'est apparemment par ce fils que se perpétua sa postérité, qui subsista honorablement à Albingaune, mais dans un état modeste & tout différent de celui de ses Auteurs, aussi désabusée des projets téméraires de grandeur, qu'éloignée du métier de brigands.

C'est à présent Albengua, dans l'État de Gènes. On dit qu'on y voit encore des vestiges de tours, bâties autrefois par des capitaines de vaisseaux.

ALBINGAUNIENS, *Albingauni*, (b) peuples de la Gaule Cisalpine, compris au nombre de ceux,qu'on appelloit Liguriens. Ils prenoient le nom de la ville d'Albingaune, située vers le bord de la mer, aujourd'hui le Golfe de Gènes. Ainsi, leur territoire devoit s'étendre au de-là des limites, qui séparent, à présent, la France de l'Italie, & faisoit partie du païs que possede, de nos jours, la république de Gènes. *Voyez* Liguriens.

ALBINOVANUS [P.], (c) *P. Albinovanus.* Il étoit contemporain de Cicéron, & l'un des Pontifes du second rang. Il opina en faveur de cet Orateur, lorsqu'il demandoit qu'on lui rendît sa maison, qui lui avoit été enlevée pendant son exil. C'est Cicéron lui-même qui nous instruit de ce fait, dans sa harangue sur les réponses des Aruspices. Ailleurs, c'est-à-dire, dans sa harangue contre Vatinius, il nomme un Albinovanus. Je ne sçais si c'est le même que cet autre.

ALBINOVANUS [CELSUS], *Celsus Albinovanus.* (d) C'étoit le secrétaire & l'ami de Néron. Horace lui a adressé une épître, qui est la huitième du premier livre. Comme c'étoit l'ami de ce Poëte, il nous apprend, dans une autre épître, qu'il lui donnoit des avertissemens, qui consistoient, en ce qu'il devoit tirer de son propre fonds, & ne point faire trop d'usage des écrits, qui avoient mérité une place dans le temple d'Apollon; de peur, ajoûte Horace, que, si tout à coup les oiseaux venoient à redemander leurs plumes, la corneille, dépouillée de ses couleurs d'emprunt, ne devînt la risée des spectateurs; c'est-à-dire, que Celsus

(a) Tacit. Hist. L. II. c. 15. Crév. hist. des Emp. Tom. VI. pag. 105, 106.

(b) Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Strab. pag. 202. Tit. Liv. L. XXIX. c. 5. Tacit. Hist. L. XI. c. 15.

(c) Cicer. Orat. de Arusp. respons. c. 10. in Vatin. c. 1, 2.

(d) Horat. L. I. Epist. 3. v. 15. *& seq.* Epist. 8.

Albinovanus prenoit, de côté & d'autre, de quoi composer ses ouvrages.

Certains croyent que ce Celsus Albinovanus est le même que ce Poëte, dont parle Ovide, qui l'appelle Divin, dans la dernière de ses élégies *De Ponto*. Il avoit écrit des épigrammes, le voyage de mer de Germanicus & quelques autres piéces; mais il ne nous reste plus de lui, qu'une élégie à Livie, femme d'Auguste, sur la mort de Drusus, & une autre sur la mort de Mécène, que quelques Critiques prétendent n'être pas d'Albinovanus, parce qu'elle est plus foible que la première. Ovide lui a adressé une de ses élégies. C'est la dixième du même livre.

ALBINUS [L.], *L. Albinus*, (*a*) fut créé Tribun du peuple, l'an 492 avant J. C. Ce fut lorsque le peuple, après s'être retiré sur le Mont sacré, revint à Rome, par les conseils de Ménéniu Agrippa. On donna, pour Collégue à L. Albinus, C. Licinius. Ces deux Tribuns, tirés du peuple, ainsi qu'on en étoit convenu, en traitant de la paix, se donnérent eux-mêmes trois Collégues, parmi lesquels on comptoit Sicinius, qui avoit été le chef de la sédition populaire. On ne convient pas du nom des deux autres.

ALBINUS [L.], *L. Albinus*. (*b*) Cet Albinus signala sa piété, l'an de Rome 365. Comme le Prêtre de Romulus & les Vierges Vestales, après la prise de Rome, par les Gaulois, emportoient, sur leurs épaules, les dieux des Romains, & qu'ils passoient par la rue & sur le pont de bois, qui conduisoient au Janicule, L. Albinus, qui emmenoit, sur un chariot, sa femme & ses enfans, au milieu de la foule qu'on ne pouvoit employer à la guerre, apperçut ce Prêtre & ces Vestales dans l'équipage qu'on vient de marquer. Cet homme conservant encore, dans un si grand renversement, le respect, qui est dû aux choses saintes, crut qu'il se rendroit coupable d'un sacrilége, si, tandis qu'il étoit à son aise avec les siens sur un char, il laissoit, à pied, des personnes si respectables, chargées des dieux de la patrie. Ainsi, ayant fait descendre, sa femme & ses enfans, il mit les Vierges sacrées & leurs statues dans sa voiture, & les conduisit à Cére, où elles avoient dessein de se rendre.

ALBINUS [M.], *M. Albinus*. (*c*) Il fut créé Tribun du peuple, 376 ans avant J. C. On en créa alors six, trois d'entre les Patriciens, & trois d'entre le Peuple. M. Albinus fut du nombre des derniers.

ALBINUS [SP. POSTUMIUS], *Sp. Postumius Albinus*. (*d*) Il fut élevé à la dignité Consulaire, 110

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 33.

(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 40. Roll. hist. Rom. Tom. II. p. 58. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 186, 187.

(*c*) Tit. Liv. L. VI. c. 30.

(*d*) Sall. de Bell. Jugurth. cap. 35. *& seq.* Crév. hist. Rom. Tom. V. pag. 326. *& suiv.*

ans avant J. C. Comme le département de la Numidie lui étoit échu, il souhaitoit que la guerre se rallumât dans cette Province. C'est pourquoi il conseilla à Massiva, fils de Gulussa, & petit-fils de Masinissa, qui s'étoit déclaré ouvertement contre Jugurtha, de demander le royaume de ce Prince. Celui-ci l'ayant sçu, fit égorger Massiva au milieu de Rome. Ce meurtre donna lieu à Jugurtha de sortir de cette Ville, & la guerre recommença, selon les desirs d'Albinus.

Ce Consul, qui devoit revenir, à Rome, présider à l'élection des Magistrats de l'année suivante, se hâta de passer en Afrique, pour terminer promptement la guerre, ou par la voie des armes, ou par un traité, ou de quelque autre manière. Mais Jugurtha, de son côté, attendant tout du bénéfice du tems, ne cherchoit qu'à la traîner en longueur. Tantôt il promettoit de se rendre, puis il témoignoit de la défiance. Il fuyoit quelquefois devant les Romains; une autrefois, pour ne point décourager son armée, il les pressoit vivement. Ainsi, par les délais & cette lente alternative de négociation & de guerre, il jouoit le Consul, & éludoit tous ses efforts. Soit nonchalance, soit connivence [car il en fut soupçonné], Albinus réussit fort mal. L'approche du tems des élections l'obligeant de retourner à Rome, il laissa, pour commander l'armée, son frere Aulus, en qualité de Propréteur. Jugurtha en eut encore meilleur marché que du Consul; car, il le contraignit d'accepter des conditions aussi dures qu'ignominieuses.

Albinus, craignant qu'on ne le rendît responsable de la conduite de son frere, proposa au Sénat de délibérer sur le traité qui venoit d'être conclu. Il fut déclaré nul, comme ayant été fait sans l'autorité du Sénat & du peuple. Le Consul, n'ayant pu emmener avec lui les levées qu'il avoit faites, parce que les Tribuns s'y opposérent, ne laissa pas de partir pour l'Afrique. Son armée, en exécution du traité, étoit sortie de Numidie. Il la trouva dans un tel désordre & un tel dérangement, causés par la licence qui y regnoit, qu'il n'osa la mener contre Jugurtha, quoiqu'il le désirât fort, pour réparer la honte du traité conclu par son frere. A Rome, cependant, on nomma des Commissaires pour l'examen de cette affaire. Quatre Consulaires furent condamnés; & Albinus fut de ce nombre. La peine qu'on lui imposa, ce fut l'exil. Il fut remplacé dans le gouvernement de la Numidie par Q. Métellus, qu'on avoit nommé Consul.

ALBINUS [C.], *C. Albinus*, (*a*) Sénateur, beau-pere de P. Sextius, pour lequel Cicéron prononça un discours. C'est, sans doute, le même qui fut Consul avec M. Antoine. Quoiqu'il en soit, C. Albinus étoit un homme très-considérable, au témoignage du même Cicéron, qui écrivit, en sa faveur, une lettre à M. Rutilius, pour le prier de ne pas tou-

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Sext. c. 4. ad Quir. post redit. c. 8. Epist. ad Rutil.

cher à ses terres, dans le partage auquel César l'avoit préposé.

ALBINUS, *Albinus*, (*a*) gouverneur de Judée, sous l'empire de Néron, succéda à Festus, l'an 60 de J. C. Lorsqu'il alloit prendre possession de son gouvernement, ayant sçu qu'Ananias le jeune, grand-Prêtre, avoit fait lapider S. Jacques, que le Texte sacré nomme frere du Seigneur, pour lors évêque de Jérusalem, il écrivit avec menaces au grand-Prêtre, que cet attentat fit déposer trois mois après. La Judée étoit remplie d'un nombre de scélérats, qui la désoloient. Albinus nourrit leur audace par l'impunité. Bassement & indignement avide, il vendoit la sûreté publique à prix d'argent. Ceux qui étoient arrêtés & mis dans les prisons pour cause de brigandages, obtenoient, moyennant les présens, qu'ils avoient soin de lui faire, leur élargissement, & nul n'étoit criminel que celui qui n'avoit rien à donner. Il vendoit aux factieux la licence de tout oser; & ses officiers, imitant son exemple, tiroient des petits les contributions que les puissans payoient au gouverneur. Il se forma ainsi plusieurs bandes de brigands, qui, rangées chacune sous un chef, exerçoient impunément toutes sortes de violences.

Lorsqu'Albinus sçut que Florus étoit nommé pour lui succéder, en l'année 65, il jugea tous les criminels enfermés dans les prisons de Jérusalem. Il condamna à mort les plus coupables; mais il se contenta de punir la plus grande partie par quelque amende. Florus le fit regretter

ALBINUS [LUCEIUS], *Luceius Albinus*, (*b*) avoit obtenu, de Néron, le gouvernement de la Maurétanie Césarienne, auquel Galba avoit ajoûté depuis celui de la Tingitane; ce qui le rendoit fort considérable. Car il avoit, sous son commandement, dix-huit cohortes, cinq régimens de cavalerie, sans compter une grande multitude de Maures, qui, pour être accoûtumés à vivre de brigandages, n'en étoient que plus propres à la guerre. Cet Albinus s'étoit déclaré pour Othon après le meurtre de Galba. Et dès lors ne se contentant pas de commander dans l'Afrique, il aspiroit à y joindre l'Espagne, qui n'en est séparée que par un petit détroit. Cluvius Rufus qui la gouvernoit, craignant l'ambition d'Albinus, fit avancer la dixième légion jusqu'au bord de la mer, faisant mine de vouloir passer en Afrique; mais il avoit envoyé devant lui quelques Centurions, comme pour disposer les Maures à reconnoître Vitellius.

Ils en vinrent aisément à bout, aidés de la réputation des armées de Germanie, connues dans toutes les Provinces; outre que le bruit s'étoit répandu qu'Albinus, méprisant le titre de gouverneur, avoit pris celui de Roi, & se faisoit appeller Juba. Ainsi les esprits ayant promptement changé de

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 698, 699. Crév. hist. des Emp. Tom. III. pag. 372, 373.

(*b*) Tacit. Hist. L. II. c. 58, 59. Crév. hist. des Emp. Tom. III. pag. 131.

diſpoſition, Aſinius Pollion, colonel d'un régiment de cavalerie, & des plus intimes amis d'Albinus, fut maſſacré avec Feſtus & Scipion, tous deux Préfets des cohortes. Albinus lui-même s'étant approché de la mer, dans le deſſein de paſſer de la Tingitane dans la Maurétanie Céſarienne, fut égorgé; & un moment après, ſa femme s'étant préſentée aux meurtriers, reçut le même traitement que ſon mari. C'eſt ce qui ſe paſſa, l'an de Rome 821.

ALBINUS [DÉCIMUS CLODIUS], *Decimus Clodius Albinus*, (a) étoit né à Adruméte en Afrique, vers le milieu du ~~dixiè-~~ deuxieme ſiécle de l'Ére Chrétienne. Il eut, pour pere, Ceionius Poſtumus, ou Poſtumius, homme de mœurs vertueuſes, mais fort peu accomodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc, que ne le ſont d'ordinaire les enfans en naiſſant. Les noms que portoit ſon pere, & le ſien lui donnérent lieu de ſe dire iſſu de la famille Ceionia, qui avoit produit Vérus Céſar, & l'empereur Vérus, collégue de Marc-Auréle, & même de l'ancienne maiſon des Poſtumius Albinus, illuſtres dès le tems de la République. Il eſt conſtant qu'il paſſoit pour être d'une naiſſance diſtinguée; mais, dans le tems où il vivoit, il n'étoit pas beſoin, pour être regardé comme fort noble, de remonter bien haut; parce qu'il ne reſtoit preſque plus d'ancienne nobleſſe dans Rome.

Albinus fut inſtruit dans les lettres Grecques & Latines; & il n'y fit pas de grands progrès. Son goût, dès l'enfance, fut décidé pour les armes. Cependant, l'Auteur de ſa vie cite deux écrits de lui; l'un ſur l'agriculture qu'Albinus, dit-on, entendoit parfaitement; l'autre étoit un recueil de contes Miléſiens, ouvrage licentieux, & aſſorti aux mœurs de l'Auteur, qui étoit tout à fait adonné à la débauche des femmes. Il aima paſſionnément la guerre, & nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci:

Arma amens capio, nec ſat rationis in armis.

» Je prends les armes tout hors » de moi; & la fureur, plutôt » que la raiſon, gouverne mes » armes. « Il réuſſit aſſez bien dans cet exercice, & mérita l'eſtime des Antonins. S'étant élevé par dégrés, il commandoit les troupes de Bithynie, lors de la révolte d'Avidius Caſſius, contre Marc-Auréle. En cette importante occaſion, Albinus ſe montra fidele à ſon Prince, & il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît, & ne gagnât l'Aſie entière. Sous Commode, il ſe ſignala dans des combats contre les Barbares, & ſur le Danube, & ſur le Rhin; & enfin, il fut chargé du commandement des légions de la grande Bretagne.

(a) Crév. hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 56, 57, 58. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 212, 214, 215. Tom. IX. pag. 120. Tom. XII. pag. 416. Tom. XX. pag. 18.

Cet emploi, qui ne se donnoit guere qu'à des Consulaires, marque qu'il devoit avoir été alors Consul. Il paroît qu'il fit le chemin de la Magistrature civile un peu tard, mais rapidement. On le dispensa de la Questure. Il ne fut Édile que dix jours, parce qu'il fallut l'envoyer à l'armée. Sa Préture fut illustrée par les jeux & les combats que Commode donna, pour lui, au peuple. On ne peut assurer en quelle année il géra le Consulat; mais la suite des faits conduit à croire que ce fut sous quelqu'une des dernières années de Commode. Pendant qu'il gouvernoit la grande Bretagne, il reçut de Commode, si nous en croyons Capitolin, une faveur bien singulière. Cet Empereur lui écrivit, de sa propre main, une lettre, par laquelle il lui permettoit, supposé que la nécessité l'exigeât, de prendre la pourpre & le nom de César. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, & deux harangues d'Albinus à ses soldats, dans lesquelles, ce Général fait mention de la permission qui lui avoit été accordée, & rend compte des raisons qui l'avoient empêché d'en user. Tout cela est fort difficile à croire.

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que Sévére, étant parvenu à l'Empire, craignit les suites du crédit qu'Albinus s'étoit acquis. Et pour le leurrer par une association frauduleuse, il le revêtit, en effet, du titre de César. Albinus, simple, crédule, peu défiant, s'y laissa prendre. Il accepta volontiers la proposition de Sévére, qui, de son côté, n'oublia rien de ce qui pouvoit donner une solidité apparente à son bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui & Albinus fût ratifié par un décret du Sénat. Il fit battre de la monnoie avec l'empreinte & le nom du nouveau César. Il le désigna Consul avec lui, pour l'année suivante. Il lui fit ériger des statues. En un mot, il lui accorda toutes les distinctions honorifiques, qui devoient flatter un esprit vain & propre à se laisser éblouir. Au moyen de ces artifices, qui lui réussirent, Sévére, libre d'inquiétude de la part d'Albinus, tourna toutes ses pensées & tous ses efforts contre Niger.

Celui-ci étoit déjà défait, & même péri, lorsqu'Albinus commença à ouvrir les yeux. Sans faire encore aucune démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla sourdement à s'acquérir des amis & des partisans dans le Sénat, auprès duquel il avoit deux puissantes recommandations, la noblesse qu'on lui attribuoit, & la douceur qu'il faisoit paroître en opposition aux rigueurs de Sévére. Il mit, dans ses intérêts, les Gaules & les Espagnes, & y amassa de grandes forces. Il porta même ses vues sur les provinces de l'orient les plus éloignées, & il tâcha de s'y faire des créatures par ses libéralités envers les Villes, que les armes de Niger avoient dévastées. Enfin, lorsqu'il se crut assez puissant pour n'avoir plus besoin de déguiser ses desseins, il

leva le masque, & alléguant, sans doute, pour motif, les injustices de Sévére à son égard, il se fit proclamer Auguste, & se donna en même-tems le titre de souverain Pontife. On remarque qu'il est le premier qui en ait usé de la sorte. Car, jusques-là, lorsque quelqu'un avoit pris les armes pour monter sur le trône, il avoit attendu la mort de son ennemi, pour se revêtir de cette glorieuse dignité.

Ce fut alors qu'Albinus, qui étoit encore dans la grande Bretagne, passa dans les Gaules avec une armée nombreuse. Il s'avança jusqu'à Lyon, qui se déclara pour lui, & il remporta, dans les commencemens, d'assez grands avantages sur les lieutenans de Sévére. Il défit, entr'autres, auprès de Lyon, & peut-être dans l'endroit même, qu'on nomme Albigny, Lupus, qui commandoit un gros corps de troupes. Ce fut, sans doute, en ce tems-là que les Lyonnois, attachés à la fortune d'Albinus, consacrérent à Jupiter ce monument de ses premiers exploits, qui est parvenu jusqu'à nous. Mais les grandes espérances qu'ils en avoient conçues, ne durérent pas long-tems.

En effet, il se donna bientôt après une bataille décisive, où Albinus fut vaincu. Ce Prince, après la défaite de son armée, s'étoit retiré dans une maison voisine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, & n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée, ou se fit rendre ce funeste service par un de ses esclaves. Il respiroit encore, lorsqu'une troupe de soldats ennemis arriva. Ils lui coupérent la tête, & la portérent à Sévére. Cet Empereur, après l'avoir envoyée à Rome, fit passer son cheval sur le corps. Il voulut repaître ses yeux de ce funeste objet, en le laissant étendu devant la porte de son Prétoire, jusqu'à ce qu'il devînt infect; après quoi il le fit jetter dans le Rhône. On dit qu'Albinus mangeoit à son déjeûner, cinq cens figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de raisin, cent becafigues & quatre cens huitres. C'est une fable.

On connoît plusieurs autres personnages célebres du nom d'Albinus; car la famille Albinia, Plébeienne, en avoit produit un nombre. En voici deux entr'autres. 1.° L. Postumius, qui fut Consul avec C. Licinius Lucullus, l'an de Rome 600. Il avoit écrit, en Grec, une histoire Romaine, dans laquelle, il prioit le lecteur de l'excuser, s'il ne parloit pas bien cette langue; ce qui donna sujet à Caton de se moquer de lui, de ce qu'il aimoit mieux excuser ses fautes, que de s'exempter d'en faire, en n'écrivant point. Cicéron parle de lui dans son traité des Orateurs. Plutarque aussi dans la vie de Caton. Albinus avoit encore écrit des Annales en Latin, selon le témoignage de Macrobe, qui fait mention de cet Auteur, dans la préface de ses Saturnales. Deux comédies de Térence, l'Eunuque & le Phormion, furent jouées, pendant qu'il géroit la

charge d'Édile Curule.

2.° Un Poëte & Historien latin, qui a vécu vers l'an 44 avant J. C. Il écrivit, en vers, des Annales, dont il ne reste que quelques lambeaux, cités par d'autres Auteurs. Il parloit des trois victoires que remporta Pompée, en Espagne sur Sertorius, en Afrique sur Jarbas, & en Asie sur Mithridate, & sur les Pirates. Il y en a qui confondent, mal à propos, cet Albinus avec le précédent.

ALBION, *Albion*, (*a*) fameux Géant, qui, de concert avec Borgion, autre Géant, attaqua Hercule, lorsqu'il alloit au Mont Atlas. Il y eut un grand combat entr'eux, & ce ne fut qu'avec peine qu'Hercule les vainquit. Il avoit déjà épuisé tous ses traits; & il couroit grand péril de sa vie, faute d'armes, quand Jupiter, son pere, envoya une grêle de grosses pierres, dont il se servit, pour terrasser ces Géans. Ce fut dans la Gaule Narbonnoise. Le champ où ces pierres tombérent, fut, depuis, appellé le Champ des Pierres.

ALBIQUES, *Albici* vel *Albiœci*, Ἀλϐίοικοι, (*b*) peuples qui habitoient les parties des Alpes, situées vers le septentrion, au-dessus de Marseille. César les représente comme des montagnards rudes, barbares, fort aguerris, braves & courageux, au point de ne pas le céder, en cela, aux Romains même. Ils avoient été anciennement attachés au parti des Marseillois; & leur bravoure leur fut d'un grand secours, tant sur mer que sur terre, dans le siége qu'ils eurent à soûtenir contre César.

La capitale des Albiques, dans Pline, est nommée *Alebece*. Le pere Hardoüin aimeroit mieux lire *Albiœce*. Quoiqu'il en soit, on voit que la nation a porté le nom de *Reii*, aussi-bien que le nom d'*Albiœci*. Celui-ci a dû, même, faire place à l'autre, & cesser d'être en usage, puisque la capitale, en prenant le nom du peuple, a été appellée *Reii*. C'est aujourd'hui Riès en Provence. M. d'Anville remarque qu'à environ deux lieues de cette Ville, en approchant du Verdon, un lieu nommé Albiose, pourroit bien avoir tiré ce nom des *Albiœci*.

ALBIS, *Albis*, Ἄλϐις, (*c*) fleuve célebre de Germanie, qui, selon Tacite, avoit sa source au païs des Hermondures. Mais il se trompe, au rapport de M. l'abbé de la Bléterie. La source de l'Albis est dans les montagnes, qui séparent la Bohëme & la Silésie. Tacite aura pris, pour la source de ce fleuve, celle de quelqu'une des rivières qui s'y jettent; par exemple, l'Éger, qui passe à Égra, & dont la source est dans le marquisat de Cullembach; erreur

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 215.

(*b*) Strab. p. 203. Cæs. de Bell. Civ. Plin. L. III. c. 4. Not. de la Gaul. par M. d'Anv.

(*c*) Tacit. de Morib. Germ. c. 41. Plin. L. IV. c. 14. Strab. pag. 290, 292, 294. Ptolem. L. II. c. 11. Pomp. Mel. L. III. c. de Germ. Trad. de quelq. Œuvr. de Tacit. par M. de la Bléter, Tom. I. pag. 212.

d'autant plus excusable, que, depuis Auguste, les Romains ne connoissoient l'Albis que de nom; & que même, du tems d'Auguste, ils n'avoient point pénétré jusqu'à ses sources.

Strabon remarque que le fleuve d'Albis se rend dans l'Océan, suivant une direction presque parallele à celle du Rhin; c'est-à-dire, qu'il en est presque toujours également éloigné, & que le païs qu'il arrose, ne le céde en rien à celui qu'arrose le Rhin. La distance de l'un à l'autre, dit ailleurs le même Strabon, est d'environ trois mille stades, en supposant qu'on pût parcourir cet espace en ligne droite. Les peuples les plus connus, qui ont habité entre ces deux fleuves, sont les Sicambres & les Cimbres. Pour ceux qui habitoient au de-là de l'Albis, vers l'Océan, ils étoient totalement inconnus. Les Romains même n'y avoient pas encore pénétré, du tems de Strabon. Ce fleuve prend actuellement le nom d'Elbe.

ALBIUM INTEMELIUM. *Voyez* Intémélie.

ALBIUS [le Mont], *Mons Albius.* (*a*) Les anciens donnoient ce nom à une partie des Alpes Carniques ou Juliennes. Au midi de cette chaîne étoient la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Macédoine & la Thrace.

ALBIUS [C. Albius Calénus], *C. Albius Calenus*, (*b*) n'étoit qu'un simple soldat, qui, de concert avec C. Atrius Umbrus, porta à la révolte un corps de huit mille Romains, qui campoit auprès de Sucrone, l'an 206 avant J. C. Ces deux misérables ne se contentérent pas des ornemens de Tribuns des soldats; ils eurent l'insolence de prendre les marques du souverain Empire, & de faire porter, devant eux, les haches & les faisceaux; & il ne leur vint jamais dans l'esprit que cet appareil superbe, qu'ils employoient pour retenir les autres dans le respect & dans la crainte, seroit bientôt l'instrument du supplice que leur crime avoit mérité. La mort de Scipion, faussement crue, aveugloit leurs esprits; & ils ne doutoient pas que ce bruit répandu n'allumât aussi-tôt la guerre dans toute l'Espagne, & qu'à la faveur de ces désordres, ils ne pussent tirer de l'argent des alliés, & piller les Villes voisines de leur quartier. Ils se flattoient que, dans cette confusion universelle, la licence & l'audace regnant par tout, on remarqueroit moins les attentats qu'ils auroient commis eux-mêmes.

Dans le tems qu'ils attendoient, de moment à autre, des courriers qui leur apprissent, non seulement la mort, mais même les funérailles de Scipion, comme ils n'entendoient parler de rien, que personne n'arrivoit de l'armée, & que ce bruit, qui n'avoit rien de réel, se dissipoit insensiblement, alors on commença à rechercher les premiers auteurs de cette nou-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 578.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 24, 29.

velle. Mais il ne se trouva personne qui voulût s'avouer pour tel, chacun déclarant qu'il l'avoit crue sur la foi d'autrui, mais qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Ce fut alors que les chefs du soulévement, abandonnés de tout le monde, commencérent à regarder avec horreur les marques de leur dignité, & à redouter la vengeance de ce qu'une autorité juste & véritable alloit exercer sur eux.

En effet, C. Albius Calénus & son camarade ayant été pris, on les traîna tous deux au milieu de la place; & sur le champ on étala, aux yeux de tous les soldats, les instrumens de leur supplice; & pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, & qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurérent immobiles, & tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échappa pas une seule parole, pas même un gémissement, qui témoignât leur peine, ou leur ressentiment. On les tira ensuite de ce lieu, qu'on eut soin de purifier.

ALBIUS [L. ALBIUS SEXT.], *L. Albius Sext.* (*a*) C'étoit, au rapport de Cicéron, un homme de bien. Il en parle dans sa harangue pour P. Quintius. Cet Albius ne seroit-il pas le même, dont Horace dit que le fils lui étoit proposé pour exemple, quand son pere vouloit l'engager à être frugal, bien réglé, &c? Ou bien ne seroit-il pas ce fils lui-même? Horace avoit dit plus haut qu'Albius étoit fou de bronzes antiques.

ALBOGALÉRUS, *Albogalerus*, (*b*) bonnet des Prêtres; c'est-à-dire, des Flamines Diales, ou des Flamines de Jupiter, qu'ils portoient toujours, & qu'ils ne pouvoient quitter que dans la maison. Il étoit fait, selon Festus, d'une victime blanche; c'est-à-dire, de la peau d'une victime blanche. On y mettoit une pointe, faite d'une branche d'olivier.

D. Bern. de Montfaucon, dans son Antiquité, en présente un, tiré d'un ancien marbre, qui est orné de la foudre de Jupiter, dont le Flamine Diale étoit Prêtre. On en voit plusieurs semblables sur les médailles

ALBUCILLE, *Albucilla*, (*c*) nom d'une femme célebre par le nombre de ses amans, & connue pour avoir été femme de Satrius Secundus qui dénonça la conjuration, formée par Séjan. Cette femme fut accusée, l'an de Rome 790, d'avoir conspiré contre la vie du Prince, par des sacrifices impies. On attaqua, pour le même crime, comme ses complices & ses adultères, Cn. Domitius, Vibius Marsus & L. Arruntius.

ALBULA, *Albula*. C'est le nom que l'on donna d'abord au Tibre, à cause de la couleur de ses eaux. *Voyez* Tibre.

ALBULA, *Albula*, (*d*) autre fleuve d'Italie, dans ce qu'on appelle à présent la Marche d'Ancône. La ville de Tervium étoit située vers son embouchure. Il

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Quint. c. 12. Horat. L. I. satyr. 4. v. 27, 108.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 19, 39, 40. T. III. p. 34.
(*c*) Tacit. Annal. L. VI. c. 47.
(*d*) Plin. L. III. c. 13.

servit autrefois de limites aux païs des Picentins & des Prétutiains. C'est aujourd'hui le Ragnola. Deux rivières, l'Aube, en France, & l'Albell, en Suisse, ont porté le nom d'Albula. On croit que ç'a été aussi le nom de la ville d'Aubusson.

ALBUNÉE [la Fontaine], *Fons Albuneus*. (*a*) Cette fontaine, située dans l'Italie, près de Tibur, est d'une extrême profondeur. Ses eaux sulphureuses sont célebres. On les trouve d'abord froides, mais elles s'échauffent ensuite. Leur salubrité & les merveilles qu'on en publioit, attirérent beaucoup de vénération à la Fontaine Albunée de la part des Romains. Ce peuple, qui, selon Valère Maxime, révéroit les eaux en général comme sacrées, porta si loin son respect à l'égard de certaines fontaines, & de l'Albunée en particulier, qu'il s'imaginoit que c'étoit en profaner les eaux, & en violer la sainteté, que d'oser s'y baigner.

ALBUNÉE [la Forêt], *Sylva Albunea*. Cette forêt, située auprès de la Fontaine Albunée, étoit consacrée aux Muses. Les Faunes y étoient aussi honorés. Il y avoit un Oracle fort célebre, que toute l'Italie alloit consulter. *Voyez* l'article qui suit.

ALBUNÉE [la Sibylle], (*b*) *Sibylla Albunea*. Cette Sibylle étoit honorée comme Déesse à Tibur, aujourd'hui Tivoli, sur le bord de l'Anien. On trouva, à la cascade de cette rivière, sa statue, qui tenoit un livre à la main. Le Sénat en transféra le culte au Capitole.

ALBURNE [le Mont], (*c*) *Mons Alburnus*, montagne d'Italie dans la Lucanie. Le Négro, qui est presque à sec en été, y a sa source. On l'appelle à présent *il monte di Postiglione* dans le royaume de Naples.

On prétend qu'il y a eu une ville, ou du moins un port du nom d'Alburne. Ce vers de Lucile, cité par M. de la Martinière, en est une preuve :

Quatuor hinc ad Silari flumen portumque Alburnum.

ALBUTIUS [T.], *T. Albutius*, (*d*) Philosophe Épicurien, dont Cicéron parle en plus d'un endroit. Ce Philosophe étoit fou du Grec, jusqu'à renoncer presque à sa langue maternelle, & aimer mieux passer, comme le poëte Lucile le lui reproche, pour Grec que pour Romain. Ce même Poëte rapporte comment, en une occasion, il fut tourné fort agréablement en ridicule sur cette fantaisie. Scévola allant à son gouvernement d'Asie, passa par Athènes. Albutius, qui étoit dans cette Ville, étant venu lui rendre ses devoirs, Scévola le salua en Grec. En même-tems, tout son cortége, tous ses officiers, jusqu'aux Lic-

(*a*) Virg. Æneid. Lib. VII. v. 83. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 41.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 28.

(*c*) Virg. Georg. L. III. v. 147.

(*d*) Cicer. Orat de Prov. Consul. c. 12. in Pison. c. 72. in Verr. divinat. c. 34. Crév. Hist. Rom. Tom. V, pag. 391, 392.

teurs, en firent autant; de sorte qu'Albutius n'entendoit retentir, autour de soi, que le mot χαῖρε; c'est-à-dire, *je vous salue*, répété par tous ceux qui étoient présens. Il sentit la plaisanterie. Et comme toute la Philosophie qu'il avoit étudiée dans les livres Grecs, ne le rendoit pas plus modéré, ni plus maître de sa colère, il en conçut un tel dépit, qu'il résolut de se venger. Lorsque Scévola fut de retour, à Rome, il l'accusa de concussion. Mais la probité de cet homme irréprochable, repoussa aisément une telle accusation, qui ne tourna qu'à la confusion de l'accusateur.

Albutius ne fut pas aussi heureux lui-même, lorsqu'il se trouva en pareil cas. Il fut Préteur, vers l'an de Rome 647 ou 648; & ayant été envoyé en Sardaigne, il donna la chasse à quelques misérables troupes de brigands. Après quoi, aussi glorieux que s'il eût gagné quelque importante victoire, il fit, dans sa Province, la cérémonie d'une espèce de triomphe. En même-tems, il écrivit au Sénat, pour demander qu'on ordonnât, en son nom, de solemnelles actions de graces dans Rome, pour les avantages qu'il avoit remportés sur les peuples de Sardaigne. Il n'y avoit d'exemple jusqu'alors qu'on eût refusé une semblable demande à un général. Mais, outre que les exploits de celui-ci méritoient peu un pareil honneur, la vanité avec laquelle il s'étoit couronné de ses propres mains, lui attira un affront que personne n'avoit essuyé avant lui. Il fut refusé. Ce n'est pas tout. Au sortir de sa Province, il fut accusé de concussion, à la poursuite des peuples de Sardaigne. Il n'avoit pas appris, apparemment, dans l'école d'Épicure, dont il suivoit les sentimens, à respecter beaucoup la vertu, & à préférer son devoir, à son intérêt. Il fut donc condamné, & s'exila à Athènes. Il soûtint mieux & plus honorablement l'exil, que la bonne fortune. Il se consola avec la Philosophie, & passa son loisir à composer des satyres, dans le goût de Lucile.

ALBUTIUS, *Albutius*. (*a*) Il est fait mention, dans Horace, de deux personnages de ce nom. L'un étoit pere de Canidie, l'empoisonneuse; l'autre un vieillard, qui faisoit trembler tous ses esclaves, quand il donnoit ses ordres pour un repas. Peut-être est-ce le même personnage, comme certains le croient.

(*b*) Pline parle d'un Médecin fort célebre, qui porta le nom d'Albutius. Un prince des Celtibériens le porta aussi. Ce Prince affligé de voir sa femme, qui étoit emmenée captive par les ennemis, eut recours à la générosité de Scipion l'Africain, qui la lui fit rendre. Enfin, un Orateur, natif de Novare, s'appella aussi Albutius. Il fut très-estimé à Rome, où il vécut avec L. Munatius

(*a*) Horat. L. II. satyr. 1. v. 48. satyr. 8. v. 67.

(*b*) Plin. L. XXIX. c. 1.

Plancus,

Plancus, qui avoit été disciple de Cicéron. Albutius avoit quitté sa patrie, où il étoit Édile, outré d'un affront que lui avoient fait quelques plaideurs, en le tirant de son tribunal par les pieds. Mais lorsqu'il commença à vieillir, un abscès qu'il eut dans la poitrine, l'obligea de retourner au lieu de sa naissance. Peu après, ayant fait assembler ses amis, il leur déclara qu'il avoit dessein de se procurer la mort, pour éviter les maux qu'il souffroit; ce qu'il exécuta, en se privant des alimens nécessaires à l'entretien de la vie, sous l'empire d'Auguste ou de Tibère, quelques années après la naissance de J. C.

ALCAIQUE [le Vers], *Carmen Alcaïcum.* Cette sorte de vers a pris le nom du poëte Alcée, à qui on en attribue l'invention. Dans la poësie Grecque & Latine, on distingue plusieurs espèces de vers Alcaïques.

La première espèce de vers Alcaïques, est de vers de cinq pieds, dont le premier est un spondée, ou un iambe; le second un iambe; le troisième une syllabe longue, le quatrième un dactyle; & le cinquième un dactyle, ou un amphimacre; tels que sont ces vers d'Horace:

Omnes | eo | dem | cogimur, | omnium |
Versa | tur ur | na, | seriùs | ocyùs |
[*Sors exitura.*]

La seconde espèce consiste en deux dactyles & deux trochées, tel que celui-ci:

Exili | um imposi | tura | Cymbæ |

Ces deux premières espèces s'appellent vers Alcaïques dactyliques. En voici une troisième espèce, qu'on nomme simplement vers Alcaïques. Le premier pied est un épitrite, le second & le troisième deux choriambes, & le quatrième un bacche.

Cur timet fla | vum Tiberim | tangere, cur | olivum?

L'Ode Alcaïque consiste en quatre strophes, de quatre vers chacune, dont les deux premiers sont des vers Alcaïques de la première espèce, le troisième un iambe dimetre hypercatalectique; c'est-à-dire, de quatre pieds, & une syllabe longue, comme celui-ci:

Transmu | tat in | cer | tos ho | nores

Le quatrième, enfin, est un Alcaïque de la seconde espèce, tel que le dernier de la strophe suivante:

Non pos | siden | tem | multa vo |
caveris |
Rectè | bea | tum; | rectiùs | occupat |
Nomen | bea | ti, | qui de | orum |
Muneri | bus sapi | enter | uti | &c.
Horat.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*; Ἀλκαμένης. (*a*) C'étoit, au rapport de quelques-uns, le mari de Niobé, fille de Tantale, & sœur de Pélops, selon Diodore de Sicile, ou plutôt fille de Pélops même, & de Taygete, selon d'autres.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*;

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 106, 107.

Ἀλκαμένης, (*a*) fils de Téléclus, monta sur le trône de Sparte après la mort de son pere, vers l'an 800 avant J. C. Il étoit le neuvième de la première branche des Héraclides, & contemporain de Théopompe. Du moins, ces deux Princes n'avoient que peu d'années, l'un plus que l'autre. Il est probable que Théopompe étoit l'aîné dans la royauté; car, il est le premier nommé dans une inscription trouvée dans la Gréce, par M. l'abbé Fourmont.

Ce fut sous le regne d'Alcamène que les Lacédémoniens envoyérent en Créte Charmidas, fils d'Euthys, & l'un des plus considérables de Sparte, pour appaiser des séditions qui s'étoient élevées parmi les Crétois, & pour engager ces peuples à abandonner les places de la côte les plus exposées, ou qui étoient sans défense, & à se contenter de garder celles qui avoient de bons ports, en quoi il avoit ordre de les aider. Pendant ce tems-là, ils prirent & rasérent Hélos, ville maritime, dont les Achéens s'étoient rendus maîtres, & défirent, en bataille rangée, les Argiens, qui alloient secourir les Hilotes.

Ce fut aussi, sous le regne d'Alcamène, que la haine des Messéniens & des Spartiates, éclata enfin par une guerre ouverte. Alcamène marcha, en personne, à la tête de l'armée, droit à Amphée, qui étoit une place frontière de la Messénie, du côté de la Laconie; assez petite, mais située sur le haut d'un rocher, & qui avoit de l'eau abondamment. Les Lacédémoniens jugérent à propos de s'emparer de ce poste, afin d'en faire une espèce d'arsenal durant la guerre. Comme les habitans ne se défioient de rien, il n'y avoit ni sentinelles aux portes, ni garnison dans la Ville. L'ennemi fut plutôt entré, qu'il ne fut apperçu. Les Messéniens furent passés au fil de l'épée, les uns dans leur lit, les autres dans les temples, aux pieds des autels. Fort peu échappérent au malheur commun. Ce fut par cette hostilité que les Lacédémoniens donnérent le signal de la guerre, la seconde année de la 9e Olympiade, en laquelle Xénodocus Messénien remporta le prix du stade. Cette guerre, au reste, fut très-funeste, sur tout aux vaincus, je veux dire, au Messéniens. Alcamène ayant regné 37 ans, laissa la royauté à Polydore, son fils.

On raconte, de ce Prince, quelques bons mots. Par exemple, on lui demanda un jour: *Quel étoit le moyen le plus sûr de conserver la République.* Il répondit: *que c'étoit de ne rien faire en vue de l'intérêt.* On l'interrogeoit: *pourquoi il vivoit si pauvrement, quoiqu'il fût riche. C'est*, dit-il, *parce qu'un homme riche a plus de gloire en vivant selon la raison, qu'en se laissant aller à sa cupidité.*

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, (*b*)

(*a*) Pauf. pag. 162, 222, 225. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 398. *& suiv.*

(*b*) Pauf. pag. 2, 33. *& alib pass.* Lucian. Tom. I. pag. 547. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 192.

Ἀλκαμένης, sculpteur, qui florissoit dans le cinquième siécle avant J. C. Il avoit été élevé à l'école de Phidias; ensorte qu'il tenoit, après lui, le premier rang. Un jour, le maître & le disciple furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on pût choisir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer sur une colomne fort haute. On les exposa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamène, vue de près, parut admirable, & eut tous les suffrages. Celle de Phidias, au contraire, fut trouvée hideuse; une grande bouche ouverte, des narines qui sembloient se retirer, on ne sçait quoi de rude & de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias & de sa statue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être.* On les y plaça l'une après l'autre. Alors, la Minerve d'Alcamène ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frappoit, par un air de grandeur & de majesté, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation, que son rival avoit surprise; & le pauvre Alcamène se retira honteux & confus, non qu'Alcamène ne fût un excellent sculpteur, mais il ignoroit les régles de l'optique.

Les ouvrages d'Alcamène se faisoient remarquer dans toute la Gréce. On voyoit, à Athènes, une statue de Vénus aux jardins, qui étoit un des plus beaux ouvrages qu'il y eût dans cette Ville.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, Ἀλκαμένης. (a) C'étoit un des principaux de Sparte. Son pere se nommoit Sthénélas. Il se distingua beaucoup durant la guerre du Péloponnèse, & fut tué dans un combat naval contre la flotte d'Athènes.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, Ἀλκαμένης, (b) général Achéen. Il fut envoyé par Diéus, avec un corps d'Achéens, composé de quatre mille hommes, à Mégare, pour défendre cette ville, & s'opposer à Métellus, s'il tentoit l'entrée du Péloponnèse par ce côté-là. Cependant, dès que l'armée Romaine se fut approchée des murs, Alcamène en sortit avec son détachement, & se retira au camp des siens, sous Corinthe. Quant aux Mégaréens, ils se rendirent aussi-tôt.

ALCANDRE, *Alcander*, (c) Ἀλκανδρος, capitaine Troyen. Comme il commandoit pendant, le siége de Troye, un corps de Lyciens, il fut tué, ainsi que plusieurs autres, par Ulysse, lorsque ce général vint fondre sur les bataillons Lyciens.

ALCANDRE, *Alcander*, (d) Ἀλκανδρος, prince Troyen, qui fut attaqué & renversé par Turnus. Halius, Noëmon, & Prytanis eurent le même sort.

ALCANDRE, *Alcander*, (e) Ἀλκάνδρος, jeune Spartiate, qui, bien qu'il n'eut pas un méchant naturel, étoit toutefois fort prompt & fort colère. En effet, les riches de Sparte, irrités des or-

(a) Thucyd. pag. 561. *& seq.*
(b) Pauf. p. 425. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI, p. 128.
(c) Homer. Iliad. L. V. v. 678.
(d) Virg. Æneid. L. IX. v. 767.
(e) Plut. T. I. p. 45, 46. Pauf. p. 195.

donnances de Lycurgue, criérent & murmurérent contre lui; jusques-là qu'ayant été assailli de tous côtés, à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute sa force. Il avoit déjà échappé à la poursuite de tous ces mutins, & gagné un temple, lorsqu'Alcandre, l'ayant poursuivi plus opiniâtrément, l'atteignit; & comme il se tournoit de son côté, il lui donna un coup de bâton sur le visage & lui creva une œil. Lycurgue ne se laissa point abattre à la douleur. Au contraire, se tournant du côté du peuple, la tête haute, il lui fit voir son visage tout sanglant, & son œil crevé. Ceux qui le virent en cet état, en eurent tant de confusion & de honte, que, sur l'heure même, il lui livrérent Alcandre, & l'accompagnérent tous chez lui, en lui témoignant la douleur & le ressentiment, qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir.

Lycurgue les congédia, après les avoir remerciés; & ayant fait entrer, avec lui, le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuse. Il fit seulement retirer ses amis & ses domestiques, & lui commanda de le servir. Alcandre, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas mal né, obéit sans répondre une seule parole. Et se tenant toujours près de lui, il eut tout le tems de connoître sa douceur, sa modération, & les autres grandes qualités de son ame, son austérité dans sa vie ordinaire, & sa constance infatigable dans les travaux; de sorte qu'il commença à l'aimer avec passion, & qu'il disoit par tout, que bien loin que Lycurge fût rude & superbe, c'étoit, au contraire, l'homme du monde le plus traitable & le plus doux. Et voilà la punition que reçut Alcandre; de jeune homme violent & emporté, qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-modéré & très-sage.

S. Clément d'Alexandrie parle d'un Alcandre, qui avoit écrit que les muses étoient filles de Jupiter & de Mnémosyne. Il y en a qui croient que cet Alcandre est un poëte Grec très-ancien.

ALCANDRE, *Alcandre*, (*a*) Ἀλκανδρὴ, femme de Polybe, qui habitoit à Thébes, en Egypte, une des plus riches villes du monde. Cette Princesse avoit fait présent, à Hélène, d'une quenouille d'or, & d'une corbeille d'argent, dont le bord étoit d'un or très-fin, & admirablement bien travaillé. Homère ajoûte que la corbeille étoit remplie de pelotons d'une laine filée avec la derniere finesse; la quenouille, coëffée d'une laine de pourpre violette, étoit couchée sur la corbeille.

ALCANOR, *Alcanor*. (*b*) C'étoit un prince Troyen, que Virgile appelle Idéen; c'est-à-dire, du mont Ida, situé dans la Troade, province de l'Asie mineure. Alcanor avoit épousé Hiéra, de laquelle il eut deux fils, Pandare & Bitias.

(*a*) Homer. Odyss. Lib. IV. v. 126. & *seq.*

(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 672.

ALCANOR, *Alcanor.* (*a*) Cet Alcanor est différent du précédent, puisque Virgile le range au nombre des ennemis des Troyens. Méon, son frere, ayant été percé d'un javelot que lui avoit lancé Énée, Alcanor s'avança sur le champ pour le soûtenir; mais par un événement fort extraordinaire, il eut lui-même le bras percé de ce javelot, qui conserva assez de force pour cet effet; ensorte qu'il ne put plus faire aucun usage de son bras, privé tout à la fois, & de mouvement, & de vie. Alcanor & Méon avoient un autre frere, nommé Numitor. Celui-ci ayant retiré le dard, le lança contre Énée; mais le coup ne put l'atteindre.

ALCANTARA, (*b*) ville d'Espagne sur le Tage, dans la province de Lusitanie. Elle est appellée, dans Pline, *Norbensis Cæsariana*, & dans Ptolémée, *Norba Cæsarea.* Cette Ville, selon M. de Vairac, fut bâtie par les Maures, à cause de la commodité du fameux pont qui avoit été construit, du tems de l'empereur Trajan, par divers peuples de la Lusitanie, qui se cottisérent pour en faire la dépense, dans un endroit où le Tage coule dans un lit très-profond, entre deux rochers élevés & escarpés. C'est pour cette raison que les Maures appellérent cette ville, Alcantara, d'un mot qui, dans leur langue, signifie un pont. Ce pont est élevé de deux cens pieds au-dessus de l'eau; & quoiqu'il ne soit composé que de six arches, il a 670 pieds de longueur, sur 28 de largeur. On voit, aux deux côtés d'une arcade, cette inscription, qui montre qu'il a été bâti du tems de Trajan.

IMP. CÆSARI D. NERVÆ F.
NERVÆ TRAJANO AUG.
GERM. DACICO
PONT. MAX. TRIB. POTEST. VIII.
IMP. VI. COS. V. P. P.

Il y avoit autrefois quatre grands quadres de marbre, où étoient écrits les noms des Villes, qui avoient contribué pour les frais de ce bel édifice. Trois ont péri; & le quatrième, qui subsiste encore, porte, dit-on, l'inscription suivante.

MUNICIPIA
PROVINCIÆ LUSITAN.
STIPE COLLATA
QUÆ OPUS
PONTIS CONFECERUNT
IGOEDITANI
LANUENSES OPIDANI
TALORI
INTERAMNIENSES
COLARNI
LANUENSES TRANSEUNDANI
ARAVI
MEIDUBRIGENSES
ARABRIGENSES
BANIENSES
PÆSURES.

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 338. & *seq.*
(*b*) Plin. L. IV. c. 22. Ptolem. L. II. c. 5. Crév. hist. des Emp. Tom. IV. pag. 190.

On voit, à l'entrée du Pont, une petite chapelle antique, taillée dans le roc par les anciens Payens, qui la dédiérent à Trajan, & que les Chrétiens ont, depuis, consacrée à S. Julien. Sur le frontispice de cette chapelle paroissent deux inscriptions, l'une en l'honneur de Trajan, & l'autre en l'honneur de l'Architecte qui avoit construit le pont.

Au reste, tout le monde ne convient pas qu'Alcantara soit la même que *Norba Cæsarea* des Anciens. » Il y a beaucoup d'ap-» parence, dit M. de Vairac, » que ceux qui le croyent, sont » dans l'erreur, d'autant plus, » qu'à la réserve du Pont, on n'y » voit rien qui porte des marques » d'une antiquité si reculée. Tout » au plus, ajoûte cet Auteur, » elle peut avoir été bâtie dans » le voisinage. «

On voit aujourd'hui Alcantara dans la nouvelle Castille.

ALCATHÉES, *Alcathœa.* (*a*) C'étoient des fêtes qu'on célébroit en l'honneur d'Alcathoüs, fils de Pélops, qui tua le lion Cithéronien. Il en est parlé dans Pausanias & dans le Scholiaste de Pindare. C'est D. Bern. de Montfaucon qui l'assure.

ALCATHOÉ, *Alcathoe*, (*b*) ville de Gréce, vers les frontières de l'Attique. C'est la même que Mégare. Elle fut ainsi appellée d'Alcathoüs. Cette ville est célebre chez les Poëtes. En effet, Minos, roi de Créte, voulant se rendre maître d'Athènes, crut qu'il seroit avantageux de s'emparer auparavant d'Alcathoë. Il en forma donc le siége; mais, Nisus, qui y regnoit alors, la défendoit vigoureusement, & l'assurance de cette place consistoit en un poil rouge, qui étoit caché parmi les cheveux blancs de ce Prince; de sorte que ce siége ayant déjà duré six mois, sans qu'on avançât rien de part & d'autre, la fortune de cette guerre paroissoit toujours douteuse, & la victoire balançoit entre l'un & l'autre parti.

Il y avoit une tour le long des murailles, où l'on dit qu'Apollon avoit autrefois laissé sa lyre, & dont les pierres en avoient conservé le son; & ce fut, enfin, cette tour qui causa, en quelque sorte, la ruine de cette place. La fille de Nisus y montoit souvent, en tems de paix, & la faisoit raisonner en la frappant d'un petit caillou. C'est de-là que, durant la guerre, elle regardoit l'armée ennemie, & les combats qui se donnoient. Or, la longueur de ce siége lui avoit donné le tems de connoître les plus grands Seigneurs d'entre les ennemis, & de nom, & de visage. Elle connoissoit leurs armes, leurs chevaux & leur contenance; mais sur tout elle connoissoit Minos, & le connoissoit mieux qu'elle ne devoit le connoître. C'étoit, à son jugement, le Prince de la meilleure mine, à qui l'on pût donner son amour.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 208. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 519.

(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 1.

La passion de cette Princesse augmentant de plus en plus, elle tâcha, pendant que son pere étoit dans le premier somme, d'entrer doucement dans sa chambre, & coupa le poil fatal, qui étoit la force de son pere, & la défense de tout le païs. Lorsqu'elle eut, entre ses mains, cette précieuse dépouille, elle sortit de la Ville; & après avoir passé au travers de ennemis, elle se rendit auprès de Minos, comme assurée que ce service lui gagneroit son amour. Mais, Minos, qui eut horreur d'une action si détestable, repoussa la main de cette furieuse fille, & la fit ôter de devant lui. Quand il eut pris la Ville, & qu'il eut imposé des loix aux vaincus, il en fit partir ses vaisseaux, & partit lui-même sans voir Scylla. C'étoit le nom de la fille de Nisus. *Cherchez* Nisus. Vous trouverez, à son article, l'explication de cette fable.

ALCATHOUS, *Alcathoüs*, Ἀλκάθοος, (*a*) nom d'un prince Troyen, dont il est parlé dans l'Énéïde. Il eut la tête coupée par Cédicus, l'un des capitaines Latins.

ALCATHOUS, *Alcathoüs*, Ἀλκάθοος, (*b*) autre prince Troyen, fils d'Æsyétes, & gendre d'Anchise. Il avoit épousé l'aînée de ses filles, la belle Hippodamie, qui faisoit les délices de son pere & de sa mere.

Durant le siége de Troye, Neptune, dit Homère, fit tomber Alcathoüs sous les coups d'Idomenée, en lui fascinant les yeux, & en le rendant immobile; car il ne put jamais se retirer, pour se dérober au danger qui le menaçoit; mais surpris & étonné, il demeura sans mouvement, comme une colomne, ou comme un haut chêne. Le grand Idomenée profitant de son trouble, lui donna un coup de pique au milieu du corps. Sa cuirasse, qui l'avoit garanti tant de fois de la mort, lui fut infidele, & céda au fer qui la perça, & qui pénétra jusqu'au milieu du cœur. Alcathoüs tomba avec un bruit horrible; & on voyoit son cœur palpiter, avec tant de force, que par ses secousses il faisoit trembler la pique, jusqu'à ce que l'homicide fer eût épuisé toutes ses forces avec son sang.

ALCATHOUS, *Alcathoüs*, Ἀλκάθοος, (*c*) fils de Pélops, épousa en premières nôces Pyrgo. Ayant été soupçonné, avec fondement, d'avoir eu part à la mort de Chrysippe, son frere, & obligé en conséquence de quitter l'Attique, il se retira à Mégare. Il y avoit alors un lion du mont Cithéron, qui faisoit beaucoup de ravage dans le païs, & qui déchira, entr'autres, Évippus, fils du Roi. Ce Prince promit son royaume & sa fille à quiconque délivreroit le païs de ce terrible animal. Aussi-tôt Alcathoüs se présenta, combattit le lion, le

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 747.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 428. *& seq.*
(*c*) Pauf. pag. 76. *& seq.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 208. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 164. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 123, 140.

tua, & devint possesseur de la Princesse & du royaume; & en action de graces, il bâtit un temple à Diane Agrotére & à Apollon Agroéus.

Alcathoüs bâtit aussi depuis, à Mégare, une citadelle qui porta son nom. Les habitans disoient qu'il avoit été aidé par Apollon dans la construction des murailles. Ils en prenoient à témoin une grosse pierre, qui subsistoit encore du tems de Pausanias, & qui, selon cet Auteur, si on la touchoit avec un petit caillou, rendoit un son tout semblable à celui que rendent les cordes d'un instrument, quand on le pince; ensorte que Pausanias en étoit lui-même surpris.

Alcathoüs avoit deux fils, Callipolis & Échépolis, & deux filles, Iphinoë & Péribée, dont la première, née de sa premiere femme, mourut vierge; l'autre fut mariée à Télamon, fils d'Éacus. Pour Échépolis, l'aîné des deux fils, que son pere envoya en Étolie, pour combattre avec Méléagre, contre le sanglier de Calydon, il fut tué par cet animal; & son frere Callipolis, qui en sçut le premier la nouvelle, courut aussitôt à la citadelle, pour l'annoncer à son pere; il le trouva près de sacrifier à Apollon, & en voulant approcher de l'autel, il renversa le bois que l'on avoit préparé pour le sacrifice. Alcathoüs, qui ne sçavoit pas encore la mort de son fils aîné, & qui regardoit l'action du cadet comme une impiété, transporté de colère, lui jetta une buche à la tête & l'assomma. Voilà comment ce malheureux pere perdit ses deux fils tout à la fois.

On dit que Polydus vint à Mégare, pour le purifier de ce meurtre. A sa mort, Ajax, son petit fils, lui succéda au royaume de Mégare. Son tombeau, placé auprès de celui d'Ésymnus, étoit le lieu où les Mégaréens tenoient leurs archives.

ALCÉ, *Alce*, (*a*) ville d'Espagne, dans la Celtibérie. Les habitans de cette contrée, étant campés auprès de la ville d'Alcé, l'an 179 avant J. C., Gracchus, général des Romains, marcha à eux. Après les avoir harcelés pendant plusieurs jours, par de legers combats, que leur livroient, jusqu'à leurs portes, ses soldats armés à la légere, il augmenta peu à peu le nombre de ceux qui les alloient défier, afin de les attirer tous hors de leurs retranchemens. Dès que son dessein eut réussi, il ordonna aux officiers, qui commandoient les troupes auxiliaires, d'engager contr'eux le combat, puis de tourner tout d'un coup le dos, comme s'ils étoient effrayés de leur multitude, & de s'enfuir avec un désordre apparent, vers leur rempart. Cependant, il rengea ses troupes en bataille au-dedans du camp, & les distribua à toutes les portes. Il ne fut pas long-tems à appercevoir ses gens qui revenoient, en fuyant, selon l'ordre qu'il leur

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 48, 49.

avoit donné, & les Barbares, qui les poursuivoient, sans aucune défiance & sans aucune précaution.

Gracchus, qui tenoit ses troupes sous les armes, dans le dessein de les bien recevoir, n'attendit que le tems, dont il eut besoin, pour faire rentrer son détachement dans le camp ; & aussi-tôt il fit sortir les autres par toutes les portes, & leur ordonna de fondre sur l'ennemi, en poussant de grands cris. Les Espagnols ne purent soûtenir cette attaque, aussi vive qu'imprévue. Ceux qui s'étoient attendus à forcer le camp des Romains, ne purent même défendre le leur. Car ils furent d'abord mis en déroute, & étant rentrés pleins de fureur dans leurs retranchemens, ils en furent chassés avec la même facilité. On leur tua ce jour-là neuf mille hommes sur la place ; on leur en prit trois cens vingt vivans, avec cent douze chevaux, & trente-sept étendards. Les Romains ne perdirent que cent neuf soldats.

Après cette victoire, Gracchus alla ravager la Celtibérie, enlevant les hommes, les bestiaux & tous les autres effets ; de sorte que ces peuples se rendant à lui volontairement, ou recevant le joug par force & par crainte, il soumit, en peu de jours, cent trois Villes, & fit un butin immense. Il revint ensuite sur ses pas, & attaqua tout de nouveau Alcé. Les assiégés soûtinrent la première attaque. Mais quand ils virent que Gracchus employoit contr'eux, non seulement les armes de ses soldats, mais encore les ouvrages & les machines, désespérant de sauver la Ville, ils se retirérent dans la citadelle. Et quelques jours après, ayant envoyé au Préteur, des députés pour lui demander quartier, ils se rendirent à lui, eux & tout ce qui leur appartenoit.

On croit que la ville d'Alcé est la même que celle d'Alcés qu'Antonin met sur le chemin de Mérida à Saragosse.

ALCÉ, *Alce*, Ἀλκὴ, (*a*) nom d'un chien de chasse d'Actéon. Selon Ovide, il poursuivit son maître, ainsi que les autres chiens, dès qu'il eut été changé en cerf. Ce mot *Alcé*, en Grec, veut dire force. On croit que c'est l'étymologie la plus vraisemblable qu'on puisse lui donner. Xénophon parle aussi d'un chien de chasse, qui porta le nom d'Alcé. Il y eut une femme débauchée de même nom.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*b*) fils de Persée & d'Andromède. Il avoit quatre freres, Sthénélus, Hilas, Nestor, Électryon, & une sœur, nommée Gorgophone. Alcée ayant épousé Hippomone, fille de Menecée, en eut deux enfans, Amphitryon, & Anaxo, qui épousa Électryon, son oncle.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*c*) nom d'Hercule. Les Égyptiens, dit Diodore de Sicile,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5. Xenoph. pag. 987.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 51. Tom. VII. pag. 3, 4.

(*c*) Diod Sicul. pag. 14.

croyent Hercule, fils de Jupiter; mais ils ne connoissent point sa mere. Ce n'est que 10000 ans après lui qu'un fils d'Alcmène, nommé Alcée à sa naissance, prit, dans la suite, le nom d'Hercule. Ce nom ne fut point donné à Alcée pour marquer, selon la force du mot d'Hercule, qu'il avoit tiré beaucoup de gloire de la haine de Junon, ainsi que l'interpréte Matris; mais comme étant devenu grand, il choisit un genre de vie assez semblable à celui de l'ancien Hercule, les Grecs ont transféré à celui-ci le nom & la gloire du premier. *Voyez* Hercule.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*a*) fils d'Hercule & de Malis, esclave d'Omphale, reine de Lydie. Hercule avoit 35 ans, lorsque ce fils lui naquit, la seconde année de son esclavage, 1349 ans avant J. C. C'est de cet Alcée que descendoient les Héraclides, qui ont regné en Lydie. Suidas dit qu'il étoit grand & robuste, & qu'il se distingua par sa valeur martiale.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*b*) Poëte, qui étoit de Mitylène, capitale de l'isle de Lesbos. Il florissoit, selon la chronique d'Eusébe, dans la 44e Olympiade; c'est-à-dire, vers l'an 604 avant l'Ére Chriétienne; & par conséquent il étoit compatriote & contemporain de la fameuse Sapho, dont on prétend qu'il devint amoureux. Nous avons encore aujourd'hui un vers, par lequel ce Poëte lui déclaroit sa passion, & ce qu'elle lui répondoit en même style. C'est Aristote qui nous a conservé l'un & l'autre, que voici en François:

A L C.

Je voudrois bien, Sapho, vous dire quelque chose;
Mais un respect honteux à mon desir s'oppose.

S A P.

C'est trop me dire, Alcée; un si honteux respect
Accuse ton desir, & me le rend suspect.
Si ce desir étoit un desir légitime,
Si ta langue trop prompte à se charger d'un crime
N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,
Tu n'abaisserois pas honteusement les yeux,
Et tu serois hardi dans une cause juste.

On donne, à ce Poëte, deux freres, dont l'un nommé Antiménide, servit dans l'armée des Babyloniens, comme l'assure Alcée lui-même, & se signala dans une occasion dangereuse, où il tua un brave de l'armée ennemie, lequel étoit le champion des Rois; & par-là il délivra d'un redoutable ennemi ceux pour qui il combattoit. Alcée, en qui le talent pour

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 249, 296, 312.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 210. & *suiv.*

la poëſie & pour la muſique, prédominoit, ne laiſſoit pas d'être homme de guerre; & ſa maiſon étoit, dit-il, une eſpèce de petit arſenal, pourvu de toutes ſortes d'armes, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe. Pittacus, l'un des ſept Sages de Gréce, vivoit alors à Mitylène, où ſes vertus civiles & militaires l'avoient mis dans une grande conſidération. Il étoit l'ennemi déclaré de tous ceux, qui vouloient ſe rendre maîtres du gouvernement. Il vint à bout d'en chaſſer pluſieurs de la Ville, tels qu'un Mélanchre, & autres. Pour cette expédition, il s'aida du ſecours d'Alcée & de ſes freres. Mais la bonne intelligence entr'eux ne fut pas de longue durée.

Les Mityléniens, bien inſtruits de leurs véritables intérêts, avoient remis toute l'autorité entre les mains de Pittacus, qu'ils regardoient, avec juſtice, comme un Sage, incapable d'abuſer de ſon pouvoir. Alcée, d'un autre côté, qui avoit ſes partiſans, & qui aſpiroit ſecrétement à la tyrannie, ſe déchaîna contre le gouvernement préſent, dans ſes poëſies, & ſur tout contre Pittacus, qu'il déchira ſans aucun ménagement. Celui-ci, pour empêcher le progrès d'une faction, qui pouvoit avoir de facheuſes ſuites, fut contraint de chaſſer de la ville, Alcée & ſes adhérans. Ce fut alors que ce Poëte fit éclater ſon reſſentiment contre Pittacus, par les piéces de poëſie les plus ſanglantes, & remplies des injures les plus groſſières. Diogène Laërce & Suidas nous en ont conſervé une partie, par laquelle on pourra juger quel étoit, en ce genre, le ſtyle de ce Poëte. Il traitoit donc le ſage Pittacus de pied-plat, de traîne-ſavatte, de pied crevaſſé, de bouffi d'orgueil, de ventru & gros crevé, de craſſeux. Ce paſſage offre un échantillon de la manière dont les Grecs s'injurioient, du tems d'Alcée.

Ce Poëte mordant s'étoit mis à la tête des exilés, avec ſon frere Antiménide, pour rentrer dans Mitylène. Mais ayant été défait, il vit ſa troupe diſſipée, & lui-même il devint le priſonnier de Pittacus, qui, pour toute vengeance, ſe contenta de lui faire ſentir que ſa victoire l'ayant rendu l'arbitre de la vie & de la liberté de ſon ennemi, il ne vouloit uſer de ſes avantages, que pour lui donner l'une & l'autre. Cette diſgrace n'eſt pas la ſeule qu'Alcée ait éprouvée dans la profeſſion des armes.

Les Lesbiens, ſous la conduite de Pittacus, faiſoient la guerre aux Athéniens, pour ſe remettre en poſſeſſion de la Troade, ſur laquelle ils avoient des prétentions. Alcée, qui combattoit alors pour ſes compatriotes, ne put ſe retirer d'une rencontre périlleuſe pour ſa perſonne, qu'en prenant la fuite, & en abandonnant ſes armes, que les Athéniens victorieux appendirent dans le temple de Minerve. De ſon côté, il fit ſçavoir, à ſes amis, le danger qu'il avoit couru, & comme il s'étoit mis en ſûreté. Du reſte, cette aventure, ſans doute, eſt antérieure à la précédente. Alcée, banni de ſa patrie, ſe mit à courir

les mers ; & nous ſçavons, de lui-même, qu'il voyagea en Égypte. Strabon l'accuſe de quelques mépriſes, en fait de Géographie ; & c'étoit apparemment dans le récit poëtique de ſes voyages, qu'elles ſe trouvoient.

Quant à ſes poëſies, écrites en Dialecte Éolien, & où regnoit ſur tout le vers appellé Alcaïque, du nom de ſon inventeur, quoiqu'elles fuſſent en grand nombre & de plus d'une eſpèce, il ne nous en reſte, aujourd'hui, que quelques fragmens, parmi leſquels ne paroit point celui, où il diſoit que toutes les danſes & tous les ſacrifices, qui formoient le culte d'Apollon, ſe faiſoient au ſon des flûtes. Il avoit compoſé des hymnes, ou des poëmes, des odes, peut-être des épigrammes, & d'autres ſortes de poëmes. Il y traitoit des ſujets fort différens. Tantôt, il invectivoit contre la tyrannie, & chantoit l'expulſion des tyrans, ſes travaux guerriers, ſes courſes & ſes riſques ſur la mer, les malheurs de l'exil ; & il le faiſoit en termes châtiés, concis, magnifiques, ſentencieux, & fort approchans du ſtyle d'Homère ; enſorte que l'on peut dire qu'il excelloit en ce genre, & méritoit bien cet archet d'or, que lui donne Horace.

Tantôt, ſe rabattant ſur des ſujets moins ſérieux, il chantoit avec enjouement Bacchus, les Muſes, Vénus & Cupidon, ſans oublier le jeune Lycus, aux yeux noirs & à la chevelure brune, auquel une tache ou un ſigne, que cet enfant portoit ſur une jointure, tenoit lieu, ſelon Alcée, d'un nouvel agrément. Mais quelques aimables que fuſſent ſes piéces de poëſie dans ce ſecond genre, elles le cédoient à celles du premier, s'il en faut croire Quintilien. A l'égard des poëſies bacchiques, il y réuſſiſſoit d'autant mieux, que la nature ne lui avoit pas donné moins de goût pour le vin que pour la galanterie. Il ne verſifioit jamais plus heureuſement que lorſque Bacchus lui avoit échauffé la verve ; ce qu'il avoit de commun avec Ariſtophane. Il étoit perſuadé que de ſe mettre en pointe de vin, c'étoit un plaiſir de toutes les ſaiſons. Et Athénée nous a conſervé pluſieurs morceaux de ce Poëte, qui font foi de ſon penchant pour l'uſage, même exceſſif, de cette agréable liqueur.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*a*) autre Poëte, fils de Miccus, qui étoit auſſi de Mitylène. C'étoit un Poëte comique, qui vivoit du tems d'Ariſtophane, vers la 97e Olympiade, environ 392 ans avant J. C. Il compoſa des comédies, citées par Athénée & par d'autres. Selon Suidas, il en laiſſa dix, dont l'une étoit intitulée *Paſiphaë*.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*b*) autre Poëte, qui vivoit vers le milieu du ſixième ſiécle de Rome. Flaminius ayant défait, dans la Theſſalie, les Macédoniens, commandés par Philippe, les Étoliens s'attribuérent tout l'honneur

(*a*) Suid. T. I. p. 177.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 373.

de cette victoire, & prévinrent toute la Gréce de cette opinion, par le bruit qu'ils en répandirent; de manière que dans tous les vers que l'on faisoit, & dans toutes les chansons que l'on chantoit dans les rues, les Étoliens étoient toujours mis avant les Romains. De toutes les piéces, que l'on fit sur cette aventure, il n'y en eut aucune qui eut plus de cours que cette épigramme composée par Alcée. » Passant, nous sommes » gisans, sur cette campagne, » trente mille Thessaliens, dont » on n'a honoré la mort, ni de » larmes, ni de funérailles, & » qui avons été domptés par les » armes des Étoliens & des La- » tins, que Flaminius a amenés » des plaines italiques, pour la » ruine de l'Émathie. Et Philip- » pe, avec sa fierté & son audace, » a pris la fuite plus vîte que les » cerfs les plus legers. «

Alcée fit cette épigramme pour insulter à Philippe en grossissant, contre la vérité, le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe; car Philippe ne fit qu'en rire, & pour se venger d'Alcée, il lui fit ce couplet, où il suivoit la même figure. » Passant, ce chevron dépouillé de » son écorce & de ses feuilles, » & fort élevé, que tu vois » planté sur ce tertre; c'est un » gibet qui attend impatiemment » le poëte Alcée. «

ALCÉE, *Alçæus*, Ἀλκαῖος, (*a*) autre Poëte. Celui-ci étoit un Poëte tragique, à qui on attribue la gloire d'avoir inventé la Tragédie. Il étoit d'Athènes, selon Suidas.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος. (*b*) Cet Alcée, natif de Sardes, disputa à Mithridate le prix de la course des chevaux. Mais la victoire, qu'il remporta sur ce Prince, lui coûta la vie.

On parle d'un Alcée, Philosophe, qui fut chassé de Rome, avec Philisque; parce qu'ils débauchoient la jeunesse. Ils étoient du nombre de ceux qui ont dèshonoré, par leurs débauches, la Secte d'Épicure, d'ailleurs, pleine de gens très-reglés, comme le remarque Gassendi, dans la vie de ce Philosophe.

On parle encore d'un autre Alcée, Messénien, qui vivoit sous l'empire de Vespasien, & de Tite. On ne sçait lequel des Alcées souffrit la peine des adultères, pour ses impudicités, comme il paroît par une épitaphe Grecque, rapportée par Vossius. Cette peine étoit une espèce d'empalement. On leur fichoit, dans le fondement, une des plus grosses raves, que l'on trouvoit. Au défaut de raves, on prenoit un poisson, qui avoit la tête fort grosse. Vossius a cru que celui, qui souffrit cette peine, étoit celui qui offensa Philippe, roi de Macédoine.

ALCÉNOR, *Alcenor*, (*c*) Ἀλκηνώρ, pere de Périlaus, qui se

(*a*) Suid. T. I. p. 177.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 639.
(*c*) Pauf. pag. 121.

rendit illustre par le prix de la lutte, qu'il avoit remporté aux jeux Néméens.

ALCESTE, *Alcestis*, (*a*) Ἀλκήστις, fille de Pélias, roi de Thessalie. Elle fut, selon Diodore de Sicile, la seule de toutes les filles de ce Prince, qui n'eût point participé à l'entreprise de ses malheureuses sœurs, contre leur pere, lorsqu'à la persuasion de Médée, elles le coupérent en morceaux, dans l'espérance de le voir rajeunir. Alceste n'étoit pourtant pas innocente, selon d'autres. En effet, Acaste résolut de poursuivre ses sœurs, jusques dans la cour du roi Adméte, son cousin, où Alceste s'étoit retirée ; &, parce que ce Prince, qui en étoit amoureux, ne voulut pas la rendre, Acaste ravagea toute la campagne.

Adméte ayant été pris dans une sortie, la généreuse Alceste alla s'offrir volontairement au Vainqueur, pour délivrer son amant de la mort, dont il étoit menacé. Acaste l'accepta, & renvoya Adméte. Hercule arriva, en ce tems-là, à la cour de Thessalie, & ayant trouvé ce Prince dans la dernière désolation, de la perte de sa maîtresse, qu'il croyoit sur le point d'être immolée aux manes de son pere, pria ce Héros de poursuivre son ennemi. Hercule défit Acaste, & délivra Alceste, qu'il remit entre les mains d'Adméte, qui l'épousa. Ceux qui écrivirent cet événement, l'habillérent en fable. Ils dirent heureusement qu'Alceste étoit morte, pour sauver son amant. Ils ajoûtérent qu'Hercule avoit rencontré la mort; qu'il avoit combattu contre elle; & que l'ayant vaincue, il l'avoit liée avec des chaînes de diamant, jusqu'à ce qu'enfin elle eût promis de rendre, à la jeune Alceste, la lumière du jour, qu'elle lui avoit ravie si injustement.

C'étoit, comme on le voit, une allégorie des plus raisonnables. Délivrer une personne, qui est près de perdre la vie, c'est l'arracher des bras de la mort. On parle ainsi tous les jours sans fiction. Mais, ce qui rendoit cette fable plus vraisemblable, c'est que, lorsque ce Héros délivra Alceste, elle avoit déjà passé le fleuve Achéron, pour s'en retourner dans son royaume. Peut-être même, que ceux qui firent un épithalame aux nôces de cette Princesse, chantérent quelque chose de semblable aux vers de M. Quinault :

Alcide est vainqueur du trépas,

L'enfer ne lui résiste pas, &c.

On faufila le ministére d'Apollon dans cette fable, parce que ce dieu avoit été obligé de garder les troupeaux d'Adméte. Deux poëtes, Euripide & Phrynique, fils de Polyphradmon, avoient composé, chacun, une tragédie, ayant pour titre le nom d'Alceste.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 178. Pauf. pag. 321. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 208. Tom. V. pag. 14 & 136. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 98. Tom. VII. pag. 44. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 274, 353, 356, 365. Tom. XXI. pag. 153.

ALCÉTAS, *Alcetas*, (*a*) Ἀλκέτας, frere de Perdiccas, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Il faisoit sa résidence dans la Pisidie, l'an 321 avant J. C., lorsqu'Antigone jugea à propos de marcher contre lui. Ce Général, par une marche forcée, fit faire à son armée, en sept jours & sept nuits, deux mille cinq cens stades, au bout desquels, elle se trouva dans une ville qu'on appelloit *Les Crétois*; & comme la célérité même de sa marche, l'avoit cachée aux ennemis, il se trouva chez eux à leur insçu, & eut le tems de s'y établir, sur quelques hauteurs, où il étoit difficile de l'aborder. Cependant, dès qu'Alcétas eut appris son arrivée, & de quel poste il s'étoit saisi, il mit en ordre sa phalange, qui, attaquant les cavaliers, postés sur la hauteur, fit tous ses efforts, pour les ébranler & les pousser en bas. Il se donna-là un combat, où le courage réciproque des deux partis fit périr un grand nombre d'hommes de l'un & de l'autre. Mais, enfin, Antigone, suivi de six mille cavaliers, entreprit de couper ceux des ennemis, qui étoient montés sur la colline, & de leur ôter tout moyen de rejoindre Alcétas. Et c'est, en effet, ce qui leur arriva; car, les gens d'Antigone, qui étoient en grand nombre, maîtres du haut de la montagne, & profitant de l'avantage du terrein, renverférent, ou mirent en fuite, leurs adversaires.

Alcétas, avec le peu de monde qu'il ramenoit, se retira vers ce qui lui étoit resté d'infanterie dans la plaine. Alors, Antigone, descendant tranquillement, avec ses troupes & ses éléphans même, qu'il avoit fait monter à sa suite, épouvanta, par son aspect, une armée, qui, avant même d'en venir aux mains avec lui, étoit déjà très-inférieure à la sienne; car elle n'avoit jamais été que de seize mille hommes de pied, & de neuf cens chevaux; au lieu que celle d'Antigone, sans parler de ses éléphans, montoit à plus de quarante mille hommes d'infanterie, & de sept mille cavaliers. Ainsi, les éléphans tombant de front sur les ennemis, les cavaliers les environnant de toutes parts, & les fantassins très-supérieurs en nombre, & bien plus encore en expérience & en courage, à leurs adversaires, accablant d'un poste plus élevé, des hommes placés au-dessous d'eux, avoient mis l'armée d'Alcétas, dans la frayeur & dans le désordre. La vîtesse même, & le poids, que les ennemis tiroient de leur position, ne lui avoient pas seulement permis d'arranger sa phalange; desorte que la déroute entraînant tout, Attalus, Docimus, Polémon, & plusieurs autres capitaines considérables, furent pris vivans dans leur fuite.

Pour Alcétas, il se réfugia, avec ses gardes, ses enfans, &

(*a*) Just. L. XIII. c. 6, 8. Suid. T. I. pag. 177. Diod. Sicul. pag. 651. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII, pag. 354.

les Pisidiens, qui combattoient pour lui, à Termesse, ville de la Pisidie. Antigone pardonna aux Citoyens en général, & en incorpora la milice dans ses troupes. Cette générosité augmenta beaucoup ses propres forces. A l'égard des Pisidiens, échappés peut-être au nombre de six mille, tous braves gens, ils rendirent l'espérance & le courage à Alcétas, en l'assurant qu'ils ne l'abandonneroient jamais. Ils s'étoient, en effet, attachés à lui, pour plus d'une raison. Alcétas, après la mort de Perdiccas, ne se voyant plus d'Alliés dans l'Asie, résolut de gagner les Pisidiens, qui habitoient un païs d'un abord naturellement difficile, & qui, d'ailleurs, étoit garni de places fortes. Il les préféroit de beaucoup à tous ses autres Alliés, & leur faisoit aussi une part plus considérable des dépouilles, dont il leur donnoit toujours la moitié. Il se procuroit avec eux de fréquens entretiens, & il invitoit, tour-à-tour, à sa table, les plus distingués d'entr'eux, auxquels il faisoit des présens proportionnés à leur rang. En un mot, il s'étoit acquis la bienveillance de toute la nation.

Les Pisidiens, de leur côté, ne le trompérent point dans les espérances qu'il avoit fondées sur eux. Car, Antigone, étant venu se camper, avec toute son armée, fort près de Termesse, & leur ayant fait demander qu'ils lui livrassent Alcétas, les vieillards opinérent tous à céder au plus fort. Mais, la jeunesse, prenant le parti de leur hôte, fit à part, & de son chef, un décret public, par lequel la ville de Termesse s'exposoit à tout, pour la défense d'Alcétas. Ce décret n'empêcha pas les vieillards, aidés de leurs serviteurs, les plus fideles, & de quelques autres de leurs Concitoyens, qui n'aimoient pas Alcétas, de se saisir de la personne de ce Prince. Ils ne vinrent pourtant pas à bout de le prendre vif; car il s'étoit disposé de bonne heure à parer cet inconvénient, & il se tua avant qu'on pût mettre la main sur lui. Mais, les vieillards ayant posé, sur un brancard, son corps, couvert d'un vieux manteau, & sans être apperçus de ceux qui se battoient en dehors, le remirent entre les mains d'Antigone.

Après qu'il lui eut fait, pendant trois jours, toutes sortes d'insultes, la pourriture, qui commençoit à s'y mettre, le lui fit abandonner; & le laissant sans sépulture, il sortit de la Pisidie. Toute la jeunesse de la Ville, gardant toujours la même affection pour la mémoire d'Alcétas, alla prendre son corps en cérémonie, & lui fit de magnifiques funérailles; tant le souvenir des bienfaits a de pouvoir sur les hommes capables de reconnoissance. C'est la réflexion que fait Diodore de Sicile.

ALCÉTAS, *Alcetas*, Ἀλκέτας, (*a*) fils de Tharypus, regnoit sur

(*a*) Suid. T. I. p. 177. Plut. Tom. I. p. 383. Diod. Sicul. p. 464. Pauf. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 339, 344.

les

les Épirotes, vers la fin du cinquième siécle, qui précéda l'Ére Chrétienne. Ayant été chassé par ses sujets, il se retira auprès de Dénys, tyran de Syracuse, où il étoit, la quatrième année de la 98e Olympiade, 385 ans avant J. C. Dénys, qui avoit formé le projet d'une descente en Épire, pour aller de-là à Delphes, piller les trésors du Temple, se servit de cet Alcétas, pour faire alliance avec les Illyriens. Ces peuples étoient alors en guerre avec les Molosses. Dénys leur envoya deux mille soldats, & cinq cens armures complettes; ce qui faisoit un secours considérable. Les Illyriens entrérent en Épire, pour remettre Alcétas sur le trône, pillérent le païs, & gagnérent bientôt une grande bataille contre leurs ennemis. Les Lacédémoniens, instruits de l'état des Molosses, leur envoyérent des troupes, avec lesquelles ils arrêtérent les progrès des Barbares.

On ignore, & les suites de cette guerre, & comment Alcétas remonta sur le trône. Cependant, ses deux fils, Néoptolème & Arymbas, ayant regné après lui, on ne peut douter qu'il ne se soit rétabli. Peut-être, fut-ce l'année suivante, lorsque Dénys, après avoir pillé le Temple d'Agylle, en Étrurie, & en avoir emporté cinq cens talens, voulut faire la guerre aux Carthaginois, & en fut battu. Les Illyriens n'eurent plus de secours à attendre de lui; & Alcétas prit apparemment le parti de se raccommoder avec ses sujets.

Quoiqu'il en soit, Alcétas, à sa mort, laissa deux enfans, Néoptolème & Arymbas, ou, selon d'autres, Arybbas. La discorde se mit entr'eux, pour la succession au royaume de leur pere. Nous ignorons, & les motifs de leurs prétentions, & les moyens qu'ils employérent pour les soûtenir. Tout ce que nous en sçavons, c'est qu'ils ne purent assoupir leurs différends, qu'en partageant le royaume de leur pere en deux portions égales.

ALCÉTAS, *Alcetas*, Ἀλκέτας, (a) fils d'Arymbas, & petit-fils du précédent. Il étoit d'une humeur si violente, que son pere, ne pouvant le souffrir, l'avoit exilé. Éacidas, son frere, étant mort des blessures, qu'il avoit reçues à un combat, il fut reconnu, à sa place, roi des Épirotes. Alcétas étoit ennemi de Cassandre. C'est pourquoi, Lyciscus, que Cassandre avoit fait gouverneur de l'Acarnanie, passa à la tête d'une armée, dans l'Épire, se flattant de renverser aisément le nouveau Roi, d'un trône, où il ne faisoit que d'arriver. Mais, dans le tems que cet ennemi campoit auprès de la ville de Cassope, Alcétas envoya ses deux fils, Alexandre & Teucer, en différentes Villes, avec ordre d'y faire des levées de soldats, les plus fortes qu'il leur seroit possible. Cependant, étant parti lui-même, avec ce qu'il avoit actuellement de troupes, &

(a) Pauf. pag. 20. Diod. Sicul. pag. 719.

s'étant campé assez près de l'armée ennemie, il attendoit le retour de ses fils.

Mais, comme l'armée de Lyciscus, plus nombreuse que celle des Épirotes, se disposoit à tomber sur eux, ces peuples effrayés, se joignirent d'eux-mêmes à lui. Alcétas, ainsi abandonné, se réfugia à Eurymène, ville de l'Épire. Il y étoit déjà assiégé, lorsque son fils Alexandre arriva, avec le secours qu'il amenoit. Il se donna une bataille vive, où périrent, entr'autres, le capitaine Micythus, & l'Athénien Lysandre, auquel Cassandre avoit confié la garde du promontoire de Leucade. Mais, Dinias étant venu au secours des vaincus, il se donna un second combat, dans lequel Alexandre & Teucer, ayant été battus, cherchérent, avec leur pere, une retraite, dans un fort voisin. Cependant, Lyciscus alla assiéger sur le champ Eurymène, première retraite d'Alcétas, & l'ayant prise, il la rasa. Cassandre, qui ne sçavoit alors que le désavantage, que ses troupes avoient essuyé, quelques jours auparavant, & qui n'étoit pas encore instruit de la revanche, qu'elles en avoient prise, venoit, à grandes journées, au secours de Lyciscus, dans l'Épire, où, le trouvant vainqueur, il oublia sa haine contre Alcétas même, & se lia d'amitié avec lui.

Cependant, les Épirotes, après avoir souffert pendant quelque tems le gouvernement d'Alcétas, se lassant enfin de sa dureté, à l'égard du peuple, l'étranglérent, lui & deux de ses fils, Hésionée & Nisus, tous deux encore à la fleur de leur âge. Pyrrhus, fils d'Éacidas, regna en sa place. Ce fut l'an 312 avant J. C.

(*a*) Il y a eu du nom d'Alcétas, 1.° Un roi de Macédoine, qui étoit fils d'Érope, & pere d'Amyntas, & qui mourut 556 ans avant J. C., après un regne de vingt-neuf. 2.° Un ancien Auteur, qui n'est connu que par un endroit, cité par Athénée.

ALCHIMIE, (*b*) terme composé de la préposition *al*, qui est Arabe, & qui signifie *Sublime*, sublime, par excellence, & de Chimie; de sorte qu'Alchimie, suivant la force du mot, veut dire la Chimie sublime, la Chimie par excellence. C'est, en effet, la Chimie la plus subtile, par laquelle on fait des opérations extraordinaires, en exécutant promptement des choses, que la nature est long-tems à produire. C'est ainsi, qu'avec du mercure & du souffre seulement, on fait, en peu d'heures, une matière solide & rouge, qu'on nomme *cinabre*, & qui est toute semblable au cinabre naturel, que la nature met des années, & même des siécles à produire.

Les Antiquaires ne conviennent pas entr'eux de l'origine, ni de l'ancienneté de l'Alchimie. Si on en croit quelques histoires fabu-

(*a*) Xenoph. pag. 576.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 166. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 123.

ſeuſes, elle étoit dès le tems de Noë. Il y en a même, qui ont prétendu qu'Adam ſçavoit l'Alchimie. Cependant, on ne trouve aucune trace de cette ſcience, dans les anciens Auteurs, ſoit Médecins, ſoit Philoſophes, ſoit Poëtes, depuis Homère, juſqu'à 400 ans après J. C. Le premier Auteur, qui ait parlé de l'art de faire de l'or, eſt Zozime, qui vivoit vers le commencement du cinquième ſiécle, & qui a compoſé, en Grec, un Livre, ſur cet art divin. C'eſt un manuſcrit, qu'on voit à la bibliothéque du Roi. Cet Ouvrage donne lieu de juger, que lorſqu'il a été écrit, il y avoit déjà long-tems, que l'Alchimie étoit cultivée, puiſqu'elle avoit déjà fait ce progrès.

Suidas prétend que ſi on ne trouve point de monument plus ancien de l'Alchimie, que ce qui eſt rapporté dans Géher, auteur Arabe, qui vivoit dans le ſeptième ſiécle; c'eſt que l'empereur Dioclétien fit brûler tous les Livres des anciens Égyptiens, qui contenoient les myſtères de cette ſcience; & cela, de peur que le ſecret de faire de l'or, & la facilité de s'enrichir par cette voie, ne miſſent l'Égypte à portée de renouveller ſa rebellion. Le même Suidas croit que la Toiſon-d'or, enlevée par les Argonautes aux Colcques, étoit un Livre en parchemin, qui contenoit le ſecret de faire de l'or; digne objet, dit M. l'abbé Banier, de l'ambition, ou plutôt de la cupidité, non ſeulement des Grecs, mais de toute la terre. Et cette opinion, ajoûte notre Académicien, que Tollius a voulu faire revivre, eſt embraſſée par tous les Alchimiſtes.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης; fils d'Éantide, étoit d'Athènes. Il ſe joignit à Cliſthène, fils de Mégaclès, pour chaſſer, de cette Ville, Hippias, fils de Piſiſtrate, la première année de la 67e Olympiade, 512 ans avant J. C. Mais s'étant rendu trop puiſſant dans Athènes, il en fut banni par la loi de l'Oſtraciſme. Il laiſſa un fils, qui s'appella de ſon nom.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης. Il étoit fils du précédent. On rapporte que cet Alcibiade refuſa, aux fils des Lacédémoniens, un domicile à Athènes, qui leur fut accordé depuis par Clinias, ſon fils. On le bannit deux fois par la voie de l'Oſtraciſme.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης, (a) fils de Clinias & de Dinomaque, naquit à Athènes, avant le milieu du cinquième ſiécle, qui précéda l'Ére Chrétienne. La nature, en le formant, ſembloit avoir voulu faire l'épreuve de ſes forces & de ſon pouvoir.

(a) Plut. Tom. I. p. 190, 191. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 306, 326, 327. *& ſeq.* Xenoph. pag. 429, 438, 713. Thucyd. pag. 381, 421, 432. *& ſeq.* Athæn. p 3, 216, 534. *& ſeq.* Corn. Nep. in Alcib. c. 1, 2, 3. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 320, 415, 416. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 277. T. IV. p. 375. T. XII. p. 89, 148. T. XIII. p. 234. T. XVI. p. 38, 41. T. XVIII. p. 76, 90.

Tous les Historiens, qui ont parlé de lui, s'accordent à dire qu'il étoit extrême dans le bien & dans le mal, & qu'il avoit tout ensemble de grands vices & de grandes vertus. Né dans une Ville florissante, sorti de parens illustres, il avoit encore l'avantage d'être l'homme de son siécle le plus beau & de la meilleure mine, propre à tout, homme de main & de tête. Il étoit grand général sur mer & sur terre; d'une éloquence qui le rendoit supérieur à tous ceux de son tems; persuasif & si gracieux dans ses discours & dans ses manières, qu'il avoit l'art de saisir tous les cœurs & tous les esprits. Il étoit riche, mais laborieux dans l'occasion, patient, libéral, magnifique dans ses actions & dans sa dépense; doux, affable, caressant, & d'une adresse merveilleuse à s'accommoder aux conjonctures. Quand il trouvoit l'occasion de se relâcher des rigueurs du travail, & de donner quelque chose à ses plaisirs, ce n'étoit plus le même homme. Il étoit alors débauché, voluptueux, livré aux plaisirs de la bonne chere; tellement qu'on étoit étonné de voir, dans une même personne, des qualités si contraires, & des mœurs si diamétralement opposées.

Alcibiade fut élevé dans la maison de Périclès, qui, selon quelques-uns, avoit épousé sa mere en secondes noces. Socrate prit soin de cultiver son esprit, & de former ses mœurs. Il fut gendre d'Hipponius, le plus fameux Orateur qu'il y eût alors dans toute la Gréce. Enfin, les avantages qu'il avoit reçus de la nature & de la fortune, étoient si considérables, que s'il eût été le maître de sa destinée, il n'auroit pû s'en faire, ni en imaginer même une plus brillante. Plusieurs personnes, charmées de tant de perfections, s'attachérent à lui dans sa première jeunesse, selon l'usage pratiqué alors parmi les Grecs. Mais Socrate fut plus sensiblement touché, que personne, des aimables qualités de ce jeune homme. Devenu plus grand, il se fit, à son tour, plusieurs attachemens, dans lesquels il ne ménagea pas toujours les régles de la pudeur; mais on peut dire aussi qu'il mêla, autant qu'il put, la délicatesse & l'enjouement à la débauche.

Durant la guerre du Péloponnèse, Alcibiade détermina les Athéniens à prendre les armes contre ceux de Syracuse; & il eut le commandement des troupes qu'on y envoya. Au moment qu'il alloit partir, ses ennemis l'accusérent devant le peuple. Comme il connoissoit la manière d'agir des Athéniens, en pareilles rencontres, il crut qu'il devoit saisir cette conjoncture, pour leur représenter que s'ils vouloient le mettre en justice, on lui fît son procès en personne, sans attendre que ses ennemis profitassent de son éloignement, pour le charger de la haine publique. Mais ses ennemis voyant qu'ils ne pourroient faire réussir leurs desseins, tant qu'il seroit présent, crurent qu'ils devoient se tenir en repos, & attendre qu'il fût éloigné pour

le mieux opprimer pendant son absence. En effet, dès qu'ils le crurent arrivé en Sicile, ils renouvellérent contre lui leurs accusations, & le voulurent faire condamner comme profanateur de la religion. Sur les nouvelles que le Magistrat lui envoya en Sicile, avec ordre de venir se justifier, il jugea à propos d'obéir, malgré les espérances qu'il avoit de réussir dans l'expédition dont on l'avoit chargé.

Étant abordé à Thurium, ville d'Italie, il se mit à faire réflexion sur les excès auxquels le peuple d'Athènes avoit coûtume de se porter contre la noblesse; & jugeant qu'il n'y avoit point de parti plus sûr à prendre, pour lui, que de se dérober à la fureur de cette populace insolente, il s'échappa secrétement des mains de ses gardes, & se transporta d'abord en Élide, d'où il passa à Thébes. Mais ayant appris qu'on l'avoit condamné à mort; que tous ses biens avoient été confisqués; que le peuple avoit contraint les Éumolpides de le charger d'imprécations, selon la coûtume; & que pour rendre plus authentique cet acte de religion contre lui, on l'avoit fait graver sur une colomne de pierre, qui avoit été dressée publiquement, il alla se réfugier chez les Lacédémoniens.

La connoissance que ceux-ci avoient de sa prudence & de sa pénétration, leur inspira quelque défiance. Ils cherchérent donc à se délivrer de leur frayeur, en le faisant périr. Alcibiade en fut instruit; & pour se garantir de leurs mauvais desseins, il alla chercher une retraite plus assurée auprès de Tissapherne, un des lieutenans de Darius. Pendant que l'armée Athénienne étoit campée auprès de Samos, il y fut reçu par le moyen de Thrasybule, fils de Lycus, qui le fit déclarer préteur. Ensuite, les bons offices de Théramène lui procurérent sa grace; & il fut réhabilité dans son honneur & dans ses biens, par arrêt du peuple, & même associé, quoiqu'absent, au commandement de l'armée avec Thrasybule & Théramène. Ce nouveau triumvirat fit changer la face des affaires. Les Lacédémoniens furent contraints de demander la paix. On reconquit l'Ionie, l'Hellespont & plusieurs villes Grecques, situées sur les côtes de l'Asie.

Après tant de glorieux exploits, ces trois illustres Généraux ramenérent, à Athènes, une armée triomphante & chargée des richesses de leurs conquêtes. Les Athéniens sortirent en foule de leur Ville, au premier bruit de leur arrivée, & accoururent au-devant d'eux jusqu'au port de Pirée. Mais l'empressement de revoir Alcibiade fut si extraordinaire, que le peuple sembloit fondre autour de sa galére, & n'avoit des yeux & de la curiosité que pour lui seul. Ils le regardoient comme l'auteur des désastres passés, & des avantages présens, & s'accusoient eux-mêmes d'avoir contribué à la perte de la Sicile, & aux victoires des Lacédémoniens, par l'exil de ce grand homme. Cette croyance n'étoit pas sans fonde-

ment, puiſqu'Alcibiade ne fut pas plutôt à la tête de leur armée, que les ennemis oſérent à peine tenir devant lui, & ſur terre, & ſur mer.

Thraſybule & Théramène, qui étoient venus deſcendre au port de Pirée, en même-tems qu'Alcibiade, avoient eu beaucoup de part à cette glorieuſe expédition. Cependant ce dernier étant deſcendu de ſa galére, tout le peuple ſe rengea autour de lui ſeul, pour lui faire cortége, & lui préſenta des couronnes d'or & d'airain; honneur qui n'avoit été accordé, juſque-là, qu'aux vainqueurs des jeux Olympiques. Le ſouvenir des diſgraces paſſées tempéroit la joie d'Alcibiade, & lui fit verſer des larmes, dans le tems que ce peuple l'accabloit de careſſes, & de mille démonſtrations de tendreſſe. Arrivé dans Athènes, il fit aſſembler le peuple, & le harangua d'une manière ſi pathétique, que le récit de ſes malheurs tira des larmes des plus inſenſibles, & les anima de haine & de colère contre ceux qui avoient été les auteurs de ce baniſſement.

Cette joie ne fut pas de longue durée pour Alcibiade. Il retomba dans ſes premières diſgraces, pour avoir manqué de prendre la ville de Cymé en Aſie. On l'accuſa de s'être laiſſé gagner par le roi des Perſes. Et pour le dépouiller de ſa dignité, on prit le tems de ſon abſence. Alcibiade, informé d'un traitement ſi dur, ſe bannit volontairement de ſon ingrate patrie, & s'étant réfugié à Périnthe, il y fit fortifier trois châteaux, d'où il alla faire une irruption dans la Thrace. Quand il ne ſe crut plus en ſûreté dans ces lieux, il alla s'enfoncer dans l'intérieur de la Thrace, au de-là de la Propontide, eſpérant y trouver un aſyle plus ſûr, pour y mettre à couvert les débris de ſa fortune; mais il fut trompé dans ſa prévoyance. Les Thraces, qui avoient eu vent qu'il avoit apporté avec lui de grandes richeſſes, lui dreſſérent des embuches; & Alcibiade n'ayant pu ſauver ſes tréſors de leurs mains, fut trop heureux d'avoir pu mettre ſa perſonne en ſûreté. Alors faiſant réflexion que la Gréce ne pouvoit plus lui fournir une retraite aſſurée, parce que les Lacédémoniens, ſes ennemis, y étoient trop puiſſans, il alla en chercher une en Aſie, auprès de Pharnabaze. Il ſçut ſi bien gagner les bonnes graces de ce ſeigneur Perſan, par ſes manières douces & inſinuantes, que perſonne n'étoit mieux dans ſon eſprit. Il en obtint un château en Phrygie, nommé Grunium, qui lui faiſoit un revenu de cinquante talens. Cette fortune ne répondoit point aux vues ambitieuſes d'Alcibiade. Et d'ailleurs l'idée de ſa patrie, ſoumiſe à la domination abſolue des Lacédémoniens, lui cauſoit un ſenſible déplaiſir.

Il penſa donc aux moyens de s'affranchir de ce honteux eſclavage; mais dans le tems qu'il étoit rempli de ces penſées, & qu'il ſollicitoit Pharnabaze de lui procurer une audience du Roi, Critias & les autres tyrans d'A-

thènes dépêchérent à Lysandre certaines personnes affidées, pour lui représenter qu'Alcibiade étant le plus grand obstacle qu'ils trouvoient à l'établissement de leur domination dans Athènes, il falloit nécessairement se défaire de lui; qu'il n'avoit point d'autre moyen d'affermir tout ce qu'il avoit fait dans leur République, & d'assurer la gloire de sa nouvelle conquête. Le général Lacédémonien, sensible à ses propres intérêts, crut qu'il devoit prendre de justes mesures, avec Pharnabaze, pour l'exécution de ce dessein. Dans cette vue, il lui fait déclarer que les Lacédémoniens en viendroient à une rupture ouverte avec le roi de Perse, si on refusoit de leur livrer Alcibiade, mort ou vif. Le Satrape, qui ne vouloit point s'attirer d'affaires, aimant mieux violer les droits de la clémence & de l'humanité, que de donner la moindre atteinte à la puissance du Roi, son maître, dépêche aussi-tôt, en Phrygie, Sysamithrès & Bagoas, pour faire mourir Alcibiade, dans le tems même qu'il se préparoit à faire son voyage à la cour de Perse.

Ces deux émissaires donnent aux gens qui étoient dans le voisinage d'Alcibiade, la commission secrete de l'assassiner; mais ceux-ci n'osant l'attaquer, à force ouverte, amassérent, à la faveur de la nuit, quantité de bois autour d'une cabane, où ce grand homme reposoit, & y mirent le feu, pour faire périr & consumer, par les flammes, celui qu'ils désespéroient d'accabler par la force. Alcibiade, réveillé par le bruit de l'incendie, ne trouvant point son épée, qu'on lui avoit adroitement enlevée, se jette sur un poignard, que portoit ordinairement, sous le bras, un de ses domestiques, qui l'avoit suivi d'Arcadie, & qui n'avoit jamais voulu l'abandonner. Il ordonna à cet homme de le suivre, & ayant pris tout ce qu'il avoit là de hardes, il les jette dans le feu, & passe hardiment à travers les flammes. Ces barbares voyant qu'il s'étoit dérobé à la fureur de l'embrasement, l'accablérent d'une grêle de dards, qu'ils lui tiroient de loin; & l'ayant vu expirer sous leurs coups, ils lui coupérent la tête, & la portérent à Pharnabaze. Une femme, avec qui il vivoit, couvrit le corps de ses propres habits, & fit servir la flamme de l'incendie comme de bûcher, pour consumer les tristes restes de ce grand homme. Telle fut la fin d'Alcibiade à l'âge d'environ 40 ans, avant J. C. l'an 404, la première année de la 94e Olympiade.

Au reste, les Historiens parlent différemment de la mort d'Alcibiade. Les uns disent qu'il fut brûlé vif dans la chambre où il dormoit; d'autres qu'il mourut à Mélisse, où il fut enterré; d'autres, enfin, qu'il finit ses jours sur le mont Élaphe, en Asie.

Alcibiade avoit remporté trois prix, à la course des chars, aux jeux Olympiques. C'étoient le premier, le second, & le quatrième. Après s'être acquité des sacrices dûs à Jupiter Olympien, il régala non seulement ses parens

& ses amis, mais encore tous les spectateurs. Un jour, ce grand homme étant entré dans un lieu, où l'on instruisoit la jeunesse, & n'y ayant point trouvé l'Iliade d'Homère, donna un rude soufflet au maître, lui disant qu'il n'étoit qu'un ignorant, & fort propre à rendre les autres aussi ignorans que lui.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης, (a) lacédémonien, qui vivoit au commencement du deuxième siécle avant la naissance de J. C. C'étoit un des principaux d'entre ceux, qui furent bannis de Lacédémone par le tyran Nabis. Les Achéens lui firent un accueil favorable, & après la mort du tyran, ils travaillérent à le rétablir dans sa patrie. Ils en vinrent heureusement à bout. Malgré un bienfait si précieux, Alcibiade, quelque tems après; c'est-à-dire, 184 ans avant l'Ére Chrétienne, se chargea de l'odieuse commission d'aller accuser, à Rome, devant le Sénat, ceux qui l'avoient sauvé contre toute espérance, & qui lui avoient procuré le bonheur de rentrer dans sa maison & de revoir sa famille. Il exposa d'une manière touchante le triste état où Sparte étoit réduite, ses murailles renversées, ses Citoyens emmenés en Achaïe & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si long-tems & avec tant d'honneur, entièrement abolies. Apollonidas, député par les Achéens, les justifia du mieux qu'il put. Le Sénat nomma des commissaires pour l'examen de cette affaire. Avant leur arrivée dans le Péloponnèse, on convoqua une assemblée où l'affaire des Lacédémoniens fut discutée. Lycortas, Général des Achéens, insista principalement sur l'ingratitude d'Alcibiade, qui ayant obligation aux Achéens de son rétablissement, pour récompense s'étoit chargé de l'ambassade contr'eux devant le Sénat, où il avoit agi & parlé en ennemi déclaré; comme si les Achéens l'eussent chassé de sa patrie, & n'eussent pas été ceux qui l'y avoient rétabli. Alors on jetta, de tous côtés, de grands cris, pour demander que le Président mît l'affaire en délibération. Et comme on n'y écoutoit que la passion & le desir de se venger, Alcibiade fut condamné à mort. Mais dans l'assemblée, qui se tint en présence des commissaires Romains, ce jugement fut abrogé sur le champ.

Il y a quelques dialogues de Platon, qui sont intitulés du nom d'Alcibiade.

ALCIDAMAS, *Alcidamas*, Ἀλκιδάμας, (b) philosophe, orateur & maître de Rhétorique [car le mot ῥήτωρ signifie l'un & l'autre], & disciple de Gorgias. Il florissoit dans le 5e siécle avant J. C. Suidas dit qu'il étoit de la ville d'Élée en Asie, & que son pere Dioclès avoit écrit sur la

(a) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 35. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 614. *& suiv.*

(b) Suid. T. I. p. 178. Cicer. Tuscul. Quæst. L. I. c. 45. Quint. L. III. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 214. *& suiv.*

musique. Il se trompe par rapport au premier article, n'y ayant point eu, en Asie, de ville du nom d'Élée. On en a seulement connu une de ce nom dans la grande Gréce; & c'est de celle-là qu'Alcidamas devoit être natif.

Alcidamas, en qualité d'Orateur, tenoit un rang très-distingué parmi ses contemporains. Il ne s'étoit pas borné à imiter servilement son maître; mais il avoit eu l'ambition de s'élever audessus de lui par une élocution encore plus guindée & plus embarrassée d'ornemens. Il sembloit qu'il se fût fait une nécessité de ne rien dire simplement; & à force de parure, son élocution étoit, pour se servir de l'expression de Denys d'Halicarnasse, trop épaisse & trop chargée d'embonpoint; quoique d'ailleurs il n'employât, pour l'ordinaire, que des pensées communes. Outre l'enchaînement continuel de ses périodes, il ne s'étoit ménagé, ni sur la composition des mots doubles, dont on ne rapportera point d'exemples, parce qu'on ne pourroit les rendre en François par des mots semblables, ni sur les épithétes, qui, le plus souvent, étoient ou inutiles, ou trop alongées, ou hors de place, ou en trop grand nombre; car il se fût bien gardé de dire simplement *la sueur*, mais *la sueur humide*, ni *les jeux de l'Isthme*, mais *la grande solemnité des jeux de l'Isthme*. S'il parloit des loix; il disoit, *les loix souveraines des États*. Ce n'étoit pas chez lui un simple assaisonnement, mais une nourriture solide & rassasiante.

Enfin, rien n'approchoit de son affectation dans ses métaphores, qui étoient presque toujours tirées de loin, ou trop audacieuses pour la prose; comme quand il disoit de la Philosophie, *qu'elle est le rempart des loix*; & de l'Odyssée d'Homère, que *c'est un beau miroir de la vie humaine*. On ne cite que ces deux métaphores, qui, peut-être, ne paroîtront pas aujourd'hui aussi étranges, qu'elles l'ont paru à Aristote, parce qu'elles ont été maniées depuis par l'usage; ce qui est aussi arrivé à quelques-unes de Gorgias. Il est fait mention, dans Aristote, d'un discours d'Alcidamas, intitulé *Messeniacos*, & dans Cicéron, d'un éloge qu'il avoit fait sur la mort. Le fond de cet éloge ne rouloit que sur l'énumération des maux, attachés à la condition humaine.

Si Alcidamas n'a pas eu en main, dit Cicéron, les raisons que les Philosophes recherchent plus curieusement, au moins l'abondance & la richesse de l'expression ne lui ont pas manqué; d'où l'on peut juger que pour égayer la tristesse de sa matière, il n'avoit négligé aucun des embellissemens, qu'il sçavoit donner à son élocution. Il s'étoit pareillement servi de l'énumération dans un discours, où il vouloit prouver, par induction, que tous les hommes honorent les Sçavans. Aristote ne l'a rapporté que par extrait, parce qu'il n'est point question, dans l'endroit où il en parle, d'examiner le caractère de l'élocution d'Alcidamas. On a, sous son

nom, dans un recueil de harangues d'anciens orateurs Grecs, un plaidoyer qu'on met dans la bouche d'Ulysse, pour accuser Palaméde de trahison. Cet ouvrage ne peut être de lui, mais apparemment d'un autre Orateur du même nom. Car on n'y reconnoît, ni l'affectation à tourner toutes les phrases périodiquement, ni les antithéses artistement compassées; ni les mots doubles, ni les métaphores Poëtiques, rien, en un mot, de ce qui caractérisoit l'élocution du disciple de Gorgias.

(*a*) Lucien, dans son dialogue du Banquet ou des Lapithes, introduit un Philosophe Cynique du nom d'Alcidamas. En entrant, dans la sale du festin, il prononça ces paroles d'Homère, qu'on avoit coûtume de dire en ces rencontres: *Que Ménélaüs venoit sans être prié.* Plusieurs le trouvérent mauvais,& l'on murmura tout bas, en disant les autres mots d'Homère: *Tu es fou, Ménélaüs, & ces choses ne plaisent pas à Agamemnon*, & autres semblables reparties. Car, personne n'osoit le contredire ouvertement,à cause de son insolence, & à cause que c'étoit le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maison lui dit qu'il étoit le bien venu, & qu'il prît un siége près de Dionysodore & d'Istiée. » Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de » m'asseoir à table, ou de me » coucher, comme je vous vois, » à demi renversé sur ce lit, avec » des carreaux de pourpre, com» me s'il étoit question de dor» mir, & non pas de manger. » Je me veux tenir de bout, & » paître ça & là, à la façon » des Scythes. « Aussi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux aux endroits, où il y avoit plus à manger; car Aristénet [c'étoit le maître du festin] lui laissa faire tout ce qu'il voulut.

Cependant Alcidamas discouroit, à tort & à travers, de la vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime, prétendant que celle de terre suffisoit. Mais, pour le faire taire, Aristénet fit signe à l'un de ses gens, qu'il lui donnât à boire un grand trait de vin tout pur. Alcidamas ayant pris le verre, se tut, en effet, quelque-tems, puis jetta son manteau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demi-nu sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure.

Quelque-tems après, un bouffon qu'on avoit fait venir, pour réjouir la compagnie, s'étant adressé à notre Philosophe, l'appella son petit chien. Alcidamas menaça de le battre, si, pour le satisfaire, il ne luttoit contre lui; & jettant son manteau, il le défia au combat; de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle de voir un Philosophe & un bateleur aux prises, avec divers succès. Les uns en

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 850. *& seq.*

avoient honte, les autres en rioient; mais à la fin le Cynique fut bien frotté; ce qui augmenta la risée. Peu après, on le vit, comme un autre Hercule, faire des merveilles avec une massue, qui, par bonheur, se rompit dans sa main. Le résultat de la scène fut qu'il se coucha de travers sur un lit, d'où on ne put jamais le faire lever.

ALCIDAMÉE, *Alcidamæa*, Ἀλκιδάμεια, (*a*) fut aimée de Mercure, dont elle eut un fils, qui se nomma Bunus, & auquel Æetès, en s'embarquant pour Colchos, laissa le gouvernement de son royaume.

ALCIDE, *Alcides*, nom d'Hercule. C'est le même qu'Alcée. *Voyez* Alcée.

ALCIMALE, *Alcimalus*, (*b*) lieutenant d'Alexandre le Grand. Pendant que les Magnésiens & les Tralliens envoyoient à ce Prince des Ambassadeurs, pour se soumettre, Alcimale reçut ordre d'aller avec cinq mille hommes de pied, & douze cens chevaux vers les villes Éoliennes & Ioniennes, qui étoient de l'obéissance des Perses, afin d'y ruiner la domination de ceux qui y commandoient, & d'établir par tout l'état populaire.

ALCIME, *Alcimus*, (*c*) Ἄλκιμος, roi de Lydie. Suidas, le seul qui nous ait conservé le nom de ce Prince, parle de lui en termes, qui donnent une haute idée de son gouvernement. Xanthus, dit-il, raconte que sous l'empire d'Alcime, qui, à beaucoup de tendresse pour ses sujets, avoit joint une piété solide, les Lydiens, à l'abri de la paix que ce Prince leur avoit procurée, amassérent des richesses immenses; ils vivoient heureux, & personne, parmi les particuliers, ne songeoit à troubler le repos & la tranquillité de ses Concitoyens. La septième année de son regne, les Lydiens, assemblés, demandérent au ciel la conservation d'un Roi, qui les avoit comblés de ses bienfaits. Leurs vœux furent exaucés. Alcime mourut extrêmement vieux, & sa mort parut encore prématurée.

Ce Prince, comme on le voit, ne se laissa point éblouir par le titre pompeux de Conquérant. Persuadé que les victoires se gagnent toujours aux dépens des peuples, il ne fut jamais flatté que de la gloire fine & délicate, de regner par ses bienfaits dans le cœur de ceux, que lui avoit confiés la Providence.

ALCIME, *Alcimus*, Ἄλκιμος. (*d*) C'étoit un Épirote, à qui Démétrius Poliorcétes donna l'une des deux cuirasses qu'on lui avoit apportées de Chypre, pour la guerre contre les Rhodiens. Chacune pesoit quarante livres. Mais aussi Alcime étoit l'homme le plus vaillant, & en même tems le plus fort, qui fut dans ses troupes; car il portoit une armure du poids de six vingts livres, lorsque les autres n'en portoient

(*a*) Paus. pag. 91.

(*b*) Freins. suppl. in Q. Curt. L. II. cap. 6.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 241.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 898.

qu'une de soixante. Cet Alcime fut tué dans le combat, qui se donna dans Rhodes, comme il combattoit avec beaucoup de valeur près du théatre.

ALCIME, *Alcimus*, (*a*) Ἄλκιμος, de la race sacerdotale, quoiqu'il n'étoit pas d'une famille du premier rang, ni de celle dont les Ancêtres eussent possédé la souveraine sacrificature. Il vécut vers le commencement du second siécle avant J. C. sous le regne des Antiochus Épiphanes & Eupator. Lors du mêlange des Juifs avec les payens, il se souilla volontairement par des actes d'idolâtrie.

Démétrius Soter étant monté sur le trône de Syrie, par la mort d'Antiochus Eupator, Alcime n'en fut pas plutôt instruit, qu'il vint le trouver à la tête d'un nombre d'Israëlites, tous méchans & impies. Son véritable motif étoit de se faire reconnoître grand Prêtre par le Roi. Cependant il accusa Judas & ses freres d'avoir fait mourir tous les amis du Prince, & de l'avoir lui-même chassé avec sa troupe. Démétrius, irrité de ces nouvelles, confirma d'abord Alcime dans la souveraine sacrificature, & l'envoya ensuite en Judée avec Bacchide, qui commandoit dans le païs, situé au de-là de l'Euphrate. A leur arrivée, les docteurs de la Loi s'étant assemblés, vinrent leur faire des propositions de paix; & Alcime leur répondit en effet avec des paroles de paix, & leur promit avec serment qu'on ne leur feroit aucun mal, ni à eux, ni à leurs amis. Ils le crurent. Néanmoins il en fit arrêter soixante d'entr'eux, qu'il fit mourir tous en un même jour; ce qui remplit le peuple de crainte & de frayeur. Et ils se disoient les uns aux autres: » Il n'y a ni vérité, ni justice parmi eux; car ils ont violé la parole qu'ils avoient donnée, & le serment qu'ils avoient » fait. «

Bacchide étant parti de Jérusalem, alla camper près de Bethzétha; & il envoya prendre plusieurs de ceux qui avoient quitté son parti, & quelques-uns du peuple qu'il tua, & qu'il fit jetter dans un grand puits. Après cela, il remit toute la Province entre les mains d'Alcime, à qui il laissa des troupes, pour se soûtenir, & il revint trouver le Roi. Cependant, Alcime faisoit tous ses efforts pour s'affermir dans la principauté du Sacerdoce. Et tous ceux qui troubloient le peuple, s'étant assemblés près de lui, se rendirent maîtres du païs de Juda, & firent un grand carnage dans Israël. Judas considéra que tous les maux dont Alcime & ceux qui étoient avec lui, avoient accablé les enfans d'Israël, étoient beaucoup plus grands, que tout ce que les nations leur avoient fait. Il alla donc de tous côtés dans la Judée, & punit les Juifs déserteurs. Depuis ce tems-là, ils ne firent plus de courses dans le païs. Mais lorsqu'Alcime eut reconnu que Judas & ses gens étoient les plus forts, & qu'il eut senti qu'il

(*a*) Maccab. L. I. c. 7. v. 5. & *seq.* c. 9. v. 1. & *seq.* L. II. c. 14. v. 4. & *seq.*

ne pouvoit leur résister, il retourna vers le Roi, & lui présenta une couronne & une palme d'or avec des rameaux, qui avoient été offerts pour l'ornement du temple.

Alcime renouvella ses plaintes contre Judas, & fit entendre au Roi que, pendant que cet homme vivroit, jamais son autorité ne seroit bien établie dans la Judée. Tous ceux qui avoient l'oreille du Roi, lui insinuoient continuellement la même chose. Enfin on l'anima de telle sorte, qu'il envoya contre Judas une nouvelle armée, sous le commandement de Nicanor, avec ordre de se défaire de ce Général, de disperser son parti, & d'établir Alcime dans la pleine possession de sa dignité. Nicanor, qui connoissoit la valeur de Judas, ne jugea pas à propos de l'attaquer par la voie des armes. Il lui proposa un traité; & on convint des articles. Mais Alcime, qui ne trouvoit pas qu'on ménageât assez ses intérêts dans ces conférences, alla trouver le Roi, & le prévint si fort contre le traité, qu'il ne voulut pas le ratifier, & envoya à Nicanor des ordres positifs de continuer la guerre, jusqu'à ce qu'il eût tué Judas, ou qu'il l'eût pris & envoyé prisonnier à Antioche. Nicanor fut donc obligé, malgré lui, de recommencer les hostilités contre Judas & ses freres. Il essaya de s'assurer de la personne de Judas, dans une entrevue qu'il eut avec lui à Jérusalem; mais Judas s'étant apperçu de la trahison, se retira & recommença la guerre. Nicanor fut battu à Capharsalama; & dans une seconde bataille qu'il livra à Judas, il fut mis à mort, & son armée mise en déroute. Démétrius en étant informé, renvoya Bacchide & Alcime en Judée avec une puissante armée, qui étoit l'élite de ses troupes. Judas n'avoit que 3000 hommes. La terreur s'étant répandue dans sa petite armée, elle se débanda, & il ne lui en resta que huit cens. Avec ce petit nombre de gens, il osa attaquer l'ennemi, lui tua bien du monde, & après avoir fait des prodiges de valeur, il mourut accablé par le nombre. Par sa mort, Alcime & son parti se trouvérent délivrés d'un ennemi redoutable. Les apostats & les mécontens commencérent à lever la tête, & devinrent les plus forts. Ils se rendirent les maîtres de tout le païs. Alcime commença alors à exercer les fonctions sacriléges de la sacrificature, qu'il avoit achetée à prix d'argent.

Cependant il commanda qu'on abattît les murailles du parvis intérieur du Temple, & qu'on détruisît les ouvrages des Prophétes; & il commença à les faire abattre. Mais il fut frappé de Dieu en ce même-tems; & il ne put achever ce qu'il avoit commencé. Sa bouche fut fermée. Il devint perclus par une paralysie, & il ne put plus, ni dire une seule parole, ni mettre aucun ordre à sa maison. Alcime mourut alors, étant tourmenté de grandes douleurs, l'an 156 avant J. C. Bacchide voyant qu'Alcime étoit

mort, s'en retourna vers le Roi; & la terre de Juda demeura en repos pendant deux ans.

(a) Il y a eu quelques autres personnages célebres du nom d'Alcime. 1.o Un orateur Grec, dont parle Diogène Laërce, dans la vie de Stilpon de Mégare. 2.o Un Historien, natif de Sicile, qui avoit écrit sur l'Italie. 3.o Le même Diogène, nomme un Alcime dans la vie de Platon. 4.o Homère, dans son Iliade, donne le nom d'Alcime à un prince Grec, qui servoit Achille, & qui est qualifié favori de Mars. Automédon étoit son compagnon.

ALCIME, *Alcimus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

ALCIMÉDE, *Alcimedes*, (b) Ἀλκιμέδη, femme d'Éson, roi d'Iolchos en Thessalie. Pélias, qui avoit détrôné ce Prince, ayant appris qu'Alciméde venoit d'accoucher d'un fils, chercha tous les moyens de le faire périr; parce que l'Oracle, qu'il avoit consulté, après son usurpation, lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un prince de la race des Éolides. Éson & Alciméde, qui pénétrérent les desseins du Tyran, firent courir le bruit que le jeune Dioméde [c'étoit le premier nom de Jason] étoit dangereusement malade; & peu de jours après, ils publiérent sa mort. On fit même tous les apprêts des funérailles; mais au lieu de l'enterrer, sa mere le porta secrétement sur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus sage & le plus habile de son tems, prit soin de son éducation.

D'autres disent [car il y a beaucoup de variété sur ces anciennes histoires] que Pélias n'apprit qu'Éson avoit un fils, que lorsqu'il avoit déjà quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer sur un mauvais vaisseau; mais que s'étant heureusement sauvé, il fut caché dans l'antre de Chiron. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, suppose que Pélias ignoroit qu'Éson eût un fils, parce qu'Alciméde avoit caché sa grossesse, & l'avoit envoyé, d'abord après sa naissance, dans l'antre de Chiron avec beaucoup de soin.

ALCIMÉDON [la plaine d'], *Campus Alcimedontis*, (c) πεδίον Ἀλκιμέδοντος. On voyoit cette pleine dans l'Arcadie. Au de-là de cette plaine étoit le mont Ostracine, où l'on montroit la grotte qui servoit de demeure à Alcimédon. C'étoit un de ces hommes à qui l'on a donné le nom de Héros.

ALCIMÉDON [la grotte d'], *Antrum Alcimedontis*, σπήλαιον Ἀλκιμέδοντος. (d) Cette grotte où Alcimédon faisoit sa demeure, étoit située au mont Ostracine, dans l'Arcadie.

ALCIMÉDON, *Alcimendon*, Ἀλκιμέδων, (e) fils de Laërce, l'un des capitaines Grecs, qui se

(a) Homer. Iliad. L. XIX. v. 392. L. XXIV. v. 474.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 60, 61, 66.
(c) Pauf. pag. 475.
(d) Pauf. pag. 475.
(e) Homer. Iliad. L. XVI. v. 197. Pauf. pag. 475.

trouvérent au siége de Troye. Il étoit à la tête d'un corps de Thessaliens. C'est, sans doute, celui, qui, selon Pausanias, faisoit sa demeure dans une grotte du mont Ostracine. Si l'on en croit les Phigaliens, Hercule devint amoureux de sa fille, nommée Phillo, & en eut un fils. Alcimédon, incontinent après les couches de sa fille, fit exposer la mere & l'enfant sur la montagne. Une pie, à force d'entendre crier l'enfant, apprit à le contrefaire; si bien qu'un jour Hercule passant par-là, & entendant la voix de la pie, crut entendre les cris d'un enfant. Il se détourna, vit la mere & son fils, les reconnut, & les délivra du danger où ils étoient.

ALCIMÉDON, *Alcimedon*, Ἀλκιμέδων, (a) célebre ouvrier. Ménalque & Damétas, dans la troisième églogue de Virgile, se vantent d'avoir, chacun, deux coupes de la main de cet ouvrier. Celles de Damétas étoient ornées de branches d'acanthe, parfaitement ciselées, qui embrassoient les deux anses. Au fond étoit gravé un Orphée, entraînant les arbres par le son mélodieux de sa Lyre.

ALCIMÈNE, *Alcimenes*, (b) Ἀλκιμένης, nom d'un général, dont il est parlé dans Xénophon. C'est au quatrième livre de l'histoire de la Gréce.

ALCIMÈNE, *Alcimenes*, (c) Ἀλκιμένης, chef des Achéens. Aucun de sa nation ne l'égaloit en noblesse & en réputation. Il se joignit à Dion, qui conçut & exécuta heureusement le dessein d'attaquer Denys, le tyran. Comme ses troupes, qui étoient en fort petit nombre, ne témoignoient, au moment qu'il fallut partir, que de la consternation, & même du repentir de s'être enrôlées, Alcimène, pour guérir ce découragement, leur fit un discours, qui eut tout le succès possible. Tout le monde se rendit aussi-tôt; ensorte qu'on ne demandoit qu'à mettre à la voile.

ALCIMUS [le Promontoire d'], *Promontorium Alcimi*. (d) Ce Promontoire, selon Plutarque, étoit dans l'Attique, vers le port de Pirée. Mais on remarque qu'il n'y avoit point, dans l'Attique, de lieu appellé Alcimus. Meursius a fort bien corrigé, proche d'Alimus. Car près du port de Pirée, à l'Orient, il y avoit un bourg, nommé Alimus, de la tribu Léontide. Il en est parlé dans Pausanias & dans Étienne le Géographe. Le premier nous apprend qu'il y avoit un temple consacré à Cérès Thesmophore ou législatrice, & à Proserpine.

ALCINE, *Alcinus*, (e) héros en l'honneur duquel on avoit érigé des monumens dans la Gréce.

ALCINOÉ, *Alcinoë*, (f) Ἀλκινόη, nom d'une Nymphe.

(a) Virg. Eclog. 3. v. 37. *& seq.*
(b) Xenoph. pag. 522.
(c) Plut. Tom. I. pag. 967.
(d) Plut. T. I. p. 128. Pauf. pag. 59.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164.
(f) Pauf. pag. 531.

Pausanias, dans son voyage de l'Arcadie, en fait mention.

ALCINOÉ, *Alcinoë*, Ἀλκινόη, fille de Polybe le Corinthien, & femme d'Amphiloque. Comme elle avoit retenu le salaire d'une pauvre ouvrière, Diane, en punition de cette injustice, lui inspira, pour Xanthus de Samos, un amour forcené, qui lui fit quitter son mari & ses enfans, pour suivre l'objet de sa nouvelle passion. Le repentir succéda dans la suite à son crime; mais ce fut trop tard. Et malgré les consolations de son amant, poussée par le désespoir, elle se précipita dans la mer.

ALCINOUS, *Alcinoüs*, (*a*) Ἀλκίνοος, fils de Phéax, roi des Phéaciens. Après la mort de ce Prince, Alcinoüs & Locrus, son frere, se disputant le royaume, il fut réglé qu'Alcinoüs demeureroit souverain du païs, & que Locrus auroit les effets mobiliers de la succession, & qu'avec une partie des Insulaires, il iroit s'établir ailleurs.

Alcinoüs, selon Homère, avoit pour pere Nausithoüs; & dès que celui-ci fut mort, son fils regna en sa place. La femme d'Alcinoüs, suivant le même Poëte, se nommoit Arété. Les Jardins de ce Prince sont fort célebres. Rien n'étoit si magnifique que ces jardins, auxquels l'antiquité n'a comparé que ceux d'Adonis & de Sémiramis. C'est dans ce lieu de délices que fut reçu Ulysse; & après y avoir demeuré quelque tems, il s'embarqua sur le vaisseau que lui avoit fait équiper le roi des Phéaciens.

On rapporte que les Argonautes, étant arrivés au païs de ces peuples, y trouvérent les Colcques qui les cherchoient, & qui leur demandérent Médée. L'affaire fut mise en négociation, & on s'en rapporta au jugement d'Alcinoüs. Ce Prince, le plus juste de son tems, étoit d'avis qu'on rendît Médée à son pere; mais la Reine, son épouse, touchée des malheurs de cette Princesse, proposa un expédient à son mari, qui étoit, de la remettre effectivement aux Colcques, qui la demandoient, si elle étoit encore fille; mais que si elle étoit déjà femme de Jason, il étoit juste de la laisser à son époux. Les Argonautes, informés qu'Alcinoüs avoit suivi les avis de la Reine, firent, la nuit suivante, la cérémonie du mariage des deux amans, & ce Prince les laissa partir.

(*b*) Il y eut un Aléen du nom d'Alcinoüs, dont les enfans, au nombre de trois, furent tous trois vainqueurs aux jeux Olympiques, mais en différentes sortes de combats.

ALCIOPE, *Alciope*. On dit qu'elle étoit fille d'Aglaure & de Mars, & une des femmes de Neptune.

ALCIPPE, *Alcippe*, Ἀλκίππη, fille de Mars. Allirotius, fils

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 386, 387. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 107, 108. Tom. XII. pag. 127. Tom. XIV. pag. 184.

(*b*) Pauf. pag. 344.

dê

de Neptune, en fut amoureux. *Voyez* Allirotius.

ALCIPPE, *Alcippe*, Ἀλκίππη, (*a*) nom d'une ſervante. Selon Homère, elle étoit au ſervice d'Hélène.

ALCIPPE, *Alcippe*, (*b*) autre nom d'une ſervante de Mélibée. Virgile fait mention de celle-ci dans ſa ſeptième églogue, & lui donne Phyllis pour compagne. Ce mot *Alcippe* eſt tiré d'ἀλκὴ, *ſubſidium*, ſecours, & d'ἵππος, *equus*, cheval; comme qui diroit, proprement, prendre ſoin des chevaux.

(*c*) On veut qu'il y ait eu pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe du nom d'Alcippe, tels que le pere du troiſième Eſculape; car certains en admettent trois; une fille du géant Alcyonée; &c.

ALCIS, *Alcis*, Ἄλκις, (*d*) fille d'Antipœne, & ſœur d'Androclée. Ces deux ſœurs ſe diſtinguérent beaucoup; & voici à quelle occaſion. Les Thébains, ſous la conduite d'Hercule, étant à la veille de livrer bataille aux Orchoméniens, furent avertis par un Oracle, que le Citoyen le plus diſtingué par ſa naiſſance, qui voudroit ſe donner la mort, procureroit infailliblement la victoire à ſon parti. Antipœne étoit, ſans contredit, le plus qualifié de tous ſes Concitoyens; mais il n'étoit pas d'humeur à mourir pour le ſalut de ſa patrie. Ce qu'il ne voulut pas faire, ſes filles le firent. S'étant donc immolées courageuſement, elles reçurent les honneurs qui leur étoient dûs; car, leur ſépulture fut placée dans le temple de Diane Eucléa.

ALCIS, *Alcis*, Ἄλκις, (*e*) nom que les Macédoniens donnoient à Minerve. D'autres liſent Alcidème; c'eſt-à-dire, la force du peuple, ſelon l'expreſſion du mot qui eſt Grec. Perſée ayant tenu à Pella, l'an 171 avant l'Ére Chrétienne, un Conſeil, où la guerre contre les Romains fut réſolue, offrit à Minerve Alcis un ſacrifice de cent victimes avec une magnificence royale; enſuite de quoi il ſe rendit à Citie, où étoit le rendez-vous général de ſes troupes.

ALCIS, *Alcis*. (*f*) Les Naharvales, peuples de Germanie, adoroient, ſous ce nom, deux divinités, qui étoient regardées comme deux freres, toujours jeunes, & que les Romains, par conjecture, prenoient pour Caſtor & Pollux; quoiqu'on ne vît aucune ſtatue, aucune trace d'une ſuperſtition étrangere aux Germains. C'étoit dans un bois révéré de tems immémorial, qu'on rendoit à Alcis les honneurs divins. Le Prêtre, qui préſidoit, portoit un habit de femme.

(*a*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 124.
(*b*) Virg. Eclog. 7. v. 14.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 283.
(*d*) Pauſ. pag. 567.
(*e*) Tit. Liv. L. XLII. c. 51. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 143.
(*f*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 408.

ALCIS, *Alcis*, Ἄλκις, (*a*) pere de Tisis, de la ville d'Ithome, homme distingué parmi ses Concitoyens, & sur tout habile dans l'art de la Divination.

ALCMAN, *Alcman*, (*b*) Ἀλκμαν, Poëte musicien. On est peu d'accord, en apparence, sur la patrie de ce Poëte, les uns le faisant naître à Sardés, ville capitale de Lydie, d'autres à Lacédémone. Mais il est aisé de concilier ces deux sentimens. Alcman étoit né véritablement à Sardes, fils d'un pere, nommé Damas, ou Titâre; mais il avoit été mené à Sparte, encore enfant. Il y avoit été élevé dans un quartier appellé Messoa, & passoit ainsi pour Lacédémonien. C'est ce qu'atteste une épigramme Grecque, rapportée par Plutarque, dans son traité de l'Exil. Suidas le place dans la 27e Olympiade, avant le Poëte musicien Alcée, sous le regne d'Ardys II, bisayeul de Crésus.

Héraclide de Pont assure qu'Alcman fut, dans sa jeunesse, esclave d'un Lacédémonien, nommé Agésidas; mais qu'il mérita, par ses bonnes qualités, de devenir l'affranchi de son maître, & qu'il se fit un nom dans la Poësie Lyrique. Il fut en conséquence excellent joueur de cithare; & s'il ne fut pas joueur de flûte, au moins chantoit-il de ses vers au son de cet instrument. S. Clément d'Alexandrie le fait auteur de la musique destinée aux danses des chœurs. Selon Archytas l'Harmoniaque, cité par Athénée, Alcman fut le chef des compositeurs de chansons, ou de Poësies galantes & amoureuses. S'il en faut croire Suidas, il fut le premier qui donna l'exclusion aux vers hexametres, par rapport aux Poësies Lyriques. Élien le met au nombre des Poëtes musiciens, qui furent appellés à Lacédémone pour les besoins de la Ville; car les Lacédémoniens ne cultivoient ni l'un, ni l'autre de ces arts. Et ce même Historien ajoûte qu'Alcman chantoit ses airs au son de la flûte.

Il écrivit ses Poësies dans le Dialecte Dorien, celui du païs où il se trouvoit naturalisé, & non dans l'Ionien, celui de son païs natal. Son nom même, qui, originairement, étoit Alcméon, prit la terminaison Dorienne, & fut changé en celui d'Alcman, suivant l'analogie de plusieurs autres noms propres terminés de même. De-là il est arrivé que l'on a confondu ce Poëte avec d'autres Écrivains, nommés Alcméon. Alcman partageoit sa vie entre les plaisirs de la table & ceux de l'amour, ou, pour parler plus naturellement, il étoit un des plus grands mangeurs de son tems, & des plus adonnés aux femmes; ce qui n'empêchoit pas que comme Anacréon dans la suite eut son Bathylle, Alcman n'eût alors son Chæéros. On ne peut douter que ce Poëte n'ait été

(*a*) Pauf. pag. 233.
(*b*) Pauf. pag. 188. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 195. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 181.

grand mangeur ; on en est instruit par l'aveu qu'il en fait lui-même en quelque endroit, & par le témoignage d'Élien, qui ne l'oublie pas dans le dénombrement, qu'il nous a laissé de gens excessivement voraces. Il avoit une maîtresse, appellée Mégalostrate, & distinguée par le talent de la Poësie, au rapport d'Athénée. Il mourut de la maladie pédiculaire, & eut cela de commun avec le Philosophe Phérécyde, natif de l'isle de Syros.

On voyoit, du tems de Pausanias, chez les Lacédémoniens, le tombeau d'Alcman, dont la Poësie n'avoit rien perdu de sa douceur, ni de ses graces, dit cet Historien, pour avoir été écrite dans un Dialecte d'une prononciation aussi rude que le Dorien. On le fait auteur d'une sorte de vers, nommé Alcmanien, du nom de ce Poëte, & composé de trois dactyles, suivis d'une syllabe ; ce qui fait un peu plus de l'hémistiche du vers hexamètre. Quant aux ouvrages de ce Poëte musicien, dont il ne nous reste que quelques fragmens, Suidas fait mention de six livres de chansons ou cantiques, que M. Fabricius soupçonne être les mêmes poësies, citées par Étienne de Byzance & par Plutarque. Son Poëme, intitulé les *Nageuses*, ou les *Plongeuses*, est allegué par Suidas & par Ptolomée Héphestion dans Photius. Il faut consulter sur tout cela, M.M. Fabricius, Meursius, & Bayle, qui a fait d'Alcman un article de son Dictionnaire.

ALCMANIEN [le Vers]. (a) On attribue l'invention de cette sorte de Vers à Alcman, duquel il a pris le nom. Ce Vers est composé de trois dactyles, suivis d'une syllabe ; ce qui fait un peu plus de l'hémistiche du Vers hexamètre. D'autres, cependant, veulent qu'il n'ait que deux dactyles, avec deux trochées ; comme ce vers d'Horace :

Virgini | bus pue | risque | canto.

ALCMAON, *Alcmaon*, (b) Ἀλκμάων, fils de Thestor. Il fut blessé au siége de Troye, par Sarpédon. Comme celui-ci retiroit sa pique, le blessé l'ayant suivie, tomba sur le visage, & le bruit de ses armes fit retentir tous les environs.

ALCMÈNE, *Alcmene*, (c) Ἀλκμήνη, fille, non d'Anaxo, comme le dit Apollodore, ni d'Eurymède, comme le pense Diodore de Sicile, mais de Lysidice, comme l'a cru Plutarque, dont le sentiment se trouve confirmé par une ancienne Inscription. Son pere étoit Électryon, roi de Mycènes. D'autres, lui donnent pour mere Ériphyle ; & pour pere Amphiaraüs ; senti-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 198.

(b) Homer. Iliad. L. XII. v. 394.

(c) Pausf. pag. 320, 322. *& alib. pass.* Diod. Sicul. pag. 151, 182. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. I. pag. 201. Tom. III. pag. 280. Tom. VI. pag. 51. Tom. VII. pag. 4, 5. *& suiv.* Antiq. espliq. par D. Bern. de Montf. Tom, I. p. 196. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 339. T. VII. p. 93. T. IX. p. 31. T. XVIII. p. 9.

ment, qui ne doit pas prévaloir sur le précédent. Quoiqu'il en soit, on dit qu'Électryon, ayant formé le dessein de venger la mort de ses enfans, qui étoient péris dans un combat, laissa le gouvernement de son royaume, avec sa fille Alcmène, à Amphitryon, son neveu, lui promettant de la lui donner en mariage, à son retour. Comme il revenoit victorieux, & ramenoit ses vaches, Amphitryon voulut en arrêter une, qui s'étoit échappée, & jetta après elle sa massue, qui tomba sur Électryon, & le tua.

Ce meurtre, quoiqu'involontaire, fit perdre le royaume de Mycènes à ce jeune Prince, qui se retira à Thébes, où il fut reçu par Créon; mais sa cousine Alcmène, qu'il avoit emmenée avec lui, n'étant pas satisfaite de la vengeance, que son pere avoit tirée des Téleboens, déclara qu'elle épouseroit celui qui leur feroit la guerre. Amphitryon, qui en étoit passionnément amoureux, accepta le parti; &, ayant fait alliance avec Céphale, Ancée, Créon, & quelques autres Princes voisins, il alla ravager les Isles des Thaphiens.

Ce fut pendant cette guerre qu'Alcmène mit au monde Hercule; & l'on fit courir le bruit, que Jupiter étoit le pere de ce jeune Prince; & que pour tromper Alcmène, il avoit pris la figure de son mari; fable, qu'on fit courir, pour cacher quelque intrigue d'Alcmène; ou, peut-être, qu'on ne donna dans la suite Jupiter pour pere à Hercule, au lieu d'Amphitryon, qu'à cause de sa valeur. Et il y a bien de l'apparence, que c'est en ce dernier sens qu'on doit prendre la chose, puisque Sénéque fait dire à Hercule lui-même, en parlant de sa naissance: » Soit » qu'on regarde comme une cho» se véritable, ou qu'on prenne » pour une fable tout ce qu'on a » publié sur ce sujet, & que mon » pere ne soit en effet qu'un simple » mortel, la faute de ma mere » est suffisamment effacée par ma » valeur. J'ai bien mérité d'avoir » Jupiter pour pere. «

On ajoûte à cette fable, que le tonnerre, au jour de la naissance d'Hercule, s'étoit fait entendre, & qu'on avoit vu plusieurs autres prodiges. C'est pour la même raison qu'on publia que la nuit, où Jupiter prit la figure d'Amphitryon, avoit été prolongée. Lycophron dit qu'elle dura le tems de trois nuits, & d'autres l'étendent jusqu'à neuf. Hygin & Sénéque décrivent cette fable, ainsi que Plaute dans son Amphitryon.

Quelques Auteurs disent que Alcmène accoucha de deux jumeaux, dont l'un, Iphyclès, passoit pour être fils d'Amphitryon, & l'autre, qui étoit Hercule, reconnoissoit Jupiter pour pere; & quoiqu'ils eussent été conçus à trois mois l'un de l'autre, ils naquirent pourtant le même jour. C'est ainsi que Mercure en parle dans Plaute. Mais, on croit que c'étoit là encore une fiction, fondée sur ce qu'on a confondu les deux premiers en-

fans d'Alcmène, dont l'un étoit né pendant la guerre des Téléboens, & l'autre peu de tems après; si l'on n'aime mieux dire qu'elle accoucha de deux jumeaux. Au reste, M. l'abbé Banier ne croit pas qu'il y ait aucun fondement à la fable, qui dit que Jupiter rendit la nuit, où il séduisit Alcmène, plus longue que les autres. Du moins, cela ne dérangea rien dans la nature, puisque le jour, qui la suivit, fut plus court, comme le remarque le même Plaute.

Pour ce qui regarde Galanthis, esclave d'Alcmène; qu'Ovide dit avoir été changée en belette, pour en avoir imposé à Junon, qui, déguisée en vieille femme, se tenoit près du palais d'Amphitryon, dans une posture qu'elle croyoit propre à retarder l'accouchement d'Alcmène, en lui disant que sa maîtresse étoit accouchée; c'est un épisode inventé, pour faire éclater davantage le ressentiment de Junon. Sur quoi, il est bon d'ajoûter, cependant, que la ressemblance des noms a donné lieu à la métamorphose; & la prétendue punition, qu'on dit que Junon tira de ce nouvel animal, en le condamnant à faire ses petits par la gueule, n'est qu'une allusion à une erreur populaire, fondée sur ce que la belette porte presque toujours dans sa gueule ses petits, qu'elle change continuellement de place. Élien dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmène.

Au reste, Alcmène survécut à son fils Hercule, & eut le chagrin de voir les fils de ce Héros, poursuivis par Eurysthée, persécuteur du pere; mais ils trouvérent un asyle à Athènes. Et Hyllus ayant tué le tyran, lui coupa la tête, dont il fit présent à Alcmène, à qui les Thébains & les Athéniens rendirent des honneurs divins après sa mort. Plutarque parle de son tombeau, & remarque qu'elle épousa Rhadamante, après la mort d'Amphitryon.

Selon le poëte Asius, il y eut une autre Alcmène, fille d'Amphiaraüs & d'Ériphyle.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (a) Ἀλκμαίων, fils de Sillus, & petit-fils de Thrasymène, & par conséquent descendant de Nestor. Il fut chassé de Messène, par les descendans d'Hercule.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (b) Ἀλκμαίων, fils d'Amphiaraüs. Ce Prince ayant tué, par l'ordre de son pere, sa propre mere, nommée Ériphyle, s'enfuit d'Argos, & vint à Psophis, qui, alors du nom de Phégéus, se nommoit Phégée. Là, il épousa Alphésibœe, fille de Phégéus; & entre autres présens, il lui donna le collier d'Ériphyle. Mais, en Arcadie comme à Argos, tourmenté sans cesse par les Furies, il résolut d'aller consulter l'Oracle de Delphes. La réponse de l'Oracle fut qu'il cherchât une terre, nou-

(a) Pauf. pag. 117.

(b) Plut. Tom. I. pag. 1028. Pauf. pag. 121, 492. Diod. Sicul. pag. 187, 188. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 41, 42, 307, 308. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. VII. p. 91, 217.

vellement découverte, & qui fût sortie du sein de la mer, depuis son parricide; que là, le Génie, vengeur d'Ériphyle, ne le poursuivroit pas. À force de chercher, il trouva un monceau de terre, qui s'étoit formé du limon de l'Achéloüs. Ce fut là, qu'il établit son domicile. Dans la suite, il épousa Callirhoë, qui, si l'on en croit les Acarnaniens, étoit fille du fleuve Achéloüs. Il en eut deux fils, Acarnan & Amphotérus. Le premier donna son nom aux peuples qui habitoient ce continent; car, auparavant, on les nommoit Curétes.

Il arrive souvent aux hommes, dit Pausanias, & encore plus aux femmes, de se laisser aller à des desirs déréglés. Callirhoë ne fut pas exempte d'un défaut, si ordinaire à son sexe. Elle voulut avoir le collier d'Ériphyle, & ne donna point de repos à Alcméon, qu'il ne lui eût promis de l'aller chercher. Ce Prince retourna donc à Phégée, mais pour son malheur; car, Téménus & Axion, tous deux fils de Phégéus, lui dressérent des embûches, où il périt.

Les enfans, qu'Alcméon avoit eus de Callirhoë, vengérent sa mort, dès leur plus tendre jeunesse; & c'est ce qui a donné lieu à la fable, que la déesse Hébé avoit augmenté le nombre de leurs années, pour les mettre promptement en état d'exécuter cette vengeance. On voyoit la sépulture d'Alcméon à Psophis. C'étoit un tombeau, qui n'avoit rien de particulier, ni pour la grandeur, ni pour les ornemens. On avoit laissé croître, à l'entour, un grand nombre de cyprès, qui étoient si hauts, qu'une montagne voisine en étoit cachée. Ces arbres étoient censés appartenir à Alcméon, & lui être consacrés. Voilà pourquoi on ne les coupoit point, & les gens du païs les appelloient des arbres-vierges.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*a*) Ἀλκμαίων. Il fut le dernier des Archontes perpétuels d'Athènes. Après lui, Charops, fils d'Eschyle, obtint cette Magistrature souveraine, pour dix ans seulement, ainsi que les autres, qui le suivirent. Alcméon commença à gouverner, l'an du monde 3281, & avant J. C. 723 ans; & il ne gouverna que deux ans.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*b*) Ἀλκμαίων, étoit, dit-on, des descendans du précédent. Quoiqu'il en soit, il étoit fils de Mégaclès, & reçut favorablement les Lydiens, que Crésus envoya de Sardes, pour consulter l'Oracle de Delphes. Crésus, ayant sçu le bon traitement, que ses sujets en avoient reçu, le manda aussi-tôt à Sardes; & quand il y fut arrivé, il voulut lui donner autant d'or qu'il en pourroit porter pour une fois. Alcméon, pour augmenter le présent qu'on lui faisoit, ajoûta cet artifice, à la libéralité de Crésus. Il se revêtit de l'habit le plus large, & chaussa

(*a*) Thucyd. pag. 357, 361.

(*b*) Herod. L. VI. c. 125. Plut. Tom. I. pag. 94.

de même les bottes les plus larges qu'il put trouver, & en cet état, on le conduisit dans le trésor.

Quand il y fut entré, & qu'il se vit parmi tant de monceaux d'or, il en mit dans ses bottes, tout autant qu'il lui fut possible; & puis il en remplit ses habits de tous côtés. Il en mit même dans ses cheveux & dans sa bouche. Il sortit ainsi du trésor, pouvant à peine lever les jambes, & ressemblant plutôt à toute autre chose qu'à un homme. Crésus, voyant qu'il étoit bossu de tous côtés, & que ses joues étoient bouffies de l'or, dont il avoit rempli sa bouche, ne put s'empêcher d'en rire, & lui donna tout cet or, avec beaucoup d'autres choses, qui n'étoient pas de moindre prix. Par ce moyen, Alcméon fit entrer dans sa maison de grandes richesses, & nourrit des chevaux, avec lesquels il gagna le prix aux jeux Olympiques. Il laissa un fils, qui fut appellé Mégaclès.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*a*) Ἀλκμαίων, Philosophe, natif de Crotone. On croit qu'il vint au monde, vers l'an 600 avant l'Ére Chrétienne. On ignore, cependant, les années précises de ce Philosophe, qui avoit été dans sa jeunesse, disciple de Pythagore; & celui-ci étoit alors fort avancé en âge. Alcméon a été le premier, qui ait donné des traités de Physique, comme l'attestent Phavorin, Clément & Théodoret. S. Cyrille parle d'Alcméon, comme s'il eût été contemporain de Pittacus, & des Sages de la Gréce, & même comme s'il eût été l'un d'entr'eux: » A la 42e Olympiade, dit-il, vécurent Alcméon » & Pittacus de Mitylène, qui » furent du nombre des sept Sa» ges. « S. Cyrille se trompe à l'égard d'Alcméon, comme se sont trompés tant d'autres anciens Écrivains, qui ont varié dans l'énumération des sept Sages de la Gréce.

Alcméon, selon Cicéron, attribuoit la Divinité au soleil, à la lune, & aux autres astres, & même à l'ame; d'où l'Orateur Latin a pris occasion de dire qu'Alcméon n'avoit pas fait attention qu'il accordoit l'immortalité à des choses mortelles. Cela est vrai, par rapport aux astres, mais non pas par rapport à l'ame, qui bien qu'elle ne soit pas une Divinité, n'en a pas moins l'immortalité en partage.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*b*) Ἀλκμαίων. Il étoit du bourg d'Agraule, dans l'Attique. Il fut contemporain de Thémistocle, & pere de Léobote. Celui-ci, assisté des Spartiates, intenta action contre Pausanias, fils de Cléombrote, qui fut mis à mort.

ALCMÉONIDES, *Alcmæonidæ*, Ἀλκμαιωνίδαι. (*c*) On ap-

(*a*) Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV, pag. 388, 389.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 123.

(*c*) Herod. L. V. c. 62. Plut. Tom. I. pag. 95. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 56, 59, 60. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 150, 151. Tom. XIII. pag. 133, 134. Tom. XIX. pag. 125.

pelloit ainsi, à Athènes, les descendans d'Alcméon, qui étoient fort nombreux, fort riches, & fort puissans. Ils furent cependant chassés de leur patrie, par Pisistrate. Après avoir employé différens moyens pour y rentrer, sans qu'aucun leur eût réussi, ils tournérent leurs vues d'un autre côté. Ils se firent charger par les Amphictyons, qui formoient le conseil public de la Gréce, de la construction du nouveau Temple de Delphes, moyennant la somme de trois cens talens; c'est-à-dire, trois cens mille écus. Généreux, comme ils étoient, & d'ailleurs ayant leurs raisons pour en user ainsi, ils y mirent beaucoup du leur, & firent, à leurs dépens, toute la façade du Temple de marbre de Pâros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avoient fait avec les Amphictyons.

La libéralité des Alcméonides n'avoit pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes, un pur effet de religion. La politique y étoit entrée pour beaucoup, & y avoit eu la plus grande part. Ils avoient espéré, par ce moyen, se faire un grand crédit dans le Temple; & cela arriva comme ils l'avoient projetté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la Prêtresse, acheva de les rendre maîtres absolus, & de l'Oracle, & du Dieu prétendu qui le rendoit. Car, dans la suite devenu leur écho, il ne fit que répéter fidelement les paroles qu'ils lui avoient dictées, & leur prêta, avec une constante reconnoissance, le secours de sa voix & de son autorité.

Toutes les fois, donc, qu'il venoit quelque Spartiate consulter la Prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la République, elle ne lui promettoit l'assistance de son dieu, qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athènes du joug de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminérent enfin à faire la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus fortes liaisons d'amitié, & d'hospitalité, préférant, dit Hérodote, la volonté de Dieu à toutes les considérations humaines.

ALCON, *Alcon*, (a) citoyen de Sagonte, ville d'Espagne. Lorsque cette Ville, assiégée par les Carthaginois, 218 ans avant J. C., étoit presque réduite à la dernière extrêmité, Alcon, & un Espagnol, nommé Alorcus, donnérent aux habitans quelque espérance d'obtenir la paix d'Annibal. Le premier, sans consulter ses compatriotes, passa de nuit dans le camp des assiégeans, ne désespérant pas de fléchir Annibal par ses prieres, & par ses larmes. Mais, comme il vit que ce Général, vainqueur & irrité, étoit insensible à tout, & qu'il ne lui proposoit que des conditions très-cruelles, devenant transfuge, d'in-

(a) Tit. Liv. Lib. XXI, cap. 12. & seq.

tercesseur qu'il étoit, il resta dans le camp des Carthaginois, assurant à Annibal, qu'il en coûteroit la vie, à quiconque oseroit proposer aux Sagontins une pareille capitulation. Or, Annibal vouloit qu'ils fissent aux Turdetans la satisfaction qu'ils exigeoient; qu'ils lui livrassent ce qu'ils avoient d'or & d'argent; & que, sortant de leur Ville sans armes, ils allassent habiter le païs qu'il leur assigneroit.

Comme Alcon soûtenoit que les Sagontins ne se soumettroient point à ces loix, Alorcus, qui servoit alors dans l'armée d'Annibal, mais, qui étoit hôte & ami des Sagontins, ne fut pas de son sentiment. Persuadé, au contraire, que quand on a perdu tout le reste, on perd aussi le courage, il se fit fort de faire accepter aux Sagontins les conditions, que leur proposoit Annibal. Étant donc passé chez les assiégés, il livra ses armes aux sentinelles, & demanda qu'on le conduisît au Préteur de Sagonte. Il y fut suivi d'une foule de peuple de toute espèce, qu'on fit écarter pour lui donner audience dans le Sénat. Il y parla en ces termes: » Si Alcon, votre citoyen, après s'être ingéré de demander des » conditions de paix à Annibal, » avoit eu assez de courage pour » vous rapporter celles qu'il lui » avoit dictées, il auroit été inu» tile que j'entreprisse ce voyage, » que je ne fais aujourd'hui mê» me, ni comme déserteur, ni » comme député d'Annibal. Mais, » comme il est resté parmi les » ennemis, ou par sa faute, ou » par la vôtre, par la sienne, s'il » a feint mal à propos de vous » craindre, par la vôtre, si on » ne peut vous dire la vérité » sans péril, j'ai bien voulu faire » cette démarche, comme votre » ancien ami & votre hôte, afin » de ne pas vous laisser ignorer » les moyens, qui vous restent » encore d'obtenir la paix, & de » vous sauver. Et ce qui doit » vous faire juger, que votre » seule considération me fait agir, » c'est que je ne vous ai fait au» cune proposition, tant que » vous avez été en état de vous » défendre par vous-même, ou » que vous avez espéré d'être » secourus par les Romains. Mais, » voyant qu'ils vous ont entière» ment abandonnés, & que vous » ne pouvez plus compter sur » vos murailles, ni sur vos ar» mes, je vous propose une paix, » que la nécessité doit vous faire » accepter, quelque fâcheuse » qu'elle puisse être d'ailleurs. » Et, si vous voulez qu'elle réus» sisse, il faut que vous en écou» tiez les conditions en vaincus, » comme Annibal vous les pro» pose en vainqueur. Il faut que » vous regardiez comme un gain, » tout ce qu'on vous laisse, & » non pas comme une perte, tout » ce qu'on vous ôte, puisqu'à la » rigueur, tout appartient aux » victorieux.

» Annibal veut que vous aban» donniez une Ville à moitié rui» née, & dont il est presqu'entiè» rement le maître. Mais, il vous » rend vos campagnes, & vous

» laisse la liberté d'en bâtir une » nouvelle, à l'endroit qu'il vous » désignera. Il vous ordonne de » lui apporter tout votre or, & » tout votre argent, tant public » que particulier. Mais, il vous » donne la vie & la liberté, à » vous, à vos femmes, & à vos » enfans, pourvu que vous sor- » tiez de Sagonte sans armes. » Voilà les loix, que vous dicte » un ennemi vainqueur, & que » la nécessité veut que vous ac- » ceptiez, quelque tristes qu'elles » soient. Pour moi, je ne doute » pas qu'il ne rabatte beaucoup » de la dureté de ces conditions, » quand vous lui aurez témoigné » une soumission, sans réserve. » Mais, quand il faudroit les » observer à la rigueur, ne vau- » droit-il pas mieux que vous » prissiez ce parti, que de vous » laisser égorger, à la vue de » vos femmes & de vos enfans, » & que d'exposer des personnes » si cheres à toutes les indigni- » tés, que le vainqueur seroit en » droit de faire souffrir aux vain- » cus. «

Lorsqu'Alorcus eut cessé de parler, les premiers du Sénat se séparérent d'avec le peuple, qui étoit accouru en foule pour l'entendre, & sans lui donner aucune réponse, ils firent porter tout l'argent du trésor public, & tout celui qu'ils avoient chez eux, dans un feu qu'ils avoient fait allumer exprès dans la place publique; & la plûpart se précipitérent eux-mêmes au milieu des flammes. Bientôt après, tout ce qui restoit d'habitans, ou s'étant enfermés dans les maisons, s'y brûla avec les femmes & les enfans, ou ayant pris les armes, pour se défendre, ne les quitta qu'en perdant la vie. C'est ainsi, que la bonne volonté d'Alcon & d'Alorcus ne servit de rien aux Sagontins.

1.° (*a*) Il y a eu un fils de Mars, un fils d'Amycus, un Prince Athénien, ou, selon d'autres, Crétois, fils d'Érecthée, qui s'appelloient du nom d'Alcon. Ce dernier tiroit les fléches avec tant d'adresse, qu'il atteignit un dragon, qui avoit enlevé un de ses fils, & le tua sans blesser l'enfant. Pausanias dit qu'on voyoit à Sparte, vers le temple de Neptune, surnommé Domatitès, le monument d'un Alcon, fils d'Hippocoon, selon les Spartiates.

2.° (*b*) Dans le XIII[e] Livre des Métamorphoses d'Ovide, il est parlé d'un Alcon, qui étoit le plus excellent ouvrier de son tems. Il n'en faut pas d'autre preuve, qu'un vase, sur lequel il avoit gravé une Ville, dont on eût pu montrer les sept portes; &, quoiqu'il n'y eût point mis de nom, ces sept portes faisoient assez connoître que c'étoit la ville de Thébes. Il avoit représenté, à l'entour de la Ville, des funérailles, des tombeaux, des feux, des bûchers, des femmes, qui étoient échevelées, & dont le sein, négligemment découvert, montroit assez leur af-

(*a*) Pauf. pag. 187.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIII, c. 18.

fiction. On y voyoit aussi des Nymphes qui versoient des larmes, des fontaines qui paroissoient épuisées, des forêts dépouillées de leurs feuilles, de misérables troupeaux qui, ne trouvant rien sur la terre, rongeoient des rochers arides. Mais, on remarquoit, au milieu de la Ville, les filles d'Orion, qui se présentoient en sacrifice pour le salut de leur patrie, avec un courage, qui ne se trouve point dans leur sexe; l'une présentoit la gorge à celui qui la devoit immoler; & l'autre se donnoit elle-même le coup, &, d'une main généreuse, elle perçoit un cœur généreux. On y voyoit leur pompe funebre, & les célebres bûchers, où leurs corps furent mis en cendres. Enfin, l'on voyoit sortir de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui en furent appellés Couronnes; & ces deux jeunes hommes firent revivre la maison de ces courageuses filles, après avoir rendu de grands honneurs à leurs cendres, qu'ils reconnoissoient pour leur mere. Tout cela étoit gravé à l'entour de ce vase, avec un artifice merveilleux, & le haut étoit environné de fleurs, entrelassées l'une dans l'autre, qui rendoient l'ouvrage accompli.

3.° (*a*) Enfin, Horace, dans une de ses satyres, donne le nom d'Alcon à un esclave, qui servoit du vin de l'isle de Chio, dans un repas, dont ce Poëte fait la description.

ALCYON, *Alcyon*, (*b*) Oiseau, qu'on dit avoir été consacré à Tethys. Cet Oiseau fait son nid sur la mer, ou plutôt sur le bord de la mer. Ceix & Alcyone, sa femme, furent métamorphosés en Alcyons. *Voyez* Ceix, Alcyone.

ALCYON, *ou* LA MÉTAMORPHOSE, *Alcyon*, seu *de Transformatione*, Ἀλκυών, ἢ περὶ μεταμόρφωσεως. C'est le titre, que porte un dialogue de Lucien. Il a été ainsi intitulé, à cause de la fable des Alcyons. Cet Auteur en prend sujet de parler de la Puissance divine. Mais, c'est plutôt, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne; ce qui fait douter à quelques-uns, si ce dialogue est de lui.

ALCYONE [le Marais d'], *Stagnum Alcyonium*, λίμνη Ἀλκυωνία, (*c*) étoit situé vers les sources de l'Amymone, dans le territoire de Corinthe. Les Argiens disoient que Bacchus descendit par ce Marais aux enfers, pour en retirer Sémélé; & ce chemin lui fut, dit-on, enseigné par Polymnus. Ce qui est vrai, c'est que ce Marais étoit d'une profondeur excessive, & que qui que ce soit, jusqu'au tems de Pausanias, n'en avoit pu trouver le fond, de quelque machine qu'il se fût servi pour cela. Car, Néron même fit lier des cables, bout à bout, de la longueur de plusieurs stades; & par le moyen d'un plomb, que l'on y attacha, il fit sonder le

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 8. v. 15.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 458.

(*c*) Pauf. pag. 156.

fond de ce Marais, sans qu'il fût possible de le trouver.

On en raconte encore une autre particularité, c'est que l'eau de ce Marais, qui paroissoit toujours comme dormante, tournoyoit néanmoins tellement, que quiconque eût osé y nager, n'auroit pas manqué de s'y perdre. Au reste, le circuit de ce Marais n'avoit guere plus d'un tiers de stade, & les bords en étoient pleins d'herbes & de joncs. Quant aux sacrifices nocturnes, qui s'y faisoient tous les ans à Bacchus, le même Pausanias n'a pas cru qu'il lui fût permis de les divulguer.

ALCYONE, *Alcyone*, (*a*) l'une des filles d'Atlas. Elle & sa sœur Taygete étoient représentées à Amycles en Gréce, comme étant enlevées par Jupiter & Neptune. Les filles d'Atlas sont connues sous le nom d'Atlantides. *Voyez* Atlantides.

ALCYONE, *Alcyone*, (*b*) fille d'Eole, & arrière-petite-fille de Deucalion. Cette Princesse avoit épousé Ceix, qui fut contemporain d'Hercule. Ceix, pour se délivrer du chagrin, que lui avoit causé la mort de Dédalion, son frere, & celle de sa niéce, Kioné, alla à Claros, afin de consulter l'Oracle d'Apollon. Il fit naufrage à son retour; & Alcyone en fut si affligée, qu'elle en mourut de regret, ou se précipita dans la mer, comme le prétendent Ovide & Hygin. On publia qu'ils avoient été changés, l'un & l'autre, en Alcyons.

ALCYONE, *Alcyone*. (*c*) C'étoit l'une des maîtresses de Neptune, selon S. Clément d'Alexandrie, qui en donne un nombre à ce dieu. C'est, sans doute, la même, que cette autre Alcyone, qu'on faisoit mere de Glaucus, changé en dieu marin. Pour moi, loin d'être éloigné de penser que c'est une même chose, je suis encore porté à croire que ces Alcyones, ne différent point de la princesse Alcyone, qu'on dit s'être précipitée dans la mer. *Voyez son Article.*

ALCYONÉE, *Alcyoneus*, Ἀλκυωνεύς, (*d*) l'un des plus redoutables Géans, qui entreprirent de détrôner Jupiter. Il devoit être immortel, tant qu'il demeureroit dans le lieu de sa naissance. Ce Géant s'étoit déjà distingué par d'autres entreprises; & on croit que c'étoit lui qui avoit amené d'Érythie les bœufs du Soleil. Ce qui effrayoit le plus Jupiter, c'est qu'il y avoit une tradition, qui portoit que les Géans étoient invincibles, & qu'aucun des dieux ne pouvoit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellassent quelque mortel à leur secours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune & au Soleil, de découvrir ses desseins, de-

(*a*) Pauf. pag. 142, 196.

(*b*) Ovid. Metam. L. XI., c. 11, 12. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 92, 94. Tom. VIII. pag. 44, 45.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 65, 70.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 277. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 109.

vança la Terre, qui cherchoit à secourir son fils.

Il fit venir Hercule, pour combattre avec lui. Ce Héros, à coups de fléches, terrassa plusieurs fois Alcyonée; mais, comme un autre Antée, dès qu'il touchoit la terre, il reprenoit de nouvelles forces, & se relevoit. Pallas, le saisissant au milieu du corps, le porta au-dessus du cercle de la Lune, où il expira.

D'autres disent que quand Hercule fut arrivé à l'Isthme de Corinthe, Alcyonée l'attaqua. Il tenoit une grosse pierre, qu'il avoit apportée de la mer rouge, & que douze chariots n'auroient pu porter. Il la jetta contre Hercule, qui la détourna avec sa massue; & elle écrasa vingt-quatre hommes. Hercule prenant son tems, assomma ce Géant.

ALCYONÉE, *Alcyonæa*, (*a*) prêtresse d'Argos. La vingt-sixième année de son sacerdoce fut l'époque du passage des Sicules dans l'Isle, qu'ils nommérent Sicile.

ALCYONÉE, *Alcyoneus*, Ἀλκυωνεύς, (*b*) fils d'Antigone *Gonatas*, roi de Macédoine. Après que Pyrrhus, roi d'Épire, eut été tué par une femme d'Argos, qui avoit jetté contre lui une grosse tuile, un certain Zopyre lui coupa la tête. Et dès que la nouvelle s'en fut répandue, Alcyonée vint la demander, pour la reconnoître; & l'ayant prise, il poussa à toute bride vers son pere, qu'il trouva assis avec quelques-uns de ses amis, & la jetta à ses pieds. Antigone, l'ayant regardée & reconnue, chassa son fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; &, mettant son manteau devant ses yeux, il se mit à pleurer, en se souvenant de la mort de son ayeul Antigone, & de celle de son pere Démétrius; deux exemples qu'il avoit dans sa maison, des changemens de la fortune. Après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrhus, il les mit sur le bûcher, & les fit brûler honorablement.

Bientôt après, Alcyonée ayant rencontré Hélénus, fils de Pyrrhus, en pauvre état, couvert d'un méchant manteau, le traita très-humainement, & le mena à son pere. Antigone, ravi, lui dit: » Mon fils, cette dernière » action vaut mieux que la pre- » mière; mais elle n'est pas enco- » re telle qu'elle devroit être; car, » tu ne lui as pas ôté ces mé- » chans habits, qui font plus de » honte aux vainqueurs, qu'aux » vaincus. « Alcyonée mourut avant son pere, dont la mort arriva 202 ans avant J. C.

ALDUASDUBIS, *Alduasdubis*, (*c*) fleuve de la Gaule Celtique, au païs des Séquanois. Sa source étoit dans les montagnes, qui bornoient le territoire de ces peuples. César, dans la description de leur capitale, qui est aujourd'hui Besançon, fait mention

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 76.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 406.

(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

de ce fleuve. Et c'eſt lui, qui l'appelle Alduasdubis, ou Alduadubis. Il y a des variantes ſur cette dénomination ; ce qui a pu contribuer à la faire rejetter, comme dépravée, par des Critiques. M. Dunod juge qu'elle eſt fondée ſur l'union du nom de deux rivières, dont l'une qu'il nomme Alde, ſe perd dans l'Alduasdubis, au-deſſous de Montbéliard. Il y a des Cartes, qui donnent à cette Rivière, aux environs de Porentru, le nom de Halle, ou d'Allen.

Si on n'a point interpolé celui qu'allégue M. Dunod, pour le rendre plus convenable, il ſert d'appui au texte de Céſar, qu'on n'eſt pas en droit de raturer, par la ſeule raiſon, que la dénomination d'Alduasdubis ne ſe rencontre point ailleurs. On ne voit, en effet, que celle de Dubis dans Strabon & dans Ptolémée, qui ont connu que cette Rivière ſe joint à l'Arar, ou à la Saône. Strabon s'en explique ainſi, en deux endroits ; & c'eſt une mépriſe de ſa part, de le nommer le Dubis, plutôt que l'Arar, en parlant de la ſituation de Lyon. L'Alduasdubis, ou ſimplement le Dubis, s'appelle préſentement le Doux, qui arroſe Dole, Beſançon, & autres Villes, aſſiſes ſur ſes rives.

ALÉA, *Alea*, Ἀλέα, (*a*) ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. Elle étoit ſoumiſe à la domination d'Argos ; mais elle n'en reconnoiſſoit pas moins Aléus, fils d'Aphidas, pour ſon fondateur. Cette Ville avoit trois Temples conſidérables, celui de Diane Éphéſienne, celui de Minerve Aléa, & celui de Bacchus, où l'on voyoit une ſtatue du dieu. La fête de Bacchus étoit appellée *Scieria*. Elle ſe célébroit tous les ans ; & depuis un certain Oracle de Delphes, une de leurs coûtumes étoit de fuſtiger des femmes à l'autel de ce dieu, comme on fuſtigeoit de jeunes enfans à l'autel de Diane Orthia, chez les Spartiates.

Les Anciens donnoient le nom d'Aléa au tombeau de Rhadamante, qui étoit dans le voiſinage de Thébes en Béotie. Deux Villes, l'une dans l'Eſpagne Tarragonoiſe, l'autre dans la Theſſalie, s'appelloient Aléa.

ALÉA, *Alea*, Ἀλέα, (*b*) ſurnom donné à Minerve, à cauſe du Temple qu'Aléus lui fit bâtir dans la ville de Tégée, capitale de ſon Empire. Dans la ſuite, les habitans en bâtirent un beaucoup plus grand & plus magnifique ; car, le feu prit tout d'un coup au premier, & le conſuma entièrement. Ce malheur arriva du tems que Diophante étoit Archonte à Athènes, & la ſeconde année de la 96e Olympiade, en laquelle Eupolème fut vainqueur à la courſe du ſtade. Le ſecond Temple, qui ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias, étoit le plus grand & le plus orné qu'il y eût

(*a*) Pauſ. pag. 489. Plut. Tom. I. pag. 449.

(*b*) Pauſ. pag. 528. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 53.

alors dans tout le Péloponnèse. Sa principale beauté consistoit en trois rangs de colomnes, dont les deux premiers étoient au dedans du Temple, l'un de l'ordre Dorique, l'autre de l'ordre Corinthien, & le troisième de l'ordre Ionique, qui étoit au dehors.

On croit que l'architecte de ce superbe Édifice étoit Scopas de Pâros, celui-là même, qui avoit enrichi l'ancienne Gréce de tant de belles statues, mais particulièrement l'Ionie & la Carie. Sur le fronton de devant, on voyoit la chasse du sanglier de Calydon; d'un côté, Atalante, Méléagre, Thésée, Télamon, Pélée, Pollux, Iolas, le fidele compagnon des travaux d'Hercule, les fils de Thestius, les freres d'Althée, Prothoüs & Cométes. Tous ces héros attaquoient fièrement le monstrueux animal, & le prenoient en flanc; de l'autre côté, Ancée, déjà blessé, auroit laissé tomber sa hache, s'il n'eût été soutenu par Épochus. Près de lui, on reconnoissoit Castor, Amphiaraüs, fils d'Oïclès, Hippothoüs, fils de Cercyon, petit-fils d'Agamède, & arrière-petit-fils de Stymphale, enfin, Pirithoüs. Sur le fronton de derrière, le sculpteur avoit représenté le combat de Téléphus & d'Achille, dans la plaine du Caïque.

Auguste, après la bataille d'Actium, enleva l'ancienne statue de Minerve Aléa, avec les défenses du sanglier de Calydon, pour punir les Arcadiens d'avoir porté les armes contre lui; car, tous avoient suivi le parti d'Antoine, à la réserve des seuls Mantinéens. Mais, Auguste n'est pas le premier, qui ait ainsi dépouillé les vaincus, des offrandes faites à leurs dieux; c'étoit une coûtume des plus anciennes. On voyoit à Rome, la statue de Minerve Aléa, en allant à cette place, que cet Empereur avoit fait bâtir. C'étoit une statue d'ivoire, & un ouvrage d'Endéus. Quant aux défenses du sanglier de Calydon, on dit que cet animal s'en étoit cassé une, en voulant déchirer tout ce qu'il rencontroit, chiens & chasseurs. L'autre étoit dans une chapelle de Bacchus, bâtie dans l'enceinte des jardins de l'Empereur. C'étoit une dent, longue de plus d'une demi-aune.

ALÉA, *Alea*, Ἀλέα, (*a*) nom générique, que les anciens employoient, pour exprimer tous les jeux de hazard. Ce mot signifie aussi le hazard même. Il se prenoit ordinairement pour le jeu de dez. Suétone, dans la vie de Claude, dit que cet Empereur fit un livre sur l'Aléa, ou sur les jeux de hazard.

ALECTO, *Alecto*, l'une des trois Euménides, autrement appellées Furies. *Voyez* Furies.

ALECTOR, *Alector*, Ἀλέκτωρ, (*b*) prince de Sparte, dont la fille fut mariée au fils de Ménélaüs, autre prince de la même Ville. Un fils de Magnès & de

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 336.

(*b*) Homer. Odyss. Lib. IV. v. 10. Pauf. pag. 116. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 95.

Naïs, s'appelloit Aleɛtor. Il ſuccéda à ſon pere, au royaume de Magnéſie. Il y a eu encore de ce nom, un fils d'Anaxagore, roi des Argiens, qui partagea ſes États en trois parties égales, dont il ne ſe réſerva qu'une partie. Cet Aleɛtor fut pere d'Iphis.

ALECTRYOMANTIE, *Alectryomantia*. Ce mot eſt compoſé du Grec ἀλεκτρυών, *Gallus*, un Coq, & μαντεία, *divinatio*, divination. C'étoit, en effet, une ſorte de divination, qui ſe faiſoit par le moyen d'un coq, & qui étoit en uſage parmi les Grecs. Cet art ſe pratiquoit ainſi : On traçoit un cercle ſur la terre, & on le partageoit enſuite en vingt-quatre portions, ou eſpaces égaux, dans chacun deſquels on figuroit une des lettres de l'alphabet; & ſur chaque lettre on mettoit un grain d'orge, ou de bled. Cela fait, on plaçoit au milieu du cercle, un coq fait à ce manége : on obſervoit ſoigneuſement les lettres de deſſus leſquelles il enlevoit les grains; & de ces lettres raſſemblées, on faiſoit un mot, qui formoit la réponſe à ce qu'on vouloit ſçavoir. On dit que ce fut de cette manière, que l'on chercha quel devoit être le ſucceſſeur de l'empereur Valens.

ALECTRYON, *Aleɛtryon*, jeune ſoldat, favori & confident du dieu Mars. Il fut mis en ſentinelle par ce dieu, pendant qu'il étoit avec Vénus. Mais, s'étant endormi, il fut cauſe que Vulcain ſurprit les deux amans, & découvrit aux dieux cette infamie, par le ſecours du Soleil. Mars en fut ſi piqué, qu'il métamorphoſa ſon favori en un oiſeau de ſon nom; c'eſt-à-dire, en un coq, qui garde encore la crête de l'armet qu'il avoit, lorſqu'il fut changé, & qui, ſe reſſouvenant de ſa pareſſe, n'oublie rien pour l'effacer par une vigilance reglée, en annonçant toutes les nuits le lever du ſoleil, par le battement de ſes aîles, & par ſon chant.

ALÉDIUS, *Aledius*. (*a*) Cicéron parle de cet Alédius, dans pluſieurs de ſes lettres à Atticus.

ALÉES, *Alæa*, (*b*) fêtes qu'on célébroit en Arcadie, par des jeux publics. On les appelloit ainſi de Minerve Aléa, en l'honneur de qui on les avoit établies.

ALÉES, *Alæa*, Ἀλαίαι, (*c*) ville de Béotie, dans la Gréce, qui fut détruite par Sylla, ainſi que celles d'Anthédone & de Larymne. Depuis, Sylla ſe promenant un jour ſur le bord de la mer, à Adipſe, ville d'Égypte, des Pêcheurs vinrent lui préſenter d'excellens poiſſons. Il les reçut d'abord avec joie; mais, ſi-tôt qu'il eut appris que c'étoient des Aléens, il en témoigna beaucoup de ſurpriſe. Et les Pêcheurs, auſſi étonnés que lui, ne répondirent mot. Mais, Sylla, s'étant pris de rire, les raſſura, en leur diſant qu'ils n'avoient rien à craindre. On dit que les Aléens, depuis ce tems-là, relevérent les murs de

(*a*) Cicer. ad Attic. L. XII Epiſt. 4, 22, 23.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 519. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 208.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 468.

de leur Ville, & qu'ils l'habitérent de nouveau.

ALÉGÉNOR, *Alegenor*, (*a*) Ἀλεγήνωρ. Ce prince, dont parle Homère dans son Iliade, avoit un fils, appellé Promachus.

ALEISIE, *Aleisium*, Ἀλείσιον, (*b*) ville d'Élide, dans le Péloponnèse. Du tems de Strabon, on l'appelloit Alésie. C'étoit un lieu, situé auprès d'Amphilochide, où se tenoit un marché, une fois le mois seulement. Tous ceux du voisinage s'y rendoient. La position d'Aleisie étoit sur un chemin montagneux, qui conduisoit d'Élide à Olympie. Homère en fait mention dans son Iliade.

ALEIUS [le Champ], *Campus Aleius.* (*c*) C'est un lieu, qui est placé, par Pline, dans la Syrie, vers les frontières de la Cilicie. On dit que ce lieu fut ainsi appellé, parce que Bellérophon y avoit erré tout seul, lorsqu'après avoir attiré sur lui la haine des dieux, il s'abandonna à une noire mélancolie, rongeant son cœur, & évitant la rencontre des hommes.

ALÉMANNUS, *Alemannus.* (*d*) On dit que ce fut l'Hercule des Germains. Il étoit roi des Boiens, qui le regardérent toujours comme le fondateur & le pere de leur nation. Si on s'en rapporte à Aventinus, c'est le premier roi de Germanie, dont Bérose fait mention. On ignore en quel tems il a vécu; mais, si nous en croyons Eusébe & S. Jérôme, il est le plus ancien de tous les Hercules. Quoiqu'il en soit, ce Prince étoit extrêmement brave & courageux, & avoit pris le lion pour son symbole; en quoi il a été imité par plusieurs Rois du païs. Ses sujets le mirent au nombre des dieux, après sa mort, le regardérent comme le dieu de la guerre, & l'invoquérent toujours depuis, avant que de livrer bataille, faisant retentir l'armée de ses louanges, qu'on chantoit avec une grande solemnité.

ALÉON, *Aleon*, l'un des dieux Dioscures, au rapport de Cicéron. *Voyez* Dioscures.

ALEPH, *Aleph*, est le nom de la première lettre de l'alphabet Hébreu, d'où l'on a formé l'*Alpha* des Grecs, & des Syriens. Ce nom signifie *Chef*, *Prince*, ou *Mille*. On trouve quelques Pseaumes, & quelques autres Ouvrages de l'Écriture, dont le premier verset commence par Aleph, & les versets suivans par les autres lettres de l'alphabet. Il n'y a en cela aucun mystére; mais, ces pieces s'appellent acrostiches, parce que tous les vers, ou versets, qui les composent, commencent par une lettre de l'alphabet, selon l'ordre & l'arrangement qu'elles tiennent entr'elles, dans l'ordre Grammatical.

Ainsi, dans le Pseaume *Beati immaculati in via*, les huit premiers versets commencent par Aleph, les huit suivans par Beth, & ainsi des autres. Dans les Lamen-

(*a*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 503.
(*b*) Strab. pag. 341.
(*c*) Homer. Iliad. L. VI. v. 201.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 578.

tations de Jérémie, il y a deux chapitres, dont la première strophe seulement commence par Aleph, la seconde par Beth, & ainsi de suite. Le troisième chapitre a trois versets de suite, qui commencent par Aleph, puis trois autres, qui commencent par Beth. Les Hébreux ne connoissoient point d'autres vers, ou versets acrostiches. Les Juifs se servent aujourd'hui de leurs lettres, pour marquer les chiffres. Aleph vaut un, Beth deux, &c. Mais, on ne voit pas qu'anciennement ils ayent eu le même usage.

ALES, *Ales*, Ἄλης, (*a*) fleuve du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Il couloit auprès du bois sacré d'Apollon, qui étoit à Colophon. Ce fleuve étoit, de tous les fleuves du païs, le plus renommé pour la fraîcheur de ses eaux.

ALÈSE, *Alesa*, vel *Alæsa*, Ἀλέσα, Ἀλαίσα, (*b*) ville de Sicile, qui fut bâtie, l'an 402 avant l'Ère Chrétienne, par Archonidès, chef des Erbitenses. Il choisit un lieu élevé à huit stades de distance de la mer. Mais, comme le nom d'Alèse étoit commun à plusieurs autres Villes de la Sicile, il surnomma celle-ci Archonidion de son nom même. Dans la suite, cette Ville tira de grands avantages du commerce, que le voisinage de la mer lui facilitoit, & sur tout de l'immunité, que les Romains lui accordérent; de sorte qu'elle désavoua son origine, & tint à deshonneur de n'être qu'un démembrement d'une Ville [celle d'Erbite] très-inférieure à elle. Néanmoins, il s'étoit fait, jusqu'au tems de Diodore de Sicile, beaucoup d'alliances entre les familles de ces deux Villes, & elles observoient les mêmes cérémonies dans le temple d'Apollon. Il y en a, cependant, qui prétendent que ce sont les Carthaginois, qui bâtirent Alèse, dans le tems de la paix, qui fut conclue entre Amilcar & Dénys.

Dans le voisinage d'Alèse, étoit une fontaine, dont on raconte des choses fort difficiles à croire. On a prétendu que si quelqu'un jouoit de la flûte sur ses bords, dans le tems qu'elle étoit calme, l'eau s'agitoit & bouillonnoit aussitôt, jusqu'à s'enfler au-dessus de son bassin; comme si elle eût voulu se montrer sensible à la douceur de cette harmonie.

La ville d'Alèse, dans Cicéron, est appellée Halèse; & ses habitans, dans Pline, sont nommés Halésins. Il y en a qui pensent que c'est à présent le bourg de Tosa, dans la vallée de Démona. D'autres croient que son nom moderne est Caronia.

ALÉSIE, *Alesia*, Ἀλησία, (*c*) ville de la Gaule Celtique, au païs des Mandubiens, qui étoient de la dépendance des Éduens. Selon Diodore de Sicile, elle dut sa fondation à Hercule. Ce Héros,

(*a*) Pauf. pag. 406.

(*b*) Strab. p. 266. Diod. Sicul. p. 246. Plin L. III. c. 8. Cicer. L. XIII. Epist. 33. Ptolem. L. III. c. 4.

(*c*) Diod. Sicul. p. 158. Cæs. de Bell. Gall. L. VII. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 693.

lorſqu'il paſſoit par la Celtique, voyant, dans ſon armée, quantité de gens, qui l'étoient venu trouver de leur plein gré, y bâtit une ville, qu'il appella Aléſie, nom tiré des longues courſes qu'ils avoient faites avec lui. Pluſieurs d'entre les Celtes y vinrent demeurer; & comme ils étoient en plus grand nombre, que les autres habitans, ils les obligérent de prendre leurs coûtumes. Cette Ville fut en grande réputation parmi les Celtes, qui la regardérent comme la capitale de leur païs; & elle conſerva toujours ſa liberté, juſqu'à ce que Céſar, l'ayant priſe par force, la ſoumit, avec toutes les autres Villes des Celtes, à la puiſſance des Romains.

Florus prétend qu'il la détruiſit. Cependant, les veſtiges de pluſieurs voies Romaines, qui tendent à cette Ville, ſont un témoignage qu'elle exiſtoit dans un état floriſſant, ſous les Empereurs. Et Pline nous apprend qu'on y argentoit, au feu, les ornemens des harnois des chevaux. Mais, elle étoit enſevelie dans ſes ruines, au IXe ſiécle, ſelon le moine Erric, qui nous a laiſſé en vers la vie de S. Germain d'Auxerre. Au reſte, Aléſie étoit ſituée ſur le ſommet d'une haute montagne, au pied de laquelle couloient deux rivières, qui la baignoient de part & d'autre. Sur le devant de la Ville, étoit une plaine d'environ trois mille pas de longueur. Tout le reſte étoit ceint de collines de pareille hauteur. Cette montagne ſe nomme aujourd'hui le mont Auxois.

ALÉSIE [la Terre d'], *Tellus Aleſia*, ὄυδας Ἀλήσιον. (*a*) Ce lieu étoit cher à Apollon. En effet, les Theſſaliens, après avoir long-tems aſſiégé Cereſſe, château ſitué dans le territoire de Theſpies, déſeſpérant de le forcer, envoyérent conſulter l'Oracle de Delphes, dont la réponſe fut telle: » Leuctres & Aléſie ſont des lieux » que j'aime; les filles infortu- » nées de Scédaſus, qui habitent » cet agréable canton, ſont auſſi » ſous ma protection. Quelque » jour, il ſe donnera là un combat, » qui vous coûtera bien des lar- » mes. Nul n'en aura connoiſſan- » ce, qu'après que les Doriens » auront perdu la fleur de leur » jeuneſſe, & que le moment » fatal ſera venu. Alors, je ne » réponds plus du ſort de Cereſſe; » mais, juſques-là, envain l'atta- » quera-t-on. «

ALÉSIE [le Mont], *Mons Aleſius*, ὄρος Ἀλήσιον (*b*) montagne d'Arcadie, qu'on dit avoir été été ainſi appellée, à cauſe de la vie errante de Rhéa. Aléſie, dans ce ſens, vient du Grec ἀλη, *error*, égarement. Quoiqu'il en ſoit, le ſommet de cette montagne étoit couvert d'un bois conſacré à Cérès. Au bas, étoit le temple de Neptune Hippius.

ALÉSIES, *Aleſiæ*, Ἀλεσίαι, (*c*) village de la Laconie, ſur le

(*a*) Pauſ. pag. 563.
(*b*) Pauſ. pag. 470.
(*c*) Pauſ. pag. 200.

chemin de Taigete. Ce mot, *Aléfies*, vient du Grec ἀλεῖν, *molere*, moudre. On nomma ainfi ce lieu, parce que c'eft-là, dit-on, que Mylès, fils de Lélex, trouva le premier une meule, & qu'il enfeigna aux hommes la manière de s'en fervir, pour moudre les fruits de la terre, propres à leur nourriture.

ALÉTÈS, *Aletes*, Ἀλήτης, (*a*) fils d'Hippotas, petit-fils de Phylas, & arrière petit-fils de cet Antiochus, qui eut Hercule pour pere. On dit qu'il fut nommé Alétès de la vie errante, que fon pere avoit menée. Pendant que Doridas & Hyanthidas regnoient à Corinthe, Alétès, à la tête des Doriens, alla faire la guerre aux Corinthiens. Les deux Princes abandonnérent le royaume à Alétès, contens de mener une vie privée à Corinthe ; mais, les habitans, n'ayant pas voulu fe foumettre à ce dernier, furent vaincus & chaffés de leur Ville, de forte qu'Alétès demeura paifible poffeffeur du royaume.

Enflé de ce fuccès, Alétès ne fe propofoit rien moins, que la conquête de l'Attique, lorfqu'un Oracle lui prédit qu'il remporteroit la victoire, s'il pouvoit épargner la perfonne du Roi des Athéniens. Ceux-ci, avertis de l'Oracle, perfuadérent à Codrus, leur roi, qui étoit déjà feptuagénaire, de fe dévouer pour le falut de fes fujets. A l'inftant, ce bon Roi quitte fes habits, fe déguife en bûcheron, & va chercher querelle avec un Dorien, & fe fait tuer. Les Doriens, apprenant ce malheur, fentirent qu'il n'y avoit plus rien à efpérer pour eux ; de forte qu'Alétès fit la paix avec les Athéniens. Un certain Mélas, originaire de Gonufe, petite ville au-deffus de Sicyone, s'étoit joint aux Doriens, pour affiéger Corinthe. Alétès, fous ombre d'un certain Oracle, l'envoya dans une autre partie de la Gréce ; mais, quelque tems après, fans fe mettre en peine de l'Oracle, il changea de deffein, & fit de Mélas fon compagnon de fortune & fon ami. Alétès & fes defcendans tinrent le royaume de Corinthe, durant l'efpace de cinq générations, jufqu'a Bacchis, fils de Prumnis.

ALÉTÈS, *Aletes*, Ἀλήτης, (*b*) fils d'Égifte & de Clytemneftre. Ce Prince ayant appris qu'il ne reftoit plus perfonne du fang des Atrides, fe mit en poffeffion du royaume de Mycènes ; mais, il n'en jouït pas long-tems, ayant été tué par fon coufin Orefte.

ALÉTHÈS, *Alethes*, (*c*) prince Troyen, dont le vaiffeau manqua d'être englouti fous les flots, lors de cette tempête, qu'Éole excita, pendant qu'Énée faifoit voile vers l'Italie. Aléthès n'étoit pas moins remarquable par fon grand âge, que par fa fageffe. Un jour que Nifus & Euryale fe préfentoient pour une entreprife importante : » Dieux de Troye, s'é-

(*a*) Pauf. p. 92, 323. Mém. de l'Acad. des Infc. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 205.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 327, 328.
(*c*) Virg. Æneid. L. I. v. 125. L. IX. v. 246. & feq.

» cria Aléthès, vous n'avez donc » pas résolu notre perte, & vous » ne cessez point de nous proteger, » puisque vous suscitez parmi » nous de jeunes guerriers d'un » si grand courage. « A ces mots, le Vieillard leur serre les mains, les embrasse, & mouille leurs visages de ses larmes : » Comment » payer, disoit-il, le service que » vous voulez bien nous rendre? » Votre vertu & la justice des » dieux seront les premiers au» teurs de votre digne récompen» se. Comptez ensuite sur les bien» faits du Roi, & soyez assurés » que le jeune Ascagne, son fils, » n'oubliera point un si grand » service. «

ALÉTIDES, *Aletides*, sacrifices solemnels, que les Athéniens faisoient aux manes d'Érigone, par ordre de l'Oracle d'Apollon.

ALÉTIS, *Aletis*. C'est la même qu'Érigone, fille d'Icare. *Voyez* Érigone.

ALÉTRIE, *Aletrium*, (*a*) Ἀλέτριον, ville d'Italie, dont les habitans se nommoient Alatrinates. *Voyez* Alatrinates.

ALÉTUS [M.] *M. Aletus*, (*b*) n'étoit encore que Prétorien, l'an de Rome 770. Comme il étoit arrivé cette même année en Asie un tremblement de terre, qui avoit causé de grands ravages, & qui avoit renversé jusqu'à douze Villes, M. Alétus y fut envoyé, pour examiner le dommage, & le réparer. On le chargea de cette commission, préférablement à un Consulaire, de peur que celui-ci n'eût, avec le Proconsul d'Asie, ainsi qu'il arrive entre égaux, quelque contestation, qui fût un obstacle au dessein qu'on se proposoit.

ALEUADES, *Aleuadæ*, (*c*) Ἀλευάδαι, peuples de Gréce, dans la Thessalie. Léotychide, général des Lacédémoniens, ayant marché dans cette province, il lui eût été aisé, dit Pausanias, de la conquérir, parce qu'il n'avoit jamais combattu sans remporter la victoire; mais, les Aleuades le gagnérent par des présens; &, quand il fut de retour à Sparte, on lui fit son procès; de sorte, que ne s'y croyant pas en sûreté, il alla chercher un asyle à Tégée, dans le temple de Minerve Aléa. Lorsque Xerxès fit une invasion dans la Gréce, ce furent les Aleuades, qui lui ouvrirent la Thessalie.

Diodore de Sicile nous apprend que les Aleuades, chez les Thessaliens, étoient une famille distinguée de Larisse, autant par sa noblesse, que par le mérite des sujets qui la composoient. M. Olivier, cité par M. l'abbé Terrasson, fait descendre cette famille d'Aleuas, qui descendoit lui-même d'Hercule.

Selon le même Diodore de Sicile, Alexandre de Phérès, ayant empoisonné Polydore, son frere, chef des Thessaliens, s'empara de la principauté, dont il usa avec violence, se faisant haïr par ses

(*a*) Strab. pag. 237.
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 4.
(*c*) Pauf. pag. 171, 415. Diod. Sicul. pag. 489, 517. Mém. de l'Acad. de Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag 251.

duretés & par ses injustices. Les Aleuades craignant un caractère si dangereux, cherchérent ensemble le moyen de détruire sa domination. Dans ce dessein, ils passérent en Macédoine, & persuadérent au roi Alexandre, fils d'Amyntas, de renverser le Tyran. Pendant qu'ils travailloient à cette entreprise, Alexandre de Phérès, qui en fut instruit, rassembla ses meilleures troupes, dans le dessein de porter la guerre en Macédoine. Le Roi, qui avoit auprès de lui les députés secrets de Larisse, prévint l'arrivée des ennemis, & se trouva le premier lui-même aux portes de cette capitale. Elles lui furent bientôt ouvertes par les citoyens mêmes, & il se vit maître de la ville, mais non encore de la citadelle. Il l'assiégea, peu de tems après, & l'emporta. Il passa ensuite à Cranon, ville, qu'il prit aussi, en protestant toujours aux Thessaliens qu'il leur rendroit toutes ces conquêtes. Cependant, peu soigneux de sa parole & de son honneur, il mit de fortes garnisons dans ces deux places, & les garda pour lui-même. Ainsi, le projet des Aleuades n'eut pas le succès qu'ils en attendoient. Cela se passoit 369 ans avant l'Ére Chrétienne.

Après la mort du tyran Alexandre, qui arriva onze ans après, la Thessalie fut de nouveau exposée aux cruautés de Lycophron & de Tisiphone, beaux-freres du défunt, à la mort duquel ils avoient eu beaucoup de part. Les Aleuades se déclarérent aussi contre les Usurpateurs; mais, comme ils n'étoient pas en état de s'opposer seuls à leur puissance, ils invitérent Philippe, roi de Macédoine, à les soûtenir dans leur entreprise. Philippe, à son arrivée, renversa les Tyrans, & rendit la liberté à toute la Thessalie.

ALEUROMANTIE, *Aleuromantia*, terme, qui vient du Grec, ἀλεύρον, *farina*, farine, & μαντεία, *divinatio*, divination; c'est-à-dire, que l'Aleuromantie étoit une espèce de divination, qui s'exerçoit avec de la farine; soit d'orge, soit d'autres grains. On ignore de quelle manière on disposoit cette farine, pour en tirer des présages.

ALÉUS, *Aleus*, Ἀλεός, (*a*) fils d'Aphidas, monta sur le trône d'Arcadie, à la mort d'Épytus, qui mourut de la piquure d'un serpent, sans laisser d'enfans. Aléus se maintint dans la possession des terres, qui lui étoient échues en partage. Il fit bâtir le temple de Minerve Aléa, qui se voyoit encore à Tégée, du tems de Pausanias; & cette Ville fut le siége & la capitale de son Empire. Ce Prince eut de Cléobule, sa femme, trois fils, Lycurgue, Amphidamas, & Céphée, & une fille, qui eut nom Augé. Hécatée nous apprend qu'Hercule étant venu à Tégée, eut commerce avec Augé. Aléus, informé de l'accouchement de sa fille, enferma la mere & l'enfant,

(*a*) Pauf. pag. 459, 460. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 35, 377.

dans un coffre, qu'il abandonna aux flots de la mer. Ce coffre fut porté jusqu'à l'embouchure du Caïque, & recueilli par Teuthras, homme puissant dans le païs, qui, l'ayant ouvert, fut si charmé de la beauté d'Augé, qu'il l'épousa. Après la mort d'Aléus, le Royaume vint à Lycurgue, par droit d'aînesse.

ALEXAMÈNE, *Alexamenus*, (*a*) l'un des chefs des Étoliens. Il vivoit au commencement du II[e] siécle avant la naissance de J. C. Il fut envoyé, l'an de Rome 560, à Lacédémone, contre Nabis, tyran de cette Ville. On lui donna mille fantassins & trente cavaliers, des plus braves de la jeunesse Étolienne. Le préteur Damocrite déclara à ces derniers, dans le conseil secret de la nation, qu'ils ne devoient pas s'imaginer qu'on les envoyât pour faire la guerre contre les Achéens, ni pour telle autre entreprise qu'ils pourroient s'imaginer; qu'ils se tinssent prêts à exécuter sur le champ les ordres, que leur donneroit leur Commandant, quelqu'étonnans, quelque téméraires, & quelqu'audacieux qu'ils parussent; & qu'ils se missent bien dans l'esprit, que c'étoit la seule raison pour laquelle on les avoit fait partir sous sa conduite. Après ces préliminaires, Alexamène vint trouver le Tyran, & le remplit d'abord des espérances les plus flatteuses, dans un discours qu'il lui fit.

Quand le jour, qu'il avoit résolu de faire son coup, fut arrivé, s'adressant aux cavaliers qu'il avoit amenés avec lui: » C'est » maintenant, leur dit-il, brave » jeunesse, qu'il vous faut exé» cuter le dessein pour lequel on » vous a fait venir ici avec moi. » Préparez vos courages & vos » bras à seconder les coups, que » vous m'aurez vu porter le pre» mier. Que celui, qui hésitera » à m'imiter, ou qui s'opposera » à mes efforts, sçache qu'il ne » verra jamais sa maison, ses » parens, ni ses dieux Pénates. « A cette proposition, tous furent saisis d'horreur. Ils se souvenoient des ordres qu'on leur avoit donnés, en partant, sans les expliquer. Le Tyran s'avançoit de la gauche vers la droite. Alors, Alexamène ordonna à ses cavaliers de tenir leurs lances baissées, & de ne point détourner les yeux de dessus lui. Puis, ramassant toutes les facultés de son ame, effrayée à l'approche du crime qu'il alloit commettre, il se tourna vers Nabis, qui venoit à lui, & ayant percé son cheval d'un coup de lance, il le renversa lui-même par terre.

Ses cavaliers, aussi-tôt, lui portérent tant de coups, que, malgré sa cuirasse, qui en rendit plusieurs inutiles, il fut enfin percé, & expira, avant que ceux qui étoient au centre de la bataille, pussent venir à son secours. Alexamène courut au plus vîte,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 34, 35, 36. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 158.

avec tous ses Étoliens, pour s'emparer du palais de ce Prince. Il y passa un jour & une nuit, à fouiller par tout, pour trouver ses trésors ; & les Étoliens se répandirent de toutes parts, pour piller une Ville, dont ils vouloient passer pour libérateurs. Les Lacédémoniens, outrés de se voir traités avec tant d'indignité & de mépris, reprirent courage, & se réünirent, dans le dessein de se venger. Puis, ayant couru au palais, ils y égorgérent Alexamène, qui, avec un petit nombre de gens, s'étoit mis inutilement en défense.

ALEXANDRA, *Alexandra*, Ἀλεξάνδρα (a) autrement SALOMÉ, épousa en premières noces Aristobule, surnommé Philellen ; c'est-à-dire, l'ami des Grecs. Ce Prince étant mort sans laisser d'enfans, Alexandra se maria de nouveau, & ce fut à Alexandre Jannée, son beau-frere. Elle vécut vingt-sept ans avec ce second mari. Lorsqu'elle le vit près d'expirer, devant le château de Ragaba, qu'il assiégeoit, elle lui représenta le triste état, où il la laissoit, elle & ses enfans ; parce que tous les Juifs lui avoient toujours été très-opposés. Alexandre lui répondit qu'elle célât premièrement sa mort aux soldats, jusqu'après la prise de Ragaba, secondement, que quand elle seroit arrivée à Jérusalem, elle fît venir les principaux des Pharisiens, dont le pouvoir étoit très-grand parmi les Juifs, soit pour rendre odieux ceux qu'ils haïssoient, soit pour leur concilier l'estime & l'amitié des peuples.

Alexandra suivit le conseil de son mari ; & lorsque les Pharisiens furent venus, elle leur déclara qu'elle ne vouloit rien faire, que de leur aveu & par leur avis. Gagnés par ces marques de déférence, ils commencérent à louer publiquement le Roi comme un Prince qui avoit gouverné dans la justice, & qui méritoit que tout le peuple s'intéressât à l'honorer, & à lui faire des funérailles magnifiques. Le peuple entra aisément dans la pensée des Pharisiens, & jamais Roi ne fut enterré plus somptueusement, que le roi Alexandre Jannée. Ce Prince, en mourant, avoit laissé deux fils, Hircan & Aristobule, & avoit donné à la reine Alexandra, la régence du Royaume. Ainsi, elle gouverna paisiblement & heureusement, parce qu'elle avoit toujours paru désapprouver les choses, que le Roi, son mari, avoit faites contre le peuple. Du reste, elle n'avoit proprement que le nom de Reine, & les Pharisiens gouvernoient véritablement sous son nom. Elle ne laissoit pas de faire certaines choses importantes de son chef, & elle entretenoit un grand nombre de soldats à sa solde ; en sorte qu'elle étoit redoutable à tous ses voisins, & qu'elle se faisoit donner des ôtages de leur part.

Sous le gouvernement de cette Princesse, tout le païs étoit en

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 462. & seq.

paix. Nul ennemi du dehors ne troubloit la tranquillité du peuple. Les Pharisiens furent les seuls, qui y causérent du trouble, en demandant à la Reine, qu'elle vengeât la mort des huit cens hommes, que le roi Alexandre Jannée avoit crucifiés, & qu'elle leur livrât ceux qui l'avoient porté à cette action d'inhumanité. Ils firent d'abord égorger un nommé Diogène, & après celui-là un autre; en sorte qu'il n'y avoit plus d'assurance pour la vie d'aucun des amis d'Alexandre. Enfin, un jour, les premiers de la cour, & ceux qui avoient servi dans les armées sous le feu Roi, vinrent au palais, ayant à leur tête Aristobule, & témoignant assez que ce qui se passoit, ne leur plaisoit nullement. Ils demandérent à la Reine, que si on ne vouloit point avoir de considération pour leurs anciens services, qu'au moins on leur permît de se retirer, & de mettre leur vie à couvert des vexations des Pharisiens. Aristobule, fils d'Alexandra, fit éclater, sur tous les autres, son mécontentement, & parla à sa mere, avec beaucoup de véhémence.

La Reine, ne sçachant quel autre parti prendre, distribua ces anciens officiers dans différentes forteresses du païs; mais, elle n'en mit point dans les châteaux de Hircanion, d'Alexandrion, & de Maqueronte, où elle avoit déposé ce qu'elle avoit de plus précieux. Quelque-tems après, Alexandra envoya son fils Aristobule, du côté de Damas, avec des troupes, contre Ptolémée Mennéus, qui incommodoit fort cette Ville. Mais, Aristobule revint sans avoir rien fait de mémorable. Après cela, Tigrane étant venu pour assiéger Ptolémaïde, Alexandra lui envoya des Ambassadeurs, avec de grands présens, pour le prier de ne rien entreprendre contre ses États. Tigrane promit d'avoir égard aux prieres de la Reine.

Enfin, Alexandra étant tombée dangereusement malade, Aristobule crut devoir saisir cette occasion, pour exécuter le projet, qu'il méditoit depuis long-tems, & sortit dès la nuit, accompagné d'un seul serviteur. Le lendemain, quand il fut jour, & que l'on sçut qu'Aristobule étoit absent, la Reine se douta qu'il étoit allé pour faire quelque entreprise, & elle fut confirmée dans son sentiment, lorsqu'il vint courier sur courier, pour lui dire que la plûpart des forteresses s'étoient rendues, les unes après les autres, à Aristobule. Ces nouvelles la jettérent dans une grande consternation. On commença donc à se saisir de la femme & des enfans d'Aristobule, qu'il avoit laissés à Jérusalem, & on les garda dans la forteresse, qui étoit jointe au Temple. Cependant, Aristobule se rendit maître, en très-peu de tems, de vingt-deux forteresses; & il se vit bientôt à la tête d'un grand nombre de troupes, qui s'étoient volontairement rangées auprès de lui. Hircan, son frere, & les premiers de la nation, vinrent trouver la Reine, pour la prier de mettre quelque ordre aux affaires,

Mais, la défaillance où elle se trouvoit, ne lui permettoit plus de penser à la guerre. Elle mourut peu de tems après, à l'âge de soixante-treize ans, après une régence de neuf ans, l'an 65 avant J. C.

(a) Il y a eu plusieurs autres Princesses du nom d'Alexandra. 1.° Une fille d'Aristobule. Philippion, fils de Ptolémée Mennéus, épris d'amour pour elle, voulut l'épouser. Son pere, lui-même, ne pouvant résister aux attraits d'Alexandra, tua son fils, & prit sa belle-fille pour femme.

(b) 2.° Une autre, fille d'Hircan, grand sacrificateur, laquelle épousa Alexandre, fils du roi Aristobule, & petit-fils d'Alexandre Jannée. Cette Princesse en eut un fils & une fille, tous deux d'une excellente beauté, Mariamne, femme du Grand Hérode, & Aristobule, qui fut décoré de la souveraine sacrificature. Hérode ayant fait mourir Hircan, mit en sa place un prêtre de Babylone, nommé Ananel. Alexandra en fut si outrée, qu'elle écrivit à Cléopâtre, femme, ou plutôt maîtresse de Marc-Antoine, pour la prier de demander à ce fameux Romain, le Pontificat pour son fils Aristobule; ce qui fut accordé. Mais, Hérode, pour punir Alexandra, de s'être adressée à Antoine, lui commanda de demeurer dans le palais, & de ne se mêler d'aucune affaire. Elle étoit observée de si près, qu'elle ne pouvoit, ni rien faire, ni rien dire, qui ne lui fût aussi-tôt rapporté.

Alexandra, indignée de se voir ainsi réduite à une espèce de captivité, écrivit à Cléopâtre, pour s'en plaindre. Cléopâtre lui fit dire qu'elle tâchât de se retirer en Égypte, avec son fils Aristobule; & qu'elle les y recevroit très-volontiers. Alexandra fit donc préparer deux bières, ou deux cercueils, un pour elle, & l'autre pour son fils. Elle donna ordre à ses gens de porter ces deux cercueils dans un vaisseau, qui les attendoit en mer. Mais, un esclave d'Alexandra découvrit cette intrigue à Hérode. Et Hérode la fit arrêter, avec son fils, dans le moment qu'on les portoit dans ces deux cercueils. Il ne lui fit toutefois souffrir aucun mauvais traitement, craignant que Cléopâtre n'en témoignât du ressentiment, & ne lui rendît quelque mauvais office auprès de Marc-Antoine. Mais, pour Aristobule, il le fit noyer dans un bain, à Jéricho. Alexandra feignit de croire que sa mort étoit l'effet du hazard, attendant que l'occasion se présentât d'en tirer vengeance.

Elle écrivit à Cléopâtre, ce qui s'étoit passé, & le danger où elle étoit tous les jours de perdre la vie. Cléopâtre en fut touchée, & elle ne cessa de solliciter Antoine, à venger la mort de ce jeune Prince, qu'elle ne l'eût engagé à mander Hérode, pour venir devant lui se justifier du crime dont

(a) Joseph de Antiq. Judaïc. pag. 480.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 512. & seq.

on l'accusoit. Hérode y alla; mais il sçut tellement gagner Antoine par ses présens, qu'il n'écouta plus Cléopâtre, & qu'il déclara qu'Hérode, étant Roi des Juifs, n'avoit à rendre compte à personne de ses actions. De retour à Jérusalem, il fit mourir Mariamne. Et Alexandra, sa mere, craignant un pareil sort, feignit d'approuver sa mort. Lorsqu'on la conduisoit au supplice, Alexandra la chargea d'injures, & voulut même se jetter à ses cheveux. Tous les assistans regardérent cela comme une lâcheté, & une foiblesse dignes de mépris. Cependant, la douleur qu'Hérode conçut de la mort de Mariamne, le fit tomber dans une maladie, dont il faillit de mourir. Alexandra, le croyant à l'extrêmité, sollicita les Gouverneurs des deux forteresses, qui étoient dans Jérusalem, à les lui remettre, ainsi qu'aux enfans qu'Hérode avoit eus de Mariamne, de peur que si le Roi venoit à mourir, d'autres ne s'en saisissent. Les Gouverneurs, qui n'aimoient pas Alexandra, donnérent aussi-tôt avis à Hérode de ce qui s'étoit passé; & ce Prince récrivit sur le champ qu'on la fit mourir; ce qui fut exécuté l'an 24 avant J. C.

(a) 3.° Une autre, fille de Phazaël & de Salampsone. Elle avoit trois freres, Antipater, Hérode, Alexandre, & une sœur, appellée Cypron, qui fut mariée à Agrippa, fils d'Aristobule. Pour elle, on lui fit épouser Timias, de l'isle de Cypre, homme d'une naissance illustre. Elle mourut sans enfans.

(b) 4.° Une Dame Romaine, fille d'Avidius Cassius, qui se souleva contre Marc-Aurèle. Après la mort de ce rebelle, Alexandra, avec son mari, eut la liberté d'aller par tout, où elle voudroit. De tous ses freres & sœurs, il n'y eut qu'Héliodore, qui fut arrêté. L'Empereur ayant excepté de la confiscation, qu'on avoit faite des biens d'Avidius Cassius, les bijoux en or, en argent, & en pierreries, en donna une partie à Alexandra.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, nom commun à plusieurs Princes, qui ont regné en différens païs, & à plusieurs autres personnages célebres. Au reste, ce mot *Alexandre*, selon D. Calmet, peut signifier: *Qui aide les hommes, ou qui les protege, contre la violence des autres hommes.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (c) Cet Alexandre, est plus connu sous le nom de Pâris. *Voyez* Pâris. On dit que Eurysthée avoit un fils, qui prit le nom d'Alexandre.

ROIS DE MACÉDOINE, du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE I. *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (d) fils d'Amyntas I, roi de Macédoine, succéda

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 627, 628.
(b) Crév. hsti. des Emp. T. IV. p. 434.
(c) Plut. Tom. I. pag. 16.
(d) Just. L. VII. c. 2, 3, 4. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 142, 143, 222, 223. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 238.

à son pere, vers l'an 506 avant J. C. C'étoit un Prince, que la nature prit soin d'orner de tant de beaux talens, qu'il disputa le prix de tous les divers combats des jeux Olympiques, & en remporta même plusieurs. Lorsqu'il se présenta la première fois, ses concurrens, sans aucun respect pour sa qualité, s'opposérent d'abord à sa réception, le regardant comme Macédonien, & par conséquent comme barbare, & comme étranger à leur égard; en sorte qu'il ne put se faire agréer de ceux qui présidoient à ces jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme, qu'il étoit Argien d'origine, & non Macédonien.

Plusieurs Seigneurs de Perse, étant venus en ambassade vers Amyntas, quelques années avant sa mort, le Roi leur fit tout l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils démandérent, vers la fin qu'on fit venir les Dames; ce qui étoit contre l'usage du païs. Cependant, le Roi n'osa le leur refuser. Échauffés par le vin, & se croyant tout permis, comme dans leur païs, ils gardérent peu de mesures à l'égard de ces Princesses. Alexandre n'avoit pu voir, sans une extrême indignation, la manière dont on avoit traité sa mere & ses sœurs. Il les fit sortir de la sale, sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut aussi la précaution de faire retirer le Roi, son pere. Dans l'intervalle, il fit habiller, en femmes, de jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Quand les prétendues Dames furent rentrées, & que les Députés se mirent en état de les traiter, comme ils avoient déjà fait auparavant, alors, les poignards furent tirés, & l'on fit main-basse sur les Seigneurs Persans, & sur toute leur suite, sans qu'un seul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suse, & l'on y nomma des Commissaires, pour en informer. Mais, Alexandre, à force de présens, étouffa l'affaire, & elle n'eut point de suites.

Alexandre I, l'an 479 avant l'Ére Chrétienne, fut envoyé, de la part de Mardonius, gendre de Darius, roi de Perse, avec plusieurs Seigneurs Persans, à Athènes. Il en exhorta les habitans, en son nom & comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à une puissance aussi formidable, que celle des Perses, & qui étoit infiniment supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avoient aussi, de leur côté, envoyé des Députés à Athènes, pour en détourner l'effet. Ils assistoient à l'audience. Après qu'Alexandre se fut tu, ils prirent la parole, en s'adressant aux Athéniens, & les exhortérent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Gréce. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le discours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un tyran, qui parloit en faveur d'un

tyran ; mais qu'il ſembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adreſſoit, s'étoit montré, en toute occaſion, le plus zèlé défenſeur de la liberté commune. Ce diſcours & les diſpoſitions peu favorables des Athéniens, rendirent la députation d'Alexandre inutile.

Ce Prince dut aux ſoins de Bubarès, général des Perſes, & ſon beau-frere, non ſeulement la paix dont il jouït pendant tout le regne de Darius, mais encore l'amitié de Xerxès, qui lui donna tout le païs, qui s'étendoit depuis le mont Olympe, juſqu'au mont Hémus, après que, comme un torrent impétueux, il eut inondé toute la Gréce. La libéralité du Roi de Perſe ne fit pourtant pas ſeule tout l'agrandiſſement du royaume d'Alexandre. Il en pouſſa lui-même les bornes encore plus loin, par ſa valeur. Il mourut 464 ans avant J. C. Son ſceptre, après avoir paſſé par les mains de quelques autres Rois, arriva enfin en celles d'Amyntas, fils de Ménélas, ſon frere.

ALEXANDRE II. *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (a) fils d'Amyntas II, monta ſur le trône de Macédoine, l'an 369 avant J. C. Il avoit deux freres, Perdiccas & Philippe. Ce Prince ne ſe vit pas plutôt couronné, qu'impatient de faire la paix, il l'acheta des Illyriens, & leur donna en ôtage ſon frere Philippe, qu'il envoya enſuite, en cette même qualité, chez les Thébains, avec leſquels il s'étoit auſſi reconcilié. Ce fut là le premier effet de la fortune de Philippe, qui, pendant le cours de trois années, que ſon engagement le retint à Thébes, eut le tems d'y cultiver les ſemences de vertu, que la nature avoit miſes dans ſon ame, & de faire, dès ſes plus jeunes ans, l'apprentiſſage de tous les arts, néceſſaires à un grand Homme, dans une Ville pleine alors de la ſévere diſcipline des Anciens, & dans la maiſon même d'Épaminondas, grand Philoſophe & grand Capitaine.

Peu de tems après, quelques Citoyens des plus conſidérables de Lariſſe, ville de Theſſalie en Gréce, & qu'on appelloit Aleuades, cherchérent, enſemble, le moyen de détruire le tyran Alexandre de Phérès. Dans ce deſſein, ils paſſérent en Macédoine, & perſuadérent à Alexandre de renverſer le Tyran. Pendant qu'ils travailloient à cette entrepriſe, Alexandre de Phérès, qui en fut inſtruit, raſſembla ſes meilleures troupes, dans le deſſein de porter la guerre en Macédoine. Le Roi, qui avoit auprès de lui les Députés ſecrets de Lariſſe, prévint l'arrivée de l'ennemi, & ſe trouva le premier lui-même aux portes de cette capitale. Elles lui furent bientôt ouvertes, par les Citoyens mêmes ; & il ſe vit maître de la Ville, mais non encore de la Citadelle. Il l'aſſiégea peu de tems après, & l'emporta.

(a) Diod. Sicul. pag. 488, 489, 510. Juſt. Lib. VII. cap. 4, 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III, pag. 375.

Alexandre passa ensuite à Cranon, ville qu'il prit aussi, en protestant toujours aux Thessaliens qu'il leur rendroit toutes ces conquêtes. Cependant, peu soigneux de sa parole & de son honneur, il mit de fortes garnisons dans ces deux places, & les garda pour lui-même.

Tels sont les principaux événemens du regne d'Alexandre II, qui fut de courte durée, puisque un an après qu'il eut été élevé à la dignité Royale, il fut tué, en trahison, par Ptolémée Alorites, qui, selon les uns, étoit son beau-frere, & selon d'autres, un fils bâtard d'Amyntas II. Ce Fratricide occupa ensuite, pendant trois ans, le trône de Macédoine.

ALEXANDRE III. *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) surnommé le Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, & d'Olympias, fille de Néoptolème, fils d'Alcétas, roi des Molosses, naquit à Pella, capitale du Royaume de son pere, la première année de la 106e Olympiade, 356 ans avant J. C. C'étoit une chose généralement reçue pour constante, qu'Alexandre, du côté de son pere, descendoit d'Hercule par Caranus, & que du côté de sa mere, il descendoit d'Achille, par Néoptolème. On dit que Philippe, encore très-jeune, étant à Samothrace, fut initié aux mystéres de cette Isle, avec Olympias, qui étoit encore enfant; que ce fut là qu'il devint amoureux de cette Princesse, qui étoit orpheline de pere & de mere; & qu'il l'obtint, enfin, en mariage de son frere Arymbas. La nuit qui précéda celle, où les mariés devoient être enfermés ensemble dans leur chambre nuptiale, Olympias songea qu'elle entendoit un furieux tonnere; que la foudre tomba sur son ventre; que de ce coup il s'alluma un grand feu; & que ce feu s'étant partagé en plusieurs brandons, qui se répandirent de côté & d'autre, se dissipa & s'évanouit. Et Philippe, quelque tems après son mariage, songea qu'il cachetoit d'un anneau le ventre de la Reine, & que la gravure de cet anneau étoit un lion.

Tous les Devins tenoient ce songe pour fort suspect, & disoient qu'il avertissoit Philippe de prendre garde de fort près à sa femme, & de veiller à sa conduite. Il n'y eut qu'Aristandre de Telmèse, qui dit que ce songe marquoit seulement que la Reine étoit grosse, & qu'elle accoucheroit d'un fils, qui seroit très-courageux, & qui tiendroit de la nature du lion. On dit aussi qu'on avoit vu quelquefois, dans le lit d'Olympias, un grand serpent étendu auprès d'elle.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 664, 665. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 555, 562, 566, 567. *& seq.* Pauf. pag. 17, 243. *& alib. pass.* Just. L. XI. c. 1, 2. *& seq.* L. XII. c. 1, 2, 3. *& seq.* Q. Curt. Hist. Alex. Magn. Suid. T. I. p. 157. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 466, 467, 548. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 415, 416. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 127. Tom. IX. p. 365, 366, 417. Tom. XII. pag. 341, 347. Tom. XVI. pag. 241, 242. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 544.

On conte encore la chose d'une autre manière. On assure que toutes les femmes de ces quartiers-là étoient, de tems immémorial, sujettes à être saisies de l'esprit d'Orphée, & de la fureur divine, qui s'emparoit des Bacchantes aux Orgies de Bacchus; que de-là, on les appelloit Clodones & Mimallones; c'est-à-dire, furieuses; qu'elles couroient avec de grands cris; & qu'elles faisoient plusieurs choses, semblables à celles, que faisoient les femmes Hédoniennes & Thraciennes, qui habitoient autour du mont Hémus. Or, Olympias étoit plus adonnée, que toutes les autres, à ces sortes de superstitions; &, se mettant souvent à la tête de ces furieuses & de ces enthousiastes, elle les promenoit d'une manière plus étrange & plus effroyable; car, elle traînoit après elle, dans les chœurs de ces Bacchantes, de grands serpens privés, qui, se glissant souvent hors des corbeilles, & des vans mystiques, où on les portoit, & s'entortillant autour des thyrses de ces femmes, & de leurs couronnes, épouvantoient les assistans.

Cependant, Philippe, après son songe, ayant envoyé à Delphes, Chéron de Mégalopolis, on prétend qu'il lui rapporta un Oracle de la part du dieu, qui lui ordonnoit d'offrir des sacrifices à Jupiter Ammon, & d'honorer particulièrement ce dieu. On ajoûte qu'il perdit un œil, & justement celui qu'il avoit mis au trou de la porte, & dont il avoit vu ce dieu couché avec sa femme, sous la forme d'un serpent.

Olympias, au rapport d'Eratosthène, lorsqu'elle envoya son fils Alexandre à l'armée, lui découvrit à lui seul le secret de sa naissance, & l'exhorta sur cela, à n'avoir que des pensées dignes du fils d'un si grand dieu. D'autres assurent qu'elle rejettoit ces contes comme une impiété, & qu'elle disoit d'ordinaire : *Alexandre ne cessera-t-il donc jamais de me mettre mal avec Junon.*

Alexandre vint au monde le sixième jour du mois d'Août, que les Macédoniens appelloient *Loüs;* & ce même jour-là, le temple de Diane d'Éphèse fut brûlé, & réduit en cendres. Sur quoi Hégésias de Magnésie fit une réflexion si froide, selon Plutarque, qu'elle auroit suffi, pour éteindre cet embrasement; car, il dit qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là, Diane étoit occupée aux couches d'Olympias, pour faciliter la naissance d'Alexandre.

Tous les Mages, qui se trouvérent alors à Éphèse, frappés de cet incendie, & le prenant pour un signe d'un plus grand malheur, couroient par toutes les rues, en se frappant le visage, & en criant que ce jour-là avoit enfanté à l'Asie, le plus grand de tous les fléaux, & le malheur le plus épouvantable. Et, le même jour, il arriva trois couriers à Philippe, qui venoit de prendre la ville de Potidée. Le premier lui apportoit la nouvelle, que les Illyriens avoient été défaits, dans une grande bataille, par son lieutenant

Parménion ; le second, qu'il avoit remporté le prix de la course des chevaux de selle, aux jeux Olympiques ; & le troisième, que la Reine étoit accouchée d'un fils.

Toutes ces grandes nouvelles, arrivées en même-tems, lui causérent une extrême joie, comme on peut penser ; mais, les Devins augmentérent infiniment cette joie, & lui firent concevoir de grandes espérances, en lui déclarant qu'un enfant, né dans le tems de ces trois victoires, seroit invincible.

Un jour, des Ambassadeurs du roi de Perse, étant arrivés à la cour, pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut, & les traita avec tant de bonté & de politesse, & leur fit si bonne chere, qu'ils en furent charmés. Mais, ce qui les surprit plus que toutes choses, c'est qu'il ne leur fit aucune question, ni puérile, ni petite ; car, en s'entretenant avec eux, il leur demandoit les distances des lieux, quel chemin il falloit tenir pour monter en Asie. Et, les interrogeant sur le Roi même, il leur demandoit quel il étoit envers ses ennemis, & en quoi consistoient principalement la force & la puissance des Perses ; de sorte que ces Ambassadeurs ne pouvoient se lasser de l'admirer, & qu'ils étoient convaincus que toute la grande habileté de Philippe n'étoit rien, au prix de la vivacité, de la vaste étendue d'esprit de son fils, & de ses grandes vues. Aussi, toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle, que Philippe avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, il n'en paroissoit pas fort joyeux, & disoit aux jeunes enfans, qui étoient élevés avec lui : *Mes amis, mon pere prendra tout, & ne me laissera rien de beau, d'éclatant, & de mémorable, que je puisse faire avec vous.* Car, comme il ne recherchoit, ni la volupté, ni les richesses, mais la vertu & la gloire, il estimoit que plus l'Empire, que son pere lui laisseroit, seroit grand, moins il auroit d'occasions d'exercer son courage, & de l'étendre lui-même par ses exploits. Et, dans la pensée que son pere acheveroit de consommer tout ce qu'il y avoit de plus grand, il souhaitoit, non de vivre dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs, mais de recueillir un Empire, où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner, & beaucoup de gloire à acquérir.

Il y avoit, auprès de lui, plusieurs Gouverneurs & Précepteurs, qui étoient chargés du soin de son éducation. Tous ces gens là avoient au-dessus d'eux Léonidas, qui étoit parent de la Reine, & d'une grande austérité de mœurs.

Un certain Philonicus de Thessalie, ayant amené à Philippe, un cheval, nommé Bucéphale, qu'il vouloit lui vendre treize talens, le Roi, avec ses Courtisans & ses Écuyers, descendit dans la plaine, pour le faire essayer. Ce cheval parut très-difficile ; & les Écuyers assurérent qu'on ne pou-

voit espérer de s'en servir, parce qu'il ne vouloit pas souffrir qu'on le montât, qu'il ne pouvoit supporter la voix de personne, & qu'il se cabroit, dès qu'on l'approchoit. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche & si indomptable, commanda qu'on le remenât. Alexandre, qui étoit présent, entendant cet ordre, dit : » Quel cheval ils » perdent-là, parce qu'ils ne » sçauroient s'en servir, faute de » hardiesse & d'expérience ! « Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord ; mais, comme Alexandre répéta plusieurs fois la même chose, & qu'il parut véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, il lui dit : » Jeune » homme, tu reprends tes an- » ciens, comme si tu en sçavois » plus qu'eux, & que tu pusses » mieux qu'eux, te servir de ce » cheval. Oui, sans doute, Sei- » gneur, je m'en servirois mieux » qu'eux, répondit le Prince. » Mais, si tu ne t'en sers pas » mieux, répartit Philippe, que » payeras-tu pour la peine de » ta folle témérité ? Je payerai » le prix du cheval, répondit » Alexandre. «

Cette réponse vive fit rire toute l'assemblée ; & le Roi & le Prince étant convenus que celui qui perdroit, payeroit treize talens, ce qui étoit le prix du cheval, Alexandre s'approcha de ce cheval, prit les rênes, & lui tourna la tête au soleil. Il avoit remarqué, sans doute, que ce qui l'effrayoit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre, qu'il voyoit tomber devant lui, & se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Pendant qu'il le vit encore plein de colère, ronfler & souffler de toute sa force, il le caressa tout doucement de la voix & de la main. Ensuite, prenant adroitement son tems, il laissa tomber son manteau à terre, & s'élançant légerement, il sauta dessus, & lui tint d'abord la bride haute, sans le frapper ni le tourmenter. Quand il vit que sa férocité étoit domptée, qu'il n'étoit plus si furieux, ni si menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à courir, il lui baissa la main, & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuyant les talons.

D'abord, Philippe & toute sa cour étoient dans des transes mortelles, & gardoient un profond silence. Mais, quand le Prince, après avoir fourni sa carrière, revint la tête haute, tout fier, & plein de joie d'avoir réduit ce cheval, qui avoit paru si indomptable, tous les courtisans se mirent à lui applaudir & à le féliciter ; & l'on assure que Philippe versa des larmes de joie ; & que l'embrassant, après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre Royaume, qui soit plus digne de toi ; car, la Macédoine est trop petite.* Ayant remarqué qu'il étoit d'un naturel inflexible, qui ne cédoit jamais à la force ; mais qu'on le ramenoit aisément au devoir par la raison, il tâcha lui-même, en toutes choses, de le persuader, plutôt que de le contraindre.

Comme il ne se fioit pas trop du soin de ses études & de son éducation, à tous les maîtres qu'il avoit mis auprès de lui, pour lui enseigner la Musique & les Belles Lettres, croyant que cette instruction étoit au-dessus de leurs forces & de leur portée, & qu'elle demandoit, pour se servir des termes de Sophocle, plusieurs mords & plusieurs timons, il fit venir Aristote, le plus célebre & le plus sçavant de tous les Philosophes. Alexandre voulut apprendre de ce nouveau maître, non seulement la morale & la politique, mais aussi les autres sciences les plus secrétes, qu'on appelloit Acroamatiques & Époptiques, & qu'il ne communiquoit point au commun des hommes. Etant déjà passé en Asie, & ayant appris qu'il avoit publié des Écrits, où il traitoit de ces sciences, il lui écrivit une lettre très-forte, où il le blâmoit ouvertement, pour l'intérêt de la Philosophie. Aristote, pour consoler son ambition, & pour se justifier en même-tems, lui fit réponse qu'il avoit publié ces traités, sans les publier.

Dans les commencemens, Alexandre n'admiroit qu'Aristote; & comme il le disoit lui-même, il n'avoit pas moins d'amour pour lui, que pour son propre pere, parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, & qu'il avoit reçu de l'autre la bonne vie. Dans la suite, cet amour se réfroidit; & il l'eut pour suspect, non pas jusqu'à lui faire aucun mal; mais, ses caresses n'étant plus si fréquentes, ni si accompagnées de ces marques excessives d'affection, faisoient assez voir l'éloignement qu'il avoit pour lui. Ce réfroidissement ne bannit point de son ame l'amour de la Philosophie, qu'il avoit, pour ainsi dire, sucée avec le lait, & dans le sein de laquelle il avoit été élevé. Au contraire, cette passion se fortifia toujours en lui, comme le témoignent les honneurs qu'il fit à Anaxarque, les cinquante talens qu'il envoya à Xénocrate, & le grand cas qu'il fit toujours de Dandamis & de Calanus.

Pendant que Philippe faisoit la guerre aux Byzantins, Alexandre, qui n'avoit alors que seize ans, laissé seul régent du royaume, & maître du sceau royal, subjugua les Médares, qui s'étoient révoltés; & ayant pris leur ville d'assaut, il en chassa ces Barbares, y établit des peuples, mêlés de plusieurs nations, & nomma la ville Alexandropolis. Il se trouva à la bataille de Chéronée, que son pere donna contre les Grecs; & on dit qu'il enfonça le premier le bataillon des Thébains, appellé Sacré.

Tant de grandes choses donnoient à Philippe une extrême tendresse pour son fils, jusques là, qu'il étoit ravi d'entendre les Macédoniens appeller Alexandre le Roi, & l'appeller lui simplement le Général. Mais, les troubles, que ses nouvelles noces & ses amours causérent dans sa maison, la jalousie des femmes entraînant & partageant tout le Royaume, excitérent, entr'eux,

de grandes plaintes, & de grandes divisions, que la mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colère & vindicative, fomenta encore, & rendit beaucoup plus grandes, en irritant Alexandre contre son pere.

Attale donna à ce jeune Prince une grande occasion de faire éclater son ressentiment aux noces de Cléopâtre, que Philippe épousa toute jeune, étant devenu, malgré son âge, éperdument amoureux de cette Princesse; car, Attale, qui étoit l'oncle de la mariée, s'étant enivré dans le festin, exhorta les Macédoniens à demander aux dieux, que Philippe pût avoir de Cléopâtre un légitime héritier de son royaume. Alexandre, piqué de cet outrage, lui dit: *Eh quoi, scélérat, me prends-tu donc pour bâtard?* il lui jetta, en même-tems, à la tête, la coupe qu'il avoit à la main. Aussi-tôt, Philippe, qui étoit à une autre table, se leve furieux, & va contre lui l'épée au poing; mais, par bonheur pour l'un & pour l'autre, la colère dont il étoit transporté, & les fumées du vin, le firent tomber. Alexandre l'insultant & le brocardant sur sa chûte: » Macédoniens, dit-il, voilà cet homme, qui se préparoit à passer d'Europe en Asie; il n'a pu passer d'une table à l'autre, sans se laisser cheoir. « Après cette insulte, faite dans la débauche & dans la chaleur du vin, il prit sa mere Olympias, à qui on faisoit un si grand affront, & l'ayant menée en Épire, il alla passer quelque tems chez les Illyriens.

Il n'y avoit pas bien long-tems qu'il avoit été rappellé à la cour de Macédoine, lorsque Pausanias ayant reçu le plus grand de tous les outrages, par le commandement d'Attale & de Cléopâtre, & n'en ayant pu obtenir justice, assassina Philippe, qui avoit refusé de le venger. Olympias fut d'abord accusée d'avoir eu la plus grande part à ce meurtre, en incitant & poussant ce jeune homme, que la colère & un violent desir de vengeance n'animoient que trop. Alexandre même ne fut pas entièrement exempt de soupçon. Car, on dit que Pausanias l'ayant rencontré, un moment après qu'il eut reçu cet affront, & lui en faisant des plaintes très-amères, Alexandre lui cita ce passage de la Médée d'Euripide: *L'époux, l'épouse, & celui qui l'a donnée, doivent être les victimes de ton ressentiment.* Cependant, il fit rechercher & punir très-sévérement les complices de la conjuration, & fut très-fâché contre sa mere Olympias, de ce que, pendant qu'il étoit absent, elle s'étoit cruellement vengée de Cléopâtre.

Alexandre n'avoit que vingt ans, quand il parvint à l'Empire; & il trouva d'abord son royaume déchiré par des envies, des haines, des querelles, & environné de dangers de tous côtés. Car, les nations Barbares, même les plus voisines de la Macédoine, ne pouvoient supporter ce joug

étranger, & soupiroient après leurs Rois naturels. Les Macédoniens conseilloient donc à Alexandre d'abandonner la Gréce, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force, de faire revenir par la douceur les Barbares, qui avoient pris les armes, & de flatter, pour ainsi dire, ces commencemens de révoltes & de nouveautés. Mais, il n'écouta point ces conseils timides. Il prit, au contraire, le parti de tirer la sûreté & le salut de ses affaires, de l'audace & de la magnanimité, persuadé que, s'il mollissoit en la moindre chose, & qu'il rabaissât tant soit peu cette hauteur de courage, tout le monde viendroit lui mettre le pied sur la gorge. Il appaisa donc très-promptement les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence son armée jusques sur les bords du Danube, où il défit, dans un grand combat, Syrmus, roi des Triballes.

Quelque-tems après, ayant appris que les Thébains s'étoient révoltés, & que les Athéniens étoient entrés dans cette ligue, il voulut leur faire voir qu'il étoit homme. Il passa donc d'abord le détroit des Thermopyles, & dit à ceux qui l'accompagnoient: » L'orateur Démosthène, dans ses » Oraisons, m'a appellé enfant, » pendant que j'ai été en Illyrie » & dans le païs des Triballes. » Il m'a appellé jeune homme, » quand j'ai été en Thessalie. Il » faut donc lui montrer, au pied » des murailles d'Athènes, que » je suis homme fait. «

Quand il fut devant les murs de Thébes, il voulut donner le tems aux Thébains de se repentir. Il demanda seulement qu'on lui livrât Phœnix & Prothutes, les deux principaux auteurs de la révolte. Cela lui ayant été refusé, il prit & ruina la Ville. Il conserva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit d'hospitalité avec les Macédoniens, aux descendans de Pindare, & à ceux qui s'étoient opposés à la rebellion. Il vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille, & il y en avoit eu plus de six mille de tués.

Il pardonna ensuite aux Athéniens, quoiqu'ils parussent fort touchés du malheur de Thébes. On dit même que, long-tems après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisans repentirs, & que cela le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Les Grecs, s'étant rendus dans l'isthme de Corinthe pour y tenir leur assemblée, ordonnérent, par un décret, qu'on suivroit Alexandre à la guerre contre les Perses; & ce Prince fut élu général des Grecs pour cette expédition. En même-tems, plusieurs officiers & gouverneurs de Villes, & plusieurs Philosophes allérent le visiter, pour le féliciter & pour se réjouir avec lui de cette élection. Il se flattoit que Diogène de Sinope y viendroit comme les autres; car, il étoit alors à Corinthe. Mais, voyant qu'il faisoit peu de cas de lui, & qu'il passoit tranquillement son loisir dans le faux-

bourg, appellé Cranium, il alla lui-même pour le voir.

Avant de partir pour l'Asie, il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il vint donc à Delphes; mais il se rencontra, par hazard, que c'étoit pendant les jours qu'on appelloit malheureux, dans lesquels il n'étoit pas permis de consulter l'Oracle. D'abord, il envoya vers la Prophétesse, pour la prier de venir; mais comme elle refusoit, & qu'elle opposoit la loi, qui lui défendoit de faire ses fonctions, il monta lui-même à sa chambre & la mena par force dans le temple. Alors, comme vaincue par cette violence, à laquelle elle ne pouvoit résister, elle s'écria: *Tu es invincible, mon fils.* Alexandre, ayant entendu ce mot, dit qu'il ne demandoit plus d'autre Oracle, & qu'il avoit celui qu'il desiroit.

Quand il fut sur le point de partir, il eut plusieurs autres signes, que les dieux lui envoyérent, entr'autres dans la ville de Libéthres, la statue d'Orphée, qui étoit d'un bois de Cyprès, fut vue, durant quelques jours, toute dégoûtante de sueur. Tout le monde étoit allarmé de ce présage; mais le devin Aristandre déclara qu'on devoit bien espérer. » Car, dit-il, cette sueur du » poëte Orphée présage qu'A- » lexandre fera des actions si di- » gnes d'être célébrées & chan- » tées dans tout le monde, qu'el- » les donneront beaucoup de » peine, & causeront une grande » sueur aux Poëtes & aux Musi- » ciens, qui les chanteront. «

Pour ce qui est du nombre des troupes, dont son armée étoit composée, ceux qui en mettent le moins, disent qu'elle étoit de trente mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux; & ceux qui en mettent le plus, comptent quatre mille chevaux, & trente-quatre mille hommes de pied. Le trésor pour l'entretien & la paie de cette armée n'étoit, selon Aristobule, que de soixante-dix talens; & suivant Duris, il n'y avoit pas de quoi la nourrir plus d'un mois. Mais, si l'on en croit Onésicrite, Alexandre avoit emprunté deux cens talens. Cependant, quoiqu'il entreprît cette guerre avec des moyens si petits & si courts, avant que de s'embarquer, il voulut examiner les affaires domestiques de ses amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étoient déjà employés & consumés par ses largesses, Perdiccas lui demanda: *Seigneur, que réservez-vous donc pour vous?* Alexandre ayant répondu, *l'espérance. Et bien*, lui repartit Perdiccas, *nous partagerons donc votre espérance, nous qui partagerons vos travaux*; & il refusa généreusement le don, que le Roi lui avoit assigné. Quelques autres de ses amis suivirent son exemple. Mais, tous ceux qui voulurent recevoir ses présens, ou même qui, dans leur besoin, lui en demandérent, lui firent un très-grand plaisir; & il consuma, dans ces sortes de libéralités, la

plus grande partie du bien qu'il avoit en Macédoine.

Avec cette générosité & cette disposition d'esprit, il traversa l'Hellespont ; & étant monté à Ilion, il fit un sacrifice à Minerve & des libations aux Héros. Après avoir frotté d'huile la colomne, qui étoit sur le tombeau d'Achille, & fait des courses tout autour avec ses compagnons, tout nu, comme c'étoit la coûtume, il la couronna, exaltant le bonheur d'Achille de ce que, pendant sa vie, il avoit trouvé un ami fidele, & après sa mort un grand Héraut de sa vertu. Comme il alloit çà & là par la Ville, pour visiter toutes les curiosités, qui y étoient, quelqu'un lui demanda, s'il ne seroit pas curieux de voir la lyre de Pâris : » Je me soucie fort peu de » cette lyre, répondit-il ; mais » je verrois avec grand plaisir » celle d'Achille, sur laquelle il » chantoit les grandes actions & la » gloire des Héros. «

Pendant ce tems-là, les lieutenans de Darius avoient assemblé de grandes forces, & s'étoient campés sur le bord du Granique, pour en disputer le passage ; de sorte que c'étoit une nécessité à Alexandre de donner-là un grand combat pour s'ouvrir les portes de l'Asie. La plûpart de ses capitaines craignoient la profondeur du fleuve ; & comme Parménion insistoit qu'aumoins on ne hazardât pas le passage ce jour-là, parce qu'il étoit tard, & qu'on attendît au lendemain, il se moqua de cette précaution, & dit que ce seroit faire un affront insigne à l'Hellespont, si, après l'avoir passé, on craignoit de passer le Granique. En même-tems, il se jetta dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie, & poussant toujours sa troupe au travers d'une grêle de traits, vers l'autre rive qui étoit escarpée, droite, & toute bordée d'armes & de chevaux. Malgré la rapidité du fleuve, qui l'entraînoit souvent, & le couvroit de ses ondes, il parut plutôt agir en homme furieux & désespéré, qu'en homme qui a du sens & de la conduite. Cependant, il gagna enfin le bord, & se rendit maître du passage, quoiqu'avec des peines infinies & d'extrêmes difficultés, le rivage étant d'ailleurs humide & glissant à cause de la fange dont il étoit rempli. A peine l'eut-il gagné qu'il fut obligé de combattre pêle-mêle, & d'homme à homme, comme on se trouvoit, avant qu'il pût ranger en quelque ordre de bataille ceux qui passoient. Car les Perses l'assaillirent de tous côtés, avec de grands cris, en tombant sur sa cavalerie, & la joignant de près à grands coups de lances, &, les lances étant rompues, à grands coups d'épée.

On dit qu'il mourut, dans cette bataille, du côté des Barbares, vingt mille hommes de pied & deux mille cinq cens chevaux. Aristobule assure que du côté d'Alexandre il n'y eut, en tout, que trente-quatre morts, dont neuf étoient de l'infanterie. Le Roi, pour éterniser leur valeur, leur fit ériger, à tous, des statues de bronze, de la main de Lysippe.

Il associa à l'honneur de cette victoire, les Grecs, & il envoya, en particulier, aux Athéniens trois cens boucliers des dépouilles ennemies, & voulut que sur le reste du butin on mît cette inscription ambitieuse : *ALEXANDRE, FILS DE PHILIPPE, ET LES GRECS, EXCEPTÉ LES SEULS LACÉDÉMONIENS, ONT REMPORTÉ CES DÉPOUILLES SUR LES BARBARES, QUI HABITENT L'ASIE.* Pour la vaisselle d'or & d'argent, les tapis de pourpre & autres meubles du luxe des Perses, il les envoya à sa mere, au moins la plus grande partie.

Cet heureux succès produisit un grand changement dans les affaires de ce Prince, jusques-là que Sardes, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Barbares, du côté de la mer, se rendit à lui, & toutes les autres Villes suivirent son exemple. Milet & Halicarnasse furent les seules qui osérent résister ; mais il les prit de vive force. Et après avoir assujetti tous les environs, il se trouva fort incertain sur ce qu'il devoit faire ensuite. Tantôt, il vouloit marcher à Darius, & mettre le tout au hazard d'une bataille. Tantôt, il trouvoit plus à propos de s'exercer à subjuguer toutes les Provinces maritimes, & après s'être fortifié par tous ces combats, & enrichi des dépouilles de ces païs, de marcher en cet état contre ce Prince.

Dans la Lycie, près de la ville des Xanthiens, il y avoit une fontaine, qui ayant détourné son cours d'elle-même, & surmonté son cours sans aucune cause apparente, jetta une table de cuivre, où étoient gravés d'anciens caractères, qui disoient que l'empire des Perses étoit près de finir, & que les Grecs alloient le détruire. Alexandre, encouragé par cette grande promesse, dont il se fit sur l'heure l'application, se hâta de nettoyer toute la côte de la mer, & de soumettre tout jusqu'à la Phénicie & la Cilicie.

La course, qu'il fit dans la Pamphylie, a donné lieu à plusieurs Historiens d'amplifier les choses, & de les convertir en miracles surprenans, comme si, dit Plutarque, par une faveur divine, la mer s'étoit volontairement soumise à Alexandre, & que, pour lui faire sa cour, elle eût retiré ses ondes. Mais, ajoûte Plutarque, Alexandre lui-même, dans ses lettres, sans rien exagérer & sans faire mention d'aucun miracle, écrit simplement qu'il passa, à pied, le pas de la montagne appellée Climax, étant parti de la ville de Phasélis. Il avoit séjourné plusieurs jours dans cette Ville à cause de la saison. Pendant son séjour, ayant vu dans la place publique la statue de Théodecte, qui étoit mort, il y alla après souper en débauche, comme ceux qui alloient en masque aux momons du dieu Comus, & jetta, sur cette statue, plusieurs couronnes de fleurs, rendant avec beaucoup de gentillesse & de grace, par manière de jeu, cet honneur à la mémoire de ce personnage, & au commerce qu'il avoit

eu autrefois avec lui, par le moyen d'Aristote & de la Philosophie.

De-là, il alla soumettre ceux des Pisidiens, qui s'étoient révoltés, & subjugua la Phrygie; & ayant pris la ville de Gordium, qui en étoit la capitale, & où étoit le palais de l'ancien Midas, il vit là le char si célebre de Gordius, dont le joug étoit lié d'une écorse de cormier avec un merveilleux artifice. Et on lui dit une ancienne tradition, qui couroit depuis long-tems parmi les habitans du païs, & qu'ils croyoient comme un point de religion, que les destins promettoient l'empire de la terre à celui qui délieroit ce nœud. Voilà d'abord Alexandre persuadé que c'est lui que cette aventure regarde. Ce nœud étoit fait avec tant d'adresse, & le lien faisoit tant de tours & de retours, qu'il étoit impossible de découvrir, ni où il commençoit, ni où il finissoit, ni d'appercevoir les deux têtes de la courroie. Alexandre, après plusieurs tentatives, voyant qu'il ne pouvoit le délier, le coupa avec son épée; & au lieu de deux bouts, il en fit voir plusieurs. Mais, suivant Aristobule, il le délia très-facilement, après avoir ôté la cheville, qui attachoit le joug au timon, & tiré ensuite à lui le joug.

Étant parti de Gordium, il alla soumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là, il apprit la mort de Memnon, qui, de tous les lieutenans que Darius avoit du côté de la mer, étoit le plus redoutable. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les hautes provinces de l'Asie.

Déjà Darius étoit parti de Suse, plein de confiance dans le grand nombre de ses troupes; & le long séjour qu'Alexandre faisoit dans la Cilicie, lui fit croire que c'étoit un effet de sa peur. Mais, ce long séjour étoit causé par une grande maladie, qui, selon les uns, lui étoit venue de ses travaux & de ses grandes fatigues, & selon les autres, de s'être baigné dans le Cydne, dont l'eau étoit froide comme la glace. Aucun de ses médecins n'osoit entreprendre de le secourir; car, persuadés que le mal étoit plus fort que tous les remedes, ils craignoient les reproches & le ressentiment des Macédoniens, s'ils avoient le malheur de ne pas le guérir. Mais, Philippe, son premier médecin, Acarnanien de nation, voyant que le Roi étoit en très-grand danger, & se confiant en l'amitié que ce Prince lui témoignoit, & d'ailleurs faisant réflexion qu'il y avoit de la honte & de l'ingratitude à refuser, pour secourir un si bon maître, dans un un extrême péril, de s'exposer à quelque danger, en éprouvant les meilleurs remedes, & en le secourant jusqu'au dernier moment de sa vie, au hazard même de se perdre & de périr avec lui, entreprit de lui donner une médecine, qui feroit un prompt & puissant effet. Il l'exhorta donc à attendre avec patience, car il falloit trois jours pour la préparer, & à la prendre, quand elle

seroit prête. Il n'eut pas de peine à le persuader ; tant ce Prince avoit d'impatience de guérir, pour se rendre à la tête de son armée.

Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre de Parménion, qui lui écrivoit du camp, pour l'avertir de se donner bien de garde de confier sa santé à Philippe, parce que, gagné & corrompu par les grands présens de Darius, & par la promesse qu'il lui avoit faite, de lui donner sa fille en mariage, il s'étoit engagé de l'empoisonner. Alexandre, ayant lu cette lettre, ne la communiqua à aucun de ses amis, & la mit sous son chevet.

Le tems venu, Philippe arriva dans la chambre du Prince avec tous les autres médecins, portant la médecine dans une grande coupe. Alexandre tire la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe, & en même-tems prend la coupe, & l'avale sans hésiter & sans témoigner, ni le moindre soupçon, ni la plus légere inquiétude. C'étoit véritablement un spectacle admirable & aussi touchant qu'aucun dénouement de tragédie, de voir d'un côté Alexandre boire la médecine, & de l'autre Philippe lire la lettre, & de les voir se regarder tous deux, mais d'un air bien différent. Le Roi, avec un visage gai & ouvert, marquoit, à son médecin, l'amitié dont il l'honoroit, & la confiance qu'il avoit en lui ; & le médecin s'élevoit contre cette calomnie atroce, tantôt appellant les dieux à témoin & tendant les mains au ciel, tantôt se jettant sur le lit de son maître, & le conjurant d'avoir bonne espérance & de s'abandonner à ses soins.

Le reméde s'étant rendu d'abord le plus fort, abattit à tel point les forces du malade, qu'il perdit la parole, & tomba dans de si grandes foiblesses, qu'il n'avoit presque plus, ni pouls, ni sentiment. Mais il fut si promptement & si efficacement secouru par son médecin, qu'il reprit peu à peu ses forces ; de sorte qu'en trois jours il fut en état de se faire voir aux Macédoniens, dont les frayeurs ne cessérent, que quand ils l'eurent vu de leurs propres yeux.

Cependant Darius, ayant levé son camp, marchoit droit en Cilicie. En même-tems, Alexandre s'avança vers la Syrie, au-devant de lui. Le combat s'étant engagé, la mêlée fut très-rude ; mais la victoire demeura aux Macédoniens, & fut des plus éclatantes. Pour le butin, il fut immense. Au moment qu'Alexandre alloit se mettre à table, quelqu'un vint lui rapporter qu'on menoit, parmi les autres prisonniers, la mere & la femme de Darius & ses deux filles, qui n'étoient pas encore mariées. A cette nouvelle, Alexandre fut quelque tems sans parler, plus touché des malheurs de ces Princesses, que sensible à son bonheur. Enfin, ayant rompu le silence, il leur fit donner autant d'officiers pour les servir, qu'elles en avoient auparavant, ne leur retrancha rien des honneurs qu'on avoit accoûtumé de leur rendre, ni de l'état de

leurs maisons, & leur assigna des pensions plus fortes que celles, dont elles jouissoient dans leur plus grande fortune. Elles furent, en un mot, traitées avec tous les égards dûs à leur rang.

Après cette bataille, Alexandre trouva que ce qu'il y avoit de plus pressé pour lui, c'étoit de s'assurer des principaux postes de la mer. Les Rois vinrent donc d'abord remettre en sa puissance l'isle de Cypre, & la Phénicie, à l'exception de Tyr, qui prit le parti de se défendre. Alexandre fut sept mois entiers au siége de cette place. Vers le milieu du siége, Alexandre, ennuyé d'être si long-tems devant une place, sans rien faire, laissa à Cratere & à Perdiccas le soin de continuer ce siége; & avec un camp-volant il alla faire quelques courses dans le païs des Arabes, qui habitoient l'Antiliban. Revenu au camp devant Tyr, il donna un jour un plus grand assaut qu'il n'avoit résolu d'abord. L'attaque fut des plus vives. Ceux qui étoient dans le camp, & qui n'avoient pas été commandés, ne purent se retenir; mais ils coururent soûtenir leurs camarades & partager le péril. Les Tyriens, pressés de toutes parts, furent emportés ce jour-là même, comme Aristandre l'avoit prédit.

Après la prise de Tyr, Alexandre alla assiéger la ville de Gaza, capitale de la Syrie; & à ce siége, comme il offroit un sacrifice, un oiseau, volant sur sa tête, laissa tomber sur son épaule une motte de terre, qui se brisa & s'épandit devant lui. Ensuite, l'oiseau alla se percher sur une de ses batteries, où il fut pris, empêtré dans les réseaux de nerfs, dont on se servoit pour faire tourner les cordages de ces machines. L'événement répondit à la prédiction qu'Aristandre fit sur ce signe. Alexandre fut blessé à l'épaule, & prit la Ville.

Arrivé en Égypte, il y bâtit une grande & belle Ville, qu'il peupla d'habitans Grecs; & il donna son nom à cette Ville. Quelque-tems après, il se mit en marche pour aller à l'oracle de Jupiter Ammon, par un chemin très-long & très-difficile, où il falloit essuyer d'extrêmes fatigues, & courir sur tout deux grands dangers; l'un celui de manquer d'eau, ce qui faisoit que ce païs-là étoit absolument désert pendant plusieurs journées de chemin; & l'autre encore plus grand, celui d'être surpris par le vent du midi, dans ces sables profonds & immenses, comme on dit que cela arriva à l'armée de Cambyse. Il n'y avoit personne, qui ne pensât d'abord à tous ces grands dangers; mais il étoit difficile de détourner Alexandre de quoique ce fût qu'il eût résolu.

Dans ce voyage, les merveilleux secours, qu'on dit que le Dieu lui envoya contre ces périls, trouvérent plus de créance parmi les hommes, que tous les Oracles qu'il en reçut ensuite. On peut dire même que ce furent ces secours, qui firent qu'on ajoûta foi à ces Oracles. Premiérement, Jupiter versa, sur la terre, des

pluies si abondantes, qu'elles chassérent toute crainte de la soif, & qu'en humectant & détrempant la sécheresse de ce sable, qui devint humide & s'affermit en s'affaissant, elles rendirent l'air plus pur, & la respiration plus aisée. Ensuite, toutes les bornes, qui servoient aux voyageurs comme de guides pour leur marquer les chemins, étant confondues, & les gens d'Alexandre errant çà & là à l'aventure, sans tenir de route certaine, tout d'un coup des corbeaux vinrent se mettre à la tête de ces voyageurs, les précédant quand ils marchoient, les attendant quand ils s'arrêtoient, ou qu'ils demeuroient derrière, & ce qui est encore bien plus admirable & plus miraculeux, selon Callisthène, les rappellant la nuit par leurs croassemens, lorsqu'ils s'égaroient, & les remettant dans leur route.

Quand il eut passé tout le désert, & qu'il fut arrivé à la Ville, le Prophéte de Jupiter Ammon vint le saluer de la part du dieu, comme de la part de son pere. Alexandre lui demanda d'abord si quelqu'un des meurtriers de son pere n'étoit point échappé à sa vengeance. *Ne blasphême point*, lui répondit le Prophéte, *tu n'as point un pere mortel.* Alors, Alexandre changeant d'expression, lui demanda, si tous les meurtriers de Philippe avoient été punis. Ensuite, il l'interrogea sur l'Empire, & le pria de lui dire, si le Dieu lui feroit la grace de devenir le maître absolu de tous les hommes. Le Dieu lui répondit par la bouche de son Prophéte, qu'il lui feroit cette grace, & que Philippe étoit entièrement vengé. Après cette réponse, Alexandre fit, au Dieu, des offrandes magnifiques, & combla les Prêtres de présens. Voilà ce que la plupart des Historiens écrivent sur les Oracles qui lui furent rendus.

Il y a des Auteurs qui écrivent que le Prophéte, pour saluer Alexandre en langage Grec, avec quelque sorte de caresse, voulut lui dire, *ô paidion*, qui signifie *mon enfant*. Mais, comme c'étoit une langue étrangere pour lui, il se trompa à la prononciation; & au lieu de la dernière lettre, qui est une *n*, il mit une *s*, & prononça *ô pai dios*, qui veut dire *ô fils de Jupiter*. Alexandre fut ravi de ce défaut de prononciation. Ce fut là-dessus que l'on bâtit cette fable, que le Dieu lui-même l'avoit appellé son fils.

Alexandre étant de retour d'Égypte en Phénicie, Darius lui écrivit une grande lettre, & lui envoya plusieurs de ses amis, pour le prier de recevoir de lui, dix mille talens pour la rançon des prisonniers, & pour lui offrir sa fille en mariage, avec toutes les terres & seigneuries, qui étoient entre l'Hellespont & l'Euphrate, pourvu qu'il voulût devenir son ami, & faire, avec lui, une ligue offensive & défensive. Alexandre communiqua ces propositions, à ses amis, en plein Conseil. Parménion, qui parla le premier, dit: *Pour moi, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repartit brus-

quement Alexandre, *si j'étois Parménion.* En même-tems, il écrivit à Darius, que s'il venoit se rendre à lui, il recevroit toutes sortes de bons traitemens, sinon, qu'il alloit se mettre en marche pour le combattre.

En effet, il leva son camp; mais à peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un Eunuque, que la femme de Darius venoit de mourir en travail d'enfant. Il retourna d'abord sur ses pas, & alla au pavillon de Sisigambis, où il donna toutes les marques d'une vive douleur, comme perdant une grande occasion de faire paroître son humanité & sa clémence. Il fit à la Reine, des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Après cela, Alexandre continua sa route, & joignit l'ennemi, selon Plutarque, non auprès d'Arbeles, mais auprès du bourg de Gaugameles, où se donna cette fameuse bataille, dont l'issue fut telle, que personne ne douta que l'empire des Perses ne fût entièrement ruiné & détruit. Alexandre fut donc dès lors généralement reconnu roi de toute l'Asie. Son premier soin fut d'en rendre graces aux dieux, par de magnifiques sacrifices. Ensuite, il récompensa ses amis, les combla de richesses, & leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur tout de reconnoissance envers les Grecs, il ordonna que toutes les Tyrannies, qui s'étoient élevées en Gréce, seroient abolies, & les Villes remises en liberté, & rétablies dans leurs droits & priviléges. Il écrivit, en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur Ville fût rebâtie, en considération de ce que leurs ancêtres avoient autrefois donné leur territoire aux Grecs, afin qu'ils y combatissent dans leur propre païs pour la liberté de la Gréce. Il envoya aussi aux Crotoniates, en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer encore, après tant d'années, la bonne volonté & le courage de l'athléte Phaylle, leur citoyen, qui, du tems des guerres des Médes, lorsque tous les autres Grecs, établis en Italie, avoient abandonné les véritables Grecs, les croyant entiérement perdus, équipa, lui-même, une galére à ses frais, & vint à Salamine, pour partager le péril, avec ceux de sa nation; tant Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & gardien fidele & soigneux de toutes les actions belles & honnêtes, pour en conserver la mémoire, & les proposer en exemple à la postérité.

Alexandre, en parcourant le païs de Babylone, qui se rendit d'abord à lui, admira sur tout un gouffre, qui étoit dans la province d'Ecbatane, & d'où couloient, dit-on, continuellement des ruisseaux de feu, comme d'une source inépuisable. S'étant rendu maître de Suse, il trouva, dans le château, quarante mille talens d'argent monnoyé, & toutes sortes de meubles & d'autres richesses, dans une quantité si grande, qu'on ne sçauroit les nombrer.

La Perse étant un païs fort ru-

de, l'entrée en étoit fort difficile; outre que les passages étoient gardés par les plus vaillans des Perses; car Darius s'y étoit retiré. Mais, un homme, qui parloit fort bien les deux langues, la Grecque & la Persienne, comme étant né d'un pere Lycien & d'une mere de Perse, servit de guide à Alexandre, & le mena par un chemin, dont le détour n'étoit pas fort long. C'est le même guide que la Pythie lui avoit annoncé, lorsqu'il étoit encore enfant, en lui prédisant qu'un Lycien le conduiroit dans le royaume de Perse. Dès qu'Alexandre y fut entré, il se fit là un carnage horrible de tous ceux qui tombérent entre ses mains. Car, dans la pensée que cela avanceroit considérablement ses affaires, il donna ordre que l'on passât tous les hommes au fil de l'épée, sans aucun quartier. On dit qu'il trouva là autant d'or & d'argent monnoyé, qu'il en avoit trouvé à Suse, & que tous ces trésors, avec tous les autres meubles & autres richesses, furent emportés sur vingt mille mulets & cinq mille chameaux.

Alexandre se mit de nouveau en marche pour suivre Darius, & pour le combattre encore. Mais, ayant appris que Bessus s'étoit saisi de sa personne, il congédia ses Thessaliens & les renvoya chez eux, après leur avoir donné deux mille talens de gratification, outre leur paie ordinaire. Dans cette poursuite, qui fut longue & pénible, car en onze jours il fit, à cheval, trois mille trois cens stades, la plûpart de ses cavaliers furent si recrus, qu'ils ne pouvoient plus le suivre, souffrant encore plus de la disette d'eau, que de la longueur du chemin & de leur marche précipitée. En marchant, Alexandre rencontra quelques Macédoniens, qui portoient, sur des mulets, de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens ayant vu ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la soif ardente, qui le consumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promptement un casque d'eau, & coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent: *Nous la portons à nos enfans; mais ne vous en inquietez point Seigneur, pourvu que vous viviez, nous en aurons assez d'autres, si nous perdons ceux-ci.* A ces mots, Alexandre prend le casque; & regardant tout autour de lui, il voit tous ses cavaliers, qui, la tête penchée, & les yeux avidement attachés sur cette boisson, la dévoroient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avoient présentée, en les remerciant, & sans en boire une goutte. *Il n'y en a pas assez pour tous mes gens*, leur dit-il, *& si je buvois seul, les autres en seroient encore plus altérés, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses cavaliers, voyant cette magnanimité & cette tempérance, lui criérent de les mener par tout où il voudroit, avec une entière confiance & sans les ménager, & se mirent à piquer en même-tems, en disant

qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus soif, & qu'ils ne se croyoient plus des hommes mortels, pendant qu'ils auroient un tel Roi.

Cette affection & cette bonne volonté étoient égales dans tous. Il n'y en eut pourtant que soixante, qui purent le suivre, & qui arrivérent dans le camp ennemi. Là, ils fouloient aux pieds, des monceaux d'or & d'argent répandus à terre; & passant à travers quantité de chariots, remplis de femmes & d'enfans, qui fuyoient à l'aventure, emportés par les chevaux, sans cocher qui les conduisît, ils poussoient à toute bride vers les escadrons le plus avancés, ne doutant point qu'ils ne trouvassent là Darius. Enfin après plusieurs recherches, on le trouva par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché sur son char, & tournant à sa fin. Au moment qu'il rendoit l'esprit, Alexandre arrive auprès de lui, & par les marques de la douleur la plus sensible, il fait voir combien il est touché de son malheur. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jetta sur le corps de ce Prince, l'en enveloppa, & l'envoya à sa mere Sisigambis, pour qu'elle l'enterrât à la manière de son païs.

Ensuite, avec l'élite de son armée, il passa dans l'Hyrcanie, où il vit la mer Caspienne, qui ne lui parut pas moins grande que le Pont-Euxin. Ce fut près de-là que les Barbares, ayant rencontré, par hazard, ceux qui menoient le cheval d'Alexandre, nommé Bucéphale, le prirent & l'emmenérent. Ce Prince ne supporta pas modérément cette perte; mais il envoya par tout des Hérauts, menacer qu'il feroit tout passer au fil de l'épée, hommes, femmes & enfans, si on ne lui ramenoit son cheval. Quand on le lui eut ramené, & qu'on eut remis, entre ses mains, les principales Villes, il les traita tous avec beaucoup de douceur & d'humanité, & paya une grosse rançon de son cheval à ceux qui l'avoient pris.

De l'Hycarnie il entra dans la Parthie; & se trouvant là d'un grand loisir, il prit, pour la première fois, la robe Barbare; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux loix & aux manières du païs, dans la pensée que la conformité des mœurs & des usages est un grand attrait pour gagner les cœurs, & un puissant moyen pour adoucir & apprivoiser les hommes; soit qu'il n'eût en vue que de tâter les Macédoniens, & de leur proposer comme un essai & un apprentissage d'adoration pour lui, en les accoûtumant peu à peu à son changement d'habit, & aux manières Barbares qu'il avoit prises. Cependant, il ne prit pas d'abord entièrement les usages des Médes, qui lui parurent trop étranges; car il ne mit ni le haut-de-chausses, qui descendoit jusqu'au bas des jambes, ni la robe traînante, ni la tiare; mais tenant le milieu, il fit un mêlange de la mode Persienne avec la mode Médoise, & composa une espèce de vête-

ment moins fastueux que celui des Médes, & aussi plus noble & plus majestueux que celui des Perses. Il ne le mit d'abord que quand il devoit parler aux Barbares, ou devant ses amis particuliers dans sa maison; mais ensuite il parut, avec cet habit, devant tout le monde, & dehors, & chez lui dans ses audiences publiques.

Ce spectacle déplaisoit fort aux Macédoniens; mais, comme ils admiroient ses autres vertus, ils estimoient tous qu'il falloit bien permettre qu'il donnât quelque chose à son plaisir & à sa vanité, lui qui, après toutes les blessures dont il étoit couvert, avoit encore reçu, depuis peu à la jambe, un coup de fléche, qui lui avoit cassé le petit os, & l'avoit fait tomber; qui, une autre fois, fut atteint d'une grosse pierre sur le cou, si rudement, qu'elle lui causa un éblouissement pendant un assez long-tems; & qui, malgré ces aventures, ne laissoit pas de s'exposer toujours aux plus grands périls, sans aucun ménagement. Car encore, en dernier lieu, il passa le fleuve Orexartes, qu'il croyoit le même que le Tanaïs; & après avoir défait & renversé les Barbares, qui l'attendoient en bataille de l'autre côté, il les mena battant plus de cent stades, quoiqu'il fût travaillé d'un dévoiement, qui l'avoit fort affoibli. Ce fut là que la reine des Amazones vint le trouver, comme le rapportent la plûpart des Historiens. D'autres regardent cette particularité comme une pure fiction.

Pour ce qui est de son mariage avec Roxane, ce fut l'amour seul, qui le ménagea; car ayant vu cette Princesse à un festin, il la trouva si belle & si charmante, qu'il ne put lui résister. Cependant, il parut convenir assez à l'état présent de ses affaires, & aux grands desseins qu'il formoit; car les Barbares eurent plus de confiance en lui, à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec eux par ce mariage.

Vers ce tems-là, il se fit plusieurs sanglantes exécutions, qui rendirent Alexandre terrible à la plûpart de ses amis & de ses capitaines, sur tout à Antipater. Peu après, arriva le meurtre de Clitus. Cet officier avoit proféré bien des paroles sans aucun ménagement. Le Roi en fut fort irrité, au point que ne pouvant retenir son ressentiment, que le vin aiguisoit encore, saute à la javeline d'un de ses gardes & la lui arrache; & dans le moment que Clitus passoit près de lui pour se retirer, il lui passe la javeline au travers du corps. Clitus poussa un profond soupir, & avec un mugissement horrible, il tombe mort. En même-tems, la colère du Roi se dissippe, il revient tout d'un coup à lui, & voit tout au tour ses amis muets & saisis de crainte. Il se hâte d'arracher la javeline de ce corps, qui étoit étendu à ses pieds, & veut la tourner contre lui-même; mais il en est empêché par ses gardes, qui étant promptement accourus, lui saisissent les mains & l'emportent par force dans sa chambre.

Là, il passa toute la nuit & le

jour suivant à fondre en larmes. Et après qu'il eut épuisé toutes ses forces à soupirer, à crier & à lamenter, n'en pouvant plus, il demeura sans voix, étendu à terre, poussant seulement, de tems en tems, de profonds soupirs. Ses amis, qui craignoient les suites de ce silence, entrérent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler. Mais, le devin Aristandre l'ayant fait souvenir d'une vision qu'il avoit eue en songe, & lui ayant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver, étoit réglé de tous les tems par le destin, & par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé, & revint insensiblement à lui-même.

Quand il fut sur le point de partir pour la conquête des Indes, il vit son armée si chargée de dépouilles, qu'elle étoit très-pesante & très-difficile à manier & à remuer. Il ne dit rien sur l'heure; mais le matin du départ, après que tous les chariots furent assemblés & prêts à défiler, il commença lui-même à mettre le feu aux siens, qui portoient ses bagages, & à ceux de ses amis & des principaux de sa cour, & commanda qu'on en fît autant à tous les autres. Cette résolution paroissoit plus dangereuse à prendre, qu'elle ne se trouva difficile à exécuter; car il y en eut très-peu qui en fussent fâchés. Et la plûpart même, jettant des cris de joie & de triomphe, comme par une espèce d'inspiration, donnérent de leur équipage à ceux qui en avoient besoin, gâtérent & brûlérent joyeusement le reste; ce qui encouragea & fortifia encore Alexandre dans son dessein.

Comme il marchoit vers la ville de Nyse, il vit que ses Macédoniens craignoient d'en approcher; car elle étoit défendue par un fleuve très-profond, qui baignoit ses murailles; & se présentant sur la rive, *lâche que je suis*, s'écria-t'il, *pourquoi n'ai-je pas appris à nager?* Et prenant son bouclier, il alloit s'élancer dans l'eau pour passer à la nage. Ses troupes honteuses se jettent à l'envi dans le fleuve, passent & donnent un furieux assaut. Alexandre fit cesser le combat, & se contenta de tenir la place bloquée. Cependant, les assiégés lui envoyent des Ambassadeurs pour lui demander une honnête composition. Ces Ambassadeurs étant arrivés devant lui, furent étonnés de le voir armé sans aucune façon ni cérémonie autour de lui. Mais leur étonnement augmenta encore, quand on lui eut apporté un carreau, & qu'il dit au plus âgé d'entr'eux, de le prendre & de s'y asseoir.

On remarque ici que les plus vaillans des Indiens, n'ayant point de guerre chez eux, avoient accoûtumé de louer leurs services aux Villes voisines, & de vivre de la solde qu'elles leur donnoient, & moyennant cela, ils les défendoient courageusement. Ces troupes mercenaires firent beaucoup de maux à Alexandre en plusieurs rencontres. Ce Prince, irrité de leurs succès, qu'il trouvoit injurieux

rieux

rieux à ses armes ; un jour après leur avoir accordé une honnête capitulation dans une place, où ils s'étoient enfermés, il les prit en chemin comme ils se retiroient, & les passa tous au fil de l'épée. C'est, selon Plutarque, la seule tache qui ternit ses grands exploits ; car dans tout le reste, ajoûte Plutarque, il a toujours fait la guerre en grand Roi, & suivant toutes les régles & les loix qu'elle donne.

Les Philosophes ne lui firent pas moins de peine, & ne lui donnérent pas moins d'affaires que ces Indiens, soit en déchirant la réputation des Princes & des Rois, qui se déclaroient pour lui, soit en soulevant contre lui les peuples libres ; ce qui fut cause qu'il en fit pendre plusieurs.

Pour ce qui est de la bataille contre Porus, il en avoit fait lui-même le détail dans ses lettres. Le roi Indien ayant été pris, Alexandre lui demanda, comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. Mais ajoûta Alexandre, *ne demandes-tu rien davantage ? Non*, répliqua Porus ; *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre ne lui laissa pas seulement son royaume qu'il gouverna sous le titre de Satrape ; mais il y en ajoûta un autre, qui n'étoit pas moins grand. Car, ayant subjugué tous les peuples libres, il lui donna une si grande étendue de païs, qu'on assure qu'il y avoit quinze nations différentes, cinq mille villes considérables, & un nombre infini de bourgs & de villages. Il donna aussi un autre royaume, trois fois plus grand, à un de ses amis, nommé Philippe, qu'il y établit Satrape.

Cette bataille contre Porus, qui avoit été fort disputée, ralentit le courage des Macédoniens, & les dégoûta de passer plus avant pour la conquête du reste des Indes. Car voyant qu'ils avoient eu tant de peine à défaire un ennemi, qui n'étoit venu contr'eux qu'avec vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux, ils s'opposérent de tout leur pouvoir à Alexandre, qui vouloit les forcer à passer le Gange, dont la largeur, à ce qu'on leur avoit dit, étoit de trente-deux stades, & la profondeur de cent brasses, & dont l'autre bord étoit couvert d'un nombre infini d'escadrons, de bataillons & d'éléphans.

Le désespoir & la colère, où jetta Alexandre, le refus que firent ses troupes, ne peut s'exprimer. Il se renferma dans sa tente, où couché à terre pendant trois jours, il ne voulut voir que les officiers de sa maison, disant qu'il ne sçavoit aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là, s'ils ne passoient le Gange, & que de s'en retourner, comme ils le vouloient, sans achever leur entreprise, c'étoit avouer publiquement qu'ils avoient été vaincus. Mais, enfin, ses amis n'oubliant rien pour le consoler & pour le ramener par des remontrances pleines de raison, & ses soldats accourus en foule à sa porte, implorant sa compassion avec de

grands cris & de grands gémissemens, il se laissa fléchir & rebroussa chemin, après avoir imaginé des choses exagérées & sophistiques, dans la vue d'imposer à la postérité, en grossissant tout, & de lui donner plus d'admiration pour ses exploits par des apparences trompeuses. Il fit donc faire des armes plus grandes, des mangeoires pour les chevaux plus hautes, & des mords de bride plus pesans qu'à l'ordinaire, qu'il fit semer çà & là dans la campagne. Il éleva aussi de grands autels en l'honneur des dieux de son païs, qui furent long-tems en grande vénération chez les Prasiens.

Alexandre, étant parti de là, eut la curiosité d'aller voir la grande mer Océane. Pour cet effet, il fit bâtir plusieurs vaisseaux à rames & plusieurs radeaux, sur lesquels il descendit à son aise par les rivières. Mais cette navigation ne fut point oiseuse, ni sans guerres; car il faisoit souvent des descentes, attaquoit les Villes, & alloit subjuguant tout le païs des environs. Au siége de la ville des Malliens, qui passoient pour les peuples les plus vaillans & les plus belliqueux des Indes, il pensa être mis en piéces. Après avoir échappé à un si grand danger, quoiqu'il fût très-foible, & qu'il eût besoin d'observer encore long-tems un grand régime & de se faire panser, cependant ayant entendu les Macédoniens faire grand bruit à la porte de sa tente, & témoigner l'impatience qu'ils avoient de le voir, il prit une robe & se montra à eux; & après avoir fait aux dieux des sacrifices, il se remit en chemin toujours sur la rivière; & en marchant il subjugua encore de grand païs & soumit plusieurs grandes Villes.

Ce fut dans ce dernier voyage qu'il prit dix des Philosophes Indiens, qu'on appelloit Gymnosophistes, & justement ceux qui avoient le plus contribué à la révolte du roi Sabbas, & qui avoient fait aux Macédoniens le plus de maux. Et parce que ces dix-là passoient pour les plus habiles, les plus subtils & les plus concis dans leurs réponses, il leur proposa à tous des questions, qui paroissoient insolubles, les menaçant de faire mourir le premier, celui qui auroit répondu le plus mal, & après lui tous les autres, & commanda au plus vieux d'être lui-même le juge.

Il demanda au premier, *lesquels étoient en plus grand nombre, ou les vivans, ou les morts.* Il répondit *que c'étoient les vivans, parce que les morts n'étoient plus.*

Il demanda au second, *laquelle nourrissoit le plus d'animaux, la terre ou la mer.* Il répondit *que c'étoit la terre, parce que la mer en faisoit partie.*

Il demanda au troisième, *quel animal étoit le plus fin.* Il répondit *que c'étoit celui que l'homme ne connoissoit pas encore.*

Il demanda au quatrième, *par quelle raison il avoit porté Sabbas à se révolter.* Il répondit, *afin qu'il vécût avec gloire, ou qu'il mourût misérablement.*

Le cinquième interrogé, *lequel*

il croyoit avoir été le premier, ou le jour ou la nuit, répondit, *c'est le jour, mais il n'a précédé la nuit que d'un jour.* Et comme le Roi étoit étonné de cette réponse, il ajoûta *qu'à des questions difficiles, il falloit nécessairement aussi des réponses difficiles.*

S'adressant au sixième, il lui demanda, *par quel moyen sur tout un homme pouvoit se faire aimer.* Il répondit, *si devenu le plus puissant, il sçait ne pas se faire craindre.*

Le septième interrogé, *comment d'homme on pouvoit devenir Dieu*, répondit, *en faisant ce qu'il est impossible à l'homme de faire.*

Il demanda au huitième, *laquelle étoit la plus forte de la vie ou de la mort.* Il répondit *que c'étoit la vie, puisqu'elle supportoit tant de maux.*

Enfin le dernier interrogé, *jusqu'où il étoit bon à l'homme de vivre*, répondit, *jusqu'à ce qu'il ne croye plus que la mort soit préférable à la vie.*

Alors, Alexandre, se tournant du côté du juge, lui ordonna de prononcer. Le juge déclara qu'ils avoient tous plus mal répondu l'un que l'autre. *Tu dois donc mourir le premier*, repartit Alexandre, *à cause de ce beau jugement. Point du tout, Seigneur*, répliqua le juge, *à moins que tu ne veuilles te trouver menteur; car tu as dit que tu ferois mourir le premier celui qui auroit répondu le plus mal.*

Le Roi ayant pris plaisir à la subtilité & à la vivacité de ces réponses, les renvoya tous, après les avoir comblés de présens.

Alexandre employa sept mois entiers à descendre par les rivières pour arriver à l'Océan. Dès qu'il y fut arrivé, il s'embarqua & aborda bientôt à une isle, qu'il nomma Scilloustis, & que d'autres appellent Psiltoucis. Là, il descendit à terre, sacrifia aux dieux,& considéra la nature de cette mer & la qualité de la côte, qui étoit au de-là, autant qu'il lui fut possible d'en approcher; & après avoir prié les dieux qu'après lui jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition, il rebroussa chemin. Il ordonna à ses vaisseaux de faire le circuit en laissant l'Inde à leur droite,& leur donna Néarque pour Amiral, & Onésicrite pour chef des pilotes. Quant à lui, il marcha par terre au travers du païs des Orites, où il se trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatrième partie de son armée, qui étoit de six vingt mille hommes, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs en emportérent une infinité; mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce païs stérile, qui n'étoit ni cultivé ni semé, & dont les habitans étoient des Sauvages, qui menoient une vie dure & malheureuse.

Enfin, après avoir traversé à peine ce païs des Orites en soixante jours de marche, il arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses; car, outre que le païs étoit gras par lui-même, les

Rois & les Satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoyérent toutes sortes de provisions. Il fit là quelque séjour, pour rafraîchir son armée; après quoi, s'étant mis en chemin, il marcha pendant sept jours dans la Carmanie, menant une espèce de mascarade, & comme une bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux, sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avoit dressé un échafaud en forme de théatre quarré, où il étoit, avec ses principaux amis, mangeant & buvant nuit & jour, & faisant la débauche. Ce chariot étoit précédé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns en forme de tente, étoient couverts de riches tapis, & de couvertures de pourpres, & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres toutes vertes, qu'on renouvelloit incessamment. Ces chariots portoient ses autres amis & capitaines, tous couronnés de chapeaux de fleurs, & tous noyés de vin, & gorgés de viande.

Dans tout ce train, vous n'eussiez vu, ni un bouclier, ni un casque, ni une javeline. Par tout le chemin, ce n'étoit que soldats, qui, avec de grands flacons, des tasses & des gobelets, puisoient continuellement du vin dans des tonneaux défoncés, ou dans des urnes, & buvoient les uns aux autres, les uns marchant toujours, & les autres assis à des tables dressées par tout le chemin. La campagne retentissoit du son des flûtes & des chalumeaux; & on entendoit par tout le bruit des chansons, des danses, & des folâtreries de femmes, qui imitoient les excès & les emportemens des Bacchantes. Cette marche, si désordonnée & si dissolue, étoit suivie d'une figure très-déshonnête, que l'on portoit en pompe, & d'un jeu très-licencieux, où se déployoit toute l'insolence des Bacchanales, comme si Bacchus eût été là en personne, & qu'il eût présidé lui-même à la fête.

Ce fut dans la Gédrosie, que Néarque vint rejoindre Alexandre. Il lui ramena ses vaisseaux, & lui fit un si grand plaisir, en lui racontant tout ce qu'il avoit vu dans sa navigation, qu'il vouloit s'embarquer lui-même sur l'Euphrate, avec une grosse flotte, dans le dessein d'aller sur l'Océan, de côtoyer l'Arabie & le bas de l'Afrique, & de se rendre, par les colomnes d'Hercule, dans la mer Méditerranée. Pour cet effet, il fit construire un grand nombre de vaisseaux, dans la ville de Thapsaque, & assembla quantité de pilotes & de matelots. Mais, l'expédition si hazardeuse, qu'il avoit faite dans les Indes, l'attaque de la ville des Malliens, & la grande perte qu'il avoit soufferte dans le païs des Orites, par la famine & par les maladies, tout cela joint ensemble, ayant persuadé à tout le monde qu'il ne se tireroit jamais de ces dangers, donna l'audace aux peuples soumis de se révolter, & inspira aux Gouverneurs des provinces & aux Satrapes, l'infidélité, l'avarice & l'insolence.

Cela l'obligea d'envoyer une seconde fois Néarque vers la mer,

résolu de porter la guerre dans toutes ces provinces maritimes. Et lui, cependant, parcourant les hautes provinces, il punissoit ses Lieutenans, qui avoient mal versé. Il tua, lui-même de sa main, un des fils d'Abulites, nommé Oxyarte, qu'il perça de sa javeline. Cet Abulites n'avoit aucune des provisions de vivres, qu'il lui avoit ordonnées pour ses troupes. Il avoit seulement ramassé trois mille talens d'argent monnoyé, qu'il lui apporta. Alexandre ordonna qu'on mît cet argent devant ses chevaux : Et comme ses chevaux n'en mangeoient point : *A quoi me sert donc*, lui dit-il, *cette provision que tu m'as faite ?* En même-tems, il le fit charger de chaînes & mettre en prison.

En rentrant en Perse, la première chose qu'il fit, ce fut de donner de l'argent à toutes les femmes des Perses ; & quand il fut arrivé à Suse, il maria tous ses amis. Il commença par épouser lui-même la princesse Statira, fille aînée de Darius, & distribua aux plus grands Seigneurs de sa cour & à ses favoris, les autres Dames de la première qualité. Il célébra ces noces avec beaucoup de magnificence, & fit un festin royal, où il reçut tous les autres Macédoniens, qui s'étoient déjà mariés dans le païs, renouvellant ainsi les réjouïssances de leur mariage. On dit qu'à ce festin, il y eut jusqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or, pour faire les libations. Tout le reste de la fête répondit à cette somptuosité, jusques-là qu'il acquitta toutes les dettes des Macédoniens, qui montoient à dix mille talens, moins cent trente.

Dès qu'il fut arrivé à Ecbatane dans la Médie, & qu'il eut expédié les affaires du Royaume, les plus pressées, il se mit encore à célébrer des jeux & des fêtes ; car, il lui étoit venu de Gréce, trois mille baladins, machinistes, & autres bons ouvriers, pour ces sortes de divertissemens. Mais, il arriva malheureusement dans ces jours-là, qu'Épheſtion fut surpris d'une grosse fiévre, & mourut peu après. Alexandre ne se servit nullement de sa raison, pour supporter modérément cette perte. Entre autres choses, il fit mettre en croix le Médecin, comme si Épheſtion ne fût mort que par sa faute. Après quoi, cherchant dans la guerre la consolation à sa douleur, il partit comme pour la chasse des hommes ; & ayant subjugué la nation des Cusséens, il les passa tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes & aux enfans. Et il appella cette boucherie, le sacrifice de la consécration d'Épheſtion.

Comme Alexandre avançoit vers Babylone, Néarque, qui étoit déjà revenu de la grande mer Océane, en remontant par l'Euphrate, lui dit qu'il avoit rencontré quelques Chaldéens, qui l'avoient averti que le Roi devoit renoncer au voyage de Babylone. Mais, il méprisa cet avis, & continua sa marche. En arrivant près de la Ville, il vit grand

nombre de corbeaux, qui se battoient, & dont quelques-uns tombérent morts à ses pieds. On lui rapporta, en même-tems, qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avoit fait dans la place, un sacrifice, pour consulter les dieux sur lui. D'abord, il envoya chercher Pythagore le devin, qui ne nia pas le fait. Alexandre lui demanda comment il avoit trouvé les entrailles des victimes. Pythagore lui répondit que le foie s'étoit trouvé sans tête. *Grands dieux*, s'écria le Roi, *voilà un terrible présage*. Mais, il ne fit aucun mal à ce devin. Il se répentit seulement de n'avoir pas suivi l'avis de Néarque. C'est pourquoi, il campoit ordinairement au tour de Babylone, & se divertissoit à faire diverses parties de plaisir sur l'Euphrate; car il lui arriva plusieurs autres signes, qui l'inquiétoient, & qui l'empêchoient d'entrer dans la Ville. Entre autres, un des plus grands & des plus beaux lions, qu'on nourrissoit à Babylone, fut attaqué par un âne domestique, qui le tua à coups de pied. Un jour, après s'être déshabillé & fait frotter d'huile, il se mit à jouer de la paume. Son jeu fini, lorsqu'il voulut se rhabiller, les jeunes gens, qui avoient joué avec lui, virent un homme assis sur son siége, dans un grand silence, vêtu de sa robe royale, & la tête ceinte de son diadême.

Alexandre fit mourir cet homme, selon le conseil des devins; mais, il tomba, en même-tems, dans de grandes angoisses, se défiant d'un côté, & désespérant du secours & de la faveur des dieux, & de l'autre, entrant dans de violens soupçons contre ses amis. Il s'abandonna aussi à toutes sortes de superstitions. Il étoit si effrayé & avoit l'esprit si troublé, que de la plus petite chose qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire, ou étrange, il faisoit d'abord un monstre, & tiroit un présage sinistre; de sorte que le palais étoit plein de gens qui sacrifioient, & d'autres qui faisoient des expiations & des purifications, & d'autres, enfin, qui se mêloient de faire des prophéties. Cependant, malgré ses frayeurs, sur quelques oracles, qui lui furent rapportés au sujet d'Éphestion, de la part du dieu, renonçant à son deuil, il se livra encore à la débauche, célébra des fêtes, & fit des festins.

Un jour, après avoir magnifiquement traité Néarque, il se mit au bain, selon sa coûtume, pour aller se coucher ensuite; mais il ne put refuser Médius le Thessalien, qui vint le prier d'aller souper chez lui. Là, il but toute la nuit & tout le lendemain; & à la fin du repas, il sentit quelque mouvement de fiévre, non, comme quelques-uns disent, avant qu'il eût achevé de boire la coupe d'Hercule, ou qu'il fût surpris tout à coup d'une violente douleur au dos, comme s'il eût reçu au travers du corps un grand coup de pique; ce sont des particularités, que quelques Historiens ont jugé à propos de rapporter, pour donner à cette histoire le dénouement

d'une véritable tragédie, & pour la rendre par-là plus touchante, Aristobule dit seulement qu'Alexandre ayant été attaqué d'une grosse fiévre, sentit une altération si violente, qu'il but du vin; que ce vin lui causa promptement un grand transport, & qu'il mourut le trentième du mois de Daisius. Quoiqu'il en soit, on place pour l'ordinaire la mort de ce Prince, à l'an 324 avant l'Ére Chrétienne, douze ans après qu'il eut commencé à régner. Il laissa Roxane, sa femme, grosse d'un fils, qui fut reconnu Roi, si-tôt après sa naissance.

DIGRESSION
Sur le Portrait d'ALEXANDRE.

Pour ce qui est de son visage & de la forme de son corps, les statues de Lysippe étoient celles, qui le présentoient le plus au naturel. Aussi, voulut-il que ce sculpteur fût le seul qui fit sa figure. Plusieurs de ses éleves, dans la suite, & plusieurs de ses amis tâchérent bien de l'imiter; mais, aucun ne réussit, comme Lysippe, à rendre parfaitement le port de son cou, qui penchoit un peu sur l'épaule gauche, & le feu & la vivacité de ses yeux.

Apelle le peignit aussi en Jupiter, armé de la foudre; mais, il ne rendit pas bien la couleur de son teint, qu'il fit un peu trop brun & trop chargé; car, il étoit blanc, & d'une blancheur relevée par un peu d'incarnat, qui éclatoit particulièrement sur son estomac & sur son visage. On lisoit dans les mémoires d'Aristoxène, qu'il sentoit fort bon; & que de sa bouche & de tout son corps, il sortoit une odeur charmante, qui parfumoit tous ses habits; ce qui venoit peut-être de l'excellence de son tempérament, qui étoit très-chaud & plein de feu. Et c'étoit même cette chaleur naturelle d'Alexandre, qui le rendoit si sujet à boire & si courageux.

Dès son enfance, il fit connoître qu'il seroit fort sage & fort tempérant avec les femmes; car, étant très-impétueux & très-ardent pour toutes les autres choses, il étoit presque insensible aux plaisirs du corps, & n'en usoit qu'avec beaucoup de sobriété & de retenue. Mais, pour l'ambition, ou plutôt pour la convoitise d'honneur, dont il étoit enflammé, il la portoit à un dégré de hauteur, & à une magnanimité fort au-dessus de son âge. Il n'aimoit pas toute sorte de gloire, ni celle qui vient de toutes sortes de sujets, comme son pere Philippe, qui, semblable à un Sophiste, se piquoit d'éloquence & de bien parler, & qui avoit la vanité de faire graver sur ses monnoies, les victoires qu'il avoit remportées aux jeux Olympiques à la course des chars. Au contraire, comme ses amis lui demandoient un jour s'il ne se présenteroit pas à ces jeux, pour y disputer le prix de la course, car il étoit très-léger, il répondit qu'il s'y présenteroit, s'il devoit avoir des Rois pour antagonistes.

En général, il paroît qu'il avoit beaucoup d'éloignement pour tous ces exercices d'Athléte; car, ayant

souvent donné des fêtes, où il proposoit des prix aux poëtes tragiques, aux joueurs de flûte, aux joueurs de lyre, & jusqu'aux rhapsodes même, & donné des chasses de toute sorte de bêtes, & des combats de gladiateurs au fleuret, jamais, il ne proposa des combats, ni du Ceste, ni du Pancrace; ou s'il le fit, ce fut par manière d'acquit, & sans témoigner y prendre le moindre plaisir.

Ce fut principalement Aristote, qui inspira à Alexandre un ardent amour pour la Médecine. Il n'en aima pas la théorie seulement, mais aussi la pratique. Il secourut plusieurs de ses amis dans leurs maladies, & leur ordonna les remédes & les régimes dont ils avoient besoin. Il aimoit aussi les Belles Lettres; il étoit fort studieux, & aimoit à lire. Il admiroit sur tout l'Iliade d'Homère, qu'il appelloit la meilleure provision de l'Art militaire, & il le sentoit comme il le disoit. Il eut toujours avec lui l'édition, qui avoit été revue & corrigée par Aristote, qu'on appelloit l'édition de la Cassette. Il la mettoit toutes les nuits, avec son epée, sous son chevet, selon le témoignage d'Onésicrate.

On lui apporta un jour une Cassette, qui étoit ce qu'on avoit trouvé de plus précieux parmi tous les trésors, & dans tout l'équipage de Darius. Quand il l'eut considérée & admirée, il demanda à ses amis ce qu'ils croyoient de plus digne d'étre enfermé dans cette Cassette si merveilleuse. Les uns ayant dit une chose, & les autres une autre, *Pour moi*, dit-il, *j'y enfermerai l'Iliade d'Homère;* & il l'y mit, en effet.

Comme dans les hautes provinces de l'Asie, il n'avoit pas la commodité de recouvrer beaucoup de livres, il écrivit à Harpale de lui en envoyer, & Harpale lui envoya les Œuvres de Philiste, beaucoup de Tragédies d'Euripide, de Sophocle, & d'Eschyle, & les Dithyrambes de Télestes & de Philoxène.

Un jour, ayant été informé que deux d'entre les Macédoniens, qui étoient dans les troupes de Parménion, avoient violé les femmes de quelques soldats étrangers, qu'il avoit à sa solde, il écrivit à Parménion d'en faire informer, & s'il se trouvoit qu'ils fussent coupables, de les faire mourir sans rémission, comme bêtes féroces, nées pour être le fléau des hommes. Dans cette lettre, on lisoit ces propres paroles: *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie seulement vu, ni voulu voir la femme de Darius. Je n'ai pas même voulu souffrir que l'on parlât de sa beauté devant moi.*

Il disoit ordinairement qu'il se reconnoissoit mortel, sur tout à deux choses, au sommeil & à l'amour, comme la lassitude & la volupté étant deux effets naturels de notre foiblesse. Il étoit aussi très-sobre & très-tempérant sur sa bouche, comme il le fit paroître par beaucoup d'autres marques; mais sur tout par ce

qu'il dit à la reine Ada, qu'il appelloit sa mere, & qu'il avoit rétablie dans son royaume de Carie. Cette Princesse, ne sçachant quelle chere lui faire, pour lui marquer sa reconnoissance, lui envoyoit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes sortes de pâtisseries les plus délicieuses. Et à la fin, elle lui envoya les plus excellens cuisiniers, & les boulangers & les pâtissiers les plus habiles. Mais, Alexandre lui répondit qu'il n'avoit que faire de tout cela; qu'il avoit des cuisiniers beaucoup plus excellens, qui lui avoient été donnés par son gouverneur Léonidas; que l'un lui préparoit un bon dîner, c'étoit de beaucoup marcher dès le matin, avant le point du jour; & que l'autre lui apprêtoit un meilleur souper, c'étoit un dîner sobre. Il ajoûta que le même Léonidas alloit souvent visiter lui-même les coffres & les malles, où l'on serroit ses lits & ses habits, pour voir si sa mere Olympias n'y avoit rien fourré de superflu, & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Il étoit aussi beaucoup moins adonné au vin qu'il ne paroissoit. il eut la réputation de l'aimer, à cause qu'il se plaisoit à être longtems à table; mais il passoit tout ce tems-là, moins à boire qu'à discourir. Car, à chaque fois qu'il buvoit, il proposoit quelque question, qui n'étoit pas inutile. Encore, ne faisoit-il jamais ces longs repas, que lorsqu'il se trouvoit dans un grand loisir. Jamais, en effet, ni le vin, ni le sommeil, ni l'amour même le plus légitime, ni aucun spectacle, ne retardérent un seul moment ses affaires, & ne lui firent perdre la moindre occasion, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres Capitaines. Sa vie même est une preuve très-suffisante de cette vérité. Car, ayant été des plus courtes, elle est pourtant toute pleine de grandes & de glorieuses actions.

Dans son loisir, dès qu'il étoit levé, son premier soin étoit de sacrifier aux dieux. Ensuite il dînoit légerement & assis; & le reste du jour, il le passoit, ou à chasser, ou à juger & terminer les différends, qui arrivoient parmi ses troupes, ou à lire, ou à composer quelque écrit. Quand il étoit en marche, & qu'il n'étoit pas fort pressé, il s'exerçoit toujours chemin faisant, ou à lancer le javelot, ou à monter sur un char, pendant qu'il couroit le plus rapidement, & à en descendre de même. Souvent il se divertissoit à chasser au renard, ou aux oiseaux.

Quand il étoit arrivé, & qu'il se préparoit à se mettre au bain, ou à se faire frotter d'huile, il demandoit aux chefs des panetiers & aux maîtres d'hôtel, s'ils avoient donné ordre au souper, & s'ils lui feroient faire bonne-chere. Il ne se mettoit jamais à table que tard & après la nuit close, & soupoit toujours couché. Il avoit un très-grand soin de sa table, & une attention merveilleuse à faire en sorte que tous ceux, qui mangeoient avec lui,

fussent servis également ; qu'il n'y eût aucune négligence , & que tout le monde fût satisfait. Il tenoit longuement table , parce qu'il aimoit à discourir. Dans tout le reste , il n'y avoit point de Roi dans le monde , dont le commerce fût si doux & si agréable ; car , il ne manquoit d'aucune des graces , qui peuvent rendre un commerce charmant. Son unique défaut étoit qu'il se rendoit souvent importun par ses vanteries , en quoi il tenoit beaucoup du soldat fanfaron. Car , non seulement , il se laissoit emporter lui-même à cette vanité de parler magnifiquement de ses exploits ; mais il se livroit encore aux flatteurs , qui le faisoient (*a*) danser tant qu'ils vouloient sur cette matière. De quoi les plus honnêtes gens , qui se trouvoient à sa table , souffroient souvent , ne voulant , ni enchérir sur ses flatteurs , ni demeurer non plus en arrière sur ses louanges ; car , l'un étoit plein de honte , & l'autre plein de péril. Après le souper , il se baignoit encore , se couchoit , & dormoit souvent jusqu'à midi , quelquefois même tout le jour.

Il étoit si tempérant sur les viandes , & si peu curieux de mets exquis , que quand on lui apportoit des païs éloignés & de la mer , ce qu'il y avoit de plus rare & de plus excellent parmi les fruits & les poissons , il les envoyoit à ses amis ; & le plus souvent il n'en retenoit rien pour lui. Sa table étoit toujours magnifique ; & sa magnificence augmenta toujours avec sa fortune. Enfin , la dépense de chaque souper fut reglée à dix mille drachmes. Elle en demeura là ; & ce fut-là la regle de tous ceux qui avoient l'honneur de le traiter.

On rapporte que s'étant entretenu en Egypte , avec le philosophe Psammon , il goûta sur tout une chose , que ce Philosophe lui dit , que tous les hommes sont gouvernés par Dieu même , parce que tout ce qui excelle , & qui domine , dans quelque espèce que ce soit , est toujours divin. Mais , lui-même , il avoit sur cela une opinion plus philosophique & plus vraie , quand il disoit que Dieu étoit le pere commun de tous les hommes ; mais, qu'il avouoit & reconnoissoit particulièrement pour ses enfans , les plus gens de bien. En un mot , avec les Barbares , il étoit d'une fierté , & d'une hauteur , que rien n'égaloit , voulant paroître entièrement convaincu de sa naissance divine. Mais , avec

---

(*a*) Cette expression : *Qui le faisoient danser tant qu'ils vouloient sur cette matière* , est de M. Dacier , qui , pour la justifier , dit : „ Je n'aurois pas „ hazardé cette expression . en parlant d'un grand personnage comme Ale- „ xandre , si celle dont Plutarque s'est servi , ne l'amenoit naturellement. „ Cette expression , continue M. Dacier . est très-remarquable , καὶ τοῖς „ κόλαξιν εαυτὸν ἀνειχῶς ἱππάσιμον , mot à mot , *& se adulatoribus in-* „ *equitandum submittens* , par une figure empruntée des Écuyers , qui menent , „ comme ils veulent , le cheval qu'ils montent. “ *Traduct. des vies des Hommes Illustres de* PLUT. *Tom. IX. pag.* 48. *N.* 11.

les Grecs, il gardoit beaucoup plus de modestie & de retenue; & ne se divinisoit qu'avec beaucoup de circonspection. Il s'émancipa pourtant un jour plus que de coûtume, dans une lettre qu'il écrivit aux Athéniens, sur la ville de Samos. *Ce n'est pas moi*, leur dit-il, *qui vous ai donné cette Ville libre, & si célebre; vous la tenez de la libéralité du Prince, qu'on appelloit alors mon Seigneur & mon Pere*, voulant parler de Philippe.

Dans les derniers tems, ayant été blessé d'un trait, qui lui causoit beaucoup de douleur, il dit à ceux qui étoient autour de lui: *Mes amis, voilà un véritable sang, qui coule de ma plaie, & non pas cette liqueur divine, qui, selon Homère, coule des plaies des bienheureux immortels.* Un jour, qu'il fit un grand tonnerre, dont tout le monde fut étonné & effrayé, le sophiste Anaxarque, qui étoit présent, lui dit: *Et toi, fils de Jupiter, en pourrois-tu bien faire autant?* Alexandre ne fit que rire de cette demande, & lui répondit: *Mais, je ne veux pas faire peur à mes amis, comme tu voudrois que je le fisse, toi qui méprises ma table, parce que tu vois qu'on y sert des poissons, & non pas des têtes de Satrapes.* On dit, en effet, qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poissons à Éphestion, Anaxarque avoit laissé échapper ce mot: *Qu'il eût mieux valu qu'il eût envoyé des têtes de Satrapes.*

Ce que nous venons de dire, suffit pour faire voir qu'Alexandre ne s'en faisoit point accroire, & qu'il ne s'enorgueillissoit pas lui-même de cette prétendue naissance divine, comme s'il l'avoit crue véritable, mais qu'il s'en servoit, pour s'assujettir plus facilement les hommes, par cette opinion de sa divinité.

Comme il étoit naturellement très-libéral, ses grands succès augmentérent encore en lui cette inclination bienfaisante; & il accompagnoit ses présens de gaieté, de caresses, & de marques de bienveillance, qui, seule, fait que ceux qui donnent, obligent véritablement. Un jour, un pauvre Macédonien conduisoit devant lui un mulet, chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit si las, qu'il ne pouvoit plus, ni marcher, ni se soûtenir. Le muletier, prenant la charge, la porte, avec beaucoup de peine, un assez long espace de chemin. Le Roi le voyant accablé sous le poids, & près de jetter son fardeau à terre, pour se soulager: *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il; *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta maison; car je te la donne.* En un mot, il se fâchoit plus contre ceux, qui ne recevoient pas ses présens, que contre ceux qui les demandoient. Et il écrivit un jour à Phocion, qu'il ne seroit plus désormais son ami, s'il refusoit les graces qu'il vouloit lui faire.

On peut juger de la magnificence & de la grandeur excessive des présens qu'il faisoit à ses amis & à ses gardes du corps, par une lettre, que sa mere Olympias lui écrivoit sur ce sujet. » Je ne vous

» blâme pas de faire du bien à » vos amis ; vous faites fort bien » de leur montrer votre gran- » deur & votre magnificence ; » mais, il y a des bornes qu'il » faut garder. Vous les faites tous » égaux aux Rois ; &, en les » enrichiſſant, vous leur donnez » les moyens de faire beaucoup » d'amis, que vous vous ôtez à » vous-même. « Comme elle lui écrivoit ſouvent la même choſe, il tenoit ſes lettres ſecrétes, ne les montroit à perſonne, hors un jour qu'en ayant ouvert une, qu'il venoit de recevoir, & s'étant mis à la lire, il ſouffrit qu'Épheſtion s'approchât, & lût avec lui pardeſſus ſon épaule. Il tira ſeulement ſon anneau de ſon doigt, & en mit le cachet à la bouche de ſon favori, pour lui recommander le ſecret.

Il donna à Épheſtion la maiſon de Bagoas, où l'on dit qu'il trouva des meubles de Suſe, pour mille talens. Il écrivit à Antipater, & l'avertit de prendre des gardes pour ſa ſûreté, parce qu'on lui dreſſoit des embûches. Il envoya auſſi de magnifiques préſens à ſa mere ; mais, il ne voulut jamais ſouffrir, ni qu'elle ſe mêlât de ſes affaires, ni qu'elle s'ingérât en aucune manière du gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il ſupporta fort doucement ſa mauvaiſe humeur ; & Antipater lui ayant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue, il dit : *Antipater ignore qu'une ſeule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.*

S'étant apperçu que toute ſa cour étoit devenue ſi diſſolue en délices, ſi ſomptueuſe dans ſes repas, & ſi exceſſive en toutes ſortes de vaines dépenſes, qu'un certain Agnon de Téos portoit des clous d'argent à ſes pantoufles ; que Léonatus faiſoit venir, ſur pluſieurs chameaux, de la pouſſière d'Égypte, pour s'en ſervir à la lutte & à ſes autres exercices ; que Philotas traînoit après lui, dans ſon équipage de chaſſe, des toiles pour enfermer un chemin de cent ſtades ; que le nombre de ceux, qui employoient les eſſences les plus précieuſes pour ſe frotter, avant que d'aller aux étuves & ſe baigner, étoit beaucoup plus grand, que celui de ceux, qui ſe ſervoient d'huile toute ſimple ; & que la plûpart menoient avec eux des baigneurs adroits, & des valets de chambre fort entendus à bien faire les lits, il les en reprit doucement & ſagement, en leur diſant qu'il s'étonnoit, comment ceux, qui s'étoient trouvés à tant de combats, & qui avoient donné des marques de leur valeur dans de grandes batailles, ne ſe reſſouvenoient plus que ceux, qui avoient beaucoup travaillé & fatigué, dormoient beaucoup mieux & d'un meilleur ſomme, que les lâches & les pareſſeux ; & comment, en venant à comparer leur manière de vivre avec celle des Perſes, ils ne s'appercevoient point qu'il n'y avoit rien de ſi ſervile, que de vivre dans la pareſſe & dans les délices, & rien de ſi royal que de travailler.

» Eh ! peut-on s'imaginer, ajoû-
» ta-t-il, que celui-ci prendra la peine de panser lui-même son cheval, de nettoyer sa pique, & de fourbir son casque, qui, par une fainéantise délicate & dédaigneuse, s'est désaccoûtumé d'employer ses mains à nettoyer son propre corps, qui lui est pourtant plus cher que tout le reste ? Ne sçavez-vous pas que ce qui assure le plus nos victoires, c'est de ne pas faire ce que font les peuples, que nous avons vaincus. « Et pour les piquer d'honneur, il s'évertuoit encore davantage, & augmentoit ses travaux & ses fatigues, soit à la guerre, ou à la chasse, en s'épargnant moins, & en s'exposant aux plus grands périls, avec moins de retenue ; si bien qu'un Ambassadeur de Lacédémone, s'étant trouvé présent un jour qu'il terrassa un furieux lion, lui dit : *Alexandre, vous avez généreusement combattu contre ce lion, pour la royauté.*

On dit qu'au commencement, quand il jugeoit des procès criminels, où il s'agissoit de la vie, pendant que l'accusateur déduisoit les chefs d'accusation, il bouchoit d'une main une de ses oreilles, afin de la garder pure, & non prévenue, pour entendre les défenses & la justification de l'accusé. Mais, dans les derniers tems, la quantité d'accusations, que l'on porta devant lui, effarouchérent & aigrirent son naturel, en répandant sur le mensonge, par le moyen de certaines circonstances véritables, tout l'air & toutes les apparences de la vérité. Sur tout, il n'étoit plus maître de lui-même, quand on lui déféroit des gens, qui avoient mal parlé de lui. Alors, il devenoit cruel & inéxorable, comme un homme à qui sa réputation étoit plus chere que l'empire, & que la vie même.

ALEXANDRE IV, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*a*) fils d'Alexandre le Grand, & de Roxane, ne vint au monde qu'après la mort de son pere. Incontinent après, il fut reconnu roi, conjointement avec Aridée, frere bâtard d'Alexandre le Grand. Mais, ils n'en avoient, l'un & l'autre, que le nom. L'autorité étoit toute entière entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entre eux les Provinces. Quelque-tems après, l'an 317 avant J. C., Cassandre fit conduire le jeune Alexandre, ainsi que sa mere, avec une bonne escorte, au château d'Amphipolis, sous la garde de Glaucias, capitaine, qui lui étoit entièrement dévoué. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône, & ils n'y furent plus traités que comme des personnes privées, dont il étoit important de s'assurer.

Cependant, les Macédoniens commencérent à se lasser, & à dire qu'il étoit tems de faire paroître le jeune Alexandre, qui étoit parvenu à l'âge de quatorze

(*a*) Just. L. XV. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 23, 77, 103.

ans, & de le tirer de prison, pour lui donner connoissance des affaires. Cassandre, qui auroit vu par-là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrétement ce Prince, avec sa mere Roxane, dans ce même château, où ils étoient renfermés. Ce fut 311 ans avant l'Ére Chrétienne.

ALEXANDRE V, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (a) étoit fils de Cassandre, roi de Macédoine, & de Thessalonique. Il avoit deux freres, nommés l'un Antipater, & l'autre Philippe. Celui-ci, comme l'aîné, succéda au Royaume, à la mort de Cassandre; mais, il ne regna pas long-tems, car il mourut peu de tems après son pere. Antipater & Alexandre entrérent alors en différend. Thessalonique favorisoit Alexandre, qui étoit le plus jeune. Antipater en fut si outré, que de rage il la tua de ses propres mains; quoiqu'elle le conjurât par ses mamelles qu'il avoit sucées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella Pyrrhus de l'Épire, & Démétrius du Péloponnèse, & les pressa de venir le secourir. Pyrrhus arriva le premier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macédoine, qu'il retint pour le prix du secours qu'il lui donnoit; & par-là, il se rendit très-redoutable à Alexandre, qui l'avoit appellé, & qui le trouvoit déjà trop voisin. Démétrius, de son côté, se mit aussi en marche, dès qu'il eut reçu ses lettres.

A cette nouvelle, le jeune Prince fut beaucoup plus allarmé; car, il craignoit encore davantage Démétrius, à cause de sa dignité & de sa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui, & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le salua très-affectueusement, & lui fit tout l'accueil possible; mais, il lui dit que ses affaires étoient en bon état, qu'elles n'avoient plus besoin de sa présence. De-là naquirent entre eux de violens soupçons; & un soir, que Démétrius alloit souper chez Alexandre, qui l'avoit prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dressoit des embûches, & qu'on avoit résolu de l'assassiner au milieu du festin. Démétrius ne se troubla point à cette nouvelle. Mais, s'arrêtant au milieu de sa marche, il commanda à ses capitaines de tenir son armée sous les armes; & à ses gardes, & à tous les officiers de sa maison, qui le suivoient, & qui étoient en plus grand nombre, que ceux d'Alexandre; il leur ordonna d'entrer avec lui dans la Salle du festin, & de se tenir là, jusqu'à ce qu'il se levât de table.

Alexandre & ses gens, le voyant si bien escorté, n'osérent exécuter leur entreprise. Et Démétrius, prétextant que ce soir-là il n'étoit pas bien disposé à faire la débauche, se retira très-promptement. Dès le lendemain, il ordonna qu'on préparât son équipage pour son départ, disant

(a) Just. L. XVI. c. 1. Plut. Tom. I. pag. 905, 906. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 161, 162. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 27.

qu'il lui étoit survenu des affaires, qui le pressoient de partir; &, demandant pardon à Alexandre, s'il le quittoit plutôt qu'il ne l'avoit espéré, il lui dit qu'une autre fois il seroit plus long-tems avec lui, quand il auroit plus de loisir.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ses Etats, non par aucune rupture ni brouillerie, qui fût survenue entre eux, mais de lui-même, & de son propre mouvement; & l'accompagna jusqu'en Thessalie. Quand ils furent arrivés à Larisse, ils recommencérent à se regaler, en se dressant reciproquement des embûches; & c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Car, négligeant de se tenir sur ses gardes, de peur d'apprendre à Démétrius à s'y tenir aussi de son côté, il fut prévenu, & souffrit ce qu'il préparoit à son ennemi, & qu'il différoit pour mieux prendre ses mesures. Etant prié à souper par Démétrius, il y alla sans montrer la moindre défiance. Démétrius s'étant levé de table au milieu du festin, Alexandre effrayé se leva aussi, & le suivit à la porte de la salle. Quand Démétrius fut à la porte, au milieu de ses gardes, il ne fit que prononcer ce mot: *Tue qui me suit*, & passa. En même-tems Alexandre fut tué sur la place, & avec lui ceux de ses amis, qui voulurent le secourir; & l'un d'eux, comme on l'égorgeoit, dit que Démétrius ne les avoit prévenus que d'un jour. Cela arriva 294 ans avant J. C.

UN SEUL ROI DES INDES, du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) autre fils d'Alexandre le Grand, & de Cléophis, reine des Indes. Il regna aussi lui-même sur les Indiens, qui n'appellérent plus sa mere que d'un nom infame, à cause qu'elle s'étoit prostituée au Roi de Macédoine.

ROIS D'ÉPIRE, du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE I, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) fils de Néoptolème, monta sur le trône d'Épire, à la mort de son oncle Arymbas, 342 ans avant J. C. Il étoit oncle d'Alexandre le Grand, par sa sœur Olympias, femme de Philippe. Alexandre qu'on surnomma Molossus, n'avoit que 20 ans, lorsqu'il parvint à l'Empire. Olympias ayant reçu quelques mécontentemens de la part de son mari, sollicita Alexandre son frere de la venger de son époux. L'entreprise étoit hardie pour un roi d'Épire. Justin veut pourtant qu'il ne se soit détourné de ce dessein, que par la proposition que Philippe lui fit, de lui donner en mariage, une fille, nommée Cléopâtre, qu'il avoit eue d'Olympias. Quel

(*a*) Just. L. XII. c. 7.

(*b*) Strab. p. 256, 280. Just. L. VIII. c. 6. L. IX. c. 6, 7. L. XII. c. 2. Tit. Liv. L. VIII. c. 3, 17, 24. Pauf. p. 283. Diod. Sicul. pag. 548. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 531. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 340. & suiv.

que fût le motif du roi de Macédoine, il est sûr qu'il chercha à s'attacher le prince Épirote par cette nouvelle alliance. Jamais la Macédoine n'avoit vu de fête aussi brillante. Philippe vouloit montrer aux députés de la Gréce, que les Macédoniens n'étoient plus barbares. On sçait par quelle catastrophe cet appareil fut marqué. Il en coûta la vie à Philippe, qui fut tué par Pausanias, pour avoir refusé de lui faire la justice qu'il demandoit. Olympias, sa femme, & Alexandre, à la fois gendre & beau-frere de Philippe, furent soupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre.

Après cela, le roi d'Épire retourna dans ses États; & son neveu monta sur le trône de Macédoine. Mais il ne le suivit dans aucune de ses expéditions. C'est vers ce tems-là qu'il fut appellé au secours des Tarentins. Il reçut avec la plus grande joie l'honneur qu'on venoit de lui faire. Il partageoit déjà l'univers avec Alexandre le Grand, lui abandonnoit l'Orient, prenoit l'Occident pour lui, & ajoûtoit qu'il alloit combattre contre des hommes; au lieu qu'Alexandre de Macédoine ne trouveroit que des femmes qui lui résistassent. Plein de ces idées, il alla consulter l'oracle de Dodone. Il conçut les plus grandes espérances, lorsque dans le lieu Saint on lui recommanda d'éviter la ville de Pandosie & le fleuve Achéron. Il crut que Jupiter lui ordonnoit de quitter ses terres, & qu'il lui promettoit des conquêtes sans bornes, dès qu'il passeroit sur des rivages étrangers. La superstition vint aider à masquer même l'ambition. Ce fut apparemment dans cette occasion qu'il fit frapper une médaille, où l'on voit, d'un côté, la tête de Jupiter Dodonéen, & au revers un foudre, surmonté d'une étoile, & au-dessous une espéce de lance avec ces mots : *Αλεξανδρου του νεοπτολεμοι*.

Le passage d'Alexandre en Italie doit être placé 334 ans avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince avoit alors 28 ans. Sa flotte étoit composée de quinze vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre de bâtimens pour le transport des troupes de débarquement. Ses premiers exploits furent contre les peuples de la Pouille. Mais ayant appris que les Oracles avoient promis aux Étoliens, qui avoient suivi Dioméde, la possession éternelle de ces contrées, il aima mieux les avoir pour amis, & fit la paix avec leur Roi. Il en usa de même avec les Métapontins & les Pédicules. Les Bruttiens & les Lucaniens ressentirent ensuite tout le poids de ses forces. Héraclée, colonie des Tarentins, s'étoit révoltée contre sa Métropole. Il l'enleva aux ennemis; & pour punir cette Ville rebelle, il transféra le lieu de l'assemblée générale des Grecs, qui s'étoient établis en Italie, au fleuve Acalandre, tandis qu'auparavant cette assemblée s'étoit toujours tenue à Héraclée.

Cosence, Térine, & plusieurs autres places, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, subirent

ſubirent le même ſort qu'Héraclée. Il y avoit environ 3 ans qu'Alexandre étoit deſcendu en Italie, lorſqu'il s'empara de trois petites montagnes, qui étoient auprès de Pandoſie, pour être à portée d'incommoder les Bruttiens & les Lucaniens. Ceux-ci réunirent toutes leurs forces, & en cherchérent même de nouvelles chez leurs alliés. Les pluies ſurvinrent bientôt après, & rempliſſant d'eau tous les vallons, elles empêchérent la communication des trois camps d'Alexandre. Ses ennemis profitérent de cette conjoncture. Les deux corps, où le Roi n'étoit pas, furent accablés & taillés en piéces au premier choc. Environ deux cens transfuges Lucaniens promirent de livrer le Roi mort ou vif, entre les mains de leurs compatriotes, ſi on leur promettoit de les laiſſer retourner chez eux. Alexandre, à qui l'infortune n'abattoit pas le courage, ſe fit jour à travers l'armée des ennemis. Leur général l'attaqua & fut tué. Comme ſes troupes fugitives abandonnoient leur chef, il les rallia auprès d'un fleuve, qu'il voulut leur faire paſſer à gué, parce qu'il jugea, par les reſtes d'un pont que la violence des eaux avoit emporté, ou que l'on avoit rompu à deſſein, que c'étoit là le chemin qu'il devoit tenir.

Cependant, la fatigue & la crainte faiſoient murmurer les ſoldats. Un d'entr'eux apoſtrophant le fleuve avec indignation: *C'eſt à juſte titre*, dit-il, *que l'on t'appelle Achéron*. A ces mots le Roi frémit ſur le danger où il étoit expoſé. Il héſita s'il continueroit ſa marche de ce côté. Un officier de ſa maiſon, nommé Sotime, inquiet du péril qui menaçoit ſon Prince, le fit appercevoir que les Lucaniens cherchoient à lui dreſſer quelque embuſcade. Quand le Roi eut vu leurs troupes venir fondre ſur lui, il tira ſon épée, & lança ſon cheval dans le fleuve. Il touchoit déjà au rivage, lorſqu'un des transfuges, qui l'avoient trahi, le perça d'un javelot. Alexandre tomba dans la rivière, & le courant de l'eau l'emporta chez les ennemis, qui traitérent ſon corps avec la dernière barbarie. On en envoya la moitié à Coſence, & le reſte ſervit de jouet à la populace. Peut-être même les outrages, qu'on lui fit, n'auroient-ils point ceſſé, ſi une femme n'eût arrêté ces forcenés, en leur diſant, les larmes aux yeux, qu'elle s'étoit flattée de changer le corps du Roi, pour ſon mari & pour ſes enfans qui étoient en la puiſſance des Épirotes. Les Thuriens le rachetérent des deniers publics, & firent tranſporter ſes os en Épire. La mort d'Alexandre arriva 331 an avant J. C. Il y a apparence que ce Prince n'eut point d'enfans de ſa femme Cléopâtre. Car ſon couſin Æacidas lui ſuccéda, ſans qu'il paroiſſe avoir trouvé aucune contradiction.

ALEXANDRE II, (a)

(a) Plut. Tom. I. pag. 387. Juſt. L. XXVI. c. 2, 3. L. XXVIII. c. 1.

Alexander, Ἀλέξανδρος, étoit fils de Lanassa & de Pyrrhus, roi d'Épire. Ce Prince ayant été tué à Argos 272 ans avant J. C., lorsqu'il faisoit tous ses efforts pour forcer Antigone, roi des Macédoniens, qui s'étoit renfermé dans cette Ville, Alexandre excité par le desir de venger la mort de son pere, alla ravager les frontières de la Macédoine. Ce fut pendant qu'Antigone étoit occupé à la guerre contre les Athéniens. Ce Prince, à cette nouvelle, retourna en diligence pour le combattre. Mais abandonné de ses soldats, qui passérent du côté de l'ennemi, il perdit & son armée & son royaume. Démétrius, son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, leva de nouvelles troupes en l'absence de son pere, & sçut non seulement recouvrer le royaume de Macédoine, mais dépouilla même Alexandre de celui d'Épire.

Ce Prince exilé se retira chez les Acarnaniens, & fut après cela rétabli dans ses États, tant par le zéle affectionné des Épirotes que par le secours de ses alliés. Il avoit épousé sa propre sœur, appellée Olympias, qui, après la mort de son mari, fut déclarée tutrice de Pyrrhus & de Ptolémée, ses fils, & Régente de l'État.

ROIS DE SYRIE,
du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE I, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) C'étoit un homme de basse extraction, appellé Bala, qui fut mis sur le trône de Syrie, à la place de Démétrius Soter, vers le milieu du second siécle, qui précéda la naissance de J. C.

Démétrius avoit soulevé contre lui tous ses sujets par une conduite peu digne d'un Prince; car l'indolence, les plaisirs & la débauche faisoient son unique occupation, dans un château où il s'étoit renfermé. Les mécontens étoient soûtenus par Ptolémée Philométor, Attale & Ariarathe. Ces trois Princes, de concert, employérent Héraclide, un des grands favoris d'Antiochus Épiphane, pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils de ce Roi, & le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Héraclide choisit, pour cela, le jeune Bala, qui étoit fort propre à faire le rôle qu'on lui donnoit. Il le façonna & l'instruisit bien de tout ce qu'il falloit dire & faire.

Quand il fut bien dressé, il commença par le faire reconnoître des trois Rois, qui étoient du secret. Ensuite il le mena à Rome, & y mena aussi Laodice, fille véritable d'Antiochus Épiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations & d'adresse, il l'y fit reconnoître & obtint un décret du Sénat en sa faveur, qui non seulement lui permettoit de retourner en Syrie, pour recouvrer ses

(*a*) Strab. pag. 624. Just. L. XXXV. c. 1, 2. Athen. pag. 211. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 273, 274. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 298, 299.

États, mais qui lui accordoit même son assistance pour cet effet. Avec cette déclaration des Romains pour lui, Bala n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde dans la Palestine; & là, sous le nom d'Alexandre, fils d'Antiochus Épiphane, il prit le titre de roi de Syrie, & plusieurs des mécontens vinrent l'y trouver & se ranger autour de lui. Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son château & de son indolence, pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre, de son côté, armoit aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande conséquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisoient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, & lui envoya la commission de général des troupes du Roi, en Judée; ce qui le rendit pour lors très-supérieur à tous ses ennemis.

Alexandre voyant ce qu'avoit fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire aussi des propositions pour l'attirer dans son parti. Il le faisoit souverain Sacrificateur, lui accordoit le titre d'ami du Roi, lui envoyoit une robe de pourpre, & une couronne d'or, marques de la haute dignité, dont il le revêtoit. Car personne ne portoit alors la pourpre que les Princes & les Nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore sur lui, pour s'assurer d'un allié de cette importance. Mais après les maux qu'il avoit faits à tous ceux qui avoient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, & à toute la nation en général, ils n'osoient se fier à lui, & résolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la souveraine sacrificature.

Les deux concurrens, pour la couronne de Syrie, ayant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive. D'abord l'aîle gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi, qui lui étoit opposée, & la mit en fuite. Mais s'étant trop échauffée à la poursuite, quand elle revint, elle trouva la droite, où Démétrius combattoit en personne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'empire de Syrie. Dès qu'il se vit tranquille, il envoya demander, en mariage, à Ptolémée, roi d'Égypte, Cléopâtre sa fille. Elle lui fut accordée; & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage.

Alexandre se trouvant paisible possesseur de la couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à prendre les plaisirs que lui fournissoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il s'abandonna donc à son penchant naturel, qui le portoit au luxe, à l'oisiveté & à la débauche. Il laissa entièrement le soin des affaires à son favori, nommé Ammonius, lequel par ses cruautés indisposa fort les esprits. Alexandre s'étant enfin réveillé, & considérant l'extrême danger, où il étoit, s'adressa à Ptolémée Philométor, qui vint au secours de son gendre, & entra avec une

grosse armée dans la Palestine. Toutes les Villes lui ouvrirent les portes, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, & le suivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avoit formé contre la vie de Philométor. Comme Alexandre refusa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot, & en conséquence il lui ôta sa fille, qu'il donna à Démétrius, & fit un traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de son pere; & cet héritier légitime fut en effet remis sur le trône de ses ancêtres.

Alexandre, qui étoit alors en Cilicie, marcha en diligence avec ses troupes, & mit tout à feu & à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cens chevaux vers Zabdiel, Prince arabe, à qui il avoit confié ses enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, il eut la tête tranchée; & elle fut envoyée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée; car il mourut peu de jours après, d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Ainsi Alexandre & Philométor moururent en même-tems, le premier après avoir regné 5 ans, & le second 35; ce qui arriva 145 ans avant J. C.

ALEXANDRE II, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) surnommé Zébina, se disoit fils du précédent, quoique ce fût le fils d'un frippier d'Alexandrie, nommé Protarque. Il prétendoit, en cette fausse qualité, que la couronne de Syrie lui appartenoit. Ptolémée Physcon appuya cet imposteur contre Démétrius, & lui prêta une armée pour s'en mettre en possession. Il ne fut pas plutôt en Syrie que, sans examiner les droits du Prétendant, on vint en foule prendre son parti; parce qu'on ne pouvoit souffrir Démétrius. Ils ne se mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvu qu'ils se défissent de lui. A la fin, une bataille en décida. Elle se donna auprès de Damas en Célésyrie. Démétrius y fut entièrement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre, sa femme.

Après la mort de ce Prince, Cléopâtre conserva une partie du royaume. Alexandre eut tout le reste; & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita, en habile homme, de toutes ces divisions pour se bien établir, & pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, & plusieurs avantages considérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis. Ptolémée Physcon, qui regardoit Alexandre comme sa créature, prétendoit qu'il lui fît hommage de son Empire. Zébina refusa nettement d'entrer dans ses vues.

(*a*) Just. L. XXXIX, c. 1, 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 208, 209, 211.

Physcon résolut de l'abattre, comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec sa nièce Cléopâtre, il envoya une armée considérable à Antiochus Grypus, & lui donna sa fille Tryphéne en mariage. Grypus, par le moyen de ce secours, défit Zébina, & l'obligea de se retirer à Antioche. Celui-ci s'avisa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Il fut découvert; & les habitans se soulevérent & le chassérent de la Ville. Il fut encore quelque-tems errant de lieu en lieu à la campagne; mais à la fin on le prit & on le fit mourir, 122 ans avant l'Ére Chrétienne.

(*a*) Dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, il est parlé d'un roi de Syrie, nommé Alexandre Théopator, dont il nous reste quelques médailles. On voit sur une la Victoire qui tient une palme.

ROIS D'ÉGYPTE, du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE I, & ALEXANDRE II, rois d'Égypte. *Voyez* Ptolémée IX, & Ptolémée X.

ROIS DES JUIFS, du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE JANNÉE, (*b*) *Alexander Jannæus*, Ἀλέξανδρος ἰανναῖος, étoit le troisième fils de Jean Hyrcan, roi des Juifs. Son pere ne pouvoit le souffrir, depuis qu'il avoit appris en songe qu'il régneroit après lui. Et selon l'ordre naturel, il ne pouvoit regner qu'après la mort de ses deux freres, qui étoient nés avant lui. La vérité du songe se trouva justifiée par l'événement. Antigone, l'aîné des enfans de Jean Hyrcan, ne regna jamais. Aristobule, le cadet, ne regna que fort peu de tems. Après la mort de celui-ci, Salomé, autrement Alexandra, tira de prison Alexandre Jannée, qui y avoit été mis par ordre de son mari, & le plaça sur le trône de Judée, l'an 105 avant J. C. Le premier usage qu'il fit de la souveraineté, ce fut d'ôter la vie à son quatrième frere, qui avoit tâché de lui enlever la couronne. Pour le cinquième, nommé Absalom, il lui accorda sa faveur, & le protégea durant sa vie.

Alexandre Jannée d'une humeur belliqueuse & entreprenante, ne tarda pas à lever une bonne armée, avec laquelle il passa le Jourdain, & forma le siége de Gadara. Au bout de dix mois, s'étant enfin rendu maître de cette Ville, il prit encore quelques autres places très-fortes situées aussi au de-là du Jourdain. Mais ne se tenant pas assez sur ses gardes, à son retour, il fut battu par l'ennemi, & perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avoit fait, & son propre bagage. Il revint à Jérusalem accablé de cette perte, & de la honte qui la suivoit. Il eut même le chagrin de

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 418, 419.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 456. *& seq.* De Bell. Judaïc. pag. 714. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 252.

voir que bien des gens, au lieu de plaindre son malheur, en avoient une maligne joie. Car, depuis la querelle qu'eut Hyrcan avec les Pharisiens, ils avoient toujours été ennemis de sa maison, & sur tout de cet Alexandre; & comme ils entraînoient presque tout le peuple après eux, ils l'avoient si fort prévenu & animé contre lui, que ce fut-là la véritable source des désordres & des brouilleries, dont tout son regne fut troublé.

Cette perte, quelque grande qu'elle fût, n'empêcha pas que voyant la côte de Gaza sans défense par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia & Anthédon. Ces deux postes, qui n'étoient qu'à quelques milles de Gaza, tenoient cette ville comme bloquée, & c'étoit ce qu'il s'étoit proposé en les attaquant. Il n'avoit jamais pardonné aux habitans de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, & de lui avoir donné des troupes, qui avoient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; & il cherchoit avec soin toutes les occasions de se venger d'eux. Dès que ses affaires le lui permirent, il vint, avec une nombreuse armée, assiéger leur Ville. Apollodote, qui en étoit gouverneur, défendit la place un an entier avec un courage & une prudence qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frere, nommé Lysimaque, ne put voir sa gloire sans envie; & cette lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite, ce misérable s'associa avec quelques scélérats comme lui, qui livrérent la Ville à Alexandre.

Lorsqu'il y entroit, on eût dit, à son air & aux ordres qu'il donnoit, qu'il avoit dessein d'user de sa victoire avec clémence & modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, & que rien ne pouvoit lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire; & l'on vit aussi-tôt exercer, dans cette Ville infortunée, toute la barbarie, qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui coûta bien cher. Car, les habitans de Gaza se défendirent en désespérés, & lui tuérent presque autant de monde qu'ils étoient eux-mêmes. Mais enfin, il contenta sa brutale passion, & fit, de cette ancienne & fameuse Ville, un tas de ruines; après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

Quelque-tems après, le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des Tabernacles, pendant qu'il étoit dans le temple, & qu'en qualité de souverain Sacrificateur, il offroit à l'autel des holocaustes le sacrifice solemnel, on se mit à lui jetter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, & le traitant, entr'autres, d'esclave; reproche qui déclaroit assez qu'ils le regardoient comme indigne & de la couronne & du pontificat. C'étoit une suite de ce qu'avoit osé avancer Éléazar, que la mere d'Hyrcan avoit été captive. Ces indignités irritérent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces insolens à la tête de ses

gardes, & en tua jusqu'au nombre de six mille. Voyant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur confier sa personne, & prit, pour ses gardes, des troupes étrangéres, qu'il fit venir de la Pisidie & de la Cilicie; & il en forma un corps de six mille hommes, qui l'accompagnoient par tout.

Lorsqu'Alexandre vit l'orage qui s'étoit élevé contre lui, un peu appaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avoit tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quelques avantages, il tomba dans une embuscade, où il perdit la plus grande partie de son armée, & eut de la peine à se sauver lui-même. A son retour à Jérusalem, les Juifs, outrés de cette perte, se révoltérent contre lui. Ils se flattoient de le trouver si affoibli & si abattu de ce dernier échec, qu'ils n'auroient pas de peine à achever sa perte, qu'ils souhaitoient depuis si long-tems. Alexandre qui ne manquoit, ni d'application, ni de courage, & qui avoit d'ailleurs une capacité au-dessus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur opposer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre & ses sujets, qui dura six ans, & causa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus & défaits en plusieurs occasions.

Alexandre ayant pris une Ville où plusieurs des rebelles s'étoient renfermés, en emmena huit cens à Jérusalem, & les y fit tous crucifier en un même jour; & quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes & leurs enfans, & les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le Roi donnoit un régal à ses femmes & à ses concubines dans un endroit, d'où l'on voyoit tout ce qui se passoit; & cette vue étoit, pour lui & pour elles, la principale partie de la fête. Cette guerre civile, pendant six ans qu'elle dura, coûta la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles. Alexandre, après l'avoir appaisée, fit plusieurs expéditions au-dehors avec un très-grand succès. Quand il fut revenu à Jérusalem, il s'abandonna à la bonne chere, & aux excès du vin, qui lui causérent une fièvre quarte, dont il mourut au bout de 3 ans, après en avoir regné 27. C'étoit l'an 79 avant J. C.

Alexandre laissa deux fils, Hyrcan & Aristobule; mais il ordonna qu'Alexandra, sa femme, gouverneroit le royaume, tant qu'elle vivroit, & qu'elle choisiroit celui de ses deux fils qu'elle voudroit, pour regner après elle.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (a) fils d'Aristobule & petit-fils d'Alexandre Jannée, dont on vient de parler. Il avoit un frere, appellé Antigone, & deux sœurs. Lorsque Pompée eut pris Jérusalem sur son pere, il fut amené avec lui, ainsi qu'avec son frere & ses deux sœurs, à Rome

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 476, 477. De Bel., Judaïc. p. 721, 723.

en captivité. Pendant qu'on étoit en chemin, il trouva le moyen de se sauver; & étant de retour en Judée, il assembla une armée de dix mille hommes de pied & de quinze cens chevaux, avec laquelle il fit plusieurs actions de valeur, & se saisit des forteresses d'Alexandrion & de Machéronte, où il vouloit se fortifier.

Mais Gabinius, général des troupes Romaines, qui étoient dans le païs, ne lui en donna pas le loisir. Il le chassa des montagnes, le battit près de Jérusalem, lui tua trois mille hommes & fit grand nombre de prisonniers. Après cela, Gabinius vint assiéger la forteresse d'Alexandrion, où étoit en personne la mere d'Alexandre. Elle sortit de ce château, & fit l'accommodement de son fils avec Gabinius, à condition qu'Alexandre rendroit quelques forteresses qu'il tenoit, & qui furent démolies par les Romains.

Alexandre fut encore battu près du mont Thabor dans un combat, où il perdit dix mille hommes. Enfin, après plusieurs actions, où il eut toujours du dessous, il tomba entre les mains de Scipion, qui le fit paroître devant son tribunal à Antioche, & le condamna à avoir la tête tranchée, l'an 45 avant J. C.

AUTRES PERSONNAGES célebres qui ont porté le nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (a) tyran de Phéres en Thessalie. Pour envahir la tyrannie, il empoisonna, l'an 369 avant J. C. son frere Polydore dans un repas, où il s'étoit laissé enivrer. Comme il avoit donc acquis la principauté par le crime, il en usa aussi avec violence. Au lieu que ses prédécesseurs s'étoient fait aimer de la nation par leur équité & par leur sagesse, celui-ci se fit haïr d'elle par ses duretés & par ses injustices. En effet, il fit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie. Et lorsqu'il s'ouvroit secrétement par-là un chemin, pour les assujettir tous, on envoya à Thébes demander du secours. Pélopidas s'étant chargé de cette expédition, obligea le Tyran de venir à ses pieds, & employa contre lui de vifs reproches & de fortes menaces. Alexandre allarmé se déroba avec ses gardes.

Quelque-tems après, le même Pélopidas ayant assemblé des troupes Thessaliennes, marcha à Pharsale. A peine y fut-il arrivé que le Tyran se présenta devant lui avec une puissante armée. Pélopidas croyant qu'il venoit pour se justifier & pour répondre aux plaintes des Thébains, alla à lui avec Isménias seul, sans autre précaution. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scélérat & pour un homme accoûtumé à verser le sang; mais il se flattoit que le respect qu'il auroit pour Thébes, & la considération de sa dignité

(a) Corn. Nep. in Pelop. c. 5. Plut. Tom. I. pag. 291, 292. & seq. Diod. Sicul. pag. 489, 494, 496, 517. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 374. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 232, 233.

& de sa réputation l'empêcheroient de rien entreprendre contre sa personne. Cependant, le Tyran les voyant seuls & sans armes, les prend prisonniers & se saisit de Pharsale. Cette action remplit de terreur & de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutérent bien qu'après une injustice si criante & une si grande audace, Alexandre n'épargneroit plus personne, & se comporteroit en toutes rencontres, & contre toutes sortes de gens, en homme déseſpéré, & qui n'avoit plus rien à ménager.

Il mena cependant Pélopidas à Phéres, & les premiers jours, il permit à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette aventure auroit humilié sa fierté, & abattu son courage; mais Pélopidas, voyant les habitans de Phérès très-consternés, ne cessoit de les consoler & de les exhorter à avoir bonne espérance, leur promettant que le Tyran seroit bientôt puni, & il envoyoit lui dire à lui-même: » Qu'il étoit » bien imprudent & bien injuste, » de tourmenter & de faire mou- » rir tous les jours tant de bons » Citoyens, qui ne lui avoient » rien fait, & de l'épargner lui, » sçachant bien qu'il ne seroit pas » plutôt sorti de ses mains, qu'il » lui feroit porter la peine due à » ses crimes. « Alexandre étonné de cette grandeur d'ame & de cette assurance dit: *Pourquoi Pélopidas a-t'il tant de hâte de mourir.* Cela étant rapporté à Pélopidas, il lui envoya faire cette réponse: *C'est afin que tu périsses d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.* Depuis ce jour-là, le Tyran ordonna que personne ne le vît & ne lui parlât.

Épaminondas fut toutefois envoyé en Thessalie; mais ce fameux général tiroit la guerre en longueur, de crainte qu'Alexandre ne tournât toute sa rage contre son prisonnier; car il connoissoit ses cruautés, & le peu de cas qu'il faisoit de la raison & de la justice. Il sçavoit qu'il faisoit enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvroit d'autres de peaux de sangliers & d'ours; que lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les tuoit à coups de fléches; & que c'étoient là ses jeux & ses divertissemens. Dans les villes de Mélibée & de Scotuse, ses amies & ses alliées, il convoqua à une assemblée les Citoyens, & les fit environner par ses gardes, qui égorgérent devant lui toute leur jeunesse. Il consacra la pique, dont il s'étoit servi pour tuer son oncle Polyphron; & l'ayant couronnée de festons & de bandelettes, il lui sacrifia comme à un dieu, & l'appella Tychon; c'est-à-dire, l'heureuse.

Un jour qu'il entendoit un acteur de réputation, qui jouoit les Troades d'Euripide, il sortit promptement du théatre & envoya dire à cet acteur: » Qu'il » ne s'allarmât point, & qu'il » n'en jouât pas moins bien; que » s'il étoit sorti, ce n'étoit point » par aucun chagrin qu'il eût » contre lui; mais qu'il avoit hon-

» te que ses Citoyens le vissent » pleurer des malheurs d'Hécube » & d'Andromaque, lui qui n'a» voit jamais eu pitié de ceux » qu'il avoit égorgés. « Ce même Tyran si cruel, étonné de la réputation & du nom d'Épaminondas, & ébloui de sa dignité & de la majesté qui l'environnoit, commença à craindre, & se hâta de lui envoyer des gens pour se justifier. Mais Épaminondas ne voulut pas souffrir que les Thébains fissent, ni paix, ni alliance avec un si méchant homme. Il lui accorda seulement une trève de trente jours; & après avoir retiré, de ses mains, Pélopidas, & Isménias, il ramena ses troupes.

Alexandre ayant joui de la principauté, l'espace de 11 ans, Thébé, sa femme, fit avec ses trois freres, Tisiphon, Pytholaüs & Lycophron, un complot de le tuer, & l'exécuta de cette manière. Tout le palais du Tyran étoit rempli de gardes, qui veilloient toute la nuit. Il n'y avoit qu'une chambre haute, qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, & qui ne connoissoit que le maître, la maîtresse, & un seul esclave qui lui donnoit à manger. Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferma ses freres pendant le jour dans une chambre voisine; & entrant seule, selon sa coûtume, dans la chambre d'Alexandre qu'elle trouva endormi, elle sort, un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari vouloit dormir en repos; & de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fît du bruit, quand ses freres monteroient, elle emmaillota, de laine, les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter, tout doucement, ses freres armés de poignards; & les laissant à la porte, qui étoit entr'ouverte, elle rentre, & prenant le cimeterre, qui étoit suspendu au chevet, elle le leur montre. C'étoit le signal dont on étoit convenu, pour marquer que le Tyran étoit assoupi & qu'il dormoit tranquillement.

Sur le point de l'exécution, les jeunes gens se trouvérent saisis de frayeur, & n'osérent avancer. Thébé se mit en colère, & les appellant lâches, elle leur fit des sermens horribles, qu'elle va éveiller Alexandre & lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment. Thébé les fait entrer, les mene près du lit, & tient elle-même la lampe. L'un prend le Tyran par les pieds, qu'il serre de toute sa force, l'autre le prend par les cheveux; & le troisième le frappe à grands coups de poignards, & le tue; mort peut-être trop douce & trop prompte pour un monstre si cruel & si abominable, mais pourtant proportionnée & conforme à ses injustices & à ses cruautés, si l'on en considère les circonstances & les suites; car c'est le premier des Tyrans qui ait été assassiné par sa propre femme. Et après sa mort, son corps fut exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses sujets, & abandonné en proie aux chiens & aux vautours.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (a) nom d'un Spartiate, qui étoit chef d'un corps de troupes, l'an 369 avant J. C. Comme il avoit été envoyé, cette année, dans le territoire de Tégée, pour en garder les passages, il fut attaqué par les Argiens, qui lui tuérent près de deux cens hommes. Lui-même périt à cette occasion.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (b) surnommé Lynceſtes, fils d'Érope, fut le premier qui ſalua roi Alexandre le Grand, après la mort de Philippe ſon pere. Cette attention le ſauva des peines, qu'on fit ſouffrir aux complices de cette mort; car il étoit du nombre des coupables. C'étoit, cependant, au rapport de Diodore de Sicile, un homme plein de ſens & de courage. Sa conduite ne le prouvoit guere. Échappé d'un premier danger, il s'expoſa à un autre, qui cauſa ſa perte.

En effet, après avoir obtenu le commandement de la cavalerie Theſſalienne, il trama des complots contre ſon bienfaiteur. En qualité de Prince, iſſu du ſang royal, il aſpiroit à la couronne. Darius, ſur une lettre qu'il avoit reçue de ce traître, lui promit mille talens d'or avec le royaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne croyant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un ſi formidable ennemi. Le porteur de la réponſe du Roi fut arrêté, & avoua tout; & le coupable ayant été pris & lié, fut mis en priſon, comme pour être examiné juridiquement dans un autre tems. Il s'écoula trois années de ſuite, après leſquelles Alexandre comparut devant le tribunal Macédonien. Il y fut condamné à mort, l'an 329 avant l'Ère Chrétienne.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (c) fils de Polyſperchon, qui ſervit dans les armées d'Alexandre le Grand, en qualité d'officier général. Après la mort de ce Prince, les Athéniens s'attendoient à recouvrer leur liberté ſous la domination d'Olympias, ſa mere; mais leurs eſpérances furent vaines. Alexandre, fils de Polyſperchon, s'étant rendu dans l'Attique, ſe ſaiſit de Munychie & du Pirée, pour les beſoins de la guerre. Le peuple irrité appella en jugement tous ceux qui avoient favoriſé l'Oligarchie, & il condamna les uns à la mort, & les autres à l'exil, & à la vente publique de leurs biens. Phocion lui-même, qui gouvernoit tout ſous Antipater, fut de ce nombre. Dans ce revers de fortune, tous les malheureux ſe refugiérent auprès d'Alexandre, fils de Polyſperchon, dans l'eſpérance de trouver quelque reſſource dans ſa protection. Alexandre les reçut favorablement, & leur donna des lettres pour ſon pere,

(a) Diod. Sicul. pag. 494.

(b) Juſt. L. XI. c. 2, 7. Diod. Sicul. pag. 578, 604. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 10. L. II. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 580.

(c) Diod. Sicul. pag. 662, 706, 707. Plut. Tom. I. pag. 756, 802. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 78, 79.

par lesquelles il le prioit de prendre la défense de Phocion & de ses adhérans, qui étoient de son parti, & résolus de le seconder dans tous ses desseins.

Alexandre, l'an 315 avant l'Ére Chrétienne, parcourant avec Aristodème les villes du Péloponnèse, s'occupoit à rendre la liberté à toutes, & en chassoit les garnisons de Cassandre. Celui-ci, informé de cette entreprise, lui députa Prépélas, pour l'inviter à renoncer au parti d'Antigone, & à prendre plutôt le sien. Il lui promit, à cette condition, de lui donner le commandement général des troupes du Péloponnèse; ce qu'il accompagneroit de tous les titres d'honneur, qu'il pourroit souhaiter. Alexandre voyant qu'il obtenoit par-là une dignité pour laquelle seule il avoit combattu jusqu'alors contre Cassandre même, accepta cette offre, & fut aussi-tôt déclaré Commandant général du Péloponnèse.

Alexandre ne jouit pas longtems de ce commandement; car il fut tué l'année suivante par quelques citoyens de Sicyone, qui avoient conjuré sa perte. Cette conjuration n'eut pas les suites qu'ils en avoient attendues. Cratésipolis, femme d'Alexandre, dont le cœur n'avoit rien que de mâle & de grand, ne fut point consternée à la vue de cet accident funeste. Chérie des soldats, & honorée des officiers qu'elle avoit toujours obligés & servis, elle prit le commandement des troupes, réprima l'insolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaisa tous les troubles que les séditieux avoient excités dans la Ville, y rentra victorieuse, & la gouverna avec une sagesse qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) C'étoit un général d'armée, qui vint de Lycie, avec trois mille fantassins & cinq cens cavaliers, trouver Alexandre le Grand, lorsqu'il étoit à Bactres. C'est apparemment le même que ce Prince donna pour chef à trente jeunes hommes des plus vaillans de sa compagnie, qui furent chargés de monter dans le rocher d'Aorne. Alexandre le Grand lui donna Carus pour collégue, & l'exhorta de se souvenir du nom qu'il portoit. Alexandre de Lycie ne l'oublia pas; car, comme il ne se ménageoit point du tout, & qu'on le chargeoit de tous côtés, il fut accablé de coups.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, fils d'Alcétas, roi d'Épire. *Voyez* Alcétas.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) fils de Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand; & d'Odrysias. Après la mort de son pere, qui étoit péri dans un combat contre Seleucus en Asie, ayant obtenu, à force de prieres, son corps, il

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 10. L. VIII. c. 11. I (*b*) Pauf. pag. 18.

le fit porter dans la Chersonnèse, où il l'inhuma, & signala sa piété par un superbe monument, qui se voyoit encore, du tems de Pausanias, entre le bourg de Cardie & le mont Pactyas.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*a*) Cet Alexandre étoit un officier qui commandoit la citadelle de Corinthe, du tems d'Antigone Gonatas. Et comme ce Prince desiroit fort de s'emparer de cette place importante, & qu'il désespéroit de pouvoir en venir à bout par la force ouverte, il fit donner du poison à Alexandre. Après sa mort, Nicéa, sa femme, prit le gouvernement des affaires, & garda la citadelle très-soigneusement.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*b*) Seigneur de la cour d'Antiochus le Grand. Dès que ce Prince eut pris possession de la couronnne, il envoya, en Orient, Alexandre & Molon, son frere; celui-ci pour gouverner la Médie; & l'autre la Perse. Mais Alexandre & Molon méprisant la jeunesse du Roi, ne furent pas plutôt affermis dans leurs gouvernemens, qu'ils ne voulurent plus le reconnoître; & chacun d'eux se rendit souverain dans la Province qui lui avoit été confiée.

Leur souveraineté ne fut pas de longue durée. Deux ans après, Antiochus ayant passé le Tigre, à la tête d'une nombreuse armée, força d'abord Molon d'en venir à une action, & remporta sur lui une victoire si complette, que le Rebelle, voyant tout perdu, se tua lui-même de désespoir. Alexandre étoit alors en Perse, où Néolas, un autre de leurs freres, qui s'étoit échappé de cette bataille, lui en apporta la triste nouvelle. Se voyant sans ressource, ils tuérent premièrement leur mere, puis leurs femmes & leurs enfans, & enfin se tuérent eux-mêmes, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Voilà la fin qu'eut cette rebellion, qui causa la ruine entière de tous ceux qui y avoient eu part.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*c*) étoit un commandant de la cavalerie parmi les Épirotes. Cent quatre-vingt-dix-huit ans avant J. C., Philippe, roi de Macédoine, comptant pouvoir faire la paix avec le peuple Romain par l'entremise de cette nation, tint un conseil là-dessus, après lequel Alexandre & le préteur Pausanias engagérent le consul Quintius, & le Roi à une conférence, qui se tint près du fleuve Aoüs, dans l'endroit où il étoit le plus resserré entre ses rives. La dureté des loix qu'on vouloit imposer à Philippe, rendit la conférence inutile.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*d*) seigneur d'Étolie, le plus considérable & le plus éloquent, qui fût de son tems dans toute la nation Étolienne. L'an

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1034.
(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV, pag. 344, 349.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 10.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXIV. c. 23. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 495, 496.

197 avant J. C., il fut député à l'assemblée des Alliés qu'on avoit convoquée à Tempé. Quand son tour de parler fut venu : » Si le » Proconsul, dit-il, pense qu'en » faisant la paix avec Philippe, » il procurera, ou une paix solide » aux Romains, ou une liberté » durable aux Grecs, il se trom- » pe. L'unique moyen de finir la » guerre avec les Macédoniens, » c'est de chasser Philippe de son » royaume. La chose est très- » aisée, pourvu qu'il profite de » l'occasion qui se présente. « Il appuya son discours de plusieurs autres raisons, & s'assit.

Philippe, indigné des reproches d'Alexandre, fit approcher son vaisseau du bord, pour se faire mieux entendre ; & à peine avoit-il commencé à parler, qu'un des assistans voyant qu'il s'emportoit avec chaleur contre tous les alliés, mais sur tout contre les Étoliens, l'interrompit & lui dit que les discours étoient inutiles dans un démêlé, qui devoit être décidé par les armes ; que c'étoit à lui de vaincre, ou d'obéir aux vainqueurs.

Alexandre étoit, comme on voit, un zélé partisan de la liberté publique. Deux ans après, s'étant trouvé à une autre assemblée, il n'y parla pas avec moins de fermeté. Il reprocha aux Athéniens qu'après avoir été autrefois les premiers & les plus zélés partisans de la liberté, ils trahissoient alors la cause commune, par une flatterie dont ils vouloient tirer à eux tout le fruit. Alexandre se plaignit en suite, de ce que les Achéens, après avoir servi Philippe pendant sa prospérité, & l'avoir ensuite abandonné & trahi dans sa mauvaise fortune, avoient recouvré Corinthe, & ne se proposoient rien moins que d'avoir encore Argos ; au lieu qu'on refusoit aux Étoliens, les premiers ennemis de Philippe, & les alliés perpétuels des Romains, la restitution des villes d'Échine & de Pharsale, qu'on étoit convenu par le traité de leur rendre, quand on auroit vaincu Philippe. Enfin, Alexandre accusa les Romains de mauvaise foi, en ce qu'ayant flatté les Grecs d'une vaine apparence de liberté, ils tenoient des garnisons dans Chalcis & dans Démétrias, eux qui avoient souvent répété, dans le tems que Philippe différoit d'en retirer les siennes, que la Gréce ne seroit jamais libre, tant que Démétrias, Chalcis & Corinthe seroient entre les mains de ce Prince, & qui retenoient leurs armées dans la Gréce, sous le prétexte de retirer Argos des mains de Nabis.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) nom d'un certain habitant de Mégalopolis. Cet homme se disoit descendu d'Alexandre le Grand. Il avoit deux fils & une fille. Il donna, à ses deux enfans, les noms de Philippe & d'Alexandre. Sa fille, appellée Apamie, fut mariée à Amynandre, roi des Athamanes. Alexandre de Mégalopolis vivoit envi-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 47.

ron deux cens ans avant J. C.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*a*) Cet Alexandre étoit d'Acarnanie. Il fut d'abord attaché au parti de Philippe, roi de Macédoine. Mais, l'ayant quitté avec la fortune, il se retira à la cour d'Antiochus, qui lui parut, comme elle l'étoit en effet, plus opulente & plus somptueuse. Ce Prince ayant tenu un conseil sur la guerre des Romains, l'an 193 avant l'Ére Crétienne, Alexandre d'Acarnanie y fut appellé. La connoissance qu'il avoit des affaires de la Gréce, & même de celles des Romains, avoit engagé Antiochus à l'admettre au nombre de ses intimes amis, & de ses confidens les plus secrets. Alexandre, persuadé qu'il étoit moins question d'examiner si on devoit entreprendre la guerre, que de la maniére & du lieu, où on la devoit faire, promettoit au Roi une victoire assurée, pourvu qu'il prît le parti de passer en Europe, & de s'établir avec ses troupes dans quelque partie de la Gréce.

Antiochus passa en Europe; mais il n'y eut pas un succès aussi heureux, que se l'imaginoit Alexandre; car il fut défait auprès des Thermopyles. Dans le tems même que se donnoit la bataille, dix galéres du Roi, commandées par Isidore, l'un de ses lieutenans, étoient à la rade auprès de Thronium, dans le golfe Maliaque. Là, Alexandre, blessé dangereusement, vint apporter la nouvelle de la défaite d'Antiochus; & aussitôt les vaisseaux s'enfuirent à Cénée, dans l'Eubée, où Alexandre mourut & fut enterré.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 18. L. XXXVI. c. 20.

(*b*) Tit. Liv. L. XL. c. 24.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*b*) C'étoit un scélérat de la de Bérée. Un autre scélérat, nommé Thyrsis, s'étant joint à lui, on les introduisit, l'un & l'autre, dans la chambre de Démétrius, fils de Philippe, jeune Prince qu'on venoit d'empoisonner dans un repas. Et comme le poison ne lui avoit pas causé une mort prompte, Alexandre & Thyrsis enveloppérent sa tête de plusieurs tapis, & par-là lui ôtérent la respiration & la vie.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*c*) fils de Persée, & petit fils, de Philippe, roi de Macédoine. Il eut part aux disgraces de son pere; car ayant été fait prisonnier avec lui, il fut mené à Rome, & conduit à la suite du char de triomphe de Paul-Émile. Ensuite on les renferma à Albe, où on les garda avec tous ceux qui leur appartenoient, ainsi qu'avec leur argent & les meubles qu'ils pouvoient avoir.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*d*) chef de quelques soldats Thraces, qui, selon certains, commencérent l'attaque, lors de cette bataille célebre, où Persée fut défait par Paul-Émile, l'an 182 avant J. C. Comme quelques Romains revenoient du fourrage, les Thraces les chargérent.

(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 52. Lib. XLV. c. 42. Just. L. XXXIII. c. 2.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 264.

Sept cens Liguriens coururent au ſecours de ces fourrageurs. Les Macédoniens envoyérent des troupes pour ſoûtenir les Thraces ; & les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres, groſſiſſant toujours, l'action ſe trouva enfin engagée.

ALEXANDRE, *Alexander*, Α'λεξάνδρος, (*a*) affranchi de Strabon, pere de Pompée. Cet Alexandre, après la mort de Strabon, fut convaincu d'avoir détourné la plus grande partie des deniers puclics. Pompée le déféra à ſes juges.

ALEXANDRE, *Alexander*, Α'λεξάνδρος, (*b*) philoſophe qui vivoit auprès de Craſſus, qui avoit lu avec lui les livres d'Ariſtote. Ce Philoſophe donna de grandes preuves de ſon déſintéreſſement, de ſa douceur, de ſa patience par le commerce qu'il eut avec Craſſus; car il ne ſeroit pas aiſé de dire s'il étoit plus pauvre, quand il entra auprès de lui, que quand il en ſortit, après avoir vécu long-tems avec lui très-familièrement. C'étoit le ſeul de tous ſes amis que Craſſus menoit toujours à la campagne ; & par les chemins il lui donnoit toujours un chapeau, pour ſe garantir du ſoleil. Mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de le lui redemander.

ALEXANDRE, *Alexander*, Α'λεξάνδρος. (*c*) Il étoit d'Antioche, & s'attacha particulièrement à Marc-Antoine. Un officier des Parthes, nommé Mithridate, étant venu au camp du général Romain, pendant qu'il faiſoit la guerre à ces peuples, demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui ſçût la langue des Parthes, ou celle des Syriens. On lui amena Alexandre d'Antioche. Dès qu'ils furent en préſence, le Parthe déclara qui il étoit, dit que Monésès l'envoyoit pour leur rendre un grand ſervice, en revanche des plaiſirs qu'il avoit reçus autrefois d'Antoine ; & après ce préambule, il demanda à Alexandre s'il ne voyoit pas cette chaîne de hautes montagnes, qui paroiſſoit dans le lointain. Alexandre lui ayant répondu qu'il les voyoit : » C'eſt » ſous ces montagnes, continua » Mithridate, que les Parthes » vous dreſſent des embûches » avec toutes leurs troupes ; car » au-deſſous il y a de grandes » plaines, où ils vous attendent, » après vous avoir trompés en » vous perſuadant de prendre ce » chemin & de quitter celui des » montagnes. Il eſt vrai que par » celui des montagnes vous eſ- » ſuierez la même ſoif & les mê- » mes fatigues, auxquelles vous » êtes déjà tout accoûtumés. » Mais ſi Antoine prend celui de » la plaine, il doit être aſſuré » que là l'attendent les malheurs » de Craſſus. « En finiſſant ces mots, il ſe retira.

Antoine ſuivit l'avis de Mithridate, qui avoit été appuyé par une perſonne qui lui ſervoit de guide.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 620.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 544.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 937, 938.

guide. Les Parthes se mirent aussitôt à ses trousses, quoique ce fût durant la nuit, & attaquérent l'arrière-garde. Mais Antoine ayant fait sonner la retraite, les ennemis se retirérent. Alors le même Mithridate revint, & parlant au même Alexandre, il fut d'avis, qu'après que l'armée se seroit un peu reposée, elle se remît promptement en marche, & qu'elle se hâtât de gagner la rivière, parce que les Parthes ne la poursuivroient que jusques-là, & ne passeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à Antoine; & Antoine le chargea de quantité de coupes, de flacons d'or pour en faire présent à Mithridate, qui, après en avoir pris autant qu'il en put cacher sous sa robe, se retira. Les Romains ayant levé leur camp, se mirent en marche. Les Parthes les poursuivirent. Mais, selon la prédiction de Mithridate, dès qu'ils eurent apperçu la rivière, ils détendirent leurs arcs, & exhortérent les Romains à passer, sans aucune crainte, en donnant de grands éloges à leur valeur.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) surnommé le Syrien. Plutarque nous apprend qu'il accompagna Antoine, lorsque ce Romain, voyant la galére de Cléopâtre faire voile, la suivit sur une autre galére à cinq rangs de rames. Antoine, dans cette occasion, oublia tout, & s'oublia lui-même; car il trahit & abandonna ceux qui combattoient & se faisoient tuer pour lui.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) fils d'Antoine & de Cléopâtre. Il avoit un frere, nommé Ptolémée. Antoine, l'an 33 avant J. C., ayant fait assembler le peuple d'Alexandrie dans le Gymnase, & dresser, sur un tribunal, deux trônes d'or, l'un pour lui, & l'autre pour Cléopâtre, & d'autres trônes plus bas pour ses enfans, déclara premièrement Cléopâtre reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique, & de la basse Syrie, & lui donna, pour collégue & pour successeur, à ces royaumes, le jeune Césarion, qu'on croyoit fils de Jules César, qui, en mourant, avoit laissé Cléopâtre enceinte. Ensuite, les fils qu'il avoit eus d'elle, il les nomma rois des Rois, & donna à Alexandre l'Arménie, la Médie, & tous les états des Parthes, quand il les auroit conquis.

Il donna à Ptolémée la Phénicie, la Syrie, & la Cilicie, & en même-tems il les présenta tous deux au peuple; Alexandre vêtu d'une robe à la Médoise, & ayant sur la tête la tiare & le chapeau droit & pointu, que les Perses appelloient Cydaris; & Ptolémée couvert d'un long manteau, avec des pantoufles & un bonnet environné d'un diadême; car c'étoient là les ornemens des Rois, successeurs d'Alexandre, comme les autres étoient les ornemens des Rois des Médes & des Arméniens. Après que ces deux Princes eurent salué & baisé leur pere

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 947.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 941.

& leur mere, ils furent d'abord environnés, l'un d'une garde d'Arméniens, & l'autre d'une garde de Macédoniens qu'on avoit préparées.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) nom d'un aventurier qui se montra dans le siécle qui précéda l'Ére Chrétienne. Il se disoit fils de Persée, & prétendoit, en cette qualité, avoir droit au trône de Macédoine. Il fut chassé par Métellus, qui ne put l'arrêter parce qu'il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il se tint caché.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος (*b*) fils de Tigrane, & gendre d'Antiochus, roi de Commagène. Quand ce dernier eut été détrôné par les Romains, & réduit à vivre à Rome en simple particulier, Vespasien accorda à Alexandre un petit canton de ses États, avec le titre de Roi. Cet Alexandre fut mis à mort par Hérode.

ALEXANDRE [JULES], (*c*) homme extrêmement robuste, & adroit tireur, qui combattit à cheval contre un lion, & le tua à coups de trait. Dès-lors, Commode regarda ce brave, comme un rival qui obscurcissoit sa gloire, & il résolut de s'en défaire. Au moins, Dion n'allégue aucune autre cause de la mort de Jules Alexandre. Il est vrai que Lampride fait mention de révolte. Mais c'étoit le prétexte à la mode, pour faire périr tous ceux que l'Empereur haïssoit.

Quoiqu'il en puisse être, cet arrêt ne fut pas aussi aisé à exécuter, qu'à prononcer. Jules Alexandre étoit à Émese, sa patrie, lorsqu'il apprit que des soldats avoient été envoyés pour le tuer. Il se tint prêt, les suprit de nuit dans une embuscade, & les massacra tous. Il traita de même les ennemis qu'il avoit dans la Ville, & aussi-tôt montant à cheval, il se disposa à s'enfuir chez les Barbares de son voisinage. Sa tendresse criminelle pour un jeune enfant fut cause de sa perte. Il voulut l'emmener avec lui; & comme la foiblesse de cet enfant retardoit sa marche, ceux qui le poursuivoient, eurent le tems de l'atteindre. A leur approche, voyant la mort inévitable, il commença par tuer son compagnon, & se tua ensuite lui-même.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος (*d*) fameux imposteur, qui vécut du tems de Lucien, sous l'empire de Marc-Aurèle. Il étoit né à Abonotique, petite ville de la Paphlagonie. Comme il n'avoit point de biens, sa première ressource fut la débauche. Il s'attacha sur tout à un médecin de profession, qui se couvroit de ce titre honorable, pour exercer l'indigne métier de charlatan & de magicien. Alexandre prit avidement les leçons d'un maître, sçavant dans un art si

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 126.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 343.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 497, 498.

(*d*) Lucian. Tom. I. pag. 857, 858. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 456, 457. *& suiv.*

convenable à ſon inclination. Le maître, de ſon côté, ſe fit un plaiſir de former un diſciple, en qui il trouvoit les plus heureuſes diſpoſitions, pour devenir un fourbe accompli. Après la mort de ce médecin, Alexandre, héritier de ſon ſçavoir, commença à mettre en œuvre les inſtructions qu'il avoit reçues de lui, & s'aſſocia un digne compagnon, nommé Cocconas. Ils coururent enſemble la Province, vivant aux dépens des ſots & des dupes. Entr'autres, ils firent la conquête d'une femme Macédonienne, riche, avancée en âge, & qui, néanmoins, vouloit encore faire l'aimable. Ils la perſuadérent ſi bien, qu'elle ſe chargea de leur ſubſiſtance. De Bithynie, où ils l'avoient trouvée, elle les ſuivit juſqu'à Pella, capitale des rois de Macédoine.

Ils y firent une découverte fort intéreſſante pour les vues qu'ils avoient. Les environs de Pella étoient, dit-on, remplis de ſerpens d'une grandeur démeſurée, & d'une douceur ſurprenante, puiſqu'ils ſe familiariſoient avec les hommes, qui les nourriſſoient dans les maiſons, où ils dormoient à côté des enfans. Nos deux fourbes achetérent, moyennant quelques oboles le plus beau de ces ſerpens, qu'ils purent trouver; & ſur cette acquiſition, ils bâtirent le ſyſtême d'une impoſture du premier ordre. Ils réſolurent d'ériger un Oracle, qui pût attirer un grand concours de monde. Il ne fut queſtion entr'eux que du lieu où ils établiroient la ſcène. Cocconas inclinoit pour Chalcédoine, ville d'un grand abord, & d'où leur réputation pourroit ſe répandre d'une part dans la Thrace, & de l'autre dans la Bithynie, la Galatie, & les régions circonvoiſines. Mais Alexandre penſa avec raiſon que pour l'entrepriſe qu'ils méditoient, il leur falloit un païs, dont les habitans groſſiers fuſſent diſpoſés à donner aiſément dans le piége.

Il ſçavoit que tels étoient ſes compatriotes les Paphlagoniens. Il crut néanmoins pouvoir tirer parti de Chalcédoine, mais pour donner ſimplement le branle à l'affaire. S'étant donc rendu dans cette Ville avec Cocconas, il enfouït, de concert avec lui, dans un ancien temple d'Apollon des tablettes d'airain, ſur leſquelles il étoit écrit qu'inceſſamment Eſculape, avec Apollon, ſon pere, ſe tranſporteroit dans le Pont, & qu'il établiroit ſa réſidence à Abonotique; les tablettes furent découvertes par des gens qui étoient du complot. Et l'impoſture fit ſi bien ſon effet, que ſur le champ ceux d'Abonotique commencérent à jetter les fondemens d'un temple pour Eſculape, qui alloit les honorer de ſa préſence. Cocconas demeura à Chalcédoine, & y mourut peu après.

Cependant, Alexandre voyant que la fourberie proſpéroit, pouſſa ſon œuvre, & ſe fit annoncer par un prétendu Oracle, comme deſcendant du héros Perſée, & fils de Podalire. Ses imbécilles Concitoyens, qui avoient connu toute ſa famille, ajoûtérent foi à

cette magnifique généalogie. Pour paroître dans un équipage convenable à sa haute dignité, Alexandre prit un habillement fastueux, une tunique tissue de blanc & de pourpre; un manteau blanc; & portant à la main un cimeterre, symbole de l'origine qu'il tiroit de Persée, laissant flotter ses cheveux en boucles, il entra ainsi à Abonotique. Il prépara les esprits, & les tint dans l'admiration & dans l'attente, en feignant de tems en tems des accès de fureur prophétique, dans lesquels il faisoit sortir de l'écume de sa bouche, par le moyen d'une herbe qu'il avoit pris soin de mâcher, & qui avoit la vertu de produire cet effet. Cependant, il gardoit son serpent soigneusement caché dans la maison; & il se proposoit de lui ajuster une figure de tête humaine, façonnée avec du linge. Sur le devant de cette tête étoient tracés & peints de leurs couleurs naturelles, toutes les parties & tous les traits d'un visage; & elle avoit une bouche qui s'ouvroit, & une langue semblable à celle des serpens, qui se dardoit en dehors, à l'aide de quelques crins de cheval, qu'il ne s'agissoit que de tirer subtilement. Tout étant ainsi préparé, il n'étoit plus question que de faire paroître Esculape; & voici la ruse qu'employa cet imposteur.

Il alla de nuit cacher dans l'eau, qui s'étoit amassée autour des fondations du temple, que l'on construisoit actuellement, un œuf d'oie, qu'il avoit eu la précaution de vuider, & dans lequel il avoit enfermé un petit serpent qui venoit de naître. L'eau, en détrempant la terre, formoit une boue, qui pouvoit servir à l'œuf de logement assuré. Le lendemain de cette opération, Alexandre nu & portant seulement autour des reins une écharpe d'étoffe d'or, tenant son cimeterre à la main, secouant sa chevelure qui flottoit au gré des vents, court à la place publique, monte sur un autel, & de-là haranguant la multitude, il félicite la ville d'Abonotique du bonheur qui va lui être accordé de recevoir le dieu personnellement & visiblement habitant dans ses murs. Presque tous les habitans s'étoient rendus dans la place, femmes, enfans, vieillards, & ils paroissoient ravis en extase. Ils faisoient des vœux, & adoroient d'avance le dieu qui devoit se manifester.

L'Imposteur, pour augmenter leur admiration, leur parla une langue inconnue, mêlant seulement dans un discours Hébreu, ou Phénicien les noms d'Apollon & d'Esculape. Il prend ensuite son essor, court suivi de tout le peuple, aux fondations du temple, & s'étant fait donner une coupe, il la plonge dans la boue à l'endroit, où il avoit mis l'œuf. L'ayant retiré, il le place sur sa main, & le montre, en s'écriant qu'il a le dieu. Il casse l'œuf, & l'on en voit sortir avec étonnement un embryon de serpent, qui se roule autour des doigts du Devin. On sçait qu'Esculape étoit adoré sous cette forme. Le peuple fut donc persuadé qu'il possédoit Esculape

présent & vivant. Les acclamations ayant redoublé, chacun lui demanda la santé, les richesses, la prospérité. Alexandre toujours en enthousiasme, reprend sa course, & porte le nouveau dieu dans sa maison.

Il laissa s'écouler quelques jours, afin de donner le tems à la Renommée, de publier dans tout le païs des environs, la nouvelle de la merveille qui venoit de s'opérer. Il vouloit avoir un plus grand nombre de spectateurs pour le dernier acte de la piéce. En effet, on vit bientôt arriver en foule les Paphlagoniens, troupeau de moutons, dit Lucien, sous la figure humaine, simples masques, vuides au de-dans, & sans aucune cervelle. Ce fut en présence de cette multitude, qu'Alexandre acheva sa comédie. Couché sur un lit dans une chambre peu éclairée, vêtu en ministre des dieux, il parut, ayant sur lui ce grand & beau serpent qu'il avoit apporté de Macédoine, & qui lui formoit un collier autour du cou, étendant au loin sa queue. La tête étoit cachée sous l'aisselle du charlatan, qui montroit, au lieu d'elle, cette représentation de tête humaine formée avec du linge.

On s'imagine aisément quelle fut la surprise des spectateurs sur cet amas de merveilles. Aussi la séduction fut générale, & elle gagna toutes les contrées voisines. De la Galatie, de la Bithynie, de la Thrace, on accouroit à Abonotique, pour voir, de ses yeux, un si étonnant prodige. Tous ces païs se remplirent d'images & de petites figures du nouveau dieu, à qui le Prophéte donna le nom de Glycon. Après de si beaux préparatifs, il n'étoit pas difficile d'établir un Oracle; fin unique à laquelle tendoit tout l'ouvrage, comme à une voie sûre d'attirer de l'argent. La construction du temple étant achevée, Alexandre marqua un jour, auquel le dieu commenceroit à donner ses réponses à ceux qui le consulteroient; & voici de quelle maniere se faisoit la consultation. On remettoit un billet cacheté au devin, qui l'emportoit dans le sanctuaire, prenoit du tems pour interroger le dieu, & ensuite remettoit le billet cacheté, tel qu'il l'avoit reçu, l'accompagnant de sa réponse par écrit. Le fourbe avoit divers moyens d'ouvrir les billets, sans qu'il y parût, & les crédules consultans, surpris de trouver une réponse assortie à leur demande, attribuoient à la lumière divine ce qui étoit l'effet de l'artifice.

Pour fortifier l'enchantement, en augmentant le merveilleux, il s'avisa de faire rendre à son dieu des Oracles de vive voix. Il inséroit, dans cette tête de linge, dont il a été parlé, un canal qui rendoit dans la bouche. Quelqu'un caché par derrière, faisoit passer la réponse par ce canal, & elle sortoit par la bouche du dieu. Ces sortes d'Oracles étoient des graces signalées, qui ne s'accordoient qu'aux riches & aux puissans. Le succès de ces divers artifices fut prodigieux. Chaque réponse d'Oracle ne coûtoit qu'une drachme & un tiers; & le produit

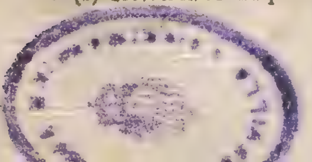
qui en revenoit dans le cours d'une année, se montoit à sept ou huit cens mille drachmes; ensorte que le Prophéte trouvoit dans une si ample récolte de quoi entretenir magnifiquement le service de son temple, & de quoi payer des interprétes, des écrivains, des hérauts, & tous les ministres qui lui étoient nécessaires pour exécuter son jeu. Et il lui en restoit encore la plus grosse part pour lui-même. L'usage qu'il faisoit de cet argent, convenoit aux voies par lesquelles il l'amassoit. Il menoit un grand train, vivoit somptueusement, se livroit aux plus infames débauches. Et souvent les peres & les maris étoient tellement enforcelés, qu'ils tiroient vanité de ce que leurs enfans & leurs femmes servoient aux plaisirs du Prophéte.

Il y auroit bien d'autres circonstances à rapporter. Mais, on les omettra, de crainte d'être trop long. Et quiconque seroit curieux de les lire, peut consulter l'histoire des Empereurs par M. Crévier, ou plutôt l'original; c'est-à-dire, le dialogue de Lucien sur cet objet. Au reste, la vengeance divine ne laissa pas impunis, dès cette vie même, les crimes du faux devin. Il périt rongé des vers, en conséquence d'une horrible maladie, qui lui fit tomber en pourriture le pied, la jambe, & la cuisse. L'illusion avoit duré plus de 20 ans, puisqu'Alexandre rendoit déjà des Oracles au commencement du regne de Marc-Aurele, & qu'il survécut à cet Empereur. Elle finit avec l'auteur de l'imposture. Ceux qu'il avoit formés, ou séduits, mais qui n'avoient pas son talent, firent de vains efforts, pour entretenir une trop difficile comédie.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) Étant vicaire du préfet du Prétoire en Afrique, il s'y fit proclamer Empereur, l'an 308 de J. C. Ce n'étoit pas un homme bien redoutable, puisqu'il étoit sans courage & sans fermeté, mou & inappliqué par caractére. Ces défauts étoient augmentés encore par le grand nombre d'années, lorsque Maxence songea à se faire reconnoître en personne en Afrique. Cependant, sa résolution ne fut pas exécutée. Les réponses peu favorables des Aruspices en furent cause. Maxence voulut néanmoins prendre ses sûretés, par rapport à Alexandre, & il lui demanda son fils en ôtage.

Alexandre craignoit pour cet enfant, qui étoit dans un âge tendre & beau de visage, les honteux & brutaux déréglemens du Tyran. Il refusa donc de l'envoyer. Maxence irrité aposta des assassins, pour tuer secrétement Alexandre. Mais ce fut précisément cette odieuse démarche qui hâta la révolte. Les assassins furent découverts; & les soldats indignés, & se rappellant tous les anciens sujets qu'ils avoient de haïr Maxence, secouérent son joug, & revêtirent leur chef de

(*a*) Crév. hist. des Emp. Tom. VI. pag. 257. & *suiv.*



la pourpre. Alexandre, malgré son incapacité, ne laissa pas, parce qu'il avoit affaire à Maxence, de jouir paisiblement de la puissance impériale en Afrique, pendant plus de 3 ans. Il fut à la fin défait, pris & étranglé.

ALEXANDRE SEPEUTE, *Alexander Sepeutes*, Ἀλέξανδρος Σεπεύτης. (a) Celui-ci n'est connu que par son épitaphe. Voici ce qu'elle contenoit : » Alexandre » Sepeute, fils d'Antéus Bacchius, » de la tribu Artémisiade, a fait » ce monument pour lui, pour » Lesbia sa femme, pour ses » enfans, & pour ses domesti» ques. Qu'il ne soit point per» mis à d'autres d'y mettre qui » que ce soit. Si quelqu'un le fait » par violence, qu'il paye aux » temples des Augustes, la som» me de deux mille cinq cens » deniers ; & qu'il soit outre cela » coupable du crime des viola» teurs de sepulchres. Cette épi» taphe a été mise dans les ar» chives. «

GENS DE LETTRES, du nom d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος (b) poëte Élégiaque qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Il étoit fils de Satyrus & de Stratoclée, & fut surnommé Étolien, parce qu'il avoit pris naissance à Pleuron, ville d'Étolie. Les fragmens qu'Athénée & Parthénius nous ont conservés de ses élégies, menent à croire qu'il mérita le titre, que Macrobe lui donne, d'excellent Poëte. Il regne dans ses vers une douceur & une facilité qui enchantent. Il ne faut pour s'en convaincre que jetter les yeux sur le chapitre de Parthénius, où est racontée la triste aventure d'Anthée, prince de Carie. A en croire Gyraldus, Virgile n'a pas dédaigné de prendre certaines choses des poësies d'Alexandre.

Virgile le pouvoit sans doute, puisqu'il a bien tiré de celles de Catulle, & des ouvrages même de Cicéron, ce qui lui paroissoit convenable. Mais l'a-t'il fait ? On cite Macrobe ; & Macrobe dit seulement que Virgile a donné à une des compagnes de Diane le nom d'Opis, qu'Alexandre avoit donné à la Déesse elle-même. Voilà ce que Virgile a pris des poësies d'Alexandre. Le titre du chapitre dans Macrobe n'annonce rien de plus. Ce n'étoit pas la peine d'en faire une remarque.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, célebre Grammairien de Cotiée. *Voyez* l'article qui suit.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (c) surnommé Cornélius, en qualité d'affranchi de Cornélius Lentulus, est qualifié Polyhistor, à cause de son érudition universelle. Il florissoit à Rome dans la 173e Olympiade, & étoit contemporain de Sylla. Sui-

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 39.

(b) Pausf. pag. 125. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. VII. p. 359.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 364. Tom. X. pag. 253, 254.

das le fait originaire de Milet. Étienne de Byzance le dit fils d'Asclépiade & natif de Cotiée, ville de Phrygie. Mais il ne faut pas confondre cet Alexandre de Cotiée, fameux Grammairien, avec celui de Milet, beaucoup plus ancien, & dont parle Suidas; erreur dans laquelle est tombé l'exact & docte Jonsius.

Alexandre de Cotiée avoit eu pour disciple Aristide, contemporain de Marc-Aurele & de Commode, & qui fit l'oraison funébre de cet Alexandre, adressée au Sénat & au peuple de Cotiée. Elle est venue jusqu'à nous. Alexandre, le Grammairien, mourut subitement sur ses livres dans un âge fort avancé; au lieu qu'Alexandre Polyhistor périt malheureusement dans l'incendie de sa maison. Ce ne peut être que de ce dernier que parle Plutarque, dans son dialogue sur la musique; car il étoit plus ancien que l'autre & qu'Aristide. Parmi un nombre infini d'ouvrages, Alexandre avoit composé des recueils d'Histoire sur la Phrygie, qu'il connoissoit mieux qu'un autre; & il y faisoit mention de plusieurs Phrygiens qui s'étoient distingués dans la musique

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (a) Cet Alexandre avoit pris naissance à Mynde en Carie. C'est pour cela qu'on l'appelloit Alexandre de Mynde. Cet Auteur, cité par Athénée, ne vouloit pas que les Gorgones fussent des femmes. Il soûtenoit que c'étoient de vraies bêtes féroces, qui pétrifioient les hommes de leur seul regard. Voici de quelle manière il s'en expliquoit. » Dans » la Libye, disoit-il, les Noma- » des appellent Gorgone un cer- » tain animal, qui, selon la plu- » part des naturalistes, a beau- » coup de l'air d'une brebis sau- » vage. On dit qu'il a l'haleine si » empestée, qu'il infecte tous » ceux qui le rencontrent. Une » longue crinière lui tombe du » haut du front, & lui dérobe » l'usage de la vue. Elle est si » épaisse & si pesante, qu'à peine » peut-il la relever en haut. Mais » lorsqu'il en vient à bout par » quelque effort extraordinaire, » il renverse par terre ceux qu'il » regarde & les tue, non avec » son halaine pourtant, mais avec » un poison qui part de ses yeux.

» On découvrit un de ces ani- » maux, dans le tems que Marius » faisoit la guerre en Afrique. » Quelques soldats Romains » ayant apperçu une Gorgone, » & l'ayant prise pour une brebis » sauvage, fondirent dessus pour » la percer de leurs épées. L'ani- » mal effrayé rebrousse à l'ins- » tant sa crinière, & d'un seul de » ses regards, les renverse morts. » D'autres soldats, qui survinrent » eurent le même sort; jusqu'à ce » que quelques-uns ayant appris » des gens du païs la nature & » les propriétés de cet animal, » lui dressérent de loin des embû- » ches, le tuérent à coups de ja- » velot, & l'apportérent au gé- » néral Romain. «

(a) Athen. p. 221, Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. p. 56, 57.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος (a) médecin, dont Lucien parle dans le dialogue intitulé : *La mort de Pérégrinus.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (b) surnommé Péloplaton, étoit un sophiste, fils d'une très-belle femme, qu'on soupçonna d'avoir eu quelque intrigue avec le célebre Apollonius. Ce fait, néanmoins, est nié par Philostrate.

*JUIFS, du nom d'*ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, fils d'Hérode le Grand & de Mariamne. Aristobule, son frere, eut part à toutes ses disgraces. Ainsi on ne peut guere séparer leur histoire. *Voyez* Aristobule.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (c) Juif imposteur, qui vint au monde à Sidon, où il fût élevé chez un affranchi Romain. Il ressembloit tellement à Alexandre, fils de Mariamne & d'Hérode, que tous ceux qui l'avoient connu, étoient persuadés que c'étoit lui-même. Il publioit que son frere Aristobule & lui avoient été soustraits à la mort, par le bienfait d'un ami, qui en avoit supposé d'autres à leur place, lorsqu'on voulut leur ôter la vie. Il vint dans l'isle de Créte, où tous les Juifs le reconnurent pour le fils d'Hérode, & lui fournirent même de l'argent, pour se mettre en équipage, & pour faire le voyage de Rome.

Il arriva à Pouzoles, où les Juifs le reçurent avec honneur. Les amis d'Hérode, & ceux qui avoient connu Alexandre le plus particulièrement se laissérent prendre à la grande ressemblance qu'il avoit avec lui ; ensorte que les Juifs mêmes de Rome venoient au-devant de lui. Il entra dans la Ville avec un train de Roi. Auguste fut le seul qui ne s'y méprit pas. Il reconnut à l'air de cet homme & à ses mains, endurcies au travail, que c'étoit un imposteur. Il lui demanda d'abord ce qu'étoit devenu Aristobule, son frere, & pourquoi il n'étoit pas venu à Rome, pour partager sa bonne ou sa mauvaise fortune. Il lui répondit qu'il étoit dans l'isle de Cypre ; parce qu'ils n'avoient pas voulu tous deux s'exposer aux dangers de la mer ; & afin que s'il arrivoit quelque malheur à l'un d'eux, au moins l'autre fût conservé.

Auguste, prenant un air plus sérieux, tira à part ce jeune homme, & lui dit : » Si vous voulez me déclarer la vérité, je » vous promets de vous renvoyer, sans vous ôter la vie. » Dites-moi qui vous êtes, & » qui vous a engagé à feindre » cela ; car vous n'êtes pas d'un » âge à former de vous-même » une telle intrigue. « Le jeune homme, ne pouvant plus soûtenir le mensonge devant l'Empereur, lui avoua toute la fourberie ; & Auguste, pour tenir la

(a) Lucian. Tom. II. pag. 784.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 107.

(c) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 612, 613. De Bell. Judaïc. pag. 783, 784.

parole qu'il lui avoit donnée, l'envoya aux galéres, parce qu'il étoit robuste, & fit mourir celui qui l'avoit engagé dans cette feinte. Ceci arriva quelque tems après la mort d'Hérode, la première année de J. C.

Il est fait mention, dans l'historien Joséphe (*a*), de plusieurs autres Juifs, qui se sont appellés du nom d'Alexandre.

1.° Un fils de Jason, qui fut envoyé à Rome, pour renouveller l'alliance & l'amitié entre les Juifs.

2.° Un fils de Théodore, qui fut aussi envoyé à Rome, par Hyrcan, pour les mêmes raisons que le précédent.

3.° Un fils de Phazaël & de Salampso, sœur d'Hérode.

4.° Un fils d'Alexandre, fils d'Hérode & de Glaphyra, fille du roi de Cappadoce.

5.° Un Juif de Cyrène, qui fut cité, par les Sicaires, ou Assassins, au tribunal de Catule, gouverneur de cette province.

6.° Enfin, un frere de Philon, qu'on appelloit Alexandre Lysimaque, & qui étoit Alabarque d'Alexandrie. On croit que ce fut lui qui se trouva avec les Prêtres, lorsque les Apôtres furent amenés devant le Sénat, pour rendre compte de leur doctrine & de leur conduite. Cet Alexandre étoit le plus riche des Juifs de son tems. Il fit de grands présens au Temple, & fut pere de Tibère Alexandre, dont il est parlé ci-après. Alexandre Lysimaque avoit eu le maniement des affaires de l'impératrice Antonia. Il fut mis en prison, par ordre de Caligula; & il n'en sortit que sous l'empire de Claude, successeur de Caligula.

ALEXANDRE [Tibère], (*b*) *Tiberius Alexander*, Juif d'origine, fils d'Alexandre Lysimaque, & neveu de Philon, avoit renoncé à la religion de ses peres. Comme il s'attacha au parti des Romains, il fut décoré du titre de Chevalier Romain. Ayant succédé à Fadus, dans le gouvernement de la Judée, il maintint dans le calme le païs confié à ses soins. Il eut sur tout l'attention de prévenir tout ce qui pouvoit altérer la tranquillité publique. Comme les fils de Judas le Galiléen, qui, quarante ans auparavant, avoit entrepris de soulever la nation contre les Romains, marchoient sur les traces de leur pere, Tibère Alexandre les fit arrêter & mettre en croix.

Il passa depuis au gouvernement d'Égypte. Ce fut l'an 69 de J. C. Il y commanda les troupes, qui gardoient cette province. Comme c'étoit un homme de tête & d'expérience, il eut, si nous nous en rapportons aux expressions de Josephe, une inspection générale sur toute l'armée, qui, sous la conduite de Tite, alla former le siége de Jérusalem. Connoissant parfaitement les ennemis, qui étoient ses compa-

(*a*) Joseph de Antiq. Judaïc. pag. 628, 630, 673, 690.

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 28. Hist. L. I. c. 11. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 218. Tom. III. pag. 23, 440.

triotes, il avoit été jugé plus capable qu'un autre, d'aider la victoire, par ses conseils.

AUTRES JUIFS, du nom d'ALEXANDRE, dont il est parlé dans le nouveau Testament.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) fils de Simon de Cyrène, & frere de Rufus. On sçait que le pere de cet Alexandre est celui-là même, que les Juifs contraignirent de porter la croix de J. C. Je ne sçai si ce ne seroit pas le même que cet autre Alexandre de Cyrène, dont il est parlé ci-dessus.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) Juif d'Éphèse. L'an 57 de J. C., comme tout le peuple d'Éphèse étoit mutiné contre S. Paul, au sujet d'une divinité, qu'on appelloit la grande Diane, cet Alexandre, aidé par les Juifs, qui le poussoient devant eux, se dégagea de la foule, & faisant signe de la main, demanda audience, pour se justifier devant le peuple. Mais, ayant reconnu qu'il étoit Juif, ils s'écriérent tous d'une seule voix, pendant environ deux heures : *Vive la grande Diane des Éphésiens.* On ignore si ce Juif étoit pour ou contre S. Paul, s'il étoit simple Juif, ou Juif converti au Christianisme.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*c*) C'étoit un homme, qui avoit fait naufrage dans la foi. C'est pourquoi, S. Paul le livra à satan, afin qu'il apprît à ne plus blasphêmer contre la vérité. Quoique j'aie placé cet article à la suite des articles des Juifs, j'ignore cependant si cet excommunié étoit en effet un Juif.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, nom d'un des Auriges, ou Cochers du Cirque. *Voyez* Auriges.

ALEXANDRE, *ou* Pâris, nom d'une tragédie d'Euripide. C'est la premiere de la Tétralogie de ce Poëte.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (*d*) ville maritime d'Égypte, qui doit son nom, ainsi que son origine, à Alexandre le Grand. Ce Prince étant à Canope, descendit dans le lac Maréotis, dont il fit le tour ; & ayant débarqué à son bord septentrional, il fut frappé de la beauté de cet endroit, & de l'avantage de sa situation. C'est pourquoi, il y fit tracer, l'an 331 avant l'Ére Chrétienne, cette Ville, qui est devenue depuis si célebre. Elle embrassoit tout le terrein, renfermé entre la mer Méditerranée & le lac. Les Architectes tracérent, avec de la farine, sur ce terrein noir, un demi cercle, dont les extrêmités

(*a*) Marc. c. 15. v. 21.

(*b*) Act. Apost. c. 19. v. 33, 34.

(*c*) Timoth. I. c. 1. v. 20.

(*d*) Diod. Sicul. p. 589, 590. Strab. pag. 114. *&* *alib. pass.* Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. L. II, c. 70. L. V. c. 10. L. VI. c. 32. L. VII. c. 37. *& cæter. Lib.* Q. Curt. L. IV. c. 8. Plut. Tom. I. pag. 679. Just. L. XI. c. 11. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 628. T. IX. p. 417, 418, 419. *& suiv.* T. XII. p. 136. T. XVI. p. 113, 176. T. XXI. p. 560.

étoient appuyées ſur deux baſes droites, qui enfermoient ainſi l'étendue du terrein de la Ville. Cette enceinte, ſelon tous les Hiſtoriens, repréſentoit un manteau à la Macédonienne. L'enceinte de la Ville, meſurée par l'architecte Dinocrates, avoit quinze mille pas.

Quinte-Curſe ne lui donne que quatre-vingts ſtades; ce qui ne fait que les deux tiers de l'enceinte, meſurée par Dinocrates. Mais, Q. Curſe n'a compté apparemment, que la longueur & la largeur d'Alexandrie, ſans faire attention aux ſinuoſités de la mer & du lac; car, ſelon Joſephe, la longueur d'Alexandrie étoit de trente ſtades, & la largeur d'environ dix ſtades. Strabon dit auſſi que la longueur des deux côtés de la Ville, baignés par la mer, & par le lac, étoit de trente ſtades. Dans la diſtribution des rues, Dinocrates, qui conduiſoit ce grand ouvrage, eut ſoin qu'elles fuſſent tirées de telle ſorte, que les vents Étéſiens, qui ſoufflent du nord, puſſent rafraîchir la Ville, & y cauſer une température d'air, qui contribuât à la ſanté des habitans; c'eſt-à-dire, que la Ville étoit coupée dans ſa largeur, par des rues, du nord au ſud, qui aboutiſſoient d'un côté à la mer, & de l'autre au lac.

Toutes ces rues étoient larges. Les chevaux & les voitures y pouvoient paſſer ſans embarras. Il y en avoit ſur tout deux remarquables, non ſeulement par la beauté & la magnificence des édifices; mais encore par leur largeur, qui étoit d'un plethre, ou de cent pieds. Elles ſe coupoient à angles droits. Diodore de Sicile convient, avec Strabon, de la largeur. Pour ce qui eſt de la longueur, Diodore donne quarante ſtades à celle qui traverſoit la Ville dans toute ſa longueur, depuis une porte juſqu'à l'autre; c'eſt-à-dire, comme l'explique Strabon, depuis la porte de Nécropolis, juſqu'à la porte de Canope. Mais, comme Strabon & Joſephe ne donnent que trente ſtades de longueur à Alexandrie, il faudroit ſuppoſer que cette rue s'étendoit encore l'eſpace de dix ſtades, dans le fauxbourg de Nécropolis, pour faire les quarante ſtades de Diodore, ſi on ne ſçavoit que les ſtades dont ſe ſert cet Auteur, ſont plus petits que ceux de Strabon & de Joſephe.

A l'égard de la grande rue, qui traverſoit la Ville dans ſa largeur, on croit qu'elle commençoit aux portes du fleuve, ſur le lac, & qu'elle s'étendoit juſqu'au quartier des Palais, ſur le grand port. Philon, dans ſon livre contre Flaccus, parle des armes, dont on étoit obligé de faire la recherche tous les trois ans, dans les maiſons des Égyptiens. On portoit ces armes à Alexandrie, par le lac Maréotis, & on les débarquoit aux portes du fleuve. On pouvoit voir alors, dit cet Auteur, les bêtes de ſomme, & les chariots chargés de ces armes, qui ſe ſuivoient à la file, dans cet eſpace d'environ dix ſtades,

qui étoit depuis les ports du fleuve, jusqu'à l'arsenal, dans le quartier des Palais. Cette rue, de près de dix stades de long, qui est la largeur que Josephe donne à Alexandrie, paroît à M. Bonamy, la même rue ornée de colomnes, dont il est parlé dans le Roman de Clitophon & de Leucippe ; & c'est aussi le sentiment de M. Cuper, dans son explication du Manteau à la Macédonienne ; car, Achilles Tatius fait aborder Clitophon à Alexandrie, par le lac Maréotis, & par conséquent aux ports du fleuve. » En entrant dans Alexandrie, » par la porte du Soleil, dit » Clitophon, mes yeux furent » agréablement frappés, de la » beauté de cette Ville ; car, » depuis la porte du Soleil, jus» qu'à la porte de la Lune, on » voyoit, des deux côtés, des » rangs de colomnes, & au mi» lieu étoit une place, apparem» ment dans l'endroit, où les » deux rues se coupoient à angles » droits ; car, continue Clito» phon, il y avoit une longue » rue, qui traversoit cette pla» ce, & les habitans, en la par» courant, paroissoient entrepren» dre un voyage. «

Alexandrie étoit bornée au nord par la mer, & au midi par le lac. On ne pouvoit y arriver du côté de la terre, que par deux isthmes, formés par la mer & par le lac. Ces deux isthmes étoient étroits, selon Diodore de Sicile, & par conséquent faciles à défendre. Strabon leur donne sept ou huit stades de largeur. Ces deux isthmes ne paroissent plus aujourd'hui. Ainsi, si ce que Diodore & Strabon disent, est véritable, comme il est nécessaire de le supposer, il faut que les eaux du lac, qui s'approchoient plus près de la mer du côté de la porte de Canope, se soient retirées ; ce qui a pu se faire aisément. Mais, selon ce que dit Hirtius, il ne paroît pas, au moins, que les deux isthmes fussent égaux ; car, il parle d'une partie de la Ville, comme étant plus resserrée par le lac, que les autres parties ; & cette partie est celle, qui étoit du côté de la porte de Nécropolis.

On comptoit, du tems de Philon, cinq quartiers à Alexandrie, qui avoient, chacun, le nom des premières lettres de l'alphabet Grec. Les Juifs avoient donné leur nom à deux de ces quartiers, où ils habitoient en plus grand nombre, que dans le reste de la Ville. Philon ne marque point la situation de ces quartiers. On sçait seulement, par Josephe, que les Juifs occupoient une partie du quartier des Palais, sur le bord de la mer. On donnoit encore d'autres noms à ces quartiers. Les plus renommés étoient ceux des Palais, ou du Bruchion, & de Rhacotis. Le quartier des Palais étoit situé entre le grand port & la porte de Canope. Il étoit fort étendu, puisqu'il faisoit la quatrième, ou même la troisième partie de la Ville. Avant que d'entrer dans Alexandrie, par la porte de Canope, on trouvoit, à droite, un grand fauxbourg,

& l'Hippodrome, qui s'étendoit jusqu'à la Ville de Nicopolis, sur la mer, éloignée, selon Strabon, de trente stades d'Alexandrie, & seulement de vingt, selon Josephe; & à gauche, on trouvoit aussi plusieurs rues, qui aboutissoient au canal de Canope, lequel communiquoit au lac Maréotis.

En entrant dans la Ville, on trouvoit, à droite, le quartier des Palais, ou du Bruchion. Il étoit le plus magnifique de la Ville, par la somptuosité des Palais, des Temples, & par les Bois sacrés. C'étoit aussi le mieux fortifié, puisque la citadelle y étoit. Ainsi, il ne faut pas s'étonner, s'il a soûtenu de longs siéges, sous l'empire de Claude II, & sous celui d'Aurélien. Il fut ruiné & détruit en partie, sous le regne de ce dernier Empereur. On y voyoit, du tems de Strabon, le Musée, le Théatre, la Palestre, le Manège, que Polybe appelle Méandros, le Stade, le Forum, où l'on rendoit la justice, l'Amphithéatre, le Gymnase, le Soma, qui étoit le lieu de la sépulture d'Alexandre & des rois d'Égypte, le Temple d'Isis, & d'autres Temples.

On n'entreprendra pas d'assigner exactement à chacun de ces lieux leur situation. On se contentera de marquer celle de quelques-uns. Le Soma, ou Sema, étoit au milieu de la Ville, & Clitophon, étant arrivé à la place dont il a été parlé, dit qu'après avoir fait quelques stades, il arriva dans un lieu, qui portoit le surnom d'Alexandre. De-là, il vint à une autre Ville, dont les rues étoient formées par des rangs de colomnes, qui étoient tellement disposés, que soit qu'on les regardât en droite ligne, soit qu'on les considérât obliquement, ils avoient une égale étendue. Cette Ville, dont parle Clitophon, étoit la Citadelle, dans l'intérieur de laquelle Aphtonius place ces rangs de colomnes, dont il fait la même description que Clitophon. Le Gymnase étoit composé de galeries élevées, & soûtenues par des colomnes, l'espace d'un stade, selon Strabon. Il n'étoit pas éloigné de la porte de Canope, puisque ce Géographe dit que la grande rue s'étendoit jusqu'à cette porte, au de-là du Gymnase. Ce qu'on appelloit proprement le Palais des Rois, commençoit à la pointe du Lochias, & s'étendoit ensuite le long du port, & à l'orient. Alexandre avoit ordonné qu'on bâtît un palais, dont l'étendue du terrein & la beauté des bâtimens répondissent à la grandeur de sa nouvelle Ville. Ce Palais, selon Aphtonius, étoit au milieu de la Citadelle. Les rois d'Égypte, ses successeurs, firent construire d'autres Palais & des Temples aux environs; & tous ces bâtimens avoient communication les uns avec les autres.

On ne peut pas se tromper sur le lieu, où ils étoient. Il n'y a qu'à suivre la description, que Strabon en fait, pour reconnoître leur situation, & celle du grand port, sur le plan moderne d'Alexandrie. En entrant dans le grand port, on voyoit, à droite,

l'isle de la Tour du Phare. A gauche, étoient des rochers, & le promontoire Lochias, sur lequel étoit un palais. On avoit ajoûté, à ce promontoire, une jettée, ou mole, qui rendoit l'entrée du port plus étroite; c'est ce que Strabon appelle Acrolochias, ou la pointe du Lochias, & que Josephe nomme une jambe, faite de main d'homme, qui fermoit le port. Lorsqu'on étoit entré dans le port, on découvroit, à gauche, les palais intérieurs, qui étoient joints à celui du Lochias, & qui s'étendoient à l'orient. Ces palais intérieurs avoient un petit port, qui n'étoit que pour l'usage des Rois, & qu'on appelloit le port fermé. Après ce port, Strabon en met un autre, qu'on avoit creusé vis-à-vis une petite isle, nommée Antirrhodos, dans laquelle étoit aussi un palais, avec un petit port. Au-dessus du port fermé, en avançant vers le midi, étoit le Théatre, qui, selon Polybe, avoit une communication avec le palais, qui étoit dans la Citadelle, par le moyen d'une galerie, que cet Auteur appellé Syrinx. Elle étoit entre la Palestre & le Manège. Après le Théatre étoit le Posidium, ou Temple de Neptune, situé sur un coude de terre, qui s'avançoit dans le port, & qui commençoit à l'Emporium. Marc-Antoine avoit ajoûté à cette langue de terre, une levée, sur laquelle il avoit fait bâtir une maison, qu'il appella Timonium. Après le Timonium, Strabon met le Césarion, l'Emporium, & ce qu'il appelle Apostases.

Le reste du port, jusqu'à l'Heptastadium, étoit occupé par l'arsenal de la Marine; & c'étoient-là tous les Édifices, qui environnoient le grand port. Comme Strabon ne met point le Musée le long du Port, il y a apparence qu'il étoit plus dans l'intérieur des palais, aussi bien que la Bibliothéque, qu'Aphtonius place dans la Citadelle. L'Heptastadium étoit une levée, qui joignoit l'isle du Phare au continent. Ce mot signifie une étendue de sept stades, dont la longueur, selon Hirtius, étoit de neuf cens pas. Cette levée séparoit les deux ports d'Alexandrie, qui étoient sur la Méditerranée, en laissant cependant une communication de l'un à l'autre port, par le moyen de deux canaux, qui coupoient ces piles énormes, bâties au milieu de la mer. Il y avoit un pont sur chacun de ces canaux; de-là vient que Dion donne le nom de pont à l'Heptastadium.

A la tête de l'Heptastadium, du côté de la Ville, il y avoit une grande place, qui étoit jointe à l'Heptastadium par un pont. Au de-là du pont étoit un petit fort, construit sur l'Heptastadium. Au bout de la levée, du côté de l'isle, étoit encore un autre fort, avec un pont, qui joignoit l'Heptastadium, avec l'isle du Phare. A la sortie de l'Heptastadium, on trouvoit un bourg, qui, par sa grandeur, pouvoit passer pour une ville; car, il y avoit encore plusieurs habitations dans l'isle, dont les habitans faisoient le métier de Pirates. Ce

bourg, dont les bâtimens étoient presque aussi beaux que ceux d'Alexandrie, étoit environné de tours élevées, qui se joignoient les unes aux autres. Il fut détruit par Jules César, dans la guerre d'Alexandrie, & n'a pas été rétabli depuis, non plus que l'aqueduc, qui conduisot l'eau du continent dans l'isle, par l'Heptastadium. L'isle du Phare s'étendoit en longueur devant les deux ports, & les deux promontoires, avec ceux du continent, en formoient les entrées. Le promontoire oriental de l'isle s'approchoit plus près du promontoire Acrolochias, que le promontoire occidental ne s'approchoit de celui qui lui étoit opposé. Cette proximité des deux promontoires, jointe à des rochers, qui étoient au milieu, rendoient l'entrée du grand port très-difficile. Pour empêcher que les vaisseaux, qui abordoient à Alexandrie, ne se brisassent, on avoit bâti la tour du Phare, au promontoire oriental de l'isle. Cette tour si fameuse, a son article particulier, qu'on peut consulter.

De l'autre côté de l'Heptastadium, étoit le port d'Eunoste, ou du bon retour; & au-dessus un port creusé, qu'on appelloit Cibotos, ou de l'Arche, auprès duquel il y avoit un arsenal pour la Marine. Le reste du rivage étoit une plage, qui s'étendoit jusqu'au promontoire, qui, avec le promontoire occidental de l'isle du Phare, formoit le port d'Eunoste, comme la tour du Phare, avec le promontoire opposé, formoit le grand port. Le long des ports d'Eunoste & Cibotos, s'étendoit le quartier Rhacotis. Le fameux temple de Sérapis, qui nous fait connoître la situation de ce quartier, en étoit le plus bel ornement. Ptolémée, fils de Lagus, l'y fit bâtir, au rapport de Tacite, dans un lieu, où il y avoit eu, long-tems auparavant, une chapelle, consacrée à Sérapis & à Isis. Il y avoit encore, dans le même quartier, plusieurs autres Temples.

En avançant du côté de la porte de Nécropolis, on trouvoit le canal, qui faisoit la communication du lac Maréotis, avec le Port d'Eunoste, & qui se déchargeoit entre le port Cibotos & le port d'Eunoste. Strabon ne marque point, où étoit la bouche de ce canal, du côté du lac; mais, il y a toute apparence que celle, qui étoit du côté du port, étoit dans l'endroit, où se décharge aujourd'hui le Kalits; puisque c'est-là, où Strabon la place. La Ville finissoit un peu au de-là du canal; & là, commençoit aussi le fauxbourg de Nécropolis, composé de plusieurs jardins, de sépulchres, & de maisons, destinées à ensevelir & à embaumer les morts. La partie méridionale de la Ville, comme on l'a déjà dit, étoit baignée par le lac Maréotis, sur lequel il y avoit des ports, appellés par Philon, les ports du fleuve, parce que tout ce qui y abordoit, venoit du Nil, par le moyen des canaux. Ces ports étoient plus fréquentés & plus marchands,

que les ports de la Méditerranée. La partie occidentale d'Alexandrie étoit traversée par le canal, dont on vient de parler, & auquel Hirtius donne le nom de Nil.

Ce canal, ou ce fleuve, remplissoit les cîternes d'Alexandrie. Elles y étoient en si grande quantité, que presque toute la Ville étoit bâtie sur des voûtes. L'eau y entroit dans le tems des accroissemens du Nil. Elle devenoit claire, & se purifioit, après s'y être reposée quelque tems. Le petit peuple, qui n'avoit point de cîternes, étoit obligé de se contenter de l'eau du fleuve, parce qu'il n'y avoit point de fontaines dans toute la ville d'Alexandrie. Cette eau, trouble & pleine de limon, causoit beaucoup de maladies à ceux qui en buvoient.

Le nombre des habitans d'Alexandrie répondoit à sa grandeur. Dans le tems que Diodore de Sicile y demeuroit, on y comptoit plus de trois cens mille personnes libres; ce qui fait dire à Clitophon, que quand il considéroit cette multitude d'hommes, il ne pouvoit comprendre qu'il y eût une Ville assez grande pour la contenir; comme il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût assez de monde à Alexandrie pour la remplir, quand il faisoit attention à l'étendue de son terrein. On découvroit toute la Ville & les ports du haut du Panium. C'étoit un bâtiment semblable à un rocher, au haut duquel on montoit par un escalier qui regnoit autour en dehors.

Voilà ce que fut autrefois Alexandrie, cette Ville fameuse, qui a reçu depuis tant de changemens, qu'on ne la reconnoît plus aujourd'hui au milieu de ses ruines. Elle a appartenu successivement aux Grecs, aux Romains, & aux Empereurs d'Orient, jusqu'à ce qu'Omar, troisième Calife, s'en empara, vers 642 de l'Ére Chrétienne. Depuis, elle est demeurée aux Turcs, qui l'appellent Scanderia. On la trouve dans la province d'Aheirah. *Voyez* Alexandrins.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (a) ville d'Asie, au pied du mont Caucase, qui fut aussi bâtie par Alexandre le Grand. Il y laissa, pour la peupler, sept mille esclaves & tous les soldats inutiles de son armée, qui s'y établirent & la nommérent Alexandrie.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (b) autre ville d'Asie, sur le Tanaïs, qui fut encore fondée par Alexandre le Grand. Ce Prince, dit Quinte-Curse, étant allé camper sur les bords du Tanaïs, enferma de murs, tout l'espace que son armée avoit occupé, & y bâtit une Ville de soixante stades de tour, qu'il nomma Alexandrie. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en dix-sept jours les remparts furent élevés, & les maisons achevées. Aussi y eut-il une grande émulation entre les soldats, à qui

(a) Q. Curt. L. VII. c. 3.

(b) Q. Curt. L. VII. c. 6.

auroit le premier fourni sa tâche ; car chacun avoit la sienne ; & pour peupler sa nouvelle Ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, dont la postérité fleurit pendant plusieurs siécles de suite.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (*a*) autre ville d'Asie, dans la Troade. C'est pour cela qu'elle est qualifiée dans Tite-Live *Alexandria Troas*. Cette Ville fut du nombre de celles qu'Antiochus, l'an 192 avant l'Ére Chrétienne, ne put ni prendre de force, ni attirer par la douceur, & que ce Prince ne vouloit pas cependant laisser derriere lui, pendant qu'il passeroit en Europe.

Les Auteurs font mention d'un nombre d'autres villes du nom d'Alexandrie, qu'on voyoit en différens cantons de l'Asie. Sans doute que ces Villes, du moins pour la plûpart, devoient leur fondation à Alexandre le Grand, ce Prince, qui affectoit de laisser par tout des traces de son passage.

ALEXANDRINE [l'Année], *Voyez* Année.

ALEXANDRINS, *Alexandrini*, Ἀλεξάνδρεες, (*b*) peuples qui habitoient Alexandrie en Egypte. On remarque qu'ils avoient une grande passion de passer pour Romains, & d'en prendre le nom. Marc-Antoine le leur avoit accordé comme une faveur singulière ; & ils s'en décorérent aussi-tôt sur les monumens qu'ils érigérent en son honneur, entr'autres sur une médaille de petit bronze, qui étoit au cabinet de M. Foucault, & que M. Vaillant a publiée dans son recueil des villes Grecques. Marc-Antoine y est représenté avec les attributs d'Hercule, & il y a au revers, pour toute inscription, L. A. ΡΩΜΗΣ, *Romæ Anno Primo*.

Quoique le Sénat n'eut pas ratifié cette concession d'Antoine, & que l'usage qu'en faisoient les Alexandrins, ne servît qu'à jetter sur eux une espèce de ridicule, ils le continuérent dans les médailles qu'ils firent frapper ensuite sous l'empereur Claude, avec cette légende au revers ΔΗΜΩΣ ΡΩΜΑΙΩΝ. Nous en avons au cabinet du Roi, une troisième, en moyen bronze, frappée sous Néron, où ils se qualifient de même. Et M. Vaillant, après les avoir décrites, ne manque pas d'observer que ces médailles, si reconnoissables par leur fabrique, ont été frappées en Égypte, & à Alexandrie, dont les habitans affectoient de donner à leur ville le nom de Rome, & de prendre eux-mêmes celui de Romains. *Voyez* Alexandrie.

ALEXANDROPOLE, (*c*) *Alexandropolis*, Ἀλεξανδρόπολις, ville de Thrace, dans le païs des Médares, dont elle étoit la capitale. Voici quelle fut l'origine de son nom. Les belles qualités que Philippe, roi de Macédoine, re-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 42.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 478, 479.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 668. Freins. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

marquoit en son fils Alexandre, lui firent concevoir une si haute opinion de ce jeune Prince, que quoiqu'il n'eût que 16 ans, il le jugea digne de gouverner la Macédoine avec une puissance souveraine, pendant qu'il iroit assiéger ceux de Byzance. Cela fut cause que quelques-uns des Médares, peuples alors soumis aux Macédoniens, s'imaginant avoir trouvé un tems favorable pour la révolte, qu'ils méditoient depuis long-tems, ne firent plus difficulté de faire éclater leurs desseins.

Mais, Alexandre ravi d'avoir cette occasion de montrer son courage, marcha promptement contr'eux avec les capitaines que son pere lui avoit laissés; & après avoir vaincu ces rebelles, & les avoir chassés de leur Ville, il la donna à habiter à toutes sortes d'étrangers, qui l'appellérent, de son nom, Alexandropole.

ALEXANOR, *Alexanor*, (*a*) Ἀλεξάνωρ fils de Lycaon, & petit-fils d'Esculape. Étant venu en Sicyonie, il bâtit à Titane un temple en l'honneur d'Esculape. On planta à l'entour un bois de cyprès, qui étoit fort vieux du tems de Pausanias. Les environs du temple étoient habités par plusieurs personnes, & sur tout par les ministres du dieu. Quant à la statue qu'on y voyoit, nul n'auroit sçu dire de quelle matière elle étoit, ni qui l'avoit faite, si ce n'est Alexanor lui-même. Elle étoit couverte d'une tunique de laine blanche, & d'un manteau par dessus; de sorte qu'il n'y avoit que le visage, les mains & le bout des pieds qui parussent.

Il en étoit de même de la statue d'Hygéïa, qui étoit auprès. On ne la voyoit pas facilement, tant elle étoit cachée, soit par la quantité de cheveux, dont quelques femmes dévotes lui avoient fait un sacrifice, soit par les morceaux d'étoffes de soie, dont elle avoit été parée. Quiconque entroit dans ce temple, pour y faire sa priere, étoit obligé d'adresser ensuite ses vœux à la déesse Hygéïa. Alexanor y avoit aussi sa statue. Tous les jours, après le coucher du soleil, on y honoroit sa mémoire.

ALEXAS, *Alexas*, Ἀλεξας. (*b*) Il étoit de Laodicée. Par le moyen de Timagène il avoit été fort connu d'Antoine à Rome; ensorte qu'il avoit acquis plus de crédit auprès de lui, qu'aucun de tous les Grecs, & qu'il étoit devenu le plus fort de tous les instrumens, dont Cléopâtre se servoit contre Antoine, pour le tenir dans sa dépendance, & pour renverser les bonnes résolutions qu'il faisoit quelquefois, de rappeller Octavie.

Après la bataille d'Actium, Antoine envoya Alexas à Hérode, pour l'empêcher de changer de parti. Mais au lieu de s'acquitter fidélement de sa commission, il demeura là, trahit Antoine, &

(*a*) Pauf. pag. 105, 127. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 32.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 957, 958.

eut l'audace de se présenter devant César, se confiant en la protection d'Hérode. Cette protection lui fut inutile; car César le fit mettre en prison, & l'envoya peu de jours après, lié & garrotté dans sa patrie, où il ordonna qu'on le fît mourir; de sorte qu'Antoine, encore vivant, eut la satisfaction de voir Alexas puni de l'infidélité qu'il lui avoit faite.

ALEXIARE, *Alexiare*, (*a*) fille d'Hercule & d'Hébé, selon Apollodore. Elle avoit un frere, qui s'appelloit Anicétus.

ALEXIARES, *Alexiares*, (*b*) Α'λεξιάρης, village de Gréce dans la Béotie. Lorsque les Épigones eurent pris Thébes, les Cabires ayant été chassés par les Argiens, le culte de Cérès Cabiria demeura interrompu pendant quelque tems. Dans la suite, Pélargé, fille de Potnéus, & Isthmias, son mari, le rétablirent; mais en même-tems ils le transférérent à Alexiarès. Aussi-tôt, Télondès & les autres Cabires, que la guerre avoit dispersés, se rassemblérent en ce lieu. Quelque tems après, en vertu d'un oracle de Dodone, on décerna des honneurs divins à Pélargé, & il fut arrêté, entr'autres choses, que l'on ne lui sacrifieroit point autrement qu'avec une victime qui seroit pleine.

ALEXICRATE, *Alexicrates*, Α'λεξικράτης. (*c*) Il étoit chef des échansons de Pyrrhus. Ce Prince s'en servit avantageusement, pour découvrir une conjuration qu'on tramoit contre sa personne.

ALEXIMAQUE, *Aleximachus*, Α'λεξιμάχος, (*d*) jeune Phocéen, qui, dans un combat contre les Gaulois, fit un horrible carnage des ennemis. Il joignoit une grande force de corps à un grand courage; mais il eut le malheur d'être tué dans ce même combat. Depuis, on envoya son portrait à Delphes, pour être consacré à Apollon.

ALEXIPPE, *Alexippus*, (*e*) Α'λεξίππος, médecin qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Peucestas, l'un des lieutenans de ce Prince, étant relevé d'une grande maladie, dont il avoit pensé mourir, Alexippe reçut du Roi une lettre qu'il lui écrivit de sa propre main, pour le remercier de cette guérison.

ALEXIPPIDAS, *Alexippidas*, Α'λεξιππίδας, (*f*) nom d'un éphore de Sparte. Xénophon en fait mention au second livre de l'histoire de la Gréce.

ALEXIS, *Alexis*, (*g*) lieutenant d'Antiochus le Grand. L'an 221 avant J. C., il étoit gouverneur de la citadelle d'Apamée. Ce fut cette même année qu'il servit Hermias, premier ministre du Roi, dans l'exécution du dessein criminel que ce ministre avoit formé, de faire périr Épigène, le plus habile des généraux de son tems. Hermias chargea donc

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 291.
(*b*) Pauf. pag. 579.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 385.
(*d*) Pauf. pag. 653.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 689.
(*f*) Xenoph. pag. 462.
(*g*) Roll. Hist. Anc. Tom. V, p. 348

Alexis de le défaire de ce fameux capitaine, & lui en prescrivit les moyens. En conséquence, Alexis gagne un des domestiques d'Épigène, & à force de présens & de promesses, l'engage à glisser, dans les papiers de son maître, une lettre qu'il lui donna.

Elle étoit écrite & signée, à ce qu'il paroissoit, par Molon, l'un des chefs des Rebelles, qui remercioit Épigène de la conspiration qu'il avoit formée contre le Roi, & lui communiquoit des moyens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après, Alexis l'alla trouver, & lui demanda s'il avoit reçu quelque lettre de Molon. Épigène, surpris d'une telle demande, marque son étonnement, & en même-tems son indignation. L'autre répondit qu'il avoit ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en effet la prétendue lettre, & sans autre examen ni autre formalité, Épigène fut mis à mort.

ALEXIS, *Alexis*, (*a*) étoit, selon quelques-uns, un compagnon d'études d'Atticus, & son secrétaire. Cicéron fait mention de cet Alexis dans ses lettres. Il disoit un jour à son ami : » J'aimois l'esprit d'Alexis, parce » qu'il approchoit beaucoup de » celui qui regne dans votre let» tre. Mais je n'aimois pas sa main; » parce qu'elle m'annonçoit que » vous ne vous portiez pas bien.«

ALEXIS, *Alexis*. (*b*) Il y en a qui donnent à ce mot cette explication *sans réponse*, *superbe*; d'autres le font venir du verbe ἀλέγω, *curo*, j'ai soin; d'autres enfin de cet autre verbe ἀλέξω, *arceo*, j'éloigne, j'écarte. Quoi qu'il en soit, Alexis fait le sujet d'une éclogue de Virgile. Et, selon les interpretes, c'étoit un jeune esclave de Pollion, que le poëte vouloit avoir. Il paroît, par cette piéce, que ce jeune homme avoit de la répugnance à passer au service de Virgile. » La plûpart des » traducteurs, dit M. l'abbé Des» fontaines, ont cru embellir leurs » traductions, en regardant Ale» xis comme un jeune berger, » que Corydon invitoit à venir » demeurer avec lui. Mais cette » supposition est manifestement » contraire au sens de l'auteur, » & fait dire à Corydon des cho» ses plates & inutiles. A quoi » bon vanteroit-il les agrémens » de la campagne à un berger, » qui les connoîtroit aussi-bien que » lui, & lui diroit-il de ne point » dédaigner la vie pastorale? » Pourquoi craindroit-il que les » présens champêtres qu'il lui » offre, ne le rebutassent?

» Le but de cette éclogue est » d'engager Pollion à donner au » poëte un esclave qui lui plai» soit. Il feint qu'il est berger, & » sous cette idée champêtre, il re» présente à ce jeune homme la » médiocrité de sa condition, en » comparaison de celle de l'illus» tre Romain, à qui ce joli » esclave appartenoit. Il fait sen-

(*a*) Cicer. ad Attic. L. VII. Epist. 2.
(*b*) Virg. Eclog. 2, v. 1, & seq. Trad. de Virg. par M. l'Abb. Desfont. Tom. I, pag. 12, 13.

» tir en même-tems qu'il sera aussi
» heureux chez lui, que dans la
» maison d'un grand ; que rien ne
» lui manquera ; qu'il y goûtera
» des plaisirs innocens ; & qu'il
» lui apprendra à faire des vers.
» A l'égard de la passion qui pa-
» roît regner dans cette piéce, je
» n'ai autre chose à dire, après
» les interpretes ; sinon que Vir-
» gile a voulu exprimer, dans le
» goût des éclogues de Théocri-
» te, l'envie extrême qu'il avoit,
» qu'on lui donnât le jeune escla-
» ve, qui, à ce qu'on dit, s'ap-
» pelloit Alexandre. «

(*a*) Il y a eu 1.° un poëte comique, Grec, du nom d'Alexis. Il étoit oncle de Ménandre, & contemporain d'Alexandre le Grand. 2.° Un Historien qui avoit composé un ouvrage, cité par Athénée. 3.° Il est parlé d'un Alexis dans un dialogue de Lucien. C'est dans celui qu'il composa, au sujet d'une méprise qu'il avoit faite en saluant quelqu'un.

ALEXIUS, *Alexius*, (*b*) Ἀλεξίος. Il étoit Archonte à Athènes, la même année qu'Archytas étoit Éphore à Lacédémone.

ALFIUS [C.], *C. Alfius.* (*c*) C'étoit un ami de C. César. Ce fameux capitaine reconnoissoit en lui deux qualités, qui le rendoient recommandable. C'étoient son extrême fidélité & sa grande probité. Aussi témoigna-t-il, au rapport de Cicéron, beaucoup de mécontentement, de ce qu'on l'avoit oublié dans une nomination de Tribuns.

ALGÉBRE, *Algebra*, (*d*) est une partie des Mathématiques, qui fait, sur la grandeur en général exprimée par des lettres de l'alphabet, toutes les mêmes opérations que l'Arithmétique fait sur les nombres. Les caractéres qu'elle emploie, ne signifiant rien par eux-mêmes, peuvent désigner toutes sortes de grandeurs ; ce qui est un des principaux avantages de cette science. Outre ces caractéres, elle se sert encore de certains signes, qui abrégent infiniment ses opérations, & les rendent beaucoup plus claires. On peut, par le moyen de l'Algébre, résoudre la plûpart des problêmes de Mathématique, pourvu qu'ils soient de nature à pouvoir être résolus.

Quant à l'origine de cet art, nous n'avons rien de fort clair là-dessus. On en attribue ordinairement l'invention à Diophante, auteur Grec, qui vécut sous l'empire d'Antonin, vers le milieu du second siécle, & qui écrivit treize livres sur cette matière. Il n'en reste aujourd'hui que six, qui ont été publiés, pour la première fois, en 1575 : néanmoins il semble que l'Algébre n'a pas été totalement inconnue aux anciens Mathématiciens, qui existoient bien avant le siécle de Diophante. On en voit des traces en plusieurs endroits de leurs ouvrages, quoiqu'ils paroissent avoir eu le dessein

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 522.
(*b*) Xenoph. pag. 454.
(*c*) Cicer. Orat. Cont. Cn. Planc. c. 34. in Vatin. c. 29.
(*d*) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 614, 615.

d'en faire un mystére. On en apperçoit quelque chose dans Euclide, ou au moins dans Théon, qui a travaillé sur Euclide. Ce commentateur prétend que Platon avoit commencé le premier à enseigner cette science. Il y en a encore d'autres exemples dans Pappus, & beaucoup plus dans Archiméde & Apollonius.

Mais la vérité est que l'analyse dont ces Auteurs ont fait usage, est plutôt Géométrique qu'Algébrique, comme cela paroît par les exemples que l'on en trouve dans leurs ouvrages; ensorte que l'on peut dire que Diophante est le premier & le seul auteur, parmi les Grecs, qui ait traité de l'Algébre. On croit que cet art a été fort cultivé par les Arabes. On dit même que les Arabes l'avoient reçu des Perses, & ceux-ci des Indiens. On ajoûte que les Arabes l'apportérent en Espagne; d'où, suivant quelques-uns, il passa en Angleterre, avant que Diophante y fût connu.

Il y en a qui dérivent le mot *Algébre* de l'Arabe *Algiabarat*, qui signifie le rétablissement d'une chose rompue, supposant, mal à propos, que l'Algébre consiste principalement dans la considération des nombres rompus. D'autres pensent que cet art a pris le nom de Géber, philosophe Chimiste, & Mathématicien célebre. Certains donnent encore d'autres conjectures.

Quoiqu'il en soit, il n'y a point aujourd'hui d'habiles Mathématiciens, qui ne sçachent beaucoup d'Algébre, ou du moins assez pour l'usage indispensable. Mais cette science, poussée au de-là de cet usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, & pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque, pour s'aller jetter dans ses abîmes profonds & ténébreux. On est plus flatté de certaines théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. Cependant, la haute Géométrie est devenue inséparable de l'Algébre. M. Rolle, parmi nous, a poussé aussi loin qu'il étoit possible, cette connoissance, pour laquelle il avoit un penchant, & comme un instinct naturel, qui lui fit dévorer, non seulement avec patience, mais avec joie, toute l'âpreté, & on diroit presque, toute l'horreur de cette étude.

ALGIAUZA, *Algiauza*, est le nom que les Arabes donnent à la constellation d'Orion. Ces peuples en font un femme. *Voyez* Orion.

ALGIDE [le Mont], *Mons Algidus*, ὄρος Ἀλγίδον. (a) Cette montagne étoit située dans le territoire de Tuscule, à environ quinze milles de Rome. On prétend qu'elle fut appellée Algide, du verbe *algeo*, j'ai froid; parce qu'on y respiroit un air froid. L'an de Rome 534, on décerna

(a) Tit. Liv. L. III. c. 2. L. XXI. c. 62. L. XXVI. c. 9. Strab. pag. 237. 239. Plin. Lib. XVIII. cap. 13.

des processions publiques en l'honneur de la Fortune sur le mont Algide. Il devoit y avoir une ville de même nom, ou sur cette montagne, ou aux environs, puisque Strabon dit que la voie Latina passoit entre Tuscule & le mont Albe, & descendoit à la ville d'Algide.

ALIAN, *Alian*, Ἀλων, (*a*) étoit le fils aîné de Sobal, qui fut pere de plusieurs enfans.

ALICA, *Alica*, espèce de nourriture, dont il est beaucoup parlé dans les Anciens, & cependant assez peu connue des Modernes, pour que les uns pensent que ce soit une graine, & les autres une préparation alimentaire.

Mais afin que le Lecteur juge, par lui-même, de ce que c'étoit que l'Alica, voici quelques passages, où il en est fait mention. » L'Alica mondé, dit Celse, est » un aliment convenable dans la » fièvre; prenez-le dans l'hydro- » mel, si vous avez l'estomac » fort, & le ventre resserré. Pre- » nez-le au contraire dans du vi- » naigre & de l'eau, si vous avez » le ventre relâché & l'estomac » foible. « Rien de meilleur après la tisane, dit Arétée. L'Alica & la tisane sont visqueuses, douces, agréables au goût; mais la tisane vaut mieux. La composition de l'une & de l'autre est simple; car il n'y entre que du miel.

Le Chondrus [& l'on prétend qu'Alica se rend en Grec par χόνδρος] est, selon Dioscoride, une espèce d'épeautre, qui vaut mieux pour l'estomac que le riz; qui nourrit davantage, & qui resserre. L'Alica ressembleroit tout à fait au Chondrus, s'il resserroit un peu moins, dit Paul Æginéte. Il s'ensuit de ce passage de Paul Æginéte, que l'Alica & le Chondrus ne sont pas tout-à-fait la même chose. On lit dans Oribase que l'Alica est un froment, dont on ne forme des alimens liquides, qu'avec une extrême attention. Galien est de l'avis d'Oribase, & il dit positivement que l'Alica est un froment d'un suc visqueux & nourrissant. Cependant, il ajoûte que la tisane paroît nourrissante; mais que l'Alica l'est. Pline met l'Alica au nombre des fromens. Après avoir parlé des pains, de leurs espèces, &c. il ajoûte que l'Alica se fait de maïs; qu'on le pile dans des mortiers de bois; qu'on employe à cet ouvrage des malfaiteurs; qu'à la partie extérieure de ces mortiers est une grille de fer qui sépare la paille & les parties grossières des autres; qu'après cette préparation on lui en donne une seconde dans un autre mortier. Il y a donc trois sortes d'Alica, le gros, le moyen & le fin. Le gros s'appelle *Aphaïrema*. Mais pour donner la blancheur à l'Alica, il y a une façon de le mêler avec la craie.

Pline distingue ensuite d'autres sortes d'Alica, & donne la préparation d'un Alica bâtard, fait de maïs d'Afrique. Il dit encore que l'Alica est de l'invention des Romains; que les Grecs eussent

(*a*) Paral. L. I. c. 1. v. 40.

moins vanté leur tisane, s'ils avoient connu l'Alica. De ces autorités comparées, Saumaise conclut que l'Alica & le Chondrus sont la même chose ; avec cette différence, selon lui, que le Chondrus n'étoit que l'Alica grossier, & que l'Alica étoit une préparation alimentaire.

ALICAIRES, *Alicariæ*, femmes publiques à Rome, qu'on appelloit ainsi, parce qu'elles se tenoient tous les jours à leur porte, pour attirer les débauchés. On les nommoit aussi Prostibules ; parce que les lieux infames qu'elles habitoient, se nommoient *Stabula*, & encore *Cellæ* ; ce qui les fit désigner par le nom de Cellaries.

ALIES, *Alia*, (*a*) fêtes instituées en l'honneur d'Apollon, ou du Soleil. C'est pour cela qu'elles avoient pris le nom d'Alies. Car le Soleil, selon le dialecte Dorien, s'appelle Alios en Grec.

ALILAT, *Alilat*, Ἀλιλάτ, (*b*) nom d'une divinité des Arabes, & de quelques autres peuples. C'est la même qu'Alitta. *Voyez* Alitta.

ALILÉENS, *Alilæi*, Ἀλιλάιοι, (*c*) peuples d'Arabie, auxquels on joint les Gasandes. Ils étoient voisins d'un côté des Débes, & de l'autre, des Carbes & des Sabéens. Le païs de ces peuples n'étoit pas, comme les païs des environs, brûlé par les ardeurs du Soleil. Il en étoit ordinairement garanti par d'épaisses nuées. Il y tomboit de la neige & des pluies salutaires, qui tempéroient les chaleurs de l'été. Le terroir étoit d'une nature excellente, & il auroit produit toutes sortes de fruits, si les habitans, qui ne s'occupoient qu'à la pêche, avoient aussi exercé l'agriculture.

Ils tiroient beaucoup d'or des entrailles de la terre, par des ouvertures que la nature avoit faites d'elle-même. Il n'étoit pas besoin de dégager cet or des autres matières par le feu ; c'est pourquoi on l'appelloit Apyron. Les plus petits morceaux, qu'ils en tiroient, étoient de la grosseur d'une amande, & les plus gros de la grosseur d'une noix. Ils en faisoient des brasselets & des colliers, ornés quelquefois de pierres précieuses, qui traversoient l'or de part en part. Mais, comme ils n'avoient, ni fer, ni cuivre, ils en tiroient des étrangers pour un poids égal de leur or.

ALIMA, *Alima*, (*d*) grande & forte ville, située au païs de Galaad, au de-là du Jourdain. Lorsque Judas Maccabée, & Jonathas, son frere, eurent passé ce fleuve, & marché durant trois jours dans le désert, ils rencontrérent les Nabuthéens, qui leur apprirent comment plusieurs d'entre leurs frères avoient été renfermés dans Alima, ainsi que dans quelques autres Villes du canton.

ALIME, *Alimus*, nom d'une bourgade de la tribu Léontide,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 208.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 418.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 125.

(*d*) Maccab. Lib. I. cap. 5. v. 24. & seq.

peu distante d'Athénes. *Voyez* Alcimus.

ALIMENTAIRES, nom que donnoient les Romains à de jeunes garçons & à de jeunes filles, qu'on élevoit dans des lieux publics, comme cela se pratique à Paris dans quelques hôpitaux. Les Romains avoient, comme nous, des maisons fondées, où l'on élevoit & nourrissoit des enfans pauvres, & orphelins de l'un & de l'autre sexe, dont la dépense se prenoit, ou sur le fisc, ou sur des revenus certains, laissés par testament à ces établissemens, soit par les Empereurs, soit par les particuliers.

On appelloit les garçons *alimentarii pueri*, & les filles *alimentariæ puellæ*. On les nommoit aussi souvent du nom des fondateurs & fondatrices de ces maisons. Jules Capitolin, dans la vie d'Antonin le Pieux, rapporte que ce prince établit une maison en faveur des filles Orphelines, qu'on appella Faustiniennes du nom de l'Impératrice, épouse d'Antonin. Selon le même Auteur, Alexandre Sevère en fonda une autre pour les enfans de l'un & de l'autre sexe, qu'on nomma Mamméens & Mamméennes, du nom de sa mere Mammée.

ALIMUSIENS, *Alimusii*, Ἀλιμούσιοι. (*a*) peuples de l'Attique. Ils formoient une bourgade de la tribu Léontide, près de Phalère, & par conséquent peu distante d'Athénes. On y voyoit un temple consacré à Cérès Thesmophore, ou Législatrice, & à Proserpine.

ALINDES, *Alinda*, Ἄλινδα, (*b*) ville & forteresse dans la Carie, province de l'Asie mineure. M. de la Martinière croit que c'est la même dont Étienne, le Géographe, dit que les habitans se nommoient Alindiens. Pline les nomme Halydiens. Freinshémius dans ses supplémens sur Quinte-Curse, parle de cette forteresse, au sujet d'Ada, fille d'Hécatomne, roi de Carie, & d'Alexandre le Grand. *Voyez* Ada.

A LINEA, terme de Grammaire; c'est-à-dire, *incipe à linea*; commencez par une nouvelle ligne. On n'écrit point ces deux mots *à linea*; mais celui qui dicte un discours, où il y a divers sens détachés, après avoir dicté le premier sens, dit à celui qui écrit: *punctum . . . . . à linea*; c'est-à-dire, terminez par un point ce que vous venez d'écrire, laissez en blanc ce qui reste à remplir de votre dernière ligne; quittez-la, finie, ou non finie, & commencez-en une nouvelle, observant que le premier mot de cette nouvelle ligne commence par une capitale, & qu'il soit un peu rentré en dedans, pour mieux marquer la séparation, ou distinction de sens. On dit alors que ce nouveau sens est *à linea*; c'est-à-dire, qu'il est détaché de ce qui précéde, & qu'il commence une nouvelle ligne.

Observez toutefois qu'un Ré-

(*a*) Pausf. pag. 59.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. p. 657. Plin. L. V. c. 29. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 8.

gent ou Professeur, lors qu'il dicte un devoir ou quelque autre chose à ses écoliers, se sert encore de cette expression, *à la ligne;* ce qui n'est que la traduction de cette autre expression, *à linea.*

Les *à linea*, bien placés, contribuent à la netteté du discours. Ils avertissent le Lecteur de la distinction du sens. On est plus disposé à entendre ce qu'on voit ainsi séparé.

Les vers commencent toujours *à linea*, & par une lettre capitale.

Les ouvrages en prose des anciens Auteurs sont distingués par des *à linea*, cotés à la marge par des chiffres. On dit alors numéro 1, 2, 3, &c. On les divise aussi par chapitres, en mettant le numéro en chiffre Romain.

Les chapitres des Instituts de Justinien sont aussi divisés par des *à linea*, & le sens, contenu d'un *à linea* à l'autre, est appellé paragraphe, & se marque ainsi. §.

ALIPHÉRE, *Aliphera*, (*a*) Ἀλιφύρα ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. C'étoit une petite Ville qui fut abandonnée de la plûpart de ses habitans, lorsque les Arcadiens prirent la résolution d'accroître & de peupler Mégalopolis. En y allant, on passoit l'Alphée; & après avoir fait environ dix stades dans des plaines, on arrivoit à une montagne, d'où on descendoit jusques dans la Ville, par un chemin qui pouvoit avoir trente stades de longueur. Aliphére prit le nom d'Aliphérus, fils de Lycaon. Ses temples étoient au nombre de deux, dont l'un étoit dédié à Esculape, l'autre à Minerve, déesse à laquelle les habitans avoient une dévotion singulière, persuadés qu'elle étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie.

C'est dans cette idée qu'ils avoient érigé un autel à Jupiter Lochéate; c'est-à-dire, à Jupiter qui accouche de Minerve, & ils avoient donné le nom de Tritonis à une fontaine à laquelle ils attribuoient tout ce que l'on dit du fleuve Triton. La statue de Minerve étoit un ouvrage d'Hyppatodore, qui méritoit d'être vu, tant pour sa grandeur, que pour sa beauté. Ils avoient des jours d'assemblées & des foires en l'honneur d'une certaine divinité, qui étoit Minerve, selon toutes les apparences. Dans ces occasions, ils sacrifioient, premièrement, à Myiagrus, adressant leurs vœux à ce Héros, & l'invoquant par son nom. Avec cette précaution, ils n'étoient jamais incommodés des mouches durant leurs sacrifices.

ALIPHÉRUS, *Alipherus*, (*b*) Ἀλιφήρος, fils de Lycaon. C'est lui qui bâtit la ville d'Aliphére, à laquelle il donna son nom.

ALIPTÉRION, *Alipterion.* (*c*) C'étoit un des appartemens des Thermes des Anciens, dans lequel les Athlétes se rendoient avant le combat, pour se faire

(*a*) Pauf. pag. 458, 497. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8. Plin. L. IV. c. 6.
(*b*) Pauf. pag. 458, 497.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 28.

oindre par les officiers de Palestre, ou se rendre ce service les uns aux autres. L'étymologie du mot *Aliptérion* est la même que celle du mot *Aliptes*, qui suit.

ALIPTES, *Aliptæ*, (*a*) officiers chargés d'huiler & de frotter les Athlétes, sur tout les Lutteurs & les Pancratiastes, avant que la lice fut ouverte. Le mot *Aliptes* vient du Grec ἀλείφω, *ungo*, je frotte.

ALISO, *Aliso*, (*b*) château de Germanie, dont on attribue la construction à Drusus. Il l'avoit fait bâtir pour contenir les Sicambres, qui occupoient alors le païs renfermé dans le diocèse de Paderborn. L'an 9 de J. C., les Germains en firent le siége. La garnison, après une belle résistance, ne pouvant plus tenir, fit une sortie vigoureuse, l'épée à la main, & s'ouvrit un passage pour rejoindre les légions Romaines. Il y en a qui croyent que ce château est aujourd'hui le village d'Alm; d'autres que c'est celui d'Elsen, &c.

Quoiqu'il en soit, le château d'Aliso avoit été bâti sur une rivière de même nom, qui s'appelle à présent Alm, & qui se jette dans la Lippe vers Paderborn. Quelques-uns néanmoins croyent que c'est l'Ysel.

ALISONS, *Alisones*, Ἀλαζόνες, (*c*) peuples voisins des Scythes laboureurs, selon Hérodote. Cet Auteur place, à l'extrêmité de leur païs, une fontaine, dont les eaux étoient si amères, que quoique fort petite, elle infectoit néanmoins le fleuve Hypanis. Les Alisons, selon le même Auteur, habitoient vers le lieu où l'Hypanis & le Tyres se resserroient, & se rapprochoient l'un de l'autre.

ALITÉRIE, *Aliteria*, surnom qui fut donné à Cérès, pour la même raison qu'on avoit donné celui d'Alitérius à Jupiter. *Voyez* Alitérius.

ALITÉRIUS, *Aliterius*, surnom qu'on avoit donné à Jupiter. On dit que ce fut, parce que dans un tems de famine, il avoit empêché les meûniers de voler de la farine.

ALITTA, *Alitta*, Ἀλίττα, (*d*) divinité qui étoit adorée parmi les Arabes. Hérodote dit que c'est la même que Vénus céleste, appellée Mylitta chez les Assyriens, & Mitra chez les Perses.

ALLADIUS SYLVIUS, *Alladius Sylvius*, nom d'un roi des Latins. *Voyez* Sylvius.

ALLARME, terme qui désigne un mouvement de l'ame, qui naît de l'approche inattendue d'un danger apparent ou réel, qu'on croyoit d'abord éloigné. C'est dans ce sens que l'on dit : *l'allarme se répandit dans le camp*.

ALLATH, *Allath*, (*e*) l'une des trois filles du Dieu suprême,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 28.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 234.

(*c*) Herod. L. IV. c. 52.

(*d*) Herod. L. I. c. 131. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 50, 71, 73, 74.

(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 271.

ſuivant l'ancienne théologie des Arabes.

ALLECTUS, *Allectus*, (*a*) miniſtre de Carauſius, qui avoit uſurpé l'autorité ſouveraine dans la grande Bretagne. Après qu'il y eut regné quelques années, Allectus, qui gouvernoit tout ſous ſes ordres, ayant commis quelques malverſations, dont il craignoit d'être puni, conſpira contre cet uſurpateur, le tua, & prit audacieuſement, & le nom, & le pouvoir d'Auguſte.

Conſtance, pour réduire ce rebelle, fit conſtruire & équipper deux flottes, l'une ſur la côte du Boulenois, l'autre à l'embouchure de la Seine. Il prit lui-même le commandement de la première, & donna celui de l'autre à Aſclépiodote, préfet du Prétoire. Allectus, de ſon côté, arrangea le plan de ſa défenſe ſur celui de l'attaque. Il poſta une flotte à l'iſle de Wigth, pour obſerver les mouvemens d'Aſclépiodote & le combattre au paſſage; & il ſe tint lui-même ſur la côté de Kent, dans la diſpoſition de faire tête à Conſtance. Celui-ci ſe mit en mer le premier, ayant donné avis à Aſclépiodote de ſon départ. Dès que la nouvelle en fut répandue parmi les ſoldats de la flotte de la Seine, l'ardeur de partir s'alluma dans leurs cœurs; & quoique la mer fût groſſe, qu'il y eût des ſignes d'orages & de tempête, ils ne voulurent ſouffrir aucun délai, & ils forcérent leurs généraux de lever l'ancre. Un brouillard épais qui s'éleva, les déroba à la vue de la flotte qu'Allectus avoit placée à l'iſle de Wigth. Ainſi ils abordérent ſans aucun obſtacle au rivage Britannique; & dès qu'ils eurent pris terre, ils commencérent par brûler eux-mêmes leurs vaiſſeaux, afin de s'animer, en s'ôtant toute eſpérance de retour, à ne connoître d'autre reſſource que la victoire.

Quoique le trajet que Conſtance avoit à faire, fût beaucoup plus court, il n'arriva pas ſi promptement. Soit que la flotte commandée par Allectus en perſonne, ſur la côte de Kent, l'empêchât d'aborder, ſoit que le mauvais tems l'obligeât à relâcher ſur la côte de Gaule, ou l'égarât de ſa route, il paroît certain qu'il ne força pas le paſſage. Mais ſon ennemi le lui ouvrit. Dès qu'Allectus fut averti du débarquement de l'armée d'Aſclépiodote, il courut au lieu où le danger lui paroiſſoit plus preſſant. Alors, Conſtance trouva toutes ſortes de facilités pour aborder, & il fut reçu comme un libérateur par les naturels du païs, qui, traités par Allectus avec la même dureté & la même inſolence qu'ils avoient éprouvée de la part de Carauſius, gémiſſoient depuis 10 ans ſous une cruelle tyrannie.

Allectus ſe hâta tellement d'en venir aux mains avec Aſclépiodote, qu'il ne ſe donna pas le tems de raſſembler toutes ſes forces. Il ne fit point uſage, dans le combat, des troupes Romaines qui

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 175, 176.

lui obéissoient. Peut-être aussi ne s'y fioit-il pas pleinement, & appréhendoit-il qu'elles ne se tournassent vers le parti de leur Prince légitime, qu'elles voyoient actuellement en état de se faire respecter dans l'isle. Ce qui est certain, c'est qu'Allectus ne mena contre l'ennemi, que les corps de milice Romaine, qui ayant été les premiers auteurs de la révolte, ne pouvoient espérer aucun quartier, & les secours des Germains & des Francs, qui étoient à sa suite, & qu'il avoit à sa solde. Son armée fut aisément rompue & défaite. Lui-même voulut prendre la fuite, & pour se dérober plus sûrement, il quitta les ornemens impériaux; mais il ne laissa pas d'être atteint, & tué sur la place, sans être reconnu, si ce n'est après sa mort, arrivée l'an 296 de J. C. Il avoit regné pendant 3 ans.

ALLÉDIUS, *Alledius.* (a) Juvenal, dans sa cinquième satyre, parle de cet Allédius. On croit que c'étoit quelque chevalier Romain, qui aimoit la bonne chere. C'est, du moins, le portrait qu'en fait le Poëte; car il lui met dans la bouche ces paroles, qui s'adressent à l'Afrique: » Garde de tes bleds pour toi; n'en » produis plus même, si tu veux, » pourvu que tu nous donnes tou» jours des truffes en quantité. »

ALLÉGORIE, *Allegoria*, (b) mot formé du Grec, ἄλλο, *aliud*, autre chose, & ἀγορεύω, *concionor*, *nuncio*, je dis, j'annonce; c'est-à-dire, qu'une Allégorie est une figure de Rhétorique, ou de discours, par laquelle on emploie des termes, qui, pris à la lettre, signifient toute autre chose que ce qu'on veut leur faire signifier. L'allégorie n'est donc, à proprement parler, qu'une métaphore continuée, qui sert de comparaison pour faire entendre un sens qu'on n'exprime pas, mais qu'on a en vue. C'est ainsi que les Orateurs & les Poëtes ont coûtume de représenter un État sous l'image d'un vaisseau, & les troubles qui l'agitent sous celle des flots & des vents déchaînés. Par le pilote, ils entendent le souverain ou les magistrats. Par le port, la paix ou la concorde. Horace, dans une de ses Odes, qui commence ainsi:

O navis, referent in mare te novi
Fluctus &c.

fait un pareil portrait de sa patrie, près d'être plongée dans les horreurs d'une guerre civile.

Il faut, quand on emploie l'Allégorie, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, & ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni, par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers:

Et malè tornatos incudi reddere
versus,

où il joint ensemble deux idées

(a) Juven. Satyr. 5. v. 118, 119.
(b) Roll. Trait. des Étud. Tom. I. pag. 471. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 304.

bien différentes, le tour & l'enclume. Cependant, quelques interpretes l'excusent.

Les Allégories sont très-fréquentes dans l'Écriture Sainte, aussi-bien que les métaphores, les paraboles, les similitudes, & les comparaisons. Les Juifs aimoient cette manière de discours figuré, & ils l'employoient dans presque tout ce qu'ils disoient. Un des principaux devoirs d'un Commentateur, c'est de distinguer le sens allégorique du sens littéral, & de rappeller au sens littéral le sens allégorique. Les anciens Juifs, comme les Thérapeutes, l'auteur du livre de la Sagesse, Josephe & Philon, & après eux la plûpart des anciens Peres, tournoient en Allégorie même les endroits historiques de l'Écriture, & où le sens littéral est le plus sensible. Mais, ces explications allégoriques, en elles mêmes, ne sont guere propres qu'à édifier. Elles ne peuvent régulièrement être mises en preuve, sinon lorsque J. C. & les Apôtres les y ont employées.

Les Payens eux-mêmes faisoient grand usage des Allégories, & cela avant les Juifs; car quelques-uns de leurs Philosophes voulant donner des sens raisonnables à leurs fables & à l'histoire de leurs dieux, prétendirent qu'elles signifioient toute autre chose, que ce qu'elles portoient à la lettre; & de-là vint le mot d'Allégorie; c'est-à-dire, un discours, qui, à le prendre dans son sens figuré, signifie toute autre chose que ce qu'il énonce. On eut donc recours à cet expédient, pour contenter ceux qui étoient choqués des absurdités, dont les Poëtes avoient rempli la religion, en leur insinuant qu'il ne falloit pas prendre à la lettre ces fictions; qu'elles contenoient des mystéres; & que leurs dieux avoient été des personnages bien plus respectables, que ne les dépeignoit la Mythologie, dont ils donnérent des explications, telles qu'ils les imaginérent; ensorte qu'on ne vit plus dans les fables que ce qui n'y étoit réellement pas.

M. de la Nause prétend que ce n'étoit pas pour se cacher, mais pour se mieux faire entendre que les Orientaux employoient leur style figuré, les Égyptiens leurs hiéroglyphes, les Poëtes leurs images, & les Philosophes la singularité de leurs discours, qui étoient autant d'espèces d'Allégories. En ce cas, il faudra dire que l'explication étoit plus obscure que le texte, & l'expérience le prouva bien. Car, on brouilla tellement les signes figuratifs avec les choses figurées, & la lettre de l'Allégorie avec le sens qu'on prétendoit qu'elle enveloppoit, qu'il fut très-difficile, pour ne pas dire impossible, de démêler l'un d'avec l'autre. Les Platoniciens sur tout donnoient beaucoup dans cette méthode.

L'Allégorie, selon M. l'abbé Vatry, est si essentielle au poëme Épique, qu'un poëme cesseroit d'être tel, si son action n'étoit pas allégorique. C'est ce que cet Académicien a montré dans ses dissertations sur cette sorte de poëme.

ALLEMANDS, *Alemanni*, (*a*) peuples de Germanie. Au commencement du troisième siécle de l'Ére Chrétienne, plusieurs peuples de Germanie comprenant qu'ils seroient subjugués en détail, s'ils ne se réunissoient contre les Romains, formérent différentes ligues, qui prirent en commun de nouveaux noms. Vers le bas-Rhin se forma la ligue des Francs; c'est-à-dire, des hommes libres. Sur le haut-Rhin, les peuples voisins du rempart, qui couvroit les Décumates, se confédérérent sous le nom d'Allemands. Ils prirent ce nom, soit pour signifier que leur ligue étoit composée de toutes sortes de peuples, soit plutôt pour déclarer que tous les membres de cette confédération étoient des gens de cœur.

D'autres racontent l'origine des Allemands d'une manière différente. C'étoit, selon ceux-ci, un amas d'aventuriers Gaulois, qui, manquant de toutes choses dans leur païs, & hardis par néceffité, encore plus que par caractére, allérent du tems d'Auguste s'établir entre le Mein, le Rhin & le Danube, dans des terres qu'ils trouvérent désertes, & où ils vécurent d'abord comme sujets des Romains. On remarque toutefois que les Allemands regardant le nom d'*Alemanni* comme injurieux, à cause de sa signification, ne voulurent point l'adopter; de sorte qu'il ne fut en usage que chez les étrangers. Pour eux, ils se disoient Suéves; & ils en avoient pris la marque distinctive, qu'ils gardoient même sous la première race des Rois François; car on voit une ancienne peinture d'un duc des Allemands, nommé Œthicus, qui vivoit dans le septième siécle, dont les cheveux sont renoués à la manière des Suéves, en partie sur le haut de la tête, tandis que le reste forme deux tresses, qui descendent par devant des deux côtés du visage.

Quoiqu'il en soit, on voit par-là que les Allemands formérent anciennement un peuple particulier de Germanie, & qu'il ne faut pas en conséquence les confondre avec les Germains en général. Cette observation ne sera pas inutile; car il y en a qui prennent sans distinction les uns pour les autres, fondés sans doute sur ce que le païs, connu d'abord sous le nom de Germanie, prit dans la suite celui d'Allemagne qu'il a retenu jusqu'à nos jours.

Les Allemands parurent, pour la première fois, sous le regne de Caracalla. Ce Prince commença à leur donner quelque célébrité, en les attaquant. Il entra sur leurs terres comme ami & allié, & il y fit construire, en divers endroits, des forts & des châteaux, auxquels il donna des noms tirés du sien. Ces peuples, alors barbares, ne sentirent point les conséquences d'une telle nouveauté.

(*a*) Trad, de quélq. Ouvr. de Tacit. par M. l'Abb. de la Bletr. Tom. I. pag. 184, 185. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 164, 165. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 157. Tom. XVIII. pag. 62. Tom. XX. pag. 75, 76. Tom. XXI pag. 66.

Plusieurs

Plusieurs n'en prirent aucune connoissance. Les autres crurent que c'étoit un simple amusement de l'empereur Romain. Leur indifférence inspira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir se signaler sans risque contr'eux, par un exploit de perfidie. Il rassembla toute leur jeunesse, comme voulant la prendre à sa solde, & la fit massacrer par les troupes dont il avoit pris soin de l'envelopper. Telle fut la glorieuse victoire pour laquelle il prit le surnom d'Alamannicus. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avoit vaincu par la ruse des peuples, dont il n'étoit pas possible de triompher par la force.

Du tems de Dioclétien & de Maximien, les Allemands forcérent le mur de Probus, & s'emparérent du païs Décumate, auquel ils donnérent le nom d'*Alemannia*. Depuis ce tems-là, tout ce que purent faire les Romains, ce fut d'y établir quelques forts de l'autre côté du Rhin & sur le Nécre. *Voyez* Germains.

ALLELUIA, *ou* ALLELUIAH, *ou* HALLELUIAH, (a) terme composé de deux mots Hébreux, *hallelu*, & *ia*, qui, tous deux, signifient: *laudate Dominum*; ensorte qu'en notre langue, Alleluia veut dire proprement: *Louez le Seigneur*.

Ce mot se trouve à la tête ou à la fin de quelques Pseaumes. On chantoit Alleluia dans les jours de solemnité & d'allégresse. *Per vicos ejus* [*Jerusalem*] *Alleluia cantabitur*, dit Tobie, en parlant du rétablissement de Jérusalem. S. Jean, dans l'Apocalypse, dit qu'il entendit dans le ciel plusieurs trompettes qui chantoient Alleluia. Les vingt-quatre Vieillards & les quatre Animaux, qui étoient devant le trône du Tout-puissant, se prosternérent & chantérent Alleluia. Ce chant de joie & de louanges passa de la Synagogue à l'Église. Aux funérailles de sainte Fabiole, on chanta divers Pseaumes, & on entonna Alleluia, selon S. Jérôme. Les moines de la Palestine s'éveilloient, aux veilles de la nuit, au chant de l'Alleluia. On a remarqué tant d'énergie dans ce terme, que l'on a cru le devoir conserver, sans le traduire, ni en Grec, ni en Latin, de peur d'en diminuer le goût & la douceur.

Depuis plusieurs siécles, l'Église s'en est interdit l'usage, dans les tems de pénitence, & dans les cérémonies de deuil. On ne le récite pas dans le carême, ni dans les obséques des morts. Toutefois dans la messe des morts, selon le rit Mosarabe, on chante à l'introïte: *Tu es portia mea, Domine, Alleluia, in terra viventium, Alleluia, Alleluia*; c'est-à-dire, » vous » êtes mon partage, Seigneur, Al» leluia, dans la terre des vivans, » Alleluia, Alleluia. « De nos jours, dans quelques paroisses de Paris, s'il arrive qu'il y ait un enterrement à faire le matin, un jour de fête ou de dimanche, on chanté souvent la messe du jour, en

(a) Tob. c. 13. v. 22. Apoc. c. 19. v. 1. *& seq.*

présence du mort, & par conséquent plusieurs Alleluia, sur tout si c'est dans le tems Paschal.

ALLIA, *Allia*, Ἀλία, (*a*) rivière d'Italie. Tite-Live dit qu'elle descend des montagnes de Crustumies, & qu'elle se jette par un canal profond dans le Tibre, un peu au-dessus du grand chemin. Les Romains, l'an 387 avant l'Ére Chrétienne, s'étant avancés jusqu'à l'embouchure de cette rivière, les Gaulois les y attaquérent avec beaucoup de furie, & les mirent en fuite dès le premier choc, à cause du désordre de leur armée. Leur aîle gauche fut d'abord renversée dans le fleuve, où on en fit un grand carnage. La droite fut un peu moins maltraitée, parce que pour se garantir de la première impétuosité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux qui composoient cette aîle droite se sauvérent à Rome; au lieu que ceux de l'aîle gauche, qui échappérent, après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veies, pendant la nuit, persuadés que Rome étoit entiérement perdue; & que les Barbares avoient déja passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient restés. Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le solstice d'été, le même jour qu'étoit arrivée longtems auparavant la défaite des trois cens Fabiens, qui furent tués par les Toscans; mais le dernier malheur l'emporta sur le premier, & fit que ce jour-là fut appellé, à cause de la rivière, la journée d'Allia. Cette rivière, selon quelques-uns, s'appelle aujourd'hui Aia, & selon d'autres, *Caminato*, ou *Rio di Mosso*.

ALLIANCE, *Fœdus*, Διαθήκη. Personne n'ignore qu'on entend par Alliance une sorte de traité, de pacte, d'accord, qui se fait entre deux ou plusieurs personnes.

(*b*) I. Les Anciens avoient plusieurs dieux qui présidoient aux Alliances; & il semble que chacun étoit maître de choisir celui qu'il vouloit, pour être le garant de ce qu'il alloit promettre. Cependant on choisissoit ordinairement, parmi les Grecs & les Romains, Jupiter, qui, pour cela, étoit surnommé Jupiter-au-serment. Pausanias nous apprend que, dans la ville d'Olympie, on voyoit ce Jupiter tenant la foudre dans ses mains, prêt à la lancer contre ceux qui violeroient leurs sermens. Il n'y avoit rien de plus célebre chez les Romains, que la formule du jurement par Jupiter-Pierre. *Quid igitur jurabo?* dit Apulée, *per Deum lapidem, Romano vetustissimo more.* Mais quel étoit donc ce dieu de l'Alliance? C'est ce qu'il est impossible de deviner.

II. Il est souvent parlé d'Alliances dans l'Écriture; parce que

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 37, 38. L. XXII. c. 50. 59. Plut. Tom. I. p. 137. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 2.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 97. Genes. c. 2. v. 16. *& seq.* c. 3. v. 15. c. 6. v. 18. c. 9. v. 8. *& seq.* c. 15. v. 4, 5. c. 17. v. 10. *& seq.* Ad Corinth. I. c. 15. v. 22.

Dieu en a fait plusieurs avec l'homme. La première Alliance de Dieu avec l'homme, est celle qu'il fit avec Adam, au moment de sa création, lorsqu'il lui défendit l'usage d'un certain fruit. La seconde est celle que Dieu fit avec l'homme après son péché, en lui promettant, non seulement le pardon, pourvu qu'il fît pénitence, mais aussi la venue du Messie, qui le rachéteroit, ainsi que toute sa race, de la mort du péché, & de la seconde mort, qui est celle de l'Éternité. S. Paul, en plusieurs endroits, nous parle de ce pacte, par lequel le second Adam a racheté & délivré, de la mort, ceux que le premier Adam avoit fait condamner à la mort.

Une troisième Alliance est celle que le Seigneur fit avec Noë, lorsqu'il lui dit de bâtir une arche, ou un grand vaisseau, pour y sauver tous les animaux de la terre, & pour y retirer avec lui un certain nombre d'hommes, afin que par leur moyen il pût repeupler le monde après le Déluge. Cette Alliance fut renouvellée 121 ans après, lorsque les eaux du Déluge s'étant retirées, & Noë étant sorti de l'arche avec sa femme & ses enfans, Dieu lui dit: » Je vais faire Alliance avec » vous & avec vos enfans après » vous, & avec tous les animaux » qui sont sortis de l'arche; en- » sorte que je ne ferai plus périr » toute chair par les eaux du Dé- » luge; & l'arc-en-ciel que je » mettrai dans les nues, sera le » gage de l'Alliance que je fais » aujourd'hui avec vous. «

Toutes ces Alliances ont été générales entre Adam & Noë, & toute leur postérité. Mais celle que Dieu fit dans la suite avec Abraham, fut plus limitée. Elle ne regardoit que ce Patriarche, & sa race qui devoit naître de lui par Isaac. Les autres descendans d'Abraham par Ismaël & par les enfans de Céthura, n'y devoient point avoir de part. La marque ou le sceau de cette Alliance fut la Circoncision, que tous les mâles de la famille d'Abraham devoient recevoir, le huitième jour après leur naissance. Les effets & les suites de ce pacte sont sensibles dans toute l'histoire de l'Ancien Testament. La venue du Messie en est la consommation & la fin. L'Alliance de Dieu avec Adam, forme ce que nous appellons l'état de nature. L'Alliance avec Abraham, expliquée dans la loi de Moïse, forme la loi de rigueur. L'alliance de Dieu avec tous les hommes par la médiation de J. C. fait la loi de Grace.

ALLIARIA, *Alliaria*, (a) femme de Sempronius Gracchus, qui avoit abusé de ses talens, pour corrompre Julie, pendant qu'elle étoit mariée à M. Agrippa, & qui continua avec elle son infame commerce, depuis même qu'elle eut épousé Tibère. Lorsqu'on étoit sur le point de lui trancher la tête par l'ordre de l'Empereur, il pria seulement qu'on lui permît auparavant d'écrire à Alliaria, sa fem-

(a) Tacit. Annal. L. I. c. 53.

me, pour l'avertir de ses dernieres volontés.

ALLIENUS [L.], *L. Allienus*, (a) géroit la charge d'Édile du peuple, l'an de Rome 300, & avant J. C. 452. Il appella en jugement, devant le peuple, C. Véturius, qui avoit été consul, l'année précédente. C'étoit pour avoir vendu, au profit du trésor public, tout le butin qu'on avoit fait sur les ennemis. Le peuple auroit voulu qu'on lui en eût distribué le prix, au lieu de le mettre dans le trésor public. C. Véturius fut condamné à sept cens cinquante livres d'amende, malgré le zéle & l'indignation que le Sénat témoigna dans cette affaire.

ALLIENUS, *Allienus*, (b) Orateur, qui fut contemporain de Cicéron. Il s'étoit fort exercé à la déclamation. Je ne sçai s'il est différent d'un Allienus dont parle Cassius dans une de ses lettres au même Cicéron, dans laquelle il dit que cet Allienus lui avoit remis quatre légions qu'il avoit tirées d'Égypte.

ALLIENUS, *Allienus*. (c) Hirtius Pansa, dans son histoire de la guerre d'Afrique, fait mention de cet Allienus. C'étoit, selon notre Auteur, un Préteur qui commandoit en Sicile.

ALLIÉS [la guerre des]. *Voyez* Guerre Sociale.

ALLIFES, *Allifæ*, Ἀλιφαί, (d) ville d'Italie, dans le païs des Samnites, sur les bords du Vulturne. Le mot *Allifes* s'écrit diversement dans les Auteurs. On trouve Aliphes, Alifes, Alife; & ses habitans sont appellés Allifates, Allifanes, Alifanes, Aliphanes, Alliphanes. La ville d'Allifes, ainsi que plusieurs autres, fut réduite sous la puissance des Romains, l'an 429 de la fondation de Rome. Mais elle devoit s'en être soustraite depuis; puisqu'environ 15 ans après, C. Marcius Rutilus la prit de force sur les Samnites. Il y avoit une manufacture de cruches à vin, dont parle Horace, dans ses satyres. Cette Ville, presque ruinée aujourd'hui, prend le nom d'Alifi, selon quelques Modernes. Elle appartient au roi de Naples.

ALLIROTIUS, *Allirotius*, (e) fils de Neptune. Ce jeune Prince étant amoureux d'Alcippe, fille de Mars, & ne pouvant la rendre sensible, lui fit violence; ce qui irrita si fort son pere contre ce téméraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune, désespéré de la mort de son fils, fit appeller Mars en jugement, & les plus graves Athéniens s'étant assemblés sur une affaire si sérieuse, le déclarérent innocent, & le purgérent à la manière accoûtumée. Le lieu où on porta ce célebre jugement, fut appellé l'Aréopage, nom formé

(a) Tit. Liv. L. III. c. 31.
(b) Cicer. in Verr. divin. c. 26. Ad Caff. & cæter L. XII. Epist. 11.
(c) Hirt. Pans. de Bell. Afric.
(d) Strab. pag. 238. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. VIII. c. 25. L. IX. c. 38. Horat. L. II. Satyr. 8. v. 39. Cicer. Orat. 2. in Rull. c. 68. Pro Cn. Planc. c. 18.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 38. & suiv.

de celui de Mars qu'on nommoit Arès, & du mot Pagos, parce qu'on s'étoit assemblé sur une hauteur, ou bien, ce qui revient à peu près au même, d'Ἀρῆς πάγος, *Martis rupes*, la roche de Mars. Et voilà, pour le dire en passant, l'origine du fameux tribunal de l'Aréopage, si connu dans la suite. Ce célebre évenement, qui fait une époque considérable dans l'histoire Grecque, arriva, si nous en croyons la chronique de Paros, sous le regne de Cranaüs; c'est-à-dire, l'an 1560, avant J. C.

Servius raconte autrement cette aventure; mais, il convient qu'elle donna lieu à l'érection du Tribunal de l'Aréopage. Allirotius, selon cet Auteur, pour venger la défaite de son pere, que Minerve avoit vaincu, résolut de couper tous les oliviers, autour d'Athènes, parce qu'ils étoient consacrés à cette Déesse. Mais, la coignée lui étant tombée des mains, il en fut blessé, & en mourut quelque tems après. Neptune, son pere, accusa le dieu Mars, son ennemi, de la mort de son fils; mais celui-ci fut absous, par le jugement de l'Aréopage.

ALLIUS [M.], *M. Allius*, (*a*) vécut sous l'empire de Tibère. Comme il avoit dissipé son bien dans la débauche, il supplia ce Prince de payer ses dettes. Tibère sentit où cela alloit, & il exigea d'Allius un état de ce qu'il devoit, & une liste des noms de ses créanciers. Celui-ci, qui ne ne sçavoit pas rougir aisément, & qui ne souhaitoit que d'être tiré d'embarras, à quelque prix que ce fût, exécuta ce qui lui étoit commandé; & Tibère lui fit délivrer une ordonnance sur son trésor, exprimant qu'il donnoit telle somme à Allius, dissipateur.

ALLOBROGES, *Allobroges*, Ἀλλόβρογες, Ἀλλέβριγες (*b*) peuples de la Gaule Celtique. C'étoit une des plus considérables nations du païs, qui ne le cédoit à aucune autre, ni pour la richesse, ni pour la réputation. L'origine des Allobroges & leurs mœurs sont confondues avec celles des Gaulois en général. Ils cultivoient, selon Strabon, les campagnes & les vallées, situées en de-çà des Alpes. Ils habitoient pour l'ordinaire dans des bourgades. Mais, les plus remarquables d'entre eux s'emparérent de Vienne, qu'on regardoit néanmoins comme la Métropole de toute la province. Et cette province ne laissoit pas d'être d'une assez grande étendue. Elle embrassoit, à ce qu'il paroît, toute la partie septentrionale du Dauphiné, depuis le Rhône, au-dessus de Lyon, jusqu'aux limites des Ségalauniens & des Vocontiens, à quoi il faut ajoûter la partie de

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 333.

(*b*) Strab. pag. 186, 203, 765. Plin. L. III. c. 4. L. VII. c. 49. Pomp. Mel. L. II. c. de Gall. Narb. Tit. Liv. L. XXI. c. 31. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 470. & suiv. Cart. de la Gaul. par le même M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 200, 201. T. XVIII. p. 84. T. XIX. p. 496.

la Savoye, qui tient au Rhône, jusqu'à Genève inclusivement, sans compter les terres, qu'ils possédoient au de-là du Rhône.

Les Allobroges étoient en état de mettre sur pied des armées très-nombreuses. Aussi, entreprirent-ils plusieurs expéditions. La retraite & les secours qu'ils donnérent au roi des Salyes, nommé Teutomalius, après qu'il eut été défait par Sextius, ainsi que les hostilités, qu'ils commirent dans le païs des Éduens, alliés du peuple Romain, leur attirérent la guerre de la part de ce peuple, qui, résolu de soumettre toutes les nations, saisissoit toujours avec plaisir les moindres occasions, dont il croyoit pouvoir se servir avec avantage, pour exécuter son ambitieux projet. Ils furent défaits par Domitius Ahenobardus, près de Vindalium, qui pourroit être ce lieu, qu'on appelle actuellement Védène. Ils reçurent encore un plus grand échec, près de l'Isere, dans une bataille, que leur livra Fabius Maximus, à qui cette victoire valut le surnom d'Allobrox; Et à la fin, il leur fallut obéir à leurs ennemis.

Les Allobroges jouérent depuis un rôle considérable, dans la conjuration de Catilina. En effet, ils avoient, en ce tems-là, à Rome, des députés, qui y étoient venus pour se plaindre de l'avidité des magistrats Romains, & qui n'obtenant aucune justice du Sénat, étoient fort mécontens de leur situation. La nation étoit abîmée de dettes. Les Ambassadeurs devoient eux-mêmes beaucoup. Dans de telles circonstances, Lentulus se persuada qu'il les gagneroit aisément; & il crut faire un grand coup, s'il pouvoit se procurer l'alliance d'une nation fière & belliqueuse, & qui lui fourniroit des troupes considérables, sur tout de cavalerie, dont le parti manquoit absolument. Il chargea donc de les sonder, un certain Umbrénus, négociant, qui avoit des habitudes dans la Gaule, & où il avoit long-tems fait commerce. Umbrénus les aborde dans la place publique, & leur demande des nouvelles de leur païs, & de l'état où se trouvoit leur nation. Sur les plaintes que lui firent les Allobroges, il feignit de s'attendrir: » Quelle espérance avez-» vous, leur dit-il, de sortir de » tant de maux? « Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient aucune, & que l'unique reméde qu'ils connussent à leur misére, c'étoit la mort. » Oh, reprit » Umbrénus, si vous êtes gens » de cœur, & capables d'une ré-» solution, je vous enseignerai » une autre voie, pour mettre » fin à votre calamité. «

Ces paroles firent naître la joie dans le cœur des Allobroges. Ils le priérent d'avoir compassion d'eux, l'assurant qu'il n'y avoit rien de si difficile, ni de si hazardeux, qu'ils ne tentassent volontiers, pour délivrer leur nation des dettes qui l'accabloient. Umbrénus, les ayant amenés au point où il les souhaitoit, les fait entrer dans la maison de

D. Brutus, mari de Sempronia, lequel étoit alors absent de Rome. Il fait venir, au même lieu, Gabinius, afin de donner plus de poids & d'autorité à ses discours. Alors, il expose aux Allobroges, tout le plan de la conjuration, leur en nomme les principaux chefs, auxquels il ajoûte même quelques personnages illustres, qui n'y avoient aucune part, afin de donner à ces Gaulois de plus grandes espérances; & après avoir tiré d'eux parole d'entrer dans le complot, il les renvoye à leur maison.

Mais, lorsqu'ils furent seuls, & qu'ils réfléchirent sur ce qui venoit de leur être proposé, ils se trouvérent dans un grand embarras. D'un côté, le triste état de leur nation, le goût pour la guerre, l'espérance de tirer de grands fruits de la victoire, c'étoient là de puissans motifs. Mais, ils envisageoient de l'autre part toutes les forces de l'empire Romain, nul risque pour eux, nul péril, & même des récompenses sûres, s'ils découvroient une si dangereuse conspiration. Après qu'ils eurent quelque tems balancé, la bonne fortune de la République l'emporta, dit Salluste, ou plutôt la Providence voulut sauver Rome, qu'elle avoit fait la capitale de l'univers. Les Allobroges se déterminérent donc à aller trouver Q. Fabius Sanga, qui étoit le patron & le protecteur de leur nation, & l'instruisirent de tout ce qui leur avoit été dit par Umbrénus. Sanga en avertit sur le champ Cicéron, qui donne ordre aux Allobroges de feindre beaucoup de zèle pour le succès de la conjuration, de voir les conjurés, de leur faire de grandes promesses, & de tâcher de tirer d'eux des preuves, qui pussent servir à les convaincre.

Les députés des Allobroges exécutérent les ordres du Consul. Introduits par Gabinius, ils virent les autres chefs, Lentulus, Céthégus, Statilius, Cassius. Ils leur représentérent qu'ils ne pouvoient espérer d'être crus de leurs compatriotes, qu'un écrit à la main; qu'il étoit donc à propos que Lentulus & les autres leur donnassent un serment en bonne forme, signé d'eux, & scellé de leur sceau. Tous le firent, à l'exception de Cassius, qui s'en dispensa, sous quelque prétéxte, & sortit de Rome avant eux. Il fut reglé de plus, que les Allobroges, en s'en retournant dans leur païs, passeroient par le camp de Catilina, & confirmeroient avec lui, par des engagemens solemnels & réciproques, le traité d'alliance. Cependant, les Allobroges ayant fait avertir Cicéron, on les arrêta, de concert avec eux, ainsi que tout le cortége, au passage du pont Mulvius. Les lettres, les papiers, tout fut saisi, & le complot découvert, de la manière la plus évidente. Car, jusques-là, on ne vouloit pas ajoûter foi à ce que le Consul en disoit. Il y a lieu de présumer que les Allobroges furent récompensés du service qu'ils avoient rendu à la République.

Ce fut dans le païs des Allobroges, qu'on exila l'un des enfans d'Hérode, ce roi des Juifs, sous lequel le Sauveur du monde avoit été crucifié. Le lieu de son exil fut aussi celui de sa mort. La religion des Allobroges, selon M. de la Martinière, étoit remplie de superstitions ridicules. Ils faisoient des sacrifices à Jupiter & à Mercure, qu'ils adoroient particulièrement; & alors, ils jettoient des cris épouvantables, afin de se faire entendre plus facilement de ces divinités. Le Rhône étoit le principal fleuve qui arrosât leur païs, qu'il côtoyoit en quelques endroits. On y trouvoit des montagnes, en avançant vers les Alpes, mais peu de villes. Du moins, on n'en connoît que quelques-unes. Vienne, comme je l'ai déjà dit, étoit la première de toutes. Le territoire des Allobroges répondoit à une partie du Vivarez, du Dauphiné, & de la Savoye.

ALLOCUTIONS, *Allocutiones.* (a) On donnoit ce nom aux Discours ou Harangues, que les Empereurs & les Généraux d'armée faisoient souvent aux soldats, au commencement d'une expédition, ou avant que d'aller au combat, pour les exhorter à bien faire; & de même après le combat, pour les louer & les remercier, quand ils avoient bien fait leur devoir. L'Empereur se tenoit ordinairement en un lieu élevé, qu'on appelloit *Suggestus*, ou *Tribunal*, bâti exprès pour cela. Il avoit à ses côtés les principaux officiers de l'armée. Ces Tribunaux paroissent presque toujours, dans la colomne Trajane, bâtis fort proprement de pierres de taille.

La légende ordinaire des Médailles, frappées au sujet des Allocutions, est *Adlocutio.* M. l'abbé de Tilladet donna à l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, en 1705, une histoire chronologique de ces Allocutions, marquées sur les Médailles des Empereurs Romains. Les premières sont de Caligula. Ce Prince y est représenté de bout, en habit long, sur une tribune, d'où il harangue quatre soldats, ayant le casque en tête, & leurs boucliers en main, comme tous prêts à partir pour une expédition. A l'exergue, on lit, *ADLOC. COH. Adlocutio Cohortium.* On trouvera la suite au premier Volume des Mémoires de la même Académie.

ALLON, *Allon*, Ἀλὼν, (b) de la tribu de Siméon. Il étoit fils d'Idaïa, & pere de Zéphéï, ou Séphaï.

ALLOPHYLI, *Allophyli*, Ἀλλοφύλοι, (c) Ce mot Grec est composé de ἄλλο, *aliud*, & de φῦλον *genus*, *gens*, espèce, nation. C'est donc comme qui diroit une autre espèce, une autre nation. C'est, en effet, dans ce sens qu'il est employé dans l'Écriture. Les Hébreux donnoient ce nom à

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 102. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. p. 240.

(b) Paral. L. I. c. 4. v. 37.
(c) Psalm. 55. Reg. L. 1. c. 21. v. 10.

tous ceux, qui n'étoient ni de leur tribu, ni de leur religion; comme autrefois les Romains appelloient tous les étrangers, Barbares. Voilà pourquoi le Pſeaume 55e, qui eſt le 56e dans l'original Hébreu, a pour titre: *Cùm tenerent eum Allophyli in Geth.*

On ſçait que David le compoſa, lorſque, fuyant la perſécution de Saül, il ſe retira dans la ville de Geth, & que les ſerviteurs d'Achis le prirent & le menérent à ce Roi, pour le faire punir, comme le plus grand de ſes ennemis. David ſe voyant en un danger ſi évident de mort, contrefit l'inſenſé & le furieux, écumant par la bouche, & hurtant de la tête contre les portes des maiſons; de ſorte que ce Roi de Geth le renvoya, & ſe fâcha même contre ceux qui le lui avoient amené, diſant qu'il y avoit déjà aſſez de fous & d'inſenſés dans le païs.

ALLOPROSALLOS, *Alloproſallos*, Ἀλλοπρόσαλλος. (*a*) C'eſt l'épithéte, que les Poëtes ont donnée à Mars, qui veut dire querelleur, inconſtant, parce qu'en qualité de dieu de la guerre, il étoit tantôt pour un parti, tantôt pour un autre.

ALLUCIUS, *Allucius*, (*b*) prince des Celtibériens, peuples d'Eſpagne. Le nom d'Allucius eſt devenu célebre, depuis l'action à jamais mémorable de P. Scipion à ſon égard. On ſçait que ce jeune Romain, à peine âgé de 24 ans, s'étant rendu maître de la nouvelle Carthage, 210 ans avant l'Ére Chrétienne, on lui amena une jeune perſonne d'une beauté ſi accomplie, qu'elle attiroit ſur elle les regards de tout le monde. Il voulut ſçavoir d'où elle étoit, & à qui elle appartenoit; & ayant appris, entr'autres choſes, qu'elle étoit ſur le point d'être mariée à Allucius, il ordonna, ſur le champ, qu'on le fît venir avec les parens de cette jeune priſonnière. Et comme on lui dit qu'Allucius l'aimoit éperdument, ce ſeigneur Eſpagnol ne parut pas plutôt en ſa préſence, qu'avant même de parler au pere & à la mere, il le prit en particulier; & pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au ſujet de ſa maîtreſſe, il lui parla en ces termes: » Nous ſommes jeunes, vous & » moi; ce qui fait que je puis » vous parler avec plus de liberté » ſur une matière qui demande » beaucoup de retenue & de mo» deſtie. Ceux des miens qui » m'ont amené votre épouſe fu« ture, m'ont en même-tems » aſſuré que vous l'aimiez avec » une extrême tendreſſe. Sa beau» té ne m'a laiſſé aucun lieu d'en » douter. Là-deſſus faiſant ré» flexion que ſi, comme vous, » j'étois dans le deſſein de me » marier, & que je ne fuſſe pas » uniquement dévoué au ſervice » de ma patrie, je ſerois ravi » qu'on me ſervît dans une paſ-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 124.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 50.

» ſion, également forte & hon-
» nête, j'ai cru que je devois fa-
» voriſer votre amour, puiſque la
» fortune m'en fournit l'occaſion.

» Celle que vous devez épou-
» ſer, a reçu, parmi nous, tous
» les reſpects dont elle eſt digne.
» Elle a été dans mon camp auſſi
» en ſûreté, qu'elle auroit été
» dans la maiſon de ſon pere &
» de ſa mere. Je l'ai réſervée
» pour vous en faire un préſent,
» qui fût digne de vous & de moi.
» Pour un ſi grand ſervice, la
» ſeule reconnoiſſance que j'exige
» de vous, c'eſt que vous ſoyez
» ami du peuple Romain. Et ſi
» vous me croyez homme de
» bien; ſi vous jugez que je reſ-
» ſemble à mon pere & à mon
» oncle, dont les peuples de cette
» Province ont eſtimé la juſtice
» & la probité, ſçachez qu'il y
» en a, dans Rome, une infinité
» qui nous reſſemblent; & qu'il
» n'y a point de nation dans l'u-
» nivers, dont vous deviez re-
» chercher l'amitié avec plus
» d'empreſſement, & redouter
» davantage la haine. «

Allucius, pénétré de reconnoiſſance, & pleurant de joie, baiſoit les mains de Scipion, & prioit les dieux de le récompenſer, en ſa place, pour un ſi grand bienfait; puiſque lui-même n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit ſouhaité, & que Scipion le méritoit. Scipion fit enſuite venir le pere & la mere, & les autres parens de la jeune fille. Ils avoient rapporté une grande ſomme d'argent pour la racheter. Mais, quand ils virent qu'il la leur rendoit ſans rançon, ils le conjurérent, avec de grandes inſtances, de recevoir cette ſomme, au moins comme un préſent, ajoûtant qu'ils ne lui auroient pas moins d'obligation pour cette complaiſance, que pour la bonté qu'il avoit de leur rendre leur fille dans le même état, où elle lui avoit été préſentée. Scipion ne pouvant réſiſter à leurs empreſſemens, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ſes pieds. Alors s'adreſſant à Allucius: » J'ajoûte, dit-il, à la dot que » vous devez recevoir de votre » beau-pere, cette ſomme que » je vous prie d'accepter, comme » un préſent de noces. « En même-tems, il lui ordonna de faire enlever cet or & cet argent, & d'en diſpoſer comme de ſon bien.

Ce jeune Prince, charmé de la libéralité & de la politeſſe de Scipion, alla publier dans ſon païs les louanges d'un ſi généreux vainqueur. Il s'écrioit dans les tranſports de ſa reconnoiſſance, qu'il étoit venu dans l'Eſpagne un jeune héros, ſemblable aux dieux, qui ſe ſoumettoit tout, moins encore par la force de ſes armes, que par les charmes de ſa vertu & la grandeur de ſes bienfaits. C'eſt pourquoi, ayant fait des levées dans le païs, qui lui étoit ſoumis, il revint, quelques jours après, trouver Scipion avec un corps de quatorze cens cavaliers.

ALLUSION, *Alluſio*, (a)

(a) Roll. Trait. des Étud. Tom. I. pag. 480.

figure de Rhétorique. Ce mot est composé de la préposition Latine *ad*, & de *ludo*, je joue ; parce que l'Allusion est en effet un jeu de pensées, ou de mots. On en distingue deux sortes.

1.° L'une est celle par laquelle on dit une chose, qui a du rapport à une autre, sans faire une mention expresse de celle à laquelle elle a rapport. Ainsi, *subir le joug* est une Allusion à l'usage, où étoient les Anciens, de faire passer leurs ennemis vaincus sous une traverse de bois, qu'on appelloit *jugum*.

2.° L'autre espèce d'Allusion consiste dans une ressemblance affectée, &, comme je l'ai dit, dans un jeu de mots. C'est dans ce sens que l'empereur Tibére Néron a été quelquefois appellé *Biberius Mero*. Cicéron, dans ses oraisons contre Verrès, employe très-souvent cette figure ; *ad everrendam provinciam venerat*, dit-il, dans un endroit. Mais cet Orateur célebre, en rapportant ces plaisanteries, a soin de faire remarquer combien elles lui paroissoient froides & puériles ; & par-là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, & les met en garde contre un mauvais goût, qui seroit assez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures. Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les Allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours ; & elles doivent paroître telles, quand elles sont pleines de sens & fondées sur une pensée solide, & sur une ressemblance naturelle.

Ce que l'on doit sur tout observer sur les Allusions en général ; c'est qu'il ne faut jamais les tirer que de sujets connus ; ensorte que les auditeurs ou les lecteurs n'ayent pas besoin de contention d'esprit, pour en saisir le rapport.

ALLUVION, terme qui vient du Latin *Alluere*, laver, baigner. Le droit Romain met l'Alluvion entre les moyens légitimes d'acquérir, & le définit un accroissement latent & imperceptible. Si donc une portion considérable d'un champ est emportée toute en une fois par un débordement, & jointe à un champ voisin, cette portion de terre ne sera point acquise par droit d'Alluvion, mais pourra être reclamée par le propriétaire.

ALMANE, *Almana*, (*a*) ville de Macédoine située, selon Tite-Live, vers le fleuve Axius, où Persée alla camper, vers l'an de Rome 584. Il y en a qui croyent que cette Ville est la même que Pline appelle Almon, ou selon d'autres Salmon ; sentiment qu'on ne sçauroit soûtenir, dès qu'on fait attention à la position que Pline & Tite-Live donnent, l'un à la ville d'Almane, l'autre à celle d'Almon ; car Tite-Live, comme on vient de le dire, place Almane dans la Macédoine, & l'autre met Almon dans la Thessalie. Ajoûtez à cela la distance qu'il y a entre les frontières de la Thessalie, & le fleuve Axius, qui en est fort éloigné.

(*a*) Tit. L. XLIV. c. 26. Plin. L. IV. c. 8. Cart. de la Gréc. par M. d'Anvill.

ALMATH, *Almath*, (*a*) Ε'λημεμέθ, de la tribu de Benjamin, étoit fils de Béchor. Ce fut le dernier des enfans de Béchor.

ALMATH, *Almath*, (*b*) Γαλεμὰθ, ville de Palestine, dans la tribu de Benjamin. C'étoit une ville de refuge, qui fut donnée aux enfans d'Aaron.

ALMO, *Almo*, (*c*) ruisseau d'Italie, vers le Latium. Il se rendoit dans le Tibre, à peu de distance du lieu, où il prenoit sa source. C'est pourquoi il est qualifié dans Ovide *cursu brevissimus;* c'est-à-dire, dont le cours est fort court. On célebroit tous les ans, à Rome, en l'honneur de Cybèle, une fête pendant laquelle on alloit laver dans l'Almo la figure mystérieuse de la Déesse.

Ce ruisseau est célebre dans la fable. Les Poëtes ont feint qu'il avoit une fille nommée Lar ou Lara, & que cette Nymphe ayant eu l'indiscrétion de parler de l'amour que Jupiter portoit à Juturne, fut condamnée pour cela à être conduite aux enfers, afin d'y être punie de son babil, par un silence éternel. Mercure, à qui on la confia, pour l'y conduire, en étant devenu amoureux, lui fit violence. La Nymphe en eut deux fils, qui furent appellés Lares, par les Romains. Et pour elle, elle fut appellée la déesse Muette. L'Almo est à présent, dit-on, l'Aqua Taccia.

ALMON, *Almon*, (*d*) ville de Judée, dans la tribu de Benjamin. Cette Ville qui étoit du nombre des Villes de refuge, échut aux enfans d'Aaron. On croit que c'est la même qu'Almath.

ALMON, *Almon*, (*e*) étoit pere de Lara, de qui naquirent les Lares, & à laquelle Jupiter coupa la langue, parce qu'elle avoit révélé à Junon ses adultères. *Voyez* Almo.

ALMON, *Almon*, (*f*) prince Latin, l'aîné des enfans de Tyrrhée. Pendant que ce jeune homme combattoit à la tête des paisans, contre les Troyens, un trait lui perça la gorge, & lui fit perdre, avec un torrent de sang, & la voix & la vie. Plusieurs furent renversés autour de lui; entr'autres, le vieux Galésus, l'homme le plus riche & le plus juste de l'Ausonie, qui s'étoit avancé entre les deux partis, pour les engager à faire la paix. Le corps d'Almon & celui de Galésus furent emportés par des Pasteurs, qui fuyoient vers la ville de Laurente.

ALMOPES, *Almopæ*, (*g*) Α'λμῶπαι, peuples de Macédoine, qui habitoient la province d'Almopie. Pline les appelle Almopiens.

ALMOPIE, *Almopia*, (*h*)

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.

(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 60.

(*c*) Ovid. Metam. L. XIV. v. 329. Fast. L, II. v. 600. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 242. Tom. XII, pag. 41.

(*d*) Josu. c. 21. v. 18.

(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 320.

(*f*) Virg. Æneid. L. VII. v. 532. *& seq.*

(*g*) Thucyd. p. 168. Plin. L. IV. c. 10.

(*h*) Thucyd. pag. 168.

Ἀλμωπία, contrée de Macédoine. Thucydide en fait mention, dans le second livre de son histoire de la guerre du Péloponnèse. On dit qu'elle prit le nom d'Almops, qui étoit un géant, fils de Neptune & de Helle, fille d'Athamas.

ALMOPS, *Almops*, fils de Neptune, donna son nom à cette partie de la Macédoine, connue sous le nom d'Almopie. Ce fut un des géans qui déclarérent la guerre à Jupiter. *Voyez* l'article précédent.

ALOÉ, *Aloë*, Ἀλοὴ, (*a*) sorte de plante ou d'herbe, dont les feuilles sont de l'épaisseur de deux pouces, piquantes, & cannelées. Du milieu sort une tige, qui renferme une graine blanche extrêmement légère, & presque ronde. Il se trouve à présent de l'Aloë en plusieurs endroits de la France. On en tire un suc très-amer, qui préserve les corps morts de la pourriture. On dit, mais c'est une fable, que l'Aloë ne fleurit qu'une fois en cent ans, & que sa fleur, en s'épanouissant, fait un grand bruit. On a vu de l'Aloë fleuri assez souvent au jardin du Roi, à Paris, & sans aucun bruit sensible. Il y a beaucoup d'apparence que cette plante est le seul véritable Aloë; car ce que l'on dit du bois d'Aloë, passe pour fabuleux dans l'esprit de plusieurs Sçavans.

C'est de cette plante que l'on tire la drogue, nommée Aloë, qui est une liqueur très-amère, qui entre dans les embaumemens, pour garantir les corps de la pourriture. Nicodème acheta environ cent livres de myrrhe & d'Aloë, pour embaumer le corps de J. C. Dans les proverbes, la femme débauchée dit qu'elle a parfumé son lit, de Myrrhe, d'Aloë & de Cinnamome; & l'épouse du Cantique dit que l'Aloë, la myrrhe & tous les parfuns se trouvent dans le jardin de son époux.

ALOES, *Aloæ*, (*b*) nom d'une fête que les Athéniens avoient établie en l'honneur de Cérès. Elle se célébroit au mois de décembre, & s'appelloit ainsi du mot *Alos*, qui veut dire une grange; parce que c'étoit le tems, où l'on avoit accoûtumé de battre le bled, & de demeurer dans les granges. C'est, selon quelques-uns, la même que les Aires.

ALOËUS, *Aloëus*, Ἀλωεὺς, (*c*) fils du Soleil, autrement de Titan, & de la Terre. C'étoit un fameux géant, qui épousa Iphimédie, fille de Triopas, & mere des Aloïdes.

ALOGIE, du Grec Ἀλόγος, composé de *a* privatif, & de λόγος, *ratio*, raison. C'est comme qui diroit déraison. On veut que les Grecs aient donné quelquefois ce nom aux repas & aux festins, parce qu'alors on paroît quitter le titre de raisonnable,

(*a*) Joan. c. 19. v. 39. Prov. c. 7. v. 17. Cantic. c. 4. v. 14.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 106.

(*c*) Pausf. pag. 85, 91. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 278. Tom. V. pag. 201.

pour se rabaisser à la condition des bêtes.

ALOGOS, *Alogos*, Α'λόγος, (a) surnom qu'on avoit donné à Typhon. Ce mot veut dire sans raison ; & on l'appelloit ainsi, parce qu'il tenoit lieu des passions qui répugnent à la raison.

ALOHÈS, *Alohes*, Α'λωὴς, (b) pere de Sellum, capitaine de la moitié d'un quartier de Jérusalem, qui, au retour de la captivité de Babylone, bâtit, lui & ses filles, auprès de Melchias & de Hasub, lesquels, entr'autres choses, avoient construit la tour des Fours. C'est au deuxième livre d'Esdras, qu'on lit ces particularités. Il est parlé, dans un autre endroit du même livre, d'un Alohès, qui est peut-être le même, & dont il est dit qu'il signa, comme un des chefs du peuple, le traité d'alliance que l'on fit avec le Seigneur, quand on eut réparé les murs de Jérusalem.

ALOIDES, *Aloïdes*, (c) nom qu'on donnoit à deux fameux géans, Éphialte & Otus. Ils étoient nés d'Iphimédie, qui avoit épousé Aloéus ; & c'est pour cela qu'on les appella Aloïdes, quoiqu'ils fussent fils de Neptune, dont leur mere étoit devenue amoureuse. Ces jeunes Princes, croissant chaque année d'une coudée en largeur, & d'une aune en hauteur, se trouvérent si fiers, à l'âge de 9 ans, de se voir aussi grands & aussi puissans que les plus fameux géans, qu'ils crurent qu'il n'y avoit rien au-dessus de leur force. Ainsi, ils entreprirent de détrôner Jupiter ; & pour lui livrer un assaut, dont il ne pût se défendre, ils mirent le mont Ossa & le mont Pélion sur l'Olympe. Ces Géans, menaçant de-là le Souverain des dieux, eurent l'insolence de lui demander Junon & Diane. Mars ayant voulu s'opposer à leur entreprise, ils le firent prisonnier, & le chargérent de chaînes, dont Mercure le délivra.

Enfin, la puissance des dieux se trouvant inutile contre de si terribles ennemis, ils furent obligés de recourir à l'artifice. Diane les ayant apperçus sur un chariot, se changea en biche, & se lança au milieu d'eux. Comme ils voulurent tirer leurs fleches, ils se blessérent l'un l'autre, & en moururent, délivrant pour jamais les dieux de la crainte qu'ils leur avoient inspirée. Jupiter les précipita au fond du Tartare.

Homère & Pindare disent qu'ils furent tués par Apollon à Naxe, au-dessus de Paros ; & Pausanias ajoûte que leur tombeau étoit à Anthédon dans la Béotie, ville située sur les bords de l'Euripe. On tient que ce furent Éphialte & Otus, qui sacrifiérent les premiers aux Muses sur le mont Hélicon, & qui leur consacrérent cette montagne. Ils n'instituérent cependant le culte que de trois Muses, qu'ils appellérent Méleté, Mnémé, Aœdé ; c'est-à-dire,

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 272.

(b) Esdr. L. II. c. 3. v. 12. c. 10. v. 24.

(c) Pauf. pag. 575, 583. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 278. Tom. V. pag. 201, *& suiv.*

la méditation, la mémoire, & le chant ; d'où il est aisé de juger que ces fils d'Aloéus, en donnant ces noms aux Muses, ne faisoient que personnifier les trois choses, qui servent à composer un Poëme.

ALOPÉ, *Alope*, Ἀλόπη, (*a*) ville de Gréce, dans la Thessalie. Homère met ses habitans au nombre de ceux qui partirent pour le siége de Troye. Cette ville fut prise par Q. Marcius, 171 ans avant l'Ére Chrétienne, aussi bien que celle de Larisse, surnommée Crémaste.

On veut qu'il y ait eu plusieurs autres villes du nom d'Alopé. C'est Étienne de Byzance qui s'en rend garant ; mais son sentiment n'est appuyé d'aucune autorité.

ALOPÉ, *Alope*, Ἀλόπη, (*b*) fille de Cercyon, & l'une des maîtresses de Neptune. Car, selon S. Clément d'Alexandrie, ce dieu en avoit un nombre. Alopé étant devenue grosse, mit au monde un fils, qui se nomma Hippothoon. Cercyon, d'ailleurs fort cruel, pour punir sa fille de ce commerce, la tua de ses propres mains. On voyoit encore son tombeau, dans l'Attique, du tems de Pausanias.

ALOPÉCE, *Alopece*, (*c*) Ἀλωπεκὴ, lieu situé dans l'Attique en Gréce. C'étoit un bourg de la dépendance de la tribu Antiochide, voisin du collége, nommé Cynosarges, & assez près de la ville d'Athènes, qu'il avoit à son couchant. C'est le lieu de la naissance du philosophe Socrate, comme le remarque Diogène Laërce. C'est-là aussi qu'étoit le tombeau du héros Anchimolius.

(*d*) Pline parle de deux isles du nom d'Alopéce. Il en met une dans le bosphore Cimmérien, qui est appellée, dans Ptolémée & dans Strabon, Alopécie, & aujourd'hui Tana ; l'autre dans la mer Égée, auprès de Smyrne. Ce mot *Alopéce*, en Grec, veut dire renard. Sans doute que l'on employa ce nom, parce que ces païs produisoient beaucoup de renards.

ALOPÉCONNÈSE, *Alopeconnese*, Ἀλωπεκόννησος, (*e*) ville de la Chersonnèse, qu'on dit avoir été bâtie par les Éoliens. Elle se rendit d'elle-même à Philippe, en 552 de la fondation de Rome. Pline la range au nombre des isles. Le mot Grec autorise le sentiment de ce Géographe. Il pouvoit bien se faire qu'il y eut une Ville & une Isle de même nom. Quoiqu'il en soit, le territoire produisoit des truffes, qui passoient, aussi-bien que celles de Lampsaque, pour les plus belles de l'Asie.

ALOPIS, *Alopis*. (*f*) Il fut métamorphosé en renard. La ressemblance des noms, selon M.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 189. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Tit. Liv. Lib. XLII. c. 56.

(*b*) Pauf. pag. 8, 26, 72. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 65. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 219.

(*c*) Herod. L. V. c. 63.

(*d*) Plin. L. IV. c. 12. L. V. c. 32. Strab. pag. 493. Ptolem. L. III. c. 6.

(*e*) Plin. L. IV. c. 12. L. XIX. c. 3. Tit. Liv. L. XXXI. c. 16.

(*f*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 132.

l'abbé Banier, aura donné lieu à cette métamorphose.

ALORCUS, *Alorcus*, nom d'un général Espagnol, qui entreprit de sauver les Sagontins, assiégés par les Carthaginois. *Voyez* Alcon.

ALORUS, *Alorus*. (*a*) Les traditions Chaldéennes, suivant M. Fréret, supposoient que toutes les nations descendoient d'un seul & même homme, formé par Bélus, & doué d'une intelligence, unie par le Dieu suprême à la portion de matière, dont il avoit composé le corps du premier homme. Ces mêmes traditions ajoûtoient que les descendans de cet homme, qu'elles nommoient Alorus, s'étant corrompus, Bélus les fit périr, à la dixième génération, par un déluge, dont il préserva cependant Xisuthrus, & sa famille, par une protection particulière. Cette famille repeupla toute la terre, & c'est d'elle que descendent toutes les nations. On voit par-là que l'Alorus des Chaldéens est incontestablement le même qu'Adam.

ALOS, *Alos*, Ἄλος. (*b*) ville de Thessalie, dans la Phtiotide. M. d'Anville, (sur la carte de la Gréce, la met vers les sources d'un fleuve, qui sort du mont Othrys. Ses habitans furent du nombre de ceux, qui allérent au siége de Troye. On dit qu'elle fut bâtie par Athamas, & appellée Alos du Grec ἄλη, qui veut dire égarement. D'autres veulent que cette ville ait pris le nom d'Alos, qui étoit une servante d'Athamas; & cela, en mémoire de ce que cette servante avoit appris à Ino à rôtir le grain, pour l'empêcher de germer. On place une Ville de même nom dans le Péloponnèse.

ALOTIENS [les Jeux], (*c*) *Alotia*, Ἁλωτία. On célébroit ces Jeux à Tégée, ville d'Arcadie, en mémoire d'un grand nombre de Lacédémoniens, qui furent faits prisonniers de guerre dans une bataille.

ALOUETTES [la Légion des], *Alaudæ*, vel *Legio Alaudarum*. (*d*) C'étoit une légion Gauloise d'origine, levée dans les Gaules par César. Le nom même qu'elle portoit, étoit Gaulois, & lui venoit de ce que les soldats qui la composoient, avoient une Alouette, représentée sur leur casque. Ils furent tous faits citoyens Romains par César, en récompense des services qu'ils lui avoient rendus. Antoine les affectionnoit singulièrement, & il en avoit élevé plusieurs à la dignité de juges; ce qui lui est, à juste titre, bien reproché par Cicéron.

ALOUS, *Alous*, (*e*) fils du Soleil & d'Antiope, selon Eumélus de Corinthe. Il avoit un frere, qui se nommoit Æetès. Le Soleil partagea entr'eux ses États. Cet Alous doit être le même qu'Aloéus.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 208 ; 209.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 189. Cart. de la Gréc. par M. d'Anvill.

(*c*) Pauf. pag. 531.

(*d*) Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 111.

(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 461.

ALOZZA, (*a*) l'une des trois filles du Dieu ſuprême, ſuivant l'ancienne théologie des Arabes.

ALPÈNE, *Alpenus*, Ἀλπηνός, (*b*) ville de Gréce, dans le païs des Locriens. Hérodote en fait mention au ſeptième livre de ſes hiſtoires.

ALPES [Les], *Alpes*, (*c*) Ἀλπεῖς, montagnes fort hautes, qui ſéparoient l'Italie des Gaules & de la Germanie. Elles commençoient, non au port Monœque vers Nice, mais au même endroit que le mont Apennin ; c'eſt-à-dire, vers Gênes, ancien port des Liguriens, & vers Sabbaties, lieu ſitué ſur le bord de la mer au-deſſous de Gênes. De-là, elles s'étendoient du midi au nord, juſqu'à ce que s'inclinant vers l'orient, elles s'avançoient du côté de Veniſe, & pénétroient même juſques dans la Thrace, s'il en faut croire Pomponius Méla. Ainſi les Alpes forment une eſpèce de croiſſant, dont les deux extrêmités vont aboutir à la mer.

Ces montagnes, anciennement, n'étoient pratiquables qu'en quelques endroits; & ce ne peut être que par les paſſages les plus faciles, que l'Italie aura reçu ſes premiers habitans ; car les premières peuplades ne ſe ſont point faites par mer. C'eſt un principe certain, fondé ſur l'ignorance, où l'on étoit de la navigation dans les ſiécles reculés. Les deux paſſages les plus courts & les plus commodes étoient aux deux extrêmités des Alpes ; celui du nord, qui conduiſoit de ce que nous appellons à préſent la Carniole, dans le Frioul, étoit le plus aiſé. Il traverſoit les Alpes Carniques ou Juliennes. Le paſſage méridional, placé vers l'endroit, où les Alpes joignent la Méditerranée, quoique moins facile, etoit aſſez court & pratiquable, même pour les Sauvages.

On croit que les Liburnes, ſortis de la contrée, qui portoit leur nom, & qui répond au païs des Croates, furent les premiers qui traverſérent les Alpes. Ils s'établirent d'abord entre ces montagnes & l'Athéſis, aujourd'hui l'Adige. Ils paſſérent enſuite de l'autre côté du Pô, & s'éloignant des plaines marécageuſes, qui ſont à l'embouchure de ce fleuve, ils s'étendirent le long de la mer, & furent enfin repouſſés vers l'extrêmité de l'Italie, où ſe firent leurs principaux établiſſemens.

Les Liburnes furent ſuivis des Sicules, originaires des confins de la Dalmatie ; & ceux-ci des Hénétes, ou Vénétes, qui ſortoient de l'Illyrie. D'un autre côté, les Ibériens, qui n'étoient pas originairement renfermés dans les limites de l'Eſpagne, mais qui s'étendoient ſur toute la côte de la

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 271.

(*b*) Herod. L. VII. c. 116.

(*c*) Strab. pag. 201, 202. *& ſeq.* Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. L. III. c. 5, 25. Juſt. L. XX. c. 5. L. XXIV. c. 4. Q. Curt. L. X. c. 1. Tit. Liv. L. V. c. 33. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 461. T. XVI. p. 342. Tom. XVIII. 73, 74. *& ſuiv.*

mer Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, pénétrérent en Italie par le passage méridional, près de 1500 ans avant J. C. Ils se fixérent d'abord dans l'ancienne Ligurie, à présent l'État de Gênes. De-là, suivant les côtes, ils peuplérent la Toscane, le Latium, & la Campanie. Dans la suite, pressés par les Liguriens & par les différentes nations qui vinrent aussi chercher des demeures en cette contrée, ils ne se trouvérent pas assez forts pour disputer le terrein à ces étrangers. A l'exception d'un petit nombre, qui s'y maintinrent, en se mêlant avec les nouveaux possesseurs, le reste prit le parti d'aller plus loin.

Sans doute que de tous ces peuples qui passérent les Alpes, il y en eut qui s'arrêtérent sur leur chemin; ou bien il en vint d'autres qui établirent leur demeure dans ces montagnes; car elles ont été habitées par plusieurs nations, soit en même-tems, soit en des tems différens. C'étoient les Ombres, ou Ambres, les Liguriens, les Vocontiens, les Siconiens, les Tricoriens, les Médulles, les Salasses, les Centrônes, les Catoriges, les Véragres, les Nantuates, les Vénones, les Rhétes, les Lépontiens, les Tridentins, les Stones, les Helvétiens, &c.

On remarque que les Anciens étendoient le nom des Alpes plus que nous ne faisons. Ptolémée nous apprend qu'on le donnoit aux montagnes noires de la Suabe, où le Danube prend sa source; & Cluvier observe que le long de ce fleuve, on trouve encore plusieurs lieux qui portent le nom d'Alpé. Protarchus, cité par Étienne de Byzance, assure que les Alpes se nommoient autrefois les monts Riphées, & que les peuples voisins s'appellérent d'abord Hyperboréens. Ce qu'il y a de bien certain; c'est que les Alpes, qu'on croit avoir été ainsi appellées en général à cause des neiges dont elles sont couvertes, ont porté anciennement différens noms, qui étoient propres aux différentes parties de ces montagnes.

Polybe, parlant de la grandeur & de la hauteur des Alpes, ne fait pas difficulté de les mettre en parallele avec les plus grandes montagnes de la Grece, comme le Taygete, le Lycée, le Parnasse, l'Olympe, le Pélion, l'Ossa; & même avec celles de Thrace, l'Æmus, le Rhodope, le Dunace, &c. Il dit qu'un voyageur, qui marche un peu vîte, est en état de monter en un jour au haut de ces montagnes, & d'en faire le tour en un pareil espace de tems; au lieu que l'on ne pourroit pas, en cinq jours, parvenir au sommet des Alpes. Polybe ajoûte qu'il y a, dans les Alpes, plusieurs lacs, dont trois sont remarquables pour leur grandeur; le Bénacus, qui a cinq cens stades de longueur, & cent cinquante de largeur, & qui produit le Mincio; le Vénabe, moins large que le précédent, & long de quatre cens stades seulement; le Tésino y a sa source; & le Larius, qui a environ trois

cens ſtades de longueur, & trente de largeur. L'Addua commence à ce dernier.

ALPES COTTIES, *ou* COTTIENNES, *Alpes Cottiæ*, ou *Cottianæ*. (*a*) Cette partie des Alpes tenoit le milieu entre les Alpes Grecques, & les Alpes maritimes. Elle prit le nom de Cottius, qui s'étoit fait un État indépendant, & qui fut reçu dans les bonnes graces d'Auguſte. Et on apprend d'Ammien Marcellin, que pour témoigner ſa reconnoiſſance, il rendit, par de grands travaux, les voies plus pratiquables dans les montagnes. Cet État formé par Cottius, étoit compoſé de douze cantons, ſelon Pline, qui donne pour raiſon de ce que ces cités ne ſont point compriſes dans l'inſcription du Trophée des Alpes, qu'*elles n'étoient point ennemies*. Car, l'objet de cette inſcription regarde les nations qu'Auguſte avoit réduites à l'obéiſſance du peuple Romain; & ce qui compoſoit le royaume de Cottius, ou ſa préfecture, ſelon le titre que donne l'inſcription de Suſe, ne fut réduit en province que ſous Néron, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens.

L'Itinéraire de Bourdeaux à Jéruſalem marque le commencement des Alpes Cottiennes à Embrun, qu'il convient d'y comprendre, puiſque dans l'inſcription de Suſe, les Caturiges ſont dénommés entre les cités ſoumiſes à Cottius. Mais le paſſage des Alpes, ſur la route qui conduit de Briançon à Suſe, eſt nommé particulièrement *Alpis Cottia* dans la table Théodoſienne. Cette montagne porte le nom de Matrona dans l'Itinéraire de Jéruſalem.

Le nom des Alpes Cottiennes n'étoit point encore mis en oubli dans l'onzième ſiécle. Pierre Damien écrivant à Adelhaïde, fille de Mainfroi, marquis de Suſe, lui donne le titre de *Duciſſa Alpium Cottiarum*; c'eſt-à-dire, ducheſſe des Alpes Cottiennes.

ALPES GRAIES, *ou* GRECQUES, *Alpes Graiæ*. (*b*) Ces montagnes s'étendoient depuis le mont Cénis juſqu'au grand S. Bernard. On ſçait que leur dénomination eſt attribuée au paſſage, plus fabuleux qu'hiſtorique, d'Hercule, qui, ſelon la tradition que Pline rapporte, avoit établi dans ces quartiers une partie des Grecs, dont il étoit ſuivi. Tite-Live fait connoître ce qu'il penſoit de ce paſſage d'Hercule, lorſqu'en diſant que les routes, pour traverſer les Alpes, ne paroiſſoient point frayées aux Gaulois, qui, néanmoins, pénétrérent en Italie, il ajoûte, à moins qu'on ne veuille s'en rapporter aux fables d'Hercule.

Les Alpes Grecques, dans la table Théodoſienne, ſont marquées ſur la trace de la route qui paſſe par Darantaſie, pour entrer en Italie par *Auguſta Præ-*

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 68. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 149. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 66. L. IV. c. 68. Plin. L. III. c. 19. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 412, 420. *& ſuiv.*

toria, aujourd'hui Aoste. Et on voit en effet que les voies Romaines, qui partent de cette dernière, traversent les Alpes Grecques d'un côté, & de l'autre, les Alpes Pennines ; c'est-à-dire, le grand & le petit S. Bernard.

On doit observer que sous le bas-Empire, il y eut une province portant le nom d'Alpes Grecques. La ville d'Avanche fut de cette province, qui n'étoit autre chose qu'un démembrement de la Narbonnoise.

ALPES MARITIMES, *Alpes Maritimæ*. (*a*) Cette partie des Alpes commençoit à la mer Méditerranée. Et c'est de-là qu'elle avoit pris son nom. Elle s'allongeoit ensuite jusqu'au mont Viso. C'est sur le sommet des Alpes Maritimes qu'étoient élevés les trophées d'Auguste, & leur position nous est connue dans celle qui existe sous le nom de Turbia, qui est une altération du mot *Tropæa*.

Les Alpes Maritimes ont aussi formé une province particulière dans le moyen âge, ou sous le bas-Empire. C'étoit comme celle des Alpes Grecques, un démembrement de la Narbonnoise. La capitale des Alpes Maritimes étoit Embrun. Néron donna aux habitans le droit du *Latium* ; c'est-à-dire, les droits & les priviléges dont jouissoient les Latins, lorsqu'ils n'étoient qu'alliés, & non encore citoyens Romains.

ALPES PENNINES, *Alpes Pennines*. (*b*) Ces montagnes alloient du Grand S. Bernard au Mont S. Gothard, où plusieurs fleuves, tels que le Rhône & le Rhin, ont leur source. Certains croyoient que les Alpes Pennines avoient été ainsi nommées des Pœnois, ou Carthaginois, parce qu'Annibal, leur chef, étoit descendu par cette montagne. C'étoit une erreur. Tite-Live, lorsqu'il réfute cette opinion, montre qu'elle avoit cours ; & on la trouve pareillement dans Pline, quand il parle de la double gorge des Alpes.

Quand on suit la marche d'Annibal, & que du canton qu'occupoient les Tricoriens, on le voit descendre chez les Tauriniens, qui lui avoient servi de guides ; on ne sçauroit douter qu'il n'ait traversé les Alpes au mont Genèvre, plutôt que par tout ailleurs. Tite-Live témoigne de l'étonnement, de ce qu'on a pu imaginer que le général Carthaginois eût pris son chemin par les Alpes Pennines ; & il ajoûte que les Véragres, habitans de la contrée, n'avoient aucune connoissance, que les Pœnois eussent passé chez eux ; mais qu'ils reconnoissoient que le nom de la montagne étoit celui de la divinité, révérée sur le sommet de cette montagne. L'idole ayant été renversée par S. Bernard, prêtre de l'Église d'Aouste, & qui an-

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 375. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 413, 420.

(*b*) Tacit. Hist. L. I. c. 61, 70, 87. L. IV. c. 68. Plin. L. III. c. 17. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

nonça l'Évangile aux habitans de la montagne, son nom a pris la place de celui du dieu, qu'on appelloit *Penn*, terme qui, chez les nations Celtiques, vouloit dire un lieu élevé.

ALPES JULIES, *Alpes Juliæ.* (*a*) Elles s'étendoient depuis les sources du Laubach & du Rizano, jusqu'à celles du Wipach. On les appella ainsi, parce que Jules-César y avoit fait commencer un chemin, qui fut achevé par Auguste, durant les guerres d'Illyrie. Selon Ammien Marcellin, cité par M. de la Martinière, on les nommoit anciennement Alpes Vénétes.

ALPES RHÉTIQUES, *Alpes Rheticæ.* (*b*) Leur étendue étoit depuis le Mont S. Gothard, jusqu'aux sources de la Drave. C'est, selon Tacite, du sommet inaccessible de ces montagnes, que le Rhin se précipite, pour diriger son cours vers l'océan septentrional.

Il y a d'autres parties des Alpes, qui avoient aussi des dénominations particulières. On connoît les Alpes Noriques, les Alpes Carniques, les Alpes Panoniques. Ces différentes chaînes, tiroient d'ordinaire le nom des peuples, qui les habitoient. Aujourd'hui, tous ces noms sont inconnus. Les Alpes, relativement à la Géographie moderne, ont d'autres divisions. Chacune de ces divisions prend communément le nom du païs, qu'elle traverse.

ALPHA, *Alpha*, Ἄλφα. (*c*) C'est la première lettre de l'alphabet des Grecs; de même qu'Aleph est la première de l'alphabet Hébreu. Dans l'alphabet Grec, Alpha vaut un, ou le premier. D'où vient que Dieu, dans l'Apocalypse, se qualifie l'Alpha & l'Oméga, le commencement & la fin.

Comme Alpha, ou Ilpha, dans la langue Phénicienne, signifie également un taureau, ou un navire, les Grecs, au lieu de dire qu'Europe avoit été emmenée sur un vaisseau, dans l'isle de Créte, publiérent que Jupiter, changé en taureau, l'avoit enlevée.

ALPHABET, (*d*) mot formé de deux lettres Gréques, Ἄλφα, *Alpha*, & Βῆτα, *Beta*, qui sont les deux premières de l'Alphabet Grec, tirées de l'Alphabet Hébreu. Car les lettres Gréques, ainsi que les lettres Latines, qui en sont formées, tirent leur origine des anciennes lettres Phéniciennes, ou Hébraïques, comme l'a montré Joseph Scaliger, non seulement par le témoignage de plusieurs Auteurs, mais encore par les figures de différens Alphabets anciens, qu'il a comparés ensemble, dont il a conclu que les noms & les figures des lettres avoient un tel rapport, qu'on ne pouvoit douter qu'elles n'eussent toutes la même origine. D'ailleurs, il est très-certain que de tous les livres, qui, non seulement, restent encore, mais de tous ceux qui ont

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 8.
(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 1.
(*c*) Apocal. c. 1. v. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 112.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 231, 232.

été connus des Anciens, il n'y en a aucun, qui ne soit plus récent, que les livres de Moïse.

Par Alphabet d'une langue, on entend la table, ou la liste des caractères, autrement des lettres, qui sont les signes des sons particuliers, qui entrent dans la composition des mots de cette langue. Toutes les nations, qui ont écrit, & qui écrivent encore leur langue, ont un Alphabet, qui leur est propre, ou qu'elles ont adopté de quelqu'autre langue plus ancienne. C'est ainsi que les Grecs, comme nous l'avons déjà observé, ont composé leur Alphabet, de l'Alphabet des Hébreux, & les Latins le leur, de celui des Grecs.

L'Alphabet des Grecs étoit composé de vingt-quatre caractères ;

SÇAVOIR,

FIGURE.	NOM.		VALEUR.
Α	Ἄλφα,	*Alpha*,	a.
Β	Βῆτα,	*Béta*,	b.
Γ	γάμμα,	*Gamma*,	g.
Δ	δέλτα,	*Delta*,	d.
Ε	ἐψιλὸν,	*Epsilon*,	e, *bref*.
Ζ	ζῆτα,	*Zéta*,	z, ds.
Η	ἦτα,	*Éta*,	e, *long*.
Θ	θῆτα,	*Théta*,	th.
Ι	ἰῶτα,	*Iota*,	i, *voyelle*.
Κ	κάππα,	*Cappa*,	k, c.
Λ	λάμβδα,	*Lambda*,	l.
Μ	μῦ,	*Mu*,	m.
Ν	νῦ,	*Nu*,	n.
Ξ	ξῖ,	*Xi*,	x.
Ο	ὀμικρὸν,	*Omicron*,	o, *bref*.
Π	πῖ,	*Pi*,	p.
Ρ	ῥῶ,	*Rho*,	r.
Σ	σῖγμα,	*Sigma*,	s.
Τ	ταῦ,	*Tau*,	t.
Υ	ὐψιλὸν,	*Upsilon*,	u, y.
Φ	φῖ,	*Phi*,	ph.
Χ	χῖ,	*Chi*,	ch.
Ψ	ψῖ,	*Psi*,	ps.
Ω	ὠμέγα,	*Oméga*,	o, *long*.

Ces caractères conservoient toujours leur valeur ; excepté le γ, qui répond au *g*, des Latins, lequel se prononçoit quelquefois comme un ν. C'étoit avant certaines lettres ; par exemple, avant un autre γ. Ainsi, on disoit ἄγγελος, quoiqu'on écrivît ἄγγελος. De cette prononciation, s'est formé *Angelus*, Ange.

L'Alphabet des Latins n'avoit proprement que dix-neuf caractères : *A, B, C, D, E, F, G, H, I, L, M, N, O, P, R, S, T, V, Z*. Les autres caractères étoient destinés à exprimer, ou le son de plusieurs lettres, comme *X* & *&c.*, qui ne sont que des abréviations, ou le *C* dur, comme *Q*. Pour *K* & *Y*, ce sont deux caractères Grecs.

Il paroît que les lettres, chez les Latins, ne conservoient pas également leur valeur ; & qu'on n'écrivoit pas toujours, comme on prononçoit. » Pour moi, disoit » Quintilien, à moins qu'un usa» ge bien constant n'ordonne le » contraire, je crois que chaque » mot doit être écrit, comme il » est prononcé ; car, telle est la » destination des lettres, pour» suit-il, qu'elles doivent con» server la prononciation des » mots. C'est un dépôt qu'il faut » qu'elles rendent à ceux qui li» sent ; de sorte qu'elles doivent » être le signe de ce qu'on doit » prononcer, quand on lit. «

Quant à nous, nous avons adopté, ainsi que la plûpart de nos voisins, l'Alphabet des Latins. Il n'est pas nécessaire d'observer combien notre façon d'écrire est différente de notre façon de prononcer. Cela est porté au point, que certains caractères ont jusqu'à trois ou quatre sons divers. Il y a *e* fermé, *e* ouvert, *e* muet ; *en* & *em*, se prononcent souvent comme *an* & *am* ; enseigner, Empereur, *&c.*

ALPHABÉTIQUE, terme de Grammaire ; c'est-à-dire, qui est selon l'ordre de l'Alphabet. Les Dictionnaires sont rangés selon l'ordre Alphabétique ; mais, on a tort de ne pas séparer les mots, qui commencent par *i*, de ceux qui commencent par *j* ; en sorte qu'on trouve *iambe* sous la même lettre que *jambe*. Il en est de même des mots, qui commencent par *u*. Ils sont confondus avec ceux qui commencent par *v* ; de sorte qu'*urbanité* se trouve après *vrai*. Aujourd'hui, que la distinction de ces lettres est observée exactement, on devroit y avoir égard, dans l'arrangement Alphabétique des mots.

ALPHAGA ; *Alphaga*, (*a*) terme Phénicien, qui veut dire la fontaine des Saules. Il y en a qui croient que les Phéniciens, étant arrivés en Sicile, voyant la fontaine Aréthuse environnée de saules, lui donnérent peut-être le nom d'Alphaga.

ALPHÉA, *Alphæa*, Ἀλφειαῖα, (*b*) surnom donné à Diane. Ceux de Létrins, ville d'Élide, dans le

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 114.

(*b*) Pauf. pag. 388.

Péloponnèse, avoient érigé un temple à Diane Alphéa. On y voyoit encore la statue de cette Déesse, du vivant de Pausanias. Vous trouverez, à l'article d'Alphée, pourquoi on l'avoit nommée Alphéa.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφειός, (*a*) fleuve du Péloponnèse, qui, selon Pausanias, naissoit dans l'Arcadie, à cinq stades d'Aséa; & à quelque distance de-là, naissoit aussi l'Eurotas, qui mêloit ses eaux avec celles de l'Alphée. Et, confondus ensemble, dit cet Écrivain, ils couloient durant quelque tems dans un commun canal, jusqu'à ce qu'ils se fussent précipités sous terre l'un & l'autre; après quoi, l'Eurotas alloit reparoître dans la Laconie, & l'Alphée sembloit sortir d'une nouvelle source, dans le territoire de Mégalopolis. Selon une autre opinion du même Pausanias, l'Alphée avoit sa source à Phylace, &, fort près de sa source, il recevoit plusieurs petits ruisseaux, dans un lieu, que l'on nommoit, à cause de cela, le Confluent. L'Alphée étoit d'une nature différente des autres fleuves; car, il lui arrivoit plus d'une fois de se cacher, puis de reparoître. En effet, après être sorti de Phylace, & avoir reçu les petits ruisseaux dont j'ai parlé, il alloit se précipiter sous terre, dans un canton du territoire de Tégée, & ensuite il se remontroit à Asée; puis, mêlant ses eaux avec celles de l'Eurotas, il disparoissoit une seconde fois, pour aller se reproduire à l'endroit, que les Arcadiens nommoient les Fontaines; d'où passant par le territoire de Pise & d'Olympie, il alloit tomber dans la mer, au-dessus de Cyllène.

C'est à Olympie, que l'Alphée paroissoit dans toute sa largeur & dans toute sa beauté, comme ayant été grossi de plusieurs autres fleuves considérables; car, & l'Hélisson, qui passoit par la ville de Mégalopolis, & le Branthéate, qui traversoit les terres des Mégalopolitains, & le Gortynius, qui couloit auprès de Gortyne, où il y avoit un temple d'Esculape, & le Buphagus, qui, après avoir passé par Mélénée, prenoit son cours à travers le territoire de Mégalopolis & celui d'Hérée, & le Ladon, qui venoit de chez les Clitoriens, & l'Érymanthe, qui sortoit d'une montagne de même nom; tous ces fleuves, dis-je, passoient par l'Arcadie, & venoient tomber dans l'Alphée. Il recevoit aussi le Cladée, qui couloit dans l'Élide, quoiqu'il eût sa source dans l'Arcadie, & non en Élide.

Chaque année, le dix-neuf de Mars, les Éléens sacrifioient à Jupiter Olympien. Pour cet effet, les devins apportoient de la cendre du Prytanée. Ils la délayoient dans de l'eau du fleuve Alphée,

(*a*) Ptolem. L. III. c. 16. Pauf. pag. 297, 298, 427, 441. Strab. pag. 270, 271, 275. 343. Plin. L. II, c. 103. L. IV. c. 5. *Pomp.* Mel. L. II, c. de Maced. Xenoph. p. 492, 588. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 353. Tom. VIII. pag. 187. Tom. XII. pag. 34.

& en faisoient une espèce de mortier, dont ils enduisoient l'autel. ce mortier ne se pouvoit faire avec d'autre eau. C'est pourquoi, l'Alphée passoit pour être de tous les fleuves, le plus agréable à Jupiter. Les Éléens avoient encore une loi, par laquelle il étoit ordonné de précipiter, du haut d'un rocher fort escarpé, appellé le mont Typée, toute femme qui seroit surprise assister aux jeux Olympiques, ou qui même auroit passé l'Alphée les jours défendus ; ce qui n'étoit jamais arrivé, disoient-ils, qu'à une seule femme, que les uns nommoient Callipatire, & les autres Phérénice.

Si nous en croyons la fable, Alphée étoit un grand chasseur, passionnément amoureux d'Aréthuse, qui, n'ayant elle-même de passion que pour la chasse, & ne voulant pas épouser Alphée, pour se dérober à ses poursuites, passa dans l'isle Ortygie, près de Syracuse, où elle fut changée en fontaine ; & Alphée, à cause de l'excès de son amour, fut métamorphosé en fleuve. Voilà ce que dit la fable. Mais, que ce fleuve, après avoir passé la mer, aille tomber dans la fontaine d'Aréthuse ; c'est ce que Pausanias n'a pas de peine à croire, sçachant, sur tout, que cette opinion avoit été confirmée par l'oracle de Delphes ; car, le dieu, en ordonnant au Corinthien Archias de conduire une colonie à Syracuse : » Vous » trouverez, lui dit-il, au-dessus » de la Sicile, une Isle, au mi» lieu de la mer. Cette isle se » nomme Ortygie ; & c'est-là » que l'Alphée s'unit à la belle » Aréthuse. « Pausanias ajoûte qu'il croit même, que c'est ce mélange des eaux du fleuve avec celles de la fontaine, qui a donné lieu à la fable de l'amour d'Alphée avec Aréthuse. Le sentiment de Pausanias n'est pas suivi avec raison de tout le monde. Strabon, en particulier, est d'un avis contraire.

L'Alphée, dit-on encore, devint amoureux de Diane ; &, voyant qu'il ne pouvoit, ni par priere, ni par aucun autre moyen, l'engager à l'épouser, il résolut de l'enlever. Diane, qui se douta de son dessein, l'attira à Létrins ; où, pour faire sa cour à la Déesse, il avoit accoûtumé d'assister à des divertissemens, qu'elle donnoit les soirs aux Nymphes de sa compagnie. Mais, pour rompre les mesures de son amant, on dit qu'elle s'avisa de se barbouiller le visage, avec de la boue, & qu'elle en fit autant à toutes ses compagnes ; de sorte qu'Alphée étant entré dans la chambre, où elles étoient, & ne pouvant distinguer la Déesse, il s'en retourna, sans rien entreprendre. Depuis cette aventure, Diane fut surnommée Alphéa, par ceux de Létrins. Ce fleuve fut révéré comme un dieu, qui avoit ses autels, ainsi que le Céphise. C'est actuellement le Jardan.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφειός, fameux chasseur, célebre chez les Poëtes. L'histoire de ce Héros se trouve dans l'article de l'Alphée, fleuve du Péloponnèse. C'est l'article qui précéde.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφειός.

(*a*) nom d'un Lacédémonien, qui fut un grand capitaine, & qui signala beaucoup son courage, au combat des Thermopyles. On voyoit son Temple à Sparte, du côté des remparts, vers un Temple de Diane.

Il y a eu un Poëte Grec de Mitylène, du nom d'Alphée, dont Vossius n'a fait aucune mention.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφαῖος, (*b*) pere de S. Jacques le mineur, l'un des douze Apôtres, & premier Évêque de Jérusalem. Alphée avoit épousé Marie, qui, selon quelques Auteurs, étoit sœur de la Mere de J. C.; d'où vient que S. Jacques est appellé son frere. Plusieurs croient que c'est le même que Cléophas, dont il est parlé dans S. Luc. Ainsi, Alphée seroit son nom Grec, & Cléophas son nom Hébreu, ou Syriaque, suivant l'usage du païs, où la plûpart des hommes avoient deux noms.

(*c*) Un autre Alphée, étoit pere de Lévi, autrement Saint Matthieu, qui étoit assis au bureau des Impôts, lorsque J. C. l'appella pour en faire un de ses Disciples.

ALPHÉIAS; c'est-à-dire, fille du fleuve Alphée. C'est la fontaine d'Aréthuse, qu'on qualifie de la sorte.

ALPHÉNUS, *Alphenus*, (*d*) étoit parent de P. Quintius, pour lequel Cicéron prononça un discours. Et, dans ce discours, il est beaucoup parlé d'Alphénus, qui fut lié d'amitié avec Brutus. Ce Romain périt avec & pour ceux qu'il aimoit. Après sa mort, ses biens furent vendus par L. Sylla, dictateur, à Sext. Névius.

ALPHÉNUS, *Alphenus*, (*e*) étoit né à Crémone, sur la fin du siécle, qui précéda l'Ére Chrétienne. Horace lui reproche d'avoir fait le métier de cordonnier. Il avoit des talens bien supérieurs à cette profession ignoble. Animé par le sentiment intérieur, qui l'avertissoit qu'il étoit né pour quelque chose de plus grand, il quitta le tranchet, prit les livres; &, s'étant adonné à l'étude de la Jurisprudence, sous la discipline du fameux Ser. Sulpicius, il y excella tellement, qu'il vainquit tous les obstacles, que l'obscurité de sa naissance opposoit à son élévation, & parvint, par son mérite, à la première dignité de l'Empire. Il étoit Consul, la deuxième année de J. C.

Aulu-Gelle témoigne qu'il avoit une grande connoissance de l'Antiquité, & rapporte son sentiment, touchant un tribut annuel, que les Carthaginois payoient en argent aux Romains, qu'il appelle *Argentum purum putum*. Il laissa divers ouvrages de Droit, comme des livres de Digestes, dont Aulu-Gelle cite le trente-quatrième.

ALPHÉNUS VARUS, (*f*)

(*a*) Pauf. p. 183. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XI. p. 30.
(*b*) Matth. c. 10. v. 3. Luc. c. 6. v. 15. c. 14. v. 18.
(*c*) Marc. c. 2. v. 14.
(*d*) Cicer. Orat. pro P. Quint. *pass.*
(*e*) Horat. Lib. I. Satyr. 3. v. 130. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 391.
(*f*) Tacit. Hist. L. II. c. 29. L. III. c. 36, 55. L. IV. c. 11.

Alphenus Varus, Maréchal de camp, ſous Vitellius, dont il avoit embraſſé le parti. Les ſoldats de Fabius Valens, s'étant révoltés, l'an de Rome 821, Alphénus travailla à les faire rentrer dans le devoir. Les moyens qu'il employa, lui réuſſirent heureuſement. Il s'étoit contenté de défendre aux Centurions de faire leurs rondes, & aux trompettes de ſonner, pour renouveller les ſentinelles, & avertir les ſoldats de leurs diverſes fonctions; ce qui les remplit d'un tel étonnement & d'une telle confuſion, qu'effrayés de ce que perſonne ne prenoit ſoin de les gouverner, ils témoignérent d'abord leur répentir, par leur ſilence; & puis, à force de prieres & de larmes, ils tâchérent d'obtenir le pardon de leur faute.

Quelque tems après, Alphénus Varus défit, ſur le Pô, les Gladiateurs d'Othon, qui paſſoient ce fleuve avec des barques; après quoi, il marcha au ſecours de Fabius & de Cécina. Ayant pris l'ennemi en flanc, il contribua beaucoup à le mettre en fuite. Alphénus Varus ne tarda pas à être fait préfet du Prétoire, en la place de P. Sabinus. Il reçut ordre, depuis, d'aller avec Julius Priſcus, s'emparer de l'Apennin. Lorſque Vitellius eut été défait, ce Julius Priſcus ſe donna la mort, ſans y être forcé. Mais, pour Alphénus Varus, il ſurvécut, dit Tacite, à ſa lâcheté & à ſon infamie.

ALPHÉSIBÉE, *Alpheſibœa*, Ἀλφεσίβοια. (*a*) fille de Phégée, roi de Pſophis, ville d'Arcadie. Elle fut mariée à Alcméon, qui s'étoit réfugié auprès du Roi ſon pere, depuis qu'il avoit tué ſa propre mere, appellée Ériphyle. Entre autres préſens, Alphéſibée en reçut le collier de cette Princeſſe, qu'il avoit emporté avec ſoi. Mais, Alcméon l'ayant enſuite répudiée, pour épouſer Callirhoë, fille d'Achéloüs, chez qui il avoit été pour quelque affaire, voulut aller demander ce collier à ſes beaux-freres, à qui Alphéſibée l'avoit donné. Ceux-ci, pour venger l'affront, qu'il avoit fait à leur ſœur, l'attendirent ſur le chemin, & l'aſſaſſinérent.

(*b*) Virgile, dans ſes Éclogues, donne le nom d'Alphéſibée à un Berger. Ce mot, au reſte, vient du Grec, *ἀλφέω*, *invenio*, je trouve, & βοῦς, *bos*, un bœuf. Homère, au XVIII[e] Livre de l'Iliade, donne le nom, ou plutôt l'épithéte d'Alphéſibées, à de jeunes filles, qui, à cauſe de leur beauté, étoient recherchées de pluſieurs jeunes gens, dont elles recevoient des bœufs pour préſens. C'eſt que, dans ces tems reculés, toutes les richeſſes conſiſtoient en troupeaux. L'ancien Teſtament en fournit un nombre de preuves.

ALPHILLUS, *Alphillus*. (*c*) D'anciens Poëtes Latins ont employé ce terme, pour déſigner la troiſième piéce des Échecs.

(*a*) Pauſ. p. 492. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 207, 208.

(*b*) Virg. Eclog. 5. v. 73. Eclog. 8. v. 62. Homer Iliad. L. XVIII. v. 593.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 258.

Nos Poëtes François en avoïent fait Auphin & Dauphin. Les Espagnols le nommoient Delfil & Arfil ; mais, dans la suite, ils ont changé ce nom en celui d'Alférez ; & les Italiens en celui d'Alfière, sergent de bataille. L'Auteur du Roman de la Rose donne cependant le nom de Fou à cette piéce ; & ce nom est demeuré en usage jusqu'à présent.

ALPHITA, *Alphita*, préparation alimentaire, faite de la farine d'orge, pellé & grillé, ou plus généralement de la farine de quelque grain que ce soit. On conjecture que les Anciens étendoient sur le plancher, de distance en distance, leur orge en petits tas, pour le faire mieux sécher, quand il étoit humide ; & que l'Alphita est la farine même de l'orge, qui n'a point été séché de cette manière.

L'Alphita des Grecs étoit aussi le polenta des Latins. La farine de l'orge, détrempée & cuite avec l'eau, ou quelqu'autre liqueur, comme le vin, le moût, l'hydromel, étoit la nourriture du peuple & du soldat. Hippocrate ordonnoit souvent à ses malades, l'Alphita sans sel.

ALPHITOMANTIE, *Alphitomantia*, du Grec ἄλφιτα, (*a*) des vivres en général, ou ἄλφιτον, de la farine, & μαντεία, divination. C'étoit donc une espèce de divination, qui se faisoit, ou par le moyen de quelques mets, ou de la farine simplement. On croit que cette espèce de divination consistoit à faire manger à ceux de qui on vouloit tirer l'aveu de quelque crime incertain, un morceau de pain, ou de gâteau d'orge. S'ils l'avaloient sans peine, ils étoient déclarés innocens ; si non on les tenoit pour coupables. On dit qu'Horace faisoit allusion à cette pratique, quand il a dit dans son épître à Fuscus :

Utque Sacerdotis fugitivus, liba recuso :

» Je suis comme un esclave de » Prêtre, qui s'enfuit, parce qu'il » est dégoûté de gâteaux. «

Cette superstition avoit passé dans le Christianisme ; & elle faisoit, dit-on, partie des épreuves Canoniques ; ce qui, vraisemblablement, aura donné lieu à ce serment : *Que ce morceau m'étrangle, si, &c.*

ALPHIUS, *Alphius*, (*b*) nom d'un usurier, qui, selon Horace, prit le parti d'habiter à la campagne, après cette belle description de la vie champêtre, contenue dans la seconde Ode des Épodes. Il tira tout son argent vers le milieu du mois ; mais, dès le premier jour du mois suivant, il cherchoit à le placer de nouveau.

ALPINUS, *Alpinus*, (*c*) poëte, qui fut contemporain d'Horace. Il paroît qu'il travailloit à une histoire de la mort de Memnon, tué par Achille, lorsqu'Horace composoit ses Satyres.

(*a*) Horat. Epist. 10. v. 10. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 121.

(*b*) Horat. Epod. Ode 2. v. 67.

(*c*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 36. *& seq.*

» En effet, tandis que l'enflé » Alpinus, dit ce Poëte satyrique, égorge le fils de l'Aurore, qu'il dessine à gros traits » la tête limoneuse du Rhin, j'ai » pris le parti de m'amuser sur » de petits sujets, qui n'iront » jamais retentir dans le temple » d'Apollon, où Tarpa juge les » rivaux, & qu'on ne verra » point paroître & reparoître sur » les théatres. «

Il y en a qui croyent que ce Poëte est le même que Gallus, surnommé Alpinus, parce qu'il étoit originaire de Fréjus, ville située vers les Alpes. Mais, cette conjecture, selon un Moderne, est peu vraisemblable.

ALPINUS MONTANUS, *Alpinus Montanus*, (*a*) étoit natif de Tréves, où il occupoit une place de Sénateur. Il suivit d'abord le parti de Vitellius. Mais, quand ce Général eut été vaincu en Italie, l'an de Rome 821, il embrassa celui du vainqueur, qui étoit Vespasien. Après la victoire, on le choisit pour aller annoncer cette nouvelle en Gaule & en Allemagne. Alpinus Montanus étoit alors préfet d'une cohorte.

Il fut encore envoyé, peu de tems après, vers Civilis, pour lui ordonner de mettre bas les armes. Il lui dit que si son dessein avoit été de soûtenir les intérêts de Vespasien, il n'avoit plus rien à faire, puisque ce Prince étoit généralement reconnu. Civilis répondit d'abord d'une façon ambigue, & sans trop s'ouvrir. Mais, quand il vit qu'Alpinus Montanus, qui étoit naturellement fier & hardi, étoit résolu de pousser, il commença à se plaindre du peu de fruit qu'il avoit tiré des travaux & des périls, qu'il avoit essuyés depuis vingt-cinq ans qu'il combattoit pour les Romains. Et après avoir tâché d'animer Alpinus Montanus par des remontrances, mêlées de reproches, il le renvoya, l'exhortant, au reste, à rendre compte de sa commission, en termes plus doux & plus réservés. Alpinus Montanus se contenta donc de dire qu'il n'avoit rien obtenu; & bientôt les menaces de Civilis, qu'il avoit dissimulées, éclatérent. Alpinus Montanus ne fut pas lui-même long-tems attaché aux Romains, puisqu'il les abandonna quelque tems après.

ALPINUS [D.], *D. Alpinus.* (*b*) C'étoit le frere d'Alpinus Montanus, & par conséquent il étoit de Tréves & Sénateur, comme lui, de cette Ville. On le vit, l'an de Rome 821, passer le Rhin avec Alpinus Montanus, Tutor & Classicus, & un nombre de Sénateurs. Ce fut à dessein d'implorer contre les Romains le secours des peuples qui habitoient au de-là du fleuve; & comme ces peuples étoient avides de périls, aussi bien que d'argent, on tâcha de les gagner à force de présens.

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 35. L. IV. c. 31, 32. L. V. c. 19.

(*b*) Tacit. Hist. L. V. c. 19.

ALPIS, *Alpis*, Ἄλπις, (a) fleuve qui, selon Hérodote, se rend dans le Danube.

ALRUNES, *Alrunes*, (b) l'une des plus anciennes superstitions des Germains & des plus générales, puisqu'elle étoit aussi commune aux Suédois & aux Danois. Cette superstition consistoit à avoir, dans les maisons, de petites figures d'un demi pied, ou tout au plus d'un pied, & très-rarement d'un pied & demi de hauteur, représentant quelques magiciens. Ils croyoient que ces figures avoient de si grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le destin & la fortune des hommes. On faisoit, & on fait encore aujourd'hui [car la superstition dure toujours parmi le peuple] ces petites statues des racines les plus dures des plantes, sur tout de la Mandragore; & on leur donnoit la figure d'une femme, rarement d'un homme. On les habilloit proprement, & on les tenoit renfermées avec soin dans un lieu secret; d'où on ne les retiroit que pour les consulter. On peut en voir de dessinées dans les antiquités Celtiques de Keisler. Lambécius, dans son catalogue de la bibliothéque Impériale, en a donné d'autres qui sont toutes velues & hérissées de poil.

Ce seroit faire perdre le tems au Lecteur que de l'engager à lire toutes les Fables qu'on a publiées, & qu'on publie encore sur l'origine de ces petites figures, qu'on croit naître d'une plante, qui se forme de l'urine qu'un homme pendu innocemment, laisse couler sous le gibet. La racine de cette plante ressemble entierement à un homme, comme on le dit, mais sans beaucoup de fondement, de la Mandragore. L'arracher est une entreprise dangereuse; car lorsqu'on l'oblige, par quelques efforts, d'abandonner la terre où elle est née, elle jette un si grand cri, que l'homme qui l'arrache en meurt. Pour éviter cet accident, on se bouche exactement les oreilles avec de la cire, comme fit Ulysse, pour ne point entendre le chant dangereux des sirènes; puis on attache la plante à la queue d'un chien noir, & on présente ensuite à cet animal un morceau de viande ou de pain. Il fait effort pour sauter dessus, entraîne avec lui la fatale racine, & tombe mort du bruit qu'elle fait.

On a honte de rapporter de pareilles puérilités; du moins sont-elles capables de mortifier l'humanité, en lui faisant voir à quels excès se livre une vaine & criminelle curiosité. Comme l'occasion qui fait naître ces Alrunes, les rendroit trop rares, on a sçu leur trouver d'autres origines; mais le plus souvent ce ne sont que de simples racines qu'on polit, auxquelles on forme des membres, des cheveux, &c. pour les faire ressembler à ce qu'on veut.

Dès qu'on a le bonheur d'avoir

(a) Hérod. L. IV. c. 49.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 547, 548. *& suiv.*

chez soi ou sur soi de pareilles figures, on se croit heureux, on ne craint plus aucun danger; & on attend toutes sortes de biens, sur tout la santé; car c'est principalement à cet usage qu'on les employe. On les trempe dans de l'eau, pour procurer la fécondité aux femmes stériles, & un heureux accouchement à celles qui sont grosses. Les maladies les plus rebelles aux remédes, celles même des bestiaux & des troupeaux ne tiennent pas contre le prétendu spécifique. Le juge, le plus contraire à une partie, change de sentiment en sa faveur, si elle a sur elle une de ces figures; mais ce qui est encore plus admirable; c'est que l'avenir n'a rien de caché pour elles, & qu'elles le revélent, ou par un mouvement de tête, ou même quelquefois en s'exprimant d'une manière très-intelligible à leurs heureux possesseurs.

Il n'est pas étonnant, après cela, qu'on les regardât comme les plus considérables des dieux Lares, ou domestiques, qu'on leur rendît des devoirs, & même qu'on fût obligé, quand on n'en avoit pas, de les acheter fort cher. Car les charlatans en faisoient un commerce public. Les devoirs dont on vient de parler, consistoient à les changer d'habit toutes les nouvelles lunes, à mettre dans le petit coffret, où on les tenoit enfermées, de la soie & de la laine, pour qu'elles y fussent mollement couchées, à les laver tous les samedis avec du vin & de l'eau, & à leur servir à chaque repas à boire & à manger, sans quoi elles jettoient des cris comme des enfans qui souffrent la soif ou la faim. Les Sçavans n'ont pas manqué de chercher l'origine d'un usage si ancien en Allemagne, qu'il remonte jusqu'au tems de la première idolâtrie du païs; quoique dans les derniers tems on ait ajoûté à cette pratique un grand nombre de superstitions, inconnues à la simplicité des anciens Germains.

Quelques-uns de ces Sçavans ont cru trouver l'origine de ces petites figures, dans l'imitation que les premiers peuples firent de l'arche d'Alliance. Comme ils croyoient que Moïse y avoit enfermé des figures qu'on ne connoissoit pas, mais dont la vertu étoit telle, que cette arche portoit bonheur à tous les lieux, où elle reposoit, comme dans la maison d'Obédedon, ils firent ces petites images, qu'ils tenoient proprement renfermées dans de petits coffrets. D'autres, qui n'en font pas remonter si haut l'origine, la tirent de l'usage que les Grecs faisoient de la Mandragore. Un Auteur croit, avec beaucoup plus de vraisemblance, que ces figures étoient l'ouvrage des femmes Germaines, qui passoient pour connoître l'avenir, & qu'on appelloit Alrunes. Sur ce principe, il regarde ces petites images comme des dieux Pénates, ou Lares, qui prenoient soin des maisons & des personnes qui y habitoient. Mais en ce cas là, il faut conclure qu'elles n'étoient pas aussi anciennes, que le prétend cet Auteur, puisque, selon Tacite, les Ger-

mains n'avoient, dans les premiers tems, aucune image, aucune figure humaine de leurs dieux, qu'ils ne représentoient que par quelques symboles.

Quoiqu'il en soit, cette superstition, tant de fois proscrite par les Conciles, dure encore parmi ce peuple, ainsi qu'on l'a déjà remarqué; tant une erreur, qui s'est perpétuée d'âge en âge, est difficile, à déraciner.

ALSÉE, *Alsæa*, Ἀλσαία, (*a*) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Elle obéissoit aux Achéens, ainsi que celle de Hérée, dont elle ne devoit pas être éloignée, lorsqu'elle fut prise par Cléomène, général des Lacédémoniens, plus de 200 ans avant l'Ére Chrétienne.

ALSIE, *Alsium*, Ἄλσιον, (*b*) ville d'Italie, située vers les confins de l'Étrurie, sur le bord de la mer; ce qui a fait dire à Strabon, que quand on faisoit voile de Cosse à Ostie vers l'embouchure du Tibre, on rencontroit Gravisces, Pyrgi, Alsie & Frégénes. On dit que cette Ville fut fondée par Alésus, ami d'Agamemnon; par conséquent ses commencemens remontent jusqu'au tems du siége de Troyes. Sans doute qu'elle prit le nom de son fondateur.

Les habitans d'Alsie furent du nombre de ceux qui, pendant la guerre d'Annibal, prétextérent des motifs de religion, pour ne pas porter les armes; mais les Romains n'y eurent aucune égard, parce que l'ennemi étoit déjà en Italie. Les uns veulent que ce soit aujourd'hui S. Séverina, d'autres Palo, deux villes du patrimoine de S. Pierre.

ALTARE. (*c*) Les Latins mettoient une différence entre *Altare* & *Ara*. Ce qu'ils appelloient *Altare*, étoit quelque chose de petit, sur quoi on faisoit brûler les victimes. Ara étoit l'autel, où l'on faisoit des prieres & des libations. Ceux qui prioient, ou qui faisoient quelque serment, touchoient cet autel. L'Altare étoit pour les Dieux du ciel, & l'Ara pour ceux de la terre & des enfers. On faisoit cependant, pour l'ordinaire, des sacrifices & des libations dans des fosses qu'ils appelloient *Scrobe*, ou *Scrobiculus*. On confondoit néanmoins assez souvent ces deux noms *Ara* & *Altare*. Quand on étoit pressé, on élevoit un autel de gazon, qu'on nommoit *Ara Subitaria*.

ALTÉ, *Alte*, *Altis*, Ἀλτὴ, Ἄλτις, (*d*) nom d'un bois qu'on voyoit à Olympie, ville d'Élide, dans le Péloponnèse, & qui étoit consacré à Jupiter Olympien. Ce mot *Alté*, mis pour *Alsé*, veut dire, en Grec, un bois. Pindare s'en est servi dans cette signification, en louant un de ses Héros, qui avoit été vainqueur aux jeux Olympiques. Ce bois à Olympie étoit situé dans un lieu fort marécageux.

Au de-là de l'Alté étoit un édifice,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 808.

(*b*) Strab. pag. 225. Ptolem. L. I'I. c. 1. Tit. Liv. L. XXVII. c. 38. Plin. L. III. c. 5.

(*c*) Coût des Rom. par M. Nieup. pag. 231.

(*d*) Xenoph. pag. 639. Pauf. p. 308, 315.

fice, que l'on nommoit l'attelier de Phidias. C'eſt dans cette maiſon qu'il avoit fait la ſtatue de Jupiter. On y trouvoit un autel, dédié à tous les dieux. En revenant au bois ſacré, on avoit devant ſoi le palais Léonidas. C'étoit un édifice hors de l'enceinte du temple. Il avoit été conſacré à Jupiter par Léonidas Éléen, & il donnoit ſur le chemin que l'on tenoit pour aller au temple les jours de cérémonie. Du tems de Pauſanias, il ſervoit à loger les magiſtrats Romains, qui avoient leurs départemens en Gréce. Cette maiſon n'étoit ſéparée du chemin que par une eſpèce de cul-de-ſac.

Si l'on venoit enſuite à gauche, dans l'Alté, on voyoit l'autel de Vénus, puis celui des Heures. Sur le derrière du grand temple, il y avoit un olivier que l'on nommoit par excellence l'olivier aux belles couronnes, parce qu'en effet on ſe ſervoit de ſes rameaux pour couronner les vainqueurs. Près de-là, étoit un autel dédié aux Nymphes; & ces Nymphes s'appelloient auſſi les Nymphes aux belles couronnes. Dans l'Alté, à droite du palais Léonidas, on voyoit l'autel de Diane Agoréa, puis l'autel de cette divinité, que les Grecs ne nommoient pas autrement que la Maîtreſſe. On trouvoit enſuite l'autel de Jupiter Agoréus; & devant le lieu, où s'aſſembloient les Sénateurs, l'autel d'Apollon Pythius. Plus loin c'étoit un autel de Bacchus, que l'on diſoit avoir été érigé par des particuliers.

Il y avoit, dans l'Alté, une infinité d'autres monumens, dont les uns étoient faits, en vue d'honorer les dieux; les autres ſe rapportoient aux hommes, à qui l'honneur d'une ſtatue tenoit lieu de récompenſe.

ALTELLUS, *Altellus*; c'eſt-à-dire, nourri ſur la terre, ou dans les armes, comme Romulus, à qui on donna pour cela ce ſurnom.

ALTÈS, *Altes*, (*a*) Prince qui regna ſur les Léléges, dans la ville de Pédaſe, ſur les bords du Satnion. Il eut une fille, qui s'appelloit Laothoë.

ALTHÉE, *Althæa*, Α'λθαία, ville d'Eſpagne, au païs des Olcades. On croit trouver aujourd'hui la poſition de cette Ville auprès de celle d'Occana, ſituée à dix lieues de Tolède, du côté de l'Orient.

ALTHÉE, *Althæa*, Α'λθαία, (*b*) fille d'Agénor, ou ſelon d'autres de Theſtius, & d'Icarte. Ayant épouſé Œnée, elle devint mere de Méléagre, qui tua ce ſanglier énorme, appellé le ſanglier de Calydon. Althée allant remercier les dieux de la victoire que ſon fils venoit de remporter, rencontra les corps de ſes deux freres, Plexippe & Toxée, que l'on portoit à Calydon. A ce ſpectacle, elle quitte ſon habit de cérémonie, ſe couvre de deuil,

(*a*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 85, 86.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 167. Pauſ. pag. 529, 669. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 161, 162. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 93. Tom. VII. p. 164. *& ſuiv.*

& fait retentir toute la Ville de ſes cris & de ſes gémiſſemens. Quand elle apprit enſuite que ſon fils étoit le meurtrier de ſes deux oncles, elle fit ceſſer ſes larmes, & ne ſongea plus qu'à les venger.

Lorſqu'elle accoucha de Méléagre, les Parques avoient mis, dans le feu, un tiſon auquel elles avoient attaché la deſtinée de ce Prince ; & commençant alors à filer ſes jours, elles avoient prédit qu'ils dureroient autant que ce morceau de bois. Ovide ajoûte que comme elles étoient ſorties après cet Oracle, Althée avoit retiré le fatal tiſon, & l'avoit enfermé pour conſerver, en le gardant ſoigneuſement, la vie de ſon fils. Mais, la douleur que lui cauſa la mort de ſes deux freres, lui fit oublier ſon amour pour Méléagre, & elle jetta le tiſon dans le feu, qui cauſa, en brûlant, des douleurs ſi violentes à ce jeune Prince, qu'il expira au moment que le tiſon fut conſumé.

Cette fiction étoit inconnue à Homère, qui dit à la vérité qu'Althée avoit dévoué ſon fils aux Furies ; mais il ne dit point que cette imprécation lui eût cauſé la mort. Si nous en croyons Pauſanias, c'eſt Phrynicus, fils de Polyphradmon, poëte tragique, diſciple de Theſpis, l'inventeur de la Tragédie chez les Grecs, qui débita le premier cette fable dans ſa piéce intitulée *Pleuron.* » Méléagre, diſoit-il, dans cette » Tragédie [ce ſont les termes » de Pauſanias] ne put éviter la » mort. Sa cruelle mere mit le » feu au tiſon fatal, & du même » feu ſon malheureux fils ſe ſentit » conſumé. « Voilà donc, ſelon Pauſanias, la première fois que cette circonſtance de l'hiſtoire de Méléagre parut dans une piéce donnée au public. Mais il y a bien de l'apparence qu'elle étoit connue avant ce tems-là, puiſque le Poëte ne fait que l'inſinuer, comme une tradition publique. En effet, ſi elle avoit été de l'invention de Phrynicus, il s'y ſeroit étendu davantage. Auſſi cette réflexion n'a pas échappé à Pauſanias, lequel, après avoir rapporté le paſſage de la Tragédie de ce Poëte, ajoûte ces mots : » Il » faut pourtant dire le vrai. Phrynicus ne s'étend pas ſur cet » événement, comme tout Poëte » a coûtume de faire ſur une idée » qu'il imagine, & qu'il veut rendre croyable ; mais il dit ſimplement le fait, comme ſi ç'eût » été une choſe connue de toute » la Gréce. «

Quoiqu'il en ſoit, on dit qu'Althée, touchée de repentir, ſe pendit de déſeſpoir. Elle avoit eu pluſieurs enfans, outre Méléagre ; ſçavoir, Thirée, Clymène, Toxée, que ſon pere fit mourir, & deux filles, Gorgé, qui épouſa Andrémon, & Déjanire, qui fut mariée à Hercule.

ALTHÉMÈNE, *Althæmenes*, Ἀλθαιμένης, (*a*) fils de Catréus, roi de Créte, qui deſcendoit

(*a*) Diod. Sicul. pag. 228. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 228, 229.

d'Hercule. Ce jeune Prince étant allé consulter l'Oracle sur quelques doutes, il lui fut prédit qu'il tueroit son pere de sa propre main. Pour prévenir ce malheur, il s'exila volontairement de Créte, suivi d'une troupe de gens qui cherchoient fortune. Ils arrivérent dans l'isle de Rhodes, au port de Camire, & bâtirent sur la montagne d'Atamyre, le temple de Jupiter, surnommé dès lors Atamyrien. Ce temple, qui étoit situé sur une hauteur, d'où l'on découvroit l'isle de Créte, étoit encore en grande vénération, du tems de Diodore de Sicile.

Althémène s'établit donc avec sa suite dans l'isle de Rhodes, où il s'acquit l'estime de tous les habitans. Cependant, Catréus, son pere, qui l'aimoit beaucoup, & qui n'avoit point d'autre enfant mâle, vint à Rhodes pour le chercher, & pour le ramener en Créte. Mais, conduit par la fatalité de l'Oracle, il aborda la nuit dans l'isle de Rhodes; & sa descente ayant excité du tumulte, & donné lieu à un combat entre lui & les insulaires, Althamène, son fils, qui venoit à leur secours, porta un coup de lance à son pere, sans le connoître, & le tua. Quand il eut éclairci le fait, il n'en put soûtenir l'horreur, & fuyant l'aspect des hommes, il s'alla cacher dans des lieux déserts, où il mourut de chagrin & de désespoir. Dans la suite, un autre Oracle ordonna aux Rhodiens de lui rendre les honneurs Héroïques.

ALTHÉPIE, *Althepia*, (a) Α'λθηπία, nom que porta autrefois le territoire de Trœzène, dans le Péloponnèse. Ce fut parce qu'Althépus, fils de Neptune & de Léïs, y avoit regné.

ALTHEPUS, *Althepus*, (b) Α'λθηπος, fils de Neptune & de Léïs, fille d'Orus. Ce Prince ayant succédé, à son ayeul, au royaume de Trœzène, ville du Péloponnèse, toute la contrée prit le nom d'Althépie. Ce fut sous son regne, disoient les Trœzéniens, que Bacchus & Minerve disputérent entr'eux, à qui auroit le païs sous sa protection, & que Jupiter les mit d'accord en partageant cet honneur entre l'un & l'autre. C'est pour cela qu'ils honoroient Minerve Poliade, & Minerve Sthéniade, donnant deux noms différens à la même divinité, & qu'ils révéroient Neptune sous le titre de Roi. Et même l'ancienne monnoie de ce peuple avoit, d'un côté, un trident, & de l'autre une tête de Minerve. Althépus eut Saron pour successeur.

ALTHIPPUS, *Althippus*, Α'λθίππος. (c) Cet Althippus, à ce que disoient les Trœzéniens, avoit fait bâtir un temple, qu'on voyoit hors des murs de leur Ville, & qui étoit consacré à Cérès Legislatrice. Ce temple étoit au-dessus du temple de Neptune Phytalmius.

(a) Pauf. pag. 141.
(b) Pauf. pag. 141.
(c) Pauf. pag. 147.

ALTINE, *Altinum*, Ἄλτινον, (a) ville d'Italie, située, selon Pline, dans la dixième région, qui s'étendoit le long de la mer Adriatique. Elle étoit placée, au rapport de Strabon, dans un lieu marécageux. Cependant, son territoire étoit couvert de belles maisons de campagne. C'est pourquoi, Martial ne faisoit pas difficulté de le comparer, à cet égard, à celui de Bayes. Il trouvoit le séjour d'Altine si agréable, qu'il eût voulu, si cela eût été possible, y passer la fin de ses jours. L'an de Rome 821, cette Ville, ainsi que celle d'Opitergie, reçut Antonius Primus & Arrius Varus, qui y laissérent garnison contre la flotte de Ravenne, dont ils ne sçavoient pas encore la révolte.

Altine, après avoir été le siége d'un Évêque, fut détruite par Attila. Et il n'en reste plus aujourd'hui qu'une tour avec le nom d'Altino. On la voit dans l'état de Vénise, vers l'embouchure du Silis, qui descend des montagnes de Trévigio.

Dans la Pannonie, il y a eu une ville, ou un lieu du nom d'Altine, qu'on croit être aujourd'hui Jolna, ou selon d'autres, Bosock.

ALTIUS, *Altius*, surnom qu'on dit avoir été donné à Jupiter, à cause du culte qu'on lui rendoit dans le bois d'Olympie, qui s'appelloit Alté. *Voyez* Alté.

ALTOR, *Altor*, (b) surnom donné à Pluton. On dit que c'est parce que tout ce qui a vie sur la terre, se nourrit de la terre.

ALVAN, *Alvan*, Γωλὰμ, (c) fils aîné de Sobal, qui fut Prince d'Idumée.

ALVÉES, *Alvei*, espèce de petits bateaux, appellés autrement Monoxyles. *Voyez* Monoxyles.

ALUMNA, c'est-à-dire, nourrice. C'est une épithéte qu'on prétend avoir été donnée à Cérès, parce que la moisson, dont on la disoit inventrice, sert à la nourriture des hommes.

ALUN, *Alumen*, sel fossile & minéral, d'un goût acide, qui laisse dans la bouche une saveur douce, accompagnée d'une astriction considérable. Ce mot vient du Grec ἅλς, *sal*, sel, ou peut-être du Latin *lumen*, parce qu'il donne de l'éclat aux couleurs.

On distingue deux sortes d'Alun. Le naturel, ou natif, & le factice, quoique celui-ci soit aussi naturel que l'autre. On a voulu faire entendre par cette épithéte, qu'il faut faire plusieurs opérations pour le tirer de la mine, & que ce n'est qu'après avoir été travaillé, que nous l'obtenons en crystaux, ou en masses salines. A peine connoit-on aujourd'hui l'Alun naturel. Les Anciens, au contraire, en faisoient un très-grand usage. Ils en distinguérent de deux sortes, le liquide & le sec. L'Alun naturel liquide n'étoit pas absolument en liqueur. Il paroit, par les descriptions des Auteurs, que cet Alun étoit seulement humide &

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 6. Strab. pag. 215. Plin. L. III. c. 18.

(b) Rosin. de Antiq. Rom. p. 220.

(c) Genes. c. 36. v. 23, 40.

mouillé, & qu'il attiroit l'humidité de l'air. Ainsi, on ne le disoit liquide, que pour le distinguer de l'Alun sec. L'Alun liquide étoit plus ou moins pur. Le plus pur étoit lissé & uni, quelquefois transparant, mais ordinairement nuageux. La surface de l'autre Alun liquide étoit inégale; & il se trouvoit mêlé avec des matières étrangéres, suivant la description des mêmes Auteurs.

Les Anciens distinguoient aussi deux sortes d'Alun naturel sec. Ils le reconnoissoient aux différences de la figure & de la texture; ou il étoit fendu, & comme la fleur de celui qui est en masse, car il étoit formé en mottes ou en lattes; ou il se fendoit & se partageoit en cheveux blancs; ou il étoit rond & se distribuoit encore en trois espèces, en Alun moins serré, & comme formé de bulles; en Alun percé de trous fistuleux, & presque semblable à l'éponge; en Alun presque rond, & comme l'astragale; ou il ressembloit à de la brique; ou il étoit composé de croûtes. Tous ces Aluns avoient des noms particuliers.

ALUS, *Alus*, Ἀιλοὺς, (*a*) désert d'Arabie, où les enfans d'Israël allérent camper après leur départ de Daphéa, & d'où ils vinrent dresser leurs tentes à Raphidim. Dom Calmet, d'après Eusébe & S. Jérôme, place le désert d'Alus dans l'Idumée, vers la Gabalène; c'est-à-dire, aux environs de Pétra, capitale de l'Arabie déserte.

ALXION, *Alxion*, Ἀλξίων, (*b*) étoit, selon Pausanias, pere d'Œnomaus, que la Fable & les Poëtes font fils de Mars.

ALYATTE, *Alyattes*, (*c*) Ἀλυάττης, succéda à Sadyatte au royaume de Lydie, avant J. C. vers l'an 615, selon M. Freret, & 618, selon M. le président de Brosses. Alyatte fit la guerre aux Médes & à Cyaxare, petit-fils de Déjoce, chassa les Cimmériens de l'Asie, prit Smyrne, & assiégea Clasomène. Toutefois, il fut contraint de se retirer, non comme il l'avoit souhaité, mais avec un succès contraire à son attente. Il fit aussi, durant son regne, beaucoup d'autres actions. Il continua, contre les Milésiens, la guerre que son pere lui avoit laissée. Et voici comment il attaquoit la ville de Milet.

Quand on étoit près de faire les moissons, & de recueillir les fruits, il mettoit son armée en campagne, & la faisoit marcher au son des flûtes, des harpes & de toute sorte d'instrumens de musique; & quand il étoit arrivé dans les terres des Milésiens, il n'abattoit point leurs maisons de campagne, il n'en rompoit point les portes, il n'y mettoit point le feu, il faisoit seulement le dégât dans le païs; il coupoit les arbres, il enlevoit les bleds, & alors il

(*a*) Numer. c. 33. v. 13.

(*b*) Pauſ. pag. 288.

(*c*) Horat. L. III. Ode 11. v. 41. Herod. L. I. c. 16, 17. & *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 374, 380. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 603. Tom. XXI. pag. 3, 31, 32, 143.

s'en retournoit. Car, comme les Miléſiens étoient maîtres de la mer, il lui eût été inutile de ſéjourner dans leur païs, & de s'attacher à leurs murailles. Il ne démoliſſoit point les maiſons, afin que les Miléſiens, ayant toujours des lieux, pour y habiter, puſſent cultiver & enſemencer la terre, & qu'il trouvât de quoi piller, quand il lui prendroit envie d'entrer dans leur païs avec ſon armée.

C'eſt ainſi qu'Alyatte fit la guerre aux Miléſiens pendant 11 ans. Mais, la 12e année, ſon armée ayant mis le feu dans les bleds, comme le vent étoit grand, il prit au temple de Minerve, ſurnommée Aſſéſienne, qui fut entièrement conſumé. Depuis, Alyatte, étant retourné à Sardes avec ſon armée, tomba malade; & comme on croyoit qu'il lui étoit impoſſible de guérir, quelque reméde qu'on lui apportât, il envoya à Delphes conſulter l'Oracle. Quand ſes ambaſſadeurs furent arri és, la Pythie leur dit qu'elle ne leur rendroit point de réponſe, qu'ils n'euſſent rebâti le temple de Minerve, qu'ils avoient brûlé, auprès d'Aſſéſe, dans le païs des Miléſiens. C'eſt ainſi qu'Hérodote avoit ouï dire que la choſe s'étoit paſſée à Delphes; mais les Miléſiens ajoûtoient que Périandre, fils de Cypſele, ayant appris la réponſe qui fut rendue à Alyatte, dépêcha un courier à Traſybule, qui étoit roi des Miléſiens, & ſon meilleur ami, & l'avertit de penſer à ſes affaires, & de ſe ſervir de l'occaſion préſente.

Cependant, auſſi-tôt qu'on eut rapporté à Alyatte la réponſe de la Pythie, il envoya un Ambaſſadeur à Milet, afin d'obtenir de Traſybule & des Miléſiens, une trève auſſi longue qu'il ſeroit néceſſaire, pour rebâtir le temple. Comme l'Ambaſſadeur alloit à Milet, Traſybule, qui avoit eu avis de la réſolution d'Alyatte, commanda qu'on apportât, dans le marché, tout le bled, qui étoit à lui, avec celui des habitans, & qu'ils ſe miſſent tous enſemble à boire, & à faire la débauche, au premier ſignal qu'il en donneroit. Le deſſein du Roi étoit que l'Ambaſſadeur de Sardes, voyant cette quantité de bled, & les Miléſiens faire bonne chere, en fit le rapport à Alyatte; ce qui arriva comme il l'avoit prévu. En effet, Alyatte croyoit qu'il y avoit, dans la Ville, une grande diſette de bled, & que le peuple étoit réduit à la dernière extrêmité; mais lorſqu'il eut appris le contraire de ſon Ambaſſadeur, il s'accorda avec Traſybule; enſorte qu'ils devinrent alliés & bons amis. Au lieu d'un temple, Alyatte en fit bâtir deux, auprès d'Aſſéſe; & ce fut là le reméde qui lui fit recouvrer la ſanté.

Quelques Scythes, échappés des mains des Médés, s'étant enfuis auprès d'Alyatte, & ce Prince les ayant reçus humainement, ce fut un ſujet de guerre entre lui & Cyaxare, roi des Mèdes. Celui-ci conduiſit auſſi-tôt ſes troupes ſur les frontières de Lydie. Il ſe donna, pendant 5 ans, pluſieurs combats avec un avantage

à-peu-près égal de part & d'autre. Mais, la bataille qui se donna la 6e année fut remarquable par une éclipse de soleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très-obscure. Cette éclipse avoit été prédite par Thalès le Milésien. Les Médes & les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardoient comme un signe de la colère des Dieux, se retirérent de part & d'autre, & firent la paix. Pour la rendre plus ferme & plus inviolable, les deux Princes voulurent l'assurer par le lien du mariage.

Alyatte mourut après une regne de 55 ans, & Crésus, son fils, monta sur le trône de Lydie. Alyatte fut le seul de sa maison, qui fit à Delphes des présens pour le recouvrement de la santé. Il y envoya une grande coupe d'argent, & outre cela, une plus petite de fer, faite de lames battues & jointes ensemble avec un si merveilleux artifice, qu'elle passoit pour un des plus beaux présens qu'on eût fait à Delphes. C'étoit un ouvrage de Glaucus de l'isle de Chio, qui trouva l'art de coller le fer.

Les Lydiens érigérent à Alyatte un tombeau qui surpassoit en grandeur les plus hauts édifices, si l'on en excepte ceux d'Égypte & de Babylone. La base étoit faite de grandes pierres, & le reste de terre. On dit que ce tombeau fut bâti par des mercénaires & par des filles qui les aidoient; & l'on vit, pendant long-tems, cinq bornes plantées au sommet de ce tombeau, sur lesquelles il y avoit des lettres, qui marquoient ce que chacun avoit fait. Mais il paroissoit que les filles avoient plus travaillé que les hommes. Ce tombeau avoit près de mille pas de tour, & environ quatre cens pas de largeur. Il étoit proche d'un grand étang, qui ne tarissoit jamais, s'il en faut croire les Lydiens, & qui s'appelloit l'étang de Gygès.

Outre Crésus, Alyatte laissa deux enfans, Pantaléon & Ariene, qui fut mariée à Astyage, fils aîné de Cyaxare, selon les conditions du traité, dont il a été fait mention. Alyatte avoit aussi porté le nom de Crésus, selon la remarque de M. Gibert.

ALYATTES, *Alyatti*, (a) nom d'un lieu, ou d'un peuple de la Galatie, province de l'Asie mineure. C'est Tite-Live qui employe ce terme; & il semble que c'est pour désigner un lieu particulier. Manlius, général des Romains, étoit campé auprès de ce lieu, vers l'an de Rome 563. Ce fut là que le trouvérent, à leur retour, ceux qu'il avoit envoyés à Épossognat. Ils étoient accompagnés des députés de ce petit Prince, qui venoient le prier de sa part, de ne point attaquer les Tolistoboiens, parce qu'il iroit lui-même trouver les chefs de ce peuple, & leur persuaderoit de se soumettre. Le Consul y consentit,

(a) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18.

& passa de-là avec son armée dans la contrée, qui, à cause de la nature de son terrein, reçut le nom d'Axyle; c'est-à-dire, qui ne produit point de bois. Les habitans brûloient du fumier de bœuf.

ALYBAS, *Alybas*, Ἀλύϐας, (*a*) nom d'une ville, dont Homère, dans son Odyssée, fait mention. Ulysse, selon ce Poëte, étoit de cette Ville, où il avoit une maison, assez connue dans le monde.

ALYBE, *Alybe*, Ἀλυϐη, (*b*) ville du Pont, célebre par ses mines d'argent. Strabon veut qu'on lise Chalybe, & non Alybe; parce que les deux premières lettres de ce nom, à ce qu'il prétend, ont été retranchées. *Voyez* Chalybe.

ALYCÉE, *Alycæa*, Ἀλυκαία, (*c*) ville du Péloponnèse, dans l'Arcadie. Ce fut une de celles, qui envoyérent la plus grande partie de leurs habitans, pour peupler Mégalopolis.

ALYCUS, *Alycus*, Ἄλυκος. (*d*) Il étoit fils de Scyrron. On dit que s'étant trouvé avec Castor & Pollux au siége de la ville d'Aphidnes, il fut tué à ce siége, & que son corps, ayant été porté dans le territoire de Mégare, fut enterré dans un lieu, qui en prit le nom d'Alycus. L'historien Héréas ajoûte que ce fut Théſée même qui le tua de sa main; & pour le prouver, il cite ce passage d'un ancien poëte: » Le brave Alycus, » combattant pour la belle Hélé» ne, fut tué par Théſée, dans » les vastes plaines d'Aphidnes. « Mais il n'est nullement vraisemblable que Théſée eût vu prendre la Ville, & emmener sa mere prisonnière.

ALYPIUS, *Alypius*, (*e*) ancien poëte musicien Grec. Ce qui nous reste de ses ouvrages, a été publié par Meursius. Il ajoûta deux modes aux treize, qui étoient en usage dans la musique de son tems.

ALYS, *Alys*, Ἄλυς, (*f*) fleuve de Lydie, selon Lucien. Cet Auteur dit que Thalès, qui étoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus de faire passer ce fleuve, à pied sec, à toute son armée, en détourna le cours en une nuit, quoiqu'il ne fût, ni Ingénieur, ni Mathématicien.

ALYSSON, *Alysson*, Ἄλυσσον, (*g*) nom d'une fontaine d'Arcadie, dans le Péloponnèse, à deux stades de la ville des Cynéthéens. C'étoit une fontaine d'eau froide, ombragée d'un plane. Si quelqu'un étoit mordu d'un chien enragé, ou que pour s'en être approché, il eût lieu de craindre quelque accident, il n'avoit qu'à boire de l'eau de cette fontaine, & il étoit guéri. C'est pour cela qu'on la nommoit Alysson, comme qui diroit l'eau qui guérit de la rage.

(*a*) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 303.
(*b*) Homer Iliad. L. II. v. 364. Strab. pag. 549.
(*c*) Pauſ. pag. 498.
(*d*) Plut. Tom, I. pag. 15.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. X. p. 310. T. XVII. p. 85.
(*f*) Lucian. Tom. II, pag. 504.
(*g*) Pauſ. pag. 485.

ALYTARQUES, *Alytarchi*, sorte de magistrat, qui, dans les jeux, commandoient aux Mastigophores, ou porte-verges, & leur faisoient exécuter les ordres des Agonothétes.

ALYXOTHOÉ, *Alixothoë*, nymphe aimée de Priam, dont elle eut Æsaque, qui, étant devenu amoureux d'Hespérie, fut métamorphosé en plongeon.

ALYZE, *Alyzia*, Ἀλυζία, (*a*) ville de Grèce, dans l'Acarnanie, à dix stades de la mer. Il y avoit un port & un temple consacrés à Hercule. On voyoit, dans le temple, un tableau sur lequel étoient représentés les combats du Héros. C'étoit l'ouvrage de Lysippe. Un empereur Romain le fit enlever & transporter à Rome, parce qu'il croyoit le lieu où il étoit, trop solitaire pour être le dépositaire d'un si beau morceau.

ALYZIUS, *Alyzius*. Cette épithéte se donnoit sur tout à Bacchus, quoiqu'on prétend qu'on la donnoit aussi à Jupiter. Certains la dérivent du Grec λύω, *solvo*.

ALYZONIENS, *Alyzonii*, Ἀλυσονίοι, (*b*) peuples dont parle Hérodote. Il paroit qu'ils étoient voisins des Lydiens & des Cabaliens. Dans le partage que Darius, roi de Perse, fit de ses terres, en vingt Satrapies, lorsqu'il se vit affermi dans ses États, les Alyzoniens furent compris dans la seconde, qui étoit taxée à cinq cens talens.

A M

AMA, *Ama*, Ἄμα, nom d'une montagne de la Laconie. On croit qu'il faut lire Asia, au lieu d'Ama. *Voyez* Asia.

AMAAD, *Amaad*, Ἀμιήλ, (*c*) ville de la Terre Sainte, située dans la tribu d'Aser, vers la frontière de cette tribu.

AMADAS, *Amadas*, (*d*) seigneur de la cour d'Alexandre le Grand, qui est mis, par Justin, au rang des amis de ce Prince. Il obtint, ainsi que quelques autres, la permission de se retirer, lorsqu'Alexandre licentia une partie de ses troupes, au milieu de ses expéditions.

AMADATHA, *Amadatha*, Ἀμαδάθας, (*e*) étoit pere d'Aman, ce fameux favori du roi Assuérus. Il descendoit de la race d'Agag.

AMADOCUS, *Amadocus*, (*f*) chef des Thraces. Philippe, roi de Macédoine, l'an 184 avant l'Ére Chrétienne, sous prétexte d'aller secourir les Byzantins, jetta la terreur parmi les petits Princes du païs; & les ayant battus dès le premier combat, il fit prisonnier Amadocus, leur chef; après quoi il revint dans la Macédoine.

AMAFANIUS, *Amafanius*, (*g*) ou selon d'autres, Amafinius.

(*a*) Strab. pag. 459. Thucyd. pag. 511. Plin. L. IV. c. 1.
(*b*) Herod. L. III. c. 90.
(*c*) Josu. c. 19. v. 26.
(*d*) Just. L. XII. c. 12.
(*e*) Esth. c. 3. v. 1.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 34.
(*g*) Cicer. Academ. Quæst. L. V. c. 5. Tuscul. Quæst. L. IV. c. 6.

C'étoit un Épicurien, dont Cicéron fait mention dans quelques-uns de ses ouvrages. Il avoit composé plusieurs livres en latin, lesquels se ressentoient beaucoup de la morale que l'Auteur suivoit. C'est pour cela que le peuple les lisoit avec empressement.

AMAGÉTOBRIE, *Amagetobria*. (*a*) Cette ville, auprès de laquelle César dit que les Éduens, peuples de la Celtique, furent défaits par les Séquanois, qui avoient appellé à leur secours les Germains, commandés par Arioviste, a donné lieu à bien des conjectures. On ne peut révoquer en doute qu'elle n'ait existé autrefois dans la Celtique; mais il n'en est pas moins certain que le nom est totalement éteint. Et cette extinction de nom pourroit bien n'être qu'une suite de la destruction de la Ville qui le portoit. M. Chifflet a cru reconnoître l'emplacement d'Amagétobrie, aux environs d'un lieu, nommé Broie, & la Moigte de Broie, près du confluent de la rivière d'Ognon, dans la Saone, un peu au-dessus de Pontalier.

La tradition du lieu veut qu'il ait existé une Ville en cet endroit. Pierre de S. Julien, dans ses antiquités des Bourguignons, avoit parlé de cette tradition avant M. Chifflet. La situation de ce lieu paroit en effet convenable, en ce que les Éduens allant au-devant de l'ennemi, pour couvrir leur païs, durent le rencontrer, en remontant la Saone, & dans son voisinage. Telles sont les probabilités qui ont fait croire à M. d'Anville que l'on pouvoit donner une place à Amagétobrie dans la carte de l'ancienne Gaule. L'opinion qui transporte ce lieu auprès de Bingen, au-dessous de Maience, en se fondant sur ce vers d'Ausone, touchant la Moselle,

Æquavit talias ubi quondam
Gallia Cannas.

est insoûtenable, parce qu'il n'y a point de vraisemblance à mettre aux mains les Éduens & les Séquanois si loin de leurs foyers.

AMAIMON, *Amaimon*, (*b*) l'un des quatre Esprits que les magiciens faisoient présider aux quatre parties de l'univers. Amaimon présidoit au septentrion. *Voyez* Esprits.

AMAL, *Amal*, Ἀμαλ, (*c*) fils de Hélem. Ses freres étoient Supha, Jemma & Sellès.

AMALEC, *Amalec*, Ἀμαλὴκ, (*d*) fils d'Éliphaz & de Thamna, qui n'étoit qu'une femme du second rang; c'est-à-dire, concubine. Amalec étoit petit-fils d'Ésaü. Il succéda à Gatham, dans le gouvernement de l'Idumée, païs situé au midi de la tribu de Juda. Amalec passe pour avoir été pere des Amalécites. Mais ce sentiment est contesté. *Voyez* l'article qui suit.

AMALEC, *Amalec*, Ἀμαλὴκ, (*e*) étoit, selon les Arabes, fils

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 31. Notic de la Gaul. par N. d'Anvill.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 54.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 35.
(*d*) Genes. c. 36. v. 12, 16.
(*e*) Genes. c. 14. v. 7. Numer. c. 24. v. 20.

de Cham, & petit-fils de Noë. Ce sentiment n'est pas à rejetter. Il est difficile qu'Amalec, fils d'Éliphaz, & petit-fils d'Ésaü, pût être pere d'un peuple aussi puissant & aussi nombreux que l'étoient les Amalécites, au tems de la sortie d'Égypte. Moïse, dans la Génèse, raconte que du tems d'Abraham, & long-tems avant la naissance d'Amalec, fils d'Éliphaz, les cinq Rois ligués, portérent la guerre dans le païs d'Amalec, aux environs de Cadès, & dans celui des Amorrhéens, qui habitoient à Asasonthamar.

Le même Moïse rapporte que le devin Balaam ayant remarqué de loin le païs d'Amalec, dit dans son style prophétique : » Amalec » est le commencement, le chef, » l'origine des nations, & sa fin » sera exterminée. « Cet éloge de chef, ou de commencement des nations ne peut certainement pas convenir aux Amalécites, qui étoient si modernes, puisque depuis Amalec ce n'étoit alors que la troisième génération qui vivoit. Ajoûtez à cela que Moïse ne reproche jamais aux Amalécites d'avoir attaqué les Israëlites leurs freres ; circonstance aggravante qu'il n'auroit pas omise, s'ils eussent été descendans d'Ésaü, &, en ce sens, freres des Israëlites.

Enfin, dans l'Écriture, on voit presque toujours les Amalécites, joints aux Chananéens & aux Philistins, & jamais aux Iduméens ; & lorsque Saül fit la guerre à Amalec, & qu'il l'extermina, les Iduméens ne se donnérent pas le moindre mouvement pour les secourir, ni pour les venger. Il est donc, si non certain, du moins vraisemblable que les Amalécites, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, étoient un peuple descendu de Chanaan, & dévoué à l'anathême, de même que les autres Amorrhéens, & fort différent des descendans d'Amalec, petit-fils d'Ésaü.

Pour revenir à Amalec, les Arabes le font pere d'une ancienne tribu d'Arabie, qui fut exterminée du tems de Saül, & qui ne contenoit que des Arabes qu'ils appellent purs, & dont les restes se sont mêlés avec la postérité de Joctan & d'Adnan, & sont devenus ainsi Mosarabes, ou Mostaarabes ; c'est-à-dire, mêlés avec des nations étrangéres.

Le fils d'Amalec fut *Ad*, prince célebre parmi les Arabes. Il commença des bâtimens superbes, & une Ville admirable, qui servit à sa demeure, & à celle des Géans de son tems. Quelques-uns le font fils d'Hus, & petit-fils d'Aram, fils de Sem. Quoiqu'il en soit, les Musulmans disent qu'*Ad* fut pere d'une tribu d'Arabes, nommés Adites, lesquels furent exterminés, pour n'avoir pas voulu écouter le le Patriarche Héber, qui leur prêchoit l'unité d'un Dieu. *Ad* eut deux fils, sçavoir Schédad & Schédid.

AMALEC [la Montagne d'], *Mons Amalec*, Ὄρος Ἀμαλήκ. (a) Cette montagne étoit située au

(a) Judic. c. 12. v. 15.

païs d'Éphraïm. On voyoit au sommet la ville de Pharathon, où Abdon, fils d'Illel, Juge d'Israël, fut enterré, l'an 1152 avant J. C.

AMALÉCITES, *Amalecitæ*, (*b*) peuples célebres dans l'Écriture Sainte, qui descendoient vraisemblablement, non d'Amalec, petit-fils d'Ésaü, mais d'Amalec, petit-fils de Noë. Les Amalécites demeurérent dans l'Arabie déserte, entre la mer Morte & la Mer rouge, ou entre Hévila & Sur, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre; car on ne peut pas assigner l'endroit précis de leur demeure. Il ne paroît pas qu'ils aient eu beaucoup de Villes. Peut-être même n'en avoient-ils qu'une, dont il est parlé au premier livre des Rois. Du reste, ils demeuroient dans des hameaux, dans des cavernes, ou sous des tentes.

Pendant que les Israëlites étoient campés dans le désert de Raphidim, les Amalécites vinrent les attaquer. Moïse dit à Josué: » Choisissez des hommes, allez » combattre contre les Amalécites. Pour moi, je me tiendrai » demain sur le haut de la colline, ayant en main la verge de » Dieu. « Josué fit ce que Moïse lui avoit dit, & il combattit contre les Amalécites. Cependant, Moïse, Aaron & Hur, montérent sur le haut de la colline. Lorsque Moïse tenoit les mains élevées, Israël étoit victorieux; mais, lorsqu'il les abaissoit un peu, Amalec avoit l'avantage. Toutefois, commes les mains de Moïse étoient lasses & appesanties, ils prirent une pierre, qu'ils mirent sous lui. Moïse s'y assit; & Aaron & Hur lui soûtenoient les mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi, Moïse tint constamment les mains élevées jusqu'au coucher du Soleil. Josué ayant donc défait les Amalécites, fit passer tout le peuple au fil de l'épée.

Alors, le Seigneur dit à Moïse: » Écrivez ceci dans le livre, afin » que ce soit un monument pour » l'avenir, & faites entendre à » Josué que j'effacerai entiérement la mémoire d'Amalec de » dessous le Ciel. « Moïse dressa un autel qu'il appella de ce nom: *Le Seigneur est ma gloire.* Et il ajoûta: » Parce que la main d'Amalec s'est élevée contre le » trône de Dieu même, le Seigneur fera la guerre à Amalec, » dans la suite de toutes les races. « Cet événement arriva, vers l'an 1487 avant l'Ére Chrétienne.

Sous le gouvernement des Juges, on voit les Amalécites servir comme de verges entre les mains du Seigneur, pour punir son peuple, qu'il leur livroit, quand il se retiroit de lui. Après que les Israëlites avoient semé, remarque l'Auteur du livre des Juges, les Madianites, les Amalécites & les autres peuples de l'Orient venoient sur leurs terres. Ils y dressoient leurs tentes, ruinoient tous

a) Exod. c. 17. v. 8. *& seq.* Judic. c. 3. v. 13. c. 6. v. 3. *& seq.* Reg. L. I. c. 15. v. 1. *& seq.* c. 30. v. 1. *& seq.*

les grains en herbes, jusqu'à l'entrée de Gaza, & ne laissoient aux Israëlites rien de tout ce qui étoit nécessaire à la vie, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Car, ils venoient avec tous leurs troupeaux & avec leurs tentes; & comme ils étoient une multitude innombrable d'hommes & de chameaux, semblable à un nuage de sauterelles, ils remplissoient tout & gâtoient tout par où ils passoient; ce qui humilioit extrêmement Israël.

L'an 1070 avant J. C. le Seigneur parlant à Saül, roi d'Israël, par la bouche de Samuël, lui dit: » J'ai rappellé en ma mémoire » tout ce qu'Amalec a fait à » Israël, & de quelle sorte il » s'opposa à lui, dans son chemin, » lorsqu'il sortoit de l'Égypte. » C'est pourquoi, marchez con» tre Amalec, taillez-le en pié» ces, & détruisez tout ce qui est » à lui. Ne lui pardonnez point. » Ne desirez rien de ce qui lui » appartient; mais tuez tout, de» puis l'homme jusqu'à la fem» me, jusqu'aux petits enfans, » & ceux qui sont encore à la » mamelle, jusqu'aux bœufs, aux » brebis, aux chameaux & aux » ânes. « Saül donna donc ses ordres au peuple, & quand il fut assemblé, il se trouva dans la revue qu'il en fit, deux cens mille hommes de pied, & dix mille hommes de la tribu de Juda. Il marcha ensuite jusqu'à la ville d'Amalec, & dressa des embuscades le long du torrent.

Il dit aux Cinéens: » Allez, re» tirez-vous; séparez-vous des » Amalécites, de peur que je ne » vous enveloppe avec eux; car » vous avez usé de miséricorde, » envers tous les enfans d'Israël, » lorsqu'ils revenoient de l'Égyp» te. « Les Cinéens se retirérent donc du milieu des Amalécites. Et Saül tailla en piéces ces peuples, depuis Hévila jusqu'à Sur, vis-à-vis de l'Égypte. Il prit vif Agag, roi des Amalécites, & fit passer tout le peuple au fil de l'épée. Cependant, Saül, avec le peuple, épargna Agag. Il réserva aussi ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux de brebis & de bœufs, dans les béliers, dans les meubles & les habits, & généralement tout ce qui étoit de plus beau. Ils ne voulurent point le perdre; mais ils tuérent, ou détruisirent tout ce qui se trouva de vil & de méprisable. Cependant, cette désobéissance de Saül irrita contre lui le Seigneur; & Agag fut tué par Samuël.

Tous les Amalécites ne périrent pas néanmoins dans cette guerre. En effet, quelques années après, une troupe d'Amalécites, ayant fait des courses du côté du midi, vint à Sicéleg, prit la ville, & y mit le feu. Ces peuples en avoient emmené les femmes captives, & tous ceux qu'ils y avoient trouvés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Parmi les prisonniers, étoient les deux femmes de David, Achinoam & Abigaïl. David informé de cette nouvelle, consulta le Seigneur, & sur sa réponse, il marcha aussi-tôt avec les six cens hommes qui l'accompagnoient. Ils vinrent au torrent de Besor, où quelques-uns d'en-

tr'eux s'arrêtérent, étant fatigués. David poursuivit donc les Amalécites avec quatre cens hommes seulement. Ceux-ci ayant trouvé, dans un champ, un Égyptien, le présentérent à David, & lui donnérent du pain à manger, & de l'eau à boire, avec une partie d'un cabas de figues, & deux paquets de raisins secs. L'Égyptien ayant mangé, reprit ses esprits, & revint à lui; car il y avoit déjà trois jours & trois nuits qu'il n'avoit, ni mangé de pain, ni bu d'eau.

David lui dit: » A qui es tu? » D'où viens tu? Et où vas tu? « Il lui répondit: » Je suis un esclave Égyptien, qui sers un Amalécite. Mon maître m'a laissé » là, parce que je tombai malade » avant hier. « David lui demanda s'il pourroit le mener à ces gens-là, l'Égyptien lui répondit: » Jurez-moi par le nom de Dieu » que vous ne me tuerez point, » & que vous ne me livrerez » point entre les mains de mon » maître, & je vous menerai où » ils sont: « David le lui jura. L'Égyptien l'ayant donc conduit, il trouva les Amalécites qui étoient couchés sur la terre, par toute la campagne, mangeant & buvant, & faisant une espèce de fête pour tout le butin & les dépouilles, qu'ils avoient prises sur les terres des Philistins & de Juda. David les chargea & les tailla en piéces, depuis ce soir là, jusqu'au soir du lendemain, & il ne s'en échappa aucun, hors quatre cens jeunes hommes, qui montoient sur des chameaux. David recouvra donc tout ce que les Amalécites avoient pris, & il délivra de leurs mains ses deux femmes. Voila à peu près l'époque, où se termine l'histoire des Amalécites.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (a) Ἀμαλθεῖα, nom d'une maison de campagne qu'avoit Atticus en Gréce. On croit qu'il l'avoit appellée ainsi, pour marquer que tout y abondoit. Car, on sçait que ce mot *Amalthée* se prend pour abondance; parce que, selon la fable, la chévre qui nourrit Jupiter de son lait, portoit le nom d'Amalthée, & que ce dieu, pour lui en témoigner sa reconnoissance, donna, à l'une de ses cornes, la vertu de fournir tout ce que l'on souhaiteroit.

Atticus avoit mis des inscriptions, en l'honneur de Cicéron, à Amalthée. Dans la lettre où Cicéron nous apprend cette circonstance, il prie son ami de lui écrire comment est faite son Amalthée, quels en sont les ornemens, & de lui en donner une description exacte, aussi bien que des vers & des histoires, qu'il y avoit fait graver, parce qu'il vouloit faire quelque chose de semblable à Arpinum.

AMALTHÉE [la Corne d'], *Cornu Amaltheæ*, κέρας Ἀμαλθείας. Ce nom fut donné à un païs, situé dans la Libye, vers les monts Cérauniens. *Voyez* Amalthée, nymphe de la Libye.

On prétend qu'il y eut un lieu

(a) Cicer. ad Attic. Lib. I. Epist. 12, 15.

du nom d'Amalthée, situé dans un bois, auprès de la ville d'Hipponium. Il y en a qui croyent que ce lieu étoit dans le païs des Bruttiens.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (a) Ἀμαλθεῖα, nymphe de la Libye, & d'une beauté singulière, selon Diodore de Sicile. Cet Auteur rapporte, d'après Thymœtès, qu'Ammon, roi d'une partie de la Libye, visitant son royaume, trouva cette Nymphe dans les plaines voisines des monts Cérauniens. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant, d'une beauté & d'une force admirables. Il laissa ensuite à Amalthée le gouvernement de cette province, qui avoit la figure d'une corne de bœuf, & qu'on appelloit pour cette raison la corne Hespérienne. Cette contrée étoit très-fertile, & produisoit non seulement des vignes, mais aussi toutes sortes d'arbres fruitiers. Amalthée ayant pris en main le gouvernement de cette province, lui donna le nom de Corne d'Amalthée; & on a depuis appellé de ce même nom, tous les païs fertiles.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (b) Ἀμαλθεῖα, princesse, qui étoit fille de Mélitte, roi de Créte. Elle eut soin, dit-on, de nourrir Jupiter, en lui donnant du lait de chévre. C'est pour cela qu'on prétendit qu'il avoit été nourri par une chévre. Mais, quand il seroit vrai que Jupiter auroit réellement été nourri du lait d'une chévre, comme Ægiste, qui en avoit tiré son nom, il n'y auroit rien d'extraordinaire, pour un enfant qu'on élevoit secrétement dans un lieu écarté, & dont on avoit si grand intérêt de dérober la connoissance à son pere; & il ne seroit pas nécessaire, pour cela, d'avoir recours à une prétendue Princesse, que l'on ne connoît point.

Amalthée fut ensuite placée parmi les astres, où elle forma le signe, qui porte son nom. C'est d'une des cornes de cette prétendue chévre, que les Grecs ont fait leur Corne d'abondance, quoiqu'ils disent quelquefois la même chose de celle du fleuve Achéloüs.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (c) Ἀμαλθεῖα, nom que l'on donnoit à la Sibylle de Cumes, fameuse dans l'antiquité par ses prophéties. Elle avoit composé neuf livres de prédictions, sur les choses à venir, qui concernoient l'Empire de Rome. S'étant adressée à Tarquin le Superbe, roi de Rome, elle les lui présenta, lui demandant trois cens écus d'or, de la monnoie de Philippe. Mais, le Roi refusa son présent. Indignée de ce refus, elle en brûla trois, en présence du Prince.

La Sibylle étant revenue, à quelques jours de-là, elle demanda

(a) Diod. Sicul. pag. 141. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 84.

(b) Suid. Tom. I. pag. 193. Diod. Sicul. pag. 233. Pauf. pag. 274, 451. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 343, 344.

(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 28.

pareille somme, pour les six qui restoient. Voyant qu'on la lui refusoit, elle en brûla encore trois. Cela étonna le Roi. Enfin, comme on voulut sçavoir ce qu'elle prétendoit avoir des trois derniers, elle exigea le même prix de trois cens piéces d'or. Tarquin consulta les Pontifes sur cette proposition; &, par leur avis, il paya ce que demandoit cette femme. Cela arriva vers l'an 219 de la fondation de Rome, & avant J. C. 535 ans.

Au reste, ces Livres furent en telle vénération dans cette Ville, qu'on créa deux Magistrats, qui n'avoient point d'autre fonction, que de les garder, & de les consulter dans les occasions, parce qu'ils contenoient les destinées de l'Empire. On ne les ouvroit que dans les pressantes nécessités de la République, pour y chercher la manière d'expier les prodiges, & de détourner les miséres publiques.

AMAM, *Amam*, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Juda. Elle fut adjugée à cette tribu, lors du partage fait par Josué.

AMAN, *Aman*, Ἀμὰν, (*b*) fils d'Amadatha, qui étoit de la race d'Agag. Le nom d'Aman est fameux dans les Livres saints. C'étoit, en effet, un favori des plus puissans qu'il y eût de son tems à la cour du roi Assuérus. Ce Prince le fit asseoir sur un trône, au-dessus de tous les Princes, qu'il avoit près de sa personne. Tous les serviteurs du Roi, qui étoient à la porte du palais, fléchissoient les genoux devant Aman, & l'adoroient, parce que le Roi le leur avoit commandé. Il n'y avoit que Mardochée, oncle de la reine Esther, qui ne fléchissoit point les genoux devant lui, & ne l'adoroit point.

Les serviteurs du Roi, qui commandoient à la porte du palais, lui dirent: » Pourquoi » n'obéissez-vous point au commandement du Roi, comme » tous les autres? « Après le lui avoir dit fort souvent, voyant qu'il ne vouloit point les écouter, ils en avertirent Aman, pour sçavoir s'il demeureroit toujours dans cette résolution, parce qu'il leur avoit dit qu'il étoit Juif. Aman ayant reçu cet avis, & ayant reconnu, par expérience, que Mardochée ne fléchissoit point les genoux devant lui, & ne l'adoroit point, entra dans une grande colère. Il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée, & ayant sçu qu'il étoit Juif, il résolut de perdre toute la nation des Juifs, qui étoient dans le royaume d'Assuérus.

La douzième année du regne d'Assuérus, au premier mois, appellé Nisan, le sort, qui, en Hébreu, se nommoit Goral, en Persan, Phur, fut jetté dans l'urne, devant Aman, pour sçavoir en quel mois, & en quel

(*a*) Josu. c. 15. v. 26.

(*b*) Esth. c. 3. v. 1, 2. *& seq.* c. 4. v. 1. *& seq.* c. 5. v. 1. *& seq.* c. 6. v. 1, 2, 3. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.*

jour, on devoit faire tuer toute la nation Juive; & le sort tomba sur le douzième mois, appellé Adar. Alors, Aman dit au roi Assuérus : » Il y a un peuple, » dispersé par toutes les provinces » du royaume, gens qui se séparent du reste des hommes, qui » ont des loix & des cérémonies » toutes nouvelles, & qui, de » plus, méprisent les ordonnances du Roi. Et vous sçavez » fort bien, qu'il est de l'intérêt » de votre royaume, de ne les » point souffrir, de peur que la » licence ne les rende encore » plus insolens. Ordonnez donc, » s'il vous plaît, que ce peuple » périsse, & je payerai, aux » trésoriers de votre épargne, » dix mille talens. «

Alors, le Roi tira de son doigt l'anneau, dont il avoit accoûtumé de se servir, & le donna à Aman, en lui disant : » Gardez pour vous » l'argent que vous m'offrez; & » pour ce qui est de ce peuple, » faites-en ce que vous voudrez.« Au premier mois, appellé Nisan, le treizième jour du même mois, on fit venir les secrétaires du Roi, & l'on écrivit au nom du roi Assuérus, en la manière qu'Aman l'avoit commandé, à tous les satrapes du Roi, aux Juges des provinces & des diverses nations, en autant de caractères & de langues, qu'il étoit nécessaire, pour que les lettres pussent être lues & entendues de chaque peuple; & elles furent scellées de l'anneau du Roi. On les envoya par les couriers du Roi, dans toutes les provinces, afin qu'on tuât, & qu'on exterminât tous les Juifs, depuis les plus jeunes jusqu'aux plus vieux, jusqu'aux femmes & aux petits enfans, en un même jour; c'est-à-dire, le treizième jour du douzième mois, appellé Adar, & qu'on pillât tous leurs biens. Les couriers, envoyés par le Roi, alloient en grande hâte de tous côtés, pour exécuter ses ordres. Aussi-tôt, cet édit fut affiché dans Suse; &, pendant que le Roi & Aman faisoient festin, tous les Juifs, qui étoient dans la Ville, fondoient en larmes.

Mardochée, ayant appris ceci, déchira ses vêtemens, se revêtit d'un sac, & se couvrit la tête de cendres; &, jettant de grands cris au milieu de la place de la Ville, il faisoit éclater l'amertume de son cœur. Il vint donc, en se lamentant, jusqu'à la porte du palais; car, il n'étoit pas permis d'entrer, revêtu d'un sac, dans le palais du Roi. Dans toutes les provinces & les villes, & dans tous les lieux, où ce cruel édit du Roi avoit été envoyé, les Juifs faisoient paroître une extrême affliction, par les jeûnes, les cris & les larmes, plusieurs se servant de sac & de cendres, au lieu de lit. En même-tems, les filles d'Esther & ses eunuques vinrent lui en apporter la nouvelle. Cette Princesse fut consternée en l'apprenant. Elle envoya un habit à Mardochée, afin qu'il le mît, au lieu du sac dont il étoit revêtu; mais, il ne voulut point le recevoir. Elle appella donc Achach, eunuque, que le

Roi lui avoit donné, pour la servir, & lui commanda d'aller trouver Mardochée, & de sçavoir de lui, pourquoi il faisoit tout cela. Achach alla vers Mardochée, qui étoit dans la place de la Ville, devant la porte du palais. Mardochée lui découvrit tout ce qui étoit arrivé, & de quelle sorte Aman avoit promis de mettre beaucoup d'argent dans les trésors du Roi, pour obtenir le massacre des Juifs. Il lui donna aussi une copie de l'édit, qui étoit affiché dans Suse, pour la ruine des Juifs, le chargeant de la faire voir à la Reine, & de l'avertir d'aller trouver le Roi, afin d'intercéder pour son peuple. Achach s'en étant retourné, rapporta à Esther, tout ce que Mardochée lui avoit dit.

Cette Princesse, le troisième jour, se revêtit de ses habits royaux; &, s'étant rendue à l'appartement du Roi, elle s'arrêta dans la salle la plus proche de la chambre de ce Prince. Il étoit assis sur son trône, dans le fond de sa chambre, vis-à-vis la porte même de la chambre. Il apperçut la reine Esther; elle plut à ses yeux, & il étendit vers elle le sceptre d'or, qu'il avoit à la main. Esther s'approchant, baisa le bout du sceptre d'or. Et le Roi lui dit: » Que » voulez-vous, reine Esther? Que » demandez-vous? Quand vous » me demanderiez la moitié de » mon royaume, je vous la » donnerois. « Esther lui répondit: » Je supplie le Roi de ve- » nir, s'il lui plaît, aujourd'hui, » accompagné d'Aman, au festin, » que je lui ai préparé. Qu'on » appelle Aman, dit le Roi aussi- » tôt, afin qu'il obéisse à la vo- » lonté de la Reine. « Le Roi & Aman vinrent donc au festin, que la Reine avoit préparé.

Le Roi lui dit, après avoir bu beaucoup de vin: » Que desirez- » vous que je vous donne, & » que me demandez-vous? » Quand vous me demanderiez » la moitié de mon royaume, » je vous la donnerois. « Esther lui répondit: » La demande & » la priere que j'ai à vous faire, » c'est que si j'ai trouvé grace de- » vant le Roi, & qu'il lui plaise » de m'accorder ce que je de- » mande, & de faire ce que je » desire, le Roi vienne encore, » & Aman avec lui, au festin, » que je leur préparerai; & » demain, je déclarerai au Roi » ce que je souhaite. «

Aman sortit donc ce jour-là fort content, & plein de joie; & ayant vu que Mardochée, qui étoit assis devant la porte du palais, non seulement, ne s'étoit pas levé, pour lui faire honneur, mais, ne s'étoit pas même remué de la place, où il étoit, il en conçut une grande indignation. Il dissimula la colère, où il étoit. Il retourna chez lui, & fit assembler ses amis, avec sa femme Zarès. Il leur représenta quels étoient la grandeur de ses richesses, le grand nombre de ses enfans, & cette haute gloire, où le Roi l'avoit élevé au-dessus de tous les Grands de sa cour. Et il ajoûta: » La » reine Esther n'en a point aussi

» invité d'autre que moi, pour » être du festin, qu'elle a fait » au Roi, & je dois encore de- » main manger chez elle, avec » le Roi. Mais, quoique j'aie » tous ces avantages, je croirai » n'avoir rien, tant que je verrai » le juif Mardochée, demeurer » assis devant la porte du palais » du Roi. « Zarès, sa femme, & tous ses amis, lui répondirent : » Commandez qu'on dresse une » potence, fort élevée, qui ait » cinquante coudées de haut. » Dites au Roi, demain au ma- » tin, qu'il y fasse pendre Mar- » dochée ; & vous irez ainsi, » plein de joie, au festin, avec » le Roi. « Ce conseil plut à Aman. Il commanda donc qu'on préparât cette haute potence.

Le roi Assuérus passa cette nuit-là sans dormir ; & il commanda qu'on lui apportât les Histoires & les Annales des années précédentes. Lorsqu'on les lisoit devant lui, on tomba sur l'endroit, où il étoit écrit de quelle sorte Mardochée avoit donné avis de la conspiration de Bagathan & de Tharès, eunuques, qui avoient voulu assassiner le roi Assuérus. Le Roi ayant entendu cela, dit : » Quel honneur & quelle récom- » pense Mardochée a-t-il reçus, » pour cette fidélité qu'il m'a té- » moignée ? « Ses serviteurs & ses officiers répondirent qu'il n'en avoit point reçu. Le Roi ajoûta en même-tems : » Qui est - là » dans l'anti-chambre ? « On lui répondit que c'étoit Aman. Le Roi dit qu'on le fît entrer. Aman étant entré, le Roi lui dit : » Que » doit-on faire pour honorer un » homme, que le Roi desire de » combler d'honneur ? « Aman dit en son cœur : *A qui le Roi voudroit-il faire plus d'honneur qu'à moi ?* Il répondit en conséquence au Roi : » Il faut que » l'homme, que le Roi veut » honorer, soit revêtu des habits » royaux, qu'il soit monté sur » le même cheval, que le Roi » a accoûtumé de monter, & » qu'il ait sur sa tête, le diadê- » me Royal. Il faut de plus, que » ce soit un, ou même le pre- » mier des Princes & des Grands » de la cour du Roi, qui revête » des habits royaux cet homme, » que le Roi veut honorer, & » qui le fasse monter sur le cheval » du Roi ; qu'il tienne son cheval » par les rênes ; & que, mar- » chant devant lui par la place » de la Ville, il crie : *C'est ainsi* » *que sera honoré, celui qu'il* « *plaira au Roi d'honorer.* « Le Roi lui répondit : » Hâtez-vous ; » prenez la robe & le cheval ; » & tout ce que vous avez dit, » faites-le à Mardochée, Juif, qui » est devant la porte du palais. » Prenez bien garde de ne rien » oublier de tout ce que vous » venez de dire. «

Aman prit donc la robe Royale & le cheval. Il revêtit Mardochée de la robe, dans la place de la Ville, & lui fit monter le cheval. Puis, il marcha devant lui, en criant : *C'est ainsi que doit être honoré, celui qu'il plaira au Roi d'honorer.* Mardochée revint aussi-tôt à la porte du palais ; & Aman s'en retourna chez lui en

grande hâte, tout affligé & ayant la tête couverte. Il raconta à Zarès, sa femme, & à ses amis, tout ce qui lui étoit arrivé. Les Sages, dont il prenoit conseil, & sa femme, lui répondirent : » Si » ce Mardochée, devant lequel » vous avez commencé de tom- » ber, est de la race des Juifs, » vous ne pourrez lui résister ; » mais, vous tomberez devant » lui. « Lorsqu'ils lui parloient encore, les eunuques du Roi survinrent, & l'obligérent de venir promptement au festin, que la Reine avoit préparé.

Le Roi vint donc, & Aman avec lui, pour boire & manger avec la Reine. Assuérus, dans la chaleur du vin, lui dit encore ce second jour : » Que me deman- » dez-vous, Esther, & que de- » sirez-vous que je fasse ? Quand » vous demanderiez la moitié de » mon royaume, je vous la don- » nerois. « Esther lui répondit : » O Roi, si j'ai trouvé grace » devant vous, je vous conju- » re de m'accorder, s'il vous » plaît, ma propre vie, & celle » de mon peuple, pour lequel » j'implore votre clémence. Car, » nous avons été livrés, moi & » mon peuple, pour être foulés » aux pieds, & pour être égor- » gés & exterminés. Et plût à » Dieu qu'on nous vendît, hom- » mes & femmes, comme des » esclaves ; ce mal seroit suppor- » table ; & je me contenterois de » gémir dans le silence. Mais, » maintenant, nous avons un en- » nemi, dont la cruauté retombe » sur le Roi même. « Le roi Assuérus lui demanda, qui étoit celui-là, & qui étoit assez puissant, pour oser faire ce qu'elle disoit. Esther lui répondit : » C'est » Aman, que vous voyez, qui » est notre cruel adversaire, & » notre ennemi mortel. « Aman, entendant cela, demeura tout interdit, ne pouvant supporter les regards, ni du Roi, ni de la Reine.

Le Roi, en même-tems, se leva tout en colère, & étant sorti du lieu du festin, il entra dans le jardin du palais, qui étoit planté d'arbres. Aman se leva aussi de table, pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie, parce qu'il avoit bien vu que le Roi étoit résolu de le perdre. Assuérus étant revenu du jardin, & étant rentré dans le lieu du festin, trouva qu'Aman s'étoit jetté sur le lit, où étoit Esther ; & il dit : » Comment, il veut même » faire violence à la Reine, en » ma présence, & dans ma mai- » son ? « A peine cette parole étoit-elle sortie de la bouche du Roi, qu'on couvrit le visage à Aman. Alors, Harbona, l'un des eunuques, qui servoient le Roi, lui dit qu'il y avoit, dans la maison d'Aman, une potence de cinquante coudées de haut, qu'il avoit fait préparer pour Mardochée. Le Roi ordonna qu'Aman y fût pendu. On exécuta la chose sur le champ.

Le même jour, le roi Assuérus donna à la Reine, la maison d'Aman, & à Mardochée les emplois & la dignité, que ce favori possédoit. On fit aussi

mourir les dix enfans d'Aman. Le Roi donna un édit, en faveur des Juifs, qui révoquoit le premier, & qui leur permettoit de tirer vengeance de leurs ennemis. Cela arriva 504 ans avant J. C.

AMANA, *Amana*, (a) montagne dont il est parlé dans le Cantique des Cantiques. Il y en a qui croient que c'est le mont Amanus, dans la Cilicie. Saint Jérôme & les Rabbins étendent la terre d'Israël jusqu'à cette montagne, du côté du nord. Il est vrai que, du tems de Salomon, la domination des Hébreux s'avançoit jusques-là.

AMANA, *Amana*, montagne au de-là du Jourdain, dans la tribu de Manassé. Elle étoit à trois lieues du lac Moron, & avoit trois lieues de circuit par le pied, où l'on voyoit un beau vignoble. Mais le haut étoit toujours couvert de neige; ce qui lui avoit fait donner, par les Arabes, le nom de Gébel Chaïque; c'est-à-dire, Mont Vieillard, à cause de la blancheur de son sommet. Quelques-uns croient que c'est le mont Amana, dont parle l'Épouse du Cantique. On remarque que ni Josephe, ni S. Jérôme, ni Eusébe, n'ont connu cette montagne du moins, n'en parlent-ils pas, sous le nom d'Amana.

AMANDIER [la fable de l']. Il faut consulter l'article d'Agdistis, où elle est rapportée.

(b) L'Amandier est une espèce d'arbre, dont il est parlé assez souvent dans l'Écriture. Les Hébreux l'appellent Schaked, d'une racine qui signifie *veiller*, parce que l'Amandier est un des premiers arbres qui fleurissent au printems. Le Seigneur voulant montrer à Jérémie qu'il étoit tout prêt à faire éclater sa colère contre son peuple, lui montra une branche d'Amandier.

La verge d'Aaron, qui poussa des fleurs & des fruits dans le désert, étoit aussi de bois d'Amandier. L'auteur de l'Ecclésiaste, pour marquer d'une manière énigmatique, que les cheveux du vieillard blanchiront, dit que l'Amandier fleurira. Cet arbre pousse des fleurs blanches, & de fort bonne heure, ainsi que nous venons de l'observer.

AMANDUS, *Amandus*, (c) l'un des chefs des Bagaudes, peuples Gaulois. Du tems de l'Empereur Dioclétien, ils se soulevérent de nouveau; car ils l'avoient déjà fait auparavant. Amandus & Ælianus, qui étoient, sans doute, de quelque considération parmi eux, prirent le titre de Rois.

AMANS [les], *Amatores*, Ἐρασταὶ. (d) On appelloit ainsi à Sparte des personnes qui commençoient à s'attacher aux jeunes Spartiates, quand ils étoient parvenus à l'âge de 12 ans. Les Amans choisissoient pour cela ceux qui étoient les mieux faits, & qui excelloient sur tous les au-

(a) Cantic. c. 4. v. 8.
(b) Numer. c. 17. v. 8. Ecclef. c. 12. v. 5. Jerem. c. 1. v. 11.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 146.
(d) Plut. Tom. I. pag. 50, 51. Strab. pag. 483, 484.

tres, & les suivoient en tous lieux. C'étoit, au reste, un amour d'esprit, comme celui que Socrate avoit pour Alcibiade. Xénophon écrit que ces Amoureux vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ses enfans, & un frere avec ses freres. » Je sçai » pourtant bien, ajoûte-t-il, que » beaucoup de gens n'en veulent » rien croire, & je n'en suis pas » surpris; car l'amour vicieux des » garçons est si général, qu'il est » même autorisé par les loix dans » plusieurs Villes. « Ce sage Écrivain impute, à la débauche des autres peuples, le refus qu'ils faisoient de croire la sagesse & la vertu des Lacédémoniens sur cet amour des garçons; & ce jugement est très-remarquable.

Cette sorte d'amour étoit si bien reçue & si approuvée chez les Lacédémoniens, que même les plus honnêtes femmes aimoient les filles. Mais, cet amour n'engendroit aucune jalousie; au contraire, il faisoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux, qui ne pensoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la personne aimée plus vertueuse & plus aimable.

Les Amans participoient à la bonne & à la mauvaise réputation de ceux qu'ils aimoient; car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens. On les louoit, si les enfans étoient vertueux; s'ils étoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux, qui n'avoient pas choisi quelqu'un qu'ils pussent aimer; & sur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui se pratiquoit en Crète, trouvant sans doute cet exemple là trop dangereux. Afin qu'on juge mieux de sa prudence sur cet article, voici ce que Strabon écrit de cette coûtume des Crétois, d'après Héraclide de Pont.

Celui qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon, disoit, à ses amis, trois ou quatre jours auparavant, qu'il avoit résolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une chose très-honteuse de cacher ce jeune garçon, ou de l'empêcher de sortir à son ordinaire; car ils pensoient que cela l'auroit deshonoré, comme s'ils eussent avoué par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que son Amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlévement venu, si cet Amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils lui résistoient seulement pour la forme, & le suivoient en résistant, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoûtumé de manger. Mais s'il étoit d'une condition au-dessous de la sienne, ils le lui arrachoient. Le ravisseur, après avoir fait de beaux présens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ses amis qui l'avoient accompagné, le gardoit là deux mois avec eux; & après avoir passé ces deux mois à la chasse & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la Ville.

L'Amant faisoit des présens magnifiques au jeune garçon, & entr'autres choses, il lui donnoit

un habit de guerre, un gobelet, & un bœuf. Le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faisoit un festin à tous ceux qui l'avoient suivi, & déclaroit si son ravisseur lui avoit été agréable ou désagréable; car si le ravisseur en avoit mal usé avec lui, la loi permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainsi enlevés, étoient les plus estimés, avoient les premières places dans toutes les assemblées, portoient l'habit de guerre, que leur Amant leur avoit donné, & étoient appellés proprement *Cléinoi*; c'est-à-dire, illustres. On ne choisissoit pas les plus beaux, pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modestes.

AMANTIAINS, *Amantiani*, (*a*) peuples de Macédoine, ou pour parler plus juste, de l'Illyrie, regardée par quelques-uns comme une partie de cette contrée, & qui a été appellée depuis la nouvelle Épire. Ces peuples, selon Pline, étoient libres. Ils furent du nombre de ceux qui députérent vers César, pour l'assurer qu'ils étoient prêts à exécuter ses ordres. Leur Ville, que Ptolémée place dans l'Orestide, se nommoit Amantie. Elle a été Épiscopale. Et son évêque Eulalius souscrivit au concile de Sardes.

AMANTIE, *Amantia*, (*b*) ville de Macédoine, dont les habitans sont connus sous le nom d'Amantiains. *Voyez* Amantiains.

AMANUS [le Mont], *Mons Amanus*, ὄρος Ἀμανὸν, (*c*) montagne de l'Asie mineure, coupée d'un côté par le Taurus, & de l'autre par l'Antitaurus. Cette montagne s'étendoit jusqu'à l'Euphrate & jusqu'à Mélitène, à l'endroit où la Commagène s'avançoit jusqu'à la Cappadoce. Elle recevoit les monts qui sont au de-là de l'Euphrate, & contigus au Taurus & à l'Antitaurus. La hauteur & la largeur du Mont Amanus alloit en augmentant, ainsi que sa division en plusieurs parties. Comme il s'allongeoit de la Cataonie au couchant, & au midi vers la mer de Syrie & celle de Cilicie, il renfermoit, dans cet espace, tout le golfe d'Issus avec les campagnes de la Cilicie, situées vers le Taurus. Ce fut au Mont Amanus que Scipion prit le titre d'*Imperator*.

AMANUS, *Amanus*, (*d*) Ἀμανός, divinité des Perses & des Cappadociens. D'autres lisent Omanus. On ne sçait dans quel genre on doit mettre cette divinité, ainsi que celle d'Anandratus. Il y en a qui croyent que ce furent des dieux naturels, parce que les Perses n'en admirent point d'autres d'abord. Leurs premières divinités en effet étoient le Feu, le Soleil, la Lune, l'Eau & la Terre. Ils ne connoissoient point anciennement les dieux animés. Ainsi

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV. c. 10. Cæs. de Bell. Civil. pag. 590.
(*b*) Cicer. Philip. 11. c. 309.
(*c*) Strab. pag. 521, 535. Cæs. de Bell. Civil. pag. 609. Plut. T. I. p. 913.
(*d*) Strab. pag. 512. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 11. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 42.

les plus sçavans Mythologues ont cru qu'Omanus étoit le Soleil, comme Anaïtis, la Lune.

Cependant, Gérard Vossius n'est pas de leur avis. Omanus, selon lui, est toujours joint par Strabon avec Anaïtis, qui est indubitablement Vénus, ou Diane. Ainsi, ce dieu, poursuit-il, n'est pas le Soleil, que les Perses honoroient sous le nom de Mithras, mais le symbole de ce dieu; c'est-à-dire, le Feu perpétuel, que les Perses entretenoient avec tant de soin dans leurs Pyrées, comme la véritable représentation du Soleil, qui est le Feu par excellence.

Mais, n'en déplaise à ce Sçavant, sa remarque n'est pas juste, elle prouve au contraire que si Anaïtis est Diane, ou la Lune, comme elle l'est en effet, Omanus doit être le Soleil, qui peut-être portoit ce nom, ainsi que celui de Mithras, chez les anciens Perses, ou plutôt chez les Cappadociens, qui en avoient tiré presque tous les dogmes de leur religion. J'ajoûte chez les Cappadociens; car Strabon confond les dieux de ces peuples.

Mais, toutes réflexions faites, comme nous ne connoissons Amanus & Anandratus que par Strabon, & que cet Auteur dit seulement qu'ils étoient des Génies chez les Perses, il est inutile de faire à ce sujet des recherches, & de débiter des conjectures qui ne seroient appuyées d'aucun fondement. On dit que tous les jours les Mages alloient dans le temple d'Amanus, chanter leurs hymnes, pendant une heure devant le Feu sacré, tenant de la verveine en main, & la tête couronnée de tiares, dont les bandelettes leur tomboient sur les joues.

Le même Strabon rapporte que les Perses, pour éterniser la mémoire d'une victoire qu'ils avoient remportée, élevérent un monceau de terre sur une pierre, dont ils formérent une petite montagne qu'ils environnérent de murailles, & bâtirent dans l'enceinte un temple qu'ils consacrérent à la déesse Anaïtis, & aux dieux Amanus & Anandratus, & établirent en leur honneur une fête appellée Saca, qui se célebre encore parmi ceux qui habitent le païs de Zéla.

AMARACUS, *Amaracus*, (*a*) jeune homme qui étoit au service de Cynaras. Il fut tellement affligé d'avoir répandu un parfum précieux, qu'il portoit dans un vase, qu'il en mourut de désespoir. Il fut changé en cette plante, à laquelle les Latins ont donné son nom, & que nous appellons Marjolaine. Pline parle des diverses vertus de cette plante.

AMARIAS, *Amarias*, Ἀμαρία, (*b*) fils aîné de Mérajoth, appellé ailleurs Azarias, & pere du grand-prêtre Achitob. Amarias fut grand-prêtre du tems des Juges. On ne peut point fixer les années de son Pontificat. Son nom se trouve dans les Paralipomènes. Et s'il a exercé la souveraine sa-

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 697.

(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 7. 11.

crificature, il semble qu'on le doit mettre avant Héli, auquel succéda Achitob, que les Paralipomènes mettent immédiatement après Amarias.

AMARIAS, *Amarias*, Ἀμαρεία, (*a*) de la race sacerdotale. Au retour de la captivité de Babylone, il se trouva du nombre de ceux qui avoient pris des femmes étrangères, qui consentirent à s'en séparer, & qui offrirent un bélier du troupeau pour leur péché.

AMARIAS, *Amarias*, Ἀμαρίας, (*b*) l'un des ancêtres du prophéte Sophonie, fut pere de Godolias.

Il y eut aussi, du nom d'Amarias, un Lévite qui étoit fils d'Esron.

AMARTE, *Amartus*, Ἀμαρτὸς, (*c*) ville de Gréce. Sa position n'est pas connue. Homère en parle dans son hymne sur Apollon, & la qualifie *Herbidum*; c'est-à-dire, qu'il y avoit de beaux herbages.

AMARYLLIS, *Amaryllis*, nom d'une bergere, dont Virgile parle souvent dans ses éclogues. Ce mot vient du Grec ἀμάρα, *aquæductus*, aquéduc, rigole, canal, tels que ceux qu'on pratique dans les champs, soit pour y amener des eaux, soit pour les en faire sortir, quand cela est nécessaire.

AMARYNCÉE, *Amaryncеus*, Ἀμαρυγκεὺς, (*d*) étoit fils de Pyttius, & Thessalien de nation. Augée l'ayant attiré en Élide, partagea son autorité avec lui. Selon Homère, il étoit roi des Épéens, du tems de Nestor. Lorsque les Epéens célébrérent les funérailles de ce Roi, les Princes, ses fils, proposérent des prix, où Nestor se distingua beaucoup. Car il ne se trouva point d'homme qui lui fût égal, ni parmi les Épéens, ni parmi les Pyliens, ni même parmi les Étoliens, qui étoient cependant fort belliqueux. Il vainquit au combat du Ceste Clytoméde, fils d'Énops. Il terrassa, à la lutte, Ancée de Pleuron, qui osa accepter son défi. A la course, il passa de bien loin Iphiclus, qui fut le meilleur coureur de son siécle; & à lancer le javelot, il vainquit Polydore & Phylée. Il est vrai qu'à la course des chars il fut vaincu par les fils d'Actor; mais aussi ils coururent contre lui avec avantage. Car voyant que le prix étoit très-considérable, & qu'il alloit le remporter, ils foulérent aux pieds toute sorte de considérations, & se mirent tous deux contre lui; l'un tenoit les rênes, & l'autre animoit & pressoit les chevaux. Voilà comme les Anciens honoroient les funérailles des Princes, ainsi que celles des Héros. Diorès, commandant d'une flotte de dix voiles, étoit un des fils d'Amaryncée.

AMARYNTHIA, *Amarynthia*, Ἀμαρυνθία, (*e*) surnom

(*a*) Esdr. L. I. c. 10. v. 42.
(*b*) Sophon. c. 1. v. 1.
(*c*) Homer. Hymn. in Apoll. v. 243.
(*d*) Pauf. p. 289, 291. Homer. Iliad. L. XXIII. v. 630. *& seq.*
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 150. Pauf. pag. 59.

donné à Diane. On dit que ce ſurnom lui venoit d'un lieu, où on lui rendoit des honneurs. Les uns placent ce lieu dans l'iſle d'Eubée; d'autres dans la Theſſalie. Le premier ſentiment eſt plus fondé, étant appuyé de l'autorité de Pauſanias, qui met, en effet, une ville du nom d'Amarynthus dans l'iſle d'Eubée. Il y en a qui liſent Amaruſia, ou Amaryſia, ou même Amarynthis. *Voyez* l'article qui ſuit.

AMARYNTHIS [Diane], *Diana Amarynthis*. (*a*) Elle avoit pris ce nom d'Amarynthus, ville d'Eubée. On célébroit, tous les ans, à Érétrie, autre ville du païs, une fête ſolemnelle en l'honneur de Diane Amarynthis. Non ſeulement les habitans d'Érétrie, mais encore ceux de Caryſtie y aſſiſtoient.

AMARYNTHUS, *Amarynthus*, Ἀμαρυνθος. (*b*) ville, ou plutôt bourgade de l'iſle d'Eubée. On y honoroit Diane Amaryſia; ce qui n'empêchoit pas que les Athéniens ne célébraſſent ſa fête avec autant de ſolemnité que les habitans d'Amarynthus. Il y a bien de l'apparence que le nom d'Amaryſia avoit paſſé de-là à Athmonie de la tribu Cécropide dans l'Attique.

Strabon aſſure qu'Amarynthus n'étoit qu'à ſept ſtades des murs d'Érétrie, & qu'une colomne qu'on avoit dédiée dans le temple de Diane Amaryſia, étoit une preuve inconteſtable de la puiſſance dont les Érétriens avoient joui anciennement. On y liſoit en effet qu'ils avoient conduit en pompe trois mille hommes de pied, peſamment armés, avec ſix cens chevaux, & ſoixante chariots.

(*c*) Le même Strabon parle d'un fleuve du Péloponnèſe qu'on appelloit Amarynthus. Suivant d'habiles gens, il ſervoit de bornes à l'Arcadie.

AMASA, *Amaſa*, Ἀμεσσα, (*d*) étoit fils d'un homme de Jeſraël, appellé Jétra, qui avoit épouſé Abigaïl, fille de Naas, & ſœur de Sarvia, mere de Joab. Abſalom, durant ſa révolte contre David, mit Amaſa à la tête de ſes troupes. Ce fut lui qui livra la bataille à Joab, général de l'armée de David, & qui la perdit, l'an du monde 2981. Après la défaite du parti d'Abſalom, David offrit à Amaſa le pardon de ſa faute, en haine de Joab, qui avoit tué Abſalom, & lui promit même de lui donner le commandement général de ſon armée, en la place de Joab, qui lui étoit devenu inſupportable par ſon inſolence. Après la révolte de Séba, fils de Bochri, David dit à Amaſa de raſſembler tout Juda, & de marcher à leur tête contre Séba.

Amaſa partit auſſi-tôt pour aſſembler ceux de Juda; mais il ne vint pas dans le tems que le Roi lui avoit marqué. David dit donc à Abiſaï: » Séba, fils de » Bochri, nous va maintenant,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 38.
(*b*) Pauſ. pag. 59, 60. Strab. p. 448.
(*c*) Strab. pag. 357.

(*d*) Reg. L. II. c. 17. v. 25. c. 19. v. 13. c. 20. v. 4. & *ſeq.*

» plus faire de mal que ne nous en » a fait Absalom. C'est pourquoi » prenez avec vous ce que j'ai ici » de troupes, & poursuivez-le, » de peur qu'il ne se rende maî- » tre de quelques places fortes, & » qu'il ne nous échappe. « Il partit donc de Jérusalem, accompagné des gens de Joab, des Céréthiens, des Phéléthiens, & de tous les plus vaillans hommes, afin de poursuivre Séba, fils de Bochri. Lorsqu'ils furent près de la grande pierre, située à Gabaon, Amasa vint se joindre à eux. Joab étoit revêtu d'un habillement étroit, qui lui étoit juste sur le corps, & par-dessus il avoit son épée, pendue au côté, dans un fourreau, fait de telle sorte qu'on pouvoit la tirer, & en frapper en un moment.

Joab, en marchant, la fit tomber. Puis l'ayant ramassée, il dit à Amasa : *bon jour, mon frere ;* & il prit de sa main droite le menton d'Amasa, pour le baiser. Comme Amasa ne prenoit pas garde à l'épée qu'avoit Joab, celui-ci l'en frappa dans le côté. Les entrailles aussi-tôt lui sortirent hors du corps ; & sans qu'il fût besoin d'un second coup, il tomba mort. Joab & Abisaï, son frere, continuérent à poursuivre Séba, fils de Bochri. Quelqu'un des gens de Joab se tenant près d'Amasa, disoit : » Voilà celui qui vouloit » être général des armées de Da- » vid, au lieu de Joab. « Cependant, Amasa tout couvert de sang, étoit étendu au milieu du chemin. Mais, cet homme voyant que tout le peuple s'arrêtoit pour le voir, le tira hors du chemin dans un champ, & le couvrit d'un manteau, afin que ceux qui passoient ne s'arrêtassent plus, à cause de lui. Amasa mourut l'an 1019 avant J. C.

AMASA, *Amasa*, Ἀμασίας, (*a*) fils d'Adali. Comme on vouloit faire entrer, dans Samarie, les captifs, pris dans le royaume de Juda, sous le regne d'Achaz, Amasa fut un des principaux qui se présentérent devant ceux qui venoient du combat, & qui leur dirent : » Vous ne ferez point » entrer ici vos captifs, de peur » que nous ne péchions contre le » Seigneur. Pourquoi voulez- » vous ajoûter de nouveaux pé- » chés à ceux que nous avons » déjà commis, & mettre le com- » ble à nos anciens crimes ? Car » ce péché est grand, & le Sei- » gneur feroit tomber, sur Israël, » les plus redoutables effets de sa » fureur. « Cette armée renvoya donc les captifs & le butin en présence des principaux & de toute la multitude.

AMASAI, *Amasai*, Ἀμασαί, (*b*) fils aîné d'Elcana. Il avoit deux freres, dont l'un portoit le nom de son pere. L'autre s'appelloit Achimoth.

AMASAI, *Amasai*, Ἀμασαί, (*c*) de la race de Lévi, fut contemporain du roi David. Pendant que ce Prince, fuyant Saül, étoit

(*a*) Paral. L. II. c. 28. v. 12. *& seq.*
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 25.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 17, 18.

retiré dans une forteresse, plusieurs de la tribu de Benjamin, & de la tribu de Juda, vinrent l'y trouver. David étant sorti au-devant d'eux, leur dit : » Si vous » venez avec un esprit de paix, » pour me secourir, je ne veux » avoir qu'un même cœur avec » vous ; mais, si vous venez de la » part de mes ennemis, pour me » surprendre, quoique je n'aie » fait aucun mal, que le Dieu de » nos peres en soit le témoin & » le juge. «

Alors l'esprit de Dieu se saisit d'Amasaï, qui étoit le premier entre trente autres, & il lui répondit : » Nous sommes à vous, » ô David ! & nous ne nous séparerons jamais de vous, ô » fils d'Isaï ! La paix, oui la paix » sera avec vous ; & elle sera » aussi avec ceux qui prennent » votre défense ; car votre Dieu » vous a pris en sa protection. « David les reçut donc avec joie & leur donna commandement dans ses troupes.

AMASÈNE, *Amasenus*, (*a*) rivière de Sicile dans le voisinage du mont Etna. Ovide, qui en fait mention dans ses métamorphoses, dit qu'elle est quelquefois à sec ; ce qui arrive lorsque les sources viennent elles-mêmes à tarir. On croit qu'il faudroit lire Aménane avec Strabon, qui fait couler cette rivière à Catane. Dans ce cas, ce doit être la même chose que l'Améliane d'Étienne de Byzance, selon Fazel. C'est aujourd'hui l'Indicello.

AMASÈNE, *Amasenus*, (*b*) rivière d'Italie, qui se rendoit dans la mer Tyrrhène, vers le cap Circée. C'est aujourd'hui la Toppia, selon les uns, & l'Évola, selon d'autres.

M. Baudrand met encore, dans l'Italie, une autre rivière du nom d'Amasène. On pense que c'est celle qui coule à l'orient de Véroli, & se jette dans le Sacco.

AMASIAS, *Amasias*, Ἀμασίας, (*c*) fils de Joas, roi de Juda & de Joadan. Il succéda à son pere, la seconde année du regne de Joas, roi d'Israël ; c'est-à-dire, l'an 835 avant J. C. Amasias avoit alors 25 ans, & il en régna 29 à Jérusalem.

Ce Prince fit le bien en la présence du Seigneur ; mais non pas d'un cœur parfait. Lorsqu'il vit son Empire affermi, il fit mourir les serviteurs qui avoient tué le Roi, son pere. Cependant, il ne fit point mourir leurs enfans, selon ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse, où le Seigneur fait cette ordonnance : » Vous » ne ferez point mourir les peres » pour les enfans, ni les enfans » pour les peres ; nul ne mourra » que pour son propre péché. « Amasias assembla donc tout Juda. Il distribua ses sujets par familles, & leur donna des Tribuns & des Centeniers, dans toute l'étendue de Juda & de Benjamin. Dans le

(*a*) Ovid. Metam. L. XV. v. 279. Strab. pag. 240.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 685.
(*c*) Reg. L. IV. c. 14. v. 1. *&* *seq.* Paral. L. II. c. 24. v. 27. c. 25. v. 1. *&* *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 351. *&* *suiv.*

dénombrement qu'il en fit, depuis l'âge de 20 ans & au-dessus, il trouva trois cens mille jeunes hommes, qui pouvoient aller à la guerre, & porter la lance & le bouclier. Il prit aussi à sa solde cent mille hommes forts & robustes du royaume d'Israël, pour lesquels il donna cent talens d'argent.

Alors, un Prophéte le vint trouver, & lui dit : » O Roi ! ne » souffrez point que l'armée d'Israël marche avec vous ; car » Dieu n'est point avec Israël, » ni avec les enfans d'Éphraïm. » Que si vous les retenez, vous » imaginant que le succès de la » guerre dépende de la force de » l'armée, allez, agissez avec » valeur ; mais comptez que » Dieu vous fera succomber sous » vos ennemis ; car c'est de Dieu » que vient tout le secours, & » c'est lui qui met en fuite. « Amasias répondit à l'homme de Dieu : » Que deviendront les ta- » lens que j'ai donnés pour les » soldats d'Israël ? « Et le Prophéte répliqua : » Dieu est assez » riche pour vous en rendre beau- » coup plus. » Ainsi, Amasias sépara l'armée qui lui étoit venue d'Éphraïm, & la renvoya en son païs. Les Israëlites s'en retournérent chez eux, mais étrangement irrités contre Juda.

Amasias, plein de force & de confiance, fit marcher son peuple, & se rendit dans la vallée des Salines, où il tua dix mille des enfans de Séïr. Les fils de Juda firent aussi dix mille prisonniers. Ils les emmenérent sur la pointe d'un rocher, & les précipitérent du haut en bas ; de sorte qu'ils furent tous brisés. Mais l'armée qu'Amasias avoit congédiée, afin qu'elle ne vînt point à la guerre avec lui, se répandit par toutes les villes de Juda, depuis Samarie jusqu'à Béthoron. Elle tua trois mille hommes, & fit un grand butin.

Amasias, après avoir défait & taillé en piéces les Iduméens, & après avoir emporté les dieux des enfans de Séïr, en fit ses propres dieux, les adora & leur offrit de l'encens. Cette action irrita le Seigneur contre Amasias. Il lui envoya un Prophéte pour lui dire : » Pourquoi avez-vous adoré des » dieux qui n'ont pu délivrer leur » peuple de vos mains ? « Comme le Prophéte parloit ainsi, Amasias répondit : » Est-ce à » vous à donner conseil au Roi ? » Taisez-vous, de peur qu'il ne » vous en coûte la vie. « Alors le Prophéte se retira ; mais il lui dit auparavant : » Je sçai que » Dieu a résolu de vous perdre, » parce que vous avez commis » un si grand crime, & que de » plus, vous n'avez pas voulu » vous rendre à mon avis. «

Amasias prit donc une malheureuse résolution, & envoya des Ambassadeurs à Joas, fils de Joachaz, & lui fit dire de venir pour se voir l'un l'autre, & se combattre. Surquoi Joas lui fit cette réponse par ses Ambassadeurs. » Le Chardon, qui est sur » le mont Liban, envoya vers le » Cédre du Liban, & lui dit : » donnez votre fille en mariage à

» mon fils; mais en même-tems, » les bêtes qui étoient dans la » forêt du Liban passérent & foulérent aux pieds le chardon. » Vous avez dit : j'ai défait » Édom, & votre cœur s'est enflé d'orgueil à cause de ce succès ; demeurez chez vous en » paix ; pourquoi cherchez-vous » votre malheur, pour périr vous-» même, & faire périr Juda avec » vous? « Amasias ne le voulut point écouter, parce que le Seigneur avoit résolu de le livrer lui & ses sujets entre les mains de l'ennemi, à cause qu'ils avoient adoré les dieux d'Édom. Joas, roi d'Israël, s'avança donc. Ils se virent lui & Amasias, roi de Juda, à Bethsamès, qui appartenoit à Juda. Juda plia devant Israël, & s'enfuit dans ses tentes. Joas, roi d'Israël, prit, à Bethsamès, Amasias, roi de Juda ; il l'emmena à Jérusalem, & fit abattre quatre cens coudées des murailles de cette Ville, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte de l'Angle. Il emporta, à Samarie, tout l'or & l'argent, & tous les vases qu'il trouva dans la maison de Dieu.

Après la mort de Joas, roi d'Israël, Amasias vécut encore 15 ans. Le reste des actions d'Amasias, tant les premières que les dernières, étoit écrit dans le livre des rois de Juda & d'Israël. Après que ce Prince eut abandonné le Seigneur, il se fit une conspiration contre lui dans Jérusalem ; & comme il se fut enfui à Lachis, les conjurés y envoyérent, & l'y firent assassiner. On le rapporta sur des chevaux, & on l'enterra avec ses ancêtres dans la ville de David. Tout le peuple prit ensuite Ozias, ou, selon d'autres, Azarias, & le déclara roi en place d'Amasias, son pere, qui est compté pour le huitième roi de Juda. Ozias n'étoit alors agé que de 16 ans.

AMASIAS, *Amasias*, Ἀμασίας, (*a*) prêtre de Béthel, du tems de Jéroboam, roi d'Israël. Un jour, il envoya dire à ce Prince que le prophéte Amos s'étoit révolté contre lui au milieu de la maison d'Israël, & qu'il seroit dangereux de souffrir dans ses États tous les discours qu'il tenoit. Voici ce que disoit Amos : »Jéro-» boam mourra par l'épée, & » Israël sera emmené captif hors » de son païs. « Amasias dit ensuite à Amos : » Sortez d'ici, » homme de visions ; fuyez au » païs de Juda, où vous trouve-» rez de quoi vivre, & prophé-» tisez là tant que vous voudrez ; » mais qu'il ne vous arrive plus de » prophétiser dans Béthel ; parce » que c'est ici qu'est la religion du » Roi, & le siége de ses États. « Amos répondit à Amasias qu'il n'étoit ni Prophéte, ni fils de Prophéte ; mais qu'il menoit paître les bœufs, & qu'il cueilloit des figues sauvages. » Le Seigneur » m'a pris, ajoûta le Prophéte, » lorsque je menois mon trou-» peau, & il m'a dit ; allez & » parlez, comme mon Prophéte, » à mon peuple d'Israël. Écoutez » donc maintenant la parole du » Seigneur ; vous me dites : ne

(*a*) Amos. c. 7. v. 10. & seq.

» vous mêlez point de prophéti-» ser dans Israël, ni de prédire » des malheurs à la maison d'I-» saac. Mais, voici ce que le Sei-» gneur vous dit: votre femme se » prostituera dans la Ville; votre » fils & vos filles périront par » l'épée; l'ennemi partagera vos » terres au cordeau; vous mour-» rez dans une terre profane; & » Israël sera emmené captif hors » de son païs. «

Dom Calmet, d'après S. Cyrille d'Alexandrie, dit qu'Amasias, irrité du discours du Prophéte, lui fit rompre les dents, pour l'obliger de se taire. D'autres prétendent qu'Amasias lui fit souffrir divers supplices, & que son fils Ozias lui déchargea sur les tempes un coup de pieu, qui le renversa par terre. Le Prophéte, à demi-mort, fut reporté à Thécué, sa patrie, où il mourut, & fut enterré avec ses peres. Mais ces traditions ne sont pas bien certaines.

AMASIS I. *Amasis*, Ἄμασις, (a) roi d'Égypte. Depuis Sésostris II, selon Diodore de Sicile, on trouve une longue liste de ses successeurs, dont aucun n'a rien fait qui mérite d'être écrit; & l'on arrive enfin à Amasis, dont le regne fut violent à l'égard de ses sujets. Il fit mourir les uns sans aucune forme de justice; il confisca le bien des autres, & il se comporta, à l'égard de tous, avec une dureté & une arrogance extrême. Ses peuples supportérent le joug, tant que l'autorité absolue les tint dans la crainte & dans le silence.

Mais Actisanès, roi d'Éthiopie, ayant déclaré la guerre à Amasias, ils prirent cette occasion de faire éclater leur haine contre lui, en l'abandonnant; de sorte qu'Amasias ayant été aisément vaincu, l'Égypte tomba sous la puissance des Éthiopiens. Actisanès n'abusa point de sa fortune, & traita favorablement ses nouveaux sujets.

AMASIS II, *Amasis*, (b) Ἄμασις, natif de la ville Saïs, succéda à Apriès, au royaume d'Égypte, vers l'an 569 avant l'Ére Chrétienne. Ce fut d'abord un officier des plus considérables de ce Prince. Ses sujets étant venus à se révolter, il l'envoya pour les appaiser, & les faire rentrer dans le devoir. Mais Amasis, au lieu de s'acquitter de sa commission, & de tâcher de les ramener à l'obéissance d'Apriès, fomenta leur rebellion, & se fit déclarer Roi. Toute l'Égypte se rangea bientôt de son parti; & Apriès ne sçachant à quoi se résoudre, eut enfin recours à ses troupes étrangeres, qui faisoient environ trente mille hommes. Il se donna un sanglant combat vers le village de Maria. Apriès ayant été pris vi-

(a) Diod. Sicul. pag. 38. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 13. *& suiv.*

(b) Diod. Sicul. p. 42, 43, 59, 60. Tacit. Annal. L. VI. c. 28. Herod. *pass.* L. I, II, III. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 92, 93. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 387, 388. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 299, 396. Tom. VII. pag. 442, *& suiv.* Tom. X. pag. 7, 8. Tom. XII. pag. 77. Tom. XIV. pag. 292. Tom. XIX. pag. 22, 141. Tom. XXI. pag. 129.

vant, fut ensuite étranglé. Amasis travailla d'abord à s'affermir sur le trône. Il regna depuis avec une grande équité, & s'acquit beaucoup de gloire.

Comme il étoit de basse naissance, les peuples, dans le commencement de son regne, en faisoient peu de cas, & n'avoient que du mépris pour lui. Il n'y fut pas insensible; mais il crut devoir ménager les esprits avec adresse, & les rappeller à leur devoir, par la douceur & par la raison. Il avoit une cuvette d'or, où lui, & tous ceux qui mangeoient à sa table, se lavoient les pieds. Il la fit fondre, & en fit faire une statue, qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule, & rendirent, à la nouvelle statue, toutes sortes d'hommages. Le Roi les ayant assemblés, leur exposa à quel vil usage cette statue avoit d'abord servi; ce qui ne les empêchoit pas de se prosterner devant elle par un culte religieux. L'application de cette parabole étoit aisée à faire. Elle eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre; & les peuples, depuis ce jour, eurent, pour lui, tout le respect qui est dû à la majesté Royale.

Amasis employoit régulièrement tout le matin, aux affaires, pour recevoir les placets, donner ses audiences, prononcer des jugemens, & tenir ses conseils. Le reste du tems étoit accordé au plaisir. Comme dans les repas & dans les conversations, il étoit d'une humeur extrêmement enjouée, & qu'il poussoit, ce semble, la gaieté au de-là des justes bornes; les courtisans ayant pris la liberté de le lui représenter, il leur répondit que l'esprit ne pouvoit pas être toujours sérieux & appliqué aux affaires, non plus qu'un arc demeurer toujours tendu.

Amasias, pour bannir de ses États les fainéants & les vagabonds, établit des Juges de police dans chaque canton, pardevant lesquels tous les habitans du païs étoient obligés de comparoître de tems en tems, pour leur rendre compte de leur profession, de l'état de leur famille, & de la manière dont ils l'entretenoient. Ceux, qui se trouvoient convaincus de fainéantise habituelle, étoient condamnés à mort, comme des sujets inutiles, & à charge à l'État. Afin de leur en ôter tout prétexte, les intendans de provinces étoient chargés d'entretenir, chacun dans leur district, des ouvrages publics, où ceux qui n'avoient point d'autre occupation, étoient obligés de travailler.

Amasis bâtit plusieurs temples magnifiques, principalement à Saïs, qui étoit le lieu de sa naissance. Hérodote y admiroit sur tout une chapelle, faite d'une seule pierre, qui avoit au-dehors vingt-une coudées de longueur, sur quatorze de largeur, & huit de hauteur; & un peu moins en dedans. On l'avoit apportée d'Éléphantine, & deux mille hommes avoient été occupés pendant 3 ans à la voiturer sur le Nil. Amasis considéroit fort les Grecs. Il leur accorda de grands privileges, & permit

permit à ceux qui voudroient s'établir en Égypte, d'habiter dans la ville de Naucratis, très-renommée pour son port. Lorsqu'il s'agit de rebâtir le fameux temple de Delphes, qui avoit été brûlé, réparation qui devoit monter à trois cens talens ; c'est-à-dire, à près de trois cens mille écus, il fournit, à ceux de Delphes, une somme fort considérable, pour les aider à payer leur cotte-part, qui étoit le quart de toute la dépense. Il fit alliance avec les Cyrénéens, & prit chez eux une femme. Il est le seul des rois Égyptiens qui ait conquis l'isle de Cypre, & qui l'ait rendu tributaire.

Les habitans d'Élis, où se célébroient les jeux Olympiques, ayant député vers Amasis, pour lui demander des régles sur la distribution de leurs prix, il leur répondit qu'elles seroient toujours assez équitables, si leurs Citoyens n'entroient jamais en concurrence avec les étrangers. Il s'étoit lié d'amitié avec Polycratès, tyran de Samos. Mais, comme celui-ci usoit de vexation envers les habitans de son Isle, & envers les étrangers même qui y abordoient, on dit qu'Amasis lui envoya d'abord quelques personnes de confiance, pour l'exhorter à se rendre juste & raisonnable. Polycratès n'ayant pas profité de son avis, le roi d'Égypte lui écrivit une lettre, par laquelle il lui déclaroit qu'il renonçoit à son amitié, pour prévenir les chagrins que lui causeroient incessamment les malheurs d'un homme, qui abusoit ainsi de son pouvoir. Les Grecs admirérent la sagesse qui paroissoit dans cette lettre d'Amasis, & encore plus le prompt accomplissement de sa prédiction.

Amasis étoit un prince qui aimoit beaucoup les lettres, parce qu'il étoit lui-même fort instruit. Ce fut sous son regne que Pythagore & Thalès, deux fameux Philosophes, passérent en Égypte. Il fit tout le cas qu'il devoit de leur mérite, & leur donna des marques publiques de son estime. Mais Thalès n'avoit pas ce qu'il falloit pour se maintenir à la cour. La manière trop libre, dont il déclamoit contre la tyrannie, déplut à Amasis, & lui fit prendre contre lui des impressions de défiance & de haine, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent suivies peu de tems après de sa disgrace entière.

Amasis se soumit à Cyrus, dont il devint le Tributaire ; mais on croit qu'après sa mort, il ne voulut pas rendre les mêmes devoirs à Cambyse II, son successeur ; ce qui lui attira la guerre de la part de ce Prince. Mais, Amasis mourut avant que l'ennemi fût arrivé sur la frontière d'Égypte. C'étoit l'an 525 avant l'Ére Chrétienne. On dit que Cambyse, étant entré dans le palais de Saïs, qui étoit le lieu de la sépulture des rois d'Égypte, fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau ; & qu'après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jettât dans le feu, & qu'on le brûlât.

Amasis regna 44 ans, selon

Hérodote, & 55 selon Diodore de Sicile. Le sentiment du premier est plus conforme à la chronologie de l'Écriture, en faisant commencer ce regne, l'an 569, ou 570 avant l'Ére Chrétienne. Cependant, il seroit facile de concilier ces deux Auteurs, en supposant que Diodore a compté du commencement de la guerre civile, entre Apriès & les Égyptiens révoltés, qui avoient mis Amasis à leur tête; au lieu qu'Hérodote, qui donne 11 ans de moins à son regne, a compté seulement la durée du regne tranquille d'Amasis, sur toute l'Égypte, après la défaite & la mort d'Apriès. Amasis eut, pour successeur, Psamménit, dont le regne ne dura que six mois, & qui fut le dernier des rois d'Égypte. Il y en a qui comptent Amasis, lui-même, pour le dernier de ces Princes.

AMASIS, *Amasis*, Ἄμασις, (*a*) général des Perses, du tems de Darius, fils d'Hystaspe. Il commandoit l'infanterie, au siége de Barce. Après plusieurs attaques que le courage des assiégés avoient rendu inutiles, Amasis résolut d'employer la ruse. Il fit donc faire, de nuit, un grand fossé, sur lequel on mit des piéces de bois, que l'on pouvoit faire tomber aisément. Il les fit couvrir de terre, de manière qu'il ne sembloit pas qu'on eût creusé en cet endroit, parce que la terre étoit égale par tout. Aussi-tôt que le jour fut venu, Amasis fit sçavoir aux Barcéens, qu'il vouloit avoir une entrevue avec eux. Ceux-ci y consentirent volontiers, parce qu'ils avoient envie d'en venir à un accommodement.

Sur ce fossé, couvert de terre, on se donna cette parole de part & d'autre, qu'on observeroit les conventions qu'on avoit faites, aussi long-tems que cette terre demeureroit en l'état, où on la voyoit alors. Les Barcéens promirent, au Roi, de payer un certain tribut, & les Perses jurérent de n'attenter rien de nouveau contre les Barcéens. Ainsi, les Barcéens, qui se fioient sur le respect qu'on doit au serment, sortoient librement de la Ville; & toutes les portes en ayant été ouvertes, on y laissa entrer les Perses. Cependant, ils firent tomber le bois avec la terre qui couvroit le fossé; & ils se répandirent alors dans tous les quartiers de la Ville, dont ils se rendirent maîtres par le plus grand de tous les parjures.

Comme ils s'en retournoient, le général des troupes de mer voulut qu'on pillât la ville de Cyrène; mais, Amasis s'y opposa fortement, apportant pour raison qu'ils n'avoient été envoyés que contre celle de Barce.

AMASSAI, *Amassai*, Ἀμασαί, (*b*) fils d'Azréel, & petit-fils d'Ahazi. Ses freres, au nombre de cent vingt-huit, étoient des hommes très-puissans.

AMASTRE, *Amaster*, (*c*) fils d'Hippotas. Il en est fait men-

(*a*) Herod. L. IV. c. 167, 201. *& seq.*
(*b*) Esdr. L. II. c. 11. v. 13, 14.
(*c*) Virg. Æneid. L. XI. v. 673.

tion dans le onzième livre de l'Énéïde. Virgile dit qu'il fut tué par la reine Camille, ainsi que plusieurs autres.

AMASTRIS, *Amastris*, (a) Ἄμαστρις, ville de l'Asie mineure, dans le Pont au de-là du Parthénium, située dans une presqu'isle, dont l'Isthme avoit un port de chaque côté. Elle prit son nom d'Amastris, femme de Denys, tyran d'Héraclée, & fille d'Oxyathra, frere de Darius. Cette Reine, qui en fut la fondatrice, la forma de quatre villages, Sésame, Cytore, Tée & Cromne, dont il est fait mention dans Homère au sujet des Paphlagoniens. Ceux de Tée se séparérent bientôt de cette société; mais pour les autres ils s'y maintinrent. Sésame, qui étoit comme la citadelle de la nouvelle ville, porta proprement le nom d'Amastris. Cytore, qui servoit de port aux Synopéens, fut ainsi appellée, selon Éphore, de Cytorus, frere de Phryxus. Il croissoit quantité d'excellent buis à Amastris, & principalement à Cytore.

La bonté des ports d'Amastris avoit donné lieu au Sénat & au peuple de cette Ville, de faire frapper des médailles. On en trouve aux têtes de Nerva, de Marc-Auréle, de la jeune Faustine, de Lucius Vérus, dont les revers représentent une fortune debout, qui tient, de la main droite, un timon, & de la gauche, une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin-Pie, sur laquelle ce dieu marin tient, de la main droite, un dauphin, & de la gauche un trident.

Il est assez surprenant qu'il se voie tant de médailles d'une Ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Histoire. On y en avoit frappé, pour ainsi dire, à la gloire de toutes les divinités. La Diane d'Éphèse n'y avoit pas été oubliée. Elle est représentée sur le revers d'une médaille de Domitia, femme de Domitien. On voit des médailles d'Amastris, à la tête d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la mere des Dieux, de Mercure, de Castor & de Pollux. Il y en a une à la tête de Marc-Auréle, & au revers d'Homère, comme si la ville d'Amastris avoit voulu se glorifier de la naissance de ce grand homme. On ne voit point de plus belle médaille de cette Ville, que celle qui est à la tête de Julia Maësa. Le revers représente Bacchus tout debout, vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite. Jupiter est à gauche, debout aussi, mais avec des attribus bien différens; car il a une pique à la droite, & la foudre à la gauche.

Lucien, dans un dialogue, où il introduit un Scythe & un Grec, disputant sur l'amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de son païs, fait conter cette histoire à Toxaris, l'un des

(a) Strab. pag. 544, 545. Plin. L. VI. c. 2. Ptolem. L. V. c. 1. Lucian. Tom. II. pag. 103. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 287.

interlocuteurs. » Comme je sortis » de mon païs, dit Toxaris, pour » aller étudier en Gréce, en la » compagnie de Sisinnès, avec » qui j'avois été élevé dès mon » enfance, nous arrivâmes à » Amastris sur le Pont-Euxin, & » dès que nous fûmes débarqués, » nous allâmes nous promener » sur la place, après avoir ren- » fermé nos hardes dans une hô- » tellerie ; mais au retour nous » trouvâmes qu'on avoit ouvert » nos coffres, & emporté tout » ce que nous avions ; de sorte » que par désespoir, comme un » jeune homme, je me voulois » donner de mon épée à travers » le corps, pour n'être point con- » traint, par la faim, de faire » quelque chose d'indigne de » moi ; lorsque Sisinnès me re- » tint, avec assurance qu'il trou- » veroit quelque invention pour » nous faire subsister. Car, nous » n'avions pas seulement de quoi » vivre ce jour-là ; si bien qu'il » fut contraint de porter du bois » pour avoir du pain. Mais, le » lendemain, comme il se pro- » menoit sur la place, il vit faire » montre à quelque jeunesse de » bonne maison, qui se devoit » battre trois jours après, pour » un prix que la Ville donnoit. » Et lorsqu'il l'eut appris, il revint » tout de suite me dire que je ne » me misse point en peine, & » qu'il avoit trouvé de quoi nous » enrichir en un instant.

» Quand les trois jours furent » écoulés, que nous passâmes du » mieux que nous pûmes, il me » mena au théatre, où tout le » peuple étoit assemblé, pour » voir les jeux. Il ne se passa » d'abord rien de considérable ; » car ce n'étoit que quelques » chasses d'animaux, ou bien des » criminels liés, que l'on faisoit » déchirer par des bêtes farou- » ches. Mais ensuite, on vit entrer » un grand jeune homme, bien » fait, suivi d'un Héraut, qui » crioit : *Que celui qui se vou- » droit battre contre lui, recevroit » dix mille dragmes.* Sisinnès in- » continent se présente, & ayant » touché l'argent, me l'apporte, » & me dit : *Si je suis victorieux, » voilà de quoi continuer notre » voyage ; sinon, tu retourneras au » païs avec cet argent, après » m'avoir rendu les honneurs de » la sépulture.* Ces paroles » m'ayant tiré des larmes de » pitié, il s'arma de toutes pié- » ces, hormis de l'habillement » de tête, & entrant au combat, » il reçut d'abord un coup sur le » jarret, dont il perdit beaucoup » de sang ; ce qui faillit à me fai- » re évanouir ; car, je crus que la » blessure étoit mortelle. Mais, » comme son ennemi s'avançoit » plus hardiment après ce coup, » il lui en porta un autre au dé- » faut de la cuirasse, dont il le « renversa mort à ses pieds. Aussi- » tôt, il s'assit sur le corps, ne se » pouvant plus tenir debout, & » je le fis emporter au logis, » après qu'il eut été proclamé » victorieux. Il fut si bien traité » de sa blessure, qu'il en échap- » pa, & il est maintenant au » païs, où il a épousé ma sœur. » Voilà comme il hazarda sa vie,

» pour me conserver la mienne.
» Il y a encore ici plusieurs
» Amastriens qui l'ont vu, sans
» qu'il soit besoin d'aller recher-
» cher la preuve de cette histoire
» chez les Alains, ou chez les
» Scythes. «

Il ne reste aujourd'hui de la ville d'Amastris, qu'une bourgade qu'on nomme Amastro, dans la Turquie d'Asie.

AMATE, *Amata*, (*a*) reine des Latins. Elle avoit épousé Latinus, dont elle eut une fille, qui se nomma Lavinie, & qui fut promise à Turnus, roi des Rutules, son proche parent. Mais, un Oracle avoit prédit qu'elle seroit mariée à un étranger. Son pere la promit, en conséquence, à Énée, chef des Troyens, qu'il crut être cet étranger. Junon en étant au désespoir, suscite Alecto, qui va trouver Amate, & qui lui glisse dans le sein un serpent. Tandis que ce serpent se promène sur le corps de la Reine, le poison coule insensiblement dans son cœur. Elle n'en sent d'abord que de foibles atteintes. Son ressentiment n'est encore qu'un feu leger, qui n'a point enflammé son ame. Elle tient le tendre langage des meres. Elle pleure sur sa fille, & gémit de son alliance avec un Phrygien.

Comme Amate s'efforce vainement de faire changer de résolution au Roi, son époux, le serpent verse tout son poison dans ses veines, & la fureur s'empare de son ame. Bientôt effrayée par des prodiges, & troublée par d'étranges images, elle sort de son palais, & traverse la Ville d'un air insensé. Puis, elle court de ville en ville, s'offrant aux regards de ses peuples féroces. Mais bientôt plus hardie & plus insensée encore, elle fuit dans les bois, comme une bacchante, accompagnée de sa fille, qu'elle veut cacher dans le fond des forêts, & dérober à la poursuite des Troyens.

Les dames de Laurente, à l'exemple de leur Reine, sortent de leurs maisons, & se repandent dans la campagne. Leurs cheveux, épars sur leurs épaules nues, sont le jouet des vents, tandis que d'autres, couvertes de peaux de tigres, & armées de dards ornés de pampres, remplissent les airs de leurs hurlemens fredonnés. Amate, environnée de cette troupe de Ménades, & tenant une torche à la main, célébre par des chansons l'hyménée de Turnus avec sa fille. Puis, les yeux égarés & teints de sang, elle s'écrie tout à coup d'un ton féroce : » Femmes Latines, écou-
» tez-moi. S'il vous reste de l'at-
» tachement pour la malheureuse
» Amate, si vous vous intéressez
» pour le droit des meres, laissez
» flotter vos cheveux épars, &
» venez avec moi célébrer les
» sacrées Orgies. «

Lorsque Turnus fut sur le point d'en venir aux mains avec Énée, Amate effrayée du nouveau combat qui se préparoit, répand des larmes, serre entre ses bras son gendre, qui brûle de combattre;

(*a*) Virg. Æneid. L. VII, v. 343. *& seq.* L. IX. v. 737. L. XII. v. 54. *& seq.*

& près d'expirer de douleur, elle lui adresse ces mots : » Turnus, » je vous conjure par ces pleurs, » & au nom d'Amate, si vous » avez quelques égards pour elle, » de ne point essayer vos armes » contre celles du Troyen. Vous » êtes la seule espérance de ma » vieillesse, ma consolation dans » nos malheurs, la gloire de cet » Empire, l'héritier de Latinus, » & le seul appui de notre mai- » son. Le sort de votre combat, » quel qu'il soit, sera le mien. Si » vous êtes vaincu, je fermerai » mes yeux pour jamais, à une » lumière importune ; & asservie » aux loix d'Énée, je ne verrai » point ma fille entre ses bras. «

Quelque-tems après, la reine Amate, voyant, du haut de son palais, l'ennemi investir la place, & assaillir les murailles, & les feux voler au toit des maisons, n'apperçoit ni les Rutules, ni leur Prince. Elle croit qu'il a perdu la vie dans le combat. Elle se trouble ; son esprit s'égare, & le noir chagrin s'empare de son ame : » C'est moi, s'écrie-t-elle ; c'est » moi qui suis l'auteur de tous » ces maux. « Dans son désespoir, elle vomit mille folles imprécations, & déchire sa robe de pourpre. Enfin elle attache à une poutre un funeste cordeau, qui termine indignement ses jours. On croit que ce fut vers l'an 1174 avant l'Ére Chrétienne.

AMATH, *Amath*, ville de Syrie, autrement appellée Émath. *Voyez* Émath.

AMATHA, *Amatha*, (a) Ἀμαθὴ, bourg proche de Gadare, où il y avoit des bains d'eaux chaudes. Gabinius établit un des cinq siéges de la justice à Amatha. Le nom d'Hamat, en Hébreu, signifie des eaux chaudes : d'où viennent, dans la Palestine, tant de villes d'Amath, ou Amathus, ou Emmaüs.

AMATHDOR, *Amathdor*, *ou* HAMMOTHDOR, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. Elle fut donnée aux Lévites, qui étoient de la famille de Gerson.

AMATHÉE, *Amathia*, Ἀμάθεια, l'une des Néréides. *Voyez* Néréides.

AMATHÉENS, *Amathæi*, (c) peuples qui descendoient d'Amath, l'un des fils de Chanaan. On croit qu'ils demeurérent dans la ville d'Émath, ou Amath, ou Émèse, dans la Syrie, sur le fleuve Oronte.

AMATHI, *Amathi*, Ἀμαθὶ, (d) pere du prophéte Jonas. Il étoit de Géth en Opher. Il en est parlé au quatrième livre des Rois.

AMATHUS, *Amathus*, (e) fils d'Aérias, bâtit en Cypre, dans une Ville de son nom, un beau temple en l'honneur de Vénus, qui en fut appellée Vénus Amathusie. L'an de Rome 775, sous l'empire de Tibère, ceux du païs envoyérent des députés au Sénat, pour demander qu'on

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 722.
(b) Josu. c. 21. v. 27, 32.
(c) Genes. c. 10. v. 18.
(d) Reg. L. IV. c. 14. v. 25.
(e) Tacit. Annal. L. III. c. 62.

conservât, à ce temple, aussi-bien qu'à quelques autres, le droit d'asyle, & qu'on l'étendît même jusqu'à deux lieues à la ronde, comme avoient fait plusieurs généraux Romains.

AMATHUS, *Amathus*, (a) Ἀμαθοῦ; ville de Cypre, dans la partie méridionale de cette Isle, selon Ptolémée. Ce fut, sans doute, Amathus, fils d'Aérias, qui en jetta les premiers fondemens, & qui lui donna son nom. Quoiqu'il en soit, il y avoit au milieu d'Amathus, qu'on appelloit encore *Palea*; c'est-à-dire, l'ancienne, une montagne, nommée Olympe, qui se terminoit en pointe. Le territoire d'Amathus renfermoit des mines métalliques qui l'ont fait qualifier, par Ovide, *Gravidamque Amathunta metallis*.

Vénus, à qui cette Ville étoit consacrée, y avoit un temple superbe, qui fut bâti par Amathus. L'on sacrifia d'abord les étrangers sur ses autels. Mais la Déesse, irritée d'une telle cruauté, métamorphosa les habitans en taureaux, pour les faire servir eux-mêmes de victimes dans les sacrifices. On prétend même qu'elle ôta toute pudeur aux femmes, pour les punir du mépris qu'elles avoient témoigné pour ses mystéres; de manière qu'elles se prostituoient sans aucune honte.

Adonis y avoit aussi un temple, où l'on conservoit un collier, fait, dit-on, par Vulcain, & qui fut donné en premier lieu à Harmonie, quoiqu'on l'appelle communément le collier d'Ériphyle; parce que celle-ci l'accepta, & que, gagnée par ce présent, elle se porta à trahir son mari. Les fils de Phégeüs firent, de ce collier, une offrande à Apollon, dans le temple de Delphes. Comment tomba-t-il entre leurs mains? C'est ce que Pausanias avoit suffisamment expliqué dans ses mémoires sur l'Arcadie. Il fut ensuite enlevé par les tyrans de la Phocide, qui pillérent le temple. Quant au même Pausanias, il ne croit point que le collier, qui étoit dans le temple d'Adonis à Amathus, fut le collier d'Ériphyle; car celui d'Amathus étoit de pierres précieuses, garnies d'or; & Homère parle de l'autre, comme d'un collier purement d'or. » Cette cruelle, dit-il, sacrifia » son mari pour un collier d'or. « On ne peut pas dire que ce Poete ignoroit qu'il y eût des colliers de plusieurs façons, les uns tout unis, les autres enrichis de pierres précieuses.

Sous l'empire de Darius, tous les Cypriens s'étant révoltés contre ce Prince, ceux d'Amathus lui demeurérent fidéles. Après la défaite de leurs compatriotes, ils coupérent la tête d'Onésile, fils de Chersis, parce qu'il les avoit assiégés, & l'apportérent dans leur Ville, où ils l'attachérent aux portes. Quand elle y eut demeuré quelque tems, & que tout le dedans se fût consumé, un

(a) Strab. pag. 683. Plin. L. V. c. 31. Ptolem. L. V. c. 14. Ovid. Metam. L. X. c. 6. Tacit. Annal. L. III. c. 62. Pauf. p. 607. Herod. L. V. c. 104. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 106. T. VII. p. 218.

essain de mouches à miel y entra, & la remplit de miel. Les Amathusiens consultérent, sur ce sujet, l'Oracle, qui leur répondit qu'ils enterrassent cette tête, qu'ils fissent tous les ans des sacrifices à Onésile, comme à un Héros, & que par ce moyen ils verroient prospérer leurs affaires. Les Amathusiens obéirent, & faisoient encore la même chose, du vivant d'Hérodote.

Certains croyent que c'est aujourd'hui Limisso. M. de Lisle, dans sa carte de la Gréce, écrit Lyméfol. Mais, il y a des Géographes qui assurent que les ruines d'Amathus sont éloignées de Limisso de plus de sept milles, ou de plus de deux lieues.

(*a*) On place dans la Messénie, province du Péloponnèse, une ville, nommée Amathus, terme qui, selon Strabon, veut dire fabuleuse. D'autres l'appellent Psamatus. On en place encore une autre de même nom dans la Palestine. Celle-ci étoit située au de-là du Jourdain. Eusébe la place à vingt-un milles de Pella, vers le midi. Alexandre Jannée prit & ruina cette place. Il y en a qui croient que c'est dans cette Ville que Gabinius mit un des cinq siéges de la justice. D'autres veulent que ce soit à Amatha en de-çà du Jourdain. M. Reland conjecture qu'Amathus est la même que Ramoth de Galaad.

On dit enfin qu'une rivière du Péloponnèse a porté le nom d'Amathus, & qu'elle couloit dans la Messénie, où nous venons de voir qu'on met une Ville de ce nom. C'est la même que Pamise, selon M. de la Martinière.

AMATHUSIE [VÉNUS], *Vénus Amathusia.* Cette déesse fut ainsi nommée de la ville d'Amathus en Cypre, qui lui étoit consacrée, & où on lui avoit élevé un temple magnifique. On dit que l'Isle même en avoit pris le nom d'Amathuse.

AMATHUSIENS, *Amathusii*, Ἀμαθούσιοι peuples de l'isle de Cypre, ainsi nommés d'Amathus, leur Ville. *Voyez* Amathus.

AMATIUS, *Amatius*, (*b*) aventurier qui étoit de très-basse naissance. Cet homme audacieux chercha à s'élever, par une grossière imposture, au-dessus de sa fortune. A la faveur de la ressemblance de son nom, il se donnoit pour le petit-fils du fameux Marius, & fils de celui qui périt dans Préneste, étant consul à l'âge d'environ 20 ans. En conséquence, il se prétendoit parent des Césars; & du vivant même du Dictateur, il avoit eu assez de hardiesse pour débiter son mensonge, & assez d'intrigue pour le faire prospérer jusqu'à un certain point. Déja quelques dames de la parenté de César le reconnoissoient, & il marchoit accompagné d'un très-grand nombre de partisans. Ceci se passoit dans le tems de la dernière guerre que fit César en Espagne.

Amatius mit alors la prudence du jeune Octave à une périlleuse épreuve. Sçachant que ce neveu

(*a*) Strab. pag. 363.

(*b*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 74. & suiv.

chéri du Dictateur arrivoit à Rome, il alla à sa rencontre jusqu'au Janicule avec toute sa troupe, demandant à être salué & reconnu pour parent. Octave ne fut pas peu embarrassé. Il connoissoit la fourberie, & il n'avoit garde de l'autoriser par son suffrage. D'un autre côté, il pouvoit y avoir du risque à rebuter un homme si bien accompagné. Il prit un sage tempérament. » César, dit-il à l'imposteur, est le chef de notre maison, comme de tout l'Empire. C'est par lui que vous devez vous faire reconnoître. Sa décision sera pour moi un ordre absolu, auquel je me soumettrai sans balancer. «

Lorsque César fut de retour à Rome, Amatius, loin de se cacher, eut l'insolence de se mesurer en quelque façon avec lui; & le Dictateur ayant admis le peuple à venir le saluer dans ses Jardins, cet homme de néant se plaça sous une arcade voisine, où il eut une cour presque aussi nombreuse. César eut bientôt mis fin à cette dangereuse comédie. Il se fit rendre compte de l'histoire de cet homme; & ayant appris qu'il étoit originairement Maréchal, il le bannit de l'Italie.

Après la mort du Dictateur, Amatius reparut dans Rome. Il recommença à ameuter la multitude. Et feignant un grand zéle pour venger la mort de César, déjà il menaçoit ceux qui l'avoient tué, & même tous les Sénateurs, & il leur faisoit appréhender les dernières violences. Antoine les délivra de ce péril. Le faux Marius fut arrêté par son ordre, & étranglé dans la prison. Cette exécution militaire étonna le Sénat; mais l'utilité de la chose effaça l'irrégularité du procédé. C'étoit l'an 44 avant J. C.

AMAXITE, *Amaxitus*, (a) Ἀμαξιτος, ville de l'Asie mineure dans la Troade. Elle étoit vers les frontières de cette province, puisque Pline, qui l'appelle Hamaxite, la compte pour le premier lieu qu'on rencontroit, en entrant dans la Troade. L'an 399 avant J. C. Dercyllidas, général des Lacédémoniens, ayant été envoyé en Asie, entra dans la Troade, & y enleva, du premier abord, plusieurs Villes, du nombre desquelles étoit Amaxite. On trouvoit cette Ville incontinent après le promontoire de Lecton, qui servoit de bornes à l'Éolide.

AMAXOBIENS, *Amaxobii*, nom que les Grecs donnoient aux Sarmates de l'Ukraine. *Voyez* Sarmates.

AMAZONES, *Amazones*, (b)

(a) Diod. Sicul. pag. 417. Strab. pag. 604. Plin. L. V. c. 29, 30.

(b) Just. L. II. c. 1, 4. Plut. Tom. I. pag. 12, 13. Herod. L. IV. c. 110, 111. Diod. Sicul. pag. 90, 91, 129. *& seq.* Pauf. p. 27, 77, 399. Pomp. Mel. L. I. c. de Summ. Asi. Descrip. c. de Chalyb. L. III. c. de Scyth. Strab. pag. 503, 504. *& alib. pass.* Ptolem. L. V. c. 10. Plin. L. VI. c. 7, 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 389. Tom. VI. pag. 230. Tom. VII. pag. 46. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 53, 54. Tom. V. pag. 315, 395. Tom. VI. pag. 95. Tom. VII. pag. 76, 79, 80. Tom. XIX. pag. 595. Tom. XXI. pag. 106. *& suiv.*

Ἀμαζόνες, nation célebre dans dans l'Antiquité. Hérodote eſt le premier qui en ait parlé avec un certain détail. Cet Auteur ſuppoſe que les Amazones, dans les tems héroïques, habitoient la côte ſeptentrionale de l'Aſie mineure; que les Grecs, ſous la conduite d'Hercule & de Théſée, les allérent attaquer ſur les bords du Thermodon, les battirent dans différens combats, en prirent pluſieurs, & que voulant conduire leurs captives dans la Gréce, ils les embarquérent ſur trois vaiſſeaux. L'eſclavage paroiſſant, à ces femmes courageuſes, le plus grand des malheurs, elles vinrent à bout de ſe défaire de leurs gardes, & de s'emparer des vaiſſeaux qui les portoient; mais ignorant l'art de les conduire, elles ne purent regagner leur païs; les vents & les flots les pouſſérent dans le Palus Méotide, & les firent échouer ſur le rivage du païs occupé par les Scythes royaux ou Paralates.

Les Amazones étant débarquées, rencontrérent heureuſement un haras, s'emparérent des chevaux, & s'en ſervirent pour faire des courſes dans le païs. La vue de ces ennemis inconnus étonna d'abord les Scythes, qui les prirent pour une troupe de jeunes guerriers. Mais après un combat, où quelques Amazones demeurérent ſur la place, ils furent détrompés, & penſérent au moyen le plus naturel de faire la paix, & même de s'allier avec ces Héroïnes, qu'ils nommérent dans leur langue *Æor patæ*; c'eſt-à-dire, tueuſes d'hommes.

L'expédient imaginé par les Scythes, pour apprivoiſer les Amazones, leur réuſſit. Elles conſentirent même à ſe marier avec la troupe de jeunes hommes qu'on leur avoit oppoſée. Mais, ne pouvant ſe réduire à la vie ſédentaire des femmes Scythes, qui ne ſortoient point de leurs chariots, elles engagérent leurs nouveaux époux à traverſer le Tanaïs avec ce qu'ils avoient de troupeaux, pour s'établir à l'Orient de ce fleuve. » Leurs » deſcendans, dit Hérodote, ont » formé la nombreuſe nation des » Sauromates, qui occupent un » païs de quinze journées d'éten- » due, en remontant le fleuve » vers le nord, & de huit jour- » nées de largeur du côté de » l'orient. «

Quant aux Amazones, qui étoient reſtées dans l'Aſie mineure, voici ce que nous en apprend Diodore de Sicile. Une de leurs reines qu'on croit être Thomiris, diſtinguée par ſa force & par ſa bravoure, leva une armée qui ne fut compoſée que de femmes. Elle les exerça pendant quelque-tems, & les conduiſit enſuite contre quelques-uns de ſes voiſins. Ses ſuccès lui ayant enflé le cœur, elle mena ſon armée plus loin. Et la fortune la favoriſant de plus en plus, elle ſe dit d'abord fille de Mars. Elle contraignit enſuite les hommes de travailler à la laine & aux autres ouvrages des femmes, pendant que les femmes iroient à la guerre, & auroient en toutes choſes une autorité abſolue ſur les hommes. Elles eſtropioient les bras & les jambes à

leurs enfans mâles, dès qu'ils venoient au monde, afin de les rendre incapables de tous les exercices militaires. Elles brûloient la mammelle droite aux filles, de peur que cette partie, qui s'avance ne les empêchât de tirer de l'arc.

Cette même Reine, qui étoit intelligente en tout, bâtit une grande Ville à l'embouchure du Thermodon. Elle la nomma Thémiscyre, & y fit élever un magnifique palais. Après avoir établi une excellente discipline parmi ses troupes, elle porta son empire jusqu'au de-là du Tanaïs, & elle fut tuée enfin dans une bataille, où elle avoit combattu vaillamment. Sa fille lui succéda, & la surpassa même en quelques-unes de ses actions. Dès sa plus tendre jeunesse, elle menoit les filles à la chasse, & leur faisoit faire tous les jours quelques exercices de guerre. Elle institua des sacrifices en l'honneur de Mars & de Diane, surnommée Tauropole. Elle porta ses armes fort avant au de-là du Tanaïs, & joignit à ses États tout le païs qui s'étendoit depuis ce fleuve jusqu'à la Thrace. Étant revenue chargée de dépouilles, elle éleva des temples somptueux aux dieux, que nous venons de nommer, & s'acquit l'amour de ses sujets par la modération & la justice de son gouvernement. Revenant du côté de l'Asie, elle en conquit une partie considérable, & étendit sa domination jusques dans la Syrie. Les Reines, qui lui succédérent, soûtinrent l'honneur de leur race, & firent toûjours croître la gloire & la puissance de leur nation.

Nous avons dit dès le commencement, que Thésée accompagna Hercule dans son expédition contre les Amazones. Il y en a qui pensent que ce prince, roi des Athéniens, ne fit ce voyage que long-tems après Hercule, & qu'il fit prisonniere Antiope, qui regnoit alors sur les Amazones; ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Quoiqu'il en soit, ce fut là le prétexte de la guerre des Amazones contre les Athéniens; guerre qui ne paroît nullement avoir été légere, ni une guerre de femmes; car auroient-elles pénétré jusques dans l'ancienne Ville, & donné un sanglant combat entre le lieu appellé Pnyx, & le Musée, si elles n'avoient soumis auparavant tout le païs des environs, pour pouvoir venir aussi hardiment attaquer les Athéniens jusques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus écrit qu'elles parvinrent par terre, & qu'elles passérent sur la glace le Bosphore Cimmérien, est assez difficile à croire; mais qu'elles aient campé dans Athènes même, c'est ce qui est confirmé par les noms des lieux, & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Quand les deux armées furent en présence, elles balancérent long-tems à donner le signal; mais enfin Thésée, ayant sacrifié à la Peur, pour accomplir quelque ancienne prophétie, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois d'Octobre, le même jour que les Athéniens cé-

lébroient les fêtes qu'on appelloit Boédromies. L'historien Clidémus, qui a voulu rapporter exactement toutes les particularités de cette journée, écrit que l'aîle gauche des Amazones s'étendoit jusqu'à lendroit, qui de-là fut appellé Amazonien, & que leur droite alloit jusqu'à la place, appellée Pnyx, le long de la place dorée; que l'aîle droite des Athéniens, qui s'étoit formée près du Musée, donna sur l'aîle gauche des Amazones, comme cela se voyoit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occasion; car ils étoient dans la place qui menoit aux portes, qu'on appelloit les portes du Pirée, du tems de Plutarque, vis-à-vis de la chapelle de Chalcodon.

Clidémus ajoûte que les Athéniens pliérent en cet endroit, & furent repoussés jusqu'au temple des Euménides; mais que leur aîle gauche, qui occupoit les postes du Palladium, d'Ardette & du Lycée, marcha à l'aîle droite des Amazones, les poussa jusques dans leur camp, & en fit un grand carnage; & que le quatrième mois il y eut un traité qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte, & non pas Antiope, l'Amazone, qui étoit avec Théfée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone, nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Théfée; en mémoire de quoi on lui éleva sur son tombeau la colomne qui étoit près du temple de la Terre Olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'histoire varie en des choses d'une si grande antiquité. On trouve même qu'Antiope envoya secrétement à Chalcis les Amazones qui étoient blessées; qu'il en réchappa une partie; & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les Chalcidiens appelloient Amazonien.

Ce qu'il y a de constant, c'est que cette guerre fut terminée par un traité de paix; & cela est fondé non seulement sur le nom du lieu, où cette paix fut jurée, qui se nomma de la Horcomosion, & qui étoit situé vis-à-vis du temple de Théfée, mais encore sur l'ancien sacrifice qu'on faisoit tous les ans aux Amazones, la veille des fêtes de ce Héros. Ceux de Mégare montroient aussi chez eux un cimetière des Amazones, en forme de lozange, entre la grande place, & le lieu qu'ils appelloient Rhoüs. On dit encore qu'il en mourut plusieurs à Chéronée, & qu'on les enterra près d'un petit ruisseau, qui anciennement étoit appellé Thermodon, & qu'on appelloit Hæmon, du vivant de Plutarque. Il paroît aussi qu'elles ne traversérent pas la Thessalie sans beaucoup d'obstacles & de difficultés, parce qu'on trouvoit encore plusieurs de leurs tombeaux, près de la ville de Scotuse & des rochers, appellés Cynoscéphales.

Quelques années après, & au tems de la guerre de Troye, on dit que Penthésilée, fille de Mars, & reine du petit nombre des Amazones, qui avoient échappé à la

fureur de leurs ennemis, ayant été obligée de quitter le trône & sa patrie, pour un meurtre qu'elle avoit commis, combattit parmi les Troyens après la mort d'Hector; qu'elle tua même plusieurs Grecs; & qu'après s'être distinguée dans toutes les rencontres, elle perdit glorieusement la vie par la main d'Achille. Mais, c'est la dernière des Amazones, dont on fasse une mention honorable; & leur nation ayant toujours décliné depuis ce tems-là, disparut enfin.

II. On parle encore d'une autre espèce d'Amazones, qui habitérent vers les extrêmités & à l'occident de l'Afrique. Celles-ci, au témoignage de Diodore de Sicile, étoient plus anciennes que les autres, ayant été éteintes plusieurs siécles avant la guerre de Troye; & elles les avoient surpassées par leurs exploits. C'étoit la coûtume, parmi les Amazones d'Afrique, qu'elles allassent à la guerre, & elles devoient servir un certain espace, en conservant leur virginité. Quand ce tems étoit passé, elles épousoient des hommes pour en avoir des enfans. Elles exerçoient les magistratures & les charges publiques. Les hommes passoient toute leur vie dans la maison, comme faisoient ailleurs les femmes, & ils ne travailloient qu'aux affaires domestiques; car, on avoit soin de les éloigner de toutes les fonctions qui pouvoient relever leur courage. Dès que ces Amazones étoient accouchées, elles remettoient l'enfant, qui venoit de naître entre les mains des hommes, qui le nourrissoient de lait & d'autres alimens convenables à son âge. Si cet enfant étoit une fille, on lui brûloit les mammelles, de peur que dans la suite du tems elles ne vinssent à s'élever; ce qu'elles regardoient comme une incommodité dans les combats. On prétend qu'elles habitoient une isle appellée Hespérie, parce qu'elle étoit située au couchant du lac Tritonide.

Les Amazones d'Afrique, portées, par leur inclination, à faire la guerre, soumirent d'abord à leurs armes toutes les villes du voisinage, excepté une seule qu'on appelloit Méne, & qu'on regardoit comme sacrée. Elle étoit habitée par des Éthiopiens Icthyophages, & il en sortoit des exhalaisons enflammées. On y trouvoit aussi quantité de pierres précieuses, comme des escarboucles, des sardoines, & des émeraudes. Ayant soumis ensuite les Numides & les autres nations Africaines, qui leur étoient voisines, elles bâtirent sur le lac Tritonide une ville qui fut appellée Chersonèse; c'est-à-dire, presqu'isle, à cause de sa figure. Ces succès les encourageant à de plus grandes entreprises, elles parcoururent plusieurs parties du monde.

Les premiers peuples qu'elles attaquérent, furent, dit-on, les Atlantes. Ils étoient les mieux policés de toute l'Afrique, & habitoient un païs riche & rempli de grandes Villes. Ils prétendoient que c'étoit sur les côtes maritimes de leur païs, que les dieux avoient

pris naissance ; ce qui s'accorde assez avec ce que les Grecs en racontent. Myrine, reine des Amazones, assembla contre eux une armée de trente mille femmes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie ; car, l'exercice de cheval étoit aussi en recommandation chez ces femmes, à cause de son utilité dans la guerre. Elles portoient pour armes défensives des dépouilles de serpens. L'Afrique en produit d'une grosseur, qui passe toute croyance, selon le sentiment de Diodore de Sicile. Leurs armes offensives étoient des épées, des lances & des arcs. Elles se servoient fort adroitement de ces dernières armes, non seulement contre ceux qui leur résistoient, mais aussi contre ceux qui les poursuivoient dans leur fuite. Ayant fait une irruption dans le païs des Atlantes, elles vainquirent d'abord, en bataille rangée, les habitans de la ville de Cercène ; & étant entrées dans cette place, pêle-mêle, avec les fuyards, elles s'en rendirent maîtresses. Elles traitérent ce peuple avec beaucoup d'inhumanité, afin de jetter la terreur dans l'ame de leurs voisins ; car, elles passérent au fil de l'épée, tous les hommes, qui avoient atteint l'âge de puberté, & elles réduisirent, en servitude, les femmes & les enfans ; après quoi elles démolirent la Ville.

Le désastre des Cercéniens s'étant divulgué dans tout le païs, le reste des Atlantes en fut si épouvanté, que tous, d'un commun accord, rendirent leurs Villes, & promirent de faire ce qu'on leur ordonneroit. La reine Myrine les traita avec beaucoup de douceur. Elle leur accorda son amitié, & en la place de la Ville qu'elle avoit détruite, elle en fit bâtir une autre, à laquelle elle donna son nom. Elle la peupla des prisonniers, qu'elle avoit faits dans ses conquêtes, & des gens du païs, qui volurent y demeurer. Cependant, les Atlantes lui apportant des présens magnifiques, & lui décernant toutes sortes d'honneurs, elle reçut avec plaisir ces marques de leur affection, & leur promit de les protéger.

En effet, comme ils étoient souvent attaqués par les Gorgones, cette autre nation de femmes, qui étoient leurs voisines, & qui tâchoient d'égaler en tout les Amazones ; la reine Myrine voulut bien les aller combattre, dans leur païs, à la priere des Atlantes. Les Gorgones s'étant rangées en bataille, le combat fut opiniâtre. Mais, enfin, les Amazones ayant eu le dessus, elles passérent au fil de l'épée quantité de leurs ennemies, & n'en prirent guere moins de trois mille prisonnières. Le reste s'étant sauvé dans les bois, Myrine, qui vouloit abolir entièrement cette nation, commanda qu'on y mît le feu. Mais, ce dessein n'ayant pas réussi, elle se retira sur les frontières du païs des Gorgones. Cependant, comme les Amazones faisoient la garde avec beaucoup de négligence, à cause de leurs succès, leurs prisonnières

s'étant saisies de leurs épées, lorsqu'elles dormoient, en égorgérent un grand nombre. Mais, enfin, étant accablées par les Amazones, qui se mirent bientôt en défenses, elles furent toutes tuées, après une résistance très-vigoureuse. Myrine fit brûler les corps de ses compagnes mortes, sur trois bûchers; & elle leur fit élever trois grands tombeaux, qui s'appellérent les tombeaux des Amazones.

Les Gorgones, s'étant relevées dans la suite, furent attaquées encore une fois par Persée, fils de Jupiter. Méduse étoit alors leur Reine. Mais, enfin, cette nation, & celle des Amazones, furent détruites, l'une & l'autre, par Hercule, lorsqu'étant passé dans l'Occident, il planta une colomne dans l'Afrique, ne pouvant souffrir, après tant de bienfaits, que le genre humain avoit reçus de lui, qu'il y eût une nation gouvernée par des femmes.

On dit pour l'ordinaire, que les Amazones ont été ainsi appellées du Grec, Αμαζῶ, qui veut dire sans mammelles; parce que, comme on l'a vu, elles brûloient la mammelle droite à leurs filles. Tous les Anciens en conviennent. Cependant, les Amazones, qu'on trouve représentées dans les Monumens, ont les deux mammelles. Aussi, M. Freret regarde-t-il cette étymologie, comme peu digne d'être rapportée. Ce sçavant Académicien conjecture, que le nom d'Amazones, qui est barbare, vient de deux mots Calmouques, *Éme*, ou *Aëme*, qui signifie une femme, & *Tzaïne*, qui, prononcé *Saïne*, dans le dialecte des Mantchoüs, veut dire la perfection d'une chose, son excellence, sa bonté. Ainsi, *Amazon*, suivant la prononciation Grecque, & *Aëme*, *Tzaïne*, selon celle des Tartares, pourra signifier une Héroïne, *Fœmina excellens.* Cette conjecture paroît assez vraisemblable.

Au reste, quelques Auteurs, parmi lesquels est Strabon, ont cru qu'il n'y avoit jamais eu d'Amazones; que tout ce qu'on publioit sur ce sujet, n'étoit qu'une fable. M. Leclerc ajoûte que ce qui y a donné lieu, c'est qu'en Cappadoce les femmes alloient avec leurs maris à la guerre, comme elles avoient été autrefois à la conquête des Indes, avec Bacchus, ou Osiris; que les noms qu'on leur donne, comme Antiope, Penthésilée, & les autres, sont Grecs, & non pas Scythes; & que les meilleurs Historiens de la vie d'Alexandre n'en disent rien. Mais, de la manière que tous les Anciens, je veux dire, Hérodote, Diodore de Sicile, Velléius Paterculus, Pomponius Méla, Pausanias, Trogue, & plusieurs autres parlent des Amazones, on ne sçauroit révoquer en doute ce qu'ils en disent.

D'ailleurs, la chose n'est nullement impossible. On a vu presque de nos jours, au cœur de l'Afrique, chez les Jagas, un État composé de femmes, où les meres tuoient les enfans mâles, au moment de leur naissance,

pour ne conserver que les filles ; & où les plus braves des prisonniers de guerre n'étoient épargnés, que pour devenir les esclaves des femmes. L'histoire de Singa, reine de cette nation, est suffisamment attestée, par les relations de divers Européens, témoins oculaires, par la guerre, que les Portugais du Congo eurent à soûtenir contre cette Reine ; par le traité qu'ils firent avec elle ; enfin, par sa conversion au Christianisme, & par son mariage avec le jeune Portugais, qu'elle épousa dans un âge très-avancé.

AMAZONIEN [le mois]. (*a*) C'est le mois de Janvier, ou, selon d'autres, de Décembre. Ce fut l'empereur Commode, qui l'appella ainsi, lorsqu'il changea les noms des douze mois de l'année, & qu'il leur en assigna de nouveaux, tous tirés des noms qu'il portoit lui-même, & des surnoms qu'il s'attribuoit. Le nom d'Amazonien plaisoit, par deux endroits, à Commode, comme lui rappellant, & Hercule, vainqueur des Amazones, & Marcia, sa concubine, qu'il aimoit à faire peindre dans l'habillement de ces femmes guerrières. Lui-même, il eut la pensée de paroître sur l'arêne de l'amphithéatre en cet équipage. On ne dit pas si l'exécution suivit ; mais, rien n'empêche de le croire, puisqu'il se montroit souvent en public, en habit de femme.

AMAZONIUS, *Amazonius*, Ἀμαζωνίος (*b*) surnom, qui fut donné à Apollon, à cause du secours qu'on dit qu'il avoit donné aux Grecs, contre les Amazones. C'étoit à lui qu'on attribuoit la fin de la guerre de ces femmes célebres.

AMBACTES, *Ambacti*. (*c*) Il y en a qui disent que c'étoit une espèce de pages, qui marchoient à côté du Prince, parmi les Gaulois. D'autres veulent que ce fussent des valets de louage, qu'on louoit pour aller & revenir. Il est parlé de ces Ambactes dans César, qui les met avec ce qu'on appelloit Cliens, chez les mêmes Gaulois. Le premier sentiment convient mieux, avec le passage de cet Écrivain : » Plus un homme, » dit-il, est distingué par son cré- » dit & par sa naissance, plus il » a au tour de soi d'Ambactes & » de Cliens. «

AMBARRES, *Ambarri*, (*d*) peuples des Gaules, qui étoient, selon César, amis & alliés des Éduens. On voit distinctement, par son expédition contre les Helvétiens, qu'ils étoient établis, du moins en partie, sur la rive gauche de la Saone. Car, ils lui firent porter leurs plaintes du ravage de leurs terres, avant que tout le corps de la nation Helvétienne eût passé cette rivière, Et César arriva assez-tôt, pour défaire les Tiguriniens, qui étoient restés en arrière. Le Ambarres

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 504.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 107.

(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. p. 229.

(*d*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 12. Tit. Liv. L. V. c. 34. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

furent

furent du nombre de ces anciens Gaulois, qui passérent les Alpes, pour aller s'établir en Italie; ce qui remonte jusqu'au regne du premier des Tarquins.

Selon la carte de la Gaule, dressée par M. d'Anville, ce qu'on appelle à présent la Principauté de Dombes, dans le Lyonnois, répond en partie au païs, occupé par les Ambarres.

AMBARVALES, *Ambarvalia*, (a) fêtes instituées en l'honneur de Cérès. Les Romains les célébroient deux fois l'an. La première fois, c'étoit à la fin de Janvier, ou, selon d'autres, au mois d'Avril; & la seconde fois, c'étoit au mois de Juillet; mais on n'en sçait pas le jour.

Ces fêtes avoient été instituées, pour obtenir des dieux une abondante moisson. C'est pourquoi, on y sacrifioit une jeune vache, une truie, ou une brebis, après l'avoir promenée trois fois autour du champ; ce qui fit, dit-on, donner à cette fête le nom d'Ambarvales, du Grec, ἀμφὶ, *circum*, autour, & du Latin, *arva*, champs. D'autres écrivent *Ambarbalia*, & *Amburbia*, qu'ils font venir d'*Ambio*, je fais le tour, & d'*Urbs*, Ville. La première étymologie paroît plus naturelle.

On avoit composé une espèce de priere, qu'on faisoit à cette occasion. C'étoit le *Carmen Ambarvale*. Les Prêtres, qui officioient à cette solemnité, s'appelloient *Fratres Orvales*.

C'est apparemment cette institution payenne, qui aura donné lieu à l'institution de ce que nous appellons aujourd'hui les Rogations. Les prieres & les processions, qu'on fait durant les Rogations, ont le même but que les Ambarvales. C'est même la coûtume dans certains païs, & en général dans les campagnes, de faire ces processions autour des champs.

AMBASSADEUR, *Legatus*, πρέσβυς, (b) Ministre public, envoyé par un Souverain vers un autre Souverain, pour y représenter sa personne. Les Anciens vouloient que le rang, l'âge, & les autres qualités personnelles, de ceux qui étoient choisis pour Ambassadeurs, donnassent un nouveau poids à un titre déjà si respectable. Chez Homère, c'est Ulysse & Ménélas qu'on députe, pour aller porter des propositions de paix aux Troyens; & il suffit d'ouvrir Thucydide & Tite-Live, pour voir qu'on s'écartoit rarement d'un principe si naturel.

I. On n'envoyoit presque jamais de jeunes gens en Ambassade. Le terme de *Presbus*, πρέσβυς employé chez les Grecs, pour désigner un Ambassadeur, signifioit, dans le sens propre, un Vieillard. Cinquante ans étoit l'âge fixé par les loix des peuples de Chalcide, pour être jugé capable de cet emploi. Polybe rapporte de lui-même, que les Achéens le nommérent, lui troisième, pour Am-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 533.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII, p. 57, 58. *& suiv.*

bassadeur, auprès du roi Ptolémée, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge prescrit, pour remplir cette dignité. Comme on sçait que parmi les Romains on ne pouvoit parvenir aux premiers emplois de la République, qu'à l'âge de quarante ans ; & que d'un autre côté, tous les Ambassadeurs, presque sans exception, étoient tirés du corps du Sénat, on ne peut douter que la maturité de l'âge ne fût chez le peuple Romain, comme chez tous les autres peuples, une condition communément nécessaire, pour être revêtu du caractère d'Ambassadeur.

C'est pour cette raison qu'on s'étonnera moins que les Romains tirassent quelquefois au sort les Ambassadeurs. Tacite nous apprend qu'il s'éleva un grand débat dans le Sénat, pour sçavoir s'il falloit nommer par élection, ou choisir au sort les Ambassadeurs qu'on avoit résolu d'envoyer à Vespasien. Cet Historien nous a conservé les discours qui se firent de part & d'autre à cette occasion ; & il ajoûte qu'il fut arrêté que suivant l'ancienne coûtume, *secundùm vetera exempla*, le sort décideroit du choix des Ambassadeurs. On voit en effet, par une lettre de Cicéron même, qu'il fut nommé Ambassadeur par cette voie. Un autre Auteur rapporte que de plusieurs personnes dont une ambassade étoit composée, les unes avoient été nommées par élection, & les autres par le sort. Mais, ces exemples sont si rares que deux Sçavans, à qui ils ont échappé, vont presque jusqu'à s'inscrire en faux contre cet endroit de Tacite.

II. Les Romains, qui ont peut-être senti mieux qu'aucun autre peuple, de quelle conséquence il étoit de frapper les yeux de la multitude, pour attirer sa vénération, donnoient à leurs Ambassadeurs divers ornemens extérieurs. C'est pourquoi, selon un Auteur, ils avoient le privilége de porter un anneau d'or, dans le tems même, où les Sénateurs & les Chevaliers n'avoient pas encore droit de le porter. Ils avoient aussi un habit distingué, que Denys d'Halicarnasse appelle une robe sacrée. Elle étoit, selon quelques-uns, de pourpre dans les Ambassades, où il s'agissoit d'affaires d'État ; mais dans celles qui n'avoient pour objet que des devoirs de bienséance & de politesse, Tite-Live nous apprend qu'ils prenoient une robe blanche.

Les Romains étoient, comme nous, dans l'usage d'envoyer des Ambassadeurs, soit pour faire des complimens de condoléance, soit pour en faire de félicitation. Alexandre, revenu victorieux de ses grandes expéditions, reçut à Babylone des Ambassadeurs de presque toutes les parties du monde. Aux noces de Persée & à celles du roi Prusias, assistérent divers Ambassadeurs, qui avoient apporté aux nouveaux époux des présens de la part de leurs maîtres. A l'égard des complimens de condoléance, on sçait le bon mot de Tibère aux Ambassadeurs d'Ilium, qui étoient venus un an après la mort de Drusus, lui

marquer la part qu'ils prenoient à sa douleur.

III. Il y avoit encore une espèce d'Ambassade, dont on ne trouve d'exemple que parmi les Romains. On l'appelloit l'Ambassade libre; parce que ceux à qui on accordoit cette prérogative, n'avoient aucune affaire à négocier, & qu'ils pouvoient partir & revenir, quand bon leur sembloit. C'étoit proprement une marque de distinction, dont on décoroit les personnes d'un certain rang, pour leur attirer plus de respect, lorsque leurs affaires particulières les obligeoient de faire quelque séjour dans les païs étrangers. On s'en servoit même quelquefois comme d'un prétexte honnête, pour colorer la retraite d'un homme, que quelque disgrace obligeoit de chercher un asyle hors de l'Italie. Ce fut sous ce titre que Scipion Nasica, contraint de quitter Rome, pour se soustraire à la fureur du peuple, qui vouloit venger dans son sang la mort de Gracchus, se retira en Asie. Suétone n'oublie pas de remarquer que Tibère porta cette qualité, lorsque certaines affaires, qui lui étoient peu honorables, firent prendre à ce Prince le parti de s'exiler lui-même à Rhodes.

Cicéron déclame avec beaucoup de force contre ces sortes d'Ambassades. Il fait sentir combien étoit ridicule le titre d'Ambassadeur dans un homme qui n'étoit chargé d'aucune négociation. Il nous assure que pendant son consulat il auroit desiré d'abolir entièrement ce genre d'Ambassade; mais, que n'ayant pu y réussir, il eut du moins le crédit d'en faire restreindre le tems à une année, au lieu qu'auparavant la durée n'en étoit point limitée.

IV. Quel que fût en général l'objet de l'Ambassade, on voit, tant chez les Grecs que chez les Romains, que pour l'ordinaire on n'envoyoit pas moins de trois Ambassadeurs, ni plus de dix. Il y avoit néanmoins des occasions, où ils étoient en plus grand nombre, non seulement pour que ces députés fussent en état de s'aider mutuellement de leurs lumières, mais encore pour marquer plus de considération à celui vers lequel on les envoyoit. Aussi, voyons-nous que Démétrius Poliorcéte regarda comme une marque de mépris, que les Lacédémoniens ne lui eussent député qu'un seul Ambassadeur, & que celui-ci, pour les disculper, lui dit finement que le Sénat de Sparte n'ayant à traiter qu'avec une seule personne, avoit cru aussi ne devoir lui en envoyer qu'une seule.

V. Les ordres, dont on chargeoit les Ambassadeurs, étoient contenus dans le décret du Prince, du Sénat, ou du peuple, qui les députoit. Ce crédit leur tenoit lieu de ce que nous appellons lettres de créance. Ils étoient obligés de le représenter, sans quoi on se croyoit bien fondé à refuser de les entendre. Ce fut pour cette seule raison que les Achéens s'excusérent de n'avoir pas admis dans leur Conseil quelques Ambassadeurs, que le Sénat avoit envoyés

pour examiner si les Villes, qui, pendant les divisions d'Eumene & de Philippe, avoient été enlevées à différens peuples de la Gréce, leur avoient été rendues. La coûtume des Athéniens étoit d'ajoûter toujours cette clause générale au décret, dont nous parlons : *Qu'au surplus les Ambassadeurs fassent tout ce qu'ils croiront être le meilleur pour le bien de l'État*. Quelquefois aussi, on donnoit plein pouvoir aux Ambassadeurs de traiter aux conditions que leur prudence leur suggéreroit.

Mais, comme à la faveur d'un nom aussi respectable que celui d'Ambassadeur, il auroit pû se glisser des espions, des gens sans aveu, ou venus même à dessein de tramer quelques pratiques secretes, on ne les recevoit nulle part en cette qualité, sans avoir pris auparavant les précautions nécessaires contre toute surprise. A Rome, lorsque leur arrivée n'étoit pas annoncée, ou qu'ils n'étoient pas attendus, on ne les admettoit pas aussi-tôt dans la Ville; mais on s'informoit d'abord de tout ce qui concernoit leur personne, & du sujet de leur commission. Ce soin regardoit les Questeurs. Ces Magistrats alloient trouver les Ambassadeurs dans un lieu marqué, hors de l'enceinte de Rome. Ils enregistroient leurs noms; & lorsque ces Ambassadeurs venoient de la part de quelque puissance amie, on les logeoit aux dépens du public. On les défrayoit eux & leur suite, durant leur séjour. On leur faisoit des présens considérables d'armes, de chevaux, d'habits, de vases d'argent, &c.

Tite-Live appelle ces présens *Lautia*, terme particulier aux Romains, & que Plutarque n'a pu rendre en sa langue par aucun qui fût équivalent. En un mot, on pourvoyoit magnifiment à toute leur dépense. Et quand ils venoient à mourir dans le cours de leur Ambassade, ces mêmes Questeurs prenoient soin de leurs funérailles, & la République en payoit les frais; ce qui toutefois ne doit s'entendre que de ceux qui venoient de la part des amis & des alliés. On traita autrement ceux de Rhodes, qu'on soupçonnoit être dans le parti de Pompée, & ceux que Persée envoya à Rome, pour se justifier des embûches, qu'on l'accusoit d'avoir tendues à Eumene. Ses excuses n'ayant point été admises, on congédia ses Envoyés, & on leur donna trente jours, pour sortir d'Italie. Ceux des Étoliens furent traités avec encore plus de rigueur; car on ne leur donna que la moitié de ce tems-là, pour se retirer hors des terres de la République.

Plutarque nous aprend que de son tems, l'étendue de l'empire Romain ayant multiplié à l'infini le nombre des Ambassadeurs; & que la dépense qui se faisoit pour les défrayer, étant devenue parlà fort onéreuse à la République, on cessa de pourvoir à leur subsistance. Mais, on continua à inscrire leurs noms dans les registres publics; & on ne diminua rien par rappport aux prérogatives,

qu'on leur avoit accordées, & dont une des plus conſidérables étoit d'avoir place dans l'orcheſtre aux jeux & aux combats publics. Les députés de la ville de Marſeille jouiſſoient de cette prérogative, en conſidération des ſervices qu'elle avoit rendus au peuple Romain. On trouve dans Joſephe un décret de l'empereur Caius & du Sénat, par lequel le même honneur eſt accordé à Hircan, à ſes enfans & à ſes Ambaſſadeurs. Tacite rapporte que deux Envoyés de certains peuples de la Belgique, étant entrés dans le théatre de Pompée, lorſqu'on y célébroit les jeux, y remarquérent quelques étrangers, aſſis parmi les Sénateurs; qu'ayant ſçu de ceux qui les conduiſoient, qu'on faiſoit cet honneur aux Ambaſſadeurs des nations, qui ſe diſtinguoient des autres par leur attachement au peuple Romain, ils s'étoient écriés qu'il n'y avoit aucune nation dans le monde, qui l'emportât ſur la leur par les armes & par la bonne foi; & que làdeſſus ſans autre cérémonie, ils s'étoient aſſis dans l'orcheſtre; ce qui fut pris en bonne part, & regardé comme une ſaillie de zéle & d'affection. Cependant, Auguſte ayant appris que parmi les Grecs certaines perſonnes, ſorties de familles d'affranchis, étoient quelquefois revêtues du titre d'Ambaſſadeur, défendit, par un édit public, l'entrée de l'orcheſtre à tous les Ambaſſadeurs. Dans la ſuite, Trajan la rendit à ceux qui étoient envoyés par les têtes couronnées.

VI. Il n'y avoit point de lieu marqué, chez les Romains, pour donner audience aux Ambaſſadeurs. On les écoutoit en divers endroits ſitués hors de l'enceinte de la Ville, ordinairement dans le temple de Saturne, quelquefois dans celui d'Apollon, ou de Minerve. Il ne faut pas croire, comme quelques-uns ſe ſont fauſſement imaginés ſur quelques paſſages mal entendus, qu'on ne traitoit à Rome avec les Ambaſſadeurs, que dans le ſeul mois de Février. Tous les Hiſtoriens font foi du contraire. Il eſt ſeulement vrai que ce mois étoit deſtiné à écouter les demandes de ceux qui étoient envoyés par les Provinces, immédiatement ſoumiſes à l'empire Romain. Cet uſage s'obſervoit ſi religieuſement, que Cicéron aſſure que pendant tout ce tems on ne traitoit abſolument d'aucune ſorte d'affaires. Et ce qui montre, pour ſe ſervir des paroles de Valère Maxime, combien les Romains étoient attentifs en tout à conſerver leur dignité, & celle de la République; c'eſt qu'ils ne rendoient jamais réponſe aux Ambaſſadeurs, qu'en Latin; & qu'ils les obligeoient de parler la même langue, par le moyen des interpretes, non ſeulement à Rome, mais par tout où on leur donnoit audience.

Il paroît que parmi les Grecs les Ambaſſadeurs n'étoient ni logés, ni défrayés aux dépens du public, & que c'étoient les particuliers qui exerçoient l'hoſpitalité envers eux, à peu près comme elle étoit exercée envers les

autres étrangers. C'est ce que l'on peut conclure de cet endroit de Xénophon, où il reproche vivement aux Athéniens d'avoir refusé l'hospitalité à un Héraut. On voit, par un autre trait du même Auteur, que les Ambassadeurs de Sparte à Athènes, y prenoient leur logement chez une personne, qui faisoit profession publique de recevoir chez soi tous ceux, que leurs affaires appelloient à Athènes. Ajoûtons que les Grecs conservérent l'ancienne coûtume, qui étoit, en tems de guerre, d'envoyer devant les Ambassadeurs un Héraut, à peu près comme nous envoyons aujourd'hui un trompette, pour s'assûrer que l'ennemi accorderoit aux Envoyés la sûreté nécessaire pour s'acquitter de leur commission. Thucydide, dans ces circonstances, joint toujours un Héraut aux Ambassadeurs; & Démosthène fait un crime aux dix Ambassadeurs, nommés pour traiter avec Philippe, qui assiégeoit pour lors une ville de l'Attique, de s'être rendus auprès de ce Prince, sans avoir attendu la réponse du Héraut, qu'ils lui avoient dépêché.

VII. Comme les Athéniens & les Corinthiens avoient une loi précise, qui défendoit de recevoir absolument aucun présent de la part de ceux auxquels ils étoient envoyés, il est assez naturel de croire qu'ils se dispensoient aussi d'en donner à ceux des autres nations, à moins que ce ne fût de ces petits présens d'amitié, qu'on faisoit aux hôtes, & qu'on appelloit *Xénia*. En effet, Philippe, roi de Macédoine, voulant corrompre certains Ambassadeurs d'Athènes, se servit, selon Démosthène, de ce prétexte, pour leur faire agréer des sommes considérables en argent. Ce même Orateur soûtient, avec sa véhémence ordinaire, que c'étoit un crime capital; & l'histoire nous apprend que quelques Ambassadeurs, qui en furent convaincus, l'expiérent aussi par leur mort.

On étoit si religieux sur ce point à Athènes, que Callias, pour cette seule raison, y fut condamné à une amende de cinquante talens, quoiqu'il eût conclu une paix avantageuse avec le roi de Perse. C'étoit cependant l'usage parmi les Prines de cette nation, de faire de grands présens à ceux qui alloient chez eux en Ambassade. Il semble même qu'il étoit de la dignité des Rois d'en user ainsi. C'est peut-être pour cela que les Ambassadeurs que le Sénat avoit envoyés à Ptolémée, qu'on croit être Ptolémée Philadelphe, n'ayant pu se dispenser de recevoir les dons précieux que ce Prince leur avoit offerts, avant même d'avoir rendu compte de leur négociation, commencérent par les remettre dans le trésor public; générosité qui frappa tellement les Sénateurs, qu'avec la permission du peuple, ces présens leur furent rendus.

VIII. Dans ces tems de barbarie, où les hommes vivoient dans un brigandage continuel, & pour ainsi dire, en guerre ouverte les uns avec les autres; il n'y avoit pour lors que le bouclier de la religion;

qui pût mettre à couvert la vie & les biens de ceux qui étoient obligés de traiter avec leurs ennemis, ou même avec les étrangers. De-là cet appareil de cérémonie, ces herbes sacrées, ces couronnes, ces libations & ces symboles religieux que portoient les Hérauts chez les Grecs, & les Féciales chez les Romains, lorsqu'ils avoient quelques ordres à exécuter auprès d'un peuple ennemi. Mais, l'intérêt commun de la société ayant adouci la férocité des mœurs, ces usages s'abolirent insensiblement. On n'en trouve presque plus de traces dans la Gréce, depuis Homère; & parmi les Romains, depuis les deux premiers siécles de la fondation de leur Empire. On comprit enfin, même parmi les Barbares, que l'avantage réciproque des États demandoit que la personne de l'Ambassadeur fût regardée comme inviolable.

IX. Selon l'ancien droit des gens, toute personne qui avoit fait quelque violence à un Ambassadeur, devoit être remise entre les mains de la Puissance qui l'avoit envoyé, pour en tirer telle vengeance qu'il lui plairoit. C'est ainsi qu'un certain Leptinès, qui avoit tué Cnéus Octavius, fut livré aux Romains par les Grecs. Les Romains eux-mêmes firent remettre, entre les mains des Carthaginois, les jeunes gens qui avoient insulté leurs Ambassadeurs. Ils en usérent de la même manière avec deux Édiles, qui avoient maltraité les envoyés des Apolloniates, & dans la crainte que les parens de ces deux Magistrats ne les enlevassent sur la route, le Sénat donna ordre à un Questeur de les accompagner jusqu'au port, où ils devoient s'embarquer.

X. On accordoit des honneurs particuliers à la personne, ou même à la mémoire des Ambassadeurs, qui s'étoient dignement acquittés de leurs fonctions. A Sparte & à Athènes, outre le remercîment qu'on leur faisoit en public, on leur donnoit un repas de cérémonie. Chez les Romains, on les élevoit aux premières magistratures. Et s'il arrivoit qu'ils fussent tués dans l'exercice de leur ministère, on leur décernoit une statue. Cicéron nous apprend que celles qu'on avoit érigées en l'honneur de ces quatre Ambassadeurs, qui furent mis à mort à Fidènes, par un roi des Veiens, avoient subsisté jusqu'à son tems. Il n'oublie pas qu'on voyoit dans la place, où étoit la tribune aux harangues, la statue de Cnéus Octavius, qui fut tué à Laodicée, dans le cours de son Ambassade. Ce droit étoit si bien établi, que le même Orateur soûtient qu'il doit s'étendre jusqu'à ceux qui meurent de maladie, tandis qu'ils sont revêtus du titre d'Ambassadeur. Ainsi non content que le Sénat eût ordonné qu'on construiroit, aux dépens du public, un tombeau à Servius Sulpitius, mort Ambassadeur auprès d'Antoine, Cicéron obtint encore qu'on lui éléveroit une statue d'airain en pied. Les Athéniens dressérent aussi un monument sur la voie sacrée, pour honorer la mémoire du héraut Anthémocrite, qui

avoit été tué par les Mégariens.

AMBERTHKEND, nom qu'on donne au livre qui contient les dogmes des Indiens.

AMBIAINS, *Ambiani*, (*a*) Ἀμβιανοὶ peuples de la gaule Belgique, qui tenoient un rang distingué dans le païs. César, après avoir réduit les Bellovaces, [ceux de Beauvais] entra dans le païs des Ambiains, qui ne firent point de résistance, & se livrérent aussi-tôt à discrétion, avec tout ce qu'ils avoient. On voit par-là que les Ambiains & les Bellovaces étoient Limitrophes; ce qui est fort exact, suivant la remarque de M. d'Anville. Mais, ce Géographe observe que ce qu'on lit ensuite dans les Commentaires: *Eorum* [*Ambianorum scilicet*] *fines Nervii attingebant*, ne doit pas être entendu d'une manière trop étroite, & ne signifie autre chose, sinon que les Ambiains n'étoient point éloignés des Nerviens. Car, à moins que de resserrer les Atrébates, ou les Véromanduens jusqu'aux portes de leur capitale, on ne sçauroit amener les Nerviens jusques sur la frontière des Ambiains précisément.

César, à son retour de sa seconde expédition dans la grande-Bretagne, choisit la capitale des Ambiains, préférablement à toute autre Ville, pour y tenir l'assemblée générale des États de la Gaule, en faire sa place d'armes & le centre de toutes ses légions, répandues dans les contrées voisines, y placer les magasins de son armée, qui avoit beaucoup à souffrir dans les Provinces, par la famine qu'y causoit la sécheresse; enfin, pour y fixer sa résidence, jusqu'à ce qu'il eût réglé tout ce qui regardoit le département de ses légions dans leurs quartiers d'hiver.

Cicéron, dans une lettre à Trébatius, fait mention d'un camp, qu'avoit César, auprès de Samarobrine [c'est le nom de la capitale des Ambiains, qu'on appella depuis Amiens]; c'est-à-dire, sur le territoire de cette Ville; & peut-être ce camp étoit-il placé sur la hauteur qui y domine, où, dans la suite des tems, l'on a bâti la forteresse qui s'y voit à présent, & qui, avant qu'on eût porté l'art de fortifier les places, au degré de perfection, où il est aujourd'hui, passoit pour une des meilleures forteresses de l'Europe. Il y eut là un ancien château, dont les Seigneurs prenoient le titre de Châtelains d'Amiens, & que les Antiquaires de cette Ville prétendent même avoir été fondé dès le tems de César; ce qui confirmeroit encore qu'il établit un camp en ce lieu-là.

La gloire qu'ont eue les Ambiains d'avoir possédé ce grand capitaine chez eux, pendant un quartier d'hiver, leur a fait avoir, dans tous les siécles, une vénéra-

(*a*) Plin. L. IV. c. 17. Strab. p. 194. Ptolem. L. II. c. 9. Cæs. de Bell. Gall. pag. 75, 351, 375. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 441, 444, 445. Tom. XIII. pag. 413. Tom. XIX. pag. 507, 510.

tion particulière pour sa mémoire, & doit avoir perpétué chez eux de pere en fils, au moins le souvenir des principaux lieux, où il fit hiverner ses légions, lorsqu'il étoit dans leur païs. Le territoire des Ambiains ne répond qu'en partie à ce qu'on appelle aujourd'hui l'Amienois en Picardie.

AMBIBARIENS, *Ambibarii*, (*a*) peuples des Gaules, qu'il ne faut pas confondre avec les Ambarres, dont ils étoient voisins. Leur cité faisoit partie des cités Armoriques, situées le long de l'Océan. Elle étoit voisine de celle des Rhédons, d'où est venu le nom de Rennes.

Les Ambibariens habitoient à peu près cette partie de la Celtique, connue aujourd'hui sous le nom de Diocèse d'Avranches, aux extrêmités de la Normandie, sur les confins de la Bretagne.

AMBIEGNE, *Ambiegna*, (*b*) autrement Ambigne, ou Ambegne. C'étoit la grosse victime, autour de laquelle étoient les autres victimes.

AMBIGAT, *Ambigatus*, (*c*) roi des Bituriges, du tems que Tarquin, l'ancien, regnoit à Rome. Il s'étoit rendu très-puissant par sa valeur, & celle de ses sujets, aidée de la bonne fortune. Ses États, les plus fertiles de tout le païs, étoient si peuplés, qu'à peine pouvoient-ils contenir une si grande multitude d'hommes, & qu'il ne lui étoit pas facile à lui-même de les réprimer.

Ce Prince se voyant avancé en âge, & voulant délivrer son royaume d'une foule d'habitans, qui le surchargeoit, déclara qu'il alloit faire partir Bellovese & Sigovese, ses neveux, deux jeunes Princes hardis & entreprenans, avec autant de monde qu'ils en voudroient emmener avec eux, afin d'être en état de se faire craindre, pour aller chercher de nouveaux établissemens dans les terres, où il plairoit aux dieux de les conduire. Le sort envoya Sigovese du côté de la forêt Hercinienne, & ouvrit à Bellovese vers l'Italie, une route, qui n'étoit guere plus favorable.

AMBIGÉRUS, *Ambigerus*, (*d*) roi des Indes. Lorsqu'Alexandre le Grand fut arrivé devant la ville de ce Roi, les habitans lui enfermérent les portes; & parce qu'ils avoient oüi dire que le fer n'avoit point de prise sur lui, ils empoisonnérent leurs fléches, & repoussant l'ennemi de leurs murailles, par des blessures doublement mortelles, ils en tuérent un fort grand nombre. Ptolémée, entr'autres, y fut blessé. On désespéroit déjà de sa vie, lorsque le Roi vit, en songe, une herbe, qui devoit être l'infaillible antidote de ce venin. En effet, Ptolémée n'en eut pas plutôt pris dans un breuvage, qu'il recouvra la santé. La meilleure partie de l'armée reçut aussi une pareille guérison d'un pareil reméde. Après qu'Alexandre se fut rendu maître

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. pag. 353.
(*b*) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 321.
(*c*) Tit. Liv. L. V. c. 34. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 617.
(*d*) Just. L. XII. c. 10.

de la place, il remonta sur sa flotte, & sacrifia à l'Océan, pour lui demander un heureux retour.

AMBIGU, terme de Grammaire, qui vient de *ambo*, deux, & de *ago*, je pousse, je mene. Ce terme présente à l'esprit deux sens différens. Les réponses des Oracles étoient toujours Ambigues. C'étoit, dans cette Ambiguité, que l'Oracle trouvoit à se défendre contre les plaintes du malheureux qui l'avoit consulté, lorsque l'événement n'avoit pas répondu à ce que l'Oracle avoit fait espérer, selon l'un des deux sens.

AMBILIATES, *Ambiliates*, (*a*) peuples des Gaules, que César met au nombre de ceux que les Vénétes appellérent à leur secours, pour se défendre contre les Romains. Il y en a qui lisent Ambibariens, au lieu d'Ambiliates. Si on admet la leçon d'Ambiliates, le territoire de ces peuples pourra, selon M. Samson, répondre au territoire de Lamballe, à cause de la ressemblance de nom. Si on admet au contraire celle d'Ambibariens, ce Géographe seroit d'avis de le placer ailleurs, & plutôt dans le diocèse d'Avranches, que dans tout autre. Mais, ces positions qui n'ont d'autre fondement, que des conjectures, paroissent s'écarter beaucoup de la position que César donne aux Ambiliates, qu'il semble placer auprès des Nannetes, dans l'énumération des peuples qui alloient marcher contre lui. Ajoûtez à cela, que les Ambilatres, dont parle Pline, ne sçauroient différer des Ambiliates. Or, ces Ambilatres sont placés, par cet ancien Géographe, à l'extrêmité de l'Aquitaine, étendue jusqu'à la Loire. Ainsi, on ne peut révoquer en doute, que les Ambiliates n'ayant habité sur les côtes de l'Océan, à la gauche de la Loire, sur la frontière de la province de Bretagne.

AMBIORIX, *Ambiorix*, (*b*) roi des Éburons, peuples Gaulois, qui habitoient entre la Meuse & le Rhin. César, l'an 54 avant J.C. plaça dans ce païs une légion sous les ordres de Sabinus & de Cotta. Ambiorix alla d'abord, comme ami, au-devant de ces deux lieutenans, & leur fournit même du bled. Mais, à peine y avoit-il quinze jours qu'ils étoient arrivés, que les Gaulois les attaquérent & les taillérent en piéces. Ambiorix ayant demandé & obtenu qu'on lui envoyât quelqu'un, avec qui il pût conférer, tint un langage fort adroit, & qui, partant d'un Prince barbare, peut servir de preuve, que les leçons de la nature suffisent, pour rendre les hommes fort sçavans dans l'art de tromper. Il commença par protester qu'il n'avoit point perdu la mémoire des bienfaits de César, qui l'avoit délivré du joug des Aduatiques, & qui lui avoit rendu son fils & son neveu que ces peuples avoient reçus en

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. pag. 101. Plin. L. IV. c. 19.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 180, 181. *& seq.* L. VI. p. 250. *& seq.* L. VIII. p. 390, 391. Crév. Hist. Rom. T. VII. pag. 159. *& suiv.*

ôtages ; & tenoient dans une dure captivité ; que s'il venoit de faire un acte d'hostilité contre les Romains ; ce n'avoit point été par esprit d'animosité & de haine ; mais, parce qu'il n'avoit pu résister aux desirs de sa nation ; que de la façon dont se gouvernoient les Gaulois, les peuples n'avoient guere moins de pouvoir sur leurs Rois, que les Rois sur leurs peuples. Ambiorix ajoûta plusieurs autres choses, qui avoient pour but, d'engager les Romains à retirer leurs troupes du païs des Éburons.

Ce discours rapporté aux deux généraux, Cotta n'y ajoûta aucune foi. Il n'en fut pas de même de Sabinus. Aussi en devint-il la victime, ainsi que ses troupes. En effet, s'étant engagés dans une espèce d'embuscade, ils sont tout à coup surpris par les Gaulois, qui les prennent en même-tems en tête & en queue. Ambiorix se conduisit en habile général : » Enfans, s'écria-t-il aux » siens, les bagages sont à nous ; » c'est le fruit de la victoire ; ne » songeons qu'à l'achever. « Il fut obéi. Dès lors ce ne fut plus un combat, mais un carnage. Sabinus perd la vie ; & Cotta lui-même est tué, en combattant, avec la plus grande partie des Romains. Les autres se retirent vers le camp, d'où ils étoient partis. Celui qui portoit l'aigle, la conserva jusqu'aux retranchemens ; & lorsqu'il en fut à portée, il l'y jetta ; après quoi il se retourna contre les ennemis, & mourut en brave homme, en se battant à la tête du camp. Les soldats, qui étoient restés, après une si cruelle journée, eurent encore assez de courage pour se défendre jusqu'à la nuit. Mais, se voyant sans espérance, & sans aucune ressource, ils se tuérent les uns les autres, jusqu'au dernier.

Cependant, Ambiorix songeant à profiter de la victoire, passa en diligence chez les Aduatiques, ses voisins, & les souléve. De-là, il entra sur les terres des Nerviens ; & les anime par son exemple ; & par la promesse de son secours, à aller attaquer Q. Cicéron, qui avoit établi, dans leur païs, ses quartiers d'hiver. Les Nerviens, aisément persuadés, convoquent les peuples, qui étoient sous leur obéissance ; & en très-peu de tems une armée formidable, composée de toutes ces différentes nations, marcha contre Cicéron, avec tant de promptitude, qu'elle arriva avant qu'il fût informé du désastre de Sabinus. La cavalerie, qui avoit pris les devans, surprit & enveloppa un assez grand nombre de soldats Romains, qui s'étoient répandus dans les forêts, & qui y coupoient les bois nécessaires, soit pour le chauffage, soit pour les fortifications du camp. Ils allérent ensuite avec toutes leurs forces livrer l'assaut au camp même de Cicéron. Ambiorix, après avoir plusieurs fois tenté inutilement d'emporter, par la force, le camp Romain, voulut essayer de la ruse, qui lui avoit si bien réussi auprès de Sabinus. Mais, Cicéron ne fut point la dupe de tous ses artificieux discours ; & il n'écouta aucune proposition.

César, informé de ce qui se passoit, vole au secours de ses légions, & poursuit Ambiorix à travers la forêt d'Ardenne. Basilius ayant eu ordre de marcher devant lui avec toute la diligence possible, apprend qu'Ambiorix étoit avec peu de gens en un château, & marche aussi-tôt de ce côté-là. Mais, comme les maisons de la noblesse des Gaules étoient ordinairement accompagnées d'un bois, ou d'une rivière, pour prendre le frais en été, ses gens arrêtérent quelque-tems les Romains en un passage; ce qui lui donna moyen de monter à cheval, & de se sauver à travers les bois. Ainsi échappé, Ambiorix n'assembla point de troupes, soit qu'il n'en eût pas le tems, où qu'il crût que toute l'armée suivoit, & qu'il n'étoit pas assez fort pour y résister. Il dépêcha seulement des coureurs par tout, pour avertir les habitans de se retirer, comme ils firent; les uns dans les bois & les marais; les autres, qui étoient voisins de l'Océan, dans des Isles que formoit le reflux de la mer.

On ne laissoit pas toutefois de poursuivre Ambiorix. Ce fugitif fut près d'être pris ou tué. On le voyoit; on croyoit le tenir; & toujours il échappoit. Changeant perpétuellement d'asyle, & n'ayant autour de lui que quatre cavaliers, il rendit inutiles les efforts d'une multitude d'ennemis, que la haine, le desir de plaire à César, l'espoir de la récompense animoient à le poursuivre. Pour César, il alla ravager les États d'Ambiorix, afin de lui ôter toute espérance de retour, s'il ne pouvoit faire autre chose, & lui attirer la haine de son païs.

AMBITION, *Ambitio*, (*a*) passion qui nous porte avec excès à nous aggrandir. C'étoit une divinité des Romains. Ce peuple lui avoit bâti un temple. La chose étoit convenable. Sans doute que les Romains vouloient autoriser par-là cette ambition démesurée, qui a enfin causé la ruine de ce fameux peuple. Elle étoit représentée avec des aîles, & les pieds nuds.

AMBIVARITES, *Ambivariti*, (*b*) peuples qui, selon César, habitoient une partie de la gaule Belgique, située en-deça de la Meuse. On croit que c'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Brabant. Telle est du moins l'opinion de quelques Sçavans. Cependant, le même César place ailleurs les Ambivarites, au nombre des peuples qui étoient en la dépendance des Éduens, à titre de Cliens. Mais, on pense que c'est une erreur, qui se sera glissée par la faute, ou des copistes, ou des Imprimeurs; à moins qu'il n'y ait eu autrefois deux peuples, qui s'appellassent Ambivarites. Au reste, il y en a qui lisent Aduatices, au lieu d'Ambivarites.

AMBIVIUS (*c*) [L. AMBIVIUS TURPION], *L. Ambivius Turpio*, l'un des maîtres de la troupe des

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 349.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. p. 126, 349.
(*c*) Terent. Audri. & Eunuch. Titul.

Comédiens, qui jouérent quelques comédies de Térence, comme l'Andrienne & l'Eunuque. La prémière fut représentée sous les Édiles Curules, M. Fulvius, & M. Glabrio; & la seconde sous les Édiles Curules, Posth. Albinus & L. Cornélius Mérula.

AMBIVIUS [M.], *M. Ambivius*, M. Ἀμβιβοῦχος, (*a*) succéda à Coponius, dans le gouvernement de la Judée. Il fut remplacé par Annius Ruffus, vers l'an 13 de J. C.

AMBRACIE, *Ambracia*, (*b*) Ἀμβρακία, ville d'Épire, en Gréce, sur le golfe Ambracique. Elle fut fondée par Ambrax, fils de Thesphrotus, qui y fixa son séjour; apparemment lorsque les États de son pere eurent été pris & ravagés, d'abord par les Dryopes, & ensuite par Hercule. C'est pourquoi l'origine des Ambraciotes ne remonte guere qu'à environ une ou deux générations avant la guerre de Troye.

Peu de tems après cette guerre, il y avoit un autre Ambrax, qui regnoit à Ambracie. Denys d'Halicarnasse, parlant de la fuite d'Énée & de ses compagnons, dit qu'étant arrivés à Actium, ils jettérent l'ancre au promontoire du golfe Ambracique; & que de-là ils allérent à la ville d'Ambracie, où regnoit Ambrax, fils du Dexamène d'Hercule. Il reste, ajoûte-t-il, dans l'un & dans l'autre endroit, des monumens de leur arrivée en ce païs.

Scymnus de Chio & Strabon paroissent rejetter l'origine des Ambraciotes long-tems après la guerre de Troye. » Après les » Molosses, dit Scymnus, est » Ambracie, colonie des Corin- » thiens. Gorgus, fils de Cyp- » séle, en fut le premier habitant. » Ambracie, dit Strabon, est à » peu près située sur le golfe. » Elle est l'ouvrage de Tolgus, » fils de Cypséle. « Celui qui est appellé Gorgus, par Scymnus de Chio, & Tolgus, par Strabon, Antoninus Libéralis le nomme Torgus, & le dit, non pas fils, mais frere de Cypséle. Il accorde même les Historiens, qui font les Ambraciotes antérieurs à la guerre de Troye, avec ceux qui les font postérieurs à cette guerre en faisant entendre qu'Ambracie subsistoit, lorsqu'on y conduisit une nouvelle colonie de Corinthe. Cette Colonie fut envoyée en Épire, suivant Strabon, par Cypséle & par Gargasus. Elle s'empara d'abord de la côte de l'Acarnanie, & s'avança ensuite vers le golfe Ambracique, où elle rétablit, plutôt qu'elle ne fonda la ville d'Ambracie.

Le tems de l'établissement de cette colonie, ou ce qui est la même chose, le tems du regne de Cypséle à Corinthe, doit être placé, vers l'an 620 avant J. C. Quand cette colonie arriva en Epire, les Ambraciotes gémis-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 619.
(*b*) Strab. pag. 325, 450. Ptolem. L. III. c. 14. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Plin. L. IV. c. 1. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 4, 9. Pauf. p. 333, 641. Diod. Sicul. pag. 317, 562, 563. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 168. *& suiv.* Tom. XII. pag. 127.

foient ſous la tyrannie de Phalécus. Ils prirent, à leur ſecours, les nouveaux venus de Corinthe, & ſe ſoulevérent contre le Tyran, qui en fit d'abord un grand carnage. Mais, enfin, une heureuſe tranquillité ſuccéda bientôt à ces troubles domeſtiques. Les Ambraciotes, à qui les Oracles d'Apollon avoient fait prendre les armes, crurent que c'étoit à ce dieu qu'ils étoient redevables de la paix. De-là, vint la coûtume qu'ils eurent dans la ſuite, de chanter le ſauveur Pythien, dans leurs fêtes, & dans leurs feſtins publics. C'eſt ce qu'Antoninus Libéralis fait dire à Apollon lui-même, dans une de ſes métamorphoſes, où ce dieu diſpute avec Diane & avec Hercule, du droit de préſider à la ville d'Ambracie, après avoir pris pour juge le vieillard Cragaléus, qui, pour avoir décidé en faveur d'Hercule, eſt changé, par Apollon, en rocher. Ovide a fait alluſion à cet événement fabuleux, en diſant d'Énée & de ſes compagnons: » Ils virent Ambracie, qui avoit » été le ſujet d'une diſpute entre » les divinités & le rocher, en » quoi le juge avoit été méta» morphoſé. «

Il eſt a croire que les Cypſélides ayant détruit la tyrannie de Phalécus dans Ambracie, y établirent la leur. Du moins, Périandre, fils de Cypsèle, eſt appellé tyran des Ambraciotes, par Ariſtote, & par Maxime de Tyr. Ariſtote dit que le peuple ayant chaſſé Périandre, recouvra ſon ancienne liberté.

Les Ambraciotes eurent des démêlés avec les Moloſſes, nation Épirote, qui ſoumit à la fin toutes les autres. On voyoit à Delphes, ſelon Pauſanias, un âne de bronze, que les Ambraciotes y avoient offert, en reconnoiſſance d'un avantage, qu'ils remportérent ſur les Moloſſes, une nuit que ces derniers ſortirent mal à propos d'une embuſcade, effrayés du bruit que fit un âne, en paſſant auprès d'eux.

Cependant, les Ambraciotes tombérent dans de grands malheurs. Ils furent aſſujettis par les Rois d'Épire. Ils furent taillés en piéces par les Athéniens, qui avoient à leur tête Démoſthène. Thucydide rapporte des particularités de cette guerre; & Diodore ajoûte que la ville d'Ambracie demeura preſque détruite. Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre, les attaqua enſuite, au rapport de Démoſthène. Enfin, M. Fulvius les ſoumit aux Romains; & après leur reddition, ils lui firent préſent d'une couronne d'or, peſant cent cinquante livres. Ce Général fit enlever toutes les ſtatues de marbre & de cuivre, & tous les tableaux, qui ſe trouvoient à Ambracie, en plus grand nombre & d'un plus grand prix, qu'en aucune Ville du païs, parce que Pyrrhus y avoit eu autrefois ſon palais. Mais, c'eſt à quoi il borna tout le butin qu'il fit en cette Ville. Paul Émile dépouilla les habitans de leurs priviléges, & de leurs biens, ainſi que tous les autres Épirotes.

On trouve dans Tite-Live, une belle description de la position de la ville d'Ambracie. » Elle est située, dit cet Historien, au pied d'une colline, » extrêmement roide & escarpée, que les habitans nomment Perrhante. Du côté de » la campagne & de la rivière, » elle regarde l'occident; & la » citadelle, bâtie sur la hauteur, » est tournée vers l'orient. L'Aréthon vient de l'Acarnanie, » & va se jetter dans le Golfe » prochain, à qui la Ville a donné » le nom d'Ambracique. Et outre qu'elle est défendue d'un » côté par la rivière, & de l'autre » par la montagne, elle est encore entourée d'un mur très-solide, qui a plus de trois » milles de circuit. «

On voit aujourd'hui Ambracie dans la Turquie d'Europe, sous le nom d'Ambrachia. C'est au fond du golfe de Larta, dans la province de ce nom.

AMBRACIOTES, *Ambraciotæ*. Ce sont les habitans d'Ambracie. On les appelle aussi Ambraciens. *Voyez* Ambracie.

AMBRACIQUE [le Golfe], *Sinus Ambracius*, vel *Ambracicus*, Κολπος Α'μϐρακιακός. (*a*) Ce Golfe, situé au voisinage de la ville d'Ambracie, séparoit, suivant Polybe, l'Épire de l'Acarnanie, ayant l'Épire au septentrion, & l'Acarnanie au midi. Il avoit pris le nom d'Ambrax, fondateur de la ville d'Ambracie.

AMBRAX, *Ambrax*, Α'μϐραξ, (*b*) fils de Thesprotus. Il est appellé Amarax, dans Etienne de Byzance. C'est à lui qu'on attribue la fondation d'Ambracie, qui prit son nom, ainsi que le Golfe Ambracique. *Voyez* Ambracie.

AMBRE, *Electrum*, Η'λεκτρο, (*c*) titre d'un des Dialogues de Lucien. L'Auteur, dans ce Dialogue, feint avoir entendu dire dans sa jeunesse, que le long de l'Éridan, il y avoit des arbres, d'où découloit l'Ambre; & que cet Ambre étoit les larmes des sœurs de Phaëton, qui avoient été changées en peupliers, & qui pleuroient encore son infortune. Il s'imaginoit que s'il passoit jamais par-là, il étendroit son manteau dessous, pour recevoir cette précieuse liqueur. Mais, comme il navigeoit depuis peu sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'étoit pas seulement connu, il demanda aux Matelots, quand est-ce qu'on arriveroit en ces lieux si fameux chez les Poëtes.

Les Matelots se prirent à rire de son ignorance, & s'étonnérent qu'il y eût des gens assez insolens pour débiter ces impostures. Ils ajoûtérent que s'il y avoit des arbres en leur païs, qui produisissent un si grand trésor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un instant. Cela rendit Lucien

(*a*) Strab. pag. 323, 324. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 169.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 169.

(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 523. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 160.

tout honteux, de s'être laissé ainsi duper par les Poëtes; & il regrettoit ces choses, comme s'il les eût perdues.

M. l'abbé Banier croit que l'origine de cette fable, que Lucien tourne en ridicule, pourroit bien venir des païs du nord, où un fleuve, nommé Réïdan, après avoir coulé dans la Prusse, se jette dans la mer Baltique. Il y a sur les bords de ce fleuve, une quantité prodigieuse de peupliers. L'endroit où il se décharge dans la mer, est connu par l'Ambre jaune, qui s'y trouve, & qui fait un gros revenu au Prince, qui gouverne cet État. Il ne se trouve que dans ce païs là, & nullement sur le Pô. Il n'est pas étonnant, que ce que la tradition apprenoit de ce fleuve, ait fait nommer le Pô Éridan.

AMBRE, *Ambar*, vel *Ambarum*. (*a*) On distingue deux sortes d'Ambres, l'Ambre gris & l'Ambre jaune. Nous renvoyons le Lecteur à ce que les Naturalistes ont écrit sur la formation de l'Ambre. Car, les sentimens sont si partagés là-dessus, qu'il seroit trop long de les rapporter ici en détail. Pour les Poëtes, comme on peut le voir dans l'Article précédent, ils avoient imaginé, que c'étoient les larmes des Héliades, sœurs de Phaéton, métamorphosées en peupliers.

Les Auteurs les plus anciens, qui aient parlé de l'Ambre, sont Eschyle & Hérodote. On sçait, en général, que les Romains étoient fort curieux de l'Ambre. Il est naturel de donner une idée de l'opinion, qu'ils avoient de cette matière, des usages auxquels ils l'employoient, & du prix excessif qu'ils l'achetoient. Nous devons ces éclaircissemens à Pline. Ses idées sur la nature de l'Ambre, & sur les païs qui le produisent, sont pareilles à celles que nous avons aujourd'hui; car, malgré les lumières dont nous nous flattons d'être éclairés, & l'espèce de mépris, que quelques Modernes conservent encore pour cet Auteur, on n'en sçait pas plus que lui, sur plusieurs matières, & particulièrement sur celle-ci. L'ordre de son texte est changé, parce qu'il convenoit moins que celui qu'on a suivi.

» Le rivage de Germanie,
» d'où on nous apporte l'Am-
» bre, est éloigné d'environ six
» cens mille pas de Carnunte,
» ville de Pannonie. . . . Parmi
» les objets de pur agrément,
» l'Ambre tient sa place, d'abord
» après le crystal. Réservé, ce-
» pendant, jusqu'ici à la parure
» des femmes, on est encore à
» deviner ce qu'il peut avoir de
» flatteur par lui-même. C'est la
» frivolité des Grecs, & leur
» rafinement, qui l'ont mis à la
» mode. . . . . Le plus précieux
» est le Falerne, ainsi nommé,
» à cause de la couleur du vin
» de même nom, dont il imite
» la transparence & le brillant. . .
» Enfin, on met des plaisirs de

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. III. 191, 192.

» pure fantaisie à un si haut prix, » qu'une petite figure d'Ambre » travaillé, s'achete plus cher, » que des hommes pleins de vie » & de force. «

Le détail suivant donne la plus forte idée de l'excès auquel le luxe étoit porté chez les Romains.

» Julien, qui préparoit un » combat de Gladiateurs, pour » l'empereur Néron, envoya » un chevalier Romain, visiter » les endroits, où se fait le » commerce de l'Ambre. Il par- » courut les côtes, & rapporta » de l'Ambre en si grande quan- » tité, qu'on en garnit les mailles » des filets, qui mettent le Po- » dium à couvert des bêtes, & » que les armes des Gladiateurs, » leur attirail funébre, enfin, » tout l'appareil d'un des jours » de spectacle, fut fait d'Ambre » travaillé. Le plus gros morceau » qu'il apporta, pesoit treize li- » vres. «

Pline finit par cette énumération.

» Les piéces de métal de Co- » rinthe plaisent par le mêlan- » ge du bronze, avec l'or & l'ar- » gent; les ouvrages de ciselure » par l'art & le génie; les mur- » rhina & les crystaux servent » du moins à boire frais; les » perles, parce qu'elles font l'or- » nement d'une tête; les pierre- » ries, parce qu'elles font celui » des doigts. En un mot, dans » tous les excès vicieux, on » cherche à représenter, ou à » jouir. Dans la passion pour » l'Ambre, il n'y a que le plai- » sir secret & borné de se satis- » faire. «

On ne relevera point ce que dit le même Auteur, sur des hommes délicats & voluptueux, qui préparoient eux-mêmes des champignons, avec des couteaux d'Ambre, & des ustenciles d'argent. Ce portrait, s'il étoit plus étendu, pourroit être regardé comme une critique du tems.

AMBRES, *Ambri*, (*a*) peuples des Indes, qui habitoient sur les bords du fleuve Acésiné. Quint-Curse & Strabon les nomment Oxydraques. Ces peuples, au rapport de Justin, s'étant réunis à leurs voisins, s'opposérent à Alexandre, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, & de soixante mille chevaux. Mais, selon Quint-Curse, le nombre de la cavalerie ne montoit qu'à dix mille hommes, à quoi il ajoûte neuf cens chariots.

Quoiqu'il en soit, les Ambres perdirent la bataille, & le vainqueur alla tout droit vers la capitale de leurs États. Comme il vit du haut de la muraille, où il étoit monté le premier, que personne ne paroissoit pour la défendre, il sauta dans la place, sans être suivi d'aucun de ses gardes. Mais, les ennemis n'eurent pas plutôt apperçû qu'il étoit seul, que, sortant tout d'un coup des lieux qui les cachoient, ils se mirent à pousser un grand cri, & à courir sur lui de toutes parts, pour abattre, s'ils pouvoient, une

(*a*) Q. Curt. L. IX. c. 4. Just. L. XII. c. 9. Strab. pag. 689, 701.

tête si fatale au repos des Nations, & les venger de tant de guerres, que ce Prince leur avoit faites, & qui finiroient avec lui. Alexandre s'arma d'un courage aussi grand que le péril, où il étoit engagé. Il se défend lui seul contre tous, & soûtient long-tems, avec un égal avantage, un combat si inégal. Rien n'est capable de l'étonner, ni le grand nombre d'ennemis, ni la grêle des dards, qui tombent sur lui de tous côtés, ni les affreux hurlemens des Barbares ; & par un prodige, qui passe de bien loin toute créance, un seul homme, ou tue, ou fait fuir devant lui, je ne sçai combien de milliers d'hommes.

Enfin, quand il vit qu'il alloit être accablé par la multitude, il s'appuya contre un arbre, assez voisin du mur ; &, à la faveur du tronc qui le couvroit, il soûtint impunément la furie des assiégés, jusqu'à ce que ses amis, instruits & allarmés de l'extrême péril, où il étoit, se lancérent aussi du haut du rempart, & se rendirent auprès de lui. Mais, ce renfort étoit encore trop foible. La plûpart furent tués ; & le combat & le danger ne cessérent d'être douteux, qu'après que l'armée, ayant abattu le mur, eut volé toute entière au secours du Roi. Il y fut blessé, sous la mammelle, d'une fléche, dont le coup étoit fort profond. Affoibli par la perte du sang, qui en sortoit en abondance, il se laissa tomber sur ses genoux, & ne cessa point de combattre en cette posture, qu'il n'eût fait mordre la poussière à l'auteur de sa blessure, qui fut moins dangereuse par elle-même, que par les accidens, qui en accompagnérent la cure. *Voyez* Oxydraques.

AMBRONS, *Ambrones*, (a) Ἀμβρώνες, peuples, Gaulois d'origine. Ils passérent en Italie, dans les tems les plus reculés, & se firent des établissemens dans les cantons, situés au nord & au midi du Pô, dont ils s'étoient emparés. Leur migration étoit antérieure de beaucoup à celle de ces Gaulois, qui traversérent les Alpes, sous la conduite de Bellovèse, environ 600 ans avant J. C.

Les Ambrons vendirent cher leur soumission aux Romains. Ils défirent Manlius & Cœpion ; mais ils furent vaincus par Marius ; & la bataille se donna plutôt par hazard, que de propos délibéré. En effet, s'étant levés promptement, ils coururent aux armes. Ils avoient le corps chargé & appesanti par la bonne chere qu'ils avoient faite ; mais, ils n'en avoient que plus de résolution & plus de fierté. Et, rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bu, ils s'avançoient, non point en désordre, ni en courant, comme des furieux, ni en jettant des cris confus & inarticulés ; mais, en frappant leurs armes de mesure, & en marchant tous ensemble en cadence, à ce bruit, & en répétant à tout moment leur nom : *Ambrons*, *Ambrons*, soit pour

(a) Plut. T. I. p. 414, 416. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XIX. p. 618.

s'appeller les uns les autres, soit pour étonner d'avance leurs ennemis, en leur apprenant à qui ils alloient avoir à faire.

Les Liguriens, qui, de tous les peuples d'Italie, dont l'armée de Marius étoit composée, furent les premiers, qui commencérent la charge, ayant entendu les cris des ennemis, leur répondirent par le même cri: *Ambrons*, *Ambrons*, qui étoit leur ancien nom. Car, le nom d'Ambrons est le nom général, que les Liguriens donnoient à leur nation; de sorte que ce cri retentit également dans les deux armées, avant qu'elles en vinssent aux mains. Tous les officiers des deux partis le répétant à l'envi, & s'efforçant de se surpasser les uns les autres, en force de voix, tous ces cris redoublés irritérent & allumérent les courages. Mais, les Ambrons avoient la rivière à passer; cela rompit leur ordonnance. Et avant qu'ils pussent se remettre en bataille, les Liguriens chargérent, avec furie, les premiers, & commencérent le combat. Les Romains accoururent en même-tems pour soûtenir les Liguriens; & descendant des lieux avantageux, qu'ils occupoient, ils tombérent si rudement sur les Barbares, qu'ils les renversérent. La plûpart furent tués sur le bord du fleuve, où ils s'entrepoussoient les uns les autres, & qui fut bientôt rempli de sang & de morts. Les Romains firent main-basse sur tous ceux qui étoient passés, & qui n'osoient se rallier, pour faire tête; & ils les menérent battant, jusqu'à leur camp, & à leurs chariots.

Là, les femmes venant contre eux, avec des épées & des haches, grinçant les dents de rage & de douleur, & jettant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuient & sur ceux qui poursuivent, sur les premiers, comme traîtres, & sur les autres, comme ennemis, se jettent au milieu de la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voyent mettre en piéces, sans se rebuter, & témoignent, jusqu'à la mort, un courage véritablement invincible.

AMBROSIE, *Ambrosia*. C'étoit, suivant la fable, la nourriture des dieux. Ce mot est composé de α, privatif, & de βροτὸς, *mortalis*, mortel; ou parce que l'Ambrosie rendoit immortels, ceux qui en mangeoient, ou parce qu'elle étoit mangée par des immortels. Lucien, se mocquant des dieux de la fable, dit qu'il falloit bien que l'Ambrosie & le Nectar, dont l'un étoit leurs mets, & l'autre leur boisson ordinaire, ne fussent pas si excellens, que les Poëtes le disoient, puisqu'ils descendoient du Ciel, pour venir sur les autels, sucer le sang & la graisse des victimes, comme font les mouches sur un cadavre.

Au reste, rien n'est si obscur, ni si confus chez les Poëtes, que la véritable destination de l'Ambrosie & du Nectar. On croiroit qu'ils ont pris à tâche de donner

sur cela la torture aux Grammairiens ; de sorte qu'on est encore à sçavoir certainement, si l'on mangeoit l'Ambrosie, & si l'on buvoit le Nectar. On trouve plus souvent boire le Nectar. Ce n'est donc qu'en suivant l'opinion la plus commune, qu'on regarde l'Ambrosie, comme l'aliment qu'on servoit sur la table des dieux, & le Nectar, comme leur boisson. Mais, en ce cas, pour entendre bien des endroits d'Homère, de Virgile & d'autres Poëtes, il faut supposer, comme on le croit, qu'on faisoit bien des choses avec l'Ambrosie ; & qu'outre l'Ambrosie solide, il y avoit de l'eau d'Ambrosie, de la quintessence d'Ambrosie, de la pommade, de la pâte d'Ambrosie.

Quoiqu'il en soit, la fable ne pouvoit rien inventer de plus charmant que l'Ambrosie & le Nectar. Cette nourriture délicieuse & cette liqueur embaumée flattoient tous les sens à la fois. Elles donnoient la jeunesse, ou la conservoient, rendoient la vie parfaitement heureuse, & procuroient l'immortalité.

Comme les Anciens ne connoissoient rien de plus doux que le miel, on ne sera pas étonné, que le Poëte Ibicus, cité par Athénée, en ait fait la matière d'une comparaison, par laquelle il veut donner une idée de la nature & du goût de l'Ambrosie. Il dit donc : » L'Ambrosie est neuf » fois plus douce que le miel ; » & en mangeant du miel, on » éprouve la neuvième partie du » plaisir qu'on auroit, en man» geant de l'Ambrosie. « On peut consulter sur cette matière, la sçavante & agréable dissertation de M. le Franc.

AMBROSIE, *Ambrosia*, nom de l'une des Hyades. *Voyez* Hyades.

AMBROSIES, *Ambrosia*, (*a*) fêtes instituées en l'honneur de Bacchus. Elles se célébroient en plusieurs Villes de la Gréce, au tems de la vendange.

AMBRYSE, *ou* AMBRYSSE, *Ambrysus*, vel *Ambryssus*, (*b*) Ἄμβρυσος, Ἄμβρυσσος, ville de Gréce, dans la Phocide. De Stiris à Ambryse, l'on comptoit environ soixante stades ; & on y alloit par une plaine, qui étoit entre deux montagnes. Le chemin étoit bordé de vignes, à droite & à gauche ; & tout le païs étoit un vignoble. Mais, entre les ceps de vigne, on élevoit une espèce de chêne verd, que les Ioniens & les autres Grecs nommoient Coccus, & que les Galates, qui habitoient au-dessus de la Phrygie, appelloient du Houx. Il venoit de la hauteur de l'aube-épine. Ses feuilles étoient plus noirâtres, & moins dures, que celles de l'yeuse. Son fruit étoit à peu près comme celui d'une morelle, & de la grosseur d'un pois chiche. Il s'y engendroit un petit insecte, qui, lorsque le fruit étoit mur, acquéroit des aîles, s'envoloit, &

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II, pag. 209.

(*b*) Strab. pag. 423. Pauf. pag. 681, 682. Tit. Liv. L. XXXII. c. 18.

ressembloit à ces moucherons, que nons appellons cousins. Mais, d'ordinaire, on cueilloit ce fruit, avant que le ver eût eu le tems de se former, quoique le sang de ce petit animal étoit aussi fort bon pour la teinture des laines.

La ville d'Ambrysse étoit située sur le mont Parnasse. Au de-là, c'étoit Delphes. On croit qu'elle prit son nom du héros Ambryssus. Les Thébains, ayant entrepris la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, fortifiérent cette Ville, d'un double mur, qu'ils bâtirent d'une pierre noire, mais fort dure, que l'on trouvoit dans le païs. Ces deux murs avoient près de six pieds de largeur, & plus de neuf de hauteur, aux endroits, où ils étoient entiers. Entre l'un & l'autre, il y avoit l'espace d'un pas. Les Thébains n'y ajoûtérent, ni tours, ni creneaux, ni rien de régulier, parce qu'ils n'en eurent pas le tems. La place publique n'étoit pas fort grande; & la plûpart des statues de marbre, qui en faisoient l'ornement, étoient brisées.

Anticyre étoit sur la gauche. Le chemin, qui y menoit, alloit d'abord en montant; mais, au bout de deux stades il s'applanissoit. A la droite du chemin, on voyoit le temple de Diane Dictynnée, à laquelle les habitans d'Ambrysse avoient une dévotion singulière. La statue y étoit en marbre noir. C'étoit une statue de l'école d'Égine. On croit qu'Ambrysse est actuellement Arachova, ou Aracova dans la Livadie, province de la Turquie d'Europe.

AMBRYSSUS, *Ambryssus*, Ἄμβρυσσος, (*a*) Héros à qui les Grecs rendoient des honneurs. On croit qu'il avoit donné son nom à la ville d'Ambrysse.

AMBUBAIES, *Ambubaiæ*. (*b*) Ce terme se trouve dans une satyre d'Horace. Un Commentateur de ce Poëte a cru que les Ambubaies étoient des femmes, que l'on avoit ainsi appellées, à cause des sottises qu'elles disoient en bégayant dans l'ivresse. D'autres ont pensé que ce mot venoit de *ambu*, ou *am*, vieille préposition Latine, qui signifioit *circum*, autour, & de *Baiæ*, Baies, lieu délicieux, proche de Naples, & que c'étoient des femmes débauchées, qui se trouvoient aux environs de Baies; que *ambu* a été dit pour *am*, de même que *indu* a été dit pour *in*; que c'est de-là qu'on a dit *Ambalvare*, & *Ambedo*, & de même *Ambubaia*.

Cruquius, dans son commentaire sur Horace, croit qu'*Ambubaia* s'est dit pour *Ambubeja*; qu'il signifie proprement un vendeur d'*Ambubeja*, herbe dont il est parlé dans plusieurs Auteurs, & qui, dans Pline, s'appelle *Ambugia*, par la faute des copistes, qui ont substitué ce mot à *Ambubeja*, parce que ces vendeurs d'*Ambubeja* étoient des charlatans; qu'ensuite on a transporté ce mot à toutes sortes de charla-

(*a*) Pauf. p. 681. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164.

(*b*) Horat. Lib. I. Satyr. 2. v. 1.

tans, & que c'est là ce qu'il signifie. Mais, toutes ces étymologies ne paroissent pas vraies. La dernière sur tout n'a point d'apparence.

L'opinion la plus fondée, c'est celle qui fait d'Ambubaies un mot Syriaque, formé d'*Abbub*. Ce terme qui revient au *Calamus* des Latins, signifioit originairement un petit instrument de musique, fait avec un chaume, une tige de bled, en un mot un chalumeau; & parce que les flûtes ont commencé par-là, quoiqu'elles se soient perfectionnées dans la suite, & qu'elles n'aient point été de simples chalumeaux, ou parce qu'elles y ressembloient, on les a toujours appellées *Abbub*, & avec la terminaison Syriaque, *Abbuba*, ou *Abbubaia*; d'où est venu *Ambubaia*, une flûte. C'est de-là que les Romains ont fait *Ambubaia*, joueur ou joueuse de flûte, comme nous appellons flûtes, haut-bois, violons, trompettes, non seulement ces instrumens, mais encore ceux qui en jouent. J'ai dit joueur, ou joueuse de flûte, parce que Lambin croit que c'étoient des hommes. Mais, la plus ancienne & la plus commune opinion, c'est que c'étoient des femmes Syriennes; & dans Suétone, il paroit que ce sont des femmes. Nous dirions en François des joueuses d'instrumens, des chanteuses, des comédiennes.

AMBULARE CORAM DEO. (*a*) Ce qui s'appelle *Ambulare coram Deo*, dans l'Écriture Sainte, comprend une régle parfaite de conduite pour les mœurs, telle que fut celle d'Énoch, qui est le premier duquel l'Ecriture parle en ces termes, ensuite d'Abraham: *Ambula coram me, & esto perfectus*.

AMBULATIO. (*b*) Le plus grand nombre d'entre les Romains se promenoit, ou à pied, ou, comme nous dirions aujourd'hui, en carosse; deux sortes de promenades, dont l'une s'appelloit *Ambulatio*, & l'autre *Gestatio*. » Nous convînmes, dit Cicéron, de faire notre promenade, d'après dîner, dans les allées solitaires de l'Académie. «

AMBULIUS, *Ambulius*, surnom qu'on dit avoir été donné à Jupiter, parce qu'il avoit un autel auprès d'un vaste portique, où les Lacédémoniens alloient se promener. C'est pour la même raison que Minerve s'appelloit *Ambulia*, & Castor & Pollux, *Ambulii*.

AMBULTI, terme qui veut dire prolongation. On donnoit le surnom d'Ambulti à Jupiter, à Minerve, & aux Tyndarides, d'après l'opinion où l'on étoit, que les dieux prolongeoient leur vie à discrétion.

AMBURBIALES [les Victimes], *Victimæ Amburbiales*. Elles étoient ainsi appellées des fêtes Amburbies. *Voyez* Amburbies.

AMBURBIES, *Amburbia*, fête ou cérémonie de religion, qui

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 261.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 321.

fut en usage chez les Romains. Elle consistoit à faire processionnellement le tour de la ville en dehors. Aussi, ce mot est-il composé du Latin *ambire*, faire le tour, & *urbs*, Ville. Scaliger, dans ses notes sur Festus, a prétendu que les Amburbies étoient la même chose que les Ambarvales, & il n'est pas le seul de ce sentiment. Les victimes qu'on menoit à cette procession, & qu'on sacrifioit ensuite, s'appelloient Amburbiales d'*Amburbium*.

AME, (a) *Anima*, *Animus*, *Spiritus*, Ψυχὴ, πνεῦμα.

I. L'idée générale de toutes les nations, même les plus barbares, a toujours été que l'homme ne mouroit pas tout entier, & qu'il subsistoit par la meilleure partie de lui-même, après la destruction du corps; c'est-à-dire, par son Ame. Mais, qu'est-ce que cette Ame, & quelle est sa nature? Il n'est guere de questions, où les sentimens des anciens Philosophes aient été plus partagés, que celle qui regarde la nature de l'Ame; & il n'en est guere aussi qui fassent sentir davantage jusqu'où va la foiblesse de l'esprit humain, quand il n'a, pour guides, que ses propres lumières. Ils ont beaucoup disputé entr'eux pour sçavoir ce qu'est l'Ame, où elle réside, d'où elle tire son origine, ce qu'elle devient après la mort. Quelques-uns ont cru que le cœur même étoit l'Ame. Empédocle disoit que c'est le sang qui est mêlé dans le cœur; d'autres une certaine partie du cerveau. Plusieurs ont soûtenu que, ni le cœur, ni le cerveau ne sont point l'Ame même, mais seulement le siége de l'Ame, & qu'elle est un souffle, ou bien un feu. Ce dernier sentiment est de Zénon le Stoïcien. Aristoxène le musicien, qui étoit aussi Philosophe, la faisoit consister dans une certaine harmonie des différentes parties du corps; Xénocrate, dans le nombre, comme Pythagore, l'avoit pensé avant lui.

Platon distinguoit trois parties dans l'Ame. il plaçoit la principale, qui est la raison, dans la tête. Des deux autres qui sont la colère & la cupidité, il fait résider la première dans la poitrine, & l'autre sous le cœur. Aristote voyant qu'aucun des quatre principes dont, selon lui, tout est composé, n'étoit susceptible des propriétés de l'Ame, comme de penser, de connoître, d'aimer, de haïr, &c. en supposoit un cinquième, qu'il ne nomme point, & appelloit l'Ame d'un mot nouveau, qui, suivant Cicéron, signifioit un mouvement continu & sans interruption, mais, dont en effet, les plus sçavans n'entendoient point, & ne pouvoient expliquer la force.

Tel est le dénombrement que fait Cicéron des diverses opinions des Philosophes sur la nature de

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 564. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 134. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 314, 315. Tom. V. p. 2. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 26, 27. *& suiv.* Tom. II. p. 7. *& suiv.* Tom. III. pag. 130. *& suiv.* Tom. V. p. 8. *& suiv.* Tom. XV. pag. 246. *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 8. *& suiv.*

l'Ame ; car, pour l'opinion de Démocrite, qui la croyoit composée d'Atomes, il ne daigne pas la rapporter. Il termine ce dénombrement par ces paroles, qui semblent témoigner une grande indifférence pour une question si importante : » Lequel de tous ces » sentimens est le vrai ? quelque » Dieu pourra le sçavoir. Nous » nous contentons de chercher » quel est le plus vraisemblable. « Le systême de l'Académie, dont il avoit embrassé le parti, étoit que le faux est mêlé par tout de telle façon avec le vrai, & lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer sûrement.

En effet, Cicéron, dans les endroits où il parle de l'immortalité de l'Ame, n'en parle presque jamais qu'en doutant, & en supposant l'un & l'autre systême également possible & raisonnable. Eh plût à Dieu qu'on ne pût faire ce reproche qu'aux anciens Philosophes ! Il marque certainement en eux un aveuglement déplorable, & un renoncement à toute lumière & à toute raison. Mais, ce même doute, quand il est volontaire & consenti, est, dans un Chrétien, une chose monstrueuse & inconcevable. » L'im» mortalité de l'Ame, dit M. » Pascal, dans ses pensées, est » une chose, qui nous importe si » fort, & qui nous touche si pro» fondément, qu'il faut avoir » perdu tout sentiment, pour être » dans l'indifférence de sçavoir » ce qui en est. Toutes nos actions » & toutes nos pensées doivent » prendre des routes si différen» tes, selon qu'il y aura des biens » éternels à espérer ou non, qu'il » est impossible de faire une dé» marche avec sens & jugement, » qu'en la réglant par la vue de ce » point, qui doit être notre der» nier objet. «

II. Il faut convenir toutefois que les Anciens généralement étoient persuadés de l'immortalité de l'Ame ; mais, cette persuasion n'ôtoit pas l'incertitude de ce qu'elle devenoit après la mort. Les Romains dont la Théologie n'étoit point en cela différente de celle des Grecs & des Égyptiens, donnoient en général le nom de Lémures à toutes les Ames des morts. Mais, ils en distinguoient de deux sortes ; les uns bienfaisans & paisibles, qui faisoient volontiers leur séjour dans les maisons, que l'on appelloit Lares, ou Dieux domestiques ; les autres malfaisans & inquiets, qui n'y revenoient que pour y faire du ravage, que l'on appelloit Larves ou Phantômes.

On tenoit que les premiers étoient les Ames des ancêtres, lesquels ayant vécu en gens de bien, aimant leur famille, & s'appliquant à la gouverner avec sagesse, n'avoient point quitté en mourant la tendresse qu'ils avoient pour elle ; ce qui les obligeoit à rester dans leurs maisons, où ils continuoient de prendre soin de leurs descendans, parmi lesquels ils s'appliquoient à maintenir la paix & l'honnêteté, leur procurant tous les biens & tous les avantages qu'ils pouvoient, &

détournant les maux dont ils étoient menacés.

L'autre eſpèce de Lémures, à qui ce nom ſemble avoir été ſpécialement affecté, inſpiroit plus de crainte que de reſpect, par les déſordres qu'ils cauſoient dans les lieux, où ils s'aviſoient de revenir. Ils paſſoient pour des eſprits malins; & l'on croyoit que c'étoient les Ames des gens vicieux, qui étoient condamnés, pour l'expiation de leurs crimes, à mener une vie errante & vagabonde après leur mort, n'ayant aucune demeure aſſurée, où ils puſſent vivre en repos. Cette ſituation fâcheuſe, jointe à leur malignité naturelle, les portoit à tourmenter les vivans; & les Dieux leur donnoient, diſoit-on, un pouvoir abſolu ſur les méchans, en qualité de miniſtres, ou d'exécuteurs de leur juſtice; mais ils ne leur permettoient pas d'attenter à la vie & à la perſonne des gens de bien. Ils pouvoient tout au plus leur cauſer de vaines frayeurs, par des apparitions phantaſtiques; c'eſt pourquoi on les appelloit Spectres ou Phantômes.

Comme il eſt aſſez ordinaire de confondre les malheureux avec les coupables, on mettoit, de ce nombre, ceux qui avoient péri par une mort violente, & qui étoient privés de l'honneur de la ſépulture, paſſe-port néceſſaire pour avoir une place fixe dans l'autre monde. Ainſi, l'on diſoit que leurs manes inquiets, qui n'avoient quitté la vie que par force, erroient autour de leurs corps, paroiſſant ſous des formes horribles, & avec des bruits épouvantables, juſqu'à ce qu'on leur eût rendu les derniers devoirs. Suétone raconte un fait qui paſſoit pour conſtant, qu'après la mort de Caligula, les concierges du palais, où il avoit été maſſacré, furent inquiétés toutes les nuits par des Spectres, & ſaiſis de terreur, juſqu'à ce que ſes ſœurs, revenues d'exil, lui euſſent fait faire une pompe funébre. C'eſt ſur ces imaginations populaires, qu'un valet, dans Plaute, voulant perſuader à ſon maître, qu'il revient des eſprits dans ſa maiſon, lui aſſure qu'il faut qu'il y ait eu autrefois quelqu'un d'aſſaſſiné dans ce logis.

Les gens ſages ſe mocquoient de ces fables ridicules; cependant elles étoient quelquefois rapportées avec des circonſtances ſi préciſes, & des témoignages ſi poſitifs, que des perſonnes d'ailleurs bien ſenſées ne ſçavoient qu'en penſer. C'eſt ce que Pline le jeune avoue, au ſujet d'une apparition fort extraordinaire, ſur laquelle il conſulte un de ſes amis. Le conte a été ſouvent copié depuis. Il y avoit à Athènes une maiſon décriée pour les eſprits. Le philoſophe Artémidore, attiré par la modicité du prix, vint s'y établir, dans le deſſein d'éprouver ce qui en étoit. La nuit, étant occupé à l'étude, il entend un grand bruit de chaînes, & voit un vieillard affreux, chargé de fers, qui s'approche de lui. Il ſe leve; le ſpectre s'éloigne, lui faiſant ſigne de la main de le ſuivre. Il le ſuit juſques dans la cour, où la viſion

disparut. Il remarqua le lieu, & avertit le lendemain les Magistrats, qui firent fouïr la terre en cet endroit, où l'on trouva un cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles solemnelles; après quoi la maison fut tranquille, & le Philosophe profita du bon marché.

Ces Ames, qui ne demandoient que la sépulture, étoient faciles à contenter. Il n'étoit pas aussi aisé de se défaire de celles qui venoient déchirer leurs assassins avec les ongles, en quoi consistoit la principale force des dieux Manes, suivant Horace, ou persécuter impitoyablement ceux qui étoient la cause de leur mort; ainsi que la malheureuse Didon prétendoit se venger de son perfide amant.

Cette distinction d'esprits, dont les uns étoient regardés comme des dieux bienfaisans, les autres comme des mauvais démons, étoit conforme au systême de Pythagore & de Platon, qui a été embrassé par les plus habiles d'entre les Romains. Selon ce systême, les Ames des hommes justes, étant dégagées pour toujours des liens du corps périssable, & s'étant purifiées des taches qu'elles avoient contractées par le commerce des sens, s'envoloient au séjour des bienheureux, où elles jouissoient d'un repos & d'une félicité parfaite en la compagnie des dieux inférieurs ou démons, étant transformées, en leur nature, & pouvant même s'élever ensuite par une vertu très-épurée jusqu'à la perfection des dieux célestes & immortels; au lieu que les Ames, coupables de grands crimes, demeuroient toujours attachées à la terre, vers laquelle elles étoient entraînées par le poids de leurs vices; jusqu'à ce qu'après diverses révolutions, elles eussent expié les fautes qu'elles avoient commises.

Voilà ce qu'on pensoit à Rome de l'état des Ames, séparées du corps, qu'on se figuroit comme des ombres legéres, ayant la forme du corps qu'elles avoient quitté, se dissipant comme un songe, lorsqu'on pensoit les embrasser, cependant sensibles à l'impression de certains corps, se repaissant de parfums & du sang des victimes, & craignant la pointe d'une épée qui ne pouvoit les blesser.

III. Pour ce qui est du lieu, que l'Auteur de la nature avoit assigné aux Ames pour leur résidence ordinaire, les sentimens n'étoient pas uniformes. Car, quoique l'on crut que les ames des gens de bien se fissent un plaisir de fréquenter les maisons, qu'elles avoient autrefois habitées; & que les ombres malheureuses errassent ordinairement autour de leurs corps & de leurs tombeaux, on sçavoit bien que ce n'étoit pas là leur propre domicile.

On donnoit en général le nom de Champs-Élisées; c'est-à-dire, de lieux agréables & délicieux, au séjour des Ames bienheureuses. Les Platoniciens le plaçoient dans la haute région de l'air audessous de la lune; & quelques-uns dans cette planete même, où étoient les champs d'Hécate, & laissoient celles des méchans errer à l'aventure dans un air inférieur

& grossier. L'opinion commune faisoit descendre tous les morts dans les enfers. Les Héros mêmes & les demi-dieux étoient soumis à cette loi imposée à tous les mortels ; & leur ombre ou image y étoit retenue, pendant que leur Ame pure & dégagée de tout ce qu'elle avoit de périssable, jouissoit, dans le ciel, des plaisirs & des grandeurs de l'immortalité. Ces enfers étoient des lieux qu'on se figuroit au centre de la terre ; quoique le mot Ἄδης, dont les Grecs se sont servis pour le désigner, ne signifie, à proprement parler, qu'un lieu obscur & invisible.

(*a*) IV. Le nom d'Ame est fort équivoque dans le style des Hébreux. Il se prend pour l'Ame qui anime l'homme, pour ce qui anime les bêtes, pour une personne vivante. *Donnez-moi les Ames*, dit le roi de Sodome à Abraham, *& je vous abandonne tout le reste.* Et ailleurs ; *Abraham & Loth prirent toutes les Ames qui leur étoient nées à Haran, & vinrent au païs de Chanaan.*

2.° Ame se prend aussi pour la vie. *Mon Ame a été sauvée. Ne tuez point son Ame* ; ne la faites point mourir. *Mon Ame vivra* ; vous me conserverez la vie. *Ceux qui cherchoient mon Ame* ; ceux qui en vouloient à ma vie. *Ne prendre pas son Ame en vain* ; ne pas jurer faussement par sa vie.

3.° Ame se prend quelquefois pour la mort. *Celui qui se sera souillé sur l'Ame d'un homme.*

4.° On met aussi Ame pour le desir, l'amour, l'inclination. *S'il plaît à votre Ame. Notre Ame est aride* & desséchée, dégoûtée de ne voir que de la manne. *Votre Ame séchera de douleur*, en voyant votre Émule dans le temple en votre place. *Mon Ame s'est endormie* de dégoût, de doulenr. *J'enivrerai l'Ame des Prêtres* de toutes sortes de biens.

5.° Enfin, l'Ame s'employe pour la vie de la bête. *Prenez garde de ne pas manger le sang des animaux ; car, leur sang est leur Ame. Je ferai alliance avec vous & avec toute votre postérité, & avec toute Ame vivante qui est avec vous, tant les oiseaux, que les autres animaux, qui sont sortis de l'arche. Le juste connoît l'Ame des bêtes.*

(*b*) V. Nous terminerons ces réflexions, par dire que le premier concile de Bragance, ceux de Latran, sous Innocent III, & sous Léon X, & celui de Vienne, sous Clément V, ont déterminé que l'Ame de l'homme étoit une substance incorporelle & immortelle, qui n'étoit point tirée de l'essence divine, ni préexistente dans le Ciel, mais, créée de rien, lors de la formation des corps, & qu'elle est véritablement, essentiellement, & par soi-même. Il ne faut point essayer de prouver cette définition

(*a*) Genes. c. 9. v. 10. c. 12. v. 5. c. 14. v. 21. c. 23. v. 8. c. 32. v. 30. c. 37. v. 22. Numer. c. 9. v. 6. c. 11. v. 6. Deuter. c. 12. v. 23. Reg. L. I. c. 2. v. 33. Proverb. c. 12. v. 10.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 19, 20.

par aucun raisonnement ; l'esprit humain s'y perdroit. La raison ne peut être ici d'aucun secours pour la religion. *Voyez* Enfers, Morts, Lémures, Métempsycose, &c.

AME des Bêtes. Pour ce qui regarde cette question, il faut consulter l'article de Bêtes.

AME du Monde. (*a*) Il y a peu de Philosophes qui n'avouent que les parties du Monde sont unies par quelque lien, qui les joint & les attache l'une à l'autre, comme les matériaux d'un bâtiment, ou les bois d'un vaisseau. Mais, comme il y a une troisième espèce de liaison, qui forme un corps composé de parties différentes, si bien unies, & si bien liées ensemble, qu'on ne peut appercevoir ce qui les lie, & que cette liaison consiste dans une certaine force, dans une certaine vertu cachée & répandue dans toutes les parties d'une manière imperceptible, quelques Philosophes ont cru que la masse du monde, ce grand tout, composé de tant de parties si distinctes, si diverses & si différentes, étoit soûtenue par la force imperceptible d'un lien intérieur, & unie à toutes ses parties, qui s'entretiennent dans l'union par ce principe, auquel ils ont donné le nom d'*Ame du Monde*, croyant que le Monde, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de la nature, étoit animé d'une grande Ame, soûtenue dans sa beauté par un lien intérieur, comme nous voyons que les parties de ce grand tout sont soûtenues dans leur état, chacune par une manière d'union, & de lien imperceptible & interne ; c'est ce que Virgile fait si bien entendre par ces vers :

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

» C'est-à-dire, il faut d'abord » que vous sçachiez que le ciel, » la terre, la mer, le globe bril- » lant de la lune, & tous les as- » tres du firmament, ont une » Ame. Cette Ame générale, ré- » pandue dans l'univers, est le » principe du mouvement de tous » les corps. «

Pythagore & Platon sont les premiers qui aient travaillé à donner cours à cette opinion, & à la développer. On peut y joindre encore les Stoïciens, qui croyoient qu'un feu pénétrant dans toutes les parties de ce tout, en entretenoit la liaison ; puisque feu & Ame, c'est à peu près la même chose, dans l'idée qu'ils avoient de ce feu, & que les différens êtres avoient puisé dans les astres, où ils avoient séjourné, avant que les dieux subalternes leur eussent donné l'existence qu'ils ont ; ce qui est exprimé par ce vers de Virgile :

(*a*) Virg. Æneid. L. VI. v. 724. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 20, 21.

Igneus est ollis vigor & cœlestis
origo.

» C'est-à-dire, ils possédent tous » une portion céleste, portion » pure & vive, de cette Ame » universelle. « Ils avoient tiré l'idée de cette Ame du Monde & de sa puissance, de la force & des qualités qui se rencontrent dans les planetes, dans les métaux & dans les autres êtres, qui font l'ornement de l'univers.

Tertullien se plaint de ce qu'Anaxagore, qui avoit pris cette opinion de Linus, n'a fait que la rendre plus obscure, en cherchant à la débrouiller. Cependant, de son tems, il en avoit parlé avec tant d'élévation, qu'on dressa, en son honneur, des Cénotaphes avec ces superbes inscriptions : Μνῆμα τοῦ νοῦ. Τῆς ἀληθείας τάφος. *Monumentum mentis. Sepulcrum veritatis.* Monument de l'entendement. Tombeau de la vérité.

Ceux qui voudroient avoir une explication détaillée du systême de l'Ame du Monde, peuvent consulter le 12e volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, d'où j'ai tiré ce qu'on vient de lire.

AMÉLIUS, *Amelius*, (*a*) philosophe Platonicien. Il avoit été disciple de Plotin. Il fut fort lié avec Porphyre, qui avoit pris les leçons du même maître. Sa réputation fut assez célebre sous le regne de l'Empereur Aurélien.

AMÉLON, *Amelon.* (*b*) Ce Héros, dans l'opinion des Chaldéens, suivant Africanus, regna treize sares ; & le sare, selon un Auteur, marquoit 3600 ans.

AMEN, *Amen*, Ἀμὴν, (*c*) terme qui vient de l'Hébreu, & qui signifie vrai, fidele, certain. Il s'emploie aussi pour affirmer ; & c'étoit la maniére ordinaire dont notre Sauveur affirmoit : *Amen, Amen, dico vobis.* En vérité, en vérité, je vous dis. Il se prend encore dans le sens d'un souhait : *Amen*, ainsi soit-il, ou d'une affirmation : *Amen*, ouï, je le crois. » Comment celui qui » vous écoute répondra-t-il, » *Amen*, s'il ne vous entend » pas ? «

Les Hébreux finissent les cinq livres des Pseaumes, selon leur maniére de distribuer le Pseautier, par les mots, *Amen, Amen*, que les Septante ont traduit par γένοιτο, γένοιτο, & les Latins par *fiat, fiat.* L'Église Grecque & l'Église Latine ont conservé ce terme dans leurs prieres, de même qu'*alleluia* & *hosanna*, parce qu'elles y ont trouvé plus d'énergie que dans les termes de leurs langues, qu'elles auroient pu employer. A la fin des prieres publiques, le peuple répondoit, *Amen*, à haute voix. S. Jérôme dit qu'à Rome, quand le peuple répondoit, *Amen*, c'étoit comme le bruit d'un tonnerre. Les Juifs prétendent que les portes du Ciel s'ouvrent à ce-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 63, 64.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

(*c*) Numer. c. 5. v. 22. Deuter. c. 27. v. 15. *& seq.* Joan. Evang. c. 1. v. 51. I. Corinth. c. 14. v. 16.

lui qui répond : *Amen*, de toutes ses forces.

Les Évangélistes ont retenu le mot Hébreu, *Amen*, dans leur Grec, si vous en exceptez S. Luc, qui s'exprime quelquefois par ἀληθῶς, *verè*, véritablement, ou par ναὶ, *profectò*, assurément, certainement.

AMENDE, *Mulcta*, Ζημία. (a) Cette peine étoit employée quelquefois par les Anciens. Elle étoit tantôt plus, tantôt moins considérable. Voici quelques circonstances, où l'on en faisoit usage.

I. Parmi les Grecs, c'étoit l'usage d'imposer des amendes à ceux qui mettoient des corps morts dans les tombeaux d'autrui. Cet usage, qui s'observoit en différens païs, est autorisé d'un grand nombre d'exemples. L'épitaphe d'un tombeau, qui se trouve dans l'Antiquité expliquée par D. Bern. de Montfaucon, porte entre autres choses : » Qu'il ne soit permis à » d'autres de mettre dans ce tom- » beau qui que ce soit. Si quelqu'un » le fait par violence, qu'il paie » aux temples des Augustes la » somme de deux mille cinq cens » deniers. »

Il étoit défendu, sous peine de payer, au temple de Smyrne, mille cinq cens deniers, de s'emparer du tombeau d'Attale, fils d'Hermippus, & de sa famille. L'Amende étoit de cinq mille deniers, pour le Sépulchre d'Asis, prêtre de Mithras.

II. Une des principales parties des revenus, appartenans aux temples d'Athènes, étoit le produit des Amendes, auxquelles on condamnoit les particuliers ; Amendes, dont la dixième partie appartenoit à Minerve Poliade, & la cinquantième aux autres dieux & aux Héros, dont les tribus portoient le nom. De plus, lorsque les Prytanes ne tenoient pas les assemblées, conformément aux loix, chacun d'eux étoit puni par une Amende de mille dragmes, qu'il falloit payer à la Déesse. Si les Proëdres ; c'est-à-dire, les Sénateurs, chargés de faire, à ces assemblées, le rapport des matières sur lesquelles on devoit délibérer, ne le faisoient pas suivant les régles & dans l'ordre prescrit, ils étoient aussi condamnés à une Amende de quarante dragmes, appliquée comme l'autre, au profit de Minerve, ce qui devoit l'enrichir.

III. La licence que prenoient souvent les Athlétes, de corrompre leurs adversaires par argent, étoit réprimée par des peines pécuniaires ; & l'on employoit ces sortes d'Amendes à ériger des statues en l'honneur des dieux. Ces statues s'appelloient Ζᾶνες, selon Pausanias. Cet Auteur nous apprend que le premier Athléte, que l'on condamna pour ce sujet à l'Amende, fut un Thessalien, nommé Eupole ; & que ses concurrens, qui s'étoient laissé corrompre, n'en furent pas quittes à meilleur marché. Il ajoûte qu'un

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 18. T. V. p. 39. & suiv. Coût. des Rom. par Nieup. pag. 143. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 255, 256. T. XVIII. p. 66. & suiv.

Athléte Athénien, nommé Callippe, à qui l'on avoit infligé la même peine, eût recours au crédit de sa nation, pour se faire décharger; mais que les Éléens ayant peu d'égard aux sollicitations des Athéniens, non seulement refusérent l'entrée des Jeux, à ceux qui favorisoient Callippe; mais, de plus, firent en sorte que l'oracle de Delphes, consulté par ces gens-là sur divers sujets, ne leur rendit aucune réponse, jusqu'à ce que l'Amende eût été entiérement payée.

On punit, de la même maniére, un certain Damonique Éléen, que le desir de voir son fils victorieux aux jeux Olympiques, avoit engagé à gagner par une somme d'argent l'Athléte Sosandre, afin qu'il eût la complaisance de se laisser vaincre. Un autre Athléte, appellé Apollonius, fut condamné à l'Amende, pour avoir eu l'insolence de mettre la main sur son concurrent, qui avoit obtenu la couronne sans combat, parce que l'autre étoit arrivé trop tard au rendez-vous. La lâcheté & la poltronnerie faisoient quelquefois encourir la même punition. Pausanias parle de celle d'un Pancratiaste d'Alexandrie, que la crainte de ses adversaires avoit fait disparoître la veille du combat, & qui, pour cela, fut mis à l'Amende; ce qu'il avoue n'être arrivé qu'en cette seule occasion. L'on croyoit ces lâches assez punis par l'infamie d'être déclarés vaincus, & par le chagrin de laisser la couronne à un concurrent, auquel ils épargnoient la fatigue du combat.

IV. Chez les Romains, l'Amende ne se prenoit, dans les premiers tems, que sur les moutons & sur les bœufs. Mais, comme cette punition d'Amende étoit inégale, parce qu'on amenoit des bœufs & des moutons, tantôt d'un grand prix, & tantôt d'un prix très-vil, dans la suite par la loi Atéria, on taxa dix deniers pour chaque mouton, & cent deniers pour chaque bœuf; de sorte que la plus forte Amende de ce tems étoit de 3020 as.

AMÉNIAS, *Amenias*, (a) Ἀμεινίας, étoit, selon Plutarque, de Décélée, bourg de l'Attique, de la tribu Hippotoontide, &, selon Hérodote, de Palléne, autre bourg de l'Attique, de la tribu Antiochide. Cet Aménias & Soziclès de Pédiée, petite ville du même païs, ayant vu le danger où étoit Thémistocle, lorsqu'il combattoit contre le vaisseau, commandé par Ariaméne, amiral de Xerxès, allérent impétueusement heurter ce vaisseau; & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme. Ariaméne étant sauté dans leur galére, ils soûtinrent long-tems son attaque, & enfin à coup de javelines ils le renversérent dans la mer. Artémise reconnut son corps flottant parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

AMÉNIAS, *Amenias*, (b)

(a) Plut. Tom. I. pag. 119. Herod. L. VIII. c. 84, 93.

(b) Plut. Tom. I. pag. 403.

Ἀμεινίας, Phocéen, l'un des généraux d'Antigone, roi de Macédoine. Il vint au secours de Lacédémone avec un corps de troupes, lorsque cette Ville étoit vivement pressée par Pyrrhus, roi d'Épire, vers l'an 272 avant J. C. A peine ce renfort y étoit-il entré, qu'on vit arriver, de Créte, le roi Aréus avec deux mille hommes de pied. Cela rendit le courage aux Spartiates, sans rien rabattre de l'ardeur des Épirotes.

(a) Plutarque, dans la comparaison de Caton & d'Aristide, fait mention d'un Aménias, qui disputa à Aristide le second bonheur dans plusieurs combats. Je ne sçai si ce ne seroit pas le même qui vola au secours de Thémistocle. Ils étoient du moins contemporains.

AMÉNIDE, *Amenides.* (b) Ce fut d'abord un secrétaire de Darius. Il devint depuis gouverneur des Évergétes, peuples d'Asie. C'est Alexandre le Grand, qui lui donna ce gouvernement, lorsqu'il eut subjugué ces peuples.

AMÉNON, *Amenon.* (c) C'est un Héros des dix premières générations, selon l'opinion des Chaldéens. Il regna douze sares, au rapport d'Africanus & d'Abydène. Le sare est évalué à 3060 ans.

AMÉNOPHIS, *Amenophis*, (d) roi d'Égypte, fils de Ramesses-Miamun. Il avoit un frere, nommé Busiris, dont il étoit l'aîné. Après la mort de son pere, il monta sur le trône d'Égypte, vers l'an 1510, avant l'Ére Chrétienne. On donne à ce Prince deux fils, l'un nommé Séthosis ou Sésostris, l'autre Armaïs. Les Grecs l'ont appellé Bélus; & ses deux enfans, Égyptus & Danaüs. Sésostris devint un puissant roi.

Aménophis, ou par instinct, ou par humeur, ou comme le disent les Égyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conçut le dessein de faire, de son fils, un conquérant. Il s'y prit à la manière des Égyptiens; c'est-à-dire, avec grandeur & noblesse. Tous les enfans qui naquirent le même jour que Sésostris, furent amenés à la cour par ordre du Roi. Il les fit élever comme ses enfans & avec les mêmes soins que Sésostris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles ministres, ni des officiers plus zélés pour le succès de ses armes. On les accoûtuma sur tout, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuse, pour les mettre en état de soûtenir un jour avec facilité les fatigues de la guerre. On ne leur donnoit pas à manger, qu'auparavant ils n'eussent fait, à pied ou à cheval, une course considérable. La chasse étoit leur exercice le plus ordinaire.

On dit qu'Aménophis est ce Pharaon, sous qui les Israëlites sortirent d'Égypte, & qui fut

(a) Plut. Tom. I. pag. 353.

(b) Q. Curt. L. VII. c. 3.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

(d) Diod. Sicul. p. 34. Herod. L. II. c. 102. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 69. *& suiv.*

submergé au passage de la Mer rouge, 1491 ans avant J. C., après un regne de 19 ans. Sésostris lui succéda.

(*a*) On parle de deux autres rois d'Égypte, du nom d'Aménophis. Le premier qui avoit succédé à Chébron, regna 20 ans & 7 mois, ou 24 selon d'autres, & eut, pour successeur, Amessis, sa sœur. L'autre est celui qui succéda à Thethmosis, & qui fut remplacé après sa mort par Horus. Son regne fut de 30 ans & 10 mois.

AMENTATES, *Amentatæ*, (*b*) sorte de lances. Elles étoient plus pesantes que les autres. Il y avoit au milieu un lien de cuir, où l'on passoit le doigt, de peur que la lance n'échappât des mains. Certains javelots avoient aussi leur *amentum*, ou leur lien, pour les retirer, quand on les avoit lancés.

AMENTES, *Amentes*, formé de *ἀ* privatif, & de *Mente*, nom d'une nymphe que Pluton aimoit. On dit que ce dieu fut appellé Amentes, parce que sa femme l'avoit privé de cette Nymphe, en la lui ôtant.

AMENTHES, *Amenthes*. (*c*) Amenthes, selon les Égyptiens, étoit un lieu souterrein, à peu près comme l'enfer des poëtes Grecs. Plutarque, qui dit que ce mot signifie : *Celui qui reçoit, & qui donne*, ajoûte que c'étoit un lieu au centre de la terre, où toutes les ames se rendoient. Comme ce gouffre les recevoit, il les rendoit de même; & quand elles en sortoient, elles alloient habiter de nouveaux corps; premièrement ceux des animaux terrestres, ensuite ceux des poissons & des monstres marins, puis ceux des oiseaux. Après avoir circulé l'espace de 3000 ans, d'un de ces corps dans un autre, elles revenoient animer le corps des hommes; d'où elles ressortoient aussi pour recommencer le même manége; & c'étoient ainsi qu'elles étoient immortelles.

C'est de cette opinion, selon Hérodote, que provenoit le soin que les Égyptiens avoient d'embaumer les corps avec une dépense infinie; ainsi que ces superbes tombeaux, où ils employoient des sommes si considérables, pendant qu'ils négligeoient leurs maisons, qu'ils ne regardoient que comme des hôtelleries, des lieux de passage, qui ne méritoient pas leur attention; ce qui a fait dire à Diodore de Sicile, que ce peuple étoit moins attentif à bâtir des maisons, pour les vivans, que des tombeaux pour les morts. L'Amenthes des Égyptiens est la même chose que l'Adès des Grecs.

AMÉRIE, *Ameria*, Ἀμερία, (*d*) ville d'Italie, située à la gauche du chemin qui alloit d'Ocriculum à Ariminium. Elle fut fondée, selon Pline, 964 ans avant la guerre de Persée. Cet Auteur

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 396.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 64, 65.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 12, 13, 46.

(*d*) Strab. pag. 227. Plin. L. III. c. 14. L. XV. c. 14. Plut. Tom. I. pag. 415.

vante beaucoup les pommes d'Amérie. Plutarque, dans la vie de Marius, parle d'un prodige, arrivé dans cette Ville. On eut nouvelle qu'une nuit on y avoit vu, dans le Ciel, des lances de feu & des boucliers, qui s'étoient d'abord partagés en deux bandes, & qui bientôt après s'étant mêlés, avoient parfaitement représenté la disposition & les mouvemens de deux armées qui combattent; & que les uns ayant plié, & les autres s'étant opiniatrés à les poursuivre, enfin ils avoient tous disparu, & s'étoient perdus vers le couchant.

On prétend qu'Amérine vit naître Roscius, ce fameux comédien, pour qui Cicéron plaida. C'est aujourd'hui l'Amélia, dans le duché de Spolette, entre le Tibre & la Néra. Son Évêché ne releve que du S. Siége.

AMÉRIOLE, *Ameriola*, (*a*) ville d'Italie, dans le Latium, qui étoit, selon Pline, une des plus célebres du païs. Elle fut soumise au peuple Romain, par Tarquin l'ancien.

AMERTAS, *Amertas*, (*b*) Ἀμέρτας, Athléte d'Élide, qui vainquit tous les enfans de son âge à la lutte, non seulement à Olympie, mais encore à Delphes. Sa statue, qui étoit de Phradmon d'Argos, se voyoit à Olympie.

AMERTUME, *Amaritudo*, (*c*) espèce de saveur ou de sensation, opposée à la douceur. On croit qu'elle vient de ce que toutes les particules d'un corps amer sont émoussées & diminuées, au point qu'il n'en reste pas une qui soit longue & roide; ce que l'expérience paroit confirmer. En effet, les alimens étant brûlés ou cuits, & leurs particules diminuées, & brisées par le feu, deviennent Amers. Mais, cette hypothèse ou explication, comme on voudra l'appeller, est purement conjecturale.

Il est souvent parlé d'Amer ou d'Amertume dans l'Écriture Sainte. » J'enverrai contre vous les » Chaldéens, cette nation Amère. Prenez garde de vous attirer » des gens qui ont le cœur amer;« Ou comme porte la Vulgate, *animo concitati*. David, dans sa fuite, étoit accompagné de gens remplis d'Amertume, comme un ourse à qui l'on a pris ses petits. L'énergie de ces expressions se sent assez. Elle marque la colère, le chagrin, la fureur. Quelquefois l'Amertume de l'ame signifie simplement la douleur. Ainsi, Anne, mere de Samuël, étoit dans l'Amertume. L'ame de l'hôtesse d'Élisée, dont le fils étoit mort, étoit plongée dans l'Amertume.

Les eaux de Jalousie, qu'on faisoit boire à la femme, soupçonnée d'adultère, sont nommées eaux Amères, à cause de leur effet. Elles causoient de grandes douleurs à celles qui étoient coupables. Le zéle Amer, ou le zéle d'Amertume, dans S. Jacques, marque un zéle, une jalousie, une

(*a*) Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. I. c. 38.
(*b*) Pauf. pag. 358.

(*c*) Judic. c. 18. v. 25. Reg. L. I. c. 1. v. 10. L. IV. c. 4. v. 27. Habac. c. 1. v. 6.

haine mortelle, permanente, & dont les efforts sont remplis d'Amertume pour celui qui en est l'objet. Le roi Ézéchias, dans son cantique, dit qu'au milieu de la paix, dont il jouissoit, il a été attaqué d'une très-grande Amertume; c'est-à-dire, d'une très-dangereuse maladie. Et Jérémie: » Apprenez combien il est dur & » Amer d'avoir abandonné le Sei» gneur. A combien de maux & » de disgraces cela vous expose. «

AMÉRUTHE, *Ameruthа*, bourg de la haute Galilée, que Josephe fortifia contre les Romains, ainsi qu'il est dit dans le livre de sa vie. Il y a assez d'apparence que c'est le même que Méroth, qui termine la haute Galilée du côté de l'Occident. C'est peut-être Mara des Sidoniens, dont il est parlé au livre de Josué.

AMÉS, *Ames*, (a) sorte de gâteaux, qu'on faisoit en Gréce. Mais, on ignore la manière dont ils se faisoient.

AMESTRATE, *Amestratus*, (b) ville de Sicile. Les habitans sont appellés par Pline Mutustratins, & par Cicéron Amestratins. On la nomme à présent Mistretta. *Voyez* Amestratins.

AMESTRATINS, *Amestratini*, (c) peuples de Sicile, dont la ville s'appelloit Amestrate. Cicéron fait mention de ces peuples, dans une de ses harangues contre Verrès, à qui il reproche les taxes exorbitantes qu'il avoit imposées à ces malheureux. Elles étoient telles, qu'elles les avoient réduits à la dernière extrêmité. Leur ville, outre le nom d'Amestrate, a porté encore celui d'Amastra, & même ceux de Mustraton & de Mytistratos.

AMESTRIS, *Amestris*, (d) Ἄμηστρις, fille d'Otanès, ou, selon d'autres d'Anaphas II, roi de Cappadoce, naquit vers l'an 501 avant J. C. Elle fut mariée à Xerxès, roi de Perse, n'étant âgée que 15, ou 16 ans; c'est-à-dire, en 485. Cette Princesse étoit un monstre de la nature. En voici des preuves. Elle devint jalouse de son mari, & ce n'étoit pas sans fondement. Dans ces circonstances, elle lui fit un jour présent d'une riche & magnifique robe, qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès, trouvant cette robe fort à son gré, la prit la première fois qu'il rendit visite à Artaïnte, qui avoit épousé Darius, son fils aîné, & qui étoit fille de Masiste, son frere. Dans la conversation, il la pressa de marquer ce qu'elle desiroit de lui, avec promesse, & même serment de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'elle portoit. Xerxès, qui prévoyoit les malheurs que ce présent entraîneroit après soi, fit tout ce qu'il put, pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en la place. Mais, ne pouvant la persuader, & se croyant

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 119.
(b) Plin. L. III. c. 8.
(c) Cicer. in Verr. L. III. Orat. 8. c. 88.
(d) Herod. L. VII. c. 61, 114. L. IX. c. 109. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 238 & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XIX. p. 64, 65.

lié par l'engagement imprudent de sa promesse & de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par maniere de trophée.

Cette action ayant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter sa vengeance sur la fille, qui étoit la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Elle attendit le tems de la grande fête, qui se célébroit tous les ans, le jour de la naissance du Roi, & qui n'étoit pas loin, dans laquelle le Roi, selon la coûtume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le dessein de la Reine, & qui en frémit d'horreur, tant par considération pour son frere, qu'à cause de l'innocence de cette Dame, contre laquelle il voyoit que sa femme étoit violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, & fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais, n'ayant pu, ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda par une complaisance, également foible & cruelle, préférant, aux devoirs inviolables de la justice & de l'humanité, les droits arbitraires d'une coûtume, établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté.

Cette Dame fut donc saisie par les gardes du Roi, & livrée à Amestris, qui lui fit couper les mammelles, la langue, le nez, les oreilles & les lévres, les fit jetter aux chiens en sa présence, & la renvoya ainsi mutilée en la maison de son mari.

Une autrefois, Amestris fit brûler vifs quatorze enfans des meilleures Maisons des Perses, en sacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coûtume superstitieuse, usitée chez les Perses. On rapporte d'Amestris une autre action non moins cruelle que les précédentes. Ayant obtenu d'Artaxerxe, par ses vives sollicitations & ses importunités continuelles, qu'on lui remît Inarus, prince des Libyens, ainsi que les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Égypte, & dont il avoit soûtenu la révolte contre les Perses, elle les sacrifia aux manes d'Achéménide. Inarus fut attaché en croix; & le reste eut la tête tranchée. D'autres cependant attribuent cette dernière action à sa fille Amytis, mere d'Achéménide. Quoiqu'il en soit, Amestris, après s'être ainsi rassasiée de sang durant sa vie, mourut dans un âge avancé, vers l'an 425 ou 426 avant l'Ére Chrétienne.

AMESTRIS, *Amestris*, (a) Ἄμηστρις, fille du roi Artaxerxe. Ce Prince l'avoit d'abord promise en mariage à Tiribaze. Mais, il ne lui tint pas parole; car, il l'épousa lui-même.

(a) Plut. Tom. I. pag. 1025.

AMESTRIS, *Amestris*, (*a*) Α'μηστρις, fille d'Oxiartès, & nièce du roi Darius, fut donnée pour femme à Cratére, de la main même d'Alexandre le grand. Étant devenue, dans la suite, gouvernante & souveraine d'Héraclée, elle épousa Lysimaque, l'un des capitaines généraux de ce Prince. Diodore raconte cela sous l'an 302 avant l'Ére Chrétienne.

AMÉTHYSTE, *Amethystus*, (*b*) sorte de pierre précieuse, que les Anciens mettoient aux bagues. L'améthyste est de couleur violette, ou de couleur violette pourprée. On a fait dériver son nom de sa couleur, en disant qu'elle ressembloit à la couleur qu'a le vin, lorsqu'il est mêlé d'eau. Les Auteurs qui ont traité des pierres précieuses, ont donné plusieurs dénominations des couleurs de l'Améthyste. Ils disent que les plus belles sont de couleur violette, tirant sur la couleur de rose pourprée, de couleur colombine, ou de fleur de pensée; & qu'elles ont un mêlange de rouge, de violet, de gris de lin, &c.

AMI, *Ami*, Η'μεὶ, (*c*) chef d'une nombreuse famille, qui revint de Babylone, du tems d'Ésdras.

AMI, *Amicus*. (*d*) Le nom d'Ami se prend dans l'Écriture, pour le prochain en général, celui avec lequel on n'a rien à démêler en général. » Vous aimerez votre » Ami, comme vous-même; « C'est-à-dire, votre prochain, votre frere. Et ailleurs: » Celui qui » aura tué son prochain, sans » le sçavoir, & sans avoir eu auparavant aucune inimitié contre » lui, mais dont le fer de la coigné se sera échappé, & aura tué » son ami, &c. «

L'Ami se prend aussi pour le favori d'un Prince. Chusaï étoit l'Ami, le favori de David. Zabub, fils de Nathan, étoit l'Ami particulier de Salomon. Ochozath étoit l'Ami d'Abimélech, roi de Gérare. Les Saints sont nommés les Amis de Dieu. Mais, ce nom a été principalement donné à Abraham. Les Musulmans l'appellent communément de ce nom. Ils donnent à la ville d'Hébron, où ils croyent qu'est son tombeau, le nom de ville de l'Ami de Dieu. S. Jean-Baptiste étoit, à l'égard de J. C. & de son Église, l'Ami de l'époux.

Ami & Amie se prennent aussi dans un bon & un mauvais sens, pour marquer tantôt un Amant & une Amante, qui s'aiment d'un amour permis & légitime, & tantôt ceux qui s'aiment & se recherchent d'une manière impure & illégitime: *Mulier dilecta Amico*, c'est une courtisanne.

On trouve les qualités d'un véritable Ami dans le livre des Proverbes, ainsi que dans celui de l'Ecclésiastique: » L'Ami aime

(*a*) Diod. Sicul. pag. 790.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 225.

(*c*) Esdr. L. I. c. 2. v. 57.

(*d*) Genes. c. 26. v. 26. Levit. c. 19. v. 18. Deuter. c. 19. v. 4. & seq. Reg. L. II. c. 15. v. 37. c. 16. v. 16. Paral. L. II. c. 20. v. 7. Proverb. c. 17. v. 17. c. 18. v. 24. Ecclesiast. c. 6. v. 6. & seq. Osee. c. 3. v. 1.

« en tout tems ; & le frere se » trouve dans le besoin. Un bon » Ami vaut mieux qu'un frere. » Ayez beaucoup d'Amis qui vi- » vent en paix avec vous ; mais, » choisissez pour conseil un hom- » me entre mille. Si vous vou- » lez faire un Ami, prenez-le, » après l'avoir éprouvé ; & ne » vous fiez pas si-tôt à lui. Car, » tel est Ami, qui ne l'est que » tant qu'il y trouve son avanta- » ge ; & il cessera de l'être au » jour de l'affliction. Tel est Ami, » qui se change en ennemi ; & » tel est Ami, qui découvre sa » haine, & qui se répand en » querelles & en injures. Tel est » Ami, qui ne l'est que pour la » table, & qui ne le sera plus au » jour de l'affliction. Si votre » Ami demeure ferme & cons- » tant, il vivra avec vous com- » me égal, & il agira avec liberté » parmi ceux de votre maison. Si » vous tombez, il s'élevra contre » vous, & se cachera, quand » vous aurez recours à lui. Si un » Ami s'humilie en votre présen- » ce, & qu'il se retire quelque- » fois de devant vous, votre » Amitié sera constante, & elle » s'entretiendra par l'union de » vos cœurs. . . . L'Ami fidele est » une forte protection. Celui qui » l'a trouvé, a trouvé un trésor. » Rien n'est comparable à l'Ami » fidele. L'or & l'argent ne mé- » ritent pas d'être mis en balance » avec la sincérité de sa foi. L'A- » mi fidele est un reméde qui » donne la vie. Ceux qui crai- » gnent le Seigneur, trouvent un » tel Ami. «

AMI DES ROMAINS, *Amicus Romanorum*, φιλορωμαίος. (a) Souvent des Rois ou des Princes ont affecté, par reconnoissance, ou par flatterie pour les Romains, de prendre ce titre, comme on le voit sur les médailles de Mithridate Eupator, roi de Pont, d'Ariarathe & d'Ariobarzane, rois de Cappadoce, de Manus, roi d'Arabie.

AMIANTE, *Amiantus*, (b) espèce de pierre minérale, que les Grecs ont ainsi nommée, parce qu'elle est inaltérable au feu. Ils lui ont aussi donné le nom d'Asbeste, par le rapport qu'elle a avec la chaux, qui étant éteinte, n'est plus capable de se consumer.

I. L'Amiante étoit fort chere du tems de Pline ; & il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on n'en avoit encore trouvé que dans les deserts des Indes, dans l'Eubée, près de la ville de Corinthe, & dans l'isle de Candie, païs dont le lin portoit les noms. De nos jours, ce minéral est devenu d'autant plus commun, que sans avoir plus besoin de le chercher aux Indes, au Japon, à la Chine, ni en Égypte, d'où on le faisoit venir auparavant, on en tire à présent de plusieurs isles de l'Archipel, de celles de Chypre, de Négrépont & de Corse. On en trouve aussi en divers endroits

(a) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 424.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 31, 58. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 636, 637. & *suiv.*

d'Italie, & sur tout aux montagnes de Volterre, près de Sestri en Ligurie, en Bavière, en Angleterre, en Espagne, sur les Pyrénées, en France dans le comté de Foix, & près de Montauban.

La diversité de ces mines forme des différences considérables d'Amiante, les unes par rapport à la couleur de la superficie de la pierre, qui est ou grise, ou noirâtre, ou tirant sur le fer, ou d'un verd brun; & les autres, par rapport au plus ou moins de grosseur des filamens, qui se trouvent courts dans l'Amiante de quelques endroits d'Italie, de Chypre & d'Angleterre, longs, & fins dans celle des isles de Corse & de Candie; & plus grossiers dans celle des Pyrénées. Si dans la variété de ces minéraux, rangés parmi les pierres, que l'on conserve dans les cabinets, on en voit de la hauteur d'un pied, dont les fils sont de pareille longueur, il ne faut pas douter qu'il ne s'en trouve encore de plus longs; & c'est par leur assemblage compacte, qui imite si bien les fibres ligneuses, que quelques gens se sont laissé tromper jusqu'à prendre, pour bois incombustible, des morceaux d'Amiante.

Cette parfaite ressemblance donna lieu autrefois à des Moines imposteurs, d'abuser de la crédulité de quelques dévotes, en leur donnant précieusement des fragmens de ce minéral, qu'ils faisoient passer pour bois de la vraie Croix; fourberie qu'ils autorisoient par le miracle supposé du feu, qu'ils montroient n'avoir aucune puissance sur ce prétendu bois sacré.

C'est aussi l'incombustibilité qui distingue plus essentiellement l'Amiante de toutes les autres pierres minérales; & si le feu, qui est le plus grand de tous les dissolvans, ne peut lui donner d'atteinte, quel moyen aurons-nous de parvenir à la connoissance intime de ses principes?

Selon M. Mahudel, un morceau d'Amiante très-net, du poids d'une demi once, mis dans un brasier allumé, y paroissoit rouge comme un des charbons au milieu desquels il étoit, & pesé ensuite dans une petite balance très-juste, il avoit encore tout son poids. Le même morceau trempé dans l'huile, ou chargé de quelque matière graisseuse, mis dans le même brasier, a jetté à l'extérieur une flamme qui n'a cessé que lorsque la matière a été consumée; & ayant été pesé, il s'est trouvé avoir moins de poids que celui de la matière ajoûtée.

On a concassé avec le marteau, ajoûte M. Mahudel, une demi livre de cette pierre. Les fragmens ayant été mis dans une petite cornue de verre bien luttée, & le feu poussé par dégrés, il n'en est sorti que quelques parties de flegme; ce qui est arrivé de même avec une autre espèce d'Amiante à une seconde opération.

Dans son exposition au feu de réverbère & de fusion, on n'a remarqué qu'un changement de couleur cendrée en rousseâtre, arrivé au corps des filamens, qui sont restés unis, & ceux qui à

l'extérieur du morceau s'étoient trouvés desunis, ont été griselés, sans diminution du poids du total. Il n'y a que le feu du miroir ardent de verre, auquel un fragment de cette pierre a cédé. Ses filamens se sont écartés dans un instant, puis recourbés en pelotons, & ensuite fondus en petites boules de verre.

Si la preuve de l'incombustibilité dépendoit de cette expérience, inconnue aux Anciens, nul corps, dans la nature, ne pourroit y résister. Mais, l'Amiante ne souffrant aucune décomposition par la torture de tous les autres feux, il pourra toujours, communément parlant, passer pour incombustible.

II. La manière de filer l'Amiante, quoique pratiquée par les anciens Orientaux, n'a pas été fort connue des Romains, ni même des Grecs, puisque hors Strabon, qui n'en a dit que deux mots, aucun de leurs Auteurs ne l'a décrite. Pline lui-même a semblé l'avoir ignorée; & c'est ce qui a, depuis si long-tems, exercé les Antiquaires, & leur a fait mettre cet art au nombre des choses perdues. M. Mahudel croit que si l'on s'est jamais imaginé qu'ils aient pu en venir à bout sans intermède, on leur attribue une chose impossible.

Comme on pourroit néanmoins citer quelques ouvrages, tissus de ce fil, qui ont paru avec admiration de siécle en siécle, il a fallu qu'il y ait toujours eu quelqu'un qui ait possédé ce secret, de la manière seulement dont M. Mahudel prétend qu'il est praticable. Jean-Baptiste Porta le traite de bagatelle, après l'avoir vu, à ce qu'il dit, exécuter à Venise par une femme de l'isle de Chypre; & c'est apparemment ce qui lui a fait négliger le soin de nous l'apprendre. Ciampini nous l'a donné; & voici comme M. Mahudel, après lui, l'a perfectionné.

» Choisissez, l'espèce d'Amiante, dont les fils sont les plus » longs & les plus soyeux. Divisez-la en plusieurs morceaux » avec le marteau, & non pas » dans un mortier, afin de ne » les pas réduire en poudre. Jettez ces morceaux dans de l'eau » chaude, & les ayant laissé infuser pendant un tems proportionné à la dureté de leurs parties terreuses, remuez-les plusieurs fois dans l'eau, & » divisez-les avec les doigts » en plus de parcelles fibreuses » que vous pourrez; ensorte » qu'elles se trouvent insensiblement dépouillées de l'espèce de » chaux qui les tenoit unies, laquelle se détrempant dans l'eau, » la rendra fort blanche & l'épaissira. Changez cette eau cinq ou » six fois, & jusqu'à ce que vous » connoissiez, par sa clarté, que » les fils seront suffisamment rouïs.

» Après cette lotion, étendez-les sur une claie de jonc, pour » en faire égoutter l'eau. Exposez-les au soleil. Lors qu'ils seront bien secs, arrangez-les sur » deux cardes à dents fort fines, » semblables à celles des cardeurs » de laine; & les ayant tous sé-

» parés en les cardant douce- » ment, ramassez la filasse, qui » est ainsi préparée. Ajustez-la » entre les deux cardes que vous » coucherez sur une table, où » elles vous tiendront lieu de » quenouille, parce que c'est des » extrêmités de ces cardes que » vous tirerez les fils qui se pré- » senteront. Ayez, sur cette ta- » ble, une bobine pleine de lin » ordinaire, filé très-fin, dont » vous tirerez un fil, en même- » tems que vous en tirerez deux » ou trois d'Amiante; & avec un » fuseau, assujetti par un peson, » vous unirez tous ces fils ensem- » ble; ensorte que ce fil de lin » commun soit couvert de ceux » d'Asbeste, qui, par ce moyen, » ne feront qu'un même corps. «

Pour faciliter la filure, on aura de l'huile d'olive dans un mouilloir, où l'on puisse, de tems en tems, tremper les doigts, autant pour les garantir de la corrosion de l'Amiante, que pour donner plus de souplesse à ces fils. Dès qu'on est ainsi parvenu à la manière d'en alonger le continu, il est aisé, en les multipliant, ou en les entrelaçant, d'en former les tissus, plus ou moins fins, dont on tirera, en les jettant au feu, l'huile & le lin étrangers qui y sont entrés.

On fait actuellement, aux Pyrénées, des cordons, des jarretières & des ceintures avec ce fil, qui sont des preuves de la possibilité de le mettre en œuvre. Il est certain qu'avec un peu plus de soin que n'y en apportent les habitans de ces montagnes, il s'en feroit des ouvrages plus délicats. Cependant, quand on pourroit en façonner de ces toiles si vantées par les Anciens, plus belles même que les leurs, & en plus grande quantité, il sera toujours vrai de dire que par la friabilité de la pierre, dont elles tireront leur origine, elles ne pourront être de durée au service, & n'auront jamais qu'un usage de pure curiosité. Les graisser & les salir, pour avoir le plaisir de les retirer du feu nettes & entières, c'est à quoi se rapporte tout ce qu'en ont vu les Auteurs qui en ont écrit avant & après Pline.

Charles-Quint en avoit plusieurs serviettes, avec lesquelles il donnoit ce divertissement aux Princes de sa cour, lorsqu'il les régaloit; & l'on a vu depuis à Rome, à Venise, en Saxe, à Louvain, & en d'autres Villes, divers Seigneurs & des particuliers même, prendre ce plaisir, à moins de frais que cet Empereur.

III. L'usage des chemises ou des sacs de toile, employés au brûlement des morts, pour séparer leur cendres de celles des autres matières combustibles, seroit un point plus intéressant pour l'histoire Romaine, s'il se trouvoit prouvé. Mais, quel fond y a-t-il à faire sur des conjectures de Commentateurs modernes, qui veulent qu'une coûtume funéraire, que Pline a dit ne s'être observée qu'à l'égard des Rois, l'ait été aussi à l'égard des personnes les plus qualifiées chez les Romains?

IV. Un autre ufage de l'Asbeste ou de l'Amiante, étoit d'en former des méches perpétuelles, qui avoient la propriété d'éclairer toujours fans aucune diminution de leur fubftance, & fans qu'il fût befoin de les moucher, quelque grande que pût être la quantité d'huile qu'on vouloit qu'elles confumaffent. Les Payens s'en fervoient dans leurs temples, pour les lampes confacrées à leurs idoles. Rien n'eft fi rebattu, parmi les éloges de l'Amiante, que cette méche, qui, fans qu'on la touchât, [circonftance fur laquelle doit tomber le merveilleux] éclairoit pendant une nuit entière dans la lampe d'or que Callimaque avoit confacrée au temple de Minerve à Athènes. Solin fait grand cas d'une femblable lampe, qui brûloit à peu près dans le même-tems devant une ftatue de la même Déeffe, dans un temple qui lui étoit dédié en Angleterre.

Si pour un fait phyfique, l'on peut ajoûter plus de foi à ce que le pape Damafe a écrit dans les actes de S. Sylveftre, que pour un point d'hiftoire Eccléfiaftique, il y avoit une lampe perpétuelle au Baptiftaire de Rome, dans laquelle on fe fervoit d'une pareille méche. Qu'elle y fût de la fondation de Conftantin, ou d'un autre, peu importe. Ce fait relevé par les Hiftoriens, marque combien ce lin étoit encore rare alors. Il fe trouva fi commun par la fuite, que Louis Vivez, Efpagnol, du tems qu'il étoit à Paris, au commencement du quinzième fiécle, dit avoir vu employer de ces méches en plufieurs endroits de cette Ville. On ne fçait pourquoi leur commodité, étant fondée fur l'expérience, on n'en voit pas aujourd'hui renouveller l'ufage.

V. On a trouvé, pour ne rien perdre de l'Asbefte, un moyen d'en employer l'efpèce, dont les fils font courts. On en fabrique un papier qui peut auffi paffer pour perpétuel, parce que toutes les fois qu'on a écrit deffus, on peut en effacer l'écriture, en le jettant au feu, où il n'eft pas plus endommagé que la toile. Il y a déja long-tems qu'on voit de ce papier en divers cabinets d'Allemagne. On en conferve une feuille d'une grandeur confidérable dans celui du roi de Dannemarc; Charleton nous affure qu'on le fabrique fort bien près d'Oxfort en Angleterre.

AMICULE, *Amiculum*, (a) nom que l'on donnoit à Rome à l'habit extérieur, dont les femmes fe couvroient. Il paroît, par les monumens, qu'elles le faifoient quelquefois monter, comme un voile, jufques par-deffus la tête; & que les plus modeftes s'en couvroient tous les bras jufqu'aux poignets.

AMIDA, *Amida*, nom fous lequel les Japonois honorent Vifchnon.

AMILCAR, *Amilcar*, (b) Ἀμίλκας, fils de Magon, ou fe-

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 36.

(b) Juft. L. IV. c. 2. L. XIX. c. 1, 2. Diod. Sicul. pag. 252, 253. Roll. Hift. Anc. Tom. I. pag. 138, 139. Tom. II. pag. 186, 330, 331, 332.

ſon d'autres, d'Hannon, général des Carthaginois, & frere d'Aſdrubal. Il marcha ſur les traces de ſon pere, & ſuccéda à ſon nom & à ſes emplois. Ce fut ſous ces auſpices & ſous ceux de ſon frere, qu'on porta la guerre en Sardaigne, & qu'on combattit auſſi contre les Africains, qui demandoient pluſieurs années d'arrérages du tribut, que Carthage leur faiſoit pour la place qu'elle occupoit. Mais, la fortune ſuivit la juſtice de la cauſe des Africains, & la querelle ſe décida enfin par le payement qu'on leur fit, & non pas par les armes. Aſdrubal mortellement bleſſé en Sardaigne, y mourut, après avoir revêtu, de ſa charge, ſon frere Amilcar.

Vers l'an 480 avant l'Ére Chrétienne, les Carthaginois, qui, par un traité d'alliance avec les Perſes, s'étoient engagés à attaquer les Grecs de la Sicile, firent de grands préparatifs de guerre pour cette entrepriſe. Ils en chargérent Amilcar, qu'ils jugeoient le plus grand de leurs capitaines. Celui-ci partit de Carthage à la tête d'une armée de terre de trois cens mille hommes, & d'une flotte compoſée de deux mille vaiſſeaux de ligne, & de plus de trois mille vaiſſeaux de charge, pourvus de toutes ſortes de munitions. Il fut aſſailli, ſur la mer de Libye, d'une tempête qui lui fit perdre toutes les barques qui portoient les chevaux & les chariots. Mais, étant arrivé à la vue de Palerme, ſur les côtes de la Sicile, il dit qu'il ſe croyoit enfin à la guerre, & que juſques-là il avoit eu peur que la mer n'en préſervât les Siciliens.

Ayant donné trois jours de repos à ſes ſoldats, & réparé dans les vaiſſeaux les dommages qu'y avoit fait la tempête, il conduiſit ſes troupes de terre à Himère, en les faiſant côtoyer par ſa flotte. Quand il fut devant cette ville, il forma deux camps, l'un pour ſes troupes de terre, l'autre pour ſes troupes de mer. Il avoit fait tirer, ſur le rivage, tous ſes vaiſſeaux de ligne, & il les environna d'un foſſé profond, & d'un mur de bois. Le camp des troupes de terre étoit poſé en face des murailles de la Ville, depuis le mur de bois, dont nous venons de parler, juſqu'au-deſſus des collines, d'où l'on découvroit toute la Ville. Ayant ainſi environné le côté, qui regardoit le couchant, il fit tirer des vaiſſeaux de charge toutes les proviſions qu'ils avoient apportées, & renvoya auſſi-tôt ces mêmes vaiſſeaux en chercher de nouvelles dans la Libye & dans la Sardaigne.

En même-tems, il marcha avec l'élite des ſoldats du côté d'Himère, & défit ceux des habitans, qui étoient ſortis pour s'oppoſer à ſa marche. Les fuyards qui rentrerent, après une grande perte des leurs, portérent la conſternation parmi leurs Concitoyens. Théron, prince d'Agrigente, qui avoit déjà levé des troupes pour la défenſe d'Himère, envoya inceſſamment à Syracuſe, inviter Gélon à venir au plutôt à leur ſecours. Gélon, qui, de ſon côté, avoit auſſi raſſemblé toutes ſes forces, partit de Syracuſe avec

une armée de cinquante mille hommes de pied, & cinq mille chevaux; & s'approchant d'Himère à grandes journées, il rendit l'espoir & le courage à cette Ville, allarmée de la puissance des Carthaginois.

Ce Gélon, qui étoit un homme plein d'intelligence & de finesse en fait de guerre, songea à quelque ruse par laquelle il pût parvenir à dissiper l'armée des Barbares, sans exposer la sienne. Le hazard & les circonstances favorisérent extrêmement son dessein. Il projettoit de brûler la flotte ennemie, dans laquelle Amilcar étoit actuellement, & se disposoit à offrir un pompeux sacrifice à Neptune, lorsqu'un parti de cavaliers amena à Gélon un courrier chargé de lettres de la part des Sélinuntins. Ceux-ci mandoient à Amilcar qu'ils ne manqueroient point de lui envoyer la cavalerie qu'il avoit damandée, & qu'elle arriveroit au jour marqué. Ce jour étoit celui-là même, auquel il devoit faire le sacrifice. Là-dessus, Gélon fait partir sa propre cavalerie dès la nuit qui précédoit ce jour-là, & lui donna ordre de s'avancer vers l'endroit, où étoit la flotte d'Amilcar, & de se présenter dès le point du jour, comme venant de la part des Sélinuntins; que dès qu'ils auroient été reçus dans l'intérieur du mur de bois, ils ne manquassent point de poignarder Amilcar, & de mettre aussi-tôt le feu à sa flotte.

Les cavaliers exécutérent l'ordre très-fidélement. S'étant présentés à cette espèce de camp qui enfermoit les vaisseaux, ils furent reçus comme amis, coururent vers Amilcar, qui avoit déjà commencé son sacrifice, le poignardérent, & mirent ensuite le feu à sa flotte. Amilcar laissa trois fils, Imilcon, Hannon & Gyscon. Les Carthaginois, selon Hérodote, faisoient des sacrifices en son honneur, & avoient dressé des monumens à sa gloire, par tout où il y avoit de leurs colonies, & principalement à Carthage,

AMILCAR, *Amilcar*, (a) Α'μίλκας, général des Carthaginois du tems d'Agathocle, tyran de Sicile. On le confond d'ordinaire avec un autre Amilcar, fils de Gyscon, dont il est parlé à l'article suivant. Mais Justin distingue très-bien l'un de l'autre. La ville de Syracuse assiégée par le Tyran, implora le secours d'Amilcar. Celui-ci oubliant l'inimitié que sa nation portoit aux Syracusains, leur envoya un renfort; ensorte qu'un ennemi les défendoit avec toute la bonté d'un Citoyen, lorsqu'un Citoyen les attaquoit avec toute la fureur d'un ennemi. Mais, Agathocle voyant que la Ville lui opposoit une défense plus vigoureuse que ses attaques, pria Amilcar, par l'entremise de quelques personnes, de vouloir bien être l'arbitre de la paix entre lui & les Syracusains, & lui promit de lui en marquer sa reconnoissance par des services particuliers.

(a) Just. L. XXII. c. 2, 3.

Le Carthaginois excité, & par les promesses, & par la crainte de la puissance d'Agathocle, se joint à lui dans l'espérance d'en tirer autant de secours, pour s'agrandir lui-même dans son païs, qu'il lui en prêteroit contre les Syracusains. Il les porta donc à accorder non seulement la paix, mais la Préture même de leur Ville à Agathocle, qui, de son côté, jura à Amilcar d'être toujours fidele à la nation Punique, & le lui jura par les feux sacrés qu'il toucha.

Agathocle ayant affermi sa puissance dans Syracuse par des voies peu honnêtes, leva de nouvelles troupes, & en ayant composé un corps d'armée, il attaque inopinément les Villes voisines, qui ne craignoient point d'hostilité de sa part. Il étend même, du consentement d'Amilcar, ses indignes violences jusques sur les alliés de Carthage, lesquels y allérent porter leurs plaintes, & chargérent encore plus Amilcar qu'Agathocle. Les Sénateurs, aigris par ces plaintes, n'osérent toutefois procéder ouvertement à la condamnation d'Amilcar, parce qu'il étoit Consul. Ils donnérent leur voix par écrit, & les mirent dans une urne scellée, pour en différer la lecture, jusqu'au retour de l'autre Amilcar, fils de Gyscon, qui étoit alors en Sicile. Mais, la mort imprévue de l'accusé trompa la fine précaution des Carthaginois; & un destin plus favorable le déroba à l'injustice de ses Citoyens, qui l'avoient condamné sans l'entendre.

AMILCAR, *Amilcar*, (a) Ἀμίλκας, fils de Gyscon, fut aussi un des plus fameux capitaines des Carthaginois. Ces peuples, l'an 311 avant J. C., instruits des progrès que faisoit, en Sicile, l'armée d'Agathocle, équipérent cent trente galéres, dont ils confiérent le commandement à Amilcar. Ils joignirent à lui deux mille de ces soldats, qu'on appelloit Citoyens, & dont plusieurs étoient même des hommes distingués, dix mille soudoyés de la province de Libye, deux cens conducteurs de chars, & mille tireurs de fronde, levés dans les isles Baléares. On lui remit aussi de grosses sommes d'argent, d'amples provisions de bouche & d'armes de toute espèce, en un mot de tout ce qui peut être utile à la guerre. Cette flotte étant enfin sortie du port de Carthage, & se trouvant en pleine mer, fut accueillie d'une tempête affreuse, qui fit d'abord disparoître soixante galéres, & deux cens vaisseaux, portant les vivres. Le reste battu des vents & des flots, aborda avec beaucoup de peine en Sicile. On avoit perdu un grand nombre des plus considérables d'entre les Carthaginois. La Ville en prit un dueil public. Car la coûtume étoit, dans les adversités considérables, comme celle-ci, de couvrir les murailles des remparts même, de draps noirs.

(a) Diod. Sicul. pag. 728, 730, 740, 747, 748. Just. L. XXII, c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 154, 160.

Amilcar ayant recueilli ceux de ses soudoyés qui étoient échappés à la tempête, les incorpora dans la compagnie des alliés de la Sicile. Rassemblant ensuite tout ce qu'il avoit de soldats en état de servir, & les ayant pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance & pour le combat, il dressa son camp en pleine campagne. Il se trouva encore quarante mille hommes de pied, & près de cinq mille hommes de cheval. Ainsi, couvrant son infortune, de la réputation qu'il s'étoit acquise de grand capitaine, non seulement il rendit l'espérance à ses alliés abattus; mais il fit rentrer la crainte dans l'ame de ses ennemis.

En effet, la victoire étant demeurée aux Carthaginois, dès le premier combat qui se donna, Amilcar parcourut quelques Villes ou forts, où il faisoit des amitiés à tout le monde, dans le dessein de gagner la bienveillance des Siciliens. Il y réussit; car les Citoyens de Camarine & de Léontium, aussi-bien que ceux de Catane & de Tauromène, lui envoyérent des Ambassadeurs, par lesquels ils s'allioient aux Carthaginois. Cet exemple entraîna dans peu de jours plusieurs Villes considérables, telles que Messine, Abacène, & d'autres encore, à la même alliance; & elles disputoient entr'elles, à qui en feroit la premiere démarche.

Syracuse étoit toujours en la puissance de l'ennemi. Amilcar en forma le siége, pendant lequel Agathocle conçut & exécuta le projet le plus inouï. S'étant embarqué secrétement, il alla attaquer les Carthaginois dans leur propre païs, après avoir brûlé sa flotte, dès qu'il fut débarqué sur les terres d'Afrique. Ceux de Carthage envoyérent en Sicile des députés à Amilcar, pour l'inviter à revenir au plutôt à leur secours; & ils eurent soin de lui faire porter en même-tems tous les ferremens qu'on avoit recueillis de l'embrasement de la flotte d'Agathocle. Les députés ayant mis pied à terre dans l'Isle, Amilcar les envoya d'abord avertir de garder un profond silence sur leur propre désavantage, & de répandre au contraire le bruit qu'Agathocle avoit absolument perdu toute son armée & toute sa flotte. Députant aussi-tôt à Syracuse quelques-uns de ceux qui arrivoient actuellement de l'Afrique, & suivis des ferremens, dont nous venons de parler, il les chargea de sommer les assiégés de se rendre, en les avertissant que toute leur armée avoit été défaite devant Carthage, & qu'on avoit fait périr leur flotte par un embrasement universel, dont les ferremens qu'on leur montroit, étoient un témoignage évident.

Ce discours, soûtenu par des preuves si plausibles, trouva créance dans la plûpart des esprits; & les Magistrats de la Ville suspendant leur jugement sur le fait, gardoient le silence, pour ne point exciter de tumulte, & renvoyérent les députés. Les mêmes Magistrats chassérent en même-tems de la Ville tous les parens des

bannis, & tous ceux qui paroiſſoient déſapprouver leur conduite. Le nombre de ces derniers monta au moins à huit mille perſonnes. Ce nouveau décret remplit Syracuſe de troubles, de cris & de lamentations de femmes, dont aucune maiſon ne pouvoit en effet être exempte; car ceux même qui favoriſoient la tyrannie d'Agathocle, pleuroient la mort ou la captivité de leurs enfans; & ceux des Citoyens que l'on condamnoit actuellement à l'exil, éprouvoient la double déſolation de ne pouvoir, ni demeurer dans leur patrie, ni en ſortir, ſans tomber entre les mains des Barbares, qui environnoient leurs murailles; déſolation qu'augmentoit de beaucoup encore la loi qu'on leur impoſoit d'emmener avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Cependant, Amilcar aſſura la vie à tous ceux qui ſe mirent d'eux-mêmes entre ſes mains. Mais, faiſant avancer ſes troupes juſqu'au pied des remparts d'une Ville qui s'étoit rendu d'elle-même déſerte, il menaçoit de l'emporter d'aſſaut, & de venger ſur ceux qui y reſtoient, ceux qui venoient d'en être chaſſés. Il envoya pourtant, avant toutes choſes, une ambaſſade à Antandre, frere d'Agathocle, par laquelle il lui fit dire ſecrétement qu'il lui promettoit, auſſi bien qu'à tous les ſiens, une pleine ſûreté, s'il conſentoit à lui livrer Syracuſe. Antandre ayant fait aſſembler ſon Conſeil ſur une pareille propoſition, après beaucoup de raiſons alléguées pour & contre, opina lui-même à ſe rendre, comme étant de ſon naturel, peu courageux, & d'un caractére différent en tout de celui de ſon frere. Mais, Érymnon d'Étolie, qu'Agathocle avoit laiſſé auprès de lui pour conſeil, lui oppoſa un avis tout différend, & invita toute l'aſſemblée à une défenſe vigoureuſe, du moins juſqu'à ce qu'on fût pleinement inſtruit de la vérité de la nouvelle qu'on lui débitoit. Amilcar bientôt informé du réſultat de cette délibération, fit avancer toutes ſes machines, pour battre les murailles. Mais, déſolé d'un revers qu'il eſſuya, il ſe déſiſta du ſiége, éloigna ſes troupes de la Ville, & renvoya cinq mille de ſes ſoldats au ſecours de Carthage.

Amilcar, quelque-tems après, ayant établi ſes troupes en différens poſtes, aux environs de Syracuſe, attaqua cette ville à la tête de toutes ſes forces, dans l'eſpérance de l'emporter d'emblée. Comme il étoit maître de la mer, depuis aſſez long-tems, il lui coupa d'abord les vivres, & détruiſant d'autre part, tous les fruits de la terre, il ſe logea enfin au tour de l'Olympium, principalement du côté qui regardoit la Ville. Il s'attendoit à attaquer de-là ſubitement les murailles, ſe fiant à la parole d'un Aruſpice, qui, ſur l'inſpection des entrailles de ſa victime, lui avoit promis que le jour même de ſon attaque, il ſouperoit dans Syracuſe. Les aſſiégés, qui s'apperçurent aiſément de l'intention des Carthaginois, envoyérent de nuit trois mille hommes de pied, & environ quatre cens

chevaux, avec ordre de se saisir du fort qu'on nommoit Eurycle. La chose ayant été exécutée, les Carthaginois espérant que la nuit cacheroit leur entreprise, s'avancérent vers le même fort pour s'y établir.

Mais, ils furent surpris; Amilcar lui-même abandonné par ses soldats, tomba presque mort entre les mains des soldats de Syracuse. Ceux-ci étant rentrés dans leur Ville, le livrérent aux Citoyens qui avoient une grande envie de se venger de lui. Il se ressouvint alors de la réponse de l'Aruspice, qui lui avoit prédit qu'il souperoit le lendemain à Syracuse. Les parens des morts l'ayant promené par toutes les rues de la Ville, chargé de chaînes, & couvert d'opprobres, finirent par l'égorger; après quoi, lui coupant la tête, ils l'envoyérent porter à Agathocle dans la Libye. C'étoit l'an 309 avant l'Ére Chrétienne.

AMILCAR, *Amilcar*, (a) Ἀμίλκας, surnommé Barcas, fils d'un Seigneur, nommé Annibal, étoit né à Carthage. Ce fut dans les derniers tems de la première guerre Punique, & dans une fort grande jeunesse qu'il se vit, pour la première fois, à la tête d'une armée Carthaginoise en Sicile. Les affaires des Carthaginois alloient fort mal, & sur terre & sur mer, avant qu'il eût pris le commandement de leurs troupes; mais ce jeune général ne fut pas plutôt arrivé, qu'il rétablit toutes choses par sa prudence. Il ne lâcha jamais le pied devant les ennemis, & ne se laissa jamais entamer; mais, quand il pouvoit trouver son avantage, il ne manquoit pas de les harceler, & il sortoit toujours victorieux de ces rencontres. Ainsi, malgré la perte que les Carthaginois avoient faite de presque toutes leurs conquêtes en Sicile, il défendit avec tant de valeur & de conduite la ville d'Éryce, qui étoit encore en leur pouvoir, qu'il remit les affaires dans la même tranquillité, où elles étoient avant la guerre.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois reçurent un grand échec sur mer, & furent défaits à la hauteur des isles Égates, par C. Lutatius, consul Romain. Ce revers de fortune les ayant portés à terminer cette guerre, ils donnérent plein pouvoir à Amilcar pour agir en cette occasion. Quelques charmes que la guerre eût pour un jeune homme, qui ne respiroit que la gloire, il sacrifia, en faveur de la paix, cette ardeur guerrière aux intérêts de sa patrie, qu'il voyoit épuisée par les dépenses d'une longue guerre, & hors d'état de supporter plus long-tems les malheurs qui sont attachés au sort des armes. Il crut donc qu'il falloit s'accommoder à la nécessité, bien résolu néanmoins, dans le même-tems qu'il négocioit, de profiter du rétablissement des for-

(a) Corn. Nep. in Reg. c. 3. in Amilc. c. 1, 2, 3. Just. L. XLIV. c. 5. Tit. Liv. L. XXI. c. 1. *& seq.* L. XXIV. c. 41. Diod. Sicul. L. XXV. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 182. *& suiv.* Tom. III. pag. 65, 66. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 156.

ces de sa nation, pour recommencer la guerre contre les Romains, avec plus de vigueur que jamais, & de ne donner aucun quartier à ces mortels ennemis de Carthage, que la fortune des combats n'eût forcé l'un ou l'autre parti à recevoir la loi du vainqueur.

Telles furent les intentions qu'il apporta à la négociation de ce traité. Il se comporta même dans cette affaire avec tant de fierté, que sur le refus que faisoit Catulus de conclure la paix, à moins qu'Amilcar ne mît les armes bas, & ne sortît entièrement de la Sicile avec la garnison d'Érice, aussi désarmée; il lui protesta avec beaucoup de hauteur qu'il aimeroit mieux voir sa patrie ensevelie sous ses propres ruines, & périr lui-même, les armes à la main, que de se montrer à ses Concitoyens, couvert d'une telle infamie; qu'il ne convenoit point à un homme de cœur, comme lui, de livrer lâchement à ses ennemis les mêmes armes que sa patrie lui avoit confiées, pour les employer contre eux. Cette fermeté de courage eut tout son effet, & Catulus fut contraint de se relâcher de la dureté de ses propositions.

Amilcar, de retour à Carthage, trouva les affaires dans un état bien différent de celui qu'il s'étoit imaginé. Le feu d'une guerre étrangère, qui avoit duré de si longues années, avoit gagné l'intérieur de la République, & avoit allumé la fureur des discordes civiles avec tant de violence, que Carthage ne se vit jamais plus menacée de sa ruine, si ce n'est, lorsqu'elle fut entièrement détruite par les Romains. La sédition commença d'abord par les troupes soudoyées, qui avoient été employées par les Romains. Elles étoient au nombre de vingt mille hommes. Les rebelles entraînérent toute l'Afrique dans leur désobéissance, & vinrent en armes jusqu'aux portes de Carthage, dans le dessein d'emporter cette capitale. La frayeur s'empara tellement de l'esprit des Carthaginois, à la vue des malheurs, dont ils étoient menacés, qu'ils furent obligés de recourir à l'assistance des Romains, qui leur envoyérent du secours.

Enfin, comme ils virent les affaires presque désespérées, ils ne trouvérent d'autre ressource que dans la valeur d'Amilcar, & lui confiérent le commandement absolu de leurs forces. Quoique l'armée des révoltés fut de plus de cent mille hommes, le général Carthaginois les poussa si vivement, que non content de leur avoir fait abandonner le siége de la Ville, il les accula jusques dans des défilés, où il en fit périr un plus grand nombre par la faim que par l'épée. Il fit rentrer, dans l'obéissance, toutes les Villes, qui avoient secoué le joug, & entre autres Utique & Hipponne, qui étoient les deux plus fortes & riches places de toute l'Afrique.

Amilcar ne borna pas ses expéditions à ces glorieux avantages; mais il profita de cette conjoncture pour étendre les bornes de

l'empire Carthaginois. Il remit un aussi grand calme dans toute l'Afrique, que si elle n'eût pas ressenti l'agitation des guerres depuis longues années. Tant de succès éclatans lui inspirérent une telle confiance, & rallumérent si vivement la haine qu'il conservoit toujours dans le cœur contre les Romains, que pour trouver plus facilement le moyen de satisfaire à la passion qu'il avoit de rentrer en guerre avec eux, il sollicita le commandement de l'armée d'Espagne, & l'obtint comme il le souhaitoit.

On rapporte, à cette occasion, qu'Amilcar faisant un sacrifice pour se rendre les dieux favorables dans la guerre, qu'il alloit entreprendre, son fils Annibal, alors âgé de 9 ans, se jetta à son cou, & le conjura de le mener avec lui à l'armée; employant pour cela les caresses ordinaires à cet âge, langage puissant sur l'esprit d'un pere, qui aimoit tendrement son fils. On ajoûte que ce général, charmé de voir de si belles dispositions dans un enfant encore si jeune, le prit entre ses bras, & que l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant la main sur la victime, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains, dès que son âge le lui permettroit. On sçait qu'Annibal fut très-fidele à exécuter ce serment.

Comme Amilcar vouloit aussi mener avec lui Asdrubal, jeune homme de très-grande naissance, & d'une rare beauté, la médisance qui s'attache ordinairement à décrier les plus grands hommes, donna lieu à de nouveaux bruits, & à des soupçons d'un commerce peu honnête, qu'Amilcar entretenoit avec ce jeune Seigneur. Le Censeur public des mœurs, informé de ces bruits scandaleux, lui ayant défendu d'emmener le jeune Asdrubal, il prit le parti de lui faire épouser sa fille; ce qui rendit la défense du Censeur inutile, puisque les loix ne pouvoient interdire, à un beau-pere, la compagnie de son gendre.

Amilcar passa le Détroit, & étant entré sur les terres d'Espagne, il poussa ses avantages avec un bonheur surprenant. Il rangea, sous les loix de Carthage, plusieurs nations extrêmement puissantes & belliqueuses, & il enrichit toute l'Afrique de leurs dépouilles, y ayant fait transporter une prodigieuse quantité d'hommes, de chevaux, d'armes & d'argent. La 9e année de son généralat en Espagne, comme il se préparoit à faire une irruption en Italie, il resta sur le champ de bataille, en combattant contre des peuples du païs, vers l'an 228 avant J. C.

Diodore de Sicile raconte la chose autrement. Il dit qu'Amilcar ayant soumis plusieurs villes en Espagne, y en bâtit une très-grande, à laquelle sa situation fit donner le nom de Roc-blanc, *Acra-leuca*. Mais, ayant assiégé ensuite une autre ville, nommée Hélice, il se fixa dans les environs, en renvoyant la plus grande partie de son armée & ses éléphans au Roc-blanc, pour y prendre leur quartier d'hiver. Mais, Orisson, roi dans le païs, faisant semblant

de prendre le parti d'Amilcar contre les assiégés, se tourna tout d'un coup contre l'assiégeant; & l'ayant attaqué, il le mit en fuite, & sauva ainsi ses fils mêmes & les amis qu'il avoit dans cette Ville; après quoi il se retira par un autre chemin. Amilcar voulant le poursuivre, entreprit de traverser un grand fleuve à gué sur son cheval, qui, en se cabrant, le jetta dans l'eau, où il se noya.

AMILCAR, *Amilcar*, (a) Ἀμίλκας. Ce Carthaginois, surnommé Rhodanus, étoit un homme distingué entre tous les autres par son adresse & par son éloquence. Ses Concitoyens, frappés du bruit formidable des progrès d'Alexandre le grand, & de la crainte qu'ils avoient qu'il ne voulût joindre la conquête de l'Afrique à celle de l'empire Persan, dépêchérent, vers lui, Amilcar, avec ordre d'épier les desseins de ce Conquérant. Plusieurs choses conspiroient à redoubler leur frayeur, la prise de Tyr, d'où ils tiroient leur origine, la grandeur de la ville d'Alexandrie qu'il avoit fait bâtir sur la frontière d'Afrique & d'Égypte, comme pour donner une rivale à Carthage, enfin le bonheur toujours constant d'un Roi, dont l'ambition n'avoit d'autres bornes que celles de sa fortune, qui n'en avoit point.

Amilcar ayant donc été présenté à Alexandre par Parménion, feint d'être exilé de sa patrie, & de venir chercher un asyle auprès de ce Prince. Il s'offre même à le suivre dans ses expéditions, sur le pied d'un simple soldat. Ainsi, à mesure qu'il découvroit quelqu'un des desseins du Roi, il l'écrivoit à ses Concitoyens sur des tablettes de bois, qu'il couvroit de cire toute nue. Cependant, ces mêmes Concitoyens, non seulement ingrats, mais barbares, le firent mourir, lorsqu'après la mort d'Alexandre, il fut de retour à Carthage, comme s'il eût voulu la vendre à ce Prince.

AMILCAR, *Amilcar*, Ἀμίλκας, (b) fils de Gisgon. Ce général Carthaginois, commandoit dans l'isle de Malthe 218 ans avant J. C. Le consul Sempronius ayant fait voile du côté de cette Isle, ne se fut pas plutôt montré, qu'on lui livra Amilcar, avec la garnison, qui étoit composée d'environ deux mille soldats.

AMILCAR, *Amilcar*, (c) Ἀμίλκας, fils de Bomilcar. Ce chef des Carthaginois, conjointement avec Asdrubal & Magon, assiégeoit, l'an 215 avant J. C., Illiturgis dans l'Espagne Bétique, ville qui s'étoit déclarée pour les Romains. Chaque chef avoit son camp particulier. Les Scipions passérent au milieu de ces trois camps ennemis, avec de grands efforts & avec un grand carnage de ceux qui voulurent s'y opposer. Après avoir fait entrer dans la Ville de leurs alliés les provi-

(a) Just. L. XXI. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 162.
(b) Tit. Liv. L. XXI. c. 51.

(c) Tit. Liv. L. XXIII. c. 49. L. XXXI. c. 10, 19, 21. L. XXXII. c. 23. Plin. L. III. c. 1.

sions de bouche, dont ils manquoient, & les avoir exhortés à défendre leurs murailles, avec le même courage, qu'ils avoient vu combattre les Romains, pour leur intérêt, ils allérent forcer le camp d'Asdrubal, qui étoit le plus considérable des trois.

Amilcar & Magon, voyant que l'affaire étoit de la dernière importance pour eux, allérent aussitôt à son secours, avec les deux armées. Étant donc tous sortis de leur camp, ils se trouvérent dans le combat, soixante mille contre les Romains, qui n'étoient pas plus de seize mille hommes. Cependant, la victoire fut si peu douteuse, que les Romains tuérent plus d'ennemis, qu'ils n'avoient eux-mêmes de soldats, firent plus de trois mille prisonniers, & prirent près de mille chevaux & cinquante-neuf étendards. Il resta, outre cela, cinq éléphans sur la place; & les trois camps demeurérent au pouvoir du vainqueur.

On croit que cet Amilcar est le même qui, quinze ans après, ou l'an 200 avant J. C., se détacha de l'armée d'Asdrubal, & se mit à la tête d'un corps de Gaulois. Ils s'emparérent de Plaisance, & pillérent cette Ville; &, après en avoir brûlé la plus grande partie, pour assouvir leur colère, & laissé à peine deux mille hommes au milieu de ses ruines, ils passérent le Pô, & s'avancérent vers Crémone, dans le dessein de traiter celle-ci, comme Plaisance. Mais, les habitans ayant appris la défaite des Plaisantins, avoient eu le tems de prendre leurs précautions.

Cependant, on envoya de Rome, des Ambassadeurs en Afrique, pour se plaindre des hostilités d'Amilcar. Les Carthaginois répondirent que tout ce qu'ils pouvoient faire, c'étoit de l'exiler, & de confisquer ses biens. Mais, les Gaulois, qu'il commandoit auprès de Crémone, ayant été taillés en piéces, par une armée Romaine, il fut tué lui-même dans cette déroute générale. D'autres disent qu'il fut fait prisonnier, trois ans après, dans un combat, donné auprès du Mincio, & qu'il servit au triomphe du vainqueur. C'étoit C. Cornélius, qui se fit précéder des plus distingués d'entre les vaincus, chargés de chaînes.

AMILICHUS, *Amilichus*, Ἀμείλιχος, (a) fleuve du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Ce mot, composé de ἀ, privatif, & μελι, *mel*, du miel, veut dire précisément le contraire de ce qui est désigné par miel; c'est-à-dire, qu'il signifie désagréable, odieux. On lui donna ce nom, à cause d'un sacrifice barbare, qu'on faisoit dans le temple de Diane Triclaria, auprès duquel ce fleuve passoit. Ce sacrifice consistoit à immoler tous les ans, à cette Déesse, un jeune garçon & une jeune fille, qui excellassent en beauté sur tous les autres.

Suivant Pausanias, ce fleuve

(a) Pauf. pag. 434, 435.

n'avoit point eu de nom jusqu'alors. Toutefois, le nom d'Amilichus fut changé dans la suite en celui de Milichus, qui étoit entièrement opposé au premier, parce qu'il avoit une signification contraire. Ce changement se fit, lorsqu'on cessa d'immoler des hommes à l'autel de la Déesse. *Voyez* Cométho.

* AMILOS, *Amilos*, Ἄμιλος, (*a*) village d'Arcadie, du tems de Pausanias, à sept stades des sources Ténées. C'étoit anciennement une Ville, à ce que l'on dit. Il y avoit en cet endroit un chemin, qui fourchoit pour la seconde fois, allant d'un côté à Stymphale, de l'autre à Phénéon.

AMIMÉTOBIE, *Amimetobius*, Ἀμιμητοβίος, (*b*) sorte de société. Ce mot est formé du Grec, ἀμίμητος, *inimitabilis*, inimitable, & βίος, *vita*, vie; comme qui diroit vie inimitable. Ainsi, ceux qui formoient cette sorte de société, faisoient profession de mener une vie inimitable. Telle étoit la vie d'Antoine & de Cléopâtre. Plutarque dit qu'ils rompirent cette société après la bataille d'Actium, & qu'ils en formérent une autre, qui ne cédoit à la première, ni en délicatesse, ni en luxe, ni en aucune sorte de délices & de magnificences, & l'appellérent la société des Synapothanumènes; c'est-à-dire, des mourans ensemble. Tous leurs amis s'enrôloient dans cette société, & en s'enrôlant, ils s'engageoient à mourir avec eux. Ainsi, ils passoient les jours à faire bonne chere, en se traitant tour à tour.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, (*c*) fils d'Aram, fut pere de Nahasson & d'Élisabeth, qui épousa Aaron, & en eut quatre fils, Nadab, Abiu, Éléazar & Ithamar. Aminadab est l'un des ancêtres de J. C., selon la chair, au rapport de S. Matthieu.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, (*d*) étoit pere de Coré, qui excita une furieuse tempête contre Moïse & Aaron, pour le Sacerdoce.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, (*e*) fils de Saül. Ce jeune Prince fut tué à la bataille de Gelboë, contre les Philistins. Saül, son pere, Jonathas & Melchisua, ses freres, y périrent aussi. *Voyez* Abinadab.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, autrement ABINADAB. *Voyez* Abinadab.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ. (*f*) Il est parlé, dans le Cantique des Cantiques, des chariots d'Aminadab, comme étant d'une légereté extraordinaire. » Je ne sçai, mon ame » m'a rendue aussi prompte que » les chariots d'Aminadab. « C'étoit apparemment un cocher célebre, dont les chevaux étoient d'une promptitude singulière.

AMINIUS, *Aminius*, Ἀμίνιος, (*g*)

(*a*) Pauf. pag. 477.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 928, 957.
(*c*) Exod. c. 6. v. 23. Matth. c. 1. v. 4.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 22.
(*e*) Reg. L. I. c. 31. v. 2. Paral. L. I. c. 8. v. 33. c. 10. v. 2.
(*f*) Cantic. c. 6. v. 11.
(*g*) Pauf. pag. 504.

rivière d'Arcadie, qui passoit au bas de la ville de Thocnie. Elle se jettoit dans l'Hélisson; & l'Hélisson alloit tomber ensuite dans l'Alphée.

AMINIUS [C. AMINIUS RÉBIUS], *C. Aminius Rebius*. (*a*) Ce Romain, que la connoissance des loix, jointe à de grandes richesses, avoit mis dans le rang des premiers de la Ville, se fit ouvrir les veines, pour se délivrer, par la perte de son sang, des douleurs d'une vieillesse incommode, qu'il ne pouvoit plus supporter; & cela, contre l'opinion, où l'on étoit, à cause de ses infames débauches, qu'il n'auroit jamais assez de courage, pour se donner la mort. C'est ce qui arriva l'an de Rome 812, sous le Consulat de Q. Volusius, & de Pub. Scipion.

AMINOCLÈS, *Aminocles*, Ἀμεινοκλῆς, (*b*) fils de Cratinéus. On lui attribue l'invention des Trirèmes. *Voyez* Trirèmes.

AMINTAS, *Amintas*, (*c*) Ἀμύντας. Il fut le seul, qui s'opiniâtra à rendre des assiduités à Narcisse, jusqu'à ce que celui-ci, joignant la cruauté au mépris, s'avisa de lui envoyer une épée. Amintas entendit ce que cela vouloit dire. Après avoir invoqué l'Amour, & l'avoir conjuré d'être son vengeur, il prend cette épée, & va s'en percer le cœur, sous les fenêtres du cruel Narcisse. L'Amour exauça ses vœux. En effet, Narcisse, un jour désespéré de ne pouvoir jouir de ce qu'il aimoit, se tua lui-même.

AMINTIUS, *Amintius*, (*d*) Ἀμίντιος. Ce fut l'un des amis de Jules-César. Ce Prince ayant défait Pharnace, fils du Roi de Pont, dans une bataille, près de la ville de Zéla, pour marquer la promptitude & la rapidité de cette victoire, en écrivant à Amintius, ne mit que ces trois mots: *Veni; vidi; vici;* » Je » suis venu; j'ai vu; j'ai vaincu. « Mais, dans le langage Romain, ces trois mots, ayant une même terminaison, & n'étant tous que de deux syllabes, ont une grace & une briéveté admirables, qu'une autre langue ne sçauroit conserver.

AMISE, *Amisus*, Ἀμισος, (*e*) ville du Pont, dans l'Asie mineure, située à neuf cens stades de Sinope, entre l'Halys & l'Iris, qui se jettent dans le Pont-Euxin. Théopompe dit qu'elle fut bâtie par les Milésiens, lorsqu'ils étoient maîtres de la Cappadoce. Il ajoûte qu'elle fut le séjour d'Athénocle, peuplée de colonies d'Athéniens, & appellée Peirée. Les Rois la possédoient aussi. Eupator la décora de Temples, & y ajoûta une partie.

Lucullus, général des Romains, étant entré dans le Pont, pour y faire la guerre à Mithridate, excita le murmure des soldats, parce qu'il recevoit toutes

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 30.
(*b*) Hérod. L. VII. c. 190.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 202.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 731.

(*e*) Strab. pag. 547, 548. Plin. L. VI. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 500. 503, 504. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 488, 492.

les Villes à composition, & qu'il n'en prenoit aucune de vive force, pour l'abandonner au pillage & les enrichir. » Encore aujourd'hui, disoient-ils, voilà Amise, ville heureuse & riche, que nous pourrions prendre sans peine, si on vouloit en presser le siége. Il nous la fait passer sans y toucher, & il nous mene dans les déserts des Tibaréniens & des Chaldéens, combattre Mithridate. «

Amise fut cependant assiégée, & le siége dura assez long-tems. La cause de cette longueur fut Callimaque seul, qui commandoit dans la Ville; car, comme il étoit très-grand ingénieur, très-habile à inventer & à construire des machines de guerre de toute espèce, & très-fécond en toutes sortes de ruses & d'inventions, dont on peut se servir pour la défense d'une place, il incommoda beaucoup les Romains, & il en fut puni dans la suite. Mais, alors, il fut abusé par un stratagême de Lucullus, qui, à l'heure qu'il avoit accoûtumé de retirer ses troupes des travaux, pour les faire reposer, s'avisa de faire donner l'assaut très-brusquement. Cette attaque imprévue lui réussit. Il se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en sortit, & y mit le feu, soit par envie contre les Romains, pour les empêcher de s'enrichir, soit pour assurer sa fuite; car, personne ne prenoit garde à ceux qui se jettoient dans les vaisseaux, pour s'enfuir. Mais, dès que les flammes, répandues de tous côtés, eurent gagné les murailles, tous les soldats Romains se préparérent à piller.

Lucullus, touché de pitié de voir périr ainsi cette puissante Ville, tâcha de la secourir par dehors, en ordonnant à ses troupes de faire tous leurs efforts, pour éteindre le feu; mais, personne n'obéissoit à ses ordres. Tous les soldats demandoient le pillage, & faisoient retentir leurs armes avec de grands cris, tellement qu'enfin, Lucullus fut forcé de leur abandonner la Ville. Il crut même que c'étoit le moyen le plus sûr de la garantir du feu. Mais, ses soldats firent le contraire de ce qu'il avoit espéré. Car, en fouillant par tout avec des flambeaux, pour éclairer les lieux les plus obscurs, afin que rien n'échappât à leur avarice, ils brûlérent eux-mêmes la plûpart des maisons.

Lucullus, y étant entré le lendemain, & voyant cette désolation affreuse, se mit à pleurer, & dit à ses amis, qui étoient autour de lui; » J'ai toujours regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux; mais, je n'ai jamais tant admiré son bonheur, que dans cette journée. Il a voulu sauver Athènes, & il l'a pu; & moi quand j'ai voulu l'imiter, & sauver cette Ville, j'ai eu le déplaisir de voir que la fortune jalouse m'a refusé la gloire de Sylla, & s'est opiniâtrée à me donner la réputation de Mummius. « Cependant, il ne laissa pas de faire tout ce qui étoit en

son pouvoir, pour remettre cette Ville, & la retirer de l'état affreux, où elle étoit. Une grosse pluie, qui, par un coup de la Providence, vint à tomber, dans le tems qu'elle fut prise, éteignit le feu, & sauva beaucoup d'Édifices. Et Lucullus, avant son départ, fit rébâtir ceux qui avoient été brûlés, y reçut les Amiséniens, qui s'étoient enfuis, & qui voulurent y retourner, & donna des habitations à tous les Grecs, qui desirérent de s'y établir, en leur attribuant un territoire de six vingts stades.

Cette Ville étoit, comme on l'a déjà dit, une ancienne colonie d'Athéniens, qui l'avoient peuplée, dans le tems qu'ils étoient au comble de la puissance, & maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athènes, qui vouloient fuir la tyrannie d'Aristion, se retiroient à Amise, où ils jouïssoient des mêmes droits & priviléges, que les habitans naturels; de sorte que ceux, qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur disposition ceux des étrangers.

Lucullus ne se contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la Ville, il donna encora à tous les Amiséniens, qui s'étoient sauvés, un habit honnête à chacun, & deux cens drachmes d'argent, & les renvoya dans leur païs.

Depuis, Pharnace, après avoir passé le Bosphore, prit de nouveau Amise. Jules-César, l'ayant délivrée, Antoine l'assujettit aux Rois. Ensuite, elle fut maltraitée par Straton le tyran. César Auguste la remit en liberté, après la bataille d'Actium. Et, du tems de Strabon, elle étoit encore en assez bon état. Il y avoit dans le voisinage d'excellens territoires, & entre autres celui de Thémiscyre, qui fut habité anciennement par les Amazones, & celui de Sidène. Thémiscyre étoit une plaine, d'un côté arrosée par la mer, à la distance de soixante stades d'Amise, & de l'autre, dominée par des montagnes, pleines de forêts & de sources, qui, en se réunissant, produisoient le Thermodon, lequel traversoit la plaine en question, ainsi que l'Iris.

La ville d'Amise a produit plusieurs grands hommes, tels que Démêtrius & Dionysiodorus, célebres mathématiciens, & le grammairien Tyrannion, qui donna des leçons à Strabon. On voit dans Pline, que la ville d'Eupatorie, bâtie par Mithridate, fut jointe à celle d'Amise, & que ce Prince, ayant été vaincu par Pompée, l'une & l'autre prirent le nom de Pompeiopolis. La ville d'Amise prend à présent le nom d'Amid, dans la Natolie, de la dépendance des Turcs.

AMISÉNIENS, *Amiseni*, Ἀμίσενοι, peuples ainsi appellés d'Amise, leur ville. *Voyez* Amise.

AMISIUS, *Amisius*, ou AMISIA, *Amisia*, Ἀμασία, (*a*) fleuve de Germanie, l'un de ceux qui,

(*a*) Strab. pag. 290. Ptolem. L. II. c. 11. Plin. L. IV. c. 14. Pomp. Mel. L. III. c. de Germ. Tacit. Annal. L. I. c. 60, 63. L. II. c. 8. 23.

ſelon Strabon, étoient navigables, entre le Rhin & l'Elbe. Il naît aux montagnes de la Weſtphalie, coule du midi au nord-oueſt, & ſe jette dans l'océan. Ce fut ſur ce fleuve, que les Bructeres furent défaits, par Druſus, dans un combat naval. Germanicus Céſar, ſon fils, l'an de Rome 769, ayant traverſé heureuſement les lacs de l'océan, juſqu'à l'embouchure de l'Amaſia, y laiſſa ſa flotte, avec ſes ſoldats à la gauche du fleuve, au lieu de remonter plus haut, & les deſcendre à la droite, pour être plus à portée d'entrer dans le païs ennemi; ce qui, dans la ſuite, lui fit perdre beaucoup de tems à conſtruire des Ponts, pour mettre ſes légions de l'autre côté. D'abord, la cavalerie & l'infanterie Romaines paſſérent hardiment à un endroit, où les eaux n'étoient pas fort groſſes. Mais, les alliés, qui venoient enſuite, furent ſurpris par la marée, qui montoit; & les Bataves, en voulant montrer l'adreſſe, qu'ils avoient à nager, perdirent pluſieurs des leurs. C'eſt aujourd'hui l'Ems.

AMISODAR, *Amiſodarus*, Ἀμισώδαρος, (*a*) pere de Maris & d'Atymnius, qui furent tués, le premier par Antiloque, le ſecond par Thraſymède. Amiſodar fut celui, qui nourrit l'indomptable Chimère, dont la force fut fatale à tant de peuples.

AMITAL, *Amital*, Ἀμιτὰλ, (*b*) fille d'un certain Jérémie de la ville de Lobna. Elle fut mere du roi Sédécias, qui monta ſur le trône de Juda, à l'âge de vingt-un ans.

AMITERNE, *Amiternum*, Ἀμίτερνον, (*c*) ville d'Italie, ſur l'Aternus, aujourd'hui Peſcara. Les ſentimens des Anciens ſont partagés, ſur ſa véritable poſition, rélativement à ſa dépendance. Car, Ptolémée la met dans le païs des Veſtins; Strabon, dans celui des Sabins; & Tite-Live, dans celui des Samnites; puiſque, ſelon lui, Sp. Carvilius, prit de force cette Ville, ſur ces peuples. La voilà donc, remarque un Géographe moderne, attribuée à trois peuples différens. Mais, l'énigme eſt expliquée, en diſant qu'elle étoit ſituée au territoire des Sabins, vers les frontières des Veſtins; de maniére que le fort de la guerre & la ſupériorité des armes, la donnérent, tantôt à un peuple, tantôt à l'autre, & que les Samnites en étoient en poſſeſſion, lorſque Sp. Carvilius la leur enleva, vers l'an de Rome 460.

Amiterne fut la patrie du célebre Salluſte, l'un des meilleurs hiſtoriens Latins, que nous ayons. Elle reçut Annibal dans ſon expédition d'Italie. Cette Ville n'exiſte plus aujourd'hui. On en voit ſeulement les ruines à San-Vittorino, dans l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples. Magin, dans ſa carte de cette province,

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 328, 329.

(*b*) Reg. L. IV. c. 24. v. 18.

(*c*) Strab. pag. 228. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. L. III. c. 12. Tit. Liv. L. X. c. 39.

donne le nom d'Amiterno, à une espèce de Village.

AMITERNINIENS, *Amiternini*, peuples d'Amiterne. *Voyez* Amiterne.

AMITHAON, *Amithaon*, Ἀμιθαών (a) pere de Mélampus, fameux Médecin, qui fit revenir à leur bon sens, & guerit les femmes Argiennes, qui étoient attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans les maisons, elles couroient les champs.

AMITIÉ, *Amicitia*, (b) que les Grecs nomment φιλία, étoit une Déesse, dont les Anciens parlent peu; & on ne sçait si elle avoit des temples & des autels. Le tems même ne nous en a conservé aucune représentation. Cependant, Lylio Giraldi rapporte un fragment de quelques sentences Hébraïques, traduites avec des scholies, où l'on trouve ces paroles : » Les Romains re-» présentoient l'Amitié comme » une jeune femme, la tête dé-» couverte, vêtue d'un habit » grossier, au bas duquel étoient » écrits ces mots : *La mort & la* » *vie;* pendant qu'on lisoit sur » son front, ces autres mots : » *L'été & l'hiver.* Elle avoit la » poitrine découverte, jusqu'à » l'endroit du cœur, où elle por-» toit la main, & on y voyoit » ces paroles : *De loin & de près;* « Symboles, qui marquoient que l'Amitié ne vieillit point; qu'elle est égale dans toutes les saisons; dans la présence, comme dans l'absence, à la vie & à la mort; qu'elle s'expose à tout, pour servir un ami, & qu'elle n'a rien de caché pour lui.

L'Amitié, selon Hygin, étoit une fille de la Nuit; mais, on croit que c'est une méprise de sa part.

AMITIÉ [L'], *Amicitia*, φιλία, autrement Toxaris, (c) Titre d'un Dialogue de Lucien. C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec, touchant l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de son pais.

AMIZABAD, *Amizabad*, (d) fils de Banaias, qui étoit le plus courageux d'entre les trente de l'armée de David, & qui les surpassoit tous. Ce Banaias étoit chef de la troisième troupe, qui entroit en service au troisième mois. Amizabad, son fils, commandoit sous lui.

AMIZOQUE, *Amizocas*, (e) Ἀμιζώκης, nom d'un Scythe, grand ami de Dandamis. Ils s'étoient juré une amitié éternelle, qu'ils avoient scellée de leur propre sang. *Voyez* Dandamis.

AMMA, *Amma*, (f) ville de Judée, située dans la tribu d'Aser. Elle échut à cette tribu, par le partage de Josué. C'étoit la capitale des Ammonites, ou Ammanites, descendans d'Ammon.

AMMAH, *Ammah*, mesure

(a) Pauf. pag. 116.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 310, 311. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 53.
(c) Lucian. Tom. II. pag. 45. *& seq.*
(d) Paral. L. I. c. 27. v. 6.
(e) Lucian. Tom. II. pag. 725. *& seq.*
(f) Josu. c. 19. v. 30.

d'intervalle chez les Hébreux. C'est la même chose que la Coudée. *Voyez* Coudée.

AMMANITES, *Ammanites.* Ce sont les mêmes que les Ammonites, qui descendoient d'Ammon. *Voyez* Ammonites.

AMMAUS, *Ammaüs*, ou EMMAUS, Ἐμμαοὺμ, (a) ville de Palestine, dont il est parlé dans les Maccabées. Judas Maccabée défit, auprès de cette Ville, une armée considérable, aux ordres de Gorgias. L'arrière-garde fut toute taillée en piéces. Le reste ayant été poursuivi jusqu'à Gézéron, il demeura sur la place, environ trois mille hommes. La citadelle d'Ammaüs, ainsi que celle de quelques autres Villes, fut fortifiée, par Bacchide, de hautes murailles, de portes & de serrures. Ce Général y mit ensuite des garnisons, pour faire des courses contre Israël.

On l'entend ordinairement d'Emmaüs, à soixante stades, ou sept milles de Jérusalem, dont il est parlé dans S. Luc & dans Josephe. Mais, M. Reland fait voir que cette ville d'Ammaüs, dont il s'agit dans les Maccabées, étoit fort différente du village d'Emmaüs; & qu'elle étoit bien plus éloignée de Jérusalem. La ville d'Ammaüs étoit à vingt-deux milles de Jérusalem, & le village de même nom n'en étoit éloigné que de soixante stades, comme on l'a déjà dit. La première étoit située dans la campagne, & au commencement des montagnes de Judée. C'est celle qui fut nommée depuis Nicopolis, sous l'empire d'Alexandre Sévere, fils de Mammée, ou sous celui de Marc-Aurèle Antonin, selon S. Jérôme.

AMMAUS, *Ammaüs*, autrement EMMAUS, Ἐμμαοὺς, (b) ville, ou bourg de Judée, à soixante stades de Jérusalem. Ce lieu est devenu célebre, par la Manifestation de J. C., à deux de ses disciples. Ce fut, comme on sçait, au milieu du repas, qu'elle se fit. Lorsque le Sauveur étoit à table, dit S. Luc, il prit du pain, le bénit, & l'ayant rompu, il le donna aux deux disciples, dont les yeux s'ouvrirent au même moment. Mais, celui qui avoit opéré une telle merveille, disparut à l'instant.

C'est dans ce lieu d'Emmaüs, que Vespasien laissa huit cens de ses soldats, à qui il abandonna ce lieu, pour leur servir de demeure. Il y avoit, à Emmaüs, des eaux salutaires, contre plusieurs sortes de maladies. Ces eaux étoient apparemment des eaux chaudes, comme le nom d'Emmaüs, ou Chamath l'insinue. Julien l'Apostat en fit boucher la source, en y jettant beaucoup de terre, parce que les peuples regardoient ces eaux comme miraculeuses, depuis que le Sauveur les avoit sanctifiées par sa présence.

AMMAUS, *Ammaüs*, (c) Ἀμμαοῦς, nom d'un lieu dans le

(a) Maccab. L. I. c. 4. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 50. Luc. c. 24. v. 13.

(b) Luc. c. 24. v. 13, 30, 31.

(c) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 868.

voisinage de Tibériade, sur la mer de Génézareth, ou le lac de Cinéreth, ou de Tibériade. Il y avoit des bains d'eaux chaudes à Ammaüs, comme le reconnoît Josephe.

AMMIEL, *Ammiel*, Ἀμιὴλ, (*a*) fils de Gémalli, étoit de la tribu de Dan, & l'un des douze qui furent députés par Moïse, pour aller faire la visite du païs de Chanaan.

AMMIEL, *Ammiel*, Ἀμιὴλ. (*b*) Il étoit de la ville de Lodabar, dans la tribu de Siméon. Ammiel fut pere de Machir & de Bethsabée, qui, de femme d'Urie qu'elle étoit, devint épouse de David, & mere de Salomon.

AMMIEL, *Ammiel*, Ἀμιὴλ, (*c*) étoit le sixième des enfans d'Obédédon, auquel le premier livre des Paralipomènes en donne huit. Du tems du roi David, ils furent tous choisis pour faire la fonction de portier dans le temple du Seigneur.

AMMIEN MARCELLIN, (*d*) *Ammianus Marcellinus*, Grec de nation, étoit d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit long-tems dans les armées Romaines du tems de Constance. Il quitta ensuite la milice, & se retira à Rome, où il écrivit son histoire, qu'il divisa en trente & un livres. Elle s'étendoit depuis Nerva, où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence.

Quoiqu'Ammien Marcellin fut Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin, qui sent beaucoup son Grec & son soldat. Ce défaut est récompensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'Auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très-sincère, & très-amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les idoles, & pour ceux qui les adoroient, particulièrement pour Julien l'apostat, dont il fait son héros, & au contraire il paroit fort ennemi de Constance. Cependant, il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

On remarque qu'Ammien Marcellin, dans un raisonnement fort entortillé, attribue à l'esprit des élémens une vertu de pressentiment, qui se communiquoit à ceux qui sçavoient se rendre favorables certaines substances énergiques, dont il donne la surintendance à la déesse Thémis. On remarque encore que le même Auteur, par rapport à l'origine de la soie, vouloit que ce fût une sorte de laine très-fine, qui croissoit sur des feuilles d'arbre, & qu'on n'en détachoit, pour la carder, que

(*a*) Numer. c. 13. v. 13.

(*b*) Reg. L. II. c. 19. v. 4, 5. Paral. L. I. c. 3. v. 5.

(*c*) Paral. L. I. c. 26. v. 5.

(*d*) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 306. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 297. Tom. II. pag. 375. Tom. V. pag. 222, 320, 321. Tom. VI. pag. 484. Tom. VII. pag. 102, 103. Tom. VIII. pag. 410, 411. *& suiv.* Tom. IX. pag. 410. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 260.

par le moyen de l'eau, dont on humectoit ces feuilles.

Il y a eu un nombre d'éditions des œuvres d'Ammien Marcellin, tant en France, que dans les païs étrangers. Une des meilleures, c'est celle de Henri de Valois.

AMMINÉE [les Vignes d'], *Vites Amminea*, ou *Amynea*, (a) suivant d'autres leçons. Virgile n'est pas le seul qui ait fait mention des vignes ou du vin d'Amminée. Pline, Ausone, & quelques Auteurs Grecs en ont parlé. Il y en a qui croyent que ce vin fut ainsi appellé du Grec ἄμεινον, meilleur, comme étant en effet le meilleur de tous les vins en général.

Macrobe conjecture que c'est le même vin que celui de Falerne; ce qui est contraire au sentiment de Virgile, qui distingue formellement le vin de Falerne, du vin d'Amminée. Ce vin, au rapport de Pline, étoit fort estimé, & avoit même, à cet égard, la supériorité sur les autres, & se gardoit fort long-tems. Selon Columelle, les Anciens ne connoissoient d'autres vignes, que celles d'Amminée; & de son tems, on n'appelloit pas autrement les plus vieilles. S'il faut s'en rapporter à Philargirius, appuyé de l'autorité d'Aristote, les vignes Amminées avoient été transportées de Thessalie en Italie, par des peuples qui étoient originaires de cette contrée de la Gréce, & qu'on appelloit Amminées.

Tout ce qu'on vient de lire, ne nous apprend point dans quel canton de l'Italie étoient les vignes d'Amminée; & il seroit bien difficile d'en marquer la position. On croit qu'elles étoient dans le territoire de Falerne; & c'est-là apparemment ce qui aura donné lieu de confondre le vin d'Amminée avec le vin de Falerne.

AMMISADDAI, *Ammisaddai*, Ἀμισαδαί, (b) étoit de la tribu de Dan. Il fut pere d'Ahiézer, chef de cette tribu, à la sortie des enfans d'Israël d'Égypte.

AMMIUD, *Ammiud*, (c) Ἀμιούδ, Ἐμιούδ, fils de Laadan, & pere d'Élisama. Il étoit de la tribu d'Éphraïm.

AMMIUD, *Ammiud*, (d) Σεμιούδ, étoit de la tribu de Siméon, & pere de Samuël, différent du célebre Prophéte de ce nom.

AMMIUD, *Ammiud*, (e) Ἰαμιούδ, de la tribu de Nephthali. Il fut pere de Phédaël.

AMMIUD, *Ammiud*, (f) Ἐμιούδ, pere de Tholomaï, roi de Gessur, chez qui se retira Absalom, après qu'il eut tué Amnon son frere.

AMMON, *Ammon*, Ἄμμων, (g) fils de Loth & de la plus jeune de ses filles. Il naquit l'an 1893 avant J. C. On ne sçait aucune particularité de la vie d'Ammon. Il demeura à l'orient de la

(a) Virg. Georg. L. II. v. 97. Plin. L. IV. c. 2.
(b) Numer. c. 1. v. 12. c. 10. v. 25.
(c) Numer. c. 1. v. 10.
(d) Numer. c. 34. v. 20.
(e) Numer. c. 34. v. 28.
(f) Reg. L. II. c. 13. v. 37.
(g) Genes. c. 19. v. 38.

mer Morte & du Jourdain, dans les montagnes de Galaad, & fut pere des Ammonites, peuple fameux, qui fut toujours ennemi des Israëlites.

AMMON, *Ammon*, Ἄμμων, (*a*) fils de Cimir, ou Cinyras. Ce Prince avoit épousé Mor ou Myrrha, de laquelle il eut un fils, qu'on appella Adonis. Étant allé en Égypte avec sa femme & son fils, il y mourut.

AMMON, *Ammon*, Ἄμμων, (*b*) roi de Libye. Ce Prince épousa Rhéa, fille d'Uranus, sœur de Saturne & des autres Titans. Ammon visitant son royaume, trouva dans les plaines voisines des monts Cérauniens, une fille singulièrement belle, qui s'appelloit Amalthée. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant d'une beauté & d'une force admirables. Il laissa ensuite à Amalthée le gouvernement de cette Province, qui avoit la figure d'une corne de bœuf, & qu'on appelloit pour cela la corne Hespérienne.

Cependant Ammon, craignant la jalousie de sa femme Rhéa, cacha avec soin cet enfant, & le fit élever sécrétement dans la ville de Nyse, qui étoit fort éloignée de son royaume. Ce fut dans un antre agréable, situé près de cette Ville, qu'Ammon envoya son fils, & le donna à nourrir à Nyse, fille d'Aristée. Il établit, pour son gouverneur, Aristée même, homme recommandable par son esprit, par sa sagesse & par toutes sortes de connoissances. Afin qu'il fût plus en sûreté contre les entreprises de Rhéa, sa maratre, Ammon le recommanda à Minerve, qui étoit alors fort jeune.

Bacchus [c'est le nom de l'enfant] étant devenu grand, ne tarda pas à acquérir beaucoup de célébrité. Ses vertus & sa réputation étant venues à la connoissance de Rhéa, cette femme en conçut de la haine contre Ammon, & résolut de se saisir de Bacchus. Mais, n'en pouvant venir à bout, elle se sépara d'avec son mari. Étant retournée chez les Titans, ses freres, elle épousa celui d'entr'eux, qui s'appelloit Saturne. Celui-ci, à la persuasion de sa femme, déclara la guerre à Ammon, & le vainquit en bataille rangée. Ammon, pressé par la famine, fut obligé de se retirer en Créte. Là il prit pour femme Créte, l'une des sœurs des Curétes, qui en étoient alors Souverains; & il fut reconnu Roi de cette Isle. Elle se nommoit avant lui l'isle d'Idée; mais il voulut qu'on l'appellât dans la suite l'isle de Créte, du nom de sa femme. Cependant, Saturne s'étant emparé des païs, qui appartenoient à Ammon, traitoit ses sujets durement.

Bacchus marcha au secours des Ammoniens, attaqua Saturne & le vainquit. On dit qu'avant le combat, les Libyens assurérent à Bacchus, que dans le tems qu'Am-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. III. pag. 15, 16.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 141. *& seq.*

mon fut chassé de son royaume, il avoit prédit que son fils ayant recouvré les États de son pere, & étendu sa domination par toute la terre, seroit mis enfin au rang des dieux. Bacchus ajoûtant foi à cette prédiction, bâtit une Ville & un temple à son pere. Il l'adora comme un dieu, & établit des Prêtres qui devoient rendre ses oracles. La statue d'Ammon, qu'on plaça dans ce temple, avoit une tête de bélier, parce que ce Prince portoit au combat un casque, orné de cette figure. Quelques-uns prétendent cependant qu'il avoit naturellement deux cornes à la tête; & que son fils Bacchus fut le premier qui consulta l'Oracle de son pere sur ses entreprises. On dit qu'Ammon lui prédit qu'il acquerroit l'immortalité, par ses bienfaits envers les hommes. *Voyez* Ammon [Jupiter].

AMMON [JUPITER], *Jupiter Ammon*, Ζεὺς Ἄμμων. (*a*) C'est, à ce qu'on croit, le premier & le plus ancien de tous ceux qui ont porté le nom de Jupiter. Les Grecs prétendoient qu'il fut appellé Ammon du mot ἄμμος, qui veut dire sable, parce que la Libye, où son temple fut bâti, étoit pleine de sable. On le représentoit avec des cornes de bélier, parce qu'on le trouva, selon quelques-uns, entre des moutons & des béliers, après qu'il eut été chassé du ciel par les Géans; ou qu'il se métamorphosa lui-même en un bélier, de peur d'être reconnu. Les autres Mythologues en parlent différemment. Suivant Hygin, Bacchus, sur le point de partir pour les Indes, étant fort pressé de la soif, trouva un bélier, qui le conduisit en un endroit, où il y avoit de l'eau; & il pria Jupiter de donner place dans le ciel à ce bélier; ce que Jupirer accorda. Alors, Bacchus bâtit un temple à ce dieu, qui fut appellé le temple de Jupiter Ammon.

Hérodote, beaucoup plus ancien, raconte autrement cette histoire. Jupiter, dit-il, ne voulant pas se montrer à Hercule, qui avoit grande envie de le voir, mais ne pouvant résister à ses instances, s'avisa de cet expédient. Il coupa la tête à un bélier, l'écorcha, & s'étant couvert de cette peau, il se montra à Hercule en cet équipage. Ce fut pour cela que les Égyptiens représentérent depuis Jupiter avec une tête de bélier.

Quoiqu'il en soit, l'oracle de Jupiter Ammon, dans la Libye, fut très-célebre; & le même Hérodote lui donne ailleurs la même origine qu'à celui de Dodone, dans la Gréce. Voici l'enveloppe sous laquelle on avoit caché ce trait d'Histoire. Deux colombes, disoit-on, s'étant envolées de

(*a*) Plin. L. V. c. 4, 9. Strab. pag. 49, 50, 813, 814, 838. Pauf. pag. 195, 261, 565. Diod. Sicul. pag. 144, 588, 589. Herod. L. I. c. 46. L. II. c. 32, 42, 55. Just. L. I. c. 9. L. XI. c. 11. L. XII. c. 11, 15. Q. Curt. L. IV. c. 7. L. VI. c. 10. L. X. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 491. Tom. III. pag. 647. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 9, 10, 16, 436, 437. Tom. III. pag. 267, 384, 385. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 139. Tom. VII. pag. 9. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 11.

Thébes, en Égypte, il y en eut une qui alla dans la Libye ; & l'autre ayant volé jusqu'à la forêt de Dodone, dans la Chaonie, province de l'Épire, s'y arrêta, & apprit aux habitans du païs, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût un Oracle en ce lieu-là. Notre Écrivain qui juge, avec raison, que cette fiction renfermoit l'événement qui donna lieu à l'établissement de ces Oracles, en avoit recherché le fondement historique. C'étoient donc deux prêtresses de Thébes, qui en furent les auteurs, environ 1800 ans avant J. C., ayant été enlevées par des marchands Phéniciens.

D'autres, comme Pausanias & Diodore de Sicile, donnent une origine différente à l'Oracle de Jupiter Ammon. Le premier en attribue la fondation à un berger du païs, appellé Ammon ; le second à Bacchus, qu'il fait fils d'Ammon.

Le temple de cet Oracle étoit entouré d'un désert aride, & sans aucune trace d'habitation d'homme. Il étoit au milieu d'un terrein d'environ cinquante stades de long & de large, qui étoit arrosé par un grand nombre de fontaines d'eau claire & limpide, entre lesquelles on voyoit aussi des arbres chargés de fruits de toute espèce. On respiroit un air de printems dans cet espace seul & privilégié, quoiqu'environné au loin de déserts arides & couverts de sables brûlans. Les habitans du lieu disoient que le temple fut bâti par l'Égyptien Danaüs. Il avoit, pour voisins, à son midi & à son couchant les Éthiopiens ; au nord les Libyens Nomades, ou Numides, ainsi nommés des troupeaux qu'ils faisoient paître ; & au midi les Nasamones, ou plutôt Mésammones ; c'est-à-dire, au milieu des sables.

Les maisons des Ammonites, ou desservans du temple ne sembloient former que des villages. Mais, il y avoit, au milieu de leurs habitations, une citadelle, environnée d'un triple mur. Dans la distance du premier, ou de l'extérieur au second, étoit le palais ou la demeure des anciens Rois. Du second au troisième, étoient les appartemens des femmes, des enfans, & de tous les parens du Roi. Là commençoient les fortifications particulières du temple, son parvis, la fontaine sacrée, où on lavoit les victimes, avant que de les immoler. Au de-là du troisième mur, étoit le logement des Satellites ou gardes du Roi. A quelque distance du temple principal, & hors de la citadelle, il y avoit un autre temple d'Ammon, environné d'arbres touffus, qui en déroboient presque la vue. Sous leur ombre étoit une fontaine, à laquelle un phénomène, qui s'y passoit régulièrement, avoit fait donner le nom de fontaine du Soleil. Elle fournissoit une eau qui passoit par différens dégrés de froid ou de chaud, selon les différentes heures du jour. Mais, suivant un progrès, tout autre que celui auquel on s'attendroit, elle étoit tiéde au lever du Soleil, & se refroidissant à mesure que le Soleil s'élevoit au-dessus

de l'horiſon, elle ſe trouvoit à midi à ſon plus haut dégré de fraîcheur. Elle s'échauffoit enſuite inſenſiblement juſqu'au coucher du Soleil, où du même dégré de tiédeur qu'elle avoit à ſon lever, elle parvenoit à ſe trouver bouillante à minuit, pour revenir enſuite à la tiédeur ordinaire du matin.

La ſtatue du dieu étoit d'un bronze, où l'on avoit fait diſſoudre des émeraudes, & quelques autres pierres précieuſes, & elle rendoit ſes oracles d'une façon toute particulière. Quatre-vingts Prêtres la poſoient dans une eſpèce de nacelle d'or, & mettant cette nacelle ſur leurs épaules, ils alloient où ils croyoient que le dieu leur faiſoit ſigne d'aller. Ils étoient ſuivis d'une grande multitude de femmes & de filles, qui chantoient pendant le chemin des hymnes anciennement compoſées. La nacelle, ſur laquelle on portoit la ſtatue du dieu, étoit ornée d'un grand nombre de patéres d'argent, qui pendoient des deux côtés. C'étoit apparemment ſur quelque ſigne, ou ſur quelque mouvement de la ſtatue, que les Prêtres annonçoient les déciſions de leur Ammon; car, comme le remarque Strabon, ſur l'autorité de Calliſthène, les réponſes de ce dieu n'étoient point des paroles, comme à Delphes & chez les Branchides, mais un ſigne; & il cite, à cette occaſion, les vers d'Homère, où ce poëte dit: » Jupiter donna, de ſes ſourcils, un » ſigne de conſentement. «

On ſçait qu'Alexandre le Grand voulut conſulter l'oracle de Jupiter Ammon. Comme pour y arriver il falloit traverſer ce déſert aride, qui l'environnoit, les ſoldats firent proviſion d'eau, & on marcha enſuite à travers les ſables immenſes du païs. Mais, la proviſion leur ayant manqué à la fin du quatrième jour de marche, ils tomboient dans le découragement & dans la ſoif, lorſque tout d'un coup une abondante pluie ſurvint comme un préſent du ciel, qui ſatisfit abondamment à leurs beſoins; de ſorte que d'une commune voix ils attribuérent ce ſecours ineſpéré à une providence particulière des dieux ſauveurs ſur eux & ſur leur Roi. A la faveur de cette pluie, qui avoit rempli d'eau une caverne, ils en firent proviſion pour quatre autres jours, & continuérent leur voyage.

Comme l'étendue des ſables leur ôtoit toute indication de route, leurs conducteurs firent remarquer à Alexandre des corbeaux volans & croaçans ſur la main-droite, qui indiquoient un ſentier, par lequel on arrivoit directement au temple. Le Roi interpréta cet augure en bonne part; & jugeant que le dieu du temple l'attendoit avec plaiſir, il hâta ſa marche & aborda à un marais nommé le marais amer. De-là faiſant encore cent ſtades, il entra dans un lieu qu'on appelloit les villes d'Ammon; d'où faiſant encore un jour de marche, il ſe trouva auprès du temple.

Alexandre ayant été introduit par les Prêtres dans le temple, contemploit la ſtatue du dieu,

lorsque le plus ancien d'entr'eux l'aborda & lui dit d'un ton de Prophéte : » O mon fils ! recevez cette dénomination de la » part du dieu. « Alexandre répondit : » O mon pere ! je la reçois, & je prendrai le nom de » votre fils, si vous me donnez » l'empire de toute la Terre. « Le même Prêtre s'avança aussi-tôt vers le sanctuaire, & au signal de sa voix, les autres faisant quelques mouvemens, comme pour enlever la statue, l'ancien prononça que le dieu lui accordoit sa demande. Alexandre continua, & dit : » Il me reste, ô dieu ! à » vous demander si j'ai puni tous » ceux qui ont eu part à l'assassi- » nat de mon pere Philippe, & s'il » n'est point échappé quelqu'un » d'entr'eux à mes recherches. « La voix prophétique répliqua : » Tenez-vous en repos sur cet » article. Aucun mortel ne peut » attenter sur celui dont vous » tenez le jour. Mais, tous les » assassins de Philippe ont été » punis. Les grandes choses que » vous ferez incessamment, se- » ront une preuve de votre vé- » ritable origine. Vous n'avez » pas été vaincu jusqu'à ce jour, » & vous ne pouvez jamais l'être » dans la suite. « Alexandre charmé de ces réponses si glorieuses pour lui, laissa des dons magnifiques dans le temple, & s'en revint aussi-tôt en Égypte.

Cet Oracle toutefois, comme les autres, tomba insensiblement dans le mépris. Du tems de Strabon, il n'avoit déjà plus tant de vogue. Et du tems de Plutarque, on n'en faisoit presque aucun cas. Enfin, on n'en parloit plus du tems de Théodose, suivant le témoignage de Prudence.

Les Sçavans on recherché quel étoit cet Ammon ; & ils conviennent tous que c'étoit Cham lui-même, dont le nom adouci par le retranchement de la premiere lettre, se prononçoit Ham, ou Ammon, sur quoi on peut consulter Vossius.

Il est certain que Cham, ou du moins Misraïm son fils, alla s'établir en Égypte ; & quoique l'Écriture Sainte l'appelle presque toujours la terre de Mesraïm, elle fait cependant quelquefois mention du nom de Cham, ou Ammon, comme on peut le voir dans ces paroles du prophéte Nahum, qui apostrophe ainsi la ville de Ninive : » Serez-vous » mieux traitée que la ville d'Am- » mon ? « Il est vrai que la Vulgate a entendu ce passage, de la ville d'Alexandrie : » Êtes-vous » meilleure que la ville d'Ale- » xandrie ? « Et Saint Jérôme rapporte que celui qui lui avoit appris l'Hébreu, lui avoit dit que ce passage pouvoit s'interprêter ainsi. Mais, toujours est-il sûr que dans le texte original il y a No-Ammon.

(*a*) Selon Pline, il y avoit un oracle d'Ammon, dans l'Éthiopie, aussi-bien que dans la Libye ; & selon Strabon, un promontoire de l'Afrique propre, situé vers les

(*a*) Plin. L. VI. c. 29. Strab. p. 834. Ptolem. L. IV. c. 3. L. VIII. Afric. Tabul. 3.

frontières de la petite Syrte, a porté le nom d'Ammon. Enfin, ſelon Ptolémée, on a vu une ville du nom d'Ammon, ou d'Ammonus entre les deux Syrtes, & une autre dans la Thébaïde de la haute Égypte.

AMMON, *ou* No-Ammon, *Ammon*, vel *No-Ammon*, (*a*) ville d'Égypte. Ce terme eſt ordinairement traduit par Alexandrie, dans le Chaldéen & la Vulgate. Les Auteurs de ces Verſions n'ignoroient pas, ſans doute, qu'Alexandrie eſt beaucoup plus récente que Jérémie, Ézéchiel & Nahum, qui parlent de No-Ammon, que ces Interpretes ont rendu par *Alexandria*. Mais, ils pouvoient croire que cette dernière Ville étoit au même endroit, ou à peu près au même endroit, où l'on avoit bâti depuis Alexandrie; ce qui toutefois n'eſt nullement confirmé par l'Hiſtoire. Car, il n'y avoit que le bourg de Rachotis ſur la mer, vers le même lieu, où la ville d'Alexandrie fut bâtie.

Les caractéres que les Prophétes donnent à No-Ammon, ſont, qu'elle eſt bâtie au milieu des fleuves, & toute environnée d'eaux; que la mer eſt ſon tréſor, & ſes eaux ſon rempart & ſa force; ce qui fait juger que No-Ammon n'eſt autre que Dioſpolis, ou la ville de Jupiter, ſituée dans le Delta, ſur un bras du Nil, entre Buſiris au midi, & Mendéſe au nord, à une petite diſtance de la mer Méditerranée. Elle avoit autour de ſoi des lacs, que l'on pouvoit appeller des Mers, dans le ſtyle des Hébreux. La ruine de cette Ville, prédite & marquée ſi diſtinctement dans les Prophétes, arriva ſous Aſſaraddon & ſous Nabuchodonoſor, & peut-être ſous Sennachérib.

Le ſentiment que j'ai ſuivi, au ſujet de No-Ammon, eſt celui qu'a embraſſé Dom Calmet, & cet Auteur avoue de bonne foi que ſon ſentiment n'eſt nullement certain, & qu'on peut l'entendre de Thébes, capitale de la haute Égypte, auſſi-bien que de Dioſpolis. Je croirois ce ſentiment plus fondé, parce que Jupiter Ammon fut particulièrement honoré par ceux de Thébes; ou plutôt ne ſeroit-ce pas cette ville d'Ammon que Ptolémée met dans la Thébaïde?

AMMONIENNE, *Ammonia*, (*b*) ſurnom local de Junon, à cauſe d'un autel qu'on lui avoit dreſſé dans les ſables de Libye, comme à Jupiter Ammon.

AMMONIENS, *Ammonii*, Ἀμμώνιοι, (*c*) peuples de Libye, qu'on croyoit être une colonie d'Égyptiens & d'Éthiopiens. Ce pouvoient bien être auſſi une colonie d'Ammonites, qui deſcendoient d'Ammon. Quoiqu'il en ſoit, les Ammoniens, ſelon Hérodote, parloient une langue, qui avoit quelque choſe de commun avec celles des Égyptiens & des

(*a*) Ezech. c. 30. v. 14, 15, 16. Nahum. c. 3. v. 8. Strab. pag. 792. Ptolem. L. VIII. Afric. Tabul. 3.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(*c*) Herod. L. II. c. 32, 42. L. III. c. 25, 26. L. IV. c. 181. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XVI. p. 340.

Éthiopiens. Ils formérent anciennement un État particulier, gouverné par un Roi. Le même Hérodote, en effet, parle d'Étéarque, roi des Ammoniens. Cambyse, roi des Perses, dans le sixième siécle avant l'Ére Chrétienne, résolut de faire la guerre à ces peuples. Quand il fut arrivé à Thébes, dans la haute Égypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur païs, & de détruire le temple de Jupiter Ammon, qui y étoit situé. Mais, après plusieurs journées de marche dans le désert, un vent violent étant venu à souffler du côté du midi, entraîna une si grande quantité de sable sur cette armée, qu'elle en fut toute couverte, & y demeura ensevelie. Ce temple de Jupiter Ammon est fort célebre. *Voyez* Ammon [Jupiter].

(*a*) Il est fait mention, dans Pline, d'un peuple du nom d'Ammoniens, que ce Géographe met dans l'Arabie. Ptolémée y place un promontoire qu'il appelle le promontoire d'Ammonius. Il avoit sans doute pris le nom des Ammoniens. Ce Promontoire étoit dans l'Arabie heureuse.

AMMONITES, *Ammonitæ*, Α'μμανιται, (*b*) peuples appellés aussi Ammanites, qui descendoient d'Ammon, fils de Loth & de sa seconde fille. Les Moabites étoient leurs freres, descendans, comme eux, de Loth & de sa fille aînée par Moab. C'est pour cela qu'on les voit presque toujours unis ensemble, principalement lorsqu'il s'agissoit de marcher contre les Israëlites.

Les Ammonites détruisirent les géans Zomzomims, & occupérent leur païs; c'est-à-dire, qu'ils habitérent à l'orient de la mer Morte & du Jourdain, dans les montagnes de Galaad. Dieu défendit à Moïse, & par lui, aux Israëlites, d'attaquer les Ammonites, parce qu'il ne vouloit pas livrer leur païs aux Hébreux. Avant l'entrée des Israëlites, dans la terre de Chanaan, les Amorrhéens avoient conquis beaucoup de terrein sur les Ammonites & les Moabites. Moïse le reprit sur les Amorrhéens, & le partagea aux tribus de Ruben & de Gad.

Du tems de Jephté, les Ammonites déclarérent la guerre aux enfans d'Israël. C'est pourquoi Jephté envoya des Ambassadeurs au Roi de ces peuples, pour lui dire de sa part: » Qu'y a-t-il de » commun entre vous & moi? » Pourquoi êtes-vous venu » m'attaquer & ravager mon » païs? « Le roi des Ammonites leur répondit: » C'est parce » qu'Israël, venant d'Égypte, » m'a pris mon païs depuis les

(*a*) Plin. L. VI. c. 28. Ptol. L. VI. c. 7.

(*b*) Genes. c. 19. v. 37, 38. Judic. c. 10. v. 6. *& seq.* c. 11. v. 4. *& seq.* Reg. L. I. c. 11. v. 1. *& seq.* L. II. c. 10. v. 1. *& seq.* L. IV. c. 1. v. 1. Paral. L. II. c. 20. v. 1. *& seq.* Jerem. c. 25. v. 15. *& seq.* c. 27. v. 2. *& seq.* c. 59. v. 1. *& seq.* Ezech. c. 25. v. 2. *& seq.* Maccab. L. I. c. 5. v. 6. *& seq.* Carte de l'Orient, par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 70, 71.

» confins d'Arnon jusqu'à Jaboc » & jusqu'au Jourdain. Rendez-le » moi donc maintenant sans dispute. « Jephté donna de nouveau ses ordres aux Ambassadeurs ; mais, cette nouvelle ambassade n'eut pas un succès plus heureux que la première. Alors l'esprit du Seigneur se saisit de Jephté. Il alla par tout le païs de Galaad, aussi-bien que de Manassé, & passa de Maspha de Galaad, jusqu'aux Ammonites. Or, il fit ce vœu au Seigneur : » Seigneur, » si vous livrez entre mes mains » les Ammonites, je vous offrirai en holocauste le premier qui » sortira de la porte de ma maison, & qui viendra au-devant » de moi, lorsque je retournerai » victorieux du païs des Ammonites. « Jephté entra ensuite sur les terres des Ammonites pour les combattre ; & le Seigneur les livra entre ses mains. Jephté prit & ravagea vingt Villes, depuis Aroër jusqu'à Mennith, & jusqu'à Abel, lieu planté de vignes. Les Ammonites perdirent, dans cette défaite, un grand nombre d'hommes. Pour ce qui est du vœu que Jephté avoit fait, il faut voir l'article de ce juge d'Israël.

Au commencement du regne de Saül, l'an 1191 avant J. C., les Ammonites, sous la conduite de Naas, leur roi, ayant attaqué la ville de Jabés en Galaad, les habitans eurent recours au roi Saül. Ce Prince répondit aux courriers, qui étoient venus le trouver : » Vous direz ceci aux » habitans de Jabés en Galaad : » vous serez secourus demain, » lorsque le Soleil sera dans sa » force. « Les courriers portérent donc cette nouvelle aux habitans de Jabés, qui la reçurent avec joie. Et ils dirent aux Ammonites : » Demain au matin nous nous » rendrons à vous, & vous nous » traiterez comme il vous plaira. « Le lendemain Saül divisa son armée en trois corps, entra, dès la pointe du jour, dans le camp des Ammonites, & ne cessa de les tailler en piéces, jusqu'à ce que le Soleil fut dans sa force. Ceux qui échappérent, furent dispersés çà & là, sans qu'il en demeurât seulement deux ensemble.

David avoit été ami du roi des Ammonites. Après la mort de ce Prince, il envoya faire des complimens de condoléance à Hannon, son fils & son successeur. Mais, celui-ci fit outrager les Ambassadeurs de David, s'imaginant qu'ils étoient venus, pour observer ses forces & l'état de son païs. Toutefois, les Ammonites voyant qu'ils avoient fait insulte à David, envoyérent vers les Syriens de Rohob & ceux de Soba, & firent lever, à leurs dépens, vingt mille hommes de pied. Ils prirent aussi mille hommes du Roi de Maacha & douze mille d'Istob. David, en ayant été averti, envoya, contre eux, Joab avec toutes ses troupes. Les Ammonites s'étant mis en campagne, rangérent leur armée en bataille à l'entrée de la porte de la Ville ; & les Syriens de Soba & de Rohob, d'Istob & de Maacha étoient dans un corps séparé dans la plaine.

Joab voyant donc les enne-

mis, préparés à le combattre, de front & par derrière, prit l'élite d'Israel, & marcha en bataille contre les Syriens. Il donna le reste de l'armée à Abisaï, son frere, qui marcha pour combattre les Ammonites. Joab dit à Abisaï: » Si les Syriens ont l'avantage « sur moi, vous viendrez à mon » secours; & si les Ammonites » l'ont sur vous, j'irai vous se- » courir. « Joab attaqua donc les Syriens avec les troupes qu'il commandoit; & aussi-tôt ils fuirent devant lui. Les Ammonites voyant la fuite des Syriens, s'enfuirent aussi eux-mêmes devant Abisaï, & se retirérent dans la Ville. Joab, après avoir battu les Ammonites, s'en retourna & revint à Jérusalem. Ces peuples demeurérent sous l'obéissance du roi David & de Salomon. Après la séparation des dix tribus, ils furent assujettis aux rois d'Israël jusqu'à la mort d'Achab, l'an 893 avant J. C.

Sous le regne de Josaphat, les Ammonites & quelques autres peuples firent une irruption dans les terres de Juda. Mais, ils furent repoussés. Après le transport des tribus de Ruben, de Gad, & de la demi tribu de Manassé, par Téglathphalasar, l'an 736 avant J. C., les Ammonites & les Moabites se mirent en possession des Villes qui avoient appartenu à ces Tribus. Jérémie leur en fait de grands reproches. Les Ambassadeurs des Ammonites étoient du nombre de ceux, à qui ce Prophéte avoit présenté la coupe de la colère du Seigneur, & offert un joug & une chaîne, les exhortant à se soumettre à Nabuchodonosor, & les menaçant de la captivité & de la servitude, s'ils ne le faisoient pas.

Ézéchiel leur annonce une perte entière, & leur dit que Dieu les livrera aux peuples orientaux, qui placeront leurs tentes dans leur païs; ensorte qu'il ne sera plus fait mention des Ammonites parmi les nations; & tout cela en punition de ce qu'ils avoient insulté au malheur des Israëlites, & à la destruction de leur temple par les Chaldéens. On croit que ces maux leur arrivérent la cinquième année après la prise de Jérusalem, lorsque Nabuchodonosor fit la guerre à tous les peuples des environs de la Judée, lan 579 avant J. C. Il est assez vraisemblable que Cyrus accorda aux Ammonites & aux Moabites la liberté de revenir dans leurs terres, d'où ils avoient été transportés par Nabuchodonosor; puisqu'on les voit dans leur païs, comme auparavant, exposés aux révolutions communes des peuples de la Syrie & de la Palestine, & soumis tantôt aux rois d'Égypte, & tantôt à ceux de Syrie.

Antiochus le Grand prit Rabbath ou Philadelphie, leur capitale, en abattit les murs & y mit garnison. Pendant les persécutions d'Antiochus Épiphane, les Ammonites exercérent leur haine & leur cruauté contre les Juifs de leurs quartiers. S. Justin le martyr dit qu'il y avoit encore de son tems grand nombre d'Ammonites. Mais, Origène assure que lorsqu'il vivoit, on ne les connois-

ſoit plus que ſous le nom général d'Arabes. C'eſt ainſi qu'a été accomplie la prédiction d'Ézéchiel, qui dit qu'Ammon ſera tellement détruit, qu'on n'en parlera plus parmi les nations.

Selon M. de la Barre, Moloch étoit le ſeul dieu qui fut honoré parmi les Ammonites.

AMMONIUS, *Ammonius*, A'μμώνιος, (a) lieutenant du roi d'Égypte, qui fut député à Rome, du tems de Cicéron. Cet Orateur en fait mention dans une de ſes lettres à Lentulus.

AMMONIUS, *Ammonius*, A'μμώνιος, (b) général des troupes d'Alexandre Balès. Il fut accuſé par Ptolémée Philométor de l'avoir voulu empoiſonner. Mais, on croit que ce n'étoit qu'un prétexte que cherchoit Philométor, pour détrôner ſon gendre Alexandre Balès, & pour s'emparer de ſes États. Il attaqua donc Balès, le défit, lui ôta ſa fille Cléopâtre, & la donna à Démétrius Nicanor.

Joſephe raconte qu'Alexandre Balès n'ayant pas voulu livrer Ammonius à Philométor, celui-ci jugea que Balès étoit complice, & principal auteur des embûches qu'Ammonius lui avoit dreſſées. C'eſt pourquoi, pour s'en venger, il marcha contre Antioche, dont les habitans étoient fort mécontens d'Ammonius à cauſe de ſes vexations. Ammonius voulut ſe ſauver, en ſe déguiſant en femme; Mais, il fut pris & mis à mort, l'an 141 avant Jeſus-Chriſt.

AMNÉUS, *Amneus*, (c) A'μναῖος, ſénateur Romain, dont parle Plutarque dans la vie de Caton d'Utique. Un jour, un homme fort débauché & très-déréglé dans ſa dépenſe, ayant fait, en plein Sénat, un grand diſcours ſur la ſimplicité & ſur la tempérance, Amnéus ſe leva, & lui dit: » Mon ami, qui penſes-tu » qui pourra ſupporter que tu » parles, comme Caton, toi qui » ſoupes, comme Craſſus, & » qui bâtis, comme Lucullus? « Auſſi, tous ceux qui étoient diſſolus & intempérans dans leur conduite, & graves & auſtères dans leurs diſcours, étoient appellés des Catons, par mocquerie, & par contre-vérité.

AMNIOMANTIE, *Amniomantia*, terme composé de ἀμνίον, *membrana*, membrane, & μαντεία, *divinatio*, divination. C'étoit donc une ſorte de divination, ou de préſage qu'on tiroit de la coëffe, ou membrane, qui enveloppe quelquefois la tête d'un enfant, à ſa naiſſance.

Pour bien entendre cela, il faut ſçavoir que dans le ventre de la mere le fœtus eſt enveloppé de trois membranes; l'une forte, que les Grecs appelloient chorion, & les Latins ſecundine; l'autre plus mince, appellée allantœde; & la troiſième plus mince encore, qui ſe nommoit amnion. Ces deux dernières ſortent quelquefois avec

(a) Cicer. ad Amic. L. I. Epiſt. 1.
(b) Joſeph. de Antiq. Jud. p. 436, 437.
(c) Plut. Tom. I. pag. 768.

le fœtus, & enveloppent la tête & le visage de l'enfant.

On dit que le fils de l'empereur Macrin fut surnommé Diadumène, parce qu'il vint au monde avec cette pellicule, qui formoit au tour de sa tête une espèce de bandeau, ou de diadême. A Rome, les Avocats achetoient fort cher ces sortes de membranes, qu'ils ne quittoient point, s'imaginant qu'elles leur portoient du bonheur, & leur procuroient gain de cause dans les procès, dont ils étoient chargés. Un Évêque [ce qui est digne de remarque], dans l'éloge de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, observa que ce Seigneur étoit venu au monde, la tête ainsi enveloppée, & que par conséquent, il devoit être heureux. Ce préjugé subsiste encore parmi le peuple, qui dit d'un homme, à qui tout réussit, qu'il est né coëffé. Voilà ce que les Anciens entendoient par Amniomantie.

AMNISE, *Amnisus*, Ἀμνισος, (*a*) fleuve de l'isle de Créte, qui se déchargeoit au septentrion de cette isle. Homère en fait mention dans son Odyssée, où il nous apprend que lorsque Ulysse alloit avec sa flotte à Ilion, les vents, l'empêchant de doubler le cap de Malée, le poussérent à l'embouchure du fleuve Amnise, sur une rade très-difficile & très-dangereuse. Comme la tempête étoit fort violente, il eut beaucoup de peine à se sauver.

Il y avoit, à l'embouchure de ce fleuve, une caverne, ou, selon d'autres, un temple de Lucine. Les Crétois, qui habitoient Cnosse, disoient que cette Déesse y avoit reçu le jour. Au reste, il devoit y avoir là une Ville; car, Pausanias fait dire aux Cnossiens que Lucine étoit née à Amnise. Il devoit y avoir aussi un port, puisqu'au rapport de Strabon, Minos en faisoit usage. Le nom moderne de la ville d'Amnise, est, selon M. Baudrand, Cazzichi, & apparemment aussi celui du fleuve.

AMNISIADES, *Amnisiades*, *ou* AMNISIDES, *Amnisides*. (*b*) C'étoient des nymphes, ainsi appellées de la ville d'Amnise, dans l'isle de Créte, ou du fleuve du même nom, qui arrosoit cette ville.

AMNISTIE, *Amnistia*, (*c*) Ἀμνηστία, sorte de pardon général, qu'un Prince accorde à ses sujets par un traité, ou par un édit, par lequel il déclare qu'il oublie tout le passé, & promet de n'en faire aucune recherche. Cela se dit aussi du pardon qu'un Souverain accorde aux soldats déserteurs.

Après que les trente Tyrans eurent été chassés d'Athènes, les Athéniens firent une loi par laquelle il fut réglé qu'on oublieroit de part & d'autre tout ce qui s'étoit passé pendant la guerre; & cette loi, dont Thrasibule fut l'auteur, se nomma Amnistie. Ce

(*a*) Homer. Odyss. L. XIX. v. 187. Strab. pag. 476. Paus. pag. 31.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 387.

(*c*) Corn. Nep. in Thrasib. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 548, 549.

fut alors que ce nom commença à s'employer. C'est Cornélius Népos, & Valère Maxime qui nous l'apprennent. Andocides, orateur Athénien, dont Plutarque a écrit la vie, & dont Henri Étienne donna une édition en 1575, nous a conservé, dans son oraison sur les mystères, une formule de l'Amnistie, & des sermens qu'on y faisoit.

L'Amnistie est ordinairement la voie, par où le Prince se reconcilie avec son peuple, après une révolte ou un soulévement général. Cette conduite a toujours paru, aux plus habiles politiques, le moyen le plus sûr & le plus prompt de rétablir la paix & la tranquillité. Cicéron voyant Rome partagée en deux factions, à l'occasion de la mort de Jules César, qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le souvenir de cette célebre Amnistie de Thrasibule, & proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli, tout ce qui s'étoit passé. Le cardinal Mazarin faisoit remarquer à Dom Louis de Haro, premier ministre d'Espagne, que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur, qui faisoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de suites funestes; & que jusques-là, elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi; au lieu que la sévérité infléxible des Espagnols faisoit que les sujets, qui avoient une fois levé le masque, ne retournoient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paroît assez, dit-il, par l'exemple des Hollandois, qui sont paisibles possesseurs de plusieurs Provinces, qui étoient le patrimoine du roi d'Espagne, il n'y a pas encore un siécle.

AMNON, *Amnon*, Ἀμνὼν, (*a*) fils de David & d'Achinoam, sa seconde femme. Ce jeune Prince conçut une passion violente pour la sœur d'Absalom, aussi fils de David, qui étoit très-belle, & qui s'appelloit Thamar. La passion qu'il avoit pour elle, devint si excessive, que cet amour le rendit malade; parce que comme elle étoit vierge, il paroissoit difficile à Amnon de rien faire avec elle contre l'honnêteté. Amnon avoit un ami fort intelligent, qui s'appelloit Jonadab, fils de Semmaa, frere de David. Jonadab dit donc à Amnon: » D'où » vient, mon Prince, que vous » maigrissez ainsi de jour en jour? » Pourquoi ne m'en dites-vous » point la cause? « Amnon lui répondit qu'il aimoit Thamar, sœur de son frere Absalom. Jonadab lui dit: » Couchez-vous sur » votre lit, & faites semblant » d'être malade. Lorsque votre » pere vous viendra visiter, dites » lui: Que ma sœur Thamar vienne, je vous prie, pour m'apprêter à manger; & qu'elle » prépare devant moi quelque » chose, que je voie accommoder, & que je recoive de sa » main. «

Amnon se mit donc au lit, &

(*a*) Reg. L. II. c. 13. v. 1. *& seq.* Paral. L. I. c. 3. v. 1.

commença à faire le malade. Le Roi le vint visiter, & Amnon lui dit : » Que ma sœur Thamar » vienne, je vous prie, afin » qu'elle apprête devant moi deux » petits plats, & que je prenne à » manger de sa main. « David envoya donc chez Thamar, & lui fit dire d'aller chez son frere Amnon, pour lui préparer à manger. Thamar y étant venue, trouva son frere Amnon, qui étoit couché. Elle prit de la farine, la paîtrit, & la délaya. Après cela elle fit cuire le tout devant lui. Et prenant ce qu'elle avoit fait cuire, elle le mit dans un plat & le lui présenta. Mais, Amnon n'en voulut point manger, & il dit qu'on fît sortir tout le monde. Quand tout le monde fut sorti, Amnon dit à Thamar d'apporter dans son cabinet ce qu'elle avoit apprêté, afin de le recevoir de sa main. Thamar le prit & le porta à son frere Amnon dans le cabinet.

Après qu'elle le lui eut présenté, Amnon se saisit d'elle & lui dit de venir coucher avec lui. Thamar lui répondit : » Non, mon » frere, non, ne me faites pas » violence ; cela n'est pas permis » dans Israël ; ne faites pas cette » folie ; car, je ne pourrai porter » mon opprobre, & vous passe- » rez, parmi tout le peuple, pour » un insensé. Mais, demandez- » moi plutôt au Roi en mariage, » & il ne refusera pas de me » donner à vous. « Amnon ne voulut point se rendre à ses prières ; & étant plus fort qu'elle, il lui fit violence, & abusa d'elle. Aussi-tôt, il conçut pour elle une étrange aversion ; de sorte que la haine, qu'il lui portoit, étoit encore plus excessive, que la passion qu'il avoit eue pour elle auparavant. Il lui dit donc : » Levez-vous, & » allez-vous en. « Thamar lui répondit que l'outrage qu'il lui faisoit en la chassant de la sorte, étoit encore plus grand que celui qu'il venoit de lui faire. Amnon ne voulut point l'écouter ; mais, ayant appellé un de ses gens, qui le servoit, il lui dit de la mettre dehors, & de fermer la porte après elle.

Thamar, ayant mis de la cendre sur sa tête, & déchiré sa robe de diverses couleurs, qu'elle avoit sur elle, s'en alla en jettant de grands cris, & tenant sa tête couverte de ses deux mains. Absalom, son frere, lui dit : » Est- » ce que votre frere Amnon a » abusé de vous ? Mais, ma sœur, » n'en dites rien ; car, c'est votre » frere, & ne vous affligez point. « Thamar demeura donc dans la maison d'Absalom, son frere, séchant d'ennui & de douleur. Le roi David ayant appris ce qui s'étoit passé, en fut fort irrité. Cependant, il ne voulut point attrister Amnon, son fils, parce qu'il l'aimoit, étant son aîné. Pour Absalom, il ne parla en aucune sorte de tout ceci à Amnon ; mais, il conçut contre lui une grande haine, de ce qu'il avoit violé sa sœur Thamar.

Deux ans après, il arriva qu'Absalom fit tondre ses brebis à Baalhasor, auprès d'Éphrem ; & il invita tous les enfans du Roi à venir chez lui. Il le pria lui-même

de s'y trouver auſſi. Sur le refus qu'il en fit, Abſalom le ſupplia de trouver bon au moins qu'Amnon, ſon frere, y vînt. David lui répondit qu'il n'étoit point néceſſaire qu'il y allât. Néanmoins, Abſalom l'en conjura avec tant d'inſtance, qu'il laiſſa aller avec lui Amnon, accompagné de tous ſes freres.

Abſalom, qui avoit fait préparer un feſtin de Roi, avoit donné cet ordre à ſes officiers : » Prenez » garde quand Amnon commen» cera à être troublé par le vin, » & que je vous ferai ſigne, frap» pez-le & tuez-le. Ne craignez » point ; car, c'eſt moi qui vous » le commande : ſoyez réſolus & » agiſſez en gens de cœur. « Les officiers d'Abſalom exécutérent donc, à l'égard d'Amnon, le commandement que leur maître leur avoit fait. Et auſſi-tôt tous les enfans du Roi ſe levant de table, montérent chacun ſur leur mule & s'enfuirent. Ils étoient encore en chemin, lorſque le bruit vint juſqu'aux oreilles de David, qu'Abſalom avoit tué tous les enfans du Roi, ſans qu'il en fût reſté un ſeul. Auſſi-tôt, le Roi ayant déchiré ſes vêtemens, ſe jetta par terre. Mais, Jonadab, ſon neveu, lui dit : » Que le Roi, mon Sei» gneur, ne s'imagine pas que » tous ſes enfans aient été tués. » Amnon ſeul eſt mort, parce » que Abſalom avoit réſolu de le » perdre, depuis le jour qu'il » avoit fait violence à ſa ſœur » Thamar. « Cependant Abſalom s'enfuit; & celui qui étoit en ſentinelle, levant les yeux, vit une grande troupe de monde, qui venoit par un chemin détourné, à côté de la montagne. Jonadab dit au Roi : » Voilà les enfans » du Roi qui viennent ; ce qu'a» voit dit votre ſerviteur, s'eſt » trouvé vrai. « Il n'eut pas plutôt dit ces mots, qu'on vit paroître les enfans du Roi. Lorſqu'ils furent arrivés, ils commencérent à jetter des cris & à pleurer. Le Roi & tous ſes ſerviteurs fondirent auſſi en larmes. La mort d'Amnon arriva, l'an 1026 avant J. C.

AMNON, *Amnon*, Ἀμνὼν, (*a*) étoit fils de Simon. Il avoit trois freres; ſçavoir, Rinna, Benhanan & Thilon.

AMOC, *Amoc*, Ἀμὼκ, (*b*) de la race ſacerdotale, comme nous l'apprend l'Auteur du ſecond livre d'Eſdras. Du tems de Joacim, Héber étoit chef de la famille d'Amoc.

AMOIBÉUS, *Amoibeus*, (*c*) Ἀμοιβέος, célebre muſicien, qui fut contemporain d'Antigone, roi de Macédoine. Ce Prince ayant fort à cœur de s'emparer de la citadelle de Corinthe, dont la reine Nicéa étoit maîtreſſe, profita, pour cet effet, de la célébrité d'Amoibéus. C'eſt pourquoi, un jour qu'il devoit chanter ſur le théâtre, Antigone voulut accompagner lui-même, à ce ſpectacle, la reine Nicéa, qui étoit

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 20.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 20.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1034.

portée dans une litière royalement ornée, & qui, toute fière de ce grand honneur, étoit bien loin de penser au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litière fut arrivée à un détour, par où il falloit monter, Antigone ordonna, à ceux qui la conduisoient, de la mener au théatre ; & laissant là le musicien Amoibéus & toutes les noces, il se hâta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que son âge ne permettoit, & s'en rendit maître.

AMOME, *Amomum*. On dit que les Grecs donnoient ce nom à tous les parfums, qui n'avoient pas été altérés par quelque mêlange. Mais, l'Amome, pris dans un sens particulier, est un fruit sec, en grappe, membraneux, plein de graine. La grappe de l'Amome est composée de dix ou douze follicules ou grains. Ces grains sont fibreux, faciles à rompre, & serrés les uns près des autres, sans pédicule. Ils sortent du même sarment, lequel est ligneux, fibreux, cylindrique, de la longueur d'un pouce, odorant, âcre, garni de feuilles entassées.

La grosseur & la figure des grains d'Amome ressemblent à celles d'un grain de raisin. L'Amome renferme beaucoup d'huile essentielle, aromatique, subtile & volatile, qu'on en tire par la distillation, après l'avoir fait macérer dans l'eau.

AMOMPHARÉTUS, (*a*) *Amompharetus*, Ἀμομφαρέτος, l'un des cinq Spartiates, qui décidérent ce fameux différend, survenu entre ceux de Mégare & d'Athènes, au sujet de l'isle de Salamine. Chaque peuple prétendoit qu'elle lui appartenoit. Mais, elle fut adjugée aux Athéniens.

AMOMPHARÉTUS, (*b*) *Amompharetus*, Ἀμομφαρέτος, fils de Poliade, étoit capitaine des Lacédémoniens, du tems d'Aristide. Un jour que les Grecs faisant la guerre contre Mardonius, couroient çà & là, sans ordre ni discipline, les Lacédémoniens furent laissés seuls derrière, malgré eux ; car, Amompharétus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne respiroit que les périls, qui, depuis long-tems, brûloit d'envie de combattre, qui supportoit très-impatiemment les délais & les remises, dont on avoit usé, & qui appelloit hautement cette marche une désertion & une fuite, dit qu'il ne quitteroit point son poste, & qu'il demeureroit plutôt là tout seul avec sa troupe, pour attendre & pour soûtenir tout l'effort de Mardonius.

Pausanias, autre capitaine Lacédémonien, l'alla trouver & lui représenta qu'il falloit obéir à ce qui avoit été résolu & conclu dans le conseil des Grecs. Mais, Amompharétus levant, avec ses deux mains, une grosse pierre, la jetta aux pieds de Pausanias : » Voilà, » lui dit-il, ma balotte pour le

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 83.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 328, 329. Herod. L. IX. c. 52, 53. & seq.

» combat ; & je me moque de » toutes les autres résolutions, & » conclusions lâches & timides » de ce beau Conseil. « Pausanias étonné & ne sçachant à quoi se résoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Athéniens, qui étoient déjà avancés, pour les prier de l'attendre, afin qu'ils pussent marcher ensemble en corps d'armée; & en même-tems, il continua son chemin vers Platées, avec le reste des troupes, espérant que par-là il obligeroit Amompharétus à suivre cet exemple, & à quitter son poste pour les joindre & pour marcher avec eux. Et cela arriva comme il l'avoit pensé. Amompharétus quitta enfin son poste, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déjà à dix stades, dans le lieu appellé Argiopius, où se voyoit le temple de Cérès Éleusinienne.

Dans la bataille qui se donna ensuite, & qui est connue sous le nom de bataille de Platées, il montra beaucoup de valeur; mais, il eut le malheur d'y périr, quoique d'une manière bien glorieuse, puisque ce fut en combattant courageusement contre l'ennemi, pour la liberté commune de la Gréce, ce qui arriva l'an 479 avant J. C.

Hérodote nous donne cet officier Spartiate pour un Prêtre ; car, selon cet Auteur, les Lacédémoniens, après le partage du butin, ayant fait trois sépulchres, pour enterrer leurs morts, mirent dans l'un les Prêtres, du nombre desquels étoit Amompharétus.

AMON, *Amon*, Σεμυρ, (a) gouverneur de la ville de Samarie, du tems du prophéte Michée. Ce fut chez lui & chez Joas, fils d'Amelech, que le roi Achab fit conduire ce Prophéte, pour qu'ils le renfermassent dans la prison.

AMON, *Amon*, Ἀμὼς, (b) fils de Manassé & de Messalémech, fille de Harus, de la ville de Jétéba. Amon regna en la place de son pere. Il avoit 22 ans, lorsqu'il commença à regner, & il regna 2 ans dans Jérusalem. Il fit le mal devant le Seigneur, comme avoit fait Manassé, son pere. Il marcha dans toutes les voies par lesquelles son pere avoit marché. Il révéra les mêmes idoles abominables, que son pere avoit révérées, & les adora comme lui. Il abandonna le Dieu de ses peres, & ne marcha point dans la voie du Seigneur. Ses serviteurs lui dresserent des embûches, & le tuérent dans sa maison.

Mais, le peuple tua tous ceux qui avoient conspiré contre le roi Amon, & il établit Josias, son fils, pour regner en sa place. Le reste des actions d'Amon avoit été écrit au livre des Annales des rois de Juda. Amon fut enseveli en son sépulchre, dans le jardin d'Oza, l'an 635 avant J. C.

AMONA, *Amona*, (c) ville de Palestine, située au milieu d'une

(a) Reg. L, III. c. 22. v. 26.
(b) Reg. L, IV. c. 21. v. 18. & *seq.*
(c) Ezech. c. 39. v. 16.

vallée, dans la tribu de Ruben. c'est-là que le prophéte Ézéchiel prédit que seroit enterré Gog, ainsi que ses troupes.

D'autres soûtiennent qu'on ne connoît aucune Ville de ce nom dans la Palestine, & qu'Ammona signifiant multitude, le Prophéte a seulement prétendu marquer que le carnage des gens de Gog, sera si grand, que le lieu de leur sépulture pourra être appellé multitude.

AMOR, *Amor*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

AMOR, *Amor*, (a) est l'inscription d'un monument de T. Fundanius Éroménus. Ce mot grec *Éroménus* veut dire aimé. Et c'est par rapport à ce nom que Fundanius Éroménus, donne, sur ce monument, la main à sa femme Poppéa Demétria, avec l'inscription, *Amor*.

AMORGÈS, *Amorges*, (b) Ἀμόργης, bâtard de Pissuthne, gouverneur de Lydie, pour le roi Darius. Cet Amorgès, environ l'an 413 avant J. C. s'étant révolté vers la Carie, Tissapherne eut ordre de se saisir de lui, & de l'amener au Roi, vif ou mort. Il demanda, pour cet effet, des troupes aux Lacédémoniens. Et ayant joint les siennes à celles qu'on lui envoya, il marcha contre Amorgès, attaqua & prit bientôt la ville d'Iase, où il s'étoit renfermé. On l'envoya sur le champ en Perse. Il paroît qu'il rentra depuis en grace; du moins Hérodote assure qu'il fut tué avec quelques autres chefs des Perses, dans une embuscade que ceux de Carie leur avoit tendue.

AMORGUS, *Amorgus*, (c) Ἀμοργὸς, isle de la mer Égée, l'une des Sporades, située entre celles de Naxe, de Lébinthe, d'Astypalée & d'Anaphe. Elle porta autrefois divers noms, tels que ceux d'Hypère, de Patage ou Platage. Du tems de Pline, on l'appelloit déjà Amorgus. Strabon dit qu'elle donna la naissance au poëte Simonides, si connu par ses vers iambes. Il y eut, selon Étienne de Byzance, plusieurs villes qui se nommoient Arcésine, Minoa, Égiale.

Sous l'empire de Tibère, l'an de J. C. 23, on exila, dans l'isle d'Amorgus, Vibius Serénus, proconsul de la Bétique, homme violent & emporté, qu'on avoit condamné comme coupable d'actes de cruauté & de tyrannie. Cette Isle ne s'est pas distinguée dans l'Histoire ancienne par la valeur de ses habitans. Il semble même qu'ils s'attachoient plus aux sciences & aux arts qu'à la guerre. Nous en avons des preuves assez considérables. Goltzius fait mention de deux médailles ΑΜΟΡΓΙΝΩΝ, à la tête d'Apollon; l'une a, pour revers, une sphère astronomique, soûtenue par un trépied; & sur le revers de l'autre, c'est

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 77.

(b) Thucyd. pag. 561, 575. Herod. L. V. c. 121. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 485, 486.

(c) Plin. L. IV. c. 12. Strab. p. 487. Tacit. Annal. L. IV. c. 13. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 480.

encore une sphère & un compas. N'auroit-on pas voulu marquer, par ces médailles, que l'Astronomie & la Géométrie étoient fort cultivées dans l'isle d'Amorgus ? Quoiqu'il en soit, il y avoit des manufactures d'une étoffe qui portoit le nom de l'Isle, de même que la couleur rouge, dont elle étoit teinte. Le nom moderne de cette Isle s'écrit diversement. C'est Morgo, Mergo, Merge, Amourgo.

AMORRHÉENS, *Amorrhæi*, Ἀμορραῖοι, (*a*) peuples, dont il est assez souvent parlé dans l'Écriture. Ils descendoient d'Amorrhéus, quatrième fils de Chanaan. Leur païs étoit situé dans les montagnes, au de-là du Jourdain, du côté de l'occident. Il confinoit à celui des Moabites, qui n'en étoit séparé que par le fleuve d'Arnon. Le prophéte Amos dit que les Amorrhéens étoient des hommes, dont la hauteur égaloit celle des Cédres, & forts comme des chênes. Pour être moins étonné de ce portrait, il faut se rappeller que ces peuples étoient des géans.

Les Amorrhéens furent des premiers exterminés par les Israëlites. Pendant qu'ils étoient campés au sommet de Phasga, après leur sortie d'Égypte, ils envoyérent des Ambassadeurs à Séhon, roi des Amorrhéens, pour lui dire : » Permettez que nous passions par votre païs. Nous ne » nous détournerons point, pour » entrer dans les champs, ni » dans les vignes. Nous marcherons par le grand chemin, jusqu'à ce que nous soyons sortis » de vos terres. « Séhon refusa de les laisser passer par son païs. Il assembla même tout son peuple, & alla à la rencontre des enfans d'Israël dans le désert, & les combattit, mais, il fut battu. Les Israëlites le passérent au fil de l'épée, lui & tous ses gens, & s'emparérent du païs, depuis l'Arnon jusqu'au Jéboc, & jusqu'au païs des Ammonites. Ils prirent toutes les villes des Amorrhéens, & y établirent leur demeure. Hésébon étoit la ville capitale du royaume de Séhon, qui avoit fait auparavant la guerre à ceux de Moab, & leur avoit enlevé tout le païs, qu'ils possédoient jusqu'au fleuve d'Arnon.

Les terres que les Amorrhéens avoient possédées en de-çà du Jourdain, furent données à la tribu de Juda ; & celles qu'ils avoient eues au de-là de ce fleuve, furent distribuées aux tribus de Ruben & de Gad.

AMOS, *Amos*, Ἀμώς, (*b*) l'un des douze petits Prophétes, parmi lesquels il tient le troisième rang. Il vivoit vers l'an 785 avant l'Ére Chrétienne. Suivant ce qui se lit au premier verset du premier chapitre de ses Prophéties, il étoit de la ville de Thécué, dans la tribu de Juda, où il n'avoit d'autre emploi que celui de berger. Il y en a cependant qui prétendent, avec raison, qu'on n'a aucune bonne preuve, qu'il ait été

(*a*) Numer. c. 13. v. 30. c. 21. v. 13. & *seq.* Josu. c. 4. v. 1. Amo. c. 2. v. 9.

(*b*) Amos, c. 1. & *seq.* II. Corinth. c. 11. v. 6.

natif de cette Ville ; mais, seulement qu'il s'y retira, lorsqu'il fut chassé de Béthel, qui étoit dans le royaume des dix Tribus. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit dans les terres d'Israël, & que sa mission regardoit principalement ce royaume.

Amos nous apprend lui-même qu'il commença à prophétiser en conséquence d'une vision, qu'il eut touchant Israël, du tems d'Ozias, roi de Juda, & du tems de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, 2 ans avant le tremblement de terre, qui arriva, à ce qu'on croit, en punition de l'entreprise d'Ozias sur le ministère des Prêtres. Les premières prophéties d'Amos, selon l'ordre du tems, sont celles du septième chapitre. Il prononça les autres dans la ville de Thécué, où il s'étoit retiré, comme nous l'avons déjà dit, & qu'on le verra encore ci-après. Les deux premiers chapitres sont contre Damas, contre les Philistins, les Tyriens, les Iduméens, les Ammonites, les Moabites, le royaume de Juda, & celui des dix Tribus. Les maux, dont il les menace, regardent le tems de Salmanasar, de Téglathphalasar, de Sennachérib & de Nabuchodonosor, qui firent tant de maux à ces provinces, & qui réduisirent enfin les Israëlites en captivité.

Amos prédit les malheurs, où le royaume d'Israël devoit tomber après la mort de Jéroboam II, qui vivoit alors. Il annonce la mort du roi Zacharie, la venue de Phul & de Téglathphalasar, roi d'Assyrie, sur les terres d'Israël. Il parle de la captivité des dix Tribus, & de leur retour dans leur païs. Il invective contre les crimes des Israëlites, contre leur molesse, leur avarice, leur dureté envers les pauvres, leur somptuosité dans les bâtimens, & leur délicatesse dans le manger. Il les reprend de ce qu'ils alloient à Béthel, à Dan, à Galgal, à Bersabée, qui étoient les plus fameux pélérinages du païs, & de ce qu'ils juroient par les dieux de ces endroits.

Amasias, prêtre de Béthel, irrité des paroles du prophéte Amos, envoya dire à Jéroboam, roi d'Israël : » Amos s'est révolté » contre vous, au milieu de la » maison d'Israël ; & il seroit » dangereux de souffrir, dans vo- » tre État, tous les discours qu'il » tient. Car, voici ce que dit » Amos : Jéroboam mourra par » l'épée, & Israël sera emmené » captif hors de son païs. « Amasias dit ensuite à Amos : » Sortez » d'ici, homme de visions ; fuyez » au païs de Juda, où vous trou- » verez de quoi vivre, & pro- « phétisez-là, tant que vous vou- » drez. Mais, qu'il ne vous arri- » ve plus de prophétiser dans Bé- » thel, parce que c'est ici qu'est » la religion du Roi & le siége » de son État. « Amos répondit à Amasias : » Je n'étois, ni Pro- » phéte, ni fils de Prophéte. » Mais, je menois paître les » bœufs, & je cueillois des figues » sauvages. Le Seigneur m'a pris, » lorsque je menois mon trou- » peau ; & il m'a dit : Allez &

„ parlez

» parlez, comme mon Prophéte, » à mon peuple d'Israël. Écoutez donc maintenant la parole » du Seigneur : Vous me dites, » ne vous mêlez point de prophétiser dans Israël, ni de prédire des malheurs à la maison » d'Isaac. Mais, voici ce que dit » le Seigneur : Votre femme se » prostituera dans la Ville ; vos » fils & vos filles périront par » l'épée ; l'ennemi partagera vos » terres au cordeau ; vous mourrez dans une terre prophane ; » & Israël sera emmené captif » hors de son païs. «

Ce fut après ces prédictions que le prophéte Amos se retira dans le royaume de Juda, & demeura dans la ville de Thécué, où il continua de prophétiser. Il se plaint, en plusieurs endroits, de la violence qu'on lui avoit faite, en voulant l'obliger de se taire, & il invective par tout contre les désordres d'Israël.

On ignore le tems & le genre de la mort d'Amos. Quelques Auteurs anciens rapportent qu'Amasias lui fit rompre les dents, pour l'obliger de se taire. D'autres disent qu'Ozée ou Ozias, fils d'Amasias, lui déchargea un coup de pieu sur les tempes, qui le renversa à demi-mort. On le transporta, en cet état, à Thécué, où il mourut, & fut enterré avec ses peres. Il y en a qui croient, au contraire, qu'Amos prophétisa long-tems à Thécué, depuis l'aventure qu'il eut avec Amasias. Et le Prophéte ne parlant point des mauvais traitemens qu'on veut qu'il ait reçu d'Amasias, cela fait juger qu'il ne souffrit rien de sa part.

S. Jérôme remarque que le style d'Amos n'a rien de grand, ni d'élevé. Il lui applique ces paroles de S. Paul : *Etsi imperitus sermone, sed non scientia* ; c'est-à-dire, » Que si je suis grossier pour » le langage, je ne le suis pas pour » la science. « Il dit ailleurs que comme chacun aime à parler de son art, Amos se sert ordinairement de comparaisons, tirées de la vie champêtre, dans laquelle il avoit été élevé.

AMOS, *Amos*, Ἀμώς, (a) pere du prophéte Isaïe, étoit, selon certains, fils du roi Joas, & frere d'Amasias, roi de Juda. Les Rabbins prétendent qu'Amos, pere d'Isaïe, étoit prophéte aussi-bien que son fils, suivant cette régle, reçue parmi eux, que quand le pere d'un Prophéte est nommé par son nom dans l'Écriture, c'est une marque qu'il a eu le don de prophétie. S. Augustin a soupçonné que le prophéte Amos, qui est le troisième dans le nombre des petits Prophétes, étoit le pere d'Isaïe. Mais, Amos, pere d'Isaïe, comme Isaïe lui-même, étoit de Jérusalem & d'une condition fort élevée, au-dessus de celle du prophéte Amos, qui n'étoit qu'un pasteur de gros bétail.

Il y en a qui croient que l'homme de Dieu, qui vint parler au roi Amasias, & qui l'obligea de renvoyer cent mille hommes

(a) Isai. c. 1. v. 1. Paral. L. II. c. 25. v. 7. & *seq.*

d'Iſraël, qu'il avoit achetés, pour marcher contre l'Idumée, étoit Amos, pere d'Iſaïe, & frere du roi Amaſias. Mais, ce ſentiment ne porte ſur aucune bonne preuve.

AMOS, *Amos*, Ἀμὼς, (*a*) fils de Nahum, & pere de Matathias. Il ſe trouve dans la généalogie de J. C., ſelon la chair, rapportée par S. Luc.

AMOSA, *Amoſa*, Ἀμωκὴ, (*b*) ville de Judée. Elle étoit dans la tribu de Benjamin. Elle fut donnée à cette Tribu par le partage de Joſué.

AMOSIS, *Amoſis*, roi d'Égypte, autrement appellé Thethmoſis. *Voyez* Thethmoſis.

AMOUR, *Amor*, Ἔρως, (*c*) autrement Cupidon, fils de Vénus, qui accompagnoit toujours cette déeſſe. On ſent bien qu'il ne faut pas regarder l'Amour comme un perſonnage réel, mais comme un être, qui n'a d'autre origine que l'imagination des Poëtes; & à quel point n'ont-ils pas embelli ce ſujet dans leurs ouvrages? Que d'idées brillantes & badines ne leur a-t-il pas fournies? Ce n'eſt pas qu'ils aient laiſſé manquer l'Amour de parens; car, les Anciens n'étoient jamais en défaut en fait de généalogies. Et lorſqu'on vient à les examiner de près, il faut néceſſairement convenir qu'ils ont admis pluſieurs Amours, ou Cupidons.

On peut en effet en compter juſqu'à treize. D'abord Cicéron en admet trois. Le premier étoit fils de Mercure & de la première Diane; le ſecond, de Mercure & de la ſeconde Vénus; & le troiſième, qu'il appelle le Contre-Amour ou Antéros, de Mars & de la troiſième Vénus. Platon croyoit qu'il y en avoit deux. Il établit, pour principe, que puiſque Vénus ne va jamais ſans l'Amour, ou Cupidon, & qu'il y a deux Vénus, il faut néceſſairement reconnoître deux Cupidons.

Héſiode, au commencement de ſa Théogonie, paroît n'en reconnoître qu'un, produit en même tems que le Chaos & la Terre. Mais, Tzetzès, dans ſon Commentaire, expliquant les premiers vers de ce Poëte, en admet un ſecond: » Trois choſes, dit-il, ont » été créées d'abord, le Chaos, la » Terre, & le Cupidon céleſte, » qui eſt le dieu; mais, il y en » a un plus récent, fils de Vénus.« Cela s'accorde avec ce que dit Pauſanias, qu'à Élis, dans le temple de Neptune, on voyoit l'Amour, ou Cupidon, qui recevoit, entre ſes bras, Vénus ſortant de la mer, ſur la tête de laquelle Pitho ou Suada mettoit une couronne; ce qui fait un Cupidon plus ancien que Vénus.

Le même Auteur remarque en-

(*d*) Luc. cap. 3. v. 25.

(*b*) Joſu. c. 18. v. 26.

(*c*) Pauſ. pag. 134. & *ſeq.* Horat. L. I. Ode 2. v. 33, 34. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 194, 195, 348. Tom. IV. pag. 52. & *ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 361. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 77. Tom. III. pag. 12. & *ſuiv.* Tom. XVI. pag. 38. Tom. XVIII. pag. 2, 33. & *ſuiv.*

core, dans ses Béotiques, qu'Olen de Lycie, le plus ancien poëte de la Gréce, qui ait fait des hymnes, avoit dit, dans celui qu'il avoit composé en l'honneur de Lucine, que cette déesse étoit mere de Cupidon.

Sapho étoit trop galante, pour avoir ignoré les parens de l'Amour. C'est, sans doute, pour accorder la délicatesse des sentimens, avec les suites de cette passion, qu'elle avoit imaginé qu'il y avoit deux Amours, l'un fils du Ciel, & l'autre fils de la Terre.

Acusilaüs vouloit qu'il y en eût un autre, né de la Nuit & de l'Éther. Alcée prétendoit aussi en faire reconnoître un, produit par la Discorde & le Zéphyre. Selon Orphée, il y en avoit un, fils de Saturne. Enfin, si nous nous en rapportons à Platon, ce dieu étoit fils de Porus, le dieu des richesses & de la pauvreté. Dictime, un des interlocuteurs du dialogue intitulé *Le Banquet*, dit que les dieux donnant un grand festin, Porus, qui avoit un peu trop bu, s'endormit à la porte de la salle, & que Pénie ou la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les restes du festin, s'étant approchée de lui, il en eut un fils, qui étoit l'Amour.

Tels sont les différens Amours, dont il est parlé dans les Anciens. Il est évident que toutes ces généalogies n'ont d'autre fondement que l'imagination, qui les inventa, & qu'on pourroit aisément réduire ces Amours à un moindre nombre, puisque les Anciens, dont on vient de parler, leur donnent souvent, ou le même pere, ou la même mere. Mais, sans nous arrêter à de frivoles discussions, on peut assurer qu'il n'y eut jamais d'autre Amour, que celui dont parlent Sanchoniathon & Hésiode; c'est-à-dire, ce principe physique, qui servoit à unir ensemble les parties divisées de la matière, qui formoit le Chaos. Et, certainement, dans l'histoire de la véritable Vénus, ou Astarté, on ne trouve rien de ce systême badin d'un Amour, enfant & aveugle, qui porte des fléches, dont il blesse les cœurs, fruit de l'oisiveté des Poëtes Grecs. Il est vrai qu'Ovide dit que l'Amour blessa Vénus, qui devint éperdument amoureuse d'Adonis; ce qui paroît ne convenir qu'à l'Artasté des Phéniciens. Mais, ce n'est qu'une pure fiction de ce Poëte, qui a confondu la Vénus de Phénicie, avec celle de Gréce.

Quoiqu'il en soit, voici à peu près les différentes manières, dont on représentoit l'Amour, sur les monumens qui nous restent. On le peignoit d'abord comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, sautant, dansant, jouant, badidant, montant sur des arbres. On le peint dans l'air, sur terre, sur mer, & quelquefois dans le feu. Il va sur les animaux, conduit des chariots, touche des instrumens. En un mot, on lui fait faire toute sorte de personnages. Il n'est pas rare de le voir jouer avec sa mere, Vénus. Quelque-

fois, Vénus, tient son carquois élevé en l'air. Cupidon tâche de l'attraper en sautant, & tient déjà une fléche. Ailleurs, elle le tient sur son giron, & entre ses bras. Quelquefois, il joue du cor, assis devant sa mere, qui lui montre une fléche. Tantôt, un pied en l'air, il paroît méditer quelque ruse ; ou posé sur une base, il tient entre ses mains quelque instrument, que le tems a effacé ; ou sonne de la trompette, le visage tourné vers le ciel. Quelquefois, il tient un oiseau, qui paroît un cygne, & qu'il embrasse. On le voit aussi jouant de la flûte du Paon, ou endormi, ayant l'arc & le carquois à ses pieds. Quelquefois, le casque en tête, la pique sur l'épaule, & le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars désarmé se livre à l'Amour.

Assis devant un autel flamboyant, il joue de la flûte à plusieurs tuyaux. Est-ce pour marquer que les exercices de la Religion ne mettent pas à couvert de ses instances ? Il y a sans doute là, quelque allégorie, aussi bien que dans une autre représentation, où, à l'ombre d'un palmier, il embrasse un bélier, qui regarde un autel flamboyant. Se battant à la lutte contre un coq, il paroît subjuguer l'oiseau le plus porté à l'Amour. Assis sur un centaure, il nous apprend qu'il domine sur tout ce qui respire, même sur les monstres. On trouve, dans les Antiquaires, une Vénus, assise, qui joue de la harpe, & devant elle un Cupidon ; qui tient au bout de deux verges, un masque, qui représente le Jeu, ou *Jocus*. Chacune de ces figures à son inscription : *VENUS*, *CUPIDO*, *JOCUS* ; statue, qui semble être faite sur ces deux vers d'Horace ;

Sive tu mavis Erycina ridens,
Quam Jocus circumvolat & Cupido.

» C'est-à-dire, ou vous, si vous » le voulez, Déesse riante du » mont Érys, autour de qui vol- » tigent les Jeux & l'Amour. «

Monté sur un dauphin, il annonce son Empire sur la mer ; & ce qui prouve cette conjecture, c'est que Neptune paroît auprès de lui avec son trident, comme pour rendre hommage à sa puissance. Enfin, autour du char de Pluton, qui enleve Proserpine, il désigne que son Empire s'étend aussi jusques dans les enfers.

Mais, nous ne finirions pas, si nous voulions suivre l'imagination des Poëtes, des Peintres & des Sculpteurs, qui se sont donné un libre essor, au sujet d'un dieu, auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, & l'empire des morts même étoient soumis.

On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Vénus, on n'ait aussi rendu un culte religieux à l'Amour, son fils. En effet, leurs temples, leurs autels, étant les mêmes, les vœux, les prieres & les sacrifices n'étoient pas différens. Cependant, Platon, qui fait si souvent parler Socrate de ce dieu, introduit dans

son Banquet, Phœdrus, qui se plaint qu'aucun Poëte n'ait chanté des hymnes & des péans, en l'honneur d'une si grande divinité; ce qui doit s'entendre seulement à l'occasion des festins, pendant lesquels on avoit coûtume d'en chanter en l'honneur de Bacchus, & en l'honneur des autres dieux. Car, si la proposition étoit générale, on pourroit dire que Phœdrus s'est trompé, puisque les Poëtes n'ont point oublié l'Amour dans leurs ouvrages; comme il s'est trompé certainement, lorsqu'il a avancé qu'on n'avoit point donné de parens à ce dieu; quoiqu'il soit vrai, comme on vient de le montrer, qu'il n'en a pas manqué. Après tout, l'autorité seule de Pausanias, décideroit la question, puisqu'il dit que ce dieu étoit honoré à Thespis, d'un culte particulier. Et même, dans les fêtes, qu'on célébroit en son honneur, il y avoit des prix, non seulement pour les Musiciens, mais encore pour les Athlétes, qui se distinguoient le plus.

AMOURS [les], *Amores*, Ἔρωτες, (*a*) titre d'un Dialogue de Lucien. Ce Dialogue consiste principalement en deux harangues. Dans l'une, on soûtient l'Amour des femmes; & dans l'autre celui des garçons. Mais, c'est l'Amour honnête, selon la doctrine des Platoniciens. Toutefois, l'Auteur tâche malicieusement, sous ce prétexte, d'introduire le sale Amour. Mais, l'autre opinion y est si bien défendue, que cela ne peut corrompre personne, & sert plutôt à montrer que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car, toutes les raisons en sont chimériques, & confondent l'amitié avec l'Amour, & le vice avec la vertu.

AMPE, *Ampe*, Ἄμπη, (*b*) ville d'Asie, située sur la mer Rouge, à l'endroit, où le Tigre se rend dans la mer. C'est là, qu'on envoya tous les Milésiens, qui furent pris, lors du pillage de leur Ville, du tems de Darius; & ce fut là tout le mauvais traitement qu'on leur fit. C'est la même qu'Ampélone, dont parle Pline.

AMPÉCHONÉ, *Ampechone*, Ἀμπεχονὴ, (*c*) espèce de manteau léger, que les femmes portoient sur la tunique.

AMPÉLIS, *Ampelis*, Ἀμπέλις, (*d*) fameuse courtisanne, que Lucien introduit dans un de ses Dialogues. C'est Chrysis, autre fameuse courtisanne, qui s'entretient avec Ampélis.

AMPELLE, *Ampella*, l'une des Nymphes, appellées Hamadryades. *Voyez* Hamadryades.

AMPÉLOS [le Promontoire d'], *Promontorium Ampeli*, ἄκρη Ἀμπέλου. (*e*) Il étoit situé dans la Chalcidice, entre le mont Athos & le promontoire de Pallène, à l'opposite de Lemnos. On l'appelloit aussi le promon-

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 1018. *& seq.*
(*b*) Herod. L. VI. c. 20. Plin. L. VI. c. 29.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 35.
(*d*) Lucian. Tom. II. p. 725. *& seq.*
(*e*) Herod. L. VII. c. 122, 123. Cart. de la Gréce, par M. d'Anvill.

toire de Torone, à cause de la Ville de ce nom, qui se trouvoit sur ce promontoire. L'armée navale de Xerxès, ayant passé le fameux canal du mont Athos, cotoya le promontoire d'Ampélos, d'où elle fit voile vers celui de Canastrée.

On compte plusieurs autres promontoires, du nom d'Ampélos, ainsi que plusieurs Villes. 1.° Un sur la côte méridionale de Créte. 2.° Un autre dans l'isle de Samos. 3.° Une Ville, dans l'isle de Créte, au même endroit que le promontoire. On appelle aujourd'hui ce lieu-là Caposacro. 4.° Une autre Ville dans la Cyrénaïque, & une autre dans l'Italie.

AMPÉLOS, *Ampelos*, nom qu'on dit avoir été donné au fils d'un Satyre & d'une Nymphe. C'étoit un des amis de Bacchus, qui avoit aussi un Prêtre de ce nom. Au reste, Ampélos est un mot Grec, qui veut dire *Vigne*.

AMPHARÈS, *Amphares*, (a) Ἀμφαρης, Éphore de Sparte, du tems du roi Agis V. Ce Prince, ayant été condamné, pour avoir voulu rétablir l'ancienne discipline de Lycurgue, se réfugia dans un temple, d'où on voulut le faire sortir; mais, tous les moyens qu'on employa, furent inutiles. Cependant, Ampharès, Démocharès, & Arcésilas, qui avoient accoûtumé de lui rendre souvent visite, lui continuérent leurs soins; & quelquefois ils le menoient du temple jusqu'aux étuves. Après qu'il s'étoit baigné, ils le ramenoient en sûreté dans le temple; car ils étoient tous trois ses amis particuliers.

Il arriva un jour qu'Ampharès avoit emprunté d'Agésistrata, mere d'Agis, de riches tapisseries, & de la vaisselle d'argent très-magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le Roi & les Reines, dans l'espérance, que ces meubles précieux lui demeureroient. L'on dit même que ce fut lui, qui, plus que les autres, prêta l'oreille, pour ce dessein, aux suggestions de Léonidas, & qui excita le plus contre Agis, les Éphores, du nombre desquels il étoit, comme nous l'avons déjà dit. Agis demeuroit donc tout le reste du tems dans le temple. Mais, comme il sortoit quelquefois, pour aller au bain, ils résolurent de profiter d'un de ces momens, pour le surprendre. L'ayant donc épié, un jour, comme il s'en retournoit, après s'être baigné, ils allérent au-devant de lui, l'embrassérent, & se mirent à l'accompagner, en s'entretenant, & en badinant avec lui, comme avec un jeune homme.

Au bout de la rue, il y avoit un détour, qui menoit à la prison. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de sa dignité, faisit Agis, & lui dit: » Agis, je vous mene aux Éphores; afin que vous leur rendiez » compte de votre conduite. « En même-tems, Démocharès,

(a) Plut. Tom. I. pag. 803, 804. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 307, 308.

qui étoit grand & fort, lui jettant son manteau au tour du cou, se mit à le traîner, & les autres le poussérent par derrière, selon le complot fait entre eux. Personne ne paroissant pour le secourir, & la rue étant déserte, ils le jettérent dans la prison. Là, on lui ordonna de se justifier, sur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Le jeune Roi ne fit que rire, de leur dissimulation. Ampharès, prenant la parole, lui dit qu'il n'étoit pas tems de rire, qu'il pleureroit tout à l'heure, & qu'il porteroit la peine de sa folle témérité.

Lorsqu'il eut été exécuté, Ampharès sortit à la porte; & Agésistrata s'étant jettée à ses genoux, il la releva, à cause de l'amitié & de la familiarité, dont il avoit toujours vécu avec elle, & lui dit qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence, ni aucun mauvais traitement, & la pressa d'entrer, si elle vouloit, dans la prison, pour voir son fils. Comme elle demanda que sa mere pût aussi entrer avec elle : *Rien n'empêche*, dit Ampharès. Et les prenant l'une & l'autre, il les introduisit dans la prison. Puis, ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'exécuteur, l'ayeule Archidamie la première, qui étoit une dame très-avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ses citoyens, avec autant, ou plus de dignité, de réputation & d'estime, qu'aucune dame de son tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant, elle vit d'abord son fils étendu mort à terre, & sa mere attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la dépendre; &, l'ayant étendue auprès du corps de son fils, elle l'ensevelit & la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle se jetta sur le corps de son fils; & le baisant tendrement, elle lui dit : » Mon fils, » c'est l'excès de ta piété, de ta » douceur, de ton humanité, qui » t'a perdu, & qui nous a per» dues avec toi. «

Ampharès, qui de la porte entendoit & voyoit tout ce qui se disoit, & tout ce qui se passoit, entra, & adressant la parole à Agésistrata, il lui dit, avec emportement : » Puisque vous avez » sçû & approuvé les desseins de » votre fils, vous souffrirez aussi » la même peine. « On la mit à mort sur le champ. Ce qui arriva environ 244 ans avant J. C. Ampharès, par cette horrible exécution, s'attira la haine de tout le monde; car, depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponnèse, on n'avoit rien fait de si atroce, ni de si impie.

AMPHEC, *Amphec*, ville de Judée, dans la tribu de Juda. C'est la même qu'Aphée. *Voyez* Aphée.

AMPHÉE, *Amphea*, Ἀμφεία, (*a*) ville du Péloponnèse. C'étoit une place frontière de la Messénie, du côté de la Laconie, assez petite, mais située sur le haut

(a) Pauf. p. 225, 226.

d'un rocher, & qui avoit de l'eau abondamment. Les Lacédémoniens jugérent à propos de s'emparer de ce poste, afin d'en faire une espèce d'Arsenal, durant la guerre, qu'ils entreprirent contre les Messéniens. Comme les habitans ne se défioient de rien, il n'y avoit, ni sentinelles aux portes, ni garnison dans la Ville. L'ennemi fut plutôt entré, qu'il ne fut apperçu. Les Messéniens furent passés au fil de l'épée, les uns dans leur lit, les autres dans les temples, au pied des autels; fort peu échappérent au malheur commun.

Ce fut par cette hostilité, que les Lacédémoniens donnérent le signal de la guerre, la seconde année de la 9e Olympiade, en laquelle Xénodocus, Messénien, remporta le prix du stade. Il n'y avoit point encore alors d'Archontes annuels à Athènes; car, les descendans de Mélanthus, que l'on appella les Médontides, aussi-tôt après la mort de Codrus, furent dépouillés de la souveraine autorité, par le peuple d'Athènes, qui leur permit seulement de gouverner l'État, selon les loix; & dans la suite le tems de leur administration fut limité à dix ans. Ainsi, Amphée fut prise la cinquième année de l'Archontat d'Ésimède, Athénien, fils d'Eschyle.

AMPHIALUS, *Amphialus*, Ἀμφίαλος, (*a*) fils de Polinius, étoit un jeune homme bien fait, & bien dispos, dont parle Homère, au huitième livre de l'Odyssée. Ce Poëte dit qu'il se présenta un jour, pour le combat de la course, avec plusieurs autres jeunes gens, qui ne lui cédoient en rien; & qu'il fit ensuite admirer, à ses rivaux mêmes, sa légereté à sauter dans un combat de la lutte, qui suivit le premier.

(*b*) Selon Pausanias, on avoit représenté à Delphes Amphialus, qui tendoit un pavillon. Sous ses pieds, étoit un enfant, dont on ignore le nom.

AMPHIANAX, *Amphianax*, Ἀμφιάναξ, (*c*) fut pere d'Antia, qui épousa Prœtus, selon Phérécyde. Apollodore observe que ceux qui défendoient l'opinion d'Homère contre les Tragiques, au sujet de Bellérophon, donnoient aussi le nom d'Amphianax, & non celui d'Iobate, au roi de Lycie, qui maria ses deux filles à Prœtus & à Bellérophon.

Pausanias nous parle d'un Amphianax d'origine Argienne, fils d'Amphimachus, & pere d'un Œtylus, qui fonda, dans la Messénie, auprès du cap Ténare, une ville de son nom, dans laquelle on lui rendoit les honneurs héroïques, & dont il est parlé dans Homère. M. Freret dit n'avoir pu trouver le nom d'Amphimachus parmi celui des différens princes Argiens, nommés dans les Anciens, ni par conséquent déterminé la famille dont il étoit. Cependant, il ne doute point que

(*a*) Homer. Odyss. L. VIII. v. 114 *& seq.*

(*b*) Pauf. pag. 657.

(*c*) Pauf. pag. 213. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 108. *& suiv.*

cet Amphianax, pere d'Œtylus, ne soit celui dont parle Phérécyde, & qui fut roi de Lycie.

AMPHIARAUS, *Amphiaraüs*, Ἀμφιαράος, (*a*) fils d'Oïclès, étoit un célebre Devin de son tems. Pour soûtenir la réputation qu'il s'étoit acquise, de pénétrer dans l'avenir, on publia qu'il étoit fils d'Apollon & d'Hypermnestre. Adraste, roi d'Argos, chez qui il s'étoit retiré, lui donna en mariage sa sœur Ériphyle, qui fut la cause de sa mort & de tous les malheurs, qui arrivérent ensuite à sa famille. Soit que ce fameux Devin eût prévu, par les principes de son art, comme Homère, Diodore de Sicile, Pline & Stace le prétendent, qu'il périroit à la guerre de Thébes, ou plutôt qu'il appréhendât de s'engager dans une expédition si périlleuse, il fit tout ce qu'il put pour s'empêcher d'y aller; & étant sorti de la cour d'Adraste, il se cacha avec tant de soin, qu'il auroit été impossible de le découvrir, sans la perfidie de sa femme, qui apprit à Adraste, son frere, le lieu de sa retraite. Cette Princesse préféra le salut de sa patrie à la vie de son mari; ou plutôt elle fut gagnée par un collier de grand prix, qu'Adraste, ou selon d'autres, Polynice, lui donna, pour l'obliger à lui révéler ce secret.

Ainsi, Amphiaraüs se vit obligé d'aller à la guerre avec les autres; mais, avant que de partir, il ordonna à Alcméon, son fils, de tuer Ériphyle, dès qu'il apprendroit la nouvelle de sa mort. Il y perdit en effet la vie, comme il l'avoit prévu, étant tombé dans un précipice, au retour de cette expédition, pendant qu'il s'amusoit à considérer le vol des oiseaux, pour en tirer des augures; ce qui fait dire à Pausanias, que la terre s'étoit entr'ouverte pour l'engloutir avec son chariot.

Pindare rapporte cette mort à une cause surnaturelle, lorsqu'il dit que Jupiter, d'un coup de foudre, le précipita, lui & son chariot, dans les entrailles de la terre; ce qui arriva, selon Strabon, dans l'Attique, près d'Orope, dans un lieu nommé Harma ou le Chariot. Et pour le prouver, ce sçavant Auteur s'appuie de l'autorité d'Homère. Alcméon, informé de la mort de son pere, exécuta l'ordre cruel qu'il en avoit reçu, & tua sa mere.

Eschyle, dans sa tragédie des Sept devant Thébes, fait un beau portrait d'Amphiaraüs & déplore en même-tems le malheur des honnêtes gens, qui se trouvent engagés avec des méchans & des scélérats, tels qu'étoient, selon lui, la plûpart de ceux qui assistérent à cette guerre. Amphiaraüs laissa, en mourant, quatre enfans, deux garçons, Alcméon, dont

(*a*) Pausf. pag. 64, 65. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 186. *& seq.* Strab. pag. 399. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 330, 1028. Plin. L. VII. cap. 56. L. XVI. cap. 44. Homer. Odyss. Lib. XV, v. 244. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 98, 377. Tom. VII. pag. 195. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Tom. V. pag. 29. Tom. VII. pag. 217. Tom. IX. p. 76, 77. Tom. XVII. p. 50.

il a été parlé, & Amphiloque, qui, apparemment, étoit encore fort jeune, puisque Pausanias, faisant la description du coffre des Cypsélides, sur lequel étoit représenté le palais d'Amphiaraüs, & l'histoire de sa famille, dit qu'on y remarquoit une vieille femme, qui portoit, entre ses bras, le jeune Amphiloque. Les deux filles s'appelloient Eurydice & Démonasse. Le poëte Asius, au rapport du même Auteur, lui donne une troisième fille, nommée Alcmène, comme la mere d'Hercule.

Amphiaraüs, après sa mort, fut mis au rang des demi-dieux, & en reçut les honneurs. Si même nous en croyons Pausanias, il fut reconnu & honoré comme un dieu; & les Oropiens, peuples de l'Attique, lui bâtirent un temple, qui devint fameux dans la suite par les Oracles qu'il y rendoit. L'Auteur qu'on vient de citer, parle aussi d'un autre temple, que ce nouveau dieu avoit à Argos, auprès duquel étoit le tombeau d'Ériphyle, sa femme, & la chapelle de Baton, son parent, & son écuyer, qui périt avec lui, lorsqu'il fut englouti dans la terre. Quoique Philostrate, dans le tableau d'Amphiaraüs, le représente, conduisant son char lui-même, il est certain, sur le témoignage de Pausanias & d'autres Anciens, que Baton lui servoit d'écuyer, dans cette occasion. Il avoit encore un autre temple dans l'Attique, auprès duquel étoit une fontaine, qui portoit son nom, & dont l'eau ne servoit, ni aux sacrifices, ni aux lustrations, pas même à laver les mains; mais, ceux qui se croyoient guéris de quelques maladies par le secours de ce dieu, étoient obligés d'y jetter quelque piéce d'or ou d'argent; & ce qui rendoit cette fontaine respectable, c'est qu'on croyoit qu'Amphiaraüs, après son apothéose, étoit sorti par-là de dessous de la terre.

Ceux qui se rendoient dans le temple, qu'Amphiaraüs avoit chez les Oropiens, après avoir immolé un mouton, en étendoient la peau à terre, & s'endormoient dessus, attendant que le dieu les instruisît en songe, de ce qu'ils souhaitoient sçavoir. C'est pourquoi, Plutarque raconte que du tems de Xerxès, on envoya un homme consulter cet l'Oracle, au sujet de Mardonius. Cet homme s'étant endormi dans le sanctuaire, se sentit repoussé par violence, & comme frappé à la tête d'un coup de pierre; ce qui s'accorde avec la fin tragique de ce Prince, que le tuteur du roi des Lacédémoniens, qui commandoit l'armée des Grecs, tua d'un coup de pierre. On prétend qu'il se fit tant de prodiges dans le temple, que les Thébains lui avoient élevé, que l'impie Celse osa comparer cet imposteur à J. C.; ce qu'Origéne réfute sans réplique, en découvrant les fourberies des Prêtres, & les autres causes de ces prétendus miracles.

Jophon de Gnosse, un de ceux qui expliquoient les antiquités de la Gréce à Pausanias, vouloit lui persuader qu'il y avoit plusieurs

prophéties d'Amphiaraüs, écrites en vers hexamétres, & entre autres une réponse, qu'il avoit rendue aux Argiens, lorsqu'ils allérent assiéger Thébes. Mais, Pausanias n'y avoit point de foi, parce que tout ce qui plaît au peuple, & qui a quelque air de merveilleux, trouve aisément créance, & que l'on ne s'en désabuse qu'avec peine. Ce qu'il y avoit donc de plus apparent, selon cet Auteur, c'est qu'Amphiaraüs excelloit dans l'interprétation des songes; & ce qui le lui persuadoit, c'est qu'encore, de son tems, étant honoré, comme un dieu, il ne rendoit ses réponses que sur des songes. Ceux qui venoient le consulter, commençoient par se purifier. Ensuite ils sacrifioient non seulement à Amphiaraüs, mais encore aux autres divinités, sous le nom desquelles son autel étoit consacré; après quoi ils lui immoloient, à lui nommément, un bélier. La cérémonie achevée, ils exécutoient ce que nous avons déjà remarqué; c'est-à-dire, qu'ils étendoient la peau du bélier sur le plancher, se couchoient dessus, & s'endormoient dans l'espérance d'avoir quelque songe, qui fût suivi d'une explication favorable.

AMPHIARÉES, *Amphiarea*, fêtes établies en l'honneur d'Amphiaraüs, fameux Devin. *Voyez* Amphiaraüs.

AMPHIBOLOGIE, *Amphibologia*, parole, ou discours à double sens, autrement, ambiguité. Ce terme de Grammaire vient du Grec ἀμφὶ, *circum*, environ, au tour, & βάλλω, *jacio*, je jette, je lance; à quoi il faut ajoûter λόγος, *sermo*, parole, discours.

Lorsqu'une phrase est énoncée, de façon qu'elle est susceptible de deux interprétations différentes, on dit qu'il y a Amphibologie; c'est-à-dire, qu'elle est équivoque, ambigue. L'Amphibologie vient de la tournure de la phrase; c'est-à-dire, de l'arrangement des mots, plutôt que de ce que les termes sont équivoques.

On donne ordinairement pour exemple d'une Amphibologie, la réponse que fit l'Oracle à Pyrrhus, roi d'Épyre, lorsque ce prince l'alla consulter sur l'événement de la guerre, qu'il vouloit faire aux Romains:

Aio te, Æacide, Romanos vincere posse.

L'Amphibologie de cette phrase consiste en ce que l'esprit peut ou regarder *te*, comme terme de l'action de *vincere*; en sorte qu'alors ce sera Pyrrhus qui sera vaincu; ou regarder *Romanos*, comme ceux qui seront vaincus; & alors Pyrrhus remportera la victoire.

Quoique la langue Françoise, s'énonce communément dans un ordre, qui semble prévenir toute Amphibologie; cependant nous n'en avons que trop d'exemples, sur tout dans les transactions, les actes, les testamens, &c. nos *qui*, nos *que*, nos *il*, *son*, *sa*, *se*, donnent aussi fort souvent lieu à l'Amphibologie. Celui qui compose, s'entend; & par cela seul, il croit qu'il sera entendu. Mais, ce-

lui qui lit, n'eſt pas dans la même diſpoſition d'eſprit. Il faut que l'arrangement des mots le force à ne pouvoir donner à la phraſe que le ſens, que celui qui a écrit, a voulu lui faire entendre. On ne ſçauroit trop répéter aux jeunes gens, qu'on ne doit parler & écrire, que pour être entendu; & que la clarté eſt la première & la plus eſſentielle qualité du diſcours.

AMPHIBRAQUE, *Amphibrachus*, vel *Amphibrachys*. (a) C'eſt le nom d'un pied de vers, dans la poëſie Grecque & Latine. Ce pied conſiſte en trois ſyllabes; c'eſt-à-dire, en une longue entre deux breves, comme *ămīcă*, *ămārĕ*, *pătērnŭs*, ὁμῦρος.

Ce mot *Amphibraque* eſt compoſé de deux mots Grecs ἀμφὶ, *circum*, autour, environ, & ϐραχὺς, *brevis*, bref, comme qui diroit pied bref à ſes deux extrêmités. On lui donne auſſi le nom de *Janius* & de *Scolius*.

AMPHICÉE, *Amphicæa*, Ἀμφικαία, ville de la Phocide en Gréce, autrement appellée Amphiclée. *Cherchez* Amphiclée.

AMPHICÉPHALE, *Amphicephalus*, terme qui vient de ἀμφὶ, *circum*, au tour, & de κεφαλὴ, *caput*, tête. On donnoit ce nom à un lit à deux chevets, oppoſés l'un à l'autre, & grands à proportion. Dans le bas Empire, on en fit, qui avoient quatre anaclinteries ou chevets, & qui étoient d'une grandeur immenſe, puiſque chacun de ces lits étoit comme un compoſé de quatre lits, réunis enſemble par les pieds.

AMPHICLE, *Amphiclus*, Ἀμφικλος, (b) capitaine Troyen. Comme il ſe jettoit, dans un combat, à corps perdu, ſur Mégès, fils de Phylée, celui-ci l'ayant prévenu, lui perça la jambe, & lui rompit tous les nerfs. Les yeux d'Amphicle furent auſſi-tôt couverts d'épaiſſes ténébres.

AMPHICLÉE, *Amphiclea*, Ἀμφικλέια, (c) ville de Gréce, dans la Phocide, à ſoixante ſtades de Lilée, & à quatre-vingts de Platée. Ce furent les habitans eux-mêmes qui corrompirent le nom de leur Ville; car, Hérodote l'appelle Amphicée, comme on l'appelloit anciennement. Mais, les Amphictyons, après le décret qu'ils rendirent, pour la deſtruction des villes de la Phocide, donnérent à celle-ci le nom d'Ophitée. Voici la raiſon que les gens du païs en diſoient.

Un petit Souverain avoit un fils en bas âge, & craignant pour les jours de ce fils, qu'il croyoit en butte à ſes ennemis, il le fit élever dans un lieu ſolitaire, où il lui paroiſſoit être en ſûreté. Un loup étant venu pour ſe jetter ſur cet enfant, un ſerpent qui ſe trouva là, prit ſa défenſe, & s'entrelaçant autour de ſon corps, il le couvroit de ſes long replis. Là-deſſus arrive le pere; il croit que le ſerpent veut dévorer ſon fils, il lui décoche une fléche, & du

(a) Quint. L. IX. c. 4.
(b) Homer Iliad. L. XVI. v. 313. & ſeq.
(c) Pauſ. p. 613, 676. Herod. L. VIII. c. 33.

même coup tue le serpent & l'enfant. Des bergers du voisinage lui apprennent qu'il a tué le libérateur de son fils. Désespéré, il fait porter & l'enfant & le serpent sur le même bûcher. On dit même que le lieu, où le bûcher fut allumé, en conservoit encore des marques, du tems de Pausanias. Ce qui est certain, c'est que le nom d'Ophitée, qui avoit été donné à cette ville, venoit de cette aventure.

La ville d'Amphiclée n'avoit rien de curieux, qu'une espèce de souterrein, où l'on célébroit les Orgyes en l'honneur de Bacchus. On avoit pratiqué un chemin qui y menoit; mais, on n'y voyoit aucune statue. Les Amphicléens disoient que ce dieu étoit leur Oracle, & leur médecin; qu'il les instruisoit, en songe, des remédes, qui leur étoient nécessaires, étendant même ses bontés jusqu'à leurs voisins; & que le Prêtre du dieu, plein d'un esprit prophétique, leur révéloit l'avenir, lorsqu'ils le consultoient.

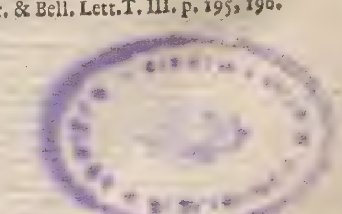
AMPHICLÈS, *Amphicles*, Ἀμφικλῆς, (*a*) fils d'Agis, & pere d'Amphisthène. *Voyez* Amphistène.

AMPHICRATE, *Amphicrates*, Ἀμφικράτης, (*b*) orateur, natif d'Athènes. On dit qu'étant banni de son païs, il se retira à Séleucie sur le Tigre; que les habitans, charmés de son éloquence, le priérent de leur enseigner la Rhétorique; qu'il répondit avec une arrogance de Sophiste, que le plat étoit trop petit pour le dauphin; que de-là il se retira auprès de la reine Cléopâtre, fille de Mithridate, & femme de Tigrane; & que bientôt il se rendit si suspect à cette Cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il se laissa mourir en s'abstenant de manger. Cléopâtre le fit enterrer magnifiquement, & son tombeau étoit près d'un lieu, appellé Sapha.

Il y eut un historien Grec du nom d'Amphicrate, qui composa un traité des Hommes Illustres, selon Diogéne Laërce, dans la vie d'Aristippe.

AMPHICTYON, *Amphictyon*, Ἀμφικτύων, (*c*) fils de Deucalion, & frere d'Hellen. Ce Prince ayant épousé une fille de Cranaüs, roi d'Athènes, détrôna son beau-pere, dont il prit la place. Selon les marbres de Paros, il regnoit à Athènes, 1522 ans avant J. C. On dit qu'il étoit plein d'amour pour sa patrie, & qu'ayant égard à la foiblesse des Grecs, & à la puissance des Barbares, leurs voisins, qui les auroient facilement accablés, il jugea à propos, pour prévenir ce malheur, d'instituer cette illustre assemblée de la Gréce, connue sous le nom d'assemblée des Amphictyons, & d'obliger un certain nombre de Villes d'y envoyer leurs députés, afin que, de concert entr'eux, ils veillassent au bien commun de la Gréce, & prissent soin du temple

(*a*) Pauf. pag. 192.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 507.
(*c*) Pauf. p. 4, 622. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. III. p. 195, 196.



de Delphes. Ce Pince fit encore plus. Dans la vue de rendre cette assemblée stable à jamais, outre les loix que chacune de ces Villes avoit en particulier, il en établit de nouvelles, qui devoient leur être communes à toutes, & ce sont celles qu'on nomme les loix Amphictyoniques.

La suite répondit à ses soins & à son attente. En effet, les Grecs, par cette espèce d'alliance, commencérent à se regarder tous, comme freres, & à se défendre mutuellement les uns les autres; union, qui, dans la suite, les rendit, à leur tour, formidables aux Barbares mêmes, qui leur avoient d'abord causé tant d'épouvante.

On voyoit auprès d'Athènes une chapelle, remplie de statues qui n'étoient que de terre cuite. Là paroissoit Amphictyon, recevant à sa table tous les dieux.

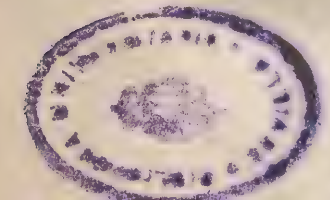
Il faut remarquer que Denys d'Halicarnasse fait Amphictyon, fils d'Hellen, & par conséquent petit-fils & non pas fils de Deucalion; en quoi il déroge à la vérité de l'Histoire, puisqu'il est constant qu'Amphictyon étoit fils aîné de Deucalion, & Hellen le cadet, comme nous l'apprend Jean Philoponus, dans son traité des dialectes Grecques, & comme en fait foi l'un des marbres du comte d'Arondel; monument de près de 2000 ans d'antiquité, sur lequel on lit qu'Amphictyon, fils de Deucalion, regna aux Thermopyles, & y assembla les peuples du voisinage, auxquels il donna le nom d'Amphictyons. *Voyez* Amphictyons.

AMPHICTYONAT, *ou* AMPHICTYNIE [le Droit d']. Qu'étoit ce que ce Droit? On le trouvera à l'article des Amphictyons.

AMPHICTYONS, *Amphictyones*, Ἀμφικτύονες, (*a*) compagnie célebre dans l'Antiquité, dont on attribue l'érection à Amphictyon, fils de Deucalion, qui étoit roi d'Athènes, l'an 1522 avant J. C. Le premier point de vue de ce Prince, en établissant cette compagnie, fut de lier, par les nœuds sacrés de l'amitié, les différens peuples de la Gréce, qui y étoient admis, & de les obliger, par cette union, à entreprendre la défense les uns des autres, & à veiller ainsi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent aussi créés, pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple, & pour juger les différends, qui pouvoient survenir entre les Delphiens & ceux qui venoient consulter l'Oracle.

I. Les Amphictyons prirent le nom de leur fondateur. Quoiqu'ils eussent d'abord été institués aux

(*a*) Pauf. pag. 350, 370. *& seq.* Strab. pag. 374, 419. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 525. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 12. Tom. III. pag. 37. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 91. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 191, 192, 193. *& suiv.* Tom. V. pag. 405, 406. *& suiv.* Tom. VI. pag. 452. Tom. VII. pag. 201. *& suiv.* Tom. IX. pag. 97. *& suiv.* Tom. XII. p. 79. Tom. XVIII. p. 90, 439. Tom. XXI. p. 336. *& suiv.*



Thermopyles, ils n'eurent guere cependant, durant les premiers siécles, d'autre siége de leur jurisdiction que la ville de Delphes. Ils ne commencérent à faire une plus longue résidence aux Thermopyles, que lorsqu'ils s'y trouvérent forcés par l'approche d'un ennemi puissant; & cela afin d'être plus à portée de donner promptement les ordres nécessaires, pour lui couper les passages, & s'opposer à son irruption. Dans la suite cette compagnie, qui s'étoit plus ordinairement assemblée à Delphes, devint un tribunal ambulant, qui, selon les occurrences, se tenoit tantôt à Delphes, & tantôt aux Thermopyles.

Les Villes, qui avoient droit d'Amphictyonie; c'est-à-dire, d'entrée & de séance dans l'assemblée des Amphictyons, étoient au nombre de douze. Les Ioniens, selon Harpocration, tenoient le premier rang, & étoient suivis des Doriens, des Perrhébes, des Béotiens, des Magnétes, des Achéens, des Phthiotes, des Méliens, des Dolopes, des Énianes, des Delphiens & des Phocéens. Pausanias fait aussi mention des Dolopes, au nombre des peuples, qui avoient droit d'être admis dans le corps des Amphictyons. Mais, il n'en compte que dix, qui sont ceux qui suivent; c'est à sçavoir, les Ioniens, les Dolopes, les Thessaliens, les Énianes, les Magnétes, les Maléens, les Phthiotes, les Doriens, les Phocéens, & ceux d'entre les Locriens, qui habitoient les terres situées au pied du mont Cnémis, & qui, pour cette raison, s'appelloient Épicnémidiens. D'autres, comme Eschine, en admettent onze.

Il ne faut que distinguer les tems, pour faire voir que les uns & les autres ont dit vrai. Il est très-certain que dans les commencemens, & même pendant un fort long espace de tems, les seuls Delphiens & leurs voisins eurent cette prérogative, à l'exclusion des autres peuples de la Gréce, plus reculés. Alors les douze Villes, nommées par nos Auteurs, étoient les seules, qui eussent droit d'aspirer à cette dignité. Mais, on ne doute pas que le besoin, qu'avoient les Grecs, les uns des autres, ne leur ait, dans la suite, attiré cet honneur à tous également. Il paroît même que telle étoit l'intention du fondateur, comme on a pu le remarquer, par ce qui a été rapporté ci-dessus. Cette auguste compagnie ayant été particuliérement instituée par ce Prince, pour entretenir l'union & la concorde entre tous les Grecs, & par ce moyen rendre le bonheur & la sûreté de la Gréce durables à jamais. On doit donc tenir pour une chose constante, que tous les Grecs généralement ont eu, dans la suite des tems, le droit d'Amphictyonie, qu'un petit nombre de Villes s'étoit d'abord approprié. C'est ce que confirme merveilleusement un décret des Amphictyons, rapporté par Démosthène, où cette célebre compagnie est appellée le tribunal commun de tous les Grecs.

Avant que d'être installés dans la compagnie, les Amphictyons

prêtoient un ſerment, qui eſt remarquable. C'eſt Eſchine qui nous en a conſervé la formule, dont voici le ſens : » Je jure de ne jamais renverſer aucunes des Villes honorées du droit d'Amphictyonie, & de ne point détourner ſes eaux courantes, ni en tems de paix, ni en tems de guerre. Que ſi quelque peuple venoit à faire une pareille entrepriſe, je m'engage à porter la guerre en ſon païs, à raſer ſes Villes, ſes bourgs & ſes villages, & à le traiter en toutes choſes, comme mon plus cruel ennemi. De plus, s'il ſe trouvoit un homme aſſez impie, pour oſer dérober quelques-unes des riches offrandes, conſervées à Delphes, dans le temple d'Appollon, ou pour faciliter à quelque autre les moyens de commettre ce crime, ſoit en lui prêtant aide pour cela, ſoit même en ne faiſant que le lui conſeiller, j'emploierai mes pieds, mes mains, ma voix, en un mot toutes mes forces, pour tirer vengeance de ce ſacrilége.

» Que ſi quelqu'un enfreint ce qui eſt contenu dans le ſerment que je viens de faire, ſoit que ce quelqu'un ſoit un ſimple Particulier, ſoit même que ce ſoit une Ville, ou un Peuple ; que ce Particulier, cette Ville, ou ce Peuple ſoit regardé comme exécrable, & qu'en cette qualité, il éprouve toute la vengeance d'Apollon, de Diane, de Latone, & de Minerve la prévoyante. Que leur terre ne produiſe aucun fruit ; que leurs femmes, au lieu d'engendrer des enfans reſſemblans à leurs peres, ne mettent au monde que des monſtres ; que les animaux mêmes éprouvent une ſemblable malédiction ; que ces hommes ſacriléges perdent tous leurs procès ; s'ils ont la guerre, qu'ils ſoient vaincus ; que leurs maiſons ſoient raſées ; & qu'eux & leurs enfans ſoient paſſés au fil de l'épée. «

II. Tous les Anciens conviennent que le tems de l'aſſemblée des Amphictyons étoit un tems fixe & arrêté ; qu'ils s'aſſembloient régulièrement deux fois par an, dans le printems & dans l'automne ; que l'aſſemblée qui ſe tenoit au printems, s'appelloit du nom de cette ſaiſon *Éarine Pylée*, de même que celle d'automne ſe nommoit *Métoporine*. C'eſt ce que Strabon, entr'autres, rapporte en termes formels dans le neuvième livre de ſa Géographie.

Au reſte, les Amphictyons, dans les premiers tems, obſervérent toujours fort ſcrupuleuſement la coûtume de ne s'aſſembler que dans ces deux ſaiſons de l'année. Cependant, ils ſe relâchérent dans la ſuite, & ils commencérent à s'aſſembler même dans d'autres tems, lorſque la néceſſité le requéroit. Cela eſt ſi vrai, que du tems de Démoſthène, les Amphictyons ayant un jour ordonné que les députés, nommés *Ièromnémones*, euſſent à s'aſſembler inceſſamment aux Thermopyles, ce grand Orateur fit paſſer un décret à Athènes, par lequel il étoit défendu

fendu aux députés Athéniens ; tant à celui qu'on appelloit *Ieromnémon*, qu'à ceux qui se nommoient *Pylagores*, de partir d'Athènes pour se rendre à l'assemblée des Amphictyons, soit à Delphes, soit au Thermopyles, en d'autres tems que dans ceux qui étoient réglés de toute ancienneté ; c'est-à-dire, dans le printems, & dans l'automne.

III. Chacune des Villes, qui avoient le droit d'Amphictyonie, étoit obligée d'envoyer ses députés à l'assemblée, dès qu'elle étoit convoquée. Ces députés étoient ordinairement au nombre de deux pour chaque Ville. L'un s'appelloit *Ieromnémon*, parce qu'il étoit particulièrement chargé du soin des sacrifices, & de tout ce qui avoit rapport à la religion ; & l'autre se nommoit *Pylagore*. Celui-ci, selon M. de Valois, étoit comme juge né des affaires civiles & criminelles, qui survenoient entre les particuliers ; au lieu que tous les deux ensemble décidoient également des affaires d'État ; c'est-à-dire, de tout ce qui concernoit le bien commun de leur patrie, la sûreté & la tranquillité publiques.

Il ne faut pas au reste s'imaginer que les douze peuples de la Gréce, dont nous avons parlé, fussent les seuls qui eussent le droit d'envoyer leurs députés à l'assemblée des Amphictyons. Chaque ville d'Ionie, chaque ville de Thessalie, chaque ville de Dorie avoit la même faculté. En effet, les Athéniens, quoique les plus considérables de toute l'Ionie, n'étoient cependant pas les seuls de cette Province, qui envoyassent leurs députés, ou à Delphes, ou aux Thermopyles. Il n'y avoit pas la moindre ville d'Ionie, qui n'eût un pareil droit. Il en étoit de même des autres peuples de la Gréce. Lorsqu'il s'agissoit de donner son suffrage, comme l'on comptoit par voix, & que tous les Amphictyons étoient vocaux, la voix d'un habitant de la moindre bourgade de la Gréce, avoit autant de poids que celle du Citoyen de l'une des plus puissantes Villes.

IV. Il paroît que l'autorité des Amphictyons étoit très-grande. Mais, leur pouvoir ne consistoit pas seulement à examiner à fond, & à juger en dernier ressort les causes publiques & particulières, qui étoient portées à leur tribunal. Il s'étendoit encore jusqu'à déclarer & à faire ouvertement la guerre, tant à ceux qui refusoient d'exécuter leurs jugemens, qu'à ceux qui avoient violé la sainteté du temple de Delphes, par quelque action sacrilége. Démosthène, dans sa harangue pour la Couronne, appelle ces sortes de guerres, les guerres Amphictyoniques. Mais, les Auteurs leur donnent plus ordinairement le nom de guerres sacrées ; & cela, parce qu'elles étoient toujours entreprises par un motif de religion, & pour venger l'honneur du dieu offensé, soit par des impies, qui osoient s'attaquer à lui-même, soit par des rebelles, qui le méprisoient, en la personne des Amphictyons, ses ministres, en refusant d'obéir à leurs jugemens.

Le pouvoir des Amphictyons commença à déchoir, dès le moment qu'ils eurent eu la condescendance d'admettre Philippe dans leur Corps; car, ce Prince étant, par ce moyen, entré en jouissance de tous leurs droits & de tous leurs priviléges, sçut bientôt se mettre au-dessus des loix, & abusa de son pouvoir, jusqu'au point de présider par procureur, & à cette illustre assemblée, & aux jeux Pythiques, jeux dont les Amphictyons étoient les juges nés & les Agonothétes. C'est ce que Démosthène lui reproche dans sa troisième Philippique. „ Lorsqu'il ne daigne pas, dit-il, „ nous honorer de sa présence, „ il envoie présider ses esclaves; " c'est-à-dire, ses courtisans, qu'il plaît à cet Orateur d'avilir par ce terme odieux, mais qui convenoit parfaitement à l'idée, que la liberté Grecque s'étoit formée de la Royauté. Toutefois, le tribunal des Amphictyons ne laissa pas de subsister même sous les empereurs Romains. Mais, ses fonctions furent réduites à l'administration & à la police du temple, & il ne fut aboli qu'avec le Paganisme.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφίδαμας, (*a*) étoit de Cythère, dans l'isle de Scandie. Ayant reçu d'Autolycus un casque de plusieurs peaux en double, fourré de laine, & qui ouvroit une horrible gueule de sanglier, armée des deux côtés de terribles défenses, il en fit présent à Molus, & Molus le donna à son fils Mérion, qui l'offrit dans la suite à Ulysse. Amphidamas avoit eu un fils, que Patrocle tua dans un emportement de jeunesse, causé par le jeu.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφίδαμας, (*b*) Arcadien, fils d'Aléüs & de Cléobule, & frere de Lycurgue & de Céphée, étoit un des Argonautes. Apollodore est le seul, qui l'ait oublié; car, il se trouve dans toutes les autres listes, ainsi qu'Amphion, fils d'Hypérasius, originaire de Pallène en Arcadie, dont son pere étoit Roi.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφίδαμας, fils de Busiris. Il fut tué, ainsi que son pere, par Hercule, parce qu'il les surprit, lorsqu'ils immoloient leurs hôtes en sacrifice.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφίδαμας, (*c*) illustre Citoyen de Chalcis, & général des armées de sa patrie. Il mourut en combattant contre les Érythréens. Les plus habiles poëtes d'Érythrée se trouvérent à ses funérailles, qui se firent à Chalcis, & y disputérent un prix de Poësie. Homère & Hésiode furent du nombre des concurrens. Et comme les juges craignoient de prononcer sur les vers de ces deux grands hommes, ils s'avisérent de proposer des questions énigmati-

(*a*) Homer. Iliad. L. X. v. 268. *& seq.* L. XXIII. v. 87.

(*b*) Pauf. p. 460. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 377. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 77.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 332.

ques. Celle-ci en fut une, ſelon la traduction de Plutarque par Amyot :

Muſe, dis mois, ce qu'on confeſſera
Qui ne fut onc, & jamais ne ſera.

Héſiode répondit ſur le champ :

Quand les chevaux de Randon furieux,
Pour emporter le prix victorieux,
Courant autour la tombe & ſépulture
De Jupiter, y romperont leur voiture.

Cette ſolution fut trouvée ſi juſte, qu'Héſiode eut le prix, qui étoit un trépied d'or.

Plutarque, qui raconte cette hiſtoire au deuxième chapitre du banquet des ſept Sages, nous apprend que c'étoit la coûtume des anciens Grecs, d'exercer la ſubtilité de leur eſprit par des énigmes, qu'ils ſe donnoient à deviner les uns aux autres.

AMPHIDOLIENS, *Amphidoli*, Ἀμφίδολοι, (*a*) peuples de la Triphylie, contrée de l'Élide, dans le Péloponnèſe. Ils étoient voiſins des Marganiens. Étienne le Géographe plaçant dans la Triphylie une ville, nommée Amphidoli, ce devoit être celle des peuples, dont il s'agit, & qui, ſans doute, en avoient pris le nom.

AMPHIDROMIE, *Amphidromia*, étoit une fête qui ſe célébroit en particulier dans chaque maiſon, le cinquième jour après la naiſſance d'un enfant. Elle conſiſtoit à prendre le nouveau né, & à courir, en le tenant entre les bras, autour du foyer & des dieux Lares. Tous ceux de la maiſon faiſoient de petits préſens à l'occaſion de cette cérémonie, qui finiſſoit par un feſtin. Il y en a qui croient que c'étoit alors qu'on donnoit un nom aux enfans.

AMPHIGÉNIE, *Amphigenia*, Ἀμφιγένεια, (*b*) ville Grecque. Ses habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour le ſiége de Troye, ſous la conduite de Neſtor.

AMPHILOCHIQUE, *Amphilochicum*, Ἀμφιλοχικὸν, (*c*) ville de Gréce, dans l'Acarnanie. Strabon nous apprend que cette ville, qu'on appelle d'ordinaire Argos-Amphilochium, fut fondée par Alcméon & ſes enfans. Voici de quelle manière. Éphore, dit ce Géographe, rapporte qu'après l'expédition des Épigoniens contre Thébes, Alcméon, attiré par Dioméde, ſe rendit auprès de lui en Étolie, & qu'ils ſe joignirent enſemble, pour s'emparer de cette Province, ainſi que de celle d'Acarnanie. Enſuite, Agamemnon les ayant invités à la guerre de Troye, Dioméde s'y rendit; mais, pour Alcméon, il demeura dans l'Acarnanie, & bâtit Argos, qu'il ſurnomma Amphilochium du nom de ſon frere.

Thucydide, au contraire, prétend qu'Amphiloque lui-même,

(*a*) Xenoph. pag. 491, 515.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 100.
(*c*) Strab. pag. 325, 326. Pauſ. p. 116. Plin. L. IV. c. 1. Ptolem. L. III. c. 14. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 3, 5.

à son retour du siége de Troye, dégoûté d'Argos, passa dans l'Acarnanie; & que s'étant emparé de l'héritage de son frere, il fonda cette ville, à laquelle il donna son nom. Pausanias paroît être du même sentiment. Quoiqu'il en soit, les Amphiloques, selon le même Strabon, étoient censés du nombre des Épirotes.

AMPHILOQUE, *Amphilochi*, Ἀμφίλοχοι, (*a*) ville de Galice en Espagne, selon Strabon. Elle fut ainsi appellée d'Amphiloque, qui étoit du nombre de ceux qui accompagnérent Teucer, & qui y mourut. Justin, au contraire, donne ce nom à une partie de de la Galice même.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος, (*b*) fils d'Amphiaraüs & d'Ériphyle, & frere d'Alcméon, fut, comme son pere, un devin célebre. Il accompagna son frere à la seconde guerre de Thébes. Quelques-uns disent qu'il l'aida à se défaire d'Ériphyle; mais, la plûpart des Auteurs sont d'un autre sentiment. L'autel, qu'on lui consacra dans Athènes, contribua beaucoup moins à la gloire de son nom, que l'Oracle qu'il avoit à Mallus en Cilicie, où ceux qui venoient le consulter, passoient la nuit dans le temple; & ce qui leur venoit dans l'esprit en songe, devoit être l'éclaircissement de ce qu'ils vouloient sçavoir.

Pausanias assure que de son tems il n'y avoit point d'Oracle aussi fidele que celui-là. Amphiloque avoit été, avec Mopsus, le fondateur de cette Ville, où se rendoit cet Oracle; ce fut après la guerre de Troye. Ces deux fondateurs se querellérent & s'entretuérent en duel. Quelques-uns assurent pourtant qu'Amphiloque fut tué par Apollon. Il joignit ensemble la royauté & la prophétie, car, il fut roi d'Argos; il est vrai qu'il ne put pas se maintenir dans le royaume. Il en sortit mécontent, & alla fonder une Ville sur le golfe d'Ambracie.

Plutarque rapporte un oracle d'Amphiloque, rendu à un certain Thespésius, lequel ayant demandé aux dieux, s'il vivroit mieux qu'il n'avoit fait, [car il avoit vécu dans le désordre], sçut par-là que cela arriveroit après sa mort. En effet, ayant été tué, il ressuscita trois jours après, & mena depuis une bonne vie.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος. (*c*) Celui-ci qu'il ne faut pas confondre avec celui qui précéde, étoit natif d'Olène. On dit qu'une Oie devint amoureuse de lui, & que cela arriva à Argos. C'est ce qu'atteste Athénée, d'après Cléarque.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος, (*d*) devin qui étoit honoré comme un dieu à Orope, dans l'Attique. Le temple qu'on lui avoit consacré, étoit remarquable par son antiquité. Les

(*a*) Strab. p. 157. Just. L. XLIV. c. 3.
(*b*) Homer. Odyss. L. XV. v. 248. Pauf. p. 116, 121. *& seq.* Strab. p. 157, 326, 642. *& seq.* Herod. L. III. c. 91. L. VII. c. 91. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 209.
(*c*) Athen. pag. 606.
(*d*) Tit. Liv. L. XLV. c. 27.

ruisseaux & les fontaines, qui l'environnoient, lui donnoient un agrément merveilleux.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος, (*a*) oracle célebre, dont parle Lucien, de qui nous apprenons qu'il répondoit clairement & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit sçavoir, pourvu qu'on le donnât par écrit à son devin. Ce qu'il y avoit de singulier, selon le même Lucien, c'est que cet Amphiloque étoit fils d'un scélérat, qui avoit tué sa mere. » Cependant, ajoûte cet » ancien Écrivain, il a l'insolence » de prophétiser en Cilicie, où il » dit tout ce qu'on veut pour » deux carolus; si bien, qu'il a » ôté la pratique à Apollon. Il » n'y a ni pierre, ni autel, qui » ne s'en veuille mêler, lorsqu'il » a été huilé & couronné. Et pour » se faire valoir, il a trouvé quel- » ques imposteurs, dont le nom- » bre augmente tous les jours. « Cet Amphiloque est visiblement le même, que le fils d'Amphiaraüs, dont il est fait mention ci-dessus.

(*b*) Lucien, dans un de ses dialogues des Morts, fait parler Ménipe & Trophonius en présence d'Amphiloque.

Il y a eu un Philosophe d'Athènes du nom d'Amphiloque. Il avoit composé un ouvrage sur l'Agriculture, selon le témoignage de Varron.

AMMPHILOQUES, *Amphilochi*, Ἀμφίλοχοι, peuples de Gréce. Leur ville se nommoit Amphilochique. *Voyez* Amphilochique.

AMPHILYTUS, *Amphilytus*, Ἀμφίλυτος, (*c*) devin d'Acarnanie. Comme il vouloit persuader à Pisistrate d'attaquer les Athéniens, il se servit de ces vers, de même que s'il eût été inspiré de quelque divinité :

Les filets sont jettés, & le Thon se prendra
Aux premières clartés, que la lune rendra.

Pisistrate l'ayant assuré qu'il comprenoit le sens de ces paroles, attaqua les Athéniens. Ils étoient campés dans un lieu avantageux; mais, après avoir soupé, les uns s'étoient mis à jouer, & les autres dormoient. Ainsi, Pisistrate les ayant défaits, se rendit maître d'Athènes pour la troisième fois, vers l'an 547 avant J. C.

AMPHIMACRE, *Amphimacer*, vel *Amphimacrus*, (*d*) terme formé de ἀμφὶ, *circum*, autour, & de μακρὸς, *longus*, long, comme qui diroit long à ses deux extrêmités. C'est en effet un pied de vers dans la poësie Latine & Grecque, qui est composé de trois syllabes, dont la première & la dernière sont longues, & celle du milieu est bréve; & tels sont ces mots : *ōmnĭūm*, *lūcĭdūs*, *fōrtĭōr*, γραμμάτων. Ce pied de vers est aussi appellé quelquefois Crétique. *Voyez* Crétique.

AMPHIMALLE, *Amphimal-*

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 500, 957.
(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 222.
(*c*) Herod. L. I. c. 62.

(*d*) Quint. L. IX. cap. 4. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 250.

lum, (*a*) espèce d'habit, vélu des deux côtés. Les Anciens le portoient, pour se garantir du froid. Il étoit distingué de celui qu'on nommoit Gausape, en ce que celui-ci n'étoit vélu que d'un côté.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφίμαχος, (*b*) étoit fils de Nomion, & frere de Nastès. Homère, dans le dénombrement des troupes Asiatiques, qui se trouvérent au siége de Troye, dit que ces deux freres commandoient les Cariens, qui parloient un langage barbare, & qui habitoient Milet, la sombre montagne des Phthires, les rives du Méandre & les hauts sommets du Mycale. Amphimaque alloit au combat, chargé d'ornemens d'or, comme une jeune fille; insensé qu'il étoit; car, ces ornemens ne purent le garantir de la mort. Achille le tua dans le combat, qui se donna sur les bords du Xanthe, & emporta tout cet or, dont il s'étoit si vainement orné.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (*c*) fils de Ctéatus, & petit fils d'Actorion, étoit l'un des capitaines Grecs, qui allérent au siége de Troye. Hector ayant lancé sa pique contre Teucer, celui-ci évita le coup, qui blessa Amphimaque. Hector se mit aussi-tôt en devoir de lui arracher le casque; mais, Ajax s'en appercevant, accourut pour s'y opposer. Les coups qu'il lui porta, ne purent percer le fer, dont il étoit couvert. Cependant, il le frappa si rudement au milieu de son bouclier, qu'Hector fut obligé de faire quelques pas en arrière, & d'abandonner le mort, qui fut aussi-tôt enlevé par les Grecs. Stichius & Ménesthée, généraux des Athéniens, emportérent Amphimaque.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (*d*) fils de Théronice, & d'un des fils d'Actor. Pausanias, d'après Homère, dit qu'il commandoit, avec son frere Thalpius, vingt vaisseaux du nombre de ceux, que les Éléens envoyérent au siége de Troye.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (*e*) fils de Polyxénus, naquit depuis le retour de son pere du siége de Troye. On croit qu'il fut nommé Amphimaque, à cause de la liaison que Polyxénus avoit eue avec Amphimaque, fils de Ctéatus. On le dit pere d'Éléüs.

AMPHIMARUS, *Amphimarus*, Ἀμφιμάρος, (*f*) fils de Neptune. Il avoit épousé Uranie, de laquelle il eut Linus le plus excellent musicien que l'on eût encore vu.

AMPHIMÉDON, *Amphimedon*, Ἀμφιμέδων, (*g*) fils de Mélanthée, étoit un vaillant capitaine, qui fut tué par Télémaque, fils d'Ulysse. Son ame fut

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 25.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 377. *& seq.*
(*c*) Pauf. pag. 291. Homer. Iliad. L. XIII. v. 185. *& seq.*
(*d*) Pauf. pag. 291.
(*e*) Pauf. pag. 291.
(*f*) Pauf. pag. 584.
(*g*) Homer. Odyss. L. XXII. v. 241. *& seq.* L. XXIV. v. 102. *& seq.*

reconnue dans les enfers, par celle d'Agamemnon, avec qui il avoit été lié par les liens de l'hospitalité, depuis qu'Agamemnon avoit logé chez lui, dans un voyage qu'il fit à Ithaque. Ce fut aussi un des amans de Pénélope.

AMPHIMÉDON, *Amphimedon*, Ἀμφιμέδων, Libyen, qui fut tué dans la cour du roi Céphus, en combattant contre Persée.

AMPHINOME, *Amphinome*, Ἀμφινόμη, l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

AMPHINOME, *Amphinome*, Ἀμφινόμη, (*a*) femme d'Æson, & mere de Jason, chef des Argonautes. Après la mort de son mari, que Pélias avoit fait périr, se voyant aussi condamnée, elle fit une action courageuse & digne d'être rapportée dans l'Histoire. Car, s'étant réfugiée auprès du foyer de Pélias, & ayant prié les dieux de punir les impiétés de ce Prince, elle se perça le cœur avec une épée, & finit ainsi ses jours d'une manière héroïque, suivant l'opinion de ces tems aveugles, où le suicide n'étoit pas regardé comme une lâcheté véritable.

AMPHINOME, *Amphinome*, Ἀμφινόμη, (*b*) l'une des filles de Pélias. Elle fut mariée à Andrémon, frere de Léontée. *Voyez* Pélias.

AMPHINOMUS, *Amphinomus*, Ἀμφίνομος, (*c*) fils de Nisus, & petit-fils du roi Arétius, fut l'un des amans de Pénélope. Il étoit même à la tête de ceux de Dulichium, qui poursuivoient cette Princesse. Mais, il étoit sage & modéré dans sa passion, quoiqu'il ne fut pas le moins désagréable aux yeux de Pénélope. Plusieurs discours, qu'il tint aux autres poursuivans, en font foi : » Mes » amis, leur dit-il, dans une occasion, je ne serois nullement » d'avis de tuer Télémaque. C'est » une chose terrible que de porter » ses mains parricides sur un Roi. » Sçachons auparavant la volonté » de Jupiter. Si ses Oracles sacrés approuvent ce meurtre, je » serai le premier à l'exécuter; » mais, s'ils le condamnent, je vous » conseille d'y renoncer. « Ainsi parla Amphinomus; & son avis fut goûté de toute l'assemblée.

Depuis, Amphinomus s'étant jetté sur Ulysse, Télémaque le perça de sa pique par derrière, entre les deux épaules. Le fer de sa pique sortit par devant. Amphimonus tomba avec un grand bruit sur le visage. Télémaque se retira en même-tems, laissant sa pique dans le corps d'Amphinomus; car, il craignoit que s'il s'arrêtoit à la retirer, quelqu'un des Grecs ne profitât de ce moment pour se jetter sur lui, & ne le perçât de son épée.

Il y a eu un philosophe, qui s'appelloit du nom d'Amphinomus, & qui a laissé quelques traités de Géométrie. Il y a eu aussi un frere d'Anapius de même nom. Ils se signalérent l'un & l'autre par leur piété, pour avoir sauvé leurs

(*a*) Diod. Sicul. pag. 176.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 178.
(*c*) Homer. Odyss. L. XVI. v. 394. & *seq.* L. XVIII. v. 410. & *seq.* L. XXII. v. 88. & *seq.*

pere & mere sur leurs épaules, au péril de leur vie, de la ville de Catane en Sicile, laquelle étoit embrasée des feux du mont Etna.

AMPHION, *Amphion*, (*a*) Ἀμφίων, fils d'Antiope & de Jupiter, & frere de Zéthus, fut un musicien très-célebre; & cela, dit Pausanias, parce qu'étant parent de Tantale [il en avoit épousé la fille, nommée Niobé], il avoit appris la musique des Lydiens; qu'il en avoit transporté l'harmonie chez les Grecs, & qu'aux quatre cordes, que la lyre avoit déjà, il en avoit ajoûté trois autres. Amphion & Zéthus, durant la tutelle de Laius, fils de Labdacus, roi de Thébes, envahirent le païs avec une nombreuse armée. Ceux à qui l'on avoit confié l'éducation de Laius, commencérent par mettre en sûreté cet unique & précieux rejetton de la race de Cadmus; précaution qui fut fort sage; car les deux fils d'Antiope livrérent bataille à Lycus, & remportérent la victoire. S'étant donc emparés du royaume, ils joignirent ce que l'on appelloit Cadmée à la ville basse, à laquelle ils donnérent le nom de Thébes, pour faire honneur à Thébé, leur tante maternelle.

Si les Poëtes ont publié qu'Amphion avoit bâti les murailles de Thébes, au son de sa lyre, c'est par une métaphore, qui nous apprend qu'indépendamment de l'art avec lequel il touchoit cet instrument, il avoit été assez éloquent, pour persuader à un peuple grossier d'abandonner la campagne & les forêts, où il menoit une vie errante & vagabonde, pour se retirer dans une Ville, & se mettre, par de bonnes murailles, à couvert & des ennemis, & des bêtes féroces; car, personne ne prendra assûrément à la lettre ce que rapporte Pausanias de quelques pierres, ni polies, ni taillées, qu'on voyoit près du tombeau de ce Prince, & qu'on disoit être les restes de celles qu'il avoit attirées au son de sa lyre.

Il faut remarquer cependant que comme les Fables poëtiques ont été inventées en différens tems, il y a apparence que celle-ci doit être assez récente, & qu'elle n'a eu cours qu'après Homère; car ce Poëte, si sçavant dans la Mythologie payenne, n'auroit pas manqué d'en parler dans l'endroit de l'Odyssée, où il fait mention de Zéthus & d'Amphion, qui fermérent la ville de Thébes par sept bonnes portes, & élevérent des tours d'espace en espace; sans quoi, tout redoutables qu'ils étoient, il n'eussent pu habiter sûrement cette grande Ville. Mais, comme le remarque fort bien Pausanias, ce poëte ne dit pas un mot de la voix merveilleuse d'Amphion, ni des murs de Thebes, bâtis au son

(*a*) Pauf. p. 95, 96, 124, 383, 549. *& seq.* Virg. Eclog. 2. v. 24. Horat. L. III. Ode 8. v. 2. de Art. Poet. v. 394. Strab. pag. 411. Suid. Tom. I. pag. 217. Plin. L. VII. c. 56. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280. Tom. VI. pag. 133. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 135. Tom. VIII. pag. 84. Tom. IX. pag. 207. Tom. X. pag. 193, 194. Tom. XVIII. p. 14.

de sa lyre. Ce fut apparemment l'auteur du poëme sur Europe, dont parle le même Pausanias, qui inventa cette fable; puisqu'on disoit, dans cet ouvrage, qu'Amphion avoit appris de Mercure à jouer de la lyre, & que par la douceur de ses accords, il se faisoit suivre des bêtes sauvages & des pierres mêmes.

Au reste, l'auteur du poëme de la Myniade, dont Pausanias fait mention, est le seul Ancien qui dise qu'Amphion étoit puni dans les enfers du même supplice, que le Thrace Thamyris; & cela pour avoir méprisé Latone & ses enfans.

Amphion & Zéthus avoient à Thébes un tombeau commun. C'étoit un petit tertre, qui n'avoit rien de remarquable. Tous les ans, lorsque le soleil étoit dans le signe du taureau, les habitans de Tithorée dans la Phocide, étoient fort soigneux de venir dérober de la terre de ce tombeau, pour la répandre sur le sépulcre d'Antiope, s'imaginant rendre par là leurs terres beaucoup plus fertiles, & nuire en même-tems à celles des Thébains. C'est pourquoi les Thébains, durant ce tems-là, avoient grand soin de défendre leur tombeau. Ces peuples s'étoient mis cette chimère dans l'esprit sur un certain Oracle, rapporté par Bacis, dont voici le sens: » Lorsque Tithorée, invoquant Amphion & Zéthus, fera » des libations en leur honneur, » & que le soleil sera dans le signe » du taureau, alors la ville sera » menacée d'une grande stérilité. » Malheur à vos moissons, si vous » souffrez que l'on emporte de la » terre du tombeau de ces deux » freres, pour la mettre sur la sé» pulture de Phocus. «

Quelques-uns, au reste, non contens de faire briller Amphion par le talent de la musique, y joignent encore celui de la Poësie, & font mention de ses vers. De ce nombre sont Plutarque, Tatien, qui le range parmi les Écrivains plus anciens qu'Homère, & Philostrate dans la vie du sophiste Hippodrome, où il parle des hymnes d'Amphion, & les associe à celles d'Euripide. Cet Amphion pourroit bien n'être pas celui de Thébes. Ce seroit plutôt celui de Thespies, dont Athénée cite le second Livre, touchant le Muséon de l'Hélicon. Selon Plutarque, en cela d'accord avec les Poëtes, Amphion chantoit des vers, qu'il accompagnoit des sons de sa lyre.

AMPHION, *Amphion*, (a) Ἀμφίων, l'un des Argonautes, fils d'Hypérasius, & frere d'Astérius, étoit originaire de Pallène en Arcadie, dont son pere étoit roi, suivant l'ancien Scholiaste d'Apollonius. Il ne faut pas, au reste, confondre cet Amphion avec celui dont il est parlé dans d'article précédent, qui étoit mort avant l'expédition de la Colchide. Apollonius le suppose, puisqu'il raconte que Jason, étant dans l'isle de Lemnos, fit présent à

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 377. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 77.

Hypſipyle, fille de Thoas, d'un voile, ſur lequel étoit en broderie l'hiſtoire d'Amphion, & de ſon frere Zéthus.

AMPHION, *Amphion*, (*a*) Ἀμφίων, l'un des capitaines Grecs, qui allérent au ſiége de Troye. Il commandoit, avec Dracius & Mégès, les Épéens.

AMPHION, *Amphion*, Ἀμφίων, (*b*) fils d'Iſaius, étoit roi d'Orchomène. Il eut une fille, nommée Chloris, qui fut mariée à Nélée, fils de Chréthéus, roi de Pylos.

(*c*) Il y eut encore du nom d'Amphion, 1.° Un Statuaire, fils d'Aceſtor, dont les ouvrages étoient fort eſtimés. 2.° Un Peintre, qui, ſelon Pline, étoit inimitable, pour la diſpoſition & l'ordonnance d'un tableau, en quoi il l'emportoit ſur Apelle. 3.° Un Affranchi de Q. Catulus, qui étoit fort ſçavant, & qui avoit donné pluſieurs ouvrages de ſa façon.

AMPHIPHON, *Amphiphon*, gâteau qu'on faiſoit en l'honneur de Diane, & qui étoit environné de petits flambeaux.

AMPHIPOLES, *Amphipoli*, (*d*) du Grec, ἀμφὶ, *circum*, environ, autour, & πόλις, *urbs*, ville. C'étoient des Magiſtrats ſouverains de Syracuſe, ſemblables à ceux que les Athéniens appelloient Archontes. Ils furent établis par Timoléon, l'an 344 avant J. C., après qu'il eut chaſſé Dénys le tyran. Leur autorité ne duroit qu'une année.

Le premier, qui fut revêtu de la dignité d'Amphipole, ſe nommoit Calliménes. Depuis ce tems là, les Syracuſains datérent & diſtinguérent leurs années par les noms de ces Magiſtrats; pratique qui ſubſiſta juſqu'au tems, où Diodore de Sicile écrivoit ſon hiſtoire, qui fut auſſi le tems de ſon abolition. Car, les Romains ayant changé le gouvernement de Syracuſe, la dignité des Amphipoles fut preſque avilie, après avoir ſoutenu ſon éclat pendant plus de trois cens ans.

AMPHIPOLIS, *Amphipolis*, Ἀμφίπολις, (*e*) ville de Thrace, ſelon Pomponius Méla, entre le Neſtos & le Strymon; de façon, cependant, qu'elle étoit ſur les bords du Strymon. Pline & Ptolémée mettent cette Ville dans la Macédoine, ſur les frontières de cette contrée. Peut-être y eut-il autrefois deux Villes de ce nom. Quoiqu'il en ſoit, le ſentiment de Pomponius Méla paroît fondé. Il ſuffit, pour en être convaincu, de conſidérer les circonſtances, qui donnérent lieu à la conſtruction d'Amphipolis. » Quand Cimon » l'Athénien, fils de Miltiade, » lit-on dans Cornélius Népos, » eut défait une armée puiſſante

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 692.

(*b*) Pauſ. pag. 598.

(*c*) Pauſ. p. 347, 637. Plin. L. XXXV. c. 10, 18. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 104.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 547.

(*e*) Diod. Sicul. p. 321. Pomp. Mel. L. II. c. de Thrac. Plin. L. IV. c. 10. Corn. Nep. in Cimon. c. 2. Ptolem. L. VI. c. 13. L. VIII. c. 10. Tit. Liv. L. XL. cap. 24. L. XLIII. c. 7. Actu. Apoſt. c. 17. v. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 464. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. II. p. 294, 295. Tom. XIII. pag. 168.

» de Thraces, ſur les bords du » fleuve Strymon, il fit bâtir, » en mémoire de cette victoire » ſignalée, la ville d'Amphipolis, » qu'il peupla de dix mille Athé- » niens. «

Au reſte, ce paſſage de Cornélius Népos, ne doit pas être pris dans toute ſa rigueur; c'eſt-à-dire, que Cimon ne doit pas être compté pour le premier fondateur d'Amphipolis; mais ſeulement pour ſon reſtaurateur. En effet, cette Ville, dont les commencemens vont ſe perdre vers le tems de la guerre de Troye, porta d'abord le nom de *Novem viæ*, & voici pourquoi. On ſçait que Phyllis, fille de Lycurgue, roi des Édoniens, reçut chez elle Démophoon, & qu'elle l'aima trop paſſionnément. Cet Athénien lui avoit promis, en la quittant, qu'il reviendroit la voir un certain jour. Le jour venu, Phyllis l'attendoit avec beaucoup d'impatience, mais envain. Elle courut neuf fois au rivage, où il devoit aborder, & mourut enfin de douleur & de déſeſpoir, de ce que ſon amant lui avoit manqué de parole. Le lieu fut nommé *Novem viæ*, en mémoire de cette courſe, neuf fois réïtérée. Et comme la ville d'Amphipolis fut bâtie au même endroit, ce fut auſſi ſon premier nom. Ainſi, c'eſt avec raiſon, qu'Antipater appelle cette ville le tombeau de Phyllis, dans une épigramme, conçue en ces termes : » Sacré » tombeau de Phyllis l'Édonien- » ne, fortereſſe, qui dominiez » autrefois ſur le Strymon, & » ſur la vaſte étendue de l'Hel- » leſpont, Amphipolis, il ne vous » reſte pour toutes traces de vo- » tre ancienne grandeur, que le » temple de Diane Brauronide, » & les eaux du fleuve fameux » par tant de combats. Cette » Ville ſuperbe, le ſujet des plus » grandes querelles de la Gréce, » n'offre plus à nos yeux, que » des ruines, ſemblables à des » lambeaux de pourpre, étendus » ſur l'un & l'autre rivage. « La ville d'Amphipolis a auſſi porté le nom de Chryſopolis, ou Chryſtopolis.

L'an 424 avant l'Ére Chrétienne, Braſidas, général des Lacédémoniens, après avoir reçu les mille Hilotes, qu'on lui envoyoit, & les avoir joints aux troupes, qu'il avoit tirées des nouveaux alliés, ſe vit à la tête d'une armée très-conſidérable, avec laquelle il ſe crut en état d'aller aſſiéger Amphipolis. Ariſtagoras de Milet avoit entrepris de la peupler & de s'y établir, dans le tems qu'il évitoit la vengeance de Darius, roi de Perſe. Mais, après la mort de ce général, les habitans, qu'il avoit donnés à cette Ville, furent chaſſés, par un peuple de Thrace, nommé les Édons. Trente-deux ans aprés, les Athéniens y envoyérent dix mille habitans nouveaux. Ceux-ci furent encore défaits par les Thraces, dans le territoire de Drabeſque, & deux ans après, les Athéniens repeuplérent encore Amphipolis, ſous la conduite d'Apion. Ainſi, cette Ville ayant été long-tems diſpu-

tée, Brasidas essaya aussi de s'en rendre maître. Il mena contre elle une armée suffisante pour ce dessein ; & s'étant campé à l'entrée du pont, qui conduisoit à la Ville, il se saisit d'abord du fauxbourg, où tenoit ce pont. De-là, se faisant craindre aux Citoyens, il les réduisit en deux jours à se rendre sous la condition que chacun, en sortant de la Ville, pourroit emporter toutes ses richesses.

Depuis, Philippe, roi de Macédoine, au commencement de son regne, s'empara d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à sa bienséance ; mais, afin de ne la pas rendre aux Athéniens, qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il la déclara Ville libre. Cependant, dans la suite, ne craignant plus si fort les obstacles de la part d'Athènes, il reprit son ancien dessein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un prompt siége, envoyérent aux Athéniens des Ambassadeurs, pour leur offrir de se remettre, eux & leur ville, sous la protection d'Athènes, & pour les prier d'accepter les clefs d'Amphipolis. Ils rejettérent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe, l'année précédente. Celui-ci ne fut pas si délicat. Il assiégea, & prit Amphipolis, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la Ville, & en fit une des plus fortes barrières de son royaume. Amphipolis se nomme à présent Empoli, dans la Turquie d'Europe.

On place une ville du nom d'Amphipolis, en Syrie, sur l'Euphrate ; & on prétend qu'elle fut bâtie par Séleucus, & qu'elle a été appellée Turméda, en Syriaque.

AMPHIPROSTYLOS, (*a*) *Amphiprostylos*, nom qu'on donnoit aux Temples, qui avoient des frontispices égaux, devant & derrière. Ce mot vient du Grec, ἀμφὶ, *circum*, autour, & πρόστυλος, terme qui veut dire, qui a des colonnes au frontispice.

AMPHIPYRE, *Amphipyros*, surnom de Diane. On dit que ce surnom lui fut donné, parce qu'elle étoit représentée, tenant un flambeau à la main.

AMPHIRO, *Amphiro*, (*b*) l'une des Nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys. *Voyez* Océanides.

AMPHIS, *Amphis*, Ἄμφις, (*c*) l'un des premiers Héros qui regnérent, selon l'opinion des Chaldéens. Son regne, au rapport d'Africanus, fut de six sares ; & le sare est évalué à trois mille six cens ans.

AMPHIS, *Amphis*, Ἄμφις, (*d*) Poëte comique, qui vivoit du tems de Platon, dans le quatrième siécle avant J. C. Démosthène ayant eu la hardiesse de dire que les Athéniens portoient leur cer-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 49.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

(*d*) Athen. pag. 30, 34. *& seq.*

velle à leurs talons, le poëte Amphis dit à peu près dans le même sens : » Je loue plus la » vie des buveurs, que celle de » vous autres, grands Philoso- » phes, qui ne portez votre sa- » gesse que sur le visage. «

AMPHISCIENS, *Amphiscii*, terme de Géographie, ainsi que d'Astronomie. Il vient de la préposition ἀμφὶ, *circum*, autour, & du nom substantif σκία, *umbra*, ombre, & se dit des peuples, qui habitent la Zone Torride. On les a ainsi nommés, parce qu'ils ont leur ombre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; c'est-à-dire, dans une saison de l'année au septentrion, & dans l'autre au midi. Les Amphisciens sont aussi Asciens. *Voyez* Asciens.

AMPHISSA, *Amphissa*, (*a*) Ἄμφισσα, fille de Macar, fils d'Éole. Elle fut aimée d'Apollon. Elle donna son nom à la ville d'Amphisse, où on voyoit sa sépulture.

AMPHISSE, *Amphissa*, (*b*) Ἄμφισσα, ville de la Locride, la plus grande & la plus renommée qu'il y eut dans le païs, à six vingts stades de Delphes. Ce que l'on raconte d'Auguste, est assez croyable, que pour peupler Nicopolis, qu'il avoit bâtie, il chassa les Étoliens de leur païs ; & que plusieurs d'entre eux vinrent, en effet, habiter à Nicopolis & à Amphisse. Mais, il n'en est pas moins vrai qu'Amphisse appartenoit originairement aux Locriens. Cette Ville prit son nom d'Amphissa, qui fut aimée d'Apollon, & qui étoit fille de Macar, fils d'Éole. On y voyoit encore, du tems de Pausanias, beaucoup de curiosités, entre autres, la sépulture d'Amphissa & celle d'Andrémon, où l'on dit que sa femme Gorgé, fille d'Œnéus, étoit aussi enterrée.

Dans la citadelle, il y avoit un temple de Minerve, où la Déesse étoit debout en bronze. Les habitans vouloient faire accroire que cette statue avoit été prise sur les Troyens, & apportée de Troye par Thoüs ; mais, c'est ce que ne croyoit pas Pausanias : » J'ai déjà observé, dit » cet Auteur, que les premiers » fondeurs, qui ayent bien sçu » leur art, ont été deux hommes » de Samos, Rhœcus, fils de » Philéüs, & Théodore, fils de » Téléclès. Or, quelque recher- » che que j'aie faite des monu- » mens de l'Antiquité, je n'en ai » vu aucun en bronze, qui soit » attribué à Théodore. Dans le » temple de Diane, à Éphèse, » près d'une chapelle, qui est » fort ornée de peintures, il y » a une balustrade de marbre, » qui entoure l'autel de Diane, » dite Protothronia. A l'extrêmi- » té de cette balustrade, on voit » plusieurs statues de bronze, & » entre autres une femme, que » les Éphésiens disent être la » Nuit. C'est une statue de Rhœ- » cus. Mais, pour la Minerve

(*a*) Pausf. pag. 685.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 5. Strab. pag. 419, 424, 426. Pausf. pag. 685, 686. Ptolem. L. III. c. 15. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII, pag. 181.

» d'Amphisse, elle est d'un goût » beaucoup plus ancien & plus » grossier. «

Les habitans d'Amphisse rendoient un culte particulier à de jeunes dieux, qu'ils appelloient *Anactes*. On n'est pas d'accord sur ces divinités. Les uns disent que ce sont les Dioscures ; d'autres, que ce sont les Curétes ; & ceux qui se croyent plus éclairés, prétendent que ce sont les Cabires. Du côté des terres, au-dessus d'Amphisse, & trente stades plus loin, étoit Myonie, dont les habitans avoient consacré un bouclier à Jupiter, dans Olympie.

Amphisse fut détruite par les Amphictyons, parce que les Amphisséens s'étant emparés de Crisse, qui étoit dans le voisinage, en avoient profané le territoire, consacré par les mêmes Amphictyons, en y faisant passer la charrue, & qu'ils avoient traités les étrangers avec beaucoup plus d'inhumanité, que ne faisoient les Crisséens. Amphisse avoit été réparée depuis, comme il paroît par ce qu'on vient de lire. Certains croyent que c'est à présent Salona, dans la Turquie d'Europe.

AMPHISTHÈNE, *Amphisthenes*, Ἀμφισθένης, (*a*) grand-pere d'Astrabacus & d'Alopécus, qui n'eurent pas plutôt trouvé une certaine statue, qu'ils furent frappés de manie, & perdirent le sens.

AMPHISTRATE, *Amphistratus*, Ἀμφιστράτος, (*b*) nom d'un des cochers d'Hercule. Jason, ayant assujetti les peuples d'Orient, donna le gouvernement de quelques-uns à Amphistrate.

AMPHITANE, *Amphitane*, sorte de pierre précieuse, à laquelle on attribue la vertu d'attirer l'or.

AMPHITHÉATRE, *Amphitheatrum*. (*c*) Les Amphithéatres, dont on rapporte l'origine, aux premiers jeux qu'institua Romulus, tenoient un rang distingué parmi les édifices des Anciens, non seulement par leur grandeur & par leur magnificence, mais encore parce qu'ils sembloient demander plus d'invention & d'habileté de la part de l'Architecte, qui devoit trouver le moyen de placer, dans un espace assez médiocre, plusieurs milliers de spectateurs, qui entroient & sortoient, sans s'embarrasser mutuellement, qui venoient prendre leurs places & les quittoient, sans que personne fût obligé de se déranger, & qui voyoient les jeux, en quelque lieu de l'Amphithéatre qu'ils fussent, sans s'ôter la vue les uns aux autres.

I. Le mot *Amphithéatre*, qui vient de la préposition ἀμφὶ, *circum*, autour, & du nom substantif, θέατρον, *theatrum*, théatre, veut dire proprement un lieu de spectacles, fait, de deux théatres

(*a*) Pauf. pag. 192.

(*b*) Just. L. XLII. c. 3. Strab. pag. 495, 496.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 254, 255. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 239. & suiv. Tom. XVII. pag. 206.

joints l'un contre l'autre, comme dit Cassiodore, où les spectateurs sont placés tout au tour. Le nom *cavea*, qu'on lui donne quelquefois, & qui fut d'abord donné aux théatres, n'exprime que le dedans, qui est proprement un creux. On l'appelle aussi *arena*. Ce nom reste encore à l'Amphithéatre de Nîmes, qu'on appelle aujourd'hui les Arènes de Nîmes; & aux Arènes de Tintiniac, près de Tulle. *Arena*, veut dire sable. Avant que de commencer les jeux de l'Amphithéatre, on répandoit, dans l'aire, du sable. Selon un Ancien, c'étoient quelquefois des Éthiopiens, qui faisoient cette fonction. » Ensuite, » dit cet Ancien, entrérent deux » Éthiopiens, à longs cheveux, » portant de petites outres, tels » que ceux qui répandent le sable » dans l'Amphithéatre. «

C'étoit peut-être parce que le sable étoit trop mouvant, qu'on mettoit quelquefois, dans le cirque, de la limure de pierre, ou de la pierre en poudre. Par une magnificence mal entendue, Caligula fit répandre, dans le cirque, de la chrysocolle; & Néron, enchérissant par-dessus, fit ajoûter à la chrysocolle du cinabre broié. Au commencement, on ne faisoit que des Amphithéatres de bois; on en bâtit depuis de pierre.

Vespasien fit construire un Amphithéatre grand & superbe, dont une bonne partie reste aujourd'hui; car, s'il a été souvent brûlé & ruiné, dans les tems postérieurs, il a aussi été souvent rétabli. Parmi les Amphithéatres, qui nous restent, ou entiers, ou demi-détruits, il n'y en a aucun qui lui soit comparable. Il pouvoit tenir, selon Victor, quatre-vingt-sept mille spectateurs. La place du dedans, qu'on appelloit les Arènes, & qui tenoit le plus bas lieu, étoit ovale; & c'est ce que dit Cassiodore, *Ovi speciem concludens*. Tout autour des Arènes, aux plus bas lieux, étoient des loges, ou des voûtes, où l'on mettoit les bêtes, qui devoient combattre. Ces loges s'appelloient *caveæ*, nom qui étoit aussi commun à tout le dedans de l'Amphithéatre.

II. Les Arènes étoient ceintes, tout autour, d'une muraille, sur laquelle on voyoit le *Podium*. C'étoit une avance du mur, en forme de quai. Ce mot, *Podium*, se trouve aussi employé, pour de pareilles avances, dans les temples, & dans les maisons des Anciens. Le *Podium* de l'Amphithéatre étoit orné de petites colonnes & de balustrades. C'étoit la place des Sénateurs, pour le spectacle. Les Magistrats s'y mettoient aussi sur leurs siéges curules, accompagnés de leurs licteurs & des autres ministres. C'étoit aussi la place des Empereurs, auxquels on mettoit une espèce de thrône couvert. L'Éditeur, ou celui qui donnoit le spectacle & les jeux, y avoit son tribunal; & les vierges Vestales avoient aussi le privilege du *Podium*. Quoique ce *Podium* fût élevé de douze, ou quinze pieds, les Sénateurs n'auroient pas été en sûreté, contre les insultes des éléphans, des lions, des léopards, des panthéres, & des autres bêtes

féroces, qui se battoient sur les Arènes, si l'on n'y avoit mis tout autour des rets, ou des treillis, qui garantissoient les spectateurs, sans les empêcher de voir. Il y avoit aussi, sur le bord du *Podium*, de gros troncs de bois, ronds & versatiles, qui tournoient, quand les bêtes vouloient faire quelqu'effort pour y monter; ce qui n'empêcha pas, qu'en certaines occasions, ces bêtes ne fissent quelque désordre, dans les rangs des spectateurs. On tâcha d'y remédier, selon Pline, en faisant des euripes, ou des canaux tout autour, pour empêcher les bêtes d'en approcher.

Au-dessus du *Podium* étoient les dégrés, disposés à peu près de la même manière, que ceux des théatres. Il y en avoit de deux façons; les uns, destinés pour s'asseoir, étoient plus hauts & plus larges, & regnoient tout autour de l'Amphithéatre; les autres, plus bas & plus étroits, alloient de haut en bas, en ligne droite, au travers des siéges, à la manière de ceux des théatres, avec cette différence pourtant, que ces sortes de dégrés dans les Amphithéatres, du moins dans celui de Vespasien, ne traversoient point toutes les précinctions; mais, ils alloient seulement du milieu d'une précinction au milieu d'une autre; & cela, sans doute, de peur que, si ces dégrés à monter, qui n'étoient guere larges, étoient allés du haut en bas, il n'y eût eu de la confusion & de l'embarras.

Les dégrés à s'asseoir, de l'Amphithéatre de Vespasien, etoient hauts d'un pied & deux pouces, & larges de deux pieds & demi. On les faisoit de cette largeur, pour laisser le passage libre, entre deux, à ceux qui venoient après les autres, ou à ceux qui vouloient se retirer, pour quelque nécessité. Il faut ajoûter que cette largeur étoit aussi nécessaire, parce que les pieds de ceux qui étoient assis au rang de dessus, devoient trouver place, sur le dégré de dessous. Quant aux précinctions, ou ceintures, c'étoient des dégrés plus hauts & plus larges, que les autres, qui distinguoient les siéges plus hauts des plus bas, & facilitoient le passage, à la foule des spectateurs, qui accouroient au spectacle.

III. Depuis l'empire de Caligula, les Sénateurs avoient, au *Podium*, des coussins étendus sous les pieds, & il leur étoit permis d'y porter certains bonnets, ou couvre-chefs de Thessalie, pour se garantir des injures de l'air. L'on remarque, dans l'Amphithéatre de Vespasien, quatre précinctions, en comptant celle qui étoit tout au haut, auprès du portique. Ces précinctions s'appelloient aussi *baltei*, des baudriers, comme qui diroit de larges ceintures. Les avenues, que Macrobe appelle *vomitoria*, étoient des portes, au haut de chaque escalier. Dans l'Amphithéatre de Vespasien, on venoit à ces portes par des voûtes couvertes & cachées. La quantité de gens, qui sortoient par-là, faisoit qu'on les appelloit *vomitoria*, parce que ces

portes

portes sembloient vomir une foule, qu'on n'avoit point apperçue auparavant. Il y avoit aussi quelques dégrés pratiqués, qui pouvoient servir à passer aux siéges, & aussi à l'écoulement des eaux, comme semblent le marquer certaines crenelures, qui ne pouvoient guere servir à autre chose.

Les places des théatres étoient séparées, selon la qualité des gens, par la loi Roscia. Cela se fit pour les Amphithéatres & les cirques, dans des tems postérieurs; car, au commencement, on y assistoit confusément & sans distinction de qualités. Depuis, les places des Sénateurs furent le *Podium*. Celles des chevaliers Romains étoient les siéges, qu'on trouvoit immédiatement après ceux des Sénateurs, jusqu'à la première précinction. Il y avoit ordinairement quatorze rangs de siéges, destinés pour eux. Quand le nombre étoit trop grand, & que ces places ne pouvoient les contenir, ils montoient aux siéges plus hauts. Les paisans, les pauvres, & tous ceux qui alloient vêtus de couleur brune, étoient aux rangs les plus hauts, & les moins honorables.

Dans certains grands concours, pour des spectacles extraordinaires, les rangs n'étoient pas quelquefois observés. Il y avoit, en différens endroits de l'Amphithéatre, de certains tuyaux, par lesquels on faisoit couler des liqueurs odoriférantes, pour répandre une bonne odeur dans l'assemblée. Ces liqueurs étoient ordinairement de saffran, infusé dans le vin. On tendoit des voiles sur le théatre, pour garantir les spectateurs des ardeurs du soleil. Ces tentes étoient le plus souvent de toile; & comme le luxe se mêloit dans tout anciennement, comme aujourd'hui, plusieurs Auteurs font mention de tentes d'Amphithéatre de soie, & d'autres de pourpre, brochée d'or. Quand les voiles n'étoient pas tendus, les particuliers se garantissoient par des bonnets de Thessalie, par des petases, ou des *pilei*, ou des parasols, si l'on doit expliquer l'*umbella* des Anciens, par le mot *parasol*, en l'entendant du parasol d'aujourd'hui, & si l'*umbella* ne se portoit pas sur la tête.

IV. La difficulté qu'il y avoit à trouver des gens assez habiles, pour diriger des bâtimens, tels que les Amphithéatres, & les dépenses immenses, qu'il falloit faire pour les conduire à leur perfection, furent cause qu'on n'en construisit qu'un assez petit nombre dans toute l'Italie. On ne trouve les restes que de cinq Amphithéatres, de celui de Rome, vulgairement appellé le Colisée, de celui de Vérone, de celui de Capoue, de celui de Pozzuolo, & de celui d'Arezzo.

La France conserve aussi le reste de quelques Amphithéatres. Ceux d'Arles & de Nîmes ont déja été gravés plusieurs fois; & M. le marquis Maffei, qui en a redonné les desseins, y a joint celui de l'Amphithéatre de Fréjus. On voit encore à Lyon quelques restes de l'Amphithéatre, dans lequel on avoit exposé aux bêtes

féroces les Saints Martyrs, qui souffrirent sous Marc-Auréle. Mais, ces restes sont trop peu considérables, pour nous donner une idée de l'état, où cet édifice se trouvoit, lorsqu'il étoit entier. L'Amphithéatre de Bordeaux est peut-être le moins connu de ceux, dont nous voyons encore des vestiges, dans l'étendue du royaume; du moins c'est celui, dont nos Écrivains ont le moins parlé. Dans le douzième tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, on en trouvera une belle description, qu'il seroit trop long de rapporter ici. *Voyez* d'ailleurs Théatres, Spectacles, Jeux, Combats, Gladiateurs, &c.

AMPHITHÉE, *Amphithea*, Ἀμφιθέη, (*a*) femme d'Autolicus, & grand-mere d'Ulysse. Lorsque celui-ci, au sortir de l'enfance, alla voir son grand-pere, pour recevoir de lui les présens, qu'il lui avoit promis, toute la famille l'accueillit avec beaucoup de tendresse. Amphithée, en particulier, l'embrassant étroitement, ne pouvoit se lasser de le baiser.

AMPHITHÉUS, *Amphitheus*, Ἀμφιθέος, (*b*) Thébain dont parle Plutarque, & qui vécut du tems d'Agésilaüs, roi de Sparte. Xénophon rapporte que Tithraustes s'appercevant qu'Agésilaüs, plein de mépris pour le roi de Perse, ne pensoit pas à quitter l'Asie; mais au contraire qu'il espéroit de prendre le Prince, ne sçavoit quel reméde apporter à cette extrêmité; & qu'après y avoir bien pensé, il s'avisa d'envoyer en Gréce Timocrate le Rhodien, avec cinquante talens, pour les distribuer aux gouverneurs des Villes.

Amphithéus fut du nombre de ceux-là. Gagné donc par l'argent des Perses, il se déclara contre les Lacédémoniens, ainsi que plusieurs autres. Xénophon, il est vrai, ne nomme pas Amphithéus. Mais, outre Plutarque, Pausanias le marque, en changeant un peu son nom; car, il l'appelle Amphithémis.

AMPHITHOÉ, *Amphithoë*, Ἀμφιθόη, l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

AMPHITRITE, *Amphitrite*, Ἀμφιτρίτη, (*c*) l'une des Néréïdes; c'est-à-dire qu'elle étoit fille de Doris & de l'Océan, ou plutôt de Nérée, d'où vient le nom de Néréïdes. On dit que Neptune étant devenu amoureux de cette Nymphe, & ne pouvant la porter à l'épouser, lui envoya un Dauphin, qui joua si bien son personnage, qu'il l'obligea enfin de consentir à devenir épouse de ce dieu de la mer. On ajoûte que Neptune, pour récompenser le Dauphin, le plaça parmi les astres.

Quelques Auteurs croient que cette Amphitrite n'est qu'un per-

(*a*) Homer. Odyss. L. XIX. v. 416.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 448. Paus. pag. 176. Trad. des Homm. Illust. par M. Daci. Tom. VI. p. 249.

(*c*) Paus. pag. 87. Ovid. Metam. L. I, c. I. Lucian. Tom. I. pag. 202. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 201. Tom. IV. pag. 312. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 6. *& suiv.*

ſonnage poëtique, dont le nom ſignifie environner. Ainſi on ne doit pas s'étonner, ſi on l'a donnée pour femme à Neptune, ou à la mer qui environne la terre. Cependant, rien ne nous empêche de la regarder comme Reine de quelques Iſles, & la fable du Dauphin, comme l'intrigue de quelque confident habile, ou de quelque ambaſſadeur, qui régla tous les articles du mariage de ſon maître, & qui s'attira par-là beaucoup de conſidération auprès de lui.

Amphitrite étoit peut-être fille de l'Océan, qui fut un prince du ſang des Titans, oncle de Neptune. Comme il étoit allé s'établir ſur les côtes d'Afrique, il ne paroîtra rien d'extraordinaire dans cette alliance, ni dans la généalogie d'Amphitrite.

On avoit placé à Corinthe, dans le parvis d'un temple, la ſtatue d'Amphitrite, & dans l'intérieur de ce même temple, un char ſur lequel elle étoit repréſentée de bout. La baſe qui ſoûtenoit ce char, étoit ornée de quatre bas reliefs. Sur le premier, l'ouvrier avoit repréſenté la mer & la jeune Vénus, qui s'élevoit au-deſſus des flots, accompagnée d'une troupe de Néréïdes. Sur le ſecond bas relief, on voyoit les enfans de Tyndare, qui tenoient là leur rang comme des divinités favorables aux vaiſſeaux & aux gens de mer. Le troiſième étoit une image de la mer, quand elle eſt calme; un monſtre marin, moitié cheval, moitié baleine, fendoit ſuperbement les flots. Enfin, le quatrième repréſentoit Ino & Bellérophon avec le cheval Pégaſe.

Il y eut une autre nymphe du nom d'Amphitrite. C'étoit auſſi une des Néréïdes, & parconſéquent une ſœur de la précédente. Leurs noms différoient en quantité de quelques ſyllabes. *Voyez* Néréïdes.

Lucien fait parler Amphitrite dans un de ſes dialogues des morts. C'eſt avec Neptune qu'elle s'entretient.

AMPHITROPE, *Amphitrope*, Ἀμφιτρόπη, (*a*) nom d'un bourg de l'Attique, dans la tribu Antiochide. Il donna la naiſſance à Diophante, qui fit condamner Ariſtide pour malverſation.

AMPHITRYON, *Amphitryon*, Ἀμφιτρύων, (*b*) fils d'Alcée & d'Hippomone, ou de Salomé, ſelon d'autres, naquit à Argos. Mais, il faiſoit ordinairement ſa demeure à Tirynthe, petite ville de l'Argolide. Il eut une ſœur nommée Anaxo. Antimaque & ſes freres ayant été tués dans une guerre contre les Télébes, Électryon, leur pere, fils de Perſée, & roi de Mydéum, prit les armes pour venger leur mort, & engagea ſon neveu Amphitryon, par la promeſſe de lui donner ſa fille Alcmène en mariage, de join-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 335.

(*b*) Pauſ. pag. 75, 478, 557, 558. Virg. Æneid. L. VIII. v. 103, 214. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 51, 52. Tom. VII. p. 4, 5. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 339, 347. Tom. VII. pag. 93, 109.

dre ſes troupes aux ſiennes. Amphitryon ayant bleſſé mortellement Électryon par un accident imprévu, ce Prince pardonnant ſa mort à Amphitryon, le chargea de continuer la guerre contre les Télébes, & ordonna à Alcmène de l'épouſer après qu'il auroit vengé la mort de ſes freres.

Cependant ce meurtre, quoiqu'involontaire, obligeant Amphitryon de s'exiler de ſon païs pour un an, & de ne revenir qu'après avoir été purifié par les cérémonies de l'expiation [car telle étoit la juriſprudence des tems héroïques], il paſſa dans la Béotie avec ſa couſine Alcmène ; & ſon oncle Sthénélus, roi de Mycènes, profita de cette abſence, pour s'emparer des États de Tirynthe & de Mydéum, qu'il prétendit devoir être confiſqués à ſon profit. Amphitryon & Hercule ne purent les retirer de ſes mains. Il les laiſſa à ſon fils Euryſthée. Après la mort de celui-ci, ils paſſérent à Atrée & à Agamemnon, ſans que les deſcendans d'Hercule puſſent y rentrer, malgré tous leurs efforts, juſqu'à l'année 80 après la priſe de Troye, dans laquelle ils vinrent dans le Péloponnèſe, & en firent la conquête.

Les Thébains, du tems de Pauſanias, diſoient que le tombeau d'Amphitryon étoit chez eux. C'eſt ſans doute parce qu'il ſe retira dans leur Ville, quand il fut contraint de quitter ſon païs. Le ſéjour qu'il y fit, donna lieu aux poëtes Grecs de l'appeller l'hôte des Thébains. *Voyez* Alcmène.

AMPHITRYON, *Amphitryon*, Ἀμφιτρύων, (*a*) titre d'une piéce du poëte Phinton, qui eſt citée par Athénée, & qui pourroit bien avoir été l'original, d'après lequel Plaute a compoſé le ſien. L'Amphitryon a tous les caractères, aſſignés à l'Hilarodie, qu'on peut conſulter. Arnobe nous apprend qu'à Rome, lorſqu'on pouvoit ſoupçonner que Jupiter étoit en colère, pour le remettre en belle humeur, on faiſoit joüer l'Amphitryon de Plaute.

AMPHITUS, *Amphitus*, l'un des cochers de Caſtor & de Pollux.

AMPHIUS, *Amphius*, (*b*) Ἄμφιος, frere d'Adraſte. Ils étoient tous deux fils du Percoſien Mérops. Ces deux capitaines, qu'on met au nombre de ceux qui ſe trouvérent au ſiége de Troye, commandoient les peuples, qui tenoient Adraſtée, la cité d'Apéſus, Pityée & la haute montagne de Térée. Comme leur pere étoit le plus éclairé des devins, il ne vouloit pas que ſes enfans allaſſent à une guerre, qui devoit leur être funeſte. Mais, ils n'obéïrent point à leur pere ; car leur deſtin inévitable les précipitoit à la mort.

AMPHIUS, *Amphius*, (*c*) Ἄμφιος, capitaine, fils de Sélage, qui habitoit dans la ville de Paiſe, où il poſſédoit de grands biens. Mais, les deſtins le firent aller à

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 398. Tom. XXI. pag. 153.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 337. *& ſeq.*

(*c*) Home. Iliad. L. V. v. 612. *& ſeq.*

Troye, à la tête des troupes qu'il menoit à Priam. En effet, un trait mortel, lancé par Ajax, fils de Télamon, ayant donné dans le baudrier d'Amphius, le perça, & pénétrant jusques dans le bas-ventre, il y demeura plongé. Le malheureux Amphius tomba, & fit rententir du bruit de sa chûte tous les environs.

Ajax en même-tems accourut pour le dépouiller. Les Troyens firent pleuvoir, sur lui, une grêle de traits; en un moment son bouclier en fut tout hérissé. Mais, sans s'étonner, il se jetta sur le corps d'Amphius, lui mit les pieds sur l'estomac, retira son javelot, & s'en alla; car, il ne pouvoit avoir la gloire de le dépouiller & d'enlever ses belles armes. Il étoit en butte à tous les dards, & il voyoit les bandes Troyennes serrées & couvertes de leurs boucliers, s'avancer fièrement la pique baissée pour la défense du corps d'Amphius. Sa prudence l'emporta alors sur sa fierté & sur son courage. Il céda à ce torrent, & retourna vers ses troupes.

AMPHORES, *Amphoræ*, (a) sorte de vaisseaux, où les Anciens gardoient le vin. On les appelloit aussi Dolies, Séries. C'étoient le plus ordinairement de grands vaisseaux de terre, dont la plûpart étoient pointus par le bout, pour être enfoncés dans la terre ou dans le sable.

Le mot *Amphore* vient du Grec ἀμφίφορευς, & par syncope ἀμφορευς, c'est-à-dire, à deux anses. On donna donc le nom d'Amphores aux cruches, parce qu'elles avoient deux anses, comme deux oreilles; & en ce sens-là l'on peut les appeller Diotes, noms que portoient certains vases. Il y a apparence que c'est la même chose, puisque Horace, qui, dans un endroit appelle le vaisseau, où l'on tenoit le vin, Diote, l'appelle ailleurs Amphore. Toutes les Amphores n'étoient pas pointues par le bas.

Les Grammairiens prétendent que l'Amphore étoit de terre cuite. On en voit cependant de bronze sur les monumens; ce qui fait dire à Béger que les Grammairiens ne s'accordent pas avec Homère, qui, en deux endroits, parle d'une Amphore d'or, ou d'une cruche d'or, & en un autre endroit, d'une cruche de pierre. Mais, mettre l'espèce pour le genre, est une chose si ordinaire aux Grammairiens, qu'il ne faut pas s'étonner, s'ils disent quelquefois que les cruches ou les Amphores étoient de terre cuite, parce qu'effectivement la plûpart étoient de cette matière.

L'Amphore, dans l'Écriture Sainte, se prend souvent, dans un sens appellatif, pour une cruche, un vase à mettre du vin ou de l'eau. Par exemple: » Vous rencontrerez un homme qui portera » un vase, plein d'eau. « *Amphoram aquæ portans*. D'autrefois, il

(a) Dan. c. 14. v. 2. Luc. c. 22. v. 10. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 140. & *suiv*. Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 321.

se prend pour une certaine mesure. Par exemple. » On donnoit par » jour au dieu Bélus six Ampho- » res de vin. « *Vini Amphoræ sex.* L'Amphore n'est pas une mesure Hébraïque ; & l'endroit où se trouve ce terme, ne se lit pas dans l'original Hébreu.

L'Amphore Romaine contenoit deux urnes, ou quarante-huit setiers Romains, ou quatre-vingts livres, à douze onces chaque. Mais, l'Amphore Attique ou Athénienne contenoit trois urnes, ou cent vingt livres, à douze onces chaque, qui n'en font que quatre-vingt-dix, à seize onces la livre.

Amphore se disoit aussi d'une mesure de choses séches, laquelle contenoit trois boisseaux. On en conservoit le modele au Capitole, pour empêcher le faux mesurage. Elle étoit d'un pied cubique.

AMPHORITES, *Amphorites*, sorte de combat Poëtique, qui se faisoit dans l'isle d'Égine. On y accordoit un bœuf pour récompense au Poëte, qui avoit le mieux célébré Bacchus en vers dithyrambiques.

AMPHOTÉRUS, *Amphoterus*, Ἀμφοτέρος, (a) lieutenant d'Alexandre le Grand, avoit un frere, appellé Cratérus. Le Roi avoit beaucoup de confiance en lui. Dans une occasion, où il s'agissoit de faire parvenir à Parménion des ordres secrets, il choisit Amphotérus, qui, ayant pris un habit à la Phrygienne, & quelques Pergiens pour guides, qui sçavoient fort bien les chemins, alla trouver secrétement Parménion.

Amphotérus & Égéloque, autre lieutenant d'Alexandre, avec une flotte de cent soixante voiles, mirent au pouvoir de ce Prince toutes les isles, qui étoient entre l'Achaïe & l'Asie. Ils enlevérent aussi Ténédos, où ils avoient été appellés par les habitans. Leur dessein étoit encore d'emporter Chio ; mais, Pharnabaze, lieutenant de Darius, s'étant saisi des chefs de la faction, qui favorisoit les Macédoniens, confia la garde de cette Isle, avec une garnison, à Apollonides & à Athénagoras, qui tenoient son parti. Néanmoins, les lieutenans d'Alexandre ne laissérent pas de continuer le siége, se fiant plus sur l'affection des habitans, que sur leurs propres forces ; en quoi ils ne furent pas trompés ; parce que la division s'étant mise entre Apollonides & les capitaines de la garnison, ce désordre leur donna le moyen d'emporter la Ville. Car, ceux qui étoient d'intelligence avec les Macédoniens, ayant enfoncé les portes, firent entrer Amphotérus & Égéloque avec leurs troupes ; & se joignant à eux, ils taillérent en piéces la garnison, se saisirent de Pharnabaze, d'Apollonides & d'Athénagoras, & les mirent entre le mains d'Amphotérus & d'Égéloque. Ils leur livrérent aussi douze galéres, à trois rangs, fournies de leurs matelots & de leurs

(a) Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Freinf. supplem. in Q. Curt. L. II. c. 11.

ſoldats, & trente navires avec quelques vaiſſeaux de corſaires, & trois mille Grecs, qui étoient à la ſolde des Perſes.

Depuis, Amphotérus fut envoyé avec une flotte, pour délivrer l'iſle de Créte, où il y avoit pluſieurs places aſſiégées. Il avoit ordre, avant toutes choſes, de nettoyer la mer des corſaires, qui écumoient les côtes, pendant qu'ils voyoient Alexandre & Darius engagés à la guerre.

AMPHOTÉRUS, *Amphoterus*, Ἀμφοτέρος, (*a*) prince Troyen, qui fut tué par Patrocle durant le ſiége de Troye.

AMPHOTÉRUS, *Amphoterus*, Ἀμφοτέρος, fils d'Alcméon, & de Callirhoë. Il avoit un frere, nommé Acarnan. *Voyez* Acarnan.

AMPHOTIDES, *Amphotides*, Ἀμφώτιδες, (*b*) eſpèce d'armes défenſives, qui étoient en uſage dans le Pugilat. Ces armes ſe réduiſoient à certaines calottes à oreilles, qui, en couvrant ces parties les plus expoſées, amortiſſoient en quelque ſorte la violence des coups. Elles étoient d'airain, ſuivant l'Auteur du grand Étymologique. Elles avoient donné lieu à ce conſeil de Xénocrate, rapporté par Plutarque, qu'il falloit attacher des Amphotides aux jeunes gens, préférablement aux Athlétes, puiſqu'elles ne ſervoient à ceux-ci que pour garantir de quelques coups de poing leurs oreilles; au lieu que les autres avoient beſoin d'un pareil ſecours, pour fermer l'entrée aux diſcours licentieux, capables de corrompre les mœurs.

Les Amphotides ont fait naître à Clément d'Alexandrie une idée à peu près ſemblable, lorſqu'il dit, en parlant de l'éducation des jeunes gens, qu'un excellent gouverneur doit prendre, pour ſes éléves, les mêmes précautions, que l'on prend pour les Athlétes; que comme par le moyen de certaines calottes, on met les oreilles de ceux-ci à couvert des bleſſures, de même les leçons de tempérance, dont il a ſoin de remplir ſes diſciples, doivent leur ſervir de préſervatifs contre les dangereuſes impreſſions des diſcours deshonnêtes.

AMPHRYSE, *ou* AMPHRYSSE, *Amphryſſus*, Ἄμφρυσσος, (*c*) rivière de Theſſalie, dans la Phthiotide, qui avoit ſa ſource dans le mont Othrys, & qui alloit ſe rendre dans la mer Égée, en de-ça du mont Pélion. On trouvoit ſur ſes rives la ville de Phéres & celle d'Alos, qui fut fondée par Athamas, dans le territoire de Crocium.

Les Poëtes ont feint qu'Apollon avoit gardé auprès de cette rivière les troupeaux du roi Adméte, & qu'il y avoit écorché tout vif le ſatyre Marſyas. Ce fut là qu'il aima Évadné, Lycoris, & Hyacinthe, qu'il tua, ſans le vouloir, en jouant au palet.

C'eſt du nom de cette rivière

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 415.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 272, 273.

(*c*) Strab. pag. 433. Virg. Georg. L. III. v. 2. Cart. de la Gréc. par M. d'Anvill.

que la Sibylle de Cumes fut appellée *Amphryſia vates*, parce qu'elle prétendoit être inſpirée par Apollon.

AMPHRYSUS, *Amphryſus*, Ἀμφρύσος (*a*) nom que Hygin donne au lion de Némée. Quelques Critiques croient que ce nom eſt corrompu ; mais, outre que leur conjecture ne ſe trouve point appuyée de l'autorité des Anciens, nous avons un texte de Germanicus, où la caverne, qui ſervoit de retraite au lion en queſtion, eſt appellée Amphryſus. Cet Auteur, ſuivant toutes les apparences, avoit écrit Amphryſſus. Et dès lors il ſeroit aſſez inutile de faire quelque changement dans le paſſage d'Hygin.

AMPIA [la Loi], *Lex Ampia.* (*b*) Cette loi eſt auſſi appellée la loi Labiena, parce que ce furent T. Ampius & T. Labienus, qui la portérent, étant Tribuns du peuple, ſous le conſulat de Q. Cæcilius Mét llus Céler & de L. Afranius. Par cette loi, Cn. Pompée, comme vainqueur de l'Aſie, eut droit de porter une couronne d'or aux jeux du Cirque, & d'y paroître dans l'équipage de triomphateur. La même Loi lui permit de paroître aux ſpectacles du théatre avec la robe Prétexte & une couronne d'or.

AMPIUS [T.], *T. Ampius*, (*c*) fut contemporain de Jules Céſar. Il s'étoit propoſé d'enlever les tréſors du temple de Diane à Ephèſe. Pour cet effet, il avoit mandé tous les Sénateurs de la Province, afin qu'ils fuſſent préſens à cette action ſacrilége. Mais, Céſar, étant arrivé en Aſie dans ce tems-là, Ampius n'oſa pas exécuter ſon projet. Ce fut pour la ſeconde fois que Céſar empêcha qu'on ne pillât les tréſors de ce temple fameux. Il y en a qui liſent Appius pour Ampius.

AMPIUS [T. AMPIUS FLAVIANUS], *T. Ampius Flavianus*, (*d*) homme conſulaire, étoit lent de ſon caractère ; mais, il le devint encore plus avec l'âge. Durant la guerre civile entre Veſpaſien & Vitellius, il commandoit en chef les légions de la Pannonie, & ſuivit le parti du premier, quoiqu'il fût allié du ſecond. Mais, il paroiſſoit ſe ſouvenir trop de cette alliance. C'eſt pourquoi il étoit fort ſuſpect aux ſoldats, qui croyoient qu'il n'étoit revenu dans ſon département, que pour les empêcher de ſe tourner du côté de Veſpaſien. Car, s'étant ſauvé en Italie au commencement, pour éviter les périls d'une révolution, il avoit été ramené dans la Pannonie, par le deſir de reprendre le nom & l'autorité de lieutenant, à l'entrée d'une guerre civile ; & cela, à la ſollicitation de Cornélius Fuſcus, qui enviſageoit en lui, non ſon habileté, dont il ne faiſoit pas grand cas, mais la qualité de conſulaire, qui pouvoit donner quelque relief &

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 154.

(*b*) Roſin. de Antiq. Rom. pag. 937.

(*c*) Cæſ. de Bell. Civ. L. III. p. 678.

(*d*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 4, 10. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 171, 172, 178, 185.

quelque faveur à un parti naissant.

Cependant, le mécontentement des soldats augmentoit de jour en jour. Enfin, ils en vinrent jusqu'à soupçonner T. Ampius de trahison; & sans aucune preuve de la haine qu'ils lui portoient depuis longtems, ils demandoient sa mort, lui reprochant qu'il étoit parent de Vitellius; qu'il avoit trahi Othon, & détourné, à son profit, la gratification, que ce Prince leur avoit destinée. Ils ne vouloient point se laisser fléchir à ses prieres, quoique prosterné à leurs pieds, il leur tendît des mains suppliantes, déchirât ses habits, se frappât la poitrine, & poussât mille sanglots & mille gémissemens. Dans la colère qui les transportoit, ils prenoient toutes ces marques de repentir, de crainte & d'humilité, pour des preuves certaines de son crime. Aponianus, autre général de Vespasien, ayant pris la parole pour le défendre, ils lui fermérent la bouche par leurs cris impétueux, & ne donnérent pas plus d'attention aux autres Chefs, qui voulurent parler en sa faveur. Cela se passoit vers l'an de Rome 821, & de J. C. 70.

AMPLIAS, *Amplias*, (*a*) Ἀμπλίας, nom d'une personne, dont parle S. Paul, dans son épître aux Romains. Il paroît que cet Apôtre lui étoit fort attaché. On ne sçait pas certainement, qui étoit Amplias, ni ce qu'il faisoit. Les Grecs prétendent qu'il fut ordonné évêque d'Odyssople, en Mésie, par S. André. Ils lui attribuent la qualité d'Apôtre, ou du moins de Disciple, du nombre des soixante-douze, & l'honneur du martyre. Ils font sa fête le 31 Octobre.

AMPLIATION, *Ampliatio*, (*b*) terme, qui, dans la jurisprudence Romaine, signifioit ce que, dans la nôtre, nous appellons un plus ample informé. Les Juges donnoient leur voix pour l'Ampliation, chacun par le moyen d'une tablette, sur laquelle étoient ces deux lettres *N. L.*, qui signifioient *non liquet*; c'est-à-dire, cela n'est pas clair. L'Ampliation différoit de la compérendination, en ce que celle-ci étoit toujours pour le surlendemain, ou au plûtard, à trois jours de la signification; au lieu que l'Ampliation étoit pour un jour que le Préteur désignoit à son gré.

AMPLIFICATION, *Amplificatio*, (*c*) terme de Rhêtorique. L'Amplification consiste à développer les choses, & à leur donner une juste étendue, pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible.

L'Amplification trouve sa place dans toutes les parties du discours. Elle sert à la preuve, à l'exposition du fait, à concilier la faveur de ceux qui nous écoutent, & à exciter leurs passions. Par elle,

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 8.
(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 138.
(*c*) Virg. Georg. L. I. v. 466. *& seq.* Æneid. L. XII. v. 951, 952. Maccab. L. I. c. 1. v. 3. Cicer. pro Milon. & pro Rosc. Amerin. Roll. Traité des Etud. Tom. I. pag. 414. *& suiv.*

l'Orateur aggrave un crime, exagére une louange, étend une narration par le développement de ses circonstaces, présente une pensée sous diverses faces, & produit des émotions relatives à son sujet. Tel est ce vers, où Virgile, au lieu de dire simplement: *Turnus meurt*, amplifie ainsi son récit:

Ast illi solvuntur frigore membra,

Vitaque cum gemitu fugit indignata
sub umbras.

Cicéron définit l'Amplification, une argumentation véhémente, une affirmation énergique, qui persuade en remuant les passions. Quintilien & les autres Maîtres de l'éloquence font, de l'Amplification, l'ame du discours. Longin en parle comme d'un des principaux moyens, qui contribuent au sublime; mais, il blâme ceux qui la définissent un discours qui grossit les objets; parce que ce caractère convient au sublime & au pathétique, dont il distingue l'Amplification, en ce que le sublime consiste uniquement dans l'élévation des sentimens & des mots, & l'Amplification dans la multitude des uns & des autres.

Le sublime peut se trouver dans une pensée unique, & l'Amplification dépend du grand nombre. Ainsi ce mot de l'Écriture, en parlant d'Alexandre: *Siluit terra in conspectu ejus*, est un trait sublime. Pourroit-on dire que c'est une Amplification?

On met aussi cette différence entre l'Amplification & la preuve, que l'une a pour objet d'éclairer un point obscur ou controversé; & l'autre de donner de la grandeur & de l'élévation aux objets. Mais, rien n'empêche qu'un tissu de raisonnemens ne soit en même-tems preuve & Amplification.

On distingue, en général, deux sortes d'Amplifications; l'une roule sur les choses; l'autre a, pour objet, les mots & les expressions.

I. La première peut s'exécuter de différentes manières. 1.° Par l'amas des définitions, comme lorsque Cicéron définit l'Histoire. *Testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, conscia vetustatis.*

2.° Par la multiplicité des adjoints, ou circonstances. Virgile en donne un exemple dans cette lamentation sur la mort de César, où il décrit tous les prodiges, qui la précédérent, ou la suivirent:

Ille [Sol] etiam extincto miseratus
Cæsare Romam;

Cum caput obscurâ nitidum ferru-
gine texit,

Impiaque æternam timuerunt sæ-
cula noctem.

Tempore quanquam illo tellus quo-
que, & æquora Ponti,

Obscœnique canes, importunæ-
que volucres

Signa dabant. Quoties Cyclopum
effervere in agros

Vidimus undantem ruptis fornaci-
bus Ætnam,

Flammarumque globos, liquefacta-
que volvere saxa!

Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit ; insolitis tremuerunt motibus alpes.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens, & simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ,
Infandum ! sistunt amnes, terræque dehiscunt ;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.
Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit ; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit ; & altè
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsere cometæ.

C'est-à-dire, selon la traduction de M. l'abbé Desfontaines: » Après » la mort de César, le soleil fut » touché du sort de Rome, & » sembla présager nos malheurs. » Son front se couvrit de téne- » bres, & les mortels coupables » craignirent de se voir plongés » dans une éternelle nuit. La ter- » re, la mer, les chiens même, » par d'affreux hurlemens, & les » oiseaux, par des cris funébres, » annoncérent nos désastres. Com- » bien de fois vîmes-nous, dans » le païs des Cyclopes, le mont » Etna, brisant ses ardentes four- » naises, vomir des torrens de » flammes, & des roches calci- » nées ! Le Germain entendit un » bruit guerrier dans les airs ; les » alpes éprouvérent des tremble- » mens de terre, qui leur étoient » inconnus ; les forêts retentirent » de voix effrayantes ; les spectres » apparurent durant la nuit ; les » bêtes parlérent ; le cours des » fleuves fut suspendu, & la ter- » re s'entrouvrit. Dans les tem- » ples on vit suer & pleurer les » statues de bronze & d'ivoire : » Le Pô, ce roi des fleuves, se » déborda, déracina les arbres, » ravagea les campagnes, & en- » traîna les étables & les trou- » peaux. Les entrailles des vic- » times n'offroient, aux regards » des Aruspices, que des signes » funestes du courroux des dieux. » On vit couler des sources de » sang. Les loups, durant la nuit, » épouvantérent les Villes par des » hurlemens affreux. Jamais la » foudre ne tomba si souvent » dans un tems férein ; jamais les » redoutables cométes n'effrayé- » rent plus les mortels. «

3.° On amplifie encore une chose par le détail des causes & des effets. 4.o Par l'énumération des conséquences. 5.o Par les comparaisons, les similitudes & les

exemples. 6.o Par des contrastes, ou des oppositions, & par les inductions qu'on en tire. Toutes ces belles descriptions des orages, des tempêtes, des combats singuliers, de la peste, de la famine, si fréquentes dans les Poëtes, ne sont qu'une Amplification d'une pensée ou d'une action simple, mais développée.

II. L'Amplification, par les mots, se fait principalement en six manières. 1.o Par des métaphores. 2.o Par des synonymes. 3.o Par des hyperboles. 4.o Par des périphrases. 5.o Par des répétitions, auxquelles on peut ajoûter la gradation. 6.o Par des termes nobles & magnifiques. Il faut remarquer enfin qu'on amplifie une pensée générale en la particularisant, en la développant; & une pensée particulière & restrainte, en remontant de conséquence en conséquence, jusqu'à son principe.

C'est Cicéron qui a surtout réussi dans l'Amplification. Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple, tiré de son plaidoyer pour Milon. A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoûte une réflexion tirée de la circonstance du tems; & il demande, s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain, où se devoient donner les charges, Milon, qui songeoit à demander le consulat, eût été assez imprudent, pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. Cette réflexion est fort sensée; mais, si l'Orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment, dans une telle conjoncture, on est circonspect & attentif, jusqu'au scrupule, à ménager les bonnes graces & les suffrages des Citoyens. » Je sçai, dit Cicéron, » jusqu'où va la timidité de ceux » qui briguent les charges, & » combien la demande du consulat entraîne avec elle de soins » & d'inquiétudes. Nous craignons, non seulement ce qu'on » peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret & dans le » fond du cœur. Le moindre » bruit, la fable la plus vaine & » la moins fondée nous allarme » & nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les yeux, » les regards, les paroles de tout » le monde; car, rien n'est si » délicat, si fragile, si incertain, » ni si variable, que la volonté » des Citoyens à l'égard de quiconque prétend aux charges publiques. Non seulement ils s'irritent & s'offensent de la faute » la plus légere; ils conçoivent » même souvent de capricieux » & d'injustes dégoûts pour les » plus belles actions. «

Est-il possible de mieux peindre, d'un côté, la bizarre légereté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ces suffrages? Il conclut ce raisonnement d'une manière encore plus vive, en de-

mandant, s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si long-tems de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple, les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime.

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlévent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui, s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop long-tems sur les choses mêmes, qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer. L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'Orateur par ses applaudissemens. En effet, il est difficile de rien trouver de plus lumineux, ni de plus brillant. Cependant, Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis, par l'âge, une espèce de maturité, reconnut dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

AMPLUSTRIES, *Amplustria*, sorte d'ornemens à l'usage des vaisseaux

AMPOULE, *Ampulla*, espèce de vases qui furent en usage chez les Romains, & surtout dans les bains. Ils étoient remplis de l'huile, dont on se frottoit au sortir de l'eau. Les Chrétiens se sont aussi servis d'Ampoules. Ils donnoient ce nom aux vases qui contenoient l'huile, dont on oignoit les Catéchumènes & les malades, aussi-bien que le chrême & le vin du sacrifice.

C'est encore aujourd'hui le nom d'une phiole célebre, qu'on conserve dans l'église de S. Remi de Rheims, & qu'on prétend avoir été apportée du Ciel, pleine de baume, pour le Baptême de Clovis. Ce fait est attesté par plusieurs fameux Auteurs. D'habiles Gens l'ont combattu; d'autres, non moins habiles, l'ont défendu. Il faut voir la dissertation de M. l'abbé de Vertot sur cette matière. Elle est insérée au second volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

AMPYCIDE, *Ampycides*, (*a*) nom que les Poëtes donnent à Mopsus, parce qu'il étoit fils d'Ampyx.

AMPYX, *Ampyx*, Ἄμπυξ, (*b*) fils de Pélias, fut pere de Mopsus.

(*a*) Ovid. Metam. L. XII, c. 11, 12. | (*b*) Pauf. pag. 310, 431.

AMRAM, *Amram*, Α᾽μϐρὰμ, (*a*) fut l'aîné des enfans de Caath, de la tribu de Lévi. Il épousa Jochabed, fille de son oncle paternel, dont il eut Aaron, Marie, & Moïse. Le tems que vécut Amram fut de 137 ans. Il mourut en Égypte. Mais, on ne sçait pas au juste dans quel tems. Il y en a qui placent sa mort, vers l'an 1529 avant l'Ére Chrétienne.

AMRAM, *Amram*, Α᾽μρὰμ, (*b*) étoit fils de Bani, de la race Sacerdotale. Au retour de la captivité de Babylone, il se trouva du nombre de ceux, qui avoient pris des femmes étrangéres, & qui consentirent à s'en séparer, après avoir offert un bélier pour leur péché.

AMRAPHEL, *Amraphel*, (*c*) Α᾽μαρφὰλ, étoit roi de Sennaar, dans le tems qu'Arioch étoit roi d'Ellazar, Chodorlahomor, roi des Élamites, & Thadal, roi des Nations. Ils firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, contre Bersa, roi de Gomorrhe, contre Sennaab, roi d'Adama, contre Séméber, roi de Séboïm, & contre le roi de Bala, qui fut depuis appellée Ségor. Tous ces cinq Rois s'assemblérent dans la vallée de Siddim. Ils avoient été assujetris à Chodorlahomor pendant 12 ans, & la 13e année ils se révoltérent. Ainsi, l'an 14e Chodorlahomor vint avec les Rois, qui s'étoient joints à lui. Amraphel étoit du nombre. Ils battirent les cinq rois de la Pentapole, pillérent leurs Villes, & enlevérent quantité de captifs, entre lesquels se trouva Loth, neveu d'Abraham.

Mais, Abraham les poursuivit, reprit Loth, & recouvra tout le butin. C'étoit l'an du monde 2092, & avant l'Ére Chrétienne 1908.

AMRI, *Amri*, Α᾽μϐρὶ, (*d*) général d'Éla, roi d'Israël. Dans le tems que l'armée de ce Prince, commandée par Amri, assiégeoit Gébbethon, ville des Philistins, on apprit que Zambri s'étant révolté, avoit tué le Roi. Aussi-tôt tout Israël, en ce même jour, proclama roi Amri dans le camp.

Amri, quittant donc Gébbethon, marcha avec tout Israël, & vint assiéger Thersa. Zambri voyant que la Ville étoit prise, entra dans le palais, se brûla avec la maison Royale, & mourut ainsi. Alors, le peuple d'Israël se divisa en deux parties. La moitié du peuple suivoit Thebni, fils de Gineth, pour l'établir Roi, & l'autre moitié suivoit Amri. Mais, le peuple, qui étoit avec Amri, eut l'avantage sur le peuple, qui étoit avec Thebni; & celui-ci étant mort, Amri regna seul. La 31e année d'Asa, roi de Juda, Amri regna sur Israël. Son regne dura 12 ans, dont il en regna 6 à Thersa. Il acheta la montagne de Samarie de Somer, pour deux talens d'argent; & il y bâtit une ville, qu'il appella Samarie, du nom de Somer, à qui avoit été la montagne.

(*a*) Exod. c. 6. v. 18. *& seq.*
(*b*) Esdr. L. I. c. 10. v. 34.
(*c*) Genes. c. 14. v. 1. *& seq.*
(*d*) Reg. L. III. c. 16. v. 16. *& seq.*

Amri fit le mal devant le Seigneur. Les crimes, qu'il commit, surpassérent encore ceux de tous ses prédécesseurs. Il marcha dans toute la voie de Jéroboam, fils de Nabat, & dans les péchés dans lesquels il avoit fait tomber Israël, pour irriter le Seigneur, le dieu d'Israël, par son idolâtrie. Le reste des actions d'Amri avec les combats qu'il donna, étoit écrit au livre des annales des rois d'Israël. Amri s'endormit avec ses peres, & fut enseveli à Samarie. Achab, son fils, regna en sa place, l'an 914 avant J. C.

AMRI, *Amri*, Ἀμαρία, (*a*) de la tribu d'Issachar, étoit le cinquième des enfans de Béchor. Ses freres étoient au nombre de huit.

AMRI, *Amri*, Ἀμβρὶ, (*b*) aussi de la tribu d'Issachar, étoit fils de Michel. On dit que cet Amri étoit chef de sa Tribu, du tems de David.

AMRI, *Amri*, Ἀμρὶ, (*c*) fils d'Omraï, fut pere d'Ammiud.

AMRI, *Amri*, Ἀμαρὶ, (*d*) pere de Zachur, du tems d'Esdras. Ce Zachur, au retour de la captivité de Babylone, bâtit auprès du grand prêtre Éliasib.

AMSANCTE, *Amsanctus*, (*e*) nom d'une vallée d'Italie, auprès des Hirpiniens, entre l'Apulie & la Campanie, la première à l'orient, la seconde à l'occident, & environ à égale distance des deux mers, appellées *Superum* & *Inferum*; c'est-à-dire, Adriatique & Tyrrhène. C'est pour cela que Virgile dit : » Au » sein de l'Italie, & au pied des » plus hautes montagnes est la » noble vallée d'Amsancte, si » renommée en tous lieux, en» vironnée de ténébreuses forêts, » & traversée par un torrent, » qui, se précipitant à grand bruit » du haut des rochers, va se per» dre dans un gouffre. Là se voit » une profonde caverne, affreux » soupirail du triste séjour de » Pluton, ouverture empestée, » par où se déborde l'Achéron, » & par où la cruelle Furie se » replongeant dans le Tartare, » délivre enfin le ciel & la terre » de son odieuse présence. «

Il y avoit, dans ce même lieu, un temple de Méphitis; c'est-à-dire, de Junon, qui présidoit à l'air corrompu. Ceux de Crémone en avoient également érigé un à cette Déesse. La vallée d'Amsancte, selon M. Baudrand, se nomme aujourd'hui la vallée de Fricento, dans la principauté ultérieure, au royaume de Naples.

AMSI, *Amsi*, Ἀμσὶ, (*f*) fils de Zacharias, étoit pere de Phélia.

AMTHAR, *Amthar*, (*g*) ville de la Terre Sainte, située dans la tribu de Zabulon. On la voyoit vers la frontière de cette Tribu.

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 18.
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 4.
(*d*) Esdr. L. II. c. 3. v. 2.
(*e*) Plin. L. II. c. 94. Virg. Æneid. L. VII. v. 563. *& seq.* Cicer. L. I. de Divinat. c. 79.
(*f*) Esdr. L. II. c. 11. v. 12.
(*g*) Josu. c. 19. v. 13.

AMULA, *Amula*, (a) espèce de vaisseau lustral. Il servoit chez les Romains à porter de l'eau, destinée pour les expiations, ou purifications. C'est le même que l'Aquiminarium.

AMULÉTE, *Amuletum*, (b) image, ou figure, autrement préservatif qu'on portoit au cou. La forme des Amulétes étoit arbitraire. L'on ne finiroit point, si on vouloit rappeller toutes les différences sur les Amulétes, soit dans les figures monstrueuses & informes, qui tenoient du corps humain, & que les Égyptiens se plaisoient à représenter, soit dans la position & les attributs des serpens, connus sous le nom d'Agathodémon, ou bon Démon, dont on peut voir un grand nombre dans les Antiquités, expliquées par D. Bern. de Montfaucon.

M. le comte de Caylus croit que les Amulétes ont toujours eu un double objet. Celui de flatter la superstition des peuples, & celui de servir de sçeau, ou de signe d'aveu, ou de présence, par le moyen de leur empreinte. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable, qu'il est rare d'en rencontrer, dont les sujets soient de relief. Il eût été possible d'employer ces dernières aux mêmes usages; mais, l'empreinte auroit causé plus d'embarras, & l'effet en auroit été beaucoup moins facile à distinguer.

Les Anciens, selon notre Antiquaire, ont commencé à porter au cou ces sortes d'aveux dans ces tems, où l'écriture étoit moins pratiquée. Ces hommes qui étoient presque tous ouvriers, laboureurs, ou soldats, n'imaginoient pas qu'il fût naturel d'embarrasser leurs mains de bagues, qui les auroient empêchés de travailler & de manier les armes, surtout dans des siécles, où la grossiéreté du travail & des métaux, donnoit, à cet ornement, une épaisseur considérable. Au reste M. le comte de Caylus ne donne ces réflexions que comme des conjectures, à l'appui desquelles Pline paroît cependant venir, lorsqu'il déclame contre les anneaux. Il assure que les Égyptiens n'en ont jamais porté; & il ajoûte, dans le même endroit, que les bagues ont précédé l'argent monnoyé. Il est vrai que la fabrique en est moderne, en comparaison des anneaux, que nous voyons cités dans les plus anciens Auteurs. Pline croyoit donc que ce genre de parure n'étoit connu dans le monde, que depuis peu de siécles. Et ce sont les Amulétes, sans doute, qui leur ont donné naissance. Mais, on ressemble, en parlant de ces choses éloignées, à des aveugles, qui touchent plusieurs corps, avant que de trouver celui qu'ils cherchent, & qui, le plus souvent, tournent le dos à leur objet.

Il paroît que les Égyptiens ont employé constamment, pour leurs Amulétes, la forme des Scarabées. Nous en trouvons de toutes les matières, à la réserve des métaux.

(a) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 320.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 71. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Caylus. Tom. II. pag. 36. & *suiv.*

Cependant,

Cependant, l'art de la fonte leur étoit connu. Peut-être que quelque superstition particulière, que nous ignorons, leur défendoit d'employer les métaux à cet usage. Les Scarabées de terre cuite, couverte d'émaux de couleur verte & bleue, étoient préférés par ces peuples; du moins il y en a qui assurent n'en avoir point vu d'autre couleur. Ils en faisoient de toutes les pierres fines, & de tous les marbres. Dans quelque art que ce puisse être, les manœuvres différentes & nécessaires sont une preuve de ses progrès; de sorte que les moyens d'opérer, examinés avec soin, nous font connoître la date des monumens, & la route qui a conduit les talens à divers dégrés de perfection. Les Amulétes de terre indiquent cette progression.

* (*a*) Il y en a qui croient que les Téraphim de Laban, que Rachel emporta, & les pendans d'oreille, que Jacob enfouït sous un chêne, étoient des préservatifs, ou Amulétes.

AMULIUS, *Amulius*, (*b*) Ἀμούλιος, fils de Proca, roi d'Albe. Comme il avoit un frere, nommé Numitor, dès que Proca fut mort, vers l'an 793 avant J. C., il fit deux lots de la succession. Il mit le royaume d'un côté, & de l'autre tout l'or & l'argent, avec le trésor, qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choisi le royaume, Amulius, qui eut tout l'argent comptant, se trouvant le plus fort par ce moyen, dépossédа aisément son frere. Monté sur le trône, par une action qui annonçoit un grand mépris de la justice, il forma le détestable dessein d'exterminer entièrement la maison de Numitor, tant pour se conserver la couronne, que de peur d'être un jour puni de son usurpation.

Après s'être entretenu longtems de cette pensée, il fit d'abord assassiner Égeste, fils de Numitor, qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge de puberté. Il observa l'endroit, où il avoit accoûtumé d'aller à la chasse, & s'y étant caché en embuscade, il le tua; puis il fit courir le bruit, que ce jeune homme avoit été assassiné par des voleurs. Mais, les faux bruits ne purent l'emporter sur la vérité, qu'on vouloit tenir cachée. Car, il y eut plusieurs personnes, qui osérent publier son crime, même au péril de leur vie. Numitor sçavoit tout ce qui s'étoit passé; mais, la raison l'emportant sur la douleur & sur le ressentiment, il fit semblant de l'ignorer, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable d'en tirer vengeance. Amulius, croyant donc que son crime n'étoit point connu, y en ajoûta un autre.

De peur qu'une fille unique, qu'avoit Numitor, n'eût des en-

(*a*) Genes. c. 31. v. 19. c. 35. v. 4.

(*b*) Strab. p. 229. Plut. Tom. I. p. 19. *& seq.* Tit. Liv. L. I. c. 3, 5, 6. Just. L. XLIII. c. 2, 3. Dionys. Halic. L. I. cap. 17, 18, 19. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 9. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 179. Tom. VII. pag. 114. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 229. *& suiv.*

ſans, il la fit prêtreſſe de Veſta, afin qu'elle fût obligée de demeurer vierge, & qu'elle ne pût jamais ſe marier. Les uns appellent cette Princeſſe Ilia; les autres, Rhéa; & il y en a qui la nomment Sylvia. Peu de tems après, il ſe trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des Veſtales, & qu'elle étoit groſſe. Certains prétendent que ce fut Amulius même, qui eut commerce avec elle, plutôt pour lui dreſſer des embûches, que par aucun ſentiment d'amour; que, dans ce deſſein, il déguiſa, du mieux qu'il put, les traits de ſon viſage, qu'elle connoiſſoit; & qu'il ſe revêtit de ſes armes, les plus propres à imprimer de la terreur. Mais, la plûpart des Auteurs diſent que ce fut le dieu même, auquel étoit conſacré le lieu, où Ilia fut violée. Ce lieu étoit le bois ſacré de Mars, où elle étoit allée chercher de l'eau pure, dont elle devoit ſe ſervir dans les ſacrifices.

Cependant, Amulius, ſoit qu'il ſçût bien ce qui s'étoit paſſé, ſoit qu'il s'en doutât ſeulement, s'informa avec ſoin, pourquoi elle étoit ſi long-tems, ſans faire ſes fonctions, & quelle en étoit la principale cauſe. D'abord, il envoya des médecins de confiance, pour examiner ce que ce pouvoit être; mais, comme les femmes diſoient que la maladie étoit ſecréte; & qu'on ne pouvoit la découvrir aux hommes, il laiſſa Ilia en la garde de la Reine, ſa femme. Celle-ci découvrit bientôt, par certains indices, la cauſe de cette maladie cachée. Elle en fit rapport à ſon mari. Amulius alloit lui faire ſouffrir la peine, portée par les loix, ſi ſa propre fille, nommée Antho, n'eût intercédé peur elle. Il ne fit donc que l'enfermer, dans une priſon fort étroite, où il ne la laiſſoit voir à perſonne, afin qu'elle ne pût accoucher à ſon inſçu. Le terme venu, elle ſe délivra de deux Jumeaux, d'une taille extraordinaire, & d'une merveilleuſe beauté. Amulius, encore plus allarmé, les donna à expoſer à un de ſes domeſtiques. Les deux Jumeaux furent ſauvés d'une manière aſſez ſingulière, & élevés par les ſoins de Fauſtule, qui les avoit trouvés. On les nomma, l'un Rémus, & l'autre Romulus. A meſure qu'ils croiſſoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillans.

Un jour, les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Rémus & Romulus ſe mirent à les pourſuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enlevérent leur proye, ſans ſe mettre en peine du reſſentiment de Numitor. Depuis, les bergers de celui-ci ayant rencontré Rémus, mal accompagné, ſe jettérent ſur lui. Il y eut des gens tués & bleſſés de part & d'autre; enfin, les bergers de Numitor eurent l'avantage, & firent Rémus priſonnier. D'abord, ils le menérent à Numitor, à qui ils portérent leurs plaintes. Numitor n'oſa le faire punir de ſon autorité, craignant ſon frere, qui étoit, ſelon Plutarque, un homme

difficile & jaloux ; mais, il le lui remit entre les mains, le priant de lui en faire justice, & de ne pas souffrir qu'étant son frere, il fût ainsi maltraité par ses gens, qui se croyoient tout permis, parce qu'il étoit roi. Il n'y avoit personne dans Albe, qui ne fût fâché de l'injustice qu'on faisoit à Numitor, & qui ne dît hautement qu'il méritoit d'être mieux traité. Amulius, touché de ces murmures du peuple, rendit Rémus à ce Prince, pour qu'il en fît ce qu'il voudroit.

Faustule, ayant appris la nouvelle de la prise de Rémus, & ayant sçu qu'Amulius l'avoit abandonné au ressentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à son secours, & lui découvre le véritable secret de leur naissance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obscurément, ne leur en disant qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage ; & sans perdre de tems, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand'hâte, & plein de frayeur, à cause de la conjoncture qui pressoit, cela donna du soupçon aux gardes du Roi, qui étoient aux portes d'Albe ; &, s'étant coupé sur les questions, qui lui furent faites, il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit sous son manteau.

Parmi ces gardes, il y en eut un par hazard, qui, ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à exposer, n'eut pas plutôt vu le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caractères ; & conjecturant aussi-tôt ce que ce pouvoit être, il alla sur l'heure même en avertir Amulius, & lui mena Faustule, afin qu'il fût interrogé en sa présence. Faustule, dans un si grand danger, ne fut pas, ni tout à fait troublé, ni tout à fait ferme ; car, il avoua véritablement que les enfans étoient en vie ; mais, il assura qu'ils paissoient des troupeaux loin d'Albe ; & que pour lui, il venoit porter ce berceau à Ilia, qui avoit souhaité souvent de le voir, afin d'être plus assurée de la vie de ses enfans.

Amulius fut si troublé, comme le sont ordinairement ceux que la crainte ou la colère transporte, qu'il envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor, lui demander, s'il n'avoit point ouï dire que les enfans de sa fille fussent en vie. Cet homme, arrivant dans la maison de Numitor, le surprit presque, comme il embrassoit Rémus ; il le confirma dans ses espérances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre très-promptement, & voulut être lui-même de la partie. Il est vrai que le tems ne souffroit pas un long retardement ; car, Romulus étoit déjà près d'Albe, & une grande partie des Citoyens étoient sortis de la Ville, pour s'aller joindre à lui, poussés par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils lui portoient. Romulus amenoit aussi d'autres troupes, qu'il avoit distribuées par compagnies de cent hommes, dont chacune étoit conduite

par un capitaine, qui portoit une poignée de foin, ou d'herbe, attachée à une pique. Les Latins nommoient ces sortes d'enseignes *manipulos*, d'où vient qu'encore, du tems de Plutarque, dans leurs armées, on appelloit *manipulares*, les soldats d'une même compagnie.

Rémus gagnant donc ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors, le tyran, surpris & incertain du parti qu'il devoit prendre, ne sçut, ni rien faire, ni rien résoudre, qui le pût sauver. Ainsi, Amulius fut pris & tué dans son palais, l'an 752 avant J. C. Après sa mort, Numitor fut rétabli sur le trône.

AMULIUS, *Amulius*, (*a*) Ἀμούλιος, peintre fameux, qui vivoit peu de tems avant Pline. Cet Écrivain le représente, comme un homme grave & sévère, mais, cependant fleuri. Il avoit peint une Minerve, qui vous regardoit, de quelque côté que vous la regardassiez. Ce Peintre travailloit peu d'heures par jour, & toujours avec sa gravité ordinaire, ne quittant jamais la toge, ou la robe longue.

AMULIUS SÉRÉNUS, *Amulius Serenus*, (*b*) premier capitaine d'une légion, l'an de Rome 821. Il fut envoyé cette même année aux soldats de l'armée de Germanie, qui étoient postés dans le vestibule du temple de la Liberté, à Rome. C'étoit dans le tems qu'on travailloit à mettre Othon sur le trône, au préjudice de Galba.

AMUSITUS, *Amusitus*, (*c*) Prince des Ausétains, peuples d'Espagne. Pendant que les Romains, commandés par Scipion, assiégeoient leur Ville capitale, l'an 218 avant J. C., Amusitus en étant sorti, pour se retirer dans le camp d'Asdrubal, ils se rendirent au général Romain, après être convenus avec lui de lui donner vingt talens d'argent, pour se racheter.

AMUTANTHUS, *Amutanthus*. (*d*) Personne, dit un Membre de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, n'a senti que pour Amutanthus, dans le canon d'Ératosthène, il falloit remettre Amo-Tauthus, ou Teuthus, & qu'Amo-Teuthus n'est que le nom du Teutamos de Céphalion retourné, & un composé d'Amos Theut, Amos Mercurius; inadvertance, néanmoins, qui fait faire à Marsham, & à tous les autres, plusieurs anachronismes.

AMYCLA, *Amycla*, Ἀμύκλα, (*e*) nom d'une femme de Lacédémone, qui nourrit Alcibiade d'Athènes. Cela vient de ce que les étrangers, pleins d'estime pour la vertu des femmes Lacédémoniennes, qu'on avoit élevées dans toute la rigueur, prescrite par les loix de Lycurgue, venoient acheter, à Sparte, des nourrices, pour leurs enfans.

Au reste, comme le dit Platon, la bonne nourriture, que cette

(*a*) Plin. L. XXXV. c. 10.
(*b*) Tacit. Hist. L. I. c. 31.
(*c*) Tit. Liv. L. XXI. c. 61.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 220.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 49, 192.

Lacédémonienne fournissoit au jeune Alcibiade, fut corrompue, en ce que Périclès lui donna pour précepteur, un esclave, nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-dessus des autres esclaves. Ainsi, tous les soins de la nourrice Lacédémonienne avoient été inutiles; car, un esclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a pu lui faire de bien durant plusieurs années. Le passage de Platon est dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la manière, dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevés les enfans des rois de Perse. » Au » lieu de ces grands seigneurs, » qui ont soin des enfans des » rois de Perse, Périclès vous a » donné, pour gouverneur, un » vil esclave, nommé Zopyre le » Thracien, qui, par sa vieillesse, » vous auroit été inutile, quand » même il auroit été vertueux. « Aristote n'oublie pas de défendre de laisser converser les enfans avec les esclaves. Aujourd'hui, on n'est pas si scrupuleux, sur cet article.

AMYCLAS, *Amyclas*, (*a*) Α'μύκλας, fils de Lacédémon, fut roi de Sparte, après la mort de son pere. Ce Prince, voulant laisser quelque monument après lui, bâtit, à l'exemple de son pere, une ville, qu'il nomma Amycles. Il fut pere de plusieurs enfans; mais, il eut le déplaisir de perdre le plus jeune de tous, qui se nommoit Hyacinthe. Cet enfant, qui étoit d'une rare beauté, lui fut ravi par un cruel accident; & son tombeau se voyoit encore, du tems de Pausanias, à Amycles, sous une statue d'Apollon. Après la mort d'Amyclas, la couronne passa à Argalus, l'aîné de ses enfans.

AMYCLAS, *Amyclas*, (*b*) Α'μύκλας. Il en est parlé dans Plutarque, qui écrit d'après Phylarque, que sa fille, appellée Daphné, fuyant la vive poursuite d'Apollon, qui vouloit avoir ses faveurs, fut changée en la plante, qui porte son nom; mais qu'ayant été fort honorée de ce dieu, elle reçut de lui la vertu de prophétiser. On dit donc que ses Oracles ordonnoient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité, ordonnée par la loi, que Lycurgue avoit établie dès le commencement.

AMYCLE, *Amycla*, (*c*) Α'μύκλα, fille de Niobé, & sœur de Mélibée. Elle fut la seule, ainsi que sa sœur, qu'Apollon & Diane épargnérent, lorsqu'ils immolérent, à leur ressentiment, tous les enfans d'Amphion. Elles durent leur salut à la bonté de Latone, qu'elles avoient implorée.

AMYCLÉEN [APOLLON], *Apollo Amyclæus*, (*d*) Α'πόλλων Α'μυκλαῖος. Ce surnom fut donné à ce dieu, d'un lieu, où il étoit honoré; c'est-à-dire, d'Amycles. M. Fourmont, durant son voyage de la Gréce, découvrit, dans la place principale de cette Ville, le

(*a*) Pauf. pag. 158.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 799.
(*c*) Pauf. pag. 124.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 101.

temple d'Apollon Amycléen, qui a été fort célebre dans l'Antiquité, & parmi les ruines, trois pierres, sur chacune desquelles étoient gravées des lettres d'un caractère fort ancien, & la figure d'un bouclier. *Voyez* Amycles.

AMYCLES, *Amyclæ*, (a) Ἀμύκλαι, ville de la Laconie, dans le Péloponnèse, à vingt stades de Sparte. Elle fut fondée par Amyclas, fils de Lacédémon, qui desiroit de laisser quelque monument, capable de transmettre son nom à la postérité la plus reculée.

Cette Ville conserva sa liberté jusqu'au regne de Télecle, qui monta sur le trône de Sparte, 77 ans avant l'Olympiade de Corœbus, ou l'an 853 avant l'Ére Chrétienne. Comme elle avoit irrité les Spartiates, par une si longue résistance, elle fut entièrement détruite par les vainqueurs. Cependant, la célébrité & l'antiquité du temple, fondé par Amyclas, qui y avoit établi un collége de prêtresses, y attirérent de nouveaux habitans, & elle se repeupla un peu; mais, ayant été de nouveau prise & pillée par Aristomène, vers le milieu de la seconde guerre de Messène, ou vers l'an 680 avant J. C., elle eut beaucoup de peine à se relever.

Vers le tems de Crœsus, les Lacédémoniens pensérent à transporter le culte & la dévotion des peuples pour Apollon Amycléen, au temple de Thornax, bourgade voisine de Sparte, où il y avoit un temple, avec une ancienne statue de ce dieu, semblable à celle d'Amycles, quoique plus petite; mais, ayant changé d'avis, ils employérent, pour les ornemens du temple d'Amycles, l'or, qu'ils avoient destiné pour le temple de Thornax, & dont Crœsus leur avoit fait présent. Hérodote, qui parle de cet or, nous apprend que ce fut vers le commencement du regne de Crœsus, que cela arriva. Les Lacédémoniens ayant besoin, pour les ouvrages qu'ils projettoient, d'une plus grande quantité d'or, qu'ils n'en pouvoient trouver dans la Gréce, où ce métal étoit alors très-rare, envoyérent en Lydie, où il étoit plus commun, pour en acheter. Mais, Crœsus, ayant appris qu'ils le destinoient pour un temple d'Apollon, divinité à laquelle les Princes de la famille de Gygès avoient beaucoup de dévotion, tira de ses trésors l'or dont ils avoient besoin, & le leur donna en présent. Crœsus monta sur le trône de Lydie, vers la 54e Olympiade, l'an 559 avant J. C.; & c'est quelques années après, que les Lacédémoniens pensérent à réparer le temple d'Amycles. On y remarquoit divers ornemens, décrits par Pausanias.

Le plus remarquable de tous, c'est le trône, au milieu duquel

(a) Strab. pag. 364. Pauf. pag. 158, 161, 196, 198. Plin. L. IV. c. 5. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 295. *& suiv.* Tom. XV. pag. 402. Tom. XVI. pag. 101. *& suiv.*

étoit la place du dieu. A droite & à gauche, il y avoit plusieurs siéges, un peu distans les uns des autres; mais, celui du milieu étoit le plus spacieux de tous. C'est là qu'étoit posée la statue du dieu. Pausanias ne connoissoit personne, qui en eût marqué la hauteur; autant qu'il en avoit pu juger, elle étoit au moins de trente coudées. Ce n'étoit point Bathyclès, qui l'avoit faite; car, c'étoit une statue d'un goût fort ancien, & sans art, qui, à la réserve du visage, des mains, & du bout des pieds, étoit toute semblable à une colonne d'airain. Elle avoit la tête dans un casque, & tenoit dans ses mains une lance & un arc. La base de cette statue étoit faite en forme d'autel, & la tradition du païs portoit qu'Hyacinthe y étoit inhumé; de-là venoit que durant les solemnités de la fête Hyacinthia, avant que de sacrifier à Apollon, l'on ouvroit une petite porte d'airain, qui étoit au côté gauche de l'autel; & que l'on faisoit l'anniversaire d'Hyacinthe, avec les cérémonies accoûtumées. Sur cette base, étoit représenté, en relief, d'un côté, Neptune avec Amphitrite; de l'autre, la Néréide de Béris.

Dans un autre endroit, Jupiter & Mercure s'entretenoient ensemble. Près d'eux, étoit Bacchus avec Sémélé, qu'Ino accompagnoit. Dans un autre, on voyoit Cérès, Proserpine & Pluton; & à leur suite, les Parques & les Heures. Vénus, Minerve & Diane venoient ensuite. Ces Déesses portoient au ciel Hyacinthe, & sa sœur Polybée, qui mourut vierge, à ce que l'on dit. Au reste, la statue d'Hyacinthe le représentoit, comme ayant déjà de la barbe au menton, qu'il en eût ou non. Nicias de Nicomédie, dans un endroit, où il faisoit entendre qu'Apollon étoit amoureux d'Hyacinthe, parloit de celui-ci, comme d'un jeune homme d'une grande beauté. Sur le devant de l'autel, on voyoit Hercule, qui étoit conduit au ciel, par Minerve, & par les autres dieux. L'ouvrier avoit ménagé aussi une place, pour les filles de Thestius, & n'avoit pas oublié les Muses, ni les Heures.

Amycles, dès le tems de Pausanias, n'étoit plus qu'un village. Un des plus beaux monumens, qui y fussent restés jusqu'alors, c'étoit le temple d'Alexandra & sa statue. Les Amycléens disoient que cette Alexandra étoit la même personne que Cassandre, fille de Priam. On voyoit aussi, dans ce temple, le portrait de Clytemnestre & la statue d'Agamemnon; & l'on croyoit que ce Prince avoit là sa sépulture. Les habitans du lieu honoroient particulièrement, non seulement Apollon Amycléen, mais encore Bacchus, à qui ils donnoient le surnom de Psilas, par une raison assez ingénieuse; car, Psila, en langage Dorien, signifie la pointe de l'aîle d'un oiseau; or, il semble que l'homme soit emporté & soûtenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les aîles.

M. Fourmont, dans son voyage de la Gréce, découvrit, dans

le temple d'Apollon Amycléen, ainsi que dans beaucoup d'autres, un grand nombre d'inscriptions, de tous les âges & de toutes les espèces. » Après avoir fait fouiller, dit-il, dans ce lieu, aux » environs de la Mosquée des » Mahométans, après avoir renversé les fondemens du temple » d'Apollon Amycléen, & avoir » trouvé dans cet endroit, j'ose » le dire, des trésors, pour la » littérature, un des ouvriers » m'avertit qu'à cinq cens pas du » temple d'Apollon, où nous » étions encore à fouiller, il y » avoit, dans le milieu des oliviers & des meuriers, un hallier presque impénétrable, à » cause de la quantité de ronces, » dont il étoit fermé; qu'ayant » monté sur un des meuriers, il » avoit apperçu que ces ronces » cachoient une Église, entourée » de murailles. Nous y allâmes » tous, & les ronces coupées, » j'apperçus, non une Église, » mais comme une grotte d'environ seize pieds de long, sur » dix de large en dedans, mais, » dont le pavé n'étoit que d'une » pierre; quatre autres pierres » formoient le devant, le derrière » & les deux côtés de ce bâtiment. Il n'étoit aussi couvert » que d'une pierre, au-dessus de » laquelle il y en avoit deux autres, l'une sur l'autre, en talus, » comme pour faire le toit, & » toutes ces pierres étoient brutes » & de couleur noire. La porte » étroite, & qui n'excédoit pas » quatre pieds en hauteur, étoit » ménagée dans celle qui faisoit le » frontispice. L'on y montoit par » trois dégrés d'une seule pierre, » dans toute l'étendue du bâtiment; ensorte, que ces trois » pierres étoient proprement le » fondement de tout cet Édifice. » Ces blocs, qui servoient ainsi » de fondemens, avoient un pied » quatre pouces de haut; mais, » ceux qui formoient le corps du » bâtiment, & qui le couvroient, » avoient cinq pieds d'épaisseur.

» A la vue d'un semblable » édifice, nous nous rappellâmes » ce que nous avions vu à Laryssa d'Argos, à l'Asty d'Athènes, à Hermioné, à Tyrins, à « Mycènes, & à beaucoup d'autres endroits de la Gréce, où » nous avions trouvé de ces bâtisses, que Pausanias attribue à » des Géans, tant elles sont énormes, & d'une symmétrie extraordinaire. Mais, toute bizarre qu'est celle-ci, elle s'est » néanmoins soûtenue jusqu'à nos » jours. Nous crûmes donc que » cette prétendue Église n'étoit » qu'un Temple; car, à quel » autre usage un semblable Édifice auroit-il pu servir? nous » examinâmes par tout, pour » découvrir si, enfin, nous ne » trouverions point quelque inscription, qui nous dénotât ce » que ç'avoit été effectivement. » Or, comme sur le frontispice, » & par tout, étoit une mousse » épaisse, nous l'arrachâmes. Elle » nous cachoit des caractères, » très-difficiles à lire. Par la copie que j'en ai faite, on apprend que ce Temple a été » consacré à Onga; c'est-à-dire,

» à Minerve. Car, Minerve étoit » honorée, sous le nom d'Onga, » parmi les Lacons, ou les La- » cédémoniens. D'où il résulte, » que ce Temple est d'une anti- » quité très-vénérable. «

La ville, ou plutôt le village d'Amycles, qui subsiste encore, prend le nom de Sclabochorion, dans la Morée, qui appartient à la Turquie d'Europe.

AMYCLES, *Amyclæ*, (a) Ἀμύκλαι, ville maritime d'Italie, vers les montagnes de Fundane, maintenant Fondi. Il y en a qui croient qu'elle fut fondée par une colonie, venue de cette autre ville d'Amycles, dont il est parlé dans l'article précédent. Entre la mer d'Amycles & les montagnes de Fondi, étoit une grotte naturelle dans une maison de campagne. Un jour que Tibère y mangeoit avec Séjan, vers l'an 779 de Rome, l'entrée de cette grotte fondit tout d'un coup, & écrasa quelques-uns des officiers, qui servoient. Tous les convives furent saisis de crainte; & la plûpart cherchérent leur salut dans la fuite. Séjan seul resta avec Tibère, & se penchant sur le corps de ce Prince, il reçut sur le sien les pierres, qui se détachoient de la voûte, & fut trouvé, dans cette posture, par les soldats, qui accoururent au secours de l'Empereur. Un service si important lui donna plus de crédit & d'autorité que jamais, comme à un homme toujours prêt à exposer sa vie, pour le salut de son maître; ensorte que, quelque pernicieux que fussent les conseils qu'il donnoit, il étoit écouté comme un oracle.

Servius, expliquant un vers de Virgile, où la ville d'Amycles est qualifiée Silentieuse, *Tacita*, rapporte que cette ville avoit été fondée par les Lacédémoniens, qui, embrassant la philosophie de Pythagore, dont une des plus grandes maximes étoit de recommander le silence, furent nommés Silentieux. Et comme une autre maxime du Philosophe étoit de ne pas tuer les animaux, la ville d'Amycles, l'ayant trop exactement observée, fut détruite par quantité de serpens, qui se multipliérent, sans obstacle, dans les marais voisins. Pline dit aussi qu'Amycles avoit été détruite par les serpens.

Le même Servius ajoûte deux autres explications du surnom de Silentieuse, donné à la ville d'Amycles. 1.° Cicéron, selon lui, assure que les habitans périrent par leur modestie, en recevant des outrages de leurs voisins, sans s'en plaindre. 2.° Comme on avoit annoncé plusieurs fois, sans fondement, que les ennemis approchoient, pour éviter, à l'avenir, ces fausses allarmes, qui mettoient la Ville en désordre, on fit une loi, qui défendoit qu'on annonçât jamais l'arrivée de l'ennemi. Cependant, l'ennemi étant effectivement venu, sans que personne voulût, ou osât en avertir, la Ville fut prise.

(a) Plin. L. VIII. c. 29. Tacit. Annal. L. IV. c. 59. Virg. Æneid. L. X. c. 564.

On dit qu'elle s'appelle à présent Sperlonge, entre Gaéte & Terracine, vers les frontières de la campagne de Rome.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*a*) fils de Neptune & de la nymphe Mélié, ou Bithynis, selon d'autres; quoiqu'il y en a qui croient que Bithynis n'est qu'une épithéte. Quoiqu'il en soit, Amycus regna en Bébrycie, qui étoit l'ancien nom de la Bithynie. Ce fut un Prince belliqueux & entreprenant. Il désola, pendant le cours de son regne, les provinces voisines de la Bébrycie. Le païs des Mariandyniens étoit à sa bienséance; il en tenta la conquête à plusieurs reprises. Enfin, Priolas, frere de Lycus, roi de ces peuples, présenta la bataille à l'ennemi. Les troupes qu'il commandoit, furent entièrement défaites; & lui-même périt dans la mêlée. La bonne fortune de Lycus conduisit Hercule à sa Cour. Touché des disgraces de ce Prince, qui étoit son ami, il marcha droit aux Bébryces, dont la déroute rétablit les affaires chancellantes des Mariandyniens.

C'en étoit fait d'Amycus, si des soins plus importans n'avoient appellé Hercule ailleurs. La gloire de punir les forfaits du roi de Bébrycie, étoit réservée aux Argonautes. Rien de plus respecté chez les Anciens, que les droits de l'hospitalité. Amycus les fouloit aux pieds; & les malheureux, que la tempête avoit jettés sur les côtes de ses États, forcés de s'essayer avec lui au combat du ceste, ou du pugilat, étoient autant de victimes, qu'il immoloit à sa brutalité. Il excelloit en ce genre d'exercice, dont Clément d'Alexandrie lui attribue la découverte. Et déjà plusieurs étrangers étoient tombés sous ses coups, lorsque les Argonautes abordérent au port de Calpé. Il envoya sur le champ défier le plus brave d'entr'eux. L'honneur de le combattre fut déféré à Pollux, qui, par la mort de ce monstre, délivra les peuples voisins de la Bébrycie, d'un ennemi, dont ils redoutoient la valeur & la férocité.

DESCRIPTION DU COMBAT DU PUGILAT, DE POLLUX ET D'AMYCUS, DANS THÉOCRITE.

» Les deux combattans n'eurent pas plutôt armé leurs mains, en les couvrant de cestes, qui s'attachoient par de longues courroies autour de leurs bras, qu'ils s'avancérent au milieu de l'assemblée, ne respirant que le meurtre & le courage. Ils emploient leurs premiers efforts, à faire ensorte de tourner le dos au soleil. Mais, ton adresse, généreux Pollux, gagne cet avantage sur ton adversaire, dont le visage demeure entièrement exposé aux rayons de cet astre. Amycus, qu'irrite une pareille situation,

(*a*) Virg. Æneid. L. V. v. 373. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 403. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 276. *& suiv.* Tom. XII. pag. 111, 117, 317. *& suiv.*

» marche à son ennemi les bras » levés pour le frapper. Mais, » le fils de Tyndare le prévient, » & lui décharge un coup de » poing sur le haut de la joue. Ce » coup redouble la colère d'A- » mycus. Les Bébryces, d'une » part, animent leur Roi par » leurs cris. D'un autre côté, les » Héros, compagnons de Pollux, » ne cessent de l'encourager, dans » la crainte où ils sont qu'ayant » si peu de terrein, il ne soit » vaincu & accablé sous le poids » énorme d'un Antagoniste sem- » blable à Titye. Cependant, le » fils de Jupiter attaque à droite » & à gauche ; il le frappe alter- » nativement des deux poings, & » par-là ralentit l'impétuosité du » fils de Neptune, quelque exces- » sive que soit sa fureur. Étourdi » de tant de coups, il s'arrête, » il crache le sang. Les spectateurs » poussent de grands cris, lui » voyant la bouche & les joues » défigurées par d'horribles plaies, » & le visage tellement bouffi, » qu'à peine lui apperçoit-on les » yeux. Pollux augmente le trou- » ble de son ennemi, en l'obli- » geant de se tenir en garde con- » tre une infinité de coups, qu'il » feint de lui porter ; & le voyant » embarrassé, il le frappe avec » tant de violence au-dessus du » nez, entre les deux sourcils, » qu'il lui enleve toute la peau » du front, & lui met l'os à dé- » couvert.

» Amycus, cruellement bessé, » tombe à la renverse, étendu » sur l'herbe. Mais, il se releve » peu de tems après, & le com- » bat recommence avec plus d'a- » charnement. Ils se chargent de » nouveau de grands coups de » ceste. Le roi de Bébrycie en » veut sur tout à la poitrine & à » la nuque du cou de son adver- » saire ; & l'invincible Pollux » continue à lui faire, au visage, » d'affreuses blessures. Amycus, » épuisé par la sueur qui lui coule » de tout le corps, s'affoiblit peu » à peu ; ses chairs s'affaissent ; » ses jointures se courbent ; en » un mot, sa taille paroît considé- » rablement racourcie. Pollux, » au contraire, acquiert de nou- » velles forces en combattant ; & » son coloris n'en a que plus d'é- » clat & plus de vivacité.... » Amycus voulant faire un der- » nier effort, saisit de sa main- » gauche celle de Pollux, dont » il esquive le coup, en se cour- » bant obliquement ; & levant » le bras droit, il en fait une ter- » rible décharge sur son adver- » saire. Et certainement, si le » coup eût porté, il eût blessé » très-dangereusement Pollux. » Mais, celui-ci dérobant adroi- » tement sa tête au coup qui » la menaçoit, & qui lui tombe » sur l'épaule, frappe si rude- » ment Amycus à la tempe gau- » che, que le ceste pénétrant » jusqu'au vif, y fait une large » plaie, d'où il coule un torrent » de sang noirâtre. En même- » tems, il lui pousse, contre la » bouche, son poing gauche, & » lui fait craquer toutes les dens. » Il continue sans relâche à lui » meurtrir le visage, par des » coups réitérés, jusqu'à ce que

» ce redoutable ennemi, les » machoires brisées, & n'en » pouvant plus, tombe par terre, » presque sans connoissance, & » tendant ses deux mains à son » vainqueur, avoue sa défaite, » sur le point de mourir. «

DESCRIPTION
DU COMBAT DU PUGILAT, DE POLLUX ET D'AMYCUS, DANS APOLLONIUS DE RHODES.

» Si-tôt que les combattans » sont armés de leurs cestes, ils » élévent leurs bras robustes au-» devant de leur visage; & s'ap-» prochant l'un de l'autre, ils » mettent en œuvre toute leur » force. Comme on voit les va-» gues de la mer irritée, heurter » rudement un vaisseau, que » l'adresse d'un pilote expérimen-» té dérobe à la violence du flot » qui fait effort pour l'entr'ou-» vrir; de même, le roi des Bé-» bryces attaque si vivement le » fils de Tyndare, qu'à peine lui » laisse-t-il le tems de se recon-» noître. Pollux, de son côté, » s'élançant à propos, se contente » d'abord d'esquiver subtilement » tous les coups. Mais, ayant tâté » quelque-tems son adversaire, » dont il démêle promptement le » fort & le foible, il en vient har-» diment aux mains avec lui. Tout » ainsi que des charpentiers as-» semblent les différentes piéces » d'un navire, en y enfonçant » plusieurs clous à grands coups » de marteau, dont le bruit ne » cesse de frapper les oreilles; de » la même manière on entend le » son des coups, dont les deux » Athlétes se chargent les joues » & les machoires; & l'air re-» tentit du bruit de leurs dents, » qui craquent sous la pesanteur » de leurs poings. Ils ne disconti-» nuent pas de se frapper cruelle-» ment, jusqu'à ce que perdant » la respiration l'un & l'autre, ils » se retirent tant soit peu, pour » essuyer la sueur de leur visage, » & pour reprendre haleine. En-» suite, ils reviennent au combat » avec plus de furie, semblables » à deux taureaux fougueux, qui » se battent à outrance pour une » génisse, engraissée dans leur » pâturage. Alors, Amycus s'éle-» vant sur le bout de ses pieds, » comme un boucher qui veut » assommer un bœuf, décharge » un furieux coup sur son adver-» saire. Mais, celui-ci courbant » sa tête, évite adroitement la » chûte de ce bras terrible, qui » ne fait qu'effleurer son épaule, » en tombant. Aussi-tôt joignant » Amycus de fort près, il s'élance » & le frappe au-dessus de l'oreil-» le. Les os sont brisés par la vio-» lence du coup. L'excessive dou-» leur fait tomber Amycus sur » ses genoux; & il expire au » milieu des cris de joie que pous-» sent les compagnons de Pollux. «

Cette description d'Apollonius paroîtra sans doute fort inférieure à celle de Théocrite, soit pour la variété des images, soit pour la force & pour la hardiesse des traits. Mais, reprenons l'histoire d'Amycus.

C'est aujourd'hui une opinion

généralement reçue, que ce Prince fut défait & tué par Pollux, comme on vient de le lire. On eſt en droit néanmoins de conclure de quelques fragmens, épars çà & là, que les Anciens ont été extrêmement partagés ſur ce point de l'Hiſtoire fabuleuſe. Ptolémée Hépheſtion, par exemple, ſoûtient que ce fut Jaſon qui en vint aux mains avec Amycus, & qui le tua. Ce Prince, à ce que prétendoient Épicharme & Piſandre, ne périt point dans le combat. Les Grecs ſe contentérent de le charger de chaînes, apparemment dans la vue de le mener priſonnier en Gréce, & de faire connoître par-là à leurs compatriotes, la grandeur de la victoire, qu'ils avoient remportée. Un ſpectacle de cette nature devoit être infiniment agréable à la nation. Quoi de plus flateur, en effet, que de voir dans les fers un barbare, qui ſe vantoit de l'emporter ſur le reſte des hommes dans un art, que les Grecs avoient cultivé juſqu'alors avec tant de ſuccès?

Quelque différens que ſoient ces récits entr'eux, ils le ſont encore plus de celui qui ſe trouve dans Cédrénus & dans Nicéphore. A les entendre parler, le triomphe de Pollux eſt un triomphe imaginaire. Il n'y eut point de défi de la part d'Amycus. Ils aſſurent l'un & l'autre que ce Prince averti de la deſcente des Argonautes, s'avança à la tête des Bébryces, dans la réſolution d'attaquer ces étrangers. La terreur ſaiſit les Grecs, qui ſe retirérent dans un bois, dont les avenues étoient impratiquables. La bonté du poſte ne fut point capable de les raſſurer; & déjà les plus intrépides déſeſpéroient de revoir jamais leur patrie, lorſqu'un dieu vint, ſous une figure extraordinaire, les exhorter à ne point ſe laiſſer effrayer par le nombre des ennemis. Les Argonautes ſentirent à l'inſtant renaître leur courage. Ils ſortirent du bois, taillérent en piéces l'armée des Bébryces, & Amycus reſta mort ſur le champ de bataille. Jaſon & ſes compagnons, en reconnoiſſance de cette victoire, bâtirent un temple, à l'honneur du dieu qui la leur avoit annoncée; & cela dans l'endroit même où il leur avoit apparu.

La diſgrace que les Bébryces venoient d'eſſuyer, ne diminua rien de leur reſpect & de leur vénération envers le Roi défunt. Non contens de le placer au nombre des Héros, ils lui conſacrérent une chapelle, qui n'étoit éloignée que de cinq ſtades du Nymphœum de Chalcédoine. La ſainteté prétendue du lieu y avoit attiré pluſieurs habitans, & là s'étoit formé inſenſiblement un bourg aſſez conſidérable. Ce ſont des circonſtances, dont Apollodore & Agrœtus de Ténédos, témoins oculaires, avoient cru devoir inſtruire la poſtérité. Si l'on s'en rapporte à ces deux Auteurs, on voyoit, dans cet endroit, un laurier d'une grandeur extraordinaire. Malheur à celui qui s'aviſoit d'en cueillir quelque branche, il devenoit furieux ſur le champ; & il n'y avoit perſonne, contre qui

il ne vomît des torrens d'injures.

Il est fort vraisemblable que les Bébryces, après la mort d'un roi, dont la mémoire leur étoit chere, déférérent la couronne à l'aîné de ses enfans; car, la maison d'Amycus ne fut point éteinte avec lui, comme le prouvent clairement quelques vers de Virgile. Mais, on ne sçait point combien d'années la postérité de ce Prince a occupé le trône de la Bébrycie.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*a*) l'un des compagnons d'Énée. Il manqua de périr dans cette violente tempête, qu'Éole excita, à la sollicitation de Junon, lorsque les Troyens partirent de Sicile, pour faire voile vers l'Italie. Amycus eut le bonheur d'échapper au danger, & de rejoindre Énée.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*b*) autre compagnon d'Énée, peut-être le même que le précédent. Je ne sçai non plus si c'est le même qui avoit épousé Théano, qui mit au monde un fils, qu'on nomma Mimas. Quoiqu'il en soit, c'étoit le plus grand chasseur de son tems. Il étoit habile dans l'art funeste de tremper les dards dans des sucs vénéneux. Il fut tué par Turnus.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*c*) autre compagnon d'Énée, qui fut aussi tué par Turnus. Virgile dit que celui-ci le voyant marcher à lui, descendit de son char; & que l'ayant atteint de sa longue javeline, il le renversa de dessus son cheval. Turnus perça en même-tems, de son épée, Diorès, frere d'Amycus. Il coupa ensuite leurs têtes, & les attacha à son char avec leurs aigrettes ensanglantées.

On dit qu'un des principaux centaures s'appelloit Amycus, aussi-bien qu'un frere d'Hippolyte, reine des Amazones.

AMYDON, *Amydon*, Ἀμυδών, (*d*) nom d'un lieu dans la Péonie, contrée de la Macédoine. Il en est parlé dans Homère & dans Juvénal. » Pyraichmès, dit le » premier, étoit à la tête des » Péoniens, qui se servent de » dards, attachés à une courroie. » Il venoit d'un païs fort éloigné; » car, il étoit parti de la terre » d'Amydon, & des rives du » grand fleuve Axius, dont les » belles eaux arrosent les campagnes. «

Ce passage nous montre la véritable position du lieu, nommé Amydon, qui devoit être assis sur les bords de l'Axius. M.de Dacier, dans ses remarques sur l'Iliade du poëte Grec, dit que la terre d'Amydon & le fleuve Axius étoient entre la Botiée & l'Amphaxite. Et elle ajoûte que l'Axius va se jetter dans le Sinus Thermaïcus, en de-çà de Thessalonique.

AMYMONE, *Amymone*, (*e*) Ἀμυμώνη, fontaine du Péloponnèse, dans l'Argolide auprès de Lerna, selon Strabon. Elle prit son nom de

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 225.

(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 772, 773. L. X. v. 704.

(*c*) Virg. Æneid. L. XII. v. 509. *& seq.*

(*d*) Homer Iliad. L. II. v. 355. *& seq.* Juven. Satyr. 3. v. 69.

(*e*) Pauf. pag. 155, 156. Strab. pag. 371. Plin. L. IV. c. 5.

la fille de Danaüs. Pauſanias en fait une rivière, & dit qu'à ſa ſource il y avoit un platane, ſous lequel on prétend qu'avoit été engendrée cette Hydre fameuſe, dont il eſt parlé dans la Fable. Au reſte, Pauſanias met l'Amymone dans le territoire de Corinthe.

AMYMONE, *Amymone*, (*a*) Ἀμυμώνη, fille de Danaüs, roi d'Argos, & par conſéquent l'une des cinquante Danaïdes. Elle fut mariée à Encélade, qu'elle tua la première nuit de ſes noces, ſelon l'ordre de ſon pere. Preſſée des remords de ſon crime, elle s'enfuit dans les bois, où voulant tirer une fléche ſur une biche, elle bleſſa un Satyre, qui voulut enſuite la forcer. Alors elle implora, dit-on, le ſecours de Neptune, qui vint la délivrer de ce Satyre; mais, il lui fit la violence, qu'elle avoit voulu éviter, & il eut d'elle Nauplius. Apollodore place les amours d'Amymone avec Neptune, avant ſon mariage avec Encélade. Alexandre fit graver le portrait de cette Princeſſe ſur une émeraude.

Lucien introduit Amymone dans un de ſes dialogues des dieux Marins. Elle s'entretient dans ce dialogue avec Neptune & un Triton.

AMYNANDRE, *Amynander*, (*b*) roi des Athamanes, peuples voiſins des Étoliens, en Gréce. Ceux-ci, l'an 208 avant J. C. employérent la médiation de ce Prince, pour obtenir la paix de Philippe, roi de Macédoine, qui venoit de les battre deux fois de ſuite. Quelques années après, Philippe ſe trouvant à ſon tour dans le cas de la demander aux Romains, eut, pour cet effet, une entrevue à Phénice, ville d'Épire, avec Sempronius leur général. Amynandre fut admis à cette entrevue, auſſi-bien que quelques autres perſonnes de diſtinction. C'étoit l'an de Rome 547, & avant J. C. 205.

Long-tems après, Amynandre, avec pluſieurs autres Rois du païs, vint offrir du ſecours au conſul Romain. Celui-ci, n'ayant pas jugé à propos d'accepter les offres d'Amynandre, ſe contenta de le charger d'engager les Étoliens dans la ligue contre Philippe; ce qu'il exécuta heureuſement. Après la défaite du roi de Macédoine, l'an 198 avant J. C., Amynandre comptant peu ſur ſes ſoldats, demanda au Conſul un léger renfort; & marchant vers Gomphes, il prit de force, en paſſant, une ville nommée Phéca, ſituée entre Gomphes & les défilés étroits, qui ſéparoient la Theſſalie de l'Athamanie. Enſuite il attaqua Gomphes même, dont les habitans, après s'être défendus pendant pluſieurs jours avec aſſez de vigueur, ſe rendirent enfin, voyant que les ennemis étoient près de monter à

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 197. & *ſeq.* Pauſ. pag. 155, 156. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf Tom. I. p. 65. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 48.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. L. XXIX. c. 12. L. XXXI. c. 28. L. XXXII. c. 14. L. XXXIII. c. 3, 34. L. XXXV. cap. 47. L. XXXVI. cap. 9. & *ſeq.* L. XXXVIII. c. 1. & *ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XII. p. 232.

l'escalade. Cette reddition de Gomphes jetta beaucoup de terreur parmi les Thessaliens. Ceux qui tenoient les forts d'Argente, de Phérinum, de Thimes, de Lisines, de Stimon, de Lamptus, & plusieurs autres châteaux, aussi peu considérables, se rendirent sans se défendre.

L'année suivante, on vit Amynandre venir de nouveau offrir du secours aux Romains, auxquels il amena douze cens hommes d'infanterie. Aussi, dans le traité qui fut conclu peu de tems après, on convint qu'il conserveroit les places & châteaux, qu'il avoit pris aux Macédoniens pendant la guerre.

L'an 192 avant l'Ére Chrétienne, Amynandre sollicité par Antiochus le Grand, de se déclarer pour lui contre les Romains, se laissa prendre aux appas des promesses de ce Prince. Il lui avoit promis de placer sur le trône de Macédoine Philippe, fils d'un certain Alexandre de Mégalopolis, qui se disoit descendu du fameux Alexandre, & dont Amynandre avoit épousé la fille, nommée Apamie. C'étoit donc son beau-frere que ces belles promesses regardoient. Voici quel en fut l'effet.

Amynandre étant venu joindre Antiochus à Phéres, alla avec la jeunesse Athamanienne attaquer la ville de Pellinée, & s'en rendit maître. Cependant Antiochus, à cause de la proximité de l'hiver, étant retourné à Démétriade, le roi des Athamanes se retira aussi dans ses États. Mais, Philippe y ayant conduit son armée, gagna les peuples par sa clémence & sa générosité; de sorte qu'Amynandre craignant d'être livré à ce Prince, qui le haïssoit depuis long-tems, ou aux Romains, qui, alors, étoient justement irrités contre lui, à cause de sa révolte, sortit de son royaume, & se retira à Ambracie avec sa femme & ses enfans. Par sa fuite, l'Athamanie entière tomba sous la puissance de Philippe.

Les Lieutenans, qu'il y envoya pour la gouverner, irritérent si fort les peuples par leur avarice, leur orgueil & leur cruauté, qu'ils résolurent de rappeller leur ancien maître. Ainsi, ils lui écrivirent en Étolie; & lui ayant exposé l'état malheureux, auquel ils étoient réduits, ils lui firent espérer qu'il pourroit remonter sur son trône. Il envoya donc quelques-uns de ses confidents dans le païs, avec ordre d'assurer les principaux, que dès qu'il pourroit compter sur la bonne volonté des peuples, il ne manqueroit pas de se rendre à Argithée [c'étoit la capitale de l'Athamanie] à la tête des troupes que lui fourniroient les Étoliens, avec Nicandre leur préteur, & les premiers du conseil public de la nation. Quand il n'eut plus lieu de douter de la disposition, où ils étoient de tout entreprendre pour le rétablir, il les fit avertir du jour, où il devoit entrer dans l'Athamanie avec une armée. D'abord, ils n'étoient que quatre qui conspirérent de chasser les Macédoniens. Ils en gagnérent ensuite chacun six autres. Puis jugeant

geant ce petit nombre plus propre à tenir la conjuration ſecréte, qu'à l'exécuter, ils en aſſociérent encore autant à leur deſſein. Alors, ſe trouvant cinquante-deux, ils ſe partagérent en quatre bandes, dont la première alla à Héraclée, la ſeconde à Tétraphylie, où on avoit coûtume de garder les revenus du Roi, la troiſième à Theudorie, & la quatrième à Argithée. Ils étoient convenus entr'eux que d'abord ils demeureroient tranquilles, & paroîtroient dans la place publique, comme des gens que leurs affaires particulières avoient appellés dans ces Villes; mais, qu'à certain jour ils ſoulevroient le peuple contre la garniſon & la chaſſeroient de la citadelle.

Le jour étant venu, & Amynandre, qui étoit informé de tout, étant entré dans le païs avec mille Étoliens, les Conjurés, de concert, chaſſérent les troupes de Philippe, des quatre Villes qu'on vient de nommer. On envoya en même-tems des lettres dans toutes les autres, pour exhorter les habitans à ſe délivrer de la tyrannie inſupportable de Philippe, & à rétablir, ſur le trône de ſes peres, celui à qui il appartenoit légitimement. Les Macédoniens furent donc chaſſés de tout le païs. La ville de Theium réſiſta quelques jours, parce que Zénon, qui commandoit la garniſon, ayant intercepté les lettres des Conjurés, s'étoit retiré dans la citadelle avec les ſiens. Mais enfin, elle fut auſſi livrée à Amynandre, qui, par ce moyen, ſe trouva le maître de toute l'Athamanie, excepté du fort d'Athénée, ſitué ſur les confins de la Macédoine.

Amynandre ayant recouvré ſon royaume, envoya des ambaſſadeurs à Rome au Sénat, & dans l'Aſie aux deux Scipions, qui s'étoient arrêtés à Ephéſe pour s'y repoſer, après la défaite d'Antiochus. Il demandoit la paix & s'excuſoit d'avoir employé les armes des Étoliens, pour rentrer en poſſeſſion de ſes Etats. Cette même année, qui étoit la 189 avant J.C., les Romains étant venus former le ſiége d'Ambracie, Amynandre, après s'être muni d'un ſauf conduit, ſe rendit à leur camp, afin d'intercéder pour cette Ville, où il avoit paſſé la plus grande partie de ſon exil. Il ſollicita fortement les habitans à ſe rendre; mais, comme il avoit peine à perſuader leurs Magiſtrats, dans les conférences, qu'il avoit avec eux au pied des murailles, il entra dans la Ville par la permiſſion du Conſul; & ajoûtant les prieres aux conſeils, il les engagea enfin à ouvrir les portes aux Romains, après avoir tiré parole du Conſul, que les troupes auxiliaires des Étoliens ſeroient renvôyées ſaines & ſauves. C'eſt vers ce tems-là que ſe termine ce que l'Hiſtoire nous a conſervé de ce Prince. L'on ignore le tems & les circonſtances de ſa mort.

AMYNTAS, *Amyntas*, (a) Ἀμύντας, fils d'Alcétas, ſuccéda

(a) Herod. L. V. c. 17. & *ſeq.* L. VII. c. 173. L. VIII. c. 136, 139. Juſt. L. VII. c. 2. & *ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 142, 143.

à Europe, au royaume de Macédoine, vers l'an 556 avant J. C. C'étoit un Prince illustre, & par ses propres vertus & par celles de son fils Alexandre, que la nature prit soin d'orner de tant de beaux talens, qu'il disputa le prix de tous les divers combats des jeux Olympiques.

Mégabase, général des troupes de Darius, ayant envoyé, de la part de son maître, des ambassadeurs en Macédoine, pour y traiter de paix avec Amyntas, ils furent agréablement reçus à la cour & à la table de ce Prince; mais, poussant la débauche un peu trop loin, ils le priérent de joindre, au plaisir de la bonne chere, le privilége d'une familiarité, qui leur en feroit encore plus, & d'appeller au festin ses femmes, & celles du Prince, son fils. Ils ajoûtérent que c'étoit ainsi qu'ils en usoient en leur païs, quand ils vouloient donner à leurs hôtes des gages assurés d'une véritable amitié. A peine furent-elles venues que les ambassadeurs oubliant le respect, qu'ils leur devoient, franchirent les bornes, que la bienséance prescrit.

Alors, Alexandre supplia très-humblement son pere de vouloir bien se retirer, de peur que la sévérité de son âge & la majesté de son rang ne fussent exposées à voir des choses, qui pourroient peut-être les blesser, & lui promet qu'il sçaura réduire la belle humeur des Perses à de légitimes limites. Le Prince ne le vit pas plutôt sorti, qu'il mena lui-même les Princesses hors de la sale du festin, comme pour aller les parer avec plus d'art, & les ramener dans un moment, plus capables de charmer. Il mit, en leur place, de jeunes hommes, qui, ayant caché des poignards sous les habits de femmes, dont on avoit pris soin de les orner, s'en servirent, pour éteindre, dans le sang des Perses, les mouvemens de leur incontinence, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu d'Alexandre.

Cependant, Mégabase, inquiet du retardement des ambassadeurs, qui ne revenoient point, donne une partie de son armée à Bubarès, & le fait marcher vers la Macédoine. Mais, celui-ci épris d'abord des charmes de la fille d'Amyntas, appellée Gygée, oublie le soin de la guerre, pour s'abandonner entièrement à l'amour. Il épouse la Princesse, & devient gendre d'un Roi, dont il étoit auparavant l'ennemi. Le départ de Bubarès fut suivi de près de la mort d'Amyntas, qu'on place en l'année 506 avant J. C. C'est pourquoi ce Prince avoit regné environ 50 ans. Il laissa le royaume à son fils Alexandre.

AMYNTAS, *Amyntas*, (a) Ἀμύντας, fils de Philippe, roi de Macédoine, dans le cinquième siécle avant l'Ére Chrétienne. Perdiccas ayant usurpé le trône, Sitalcès, roi de Thrace, qui en vouloit à cet usurpateur, résolut de rétablir Amyntas dans ses droits. Pour cet effet, il rassembla

(a) Diod. Sicul. pag. 312.

des troupes, & leur fit d'abord traverser toute la Thrace, pour arriver en Macédoine. Les Macédoniens, épouvantés d'une armée si nombreuse, n'entreprirent point de se mettre en défense réglée; mais, ramassant tout ce qu'ils purent de leurs richesses & de leurs provisions, ils s'enfermérent dans leurs plus fortes citadelles, où ils demeuroient sans faire aucun mouvement. Cependant, les Thraces, qui menoient Amyntas avec eux, tâchoient, par des ambassades & par des représentations, de lui gagner les habitans ainsi renfermés. Mais, voyant que personne n'écoutoit leurs propositions, ils attaquérent la première citadelle, qu'ils trouvérent sur leur route, & l'emportérent de force. Cet exemple fit impression sur quelques autres qui se soumirent volontairement.

Cependant, Sitalcès voyant que ses troupes commençoient à souffrir de l'hiver, qui se déclaroit, contracta alliance avec Perdiccas, & ramena ses troupes dans la Thrace. Par cette alliance, Amyntas perdit toute espérance de remonter sur le trône de ses peres. Cela se passoit l'an 428 avant l'Ére Chrétienne.

AMYNTAS, *Amyntas*, Ἀμύντας. Il succéda au royaume de Macédoine à Archélaüs, ou à Oreste, l'an 399 avant J. C., la seconde année de la 95e Olympiade. Il ne fit rien de considérable pendant son regne, qui ne fut que d'un an. Son successeur fut Pausanias.

Suivant certains, il ne s'appelloit pas Amyntas, mais Æropas, qui succéda à Oreste, fils d'Archélaüs I. Cet Æropas, selon ces Auteurs, regna 6 ans, tems qu'Eusébe donne à un Archélaüs II, & à cet Amyntas. Æropas commença à regner la 2e année de la 95e Olympiade, l'an 399 avant J. C.

AMYNTAS, *Amyntas*, (a) Ἀμύντας, fils de Ménélaüs, selon Justin, & de Tharraclée, selon Diodore de Sicile, monta sur le trône de Macédoine la 3e année de la 95e Olympiade, l'an 398 avant J. C. Dès l'année suivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de son royaume, qu'il n'espéroit presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour se les attacher davantage, il leur avoit cédé une assez grande étendue de terres, qu'il possédoit dans le voisinage de leur Ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race royale, soûtenu par les Athéniens, & profitant des troubles, qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y regna pendant deux ans.

Amyntas fut rétabli sur le trône par les Thessaliens. Pour lors, il voulut rentrer en possession des terres, que le seul mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'étoit pas

(a) Strab. pag. 326. Pauf. pag. 327. Just. L. VII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 444, 467, 468. Corn. Nep. in Iphicr. c. 3. In Eumen. c. 1. In Reg. c. 2. Xenoph. pag. 559. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 457.

en état de la soûtenir seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, & surtout les Athéniens, lui envoyérent du secours, & l'aidérent à rabbattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas, dans une assemblée des Grecs, où il avoit envoyé son député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit.

Trois fils, Alexandre, Perdiccas & Philippe, pere d'Alexandre le Grand, & une fille nommée Eurione, furent le fruit de son mariage avec Euridice ; & Archélaüs, Archidée & Ménélaüs lui naquirent de Cygnée. Euridice, sa femme, amoureuse de son gendre, lui promit de l'épouser, & de l'élever sur le trône, en la place du Roi son époux, dont elle avoit projetté la mort. Il auroit sans doute péri par les embûches, qu'elle lui dressoit, si sa fille n'eût découvert & révélé l'adultère & la conspiration de sa mere. Heureusement échappé de tant de dangers, il ne mourut que de vieillesse, & laissa ses États à Alexandre, l'aîné de ses fils, qui ne regna qu'un an. Amyntas avoit regné environ 24 ans.

AMYNTAS, *Amyntas*, (a) Ἀμύντας, fils de Perdiccas, & neveu de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il étoit encore au berceau, à la mort de son pere, qui fut tué par ordre d'Euridice, sa propre mere. La Macédoine avoit alors besoin d'un homme ; & elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque-tems sous le nom de tuteur du jeune Prince. Mais, bientôt les sujets, justement allarmés, pour se donner l'oncle, déposérent le neveu ; & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta sur le trône la premiere année de la 105e Olympiade 360 ans avant J. C.

Amyntas croissoit cependant en âge, & on dit qu'il porta dans la suite le titre de Roi, & qu'il épousa même une fille de Philippe. Après la mort de ce Prince, Alexandre, son fils, étant monté sur le trône, toujours au préjudice d'Amyntas, celui-ci ne se vit pas avec plaisir frustré d'une couronne, qui lui appartenoit ; & c'est-là sans doute ce qui le fit entrer dans des conjurations formées contre Alexandre. Il fut arrêté ; & ayant eu permission de se défendre, il dit au Roi que si cela ne lui importoit de rien, il le supplioit de lui faire ôter ses chaînes, tandis qu'il parleroit ; ce qui lui fut accordé, à lui & à son frere ; & comme il demanda encore qu'on lui rendît ses armes, le Roi lui fit donner une javeline,

(a) Just. L. VII. c. 5 L. XII. c. 6. Q. Curt. L. VI. c. 7, 9, 10. L. VII. c. 1, 2. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 460.

qu'Amyntas prit de la main gauche, & après s'être tiré à quartier, il commença un long discours, pour sa justification. Alexandre lui pardonna, selon la narration de Q. Curse. Il paroît toutefois, d'après celle de Justin, qu'Amyntas fut exécuté, ainsi que les autres complices.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, général des Macédoniens, sous Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il fut envoyé en Asie, avec Parménion & Attale, contre les Perses, au moment que Philippe se préparoit à y passer lui-même. Il y a lieu de croire que c'est le même dont il est parlé dans l'article précédent.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*b*) Ἀμύντας. Cet Amyntas fut envoyé en embassade par Philippe, pere d'Alexandre le Grand, vers les Thébains. Il étoit accompagné de Cléarque & d'un Byzantin. L'objet de cette ambassade étoit de confirmer les alliés de Philippe, dans l'affection de ce Prince, & de rompre les desseins que formoient contre lui diverses factions. Mais, l'éloquence de Démosthène en empêcha l'effet; de manière que le roi de Macédoine fut déclaré ennemi.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*c*) Ἀμύντας, étoit fils d'Andromène. Alexandre le Grand étant campé sur les bords de l'Hermus, fleuve éloigné de Sardes, d'environ vingt stades, envoya Amyntas pour recevoir une forteresse, située sur une montagne, dont l'accès étoit de tous côtés difficile, & qui pouvoit tenir aisément contre les plus grandes forces, quand elle n'eût pas été fortifiée, comme elle l'étoit, d'une bonne muraille, & de trois remparts. Mais, cette forteresse se rendit volontairement. Aussi, Alexandre se réjouissant de sa bonne fortune, qui lui avoit ôté l'obstacle qu'il appréhendoit d'un long siége, parmi les grandes choses qu'il se proposoit, résolut de bâtir un temple en cet endroit à Jupiter Olympien; & comme il regardoit de tous côtés, afin de choisir un lieu propre pour cet édifice, il s'éleva une tempête, qui remplit de pluie une partie de la forteresse, où étoit autrefois un palais des rois de Lydie; de sorte que s'étant persuadé que les dieux avoient eux-mêmes marqué la place de ce temple, il voulut qu'il fût bâti en ce lieu. Ensuite, il donna le gouvernement de la forteresse avec quelques troupes d'Argiens à Pausanias, qui étoit du nombre de ceux qu'il considéroit le plus.

Dans la suite; c'est-à-dire, l'an 331 avant J. C., Amyntas fut envoyé avec deux galéres en Macédoine, pour y faire des levées. Il en revint amenant six mille hommes de pied, & cinq cens chevaux Macédoniens, envoyés par Antipater, & six cens chevaux Thraces, avec trois mille cinq cens

(*a*) Just. L. IX c. 5. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 9.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 854. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5. *& seq.*

(*c*) Diod. Sicul. pag. 588. Q. Curt. L. IV. c. 6. L. V. c. 1. Freinf. Snppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 671.

fantassins de la même nation, sans compter quatre mille hommes soudoyés, venus du Péloponnèse avec près de quatre cens chevaux.

Amyntas avoit encore amené au Roi cinquante jeunes Macédoniens, enfans des plus grands Seigneurs du païs, pour la garde du corps. Ce sont ceux qui le servoient à table, qui lui menoient ses chevaux dans les armées, qui l'accompagnoient à la chasse, & qui faisoient garde tour à tour à la porte de sa chambre. Et c'étoient-là comme les premiers dégrès pour monter aux plus hautes charges de la milice de l'État.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, fils d'Antiochus. Il se retira de la Macédoine, sans y avoir été obligé par aucun mauvais traitement; mais seulement parce qu'il craignoit le Roi, & comme il haïssoit Alexandre, il croyoit aussi en être haï, & mesuroit, par son humeur, l'humeur de ce Prince.

Un jour que Darius se préparoit à passer les détroits, pour marcher à Alexandre, Amyntas le conjura d'attendre plutôt dans le lieu, où il étoit pour combattre dans ces vastes & spacieuses campagnes un ennemi, qui lui étoit si inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu que s'il prenoit ce parti, il craignoit que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échappât: » Ah! Seigneur, lui » repartit Amyntas, si ce n'est » que cela que vous craignez; » rassurez-vous sur ma parole; » il viendra bientôt à votre ren» contre, & il marche déjà. « Mais, il eut beau dire, il ne persuada pas Darius, qui, levant son camp, marcha droit en Cilicie.

Amyntas sauva de la bataille d'Issus environ mille Soudoyés. Il étoit venu ensuite à Tripoli de Phénicie, avant qu'Alexandre y arrivât; & ayant pris là le nombre de vaisseaux, dont il avoit besoin pour l'expédition, qu'il méditoit, il mit le feu à tout le reste. Il arriva en l'isle de Chypre, où il renouvella & grossit sa flotte, & d'où il passa incessamment à Peluse en Égypte. Là il déclara qu'il avoit été nommé général par Darius à la place du Satrape de l'Égypte, tué à la bataille d'Issus. Il passa ensuite à Memphis, & gagna, à la vue de ses remparts, une bataille contre les habitans du païs. Mais, comme après cette victoire, ses soldats se répandoient dans la campagne pour la piller, les Citoyens, sortant de la Ville, tombérent sur des ennemis, que l'avidité de la proie avoit séparés les uns des autres. Ils en firent un grand carnage, & tuérent Amyntas lui-même, vers l'an 332 avant l'Ére Chrétienne. Tel fut le sort de cet homme, qui, tentant la fortune de plusieurs côtés, trouva bientôt la fin de sa vie.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*b*) Ἀμύντας, fils d'Arrabée. Il ser-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 675. Diod. Sicul. pag. 587, 588. Q. Curt. L. IV. c. 1. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 646, 647.

(*b*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.

voit sous les ordres d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince recevoit quelques villes de l'Asie mineure, Amyntas, fils d'Arrabée, eut ordre d'aller reconnoître le païs, avec quatre cornettes de cavalerie, dont il y en avoit une d'Apolloniates, que Socrate conduisoit; car, les ennemis n'étoient pas loin, & se préparoient à la guerre avec beaucoup de soin & d'inquiétude.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, favori d'Alexandre le Grand. Freinshémius, dans ses supplémens pour Q. Curse, raconte que Perdiccas, qui défendoit l'endroit du camp, qui regardoit le retranchement, dont les Thébains avoient enfermé leur citadelle, les attaqua, sans en attendre le signal; de sorte qu'ayant forcé leurs défenses, il en vint aux mains avec eux; & son exemple obligea Amyntas, qui n'étoit pas logé loin de lui, d'entreprendre la même chose avec les gens qu'il commandoit.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*b*) Ἀμύντας, fils de Bubarès & de Gygée, fille d'Amyntas, fils d'Alcétas. Il prit le nom de son ayeul. Comme son pere étoit Perse, il naquit en Asie. Et le roi de Phrygie lui donna la ville d'Alabande, pour y faire sa demeure.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*c*) Ἀμύντας, étoit un chef des Rhodiens. De son tems, ces peuples eurent la guerre avec Démétrius, fils d'Antigone. Amyntas, l'an 304 avant J. C., fit voile vers quelques Isles, où, ayant trouvé des machines qu'on préparoit par l'ordre de Démétrius, il en fit jetter à la mer une partie, & conduisit le reste à Rhodes. Il se saisit, entr'autres, de onze des plus habiles ouvriers en ce genre de manufacture, & les amena lui-même dans la Ville.

Démétrius alla en former le siége; & pendant ce tems-là les habitans firent partir, sous la conduite d'Amyntas, ce qu'ils avoient de meilleurs voiliers entre leurs vaisseaux, pour aller aborder à la côte de l'Asie, qui étoit vis-à-vis d'eux. Ce capitaine tomba tout d'un coup sur des Pirates, qui ravageoient cette côte par l'ordre même de Démétrius. L'issue d'un combat, qui dura peu, fut que les Rhodiens se saisirent de leurs bâtimens, & de tout leur équipage, dans lequel se trouva compris Thimoclès même, leur chef. Ils se jettérent ensuite sur une flotte marchande, à laquelle ils enlevérent toutes ses provisions, qu'ils amenérent de nuit à Rhodes, à l'insçu de leurs ennemis.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*d*) Ἀμύντας, roi de la Galatie, province de l'Asie mineure. Il succéda à Déjotare. On dit qu'il fut redevable de la royauté à Antoine, dont il suivit le parti pendant quelque tems. Il combattit pour

(*a*) Freins. Suppl. in Q.Curt. L. I.c.13.
(*b*) Herod. L. VIII. c. 136.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 781, 783.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 944, 945. Strab. pag. 567. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 417. *& suiv.* Hist. des Emp. Tom. I. pag. 73.

lui contre Sext. Pompée. Comme ce fameux capitaine, presque réduit à la dernière extrêmité, tournoit vers la mer, l'an 35 avant J. C., dans la résolution d'aller brûler la flotte ennemie, un transfuge vint avertir les lieutenans d'Antoine de la route, qu'il prenoit. Amyntas, détaché avec quinze cens chevaux, eut bientôt atteint le fugitif, qui n'avoit point de cavalerie. Aux approches d'Amyntas, presque tous ceux qui accompagnoient Pompée, le quittérent; & cet infortuné Général, sans aucune espérance, sans ressource, près de se voir absolument seul, se rendit sans condition au Prince Galate, qui le remit au pouvoir de Titius. Ceci arriva auprès de la ville de Mydéum en Phrygie. Titius fit conduire le prisonnier à Milet, attendant les ordres d'Antoine.

Amyntas ne fut pas constamment attaché à son bienfaiteur. Il l'abandonna dans le tems qu'il avoit plus besoin de secours. Ce fut à Actium, peu de tems avant cette bataille célebre, qui décida la querelle entre Antoine & Auguste. Amyntas se jetta dans le parti de ce dernier. Pour toute récompense, l'Empereur le maintint dans la possession de ses États pendant sa vie. Mais, après sa mort, il ne permit à aucun de ses enfans de lui succéder; de sorte que la Galatie devint alors une province Romaine.

Amyntas, périt par les embûches de la femme du Tyran des Omonadéens, peuples qu'on croyoit invincibles. Mais, Amyntas étoit venu à bout de les réduire. Il leur avoit enlevé une Ville & plusieurs autres lieux. Leur chef même avoit été tué, & ce fut pour venger sa mort, que sa femme tendit des piéges à Amyntas, qui y périt. Ce Prince, qui étoit à la fois roi des Galates & des Lycaoniens, avoit fait d'autres actions mémorables. Par exemple, ayant détruit l'ancienne ville d'Isauria, qu'il avoit reçue des Romains, il en bâtit une autre, où il faisoit sa résidence. On remarque qu'il avoit plus de trois cens troupeaux, dont il retiroit des richesses immenses.

AMYNTAS, *Amyntas*, (a) Αμύντας, Auteur d'une description Géographique de l'Asie, sous le titre de Σταθμοι, *Statio*, Station. Cet ouvrage est perdu. On en trouve seulement quelques lambeaux, cités dans Athénée. Amyntas rapportoit dans son troisième livre, qu'auprès d'une des portes de Ninive, on voyoit les restes d'une terrasse, ou d'une bute de terre, faite de main d'homme, pour servir de tombeau à un prince, nommé Sardanapale, selon la tradition du païs. Cette terrasse avoit été ruinée en partie lors du siége de Ninive, les matériaux ayant servi à construire des cavaliers pour placer les machines avec lesquelles on battoit la Ville. Il restoit encore cependant une par-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 376, 377. Tom. IX. pag. 59, 60.

tie de ce tombeau, & entr'autres des colomnes de pierres, sur lesquelles étoit gravée l'épitaphe de Sardanapale, roi de Ninive, en lettres & en langue Chaldéennes.

Un autre passage d'Amyntas, nous apprend que les peuples des contrées d'Asie avoient coûtume de ramasser du miel sur des feuilles, qu'ils arrachoient; qu'ils les mettoient les unes sur les autres, comme on arrange un cabas de figues, ou bien qu'ils en faisoient une boule; que quand ils vouloient prendre de ce miel, ils rompoient un morceau de la boule, & le jettoient dans un gobelet de bois; qu'ils l'arrosoient ensuite, & que la liqueur, qui en sortoit, avoit précisément le goût du miel, & même un goût plus agréable.

On ignore en quel tems vivoit ce Géographe. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il a vécu postérieurement à l'expédition d'Alexandre le Grand en Asie, puisque son ouvrage traitoit des campemens de ce Prince.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, jeune enfant d'Éphèse, & fils d'Hellanicus. C'étoit un Pancratiaste, dont on voyoit la statue à Olympie. C'est Polyclès de l'école d'Athènes, & disciple de Stadiéus, qui l'avoit faite.

AMYNTAS, *Amyntas*, Ἀμύντας, nom d'un berger, dont Virgile fait mention fort souvent dans ses éclogues, il avoit appris à bien jouer de la flûte. Ce mot *Amyntas* vient du Grec ἀμύνω, *succurro*, j'aide, je secours.

AMYNTOR, *Amyntor*, (*b*) Ἀμύντωρ, fils d'Orménus, & frere d'Énemon, vivoit dans les tems fabuleux. Après la mort de son pere, qui regnoit sur les Dolopes, il monta sur le trône. On dit qu'il avoit deux femmes, l'une légitime, l'autre concubine. La première se nommoit Hippodamie, & la seconde Clytie. Ce Prince n'eut qu'un fils, qui s'appella Phœnix, & que Clytie accusa faussement d'avoir voulu lui faire violence. C'est sans doute pour cela que son pere le rendit aveugle. Mais, il fut guéri par le centaure Chiron, à la recommandation de Pélée. Amyntor n'ayant pas voulu donner passage à Hercule sur ses terres, fut tué par ce Héros.

Il y eut un roi d'Argos de ce nom. Il étoit fils de Phrastor. Il y eut aussi un fils d'Égyptus de même nom. Celui-ci fut tué par sa femme, la première nuit de ses noces.

AMYNUS, *Amynus*, (*c*) le contre-sorcier. Ce Héros & Magus l'enchanteur furent, selon un auteur Phœnicien, les derniers de la première race des hommes, imaginée par cet Auteur. Ils enseignérent aux hommes l'art de bâtir des villages, & d'y rassembler leurs troupeaux. Il y avoit aussi, de leur tems, aux environs de Byblos, un certain

(*a*) Pauf. pag. 351.

(*b*) Homer. Iliad. L. IX. v. 448. *& seq.* Strab. pag. 438, 439. Ovid Metam. L. XII. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 48.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 159.

Élion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui d'Hypsistus ; c'est-à-dire le plus haut, qui avoit pour femme Béruth. Ils eurent un fils, nommé Épigée, qui fut dans la suite appellé Uranus, & une fille, qui porta le nom de Gé ; & c'est le nom de ces deux enfans que les Grecs ont donné au Ciel & à la Terre.

AMYRGIENS, *Amyrgii*, Ἀμύργιοι, peuples du nombre des Scythes. *Voyez* Saces.

AMYRTÉE, *Amyrtæus*, (*a*) Ἀμύρταιος, lun des généraux, qui se révoltérent en Égypte contre les Perses, sous le regne d'Artaxerxès. Il étoit de Saïs, ville de la basse Égypte. Après la défaite d'Inarus, vers l'an 456 avant J. C., tout le païs rentra dans l'obéissance du Roi, excepté Amyrthée, qui avoit encore un petit parti dans les marais, où il se maintint long-tems par la difficulté, que trouvérent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

Amyrtée ne quitta sa retraite, que lorsque Darius fut monté sur le trône. A peine en étoit-il sorti que tous les Égyptiens, las de nouveau de la domination des Perses, accoururent de toutes parts auprès de lui. Les Perses furent chassés, & Amyrtée déclaré roi d'Égypte. Après s'être bien affermi sur le trône, & avoir entièrement chassé d'Égypte les Perses, il se préparoit à les poursuivre jusques dans la Phénicie, & avoit déjà pris des mesures avec les Arabes, pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perse, lui fit rappeller la flotte, qu'il avoit promise aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres États.

Les armes de Darius semblent avoir eu un heureux succès contre les Égyptiens. Amyrtée étant mort après avoir regné 6 ans [peut-être même fut-il tué dans quelque action], Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perses, que son fils Pausiris lui succéda.

AMYTHAON, *Amythaon*, Ἀμύθαων, (*b*) fils de Créthéus & de Tyro. Il demeura long-tems à Pyles, épousa Idomène, fille de Phérès, son frere, & en eut Bias & Mélampus. On le compte au nombre de ceux qui donnérent au peuple les jeux Olympiques. Après lui, Pélias & Nélée les donnérent à leurs frais communs. Éson, l'aîné des enfans de Créthéus, lui succéda au royaume d'Iolcos. Pour Amythaon, il eut, ainsi que Phérès, un établissement particulier. Columelle fait Amythaon, pere du Centaure Chiron.

AMYTHAON, *Amythaon*, Ἀμυθάων, (*c*) pere de Mélampus. Du tems de ce dernier, les femmes de l'Argolide furent attaquées d'une telle manie, que ne pou-

(*a*) Herod. L. II. c. 140. L. III. c. 15. Thucyd. pag. 71, 72. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 283, 405.

(*b*) Pausf. pag. 300. Virg. Georg. L. III. v. 550. Diod. Sicul. pag. 188. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 97, 361, 365. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 9. Tom. XVII. pag. 47.

(*c*) Pausf. pag. 116.

vant plus demeurer dans leurs maisons, elles couroient les champs. Heureusement, il se trouva Mélampus, fils d'Amythaon, qui les fit revenir à leur bon sens, & les guérit. Cet Amythaon pourroit bien être le même que le précédent.

AMYTIS, *Amytis*, Ἄμυτις, (*a*) femme de Nabuchodonosor. Ayant été élevée dans la Médie, dont Astyage, son pere étoit Roi, elle s'étoit beaucoup plue aux montagnes & aux forêts de ce païs-là. Et comme elle souhaitoit d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabuchodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice, connu sous le nom de Jardins suspendus.

AMYTIS, *Amytis*, Ἄμυτις, (*b*) fille d'Astyage, roi de Médie. Je soupçonne que c'est la même que la précédente, ou bien sa sœur, ou du moins sa proche parente. Quoiqu'il en soit, elle fut mariée à Spitame, dont elle eut deux fils, Spitaces & Mégabernes. Astyage, son pere, vaincu par Cyrus, fut obligé d'aller se cacher à Ecbatane. Cyrus y étant arrivé, menaça Amytis, & son mari Spitame, de leur faire souffrir les tourmens les plus rigoureux, s'ils ne lui découvroient le lieu, où le roi des Médes étoit caché. Et ce Prince, qui en fut averti, aima mieux se livrer au vainqueur, que de voir sa fille, & ses petits-fils, exposés aux tortures qu'on leur préparoit. Cyrus eut beaucoup d'égard pour Astyage. Il regarda sa fille Amytis comme sa mere, & l'épousa après avoir fait mourir son mari.

Cambyse & Tanyoxarce naquirent de ce second mariage, & succédérent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils, qu'elle avoit eus de Spitame. Tanyoxarce ayant été empoisonné par ordre de Cambyse, & Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, pressa Cambyse de lui livrer celui, qui lui avoit conseillé de commettre ce crime; & n'ayant pu l'obtenir, elle se fit mourir par le poison.

AMYTIS, *Amytis*, Ἄμυτις, (*c*) eut pour pere Xerxès, fils de Darius, & pour mere Amistris, ou Amestris, fille d'Onophas. On lui donne trois freres, Darius, Hystaspe, & Artaxerxe, avec une sœur, qui se nommoit Rhodogune. Amytis fut mariée à Mégabyse, dont elle eut un fils, appellé Achéménide, qui fut tué par Inarus, chef des rebelles en Égypte. Inconsolable de la mort de son fils, Amytis en poursuivoit la vengeance vivement. Elle vouloit que le Roi lui livrât Inarus & ses Grecs. Mais, Artaxerxe ne l'écouta pas. Elle s'adressa ensuite à Mégabyse, qui fut tout aussi inflexible. Cependant, à force de tourmenter le Roi, elle obtint enfin ce qu'elle souhaitoit, & après cinq ans d'importunités, Inarus lui fut abandonné. Elle le fit attacher à trois croix, & ce fut le genre de supplice dont il mourut. Elle fit aussi trancher la tête à cinquante

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 339.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 408.
(*c*) Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 285. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 259, 260. *& suiv.*

Grecs ; car, le reste s'étoit heureusement dérobé à sa colère. Cette cruelle exécution causa tant de dépit & de déplaisir à Mégabyse, qu'il demanda la permission d'aller en Syrie, d'où il étoit, & où il avoit fait passer secrétement les autres Grecs. Dès qu'il y fut, il fit soulever la Province, & leva une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, sans compter la cavalerie. Oséris marcha contre lui, à la tête de deux cens mille hommes.

Après plusieurs combats, où Mégabyse eut l'avantage, on pensa à négocier la paix avec cet ennemi redoutable. On nomma donc sa femme Amytis, Artoxarès, & Pétisas, fils d'Osiris & de Spitame, pour aller traiter avec ce dangereux rebelle. Tous les trois se transportérent en Syrie, où à force de belles paroles & de sermens, ils déterminérent enfin Mégabyse à s'aller jetter aux pieds du Roi, qui le reçut avec bonté & lui accorda son pardon.

Après la mort de son mari, Amytis ne mit plus de bornes à son incontinence, en quoi elle ne fit que suivre l'exemple que sa mere lui avoit donné. Apollonide, médecin de Cos, devint amoureux d'elle ; & l'ayant trouvée au lit, qui se plaignoit de quelque indisposition, après l'avoir bien examinée, il lui dit que son mal étoit de nature à ne pouvoir être guéri que par la compagnie d'un homme. En même-tems, il lui offrit ses services, qu'elle accepta. Mais, dans la suite voyant que la maladie de la Princesse devenoit sérieuse, & dégénéroit en Phthisie, il ne jugea pas à propos de continuer plus long-tems un commerce si dangereux. Elle en fut si piquée, qu'au lit de la mort, elle demanda pour toute grace à sa mere, de vouloir bien la venger du mépris d'Apollonide. Amistris conta l'aventure au Roi, lui dit l'outrage que le Médecin avoit fait à sa fille, & le ressentiment qu'elle en conservoit ; sur quoi Artaxerxe ayant laissé sa mere maîtresse du sort d'Apollonide ; elle lui fit souffrir toutes sortes de tourmens, deux mois durant, au bout desquels il fut enterré tout vif, le propre jour qu'Amytis mourut.

A N

AN, *Annus*, autrement Année. *Voyez* Année.

ANA, *Ana*, Ἀνὰ, (*a*) fils de Sébéon Hévéen, & pere de Dison, ainsi que d'Oolibama, princesse qui fut mariée à Ésaü. Ana fut prince des Horrhéens, aussi-bien que Dison, son fils. Sébéon, son pere, l'avoit été également.

Lorsqu'Ana conduisoit les ânes de son pere dans le désert, il eut une rencontre avec les Émims. Ces Émims demeuroient dans le voisinage du païs de Séir, où Ana paissoit les ânes. Le terme Hébreu *Maza*, qui signifie trouver, se prend aussi assez souvent pour at-

(*a*) Genes. c. 36. v. 2. & *seq.* Deuter. c. 2. v. 10. Reg. L. IV. c. 18. v. 34. Isaï. c. 37. v. 13.

taquer, surprendre l'ennemi. Cette explication paroît la véritable à Dom Calmet.

La Vulgate traduit qu'Ana trouva des sources d'eaux chaudes. Les Septante & d'autres Traducteurs ont conservé le terme *jamin* ou *jamim*. Il trouva Jamim ou les Jamims. D'autres traduisent : il inventa la manière de faire naître des mulets, par l'accouplement d'un âne & d'une jument, ou d'un cheval & d'une ânesse. Mais, l'Écriture ne nomme jamais les mulets Jamims, & on ne trouve des mulets dans l'Écriture, que depuis David.

Il y en a qui ont cru, mais sans aucune preuve, qu'Ana avoit mérité les honneurs divins, & que c'est lui qui est nommé au quatrième livre des Rois, & dans le trente-septième chapitre d'Isaïe. *Voyez* l'article suivant.

ANA, *Ana*, Ἀνὰ. (*a*) Ce terme se trouve employé au quatrième livre des Rois, & dans Isaïe. Il est assez difficile de sçavoir si c'est le nom d'une Ville ou non. L'affirmative paroît plus vraisemblable. Il subsiste encore de nos jours une ville du nom d'Ana, à l'extrêmité de l'Arabie déserte, sur l'Euphrate.

ANAB, *Anab*, (*b*) montagne de la Palestine, dans la tribu de Juda. Les habitans de cette montagne & de quelques autres des environs étoient des Géans, qui furent exterminés par Josué. Leurs Villes furent aussi ruinées.

ANABASIENS, *Anabasii*, terme qui vient du Grec ἀναβαίνω, *ascendo*, je monte. On donnoit le nom d'Anabasiens à des courriers qui voyageoient à cheval, ou sur des chariots pour les messages d'importance.

ANABASSAR, *Anabassar*, (*c*) autrement Anaxindarax, roi d'Assyrie. Il succéda à Ophraartan, ou Éphéchérès, qui avoit occupé le trône pendant cinquante ans. Après en avoir regné lui-même quarante-deux, il mourut laissant un fils, nommé Assaradonbaal, par abréviation, Sardanapale, que les Grecs, par un changement ou une bizarrerie, dont il ne paroît pas facile de rendre raison, ont appellé Thonos, ou Mascos Concoloros.

ANABATES, *Anabates*, (*d*) Ἀναβάται. On donnoit ce nom, chez les Grecs, à une sorte d'Écuyers, qui disputoient le prix de la course aux jeux Olympiques avec deux chevaux. Sur la fin de la course, on se jettoit à terre; on prenoit les chevaux par le mors, & l'on achevoit ainsi la carrière. Cela se pratiquoit encore du tems de Pausanias. La course du Calpé se faisoit de même. Il n'y avoit d'autre différence, sinon qu'à celle-ci on montoit des jumens. Les Anabates avoient cependant une marque particulière, qui les distinguoit.

Le mot *Anabates*, qui est composé de deux mots Grecs, veut

(*a*) Reg. L. IV. c. 18. v. 34. Isaï. c. 37. v. 13.

(*b*) Josu. c. 11. v. 21.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 7.

(*d*) Pausf. pag. 302. Traduct. de Pausf. par M. l'Abb. Gédoy. Tom. I. pag. 428. Not. 2.

dire *conſcenſores*, ceux qui montent. Dans ce ſens, on peut dire auſſi Parabates, Apobates; car, tous ces noms ſignifient la même choſe. C'eſt le ſentiment de Sylburge dans ſon commentaire ſur Denys d'Halicarnaſſe.

ANABÉSINEUS, *Anabeſineus*, Ἀναβησινέως, (*a*) jeune homme, dont parle Homère au huitième livre de l'Odyſſée. Il étoit bienfait & bien diſpos.

ANABOLADION, *Anaboladium*, autrement *Anabolagion*, eſpèce d'ornement de lin à l'uſage des femmes. Il étoit à peu près ſemblable au mantelet, dont elles ſe ſervent aujourdhui. Ce mot vient du Grec ἀναβάλλεσθαι *inducere*, revêtir.

ANABOLAGION, *Anabolagium*, ſorte d'ornement, qu'on dit être le même que l'Anaboladion. *Voyez* Anaboladion.

ANABOLES, (*b*) eſpèce de longues préfaces, qu'on reprochoit à Mélanippide de mettre à la tête des Dithyrambes. C'eſt ſur quoi étoit fondée la raillerie du muſicien Démocrite de Chio, qui, au rapport d'Ariſtote, parodiant un vers d'Héſiode, diſoit à propos des Anaboles de Mélanippide :

Ἡ δὲ μακρὰ ἀναβολὴ τω ποιήσαντι
κακίστη ;

C'eſt-à-dire, » une longue préface eſt un grand mal pour quiconque l'a fait. « Il pouvoit ajoûter, & pour quiconque la lit.

ANABOLION, *Anabolion*. (*c*) Il eſt fait mention de ce terme dans la formule d'un vœu conſidérable, fait à Eſculape à Riez en Provence; mais, on ne ſçait ce que c'étoit qu'un Abolion.

ANABURA, *Anabura*, (*d*) ville de Phrygie, dans l'Aſie mineure, à une journée des ſources de l'Alandre. Manlius, l'an de Rome 563, marchant contre les Gallogrecs, paſſa par Anabura, ainſi que l'atteſte Tite-Live en ces termes: » Comme la crainte avoit » chaſſé les habitans de toutes les » Villes d'alentour, les ſoldats » chargés du butin qu'ils y trou» vérent, ayant fait à peine deux » lieues le jour ſuivant, s'arrêté» rent à Bender la vieille, com» me on l'appelle; d'où le len» demain, ils allérent à Anabura, » & le jour d'après aux ſources » de l'Alandre, & le troiſième à » Abbaſſe, où ils ſéjournérent » pluſieurs jours, parce qu'ils ſe » trouvoient alors ſur les frontiè» res des Toliſtoboiens, qui fai» ſoient partie des Gallogrecs. «

Il eſt vraiſemblable que cette Ville ne différoit point d'une autre de même nom, que Strabon, d'après Artémidore, place dans la Piſidie, province qui étoit limitrophe de la Phrygie.

ANACALYPTÉRIES, *Anacalypteria*, (*e*) fêtes qu'on faiſoit après les noces, lorſque l'épouſe

(*a*) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 113.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 229, 230.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 248.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15. Strab. pag. 570.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209.

se montroit, & paroissoit devant le monde. On appelloit encore ainsi les présens qu'on faisoit ce jour-là à la nouvelle épouse. Anacalyptéria vient du Grec ἀνακαλύπτειν, qui veut dire, montrer, produire, faire paroître.

ANACARA, *Anacara*, espèce de tambour, qui étoit fait en forme de timbale, & qui fut en usage dans le Bas-Empire.

ANACÉES, *Anacea*, (*a*) fêtes en l'honneur de Castor & de Pollux, qu'on appelle Anaces, terme qui veut dire, Rois, Princes, Seigneurs.

ANACÉPHALÉOSE, *Anacephalæosis*, terme de Rhétorique, qui vient du Grec, ἀνὰ, *iterùm*, une seconde fois, & κεφαλὴ, *caput*, tête, chef. L'Anacéphaléose est une récapitulation, ou répétition courte & sommaire des principaux chefs d'un discours.

Cette récapitulation ne doit point être une répétition séche de ce qu'on a déjà dit, mais un précis exact en termes différens, orné & varié de figures, dans un style vif. Elle peut se faire de différentes manières, soit en rappellant simplement les raisons, qu'on a alléguées, soit en les comparant avec celles de l'adversaire, dont ce parallele peut mieux faire sentir la foiblesse. Elle est nécessaire, soit pour convaincre davantage les auditeurs, soit pour réunir, comme dans un point de vue, tout ce dont on les a déjà entretenus, soit enfin pour réveiller en eux les passions, qu'on a tâché d'y exciter. Cicéron excelloit particulièrement en ce genre.

ANACES, *Anaces*, Ἄνακαι, (*b*) espèce de dieux, autrement appellés Anactes. La plûpart des Auteurs, parmi lesquels sont Plutarque, Théodore, & quelques autres, ne mettent au rang de ces dieux, que Castor & Pollux, les deux Dioscorides, ou fils de Jupiter; mais, Cicéron, plus exact en cela, parle de trois sortes d'Anaces. Les premiers étoient fils d'un ancien Jupiter, roi d'Athènes, & de Proserpine, & ils se nommoient Tritopatréus, Eubuléus, & Dionysius. Les seconds étoient fils de Jupiter troisième, & de Léda; c'étoient Castor & Pollux. Les derniers enfin, étoient Aleo & Malampus Émolus, fils d'Atrée. Quelques Anciens en mettent un plus grand nombre, puisqu'ils les confondent avec les douze grands Dieux. En effet, Pausanias raconte qu'Hercule, après avoir saccagé Elis, pour se venger d'Augias, éleva six autels aux douze grands Dieux ou Anactes; ensorte qu'il y avoit deux de ces dieux pour chacun de ces autels. L'ancien Scholiaste de Pindare nomme quelques-uns de ces Anactes. Mais, le passage, où il en parle, est trop corrompu, pour qu'on en puisse tirer rien de certain.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie du nom, que portoient ces dieux. Plutar-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209.

(*b*) Plut. in Thes. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 237. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 295, 304.

que croit qu'il fut donné aux Tyndarides, ou à cause qu'ils avoient procuré la paix, ou parce qu'on les avoit placés parmi les astres: ce qui fait dire à Horace: *Sic fratres Helenæ lucida sydera.*

Voici comme s'exprime Plutarque: » Castor & Pollux étant » maîtres dans Athènes, ne de» mandérent qu'à être initiés.... » Ils furent donc reçus dans la » confrérie des grands mystères, » après avoir été adoptés aupara» vant par Aphidnès, & comme » Hercule l'avoit été par Pylius. » On leur rendit des honneurs di» vins, & on les appella Anaces, » soit parce qu'ils avoient fait ces» ser la guerre, ou qu'ils avoient » eu si grand soin des Athéniens, » que quoique la Ville fût pleine » de troupes, personne n'y avoit » reçu le moindre déplaisir; car, » ce mot est tiré d'un terme, qui » signifie protéger, avoir soin; & » peut-être que de-là, les Rois ont » été appellés Anactes, comme » protecteurs, ou peres des peu» ples. Il y en a pourtant qui di» sent que ce nom fut donné aux » Tyndarides, à cause de leurs » étoiles, qui paroissent dans le » ciel; car, les Athéniens disent » Anécas & Anécathen, ce que » les autres disent Ano, Ano» then; c'est-à-dire, en haut. «

M. Dacier, dans ses notes sur ce passage, dit que le mot *Anaces* vient du mot *Anassein*, qui, anciennement signifioit simplement avoir soin, comme on le voit manifestement par ces mots composés, *Hipponax*, un Écuyer, *Paidonax*, un Précepteur. Dans Hérodote & dans Thucydide, on trouve *Anacos* pour *Épimélos*, soigneusement; & sophocle appelle les Sacrificateurs & les prêtres de Thébes, χωρᾶς ἄνακτες, parce qu'ils avoient soin du païs, & qu'ils veilloient pour sa conservation. De-là les Rois ont été appellés Anactes, parce qu'ils ont, ou qu'ils doivent avoir soin des peuples.

Quoiqu'il en soit, Castor & Pollux furent bien mis à la vérité au nombre des dieux Anactes; mais, ils n'étoient pas les seuls, ni les plus anciens dieux de ce nom, qui ne fut connu des Grecs qu'à l'arrivée des Phéniciens, parmi lesquels les descendans d'Énac, qui avoient regné à Arbé, ou Hébron, comme on le voit dans Josué, étoient fameux.

Au reste, M. l'abbé Banier est persuadé qu'on ne donna pas le nom d'Anactes à tous les Rois en général, mais à ceux des descendans d'Inachus, qui se rendirent célebres par leurs belles actions. Vossius est aussi persuadé que le nom des dieux Anactes étoit originaire de Phénicie; mais, il croit qu'il avoit été apporté dans l'occident par Cadmus, ou par les Chananéens, que Josué avoit obligés, par ses conquêtes, de sortir de Phénicie, & qui s'étoient retirés dans la Gréce; & il ajoûte que les Spartiates, qui se disoient alliés des Israëlites, comme nous l'apprend Josephe, étoient une colonie de ces Chananéens, dont la plûpart descendoient d'Abraham par Agar & Céthura; & c'est pour cela que les plus fameux des Anactes grecs, étoient Castor & Pollux,

Pollux, originaires de Sparte; les Lacédémoniens leur ayant donné ce nom pour honorer la mémoire des descendans d'Énac, dont ils avoient ouï raconter tant de merveilles.

Il est certain que les Grecs connoissoient cet Énac, dont il est fait mention dans les Livres sacrés, & qu'ils sçavoient que c'étoit un homme d'une taille extraordinaire, & le pere des Géants. Ce que raconte Pausanias du géant Astérius, en est une preuve. » Vis-à-vis de Milet, dit cet Au» teur, il y a l'isle Ladé, qui se » sépare en deux autres petites » Isles, dont l'une porte le nom » d'Astérius, parce qu'Astérius y » a son tombeau. Il étoit fils d'A» nax, que l'on dit avoir été fils » de la Terre. Le corps d'Asté» rius n'a pas moins de dix cou» dées de long. « Il n'est pas étonnant, au reste, que les Grecs aient publié que cet Énac, ou comme ils l'appellent Anax, étoit fils de la Terre. C'étoit l'origine qu'ils donnoient à ceux, qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement. Voilà ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur les dieux Anactes, ou Anaces, si connus dans les poëtes Grecs.

ANACHARSIS, *Anacharsis*, Ἀναχάρσις, (a) Scythe de nation, fils de Gnure, de la race Royale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faisoit un reproche sur le païs, dont il étoit : » Ma pa» trie, dit-il, me fait, selon vous, » peu d'honneur ; & vous, vous » en faites peu à votre patrie. « Son bon sens, son profond sçavoir, & sa grande expérience, le firent passer pour un des sept Sages. Il avoit écrit, en vers, de l'art militaire, & avoit fait un traité des loix des Scythes.

On dit qu'Anacharsis étant allé à Athènes, se présenta à la porte de Solon. Ayant frappé, il dit qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entr'eux le droit d'hospitalité. Solon lui répondit qu'il étoit mieux de faire amitié chez soi, sans courir si loin. *Eh bien*, répondit Anacharsis, *puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous, selon ta maxime.*

En ce tems-là, Solon commençoit déjà à se mêler du gouvernement de la République, & il travailloit à ses loix. Anacharsis ayant appris cela, se moqua de cette entreprise, de ce qu'il espéroit, par des loix écrites, réfréner l'avarice & l'injustice de ses Citoyens : » Car, toutes ces écri» tures, disoit-il, ressemblent » proprement aux toiles d'arai» gnées. Les foibles & les petits » s'y prendront & s'y arrêteront ; » mais, les puissans & les riches » les romperont sans peine. Ce» pendant, répartit Solon, les » hommes exécutent fort bien » tous les traités qu'ils ont faits,

(a) Herod. L. IV. c. 46, 76, 77. Plut. Tom. I. pag. 80, 81. Cicer. Tuscul. Quæst. L. V. c. 90. Phæd. L. III. Prolog. Lucian. Tom. I. p. 648. & seq. Tom. II. pag. 385. & seq. Pauf. pag. 40. Strab. pag. 30, 303, 694. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 78, 79. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 341. Tom. XXI. pag. 90.

» quand aucune des parties ne » trouve son profit à les rompre. » Il en sera de même de mes loix; » car, je les tempére de manière, » & je les accommode si bien » aux intérêts de mes Citoyens, » qu'ils connoîtront évidemment » qu'il leur est plus avantageux » de les observer que de les vio- » ler. « Mais, le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste, que l'espérance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon, après avoir assisté à une assemblée des Athéniens : » Qu'il ne pouvoit » assez s'étonner de voir que, » dans leurs délibérations, c'é- » toient les sages qui parloient, » & les fous qui décidoient. «

Anacharsis, accoûtumé à la vie dure & pauvre des Scythes, faisoit fort peu de cas des richesses. Crésus l'avoit invité à le venir voir, & sans doute il lui laissoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir. » Je n'ai nul besoin de » votre or, lui répliqua-t-il. Je » ne suis venu dans la Gréce, » que pour m'y enrichir du côté » de l'esprit; & je serai fort con- » tent, si je retourne dans ma » patrie, non plus riche, mais » plus habile & plus homme de » bien. « Il se rendit pourtant à la cour de ce Prince.

Ésope, ayant été fort étonné & fort mécontent de l'air froid & indifférent, avec lequel Solon avoit considéré les trésors de Crésus & la magnificence de son palais, parce que c'étoit le maître même de la maison, que ce Philosophe auroit souhaité de pouvoir admirer : » Il faut, dit Anacharsis à Ésope, que vous ayez » oublié votre Fable du renard & » de la panthére. Celle-ci, pour » se faire valoir, ne pouvoit que » montrer sa peau brillante, & » marquetée de différentes cou- » leurs. La peau du renard étoit » simple, mais cachoit des ruses » & des finesses d'un prix infini. » Je vous reconnois, ajoûta le » Scythe, à cette image. Vous » n'êtes frappé que de ce qui » brille au dehors, & vous comp- » tez pour peu ce qui fait vérita- » blement l'homme; c'est-à-dire, » ce qui est en lui, & par consé- » quent à lui. «

Anacharsis, après avoir beaucoup voyagé, retourna en Scythie sur l'Hellespont. Ayant abordé à une ville nommée Cyzique, & y ayant trouvé les Cyzicéniens, qui célébroient avec de grandes solemnités la fête de la mere des dieux, il fit vœu à cette Déesse, de lui faire les mêmes sacrifices, & d'ordonner en son honneur la veille de la nuit, s'il retournoit sans péril en son païs. Quand il fut donc revenu en Scythie, il entra secrétement dans le païs d'Hylée, situé près de la carrière d'Achille. S'y étant caché, il accomplit son vœu, & fit toute la cérémonie en l'honneur de la Déesse. Mais, comme il faisoit cela, il fut découvert par un Scythe, qui l'alla dénoncer au Roi. Ce Prince vint aussi-tôt sur les lieux, & ayant vu Anacharsis dans cette action, il tira sur lui une fléche, & le tua. *Voyez* Toxaris.

ANACHARSIS, *Anacharsis*, Ἀναχάρσις, (a) ou Gymnase, titre d'un dialogue de Lucien. Dans ce Dialogue, Anacharsis & Solon disputent ensemble sur les Gymnases. Le premier prétend en montrer la vanité, l'autre, l'utilité.

ANACHIS, *Anachis*, Ἀναχις, nom d'un des quatre dieux domestiques, adorés par les Égyptiens; car, ces peuples croyoient que chaque personne, dès le moment de sa naissance, avoit quatre dieux familiers, commis à sa garde, qui ne l'abandonnoient jamais, & qui en prenoient un soin particulier. Ces quatre dieux étoient Dymon, Tychés, Héros & Anachis. Giraldi a raison de croire que ces noms sont corrompus; & qu'il faut lire, Dynamis, Tyché, Éros, & Anancé, ou Ananché; en Grec, Δυνάμις, Τυχὴ, Ερώς, & Ανάγκη; c'est-à-dire, la Puissance, la Fortune, l'Amour & la Nécessité.

Les Payens mêmes ont reconnu que l'homme abandonné à lui-même n'étoit capable de rien, & qu'il avoit besoin de quelque divinité pour le conduire & le soûtenir.

ANACHRONISME, *Anachronismus*, terme de Chronologie, qui est formé du Grec ἀνὰ, *sursùm*, *retrò*, au-dessus, en arrière, & χρόνος, *tempus*, tems. L'Anachronisme est une erreur dans la supputation des tems, & dans la date des événemens, qu'on place plutôt qu'ils ne sont arrivés. Tel est cet Anachronisme de Virgile, qui fait regner Didon en Afrique du tems d'Énée, quoique dans la vérité, cette Princesse n'y soit venue que 300 ans après la prise de Troye.

L'erreur opposée, qui consiste à dater un événement d'un tems postérieur à celui, auquel il est arrivé, s'appelle Parachronisme. Mais, dans l'usage ordinaire on ne fait guere cette distinction, & on emploie indifféremment le terme d'Anachronisme, pour toute faute contre la chronologie.

ANACLÉTÉRIES, *Anacleteria*, (b) fêtes des Rois & des Princes. Lorsqu'ils étoient en âge de regner, on les appelloit pour cela. C'est pourquoi, ces fêtes étoient nommées Anaclétéries, du Grec ἀνακαλε. appeller.

ANACLÉTHRA, *Anaclethra*, Ἀνάκληθρα, (c) sorte de pierre, qu'on voyoit à Athènes auprès du Prytanée, si on en croit les Athéniens; mais, qui pourroit les en croire, dit Pausanias? Cérès, après avoir long-tems cherché sa fille, se reposa sur cette pierre, & à force de l'appeller, elle la retrouva. C'est pour cela qu'ils nommoient cette pierre Anaclethra, terme composé de deux mots Grecs, qui veulent dire proprement rappeller. Les femmes du païs pratiquoient encore tous les ans, du tems de Pausanias, autour de cette pierre, quelques cérémonies qui avoient rapport à cette tradition.

(a) Lucian. Tom. II. pag 385. *& seq.*
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209.
(c) Pauf. pag. 80.

ANACLINOPALE, *Anaclinopalum*, espèce de lutte, dans laquelle les Athlétes combattoient couchés sur le sable. C'est ce qu'on appelloit *volutationes* & *volutatoria lucta*, par opposition à *lucta erecta*, autre espèce de lutte, dans laquelle on combattoit de bout.

ANACLINTÉRIE, *Anaclinterium*, autrement Anaclitérie. *Voyez* Amphicéphale.

ANACOLUTHE, *Anacoluthum*, figure de mots, qui est une espèce d'ellipse. Ce mot vient du Grec ἀνακόλουθος, *non consentaneus*. La racine de ce mot en fera entendre la vraie signification. C'est ἀκόλουθος, *comes*, compagnon. Ensuite on ajoûte l'α privatif, & un ν euphonique, pour éviter le bâillement entre les deux *a*. Ainsi le mot *Anacoluthe* signifie qui n'est pas compagnon, ou bien qui ne se trouve pas dans la compagnie de celui, avec lequel l'analogie demanderoit qu'il se trouvât.

(*a*) En voici un exemple tiré du second livre de l'Énéïde de Virgile. Panthée, prêtre du temple d'Apollon, rencontrant Énée dans le tems du sac de Troye, lui dit qu'Ilion n'est plus; que des milliers d'ennemis entrent par les portes en plus grand nombre qu'on n'en vit autrefois venir de Mycénes:

Portis alii bipatentibus adsunt
Millia quot magnis nunquam venêre
Mycenis.

On ne sçauroit faire la construction sans dire: *Alii adsunt tot quot nunquam venêre Mycenis.*

Tot est donc l'Anacoluthe; c'est le compagnon qui manque. Servius dit sur ce passage: *millia*, subaudi, *tot*; & *est* ἀνακόλουθον; nam dixit *quot*, cùm non præmiserit *tot*.

Il en est de même de *tantùm* sans *quantùm*, de *tamen* sans *quanquam*. Souvent en François, au lieu de dire: *il est allé là, où vous allez, il est dans la Ville, où vous allez*; on dit simplement: *il est où vous allez*.

Ainsi l'Anacoluthe est une figure, par laquelle on sous-entend le corrélatif d'un mot exprimé; ce qui ne doit avoir lieu, que lorsque l'ellipse peut être aisément suppléée, & qu'elle ne blesse point l'usage.

ANACRÉON, *Anacreon*, (*b*) Ἀνακρέων, poëte Lyrique, presque contemporain d'Ésope. Il naquit à Téos, ville d'Ionie, & florissoit vers la 62e Olympiade, du tems de Cyrus, Cambyse & Darius; c'est-à-dire, 532 ans avant J. C., selon Eusébe; & vers la 52e Olympiade, selon Suidas, ou 572 ans avant J. C. Il

(*a*) Virg. Æneid. L. II. v. 330, 331.

(*b*) Athæn. pa. 12. *& alib. pass.* Suid. Tom. I. pag. 234. Lucian. Tom. II. pag. 644. Plin. L. VII. c. 7, 48. Pauf. pag. 3, 44. Herod. L. III. c. 121. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 72. Tom. VI. pag. 141. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 12, 21. Tom. V. pag. 73. Tom. VI. p. 304, 343, 344, 362. Tom. IX. p. 344, 345. Tom. X. p. 25. Tom. XIII. p. 133, 140. Tom. XX. p. 354.

passa beaucoup de tems à la cour de Polycrate, ce tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie, & par sa fin tragique; & il fut non seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Quelques Auteurs ont écrit qu'ayant reçu, de ce Prince, cinq cens talens; c'est-à-dire, environ cinq cens mille écus, il ne put les posséder sans inquiétude, & fut obligé de s'en défaire.

Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment, pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seroient estimés & goûtés, comme ils le méritoient. Anacréon y arriva, dans le tems que les Athéniens se livroient avec le plus d'ardeur à l'étude de l'éloquence & de la politique; & on croit qu'il prit de-là occasion de dire au commencement d'une de ses Odes, qu'il adresse à quelque Sophiste: » Pourquoi voulez-vous » m'instruire dans la science des » loix & dans la manière d'argu» menter des Orateurs? Qu'ai-je » besoin de tant de discours, dont » je n'attends aucun fruit? Appre» nez-moi plutôt à boire la char» mante liqueur de Bacchus; ap» prenez-moi plutôt à folâtrer » avec l'aimable Vénus. Déjà » mes cheveux blanchissent, &c.«

Anacréon passe pour celui de tous les anciens Poëtes, qui a le mieux connu les Graces. Il les avoit comme faites à son badinage; mais, il ne manque guere de les faire aller de compagnie avec les Amours. » Le fils de Cythérée, » dit-il, aime à se couronner de » roses, lorsqu'il danse avec les » Graces. « Ailleurs il presse un excellent ouvrier de lui faire une coupe d'argent, & d'y représenter, à l'ombre d'une vigne, les Amours désarmés & les Graces riantes. Cela vient de ce que la joie & le plaisir faisoient son unique occupation; & ce qui nous reste de ses piéces, en fait foi. En effet, nous avons soixante-dix Odes d'Anacréon, que leur briéveté & la matière qu'elles traitent, doivent faire prendre pour les scholies, que l'Antiquité lui attribue. Il y chante, tantôt l'Amour, tantôt le dieu du Vin, & souvent les deux ensemble.

A regarder ces piéces du côté du style, c'est une douceur, une délicatesse, qui peut-être n'a point d'exemple. Tout y est beau & naturel. Point de pensée, qui ne soit un sentiment, point d'expression, qui ne parte du cœur, & qui n'aille au cœur. On y trouve ces graces naïves, qui caractérisent la chanson, & la distinguent des autres ouvrages de Poësie. On y voit ces images riantes, toujours sûres de plaire, parce qu'elles sont prises avec goût & avec discernement dans la simple nature. L'air, sans doute, y étoit assorti aux paroles. Ainsi, la dialecte Ionienne, pleine de douceur, & le mode Ionien, plus tendre que tous les autres, devoient rendre ces chansons d'un agrément parfait. Mais, à les envisager du côté des mœurs,

tout y respire une débauche outrée, un libertinage, qui est dans l'esprit comme dans le cœur, une paresse affectée, qui éloigne, comme autant d'idées frivoles, tout ce qui s'appelle fortune, honneur, vertu, bienséance.

Un sçavant Anglois est d'un sentiment opposé, par rapport à ce dernier article. Il soûtient, avec la dernière chaleur, qu'Anacréon étoit sobre & chaste. Il n'y a sorte d'injures qu'il ne dise, dans l'excès de son zèle, à ceux qui osent être d'un avis contraire. Il les traite d'hommes ignorans, ou stupides, qui n'ont pas lu cet Auteur, ou qui ne l'ont pas entendu : épithétes, qui sont la ressource ordinaire des défenseurs de causes désespérées, & qui font plus de la moitié de leurs preuves.

Anacréon, selon Lucien, mourut à l'âge de 85 ans. Sa statue fut placée dans la citadelle d'Athènes. On l'avoit représenté comme un homme, qui a un peu de vin dans la tête, & qui chante. Cette attitude, dont Pausanias est garant, est une preuve incontestable de la conduite dépravée de ce Poëte.

M.de Dacier, MM. de Longepierre & de la Fosse, nous ont donné, chacun, une nouvelle édition des Poësies d'Anacréon, avec des remarques, & chacun leur version françoise. Celle de M.de Dacier est en prose, & les deux autres en vers. Leurs notes sont bonnes. Les traductions en vers françois ne paroissent pas répondre tout à fait à la beauté de l'original. Le sieur Gacon a donné aussi Anacréon, en vers françois. On peut voir la vie d'Anacréon, à la tête de ces éditions, où l'on marque aussi les meilleures éditions de ce Poëte.

ANACRÉONTIQUE. Ce mot, formé du nom du poëte Anacréon, est consacré, pour signifier ce qui a été inventé par ce Poëte, ou composé dans son goût & son style.

ANACTES, *Anactes*. Sorte de dieux, appellés aussi Anaces. *Voyez* Anaces.

ANACTES, étoit encore un nom d'honneur, affecté aux fils & aux freres des Rois de Chypre. Les Rois étoient sur le trône ; mais, les Anactes gouvernoient. C'étoient à eux que les Gergines rendoient compte ; & ils faisoient examiner les dénonciations des Gergines par les Promalanges. Les femmes des Anactes s'appelloient Anasses ; & celles qui les servoient, avoient nom Colacydes.

ANACTORIE, *Anactorium*, Ἀνακτόριον, (*a*) ville de Gréce, dans l'Acarnanie, selon Strabon. Ce Géographe en attribue la fondation à une colonie de Corinthiens, qu'on y envoya, dans le tems que Cypsèle regnoit à Corinthe ; c'est-à-dire, 620 ans avant l'Ére Chrétienne. C'est alors aussi, selon cet Auteur, que la ville d'Ambracie fut bâtie par cette même colonie. Mais,

(*a*) Strab. p. 450. *& seq.* Thucyd. p. 37, 285. Pauf. p. 333. Plin. L. IV, c. 1.

comme il est certain que les Corinthiens ne furent que les restaurateurs de cette dernière, il y a grande apparence qu'ils ne furent non plus que les restaurateurs d'Anactorie. Quoiqu'il en soit, Strabon place cette Ville dans une presqu'isle, non loin d'Actium, à quarante stades du temple d'Apollon Actien; ce qui ne contredit pas le sentiment de Thucydide, qui met Anactorie à l'embouchure du golfe Ambracique.

La ville d'Anactorie appartint autrefois, en commun, aux Corinthiens & aux Corcyréens. Durant la guerre du Péloponnèse, les Corinthiens s'en emparérent par fraude. Mais, ils ne jouïrent pas long-tems du fruit de leur trahison, parce que ceux d'Athènes la leur enlevérent; & ce fut aussi par le même moyen. Auguste, après la bataille d'Actium, ayant transféré à Nicopolis les habitans des Villes du voisinage, ceux d'Anactorie furent de ce nombre. C'est pour cela que Strabon dit que cette Ville étoit comme le port de Nicopolis. Au reste, Pline met Anactorie dans l'Épire; ce qui doit s'entendre, sans doute, du tems, ou l'Acarnanie avoit moins d'étendue; car, on croit que les bornes de son territoire ne furent pas toujours les mêmes.

ANACTORIE, *Anactoria*, Ἀνακτορία. C'est le nom que porta d'abord la ville de Milet, dans l'Asie mineure. *Voyez* Milet.

ANADIPLOSE, *Anadiplosis*, Ἀναδίπλωσις, (a) terme composé de ἀνὰ, *retrò*, en arrière, & de διπλόω, *duplico*, je double. Cela sert à faire comprendre ce que c'est que l'Anadiplose. C'est une figure de Rhétorique, qui se fait, lorsqu'une proposition commence par le même mot, par lequel la proposition précédente finit: En voici quelques exemples, tirés de Virgile:

Sit Tityrus, Orpheus
Orpheus in Sylvis.
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle
Ægle Naïadum pulcherrima.
Circum perque duas . . . . . Arctos
Arctos, Oceani metuentes æquore tingi.

Il y a une autre figure, qu'on appelle Épanadiplose, & qui se fait, lorsque de deux propositions corrélatives, l'une commence, l'autre finit par le même mot, comme dans ce vers de Juvenal:

Crescit amor nummi, quantùm ipsa pecunia crescit.

ANADYOMÈNE [Vénus], *Venus Anadyomene*, Ἀφροδίτη ἀναδυομένη. (b) Ce surnom de Vénus signifie: *Qui sort de la mer.* Apelle, ce fameux peintre, avoit

(a) Virg. Eclog. 6. v. 20. Eclog. 8. v. 55, 56. Georg. L. I. v. 245, 246. Juv. Satyr. 14. v. 138. Quint. L. IX. c. 3.
(b) Strab. pag. 657. Plin. L. XXXV. c. 10. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 654, 655. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 165.

fait une Vénus Anadyomène, qui étoit son chef-d'œuvre. Pline dit que cette piéce fut célébrée par les vers des plus grands Poëtes, & que si la peinture y a été surpassée par la poësie, aussi en a-t-elle été illustrée. Apelle en avoit commencé une autre, à Cos, sa patrie, qui, selon lui & selon tous les connoisseurs, devoit surpasser la première; mais, la mort envieuse l'arrêta, au milieu de l'ouvrage. Il ne se trouva personne depuis, qui osât y porter le pinceau.

On ne sçait si c'est cette seconde Vénus, ou la première, qu'Auguste acheta de ceux de Cos, en leur remettant la somme de cent talens, du tribut, qui leur avoit été imposé de la part de la République Romaine. Si c'est celle-ci, comme il y a beaucoup d'apparence, elle eut un sort aussi triste que l'autre, & même encore plus funeste. Dès le tems d'Auguste, l'humidité en avoit déja gâté la partie inférieure. On chercha quelqu'un, de la part du Prince, pour la retoucher; mais, il ne se trouva personne, qui fût assez hardi, pour l'entreprendre; ce qui augmenta la gloire du Peintre Grec, & la réputation de l'ouvrage même. Enfin, cette belle Vénus, que personne n'osoit toucher par vénération, ou par timidité, fut insultée par les vers, qui se mirent dans le bois, & la dévorérent. Néron, qui regnoit alors, en mit une autre à la place, de la main d'un Peintre, peu connu.

ANAGLYPHES, *Anaglypha*, du Grec, ἀναγλύφω, *insculpo*, je grave. (*a*) Ce mot, qui se trouve au sixième chapitre du III.e Livre des Rois, signifie toutes sortes de figures en relief, ou plutôt toutes sortes de gravûres en bosse, ou en bas relief. Des vases, chargés de figures, en relief, *aspera signis*, comme dit Virgile, ou *in asperitatem excisa*, comme dit Pline, sont ce qu'on appelle Anaglyphes.

Mais, l'endroit des Rois, où ce terme se trouve, signifie que Salomon fit mettre, aux portes du Sanctuaire, des figures de palmiers, de chérubins, & de lys épanouis, en bas relief, de même qu'il y en avoit au bas du Sanctuaire, tout au tour du mur. L'Hébreu porte simplement, qu'il fit tailler des figures de chérubins, en sculpture, ou en bas relief, & des palmiers, & des fleurs épanouies.

ANAGNIA, *Anagnia*, (*b*) Ἀναγνία, ville d'Italie, dans le païs des Herniciens. Strabon, qui la place dans les montagnes au-dessus de Préneste, dit que c'étoit une Ville illustre. Ceux d'Anagnia, de concert avec le reste des Herniciens, prirent les armes contre les Romains, l'an de Rome 447. Marcius eut ordre de marcher contre ces peuples. Quand on les eut vaincus, on leur donna le

(*a*) Reg. L. III. c. 6. v. 32. Virgil. Æneid. L. V. v. 267. Plin. L. XXXIII. c. 11.

(*b*) Strab. pag. 238. Plin. L. III. c. 5. L. XXXIV. c. 6. Tit. Liv. L. IX. c. 43. Tacit. Hist. L. III. c. 62.

droit de bourgeoisie ; mais, sans suffrage. On leur défendit de tenir des assemblées, ou de contracter entre eux des mariages ; & à leurs magistrats de se mêler des affaires publiques, excepté de celles qui regardoient le service des dieux.

Pline, parlant de Marcius, sous la conduite duquel, on vient de voir que les Anagniens furent réduits, dit que ce capitaine Romain s'étant rendu maître de la ville d'Agnania, délivra les habitans du tribut, qu'on leur avoit imposé. Cette Ville avoit donné la naissance à Fabius Valens, qui fut tué à Urbin ; elle vit Antoine répudier la sœur d'Auguste, pour épouser Cléopâtre, reine d'Égypte, & battre de la monnoie en mémoire de cet événement. On la connoît à présent sous le nom d'Anagni, dans la campagne de Rome.

ANAGNINIENS, *Anagnini*, peuples d'Anagnia, au païs des Herniciens, *Voyez* Anagnia.

ANAGNOSTE, *Anagnostes*, Ἀναγνώστης. (a) Ce terme Grec, veut dire Lecteur. C'est aussi le nom, que l'on donnoit à ceux d'entre les Esclaves, qui avoient quelque connoissance des Belles Lettres. Il y en avoit presque toujours quelques-uns dans les maisons des grands & des riches. Une des principales fonctions de ces Esclaves, c'étoit de lire quelque chose d'utile, ou d'agréable à leurs maîtres, pendant qu'ils étoient à table. Ils furent en grand crédit, sous l'empereur Claude.

Cicéron avoit un de ces Esclaves, nommé Sositheus, dont la mort lui fit beaucoup de peine.

ANAGOGIE, *Anagoge*. Ce mot est composé du Grec, ἀνὰ, *sursum*, en haut, & ἀγωγὴ, *ductus*, conduite, qui vient de ἄγω, *duco*, je conduis. L'Anagogie est donc, selon la signification même de ce terme, une espèce de mouvement, qui conduit aux choses d'en haut, & qui éleve l'ame à la contemplation des choses divines.

L'Anagogie est un des quatre sens, que l'on peut donner à l'Écriture : le Littéral, l'Allégorique, l'Anagogique & le Tropologique. Le sens Anagogique est, lorsqu'on explique le Texte sacré, par rapport à la fin que les Chrétiens doivent se proposer, qui est la vie éternelle. Par exemple, le repos du Sabbat, dans le sens Anagogique, signifie le repos de la Béatitude éternelle.

ANAGOGIES, *Anagogia*, fêtes, qui se célébroient, en l'honneur de Vénus, à Éryx, en Sicile.

ANAGRAMME, *Anagramma*, mot formé du Grec, ἀνὰ, *retrò*, en arrière, & γράμμα, *littera*, lettre. L'Anagramme consiste dans la transposition des lettres d'un nom, avec un changement, ou combinaison de ces mêmes lettres ; d'où il résulte un sens avantageux, ou désavanta-

(a) Cicer. ad Attic. L. I. Epist. 11.

geux à la personne, ou à la chose à qui appartient ce nom. Ainsi, l'Anagramme de *Logica*, est *Caligo*.

Ceux, qui s'attachent scrupuleusement aux regles, dans l'Anagramme, prétendent qu'il n'est pas permis de changer une lettre en une autre, & n'en exceptent que la lettre aspirée *h*. D'autres, moins timides, prennent plus de licence, & croyent qu'on peut quelquefois employer *e* pour *æ*, *v* pour *w*, *s* pour *z*, *c* pour *k*, & réciproquement; enfin, qu'il est permis d'omettre, ou de changer une ou deux lettres en d'autres, à volonté. Mais, l'on sent qu'avec tous ces adoucissemens on peut trouver dans un mot tout ce qu'on veut.

On croit que les Anciens s'appliquoient peu à ces bagatelles. Cependant, Lycophron, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, environ 280 ans avant J. C., avoit fait preuve de ses talens, à cet égard, en trouvant dans Ptolémée, Πτολέμαιος, ces mots ἀπὸ μέλιτος, du miel, pour marquer la douceur du caractère de ce Prince; & dans celui de la reine Arsinoë, Ἀρσινοὴ, ceux-ci, ἴον ἥρας, violette de Junon. Ces découvertes étoient bien dignes de l'Auteur le plus obscur & le plus entortillé de toute l'Antiquité.

Il y a deux manières principales de faire des Anagrammes. La première, consiste à diviser un simple mot en plusieurs. Ainsi, *sustineamus*, contient *sus-tineamus*. C'est ce qu'on appelle autrement Logogryphe.

La seconde, est de changer l'ordre & la situation des lettres, comme dans *Roma*, on trouve *amor*, *mora*, & *maro*.

ANAGYRASIENS, *Anagyrasii*, Ἀναγυράσιοι, peuples de l'Attique, qui habitoient une bourgade de cette contrée, appellée Anagyrasius. *Voyez* Anagyrasius.

ANAGYRASIUS, *ou* ANAGYRUS, *Anagyrasius*, vel *Anagyrus*, (*a*) bourgade de l'Attique, dans la tribu Érechthéïde. D'autres, comme Strabon & Pausanias, écrivent *Anagyrasii*, au pluriel. On dit que cette bourgade prit le nom du héros Anagyrus, ou d'une plante, appellée Anagyris, qui y croissoit en abondance. On y voyoit un temple, consacré à la mere des dieux; c'est-à-dire, à Cybèle. Il y en avoit aussi un, consacré à Anagyrus.

ANAGYRUS, *Anagyrus*, Ἀνάγυρος, héros, ou demi-dieu, qui avoit un temple, dans un bourg de son nom, qui appartenoit à la tribu Érechthéïde de l'Attique.

Il étoit dangereux d'offenser ce demi-dieu. On raconte, en effet, qu'un vieillard ayant coupé le bois sacré de son temple, Anagyrus s'en vengea, en inspirant à la concubine du vieillard, un amour violent pour son fils. Sur le refus que fit ce jeune homme, de prêter l'oreille aux sollicita-

(*a*) Strab. pag. 398. Pauf. pag. 59.

tions de la concubine, elle l'accusa auprès de son pere de l'avoir voulu forcer. Le vieillard, crédule, oubliant son âge, celui de son fils, & le caractère de l'accusatrice, fit précipiter cet innocent du haut d'un rocher, & se pendit bientôt après, désespéré d'avoir fait périr ce fils unique, dont il reconnut l'innocence.

ANAHARATH, *Anaharath*, (*a*) ville de Judée, dans la tribu d'Issachar. Elle échut par le sort à cette tribu.

ANAIDÉIA, *Anaideïa*, Ἀναίδεια, autrement l'Impudence. *Voyez* Impudence.

ANAITIS, *Anaïtis*, Ἀναῖτις, (*b*) nom d'une divinité des Perses & de quelques autres peuples, que certains croyent être la même que Sakéa, ou Sacéa; mais, on ne sçait guere dans quel genre de divinités on doit placer Anaïtis. Il n'est pas douteux que ce n'ait été un des dieux naturels; car, nous ne voyons pas que les Perses en ayent d'abord admis d'autres. Leurs premières divinités, en effet, furent le Feu, le Soleil, la Lune, l'Eau & la Terre. Ils ne connoissoient point anciennement les dieux animés. Ainsi, les plus sçavans Mythologues ont cru qu'Anaïtis étoit la Lune.

Gérard Vossius n'est pas de leur avis. Plutarque, cependant, ne laisse aucun lieu de douter qu'Anaïtis n'ait été la même que la Lune, puisqu'il dit, dans la vie d'Artaxerxès Mnémon, que ce Prince établit Aspasie, sa concubine, prêtresse de la Diane, que les habitans d'Ecbatane appelloient Anaïtis, afin qu'elle passât le reste de ses jours dans la continence & dans la retraite. Si, pour confirmer cette vérité, on avoit besoin de nouvelles preuves, on pourroit citer Pausanias, qui nous apprend que les Lydiens avoient un temple de Diane, sous le nom d'Anaïtis.

Il est vrai que Strabon dit de cette Déesse, des choses, qui conviennent mieux à Vénus qu'à Diane, ou à la Lune; puisqu'il en parle ainsi: » Les Médes & » les Arméniens ont une grande » dévotion pour les dieux des » Perses; & ces derniers, sur » tout, honorent très-particuliè» ment Anaïtis, à laquelle ils » ont bâti un temple, dans l'A» cilisène, & en d'autres lieux. » Ils consacrent à cette Déesse » leurs esclaves, tant hommes » que femmes; ce qui n'est pas » étonnant; mais, ce qui l'est » beaucoup, c'est que les pre» miers de la nation lui con» sacrent leurs filles. Après » qu'elles se sont prostituées en » l'honneur de la Déesse, on les » marie; & il n'y a person» ne, qui fasse difficulté de les » épouser. « Cet usage a certainement un grand rapport avec ce qui se pratiquoit dans les temples de Vénus; mais, il n'est pas

(*a*) Josu. c. 19. v. 19.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 211. *& suiv.* Tom. IV. pag. 212. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 439.

surprenant que les Arméniens & les Cappadociens ayent fait quelque changement dans le culte d'une Déesse, dont la connoissance leur étoit venue de Perse ; encore moins qu'ils ayent confondu le culte de Diane & de Vénus ; c'est-à-dire, des deux Planetes, qui portoient ces noms.

On ne doit pas finir cet article, sans rapporter un trait d'histoire, qui regarde la Déesse, dont il est question. C'est de Pline qu'il est emprunté. Dans une expédition que fit Antoine, contre l'Arménie, le temple d'Anaïtis fut saccagé, & sa statue, qui étoit d'or, mise en piéces par les soldats ; ce qui en enrichit plusieurs. Un d'eux, qui s'étoit établi à Boulogne, en Italie, eut le bonheur de recevoir un jour Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. » Est-il vrai, » lui dit ce Prince, pendant le » repas, que celui qui porta les » premiers coups à la déesse » Anaïtis, perdit aussi-tôt la » vue, fut perclus de tous ses » membres, & expira sur le » champ? Si cela étoit, répon- » dit le soldat, je n'aurois pas » le bonheur de voir aujourd'hui » Auguste chez moi, étant moi- » même celui, qui lui donna le » premier coup, dont bien m'en » a pris ; car, si je posséde quel- » que chose, j'en ai toute l'o- » bligation à la bonne Déesse ; » & c'est d'une de ses jambes, » Seigneur, que vous soupez » aujourd'hui. «

ANALECTES, *Analecta*, (*a*) terme qui vient de la préposition Grecque ἀνα, *sursum*, & du verbe λεγω, *colligo*, je recueille. Ainsi, le mot *Analectes* signifie proprement des recueils, des collections. C'est pour cela qu'on donne ce nom à une collection de quelques piéces, ou compositions. Dom Mabillon a donné, sous le nom d'Analectes, une collection de plusieurs manuscrits, qui n'avoient pas encore été imprimés. On y trouve, entre autres choses, les Actes de quelques Évêques du Mans. Dom Bernard de Montfaucon a aussi donné, sous le même titre, plusieurs piéces Grecques.

On doit remarquer qu'on donnoit anciennement le nom d'Analectes aux esclaves, chargés du soin d'ôter ce qui étoit resté sur les tables, de ramasser ce qui en étoit tombé, & de tenir les salles à manger dans une grande propreté.

ANALIUS [L.], *L. Analius*, A. Ἀνάλιος, (*b*) sénateur Romain, dont Plutarque fait mention dans la vie de Crassus. Il nous apprend que ce dernier donna un jour, à ce Sénateur, un grand coup de poing dans le visage, parce qu'il s'opposoit à son sentiment, & qu'il le chassa de la place, après l'avoir mis tout en sang.

ANALOGIE, *Analogia*, terme de Logique & de Grammaire. Il est abstrait, ainsi que le désigne son étymologie Grec-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 326. Tom. XX. pag. 211.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 565.

que. En effet, le mot *Analogie*, vient de la préposition ἀνὰ, *sursum*, en haut, & λόγος, *sermo*, parole, discours; racine, λέγω, *dico*, je dis, je parle.

I. On trouve dans Cicéron, la définition de ce terme, lorsque cet Orateur dit que puisqu'il se sert de ce mot en latin, il le traduira par comparaison, rapport de ressemblance, entre une chose & une autre. Ἀναλογία, *Latinè, (audendum est enim, quoniam hæc primùm à nobis novantur) comparatio proportiove dici potest.*

Ainsi, Analogie signifie la relation, le rapport, ou la proportion, que plusieurs choses ont les unes avec les autres, quoique d'ailleurs différentes par des qualités, qui leur sont propres. C'est pourquoi le pied d'une montagne a quelque chose d'analogue avec celui d'un animal, quoique ce soient deux choses très-différentes.

Il y a de l'Analogie entre les êtres, qui ont entre eux certains rapports de ressemblance, par exemple, entre les animaux & les plantes. Mais, l'Analogie est bien plus grande entre les espèces de certains animaux, avec d'autres espèces. Il y a aussi de l'Analogie entre les métaux & les végétaux.

II. Les Scholiastes définissent l'Analogie une ressemblance, jointe à quelque diversité. Ils en distinguent ordinairement de trois sortes. 1.° Une d'inégalité, où la raison de la dénomination commune est la même en nature, mais, non pas en dégré, ou en ordre. En ce sens, animal est analogue à l'homme & à la brute. 2.° Une autre d'attribution, où quoique la raison du nom commun soit la même, il se trouve une différence dans son habitude, ou rapport. En ce sens, salutaire est analogue tant à l'homme qu'à un exercice du corps. 3.° Une troisième, enfin, de proportion, où quoique les raisons du nom commun différent réellement, toutefois elles ont quelque proportion entre elles. En ce sens, les ouïes des poissons sont dites être analogues aux poumons dans les animaux terrestres. Ainsi, l'œil & l'entendement sont dits avoir Analogie, ou rapport l'un à l'autre.

III. L'Analogie, en matière de Grammaire, est un rapport de ressemblance, ou d'approximation, qu'il y a entre une lettre & une autre lettre, ou bien entre un mot & un autre mot, ou enfin, entre une expression, une phrase, un tout & un autre pareil. Il y a, par exemple, de l'Analogie entre le *b* & le *p*. Leur différence ne vient que de ce que les levres sont moins serrées l'une contre l'autre, dans la prononciation du *b*, & qu'on les serre davantage, lorsqu'on veut prononcer *p*. Il y a aussi de l'Analogie entre le *b* & le *v*.

ANALYSE, *Analysis*, (*a*) terme Grec, formé de Ἀνάλυσις;

(*a*) Roll. Trait. des Étud. Tom. I. pag. 558, 559.

c'est-à-dire, de ἀνὰ, *rursum*, de rechef; & de λύω, *solvo*, je résous. Ainsi, Analyse signifie, à proprement parler, la résolution, ou le développement d'un tout en ses parties. On appelle Analyse d'un ouvrage, l'extrait de cet ouvrage, où l'on en développe les parties principales. L'Analyse d'un raisonnement est l'examen qu'on fait de ce raisonnement, en le partageant en plusieurs parties, ou propositions, pour en découvrir plus facilement la vérité, ou la fausseté.

On peut, & on doit accoûtumer de bonne heure les jeunes gens à faire une Analyse. Rien ne peut leur être plus utile, sur tout pour les former à la manière de bien faire dans la suite un rapport. C'est ce que l'on est à même de pratiquer au Collége, principalement dans les hautes classes, telles que celles de Rhétorique & de Philosophie. Après qu'on aura expliqué, par exemple, une harangue de Cicéron, on obligera les écoliers d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en marquer le fort, ou le foible. De même, en Philosophie, on accoûtumera les écoliers, après qu'on aura vu avec eux quelques traités, à en faire l'Analyse, à réduire des raisonnemens, souvent fort abstraits & fort étendus, à quelque chose de précis & de net, à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les solutions qu'on en apporte. M. Rollin dit avoir vu de jeunes Conseillers avouer que de tous les exercices du Collége, c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage, en rapportant des procès.

ANAMÉLECH, *Anamelech*, (*a*) nom d'une divinité, dont il est parlé au quatrième livre des Rois. On y lit que ceux de Sépharvaïm, qui avoient été envoyés au de-là de l'Euphrate, dans le païs de Samarie, y brûloient leurs enfans en l'honneur d'Anamélech & d'Adramélech. Il y en a qui croyent qu'Adramélech signifie le Soleil, & Anamélech la Lune. Adramélech signifie le Roi magnifique, & Anamélech le Roi bénin. Les Orientaux adoroient la Lune sous le nom d'un dieu; & ils lui offroient, aussi-bien qu'au Soleil, des victimes humaines. Quelques Rabbins croient qu'Anamélech avoit la figure d'un mulet. D'autres lui donnent la forme d'une caille, ou du faisan; mais, rien n'est plus incertain que cela.

ANAMIM, *Anamim*, fils de Mesraïm. Il avoit plusieurs freres, entre lesquels il est nommé le second. Anamim peupla la Maréote, si l'on en croit le Paraphraste Jonathan, fils d'Uziel, ou la Pentapole de Cyréne, selon le Paraphraste de Jérusalem. Bochart croit que les Anamims sont les peuples, qui habitoient aux environs du temple de Jupiter Am-

(*a*) Reg. L. IV. c. 17. v. 31. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 2, 100, 102.

mon, & dans la Nasamonite. D'autres croyent que les Amaniens & les Garamantes sont descendus d'Anamim.

ANANAEL, *Ananael*, (*a*) Ἀναναήλ. On trouve ce nom d'ange ou de puissance sur un Abraxas, rapporté dans l'Antiquité, expliquée par D. Bern. de Montfaucon.

ANANCHIDAS, *Ananchidas*, Ἀναγχίδας, (*b*) étoit fils de Philys Eléen. Il fut vainqueur à la lutte dans la classe des jeunes gens, & ensuite dans celle des hommes. On voyoit sa statue à Olympie; mais, le nom de l'ouvrier n'étoit pas marqué. D'autres lisent Anauchidas.

ANANDRATUS, *Anandratus*, Ἀνανδράτος, divinité des Perses. *Voyez* Amanus.

ANANÉEL, *Ananeel*, (*c*) Ἀναμεήλ. On lit aussi Hananéel. C'est le nom d'une tour, qu'on voyoit à Jérusalem. Jérémie avoit prédit que Jérusalem seroit rebâtie, depuis la tour d'Ananéel jusqu'à la porte de l'angle. Zacharie dit aussi que les murs de cette Ville seront rétablis, depuis la tour d'Ananéel jusqu'aux pressoirs du Roi. Enfin il est dit, dans Néhémie, que le grand-prêtre Éliasib, & les autres Prêtres bâtirent la porte du troupeau & tout le mur, jusqu'à la tour d'Ananéel.

ANANEL, *Ananelus*, (*d*) Ἀνανήλος, grand-prêtre des Juifs. Il étoit bien de la race des Prêtres, selon Josephe; mais, il n'étoit pas des familles, qui avoient accoûtumé d'exercer la souveraine sacrificature. Hérode le Grand, craignant la trop grande autorité des grands-Prêtres, qui étoient perpétuels, & voulant s'arroger la provision & la disposition de cette dignité, en y mettant qui il voudroit, à l'exclusion de la race des Asmonéens, qui l'avoient possédée jusqu'alors, fit venir de Babylone Ananel, pour lui donner le Sacerdoce. Ananel l'exerca environ 2 ans.

Mais, Hérode, pressé par les sollicitations d'Alexandra, sa belle-mere, & de Mariamne, sa femme, en revêtit Aristobule, son beau-frere, frere de Mariamne, à qui cette dignité appartenoit par le droit de sa naissance. Aristobule n'en jouit pas plus d'un an. Hérode le fit noyer à Jéricho, comme il se divertissoit à nager, & rendit le Sacerdoce à Ananel, qui ne le posséda pas long-tems. On ignore le tems auquel il en fut dépouillé; mais, on sçait qu'il eut pour successeur Jésus, fils de Phabi.

ANANI, *Anani*, Ἀνὰν, (*e*) l'un des enfans d'Éliœnaï. Il étoit le septième.

ANANIAS, *Ananias*, (*f*) Ἀνανίας. L'ange Raphaël, lorsqu'il se présenta pour conduire le jeune Tobie à Ragès, dit à son

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 359.
(*b*) Pauf. pag. 343, 370, 373.
(*c*) Jerem. c. 31. v. 38. Zachar. c. 14. v. 10. Esdr. L. II. c. 3. v. 1.
(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 512. & seq.
(*e*) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(*f*) Tob. c. 5. v. 18, 19.

pere : » De peur que je ne vous » donne de l'inquiétude, je suis » Azarias, fils du grand Ananias. » Tobie lui répondit ; vous êtes » d'une race illustre ; mais, je » vous supplie de ne vous point » fâcher, si j'ai desiré de connoî- » tre votre race. «

ANANIAS, *Ananias*, (*a*) Ἀνανίας. Nabuchodonosor, roi de Babylone, ayant transporté de Jérusalem, dans cette capitale de son Empire, les enfans d'Israël, ordonna que l'on fît venir à la cour quelques jeunes gens d'entre ce peuple. Parmi ces jeunes gens il s'en trouva quatre, qui étoient des enfans de Juda ; sçavoir, Daniel, Ananias, Misaël, & Azarias. Le chef des Eunuques leur donna des noms Chaldéens, appellant Daniel, Balthazar ; Ananias, Sidrach ; Misaël, Misach ; & Azarias, Abdénago.

Daniel dit à Malasar, à qui le chef des Eunuques avoit ordonné de prendre soin de ce Prophéte, ainsi que d'Ananias, de Misaël, & d'Azarias : » Éprouvez, je vous » prie, vos serviteurs pendant » dix jours ; qu'on ne nous donne » que des légumes à manger, & » que de l'eau à boire. Et après » cela regardez nos visages & les » visages des jeunes hommes, » qui mangent des viandes du » Roi ; & vous traiterez vos ser- » viteurs, selon ce que vous au- » rez vu vous-même. « Malasar leur accorda ce qu'ils desiroient, & les éprouva pendant dix jours. Et après ces dix jours, leur visage parut meilleur, & dans un embonpoint tout autre que celui de tous les jeunes hommes, qui mangeoient des viandes du Roi. Malasar prenoit donc les viandes, qui leur étoient destinées, & le vin, qu'ils auroient pu boire, & leur donnoit des légumes. Or, Dieu donna, à ces quatre jeunes hommes, la science & la connoissance de tous les livres & de toute la sagesse.

Le tems étant donc passé, après lequel le Roi avoit commandé que l'on fît paroître ces jeunes hommes devant lui, le chef des Eunuques les présenta devant Nabuchodonosor. Ce Prince s'étant entretenu avec eux, trouva qu'il n'y en avoit point parmi tous les autres hommes, qui égalassent Daniel, Ananias, Misaël, & Azarias. Ils demeurérent donc pour servir la personne du Roi. Quelque question que le Roi leur fît, touchant la sagesse & l'intelligence des choses, il les trouva dix fois plus habiles, que tous les devins & les mages, qui étoient dans son royaume.

Quelque tems après, Nabuchodonosor fit faire une statue d'or, qui avoit soixante coudées de haut, & six de large ; & il la fit dresser dans la campagne de Dura, qui étoit de la province de Babylone. Ce Prince ordonna en même-tems que quiconque ne se prosterneroit pas devant cette statue, fût jetté dans une fournaise ardente. Des Chaldéens vinrent dire au roi Nabuchodonosor :

(*a*) Daniel. c. 1. v. 6. *& seq.* c. 3. v. 12. *& seq.* Joseph, de Antiq. Jud. p. 346.

„ Ceux

» Ceux des Juifs, à qui vous » avez donné l'intendance des » affaires de la province de Baby- » lone, Ananias, Misaël, & Aza- » rias, méprisent, ô Roi! votre » ordonnance. Ils n'honorent » point vos dieux, & ils n'ado- » rent point la statue d'or, que » vous avez dressée. « Alors Nabuchodonosor, plein de colère & de fureur, commanda qu'on amenât devant lui Ananias, Misaël, & Azarias, & leur dit ces paroles: » Est-il vrai, Ananias, Misaël, » & Azarias, que vous n'hono- » rez point mes dieux, & que » vous n'adorez point la statue » d'or, que j'ai dressée? Main- » tenant donc, si vous êtes prêts » à m'obéir; au moment que » vous entendrez le son de la » trompette, de la flûte, de la » harpe, du haut-bois, de la » lyre & de tous les instrumens » de musique, prosternez-vous » en terre, & adorez la statue » que j'ai faite; que si vous ne » l'adorez pas, vous serez jettés, » au même moment, au milieu » des flammes d'une fournaise. » Et qui est le dieu, qui vous » puisse arracher d'entre mes » mains? «

Ananias, Misaël, & Azarias, répondirent au roi Nabuchodonosor en ces termes: » Il n'est » pas besoin, ô Roi! que nous » vous répondions sur ce sujet; » car, notre Dieu, le Dieu que » nous adorons, peut certaine- » ment nous retirer du milieu des » flammes de votre fournaise, & » nous espérons qu'il nous déli- » vrera, ô Roi! d'entre vos » mains. Mais, quand il ne le » feroit pas, nous vous décla- » rons, ô Roi! que nous n'ho- » norerons point vos dieux, & » que nous n'adorerons point la » statue d'or, que vous avez fait » élever. « Alors Nabuchodonosor, changeant de visage, fut rempli de fureur contre Ananias, Misaël, & Azarias. Il commanda que le feu de la fournaise fût sept fois plus ardent, qu'il n'avoit accoûtumé d'être. Il donna ordre aux plus forts soldats de ses gardes de lier les pieds à Ananias, à Misaël & à Azarias, & de les jetter ainsi au milieu de la fournaise. Au même moment, ces trois hommes furent liés & jettés au milieu des flammes de la fournaise, avec leurs chausses, leurs tiares, leurs souliers & leurs vêtemens. Car, le commandement du Roi pressoit fort. Et comme la fournaise étoit extraordinairement embrasée, les flammes du feu firent mourir les hommes, qui y avoient jetté Ananias, Misaël, & Azarias. Cependant, ceux-ci marchoient au milieu de la flamme, louant Dieu, & bénissant le Seigneur.

Pendant ce tems-là, les serviteurs du Roi ne cessoient point d'allumer la fournaise avec du bitume, des étoupes, de la poix & du sarment; de sorte que la flamme s'élevoit quarante-neuf coudées en haut au-dessus de la fournaise. Et s'étant élancée dehors, elle brûla les Chaldéens, qu'elle trouva les plus proches de la fournaise. Or, l'Ange du Seigneur étoit descendu vers Ananias

& ſes compagnons dans la fournaiſe ; & écartant les flammes, il avoit fait ſouffler au milieu de la fournaiſe un vent rafraîchiſſant comme la roſée ; & le feu ne les toucha en aucune ſorte, il ne les incommoda point, & ne leur fit aucune peine. Ces trois hommes louoient Dieu dans la fournaiſe, ils le glorifioient & le béniſſoient d'une même bouche, en prononçant ce beau Cantique, que l'Égliſe chante tous les Dimanches à l'office de Laudes.

Alors, le roi Nabuchodonoſor s'étant approché de la porte de la fournaiſe, dit, en leur adreſſant la parole : » Ananias, Miſaël, & » Azarias, ſerviteurs du Dieu » très-haut, ſortez & venez. « Auſſi-tôt ils ſortirent du milieu du feu. Et les ſatrapes, les premiers officiers, les juges & les conſeillers du Roi, regardoient attentivement ces jeunes hommes, voyant que le feu n'avoit eu aucun pouvoir ſur leur corps ; qu'un ſeul cheveu de leur tête n'en avoit été brûlé ; qu'il n'en paroiſſoit aucune trace ſur leurs vêtemens, & que l'odeur même du feu n'étoit pas venue juſqu'à eux. Alors Nabuchodonoſor s'écria : » Béni ſoit » leur Dieu, le Dieu d'Ananias, » de Miſaël, & d'Azarias, qui » a envoyé ſon Ange, & a délivré ſes ſerviteurs, qui ont eu » confiance en lui, qui ont réſiſté » au commandement du Roi, » aimant mieux livrer leurs corps » au ſupplice, que de ſervir & » d'adorer aucun autre dieu que » le leur. Voici donc l'ordonnance » que je fais : Que tout homme » de quelque peuple, de quelque » tribu, & de quelque langue » qu'il puiſſe être, qui aura proféré un blaſphême contre le » Dieu d'Ananias, de Miſaël, & » d'Azarias, ſoit mis en piéces, » & que ſa maiſon devienne un » lieu deſtiné aux immondices, » parce qu'il n'y a point d'autre » Dieu, qui puiſſe ſauver de cette » manière. « Alors le Roi éleva en dignité Ananias, Miſaël, & Azarias, dans la province de Babylone. On place l'hiſtoire d'Ananias & de ſes compagnons, vers l'an 557 avant l'Ére Chrétienne.

ANANIAS, *Ananias*, (a) Ἀνανίας, étoit de la tribu de Benjamin, & peut-être de la même famille que le précédent. Au retour de la captivité de Babylone, il fit ſa demeure dans Anathoth.

ANANIAS, *Ananias*, (b) Ἀνανίας, marchand Juif. Joſephe raconte qu'il convertit au Judaïſme Izate, fils de Monobaze, roi des Adiabéniens. Oroſe veut qu'Ananias ait été Chrétien, & qu'il ait converti Izate à notre ſainte religion. Cette converſion arriva vers l'an de J. C. 41.

ANANIAS, *Ananias*, (c) Ἀνανίας, fils de Nébédée, & ſouverain pontife des Juifs. Il ſuccéda à Joſeph, fils de Camith, & il eut à ſon tour, pour ſucceſſeur, Iſmaël, fils de Fabée, l'an de J.

(a) Eſdr. L. II. c. 11. v. 32.
(b) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 685.
(c) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 690. *& ſeq.* De Bell. Judaïc. p. 809. *& ſeq.* Actu. Apoſt. c. 23. v. 2. *& ſeq.* c. 24. v. 1.

C. 63. Quadratus, gouverneur de Syrie, étant venu dans la Judée à l'occasion des dissensions, qui étoient entre les Samaritains & les Juifs, envoya à Rome le grand-prêtre Ananias, pour rendre compte de sa conduite à l'empereur Claude. Il sçut si bien se justifier, qu'il revint absous.

S. Paul ayant été arrêté à Jérusalem par le Tribun des troupes Romaines, qui gardoient le temple, lui déclara qu'il étoit citoyen Romain; ce qui obligea ce Tribun à le traiter avec quelque distinction. Comme il ne sçavoit pas de quoi il étoit accusé par les Juifs, il fit assembler, dès le lendemain, les Prêtres, & mit S. Paul au milieu d'eux pour s'expliquer. S. Paul leur dit: » Mes » freres, j'ai vécu jusqu'ici devant » Dieu dans une bonne conscien- » ce. « Il n'en dit pas davantage. Et le grand-prêtre Ananias ordonna à ceux qui étoient près de lui, de le frapper sur le visage. L'Apôtre lui répliqua: » Dieu » vous frappera, muraille blan- » chie; vous êtes assis comme » mon juge, pour me juger selon » la loi, & vous me faites frap- » per contre la loi. « Ceux qui étoient présens, lui dirent: » Vous » outragez de paroles le grand- » prêtre de Dieu. « Il répondit: » Mes freres je ne sçavois pas » qu'il fût grand-Prêtre; car, il » est écrit: vous ne maudirez » point le Prince de votre peu- » ple. «

L'Apôtre ayant été mené ensuite à Césarée, le grand-prêtre Ananias & quelques autres Juifs s'y rendirent pour l'accuser. Mais, l'affaire fut remise, & S. Paul demeura 2 ans en prison à Césarée. La prédiction qu'il avoit faite à Ananias, que Dieu le frapperoit, s'accomplit de cette sorte. Albinus, gouverneur de Judée, étant venu dans le païs, Ananias trouva moyen de le gagner par ses libéralités. Il étoit regardé comme le premier de sa nation, à cause de ses grands biens, de ses amis, & de ses grandes richesses. Mais, il avoit des gens fort violens, qui prenoient de force & pilloient à la campagne les dixmes, qui appartenoient aux Prêtres. Ils faisoient tout cela impunément, à cause du grand crédit, que les richesses avoient acquis à leur maître.

Dans ce même-tems, plusieurs troupes d'assassins infectoient la Judée, & y commettoient mille ravages. Dès que quelques-uns de leurs compagnons étoient tombés entre les mains des gouverneurs de la province, & qu'on étoit près de leur faire souffrir le dernier supplice, ils ne manquoient pas d'arrêter quelques-uns des domestiques ou des parens du grand-prêtre Ananias, afin que ce Pontife s'employât à procurer la liberté à leurs compagnons, pour tirer de leurs mains ceux qu'ils détenoient. Ainsi ils prirent un jour un des fils d'Ananias, appellé Éléazar, & ne le relâchérent qu'après qu'on leur eut remis dix de leurs compagnons. Cette licence fut cause que leur nombre s'augmenta considérablement, & que le païs se

vit exposé à mille ravages.

Enfin, Éléazar, son fils, s'étant mis à la tête d'un parti de mutins, qui s'étoit rendu maître du temple, & qui défendoit d'offrir des sacrifices pour l'Empereur, & les assassins s'étant joints à lui, on abattit la maison d'Ananias. Ce souverain sacrificateur s'étant caché, dans les canaux du palais Royal, & ayant été découvert par les séditieux, fut tué avec son frere, sans que ceux de la faction eussent égard qu'Ananias étoit pere de leur chef. Ainsi Dieu frappa cette muraille blanchie au commencement de la guerre des Juifs.

Il faut bien distinguer ce que dit Josephe, d'Ananias, souverain Pontife, de ce qu'il raconte du même Ananias, déposé du pontificat, pour ne pas tomber dans la faute de ceux, qui en ont fait deux personnes.

ANANIAS, *Ananias*, (*a*) Ἀνανίας, surnommé le Sadducéen, l'un des plus ardens défenseurs de la révolte des Juifs contre les Romains. Il fut envoyé par Éléazar, chef des Factieux, à Métilius, capitaine des troupes Romaines, qui étoit enfermé dans le palais royal de Jérusalem, pour lui donner parole, de la part des Rebelles, qu'on lui accorderoit la vie, à lui & à ses gens, à condition qu'il sortiroit de la place, & qu'il rendroit les armes. Mais, Métilius s'étant rendu à ces conditions, les Factieux n'y eurent aucun égard. Ils égorgérent tous les Romains, à la réserve de Métilius, qui promit d'embrasser le Judaïsme.

Ce fut le même Ananias qu'Éléazar députa vers les Iduméens, pour les inviter à venir à Jérusalem au secours des Rebelles, contre Ananus, qu'ils accusoient de vouloir livrer la Ville aux Romains. C'est ce qui arriva, l'an de J. C. 67.

ANANIAS, *Ananias*, (*b*) Ἀνανίας, fils de Masbal, de la race des Prêtres, étoit originaire d'Emmaüs. Il fut tué avec quinze autres Juifs des principaux de la Ville, pendant le dernier siége de Jérusalem par les Romains. Ce fut Simon, chef d'un parti de mécontens, qui les tua.

ANANIAS, *Ananias*, (*c*) Ἀνανίας. S. Luc nous apprend que cet Ananias s'étant converti à la religion Chrétienne, vendit avec Saphire, sa femme, un fonds de terre; & que retenant, de concert avec elle, une partie du prix, qu'il en avoit reçu, il apporta le reste, qu'il mit aux pieds des Apôtres. Mais, Pierre lui dit: » Ananias, comment Satan a-t-il » séduit votre cœur, jusqu'à vous » faire mentir au Saint-Esprit, & » détourner une partie du prix » de ce fonds de terre? Ne de- » meuroit-il pas toujours à vous, » si vous l'aviez voulu garder? » Et après l'avoir vendu, n'étiez- » vous pas le maître de l'argent? » Pourquoi votre cœur a-t-il

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 813, 877.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 938.

(*c*) Actu. Apost. c. 5. v. 1. *& seq.*

» conçu ce dessein ? Ce n'est pas » aux hommes que vous avez » menti, mais à Dieu. « Ananias n'eut pas plutôt ouï ces paroles, qu'il tomba & rendit l'esprit; & tous ceux qui entendirent parler de cet événement, furent saisis d'une extrême crainte. Aussitôt, quelques jeunes hommes emportérent le corps, & l'ensevelirent.

Environ trois heures après, Saphire entra, ne sçachant rien de ce qui étoit arrivé. Et Pierre lui dit : » Femme, dites-moi, » avez-vous vendu votre fonds » de terre un tel prix ? « Oui, répondit-elle, nous l'avons vendu ce prix-là. Alors Pierre lui dit : » Comment, vous êtes-vous ac» cordés ensemble, pour tenter » l'esprit du Seigneur ? Voilà, à » la porte, ceux qui viennent » d'enterrer votre mari, & ils » vous emporteront de même. « Au même moment elle tomba à ses pieds, & expira. Ces jeunes hommes, étant entrés, la trouvérent morte; & l'ayant emportée, ils l'enterrérent auprès de son mari. Cet événement répandit une grande frayeur dans toute l'Église, & parmi tous ceux, qui en entendirent parler. C'étoit l'an de J. C. 33 ou 34.

On demande, en quoi consistoit le péché d'Ananias & de Saphire, & si leur faute fut punie de la damnation éternelle, ou simplement de la mort corporelle. Quant à la première question, plusieurs Anciens ont cru que les premiers fideles embrassant le Christianisme, & prenant la résolution de vendre leurs héritages, cette résolution enfermoit une espèce de vœu, au moins implicite de ne rien réserver, mais de mettre tout en commun; & qu'Ananias & Saphire, ayant violé ce vœu avoient fait une espèce de parjure & de sacrilége, en se réservant quelque chose de ce qu'ils avoient vendu. Ceux qui sont dans cette opinion, ne doutent point qu'Ananias & Saphire n'aient commis un péché mortel. Si vous ajoûtez à cela le mensonge qu'ils firent au Saint-Esprit, & l'injure qu'ils firent aussi à Dieu en le tentant, & en doutant en quelque sorte de son pouvoir, leur faute paroîtra encore plus grande.

Mais, on ne doit pas conclure absolument qu'ils aient été damnés, puisque Dieu put leur inspirer une vive douleur de leur faute, & les punir d'une mort temporelle, pour leur épargner des supplices éternels, qu'ils auroient mérités, s'ils étoient morts dans l'endurcissement, & dans l'impénitence. Tel est le sentiment de plusieurs peres de l'Église. D'autres sont d'un avis contraire, parce qu'on ne voit aucune marque de pénitence dans Ananias & Saphire, & qu'il n'y a aucune distance entre leur crime & leur mort. Le plus sûr, c'est de laisser à Dieu la décision de ces sortes de questions, qui sont plus curieuses que nécessaires.

ANANIAS, *Ananias*, (a)

(a) Actu. Apost. c. 9. v. 10. & seq.

Ἀνανίας, disciple de J. C., qui demeuroit à Damas. Le Seigneur lui dit dans une vision : *Ananias ;* & il répondit : *me voici Seigneur.* Le Seigneur lui dit : » Levez-vous, & allez vous-en » dans la rue, qu'on appelle la » droite, & cherchez, dans la mai- » son de Judas, un nommé Saül » de Tarse ; car, il y est en » prieres. « Et au même moment Saül avoit une vision, où il voyoit un homme, appellé Ananias, qui entroit & lui imposoit les mains, afin qu'il recouvrât la vue. » Sei- » gneur, répondit Ananias, j'ai » oui dire, à plusieurs personnes, » combien cet homme a fait de » maux à vos Saints, dans Jéru- » salem. Et même il est, dans » cette Ville, avec un pouvoir » des princes des Prêtres, pour » emmener prisonniers tous ceux » qui invoquent votre nom. « Le Seigneur lui repartit : » Allez le » trouver ; parce que cet homme » est un instrument que j'ai choi- » si, pour porter mon nom de- » vant les Gentils, devant les » Rois, & devant les enfans » d'Israel ; car, je lui montrerai » combien il faut qu'il souffre » pour mon nom. «

Ananias s'en alla donc ; & étant entré dans la maison, où étoit Saül, il lui imposa les mains, & lui dit : » Saül, mon frere, le » Seigneur Jesus, qui vous a ap- » paru dans le chemin, par où » vous veniez, m'envoie, afin » que vous recouvriez la vue, & » que vous soyez rempli du S. » Esprit. « Aussi-tôt, il tomba de ses yeux comme des écailles ; & il recouvra la vue ; & s'étant levé, il fut baptisé.

Voilà tout ce que l'on sçait de la vie de S. Ananias. Le livre des Constitutions Apostoliques ne le croit que Laïc. Il y en a qui croyent qu'il étoit Diacre. S. Augustin veut qu'il ait été Prêtre, puisqu'il est dit que S. Paul lui fut renvoyé, afin qu'il reçût, par sa main, le sacrement, dont J. C. a laissé la dispensation au sacerdoce de son Église. Les nouveaux Grecs soûtiennent qu'il étoit du nombre des soixante-dix Disciples ; & qu'il fut fait Évêque de Damas ; & qu'ayant remporté la couronne du Martyre, il fut enterré dans la même Ville. On y voit une fort belle Église, où est son tombeau, pour lequel les Turcs ne laissent pas de conserver beaucoup de respect, quoiqu'ils aient fait une mosquée de cette Église. Les Grecs font la fête de S. Ananias le premier jour d'Octobre ; & les Latins le 25 de Janvier.

(*a*) On parle encore de quelques autres personnages du nom d'Ananias ; comme ce fils d'Onias, qui eut le commandement des troupes de Cléopâtre. Quelques Anciens donnent le nom d'Ananias à S. Anian, premier Évêque d'Alexandrie, après S. Marc.

ANANISAPTA, *Ananisapta*, terme de magie. C'est une sorte de talisman, ou de pré-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 452, 453.

servatif contre la peste, & les autres maladies contagieuses, lequel consiste à porter sur soi ce mot écrit *Ananisapta*. Il y en a qui regardent cela comme un talisman magique, & fondé sur un pacte avec le démon, & qui le mettent au nombre de ceux qu'on portoit comme des préservatifs contre les fievres pestilentielles, & qui étoient conçus en trois vers, écrits d'une certaine manière, dont on ne cite que celui-ci :

Ananis chapta ferit, mortem quæ lædere quærit.

Les Cabalistes ont voulu mettre, dans le mot *Ananisapta*, autant de mots différens qu'il y a de lettres. Ainsi ce mot signifie, *A. Antidotum, N. Nazareni, A. Auferat, N. Necem, I. Intoxicationis, S. Sanctificet, A. Alimenta, P. Pocula, T. Trinitas, A. Alma.* Tout cela veut dire que la mort de J. C., qui a été injuste de la part des Juifs, frappe de la part de Dieu la mort; c'est-à-dire, le démon, &c. d'autres traitent cette explication de rêverie.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*a*) fils de Seth, grand-prêtre des Juifs, qui est nommé Anne dans l'Évangile. Ayant succédé à Joazar, fils de Simon, il posséda la souveraine sacrificature pendant 11 ans. Quand il en fut dépouillé, on la donna à Ismaël fils de Phabi. Mais, Ananus conserva toujours le titre de grand-Prêtre, & eut beaucoup de part aux affaires.

Il est dénommé comme grand-Prêtre avec Caïphe, lorsque S. Jean entra dans l'exercice de sa mission, quoiqu'alors il ne fût plus grand-Prêtre en exercice. Il étoit beau-pere de Caïphe; & J. C. fut d'abord mené chez lui, après qu'il eut été arrêté au jardin des Oliviers. Josephe remarque qu'Ananus fut considéré comme un des plus heureux hommes de sa nation, ayant eu cinq de ses fils grand-Prêtres, & ayant lui-même possédé cette grande dignité pendant plusieurs années; bonheur qui n'étoit encore arrivé à personne.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*b*) fils du précédent, exerça, comme son pere, la souveraine sacrificature. Mais, ce ne fut que pendant trois ans.

Ananus est dépeint dans Josephe comme un homme extrêmement hardi & entreprenant, de la secte des Sadducéens, qui, ayant cru trouver le tems favorable, après la mort de Festus, gouverneur de Judée, & avant l'arrivée d'Albinus, son successeur, assembla le Sanhédrin, & y fit condamner S. Jacques, frere ou parent de J. C., selon la chair, Evêque de Jérusalem, & quelques autres, comme coupables d'impiété, & les livra pour être lapidés. Cette entreprise déplut beaucoup à tous les gens de bien, qui étoient à Jérusalem. Ils envoyé-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 618, 619, 697, 698. Luc. c. 3. v. 2. Joan. c. 18. v. 13.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 697, 698. De Bell. Judaïc. pag. 822 & 881. *& seq.*

rent secrétement vers Agrippa, qui venoit d'Alexandrie en Judée, pour le prier de défendre à Ananus de rien entreprendre dans la suite de semblable. Le Roi, pour le punir, lui ôta le Pontificat, trois mois après, & le donna à Jésus, fils de Damnaüs. Presqu'en même-tems le gouverneur Albinus, qui étoit en chemin pour venir d'Alexandrie à Jérusalem, ayant aussi été informé du procédé d'Ananus, lui écrivit des lettres menaçantes, & lui dit qu'il répri-meroit sa hardiesse, dès qu'il seroit arrivé dans la Ville.

Il y a assez d'apparence que c'est ce même Ananus, qui, vers l'an de J. C. 66, fut nommé par le conseil des Juifs, gouverneur de Jérusalem. Josephe loue extrêmement la prudence de ce gouverneur, & en parle comme d'un homme très-juste, aimant la paix, zélé pour le bien public, très-vigilant, & très-attentif aux intérêts de son peuple; qualités, qui sont assez différentes de celles qu'il lui a attribuées, en parlant de la mort de S. Jacques, évêque de Jérusalem. Mais, l'âge avoit pu murir ce feu & cette hardiesse excessive, qu'il blâme dans sa jeunesse.

Les Zélateurs, qui étoient maîtres du temple, ayant invité les Iduméens à venir défendre Jérusalem contre Ananus, que l'on vouloit rendre suspect, comme étant d'intelligence avec les Romains, Ananus leur fit fermer les portes. Mais les Iduméens étant entrés la nuit pendant un grand orage, commencérent à chercher Ananus; & l'ayant aisément trouvé, ils le massacrérent avec insulte, & laissérent son corps, exposé aux bêtes, & privé de l'honneur de la sépulture. Selon Josephe, la mort d'Ananus fut le commencement de la ruine de Jérusalem. Ses murailles & ses plus forts remparts furent en quelque sorte renversés, dès que cet homme, dans la sage conduite duquel consistoit toute l'espérance de leur salut, fut indignement sacrifié. Cela arriva l'an de J. C. 67.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*a*) capitaine des Juifs, étoit de Lydda. Ayant été accusé devant Quadratus, comme coupable de la division, qui étoit arrivée entre les Juifs & les Samaritains, il fut envoyé à Rome avec le grand-prêtre Ananias, pour rendre compte de sa conduite à l'empereur Claude.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*b*) fils de Jonathas. Celui-ci fit ce qu'il put, pour empêcher que les Juifs ne se revoltassent contre les Romains. Il voulut même, avec quelques autres, introduire Cestius dans la Ville. Mais, les Romains ayant été découverts par les Factieux, furent chassés à coups de pierre de dessus les murs, & obligés de se sauver dans leurs maisons.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*c*) du bourg ou de la ville d'Em-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 692.
(*b*) Joseph. de Bell. Jud. p. 819, 820.
(*c*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 956.

maüs. C'étoit un des gardes de Simon, chef des Rebelles. Il vint se rendre à Tite avec un certain Archélaüs, fils de Magadati. Tite les reçut avec sa clémence ordinaire; mais, comme il vit que ce n'étoit que la pure nécessité, qui les obligeoit à se rendre, il ne les traita pas, comme il avoit traité les autres Juifs, qui avoient eu recours à lui. Il se contenta de leur donner la vie, & de les laisser aller. Il avoit d'abord résolu de les faire mourir, comme des méchans, qui abandonnoient la défense de leur patrie, après l'avoir mise tout en feu.

ANAPE, *Anapus*, Ἄναπος, (*a*) fleuve de Sicile, qui naît dans les montagnes. De-là il coule vers l'orient, jusqu'à la mer, où il se rend auprès de Syracuse. Himilcon s'étant joint à Hippocrate, alla camper auprès de ce fleuve, l'an de Rome 538. Il est connu dans la fable, pour avoir aimé Cyane, la plus renommée des nymphes de Sicile, & qui, ayant voulu s'opposer à l'enlévement de Proserpine par Pluton, fut métamorphosée en la fontaine de son nom. L'Anape s'appelle aujourd'hui Alféo. *Voyez* Cyane.

ANAPE, *Anapus*, Ἄναπος, (*b*) rivière de Gréce. Thucydide la met à quatre-vingts stades de Straton, ville de l'Acarnanie, province, qui est arrosée par cette rivière. Cnémus, général des Lacédémoniens, ayant été défait par les Acarnaniens durant la guerre du Péloponnèse, alla camper sur les bords de l'Anope à l'approche de la nuit. Le lendemain, sur la foi publique, il fit prendre les corps de ceux qui étoient péris dans l'action, & se retira chez les Œniades, qui se joignirent à lui.

Il y a eu, dans l'Illyrie, une rivière, qui porta le nom d'Anope, & qui couloit auprès du Lissus, aujourd'hui Alessio, dans la haute Albanie.

ΑΝΑΠΕΙΡΑ. (*c*) M. Burette dit qu'aucun des interprêtes de Plutarque n'a entendu un passage du dialogue de cet ancien Écrivain, sur la musique, dans lequel se trouve ce mot Grec ἀναπεῖρα, faute d'être instruit de ce qu'il signifie. Ἀναπεῖρα, selon notre Académicien, se prend en différentes significations, telles que expérience, essai, examen, tentative, exercice, usage commun. C'est de plus le nom d'un rhythme, ou d'un air de flûte dans Hésychius. C'est encore le nom de la seconde partie du nome pythique ou de l'air de flûte, composé pour célébrer la victoire, remportée par Apollon sur le serpent Python.

ANAPESTE, *Anapæstus*, (*d*) mot qui vient du verbe Grec ἀναπαίω, *repercutio*, proprement je frappe à contre sens. Ce mot est composé de ἀνὰ, *re*, & παίω.

(*a*) Thucyd. pag. 481, 520. Tit. Liv. L. XXIV. c. 36. Ovid. Metam. L. V. c. 11. Carte de la Sicil. par M. d'Anvill.
(*b*) Thucyd. pag. 155.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 381.
(*d*) Quint. L. IX. c. 4. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XIII. p. 285.

percutio. C'est une sorte de pied dans la poësie Grecque & Latine, lequel consiste en deux brèves & une longue, comme *făcĕrēnt*, *lĕgĕrēnt*, κυρίους.

On appelloit ce pied Anapeste, ou qui frappe à contre sens, parce qu'en dansant, lorsqu'on chantoit des vers de cette mesure, on frappoit la terre d'une manière toute contraire à celle dont on battoit la mesure pour des poësies, où dominoit le dactyle. Aussi les Grecs l'appelloient-ils antidactyle. L'Anapeste est en effet comme l'opposé du dactyle, ainsi qu'on peut le voir en comparant *săpĭēns* avec *cārmĭnă*; le premier est un Anapeste, l'autre un dactyle.

Les vers Anapestes ou Anapestiques; c'est-à-dire, les vers, composés d'Anapestes, étoient fort en usage, sur tout chez les Grecs, dans les poësies legéres. On remarque que les vers Anapestiques du poëte Tyrtée étoient d'un caractére des plus propres à donner du cœur aux jeunes gens, & à les remplir d'un tel enthousiasme, que dans les combats ils affrontoient les plus grands périls, sans aucun ménagement pour leur vie. C'est le témoignage qu'en rend Léonide dans Plutarque.

ANAPESTIQUES [Vers]. Ils étoient composés d'Anapestes *Voyez* Anapestes.

ANAPHAS I, *Anaphas*, Ἄναφας, roi de Cappadoce, & pere d'Anaphas II. *Voyez* Anaphas II.

ANAPHAS II, *Anaphas*, Ἄναφας, (*a*) fut pere de Datamès, qui lui succéda au royaume de Cappadoce. Cet Anaphas II, qui étoit frere d'Amestris, femme de Xerxès, & mere d'Artaxerxe I, aïeul d'Artaxerxe II, doit être né, suivant la régle des générations, vers l'an 503; c'est-à-dire, 143 ans avant la mort de Datamès, fils de Camissarès.

Anaphas II, pere de Datamès, étoit fils d'un autre Anaphas, qui eut part, à ce que dit Diodore, à la conspiration des seigneurs Persans, contre le Mage, qui occupa le trône de Perse, sous le nom du prince Smerdis, frere de Cambyse. Anaphas I. doit être né en 570; & il aura eu 48 ans en 522, lors de la conjuration.

Le nom de cet Anaphas ne se voit point dans la liste qu'Hérodote nous donne des Conjurés; mais, on le trouve dans celle de Ctésias, qui l'écrit Onophas. On peut cependant soupçonner avec assez de fondement, que cet Anaphas de Ctésias & de Diodore, est celui qu'Hérodote appelle Otanès, & qu'il fait pere de Phædyme, femme de Cambyse, & puis du mage Smerdis. Cet Otanès d'Hérodote étoit aussi oncle maternel de Cambyse, & frere de Cassandane, mariée à Cyrus. Otanès fut, suivant Hérodote, le premier auteur de la conspiration, & celui qui eut le plus de part dans la conduite du projet. Le faux Smerdis ayant été mis à mort, Otanès proposa

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 62, 63. *& suiv.*

d'abolir le gouvernement monarchique, du moins à ce que rapporte Hérodote ; & n'ayant pu persuader les autres Conjurés, il déclara qu'il étoit prêt à renoncer au droit, qu'il avoit à la couronne, à condition que celui qui seroit élu, le laisseroit jouir librement & tranquillement, lui & sa postérité, de ses possessions. Cette condition fut acceptée ; on lui accorda même plusieurs distinctions & plusieurs priviléges considérables, qui passérent à sa postérité. » Et cette famille, dit Hérodote, » est encore aujourd'hui la seule, » qui soit libre & indépendante. » Elle ne peut être contrainte » d'obéir à aucun ordre particu- » lier, & elle n'est tenue que » d'observer les loix communes » de la nation. «

ANAPHAUSTE, *Anaphaustus*, Ἀνάφαυστος, (*a*) bourgade ou petite ville de l'Attique, dans la tribu Antiochide. Cette Ville, située assez près d'Athènes, à l'opposite de l'isle Belbina, qui n'étoit pas éloignée du continent, prit son nom d'Anaphlystus, fils de Trœzen. C'est pourquoi on doit dire Anaphlyste, au lieu d'Anaphauste. On remarquoit, dans cette Ville, plusieurs temples, consacrés à Vénus Coliade, à Paon, à Cérès, & aux déesses Génétylides, qui présidoient à la naissance des hommes.

Ce fut, à ce qu'on dit, auprès d'Anaphlyste, que les flots jettérent les restes, qui étoient échappés du naufrage des Perses, lors de leur défaite dans le combat naval, donné auprès de Salamine. On veut que ce soit actuellement Élimos, qui appartient aux Turcs.

ANAPHE, *Anaphe*, Ἀναφὴ, (*b*) isle de la Méditerranée ; c'est-à-dire, de la mer de Créte, & l'une des Sporades. Elle étoit entre celles de Théra & d'Astypaléa. Pline distinguant deux sortes d'isles dans la mer de Créte, les unes plus, les autres moins célebres, range celle d'Anaphe au rang des dernières. Il y avoit un temple d'Apollon Églétès, où les Insulaires mêloient une sorte de bouffonnerie à leurs sacrifices. En voici la raison. Jason, en revenant de la Colchide avec Médée, qu'il avoit enlevée, fut battu d'une si violente tempête, que le naufrage paroissoit inévitable. Ceux qui montoient la navire Argo, n'avoient plus d'espérance que dans leurs prières & leurs vœux. Apollon les exauça, il apparut à eux au milieu des éclairs ; & avec son arc il détourna le malheur, dont ils étoient menacés.

La terre, du fond de ses abîmes, fit tout à coup sortir une Isle, où les Argonautes se jettérent comme dans un port ; & parce que le Soleil voyoit cette isle pour la première fois, ils la

(*a*) Strab. pag. 398. Pauf. pag. 142. Xenophon. pag. 928. Herod. L. IV. c. 199. Mém. de l'Acad. des Infcr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 350.

(*b*) Strab. pag. 484. Plin. L. II. c. 87. L. IV. c. 12. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom, III. pag. 396. Tom. XII. pag. 131. Tom. XIV. pag. 231, 232.

nommérent Anaphe, du mot Grec φάω, *luceo*, je luis. Ils y bâtirent un temple à Apollon, qu'ils surnommérent Églétès, d'un autre mot Grec, αἴγλη, *splendor*, *fulgor*, éclat, lueur brillante, éclair, à cause des feux du ciel, qu'il avoit fait luire à leurs yeux. Après avoir sacrifié au dieu, leur libérateur, pour se dédommager du mal passé, ils se livrérent au plaisir de la bonne chére, & à la joie. Dans la liberté, qu'inspire la table, Médée & ses femmes [car Jason, pour présent de noces, lui en avoit donné plusieurs] s'étant mises en bonne humeur, commencérent à brocarder ces Héros, qui, animés par une pointe de vin, leur répondirent sur le même ton. C'étoit donc, à l'imitation des Argonautes, qu'encore du tems de Photius les habitans d'Anaphe, en célébrant cette fête tous les ans, prenoient la liberté de s'agacer, & de se railler les uns les autres.

On appelle aujourd'hui cette isle Nansio, dans l'Archipel. Elle appartient aux Turcs.

ANAPHLYSTE, *Anaphlystus*, Ἀνάφλυστος, autrement Anaphauste. *Voyez* Anaphauste.

ANAPHLYSTUS, *Anaphlystus*, Ἀνάφλυστος, (*a*) fils de Trœzen, & frere de Spheltus. Ces deux Princes se transplantérent en Attique, où ils donnérent leur nom à deux bourgades.

ANAPHORE, *Anaphora*, Ἀναφορὰ, (*b*) du verbe ἀναφέρω, *refero*, *iterùm fero*, je répéte. On donne le nom d'Anaphore à une figure de Rhétorique, qui se fait, lorsqu'on recommence divers membres de période par le même mot. Virgile & Horace en fournissent des exemples. Le premier dit, dans la dixième églogue:

Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori,
Hîc nemus, hîc ipso tecum consumerer ævo.

L'autre, dans une de ses odes, s'exprime de la sorte:

Te pauper ambit, sollicita prece
Ruris colonus; te dominam æquoris;
Te Dacus asper; te profugi Scythæ;
Te semper anteit sæva necessitas;
Te spes & albo rara fides colit
Velata panno; &c.

On appelle aussi cette figure répétition.

ΑΝΑΠΥΣΤΑ. (*c*) Ce mot Grec, qui se trouve dans un vers d'Homère, a donné lieu à plusieurs critiques sur sa véritable signification. Il seroit trop long de les rapporter ici. On peut les voir au cinquième tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles lettres.

ANARABAQUE, *Anaraba-*

(*a*) Pauf. pag. 142.

(*b*) Virg. Eclog. 10. v. 42, 43. Horat. L. I. Ode 29. v. 5. *& seq.* Quint. L. IX. c. 3.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 147. *& suiv.*

ches, Ἀναραβάχης, (a) nom que les Hébreux, selon Josephe, donnoient au souverain sacrificateur.

ANARCHIE, *Anarchia*, terme de politique, qui vient du Grec, & qui est composé de ἀ privatif, & de ἀρχὴ, *imperium*, commandement, avec un ν entre les deux α, pour éviter le bâillement. On appelle Anarchie un désordre dans un État, lequel consiste, en ce que personne n'y a assez d'autorité, pour commander, & faire respecter les loix; & que par conséquent le peuple se conduit, comme il veut, sans subordination, & sans police.

C'est dans ce sens qu'il est dit dans quelques endroits de l'Écriture: » En ce tems-là il n'y avoit » point de roi dans Israël; mais, » chacun y faisoit ce qu'il jugeoit à » propos. « Voilà la vraie peinture d'une Anarchie. La première Anarchie que l'on connoisse dans la république des Hébreux, est celle qui suivit la mort de Josué. Ce grand homme n'ayant point désigné de successeur, & le peuple n'ayant point chosi de chef en sa place, le gouvernement fut entre les mains des Anciens des Tribus, qui gouvernérent chacun suivant son esprit.

Après la mort de ces Anciens, l'Anarchie fut encore plus grande; & on croit communément que ce fut durant cet intervalle, qu'arrivérent les histoires, racontées à la fin du livre des Juges; sçavoir, l'histoire de Michas & de l'Idole, qu'il érigea dans sa maison; celle des Danites, qui quittérent leur païs pour aller s'établir à Laïs; enfin celle du Lévite, dont la femme fut déshonorée à Gabaa.

ANARRHYSIS, *Anarrhysis*, (b) second jour de la fête Apaturia. On l'appelloit Anarrhysis, parce qu'on y sacrifioit, & qu'Anarrhysis veut dire sacrifice, comme il est prouvé par plusieurs exemples. La raison de cette étymologie est qu'ἀνὰ veut dire en haut, & qu'on élevoit la victime pour l'immoler.

ANARTES, *Anarti*, vel *Anartes*, Ἄναρτοι, (c) peuples de la Dace. Il y en a qui pensent qu'ils habitoient les païs, qu'on nomme à présent Walachie, Bulgarie & Servie. Mais, Baudrand leur attribue cette contrée, qui porte le nom de Transilvanie. Et ce sentiment est appuyé de l'autorité de Ptolémée, qui place les Anartes dans la partie septentrionale de la Dace, à commencer du côté de l'occident; c'est-à-dire, vers les monts Carpates & Taurisques. Cela est d'ailleurs conforme à la position que César donne à ces mêmes peuples.

ANAS, *Anas*, Ἄνας, (d) fleuve d'Espagne. Il prenoit sa source dans la campagne de Laminitane, qui faisoit partie de l'Espagne Citérieure, & qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de Campo de Montiel. Ce fleu-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 84.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 198.

(c) Ptolem. L. III. c. 8. Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 246.

(d) Plin. L. III. c. 1. Strab. p. 139. Cæs. de Bell. Civil. pag. 478

ve, après être né dans la partie orientale de l'Espagne, s'incline au midi, & va se rendre ensuite dans l'océan. Les païs qu'il arrose, furent anciennement habités par les Celtes, les Lusitaniens, les Carpétans, les Orétans, les Vettons, &c.

Strabon remarque que parmi ces païs, il y en a qui ne sont que médiocrement fertiles; mais, que pour ceux qui sont à l'orient & au midi, à quelque partie de la terre habitée, qu'on les compare, il n'y en a aucune qui doive leur être comparée, à raison de sa bonté. L'Anas est à présent le Guadiana.

ANASTASIE, *Anastasia*, Ἀναστασία, (*a*) fille de Prétextat & de Flavie, dame Chrétienne. Elle fut élevée par sa mere dans la religion Catholique. Son pere la maria à un Payen, nommé Publius, l'un des grands de la cour de l'empereur Dioclétien, qui regnoit vers la fin du troisième siécle, & au commencement du quatrième.

Les actes de la vie de cette Sainte, rapportés par Métaphraste, & assez peu autentiques, portent que Publius, étant près d'aller en embassade en Perse, & sçachant qu'Anastasie professoit le Christianisme, l'enferma étroitement dans une chambre, & la donna en garde à ses domestiques, se réservant à la punir dans la suite, comme il lui étoit permis, suivant un ancien usage, pratiqué parmi les Romains, qui donnoit pouvoir au mari de juger sa femme en présence de ses parens; mais, que Publius mourut en chemin. Anastasie ayant ainsi recouvré sa liberté, s'adonna entièrement à la dévotion, & au soulagement des Chrétiens. L'empereur Dioclétien ayant fait amener à Aquilée le prêtre Chrysogone, en qui elle avoit beaucoup de confiance, & qui l'avoit consolée par ses lettres, pendant qu'elle étoit en prison, elle l'y suivit. Suidas, Nicéphore, & Baronius, qui les a copiés trop légérement, rapportent les lettres, qu'elle lui écrivoit.

On prétend que ses actions de charité la firent découvrir dans la suite; qu'elle fut prise en Macédoine, & qu'elle souffrit le martyre en Illyrie, ou par le fer, ou par le feu. On ajoûte qu'une dame, nommée Apollonie, obtint son corps par le moyen de la femme du préfet d'Illyrie; & qu'elle l'enterra près de Zara en Dalmatie; que delà il fut transporté à Sirmich, ville capitale de la Pannonie, où il y avoit une Église en son honneur, du tems de l'empereur Théodose, le jeune; que de Sirmich son corps fut apporté à Constantinople, du tems de l'empereur Léon I, vers l'an 460, sous le patriarche Gennade. Il fut déposé dans l'Église, appellée Anastasie, ou de la Résurrection. C'est la signification de ce mot Grec *Anastasie*.

ANASTASIE, *Anastasia*, (*b*) Ἀναστασία, fille de Constance Chlore & de Théodora. Elle avoit deux sœurs, Constancie & Eutro-

(*a*) Suid. Tom. II. pag. 1157, 1158.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. T. VI, p. 218.

pie, & trois freres, Dalmace, Jule Constance & Annibalien. Constantin le Grand étoit aussi frere de cette Anastasie; mais, il étoit né d'une autre mere.

Anastasie fut mariée à Bassien. On croit qu'après la mort de ce dernier, elle se remaria à Lucius Ranius Acontius Optatus, le même que Constantin créa Patrice, qui fut Consul en 334, & que Constance fit mourir. Ammien Marcellin raconte qu'Anastasie fit bâtir à Constantinople des bains publics, qu'elle appella de son nom Anastasiens. On ignore le tems de la mort de cette Princesse.

On compte plusieurs autres Anastasies. 1.° Une qui étoit sœur des empereurs Valens & Valentinien, que quelques-uns prétendent, mais sans fondement, avoir donné son nom aux bains dont on vient de parler. 2.° Une autre que l'empereur Tibere avoit épousée, étant encore particulier, & qui mourut, l'an 59, laissant deux filles, dont l'une fut mariée à l'empereur Maurice, & devint mere de tous ces enfans, qui furent massacrés si cruellement par ordre de Phocas. Tibere ne la laissa, dit-on, connoître pour son épouse, que lorsqu'il fut Empereur; & c'étoit parce qu'on le croyoit encore libre, que l'impératrice Sophie, qui conservoit apparemment des prétentions sur lui, l'avoit fait nommer César par Justin.

L'histoire de Constantinople fait mention d'une autre Anastasie, femme de Constantin Pogonat, & mere de Justinien Rhinotmet. Cette Impératrice fut toujours malheureuse depuis la mort de son époux. Traitée d'une manière peu convenable par son fils, elle ne put néanmoins, sans douleur, le voir long-tems banni, & enfin tué. Après sa mort, elle se réfugia dans l'église fameuse de Notre-Dame, au fauxbourg des Blachernes, avec son petit-fils Tibere; mais, cet asyle ne fut pas respecté par les soldats. Elle se vit arracher le jeune Tibere d'entre ses bras, pour être égorgé, & l'on ne dit plus rien d'elle ensuite.

ANASTASIE, *Anastasia*, (a) Ἀναστασία, nom de cette belle & vaste Basilique, que l'empereur Constantin fit bâtir à Jérusalem. Elle étoit toute incrustée de marbres, toute brillante de dorures. Elle embrassoit dans son étendue & le lieu du Sépulchre, qui fut orné & embelli singulièrement, & le lieu du Crucifiement. C'est pourquoi elle se trouve appellée le Martyre, l'église du Calvaire, l'Anastasie, ou l'église de la Résurrection, & l'église de la Croix. Tous ces objets étoient réunis dans une même enceinte, ayant pourtant chacun leur sanctuaire particulier. La construction d'un tel édifice étoit une dépense qui ne convenoit qu'à un Empereur.

A Constantinople il y eut deux églises, qui portérent le nom d'Anastasie.

ANASTROPHE, *Anastro-*

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 339, 340.

phe, Ἀναστροφὴ, (*a*) terme de Grammaire, qui est composé de ἀνὰ, *per*, *inter*, & de στρέφω, *verto*, je tourne. Quintilien dit que l'Anastrophe est un vice de construction, dans lequel on tombe par des inversions contre l'usage. On en donne pour exemple ces endroits de Virgile :

Saxa per & scopulos & depressas convalles
Diffugiunt.
Furit immissis Vulcanus habenis,
Transtra per & remos, & pictas abjete puppes.

On voit, par ces exemples, que l'Anastrophe n'est pas toujours un vice ; & qu'elle peut aussi passer pour une figure, par laquelle un mot, qui, régulièrement, est mis avant un autre, *per saxa*, *per transtra*, *cum se*, *cum me*, est mis après, *saxa per*, *transtra per*, *secum*, *mecum*.

ANATH, *Anath*, (*b*) pere de Samgar, qui succéda à Aod, dans le gouvernement des enfans d'Israël.

ANATHÊME, *Anathema*, Ἀνάθημα, ou Ἀνάθεμα. (*c*) Ce mot Grec signifie ce qui est mis à part, séparé, retranché, dévoué.

I. Les Grecs employoient le mot *Anathême* dans ce dernier sens ; c'est-à-dire, qu'il servoit à désigner les choses consacrées, vouées aux dieux. En effet, un des premiers soins de Athlétes vainqueurs, dit M. Burette dans un de ses mémoires, pour servir à l'histoire de ce genre d'hommes, après la célébration des jeux, étoit de s'acquitter des vœux solemnels, qu'ils avoient faits aux dieux, pour obtenir la victoire, & qui consistoient à consacrer, dans leurs temples, des boucliers, des statues, & d'autres offrandes de prix, qu'on appelloit pour cette raison Anathêmes. L'historien Éphore, cité par Diogène Laerce, raconte, à ce sujet, que Périandre, tyran de Corinthe, ayant fait vœu, s'il remportoit le prix de la course des chars aux jeux Olympiques, de consacrer une statue d'or en l'honneur de Jupiter ; & l'ayant effectivement remporté, comme il ne trouvoit point assez d'or chez lui, pour remplir sa promesse, il eut recours à cet expédient. Un jour de fête que les Dames de la Ville s'étoient assemblées, & s'étoient parées de ce qu'elles avoient de plus précieux, ce Prince leur fit ôter tous leurs bijoux, & en recueillit suffisamment pour faire son offrande, qu'il envoya ponctuellement à Olympie, s'acquittant ainsi de son vœu, aux dépens du public.

II. Le mot *Anathême*, dans l'Ecriture

(*a*) Quint. L. VIII. c. 6. Virg. Georg. L. III. v. 276, 277. Æneid. L. V. v. 662, 663.

(*b*) Judic. c. 3. v. 31.

(*c*) Exod. c. 22. v. 20. c. 32. v. 32. Deuter. c. 7. v. 26. c. 20. v. 17. Levit. c. 27. v. 28, 29. Numer. c. 21. v. 1. & seq. Josu. c. 6. v. 17. c. 7. v. 1. & seq. Judic. c. 19. & seq. Reg. L. I. c. 14. v. 24. Actu. Apost. c. 23. v. 13. Rom. c. 9. v. 3. Mém. de l'Acad des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 278.

l'Écriture ſainte, où il eſt appellé Chérem, veut dire proprement, perdre, détruire, exterminer, dévouer, anathématiſer. Moïſe veut qu'on dévoue à l'Anathême, & qu'on extermine ceux qui ſacrifient aux faux dieux. Dieu ordonne que l'on dévoue à l'Anathême les Villes des Chananéens, qui ne ſe rendront pas aux Iſraëlites. Achan ayant détourné, à ſon uſage, quelque choſe du butin de Jéricho, que le Seigneur avoit dévoué à l'Anathême, fut exterminé, lui & ſa famille, ſes animaux, ſes meubles, ſa tente, & tout ce qui étoit à lui. Il fut lapidé & conſumé par le feu.

Cependant Anathême, chez les Hébreux, ſe prend auſſi comme chez les Grecs, pour une choſe conſacrée, vouée, offerte au Seigneur; de telle ſorte qu'on ne puiſſe l'employer à des uſages communs & profanes. » Tout ce » qui eſt dévoué au Seigneur, » ſoit que ce ſoit un homme, ou » une bête, ou un champ, ne ſe » vendra point, & ne pourra » être racheté. Tout ce qui aura » été ainſi dévoué au Seigneur, » ſera d'une ſainteté inviolable. » Tout ce qui aura été dévoué » par un homme, ſi c'eſt un ani- » mal, ne ſe rachétera point; » mais, il faudra néceſſairement » qu'il meure. « Il y en a même qui prétendent que les perſonnes, ainſi dévouées, étoient miſes à mort; ce dont on a un exemple mémorable dans la fille de Jephté, qui fut immolée au Seigneur par ſon pere.

Quelquefois toute la nation dévouoit quelqu'un, ou quelques Villes. Par exemple les Iſraëlites dévouérent le païs du roi d'Arad. Le peuple, aſſemblé à Maſpha, dévoua à l'Anathême, quiconque ne marcheroit pas contre ceux de Benjamin, pour venger l'outrage, fait à la femme du jeune Lévite. Saül dévoua à l'Anathême, quiconque mangeroit quelque-choſe, avant le coucher du Soleil, dans la pourſuite des Philiſtins. Il paroît, par l'exécution de tous ces dévouemens, qu'il s'agiſſoit de faire mourir ceux qui s'y trouvoient enveloppés. Quelquefois des perſonnes ſe dévouoient elles-mêmes, ſi elles n'exécutoient quelque choſe. Par exemple, dans les Actes des Apôtres, plus de quarante hommes ſe dévouérent à l'Anathême, proteſtant qu'ils ne mangeroient ni ne boiroient, qu'ils n'euſſent fait mourir S. Paul.

Moïſe & S. Paul ſe ſont, en quelque ſorte, anathématiſés eux-mêmes, ou du moins ont ſouhaité d'être Anathême pour leurs freres. Moïſe dit au Seigneur qu'il le conjure de pardonner aux Iſraëlites, ſinon qu'il l'efface de ſon Livre de vie. Et S. Paul dit qu'il auroit déſiré d'être lui-même Anathême pour ſes freres les Iſraëlites, plutôt que de les voir exclus de l'alliance de J. C. par leur endurciſſement & leur malice.

III. L'excommunication étoit auſſi une eſpèce d'Anathême chez les Hébreux, comme chez les Chrétiens. Il y avoit divers dégrés d'excommunication, dont le plus grand étoit l'Anathême, par lequel l'excommunié étoit privé non

seulement de la communion des fideles, & de la participation des choses saintes, mais aussi de l'entrée de l'Église, & de la compagnie des fideles. Parmi les Hébreux, ceux qui étoient excommuniés, ne pouvoient plus faire aucune fonction publique de leurs emplois. Ils ne pouvoient être, ni juges, ni témoins, ni faire les cérémonies des funérailles, ni circoncire leurs propres fils, ni s'asseoir dans la compagnie des autres hommes plus près que de quatre coudées. On ne leur rendoit pas les devoirs publics des funérailles; & s'ils mouroient dans l'excommunication, on laissoit une grosse pierre sur leurs tombeaux, ou même on lapidoit leurs sépulchres, & on y amassoit une grande quantité de pierres, comme l'on fit sur le corps d'Achan, & sur le corps d'Absalom.

L'excommunication, l'Anathême, le retranchement sont la plus grande peine qu'un homme puisse souffrir en ce monde; soit qu'on l'entende d'une mort violente & honteuse; soit qu'on l'explique de l'excommunication & de l'éloignement de la société des Saints, & de la participation de leurs prieres, & des choses saintes; soit enfin qu'on l'entende de la réprobation au malheur éternel; car les interprétes sont partagés sur ces articles.

ANATHOTH, *Anathoth*, Α'ναθὼθ, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Benjamin. On la donna aux enfans d'Aaron, de la famille de Caath, de la race de Lévi. C'étoit une Ville de refuge. Elle est célebre, pour avoir donné la naissance à quelques grands hommes, tels que le prophéte Jéremie, Abiézer, l'un des trente vaillans hommes de David, & le grand-prêtre Abiathar, qui y fut exilé par Salomon, parce qu'il avoit suivi le parti d'Adonias, son frere aîné. Ce Prince lui fit grace, quoiqu'il méritât la mort, en faveur de David, son pere, & parce qu'il avoit porté l'arche du Seigneur devant lui. La ville d'Anathoth est entièrement ruinée.

ANATHOTH, *Anathoth*, Α'ναθὼθ, (*b*) l'un des fils de Béchor. Il est nommé le huitième, ou l'avant dernier, dans le premier livre des Paralipomènes.

ANATHOTHIA, *Anathothia*, Α'ναθὼθ, (*c*) étoit de la tribu de Benjamin.

ANATOLE [S.], (*d*) *S. Anatolius*. Ce Saint, durant le siége qu'Émilien soûtint contre Théodote dans le Bruchium, grand & beau quartier d'Alexandrie, s'étant joint à S. Eusébe, ils firent admirer, l'un & l'autre, leur charité ingénieuse pour soulager les malheureux assiégés, qui périssoient de faim. Ils tenoient, l'un & l'autre, un rang très-distingué dans la ville d'Alexandrie, & étoient liés entr'eux par une amitié Chrétienne. Cependant, ils se trouvérent séparés dans l'occasion, dont il s'agit. Anatole étoit

(*a*) Josu. c. 21. v. 18. Reg. L. II. c. 23. v. 27. L. III. c. 2. v. 22. *& seq.*
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 24.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 459, 460.



enfermé dans le Bruchium ; & Eusébe, resté avec les Romains, avoit même du crédit auprès de leur général, qui, dans notre supposition, étoit Théodote.

La famine commençant à tourmenter les assiégés, Anatole sentoit ses entrailles émues de voir périr ce pauvre peuple de besoin & de misére. Il s'adressa, par une voix secréte, à Eusébe, & l'engagea à obtenir, du général Romain, la vie sauve pour ceux qui sortiroient de la place, & viendroient se rendre à lui. Lorsqu'il eut cette assurance, au premier conseil, il proposa d'abord de céder à la nécessité, & de faire la paix avec les assiégeans. On lui déclara qu'on ne vouloit point d'accord. » Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, & que votre intention » est de vous défendre jusqu'à la » dernière extrêmité, il est de la » bonne politique que nous met» tions dehors les bouches inuti» les, qui consument gratuite» ment le peu de vivres, qui » nous restent. « Cet avis fut suivi ; & Anatole s'étant chargé de l'exécution, fit d'abord sortir les Chrétiens, ensuite ceux des Gentils, qui, par leur séxe, ou par leur âge, méritoient le plus de commisération, & enfin beaucoup d'autres, qui s'échappoient déguisés en femmes. Dès qu'ils étoient une fois dans la Ville, Eusébe les recueilloit comme un pere & un médecin charitable, & il leur fournissoit, mais avec attention à ne point trop charger des corps exténués par la faim, toute la nourriture qui leur étoit nécessaire. On ne sçait pas au juste la date de ce fait édifiant.

ANATOLE, *Anatole*. On dit que c'est le nom d'une des Heures. *Voyez* Heures.

ANATOLIUS, *Anatolius*. (*a*) Il fut, selon Eunapius, préfet du Prétoire sous Constance & Constant. Il vint faire un voyage à Athènes, où il offrit des sacrifices, & visita tous les temples, que les usages religieux du Paganisme l'obligeoient de visiter. On remarque qu'un homme en place, comme Anatolius, & dont l'exemple pouvoit être cité, n'auroit pas été assez imprudent pour violer les constitutions impériales, publiquement au milieu de la Gréce, & dans une Ville d'un aussi grand abord qu'étoit Athènes, si les sacrifices de tout genre avoient été défendus, & tous les temples fermés par les ordres de Constantin & de ses fils.

ANATOLIUS, *Anatolius*, (*b*) évêque de Laodicée en Syrie, mais originaire d'Alexandrie. Il publia un canon Paschal, l'an de J. C. 276, ou 277 ; c'est-à-dire, la première ou la seconde année du regne de Probus. Eusébe nous a conservé un fragment de ce canon, & le P. Buchérius en a fait imprimer une version Latine, tirée d'un ancien manuscrit. Il est dit, dans le second chapitre, que le 26 du mois Égyptien Phamé-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV, pag. 96, 97.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett, Tom. XIII. pag. 442.

noth répondoit au 22 de Mars. Le P. Buchérius croit avec raison qu'il faut lire, dans ce passage, le 29 de Phaménoth, & le 25 de Mars.

ANATOMIE, *Anatomia*, (a) du Grec ἀνατέμνω, *disseco*; je coupe, je disséque. L'Anatomie est en effet l'art de disséquer ou de séparer adroitement les parties solides des animaux, pour en connoître la situation, la figure & les connexions.

L'origine de l'Anatomie remonte jusqu'aux premiers âges du monde. Eusébe dit qu'on lisoit dans Manéthon, qu'Athotis, dont la chronologie Égyptienne fixoit le regne de plusieurs siécles avant notre Ére, avoit écrit des traités d'Anatomie. Parcourez les Livres saints : arrêtez-vous à la description allégorique que l'Ecclésiaste fait de la vieillesse : *memento Creatoris tui, in diebus juventutis tuæ, &c.*; Vous appercevrez, dès ces tems-là, des vestiges de systêmes Physiologiques. Homère dit de la blessure, qu'Énée reçut de Dioméde, que les deux nerfs, qui retiennent le fémur, s'étant rompus, l'os se brisa audedans de la cavité, où est reçu le condyle supérieur. Ce Poëte, dans d'autres occasions semblables, est si exact & si circonstancié, que quelques Auteurs ont prétendu qu'on tireroit de ses ouvrages un corps d'Anatomie assez étendu.

Dès les premiers âges du monde, l'inspection des entrailles des victimes, la coûtume d'embaumer, les traitemens des plaies, & les boucheries même aidérent à connoître la fabrique du corps animal. On est convaincu, par les ouvrages d'Hippocrate, que l'Ostéologie lui étoit parfaitement connue. Pausanias nous dit qu'il fit fondre un squélette d'airain, qu'il consacra à Apollon de Delphes. On seroit tenté de croire qu'il avoit eu des notions de la circulation du sang, & de la secrétion des humeurs. On cite làdessus un passage des plus frappans. On lit, dans Hippocrate : » Que les veines sont répandues » par tout le corps; qu'elles y » portent le flux, l'esprit & le » mouvement, & qu'elles sont » toutes des branches d'une seu» le. «

Démocrite cultiva l'Anatomie; car, lorsqu'Hippocrate fut appellé par les Abdéritains, pour le guérir de sa prétendue folie, il trouva le Philosophe, occupé dans ses jardins à disséquer des animaux. Il avoit écrit sur la nature de l'homme & des chairs; mais, son ouvrage est perdu. Pythagore eut aussi des notions anatomiques. Empédocle, son disciple, avoit formé un systême sur la génération, la respiration, l'ouïe, la chair, & les semences de plantes. Alcméon, autre disciple de Pythagore, passe pour avoir anatomisé le premier des animaux. Ce qui nous reste de son Anatomie, ne valoit guere la peine d'être conservé, selon les

(a) Eccles. c. 12. v. 1. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 599, 600.

connoisseurs. Il prétendoit que les chévres respirent par les oreilles.

Ce que nous avons d'Aristote, ne nous permet pas de douter de ses progrès en Anatomie. Un fait qui honore autant Alexandre le Grand qu'aucune de ses victoires, c'est d'avoir donné à Aristote huit cens talens, [plusieurs millions de notre monnoie] & d'avoir confié, à ses ordres, plusieurs milliers d'hommes, pour perfectionner la science de la nature & des propriétés des animaux. Ces puissans secours n'étoient pas restés inutiles entre les mains du Philosophe, s'il est vrai, comme l'a dit un habile Anatomiste, que celui, qui, en dix ans de travail, parviendroit à sçavoir ce qu'Aristote a renfermé dans ses deux petits volumes des animaux, auroit bien employé son tems. Aristote avoit disséqué des quadrupédes, des poissons, des oiseaux, & des insectes.

Dioclès de Cariste, qui vécut peu après Aristote, sous le regne d'Antigone, passe pour avoir écrit le premier de l'art de disséquer; mais, c'est une erreur. On avoit, long-tems avant lui, des planches ou représentations anatomiques. Aristote renvoie à ces planches, ou représentations, dans toutes les occasions, où les descriptions anatomiques doivent être expliquées.

Cet art, long-tems renfermé dans quelques familles, & connu d'un petit nombre de Sçavans, fut soigneusement étudié par Hérophile, & Érasistrate. Hérophile qu'on croit natif de Carthage, fut le premier Anatomiste de son tems. Il vécut sous Ptolémée Soter. Érasistrate est regardé comme contemporain d'Hérophile. Il se fit aussi un nom célebre par ses connoissances anatomiques. On croit qu'Hérophile & Érasistrate osérent, les premiers, ouvrir des corps humains, étant autorisés par les Antiochus & les Ptolémées, Princes sçavans, & par conséquent protecteurs de ceux qui l'étoient. La principale découverte d'Érasistrate est celle de certains vaisseaux blancs, qu'il apperçut dans le mésantère des chevreaux qui tettent.

Après Hérophile & Érasistrate, ces deux fondateurs de la science anatomique, parurent Lycus, Quintus, Marinus, dont il ne nous est parvenu que la réputation de grands Anatomistes, dont ils ont joui. On voit à plusieurs traits, épars dans les ouvrages de Celse, qu'il s'étoit occupé de l'Anatomie. On en peut dire autant de Pline, le Naturaliste, aussi-bien que de son neveu.

L'Anatomie, sous l'empire Romain, fit aussi quelques progrès. Rufus d'Éphése florissoit durant le regne des empereurs Nerva & Trajan. Galien lui succéda. Vinrent ensuite les tems d'ignorance & de barbarie, pendant lesquels l'Anatomie éprouva le sort des autres sciences & des autres arts. Il s'écoula des siécles, sans qu'il parût aucun Anatomiste; & ce n'a été que dans le seizième siécle qu'elle a commencé à se rétablir. La dissection du corps humain a passé pour un sacrilége jusqu'à Fran-

çois I; & l'on voit une consultation, que fit faire l'empereur Charles V, aux Théologiens de Salamanque, pour sçavoir si en conscience on pouvoit disséquer un corps, pour en connoître la structure. Vésal, médecin Flamand, mort en 1504, est le premier, qui ait débrouillé ce qu'on appelle Anatomie.

Depuis ce tems-là, l'Anatomie a fait de grands progrès, & s'est beaucoup perfectionnée. Les Bartolins, les Malpighies, les Duverneys, les Winslows, & beaucoup d'autres, se sont rendu illustres dans cette science, & ont beaucoup contribué à la faire parvenir au point de perfection, où elle est arrivée.

Une des découvertes qui ont fait le plus d'honneur aux Modernes, est celle de la circulation du sang. On appelle ainsi le mouvement, par lequel le sang, plusieurs fois dans un jour, est porté du cœur dans toutes les parties du corps, par le moyen des artères, & retourne de ces mêmes parties au cœur par le moyen des veines. On dit qu'Harvée, célebre docteur d'Angleterre, est le premier qui a découvert la circulation du sang, qui est maintenant reconnue par tous les Médecins. Cette gloire lui est pourtant disputée; & l'on prétend que non seulement Hippocrate, comme on la vû ci-dessus, en a eu connoissance, mais encore Platon & Aristote. Cela peut être; mais, ils en ont fait si peu d'usage, que c'est presque comme s'ils l'avoient ignorée; & il en faut dire autant de plusieurs autres maîtres de Physique.

On pourroit distribuer l'histoire générale de l'Anatomie en cinq parties, ou époques; la première s'étendroit depuis la création du monde jusqu'à Hippocrate; la seconde, depuis Hippocrate jusqu'à Hérophile & Érasistrate; la troisième, depuis Hérophile & Érasistrate jusqu'à Galien; la quatrième, depuis Galien jusqu'à Vésal; la cinquième enfin, depuis Vésal jusqu'à nous.

ANAUA, *Anaua*, Ἄναυα, (a) ville de Phrygie. Xerxès, marchant contre la Gréce, passa par cette Ville. C'est Hérodote, qui nous apprend cette circonstance.

ANAURE, *Anaurus*, (b) fleuve de Gréce, dans la Thessalie. Pour aller du mont Pélion à Iolchos, il falloit passer ce fleuve, inconnu aux Géographes, mais qui est nommé par Apollonius de Rhodes & par Lucain. L'ancien Scholiaste du premier des deux Poëtes, qu'on vient de nommer, a raison de dire qu'il n'y eut jamais, dans la Thessalie, de fleuve de ce nom; aussi n'est-ce qu'une appellation de propriété, qui veut dire sans vents & sans exhalaisons.

Valérius Flaccus nomme ce fleuve Énipée; & Hygin, Événus; mais, c'est certainement une erreur dans cet Auteur. Quoiqu'il

(a) Herod. L. VII. c. 30.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 61, 62.

en soit, ce fleuve, ou plutôt ce torrent se trouvant débordé, lorsque Jason alloit à la cour d'Iolchos, ce prince rencontra heureusement, sur les bords, une vieille femme, [c'étoit Junon] qui s'offrit de le passer sur ses épaules. Dans le trajet, Jason perdit un de ses souliers. C'est Diodore de Sicile, qui rapporte cette circonstance.

ANAURE, *Anaurus*, autre fleuve, qu'on place dans la Troade, & sur les bords duquel on dit que Pâris gardoit les brebis de Priam.

ANAX, *Anax*, Ἄναξ, fils de la Terre. Il en est parlé dans l'article d'Anaces. *Voyez* Anaces.

ANAXABIE, *Anaxabia*, nymphe qui disparut dans le temple de Diane, où elle s'étoit réfugiée, pour éviter les poursuites d'Apollon.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, Ἀναξαγόρας, (a) fils de Mégapenthe, ou plutôt d'Argéus, qui étoit fils de ce Mégapenthe, succéda à son pere au royaume d'Argos, environ 1300 ans avant l'Ére Chrétienne. Sous son regne, les femmes du païs furent attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans leurs maisons, elles couroient les champs. Heureusement, il se trouva Mélampe, fils d'Amythaon, qui les fit revenir à leur bon sens, & les guérit. Anaxagore, pour reconnoître un si grand service, partagea son royaume en trois parties égales, dont il donna l'une à Mélampe, l'autre à son frere Bias, & se réserva la troisième. Il eut, pour successeur, Alector son fils.

La postérité d'Anaxagore se maintint long-tems dans la possession du royaume d'Argos; car Iphis, fils d'Alector, & petit-fils d'Anaxagore, laissa le royaume à Sthénélus, fils de Capanée, son frere utérin; & lorsqu'après la prise de Troye, Amphiloque alla se transplanter chez ces peuples, qui, depuis, s'appellérent de son nom, & que Cyanippe fut mort sans enfans, Cylarabis, fils de Sthénélus, réunit enfin les trois royaumes en sa personne.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, Ἀναξαγόρας, (b) fils d'Hégésibulus, & l'un des plus illustres Philosophes, que l'antiquité ait produits. Il naquit à Clazomène, dans l'Ionie, vers la première année de la 70e Olympiade, environ 500 ans avant J. C. Il prit les leçons du philosophe Anaximène. La noblesse de son extraction, ses richesses, & la générosité, qui le porta à abandonner son patrimoine, le rendirent fort considérable. Regardant les soins d'une famille

(a) Pauf. pag. 116.

(b) Diod. Sicul. pag. 306. Strab. pag. 645. Plut. Tom. I. pag. 112, 154, 155, 162, 169, 439. Cicer. de Orat. L. III. c. 76. Orat. c. 8. Brut. c. 21. Suid. Tom. I. pag. 241. Plin. L. II. c. 58. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 291, 326. Tom. VI. pag. 405. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 11. Tom. III. pag. 2. Tom. IV. pag. 400. *& suiv.* Tom. V. pag. 12. Tom. VIII. pag. 103. Tom. IX. pag. 11. *& suiv.* Tom. X. pag. 14. *& suiv.* Tom. XII. p. 21. Tom. XIII. p. 143. *& suiv.* Tom. XIV. p. 445. Tom. XVI. p. 32. Tom. XVIII. pag. 46. *& suiv.*

& d'un héritage, comme des obstacles au goût, qu'il se sentoit pour la contemplation, il y renonça absolument, afin de donner tout son tems & toute son application à l'étude de la sagesse, & à la recherche de la vérité, qui faisoient son unique plaisir. Quand, de retour dans sa patrie, après un long voyage, il eût vu toutes ses terres abandonnées & incultes; loin d'en regretter la perte : » J'étois perdu, dit-il, si tout cela » n'avoit péri. «

Anaxagore vint à Athènes à l'âge de vingt ans, vers la première année de la 75e Olympiade, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui disent qu'il y transporta l'école Philosophique, qui avoit fleuri dans l'Ionie, depuis Thalès, son fondateur. Il demeura & enseigna à Athènes, pendant trente ans. Parmi ses disciples, qui furent des plus illustres, on compte Euripide, & sur tout Périclès. Il est aisé de juger par les progrès que celui-ci fit dans la politique, sous la conduite d'Anaxagore, que quoique ce Philosophe eût renoncé aux honneurs & aux soins du gouvernement, il étoit aussi capable que tout autre, d'y réussir. Il inspira, à son éléve, ces manières graves & majestueuses, qui le rendirent si capable de gouverner la République. Il le prépara à cette éloquence sublime & victorieuse, qui le rendit si puissant. Il lui apprit à craindre les dieux, sans superstition. En un mot, il étoit son conseil, & l'aidoit des ses avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage.

Mais, dans la suite, Périclès, accablé d'affaires, oublia son ancien maître, jusqu'au point de le laisser manquer du nécessaire. Réduit à cette extrêmité, Anaxagore se coucha, la tête couverte de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim. Périclès, en ayant été averti par hazard, courut à sa maison avec une extrême diligence, tout éperdu & désolé. Il employa les prieres les plus tendres, & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui disant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux, pour perdre un ami si sage, si fidele, & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la République. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit : » Périclès, ceux qui ont affaire » de la lumière d'une lampe, ont » soin d'y verser de l'huile. «

Cependant, quoiqu'Anaxagore se fut entièrement livré à la vie contemplative, il n'avoit pas pour cela négligé l'étude de la politique. Il s'en étoit fait un systême d'après Homère, dont il montroit que le but avoit été d'enseigner dans ses poëmes la justice & la vertu; mais, il l'avoit étudiée en Physicien; c'est-à-dire, en homme qui recherche les principes des choses, & en examine à fond la nature. C'est, suivant cette méthode, qu'il avoit instruit Périclès, & l'avoit rendu le plus par-

fait des Orateurs.

On rapporte diversement les circonstances & l'issue du procès d'impiété, qui lui fut suscité dans Athènes. Le sentiment de ceux, qui croient que Périclès ne trouva point de moyen plus sûr de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athènes, paroît le plus vraisemblable. Le sujet, ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignoit sur la nature du Soleil, qu'il définissoit une masse de matière enflammée; comme si par-là il eût dégradé le Soleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi sçavante qu'Athènes, un Philosophe n'ait pu expliquer, par des raisons de Physique, les propriétés des astres, sans courir risque de la vie. Mais, toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens, ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui-même suspect d'impiété, à cause de la grande liaison qu'il avoit avec ce Philosophe.

Anaxagore fut condamné par contumace, & condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paroître d'émotion : » Il y a long-tems que la nature » a prononcé contre mes juges, » aussi bien que contre moi, un » arrêt de mort. « Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la dernière, ses amis lui demandant s'il vouloit qu'après sa mort on le fit porter à Clazomène, sa patrie : » Cela n'est pas nécessaire, leur dit-il, le chemin aux » enfers n'est pas plus long d'un » lieu, que d'un autre. « Les principaux de la Ville étant allés le visiter, pour recevoir ses derniers ordres, & pour sçavoir ce qu'il désiroit d'eux, après sa mort, il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que le jour anniversaire de sa mort, fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coûtume en duroit encore au tems de Diogène Laërce. On dit qu'il vécut soixante-deux ans. On lui rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger des autels.

Anaxagore étoit appellé, de son tems, l'Intelligence, soit pour marquer l'admiration, qu'excitoient la profondeur & la subtilité de son esprit, dans les découvertes de la nature, & qui, effectivement, paroissoit prodigieux, soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit ni la nécessité, ni la fortune, mais une intelligence pure & simple, qui avoit démêlé & séparé les parties homogènes & semblables, de l'ancien chaos. Avant Anaxagore, les Philosophes s'étoient fort tourmentés, pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde, & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établissoient, pour principe, la nécessité; c'est-à-dire, qu'ils concevoient que la nature des corps avoit seule opéré cet arrangement; les corps pesans étant allés en bas, par nécessité, & les corps légers ayant pris le dessus, par la même

néceſſité. Les autres, peu touchés de ce raiſonnement, dont l'erreur étoit ſenſible, avoient recours à la fortune; ce qui étoit encore plus inſenſé. Anaxagore fut le premier, qui établit que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence ſupérieure, & très-différente de la matière. Il eſt vrai, pourtant, qu'Hermotime, qui, comme Anaxagore, étoit de Clazomène, avoit enſeigné auparavant le même ſentiment; mais, ce n'étoit pas d'une manière ſi publique.

On dit qu'on apporta un jour à Périclès, de ſa maiſon de campagne, un bélier, qui n'avoit qu'une corne; & que le devin Lampon, voyant cette corne très-forte & très-ſolide, au milieu du front, dit que toute la puiſſance, qui étoit alors partagée en deux factions, l'une de Thucydide, & l'autre de Périclès, ſe réuniroit dans la perſonne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé. Mais, Anaxagore, ayant fait la diſſection de la tête du bélier, fit voir que le cerveau ne rempliſſoit pas toute la capacité du teſt; &, qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux côtés des parois du crâne, il aboutiſſoit par la pointe juſtement au lieu, où commençoit la racine de cette corne. Tous les aſſiſtans admirérent ſur l'heure la grande capacité d'Anaxagore. Convenons cependant, que bientôt après on exalta merveilleuſement celle de Lampon, lorſque par la chûte & par la ruine de Thucydide, toutes es affaires de la Rép ublique paſſérent entre les mains de Périclès ſeul. Au reſte, ſelon Plutarque, le Philoſophe & le Devin avoient également bien rencontré; l'un ayant fort bien découvert la cauſe du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profeſſion du Philoſophe, c'eſt d'examiner & de voir d'où proviennent les choſes, & comment elles ſe font; au lieu que le ſeul objet du Devin, eſt de prédire ce qu'elles préſagent.

Selon le même Plutarque, Anaxagore avoit prédit que de tous les corps attachés à la voûte du ciel, un jour à venir, par une grande ſecouſſe, & par un ébranlement de toute la machine, il s'en détacheroit un, qui tomberoit ſur la terre. Car, il enſeignoit que les aſtres n'étoient plus dans les lieux, où ils avoient été formés; & qu'étant d'une nature de pierre, fort peſans, & d'une ſuperficie unie, ils n'avoient point en eux de lumière; & que la lumière, dont ils brilloient, étoit l'effet de la réflexion & de la réfraction de l'éther, ou feu élémentaire; qu'ils étoient retenus en haut, par le mouvement rapide du ciel, qui les y avoit pouſſés d'abord, lorſque la violence du tourbillon avoit ſéparé les corps froids & peſans, de toutes les autres ſubſtances, & qui les avoit toujours empêchés de tomber.

Cette opinion d'Anaxagore eſt auſſi ſingulière que les autres; car, il prétendoit qu'il y avoit des collines, des vallées, & des habitans dans la lune; & que la neige

étoit noire, se fondant d'un côté, sur ce que la neige est une eau condensée, & supposant de l'autre, que le noir est la couleur propre de l'eau. Il croyoit en général, que les yeux ne sont point capables de discerner la vraie couleur des objets; & que nos sens sont trompeurs; & qu'ainsi, c'est à la raison, & non pas à eux, à juger des choses. Il n'avoit point d'autre idée de la première formation des animaux, sinon qu'elle s'étoit faite de la terre & d'une humidité chaude, & qu'ensuite ils s'engendrérent les uns les autres, les mâles au côté droit, les femelles au côté gauche. Il admettoit autant de principes, que de corps composés; car, il supposoit que chaque espèce de corps étoit formée de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelloit *homœoméries*, ou *homogénéïtes*, à cause de cette conformité; mais, ce qui embarrassoit son systême, c'est que les semences, ou les principes de toutes les espèces, se trouvent dans chaque corps.

Anaxagore fut toutefois un esprit presque universel. Il cultiva beaucoup la Géométrie, & écrivit sur la quadrature du cercle. Les plus difficiles phénoménes de la nature, les cométes, la voie lactée, les tremblemens de terre, les vents, les tonnerres, les éclairs, les débordemens du Nil, les éclipses, & autres choses semblables, furent à la portée de son esprit. Il est le premier Philosophe, qui ait publié des livres. Socrate, qui avoit espéré d'y trouver certaines choses, les lut, & témoigna n'en être pas content. Il ne faut pas oublier que la force & la sublimité du génie d'Anaxagore, son travail, son application, & l'abondance de ses découvertes ne firent pourtant que le conduire à l'incertitude; car, il se plaignoit que tout est plein de ténébres. Ce fut peut-être ce qui l'obligea de dire que tout consiste dans l'opinion, & que les objets sont ce que l'on veut; c'est-à-dire, tels ou tels, selon qu'ils nous semblent tels & tels. Du reste, quoiqu'il enseignât que l'ame est un être Aërien, il la croyoit immortelle. D'un autre côté, il croyoit que le ciel & la terre périroient.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, Ἀναξαγόρας, (a) statuaire, qui naquit à Égine. C'est lui, qui fit la statue de ce Jupiter, qu'on voyoit à Olympie, dans le bois sacré, vers le septentrion, quand on avoit passé le chemin, qui menoit au Sénat. Cette statue fut dédiée par tous les peuples de la Gréce, qui avoient combattu à Platée, contre Mardonius, général de l'armée des Perses. Pausanias, qui nous a conservé ce trait, ajoûte que ceux qui ont écrit l'histoire de Platée, ne font aucune mention de cet ouvrage d'Anaxagore.

On parle encore de deux Anaxagores, dont l'un fut orateur & disciple de Socrate, l'autre grammairien & disciple de Zénodote.

(a) Pauſ. pag. 333.

ANAXANDRA, *Anaxandra*, Ἀναξάνδρα, (a) sœur jumelle de Lathria. Elles épousérent les deux fils d'Aristodème, qui étoient aussi jumeaux. Elles avoient pour pere Thersandre, fils d'Agamédidas, qui regnoit sur les Cléonéens, & qui étoit le quatrième des descendans de Ctésippe, fils d'Hercule. Les Lacédémoniens avoient dédié un autel à Anaxandra & à sa sœur, qui étoit auprès du tombeau d'Eucosmus, fils de Lycurgue, derrière le temple de ce fameux législateur.

ANAXANDRE, *Anaxander*, Ἀναξάνδρος, (b) fils d'Eurycrate, étoit roi de Sparte. Ce fut sous son regne, l'an 684 avant l'Ére Chrétienne, que les Messéniens furent enfin chassés du Péloponnèse par leurs destinées; car, s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ils soûtinrent la guerre durant quelque tems; mais, contraints de céder à la force, ils mirent les armes bas, & s'obligérent par un traité à quitter le Péloponnèse. Tout ce qui en resta, fut fait esclave, à la réserve de ceux, qui tenoient encore dans les places maritimes.

Anaxandre eut pour fils Eurycrate, second du nom; & cet Eurycrate fut pere de Léon. Sous leurs regnes, les Lacédémoniens eurent du pire, & souffrirent de grandes pertes, dans la guerre qu'ils firent contre les Tégéates; mais, sous Anaxandridès, fils de Léon, la fortune changea, & les Tégéates furent battus à leur tour. Plutarque dit d'Anaxandre, qu'il répondit à ceux qui lui demandoient, pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de trésor, *que c'étoit de peur qu'on ne corrompît ceux qui en auroient les clefs*. On voyoit à Olympie la statue d'Anaxandre, vainqueur à la course du char à quatre chevaux. Il étoit dit, dans l'inscription, que son ayeul avoit remporté le prix du Pentathle. Anaxandre avoit épousé une femme, nommée Léandris.

ANAXANDRIDÈS, *Anaxandrides*, Ἀναξανδρίδης, (c) fils de Léon. Ce Prince, par un abus, dont il n'y avoit point encore d'exemple à Sparte, eut deux femmes à la fois, & contre son attente, laissa une double postérité; car, après avoir long-tems résisté aux Ephores, qui lui ordonnoient de répudier sa première femme, Princesse à la vérité fort vertueuse, mais, qui ne lui donnoit point d'enfans, enfin, pour leur obéir, il en prit une seconde, & eut d'elle un fils, nommé Cléomène; mais, la première, qui jusques là avoit paru stérile, se trouva grosse, & accoucha peu de tems après de Dorieüs, ensuite de Léonidas, & enfin de Cléombrote.

Après la mort d'Anaxandridès, quoique Dorieüs eut beaucoup plus de réputation dans le conseil & à la guerre, les Lacédémoniens, contre leur inclination, ne laissé-

(a) Pauſ. p. 190. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI, pag. 166.

(b) Pauſ. pag. 162, 186, 244. *& ſeq.*

(c) Pauſ. pag. 163, 164.

tent pas de lui préférer Cléomène; en quoi pourtant, ils ne firent que suivre les loix du Royaume, qui donnoient la couronne à l'aîné. Doriéüs ne put se résoudre à voir son frere au-dessus de lui; il aima mieux quitter le païs, & se mettant à la tête d'une colonie, il alla chercher fortune ailleurs.

ANAXANDRIDÈS, *Anaxandrides*, Ἀναξανδρίδης, (*a*) poëte comique, fils d'un certain Anaxandre, étoit de Camire, dans l'isle de Rhodes. Il fut contemporain de Philippe, roi de Macédoine, ayant vécu vers la 101[e] Olympiade. Il y en a qui le font natif de Colophon. Il avoit composé soixante-cinq comédies, & mérité dix fois le prix. On lui reproche d'avoir le premier introduit sur la scène les Amours, & la manière de corrompre les jeunes filles. Outre les comédies, qu'Anaxandridès avoit faites, on dit qu'il étoit auteur d'un traité des offrandes volées dans le temple de Delphes.

ANAXARETTE, *Anaxarette*, (*b*) nymphe de l'isle de Chypre. Les Poëtes ont feint que l'insensibilité de cette Nymphe pour Iphis, qui l'aimoit, obligea cet amant de se pendre de désespoir, pendant qu'Anaxarette fut changée en rocher; symbole de la dureté de son cœur.

ANAXARQUE, *Anaxarchus*, Ἀνάξαρχος, (*c*) philosophe, qui naquit dans la ville d'Abdère, vers le milieu du quatrième siécle avant J. C. Il fut disciple de Dioméne de Smyrne, de Métrodore de Chio, ou, selon d'autres, de Démocrite. Alexandre le Grand, ayant tué, de ses propres mains, Clitus, dans un mouvement de dépit, en conçut bientôt après tant de peine, qu'il vouloit se tuer lui-même. Et comme rien n'étoit capable de calmer ce Prince, l'on fit entrer Callisthène & Anaxarque. Callisthène tâcha d'abord, doucement, & selon les regles de la morale, de se rendre maître de sa douleur, en s'insinuant, peu à peu, auprès de lui, par ses discours, & en tournant adroitement tout au tour, sans toucher à la plaie, & sans lui rien dire, qui pût réveiller son affliction.

Mais, Anaxarque, qui, dès le commencement, avoit suivi, dans la Philosophie, une route toute particulière, & qui avoit la réputation de dédaigner & de mépriser tous ses compagnons, se mit à crier dès l'entrée: » Quoi! est-» ce cet Alexandre, sur qui la » terre entière a les yeux? Eh! » le voilà étendu sur le plancher, » fondant en larmes, comme un » vil esclave, craignant la loi & » le blâme des hommes, lui qui » doit être la loi des autres, & la » regle de toute justice, puisqu'il » n'a vaincu, que pour être Sei-

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 241.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 64.

(*c*) Strab. pag. 594. Plut. Tom. I. pag. 668, 681, 694, 695. Just. L. XII. c. 13. Cicer. Tuscul. Quæst. L. II. c. 52. De Natur. deor. c. 82. Lucian. Tom. II. p. 365. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. VIII. p. 128. *& suiv.*

» gneur & Maître, & nullement » pour servir & pour se soumettre » à une vaine opinion. Ne sçavez » vous pas, continua-t-il, en s'a- » dressant à lui-même, ne sçavez » vous pas, que Jupiter a auprès » de lui, sur son trône, d'un côté » la Justice, & de l'autre côté » Thémis? Pourquoi cela, sinon » pour faire entendre que tout » ce que le Prince fait, est tou- » jours équitable & juste? « Par ce discours, & autres semblables, ce Philosophe soulagea véritablement le Roi, dans son affliction; mais, il le rendit plus orgueilleux & plus injuste. En même-tems, il s'insinua merveilleusement dans ses bonnes graces, & lui rendit très-insupportable & très-odieuse la conversation de Callisthène, qui n'étoit pas déjà trop agréable, à cause de sa grande austérité.

On dit qu'un jour à table devant le Roi, on vint à parler des saisons & de la température de l'air. Callisthène soûtenoit, avec tous ceux du païs, que le climat, où l'on se trouvoit alors, étoit beaucoup plus froid & plus rude, que celui de la Gréce. Anaxarque soûtenoit le contraire, avec la dernière opiniâtreté. Enfin, après plusieurs raisons alléguées de part & d'autre, Callisthène dit à Anaxarque: » Il faut pourtant de » toute nécessité que tu tombes » d'accord, qu'il fait ici plus » froid qu'en Gréce; car, en » Gréce, toi-même, tu passois » l'hiver, avec un simple man- » teau, & ici, tu ne sçaurois » durer, même à table, si tu » n'est couvert de trois gros ta- » pis. « C'étoit lui reprocher son ancienne pauvreté, ainsi que le luxe, dans lequel il vivoit alors. C'étoit, en même-tems, lui faire sentir que le desir insatiable des richesses & des honneurs, étoit l'unique motif de son attachement à la personne du Prince. Piqué de ces traits insultans, Anaxarque & les autres travaillérent sourdement à la ruine de Callisthène.

Un autre jour, qu'il fit un grand tonnerre, dont tout le monde fut étonné & effrayé, Anaxarque, qui étoit présent, dit à Alexandre: » Toi, fils de » Jupiter, en pourrois-tu bien » faire autant? « Le Prince ne fit que rire de cette demande, & lui répondit: » Moi, je ne » veux pas faire peur à mes » amis, comme tu voudrois que » je le fisse, toi, qui méprises » ma table, parce que tu vois » qu'on y sert des poissons, & » non pas des têtes de satrapes. « On dit, en effet, qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poissons à Éphestion, Anaxarque avoit laissé échapper ce mot: *Qu'il eût mieux valu qu'il eût envoyé des têtes de satrapes;* ce qu'il disoit, pour marquer le mépris qu'il faisoit de ceux, qui cherchent la fortune par tant de travaux & de dangers, & pour s'en moquer, comme de gens, qui, avec toutes leurs peines, n'ont, dans les plaisirs & dans les délices de la vie, rien du tout, ou que très-peu de chose, au-dessus des autres mortels.

Le mot d'Anaxarque n'est pas

ſi bien ici ; c'eſt-à-dire, dans Plutarque, que dans Diogène; & le ſens, que Plutarque lui donne, eſt un ſens très-forcé, qui ne convient point du tout. Il y en a un plus naturel & plus véritable. On en jugera; le voici. Anaxarque haïſſoit mortellement Nicocréon, tyran de Salamine. Un jour Alexandre ayant prié le Philoſophe à dîner, lui demanda à table, ce qu'il diſoit de ce repas : » Il eſt très-bon, répondit » Anaxarque; voilà la plus grande » chére du monde; il y manque » ſeulement un mets fort délicat, » la tête d'un ſatrape : « voulant parler de Nicocréon. Il n'y a point là de myſtére, le ſens eſt droit. Ce mot coûta cher au Philoſophe; car, après la mort d'Alexandre, ayant été jetté par les vents ſur les côtes de Chypre, il fut pris par le tyran, qui le fit mettre dans un mortier, où on le briſa avec des pilons de fer. Le Philoſophe ſupporta ce ſupplice avec courage; & la violence du tourment ne l'empêcha pas de braver le tyran, & de lui dire pluſieurs fois d'écraſer tant qu'il voudroit le vaſe, où Anaxarque étoit enfermé, parlant de ſon corps, parce qu'Anaxarque lui-même n'avoit point de part à ces tourmens.

Comme Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue : » Je t'empêcherai bien, efféminé jeune homme, lui dit le » Philoſophe, de pouvoir diſpo- » ſer de cette partie de mon » corps. « Et en effet, l'ayant coupée avec les dents, & tournée durant quelque tems dans ſa bouche, il la jetta contre le viſage du tyran, qui en écuma de colère. Ce Philoſophe étoit un de ceux qui doutoient de tout, & il diſoit ſouvent qu'il ne ſçavoit pas même s'il ſçavoit quelque choſe. On le ſurnomma l'Heureux & le Fortuné, à cauſe de la force de ſon eſprit, de ſon intrépidité dans les dangers, & de ſa tempérance.

Thucydide, dans ſon hiſtoire de la guerre du Péloponnèſe, parle ſouvent d'un célebre capitaine Thébain, qui prenoit le nom d'Anaxarque.

ANAXÉNOR, *Anaxenor*, Ἀναξήνωρ, (a) joueur de lyre, dont parle Plutarque, dans la vie de M. Antoine. Ce Prince étant paſſé en Aſie, s'y abandonna à une vie voluptueuſe & déſordonnée. Et dès qu'Anaxénor, Xuthus, joueur de flûte, Métrodore baladin, & les autres menêtriers, farceurs & bâteleurs Aſiatiques, qui tous ſurpaſſoient infiniment en plaiſanteries, bouffonneries & bons mots, toutes les autres peſtes, qu'il avoit amenées d'Italie, ſe furent gliſſés dans ſa cour, il n'y eut plus ni retenue, ni bornes, tout le monde ſe picquant de faire comme lui.

Strabon dit qu'Anaxénor fut chargé de la perception des tributs de quatre Villes, ayant ſous lui des ſoldats, pour exécuter ſes ordres.

ANAXIBIE, *Anaxibia*, (b) Ἀναξιβία, ſœur d'Agamemnon.

(a) Plut. Tom. I. pag. 925. Strab. pag. 648. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 299.

(b) Pauſ. pag. 138, 139.

Elle fut mariée à Strophius, dont elle eut un fils, qui eut nom Pylade.

ANAXIBIUS, *Anaxibius*, Ἀναξίβιος, (*a*) amiral de Sparte, du tems de Xénophon. Il en eſt beaucoup parlé dans cet Hiſtorien, au ſujet de la retraite des dix mille Grecs. C'étoit l'un des amis de Chiriſophe, officier, qui fut choiſi pour être général de ces dix mille Grecs. La conduite d'Anaxibius ne fut pas toujours exempte de reproche, comme l'atteſte Xénophon.

ANAXICRATE, *Anaxicrates*, Ἀναξικράτης, (*b*) lieutenant de Cimon l'Athénien. Il donna des preuves d'une valeur héroïque, dans un combat que les Athéniens livrérent aux Perſes, l'an 450 avant J. C. Il y fut tué, après avoir combattu très-vaillamment.

ANAXICRATE, *Anaxicrates*, Ἀναξικράτης, (*c*) étoit contemporain de Cléarque, général des Lacédémoniens. Lorſque celui-ci eut quitté Byzance, & que l'ennemi; c'eſt-à-dire Alcibiade, qui commandoit les Athéniens, ſe fut préſenté devant la Ville, pour s'en rendre maître, Anaxicrate opina, ainſi que pluſieurs autres, pour lui ouvrir les portes.

ANAXICRATE, *Anaxicrates*, Ἀναξικράτης, (*d*) fut Archonte d'Athènes. La deuxième année de la 120e Olympiade, en laquelle Ladas d'Égion, remporta le prix du ſtade. Ce fut auſſi cette même année qu'arrivérent l'irruption & la défaite des Gaulois en Gréce.

ANAXIDAME, *Anaxidamus*, Ἀναξίδαμος, (*e*) citoyen de Chéronée, du tems de Sylla. Ce général Romain, s'étant rendu auprès de cette Ville, pour reconnoître de-là le lieu, appellé Thurium, que les ennemis avoient occupé; Anaxidame & un autre citoyen, qu'on nommoit Homoloïchus, vinrent le trouver, & lui promirent qu'ils chaſſeroient les ennemis du poſte de Thurium, s'il vouloit leur donner un petit nombre de ſoldats choiſis; car, il y avoit un ſentier inconnu aux Barbares, qui, du lieu, appellé Pétrochus, paſſant près du temple des Muſes, menoit à la cime de Thurium; qu'étant arrivés par ce ſentier à cette pointe, ils tomberoient de-là facilement ſur les Barbares, & les accableroient de pierres, ou les forceroient à deſcendre dans la plaine.

Sur le bon témoignage, que Gabinius rendit de la fidélité & du courage de ces deux hommes de Chéronée, Sylla leur donna des ſoldats, & leur commanda d'exécuter leur entrepriſe. Cependant, il mit ſon armée en bataille, & partagea ſa cavalerie, à ſes deux aîles, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Gallus & Hortenſius, ſes lieutenans, étoient à la queüe, avec un corps de réſerve, & occupoient les côteaux, pour empêcher que les ennemis ne vinſſent les

(*a*) Xenoph. pag. 372. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 588.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 292.
(*c*) Xenoph. p. 437. Plut. T. I. p. 208.
(*d*) Pauſ. pag. 655.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 463, 464.

les prendre par les derrières. Car, on les voyoit déjà, qui commençoient à déployer leur cavalerie & leur infanterie legére, & à les étendre, pour mener une pointe, par un long circuit par le derrière, & les envelopper.

Dans ce moment, Anaxidame & Homoloïchus, à qui Sylla avoit donné Hirtius pour capitaine, avec quelques soldats, & qui, sans que les ennemis s'en apperçussent, avoient gagné la cime de Thurium, s'étant montrés sur les hauteurs, les Barbares, effrayés & troublés, prirent la fuite, & se tuérent les uns les autres, pour la plûpart; car, n'osant pas faire ferme, & fuyant en foule par le penchant de la montagne, ils tomboient sur les pointes de leurs piques, & se poussant les uns les autres, ils se précipitoient devant l'ennemi, qui fondoit sur eux de dessus le côteau, les chassoit, l'épée dans les reins, & perçoit ceux qu'il trouvoit découverts; de manière qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De tous ceux qui se sauvérent, les uns tombérent entre les mains de Muréna, qui étant déjà en bataille à son aîle gauche, marcha contre eux, & les tailla en piéces. Les autres, qui purent gagner leur camp, se jettérent, avec tant de précipitation & de confusion dans le corps de bataille, où étoit leur infanterie, qu'ils y semérent le trouble & la frayeur, & firent perdre par-là à leurs généraux un tems considérable, pour réparer le mal; ce qui fut une des principales causes de leur malheur.

En effet, ils furent entiérement défaits par Sylla; & après la victoire on érigea deux trophées, dont l'un fut placé sur le sommet de Thurium. Sur ce trophée il étoit marqué en lettres Grecques: *A LA VALEUR D'ANAXIDAME ET D'HOMOLOICHUS.*

ANAXIDAME, *Anaxidamus*, Ἀναξίδαμος, (*a*) roi de Sparte. Il étoit fils de Zeuxidame, petit-fils d'Archidame, & arrière petit-fils de Théopompe. Il vécut du tems d'Anaxandre, fils d'Eurycrate, qui regnoit conjointement avec lui. Ce fut sous le regne d'Anaxidame & d'Anaxandre, vers l'an 684 avant J. C., que les Messéniens, vaincus encore une fois par les Lacédémoniens, après l'avoir déjà été souvent sous les autres regnes, furent enfin obligés d'abandonner le Péloponnèse.

D'Anaxidame naquit Archidame, & d'Archidame Agésiclès. Ils furent assez heureux l'un & l'autre pour maintenir leurs peuples en paix, & ne voir leurs regnes troublés par aucune guerre.

Anaxidame, étant un jour interrogé, qui étoit celui qui commandoit proprement dans Sparte, répondit que c'étoient les Loix & les Magistrats, lorsqu'ils les faisoient exécuter.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, quatrième descendant

(*a*) Pauf. pag. 171, 244. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 106.

d'Alcidamidas, qui passa de Messénie à Rhége, après la prise d'Ithome & la mort d'Aristodeme, la première année de la 17e Olympiade, l'an 712 avant l'Ère Chrétienne. (*a*) Les Messéniens ayant été chassés de leur païs, par ceux de Lacédémone, après la seconde guerre de Messénie, Anaxilaüs les invita à venir chez lui. Quand ils y furent arrivés, il leur dit qu'il étoit continuellement en guerre avec les Zancléens; que ces peuples possédoient un fort bon païs, avec une ville, située dans un des meilleurs cantons de la Sicile; que s'ils vouloient se joindre à lui, & lui aider à conquérir ce païs, il leur en feroit présent. Les Messéniens acceptérent la proposition; & aussi-tôt Anaxilaüs les mena en Sicile.

Zancle n'étoit au commencement qu'une retraite de Corsaires, qui entourérent d'un mur un lieu désert, mais proche d'une bonne rade, & ils y bâtirent un fort, d'où ils pouvoient courir les mers, & exercer impunément leur piraterie. Leurs premiers chefs furent Craténénès de Samos, & Périérès de Chalcis, qui dans la suite attirérent dans leur ville d'autres Grecs pour la peupler. Les Zancléens, battus sur mer par Anaxilaüs, défaits sur terre par les Messéniens, & ensuite assiégés dans Zancle d'un & d'autre côté, & voyant déjà une partie de leurs murs abattue, n'eurent d'autre ressource, que de se réfugier aux pieds des autels, dans leurs temples.

Anaxilaüs vouloit que, sans respecter le lieu, on les passât au fil de l'épée, & que l'on vendît les autres à l'encan, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais, les généraux Messéniens demandérent grace pour ces malheureux, & priérent Anaxilaüs de ne pas les obliger à traiter des Grecs, comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes par une cruauté insigne, & au mépris des liens du sang. Ainsi, l'asyle fut respecté. Les Zancléens, sortis de leurs temples, partagérent leurs domiciles & leur empire aux vainqueurs. Ensuite, les deux peuples se jurérent fidélité réciproquement les uns aux autres; & Zancle changea seulement son nom en celui de Messéne. Ce fut en la 30e Olympiade, que cela arriva, & la même année que Chionis, Macédonien, remporta le prix pour la troisième fois, Miltiade étant pour lors Archonte à Athènes.

Au reste, on remarque qu'Anaxilaüs ne fut pas, comme l'atteste Pausanias, tyran de Rhége, & que ce changement du nom de Zancle en celui de Messéne, n'arriva non plus que long-tems après. L'erreur de cet Écrivain, vient de ce qu'il a confondu cet ancien Anaxilaüs, avec celui dont il est parlé dans l'article suivant, & qui se rendit en effet tyran de Rhége.

(*a*) Pauf. pag. 260, 261. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 300. *& suiv.*

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, (a) fils de Crétinéus, Messénien d'origine, vécut sur la fin du cinquième siécle avant l'Ére Chrétienne. Ayant aboli l'état Républicain à Rhége, il se fit tyran de cette Ville. Il épousa Cydippe, fille de Térillus, tyran d'Himera, lequel ayant été détrôné par Théron, tyran d'Agrigente, appella les Carthaginois à son secours. L'armée qu'ils envoyérent en Sicile, sous la conduite d'Amilcar, fut taillée en piéces, par Gélon, le même jour que celle des Perses fut battue à Salamine, par les Grecs. Ainsi, cet Anaxilaüs, gendre de Térillus, & contemporain de Gélon, ne peut avoir vécu au tems de la seconde guerre de Messéne, comme l'a cru Pausanias.

Anaxilaüs fit la guerre à ceux de Locres, & les auroit exterminés sans l'intercession de son gendre Hiéron, tyran de Syracuse. Pindare fait allusion à cet événement, dans deux de ses Odes; & le Scholiaste nous apprend qu'il étoit rapporté dans un Poëme d'Épicharmus, poëte Sicilien, qui vivoit à la cour d'Hiéron. Anaxilaüs mourut l'an 476 avant l'Ére Chrétienne, au bout de dix-huit ans de domination, pendant lesquels il s'étoit conduit avec beaucoup de justice & de clémence. Aussi, ses enfans recueillirent après sa mort le fruit de sa probité. Car, comme il en avoit laissé la tutele à Mycale, qu'Hérodote appelle Micythe, le peuple aima mieux obéir à cet esclave, que d'abandonner des Princes, qui devoient leur naissance à un Roi, dont ils bénissoient tous les jours la mémoire. Les plus grands seigneurs même de la Ville souffrirent, sans murmure, que des mains serviles eussent le maniement de toutes les affaires de l'État.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, (b) gouverneur de Byzance, du tems qu'Alcibiade alla former le siége de cette Ville; c'est-à-dire, sur la fin du cinquième siécle avant l'Ére Chrétienne. Anaxilaüs traita secrétement avec l'ennemi, & promit de lui livrer la place. Sur cette parole, Alcibiade fit courir le bruit que des affaires nouvellement survenues, le rappelloient en Ionie; & en plein jour il fit voile, avec tous ses vaisseaux. Mais, étant retourné la nuit suivante, il descendit avec ses meilleures troupes, & s'approchant des murailles, il se tint là, sans faire le moindre bruit, pendant que ses vaisseaux entrant dans le port, & forçant les gardes, avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Byzantins, par cette attaque inopinée, & donnoient le tems à Anaxilaüs, qui étoit d'intelligence avec les Athéniens, de les recevoir dans la Ville, sans aucune crainte, à cause que tout

(a) Just. L. IV. c. 2. Herod. L. VI. c. 23. L. VII. c. 165, 167. Pauf. pag. 340. Diod. Sicul. pag. 266, 281. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 300. *& suiv.*

(b) Plut. Tom. I. pag. 208, 209. Xenoph. pag. 437.

le monde couroit en foule au secours du port.

L'affaire ne se passa pas cependant sans combat, dont le succès fut favorable à Alcibiade; mais, après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort, ni chassé. Car, Anaxilaüs n'avoit livré la Ville qu'à cette condition, qu'on ne leur feroit tort en aucune manière, & qu'on leur conserveroit tous leurs biens. Aussi, quelque tems après, Anaxilaüs, accusé à Lacédémone pour cette trahison, & obligé de défendre sa vie, se justifia avec beaucoup d'éclat, & ne deshonora pas la beauté de son action, par une apologie honteuse. Il dit qu'étant Byzantin, & non pas Lacédémonien, & voyant périr, non pas Lacédémone, mais Byzance, qui étoit si bien investie, que rien ne pouvoit y entrer, & où le peu de bled qui y restoit, étoit consumé par les troupes du Péloponnèse & de la Béotie, pendant que les Byzantins mouroient de faim, avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la Ville aux ennemis, mais, au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit sauvée des misères & des calamités, qu'elle traine après elle; & qu'en cela il avoit suivi les maximes des plus gens de bien de Lacédémone, qui ne trouvoient qu'une seule chose, véritablement belle & juste, c'est de faire du bien à son païs. Les Lacédémoniens, confondus par cette réponse, & tout honteux, le renvoyérent absous, lui & ses complices.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, (a) philosophe, contemporain d'Auguste. Ce Prince le fit exiler, non seulement de Rome, mais encore de toute l'Italie, parce qu'il étoit accusé de magie. Nigidius Figulus eut le même sort.

Il y a eu plusieurs Auteurs, du nom d'Anaxilaüs, qui sont cités par Dénys d'Halicarnasse, par Athénée, par Pline, par Plutarque.

ANAXIMANDRE, *Anaximander*, Ἀναξίμανδρος, (b) étoit de Milet. Après la mort du philosophe Thalès son compatriote & son maître, il devint le chef de l'École Ionienne. Il étoit fils de Praxiade, & non de Praxidame, comme le dit S. Clément d'Alexandrie. Diogene Laërce, qui le fait fleurir sous Polycrate, tyran de Samos, & qui lui donne, ainsi qu'Apollodore, dans ses chroniques, un peu plus de soixante-quatre ans de vie, place l'événement de sa mort à la seconde année de la 58e Olympiade; c'est-à-dire, 547 ans avant J. C.; ce qui fixe, à la troisième année de la quarante-deuxième, l'époque de sa naissance.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 44.

(b) Cicer. Acad. Quæst. L. IV. c. 118. De Divinat. L. I. c. 112. De Natur. Deor. L. I. c. 25. Suid. Tom. I. pag. 241. Strab. pag. 7, 635. Plin. L. II. c. 8, 76, 79. L. VII. c. 56. L. XVIII. c. 23. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 405, 545, 621. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 150. *& suiv.* Tom. IX. pag. 10, 11, 18. Tom. X. pag. 21, 22. *& suiv.* Tom. XII. pag. 170. Tom. XIV. pag. 390. Tom. XX. pag. 446.

On ne trouve rien dans les Auteurs, du détail de ses actions. Le seul Élien parle d'une colonie, qu'Anaximandre avoit conduite de Milet à Apollonie, & en conséquence le met au nombre des Philosophes, qui descendoient quelquefois des plus hautes spéculations, pour devenir, dans la société commune, des Citoyens utiles à leur patrie.

Ses discours n'ont pas été recueillis avec plus de soin. L'unique réponse de ce Philosophe, que Diogene Laërce ait fait passer jusqu'à nous, prouve plus de simplicité de mœurs, que de talent pour l'apophthegme. On rapporta à Anaximandre, que quelques enfans s'étoient mocqués de sa façon de chanter; il se contenta de répondre que, par considération pour eux, il chanteroit mieux à l'avenir. N'est-il pas étonnant qu'un pareil trait ait pu se sauver de l'oubli, pendant que nous ignorons presque tout ce qu'il a pensé? Nous sçavons cependant, qu'il imaginoit la terre suspendue au milieu de l'univers, & agitée d'un mouvement de rotation, dont le centre étoit celui du monde même; mais, on ne convient pas de la figure, qu'elle avoit dans l'hypothése de ce Philosophe. Selon Diogene Laërce, il la supposoit sphérique. Eusébe, au contraire, nous assure qu'il la croyoit de forme cylindrique; & il ajoûte que la hauteur de ce cylindre, ou, ce qui est la même chose, la profondeur de la terre, étoit égale, suivant ce systême, au tiers de sa largeur.

La terre, ainsi suspendue au centre de l'univers, étoit environnée, dans la doctrine d'Anaximandre, d'une sphére de feu, dont l'enceinte renfermoit l'air, qui enveloppe immédiatement le globe terrestre, de la même manière, à peu près, que l'écorce embrasse l'arbre, dont elle couvre la surface. Le tissu de cette sphére, formé de l'assemblage, ou plutôt du mêlange du chaud & du froid, destiné de toute éternité à enfanter le monde, étoit rompu en quelques endroits par des intervalles circulaires, au milieu desquels brilloient les globes enflammés du Soleil, de la Lune & des Astres.

Anaximandre, selon Diogene Laërce, trouva l'art de construire des Cadrans solaires, dont il fit une heureuse épreuve à Lacédémone. Cette ingénieuse découverte lui servit à exprimer les conversions du Soleil, l'égalité des jours & des nuits; c'est-à-dire, que parmi les Grecs il eut la gloire de connoître le premier les tropiques & les équinoxes, aussi bien que de réduire à des principes fixes la variété régulière des saisons. Enfin, il fut le premier, qui détermina la circonférence de la mer & de la terre, & il ne dut qu'à son génie la construction de la sphére. Suidas va encore plus loin, & fait Anaximandre auteur d'un corps entier de Géométrie.

La théorie d'Anaximandre sur la Lune, sur les Étoiles fixes & sur les Planétes, n'avoit rien de plus exact, que son systême du

Soleil. Il plaçoit les Étoiles fixes & les Planétes au-dessous de la Lune, qui n'avoit au-dessus d'elle-même, que le Soleil, semblable à elle en figure, mais d'un volume beaucoup plus grand.

Elle n'étoit, aussi bien que le Soleil, qu'un feu renfermé dans la concavité de l'orbite d'un cercle, dix-neuf fois plus grand que la terre. Cette espèce de canal circulaire étoit percé dans l'un de ses points. C'étoit par cette ouverture, que se dégorgeoit une portion de la substance enflammée de la Lune, qui venoit à disparoître, quand le cercle, qui la portoit, présentoit au spectateur tout autre point, que celui qui servoit de passage à ses feux. Il s'ensuivoit, de cette hypothèse, que la Lune étoit un corps lumineux essentiellement, & par lui-même comme le Soleil. Aussi, Anaximandre ne mettoit-il d'autre différence entre la lumière de l'un & de l'autre, que celle du plus ou du moins de vivacité. Du moins, Plutarque nous l'assure ainsi. Diogene Laërce, au contraire, dit que ce Philosophe appelloit la Lune Ψευδοφαῦ, parce que, selon lui, elle empruntoit du Soleil tout l'éclat dont elle brilloit.

L'eau étoit le premier principe de toutes choses, dans la doctrine de Thalès; & ce Philosophe, ne croyant pas qu'on pût se former une idée claire de quelque chose d'indéterminé, étoit tombé dans l'inconvénient de resserrer l'origine commune des élémens mêmes, dans les bornes étroites d'un élément particulier. Anaximandre sentit toute l'irrégularité d'un procédé si peu philosophique, & rendit au premier principe des êtres, la généralité & l'étendue, dont Thalès avoit eu la foiblesse de le dépouiller. Il substitua l'infini à l'eau, en fit le germe universel, tira de son sein immense un nombre infini d'êtres, qui s'y replongeoient successivement, pour en sortir de nouveau, & former, par une chaîne, non interrompue d'existence, de corruption & de renaissance, l'éternité de l'univers.

Nous terminerons cet article par un passage de Thémistius, à la gloire d'Anaximandre. » Il » fut, dit-il, le premier d'entre » les Grecs, qui osa s'élever au-» dessus de la mauvaise honte, » que leurs plus grands Hommes » avoient eue jusques-là, de » mettre au jour un ouvrage de » leur façon. Il ne se crut point » deshonoré, en faisant part au » public de ce qu'il avoit com-» posé sur la nature; & il fit » évanouir, par son courage à » cet égard, un préjugé, dont la » durée nous auroit sans doute » coûté bien cher. «

ANAXIMANDRE, *Anaximander*, Ἀναξίμανδρος. (a) Celui-ci, qu'on surnommoit le jeune, étoit un historien Grec. Suidas dit qu'il étoit de Milet, & fils d'Anaximandre, sans doute celui, dont on vient de parler dans l'arti-

(a) Suid. Tom, I. pag. 241, 242.

cle qui précéde ; quoiqu'il ne pouvoit guere être son fils, mais seulement son petit-fils, ou peut-être même son arrière petit-fils, y ayant eu environ un siécle d'intervalle, entre la mort de l'un & la naissance de l'autre, puisqu'Anaximandre le jeune, selon le même Suidas, florissoit du tems d'Artaxerxe Mnémon ; c'est-à-dire, 400 ans avant J. C. Entre autres ouvrages, cet Anaximandre avoit fait un Commentaire sur les sentimens des Pythagoriciens.

ANAXIMÈNE, *Anaximenes*, Ἀναξιμένης, (*a*) fils d'Eurystrate, naquit à Milet, où il florissoit dans le sixième siécle, qui précéda la naissance de J. C. Il étoit contemporain de Cyrus, qui fit descendre Crésus du trône, après s'être emparé de Sardes. Anaximène avoit été disciple d'Anaximandre, & il embrassa la Philosophie de la secte Ionienne. Ce fut lui, qui prit la place de son maître, qui avoit succédé à Thalès, le fondateur de cette secte. Il prétendoit que l'air est Dieu, qu'il est produit, qu'il est immense & infini, qu'il est toujours en mouvement. L'opinion d'Anaximène, quant au fond, ne différe en rien de celle de ses prédécesseurs. Il retint d'Anaximandre, son maître, l'idée d'une substance unique, & infiniment étendue. Mais, il dit que c'étoit l'air, comme Thalès avoit dit que c'étoit l'eau.

Anaximène découvrit que la Lune tiroit sa lumière du Soleil ; & la cause des éclipses par l'interposition de la terre ; & que les astres se mouvoient au tour de la terre. Pline lui attribue l'invention du Gnomon ou du Cadran. Aussi, est-ce lui, dit-on, qui fit à Lacédémone le premier Cadran solaire. D'autres, font honneur de cette invention à Anaximandre. Anaxagore, après avoir reçu les leçons d'Anaximène, lui succéda. *Voyez* Air.

ANAXIMÈNE, *Anaximenes*, Ἀναξιμένης, (*b*) fils d'Aristocle, vint au monde à Lampsaque, vers le tems de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Ce fut en même-tems un orateur & un historien. Il prit les leçons de Diogene le Cynique & du Grammairien Zoïle, qui étoit d'Amphipolis. Le Roi de Macédoine le fit venir auprès de son fils, pour lui apprendre l'éloquence. On lui attribue communément la Rhétorique, adressée à son éleve, Alexandre le Grand. Elle a son mérite, mais, elle est très-inférieure à celle d'Aristote.

Anaximène avoit écrit une histoire de la Gréce, où il remontoit jusqu'aux premiers tems, & il avoit fait aussi l'histoire de Philippe & d'Alexandre. La ville de

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 622. Strab. pag. 635. Suid. Tom. I. pag. 242. Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 24, 25. Acad. Quæst. L. IV. c. 18. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 49, 405, 545. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 11. Tom. X. p. 17 *& suiv.* T. XII. p. 170. T. XVIII. p. 42. *& suiv.*

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 242. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 3. Strab. pag. 589. Pauf. pag. 376, 377. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 569, 570. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 203.

Lampsaque lui avoit érigé une statue dans l'Altis, à Olympie, par reconnoissance pour les grands services qu'elle en avoit reçus. Car, voici la ruse, dont il se servit pour détourner la colère d'Alexandre, qui se portoit toujours aux derniers excès, comme on sçait. Ce Prince ayant appris que les Lampsacéniens s'étoient déclarés pour le Roi de Perse, entra dans une telle fureur contre eux, qu'il ne vouloit rien moins que mettre leur Ville à feu & à sang. Les habitans, dans cette extrêmité, crurent ne pouvoir mieux faire, que de lui députer Anaximène, son ancien maître, & pour qui Philippe avoit eu de la bonté. Alexandre, informé du sujet pourquoi il venoit, prit les dieux de la Gréce à témoin, & jura de faire tout le contraire de ce qu'Anaximène lui demanderoit. Là dessus, Anaximène l'aborde, & lui dit : » Seigneur, je viens » vous demander une grace ; c'est » de faire esclaves les femmes & » les enfans des Lampsacéniens, « de détruire leur ville, & de » brûler leurs temples. « Alexandre ne sçut qu'opposer à cet artifice ; & comme il étoit lié par son serment, il fut forcé de pardonner à la ville de Lampsaque.

Anaximène se vengea d'un de ses ennemis, d'une manière également sanglante & adroite. Il étoit naturellement grand sophiste, & avoit l'habileté des Sophistes. S'étant brouillé avec Théopompe, fils de Damasistrate, il écrivit une histoire, pleine de traits malins contre les Athéniens, les Lacédémoniens & les Thébains. Dans cette histoire, il imita parfaitement le style de Théopompe ; & il la répandit dans toutes les Villes de la Gréce, sous le nom de cet historien ; ce qui rendit Théopompe extrêmement odieux à tous les Grecs. Avant Anaximène, personne ne s'étoit étudié à bien parler sur le champ, & sans préparation. Quant aux vers contre Alexandre, que l'on attribuoit à Anaximène, Pausanias ne croit pas qu'ils fussent de lui.

ANAXIMÈNE, *Anaximenes*, Ἀναξιμένης, neveu du précédent, étant fils de sa sœur. Il florissoit peu après la mort d'Alexandre le Grand, & donna au public un traité historique de la mort des Rois, qui est cité par S. Clément d'Alexandrie, par Athénée & par Étienne de Byzance. On ne sçait à quel Anaximène attribuer un traité des peintures, que Fulgence cite pour expliquer historiquement la fable d'Actéon.

ANAXINUS, *Anaxinus*, (a) Ἀναξῖνος, espion de Philippe, roi de Macédoine. Démosthène en fait mention dans une de ses harangues.

ANAXINUS, *Anaxinus*, (b) Ἀναξῖνος, surnommé Orite. Il en est parlé dans le discours d'Eschine contre Ctésiphon.

ANAXIPPE, *Anaxippus*, (c)

(a) Demosth. Orat. de Coron. p. 496.
(b) Æsch. Orat. contra Ctesiph. p. 464.
(c) Pausf. pag. 338.

Ἀναξίππος. Cet Anaxippe étoit de Mende. Il avoit fait présent d'une ſtatue à Hercule.

ANAXIRHOÉ, *Anaxirhoë*, Ἀναξιρόη, (*a*) fille de Coronus. Elle épouſa Épéus, dont elle eut une fille, qui eut nom Hyrmine. Mais, elle ne laiſſa point d'enfans mâles.

ANAXIS, *Anaxis*, Ἄναξις, (*b*) fils de Caſtor & d'Hilaire. On voyoit la ſtatue équeſtre d'Anaxis à Argos dans le temple de Caſtor & de Pollux. Elle étoit d'ébène, & de la façon de Dipœnus & de Scyllis. Le cheval étoit auſſi d'ébène, à la réſerve d'une petite partie, qui étoit d'ivoire. Anaxis étoit repréſenté de la même manière dans un temple d'Amycles, ville de la Laconie.

(*c*) Il y eut un hiſtorien Grec de Béotie, du nom d'Anaxis, qui conduiſit un ouvrage, qu'on lui attribue, juſqu'au regne de Philippe de Macédoine, fils d'Amyntas, ſelon Diodore de Sicile; c'eſt-à-dire, juſqu'à la première année de la 105e Olympiade, 360 ans avant J. C.

ANAXITHÉE, *Anaxithæa*, l'une des Danaïdes. On dit que Jupiter la mit au nombre de ſes femmes.

ANAXO, *Anaxo*, (*d*) fille d'Alcée & d'Hippomone. Elle étoit ſœur d'Amphitryon. Elle épouſa Électryon, ſon oncle, & ce fut de ce mariage que naquit Alcmène.

ANAXYRIDES, *Anaxyridæ*, (*e*) eſpèce d'habit, qui ne couvroit le corps, que depuis la ceinture juſqu'aux genoux. C'eſt la même choſe que les braies, ſelon Strabon, lequel, lorſqu'il parle des braies, des Gaulois, les appelle Anaxyrides. Les Anaxyrides étoient en uſage chez les Perſes, chez les Daces, chez les Parthes.

ANAZARBE, *Anazarbus*, Ἀναζάρϐος, (*f*) ville de Cilicie, dans l'Aſie mineure. Ses habitans ſont appellés dans Pline Anazarbènes. L'inſcription de la nouvelle année ſacrée, première de Trajan Dèce, jointe à l'an 267 de l'Ére d'Anazarbe, eſt ſinguliere & très-importante pour l'hiſtoire. Les Chronologiſtes & les Antiquaires avoient cru que l'Ére de cette Ville avoit commencé à l'an de Rome 734, en mémoire des bienfaits, dont Auguſte avoit comblé la ville d'Anazarbe en la même année, lorſque ce Prince, venant de l'Aſie proconſulaire, paſſa par la Cilicie, pour aller en Syrie; mais, la date de l'année 267 de l'Ére d'Anazarbe, & premiere de Trajan Dèce, ne permet pas d'admettre cette hypothèſe.

L'année civile de Cilicie commençoit vers l'équinoxe d'automne. Or, à compter de l'automne

(*a*) Pauſ. pag. 188.
(*b*) Pauſ. pag. 125, 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 508.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 51. Tom. VII. pag. 4.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 76. T. IV. p. 33.
(*f*) Ptolem. L. V. c. 8. Plin. L. V. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 468, 469.

de l'an 734 de Rome, l'année 267 auroit commencé à l'automne de l'an 1000 de Rome, 247 de J. C., près de deux ans avant la mort de Philippe, prédécesseur de Trajan Dèce. On a encore une loi de Philippe, dattée du 17 Juin de l'an 249. Il faut donc nécessairement retarder d'une année l'Ére d'Anazarbe, & la fixer à l'automne de l'an de Rome 735. L'année 267 de cette Ére aura commencé à l'automne de l'an 1001 de Rome, 248 de J. C., & aura fini à l'automne de l'an 249.

Trajan Dèce fut proclamé Empereur par les légions de Mésie & de Pannonie, suivant les Chronologistes, vers le mois de Juin de l'année 249. Il fut d'abord reconnu dans les provinces de l'Asie, qui s'étoient révoltées contre Philippe. Il marcha en Italie contre ce Prince, qui fut défait & tué à Vérone quelques mois après. Ainsi la nouvelle de la proclamation de Trajan Dèce étant parvenue en Cilicie avant l'automne, les habitans d'Anazarbe auront célébré, dans le cours de leur année 267, la solemnité de l'événement, par la représentation des jeux & des spectacles publics; & en mémoire de cette solemnité, ils auront fait frapper la médaille, qui présente au revers cinq urnes des jeux, avec l'inscription Grecque, dont voici la traduction Latine : *ANAZARBI ILLUSTRIS METROPOLIS ANNO SACRO NOVO PRIMO 267 [ÆRÆ ANAZABENSIS] DECRETO SENATUS.*

La détermination de l'Ére d'Anazarbe à l'automne de l'an de Rome 735, s'accorde parfaitement avec le Canon astronomique, continué par Théon, qui fait commencer le regne de Trajan Dèce avec l'année Égyptienne vague 997 de l'Ére de Nabonassar, 1573 de l'Ére de Philippe Aridée, & 279 de l'Ére des Augustes en Égypte, laquelle année commença le 22 de Juin de l'an 1002 de Rome, 249 de J. C. Le nom moderne d'Anazarbe est Ain-Zarba, qui appartient aux Turcs, dans la Turquie d'Asie.

ANCALITES, *Ancalites*, (a) peuples de la grande Bretagne. On ne peut former que des conjectures sur la position qu'ils avoient. Cambden pense qu'ils étoient situés dans le païs de Henley, païs plein de montagnes, & arrosé par la Tamise.

ANCARIE, *Ancaria*, déesse que l'on dit avoir été invoquée contre les incursions des ennemis.

ANCÉE, *Ancæus*, Ἀγκαῖος, (b) fils de Neptune & d'Astypalée, étoit Phénicien d'origine, ou, ce qui revient au même, Chananéen, & petit-fils de Phoenix, frere de Cadmus, ainsi que nous l'apprenons de Bochart. Ancée épousa Samia, fille du Méandre. Il en eut quatre fils, Périlas, Énudus, Samus, Alitherse, & une fille, qui eut nom Parthéno-

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 175.

(b) Pauf. pag. 402. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 378, 379. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 78, 79. Tom. XII. pag. 117, 118, 125, 126.

pe. Cette fille plut à Apollon, & lui donna un fils, qui s'appella Lycoméde.

Ancée fut du nombre des Argonautes, qui partirent pour la Colchide. Après la mort du Pilote Typhis, on le choisit pour le remplacer; quand on fut arrivé dans ce séjour agréable, où le fleuve Achéron porte ses eaux dans l'Océan, après avoir examiné la situation du païs, Ancée ayant assemblé les Argonautes sur le rivage, leur annonça qu'ils étoient à la fin de leurs travaux, & qu'un doux zéphyr les invitoit à partir, ajoûtant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, parce qu'il connoissoit les mers, qu'ils avoient encore à parcourir. On rentre dans le vaisseau, on se met à voguer, lorsque tout à coup un Oracle sorti de la poutre, que Minerve y avoit placée, les glaça d'un nouvel effroi, en leur apprenant que le sang d'Absyrte demandoit vengeance. Cette fatale prédiction leur fit prendre la résolution de se défaire de Médée, & ils auroient exécuté leur dessein, si Jason n'avoit sçu les appaiser.

Lorsqu'ils furent arrivés près de l'isle Jernes, une tempête, qui dura douze jours, les mit à deux doigts de leur perte, & le tems étant redevenu tranquille, ils arrivérent à l'isle Penceste, qui n'étoit pas inconnue à Ancée. Cette Isle célebre par les dons de Cérès, est le lieu où Pluton enleva Proserpine, dans le tems qu'elle cueilloit des fleurs, & la transporta par la mer Atlantique, dans son royaume. Cette mer remplie d'écueils & de rochers, ne laissoit presqu'aucune espérance de pouvoir en sortir. Mais, Ancée, toûjours plein de courage, surmonta tous les dangers, qui s'opposoient à son passage, & on arriva en trois jours au séjour de Circé.

A son retour de la Colchide, Ancée s'appliqua à faire fleurir l'agriculture, & prit grand soin de ses vignobles. Comme il pressoit trop ses vignerons, & qu'il les maltraitoit, il y en eut un qui lui dit un jour qu'il ne boiroit jamais du vin de la vigne, dans laquelle il faisoit travailler alors. Le tems de la vendange étant arrivé, il fit promptement remplir un gobelet du premier jus, qu'on put exprimer du raisin, & regardant celui, qui lui avoit fait la prédiction, il lui reprochoit son peu d'habileté, lorsque l'ouvrier lui répondit qu'il arrivoit souvent bien des choses entre un gobelet plein & le tems de le boire. En effet, dans l'instant qu'il le portoit à la bouche, on vint l'avertir qu'un sanglier monstrueux ravageoit sa vigne. Il quitta le gobelet, prit ses armes, & en poursuivant le sanglier, il en fut blessé, & mourut de sa blessure.

Ce qu'avoit répondu le vigneron d'Ancée, devint un proverbe, que Caton tourne ainsi en Latin : *Multùm inter est inter os & offam* ; quoique le sens des paroles du proverbe soit :

Multa cadunt inter calicem supremaque labra.

Il ne faut pas confondre cet An-

cée avec un autre de même nom, que tous les Anciens mettent au nombre des Argonautes.

ANCÉE, *Ancæus*, Ἀγκαιος, (*a*) fils de Lycurgue, roi des Tégéates, dans l'Arcadie. Son pere l'envoya à sa place, dans la Colchide, parce qu'il ne voulut pas lui-même abandonner son pere, nommé Aléus, dont le grand âge & les infirmités demandoient la présence de son fils. Ancée, après avoir accompagné Jason, dans son expédition de la Colchide, se joignit à Méléagre, pour combattre le sanglier de Calydon; mais, il fut tué par ce terrible animal.

Ancée avoit un frere, appellé Épochus, qui mourut de maladie. Il y avoit à Tégée, ville d'Arcadie, un temple, où on avoit représenté Ancée blessé, & laissant déjà tomber sa hache, s'il n'eût été soûtenu par son frere.

ANCÉE, *Ancæus*, Ἀγκαιος, (*b*) de la ville de Pleuron, dans l'Étolie. Il y en a qui le mettent aussi au nombre des Argonautes. Il fut terrassé par Nestor à la lutte, selon le récit d'Homère, qui nous apprend que cela arriva aux jeux, qui accompagnérent les funérailles d'Amaryncée, roi des Épéens.

ANCÊTRES, *Majores*. (*c*) On dérive cependant ce terme d'*Antecessor*, & par syncope, *Ancessor*, qui veut dire, celui qui va devant. Par Ancêtres, on entend les personnes, de qui l'on descend en droite ligne, le pere & la mere non compris.

Chez les Romains, les Ancêtres étoient honorés par ceux d'une même famille, comme des dieux domestiques, auxquels il leur étoit permis de rendre un certain culte, quoiqu'ils n'eussent pas été consacrés par une autorité publique. Cicéron, dans son projet de loix, qu'il avoit formé sur les anciennes loix & sur les coûtumes romaines, met celle-ci: *Sacra privata perpetua manento. Deorum manium jura sancta sunto; hos leto datos divos habento.* On voit par-là que les dieux Manes n'étoient autre chose que les Ancêtres de chaque famille.

Plutarque dit que les enfans, après avoir brûlé le corps de leurs parens, croyoient que lorsqu'il ne restoit plus que les os, le mort étoit devenu dieu. Labéon, cité par Servius sur le troisième livre de l'Énéïde, disoit qu'il y avoit certaines cérémonies, qui transformoient les ames en dieux, qui, à cause de cela étoient appellés, *Dii animales; esse quædam sacra quibus animæ humanæ vertantur in deos, qui appellantur animales, quod de animis fiant.* Cela étoit fondé sur la doctrine de ceux d'entre les anciens Philosophes, qui croyoient que l'ame participoit de la nature divine, & qu'elle pouvoit s'élever par différens dégrés jusqu'à une ressem-

(*a*) Pauf. pag. 461, 528. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 379. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 78, 79.

(*b*) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 615.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 26. *& suiv.*

blance parfaite avec les dieux.

Le même Plutarque, dans la vie de Romulus, dit que ce ne sont point les décrets des Villes & des Princes, qui élévent les hommes jusqu'au rang des dieux; mais, que les ames sont d'abord transformées en Héros, ensuite en démons ou en génies, & que lorsqu'elles se sont entièrement dégagées de tout ce qui leur restoit de mortel & de sensible, elles deviennent, par une dernière & parfaite transformation, semblables aux dieux. C'étoit sur de pareilles idées qu'étoit fondé le culte que les Romains rendoient aux Ancêtres. Leurs tombeaux étoient des lieux consacrés par les Pontifes. On y mettoit des autels, sur lesquels on brûloit des choses odoriférantes, & que l'on couronnoit de fleurs à certains jours, comme on peut voir dans plusieurs anciennes Inscriptions sépulchrales.

C'étoit la coûtume de consacrer, aux Ancêtres, des boucliers, appellés boucliers votifs. Il paroît que ce fut Appius Clodius, qui, le premier, en introduisit l'usage; car, étant Consul, l'an de Rome 259, il en fit placer plusieurs dans le temple de Bellone, sur lesquels il avoit fait représenter les belles actions de ses Ancêtres. Marcus Émilius & Quintus Lutatius suivirent son exemple, & pendant l'année de leur consulat, ils consacrérent de semblables monumens aux grands hommes, dont ils tiroient leur origine. Une coûtume, qui flattoit la vanité, ne tarda guere à s'établir parmi les grands. Ces sortes de monumens devinrent très-communs. On ne voyoit plus autre chose, soit dans les temples publics, soit dans les chapelles particulières. Le mal est qu'on en abusa bientôt, & qu'on ne fit point scrupule d'en dresser également, & à ceux qui le méritoient, & à ceux qui ne le méritoient pas. On eut pourtant soin, dans tous les tems, de les ramener à leur première destination, & de les faire servir à honorer le mérite & la vertu.

Dans les commencemens de la République, les seuls Patriciens, comme formant le corps de la noblesse Romaine, eurent droit d'avoir les images & les portraits de leurs Ancêtres; mais, dans la suite, les Plébeiens ayant été admis aux grandes charges, devinrent par-là nobles, & acquirent en conséquence le même droit.

Dans l'usage actuel, on met cette différence entre les peres & les Ancêtres, que ce dernier ne s'emploie qu'à l'égard des personnes qualifiées. Il seroit ridicule qu'un artisan dît : » Mes Ancêtres » ont fait le même métier que » moi. « *Voyez* Ames, Morts, *&c.*

ANCHARIE, *Ancharia*, (*a*) Ἀγχαρία, première femme d'Octavius. Ce Prince épousa, en secondes noces, Actia, de laquelle lui naquit César. D'Ancharie il avoit eu une fille, qui se nomma Octavie, & qui, après la mort

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 929.

de C. Marcellus, son premier mari, fut mariée à M. Antoine.

ANCHARIE, *Ancharia*, Ἀγχαρία, déesse qu'on dit avoir été adorée par ceux d'Asculum, ville d'Italie, dans la Pouille.

ANCHARIUS, *Ancharius*, Ἀγχαρίος, (*a*) sénateur Romain, qui fut contemporain de C. Marius. Les satellites de celui-ci, sur la moindre parole qu'il leur disoit, ou sur le moindre signe qu'il leur faisoit, tuoient sans distinction tous ceux qu'il ordonnoit; jusques-là qu'Ancharius, qui avoit été préteur, s'étant approché de lui, pour le saluer, comme Marius ne daigna, ni lui parler, ni faire semblant de le voir, ils le tuérent à ses pieds, & depuis ce meurtre, ils tuérent de même tous ceux, qui, en abordant Marius, n'en recevoient, ni une parole, ni un salut, & c'étoit là le signal, quand il marchoit dans les rues; de sorte que ses meilleurs amis ne l'approchoient jamais sans des frayeurs & des trances mortelles.

La mort d'Ancharius, dans l'histoire Romaine de M. Rollin, continuée par M. Crévier, est racontée sous l'an de Rome 665, & avant J. C. 87 ans.

ANCHARIUS [C.], *C. Ancharius*, K. Ἀγχαρίος, (*b*) de la même famille, sans doute, que le précédent, & peut-être son fils. Quoiqu'il en soit, Cicéron, dans ses harangues, en parle d'une manière fort avantageuse. Selon cet Orateur, il avoit été élevé au tribunat, avant que de l'être à la dignité prétorienne. Ce fut Ancharius qui succéda à L. Pison, dans le gouvernement de la Macédoine, vers l'an 56 avant J. C. Cicéron lui écrivit en faveur de deux jeunes hommes, avec lesquels il avoit beaucoup de liaison & de familiarité.

ANCHARIUS PRISCUS, (*c*) *Ancharius Priscus*. L'an de Rome 774, il appella en jugement Césius Cordus, proconsul de Créte, pour crime de concussion. Il y avoit ajoûté celui de lèze-majesté, dont on surchargeoit alors toutes les autres accusations. L'année suivante, Ancharius Priscus ayant renouvellé ses accusations, Césius Cordus fut condamné.

ANCHÉMOLE, *Anchemolus*, (*d*) issu de l'ancienne race de Rhétus, roi des Marrubiens; c'est-à-dire, des anciens peuples de l'Abruzze. Ayant débauché sa belle-mere Calpérie, & fuyant la colère de son pere, il se retira vers Daunus, roi des Rutules, & suivit Turnus dans la guerre, qu'il fit à Énée. Il y fut tué par Pallas, aussi-bien que Stélénus, ou, selon d'autres, Hélénus.

ANCHESME [le Mont], (*e*) *Mons Anchesmus*, ὄρος Ἀγχεσμος. C'étoit une montagne de l'Attique, peu considérable. Jupiter y avoit une statue sous le nom de Jupiter Anchesmien. Meursius met cette montagne parmi les bourga-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 431. Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 574.

(*b*) Cicer. pro Sest. c. 98. In Pison. c. 71. Ad Amic. L. XIII. Epist. 41.

(*c*) Tacit Annal. L. III. c. 38, 70.

(*d*) Virg. Æneid. L. X. v. 388, 389.

(*e*) Pauf. pag. 60. Trad. de Pauf. par M. l'Abb. Gédoy. Tom. I. pag. 104.

des de l'Attique, ſur la ſeule autorité de Pauſanias. Spon dit que ce n'eſt qu'un rocher inhabité, & où il n'y a pas même de place pour bâtir. Il ſe nomme à préſent *Agios Georgios*, le mont Saint George.

ANCHIALE, *Anchialus*, (*a*) Ἀγχίαλος, ville de Cilicie. Il y en a qui dérivent le mot *Anchiale* d'ἀγχὶ, *propè*, auprès, & d'ἅλς, *mare*, la mer; parce que cette Ville étoit ſur le bord de la mer, & qu'elle ſervoit de port à celle de Tarſe, ou Tharſe, dont elle étoit peu éloignée. Elle a porté auſſi le nom de Parthéna, & même pluſieurs autres.

Athénodore qui en étoit originaire, prétend qu'elle avoit été bâtie par une certaine Anchiale, fille de Japet, qui lui avoit donné ſon nom, auſſi-bien qu'à un ruiſſeau, qui arroſoit ſes murs & ſes campagnes. Mais, comme cet Auteur ne produit aucun titre, pour juſtifier cette prétendue origine, qu'il peut avoir ſuppoſée *gratis*, comme tant d'autres, pour faire honneur au lieu de ſa naiſſance; le plus ſûr, c'eſt de s'en tenir à l'opinion la plus commune dans les anciens Hiſtoriens, qui en attribuent tous la fondation à Sardanapale. Ils aſſurent même qu'il y fut enterré dans un tombeau, dont ils nous rapportent le deſſein & l'inſcription, ſur la relation d'un voyageur, qui diſoit les avoir vûs & copiés ſur l'original. La figure de ce Prince y paroiſſoit avec la main droite étendue, & les doigts dans l'attitude requiſe pour former un certain bruit, que les Grecs appelloient Apocrotéma, qui ſe comprend mieux qu'il ne s'exprime en notre langue.

L'inſcription étoit mêlée de proſe & de vers à peu près dans ce ſens: » Sardanapale, fils d'Anacyndaraxe, a bâti, dans un » même jour, les villes d'Anchiale & de Tarſe. Paſſans, dormez, » mangez, buvez, divertiſſez-» vous, il n'y a que cela de bon » dans la vie, tout le reſte ne » vaut pas cela; [c'eſt-à-dire, » le claquement des doigts]. Vous » êtes mortels, jouiſſez des plaiſirs » de la vie; les morts ne ſont » plus en état de les goûter. Moi » qui vous parle, & qui ai regné » dans la grande Ninive, je ne » ſuis plus que cendre. Il ne me » reſte que ce que j'ai mangé, » avec les autres divertiſſemens » que j'ai pris, & qui ſont finis » avec moi. «

Voilà certainement Sardanapale aſſez bien caractériſé. Ce langage & ces préceptes répondent parfaitement à la corruption de ſes mœurs & à la moleſſe de ſa vie. Sur ce fondement, quelques-uns de ceux, qui ont travaillé à l'éclairciſſement de ce vers de Martial:

Non credo, jura, verpe, per
Anchialum,

ont cru en trouver l'explication dans ce tombeau, & prétendu

(*a*) Strab. pag. 671, 672. Plin. L. V. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II, pag. 344. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 380. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 102. Tom. VII. pag. 229, 230. Tom. XXI. pag. 10.

que les habitans d'Anchiale ne s'étoient pas contentés d'honorer Sardanapale comme leur fondateur; mais, que, suivant l'usage de ces tems-là, ils en avoient fait leur patron, leur dieu principal & tutélaire, qu'ils l'appelloient Anchialus, le dieu d'Anchiale, comme Rome, le sien, Romulus; qu'ils le réclamoient dans leurs besoins, & qu'ils juroient ordinairement par son nom.

ANCHIALE, *Anchialus*, (*a*) Ἀγχίαλος, ville de Thrace sur le pont Euxin. Selon Pline, il y avoit eu auparavant au même endroit une autre ville, que ce Géographe appelle Messa. Anchiale, dans Ovide, est appellée la ville d'Apollon; ce qui pouvoit véritablement la rendre respectable. Il ne paroît pas cependant qu'on l'ait jamais prise à témoin de la vérité de ses discours. Et quand cela seroit, il faudroit encore donner bien des tours de roue, pour amener cette Ville à ce vers de Martial, dont il est parlé dans l'article précédent.

Cette Ville fut ruinée par les Goths, vers l'an de J. C. 270. Elle est actuellement de la Turquie d'Europe, dans la Romanie. Les Grecs la nomment Anchélo, & les Turcs, Xenxis.

On met encore une ville du nom d'Anchiale, dans l'Illyrie, & une autre dans l'Épire en Gréce. De plus, on dit qu'il y a eu, en Gréce, un lieu, appellée Anchiale, vers le golfe Pélasgique. Enfin un ruisseau de la Cilicie a été appellé Anchiale. C'est celui qui arrosoit la Ville de ce nom dans cette Province.

ANCHIALE, *Anchiala*, (*b*) nom d'une fille de Japet, selon Athénodore. Cet Auteur prétend qu'elle bâtit la ville d'Anchiale, en Cilicie, & qu'elle lui donna son nom.

ANCHIALUS, *Anchialus*, Ἀγχίαλος, (*c*) capitaine Grec, qui fut tué au siége de Troye, par Hector. Il étoit fort expérimenté dans le métier de la guerre, ainsi que Ménesthès, avec lequel il fut tué sur le même char.

On voyoit à Delphes, dans la Phocide, Anchialus représenté à côté de Sinon, & emportant avec lui le corps de Laomédon.

ANCHIALUS, *Anchialus*, Ἀγχίαλος, (*d*) capitaine, dont parle Homère. C'étoit un homme sage, prudent & aguerri, qui fut pere de Mentès, lequel regna sur les Taphiens. Cet Anchialus pourroit bien être le même que celui qui précéde.

ANCHIALUS, *Anchialus*, Ἀγχίαλος, (*e*) autre capitaine, dont parle aussi Homère, mais différent du précédent. C'étoit un jeune homme bien fait, & qui montra beaucoup d'ardeur dans une

(*a*) Plin. L. IV. c. 11. Ptolem. L. III. c. 11. Pomp. Mel. L. II. c. de Thrac. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 11. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 344, 345.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 344.

(*c*) Homer Iliad. L. V. v. 609. Pauf. pag. 662.

(*d*) Homer. Odyss. L. I. v. 180, 418.

(*e*) Homer. Odyss. L. VIII. v. 112.

une occaſion, pour diſputer le prix à quelques combats.

ANCHIALUS, *Anchialus*, (*a*) terme qui ſe trouve dans une épigramme de Martial, adreſſée à un Juif anonyme, que ce Poëte regardoit comme ſon rival. Voici le vers, où l'on lit ce mot:

Non credo, jura, Verpe, per Anchialum;

c'eſt-à-dire, » je n'en crois rien, » jurez, Circoncis, par Anchialus.«

On demande; qui eſt cet Anchialus, & quel rapport pouvoit avoir cette manière de jurer avec la conſcience d'un Juif? A en juger par la conſtruction de ce terme, il paroît d'abord que ce ne peut être qu'un mot grec, & c'eſt ce qui fait une partie de la difficulté; car à quoi bon exiger d'un Juif, établi à Rome, un ſerment Grec, par préférence à tout autre. On ſçait aſſez qu'en fait de Religion, les principes des Juifs & des Grecs, leurs uſages, les objets de leur dévotion étoient infiniment différens, & même directement oppoſés. Après cela, on ne voit pas bien comment on peut faire entrer le terme d'Anchialus dans un ſerment, à ne s'en tenir même qu'aux uſages des Grecs. C'étoit, chez eux, quelquefois un nom d'homme, non de dieu, ni de demi-dieu, ni de héros.

C'étoit auſſi, chez ces peuples, un nom de Ville, & de Ville maritime, ſuivant l'étymologie de ce terme. Les Géographes en diſtinguent pluſieurs, une dans l'Épire, une dans la Thrace, une autre dans la Cilicie, &c. Et comme Sardanapale, ſelon l'opinion commune, avoit fondé cette dernière Ville, il y en a qui prétendent que c'étoit ce Prince voluptueux, que les habitans honoroient ſous le nom d'Anchialus.

Mais, il s'en faut bien qu'il ſoit queſtion de Sardanapale, ſi l'on veut s'en rapporter à la plûpart des Critiques modernes, qui prétendent que c'eſt ici un ſerment des plus graves & des plus reſpectables, par le nom même & dans la langue du véritable Dieu. C'eſt un Juif, dont il s'agit, diſent-ils. Martial exige ſon ſerment, par toutes ſortes de raiſons, & dans les régles de toutes les juriſprudences; il a du ſtipuler qu'il jurât à ſa manière & dans ſa langue. Joſeph Scaliger eſt le premier auteur de cette conjecture. Ce ſçavant Homme, qui, en tant de rencontres, s'eſt ſervi ſi heureuſement de l'avantage qu'il avoit ſur ſes prédéceſſeurs, d'entendre les langues orientales, paroît en avoir abuſé dans celle-ci, en dérivant le terme d'Anchialus de ceux de Chi-Alah, vive Dieu, qu'il ſuppoſe, ſans le prouver, avoir été en uſage fréquent chez les Juifs, dans leurs affirmations graves & ſérieuſes, ajoûtant que les Romains, en leur entendant prononcer à tous momens ces paroles, dont la conſtruction leur étoit extraordinaire, & le ſens

(*a*) Mart. L. XI. Epig. 95. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 343. *& ſuiv.*

inconnu, en avoient formé celui d'Anchialus, qui leur étoit plus familier. Il y a en effet mille exemples anciens & nouveaux de semblables naturalisations de mots étrangers d'une nation à une autre.

La plûpart de nos Rabbins, qui sont venus après lui, charmés de cette ouverture, & d'entendre Martial parler Hébreu, ont donné tout au travers sans hésiter; mais, chacun avec son petit coup de lime & sa broderie, pour partager avec lui l'honneur de l'invention. Les uns y ont ajoûté la particule *si*, assez en usage dans les sermens, Am-Chi-Alah, si Dieu est vivant. Les autres d'un meilleur goût & avec plus de vraisemblance, y ont joint la particule négative *non*, & au lieu du mot *Alah*, ils ont substitué celui d'Élion, qui est un autre nom du vrai Dieu, An-Chi Élion: » Non, » vive Dieu, ce dont vous m'ac- » cusez, n'est pas véritable. « On ne peut guere approcher plus près de la vérité, si ce ne l'est pas, & il faut convenir que Martial auroit eu de la peine à rendre autrement cette formule juratoire, supposez qu'elle lui fût connue, & en usage chez les Juifs, que par le terme dont il s'est servi, qui est presque le même, mot pour mot, & syllabe pour syllabe.

Cependant, il s'est trouvé des gens, qui ne s'en sont point contentés, & qui ont poussé la chose plus loin. Il y a un Commentateur, entr'autres, qui prétend trouver ici un rapport sensible avec une loi des Juifs, dont il est fait mention dans l'Évangile, & qui portoit que celui, qui juroit par le ciel, ou par la terre, ou par le temple de Dieu, n'étoit pas obligé à garder son serment:

Ecce negas, jurasque mihi per templa Tonantis;

Non credo;

mais, seulement ceux qui juroient par un des noms ou des attributs de Dieu:

Jura, Verpe, Peranchi-olam:

Jure par l'Éternel, par le Dieu vivant, & te soumets à sa vengeance.

Sans chercher tant de mystères, nous aurions, dit M. Marin, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, plus de penchant à entrer dans le sentiment des anciens Commentateurs, qui ont jugé qu'il s'agissoit d'un jeune homme, qui faisoit le sujet de la brouillerie & de la jalousie entre Martial & le Juif, & qui s'appelloit en effet Anchialus; puisque ce nom, sans y rien changer, étoit véritablement un nom d'homme, & un nom même, qui paroît avoir été sujet à faire de grandes passions, comme on le peut juger par un monument de l'antiquité, qui se trouve dans le recueil, connu sous le titre de *Musæ Lapidariæ*.

Une autre explication, qui plairoit autant, & peut-être plus que celle-là; c'est que sur un vieux manuscrit on lit *Anchalium*, ou *Ancharium*, terme qui désigne l'âne, cet animal stupide, qui, dans la prévention commu-

ne, quoiqu'injuste, des Payens, passoit pour l'objet principal de l'adoration des Juifs :

Hæc inquam rudet è rostris atque ejulitabit

Concursans veluti Ancharius, clarèque quiritans.

Dans cette supposition, la pensée de Martial seroit manifeste & digne de lui. On y trouvera le sel piquant & caustique de ce Poëte, qui, pour mortifier son rival, & lui donner un ridicule à la portée de tout le monde, lui reprochoit la superstition indigne & ignominieuse, qui deshonoroit sa nation dans tous les esprits de son tems :

Jura, Verpe, per Ancharium,

Malheureux Juif, si tu veux que l'on ajoûte foi à tes protestations, ne vas point chercher, ni chez toi, ni chez nous, des sermens étrangers ou frivoles: Jure par ton Dieu, par le Dieu de tes peres, par cet animal aux grandes oreilles, que ta nation adore. Ceux qui connoissent le génie & le style de notre Auteur, conviendront sans peine que si ce n'a pas été là sa pensée, il est difficile de lui en prêter une qui lui convienne davantage, & qui approche plus de son caractére.

ANCHISE [le mont], *Mons Anchisia*, ὄρος Ἀγχισία. (*a*) Cette montagne étoit dans l'Arcadie, province du Péloponnèse. Selon Pausanias, on voyoit au bas le tombeau d'Anchise ; car, Énée, faisant voile en Sicile, prit terre en un endroit de la Laconie, & s'y arrêta assez pour fonder les villes d'Aphrodisias & d'Œétis. Pendant ce tems-là son pere Anchise, qui étoit allé en Arcadie, on ne sçait pour quel dessein, mourut & y fut enterré. C'est pourquoi ce lieu fut appellé le mont Anchise. Et ce qui semble confirmer cette tradition, c'est que les Étoliens, qui occupoient l'ancienne Troye, n'avoient trouvé nulle part le tombeau d'Anchise. Il faut cependant remarquer que Pausanias, dont nous copions les propres paroles, parle suivant la tradition des Arcadiens ; car, bien d'autres prétendoient avoir, chez eux, le tombeau d'Anchise. Suivant Virgile, ce Héros étoit mort en Sicile, au port de Drépane.

Quoiqu'il en soit, près de la montagne on voyoit encore, du tems de notre Antiquaire, les restes d'un temple qui avoit été dédié à Vénus. C'étoit cette montagne qui séparoit les Mantinéens des Orchoméniens.

ANCHISE, *Anchises*, (*b*) Ἀγχίσης, fils de Capys, petit-fils de Tros, roi de Troye, & de Thémis, ou de la nymphe Naïs, selon d'autres, fut pere d'Énée. Si nous en croyons la plûpart des Anciens, la déesse Vénus étoit sa mere. Il n'y a rien de si fameux

(*a*) Pauf. pag. 476.

(*b*) Pauf. pag. 476. Virg. Æneid. L. II, III, V, VI. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 203. Tom. VII. pag. 302, 395. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 261, 268. Tom. XIV. pag. 227. Tom. XVI. pag. 261, 268. Tom. XVIII. pag. 11. Tom. XXI. pag. 355. *& suiv.*

parmi les Poëtes, que le commerce d'Anchise avec cette Déesse ; mais, apparemment que cette fable fut inventée, pour cacher quelque galanterie, & calmer la jalousie de la femme d'Anchise, qui le voyoit aller trop souvent sur les bords du fleuve Simoïs, où il étoit sans doute devenu sensible aux charmes de quelque bergére, qui fut peut-être appellée Vénus à cause de sa beauté.

C'étoit apparemment cette Vénus qu'Homère dit avoir été fille de Dione, & de laquelle Cicéron fait mention. Les Poëtes ajoûtent que Vénus avoit défendu à son amant de parler de cette aventure ; mais, que n'ayant pu s'en taire, il fut frappé de la foudre, dont, selon Servius, il perdit la vue. D'autres disent que la plaie qu'il en reçut, ne put jamais se fermer. Ce qui a donné lieu à cette fable, pour le dire en passant, c'est qu'anciennement on regardoit la foudre, comme l'instrument le plus terrible de la vengeance des dieux ; & ceux qui en étoient frappés, étoient comme des espèces d'excommuniés. Cela avoit fait regarder Anchise comme l'objet de la colère des dieux, ainsi que Virgile l'a fait entendre dans les vers que Scaron traduit de la sorte :

Viel, cassé, mal propre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre.
Spectre qui n'ai rien que la voix,
Je suis un inutile poids,
Depuis le tems que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre.

Après la prise de Troye, par les Grecs, Anchise sortit de cette Ville avec ce qu'il put faire emporter de plus précieux, dans le tems qu'Énée & son fils Ascagne faisoient ferme pour favoriser cette retraite. C'est ce qui a donné lieu aux Poëtes de dire qu'Énée portoit son pere sur ses épaules, & qu'il conduisoit son fils par la main. Quoiqu'il en soit, Anchise suivit son fils Énée. Celui-ci s'étant rendu dans l'isle de Délos, pour consulter l'oracle d'Apollon, reçut ordre d'aller s'établir dans le païs d'où les Troyens tiroient leur origine. Anchise expliqua l'Oracle, & persuada aux Troyens qu'il s'agissoit de l'isle de Créte, d'où étoit sorti un des anciens fondateurs de Troye. La flotte aborda à cette isle ; mais, à peine les Troyens furent-ils débarqués, que la peste se mit dans leur camp. Les dieux Pénates étant apparus à Énée durant la nuit, l'éclairérent sur la méprise de son pere, & lui déclarérent que c'étoit l'Italie qui devoit être le terme de son voyage. Anchise reconnut son erreur, & se rappella que les Troyens étoient en effet originaires d'Italie.

On se remit donc en mer, & la flotte, après un long trajet, étant arrivée à Drépane, ville de Sicile, Anchise y mourut. La perte de ce pere chéri causa de vives douleurs à son fils. Anchise avoit vécu jusqu'à l'âge de 80 ans. Virgile, comme on voit, le fait mourir à Drépane ; mais, les sentimens sont fort partagés là-dessus. Selon Eustathe, il fut enterré sur le mont Ida ; suivant Pausanias, ce

fut en Arcadie, au pied du mont Anchise, qui en prit le nom; Denys d'Halicarnasse & d'autres le conduisent en Italie, où il finit ses jours.

Quoiqu'il en soit, Énée, au rapport de Virgile, en faisant voile vers l'Italie, ayant été forcé par la tempête de relâcher de nouveau à Drépane, y célébra avec la plus grande magnificence l'anniversaire de la mort de son pere Anchise, & donna, à cette occasion, des jeux funébres, pour honorer sa mémoire, suivant la coûtume des Anciens. Ce fut d'abord un combat de vaisseaux, ensuite un combat de la course, puis un combat du ceste, enfin un combat de l'arc. Les vainqueurs, dans chacun de ces combats, furent couronnés.

Énée, dans sa descente aux enfers, arriva dans un vallon, où Anchise, en se promenant, s'occupoit à reconnoître ceux qui devoient un jour former sa race. Il comptoit avec plaisir sa chere postérité, & recherchoit avec attention leur destinée, leurs aventures, leurs vertus & leurs exploits. Dès qu'Anchise eut apperçu, dans la prairie, Énée, qui s'avançoit vers lui, transporté d'allégresse, il accourut, lui tendit les bras, & en versant des larmes de joie, il lui parla ainsi: » Vous » venez enfin me voir, mon fils. » Que votre pere vous a long- » tems attendu! Mais, que votre » piété vous a fait entreprendre » un voyage pénible! Il nous est » donc permis de nous voir, de » nous entendre, & de nous par- » ler. Je supputois le tems qui » s'est écoulé depuis notre sépa- » ration, & je comptois que vo- » tre arrivée en ces lieux n'étoit » pas éloignée. Je ne me suis point » trompé. Après combien de tra- » verses, & de périls sur terre & » sur mer vous revois-je aujour- » d'hui? Que j'ai craints votre » séjour dans le royaume de Li- » bye! C'est votre ombre, ô » mon pere! répondit Énée, qui » s'offrant souvent à mes yeux, » m'a engagé à descendre sur ces » sombres bords. J'ai laissé ma » flotte à l'ancre dans une rade » de la mer Tyrrhénienne. Per- » mettez-moi, mon pere, per- » mettez-moi de vous prendre la » main; ne vous dérobez point à » mes embrassemens. « Lorsqu'il parloit ainsi, les larmes couloient de ses yeux.

Cependant, Anchise continuant d'entretenir son fils, lui expliqua les principes les plus sublimes de la Philosophie, & lui développa les mysteres de la Physique générale, conformément à la doctrine de Platon, & à celle de Pythagore, touchant la transmigration des ames; ce qui lui donna lieu de l'entretenir au sujet de sa glorieuse postérité. Il lui nomma les rois d'Albe, qui devoient descendre de lui, & ensuite ceux de Rome. Il lui peignit tous les Héros de la République, & sur tout Jules César & Auguste, sans oublier Marcellus, fils d'Octavie, sœur de cet Empereur. Marcellus venoit de mourir à la fleur de son âge. Son éloge funébre est un des plus beaux morceaux du poëme de

l'Énéïde. Énée satisfait de toutes ces connoissances, que son pere Anchise lui avoit données, sortit des enfers, & revint sur la terre.

On trouve plusieurs traits de l'histoire d'Anchise, représentés sur des médailles. Son entrevue avec Vénus, au pied du mont Ida, se voit sur les médailles de L. Buca. Sur celles d'Auguste, Énée porte Anchise & une capse, où sont apparemment les vases sacrés. Il tient, de la main droite, Ascagne, & de la gauche Mercure qui le conduit.

ANCHISIADE, *Anchisiades.* Virgile donne ce nom à Énée, comme fils d'Anchise.

ANCHITUS, *Anchitus*, (*a*) natif de Géla, & ami d'Empédocle. Un jour qu'Empédocle étoit chez son ami, on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur & outré de douleur vouloit tuer cet ami; parce qu'en qualité de Juge de la Ville, il avoit condamné à mort le pere de ce jeune homme. Empédocle tâcha de lui remettre l'esprit par ses discours, & n'y ayant pas réussi, il y joignit le son de sa lyre aussi inutilement, jusqu'à ce qu'ayant tout d'un coup changé de modulation, il chanta un vers du quatrième livre de l'Odyssée. Alors la fureur du jeune homme se trouva calmée; & Empédocle ayant ainsi sauvé la vie à son hôte, se fit un ami du jeune homme, qui fut, dans la suite, un de ses plus fameux disciples.

ANCHURUS, *Anchurus*, (*b*) fils de Midas, roi de Phrygie. Ce Prince se jetta dans un gouffre, qu'une inondation d'eau avoit formé, près de Célene, ville du païs. L'Oracle avoit dit que, pour refermer la terre, il falloit jetter, dans cet abîme, ce qu'on auroit de plus cher & de plus précieux; de sorte que voyant que plusieurs trésors, que son pere y avoit jettés, n'avoient point eu l'effet, que l'Oracle faisoit attendre, après avoir embrassé son pere & sa mere, il monta sur un cheval, & s'y précipita lui-même, sçachant qu'il n'y avoit rien de plus précieux que la vie d'un homme, après quoi le gouffre se referma. Midas, en reconnoissance de ce bienfait, lui dressa un autel d'or en l'honneur de Jupiter Idéen. D'autres lisent Ancharus, au lieu d'Anchurus.

ANCIEN, *Antiquus*, *Vetus*, Ἀρχαῖος, παλαιὸς, πρέσϐυς, tous mots à peu près synonymes; mais, notre langue n'a proprement que ce terme *Ancien*, pour rendre ces termes Grecs & Latins.

MŒURS DES ANCIENS.

(*c*) Les Princes & les Rois n'avoient rien de ce luxe & de ce faste, qui, depuis, ont infecté la cour des Grands. La simplicité & la modestie étoient l'heureux caractére de ces premiers siécles. Leurs

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. X. pag. 65, 71.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. IV. pag. 266. Tom. VI. pag. 27, 68, 69.

(*c*) Roll. Trait. des Etud. Tom. I. pag. 303, 304.

palais n'étoient point remplis d'une troupe inutile de domestiques, de valets & d'officiers, capables d'y introduire toutes sortes de vices par leur orgueil & leur fainéantise. Quand les députés des Princes de la Gréce allérent trouver Achille, ce Prince, tout puissant qu'il étoit, n'avoit ni huissiers, ni introducteurs, ni courtisans au tour de lui. Ils entrérent chez lui, & l'abordérent sans façon. Bien-tôt après, on prépara le repas. Achille coupa lui-même les viandes, les mit en morceaux, & en garnit plusieurs broches.

Les Dames & les Princesses n'étoient pas plus délicates. Une éducation mâle & noble les avoit endurcies au travail, & accoûtumées aux ministéres, selon nous, les plus vils & les plus bas, mais conformes à leur première destination, à leur état, à leurs talens, & plus propres à conserver leur vertu que les vains amusemens & le jeu, qu'elles y ont substitués. Elles alloient elles-mêmes puiser de l'eau à la fontaine. Nausicaë, fille du roi des Phéaciens, alloit laver ses robes à la rivière avec ses femmes. On voyoit la Reine, sa mere, occupée dès le point du jour à filer auprès de son feu.

Telles étoient les mœurs de ces tems héroïques, de ces heureux tems, où l'on ne connoissoit, ni le luxe, ni la molesse, & où l'on ne faisoit consister la gloire que dans le travail & la vertu, la honte que dans la paresse & dans le vice. L'Histoire sainte & l'Histoire profane nous enseignent également que c'étoit alors la coûtume de se servir soi-même, & cette coûtume étoit un reste précieux de l'âge d'or. Les Patriarches travailloient eux-mêmes de leurs propres mains. Les filles les plus considérables alloient elles-mêmes à la fontaine. Rébecca, Rachel, & les filles de Jéthro y menoient leurs troupeaux. Dans Fabius Pictor, Rhée elle-même va puiser de l'eau. La fille de Tarpeius fait la même chose dans Tite-Live.

CONNOISSANCES DES ANCIENS.

I.

PARALLELE des Anciens avec les Modernes.

(*a*) Il est constant que les Anciens nous ont passé de beaucoup dans l'art d'écrire, soit en prose, soit en vers. Plus on les lit, plus on sent que sur tout dans les ouvrages d'agrément, comme ceux d'Éloquence, d'Histoire & de Poësie, ils ont saisi la vraie maniere de penser & d'exprimer la pensée; qu'ils se sont étudiés à copier la belle nature, & qu'ils y ont réussi. Ne les pas prendre pour modeles, ne se pas former sur eux, c'est abandonner cette source féconde du beau, la nature, qui, tantôt simple, tantôt grande & noble, tantôt forte & véhémente, tantôt riante & gracieuse, est toujours admirable dans ses divers caractéres, dont l'expression fait le mérite de tout Ecri-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 80. *& suiv.*

vain, comme de tout Peintre. Chacun de ces caractéres a un vice à craindre, qui en est tout près, & qu'il n'est pas aisé d'éviter. C'est pour s'en être préservés que les bons Écrivains de l'antiquité sont recommandables. Ils ont sçu être abondans sans superfluité, concis sans obscurité, simples sans négligence, élégans sans affectation, nobles & élevés sans enflure, véhémens sans emportement ni désordre, gracieux sans mignardise ni afféterie. Au contraire, les Modernes ont communément donné dans ces écueils, & y donnent encore tous les jours.

Mais, notre admiration pour les Anciens doit avoir des bornes, parce que leur mérite est borné. M. l'abbé Gédoyn avoue qu'il n'en connoît que quatre, qui, sans être exempts de défauts, sont au-dessus de toutes louanges. Homère & Virgile, Démosthène & Cicéron. Il dit, sans être exempts de défauts; car, faillir est inséparable de l'humanité. Ces quatre-là n'ont point de pairs, & ont laissé bien loin derrière eux tous ceux qui ont couru la même carrière. Pour les autres, quelques perfections qu'ils aient, il croît qu'on y peut atteindre. Il prétend même que nous faisons plus d'honneur aux Anciens, qu'il ne leur en est du. Ils n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvoient faire; ils ont négligé beaucoup de connoissances, qu'ils pouvoient acquérir; ils ont peu connu les études pénibles & laborieuses. Les Modernes se sont donné plus de peine; aucune difficulté ne les a rebutés; ils ont fait, pour s'instruire, tout ce qu'il étoit possible de faire; ils ont une infinité de connoissances, que les Anciens n'ont pu avoir; d'où il s'ensuit que les Modernes sont plus sçavans, plus universels, que les Anciens ne l'ont été.

I I.

Littérature des Grecs.

Quand nous lisons un auteur Grec, tel, par exemple, que Platon, qu'Hérodote, nous admirons la beauté de son style, la pureté, la clarté de sa diction. Nous entendons cet Auteur, & par une sécréte complaisance, nous lui sçavons gré de s'être fait entendre à nous, pour qui sa langue est étrangére. Nous ne songeons pas, qu'après tout, cet Auteur ne fait que bien parler sa langue, & nous lui faisons un grand mérite d'une chose qui, au fond, n'est pas fort difficile; car, pour celui de raconter des faits avec ordre & netteté, d'y mêler de courtes réflexions sensées & morales, de faire parler ses personnages suivant leur caractère & leurs mœurs, c'en est un assurément; mais, il n'y a rien en cela de merveilleux. Imaginons-nous un François, homme d'esprit, qui ne sçauroit que sa langue, mais, qui la sçauroit bien. Ce François auroit lu tout ce que nous avons de bons Écrivains, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Historiens. On suppose qu'ayant ainsi l'esprit cultivé, il écrive un morceau d'histoire; quelque succès qu'eût

ſon ouvrage, mettrions-nous l'Auteur au nombre des Sçavans ? Nullement, nous le regarderions comme un bon Écrivain, & rien de plus.

Tels étoient les Grecs, au tems de Platon ; c'eſt-à-dire, lorſqu'Athènes étoit la plus floriſſante. Ils ne connoiſſoient que leur langue ; ils ne ſçavoient que leur langue ; tous les peuples de la terre, à commencer par les Romains, étoient Barbares pour eux. Toute leur Littérature conſiſtoit dans quelques ouvrages de Poëſie, comme ceux d'Homère, d'Héſiode, d'Alcman, de Stéſichore, d'Alcée, d'Archiloque, dans les apologues d'Éſope, & dans quelques légers traités de Phyſique, faits par leurs premiers Philoſophes. Car, depuis Thalès, le plus ancien d'eux, juſqu'à Platon, il n'y avoit que ſix vingts ans ; & en ſi peu de tems la Phyſique ne pouvoit avoir fait de grands progrès, dénuée, comme elle l'étoit, des ſecours que le tems & l'expérience nous ont procurés ; il faut bien des ſiécles pour mener les hommes un peu loin dans l'étude de la nature. L'éloquence avoit eu un progrès plus rapide. Auſſi demande-t-elle moins d'art que de naturel. En moins de cent ans, elle fut portée au plus haut point par Périclès & par Démoſthène.

La Théologie des Grecs étoit monſtrueuſe ; & ſoit crainte, ſoit politique, on ne s'aviſoit guere de la rendre raiſonnable. Leur Juriſprudence étoit auſſi fort bornée. Ils ne connoiſſoient que les loix de Dracon, de Solon, de Lycurgue, les décrets des Amphictyons, les uſages de leurs Tribus. Ils n'avoient, ni Juriſconſultes, ni Corps de Droit, ni rien qui approchât de cette admirable compilation, que les Romains nous ont laiſſée, & que nous appellons Digeſte.

Ce fut ſous Alexandre le Grand & ſes ſucceſſeurs, que les Grecs acquirent de nouvelles connoiſſances, dont ils ſçurent profiter. Ce Conquérant mena une armée de trente-cinq mille Grecs au de-là de l'Inde & juſqu'au Gange. Pluſieurs d'entr'eux firent des découvertes conſidérables dans les païs immenſes qu'ils traverſérent. Ils remarquérent la ſituation des Provinces & des Villes, leur diſtance entr'elles & par rapport à Athènes, la différence des climats, les mœurs des peuples, enfin ce qu'il pouvoit y avoir de rare & de ſingulier dans chaque région. Calliſthène vit, de ſes yeux, à Babylone, les anciennes obſervations faites par les Chaldéens, & en fit part à Ariſtote. Tout cela contribua beaucoup aux progrès de la Géographie, de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire. Auſſi peu de tems après, Ératoſthène fut ſi célebre dans ces ſciences, que les gens de ſon tems l'appelloient le ſecond en tout genre. On ignore qui ils mettoient le premier ; mais autant que l'on en peut juger par les témoignages des Anciens, Eratoſthène eut plus d'érudition que tout ce qui avoit été avant lui.

Les Ptolémées, Grecs d'origine eux-mêmes, attirérent à leur cour des Grecs, qu'ils comblé-

rent de bienfaits, & à qui ils conférent le soin de cette fameuse Bibliothéque, qu'ils s'étoient faite à Alexandrie. Là ces Grecs connurent Bérose & Manéthon, & purent s'instruire dans leur commerce & dans leurs livres de mille antiquités. A mesure que les connoissances se multipliérent, il y eut des Écrivains, qui, plus éclairés & plus laborieux que les premiers, entreprirent des ouvrages importans. Ainsi Polybe, historien, qui ne le céde à pas un en mérite & en autorité, composa une histoire générale, partagée en quarante livres, sans compter plusieurs autres ouvrages, dignes d'un grand capitaine & d'un sage politique. Dans la suite, les Romains s'étant rendu maîtres de la Gréce, plusieurs Grecs vinrent s'établir à Rome, où ils se distinguérent par leur sçavoir, & par des écrits que l'on ne peut trop estimer, entr'autres, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Strabon, Pausanias, Dion & Plutarque. Ce dernier étoit un homme d'une prodigieuse érudition. De quoi n'a-t-il pas traité? Mais, il étoit plus sçavant qu'agréable. Il écrivoit pesamment & sans grace. Ses Hommes illustres sont de tous ses ouvrages le plus estimé. Pour ses traités de Morale, ils ont toujours été peu lus.

Ce que nous avons le plus à reprocher aux Grecs, c'est de n'avoir pas assez pensé à la postérité, & de nous avoir privés de plusieurs connoissances, faute de s'en être expliqués assez clairement, ou de ne les avoir pas rendu assez sensibles; telles sont leurs machines de guerre, leurs galéres à neuf, à douze & quinze rangs de rameurs, la construction de leurs temples, l'usage du chœur dans leurs tragédies, & celui des flûtes dans leurs comédies, leurs quadriges, leurs barrières d'Olympie, & plusieurs circonstances concernant leurs jeux. On diroit qu'ils n'écrivoient que pour eux, ou comme si le tems, qui détruit tout, eût du respecter & leurs usages & leurs monumens. Il est vrai que les planches & les estampes sont une suite de l'Imprimerie, qui est une invention moderne; mais, ils pouvoient au moins se servir de traits & de figures linéaires, qui nous auroient mis au fait de bien des choses, & c'est à quoi ils n'ont pas pensé. Après cet examen des auteurs Grecs les plus célebres, passons aux Romains.

III.

Littérature des Romains.

Ce que la nature a été aux Grecs, les Grecs l'ont été aux Romains; c'est-à-dire, que les Grecs n'ont eu d'autre exemplaire que la nature même, puisqu'aucune nation, qu'ils connussent, n'étoit sçavante & polie avant eux. Les Romains, au contraire, ont eu les Grecs pour modeles. Ceux-ci sont donc originaux à l'égard de ceux-là; comme ceux-là le sont à notre égard. Aussi voyons nous que les Romains n'ont commencé à réussir dans les lettres & dans les sciences, qu'au moment qu'ils ont imité les Grecs.

Rien de plus grossier, rien de plus ignorant qu'eux auparavant; l'Histoire nous en fournit une preuve bien sensible. Le consul Mummius, après avoir pris & saccagé Corinthe, fit charger un bâtiment de ce qui s'étoit trouvé de plus belles statues, & de plus rares tableaux dans cette malheureuse Ville. Aux yeux des connoisseurs, c'étoient autant de chefs-d'œuvre de l'art; mais, aux yeux du Romain, c'étoit du marbre, du bronze, & du bois mis en couleur. Cependant, comme on lui avoit vanté ces raretés, il avertit fort sérieusement le Pilote, que s'il n'amenoit son vaisseau à bon port, il feroit faire, à ses dépens, d'autres statues & d'autres tableaux. Y eut-il jamais une pareille ignorance? On comptoit pourtant alors l'an de Rome 601.

Ce fut vers ce tems-là que les Romains virent fleurir leurs premiers poëtes Névius, Livius Andronic, Ennius, Accius, Pacuve & Lucilius, qui peuvent être comparés, les uns à nos Desportes, à nos Ronsards & à nos Regniers, les autres à nos Tristans, & à nos Rotrous. Si quelque partisan outré des Anciens, est blessé de ces comparaisons, M. l'abbé Gédoyn le prie de considérer que, dans tous les tems, & dans tous les païs, les commencemens de quelque art, ou de quelque science que ce soit, ont été foibles, & que les hommes ne s'élévent à la perfection que par dégrés. Plaute vint ensuite, qui valut mieux, sans valoir encore beaucoup, du moins au sentiment d'un autre Poëte, qui s'y connoissoit bien; c'est-à-dire, d'Horace.

Térence dut le succès de ses piéces à Ménandre, dont il fut moins l'imitateur que le copiste; & cela de l'aveu de Scipion & de Lélius, les deux hommes les plus polis qu'il y eût alors dans la capitale. Caton, le censeur, écrivit beaucoup, il apprit même le Grec dans sa vieillesse; nous n'avons que peu de chose de lui; mais, eu égard au tems où il a vécu, quand nous comparerons ses écrits au recherches de Pasquier, nous lui ferons, selon M. l'abbé Gédoyn, encore beaucoup d'honneur. Lucréce, ensuite, animé de l'esprit de Démocrite, d'Épicure, & du poëte d'Agrigente Empédocle, mit la Physique en assez mauvais vers, au travers desquels, par d'heureuses & vives saillies, il se montra grand Poëte. Mais, que ne peut point l'émulation? En moins de 50 ans, les Romains polirent leur langue, & la rendirent capable d'égaler les écrits des Grecs. Antoine, Crassus, Catule, les deux Gracques, Hortensius, disputérent, aux Grecs, le prix de l'éloquence; & Cicéron la porta si haut, qu'après lui, elle ne pouvoit plus que déchoir, comme elle fit. Ce grand homme se proposa deux modeles tout à la fois, Platon & Démosthène, & sçut réunir, en sa personne, le mérite de l'un & de l'autre.

Virgile, peu après, composa son Énéide à l'imitation d'Homère, & donna lieu à la postérité de douter s'il ne l'avoit point surpassé. En effet, s'il y a plus de feu,

d'imagination & de fécondité dans le poëte Grec, il y a, en récompense, plus de justesse, de correction & de régularité dans le poëte Latin; outre que son dessein est infiniment plus grand que celui d'Homère, & que son quatrième & son sixième livres ont, selon M. l'abbé Gédoyn, des beautés toutes neuves, qui passent de beaucoup ce qu'il y a de plus beau dans l'Iliade & dans l'Odyssée.

Il y eut, parmi les Romains, même émulation pour l'histoire & même succès. Tite-Live égala, pour le moins, Hérodote; & Salluste ne fut point inférieur à Thucydide, pour ne rien dire de plusieurs autres, qui se distinguérent en différens tems, par des qualités différentes, comme Cornélius Népos, Velleius Patercule, Tacite, Trogue Pompée, Justin, son abréviateur, & Quinte Curse. On ne prétend pas diminuer le mérite des Romains; il faut convenir que d'ignorans & grossiers qu'ils étoient, ils devinrent bientôt aussi polis, aussi éclairés que les Grecs mêmes; & qu'à la gloire de les avoir soumis à leur Empire, ils ajoûtérent celle de s'être rendu propres tout ce que les Vaincus avoient de goût, de sçavoir & de lumières. Mais, il faut avouer aussi qu'ils trouvérent, dans leur langue, des facilités & des avantages, qui ne se trouvent point dans les langues Modernes.

La langue, que parloient les Romains, étoit toute composée de mots, dont les syllabes étoient longues ou breves, de même que la Grecque. Par-là elle devint susceptible du même nombre, & de la même harmonie que la Grecque, & par une suite nécessaire, elle devint susceptible aussi des mêmes genres de Poësie, & des mêmes sortes de vers, que celle des Grecs. Aussi les Romains adoptérent-ils tous ces genres de Poësie, toutes ces sortes de vers. Horace, par une audace, dont il se sçait tant de gré, transporta, le premier, l'Ode & le vers Lyrique dans sa langue; Virgile employa le vers héroïque, qui convient si bien à l'Épopée; Catulle l'Hendécasyllabe, qui est infiniment propre pour les petits sujets; Ovide, Tibulle & Properce, en faisant usage du Pentamétre, donnérent, à la débile Élégie, tout le soûtien qu'il lui faut. Enfin, Varius, Ovide & Pomponius Secundus firent parler leurs personnages en vers Iambes, dans la tragédie, tous trois avec un égal succès, mais seulement pour montrer de quoi ils étoient capables.

Il en est tout autrement de nous. Les langues modernes sont toutes composées de mots, dont les syllabes, à le bien prendre, ne sont, ni longues, ni breves; c'est-à-dire, dont la prononciation n'est astreinte à aucun tems fixe & marqué. Ainsi, il est impossible que notre prose ait le même nombre, la même marche que la prose des Grecs & des Romains; encore plus impossible que nos vers aient la même cadence, la même harmonie que les

leurs, par conséquent que nous ayons les mêmes genres de Poësie & les mêmes sortes de vers A proprement parler, nous n'avons, en notre langue, ni poëme épique, ni ode, ni élégie, ni tragédie, ni comédie. Nous avons gardé les mêmes dénominations; mais, au fond, la chose est différente. Car, tous nos vers ne sont différenciés, que par le nombre des syllabes; d'où il s'ensuit que rien ne seroit plus aisé que de faire des vers en notre langue & en toute langue moderne, si l'on n'avoit imposé, au Poëte, la nécessité de rimer, qui le gêne, le contraint, & fait en même-tems son mérite, quand il y réussit.

ANCIENS D'ISRAEL.

(*a*) On entend, par ce nom, les Chefs des Tribus, ou plutôt les Chefs des grandes familles d'Israël, qui, dans les commencemens, & avant que la République des Hébreux fût formée, avoient une espèce de gouvernement & d'autorité sur leur famille & sur tout le peuple. Par exemple, lorsque Moïse fut envoyé en Égypte, pour délivrer les Israëlites, il assembla les Anciens d'Israël, & leur dit que le dieu d'Abraham, d'Israël & de Jacob lui avoit apparu dans le désert, & ordonné de les tirer de l'Égypte. C'est toujours avec les Anciens d'Israël que Moïse & Aaron traitent, comme avec ceux qui représentoient toute la Nation.

Lorsque le Seigneur voulut manifester sa gloire à Israël, & donner la loi à Moïse, il lui dit: » Prenez Aaron, Nadab & Abiu, » ses fils, & les soixante-dix Anciens d'Israël, & montez vers » le Seigneur, jusqu'au pied de » la montagne. « Ils s'avancérent jusques-là; ils virent le Dieu d'Israël, & sous ses pieds, comme un ouvrage de saphire, & comme un ciel, lorsqu'il est sérein; mais ils ne montérent pas sur la montagne. Moïse seul y monta avec Josué, & en partant, il dit aux Anciens d'Israël: » Attendez-nous ici jusqu'à ce que nous retournions. » S'il survient quelque difficulté, » vous avez avec vous Aaron & » Hur; vous la leur rapporterez.« On voit toujours, dans la suite, ce nombre de soixante-dix Anciens; mais, il est à croire que comme il y avoit douze Tribus, il y avoit aussi soixante-douze Anciens, six de chaque Tribu; & qu'on a mis un nombre rond de soixante-dix, au lieu de soixante-douze; ou plutôt que Moïse & Aaron faisoient les soixante-onzième & douzième, & qu'il n'y avoit que quatre Anciens de la tribu de Lévi, eux non compris.

Depuis l'arrivée de Jéthro dans le camp d'Israël, Moïse fit un changement considérable dans le gouvernement du peuple. Jusqu'alors Moïse avoit seul jugé tout le peuple; & ce pénible emploi l'occupoit tellement, qu'à peine avoit-il le tems de respirer.

(*a*) Exod. c. 3. v. 16. c. 4. v. 29. c. 18. v. 24. *& seq.* c. 24. v. 1. *& seq.* Numer. c. 11. v. 24, 25. *Josu.* c. 9. v. 15. c. 23. v. 2. c. 24. v. 1, 31.

Sur les remontrances de Jéthro, son beau-pere, il établit sur tout Israël des Chefs de mille, de cent, de cinquante, & de dix hommes, afin qu'ils rendissent la justice au peuple en tout tems, & qu'ils rapportassent à Moïse tout ce qui se rencontreroit de plus difficile. Mais, cela ne subsista pas long-tems sans changement; car, à l'occasion du murmure du peuple, arrivé dans le campement, surnommé les Sépulchres de concupiscence, Moïse établit soixante-dix Anciens d'Israël, auxquels Dieu communiqua une partie de l'esprit de Moïse. Ils commencérent à prophétiser, & ne cessérent point de le faire. C'est-là, selon la plûpart des Interpretes, le commencement du fameux Sanhédrin; mais, pour soûtenir ce sentiment, il faut faire bien des suppositions, afin de trouver dans Israël ce Tribunal toujours subsistant.

Dom Calmet croit que l'établissement des soixante-dix Anciens, fait par Moïse, subsista non seulement pendant la vie de ce législateur, mais encore sous le gouvernement de Josué, & même après sa mort, sous les Juges. Les Anciens du peuple & Josué jurérent l'alliance avec les Gabaonites. Le même Josué, peu avant sa mort, renouvella l'alliance avec le Seigneur, accompagné des Anciens, des Princes, des Chefs, & des Maîtres. Après la mort de Josué & des Anciens, qui lui survécurent, le peuple tomba sous diverses servitudes; d'où le Seigneur le tira par le moyen des Juges. On ne voit pas distinctement quelle autorité avoient les Anciens pendant tout ce tems, & encore moins sous les Rois, qui leur succédérent.

ANCIENNE MÉMOIRE, (*a*) nom qui, selon quelques-uns, fut donné à une Déesse, que les Prêtres Saliens célébroient, en chantant de certains vers.

ANCILES, *Ancilia*, Boucliers Sacrés. *Voyez* Boucliers Sacrés.

ANCIUS [Sp.], *Sp. Ancius.* (*b*) Ceux de Fidènes, colonie Romaine, s'étant révoltés, l'an de Rome 317, pour se mettre sous la puissance de Lars Tolumnius, roi des Veiens, on envoya, de Rome, Sp. Ancius avec C. Fulcinius, Clélius Tullus & L. Roscius, pour leur demander la raison de leur changement. Pour toute réponse, les Fidénates tuérent les ambassadeurs Romains, par l'ordre de Lars Tolumnius. On plaça, aux dépens de la République, auprès de la tribune aux harangues les statues de ces ambassadeurs.

ANCLABRIES, *Anclabria*, espèce de vases d'airain, dont les prêtres Romains se servoient. C'est peut-être la même chose qui suit.

ANCLABRIS, *Anclabris*; sorte de table sacrée, sur laquelle on mettoit la victime égorgée, pour la dépouiller & la couper en plusieurs parties.

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 210.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 17.

ANCON, *Ancon*, Α'γκων, (*a*) pere de Théramène, qui conseilla aux Athéniens d'accepter tous les articles de la capitulation, que ceux de Lacédémone leur proposérent, après qu'ils les eurent vaincus sous la conduite de Lysandre. Il y en a qui lisent Agnon, au lieu d'Ancon. C'est d'après un manuscrit qu'on trouà S. Germain.

ANCONE, *Ancona*, Α'γκων, (*b*) ville d'Italie, dans le païs des Picentins. Elle fut fondée par les Syracusains, contraints de fuir la tyrannie de Denys. Elle étoit située sur un promontoire, qui, en se repliant vers le septentrion, enfermoit le port. C'est pour cela aussi qu'on dit qu'elle fut nommée Ancone par les Grecs. Α'γκων, dans leur langue, veut dire *Cubitus*, coude, coudée. Elle servoit anciennement de bornes à l'Italie & à la Gaule, surnommée *Togata*. Le mont Apennin s'étendoit jusqu'à cette Ville, au rapport de Strabon, qui dit qu'elle abondoit en vin & en bled.

Trajan fit construire, à ses frais, un port à Ancone sur la mer Adriatique, voulant rendre l'accès de l'Italie, commode & aisé de toutes parts. On voyoit, dans cette Ville, le monument qui fut érigé en son honneur par le peuple Romain, en reconnoissance de ce bienfait. Ce monument subsiste encore. L'inscription marque la dix-neuvième année de Trajan, que l'on compte 867 de Rome. Ancone prend aujourd'hui le nom d'Ancona dans le païs, qui en a pris le nom de Marche d'Ancone.

ANCRE, *Ancora*, Α'γκυρα. (*c*) Les Ancres, dont quelques-uns attribuent l'invention à Midas, d'autres aux Toscans, étoient anciennement de pierre ou de marbre. C'est pour cela qu'Arrien dit, parlant du temple de Diane de Colchos : » On montre là » l'Ancre du navire des Argonau» tes, qui ne m'a pas paru an» cienne, parce qu'elle est de » fer. Quoique, pour la grandeur » & pour la forme, elle soit dif» férente de celles d'aujourd'hui, » je l'ai crue d'un tems beaucoup » plus bas. Mais, on voit là des » fragmens d'une ancienne Ancre » de pierre, qui paroissent être » les restes de cette Ancre des » Argonautes. «

On dit qu'on en faisoit autrefois de pierre au royaume de Calecut, & qu'on en fait encore aujourd'hui de même matière au Japon. Au grand navire de Hiéron, il y avoit quatre Ancres de bois & huit de fer. Scheffer, selon la remarque de D. Bern. de Montfaucon, s'est trompé, lorsqu'il a dit que ces douze Ancres étoient du navire de Ptolémée Philopator. Elles étoient certainement du navire de Hiéron, comme dit Mos-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 441.

(*b*) Strab. pag. 211, 241. Plin. L. III. c. 13, 14. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Ptolem. L. III. c. 1. Cæs. de Bell. Civil. pag. 447. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 213.

(*c*) Pauf. pag. 8. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 369. Tom. IV. pag. 251. *& suiv.* Tom. V. pag. 246.

quion dans Athénée. Le même Scheffer croit qu'il y avoit de ces Ancres qui n'avoient aucune pointe pour ficher en terre ; mais, qu'elles avoient des masses de plomb, qui les arrêtoient. Il en tire une preuve de ce que, selon Diodore de Sicile, les Phéniciens ayant navigé en Sicile, pour en tirer de l'argent par leur négoce, en trouvérent une si grande quantité, qu'ils en remplirent leurs vaisseaux ; & comme il en restoit encore, ils ôtérent le plomb de leurs Ancres, & y mirent des masses d'argent à la place. C'est pourquoi Donat appelle ces masses *Pondera Ancorarum*, les poids des Ancres. On mettoit aussi, au lieu d'Ancre, de grands paniers, pleins de pierres, & des sacs, remplis de sable.

On ne se servoit de ces sortes d'Ancres, que quand on n'en avoit pas d'autres, ou quand le fond étoit sabloneux, où les pointes des Ancres ne pouvoient pas prendre. L'Ancre n'avoit anciennement qu'une pointe. Les uns disent que c'est Eupalamus, qui inventa les Ancres à deux pointes opposées. D'autres attribuent cette invention à Anacharsis.

On dit que l'on pendoit une Ancre au cou de certaines gens, qu'on vouloit châtier, & qu'on les laissoit ainsi des journées entières, exposés au public, pour joindre la honte à la peine.

On trouve quelquefois des pierres, autrement des Abraxas, qui représentent une Ancre, & à chaque côté un poisson avec des lettres, qui font le nom de Jesus.

ANCULUS, *Anculus.* (*a*) Les Romains avoient mis, au nombre de leurs dieux, Anculus, ainsi qu'Ancula, que Festus dit avoir été les divinités tutélaires des servantes ; d'où, sans doute, sera venu le nom d'*Ancilla*, qu'elles portoient. Comme on avoit des dieux pour tous les états de la vie, il falloit bien que les valets & les servantes en eussent aussi.

ANCUS MARCIUS, *Ancus Marcius*, Ἄγκος Μάρκιος, (*b*) quatrième roi des Romains, fils de la fille de Numa Pompilius. Tullus étant mort, l'autorité retomba, comme après la mort de Romulus & de Numa, entre les mains des Sénateurs, & ceux-ci ayant créé un inter-Roi, pour tenir les assemblées, le peuple y choisit, pour Roi, Ancus Marcius, dont l'élection fut confirmée par le Sénat, l'an de Rome 114, & avant J. C. 638.

Dès qu'il fut monté sur le trône, il fit attention à la gloire que son ayeul avoit acquise par sa piété, & par le soin qu'il avoit pris des affaires de la religion. Et comme il avoit remarqué que Tullus, quoiqu'illustre d'ailleurs, n'avoit pas été heureux de ce côté-là, soit qu'il eût négligé le culte des dieux, soit qu'il eût fait des sacrifices, qu'ils n'avoient pas agréés,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 349. Tom. V. pag. 343.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 32, 33. *& seq.* Strab. pag. 219, 232. Plut. Tom. I. pag. 74, 213. Dionys. Halicarn. L. III. c. 11. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 80. Tom. X. pag. 4. Tom. XII. pag. 46.

agréés, il jugea qu'il ne pouvoit mieux commencer son regne, que par le rétablissement des cérémonies, que Numa avoit instituées. Il ordonna au Pontife de les transcrire sur des tables, telles qu'il les trouveroit dans les livres de ce Prince, & de les exposer aux yeux du public. Ce début fit espérer, à ses Citoyens, qui n'aimoient plus que le repos, & aux États voisins, qu'il imiteroit les mœurs paisibles & le gouvernement doux & modéré de son ayeul. C'est pourquoi les Latins, avec qui Tullus avoit fait un traité, sortant de l'inaction où ils étoient restés jusques-là, vinrent faire des incursions sur les terres des Romains, & ne répondirent qu'avec beaucoup de hauteur & d'arrogance aux députés, qu'on leur envoya, pour demander satisfaction, parce qu'ils s'imaginoient que ce Prince, peu propre à la guerre, avoit pris le parti de passer sa vie dans les temples avec les Augures & les Prêtres.

Ancus tenoit le milieu entre le naturel fier & bouillant de Tullus, & le caractére doux & tempéré de Numa. Il voyoit bien qu'il avoit été de l'intérêt de son ayeul d'inspirer un esprit de paix à un peuple aussi nouveau & aussi féroce, que celui qu'il avoit à gouverner; mais, que pour lui il auroit de la peine à conserver la même tranquillité, sans recevoir d'injures de la part de ses voisins, qui avoient l'air de vouloir éprouver sa patience, & le mépriser, s'il étoit d'humeur à souffrir les premières insultes; & que les Romains, dans les conjonctures présentes, avoient besoin d'un Roi plus semblable à Tullus qu'à Numa. Ainsi, comme Numa avoit établi les loix de la religion pendant la paix, il forma le dessein d'instituer des régles & des formules, dont on seroit obligé de se servir, pour déclarer & faire légitimement la guerre. Pour cet effet, il emprunta des Équicoles, nation fort ancienne, ces formules & ces loix, dont les Féciaux furent depuis dépositaires.

Ancus ayant confié, aux Prêtres, le soin des sacrifices, leva de nouvelles troupes, & étant entré sur les terres des Latins, il prit, de force, la ville de Politorium, dont il transporta les habitans à Rome, à l'exemple des premiers Rois, qui, pour augmenter leurs États, avoient admis, au nombre de leurs sujets, les ennemis qu'ils avoient vaincus. Et comme les anciens Romains avoient établi leur demeure sur le mont Palatin, les Sabins sur le Capitole & dans la citadelle, & les Albins sur le mont Célius; il donna le mont Aventin à ces derniers venus. Peu de tems après, les nouveaux Citoyens, qu'il acquit par la prise des villes de Tellènes & de Ficane, trouvérent aussi place sur le même mont Aventin. Ancus fut bientôt obligé d'attaquer une seconde fois Politorium, pour en chasser les anciens Latins, qui s'en étoient emparés; la trouvant sans habitans, & de peur que cette Ville ne servît toujours de retraite à ses ennemis, il la rasa. Enfin, tout le

fort de la guerre des Latins s'arrêta aux environs de Médullia, où la victoire demeura long-tems incertaine ; car, outre que cette Ville étoit bien fortifiée, elle étoit encore défendue par une garnison considérable ; de façon que les Sabins s'étant campés, dans la plaine, assez près de ses murailles, en vinrent souvent aux mains avec les Romains, sans rien décider. Enfin, Ancus ayant fait un dernier effort avec toutes ses troupes, les vainquit d'abord en bataille rangée, prit ensuite la Ville d'où il remporta, à Rome, un riche butin, & emmena plusieurs milliers de nouveaux habitans, qu'il établit aux environs du temple de Vénus, surnommée Murcia, entre les monts Palatin & Aventin, qui, par ce moyen, se trouvérent réunis. Il fortifia aussi le Janicule.

Ce n'est pas qu'Ancus manquât de place pour loger tous ses sujets; mais, pour empêcher que cette éminence ne servît un jour de forteresse à ses ennemis, non seulement il l'entoura d'un mur, mais encore il la joignit à la Ville par le moyen d'un pont de bois, qui fut le premier qu'on construisit sur le Tibre, & qui fut, dans la suite, d'une grande commodité, pour passer de l'autre côté du fleuve. C'est aussi lui qui fit creuser la fosse, appellée des Quirites, pour mettre ses États à couvert contre les courses, qu'on y pouvoit faire par le plat païs. La Ville ayant reçu des accroissemens si considérables, & se trouvant habitée par une si grande multitude d'hommes, il étoit beaucoup plus aisé au crime de s'y cacher, & plus difficile d'y distinguer la vertu d'avec le vice. C'est pourquoi, afin de réprimer l'audace qui croissoit de jour en jour, Ancus fit construire une prison au milieu de Rome, au-dessus de la place publique. Ce Prince n'augmenta pas seulement la Ville, mais il porta encore les bornes de son Empire plus loin que ses prédécesseurs. Il ôta, aux Veiens, la forêt Mésia; il étendit sa domination jusqu'à la mer; il bâtit, à l'embouchure du Tibre, la ville d'Ostie, & établit des salines tout autour; & après avoir fait plusieurs belles actions dans la guerre, il amplifia le temple de Jupiter Férétrien.

Ce fut sous le regne d'Ancus que Lucumon, connu ensuite sous le nom de Lucius Tarquin, vint s'établir à Rome. Le Roi ayant éprouvé son habileté en mille occasions différentes, porta si loin la confiance, & même l'amitié qu'il prit pour lui, que par le testament qu'il fit avant de mourir, il le nomma tuteur des Princes, ses enfans. Après cette disposition, il mourut, ayant regné 24 ans, & égalé la gloire des Rois, ses prédécesseurs, tant par la sagesse des loix qu'il avoit établies pendant la paix, que par les heureux succès qu'il avoit eus dans la guerre.

ANCYRE, *Ancyra*, Ἄγκυρα, ville célebre de Galatie, métropole des Tectosages. M. d'Anville, dans sa carte de l'Asie, la place vers les sources du Parthénion, qui se rend dans le Pont-Euxin. Elle fut bâtie par Midas, fils de

Gorgias. (a) Du tems de Pausanias, on voyoit encore, dans le temple de Jupiter, l'ancre de navire, qu'il avoit trouvée en ce lieu-là, & dont la Ville prit son nom, On y voyoit aussi la fontaine de Midas, ainsi appellée, parce que ce Prince prenoit plaisir à y verser du vin, pour y attirer Silène, qui en étoit ford friand.

Manlius, l'an 189 avant J. C., étant en marche pour aller chez les Tectosages, arriva à Ancyre, dont les ennemis n'étoient éloignés que de dix milles. Pendant le séjour qu'il y fit, une de ses prisonnières fit une action mémorable. C'étoit Chiomare, femme d'Ortiagone, l'un des chefs ou princes des Gaulois, également recommandable par sa chasteté & par sa beauté. Elle étoit gardée, entre plusieurs autres, qui avoient été prises avec elle à la déroute du mont Olympe, par un Centurion aussi passionné pour l'argent, que pour les femmes. Ce Centurion lui ayant fait violence, elle saisit adroitement une occasion, pour s'en venger, & lui fit couper la tête, qu'elle apporta à son mari, à qui elle raconta ce qui lui étoit arrivé, & la vengeance qu'elle en avoit tirée.

Cependant, le Consul reçut des ambassadeurs, qui venoient le prier, de la part des Rois ennemis, de ne point décamper d'Ancyre, qu'ils n'eussent eu, avec lui, une entrevue. Ils l'assuroient, par avance, qu'ils accepteroient, pour ne point faire la guerre, toutes les conditions de paix qu'il voudroit leur imposer. Il leur donna, pour le lendemain, un rendez-vous, entre leur camp & Ancyre. Le Consul y vint à l'heure marquée, avec une escorte de cinq cens cavaliers; mais, n'y trouvant personne de la part des Gaulois, il retourna dans son camp. Dès qu'il y fut rentré, les mêmes ambassadeurs revinrent pour excuser leurs Rois de leur absence, occasionnée, à ce qu'ils disoient, par des motifs de religion, qui ne leur avoient pas permis de sortir, ajoûtant que les premiers de la nation viendroient avec des pouvoirs pour traiter de la paix en leur nom, & le Consul répondit qu'il enverroit Attale pour les entendre.

Ce jeune Prince y vint avec trois cens chevaux, & y trouva les députés des ennemis; mais, après qu'on eut inutilement disputé sur les conditions du traité, comme ils ne pouvoient s'accorder, il fut arrêté que le lendemain le Consul & les Rois s'assembleroient dans le même lieu. Les Gaulois, en manquant ainsi de parole, & en chicanant sur les conditions, ne cherchoient qu'à gagner du tems. L'entrevue indiquée n'eut pas lieu, & les Tectosages furent vaincus.

On remarque qu'Auguste avoit extrêmement embelli & comblé, de ses bienfaits, la ville

(a) Q. Curt. L. III. c. 7. Strab. p. 187, 567. Ptol. L. V. c. 4. Plin. L. V. c. 32. Pauf. p. 8. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 24, 25. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 280, 281. Carte de l'Asie par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag 156. Tom. XIX. pag. 375.

d'Ancyre, qui le regarda comme son fondateur, quoique beaucoup plus ancienne que lui. On voit encore le fameux monument d'Ancyre à la gloire de ce Prince. L'inscription me paroît trop longue pour être rapportée ici. Auguste, parlant en première personne, y raconte simplement & uniment les principaux faits, qui avoient illustré son Empire. On donne aujourd'hui divers noms à Ancyre, tels que Angouri, Engouri, Enguri, ou Ancara, dans la Turquie d'Asie.

On prétend qu'il y a eu encore deux villes du nom d'Ancyre; une qu'on met dans la grande Phrygie, & qu'on appelloit Ancyre de Phrygie, pour la distinguer de celle de Galatie; une autre dans la Sicile.

ANDABATES, *Andabatæ*, (*a*) Cicéron, dans une de ses lettres, à Trébatius, parle d'un Andabate en ces termes: *Quem anteà ne Andabatam quidem defraudare poteramus.* Les Andabates étoient des Gladiateurs, qui combattoient les yeux fermés, soit qu'ils les eussent couverts d'un bandeau, soit qu'ils portassent une armure de tête, qui se rabattît sur leur visage. Ils ne laissoient pas toutefois de bien atteindre leurs adversaires, & de porter sûrement leurs coups; d'où étoit venu le proverbe: *Andabatam defraudare*, pour exprimer combien il est difficile d'empêcher les curieux de tout voir.

Il y en a qui dérivent ce mot du Grec *ἀναβάτης*, *ascensor*; parce que les Gladiateurs, dont il s'agit, combattoient à cheval, ou montés sur un char. D'autres aiment mieux faire venir ce mot de *ἀντὶ*, *contra*, & *βαίνω*, *gradior*, je marche.

ANDAMATUNE, *Andomatunum*, Ἀνδομάτουνον. C'est le nom que porta d'abord la ville des Lingones. *Voyez* Lingones.

ANDANIE, *Andania*, (*b*) Ἀνδανία, ville du Péloponnèse, dans la Messénie, située à huit stades du bois Carnasius. Elle fut bâtie par Polycaon, fils de Lélex. Quoique ce Prince en eût bâti plusieurs autres dans le même-tems; c'est-à-dire, dès qu'il se fut emparé de la Messénie, au préjudice de son frere aîné, qu'il en dépouilla, il fit, d'Andanie, la capitale de son royaume. Il ne lui donna pas cependant le nom. Elle le prit d'une femme, appellée Andanie. Pausanias dit que tout le monde en convenoit; mais, qu'il n'avoit pu sçavoir, ni de qui cette femme étoit fille, ni qui elle avoit épousé.

Andanie étoit le centre de la religion du païs. C'est-là qu'on avoit transporté, d'Athènes, les mystéres des grandes déesses, Cérès & Proserpine. On y avoit institué des fêtes en l'honneur de ces Déesses, suivant le rit & les cérémonies, qui se pratiquoient à Athènes. Plusieurs des successeurs de Polycaon firent, comme

(*a*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 10.

(*b*) Paus. pag. 216, 218, 221, 266, 279. Strab. pag. 360. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 31. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XV. pag. 395.

lui, leur résidence à Andanie. Quelques-uns, néanmoins, préférérent d'autres villes, comme Arène, Pylos, Sténycléré.

Pausanias remarque que depuis la prise d'Ithome, il s'étoit formé, dans tous les endroits de la Messénie, une florissante jeunesse; mais, particulièrement à Andanie, où elle étoit encore plus belle & plus nombreuse qu'ailleurs. Parmi cette jeunesse, brilloit sur tout Aristomène, que les Messéniens honorérent après sa mort, comme un Héros, & dont ils croyoient que la naissance avoit eu quelque chose de merveilleux. En effet, ils disoient qu'un génie ou un dieu, sous la forme d'un dragon, eut commerce avec sa mere Nicotélée, & que ce fut de ce commerce que naquit Aristomène.

Andanie vit naître deux jeunes hommes, beaux & bienfaits, nommés Panorme & Gonippus. Liés d'une étroite amitié, ils alloient souvent ensemble à la petite guerre, dans la Laconie, d'où ils rapportoient toujours quelque butin. Un jour, entr'autres, que les Lacédémoniens célébroient la fête des Dioscures, dans leur camp, & qu'après le repas du sacrifice, ils étoient tous en joie, les deux jeunes Messéniens, vêtus de blanc avec le manteau de pourpre sur l'épaule, montés superbement, un bonnet sur la tête & une pique à la main, se montrérent tout à coup en cet équipage devant le camp des Lacédémoniens. Eux les voyant ainsi paroître à l'impro-viste, ne doutérent pas que ce ne fussent les Dioscures mêmes, qui venoient prendre part aux réjouissances, que l'on faisoit en leur honneur. Dans cette pensée, ils vont au-devant, & se prosternant, ils leur adressent leurs vœux & leurs prieres. Nos deux Messéniens, les ayant laissé approcher, firent aussi-tôt main-basse sur eux, en tuérent un bon nombre, & après avoir ainsi insulté à la religion de ces peuples, ils s'en retournérent à Andanie.

Dès le tems de Pausanias, Andanie n'étoit plus. On en voyoit seulement des ruines, dont M. Fourmont fit la découverte, lorsqu'il voyageoit dans le païs, & où il trouva plusieurs inscriptions. Ces ruines sont aujourd'hui dans la Morée, qui est de la dépendance des Turcs.

ANDATÉ, *Andata*, nom que les anciens Bretons donnoient, à ce qu'on croit, à la Victoire. Ils l'adoroient sous ce nom. On dit aussi Adrasté & Andrasté.

ANDÉCAVES, *Andecavi*, peuples de la Gaule Celtique, autrement appellés Andes. *Voyez* Andes.

ANDÉGASTÉRIUS, *Andegasterius*, chef des Cattes, autrement Adgandestrius. *Voyez* Adgandestrius.

ANDERNACH, ville d'Allemagne, autrement appellée Antonacum. *Voyez* Antonacum.

ANDES, *Andes*, (a) autrement Andécaves, *Andecavi*, ou

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. III. p. 97. L. VII. pag. 270. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 509.

même Andégaves, *Andegavi.* Tels sont les différens noms, que l'on a donnés autrefois à ces peuples de la Gaule Celtique. Les Andes avoient, pour voisins, du côté de l'occident, les Vénetes & les Namnétes, & du côté du midi, les Pictones; c'est-à-dire, ceux de Vannes, de Nantes, & du Poitou, dont le territoire formoit des cités particulières.

En marquant les limites des Andes, il faut être prévenu que le canton, appellé les Mauges, du latin *Medalgicus*, ou *Meldacensis*, qui est actuellement renfermé dans le diocése d'Angers, étoit autrefois de la dépendance des Pictaves, ou Pictones. On en trouve la preuve dans une charte de Charles le Chauve, de l'an 849, en faveur du monastére de Glonna, ou de S. Florent-le-Viel, situé près de la Loire. La petite rivière de Laion, qui tombe dans la Loire, au-dessus de S. Florent, terminoit le territoire des Andes, comme il est marqué dans une chronique de Nantes, vers le milieu du dixième siécle, laquelle a été publiée par Dom Lobineau, ainsi que la charte précédente, dans les preuves de son histoire de Bretagne. Sanson, & ceux qui l'ont copié, n'ont point été informés de ce changement des limites du territoire des Andes; de même qu'ils ont marqué les limites des Namnétes, sur le pied que sont aujourd'hui celles du diocése de Nantes.

La capitale des Andes étoit Juliomagus, qui a pris le nom de ces peuples, & qu'on appelle à présent Angers. De-là est venu aussi le nom de la province d'Anjou, dont elle est aujourd'hui la capitale. Le territoire des Andes répond à peu près à cette Province.

ANDÉTRIE, *Andetrium*, (*a*) Ἀνδέτριον, ville de la Dalmatie. Vers l'an de J. C. 9, & de Rome 760, Tibère ayant partagé ses troupes en trois corps, dont l'un étoit commandé par Lépidus, & l'autre par Silanus, se mit lui-même avec Germanicus à la tête du troisième. Ces trois armées se répandirent dans toute la Dalmatie, & y firent le dégât, ravageant les terres, & brûlant les bourgades; ensorte que les Dalmates n'eurent plus d'autre ressource, que de se renfermer dans deux Villes, qui leur restoient, Andétrie & Arduba.

La première de ces deux places fut assiégée par Tibère même. Le siége d'Andétrie fut une opération difficile & pénible. Ceux qui s'y étoient retirés, montrérent tant d'obstination, que malgré la désertion de Baton, leur chef, qui, ne voyant aucune espérance, les abandonna & s'enfuit, ils continuèrent à se défendre, & on n'en vint à bout qu'en les forçant l'épée à la main.

ANDIRINE, *Andirina*, surnom de Cybèle, qui avoit un temple daus la ville d'Abdère.

ANDOBALES, *Andobales*, (*b*) prince, qui suivit avec con-

(*a*) Plin. L. III. c. 22. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 223, 224.

(*b*) Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 149.

fiance la fortune de la république Romaine. Il regnoit dans une petite contrée ; mais, il devint, dans la suite, un grand Roi.

ANDOCIDE, *Andocides*, (a) Ἀνδοκίδης, fils de Léogaras, étoit un orateur Grec, natif d'Athènes, & contemporain de Socrate. Il naquit vers l'an 468 avant l'Ére Chrétienne. Il fut arrêté, comme ayant eu part au renversement des statues de Mercure, qui furent abattues, ou mutilées en une seule nuit, au commencement de la guerre du Péloponnèse. Il passoit pour un homme qui haïssoit le gouvernement populaire, & qui favorisoit l'Oligarchie. Ce qui contribua le plus à le rendre suspect d'avoir eu part à la mutilation des statues ; ce fut la grande statue de Mercure, qui étoit près de sa maison, où elle avoit été consacrée par la tribu Égéïde ; car, étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuses, elle fut conservée presque seule. C'est pourquoi, elle fut appellée depuis, le Mercure d'Andocide. Personne ne la nommoit autrement du tems de Plutarque, quoique l'inscription marquât le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit aussi détenu en prison pour le même crime, fit connoissance & lia une amitié fort étroite avec Andocide. Ce Timée n'avoit pas tant de réputation que lui ; c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve. Il conseilla à Andocide de s'accuser lui-même, & de nommer seulement quelques complices : » Car, disoit-il, le peuple » a promis grace à ceux qui » avoueront, & cela est expres- » sément porté par le décret ; au » lieu que le succès est incertain » pour tout le monde, & tou- » jours très-redoutable pour les » plus puissans. Or, il vaut beau- » coup mieux se sauver par un » mensonge, que de mourir igno- » minieusement par un crime » qu'on n'a pas fait ; & à ne re- » garder même que le bien pu- » blic, il est encore très-expé- » dient, de livrer à une mort » certaine un petit nombre de » gens innocens ou coupables, » pour arracher à la fureur du » peuple, & pour sauver beaucoup » de gens de bien. «

Ces raisons & ces remontrances de Timée firent tant d'impression sur l'esprit d'Andocide, qu'il se déclara coupable, & nomma un petit nombre de complices. Pour lui, il eut la grace promise par le décret ; mais, tous ceux qu'il accusa, furent mis à mort, hors ceux qui eurent le tems de prendre la fuite. Andocide, pour rendre la déposition plus croyable, chargea quelques-uns de ses domestiques.

Léogaras n'étoit que le pere adoptif d'Andocide ; mais, il perdit tous les droits de l'adoption à cause de son ingratitude ; car, il eut l'audace de poursuivre en justice ce pere adoptif ; c'est-à-dire, que

(a) Plut. Tom. I. pag. 201, 202, 531. Corn. Nep. in Alcib. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 315. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 72, 155. Tom. XVIII. pag. 77.

Léogaras fut un de ceux qu'Andocide avoit chargés dans l'affaire dont on vient de parler. On dit pourtant qu'il lui sauva la vie. Le style de cet Orateur étoit simple, & presqu'entièrement destitué de figures & d'ornemens. Il nous reste de lui quatre discours, que Henri Étienne a imprimés *in-folio* en 1575.

ANDOCIDE, *Andocides*, (*a*) Ἀνδοκίδης, auteur inconnu. Plutarque, qui le cite dans la vie de Thémistocle, dit qu'il ne faut nullement ajoûter foi à ce que cet Auteur avoit écrit dans un livre adressé à ses amis; que les Athéniens ayant dérobé les cendres de Thémistocle, les jettérent au vent. Car, c'étoit, ajoûte Plutarque, un artifice, dont ils se servoient pour irriter les nobles contre le peuple.

ANDOMATUNE. *Voyez* Andamatune.

ANDOSE, *Andosus*, surnom local, donné à Hercule.

ANDRAGATHIUS, *Andragathius*, (*b*) général de la cavalerie de Maxime. Un jour ayant poursuivi Gratien, il l'atteignit & le tua.

ANDRAGORAS, *Andragoras*, (*c*) l'un des premiers de la noblesse des Perses, du tems d'Alexandre le Grand. Lorsque ce Prince eut assujetti les Parthes, il en donna le gouvernement à Andragoras. Et c'est de lui que les rois des Parthes tirérent depuis leur origine.

ANDRAGORAS, *Andragoras*, (*d*) qui vécut environ cent ans après le précédent. Il commandoit les Parthes pour Séleucus, vers l'an 243 avant l'Ére Chrétienne. Un certain Arsace, étant entré dans le païs, à la tête d'une troupe de brigands, battit & tua Andragoras.

ANDRAMIAS, *Andramias*, Ἀνδραμίας, (*e*) nom d'un Méde, dont parle Xénophon dans sa Cyropédie.

ANDRANODORE, *Andranodorus*, (*f*) épousa Démarate, fille d'Hiéron, tyran de Syracuse. Ce Prince, avant sa mort, qui arriva l'an 215 avant l'Ére Chrétienne, nomma quinze tuteurs, pour former le conseil de son fils, qu'il laissoit en bas âge. Andranodore & Zoïppe, son beau-frere, tenoient le premier rang parmi ces tuteurs. Peu de jours après les funérailles du Roi, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, leur déclarant qu'Hiéronyme [c'est le nom du jeune Prince] étoit en âge de gouverner par lui-même; & en feignant d'abandonner une autorité, qui lui étoit commune avec plusieurs, il la retint toute entière pour lui-même. Il n'y avoit que lui & Zoïppe, avec un certain Thrason, qui eussent entrée dans le palais d'Hiéronyme, qui ne tarda pas à être la victime de la cruauté & des vices auxquels il se livroit; car, il fut tué

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 128.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 81. *& suiv.*
(*c*) Just. L. XII. c. 4.
(*d*) Just. L. XLI. c. 4.
(*e*) Xenoph. pag. 130.
(*f*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 4, 5, 21. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. III. p. 295. *& suiv.*

par des conjurés dans un voyage qu'il faisoit au païs des Léontins.

Dès qu'on eut appris ce meurtre à Syracuse, Andranodore s'empara de l'Isle, qui étoit une des parties de la ville, de la citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & y mit de bonnes garnisons. Mais, on lui envoya des députés pour lui déclarer qu'il eût à se soumettre au Sénat, & à ouvrir les portes de l'Isle, & que s'il persistoit dans son usurpation, on le traiteroit plus rigoureusement encore qu'on n'avoit fait Hiéronyme. Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit, soit qu'il conservât encore quelque respect pour le Sénat, & qu'il fût touché du consentement général des Citoyens, soit que la partie de l'Isle la mieux fortifiée, qui lui avoit été enlevée par trahison & livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais, sa femme Démarate, princesse fière & ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célebre de Dénys le tyran, qu'il ne falloit point sortir du trône, qu'on n'en fût arraché par les pieds; qu'on pouvoit en un moment renoncer à une grande fortune; mais, qu'il en coûtoit beaucoup de tems & de peine pour y parvenir; que le parti le plus sage, pour le présent, étoit d'obtenir des ambassadeurs quelque tems pour délibérer, pendant lequel il feroit venir des soldats de chez les Léontins, & qu'en leur promettant de partager entr'eux les trésors du Roi, il se rendroit maître de tout.

Andranodore ne rejetta pas entièrement ces conseils; mais, il ne jugea pas à propos d'en faire usage sur le champ, & il crut que le moyen le plus sûr d'arriver au but qu'il se proposoit, étoit de céder pour le présent. Il promit donc de se soumettre à l'autorité du Sénat, & le lendemain ayant ouvert les portes de l'Isle dès le matin, il se rendit à l'Achradine, & là, après s'être excusé devant le peuple, de son délai & de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue, qu'on ne l'enveloppât, comme allié, dans la punition du Tyran; il déclara qu'il venoit remettre sa personne & ses intérêts entre les mains du Sénat. Puis se tournant vers les meurtriers du Tyran, & apostrophant Théodote & Sosis: » Vous avez, leur » dit-il, fait une mémorable ac» tion. Mais, croyez-moi, votre » gloire n'est que commencée, & » n'est point encore parvenue à » son comble. Si vous ne songez » à établir la paix & la concor» de parmi les Citoyens, la Ré» publique court grand risque » d'expirer & de périr dans le mo» ment qu'elle commence à goû» ter les doux fruits de la li» berté. «

Après ce discours, il mit, à leurs pieds, les clefs de l'Isle & des trésors du Roi. La joie se répandit dans toute la Ville, & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement. Le jour suivant, le Sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coûtu-

me, on créa des Magiſtrats, parmi leſquels on nomma Adranodore des premiers, avec Théodote & Soſis, & quelques autres conjurés, qui étoient abſens.

Quelque tems après, Andranodore, à qui l'ambition de ſa femme ne donnoit point de repos, & qui, juſques-là, avoit uſé de diſſimulation, pour mieux couvrir ſes deſſeins, croyant qu'il étoit tems de les faire éclore, conſpira avec Thémiſte, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communica ſes vues à un comédien, nommé Ariſton, pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profeſſion n'étoit point infame chez les Grecs, & étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariſton, pour qui les droits de la patrie étoient plus ſacrés que ceux de l'amitié, découvrit la conſpiration. Andranodore & Thémiſte furent tués auſſitôt par l'ordre des autres Magiſtrats, en entrant dans le Sénat. Ce fut l'an 214 avant J. C.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, (*a*) frere de Simon Pierre, naquit à Bethſaïde. Ce fut l'un des Apôtres de J. C. Il s'étoit d'abord attaché à S. Jean-Baptiſte, qu'il quitta pour ſuivre le Sauveur, après le témoignage que S. Jean lui rendit, en diſant : » Vous êtes » l'agneau de Dieu, qui ôtez les » péchés du monde. « Il ſuivit le Sauveur avec un autre diſciple de Jean, & alla dans la maiſon, où logeoit Jeſus. Il y demeura depuis environ quatre heures du ſoir juſqu'à la nuit. C'eſt le premier diſciple que Jeſus reçut à ſa ſuite. André lui amena ſon frere Simon, ou Pierre, & ils paſſérent un jour avec lui. Après cela, ils allérent aux noces de Cana, & retournérent enfin à leur occupation ordinaire.

Quelques mois après, J. C. les ayant rencontrés, qui pêchoient enſemble, les appella tous deux, & leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Ils quittérent auſſi-tôt leurs filets, pour ne ſe ſéparer jamais de ſa perſonne. L'année ſuivante, J. C. étant dans le déſert, au de-là de la mer de Galilée, demanda à ſes Diſciples comment il donneroit à manger à cinq mille hommes, qui l'avoient ſuivi. André lui répondit qu'il y avoit là deux poiſſons & cinq pains d'orge. Peu de jours avant la Paſſion, quelques Gentils ayant deſiré de voir J. C., s'adreſſérent à Philippe, qui en parla à André, & tous deux enſemble le dirent au Sauveur. Deux ou trois jours après, André & quelques autres Apôtres, demandérent à J. C. quand la ruine du temple devoit arriver. C'eſt tout ce que l'Évangile nous apprend de S. André.

Quelques Anciens croyent qu'il précha dans la Scythie. D'autres aſſurent qu'il précha dans la Gréce. Mais, les uns penſent que ce fut dans l'Épire, les autres dans l'Achaïe, d'autres à Argos. Les nouveaux Grecs lui attribuent la fondation de l'égliſe de Byzance,

(*a*) Matth. c. 4. v. 18. *& ſeq.* Joan. c. 1. v. 40. *& ſeq.* c. 6. v. 8. c. 12. v. 22.

ou de Constantinople ; ce qui n'est appuyé de l'autorité d'aucun Ancien. Les Actes de son martyre, que les critiques ne croyent point originaux, portent qu'il fut martyrisé à Patras, ville de l'Achaïe, ayant été condamné à mourir sur la croix, par Égée, proconsul de cette Province. On ne sçait point dans quel tems il a été martyrisé ; mais, tous les Martyrologes, anciens & nouveaux, tant des Grecs que des Latins, mettent sa fête le 30 de Novembre. Son corps ayant été enterré à Patras, fut transporté dans la suite à Constantinople, où l'on dit qu'il fit un grand nombre de miracles.

On voit, dans l'église de Saint Victor de Marseille, une croix, que l'on croit être celle, où Saint André fut attaché. Elle est de la figure d'une croix ordinaire, & enfermée dans une chasse d'argent. On ne sçait pourquoi les peintres nous représentent la croix de S. André comme un X. Selon S. Pierre Chrysologue, il avoit été crucifié à un arbre. Le faux S. Hippolyte assure que ce fut à un olivier. Cependant la tradition, qui le représente attaché à une croix, est assez ancienne.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, (*a*) chef des Juifs révoltés dans la Cyrénaïque, l'an de Rome 866. Il est incroyable à quels excès se porta leur fureur. Ils ne se contentoient pas d'ôter la vie aux Romains & aux Grecs, au milieu desquels ils habitoient. Ils leur faisoient souffrir les supplices les plus horribles. Ils les scioient, suivant la longueur du corps, en commençant par la tête. Ils en exposoient d'autres aux bêtes, ou les forçoient à combattre comme Gladiateurs. Et poussant la rage plus loin que les animaux les plus féroces, ils mangeoient leurs chairs, & se frottoient le corps de leur sang, comme d'huile ou de parfum ; ils les écorchoient & se revêtoient de leurs peaux.

C'est de Dion que nous tenons ces affreux détails, auxquels on a bien de la peine à ajoûter foi sur son autorité, d'autant plus qu'Eusébe, écrivain judicieux, ne dit rien de semblable. On doute pareillement si Dion n'a point exagéré le nombre de ceux, qui périrent par les mains des Juifs. Il le fait monter à deux cens vingt mille hommes dans la Cyrénaïque, & à deux cens quarante mille dans l'isle de Chypre, où la contagion de la révolte s'étoit communiquée.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, (*b*) poëte musicien de Corinthe. Nous ne sçavons, de ce Poëte musicien, que ce que Plutarque nous en apprend, dans un passage de son dialogue sur la musique. Il n'en est fait [que l'on sçache] aucune autre mention, dans toute la littérature Grecque. On y trouve un André d'Argos, fameux Statuaire ; un André de Palerme, qui a écrit sur l'histoire de Sicile ; un André, commis avec

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 251.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 286, 287.

Démétrius & Ariſtée, par Ptolémée Philadelphe, pour veiller à la verſion des Livres ſaints; pluſieurs Médecins de ce nom, cités par Galien, par Athénée, par les Scholiaſtes d'Ariſtophane & de Nicandre, & par le grand Étymologique.

Mais, André de Corinthe, poëte muſicien, n'y eſt allégué nulle part. Il faut donc s'en tenir ſur ſon compte, au ſeul témoignage de Plutarque, & en conclure qu'on doit regarder ce Poëte comme très-ancien, puiſque Plutarque l'aſſocie à Tyrtée, pour l'uſage de la muſique la plus ſimple & la plus unie, renfermée dans le petit nombre de cordes, de rhythmes, de modes, & banniſſant de plus les muances & le genre chromatique.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, dont il eſt parlé dans l'article précédent, où il eſt dit qu'il avoit été commis avec Ariſtée & Démétrius, par Ptolémée Philadelphe, pour veiller à la verſion des Séptante, ou des Livres ſaints. Cet André étoit un capitaine des gardes du roi d'Égypte. Il inſpira à ce Prince la réſolution de donner la liberté à ſix vingts mille Juifs, qui demeuroient dans ſes États. Il fut appuyé, dans ſa demande, par Ariſtée, Zozibe, & Tharentin. Mais, tout cela n'eſt fondé que ſur le récit d'Ariſtée, dans ſon hiſtoire des ſeptante Interpretes, qui paſſa, dans l'eſprit de pluſieurs Sçavans, pour une fable, faite à plaiſir.

ANDRÉIDE, *Andreis*, (a) Ἀνδρεΐς, nom que porta autrefois l'Orchoménie, contrée de la Gréce. Elle prit ce nom d'Andréus, fils du fleuve Pénée. Ce Prince y bâtit auſſi une Ville, qui prit le même nom.

ANDRÉMON, *Andræmon*, Ἀνδραίμων, (b) avoit épouſé Gorgé, fille d'Œnéüs, & ſœur de la mere d'Hyllus, fils d'Hercule. De ce mariage naquit l'intrépide Thoas. On voyoit, à Amphiſe, ville des Locriens, le tombeau d'Andrémon. On dit que ſa femme y fut auſſi enterrée. Andrémon avoit ſuccédé à ſon beau-pere au royaume de Calydon. Strabon, qui l'appelle Pylien, dit qu'il avoit fondé cette Ville; c'eſt-à-dire, ſans doute, qu'il en fut le reſtaurateur.

ANDRÉMON, *Andræmon*, Ἀνδραίμων, (c) fils de Codrus, & chef d'une colonie Ionienne. Ce fut lui qui chaſſa les Cariens du terroir de Lébédos. Cet Andrémon eſt nommé Andropompe par Strabon. Les noms propres, ſelon la remarque de M. l'abbé Gédoyn, ſont ſouvent défigurés par la négligence des copiſtes. D'autres éditions l'appellent Androcope. Le même Strabon lui attribue la fondation de Lébédos. Il faut l'entendre, apparemment dans ce ſens, qu'il la rétablit.

ANDRÉMON, *Andræmon*,

(a) Pauſ. pag. 394, 396. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 505.

(b) Homer. Iliad. L. VII. v. 168. Strab. pag. 292, 696. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 171, 172.

(c) Pauſ. pag. 401. Strab. pag. 633.

Ἀνδραίμων, (a) frere de Léontée. Ce Prince avoit épousé une fille du roi Pélias.

ANDRÉMON, *Andræmon*, Ἀνδραίμων, (b) nom d'un des Chevaux du Cirque :

Je n'ai pas plus de renom

Que le cheval Andrémon,

est-il dit dans un Poëte. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ANDRÉUS, *Andreus*, (c) Ἀνδρεύς, fils du fleuve Pénée. On dit qu'Andréüs, fut le premier qui vint s'établir dans l'Orchoménie. C'est pourquoi, du nom de ce premier homme, elle fut appellée Andréïde. Athamas y étant venu ensuite, Andréüs lui donna tout le païs, qui étoit aux environs du mont Laphystius, avec le canton, où Haliarte & Coronée furent depuis bâties.

On voyoit, à Delphes, la statue d'un homme en cuirasse, avec une cotte d'armes par-dessus. Cette statue étoit un présent des habitans d'Andros, & l'on dit qu'elle représentoit Andréüs.

ANDRIA, *Andria*, Ἀνδρία, nom qu'on donnoit aux repas publics, chez les Crétois.

ANDRICUS, *Andricus*, (d) serviteur ou esclave de Cicéron. Il y en a qui lisent Ménandre, au lieu d'Andricus. Cicéron l'envoyoit souvent chez Tiron, son ami ; il en revint un jour plus tard que son maître ne l'attendoit ; ce qui lui fit passer une nuit dans une grande inquiétude.

ANDRICUS, *Andricus*, nom d'un des Auriges, ou Agitateurs du Cirque. *Voyez* Auriges.

ANDRIENNE, *Andria*, titre d'une comédie de Térence, qui est la première de ce Poëte. Cette comédie est ainsi appellée, parce que Glycérion, fille de Chrémès, qui en fait le principal sujet, passoit pour être de l'isle d'Andros, dans la mer Égée. Elle fut jouée pendant la fête de Cybèle, sous les Édiles Curules, Marcus Fulvius & Marcus Glabrio, par la troupe de Lucius Ambivius Turpio, & de Lucius Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les flûtes égales, droites & gauches. Elle est toute Grecque. Elle fut représentée sous le consulat de M. Marcellus & de C. Sulpicius, l'an de Rome 587, & avant J. C. 164.

ANDRIENS, *Andrii*, Ἄνδριοι. Ce sont les habitans de l'isle d'Andros. *Voyez* Andros.

ANDRINOPOLE, *Andrinopolis*, Ἀνδρινόπολις, ville de Thrace. Elle fut d'abord appellée Oresta. *Voyez* Oresta.

ANDRISCUS, *Andriscus*, (e) aventurier d'Adramitte, ville de la Troade, dans l'Asie mineure. Quinze ou seize ans après la défaite & la mort de Persée, roi

(a) Diod. Sicul. pag. 178.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 283. Tom. V. pag. 73, 74.
(c) Pauf. pag. 594. & seq.
(d) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epist. 14.

(e) Flor. L. II. c. 14. Paterc. L. I. c. 11. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 123, 124. & suiv. Hist. Rom. Tom. V. pag. 49. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 306.

de Macédoine, cet homme, qui étoit de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe, & entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnoître pour Roi, par les habitans du païs. Il avoit composé, sur sa naissance, une fable, qu'il débitoit par tout où il passoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Persée, & que ce Prince l'avoit fait élever secrétement à Adramitte; afin qu'en cas de malheur dans la guerre, qu'il faisoit contre les Romains, il restât quelque rejetton de la race Royale.

Andriscus avoit espéré qu'on le croiroit sur sa parole, & qu'il se feroit, dans la Macedoine, un grand mouvement en sa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il se retira en Syrie, chez Démétrius Soter, dont la sœur avoit épousé Persée. Ce Prince, qui connut tout d'un coup la fourbe, le fit arrêter & l'envoya à Rome. Comme il ne produisoit aucune preuve de sa prétendue noblesse, & qu'il n'avoit rien dans l'extérieur, ni dans les manières, qui ressentît le prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, & il y fut traité avec beaucoup de mépris, sans qu'on se mît en peine de le garder exactement, & de le tenir resserré de fort près. Il profita de la négligence de ses gardes, & s'échappa de Rome. Ayant trouvé le moyen de lever une assez grosse armée, chez les Thraces, qui entrérent dans ses vues, pour se délivrer ensuite, par son moyen, du joug des Romains, il se rendit maître de la Macédoine, soit de gré, soit de force, & prit les marques de la dignité Royale. Non content de cette première conquête, qui lui avoit peu coûté, il attaqua la Thessalie, & en soumit une partie à ses loix. La chose, pour lors, commença à paroître plus sérieuse aux Romains. Ils nommérent Scipion Nasica, pour aller appaiser ce tumulte dans sa naissance.

Sur les lettres qu'il écrivit à Rome, on jugea que la Macédoine avoit besoin d'un prompt secours. Le préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y passer au plutôt avec une armée. Il s'y rendit sans perdre de tems. Mais, ne regardant Andriscus que comme un roi de théatre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée. Le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit. Le vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, & croyant son autorité suffisamment établie, s'abandonna à tous ses mauvais penchans, sans mesure & sans retenue, comme si c'étoit être véritablement Roi, de ne reconnoître d'autre loi, ni d'autre régle que sa passion. Il étoit avare, fier, cruel; on ne voyoit par tout que violences, que confiscation de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avoit jettée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu en Thessalie. Une ambassade que les Carthaginois,

qui étoient actuellement attaqués par les Romains, lui envoyérent avec promesse d'un prompt secours, lui enfla extrêmement le courage.

Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, ayant pris la place de Juventius, Andriscus avoit résolu d'aller à sa rencontre; mais, il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, & s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le préteur Romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étoient en présence. Il se donnoit tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux, qui ont peu d'expérience, & leur devient funeste. Andriscus, se croyant supérieur aux Romains, fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossière, & Métellus, qui étoit attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée, restée en Macédoine, fut battue, & Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'étoit retiré, chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse, pour lui, que la première. Il y eut, dans ces deux combats, plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Il ne manquoit, à la gloire du général Romain, que de se saisir d'Andriscus, qui s'étoit réfugié, chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'étoit abandonné. Mais, les Thraces ne se piquoient pas trop de bonne foi, & la faisoient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit son hôte & son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colère & les armes des Romains. Andriscus fut envoyé à Rome, la première année de la 158e Olympiade. L'histoire ne dit point ce qu'il devint depuis.

ANDROCLE, *Androclus*, Ἄνδροκλος, (*a*) fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, vivoit vers le milieu du onzième siécle avant l'Ére Chrétienne. Ayant fait une descente à Éphèse, avec les Ioniens, qui suivoient ses enseignes, il chassa d'abord les Léléges, & les Lydiens, qui tenoient la Ville haute. Ceux, qui demeuroient au tour du temple, lui ayant prêté serment de fidélité, ne furent troublés en aucune façon. Ensuite il prit Samos, & en chassa les habitans. Les Éphésiens, j'entends les Ioniens, nouvellement établis à Éphèse, possédérent quelque-tems Samos avec toutes les Isles voisines. Après quelques années, les Samiens étant rentrés dans leur Ville, Androcle alla secourir ceux de Prienne contre les Cariens. Les Grecs demeurérent victorieux; mais, Androcle fut tué dans le combat. Les Éphésiens rapportérent son corps à Éphèse, où il fut inhumé. On voyoit encore, du tems de Pausanias, sa sépulture sur le chemin, qui menoit du

(*a*) Pauf. pag. 399, 400. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 16.

temple de Diane au temple de Jupiter Olympien, près de la porte Magnétis. Ce tombeau étoit remarquable par la figure d'un homme armé qui étoit dessus.

ANDROCLE, *Androclès*, Ἀνδρόκλης, (*a*) fils de Phintas, roi de Messénie, succéda au royaume de son pere, conjointement avec Antiochus, son frere. Il eut le malheur de périr dans une dispute, avec tous ceux qui suivoient son parti, vers l'an 743 avant l'Ére Chrétienne. Il laissa une fille dont les enfans, après la mort de leur ayeul, quittérent la Messénie, pour aller s'établir à Sparte. *Voyez* Antiochus, fils de Phintas.

ANDROCLE, *Androcles*, (*b*) Ἀνδρόκλης, petit-fils du précédent. Il se distingua beaucoup durant les guerres des Messéniens contre les Lacédémoniens, ainsi que son frere Phintas, & tous ceux qui obéissoient à leurs ordres. Après avoir fait, l'un & l'autre, des prodiges de valeur, ils furent tués dans une bataille, qui fut d'ailleurs très-funeste aux Messéniens, par la perte d'un nombre des principaux officiers, sans compter une multitude de soldats.

ANDROCLE, *Androcles*, (*c*) Ἀνδρόκλης, rhéteur d'Athènes, contemporain d'Alcibiade. C'étoit un des plus mortels ennemis de ce grand homme. En effet, dans le tems qu'on le soupçonnoit d'avoir mutilé les statues de Mercure, Androcle produisit quelques esclaves & quelques étrangers du nombre de ceux qui étoient établis à Athènes, qui déposérent qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres statues que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les mystéres secrets, & ils accusoient hautement Alcibiade & ses amis, alléguant, pour preuves, ces particularités: qu'un certain Théodore faisoit les fonctions de Héraut; que Polytion faisoit celles de porte-torche; qu'Alcibiade étoit le grand-prêtre; & que tous ses compagnons assistoient en qualité d'initiés, & qu'on les appelloit Mystes. Cette nouvelle déposition eut tout l'effet qu'Androcle s'étoit proposé; c'est-à-dire, qu'elle aigrit de plus en plus le peuple contre Alcibiade.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδρόκλης. (*d*) D'autres lisent Mandrocle. Quoiqu'il en soit, c'étoit un capitaine de la ville de Magnésie, dont il est parlé dans la vie de Datamès, par Cornélius Népos. Ce fut à ce capitaine que Datamès laissa le commandement des troupes, lorsqu'il prit le parti d'abandonner le roi Artaxerxe.

ANDROCLE, *Androcles*, (*e*) Ἀνδρόκλης, fils d'Épichar. Lucien parle de cet Androcle, & dit qu'il remporta le prix de l'éloquence à la fête de Jupiter. Ce fut par l'éloge d'Hercule qu'il avoit fait, à ce qu'il disoit, par un avertissement qu'il avoit eu en songe. Son compétiteur, Diotime de Mégare,

(*a*) Pauf. pag. 222, 225, 242.
(*b*) Pauf. pag. 245.
(*c*) Plut. Tom. I, pag. 200.

(*d*) Corn. Nep. in Datam. c. 5.
(*e*) Lucian. Tom. II. p. 1014. *& seq.*

avoit

avoit fait celui de Castor & de Pollux.

Androcle, pour témoigner à Mercure sa reconnoissance de la victoire, qu'il avoit remportée, lui offrit un sacrifice, & traita magnifiquement ses amis. Durant le repas, on fit, entr'autres choses, l'éloge de la beauté.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδροκλῆς, (*a*) l'un des principaux des Acarnaniens, du tems de Philippe, roi de Macédoine. L'an 197 avant J. C., il se tint, à Leucade, une assemblée, où se trouvérent quelques peuples de l'Acarnanie, & où se fit un décret en vertu duquel on devoit faire alliance avec les Romains. Tous les absens désapprouvérent ce qui s'étoit passé dans l'assemblée, & dans le tems qu'ils murmuroient hautement contre le décret, Androcle, de concert avec Échédémus, envoyé, comme lui, par Philippe, seconda si bien le mécontentement du peuple, que non seulement le décret fut cassé, mais qu'on condamna encore comme traîtres à la patrie, Archélaüs & Bianor, pour avoir été les auteurs de ce sentiment, & que le préteur, appellé Zeuxide, fut déposé pour l'avoir proposé à l'assemblée.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδροκλῆς, (*b*) lieutenant de Persée, roi de Macédoine, vivoit 168 ans avant l'Ére Chrétienne. Il fut envoyé, cette même année, à Thessalonique, avec ordre de se camper sur le port de cette Ville. Ce fut parce que la flotte des Romains étoit aux environs.

ANDROCLE, *Androclus*, (*c*) esclave, qui fut contemporain de Philon Apion, fameux Juif d'Alexandrie, qui vivoit vers le milieu du premier siécle de l'Ére Chrétienne. L'histoire de cet esclave est tout-à-fait singulière, & mérite d'être lue. Dans un spectacle, qui se donnoit à Rome, & auquel assistoit Apion, l'on faisoit combattre des criminels contre des bêtes féroces. Parmi les plus terribles de ces animaux se fit surtout remarquer un lion, dont la grandeur énorme, les rugissemens affreux, la crinière flottante, les yeux flamboyans inspiroient en même-tems l'admiration & l'effroi.

Ce lion s'arrête vis-à-vis du malheureux, qu'on lui avoit destiné pour victime, & tout d'un coup quittant sa fierté naturelle, il s'approche de lui avec un air de douceur, remuant la queue, comme les chiens qui flattent leur maître; il le joint, & lui léche affectueusement les mains & les jambes. L'homme, caressé par ce fier animal, revient peu à peu de la frayeur qui l'avoit d'abord troublé, & réduit presque à un état de mort; il reprend ses esprits, il considére attentivement le lion, & le reconnoissant, il le caresse à son tour avec des transports de joie, auxquels l'animal répondoit à sa manière. La félicitation sembloit réciproque, comme il arrive

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 16.
(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.
(*c*) Aul. Gell. L. V. c. 14. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 248, 249. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 75, 76.

à ceux qui, par une rencontre heureuse & imprévue, se retrouvent après une douloureuse séparation. Un événement si merveilleux causa une surprise & une satisfaction infinie à toute l'assemblée. On applaudit, on battit des mains, & l'Empereur lui-même, qui étoit présent, se fit amener l'homme, épargné par le lion, & lui demanda qui il étoit, & par quel charme il avoit désarmé ce furieux animal.

» Je suis esclave, répondit-il; » mon nom est Androcle. Dans le » tems que mon maître étoit pro- » consul d'Afrique, me voyant » traité par lui avec toute sorte » de rigueur & d'inhumanité, je » pris la fuite; & comme tout le » païs lui obéissoit, pour me dé- » rober à ses poursuites, je m'en- » fonçai dans les déserts de la » Libye, résolu, si je n'y trou- » vois pas ma subsistance, de » chercher la mort, par la voie » la plus prompte. Au milieu » des sables, dans la plus grande » chaleur du plein midi, j'apper- » çus un antre, où j'allai me » mettre à l'abri des chaleurs du » soleil. Il n'y avoit pas long- » tems que j'y étois, lorsque je » vis arriver ce même lion, dont » la douceur, à mon égard, vous » étonne, poussant des cris plain- » tifs, qui me firent juger qu'il » étoit blessé. Cet antre étoit sa » demeure, comme je l'ai recon- » nu dans la suite. Je m'y cachois » dans l'endroit le plus obscur, » tremblant, & croyant être au » dernier moment de ma vie. Il » me découvrit, & vint à moi, » non pas menaçant, mais com- » me implorant mon aide, & le- » vant son pied malade, pour » me le montrer.

» Il lui étoit entré sous le pied » une très-grosse épine, que j'ar- » rachai; & m'enhardissant par » la patience avec laquelle il » souffroit l'opération, je pressai » les chairs, pour en faire sortir » le pus, j'essuyai la plaie, je la » nettoyai le mieux qu'il me fut » possible, & la mis en état de » se cicatriser. Le lion soulagé, » se coucha, laissant son pied » entre mes mains, & s'endor- » mit; & depuis ce jour, j'ai » vécu, pendant trois ans, avec » lui, dans le même antre, & » des mêmes nourritures. Il al- » loit à la chasse, & m'apportoit » régulièrement quelque quartier » des bêtes, qu'il avoit prises & » tuées. J'exposois cette viande au » grand soleil, n'ayant point de » feu pour la faire cuire, & je la » mangeois. Je me lassai, enfin, » d'une vie si sauvage; & pendant » que le lion étoit sorti pour la » chasse, je m'éloignai de l'antre. » Mais, à peine avois-je fait » trois journées de chemin, que » je fus reconnu par des soldats, » qui m'arrêtérent; & j'ai été » transporté d'Afrique à Rome, » pour être livré à mon maître. » Condamné, par lui, à périr, » j'attendois la mort sur l'arêne. » Je comprends que le lion a été » pris peu de tems après que je » me fus séparé de lui; & me » retrouvant, il m'a payé le salai- » re de l'utile opération, par la- » quelle je l'avois autrefois guéri.«

Ce récit se répandit en un instant dans toute l'assemblée, qui demanda à grands cris la vie & la liberté pour Androcle. Elles lui furent accordées ; & de plus, on lui fit présent du lion. Apion assure qu'il avoit souvent vu Androcle, qui menoit son lion dans les rues de Rome. On lui donnoit de petites piéces de monnoie ; on couvroit le lion de fleurs ; & l'on se disoit les uns aux autres : » Voici le lion, qui a exercé l'hospitalité envers un homme. Voici » l'homme, qui a été le médecin » d'un lion. «

Il y eut une espèce de Gueux, du nom d'Androcle, qui se rendit célebre par ses filouteries.

ANDROCLÉE, *Androclea*, Ἀνδροκλεία, (a) fille d'Antipœnus, & sœur d'Alcis. On voyoit le tombeau de ces deux héroïnes dans un temple de Thébes en Gréce. Voici ce que l'on raconte d'elles. Les Thébains, sous la conduite d'Hercule, étant à la veille de livrer bataille aux Orchoméniens, furent avertis par un Oracle, que le Citoyen le plus distingué par sa naissance, qui voudroit se donner la mort, procureroit infailliblement la victoire à son parti. Antipœnus étoit sans contredit le plus qualifié de tous ses Concitoyens ; mais, il n'étoit pas d'humeur à mourir pour le salut de sa patrie. Ce qu'il ne voulut pas faire, ses filles le firent. S'étant donc immolées courageusement, elles reçurent les honneurs, qui leur étoient dus.

ANDROCLÉON, *Androcleon*, Ἀνδροκλείων, serviteur d'Éacide, pere de Pyrrhus, roi d'Épire. *Voyez* Androclide.

ANDROCLIDAS, *Androclidas*, Ἀνδροκλείδας, (b) avoit embrassé le parti d'Isménias, gouverneur de Thébes, du tems de Pélopidas. Cette Ville avoit encore alors un autre gouverneur, appellé Léontidas, ou Léonthiades, qui étoit opposé à Isménias, lequel favorisoit l'état populaire. Celui-ci ayant été enlevé & conduit à Lacédémone, Androclidas, & quelques autres de la même faction, prirent la fuite, & furent en conséquence condamnés au bannissement. Ils allérent chercher une retraite à Athènes. Le bon accueil, qu'on leur fit dans cette Ville, fut cause que leurs ennemis leur tendirent des embûches, & il n'y eut qu'Androclidas qui eut le malheur d'y périr ; car il fut tué en trahison.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (c) serviteur d'Éacide, qui fut pere de Pyrrhus, roi d'Épire. Les Molosses ayant chassé Éacide de son Royaume, & fait mourir tous ses amis, Pyrrhus, encore à la mamelle, fut sauvé des mains des meurtriers, qui le cherchoient, par Androclide & un autre serviteur, nommé Angélus, lesquels l'ayant enlevé assez à tems, prirent la fuite, avec quelques domestiques, & quelques nourrices,

(a) Pauf. pag. 567.
(b) Plut. Tom. I. pag. 280.
(c) Plut. Tom. I. pag. 383, 384.

pour donner du lait à l'enfant. Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente ; aussi, furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrêmité, ils remettent l'enfant entre les mains d'Androclide, d'Hippias, & de Néandre, trois jeunes hommes très-fidéles, très-robustes & très-dispos, & leur ordonnent de courir, sans s'arrêter, pour gagner la ville de Mégare, qui étoit de la Macédoine ; & cependant, ils s'attachent à ceux qui les poursuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amusent & les arrêtent jusqu'à nuit close. Ainsi, s'étant, à grand'peine, défaits d'eux, ils coururent joindre ceux qui emportoient le jeune Prince.

Ceux-ci, vers le coucher du soleil, se croyoient déjà au but de leurs espérances ; mais, tout à coup, ils s'en trouvérent bien éloignés ; car, ils rencontrérent devant eux une grande rivière, qui baignoit les murailles de la Ville, & qui étoit si rapide qu'elle en étoit horrible à voir. Ils voulurent la sonder pour chercher un gué ; mais, ils la trouvérent impratiquable ; car, outre qu'elle étoit naturellement roide & profonde, elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens, dont les pluies avoient grossi son cours: Ajoûtez à cela que l'obscurité de la nuit rendoit toutes choses plus effroyables. Ils désespéroient donc absolument de pouvoir jamais, sans autre secours, passer l'enfant & ses nourrices, lorsque de l'autre côté de la rivière ils entendirent le bruit de quelques gens du païs, qui passoient. Ils se mirent à les prier de leur aider à ce passage, & leur montrant le jeune Prince, autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient & les conjuroient de les secourir. Mais, ces gens là ne les entendoient point à cause du bruit, causé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous, les uns criant, & les autres prêtant l'oreille, sans pouvoir entendre.

Enfin, quelqu'un de la troupe de Pyrrhus s'avisa de prendre une écorce de chêne, où, avec l'ardillon d'une agraffe, il écrivit la fortune du Prince, & le pressant besoin qu'il avoit d'être secouru. Ensuite, roulant cette écorce au tour d'une pierre, qui servoit comme de lest à son jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres disent que l'ayant lardée au bout d'un javelot, il la darda de cette manière.

Ceux, qui étoient de l'autre côté, ayant lu cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, se mirent à couper des arbres, qu'ils liérent ensemble, & dont ils firent des radeaux, sur lesquels ils passérent la rivière. Il arriva, par hazard, que celui qui passa le premier, avoit nom Achille. Il se chargea du Prince, & le passa ; ses compagnons passérent les autres, comme ils se rencontrérent. Le jeune Prince, & ceux de sa suite, ayant aussi passé la rivière, & étant échappés par ce moyen, à la poursuite de leurs ennemis, continuérent leur toute, traversérent la Macédoine, & arrivé-

rent en Illyrie, à la cour du roi Glaucias, qui prit ſoin de faire élever le jeune Pyrrhus, comme un de ſes enfans.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (*a*) Thébain, qui fut contemporain d'Agéſilaüs, roi de Sparte. Il ſe laiſſa gagner par l'argent des Perſes, & ſe déclara contre les Lacédémoniens. On peut faire le même reproche à pluſieurs autres capitaines Grecs, qui ſe laiſſérent corrompre, comme Androclide.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (*b*) auteur Spartiate, cité par Plutarque. Cet Auteur rapportoit de Lyſandre un mot, qui marquoit bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer; il diſoit *qu'il falloit tromper les enfans avec les oſſelets, & les hommes avec le parjure*, voulant imiter par-là Polycrate de Samos, mais à tort & ſans raiſon; car, étant général d'armée, il imitoit un tyran. D'ailleurs, la diſcipline Lacédémonienne n'enſeignoit point à en uſer avec les dieux, comme on en uſeroit, dit Plutarque, avec les ennemis, & à en uſer encore avec plus d'inſolence; car, celui qui trompe, continue le même Ecrivain, par un faux ſerment, déclare ouvertement par-là, qu'il craint ſon ennemi, & qu'il mépriſe Dieu.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (*c*) Lacédémonien, lequel s'étant préſenté avec une jambe de bois pour s'enrôler, répondit à ceux qui lui donnoient l'excluſion, qu'on avoit beſoin de ſes deux jambes, pour courir plus vîte en fuyant, mais non pas pour combattre de pied ferme.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης. (*d*) Démoſthène, dans une de ſes harangues, fait mention de cet Androclide.

ANDROCOTTUS, *Androcottus*, Ἀνδροκόττος, (*e*) roi des Indes, contemporain d'Alexandre le Grand. Ce n'étoit encore qu'un jeune enfant, lorſque ce Prince parcourut les Indes. L'on aſſure qu'Androcottus dit pluſieurs fois depuis, qu'il s'en étoit très-peu fallu qu'Alexandre ne ſe rendît maître de tout le païs, par la haine & par le mépris, que les peuples avoient pour Agramme, qui les gouvernoit alors, à cauſe de ſa méchanceté, & de la baſſeſſe de ſa naiſſance. C'étoit le fils d'un Barbier.

Lorſqu'Androcottus fut monté ſur le trône, il fit préſent à Séleucus de cinq mille éléphans; & avec une armée de ſix cens mille hommes, il traverſa & conquit toutes les Indes.

ANDROCRATE, *Androcrates*, Ἀνδροκράτης, (*f*) héros, qui étoit honoré comme un dieu. Sa chapelle, toute couverte de buiſſons & d'arbres fort épais, étoit ſituée près de la ville de Hu-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 448.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 437.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 183, 184.
(*d*) Demoſth. Orat. in Olymp. pag. 1067.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 699, 700.
(*f*) Plut. Tom. I. pag. 325.

sies, au pied du mont Cythéron. Aristide ayant été élu commandant des troupes Grecques, qui devoient marcher contre le général Mardonius, envoya à Delphes consulter l'Oracle, avant que de partir. Il fut répondu, entre autres choses, que l'on sacrifiât au héros Androcrate.

ANDROCYDE, *Androcydes*, Ἀνδροκύδης, (*a*) fameux peintre de Cyzique. Il fut chargé de faire pour la ville de Thébes, un tableau de quelque bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thébes même. Mais, la révolte des Thébains contre Sparte, & la guerre, qui la suivit, étant survenues en ce tems-là, Androcyde fut obligé de se retirer, & les Thébains gardérent le tableau, qui étoit presque achevé.

Ménéclide persuada au peuple de consacrer dans un temple, ou dans quelqu'autre lieu public, ce tableau, avec une inscription, qui fit connoître que c'étoit la bataille, que Charon avoit gagnée un peu avant celle de Leuctres, dans la seule vue d'obscurcir, par ce moyen, la gloire de Pélopidas & celle d'Épaminondas. Mais, c'étoit une ridicule & sotte ambition, de préférer à tant & à de si grandes batailles, un seul exploit & une seule victoire, où il n'étoit mort du côté des Spartiates, qu'un Gérandas, qui étoit un de leurs moindres Citoyens, & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de considérable.

ANDROCYDE, *Androcydes*, Ἀνδροκύδης, Médecin célebre du tems d'Alexandre le Grand. Un jour ayant écrit à ce Prince, il lui parloit en ces termes : » Sire, » souvenez-vous en buvant, que » le vin est le sang de la terre, » que la cigue est le poison de » l'homme, & que le vin est de » la cigue. « *Vinum potaturus, Rex, memento te bibere sanguinem terræ; cicuta hominum est venenum, cicutæ vinum.* Il semble qu'il faille lire en cet endroit de Pline, *cicuta*, & non pas *cicutæ*, quoique le vin d'ailleurs soit un antidote contre la cigue; autrement, quel seroit le sens moral de ce conseil d'Androcyde.

ANDRODAMAS, *Androdamas*, Ἀνδροδάμας, (*b*) fils de Phlias & de Chthonophyle, selon Pausanias. Il avoit consacré une statue, que les Sicyoniens appelloient Bacchéus. *Voyez* Bacchéus.

ANDROGÉE, *Androgeus*, Ἀνδρόγεως, (*c*) fils de Minos II, roi de Créte. Il avoit trois freres, Catréus, Deucalion & Glaucus. La célébration des Panathénées attiroit à Athènes toute la noblesse des environs; Minos voulut y envoyer son fils Androgée, & ce jeune Prince combattit dans ces

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 291.
(*b*) Pauf. pag. 98, 108.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 183. Plut. Tom. I. pag. 60. Pauf. pag. 1, 2, 50. Suid. Tom. I. pag. 260. Virg. Æneid. L. II. v. 371. *& seq.* L. VI. v. 20. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 262. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 103. Tom. XVI. pag. 121.

jeux avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix; ce qui lui attira l'eſtime de tout le peuple, & l'amitié des fils de Pallas, frere d'Égée. Le commerce de ce jeune Prince avec les Pallantides devint ſuſpect au Roi d'Athènes. Comme il n'avoit pas encore fait reconnoître Théſée, & qu'il n'avoit point d'autre enfant, il craignit qu'avec le ſecours de Minos, Androgée ne ſe mît en état de le détrôner. Ainſi, ayant appris qu'il alloit à Thébes, il le fit aſſaſſiner, au bourg d'Œnée, ſur les confins de l'Attique. D'autres diſent qu'Androgée fut tué par le taureau de Marathon.

Quoiqu'il en ſoit, Minos n'eut pas plutôt appris la triſte nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il porta le fer & le feu dans l'Attique; & les dieux, d'accord avec lui, pour venger ce meurtre, déſolérent tout le païs par la peſte & par la ſtérilité, & firent tarir les rivières. Les Athéniens, accablés de tous ces fléaux, eurent recours à l'Oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miſéres, & que le ciel ne ſeroit appaiſé, que quand ils auroient fait à Minos la ſatisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyérent donc en Créte des Ambaſſadeurs, en état de ſupplians, pour lui demander la paix. Minos la leur accorda, à condition que de neuf ans en neuf ans ils lui enverroient un tribut de ſept jeunes hommes, & d'autant de filles; & c'eſt en quoi preſque tous les Hiſtoriens ſont d'accord.

Pour rendre cette hiſtoire plus tragique, la Fable y ajoûte que ces enfans étoient dévorés par le Minotaure, ou qu'enfermés dans le labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'iſſue, ils y mouroient de faim; & pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un mêlange horrible, un monſtre affreux, moitié homme & moitié taureau. Mais, Philochorus écrit que ceux de Créte, bien loin d'avouer ce fait, diſoient au contraire, que ce labyrinthe n'étoit ſimplement qu'une priſon, où l'on n'avoit d'autre mal, que d'y être ſûrement gardé; que Minos, pour honorer la mémoire de ſon fils, avoit établi des jeux, où les victorieux recevoient, pour prix de leur adreſſe, ces enfans, qui étoient gardés dans ce labyrinthe, & que le premier, qui vainquit, fut un des plus grands ſeigneurs de ſa cour, & le général de ſes armées, nommé Taurus, homme rude & brutal, & qui traitoit fort cruellement & fort ſuperbement ces Athéniens. Ariſtote lui-même, dans ſa République des Bottiéïens, témoignoit aſſez clairement, qu'il ne croyoit point du tout que ces enfans fuſſent mis à mort, par l'ordre de Minos, puiſqu'on aſſuroit qu'ils vieilliſſoient dans l'eſclavage, en gagnant miſérablement leur vie, par le travail de leurs mains.

Du tems de Pauſanias, on voyoit dans l'Attique, vers le port de Phalère, un autel conſacré à Androgée, ſans autre inſcription que celle-ci: *AU HÉROS*.

Mais, ceux qui avoient étudié les Antiquités du païs, sçavoient bien que c'étoit à Androgée qu'on l'avoit dedié.

ANDROGÉONIES, *Androgeoniæ*, fêtes, ou jeux établis en l'honneur d'Androgée. C'étoit Minos, son pere, qui les avoit établis. *Voyez* Androgée.

ANDROGYNE, *Androgynus*, Ἀνδρόγυνος. (*a*) Ce terme, composé de ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & de γυνὴ, *mulier*, femme, veut dire un homme, qui réunit les deux sexes. C'est ce qu'on appelle ordinairement *Hermaphrodite*. Il naquit un enfant de cette espèce à Sinuesse, ville d'Italie, l'an 209 avant J. C.; ce qui fut regardé comme un grand prodige.

L'année suivante, on en vit naître un autre à Frusinon, autre ville du même païs. Celui-ci paroissoit avoir quatre ans au moment de sa naissance; mais, ce n'étoit pas tant sa grandeur, qui faisoit peine, que l'incertitude, où l'on étoit de son sexe. On ne crut pas que les prêtres de Rome fussent assez habiles, pour expliquer ce phénomene. On fit venir de Toscane des Aruspices, qui déclarérent que ce prodige étoit d'un présage affreux; que pour détourner les malheurs, qu'il pronostiquoit, il falloit porter loin des terres des Romains cette production funeste, & la jetter dans le fond de la mer. En effet, ils l'enfermérent tout vivant dans une boëte, le portérent bien avant dans la pleine mer, & le submergérent. *Voyez* Androgynes.

ANDROGYNES, *Androgyni*. (*b*) Les Androgynes sont célebres dans la Fable, & particuliérement dans le dialogue de Platon, intitulé *Le Banquet*. Les dieux, selon l'interlocuteur Aristophane, avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps, deux visages, quatre jambes, quatre pieds, & les deux sexes. Ces hommes étoient d'une force si extraordinaire, qu'ils résolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter, que cette entreprise irrita, alloit les faire périr, comme les Géans, qui avoient voulu escalader le ciel. Mais, voyant qu'il faudroit entiérement détruire le genre humain, il se contenta de les partager en deux, afin qu'ainsi séparés en deux parties, ils n'eussent plus désormais, ni tant de force, ni tant d'audace. Il donna, en même-tems, ordre à Apollon d'ajuster ces deux demi-corps, & d'étendre sur la poitrine & sur le reste, cette peau, qui y est encore, & qui porte dans le nombril la marque qu'elle y a été arrêtée, & nouée, comme lorsqu'on ferme un sac, ou une poche; ces deux parties d'un corps, ainsi séparées, cherchent à se réunir; & voilà l'origine de l'amour.

Il est aisé de juger que la fiction de ces hommes, partagés en deux, est tirée de l'Histoire, que raconte Moïse de la formation de la

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 11, 37.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 143, 144.

femme, qui fut tirée d'une des côtes d'Adam, & qui étoit *os de ses os*, & *chair de sa chair*. L'esprit humain fait envain tous ses efforts pour corrompre la vérité. Elle laisse toujours quelque trace lumineuse, qui la fait reconnoître.

ANDROLEPSIE, *Androlepsis*, terme formé du Grec, ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & λαμβάνω, *capio*, je prends. Lorsqu'un Athénien avoit été tué par le Citoyen d'une autre Ville, si la Ville refusoit de livrer le coupable, il étoit permis de saisir trois de ses Citoyens, & de punir en eux le meurtre commis. C'est ce que les Grecs appelloient Androlepsie, & les Romains *Clarigatio*. Ce mot signifie aussi, dans quelques Auteurs, des représailles.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*a*) pere de l'historien Timée, étoit un homme fort riche, & qui avoit de l'élévation d'ame. L'an 357 avant l'Ére Chrétienne, il recueillit tous les habitans, que Denys l'ancien avoit mis hors de Naxus, avant que de détruire cette ville. Il alla s'établir avec eux sur une hauteur, voisine de son enceinte; il y demeura lui-même long-tems. Et comme cette hauteur portoit déjà le nom de Taurus, il nomma Tauromene cette nouvelle habitation. Elle prit bientôt de grands accroissemens; & ses Citoyens acquirent en peu d'années de grandes richesses.

Andromaque les gouverna avec toute sorte de douceur & de justice. Comme il étoit l'ennemi déclaré des tyrans, il reçut à bras ouverts, l'an 345, Timoléon, général des Corinthiens, qu'on envoya en Sicile, pour les y détruire, lui donna sa Ville pour sa place d'armes, & obligea ses Citoyens de se joindre aux troupes de Corinthe, pour remettre la Sicile en liberté. Timoléon s'étoit arrêté à Rhége; & les Carthaginois s'y étoient rendus, dans l'espérance de lui persuader de s'en retourner. Mais, quand ils le virent parti, à leur insçu, par le moyen des habitans, ils ne purent dissimuler la rage, où ils étoient, de se voir ainsi trompés. Leur désespoir donna lieu à ceux de Rhége, de se divertir à leurs dépens, & de dire qu'étant Phéniciens ils devoient avoir moins d'aversion pour les ruses & les fourberies. Piqués donc au dernier point, ils ne perdent point de tems, & dépêchent une galére, avec un Ambassadeur, à Tauromène.

Cet Ambassadeur fit un long discours à Andromaque; & enfin, le menaçant d'une manière insolente & barbare, il lui montra sa main toute ouverte, & la renversant ensuite, il lui dit: » Si tu ne chasses sur l'heure même les Corinthiens, tu verras » ta Ville aussi facilement renversée, que j'ai renversé ma » main. « Andromaque ne fit que rire de sa menace, & lui rendant son image, il lui répon-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 513, 546. Plut. Tom. I. pag. 240.

dit : » Et si tu ne te retires promptement, ta galére, qui est présentement comme cela, [lui montrant sa main ouverte] tu vas la voir comme cela, [lui montrant sa main renversée.] «

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*a*) lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince lui ayant confié le gouvernement de la Célésyrie, il y fut brûlé vif par les Samaritains, l'an 332 avant J. C. La nouvelle de sa mort causa de vives douleurs à Alexandre. Il marcha en personne contre ces peuples, avec la plus grande diligence qu'il put, pour venger cette cruauté ; mais, à son arrivée, on lui mit entre les mains les auteurs d'un si grand crime ; & après les avoir fait exécuter, il donna la charge d'Andromaque à Memnon.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*b*) pere d'Achéus, & frere de Laodice, qui fut mariée à Séleucus Callinicus, s'empara des provinces, situées au-delà du mont Taurus, & se fit saluer Roi, du tems d'Antiochus III, la seconde année de la 139e Olympiade, l'an 223 avant J. C.

Andromaque, dans la suite, ayant été fait prisonnier par Ptolémée Philopator, fut retenu à Alexandrie, pendant tout le regne de ce Prince, & une partie du suivant. Les Rhodiens, étant en guerre avec ceux de Byzance, pour engager dans leurs intérêts Achéus, qui favorisoit ces derniers, s'avisérent de demander la liberté d'Andromaque. Le Roi d'Égypte, qui étoit aussi bien aise de s'attacher Achéus, de qui il pouvoit tirer de grands services contre Antiochus, avec qui il étoit en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, & leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achéus, mais qui fit perdre courage aux Byzantins.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*c*) de la ville de Carres, située vers l'Euphrate, vis-à-vis d'Hiérapolis, étoit contemporain de Licinius Crassus ; c'est-à-dire, qu'il vivoit dans le dernier siécle avant l'Ére Chrétienne. Les Romains, commandés par Crassus, s'étant retirés à Carres, après avoir été défaits par les Parthes, déclarérent à leur général que sans perdre un moment, il falloit penser à la fuite. C'est ce qu'il étoit très-important qu'aucun des Carréniens ne sçût avant le moment de l'exécution. Mais, Andromaque, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, & ce fut Crassus lui-même, qui lui en fit la confidence, & qui le choisit pour son guide.

Les Parthes ne tardérent donc pas à être avertis de point en point de toute la résolution des Romains par l'entremise de ce

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 652, 653.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 342, 343, 352.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 562. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 211, 212.

traître ; mais, comme ce n'étoit pas leur coûtume de combattre la nuit, & que cela n'étoit pas même facile, Craſſus ayant pris ce tems-là pour partir, Andromaque, pour empêcher qu'ils ne puſſent avancer chemin, & mettre les Parthes à même de les atteindre, imagina cette déteſtable ruſe, de les mener tantôt par un chemin tantôt par un autre, & enfin, de les engager dans des marais profonds, & dans des lieux, coupés par de grands foſſés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il falloit faire pluſieurs tours & détours, pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui, ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromaque les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſérent enfin de le ſuivre ; & Caſſius, Queſteur de Craſſus, reprit lui-même le chemin de Carres. Pour Craſſus, le jour le ſurprit, comme il étoit encore embarraſſé par la ruſe du perfide Andromaque, dans des lieux marécageux & difficiles. C'eſt ce qui fut cauſe que les ennemis le joignirent, au moment qu'il regagnoit le grand chemin, après beaucoup de travail & de peine.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*a*) fut un homme de grand mérite & d'une grande autorité. Après avoir rendu des ſervices très-conſidérables à Hérode, roi de Judée, dans des affaires fort importantes, il fut diſgracié & envoyé en exil, parce qu'il s'oppoſoit à la mort qu'on fit ſouffrir aux princes Alexandre & Ariſtobule, & qui arriva l'an du monde 3999.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος. Cet Andromaque étoit de Crete, & médecin de l'empereur Néron. Il floriſſoit vers l'an 65 de J. C., & fut inventeur de la thériaque, appellée de ſon nom. C'eſt un contre-poiſon qu'il compoſa, en ajoûtant des chairs de vipère au mithridate. Il en fit la deſcription en vers élégiaques, adreſſés à Néron. On lui a fauſſement attribué des ouvrages d'Aſtrologie. Son fils, nommé Andromaque, comme lui, fit, en proſe, la deſcription de la thériaque.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, étoit un Sophiſte, du tems de Dioclétien.

(*b*) Il y eut auſſi, du nom d'Andromaque, un capitaine Éléen, du tems d'Archidame. Après la perte d'une bataille contre les Arcadiens, qu'il avoit lui-même conſeillé de donner, il ſe tua de ſes propres mains.

ANDROMAQUE, *Andromache*, Ἀνδρομάχη, (*c*) fille d'Éëtion, roi des Ciliciens du mont Ida. Elle épouſa, en pre-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 567, 568.

(*b*) Xenoph. pag. 636.

(*c*) Strab. pag. 585, 594. Homer. Iliad. L. VI. v. 395. Pauſ. pag. 19, 127, 659. Virg. Æneid. L. II. v. 456. L. III. v. 297. *&* *ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 286. *&* *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 278. Tom. VIII. pag. 264, 265. *&* *ſuiv.* Tom. X. pag. 311. *&* *ſuiv.* Tom. XII. pag. 341. Tom. XIII. pag. 352.

mières noces, Hector. Après avoir vu précipiter du haut d'une tour son fils Astyanax, la seule espérance des Troyens, elle devint esclave de Pyrrhus. Comme ce Prince n'avoit point eu d'enfans d'Hermione, sa première femme, il épousa Andromaque, de laquelle il en eut trois, Molossus, Piélus & Pergamus.

Andromaque, après la mort de Pyrrhus, qui fut tué à Delphes, se remaria à Hélénus, le seul des enfans de Priam, qui survécut à la ruine de sa patrie. Ce Prince mena, en Épire, dont il fut Roi, une vie assez triste, partageant, avec sa chere Andromaque, l'affliction, que de si grands désastres lui avoient causée. Cette infortunée Princesse lui donna un fils, nommé Cestrinus.

Hélénus, en mourant, ayant disposé du royaume en faveur de Molossus, fils de Pyrrhus, Cestrinus, aidé d'une troupe d'Épirotes, de bonne volonté, s'empara de la contrée, qui étoit au-dessus du fleuve Thyamis. Pergamus alla chercher fortune en Asie, & s'étant arrêté dans la Teuthranie, où régnoit Arius, il tua ce Prince, dans un combat singulier, se mit à sa place, & donna son nom à une Ville, où l'on voyoit, encore du tems de Pausanias, le monument héroïque d'Andromaque, sa mere, qui l'avoit suivi en Teuthranie.

Homère, & après lui, les autres Poëtes, ont toujours représenté Andromaque, comme une femme vertueuse & extrêmement attachée à Hector, son époux. Le dernier adieu qu'elle fit à son mari, est un des morceaux de l'Iliade des plus touchans & des plus travaillés. Deux vers d'Ovide la peignent bien aussi :

Hector ab Andromaches complexibus ibat in armis,

Et galeam capiti quæ daret, uxor erat.

ANDROMAQUE, *Andromache*, Ἀνδρόμαχη, titre d'une piéce de théatre, ou d'une tragédie du poëte Euripide. C'est aussi le titre d'une tragédie de M. Racine. Celui-ci, que nous appellons quelquefois l'Euripide François, parce que, dans les tragédies d'Iphigénie & de Phédre, il a suivi presque pas à pas le poëte Grec, s'est écarté si loin de son modele dans l'Andromaque, qu'il n'est pas possible d'examiner cette tragédie par une comparaison suivie avec l'original, de même que les deux autres.

L'Andromaque d'Euripide & l'Andromaque de Racine sont deux piéces, qui n'ont rien de commun que le titre. La même Princesse, à la vérité, en est le principal personnage ; mais, le caractère, qu'elle a dans l'une, est si éloigné du caractère, qu'elle a dans l'autre, que ce sont, pour ainsi dire, deux Princesses différentes, qui ont un même nom. Il n'en faut point chercher d'autre raison que la différence des tems, dans lesquels les deux Poëtes ont vêcu, & celle des peuples, pour lesquels ils ont travaillé. Chaque Poëte se conforme aux mœurs &

au goût de sa nation. Si M. Racine eût vêcu dans Athènes, il eût fait l'Andromaque d'Euripide, & si Euripide eût vêcu parmi nous, il eût fait l'Andromaque de M. Racine. Tel est le jugement porté par M. Racine le fils. On peut voir les réflexions qu'il a faites là-dessus; elles sont insérées au dixième tome des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres.

M. Hardion a donné aussi des dissertations sur l'Andromaque d'Euripide. On les trouvera au huitième tome.

ANDROMAQUE, *Andromache*, Ἀνδρομάχη. C'est encore le titre d'une piéce du poëte Ennius.

ANDROMÉDE, *Andromede*, Ἀνδρομέδα, (a) fille de Céphée & de Cassiopée. Cette Princesse ayant été exposée à un monstre, Persée vint la délivrer, l'épousa, & l'emmena dans la Gréce. Ce trait d'Histoire [car, il est vrai que Persée épousa Andromède, & en eut plusieurs enfans] se trouve mêlé avec des fictions qu'il faut rapporter, avant que de les réduire à l'exacte vérité.

Ovide, qui a décrit fort au long cette fable, dit que Cassiopée, mere d'Andromède, ayant voulu égaler sa beauté à celle des Néréides, les avoit irritées, & que leur courroux se faisant sentir dans le païs, on fut obligé d'aller consulter l'oracle d'Ammon, & que ce dieu avoit répondu que, pour appaiser ces Déesses, Andromède devoit être exposée à un monstre marin. Ce Poëte traite d'injuste cet Oracle. Il l'étoit en effet; car, pourquoi punir si cruellement la fille de la vanité de la mere? Cependant la jeune Princesse, ajoûte le même Poëte, fut exposée sur un rocher; & le monstre, qui sortit de la mer, étoit près de la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, l'apperçut du milieu des airs, vint à son secours, tua le monstre, brisa les chênes d'Andromède, & la rendit à ses parens, témoins de ce spectacle. Comme elle devoit être la récompense de celui qui la délivreroit, Persée l'épousa; mais, pendant qu'on célébroit la cérémonie du mariage, Phinée, neveu de Cassiopée, à qui Andromède avoit été promise, entra dans la sale du festin, avec une suite de gens armés, & commença un combat très-sanglant, & qui auroit sans doute été funeste à Persée, accablé par le nombre, s'il n'avoit eu recours à la tête de Méduse, dont la vue pétrifia Phinée & ses compagnons.

On voit bien que le fond de cette narration d'Ovide est historique; mais, que pour l'orner, il a emprunté le secours de la fiction. Vossius, qui a voulu en pénétrer le mystère, dit qu'Andromède avoit été fiancée à un

(a) Diod. Sicul. pag. 151. Strab. pag. 43, 759. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 203. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 146. Tom. V. pag. 233. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 75. *& suiv.* Tom. VII. pag. 48, 49, T. XIII. p. 275. T. XIV. p. 219, 220.

Corsaire, fier & brutal, qui incommodoit, par ses courses, les côtes d'Éthiopie, à condition qu'il ne troubleroit plus le commerce. Persée, qui arriva en ce tems-là chez Céphée avec sa petite flotte, lui ayant donné la chasse, le tua & épousa Androméde. Peut-être que dans les épithalames, qui furent faits à l'occasion de son mariage, représenta-t-on le Corsaire, comme un monstre, dont Androméde avoit été délivrée par la valeur de Persée.

M. l'abbé Banier est persuadé qu'il ne faut pas aller chercher l'Éthiopie, dont parle Ovide, dans le fond de l'Afrique, où Persée ne pénétra jamais. Mais, ce Prince, au sortir de l'Isle Sériphe, alla sur les côtes de Libye, qui n'en sont pas fort éloignées; c'est-à-dire, sur les côtes de la Phénicie, ou, pour parler plus juste, de la Palestine. Et ce fut là qu'arriva l'aventure de Persée & d'Androméde. On a, sur cela, 1.° le témoignage positif de Josephe, qui dit qu'on croyoit que cette aventure étoit arrivée non en Éthiopie, mais près de la ville de Joppé, aujourd'hui Jaffa, où l'on voyoit encore sur un rocher les marques des chaînes de la belle Androméde. Il est vrai que cet Historien ajoûte que peut-être on les y avoit gravées, pour le faire croire; mais, cela marqueroit toujours une tradition fort ancienne.

2.° Strabon avoit dit la même chose avant Josephe, en deux endroits de sa Géographie; & en parlant de l'Éthiopie, il assure qu'on ne manquoit pas d'Auteurs, qui la transportoient sur les côtes de Phénicie, & que c'étoit près de Joppé que s'étoit passée la scéne d'Androméde; ce que ces Auteurs n'avançoient pas pour avoir ignoré la Géographie. 3.° Pline ajoûte aux autres preuves de cette tradition, que Scaurus apporta de Joppé à Rome de os du monstre, qui devoit dévorer Androméde. Solin rapporte la même chose, ne différant de Pline, que dans l'épaisseur de l'épine de ce monstre, qu'il dit avoir été non d'un pied & demi, mais d'un demi pied. 4.° Pomponius Méla a quelque chose encore de plus particulier sur cette tradition. Voici son texte : *Est Joppe ante diluvium, ut ferunt, condita, ubi Cephea regnasse eo signo Accolæ affirmant, quod titulum ejus fratrisque Phinei, veteres quædam aræ cum religione plurima retinent. Quin etiam rei celebratæ carminibus & fabulis servatæque à Perseo Andromedæ, clarum vestigium, belluæ marinæ ossa immania ostentant.*

On peut ajoûter, à tant d'autorités, ce que rapporte Pausanias, dans ses Messéniaques, de la tradition des habitans de Joppé, qui croyoient que les eaux rouges d'une fontaine, qui étoit près de leur Ville, avoient pris cette couleur, lorsque Persée, ensanglanté par le monstre qu'il venoit de tuer, s'y étoit lavé. *Voyez* l'article de Céphée. Vous y trouverez purement & simplement l'histoire d'Androméde, telle qu'elle est racontée dans les extraits de Photius.

Andromède est le nom d'une constellation, ainsi que celui d'une pièce tragique d'un poëte Athénien, appellé Phrynique.

ANDROMÈNE, *Andromenes*, (*a*) pere d'Amyntas, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*b*) natif de Milet. Ce fut lui, dit Scymnus de Chio, qui mena une nouvelle colonie à Sinope, ville Grecque, depuis qu'elle avoit été fondée, environ 631 ans avant l'Ére Chrétienne, & ce fut sous ce même Andron, ajoûte Scymnus, que les Cimmériens en firent la conquête.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*c*) naquit en Sicile, & fut contemporain de Verrès. Il étoit recommandable par d'excellentes qualités, telles que la probité, la fidélité, l'éloquence. Ce furent ces qualités, qui le firent choisir, pour aller porter à Rome les plaintes de ses concitoyens, que Verrès, comme on sçait, avoit affligés de toutes sortes de maux.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*d*) joueur de flûte, naquit aussi en Sicile. Ce fut à Catane, ville du païs. On dit qu'il est le premier qui se soit avisé d'accompagner les sons de sa flûte de divers mouvemens de son corps, qui marquoient une espèce de cadence; & que c'est pour cette raison que les anciens Grecs exprimoient le mot de danser par celui de σικελίζειν, voulant faire connoître par-là que la danse leur venoit de Sicile.

(*e*) Il y eut quelques Auteurs ou historiens Grecs, qui prirent le nom d'Andron. 1.o Un qui étoit natif d'Alexandrie, & qui composa des chroniques, citées par Athénée. 2.o Un autre qui naquit à Éphèse, & qui est cité par Diogène Laërce, dans la vie de Phérécyde, & par le Scholiaste de Pindare. Il avoit écrit un traité des sept Sages de la Gréce, & quelques autres ouvrages. 3.o Un troisième, qui étoit Teien, on lui attribue quelques ouvrages.

4.o Un quatrième, qui vint au monde à Halicarnasse. Il avoit composé un ouvrage intitulé: *L'Épitome des Parentés.* Selon cet Auteur, Thésée avoit ordonné à ceux de Corinthe de donner les premières places aux Athéniens, qui viendroient voir certains jeux, qu'il avoit établis luimême, & de leur marquer, pour cet effet, au lieu le plus honorable, autant d'espace qu'en pourroit couvrir la voile d'un vaisseau, sur lequel ils seroient venus. On ignore dans quel tems ont vécu ces Historiens.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*f*) nom que l'on donnoit, chez les Grecs, aux appartemens des hommes. On les appelloit aussi

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 1.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 597, 598.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 112.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 12.
(*f*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 100.

Andronitis. Ces deux termes viennent du Grec ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme.

C'étoit, au reste, l'endroit de la maison le plus honorable, où les hommes recevoient leurs amis & les autres personnes, qui avoient affaire à eux. On donnoit aussi ce nom aux lieux publics, où les hommes se trouvoient pour se promener, & pour converser ensemble.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονῖκος, (*a*) capitaine d'Alexandre le Grand, natif d'Olynthe. Il fut l'un de ceux que ce Prince fit marcher, avec six mille hommes de pied, & six cens chevaux, contre Satibarzanes, Satrape des Ariens, qui s'étoit révolté, après avoir reçu la loi du vainqueur. Lorsqu'Alexandre fut mort, Andronic s'attacha à Antigone. Celui-ci, l'an 314 avant l'Ére Chrétienne, le choisit pour former, avec trois autres anciens officiers, le conseil de son fils Démétrius, qu'il laissoit dans la Syrie, pendant qu'il alloit porter ses armes ailleurs.

Vers ce même tems, Andronic ayant été chargé de continuer le siége de Tyr, la garnison de Ptolémée fut obligée de capituler, après s'être défendue pendant quinze mois. Cependant, le roi d'Égypte s'étant saisi de tout le plat païs de la Phénicie, arriva jusqu'à Sidon, qu'il mit dans ses intérêts; & de-là s'approchant de Tyr, il fit proposer à Andronic de lui rendre la Ville pour de riches présens, & de grands honneurs qu'il lui promettoit. Mais, Andronic lui déclara qu'il ne violeroit point la parole, qu'il avoit donnée à Antigone & à Démétrius, & refusa ses offres en termes très-durs. Ce gouverneur, chassé de Tyr, dans la suite, par la révolte de sa propre garnison, & tombé entre les mains de Ptolémée, s'attendoit à une punition grieve du refus, qu'il lui avoit fait, & de la dureté dont il l'avoit accompagné. Mais, Ptolémée, bien loin de se ressentir de cette injure, lui fit des présens considérables, le mit au nombre de ses amis, & le combla d'honneurs.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονῖκος, (*b*) lieutenant d'Attale, roi de Pergame. Prusias, roi de Bithynie, ayant envoyé à Rome Ménas, avec ordre de faire ensorte d'obtenir, par le crédit de Nicoméde, prince Bithynien, qui étoit alors dans cette Ville, la remise des sommes, qui restoient à payer à Attale, en vertu d'un traité, les sollicitations du député ne produisirent aucun effet; car, Andronic, que son maître avoit fait partir aussi pour l'Italie, montra que les cinq cens talens, qu'on étoit convenu de compter à Attale, étoient un foible dédommagement des dégâts, commis dans les états de ce Prince, & le Sénat, qui avoit examiné les raisons des parties, jugea que le

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 3. Diod. Sicul. pag. 709, 718. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 93, 97.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 301, 302.

traité,

traité, fait entre les deux Rois, devoit subsister en son entier. La nouvelle de cette décision porta l'abattement & la consternation dans l'ame de Ménas. Ajoûtez à cela que cet Ambassadeur avoit ordre de faire périr Nicoméde, supposez qu'il n'obtînt rien du Sénat.

Dans le tems que tout cela donnoit lieu à Ménas de faire bien des réflexions, Nicoméde vint le trouver. La présence de ce Prince & ses caresses fixérent les incertitudes de l'Ambassadeur. Il ne lui fit point un mystére de la commission dont il étoit chargé, & ils convinrent l'un & l'autre de travailler de concert à dépouiller Prusias du gouvernement de ses États. Andronic entra dans le complot, & offrit à Nicoméde toutes les forces du royaume de Pergame. Les préliminaires arrêtés, ils se rendirent tous trois à Bérénice, ville d'Épire. Là se tint une conférence nocturne dans le vaisseau de Nicoméde, & ce Prince débarqua le lendemain avec la pourpre & le diadême. Andronic étoit venu le joindre, escorté de cinq cens hommes, qui firent la fonction de gardes auprès du nouveau Monarque.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονίκος, (a) Macédonien. Il étoit en garnison à Éphèse, lorsque les Romains, l'an 190 avant J. C., allérent attaquer cette Ville. Comme ils approchoient des murailles, Andronic fit une sortie sur eux, & après leur avoir ôté la plus grande partie de leurs dépouilles, il les força de rentrer dans leurs vaisseaux, & de regagner la mer. Le lendemain, les Romains, ayant placé une embuscade dans le milieu du chemin, s'avancérent en corps vers la Ville, pour attirer Andronic hors des murailles. Mais, cet officier, qui s'en étoit douté, ne paroissant point, ils retournérent à leurs vaisseaux, & ne pouvant joindre les ennemis, ni par mer, ni par terre, ils s'en retournérent à Samos, d'où ils étoient partis.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονίκος, (b) officier de Persée. Vers l'an 169 avant l'Ére Chrétienne, il fut envoyé à Thessalonique avec Nicias, autre officier de ce Prince, pour jetter les trésors de Pella dans la mer, & brûler les vaisseaux de Thessalonique. Comme cet ordre n'étoit que l'effet d'une terreur panique, Persée, revenu de sa frayeur, auroit bien voulu que ses ordres n'eussent pas été exécutés. Et en effet, Andronic avoit exprès différé d'obéir, pour donner le tems à son maître de se repentir, comme il fit.

Nicias, moins prudent que lui, jetta, dans la mer, une partie de l'argent, qu'il avoit trouvé; mais, sa faute n'étant pas irréparable, il fit presque retirer le tout par des plongeurs. Pour le Roi, il fut si honteux de sa peur, qu'il fit secrétement assassiner les plongeurs,

(a) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13.
(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 10. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 44, 45.

& après eux, Andronic & Nicias, pour ne laisser aucun de ceux, qui avoient été complices d'un ordre si insensé.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονικος (*a*) personnage illustre d'Étolie. L'an 167 avant J. C., il fut condamné à perdre la tête, parce qu'il avoit suivi son pere, aussi nommé Andronic, & avoit porté les armes avec lui contre les Romains.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονικος, (*b*) capitaine d'Antiochus Épiphane, & l'un des Grands de sa cour. Ce Prince lui confia le gouvernement de la ville d'Antioche, pendant qu'il alloit en Cilicie, pour réduire quelques Villes, qui s'étoient révoltées. Ménélaüs, faux pontife des Juifs, croyant que cette occasion lui étoit favorable, déroba du temple quelques vases d'or, & en donna une partie à Andronic, ayant vendu les autres à Tyr & dans les Villes voisines. Onias, ayant sçu cela, le reprocha à Ménélaüs, se tenant cependant dans l'asyle de Daphné, près de la ville d'Antioche.

C'est pourquoi, Ménélaüs alla trouver Andronic, & le pria de tuer Onias. Andronic étant donc venu, où étoit Onias, & lui ayant persuadé, par la parole qu'il lui donna, avec serment, de ne lui point faire de mal, quoiqu'il le tînt pour suspect, de sortir de l'asyle, où il étoit, il le tua aussi-tôt, sans avoir aucune crainte de la justice. Aussi non seulement les Juifs, mais plusieurs des autres nations même en conçurent de l'indignation, & ne pouvoient supporter l'injustice de la mort d'un si grand homme. Ainsi le Roi étant revenu de Cilicie, les Juifs, qui étoient à Antioche, lui portérent leurs plaintes du meurtre si injuste d'Onias, que les Grecs mêmes en avoient horreur, aussi-bien qu'eux. Antiochus fut saisi de tristesse au fond du cœur à cause de la mort d'Onias; il fut touché de compassion, & il répandit des larmes, se souvenant de la sagesse & de la modération, qui avoit toujours éclaté dans sa conduite. Entrant donc dans une grande colère contre Andronic, il commanda qu'on le dépouillât de la pourpre, qu'on le menât par toute la Ville, & que ce sacrilége fut tué au même lieu, où il avoit commis cette impiété contre Onias. C'est ce qui arriva, l'an 166 avant J. C.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονικος, (*c*) parent de Saint Paul, & compagnon de ses liens. Il étoit considérable entre les Apôtres, & avoit embrassé la foi de J. C. avant S. Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem avec Junie, sa femme.

HOMMES DE LETTRES, qui se sont appellés du nom d'ANDRONIC.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονικος, surnommé Cyrres-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 31.
(*b*) Maccab. L. II. c. 4. v. 31, 32, *& seq.*
(*c*) Epist. ad Rom. c. 16. v. 7.

tès ; fut le premier qui, étudiant les vents, les réduisit au nombre de huit, qui étoient les seuls connus par les Anciens, pour les principaux vents. Pour rendre plus sensible ce qu'il vouloit enseigner, Andronic fit élever, dans Athènes, une tour de marbre octogone ; à chacun des côtés il fit graver les figures, qui représentoient chaque vent ; au haut de la tour il mit en même-tems une petite éminence de marbre, au-dessus de laquelle il avoit posé un triton d'airain, qui tournoit, sur son pivot, à tout vent ; ce triton, tenant une baguette à la main, la posoit juste sur le vent qui souffloit.

C'est sur ce modele, que l'on a inventé le coq, que l'on place, d'ordinaire, au haut d'un édifice, ou d'un clocher, qui a toujours la tête tournée contre le vent qui souffle. Saumaise donne la figure octogone de cette tour, dans ses remarques sur Solin ; & Vitruve rapporte les noms Latins & Grecs de ces vents, au nombre de huit. Les voici : *Solanus*, *Eurus*, *Auster*, *Africus*, *Favonius*, *Corus*, *Septentrio* & *Aquilo*.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονικος, (*a*) surnommé Hypocrite. Il en est parlé dans Quintilien, de qui nous apprenons que ce fut sous lui que se forma le fameux orateur Démosthène. Quintilien ajoûte qu'il fit tant de progrès à l'école d'Andronic, que les Rhodiens étant pleins d'admiration pour ses discours, Eschine leur dit : *Que seroit-ce, si vous l'entendiez lui-même ?* Quintilien, au reste, ne rapporte ce trait d'Eschine, que pour montrer combien la prononciation est utile & même nécessaire à un Orateur.

ANDRONIC [LIVIUS], (*b*) *Livius Andronicus*, poëte célebre, qui prit le surnom de Livius, parce qu'il avoit été affranchi par Livius Salinator, dont il instruisoit les enfans. Comme il étoit Grec de nation, & qu'il y avoit plus de 200 ans que la tragédie, & près de 100 ans que la comédie avoient atteint la perfection en Gréce, il tâcha d'imiter, en Latin, ce que les Grecs avoient si heureusement exécuté en leur langue. Il fut donc le premier, qui donna des piéces réglées ; c'est-à-dire, qui avoient un sujet suivi.

Cependant, Cicéron ne faisoit pas beaucoup de cas de ses piéces. Selon cet Orateur, elles ne méritoient pas qu'on les relût. Horace parle de ceux, qui les estimoient plus qu'elles ne le méritoient, pour quelques mots heureux qu'on y rencontroit quelquefois. Andronic avoit fait encore une traduction de l'Odyssée, que Cicéron compare aux statues attribuées à Dédale, dont l'ancienneté faisoit tout le mérite. Il paroît cependant qu'Andronic avoit eu beaucoup de réputation, puisqu'il avoit été chargé, dans sa

(*a*) Quint. L. XI. c. 3.

(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 2. Cicer. in Brut. c. 36. Horat. L. II. Epist. 1. v. 62. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 699, 700. Tom. VI. pag. 150. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. pag. 196, 197. Tom. XVII. pag. 208. Tom. XXI. pag. 192. *& suiv.*

vieillesse, l'an 207 avant J. C., de composer les paroles & la musique d'un hymne, que vingt-sept jeunes filles chantérent dans une procession solemnelle en l'honneur de Junon. Mais, il est particulièrement célebre par une nouveauté au théatre, dont il fut l'auteur ou l'occasion.

Andronic représenta sa première tragédie un an avant la naissance d'Ennius, la première année d'après la première guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, sous le consulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus, environ 160 ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, 50 depuis celle de Ménandre, 220 avant celle de Virgile. C'étoit alors la coûtume que les poëtes Dramatiques montassent eux-mêmes sur le théatre, pour y représenter un personnage. Le peuple, qui se donnoit la liberté de faire répéter les endroits, qui lui plaisoient, à force de crier *bis;* c'est-à-dire, encore une fois, fit réciter si long-tems Andronic, qu'il s'enroua. Hors d'état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu'un esclave, placé devant le joueur d'instrument, récitât les vers, & tandis que cet esclave récitoit, Andronic fit les mêmes gestes qu'il avoit faits, en récitant lui-même. On remarqua que son action alors étoit beaucoup plus animée, parqu'il employoit toutes ses forces & toute son attention à faire les gestes, pendant qu'un autre étoit chargé du soin & de la peine de prononcer.

De-là naquit l'usage de partager la déclamation entre deux acteurs, & de réciter, pour ainsi dire, à la cadence du geste des comédiens. Et cet usage avoit si bien prévalu, que les comédiens ne prononçoient eux-mêmes que les dialogues.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρονίκος, (*a*) philosophe Péripatéticien, qui étoit de Rhodes. Il florissoit à Rome du tems de Cicéron, vers l'an de cette Ville 691, & avant J.C. 63. Il trouva le moyen d'y recouvrer les écrits d'Aristote, que Sylla avoit fait porter à Rome, & que le grammairien Tyrannion avoit eus du bibliothéquaire de Sylla. Ce fut de Tyrannion qu'Andronic les eut; & dès qu'ils furent en sa possession, il s'attacha avec tant d'ardeur à les examiner & à les revoir, qu'il en fut le premier restaurateur. Car, il y rétablit ce qui avoit été corrompu par la longueur du tems, & par la négligence de ceux, qui avoient eu ces écrits, & en fit faire des copies. C'est ainsi qu'Andronic commença le premier de faire connoître Aristote dans Rome.

ANDRONIC [M. Pompilius], *M. Pompilius Andronicus*, Syrien de nation & Grammairien. Il enseignoit, à Rome, dans le tems que Jules César n'étoit encore qu'un enfant, vers l'an de cette Ville 666, & avant J. C. 88. Il avoit professé la Gram-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 468. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 351.

maire ; mais son attachement pour la Philosophie, lui ayant fait négliger son école, elle fut bientôt déserte, & il se vit obligé de quitter Rome. Il se retira à Cumes, pour y vivre en repos, & il y vécut si pauvrement, qu'il fut contraint, pour subsister, de vendre un de ses principaux ouvrages, qui étoit celui qu'il avoit composé sur les annales d'Ennius.

(a) On compte encore 1.o un historien Grec du nom d'Andronic, surnommé Alipius. Il avoit écrit de la Syrie, comme nous l'apprend S. Jérôme, qui le nomme avec d'autres Auteurs, que Porphyre avoit suivis. On ne sçait en quel tems il vivoit. 2.o Un poëte Grec, dont Vossius n'a point fait mention, & dont on n'a rien dans l'Anthologie imprimée.

ANDROPHAGE, *Androphagus*, (b) terme composé de ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & φάγω, *comedo*, je mange. Pausanias, d'après Ctésias, parle d'une bête, qu'il dit avoir été appellée Androphage, par les Grecs, & Mantichore, par les Indiens. Pour Pausanias, il est persuadé que ce n'est autre chose qu'un tigre. Cet animal, selon cet Auteur, avoit trois rangs de dents à chaque machoire ; l'extrêmité de sa queue étoit hérissée de pointes, avec lesquelles il se défendoit contre ceux, qui l'approchoient, & qu'il dardoit même au loin, contre ceux, qui le poursuivoient. Mais, la peur, que les Indiens avoient de cet animal, pouvoit bien avoir quelque part à la peinture qu'ils en faisoient ; car, ils se trompoient jusque dans la couleur, qu'ils lui attribuoient. Ils le croyoient rouge, parce qu'au Soleil, il leur paroissoit tel, ou parce que l'extrême agilité de cet animal, qui, pourtant, ne couroit jamais, & le danger de l'approcher, ne leur permettoient pas de discerner sa véritable couleur.

ANDROPHAGES, *Androphagi*, Ἀνδροφάγοι, (c) peuples du nord, dans le voisinage des Scythes. » Les Scythes, laboureurs, dit Hérodote, occupent » du côté de l'orient une contrée, » qui s'étend durant un chemin » de trois journées, jusqu'à un » fleuve appellé Pantycape ; mais, » du côté du septentrion, elle a » onze journées de chemin vers » le Borysthène. Tout ce qui est » plus avant, n'est qu'un grand » païs désert & une vaste solitu» de ; & au de-là est la région » des Androphages, qui est une » nation séparée, & qui n'est » point de la Scythie. Au de-là » des Androphages, il n'y a plus » que des déserts ; & l'on n'y » trouve aucun peuple, au moins » comme nous le croyons. Le » païs, qui s'étend, dit ailleurs » le même Écrivain, du Danube, » dans la terre ferme, sépare la » Scythie des Agathyrses, puis » des Neures, plus avant dès

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 264.

(b) Pausf. pag. 573.

(c) Herod. L. IV. c. 18, 102, 106, 125. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 59. T. XIX. p. 589.

» Androphages & enfin des Mé-
» lanchléniens. «.

Ces passages nous donnent une idée du païs qu'occupérent anciennement les Androphages, dont le nom, composé de deux mots Grecs, veut dire mangeurs d'hommes. Hérodote ne nous dit pas s'ils étoient en effet assez barbares, pour vivre de chair humaine, comme leur nom semble l'attester. Quoiqu'il en soit, ils sont représentés comme les plus sauvages & les plus farouches de tous les hommes; ils n'observoient ni justice, ni loix; ils ne s'occupoient qu'à nourrir du bétail; ils portoient un habit semblable à celui des Scythes, & avoient une langue particulière.

Dans la suite, les Scythes se retirérent dans le païs des Androphages, & y attirérent même les Perses; ce qui répandit le trouble parmi ces peuples; de sorte que se voyant pressés à la fois, & par les Scythes, & par les Perses, ils ne songérent, ni à menacer, ni à se servir de leurs forces. Au contraire, se laissant saisir par la crainte, ils prirent la fuite dans les déserts, vers le septentrion.

ANDROPHONE, *Androphonos*, terme Grec, qui veut dire homicide. Il vient de ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & φονάω, proprement, j'ai envie de tuer. On donna ce nom à Vénus, parce qu'elle avoit fait périr, par la peste, beaucoup de Thessaliens, les punissant ainsi de la mort de Laïs, qui avoit été tuée dans son temple.

ANDROPOMPE, *Andropompus*, Ἀνδρόπομπος, (a) fils de Borus, petit-fils de Penthile, & arrière petit-fils de Périclimène.

ANDROS, *Andros*, Ἄνδρος, (b) isle de la mer Égée, la première & la plus considérable des Cyclades. Selon Myrsilus, elle s'appella d'abord Cauron, & ensuite Antandron, selon Callymaque, Lasia; & selon d'autres enfin, Nonagria, Hydrussa & Épagris. Elle prit le nom d'Andros, d'Andrée, officier de Rhadamanthe, qui en avoit gratifié cet officier.

Cette Isle située à dix mille pas de Géreftée, & à trente-neuf mille de Céos, en avoit quatre-vingt-seize mille de circuit. Il y avoit une Ville de même nom, & un temple consacré à Bacchus, où on voyoit une fontaine, dont les eaux, vers les nones de Janvier, se changeoient en vin. Mais, elles reprenoient leur goût ordinaire, sitôt qu'on les éloignoit de la vue du temple. Ce prodige fabuleux avoit trouvé créance dans l'esprit d'un Romain, nommé Mucianus, qui fut trois fois Consul.

Plutarque observe que Thémistocle s'étoit mis mal avec les alliés Grecs, après l'expédition de Xerxès contre la Gréce, parce qu'il

(a) Pauf. pag. 117.
(b) Strab. pag. 487. Plin. L. II. c. 3. L. IV. c. 12. L. XXXI. c. 2. Ptolem. L. III. c. 15. Plut. Tom. I. pag. 122. Lit. Liv. L. XXXI. c. 15, 45. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 220.

alloit rodant par les Isles, pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande, qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponse qu'il en reçut. Hérodote nous les a conservées l'une & l'autre. Thémistocle leur ayant dit: » Je viens à vous, accompagné » de deux puissantes divinités, la » persuasion & la force. Ils ré» pondirent: nous avons aussi, » de notre côté, deux autres di» vinités, qui ne sont pas moins » puissantes que les vôtres, & » qui ne nous permettent pas de » donner l'argent, que vous nous » demandez; la pauvreté & l'im» puissance. «

Attale, roi de Pergame, & Apustius, général des Romains, 200 ans avant J. C., étant passés dans l'isle d'Andros, s'arrêtérent dans le port de Gaurelée, & envoyérent sommer les habitans de cette Ville, de se rendre de bonne grace, plutôt que de s'exposer aux dernières extrêmités, en se laissant forcer. Ils répondirent que leur citadelle étant occupée par la garnison du Roi, ils ne pouvoient disposer de leur fort. Ainsi, Attale & Apustius débarquérent leurs soldats, & marchérent contre la Ville, par deux côtés différens; mais, ce qui causa le plus d'effroi à ces Grecs, ce furent les étendards & les armes des Romains, qu'ils voyoient pour la première fois, & plus encore le courage & l'ardeur avec lesquels ils s'apperçurent qu'ils attaquoient leurs murailles. Ainsi ils s'enfuirent dans la citadelle, laissant la Ville au pouvoir des ennemis. Ils défendirent ce fort pendant deux jours, plutôt par sa situation naturelle, que par leur courage & leurs armes, & le troisième ils se rendirent, après avoir obtenu, pour eux & pour la garnison, la liberté de se retirer sans armes à Délie, ville de la Béotie. Les Romains cédérent cette place au roi Attale; mais, ils gardérent, pour eux, tout le butin & les ornemens, qu'ils y avoient trouvés. Attale, pour ne pas rester le maître d'une Isle déserte, persuada à la plus grande partie des Macédoniens, & à quelques Andriens, d'y rester. Quelques tems après ceux même, qui s'étoient retirés à Délie, y revinrent, attirés par les promesses du Roi, & encore plus par l'amour qu'on a naturellement pour sa patrie.

L'isle d'Andros est aujourd'hui dans ce qu'on appelle l'Archipel, & appartient aux Turcs.

(a) Ptolémée place, dans la Galatie, une ville du nom d'Andros, & Pline, une Isle de même nom, dans la mer Britannique.

ANDROS, *Andros*, Ἄνδρος, fils d'Anius, grand-prêtre d'Apollon. Ce fut de ce Héros qu'on dit que l'isle d'Andros prit son nom. Il est autrement appellé Andrée.

ANDROSTHÈNE, *Androsthenes*, Ἀνδροσθένης, (b) lieute-

(a) Ptolem. L. V. c. 4. Plin. L. IV. c. 16.

(b) Tit. Liv. L. XXXII. c. 23. L. XXXIII. c. 14, 15. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 497.

nant du roi Philippe. L'an 198 avant J. C., il commandoit la garnison de Corinthe, pendant que les Romains & les Achéens faisoient le siége de cette Ville. Comme les habitans obéissoient à Androsthène aussi ponctuellement qu'à un de leurs concitoyens, qu'ils auroient choisi eux-mêmes pour les commander, on fit une si vigoureuse résistance, que les ennemis furent obligés de se retirer. Cependant, Androsthène fut défait, l'année suivante, par les Achéens auprès de Corinthe. Voici comme on raconte cette affaire.

Nicostrate, préteur des Achéens, étoit à Sicyone avec deux mille hommes d'infanterie & cent cavaliers; mais, avec des forces si inférieures à celles d'Androsthène, soit pour le nombre, soit pour la valeur, il n'osoit paroître en campagne, & se tenoit renfermé dans sa place; ce qui donnoit, aux soldats du roi, la hardiesse d'aller piller la campagne aux environs de Pelle, de Phliase ou Phlionte, & de Cléonée, & de s'avancer jusqu'aux portes de Sicyone, pour reprocher aux Achéens leur crainte & leur lâcheté. Nicostrate, indigné, forma le dessein de les attaquer, lorsqu'ils s'y attendroient le moins. Pour cet effet, il se rendit de nuit à Cléonée avec un corps de troupes, sans que personne sçût quel étoit son dessein. Androsthène, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit, étant parti de Corinthe, alla camper auprès du fleuve Némée, qui séparoit les terres de Corinthe & de Sicyone. Là, gardant avec lui une moitié de ses troupes, il partagea l'autre en trois corps, qu'il envoya chacun de son côté, ravager les terres de Pelle, de Sicyone & de Phliase. Nicostrate, qui attendoit à Cléonée l'occasion d'agir, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il ordonna à une grande partie de ses soldats mercénaires, d'aller s'emparer d'un défilé, par où on entroit dans le païs des Corinthiens, & les suivit sans différer, avec le reste de son armée, partagé en deux corps, ayant placé sa cavalerie à l'avant-garde, afin qu'elle prît les devants.

Cette cavalerie n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque quelques Thraces, en fondant sur les ennemis épars dans la campagne, portérent l'allarme jusque dans le camp d'Androsthène. Ce commandant se trouva d'autant plus embarrassé, qu'avant ce jour il n'avoit jamais vu les ennemis hors de leurs murailles, si ce n'est quelquefois sur les collines voisines de Sicyone; ce qui même étoit arrivé rarement, bien loin qu'il se fût imaginé qu'ils osassent s'avancer jusqu'à Cléonée. Le parti, qu'il prit, fut de faire sonner la trompette, pour rappeller ceux des siens, qui s'étoient dispersés dans la campagne; & ordonnant à ceux qu'il avoit avec lui, de prendre promptement les armes, il sortit de son camp, & se posta avec eux sur les bords du fleuve. Les absens s'étant rassemblés & rangés en bataille avec assez de peine, ne purent soûtenir

le premier choc des ennemis. Les Macédoniens tinrent ferme, & disputérent long-tems la victoire. Mais, à la fin destitués du secours des autres, & attaqués en flanc par les soldats, armés à la legère, des ennemis, pendant qu'ils avoient en tête leurs troupes armées de boucliers, ils commencérent aussi à reculer, puis tournérent tout à fait le dos; & la plûpart jettant leurs armes par terre, s'enfuirent à Corinthe, désespérant de pouvoir défendre leur camp.

Nicostrate les fit poursuivre par les soldats mercénaires, & envoya sa cavalerie, avec les troupes auxiliaires des Thraces, contre les ennemis qui pilloient encore la campagne; & les uns & les autres en firent un carnage, qui surpassa celui du combat même. Parmi ceux même, qui étoient allés piller les environs de Pelle & de Phlionte, les uns s'en revenant au camp sans crainte & sans précaution, comme des gens qui ne sçavoient rien de ce qui se passoit, vinrent donner dans les corps-de-garde des ennemis, qu'ils prenoient pour les leurs. Les autres ayant soupçonné la vérité, par les mouvemens qu'ils apperçurent de loin, cherchérent leur salut dans la fuite; mais, s'étant dispersés de côté & d'autre, ils tombérent entre les mains des païsans, qui ne leur firent pas plus de quartier que les soldats. Il fut tué ce jour-là quinze cens, & pris trois cens des gens d'Androsthène.

ANDROSTHÈNE, *Androsthenes*, Ἀνδροσθένης, (a) préteur de la Thessalie, du tems Jules César. Ce Préteur, sur la nouvelle du combat de Dyrrachium, aima mieux être compagnon de la victoire de Pompée, que de la défaite de César; & après avoir fait rentrer dans la ville de Gomphes, où il faisoit sa résidence, tous ceux, qui étoient à la campagne, tant libres qu'esclaves, il manda à Pompée & à Scipion, que si on lui envoyoit du secours, il promettoit de la défendre. Mais, César étant venu l'assiéger, il fit donner de tous côtés en même-tems, avec tant de vigueur, qu'il s'en rendit maître avant le coucher du Soleil.

ANDROSTHÈNE, *Androsthènes*, Ἀνδροσθένης, natif de Thase. Il vivoit du tems d'Alexandre le Grand, & eut ordre d'accompagner Néarque, lorsqu'il fut envoyé pour reconnoître la mer des Indes.

Les connoissances qu'Androsthène acquit de ces païs éloignés dans cette navigation, lui firent, à ce qu'on dit, concevoir le dessein de décrire toute la terre; & néanmoins on ne cite de lui, que ce qui a rapport à son voyage. Théophraste, en se servant de son témoignage, doute de la vérité de ce qu'il en rapporte, & il avoit raison d'en douter. La plûpart des Écrivains, qui suivirent Alexandre, uniquement appliqués à se faire honneur de leurs ouvrages, publiérent des descriptions, rem-

(a) Cæs. de Bell. Civ. L. III. pag. 652.

plies de choses merveilleuses, mais fausses, & souvent même incroyables.

Polybe cite le onzième Livre des histoires composées par un Androsthène de Cyzique, qui est plus moderne que celui de Thase.

(*a*) On parle encore de deux Androsthènes. L'un étoit un athléte de Ménale, & fils de Lochéus. Il avoit eu deux fois la palme au combat du Pancrace. Ce fut lui qui remporta le premier prix de cette espèce. On voyoit sa statue à Olympie. C'étoit Nicodamus, son compatriote, qui l'avoit faite.

L'autre Androsthène étoit un statuaire d'Athènes, disciple d'Encadmus. Le temple de Delphes étoit orné de plusieurs ouvrages de sa façon.

ANDROTION, *Androtion*, Ἀνδροτίων, (*b*) l'un de ceux contre lesquels Démosthène fit des oraisons. Cependant ce fut un autre, qui, dans cette occasion, prononça l'oraison pour lui, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement ; car, il n'avoit alors que 27 ou 28 ans.

ANDROTION, *Androtion*, Ἀνδροτίων, (*c*) historien Grec, qui composa une histoire d'Athènes, dont on cite jusqu'au douzième Livre. Les anciens Scholiastes se sont servis plusieurs fois du témoignage de cet Auteur, & quelquefois sans citer l'ouvrage, qu'ils avoient entre les mains. S. Clément d'Alexandrie, Plutarque, & d'autres encore, ont souvent fait mention d'Androtion. Selon Plutarque, il avoit écrit que la première ordonnance de Solon, par laquelle ce fameux législateur abolissoit toutes les dettes, & personne ne pouvoit plus s'obliger par corps, ne fut pas une véritable abolition des dettes, mais une simple diminution des intérêts ; & que les pauvres, ravis du soulagement qu'ils en tiroient, donnérent eux-mêmes le nom de décharge à cette ordonnnance, pleine d'humanité, qui comprenoit aussi l'augmentation des mesures, & celle de la monnoie ; car, la mine, qui ne valoit que soixante-treize dragmes, fut portée à cent. De sorte qu'en payant la même chose en valeur, & donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de grosses sommes gagnoient beaucoup, sans que les créanciers perdissent.

Aucun des Auteurs, qui ont parlé d'Androtion, ne marque, ni quelle fut sa patrie, ni en quel tems il a vécu. Mais, il pourroit bien être l'orateur Athénien, dont parle Suidas ; on ne peut dire si c'est le même qui avoit écrit des travaux de la campagne ; mais, Varron & Columelle, qui parlent de lui, avouent qu'ils ne le connoissoient que par son ouvrage. Pline ne paroît pas en avoir sçu davantage.

ANE, *Asinus*, ὄνος. (*d*) Cet

(*a*) Pauf. p. 354, 643. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. I. p. 282.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 852.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 86.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 158, 159. Tom. III. pag. 293. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 142. *& suiv.*

animal étoit immolé à plusieurs divinités, comme à Priape. Les Scythes l'immoloient à Mars. Les Égyptiens croyoient que l'Ane étoit un symbole de Typhon, & c'étoit pour cela que cet animal étoit fort maltraité à Coptos, & que ceux de Busiris, d'Abydos, & de Lycopolis, haïssoient le son de la trompette, comme ressemblant au cri de l'Ane.

I. Apion a osé dire, sur le rapport de Posidonius & d'Apollonius Molon, que les Juifs avoient, dans leur sacré trésor, une tête d'Ane, qui étoit d'or & de grand prix, & qu'ils l'adoroient. Il ne s'agit pas de réfuter cette calomnie. L'historien des Juifs, Josephe, l'a fait d'une manière assez solide, & bien d'autres l'ont fait après lui; en montrant que la nation Juive, bien loin de respecter ce vil animal, le mettoit au nombre des bêtes immondes, & que d'ailleurs il étoit expressément défendu par la Loi de faire, ni d'adorer aucune image. Nous nous contenterons seulement de rechercher l'origine & le fondement de cette fable; car, quelque malignité que l'on suppose dans les Auteurs, qui ont prêté aux Juifs cette charité, il n'est pas à présumer qu'ils aient imaginé un fait de cette nature, sans quelque prétexte.

Plutarque, dit M. Morin, en compte une raison assez plausible, si elle étoit vraie. Il rapporte que ce peuple, errant dans le désert, s'y étant trouvé sans eau, & réduit à la dernière extrêmité, en avoit été tiré par un troupeau d'Anes sauvages, qui, ayant passé à la tête du camp, à l'heure que ces animaux ont coûtume de chercher à boire, se retira sur un rocher, environné d'arbres & de buissons; que Moïse, leur général, ayant jugé qu'ils ne le faisoient pas sans raison, les suivit, & qu'il y trouva une fontaine d'eau vive, qui leur fournit le reméde à leurs besoins pressans; & que dans la suite des tems, pour conserver la mémoire de cet événement, ils avoient consacré, dans leur temple, la tête d'un de ces animaux en or.

Tacite rapporte la même fable; mais, il la détruit lui-même, sans y penser, en deux endroits, en reconnoissant que les Juifs ne souffroient absolument aucune statue ni tableau, soit dans leur temple, ou dans leurs villes, ou même dans leurs maisons. Et ailleurs en parlant de l'expédition de Pompée, qui les avoit assujettis sous la domination des Romains, il assure que ce général, étant entré dans leur temple par curiosité, il n'y avoit trouvé aucune figure. Il est vrai qu'Antiochus y avoit été long-tems avant lui, & que par conséquent il ne pouvoit y trouver ce que ce Prince en avoit ôté.

Le sçavant Bochart fournit, sur cela, deux conjectures, tirées de la langue Sainte & de la langue Égyptienne. La première est fondée sur le nom d'un des attributs de Dieu, qui désigne son unité, & sur un terme, qui signifie un Ane sauvage, animal assez solitaire. Il prétend que la conformité de ces deux mots pouvoit avoir

donné lieu à des ignorans, ou de mauvais plaisans de confondre ensemble deux significations si éloignées, pour donner un faux ridicule au peuple Juif. Mais, sans insister beaucoup sur cette explication, il passe à l'autre, qui convient véritablement mieux à l'auteur de la calomnie, qui étoit Égyptien, & dont le dessein étoit de rendre les Juifs odieux & méprisables aux habitans d'Alexandrie, où ils étoient établis avec tous les privileges des citoyens. Il remarque donc, après le P. Kircher, que dans la langue Égyptienne πιεω, signifioit une Ane; & que ce mot ayant beaucoup de rapport avec *Pi-iao*; c'est-à-dire, la bouche du Seigneur, dont l'Écriture se sert souvent pour désigner le Seigneur lui-même, les ennemis de cette nation avoient pris occasion de cette conformité, de leur imputer une dévotion absurde & souverainement méprisable.

Heinsius, dans un petit ouvrage, connu sous le titre de *Laus Asini*, supposant que les Grecs ont été les premiers Auteurs de cette médisance, a jugé que quelques-uns d'entr'eux ayant lu dans les rélations de la Judée, que ces peuples n'adoroient que τὸν ὄυνον; c'est-à-dire, suivant leurs anciennes abréviations, τὸν ὀυρανὸν, le Ciel, le Dieu du ciel, ils avoient, ou par inadvertance, ou par malice, changé ce terme abrégé en celui d'ὄνον, qui désigne notre animal.

M. le Févre a cherché, comme l'Auteur précédent, l'origine de cette erreur populaire chez les Grecs, mais chez les grecs d'Égypte; & il a trouvé une fort ingénieuse dénomination, tirée du temple d'Onias, que ce sacrificateur schismatique fit bâtir sur le modele de celui de Jérusalem, près de Memphis, avec la permission de Ptolémée Philométor & de la reine Cléopatre. Ce temple s'appelloit en Grec Ὀνίου ἱερὸν, & souvent Ὀνῖον; le territoire circonvoisin, qui fut abandonné aux Juifs par des lettres patentes, Ὀνίου χώρα; & la métropole même, connue auparavant sous le titre d'Héliopolis, le changea pour celui d'Ὀνίου μητρόπολι; autant de dénominations, qui avoient un rapport manifeste avec l'animal, dont il s'agit. Il n'en falloit pas davantage à un peuple comme celui d'Alexandrie, naturellement porté à la satyre, & indisposé de longue main contre les Juifs, pour lui donner lieu de tourner en ridicule l'objet de leur dévotion, & de répandre, dans le monde, qu'ils n'alloient εἰς τὸν ὀνιεῖον, dans le temple, que pour y adorer τὸν ὄνον, l'Ane. Certainement, si cette conjecture n'est pas vraie, on ne peut nier qu'elle ne soit bien imaginée.

L'illustre M. Huet, ancien évêque d'Avranches, fournit une autre ouverture, fondée sur un passage d'Élien, où après avoir remarqué que les partisans du dieu Sérapis avoient les Anes en horreur, & qu'ils ne pouvoient même souffrir, ainsi que nous l'avons déjà observé, le son des trompettes, parce qu'ils y trouvoient

quelque ressemblance avec la voix de ces animaux, il ajoûte qu'un roi de Perse, nommé Ochus, irrité contre les Égyptiens, se rendit maître de leur païs, & qu'après avoir tué, de sa propre main, le bœuf Apis, il les obligea de lui substituer un Ane, & de lui rendre les mêmes hommages. Ce fait historique supposé, il est aisé de comprendre comment les Grecs & les Romains, qui confondoient souvent les Juifs avec les Égyptiens, auroient attribué aux premiers une idolâtrie, qui ne pouvoit convenir qu'aux derniers.

Mais, pourquoi tant ménager les Juifs, dit M. Morin ? leurs égaremens sont connus. On sçait que, malgré toutes les précautions de Moïse, & les malédictions de la loi contre les idolâtres, ils s'étoient échappés en mille rencontres; qu'ils avoient abandonné le vrai Dieu, pour adorer le veau d'or, Bahal, Moloch, Astaroth, Béelzébub, Bahalpéhor. On sçait aussi que cette dernière idole n'étoit autre chose que le dieu infame, si connu depuis sous le nom de Priape, dont l'animal en question étoit un favori ordinairement représenté à ses côtés.

Après cela, si l'on vouloit discuter à la rigueur les réveries des Rabbins, il seroit aisé d'y trouver des chimères, qui peuvent avoir donné lieu à cette accusation. N'ont-ils pas dit qu'une des dix créatures privilégiées, que Dieu trouva bon de former à la fin du 6e jour, fut l'Ane de Balaam; que ce fut ce même animal, dont le patriarche Abraham se servit pour porter le bois destiné au sacrifice d'Isaac; que long-tems après, Moïse en fit usage, pour porter sa femme & son fils dans le désert; que cette merveilleuse bête existe encore dans des espaces imaginaires, où elle est nourrie soigneusement, & gardée jusqu'à l'avénement de leur prétendu Messie, qui doit monter dessus, pour subjuguer toutes les nations de la terre? Tous ces titres ne sont-ils pas suffisans pour l'apothéose de cette bête?

Mais, ce qui paroît plus fort, & beaucoup plus étonnant, c'est que les Gnostiques, Chrétiens judaïsans, dans les premiers siécles de l'Église, représentoient effectivement leur dieu Sabaoth sous la figure d'un Ane; & qu'ils prétendoient que ce Zacharie, dont il est parlé dans les Évangiles de S. Mathieu & de S. Luc, qui mourut entre le temple & l'autel, ne fut assassiné sur le champ par le peuple, que parce qu'étant entré dans le sanctuaire pour y offrir l'encens, suivant la coûtume, le dieu Sabaoth s'étoit laissé voir à lui à découvert sous la véritable forme asinine; & que ce sacrificateur, scandalisé de cette étrange vision, s'étoit cru obligé en conscience d'en informer le peuple, pour lui en donner de l'horreur, & lui déclarer que ce qu'il adoroit, ne méritoit pas d'être adoré; & que les sacrificateurs, émus de zéle, & indignés de ce qu'il révéloit leurs mystéres, l'avoient assommé au pied de l'autel. Certainement, s'il y avoit des malheureux assez fous, pour ensei-

gner des absurdités de cette nature, il ne faut pas trop s'étonner si les Payens, qui n'étoient pas obligés d'en approfondir la vérité, ont imputé ces extravagances, tant aux Juifs qu'aux Chrétiens, qu'ils confondoient ordinairement ensemble.

(*a*) II. Ane, Anesse, animal domestique, dont il est souvent parlé dans l'Écriture. C'étoit la monture ordinaire, même des gens de condition, dans la Palestine. Débora, dans son cantique, désigne les plus puissans d'Israël par ces mots : » Vous qui » montez des Anes luisans, ou » peints. « Jaïr de Galaad avoit trente fils, qui montoient autant d'Anes, & qui commandoient dans trente Villes. Abdon, juge d'Israël, avoit quarante fils, & trente petit-fils, qui montoient soixante-dix Anes.

L'Ane étoit un animal déclaré impur par la loi, & dont il n'étoit pas permis de manger, parce qu'il ne ruminoit point; il étoit défendu d'atteler ensemble un bœuf & un Ane, pour les faire labourer ensemble. On sçait l'histoire de l'Anesse de Balaam, qui lui parla. Il est parlé dans quelques endroits de l'Évangile d'une meule d'Ane, pour dire une grosse meule, telle que les Anes en tournoient. Celles-ci étoient plus lourdes & plus grosses que celles, qui étoient tournées par des esclaves.

(*b*) III. Ane sauvage, animal autrefois fort commun dans la Palestine, dont les Livres saints font souvent mention. Il demeuroit dans les déserts les plus reculés; il étoit extrêmement jaloux de la liberté; il souffroit difficilement la soif, & se faisoit suivre par un grand nombre de femelles de son espèce. Josephe raconte qu'Hérode le Grand tuoit quelquefois, dans une seule chasse, jusqu'à quarante Anes sauvages.

Quelques Modernes ont prétendu que l'Ane sauvage étoit un animal tout à fait beau, de la grandeur d'une moyenne mule, de bonne taille, gras, ayant le poil couché, qui ne tient de l'Ane que les oreilles, & dont le poil est bigarré d'une manière singulière. Ce sont des bandes grises, noires, & tirant sur le roux, toutes de même largeur & de même proportion, qui se tournent en cercle vers les flancs, & ailleurs en volutes. On en a vendu un jusqu'à quatorze ou quinze mille écus d'or. Ludolf en a fait représenter un dans le commentaire sur son histoire d'Éthiopie. Selon cet Auteur, les Africains appellent cet animal Zécora, & ceux de Congo, Zébra. Ludolf prétend que c'est mal à propos qu'on lui a donné le nom d'Ane sauvage. *Voyez* Anesse.

ANE [L.], *Asinus*, Ὄνος, (*c*) titre d'un des dialogues de Lucien. Cet Auteur, dans ce dialogue, feint qu'en allant en Thessalie, il logea, chez une magicienne, qui se changea en oiseau,

(*a*) Levit. c. 9. v. 26. Deuter. c. 22. v. 10. Judic. c. 5. v. 10. c. 10. v. 4. c. 12. v. 14. Matth. c. 18. v. 6. Marc. c. 9. v. 41.

(*b*) Job. c. 11. v. 12. c. 39. v. 5.

(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 110. *& seq.*

pour aller trouver un amant ; mais, comme on vouloit en faire autant de lui, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Ane. Lucien prend de-là occasion de conter les diverses aventures, qui lui arrivérent, jusqu'à ce qu'il reprit sa première forme. Apulée a dérobé ce sujet; mais, il l'a plus étendu.

ANÉA, *Anæa*, Ἄνα α, (*a*) ville de l'Asie mineure, célebre dans la guerre du Péloponnèse; car, Thucydide, dans l'histoire de cette guerre, en fait assez souvent mention. Les Samiens ayant été chassés de leur isle par les Éphésiens, quelques-uns d'entre ces bannis suivirent Léogorus, leur roi, passérent dans le continent, qui étoit au de-là de Samos, & y bâtirent une forteresse auprès d'Anéa, d'où, 11 ans après, étant venus assiéger Samos, ils la reprirent & en chassérent les Éphésiens à leur tour.

ANECDOTES, *Anecdota*, (*b*) terme composé de α privatif, & de ἔκδοτος, *datus*, donné. On y a joint un ν pour la douceur de la prononciation. Ce terme veut donc dire proprement, choses non publiées, ou qui n'ont pas été données au public. Il est en usage dans la Littérature pour signifier des histoires secrétes de faits, qui se sont passés dans l'intérieur du cabinet, ou des cours des Princes, & dans les mystéres de leur politique.

Cicéron s'est servi du mot *Anecdotes*, dans une de ses lettres à Atticus. Procope a intitulé, *Anecdotes*, un livre de sa composition contre Justinien & Théodora, sa femme. C'est le seul des Anciens, qui se soit donné une pareille licence.

Anecdotes ne se dit pas seulement des histoires, où l'on parle avec trop de liberté, ou avec trop de sincérité des mœurs & de la conduite des personnes du premier rang. Il se dit aussi des ouvrages des Anciens, qui n'ont pas encore été imprimés. Ainsi M. Muratori a intitulé *Anecdotes* Grecques, *Anecdota Græca*, les ouvrages des Peres Grecs, qu'il a tirés des bibliothéques, pour les imprimer la première fois. Le P. Martène a donné le nouveau trésor des *Anecdotes*, en cinq volumes *in-folio*.

ANEM, *Anem*, Ἀνάν, (*c*) ville de Palestine, dans la tribu d'Issachar. Elle fut cédée, avec ses fauxbourgs, à ceux de la famille de Gerson.

ANEMBOTUS, *Anembotus*, (*d*) l'un des quatre docteurs des Chaldéens, qui vinrent par mer sous le regne de Daonus, pour enseigner plus en détail à ces peuples ce qu'Oannès ne leur avoit appris que d'une manière abrégée.

ANÉMODROMES, *Anemodromi*, Ἀνεμοδρόμοι, (*e*) sorte d'oiseaux, dont parle Lucien au premier Livre de l'histoire vérita-

(*a*) Pauf. pag. 403. Thucyd. p. 190, 303, 569.
(*b*) Cicer. ad Attic. L. XIV. Epist. 18.
(*c*) Paral. L. I. c. 6. v. 73.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 147.
(*e*) Lucian. Tom. I. pag. 717.

ble. Ce mot est composé du Grec ἄνεμος, *ventus*, vent, & de δρόμος, *cursus*, course; c'est-à-dire, une espèce d'oiseaux que le vent fait courir.

ANÉMŒTAS, *Anemœtas*, (*a*) citoyen de Thébes, du tems de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. C'étoit un partisan & un ami de ce Prince. C'est pourquoi il contribua beaucoup, par le crédit qu'il avoit sur ses concitoyens, à les faire persévérer dans son amitié, tandis que toute la Gréce se liguoit contre lui.

ANÉMORÉE, *Anemorea*, Ἀνεμώρεια, (*b*) ville de la Phocide en Gréce. Homère en fait mention. Ses habitans furent du nombre de ceux, qui partirent pour le siége de Troye. On l'a aussi appellée Anémolie & Hyampolis. *Voyez* Hyampolis.

ANÉMOSE, *Anemosa*, (*c*) Ἀνεμῶσα, ville d'Arcadie. Du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que quelques ruines, qu'on voyoit à plus de cent stades de Tricolons, sur le chemin de Méthydrie, la seule ville d'Arcadie, qui se fût maintenue.

ANÉMOTIS, *Anemotis*, surnom donné à Pallas. Ce terme veut dire, qui calme les vents. Il vient du Grec ἄνεμος, *ventus*, vent.

(*d*) On donnoit aussi le nom d'Anémotis à Minerve. Il y avoit à Mothone un temple de Minerve Anémotis, avec une statue de la déesse. On dit que la statue avoit été posée sous ce nom par Dioméde, & que c'étoit un vœu qu'il accomplissoit; car, le païs étoit exposé à de fort grands vents, & presque continuels, qui faisoient beaucoup de ravage; & depuis le vœu de Dioméde, ces vents ne se faisoient pas sentir.

ANÉMURIE, *Anemurium*, Ἀνεμούριον, (*e*) promontoire de la Cilicie, province maritime de l'Asie mineure. Ce promontoire regardoit l'isle de Chypre, & s'avançoit vers celui de Crommyus, qui étoit dans cette Isle; de façon qu'il n'y avoit, de l'un à l'autre, qu'un trajet de 350 stades. On cotoyoit la Cilicie l'espace de 820, depuis les frontières de la Pamphylie jusqu'à Anémurie. De-là jusqu'à Soles, il n'y en avoit que quatre cens.

Ce promontoire n'étoit pas éloigné d'Agidos. Nous apprenons de Pline qu'il y avoit une ville, qui portoit le même nom que le promontoire, lequel, suivant Pomponius Méla, séparoit la Cilicie de la Pamphylie. Mais, cela ne paroît pas s'accorder avec la position de ce promontoire, qui étoit vers le milieu de la province.

ANER, *Aner*, Ἀνάρ, (*f*) ville de la demi tribu de Manassé.

(*a*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 28. Strab. pag. 416, 423, 424.
(*c*) Pauf. pag. 512.
(*d*) Pauf. pag. 284.
(*e*) Ptolem. L. V. c. 8. Strab. p. 669, 682. Plin. L. V. c. 27. Pomp. Mel. L. I. c. de Cilic. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 20. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 431.
(*f*) Paral. L. I. c. 6. v. 70.

Elle

Elle fut donnée avec ses fauxbourgs à ceux, qui restoient à partager de la maison de Caath.

ANER, *Aner.* (*a*) Cet Aner & Escol étoient deux Chananéens, qui joignirent leurs forces à celles d'Abraham, dans la poursuite des rois Codorlahomor, Amraphel, & leurs alliés, qui avoient pillé Sodome, & enlevé Loth, neveu d'Abraham. Ils n'imitérent pas le désintéressement de ce saint Patriarche. Ils retinrent leur part du butin, qu'ils avoient pris sur les Rois vaincus.

ANESSE DE BALAAM. Il n'y a personne qui ne soit instruit de l'histoire de l'Anesse de Balaam, laquelle, selon l'Écriture, parla à ce Prophéte. Nous ne nous arrêterons ici qu'à examiner ce fait, s'il est arrivé réellement & à la lettre, comme le raconte Moïse, ou si c'est une simple allégorie, une imagination, ou une vision de la part de Balaam.

Saint Augustin, avec le plus grand nombre des Commentateurs, suppose le fait comme certain, & il le prend dans toute la rigueur de la lettre. Ce docteur de l'Église ne trouve dans tout cela rien de plus surprenant que la stupidité de Balaam, qui entend son Anesse lui parler, & qui lui parle, comme il auroit fait à une personne raisonnable. Il croit que ce Devin étoit accoûtumé à de pareils prodiges, ou qu'il étoit étrangement aveuglé par son avarice, pour n'être pas arrêté par un événement si extraordinaire.

(*a*) Genes. c. 14. v. 24.

Il ajoûte que Dieu n'avoit pas donné à l'Anesse une ame raisonnable; mais, qu'il avoit permis qu'elle proférât des paroles, pour reprendre l'avarice du Prophéte.

Saint Grégoire de Nice semble croire que l'Anesse ne proféra aucune parole distincte; mais, que cette bête ayant seulement poussé son braire ordinaire, le Devin, accoûtumé à tirer des présages du cri des animaux & du chant des oiseaux, comprit aisément ce que son Anesse vouloit lui dire par son cri. Moïse, dans le dessein de tourner en ridicule cet art superstitieux des augures & des aruspices, nous a raconté la chose, comme si l'Anesse avoit véritablement proféré des paroles articulées.

Selon Maimonides, tout ce dialogue n'est qu'une espèce de fiction & d'allégorie, par laquelle Moïse a rapporté, comme une histoire, ce qui s'étoit seulement passé dans l'imagination de Balaam.

D'autres ont cru satisfaire à la difficulté, qui se présente naturellement à l'esprit: pourquoi Balaam, sans s'étonner, répond à sa bête, non seulement comme si elle eût été capable de raisonner, mais même comme si elle eût eu l'usage de la parole: ils ont cru, dis-je, satisfaire à cette difficulté, en disant que Balaam, imbu de la créance de la métempsycose, selon laquelle, les ames, par une révolution continuelle, passent de corps en corps; du corps d'un

homme dans celui d'une bête, & réciproquement du corps d'une bête dans celui d'un homme, n'a pas été ſurpris qu'une Aneſſe ſe plaignît à lui, & qu'il a pu lui répondre & lui parler, ſans aucun étonnement.

Dans le ſyſtême de ceux, qui croient que les bêtes ont l'uſage de la raiſon jusqu'à un certain point, la difficulté, de cet endroit, ne conſiſte pas à voir l'Aneſſe de Balaam, ſe plaindre & raiſonner, elle ne conſiſte qu'à l'entendre parler. Il n'eſt pas rare de voir des perroquets, des corbeaux, des pies, des geais, des ſanſonnets apprendre à parler, parce que leurs organes ſont ſuſceptibles de l'habitude de la parole; mais, on ne conçoit pas que l'Aneſſe en puiſſe faire de même. Toutefois, les Anciens n'ont pas fait difficulté d'avancer des choſes auſſi incroyables; par exemple, que le ſerpent parla à Éve; qu'un âne parla à Bacchus; que les chevaux d'Achille, l'agneau de Phrixus, l'éléphant de Porus, ont proféré des paroles, & ont parlé à leurs maîtres. Il faut que les Anciens, qui nous ont raconté ces choſes, les entendiſſent d'une manière allégorique & figurée, ou qu'ils n'euſſent pas la même idée que nous avons, ſur l'impoſſibilité de ces événemens.

S. Paul parle de ce fait, comme d'un fait littéral & certain; & preſque tous les Interprétes l'expliquent de même. Il faut donc dire que c'eſt un fait miraculeux; rapporté par un Écrivain inſpiré, contre l'autorité duquel il n'eſt pas permis de former le moindre doute. Mais, on peut chercher des moyens, pour l'expliquer de la manière la plus conforme à la raiſon, & la plus propre à en ſauver les difficultés, ſans donner atteinte à la vérité de l'Hiſtoire. Or, il eſt très-poſſible que Dieu faſſe proférer à une Aneſſe quelques paroles articulées. La choſe eſt miraculeuſe, & au-deſſus de la faculté ordinaire de cet animal; mais, elle n'eſt pas contre les loix de la nature.

ANETH, *Anethum*, Ἄνηθον, (*a*) ſorte d'herbe, qui produit de petits grains, qui ſont d'une très-bonne odeur. Le Sauveur reproche aux Phariſiens leur exactitude ſcrupuleuſe à payer la dixme de l'Aneth, de la mente, & du cumin, choſe qui n'étoit point commandée expreſſément par la loi; pendant qu'ils négligeoient la juſtice, la miſéricorde & la foi, qui ſont des pratiques eſſentielles de la religion.

ANÉTIUS, *Anætius*, Ἀναίτιος, (*b*) l'un des trente Tyrans, qui furent établis à Athènes par Lyſandre, général des Lacédémoniens, vers l'an 404 avant J. C. Par cet établiſſement, toute la forme de l'ancien gouvernement ſe trouva changée. C'étoit auſſi le deſſein que ſe propoſa le vainqueur.

ANÉTOR, *Anetor*, (*c*) Pho-

(*a*) Matth. c. 23. v. 23.
(*b*) Xenoph. pag. 461.

(*c*) Ovid. Metam. l. XI. c. 10.

céen, qui étoit berger de Pélée. Un jour qu'il gardoit le troupeau de son maître, il vint le trouver en grande hâte : » Seigneur, lui » dit-il, je viens vous apprendre » une grande perte. « Mais, comme il étoit étonné & hors d'haleine, il ne put parler davantage. Son arrivée si précipitée & son effroi ne donnérent pas moins d'inquiétude à Ceyx, fils de Lucifer, qu'à Pélée, qui venoit de se réfugier chez lui, après un meurtre qu'il avoit commis, & quoiqu'ils craignissent tous deux d'apprendre une mauvaise nouvelle, ils vouloient pourtant la sçavoir.

Quand Anétor fut donc un peu revenu à soi, Pélée lui commanda de parler, & de dire les choses comme elles étoient. » J'ai mené » vos bœufs, dit-il, à Pélée, » environ vers le midi sur le ri- » vage de la mer; & les uns s'y » sont couchés sur le sable, d'au- » tres s'y sont promenés, & quel- » ques autres sont entrés dans » l'eau. Il y a au-dessus de l'en- » droit, où je les ai menés, un » temple, où l'on ne voit, ni » marbre, ni or; car, il est seu- » lement bâti de bois, & est en- » vironné d'une vieille & sombre » forêt. Un pêcheur, qui faisoit » sécher ses filets sur le rivage, » m'a dit qu'il est consacré à Né- » rée & aux Néréides, & que » ce sont là les dieux de ce tem- » ple. A côté il y a un grand » marais, qui est entouré de » saules, & qui s'est formé de » l'eau, que la mer y porte, & » qu'elle y laisse en se retirant. » Enfin, comme vos bœufs é- » toient en l'état, où je viens de » les représenter, il est sorti, de » ce marais, un loup d'une gran- » deur prodigieuse, avec un bruit » si horrible, que tous les lieux » d'alentour en ont été épouvan- » tés. On voit couler de sa gueu- » le de l'écume, mêlée de sang; » ses yeux ressemblent à deux » fournaises ardentes; & quoiqu'il » soit également redoutable par » sa rage & par sa faim, il est » beaucoup plus terrible par sa » faim que par sa rage. Ainsi, il » ne s'est pas contenté d'assou- » vir sa faim par le carnage de » vos troupeaux; mais, il les » a encore tous blessés ou tués; » & plusieurs d'entre nous, » voulant s'opposer à sa furie, » n'ont pu éviter ses atteintes, » & sont demeurés morts sur la » place.

» Tout le rivage est couvert » de ce massacre. L'eau qui en est » la plus proche, en a pris aussi » la couleur; & le marais, qui, » retentit de mugissemens & de » cris, n'est plus qu'un grand » cloaque de sang. Enfin, il est à » craindre de tout perdre, si vous » voulez différer à nous envoyer » du secours; & l'état, où sont » les choses, ne vous permet pas » de délibérer. Tandis que tout » n'est pas encore perdu, il fau- » droit s'assembler & prendre les » armes, & aller enfin tous en- » semble au secours de ce qui vous » reste. «

Pélée ne s'émut pas beaucoup de cette nouvelle; mais, quand il eut considéré, de ses propres

yeux, le carnage, qu'avoit fait le loup, il implora le ſecours de Phamate, qui, par conſidération pour les prieres de Thétis, ſa ſœur, métamorphoſa cette bête en rocher.

ANGARIARE. (*a*) Les Évangéliſtes ſe ſervent aſſez ſouvent de ce terme, pour ſignifier contraindre, prendre de force. Le mot *Angari*, d'où vient *Angariare*, tire ſon origine des Perſes, qui appelloient Angares les poſtillons, qui portoient les lettres & les ordres des Princes. Comme ils contraignoient les peuples, qui ſe trouvoient ſur leurs routes, de leur fournir des guides, des chevaux & des voitures, on ſe ſervoit du verbe *Angariare*, pour marquer ces ſortes de contraintes.

Il paroît que les Juifs étoient encore ſoumis aux Angares, ſous les Romains, puiſqu'on contraignit Simon le Cyrénéen, de porter la croix après Jeſus. *Angariaverunt eum, ut tolleret crucem ejus.* J. C. dit à ſes diſciples, que ſi on les Angarie à marcher mille pas, ils en marchent deux mille. On croit que la diſtance ordinaire d'une Angarie, ou d'une poſte à l'autre, étoit de quatre mille pas. Les Allemands appellent encore Angaries les jours des quatre-tems, parce que, ces jours, les ſujets payent leurs cens & leurs redevances, & font les corvées à leurs ſeigneurs.

ANGÉ, *Ange*, (*b*) nom d'une montagne, dont il eſt parlé dans le texte Latin de Judith; car, il n'en n'eſt pas fait mention dans le texte Grec. On lit donc, dans le texte Latin, que cette montagne eſt à la gauche de la Cilicie. Il y en a qui croient que c'eſt le mont Argée, ſitué à la gauche, ou au nord de la Cilicie. C'eſt la plus haute montagne de tous ces quartiers-là. Strabon aſſure qu'elle étoit toujours couverte de neige, & que ceux qui pouvoient parvenir à ſon ſommet, ce qui n'arrivoit que très-rarement & très-difficilement, voyoient, quand l'air étoit ſérein, les deux mers; ſçavoir, le Pont-Euxin, & la mer de Cilicie.

ANGE, *Angelus*, Ἄγγελος. (*c*) Ce mot ſignifie proprement meſſager.

I. On trouve dans le texte des Septante, que les géans ſont ſortis du commerce des Anges, avec les filles des hommes. Cette opinion a même été ſuivie par les plus anciens Interprétes de l'Écriture ſainte; de même que par Philon, Joſephe, S. Juſtin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, & autres. Pluſieurs ſçavans Rabbins l'ont adoptée; & elle eſt encore généralement reçue par tous les Mahométans. En a-t-il fallu davantage à ceux, qui ont connu cette tradition, pour leur faire dire que les dieux avoient été amoureux des femmes mortelles, & en avoient eu des enfans?

(*a*) Matth. c. 5. v. 41. c. 27. v. 32.
(*b*) Judith. c. 2. v. 12. Strab. p. 538.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 207, 208. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 3, 4. Tom. V. pag. 38. Tom. IX. pag. 38. Tom. XVI. pag. 234.

Les Anges, dans l'Écriture, font nommés fils de Dieu; ainfi, il eft vraifemblable que les dieux des Grecs ont été imaginés fur l'idée des Anges, bons & mauvais. De-là font venus les Égrégores des Hébreux, les Annédots des Chaldéens, les Ginnes enfin, les Génies, les Éons, les Archontes, les Titans, les Géans, & tous les dieux ou demi-dieux du Paganifme.

Le livre d'Hénoch a, fans doute, beaucoup contribué à faire adopter l'opinion du commerce des Anges, avec les filles des hommes. Cet ouvrage eft certainement fuppofé; mais, il eft très-ancien, puifqu'il a été connu des Apôtres, qui l'ont cité. Ainfi, Dodwel & le P. Dom Pezrom ont tort de douter de fon antiquité, fur ce que les Grecs ne l'avoient pas connu; comme s'ils avoient eu connoiffance de tous les livres anciens, avant qu'ils euffent été traduits en leur langue. Mais, puifque nous fommes tombés fur l'article de ce Livre, il eft bon d'en donner une idée abrégée, & de découvrir enfuite l'origine de la Fable qu'il contient, & que Philaftrius met au nombre des héréfies.

Lorfque les hommes fe furent multipliés, dit l'Auteur de cet ouvrage, ils avoient des filles d'une grande beauté, & fi aimables, que les Égrégores, ou les Anges Gardiens, conçurent, pour elles, une violente paffion. Ils defcendirent du Ciel, allérent fur le mont Hermon, fe liguérent enfemble, & s'engagérent par ferment à fe foûtenir l'un l'autre. Ils eurent après cela, commerce avec ces filles, & elles conçurent les Géants, de qui vinrent les Néphélim, & des Néphélim fortirent les Éliud.

L'Auteur nomme vingt de ces chefs des Anges, qui apprirent aux hommes plufieurs arts, fur tout l'art funefte de la magie, & l'ufage des armes. Il ajoûte enfuite que Dieu, voyant les défordres affreux, où les Géans & leurs enfans étoient tombés, envoya fur la terre, Michel, Gabriël, Raphaël, & Uriel. L'Archange Michel fe faifit de Sémixas, le chef de ces Anges rebelles, le lia avec fes compagnons, & les relégua dans les lieux les plus bas de la terre, où ils doivent demeurer jufqu'au jour de leur jugement. Il fema enfuite la difcorde entre leurs enfans, qui s'exterminérent les uns les autres.

Cette Fable n'eft fondée que fur un mot de l'Écriture, mal entendu, & fur une équivoque. Les premiers Interprétes ayant vu, dans Job, le nom de fils de Dieu, donné aux Anges, l'ont auffi interprété des Anges dans le paffage de la Génèfe, où il ne s'agit que des enfans de Seth, qui, par oppofition aux defcendans de Caïn, font appellés fils de Dieu. Ces enfans de Seth ayant été frappés de la beauté des filles de la race de Caïn, fe mariérent avec elles & en eurent des enfans, qui fe rendirent redoutables, plus par leurs défordres, que par l'énormité de leur taille: car, le mot *Nephelim*, dont fe fert la Génèfe, pour défigner ces enfans, fignifie égale-

ment des Géans, & des Géans tombés dans les plus grands désordres par le déréglement de leur vie.

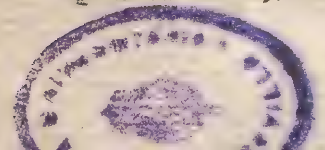
Quoiqu'il en soit, j'adopte, avec M. l'abbé Banier, la réflexion de M. Fourmont, qu'on doit consulter sur cet article, dans lequel il rapporte, d'après le faux Hénoch, les noms des vingt Anges rebelles, & les explique sçavamment. Cette réflexion est que l'Auteur de ce livre introduit cinq sortes de personnages; 1.o les Hommes, nés d'Adam; 2.o les Égrégores, ou Anges du Ciel; 3.o les Géans, sortis des Égrégores; 4.o le Néphélim, enfans des Géans; 5.o les Éliud, fils des Néphélim. En quoi cet Auteur paroît conforme à Hésiode, dans la Théogonie duquel on trouve aussi à peu près ces cinq classes.

M. le Clerc prétend que la plus ancienne espèce d'idolâtrie est celle, qui rendoit aux Anges un culte religieux. L'opinion, où l'on étoit sur leur médiation entre Dieu & les hommes, leur fit rendre, par reconnoissance & par crainte, quelques respects, proportionnés aux biens, qu'on croyoit en recevoir. Ensuite, on leur rendit un culte subordonné à celui du premier être; enfin, on les adora, & on n'épargna, ni encens, ni sacrifices pour les appaiser, lorsqu'on les crut irrités. Du culte des Anges, selon cet Auteur, on passa à celui des ames des Hommes Illustres. Ensuite, comme on s'avisa de dire que ces ames, séparées des corps, étoient attachées à certains astres, & qu'elles les animoient, on en vint enfin à adorer ces astres même.

(*a*) II. Il est souvent parlé, dans l'Écriture, de bons & de mauvais Anges. Rien de plus fréquent que leurs apparitions & leurs missions. Dieu les envoye pour annoncer ses volontés, pour corriger, pour punir, pour enseigner, pour reprendre, pour consoler. Dieu donna la Loi à Moïse, & apparut aux anciens Patriarches, par le moyen des Anges, qui le représentoient, & qui parloient en son nom.

Avant la captivité de Babylone, les Hébreux ne connoissoient le nom d'aucun Ange; du moins, on n'en trouve aucun de nommé dans les livres écrits avant cet événement. Les Talmudistes disent qu'ils rapportérent ces noms de Babylone. Il est vrai que l'on en trouve un grand nombre, appellés par leurs noms, dans le livre d'Hénoch; mais, on sçait que cet ouvrage est supposé, ainsi que je l'ai déjà dit. Tobie est le premier, qui ait désigné un Ange par son propre nom. Il nomme Raphaël, celui qui conduisit Tobie, son fils, en Médie. On croit que Tobie vivoit à Ninive, quelque tems avant la captivité de Juda. Daniel, qui vivoit à Babylone, quelque tems après Tobie, nous a enseigné les

(*a*) Exod. c. 23. v. 21. Tob. c. 3. v. 25. Dan. c. 8. v. 16. c. 9. v. 21. c. 10. v. 21. Luc. c. 1. v. 19, 26. Actu. Apost. c. 7. v. 30, 35. Galat. c. 3. v. 19. Hebr. c. 13. v. 2. Apoc. c. 12. v. 7.



noms de Michel & de Gabriël. Le quatrième livre d'Esdras parle d'Uriel & de Jérémiel ; mais, on croit que ce livre est nouveau, & que l'Auteur aura vécu apparemment depuis J. C.

Les Juifs Cabalistes, donnent pour précepteurs aux Patriarches, certains Anges, qu'ils désignent par leurs noms. Ils croient aussi qu'il y a soixante-dix Anges, qui portent dans eux-mêmes le nom de Dieu, selon ces paroles de l'Exode : *Est nomen meum in illo.* Dans le nouveau Testament, nous ne trouvons les noms, que de deux Anges, Gabriël & Michel.

(*a*) III. On dispute sur la création des Anges. Les uns croient qu'ils ont été créés en même-tems que le Ciel, & que Moïse les a compris sous le nom de Ciel, en disant : » Au commencement » Dieu créa le Ciel. « D'autres ont conjecturé qu'il avoit voulu les exprimer sous le nom de la Lumière, que Dieu créa au premier jour. D'autres, enfin, ont prétendu qu'ils avoient été créés avant le monde sensible ; & Job semble favoriser cette opinion, en disant : » Où êtiez vous, quand » je posois les fondemens de la » terre, ... & que tous les en» fans de Dieu étoient dans des » transports de joie ? « Les Hébreux croyent que Dieu les créa le second jour du monde, & que c'est les Anges qu'il consulta, lorsqu'il dit : » Faisons l'homme » à notre image & ressemblance.« Plusieurs anciens Peres, trompés par l'autorité du livre d'Hénoch, & par un passage de la Génèse mal traduit, se sont imaginés que les Anges étoient corporels & sensibles aux plaisirs des sens, & aux attraits de la volupté. Mais, d'autres Peres, en grand nombre, ont soûtenu que les Anges étoient purement spirituels ; & c'est aujourd'hui le sentiment commun des Écoles.

(*b*) IV. On attribue des Anges aux empires, aux nations, aux provinces, aux villes, & aux personnes en particulier. S. Michel est reconnu pour le protecteur du peuple d'Israël. *Michaël princeps noster*, dit l'ange Gabriël, en parlant au prophéte Daniel. Le même ange Gabriël parle aussi de l'Ange protecteur de la Perse, selon la plûpart des Interpretes, lorsqu'il dit que le Prince des Perses lui a résisté pendant vingt-un jours. S. Luc, dans les Actes des Apôtres, dit qu'un homme de Macédoine apparut à S. Paul, durant la nuit, & lui dit : » Passez en Macédoine, & » venez nous aider ; « Ce que l'on entend pour l'ordinaire de l'Ange de la Macédoine, qui l'invitoit à venir prêcher J. C. dans la province, qui lui étoit confiée.

Enfin, les Septante, dans le Deutéronome, disent que Dieu a fixé les limites des nations, selon le nombre des Anges de Dieu ; ce qui est entendu par les Peres

(*a*) Genes. c. 1. v. 26. Job. c. 38. v. 4. *& seq.*

(*b*) Deuter. c. 32. v. 8. Dan. c. 10. v. 13. *& seq.* Actu. Apost. c. 16. v. 9. Apoc. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 3. v. 1. *& seq.*

& par les Rabbins, du gouvernement de chaque païs & de chaque nation, que Dieu a confié à ses Anges. S. Jean, dans l'Apocalypse, écrit aux Anges des sept Églises Chrétiennes de l'Asie mineure; ce qui ne doit pas seulement s'entendre des Évêques de ces Églises, mais aussi des Anges, que Dieu leur a donnés pour les protéger, selon plusieurs Peres.

(*a*) V. Pour ce qui est des Anges gardiens, ils sont assez clairement marqués dans l'ancien Testament. Jacob parle de l'Ange, qui l'a toujours conduit dans tous ses voyages, & qui l'a délivré de tous les dangers. Le Psalmiste, dans plus d'un endroit, parle des Anges protecteurs des Justes. C'étoit le sentiment commun des Juifs, du tems de J. C. Lorsque S. Pierre, sorti de prison, vint frapper à la porte de la maison, où étoient les autres Disciples, ils crurent que ce n'étoit pas lui, mais son Ange, qui heurtoit. Jesus-Christ, dans l'Evangile, nous avertit de ne mépriser aucun des petits, parce que leurs Anges voyent sans cesse la face du Pere céleste. Les Peres ont été uniformes sur cet article.

Les Juifs & les Payens même ont cru que les Anges étoient attachés à nos personnes, & avoient soin de nous conduire & de nous protéger. Hésiode, le plus ancien, ou du moins un des plus anciens Écrivains de la Gréce, dit qu'il y a sur la terre de bons Anges, envoyés par Jupiter, pour la protection des hommes, & pour considérer le bien & le mal qu'ils font. Platon dit que chacun de nous a deux démons, ou deux génies; l'un qui nous porte au mal, & l'autre qui nous porte au bien. Apulée ne parle que d'un démon, assigné à chaque homme.

(*b*) VI. L'Apôtre S. Paul nous donne à connoître qu'il y a, dans le Ciel, parmi les Anges, une subordination de divers chœurs des Anges, qui différent les uns des autres, ou par leurs fonctions, ou par les dégrés de gloire qu'ils possédent. Mais, les Peres, qui ont interprété les paroles de l'Apôtre, ne sont pas d'accord entre eux sur le nombre, ni sur l'ordre de la céleste Hiérarchie. Origènes a cru que S. Paul n'avoit rapporté qu'une partie des chœurs des Anges, & qu'il y en avoit plusieurs autres, dont il n'avoit rien dit; sentiment, qui se remarque dans plusieurs anciens Peres, qui l'ont suivi.

Le nombre précis des Anges n'est marqué en aucun endroit de l'Écriture; mais, il y est toujours représenté comme très-grand, & même innombrable. Daniel dit que s'étant approché du trône de l'Ancien des jours, il en vit sortir un fleuve de feu, & que mille milliers d'Anges le servoient, & dix mille millions assistoient en sa présence. Et S. Jean, dans l'Apocalypse, dit qu'il vit autour

(*a*) Genes. c. 48. v. 16. Psalm. 38. v. 8. Psal. 90. v. 11. Matth. c. 18. v. 10. Actu. Apost. c. 12. v. 15. Hesiod. oper. & dies. L. I. v. 121. Plat. de legib. L. X.

(*b*) Dan. c. 7. v. 10. Matth. c. 26. v. 53. Apoc. c. 5. v. 11.

du trône de l'Agneau, des millions de millions, & des milliers de milliers d'Anges. Enfin, Jésus-Christ, dans l'Évangile, dit que son Pere céleste pourroit lui donner plus de douze légions d'Anges; c'est-à-dire, plus de soixante-douze mille Anges.

VII. L'Écriture fait mention d'Anges du Seigneur, d'Anges exterminateurs, d'Anges de l'abîme, d'Anges de mort, d'Anges de satan, d'Anges de lumière & de ténébres. Nous allons dire un mot de chaque espèce, pour en donner une idée.

(a) 1.° Sous le nom d'Anges du Seigneur, on entend souvent, dans l'Écriture, des Hommes de Dieu, des Prophétes. Par exemple: » L'Ange du Seigneur vint » de Galgala, au lieu nommé » *Des pleurs*, & dit aux enfans » d'Israël: Je vous ai tirés de l'É» gypte, & je vous ai fait entrer » dans le païs, que j'ai promis à » vos peres, & je me suis engagé » par serment à conserver l'allian» ce, que j'ai jurée avec eux, » à condition que vous n'en feriez » point avec les habitans de ce » païs; mais, vous ne m'avez » point voulu obéir. Et comme » l'Ange du Seigneur leur par» loit, ils élevérent leurs voix, » & commencérent à pleurer. » Ils immolérent des victimes au » même lieu, & Josué renvoya » le peuple. « Il y a grande apparence que cet Ange est Josué lui-même, ou le grand-Prêtre, ou quelque Prophéte, envoyé par le Seigneur.

Quelquefois, dans l'Écriture, on donne aux Anges le nom de Dieu. L'Ange qui apparut à Moïse dans le buisson, qui lui donna la Loi, & qui conduisoit le peuple dans le désert, est toujours nommé du nom de Dieu, & le Seigneur dit de lui: *Est nomen meum in illo*; passage qui a déjà été rapporté ci-dessus. Les Anges, qui ont apparu aux saints Patriarches, sont aussi nommés du nom de Dieu. C'est qu'ils agissoient en son nom, qu'ils étoient ses ambassadeurs, & qu'ils étoient les dépositaires de sa puissance, & les interpretes de ses ordres. On leur donne non seulement le nom d'Élohim, ou d'Adonaï, qui est quelquefois attribué même aux Juges & aux Princes, mais aussi celui de Jéhovah, qui n'appartient qu'à Dieu seul, dont ils représentent la majesté.

(b) 2.° Les Anges exterminateurs ne sont autre chose, selon Dom Calmet, que de mauvais Anges, ministres de la colère & de la vengeance de Dieu. Le Seigneur frappa l'armée de Sennachérib, par l'épée de l'Ange exterminateur. *Voyez* Sennachérib.

(c) 3.° Par l'Ange de l'abîme, ou l'Ange, roi de l'abîme, [car c'est ainsi que Saint Jean l'appelle dans l'Apocalypse,] on doit entendre le prince des démons, ou même l'Ange exterminateur.

(a) Judic. c. 2. v. 1. *& seq.*
(b) Reg. L. IV. c. 19. v. 35.
(c) Apoc. c. 9. v. 11.

4.° L'Ange de mort est celui à qui Dieu a donné la commission de séparer l'ame du corps. Les Juifs, les Arabes, les Turcs & les Persans, reconnoissent cet Ange de mort. Les Perses le nomment Mordad, ou Asuman. Les Rabbins & les Arabes lui donnent le nom d'Azraël; & les Paraphrastes Chaldéens, celui de Malk-ad-Mousa. D'autres, comme le livre de l'assomption, ou de la mort de Moïse, l'appellent l'Ange Samaël, prince des démons. Ce dernier livre raconte que l'heure de la mort de Moïse étant arrivée, le Seigneur dit à Gabriël de faire sortir l'ame de Moïse; mais, il s'en excusa. S. Michel s'en défendit de même, comme fit aussi l'Ange Zinghiel, qui dit qu'ayant été le précepteur de Moïse, il ne pouvoit se résoudre à lui ôter la vie. Samaël s'approcha pour faire sortir l'ame du corps de ce chef du peuple de Dieu; mais, frappé par l'éclat de son visage, & par la vertu du nom de Dieu, écrit sur la verge, dont Moïse se servoit pour faire des miracles, il fut obligé de se retirer; de manière que Dieu lui-même, vint tirer l'ame de son Prophéte, en lui donnant le baiser.

Les Rabbins tiennent que l'Ange de mort, ayant frappé un homme, lave son glaive dans l'eau de la maison, & lui communique par-là une infusion mortelle; d'où vient qu'ils répandent toute l'eau dans la rue. Cet Ange de mort se trouve, selon eux, au chevet du moribond, tenant en main une épée nue, à l'extrêmité de laquelle pendent trois gouttes d'une liqueur de fiel. Le malade n'a pas plutôt apperçu cet Ange, que, saisi de frayeur, il ouvre la bouche. Alors, l'Ange de mort y coule ces trois gouttes mortelles. L'une lui donne une prompte mort; l'autre le rend pâle & livide, & la troisième le dispose à être promptement réduit en poussière dans le tombeau.

Ils croyent de plus que l'homme souffre encore une seconde mort dans le tombeau; que lorsqu'un Juif est enterré, l'Ange de mort va s'asseoir sur la fosse, & qu'en même-tems l'ame vient aussi s'y réunir, & le fait tenir sur ses pieds. Alors, l'Ange prenant une chaîne de fer, dont la moitié est glacée, & l'autre moitié brûlante, en frappe le corps, & en sépare tous les membres; il le frappe une seconde fois, & en écarte tous les os; enfin, il le frappe une troisième fois, & le réduit tout en cendres. Après cela, les bons Anges viennent, ramassent & réunissent toutes ces parties, & replacent le corps dans son tombeau. Ils tiennent néanmoins que les personnes pieuses, & qui font de grandes aumônes, sont exemptes de ce supplice.

(*a*) 5.° L'Ange de satan, c'est l'envoyé ou le ministre du démon. On considére, dans l'Écriture, le démon comme un Prince, qui exerce sa domination sur d'autres

(*a*) Matth. c. 12. v. 26. c. 25. v. 41. Ad Corinth. Epist. II. c. 12. v. 7.

démons d'un moindre rang & d'une moindre puissance. C'est en ce sens que, dans l'Évangile, on parle du regne de satan : » Si satan » est divisé contre lui-même, » comment son empire subsiste- » ra-t-il ? « C'est-à-dire, si le démon chasse les démons des corps, qu'il posséde, il détruit sa propre domination. J. C. est venu en ce monde pour ruiner la puissance de satan ; & au jour du jugement, il enverra les réprouvés au feu éternel, qui est préparé au démon & à ses Anges, à ses ministres, à ses suppôts, qui sont de même nature, & condamnés aux mêmes supplices que lui.

L'Ange de satan donnoit des soufflets à S. Paul, ou en lui suggérant des pensées honteuses, ou en lui causant des infirmités corporelles, ou en lui suscitant des adversaires, qui s'élevoient contre lui, & qui s'opposoient à ses bons desseins, comme l'ouvrier en cuivre, & Démétrius, orfevre d'Éphèse, ainsi qu'Hyménée & Philéte, dont il parle dans sa premiè re Epître à Timothée. Enfin il y en a, qui croient que l'Ange de satan persécutoit sensiblement S. Paul, qu'il le frappoit & lui tendoit des piéges ; comme S. Athanase raconte que les démons frappoient & persécutoient quelquefois S. Antoine, & que plusieurs Saints ont souvent été maltraités par les démons, jaloux des progrès qu'ils faisoient dans le bien, & enragés du renversement du regne de satan, qu'ils détruisoient.

(*a*) 6.° Il y a des Anges, qu'on nomme Anges de lumière, d'autres, Anges de ténébres. On appelle Anges de lumière les bons Anges, dont la demeure est dans le Ciel, dans la région de lumière, qui sont revêtus de lumière & de gloire, qui assistent devant le trône du Très-Haut, & qui inspirent aux hommes de bonnes actions, des actions de lumière & de justice. Les Anges de ténébres, au contraire, sont ceux, qui sont les ministres du démon, dont la demeure est dans l'enfer, dans la région de ténébres, dans les noirs cachots, où sont renfermés les méchans.

Saint Paul dit que satan se transforme quelquefois en Ange de lumière ; de même que J. C. dit, dans l'Évangile, que les loups prennent quelquefois des vêtemens de brebis, pour séduire les simples ; mais, on les reconnoît enfin, par leurs œuvres. Ils se déclarent tôt ou tard, & on les distingue par les œuvres de ténébres, auxquelles ils engagent ceux qui les suivent.

(*b*) VIII.° Les Basilidiens, ou plutôt les Gnostiques, avoient beaucoup de noms, pour exprimer les puissances célestes, ou les bons Anges. Ces noms sont souvent écrits sur les monumens qui nous les ont conservés, de manière qu'on ne peut les lire, & lors même qu'on les peut lire, on ne peut quelquefois les distinguer de ceux qui précédent, & qui suivent, n'y ayant entre les lettres,

(*a*) Matth. c. 7. v. 15. Ad Corinth. Epist. II. c. 11. v. 14.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monsf. Tom. II. pag. 376. 377.

ni espace, ni autre marque, qui en fasse la séparation. Malgré tout cela, on ne laisse pas d'en lire un assez grand nombre. Les voici de suite par ordre alphabétique :

Ablana.
Abraïache.
Abrathia.
Abraxax, ou *Abrasax.*
Aceceïoch.
Adonaï.
Aganachba.
Aïanacha.
Aïanachba.
Amarza.
Amolyta.
Amorachei.
Amorarachei.
Amoro.
Ananaël.
Anania.
Anubis.
Aphanoom.
Aphra.
Archeo.
Aroriorasis.
Arroriphiasis.
Azallab.
Azchi.
Bamaïacha.
Bamessa.
Barcha.
Broinao.
Camaris.
Camkie.
Cengeu.
Centeu.
Cherideu.
Cherubi.
Chneme.
Chnubis.
Chnumis.
Chudmai.
Cocchoni.
Combour.
Conteu.
Cramacha.
Cramma.
Custiel.
Damna.
Emesie.
Emol.
Eoom.
Gabriël.
Gabroia.
Gigantorecta.
Hema.
Henam.
Iao.
Jasonel.
Jouethi.
Juliou.
Lachami.
Laehus.
Lanathanaa.
Lathanaba.
Louthat.
Maliali.
Mari.
Marsa.
Melpomene.
Meneve.
Mermenno.
Methi.
Michaël.
Mithras, ou *Mithrax.*
Moyse.
Myoam.
Nicamar.
Oroï.
Panalba.
Pharantes.
Pherenphero.
Phre, ou *Phri.*
Phren.
Phrer.
Phrimay.
Phura.
Prosoraïel.
Raphaël.
Sabaoth.
Salamaxa.
Salbana.
Salomon.
Sammaz.
Sancla.
Satoviel.
Semes.
Semeou.
Sesag.
Smamaph.
Sophe.
Soumartha.
Suriel.
Thanalba.
Thecnouphi.
Thouth.
Uriel.
Yabsoë.
Yessa.
Zyrratel.

ANGÉE, *Angeus*, surnom donné à Philotas, lieutenant d'Alexandre le Grand. *Voyez* Philotas.

ANGÉES, *Angeæ*, (*a*) ville de Thessalie. Elle fut prise par les Étoliens, ainsi que celle de Cymines, lorsque ces peuples, vers

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.

l'an 554 de Rome ; ayant reçu avis d'un combat, qui s'étoit donné sur les bords de l'Aous, allérent faire le dégât de cette Province, où nous mettons la Ville en question, d'après le témoignage de Tite-Live. C'est tout ce que l'on en sçait.

ANGÉLIE, *Angelia*, nom qu'on dit avoir été donné à une fille de Mercure.

ANGÉLIQUE, *Angelica*, (*a*) sorte de danse parmi les pots & les bouteilles. Elle étoit fort en usage chez les Anciens dans leurs fêtes. On l'appelloit ainsi du Grec ἄγγελος, *nuncius*, messager ; parce que suivant Pollux, les danseurs étoient vêtus en messagers.

ANGÉLUS, *Angelus*, (*b*) Ἄγγελος, serviteur d'Eacide, pere de Pyrrhus, roi d'Épire. *Voyez* Androcléon.

ANGÉLUS, *Angelus*, (*c*) Ἄγγελος, fils de Neptune & d'une Nymphe, & frere de Mélas. Ces deux freres furent des premiers habitans de l'isle de Chio. Il y en a qui donnent à Mercure le nom d'Angélus, qui, en Grec, signifie, envoyé, messager, &c.

ANGÉNONE, *Angenona*, nom qu'on donnoit à une déesse, à laquelle on avoit recours contre l'esquinancie. Je crois qu'il faudroit lire Angérone, ou Angéronie. *Voyez* Angérone.

ANGÉRONALES, *Angeronalia*, (*d*) fêtes des Romains. Elles portoient le nom d'Angérone, déesse du silence, qui étoit regardée à Rome, comme une déesse tutélaire. On célébroit les Angéronales en son honneur, le 12 avant les Kalendes de Janvier. C'étoit le 21 Décembre.

ANGÉRONE, *Angerona*, (*e*) autrement Angéronie, étoit la déesse du silence. Sa fête tomboit, comme on vient de le dire dans l'article précédent, le 12 avant les Kalendes de Janvier ; c'est-à-dire, le 21 Décembre, où les Pontifes célébroient ses mystéres, au petit temple de Volupia, selon Macrobe. Elle s'appelloit Angéronie, parce qu'elle chassoit l'angoisse des cœurs. Masurius ajoûte que la statue de cette Déesse avoit la bouche liée, & scellée dans le petit temple de Volupia, pour marquer que ceux, qui ont assez de force pour dissimuler leurs douleurs & leurs angoisses, arrivent par leur patience à la véritable joie.

Julius Modestus rapporte qu'on sacrifioit à cette Déesse, parce que le peuple Romain, affligé de la maladie, qu'on appelle, *Angina*, ou l'esquinancie, en fut délivré par un vœu, qu'il lui fit. Macrobe dit, dans un autre endroit, qu'Angérone tenant son doigt sur la bouche, marque le silence. Elle étoit donc chez les Romains, ce qu'étoit Harpocrate chez les Égyptiens.

La première & la plus belle fi-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 383.

(*c*) Paus. pag. 404.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 227.

(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 359. Recueil d'Antiq. M. le Comte de Cayl. T. II. p. 281, 282.

gure, que D. Bern. de Montfaucon présente de cette Déesse dans son Antiquité, a une coëffure extraordinaire, & est habillée à peu près comme une Vesta. La seconde est toute nue. La troisième pourroit être prise pour Harpocrate, si elle n'avoit la figure & l'habit de femme. Le chevalier Maffei la prend pour un signe Panthée, parce qu'elle porte le boisseau de Sérapis, qu'elle tient la massue d'Hercule, & qu'elle a, à ses deux côtés, les bonnets de Castor & de Pollux, avec l'étoile au-dessus.

ANGINE, *Angina*, sorte de maladie, autrement appellée esquinancie, pour laquelle on imploroit la déesse Angérone. *Voyez* Angérone.

ANGITE, *Angites*, Ἀγγιτὴ, (*a*) fleuve de Thrace, qui va porter ses eaux dans celles du Strymon. Un païs, appellé Phillis, situé aux environs du mont Pangée, s'étendoit, au couchant, le long de l'Angite.

ANGITIE, *Angitia*, (*b*) nom d'une forêt d'Italie, dans le païs des Marses, entre la ville d'Albe & le lac Fucin. On la nomme aujourd'hui la Selva d'Albi. Il y en a qui lui donnent le nom d'Anguitie, qui fut celui d'une des filles d'Æétès, roi de la Colchide.

ANGLE, *Angulus*. (*c*) Ce terme, dans l'Écriture, se met pour l'extrêmité d'une terre, d'un païs, d'un habit, de la barbe, des cheveux, d'un peuple, d'un bâtiment, d'une table, d'un autel: » Tu n'extermineras pas l'Angle » de ta barbe, « dit Moïse; c'est-à-dire, tu ne la couperas pas entièrement vers les oreilles, à l'extrêmité du menton. Tout Israël, toutes *les extrêmités* du peuple, & toutes Tribus s'assemblérent à Maspha. Selon les uns, l'extrêmité du peuple marque tout le peuple d'un bout à l'autre sans exception; selon d'autres, cette expression désigne les premiers, les principaux.

On lit, dans le premier livre des Rois: *Applicate hùc universos Angulos populi*; dans Isaïe: *Deceperunt Ægyptum, Angulum populorum ejus*; & dans Sophonie: *Disperdidi gentes, & dissipati sunt Anguli earum*. Ces trois passages signifient littéralement; le premier, faites venir ici tous les Angles du peuple; le second, ils séduisirent l'Égypte, l'Angle de ses peuples; & le troisième, j'ai exterminé les nations, & leurs Angles ont été dissipés. Dans ces passages, l'Angle paroît désigner les chefs du peuple.

L'Angle marque quelquefois le lieu le plus élevé, & le plus apparent de l'édifice. Zacharie, parlant de la tribu de Juda, après le retour de la captivité, dit: *Ex ipso Angulus, ex ipso paxillus*, &c. Cette Tribu donnera des Angles, des chefs; elle produira la pierre Angulaire, le Messie reprouvé & rejetté par les Juifs, mais éle-

(*a*) Herod. L. VII. c. 113.

(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 759.

(*c*) Levit. c. 19. v. 27. Judic. c. 20. v. 2. Reg. L. I. c. 14. v. 38. Isaï. c. 19. v. 13. Sophon. c. 3. v. 6. Zachar. c. 10. v. 4. Prov. c. 21. v. 9. c. 25. v. 24. Actu. Apost. c. 26. v. 26.

vé en gloire par le Pere céleste.

L'Angle se met aussi pour l'endroit le plus obscur de la maison. Il vaut mieux demeurer dans un Angle, ou dans un coin de la maison, que d'habiter avec une femme querelleuse. S. Paul, parlant devant le roi Agrippa de ce qui regardoit J. C. & sa résurrection, le prend à témoin, & lui dit que ces choses sont assez connues, & que rien de tout cela ne s'est passé dans un coin : *Neque enim in Angulo quidquam horum gestum est.*

ANGLETERRE, *Anglia*, païs qui étoit connu des Anciens, sous le nom de Bretagne, du Latin *Britannia. Voyez* Bretagne.

ANGLOIS, *Angli*, (*a*) peuples de Germanie. Ils sont appellés, dans Ptolémée, Suéves-Angiles. C'est le seul des anciens Géographes, qui paroisse en avoir eu quelque connoissance. Il y en a qui croient qu'Anclam, en Poméranie, est un vestige de ces peuples; mais, d'autres croient en trouver un plus certain dans le nom d'Angelen, ou Anglen. Telle est l'opinion de Rapin Thoyras, dans son histoire d'Angleterre.

» Les Saxons, dit cet Auteur, oc» cupérent pendant quelques tems » la Chersonèse Cimbrique ; & ils » en furent chassés par les Goths, » qui donnérent à cette presqu'isle » le nom de Gothland, ou Jut» land. Les premiers, ayant quitté » la Chersonèse, allérent s'éta» blir en Allemagne, dans les » contrées, qu'on appelle au» jourd'hui la Basse-Saxe. Entre » ce dernier païs & la Chersonèse » il y avoit un peuple, connu » sous le nom d'Anglois, qui » habitoit dans le Holstein, aux » environs de Sleswich. Vraisem» blablement le petit païs d'An» gelen, qui est dans ces quar» tiers-là, a reçu son nom des » Anglois, ou peut-être leur a » donné le sien. Quoiqu'il en » soit, les Anglois s'étant joints » aux Saxons, sortis de la Cher» sonèse, pour faire des conquêtes » en Allemagne, ne firent plus » qu'un même peuple avec eux. » Et ce peuple fut connu géné» ralement sous le nom de Saxons; » cependant, on y ajoûtoit quel» quefois le nom d'Anglois, & » on faisoit celui d'Anglo-Sa» xons. «

ANGREM, *Angrem*, (*b*) nom d'un Astronome, auquel les Bithyniens & les Cappadociens rapportoient l'origine de leur calendrier.

ANGRIVARIENS, *Angrivarii*, Ἀγγριουάριοι, (*c*) peuples de Germanie. Ils sont connus dans l'histoire du moyen âge, sous le nom d'Angariens. Ils étoient voisins, ou plutôt alliés des Chamaves, avec lesquels ils exterminérent les Bructéres ou Bructériens.

(*a*) Tacit de Morib. Germ. c. 40. Ptolem. L. II. c. 11. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XX. p. 9.

(*b*) Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. pag. 147.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 11. Tacit. de Morib. Germ. c. 33, 34. Trad. de quelq. Œuv. de Tacit. par M. l'Abb. de la Blet. Tom. I. pag. 190.

Ils avoient, du côté du nord, les Dulgibins & les Chasuares, & d'autres peuples moins connus; du côté du couchant & du midi, la Frise qui les séparoit du Rhin. Cependant, leur veritable situation est un problême difficile à résoudre. Les uns veulent qu'ils aient occupé une partie de la Westphalie, des évêchés de Munster, de Paderborn & d'Osnabrug. D'autres, une partie de l'Ovérissel, du comté de Bentheim, &c.

Cluvier leur assigne ces bornes: » Ils étoient séparés des Tubantes par une ligne, tirée le long des montagnes, depuis le bourg de Bilefeld jusqu'au bourg de Melle; de-là, par une autre ligne, tirée au village de Bentlage sur l'Ems; de-là par une autre ligne, tirée jusqu'au lac de Dommel. Une autre ligne, tirée de ce lac au Wéser, vers le bourg de Pétershagen, les séparoit des Ansibariens; de-là à l'autre côté du Wéser, où ils touchoient aux Chérusques, une autre ligne s'étendoit vers le bourg de Rentelen, qui est sur cette rivière; de-là le Wéser & la petite rivière, qu'il reçoit au village de Remen, les séparoient des Dulgibins, jusqu'à Herworden; & enfin une ligne jusqu'au bourg de Bilefeld. «

M. l'abbé de la Bletrie, dans ses remarques sur la Germanie, met les Angrivariens à la gauche du Wéser, aux environs de la principauté de Minden. Il dit qu'on les a aussi appellés Ampsivariens, Ansivariens, Angrariens, &c. Dans ce cas, c'étoient les mêmes peuples que les Ansibariens. *Voyez* Ansibariens.

ANGRUS, *Angrus*, Ἄγγρος, (a) fleuve d'Illyrie, où il prenoit sa source. De-là il couloit vers le septentrion, au travers de la plaine Triballique, & alloit se rendre dans le Brongus. Celui-ci se rendoit dans l'Ister. Ainsi, l'Ister reçevoit ces deux grands fleuves. Peucer, cité par M. de la Martinière, jugeoit, à ces indices, qui sont tirées d'Hérodote, que l'Angrus pouvoit bien être le Drin d'aujourd'hui, qui se jette dans la Save, avant que de se perdre ensemble dans le Danube, connu anciennement sous le nom d'Ister.

ANGUILLE, *Anguilla.* (b) Elle étoit prise pour une grande divinité parmi les Égyptiens. C'est pour cela que l'on a fait tenir à Anaxandride ce propos, qui s'adresse à ces peuples: » Vous prenez l'Anguille pour une grande divinité. Elle est pour moi un mêts délicieux. «

ANGUSTICLAVIENS, (c) *Angusticlavii*; c'est-à-dire, au clou étroit. On donnoit ce nom à ceux d'entre les chevaliers Romains, qui étoient moins qualifiés que les autres. Tel étoit le pere de Suétone, comme le dit le même Suétone à la fin de la vie de

(a) Herod. L. IV. c. 49. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 586.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 36.

(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 23. Tom. IV. pag. 24.

de l'empereur Othon. *Voyez* Angustus Clavus.

ANGUSTUS CLAVUS, *Angustus Clavus*; c'est-à-dire, le clou étroit, nom que l'on donnoit à la tunique des chevaliers Romains. *Voyez* Latus Clavus.

ANI, *Ani*, (*a*) l'un des Lévites, qui, lorsque David fit transporter l'arche à Jérusalem, faisoient la fonction de chantres, & jouoient de toutes sortes d'instrumens de musique, comme de la lyre, de la guittare, des timbales, afin de faire retentir bien haut le bruit de leur joie.

ANIAM, *Aniam*, Ἀνιὰν, (*b*) de la tribu de Manassé, étoit fils de Sémida, & frere d'Ahin, de Séchem & de Léci.

ANIANUS, (*c*) *Anianus*, ou *Ananias*, premier évêque d'Alexandrie après S. Marc. Cet Écrivain sacré, entrant dans cette Ville, rompit son soulier, & le donna à raccommoder à Anianus. Cet homme s'étant blessé à la main avec son alêne, s'écria de douleur, & dit: *Ah, mon Dieu!* S. Marc en prit occasion de lui parler de Dieu, & de lui annoncer l'Évangile. En même-tems, il fit un peu de bouë avec sa salive, & l'appliquant sur la plaie d'Anianus, il le guérit aussi-tôt.

Anianus, touché de ce bienfait, pria S. Marc d'entrer dans son logis, écouta la parole de vie, qui lui fut annoncée, crut & fut baptisé avec toute sa maison. Le nombre des Chrétiens se multiplia bientôt de telle sorte, que les païens en conçurent de la jalousie contre S. Marc, & l'obligérent de se retirer de la Ville; mais, il n'en sortit qu'après avoir ordonné saint Anianus, évêque d'Alexandrie. Il gouverna cette Église 18 ans, & mourut l'an de J. C. 86.

ANICÉTUS, *Anicetus*, (*d*) affranchi de Néron, & l'un de ceux, qu'on avoit mis auprès de ce Prince dans son enfance. Vers l'an de Rome 815, dans le tems qu'on étoit incertain sur les moyens, que l'on prendroit pour faire périr Agrippine, mere de l'Empereur, Anicétus, qui haïssoit cette Princesse, autant qu'il en étoit haï lui-même, offrit son ministére. Comme il commandoit alors la flotte de Misène, il donna le projet d'un vaisseau, qui seroit construit, de façon qu'une partie pourroit se démonter au milieu de la mer, & y précipiter Agrippine, sans qu'elle pût l'éviter. Il ajoûta que la mer étoit l'élément le plus sujet aux accidens imprévus. Et qui seroit assez injuste pour attribuer un naufrage, s'il arrivoit, à la malice des hommes, & rendre quelqu'un responsable d'un malheur causé par les vents, les flots & la tempête? Que le Prince n'auroit, après cet événement, qu'à faire bâtir un temple, & élever des autels en l'honneur de sa mere, & lui donner tous les autres témoignages possibles de sa tendresse & de sa

(*a*) Paral. L. I. c. 15. v. 17, 18.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 19.
(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 644. & seq.

(*d*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 3, 7, 8, 62. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 308, 309, 310. & suiv.

douleur. L'invention fut trouvée d'autant plus admirable, qu'elle étoit secondée par les circonstances du tems; car, Néron étoit alors à Baïes, où il célébroit la fête de Minerve, qui duroit cinq jours.

Cependant, la chose n'arriva pas, comme on s'y étoit attendu. Agrippine fut sauvée d'une manière, qui tenoit presque du prodige. Mais, Anicétus, pour consommer ce qu'il avoit déjà commencé, se chargea d'aller tuer la Princesse dans son palais. L'ayant investi d'une troupe de soldats, & en ayant enfoncé les portes, il se saisit de ceux de ses domestiques, qu'il rencontra, & poussa jusqu'à l'appartement de la Princesse, où il ne trouva presque personne; la plûpart de ses gens ayant pris la fuite, à l'arrivée d'Anicétus & de sa suite.

Cet affranchi étoit accompagné d'un capitaine de galére, nommé Herculéus, & du centurion Oloaritus. » Si vous venez, leur cria » Agrippine, pour me visiter de » la part de mon fils, allez lui » dire que je me porte mieux; si » c'est quelque mauvais dessein, » qui vous amene, ce n'est pas » lui qui vous a envoyés, & je » ne le crois pas capable de vous » avoir chargés d'un parricide. « A peine avoit-elle achevé de parler, qu'elle vit son lit entouré de ces trois assassins. Le capitaine de galére le premier lui déchargea sur la tête un grand coup de bâton; & comme le centurion tiroit son épée pour l'achever, lui présentant son ventre: » Frappe, lui » dit-elle, c'est celui-ci qui a fait » tout le mal, & qu'il faut punir. « Et aussi-tôt elle fut percée de mille coups.

Anicétus fut, comme il le méritoit, assez mal récompensé de ce coupable service, & bien-loin d'augmenter par-là son crédit, il en devint odieux. Deux ans après, Néron le fit venir; & après l'avoir remercié de ce que lui seul avoit assuré la vie de son Prince, contre les embûches d'une mauvaise mere, il lui déclara qu'il pouvoit lui rendre un second service, dont il ne lui sçauroit pas moins de gré. C'étoit de le délivrer d'une épouse odieuse; c'est-à-dire, d'Octavie, qui n'avoit pas des intentions moins criminelles; qu'après tout il n'étoit pas question d'employer le secours des armes, ni de répandre son sang; qu'il convînt seulement d'avoir été son adultère; que pour cette complaisance, il lui promettoit des récompenses grandes, mais secrétes pour le présent, avec une retraite aussi sûre qu'agréable, ou la mort, s'il refusoit d'obéir. Anicétus, qui, naturellement, n'avoit ni foi, ni honneur, & que le succès de ses premiers crimes rendoit plus hardi & plus entreprenant, en promit beaucoup plus qu'on ne lui en demandoit, & avoua tout ce qu'on voulut en présence de ceux, que le Prince avoit appellés exprès à cette conférence. Néron envoya Nicétus en Sardaigne, avec des biens assez considérables, pour y vivre à son aise jusqu'à sa mort.

ANICÉTUS, *Anicetus*, premièrement esclave, puis affranchi de Polémon, roi de Pont, devint si

puissant par la faveur de ce prince, qu'on lui confia le commandement de la flotte. (*a*) Cet homme ne pouvant souffrir que le royaume fût réduit en province de l'Empire Romain, feignit de soulever les nations maritimes, en faveur de Vitellius; & attirant, sous ses étendards, par l'espérance du pillage, tous les misérables & les vagabonds du païs, il vint tout d'un coup à la tête d'une armée nombreuse fondre sur Trébizonde, ville ancienne de l'Asie. Il y défit une cohorte de Grecs, qui gardoient cette place, & qui, devenus citoyens Romains, depuis qu'ils avoient pris le parti de leur Empire, conservoient la licence & l'oisiveté de leur nation, sous les armes & les drapeaux du peuple Romain. Ensuite, ayant mis le feu à la flotte de Vespasien, il se sauva en pleine mer. Bien plus, ce Rebelle, avec les Barbares, qui s'étoient joints à lui, couroit impunément la mer avec des vaisseaux fabriqués à la hâte, sans cuivre ni fer, ayant les côtés étroits, le fond très-large, & dont on couvroit le haut de planches pendant la tempête; ce qui leur donnoit la figure d'une chambre, & leur en fit aussi prendre le nom.

Vespasien, pour se délivrer de ces Corsaires, choisit Virdius Géminus, capitaine expérimenté, & l'envoya contre eux avec tous les vétérans des légions. Cet officier étant venu fondre sur ces bandits dans la campagne, où le desir du butin les avoit dispersés, les obligea de regagner au plus vîte leurs vaisseaux; & s'étant lui-même embarqué sur quelques liburniques, qu'il avoit rassemblées à la hâte, il joignit Anicétus à l'embouchure du Cohibe, où il se croyoit en sûreté, sous la protection du roi des Sédochéses, qu'il avoit gagné à force d'argent & de présens. Ce Prince menaça d'abord les Romains, & se mit en devoir de défendre son suppliant par les armes. Mais, quand il vit qu'il lui falloit choisir, ou de recevoir le prix, qu'on lui offroit pour le sacrifier, ou de se préparer à la guerre, réglant sa bonne foi sur son intérêt, suivant la coûtume de ces Barbares, il fit mourir Anicétus, & livra aux Romains les autres transfuges. Il y en a qui prétendent qu'Anicétus fut aussi livré lui-même. On place cet événement vers l'an de Rome 821, & de J. C. 70.

ANICÉTUS, *Anicetus*, fils d'Hercule & d'Hébé, & frere d'Alexiare.

ANICIE, *Anicia*, (*b*) cousine germaine de Pomponius Atticus. Elle avoit épousé Servius, frere de Sulpitius, l'un des plus célebres Orateurs de son tems, qui fut immolé à la vengeance de Sylla.

ANICIUS [L.], *L. Anicius*, (*c*) surnommé Gallus, fut créé

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 47, 48. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 250, 251.

(*b*) Corn. Nep. in Pomp. Attic. c. 2.

(*c*) Paterc. L. I. c. 9. Tit. Liv. L. XLIV. c. 17, 30. *& seq.* L. XLV. c. 26. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 60. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. pag. 585, 611. *& suiv.*

Préteur, l'an de Rome 583, & avant J. C. 169. Il eut, en cette qualité, la commiſſion de rendre la juſtice aux étrangers, avec ordre de marcher où le Sénat jugeroit à propos de l'envoyer.

Dès le commencement du printems de l'année ſuivante, Anicius partit pour l'Illyrie, où il devoit faire la guerre à Gentius, fils du roi de ce païs. Arrivé à Apollonie, il apprit qu'Appius Claudius étoit déjà ſorti des quartiers d'hiver, pour aller attaquer ce Prince. Anicius lui manda de l'attendre près de la rivière de Génuſe, où il vint le trouver lui-même trois jours après; & ayant ajoûté, aux ſecours qu'il avoit avec lui, deux mille hommes de pied & deux cens cavaliers, levés parmi les jeunes Parthiniens, commandés les premiers par Épicadus, & les autres par Agalſus, il ſe diſpoſoit à paſſer dans l'Illyrie, ſur tout pour faire lever le ſiége de Baſſania; mais, ce qui l'arrêta, ce fut la nouvelle qu'il apprit des ravages, que les brigantins d'Illyrie exerçoient le long des côtes. Ils étoient au nombre de quatre-vingts, que Gentius, par le conſeil de Pantauchus, avoit envoyés pour piller les terres de Durazzo & d'Apollonie.

Comme la flotte Romaine n'étoit pas encore fort éloignée d'Apollonie, Anicius courut à la défenſe de ſes alliés, & ayant bientôt joint les pirates, il n'eut pas de peine à les vaincre, prit un grand nombre de leurs vaiſſeaux, & força les autres à regagner les ports de l'Illyrie. Étant enſuite retourné au camp près du fleuve Génuſe, il ſe hâta d'aller à Baſſania, pour en faire lever le ſiége. Gentius n'eut pas le courage de le continuer, à la vue de l'armée Prétorienne; mais, décampant ſur le champ, il marcha vers Scodra avec tant de précipitation, qu'il laiſſa la moitié de ſon armée derrière lui; enſorte que la plus grande partie de ſes troupes, qui pouvoient arrêter les Romains, ſi elles euſſent eu à leur tête un chef plus réſolu, ſe rendirent à eux, dès qu'elles s'apperçurent qu'il les avoit abandonnées.

Toutes les Villes du païs ſuivirent cet exemple, portées à prendre un parti auquel elles inclinoient déjà, par la juſtice & la clémence dont le Préteur uſoit à l'égard de tous les habitans. Anicius marcha enſuite vers Scodra. Quoique cette Ville fût défendue par ſa ſituation, par toute la nation Illyrienne, & par le roi Gentius en perſonne; cependant le Préteur, animé par ſes premiers ſuccès, crut qu'il devoit profiter de la terreur des ennemis, & comptant que la fortune continueroit à le favoriſer, il s'approcha des murailles, avec ſon armée rangée en bataille, & emporta en effet la ville par l'imprudence de Gentius.

Ce Prince, obligé de ſe ſoumettre, vint, les larmes aux yeux, ſe jetter aux pieds du Préteur, & ſe remettre entièrement à ſa diſcrétion. D'abord, Anicius l'exhorta à prendre courage, & l'ayant même invité à manger avec lui, il le renvoya dans la Ville. Mais,

après qu'il lui eut fait à table tout l'honneur qu'il pouvoit espérer, il le mit sous la garde de C. Cassius, tribun des soldats.

Anicius se voyant maître de Scodra, commença par faire amener, devant lui, les ambassadeurs Pétillius & Perperna, que Gentius tenoit en prison; & leur ayant rendu leur première dignité, il envoya sur le champ Perperna à Médéon, ville du païs des Labéates, pour arrêter les amis & les parens du Roi. Il y trouva Etleva, sa femme, ses deux fils Scerdilétus & Pleuratus, avec Caravantius, son frere, & les ramena tous à Scodra, dans le camp du Préteur. Ce général ayant terminé cette guerre, en moins de trente jours, fit partir le même Perperna, pour aller annoncer sa victoire à Rome; & peu de jours après, il y envoya Gentius lui-même, avec sa mere, sa femme, ses enfans, son frere, & les principaux seigneurs d'Illyrie. C'est la seule guerre, dont on ait appris à Rome la fin, avant que d'en avoir sçu le commencement.

L'année suivante, Anicius ayant mis une garnison dans Scodra, sous le commandement de Gabinius, confia à C. Licinius la garde de Rhizon & d'Olcinie, autres places, dont il étoit à propos de s'assurer; & avec le reste de son armée, il passa en Épire, où la ville de Phanote se rendit à lui la première, tous ses habitans étant venus au-devant de lui en posture & en habits de supplians. Il y mit garnison, & passa dans la Molosside. Il eut bientôt soumis toutes les Villes de cette province.

Anicius ayant pacifié l'Épire, & mis ses troupes en quartier d'hiver dans les Villes les plus commodes, retourna dans l'Illyrie; & ayant convoqué les premiers de la province à Scodra, il y tint une assemblée générale avec les commissaires de Rome, qui s'y étoient rendus. Lorsqu'il eut pris leur avis, il monta sur son tribunal, & déclara que le Sénat & le peuple Romain rendoit la liberté aux Illyriens; qu'il alloit retirer ses garnisons de toutes les Villes, forteresses & châteaux du païs; que ceux d'Issa, de Taulantie, de Piruste dans la Dassarétie, ceux de Rhizon & d'Olcinie, qui, tous n'avoient pas attendu la défaite de Gentius pour se soumettre, seroient non seulement libres, mais encore exempts de tout tribut; qu'il accordoit le même privilége aux Daorses, parce qu'abandonnant Caravantius, ils étoient passés du côté des Romains avec leurs armes. A l'égard des habitans de Scodra, de Dassare, de Sélépite, & des autres Illyriens, ils furent taxés à la moitié des impôts, qu'ils avoient payés à leurs Rois. Il partagea l'Illyrie en trois régions; on ne sçait ce que contenoit la première; pour la seconde, elle renfermoit tous les Labéates; & dans la troisième, étoient compris les Agravonites, les Rhizonites & les Olciniates, avec leurs voisins. Après avoir établi cette forme de gouvernement dans l'Illyrie, il retourna à son quartier d'hiver de Passaron, dans

l'Épire ; d'où il passa en Italie quelque tems après.

Anicius, ayant obtenu les honneurs du triomphe, fit passer en revue, devant le peuple, une grande quantité de drapeaux militaires, sans parler des autres dépouilles, & de tout ce qu'il avoit trouvé de plus riche dans le palais de Gentius, vingt-sept livres d'or, & dix-neuf d'argent, trois mille deniers, & cent vingt mille victorins, monnoie d'Illyrie. Au reste, il y en a qui trouvent cette quantité d'or & d'argent si modique, qu'on peut, selon eux, soupçonner qu'il doit y avoir quelque erreur dans les nombres. Quoiqu'il en soit, Gentius fut conduit devant le char du vainqueur avec sa femme, ses enfans, Caravantius, son frere, & plusieurs des premiers de la nation. Anicius distribua à chaque fantassin quarante-cinq deniers, le double aux centurions, le triple aux cavaliers ; aux alliés du nom Latin, autant qu'aux citoyens, & aux soldats de la flotte autant qu'à ceux de l'armée de terre. Ces troupes, en suivant son char, firent éclater leur joie & leurs applaudissemens ; & dans leurs chansons militaires, les soldats célébrérent ses louanges, à l'envi les uns des autres.

ANICIUS [L.], *L. Anicius*, (*a*) consul, l'an de Rome 583, avec M. Cornélius. C'est sous leur consulat que la comédie de Térence, qui a pour titre, *Adelphes*, fut jouée pour la première fois.

ANICIUS, *Anicius*, (*b*) fut député par le Sénat de Rome, pour aller reconcilier Prusias II, roi de Bithynie, avec Attale, roi de Pergame. Anicius & ses collégues, qui étoient au nombre de neuf, avoient ordre d'obliger le Bithynien à conclure la paix à des conditions extrêmement désavantageuses. La plûpart furent rejettées. Les ambassadeurs, rebutés de contester vainement, lui déclarérent que la République renonçoit à son alliance, & partirent sur le champ. Une retraite si précipitée lui causa des frayeurs mortelles ; il courut après les ambassadeurs ; & par des soumissions qui dégradoient la majesté Royale, il s'efforça de les calmer. Supplications, bassesses, tout fut inutile. Anicius se rendit au camp d'Attale ; & là on convint que ce Prince, content de défendre ses frontières, n'attaqueroit point les païs dépendans de la Bithynie.

De retour à Rome, Anicius exposa au Sénat l'état des affaires de l'Asie ; ce qui lui fit penser sérieusement à y rétablir la tranquillité. La chose fut heureusement exécutée par les nouveaux députés, qu'on y envoya. Au reste, je crois que cet Anicius est le même que le précédent.

ANICIUS [C.], *C. Anicius*, (*c*) sénateur Romain, du tems de Cicéron. Il étoit lié d'une étroite amitié avec cet Orateur, qui l'appelle un homme vraiment illustre

(*a*) Terent. Adelph. Titul.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom XII. pag. 295, 296.

(*c*) Cicer. ad Amic. L. XII. Epist. 21.

en toutes manières. Des affaires, qu'il avoit en Afrique, l'ayant obligé de se charger d'une ambassade libre pour ce païs, Cicéron écrivit en sa faveur au préteur d'Afrique, qui s'appelloit Cornificius. Il le pria d'aider & d'appuyer C. Anicius de sa protection en toutes choses, afin qu'il vînt à bout de ses affaires, le plus avantageusement qu'il seroit possible. Cicéron lui recommanda sur tout ce que son ami avoit de plus cher, son honneur & sa dignité. Il le pria enfin de lui faire l'honnêteté, qu'il avoit coûtume de faire lui-même dans son gouvernement à tous les Sénateurs, sans même en être prié; c'est-à-dire, qu'il leur donnoit des gardes, parce qu'il avoit appris & reconnu que cela s'étoit souvent pratiqué par de très-grands hommes. Nous ignorons quel fut le succès de cette recommandation, ainsi que des affaires de C. Anicius.

ANICIUS, *Anicius*, (a) étoit surnommé Cérialis ou Céréalis. Étant Consul désigné, il opina dans le Sénat, à ce qu'au plutôt on bâtit, en l'honneur de Néron, aux dépens de la République, un temple, où il seroit respecté comme un Prince, qui, s'étant élevé au-dessus de la condition mortelle, méritoit que les hommes lui rendissent les hommages, qui ne sont dûs qu'aux dieux; ce qui fut pris dans la suite pour une prédiction de sa mort, parce que le culte divin n'étoit accordé aux Princes, qu'après qu'ils avoient cessé de vivre parmi les hommes.

L'an de Rome 821, Mella que Néron obligea de se donner lui-même la mort, ajoûta, en forme de plainte, au testament qu'il fit auparavant, qu'il mouroit innocent, tandis qu'on laissoit vivre Rufus Crispinus & Anicius Cérialis, tous deux ennemis déclarés du Prince. Mais, on croit qu'on avoit supposé ces derniers termes, pour justifier le supplice de Rufus, déjà exécuté, & donner lieu à la perte d'Anicius, qui vivoit encore; car, peu de jours après, il se donna lui-même la mort, & fut regretté moins que personne, parce qu'on se souvenoit que c'étoit lui qui avoit révélé à Caligula la conspiration, formée contre sa vie.

Les Auteurs, soit sacrés, soit profanes, parlent de plusieurs autres Anicius, qui vécurent sous les empereurs Païens, ainsi que sous les empereurs Chrétiens. En voici quelques-uns des plus célebres. 1.° Anicius Maximus, qui fut proconsul de Bithynie, sous Trajan. 2.° Q. Anicius Faustus, lieutenant de l'empereur Sévère, dans la Dace, vers l'an de de J. C. 203. 3.° Anicius Festus, proconsul d'Asie, en 217 & 218, sous l'empire de Macrin. 4.° Anicius Faustus, qui étoit Consul, sous Dioclétien en 298, & préfet de Rome, l'année suivante.

5.° Anicius Julianus, que Symmaque a loué comme le plus noble, le plus riche, & le plus puissant personnage de son tems, se

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 74. L. XVI. c. 17.

distinguoit encore plus par son esprit & par sa bonté, que par ses avantages extérieurs. Il a été le premier des Anicius, qui ait embrassé la foi Catholique; & l'on croit qu'il fut pere de Basiline, épouse de Jules Constance, frere de Constantin, & même de Julien l'*Apostat*. Il fut Consul, sous Constantin, en 322, gouverneur de la Taragonoise, quatre ans auparavant, & presque toujours continué dans la préfecture de Rome, depuis 326 jusqu'en 329.

6.° Anicius Paulinus, qui géra la préfecture de Rome, sous Constantin, en 331 & 332. 7.° Anicius Paulinus le jeune, proconsul d'Asie & de l'Hellespont, puis Consul en 334. Une inscription, rapportée par Onuphre, vante sa noblesse, son éloquence, son amour pour la justice, & la gravité de ses mœurs. Outre le Consulat, il exerça encore la préfecture de Rome, une partie de cette année, & fut continué Préfet l'année suivante.

8.° Anicius Probus [Sext.]. Celui-ci, qui fut préfet du Prétoire, & consul Romain, l'un des grands & des illustres magistrats de l'Empire, vivoit sur la fin du quatrième siècle. En 371, il étoit Consul ordinaire avec l'empereur Gratien. Il n'y avoit aucune des provinces de l'empire Romain, qui ne se louât des bontés de ce grand homme. Son nom étoit si respecté de tous les peuples de l'univers, que ces deux Sages d'entre les Perses, qui vinrent, l'an 390, à Milan, pour y voir S. Ambroise, passérent tout-exprès à Rome, pour y visiter Anicius Probus. Il avoit alors quitté sa charge de préfet du Prétoire, comme nous l'apprend Ammien Marcellin, & il se préparoit à mourir saintement. Sa maison étoit des plus belles de la ville de Rome. Il possédoit de si grands biens, que Zozime, qui en parle avec une maligne envie, dit qu'il semble qu'il eût ramassé, chez lui, toutes les richesses des Romains. On lui avoit justement donné le surnom de *Probus*, puisque la probité étoit le caractère de toutes ses actions.

ANIENSIS [la Tribu], (*a*) *Tribus Aniensis*. C'est l'an de Rome 453, que cette Tribu rustique fut établie & ajoûtée aux anciennes; c'est-à-dire, sous le consulat de M. Fulvius Pétus, & de T. Manlius Torquatus, & la même année que les Romains se rendirent maîtres de Néquine, dans l'Umbrie, & y envoyérent une colonie, qui fut depuis appellée Narnie, de la rivière de Nar, sur laquelle cette Ville étoit située, & d'où quelques modernes ont mal à propos donné le nom de Narniensis à cette Tribu.

D'autres prétendent avec raison qu'il faut lire du moins Arniensis, de la rivière d'Arne, dans le texte de Tite-Live, au lieu d'Aniensis, parce que la Tribu de ce nom,

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 9. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV, pag. 80, *&* *suiv.*

ainsi appellée du fleuve Anio, sur les bords duquel elle étoit située, avoit été établie long-tems auparavant. *Voyez* Arniensis.

ANIENSIS [la Centurie], (*a*) *Centuria Aniensis*. Il échut à ceux de cette Centurie de donner les premiers leur suffrage dans l'assemblée, qui se tint l'an de Rome 537 pour l'élection des Consuls. Les jeunes gens qui la composoient, ayant nommé T. Otacilius avec M. Émilius Régillus, Q. Fabius s'y opposa, quoique le premier fût son neveu. T. Otacilius fit beaucoup de bruit, & protesta, avec beaucoup de hauteur, qu'il vouloit exercer le Consulat, puisqu'on lui avoit fait l'honneur de le nommer. Fabius ordonna à ses Licteurs de s'approcher de lui; & comme il n'étoit point entré dans la Ville, étant tout d'un coup venu dans le lieu, où se tenoient les assemblées, il l'avertit qu'il étoit précédé des haches & des faisceaux. Ainsi il se tut; & la Centurie privilégiée étant revenue aux suffrages, éleva Q. Fabius à son quatrième consulat, & M. Marcellus à son troisième. Tous les autres furent du même avis, sans qu'il y eût aucune variété de sentiment.

ANIGRÉE, *Anigræa*, (*b*) Ἀνιγραῖα, nom d'un défilé du Péloponnèse, qu'on alloit gagner, au sortir du bourg Génésius, qui tenoit presque au bourg Apobathme. Le chemin de ce défilé étoit fort étroit & fort difficile; mais, quand on l'avoit passé, on avoit sur la gauche une étendue de terre, qui alloit jusqu'à la mer, & qui étoit toute plantée d'arbres fruitiers, sur tout d'oliviers.

ANIGRIDES, *Anigrides*, (*c*) nymphes ainsi appellées du fleuve Anigrus. On prétend que ces Nymphes avoient le pouvoir de donner aux eaux de ce fleuve une vertu différente de leur qualité naturelle. A Samicon, près du fleuve Anigrus, on voyoit un antre, que les gens du païs nommoient l'antre des nymphes Anigrides. Ceux qui avoient des dartres, venoient faire leurs prieres à ces Nymphes, leur promettoient un sacrifice, & s'imaginoient ensuite qu'ils n'avoient qu'à se frotter & à passer le fleuve à la nage, pour être non seulement sains de corps, mais nets de toute tache.

ANIGRUS, *Anigrus*, (*d*) Ἄνιγρος, fleuve du Péloponnèse, qui naissoit au mont Lapithe en Arcadie, & qui se jettoit dans la mer Ionienne vers Samicon. Son cours étoit souvent retardé par la violence des vents; outre qu'à l'endroit où il se jettoit dans la mer, il s'amassoit du sable, qui arrêtoit ses eaux. Ce sable, continuellement humecté d'un côté par l'eau de la mer, & de l'autre par l'eau du fleuve, devenoit un sable mouvant, qui étoit très-dangereux, non seulement pour les chevaux, mais même pour les gens de pied.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 7, 8.
(*b*) Pauf. pag. 157.
(*c*) Pauf. pag. 296. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 386.
(*d*) Pauf. pag. 295, 296. Strab. pag. 346. Ovid. Metam. L. XV. c. 6.

L'eau de ce fleuve, dès sa source, étoit fort puante. Aussi n'y voyoit-on point de poisson, jusqu'à ce que la rivière Alcidas eût mêlé ses eaux avec celles du fleuve ; & même le poisson que cette rivière y apportoit, de bon qu'il étoit, devenoit mauvais. Quant à la mauvaise odeur de l'Anigrus, Pausanias croit qu'elle venoit de la qualité de la terre, où ce fleuve prenoit sa source ; comme par la même raison au-dessus de l'Ionie, il y avoit des eaux si infectes, que leur exhalaison étoit mortelle. Cependant, les Grecs disoient que Chiron, ou Polénor, ayant été blessé par les fléches d'Hercule, l'un ou l'autre Centaure lava sa plaie dans l'eau du fleuve Anigrus, & que le venin de l'Hydre, dont ces fléches étoient empoisonnées, corrompit tellement l'eau, qu'elle en contracta la mauvaise odeur, qui la rendoit si désagréable. D'autres croyoient que Mélampe, fils d'Amithaon, après avoir guéri les filles de Pœtus du violent transport qui les agitoit, jetta dans l'Anigrus l'espèce de charme dont il s'étoit servi, & que c'est-là ce qui avoit rendu l'eau de ce fleuve si infecte. Les Arcadiens croyoient que l'Anigrus étoit le Minyéus des Anciens. *Voyez* Anigrides.

ANILÉE, *Anilæus*, Ἀνιλαῖος, (*a*) frere d'Asinée. C'étoient deux Juifs de la province de Babylone & de la ville de Néerda, sur l'Euphrate. Ces deux freres se trouvant dans la nécessité, après la mort de leur pere, furent contraints d'apprendre le métier de tisserand, pour gagner leur vie. Un jour qu'ils étoient venus trop tard au travail, leur maître voulut les maltraiter ; mais ils se sauvérent, prirent des armes, & assemblérent autour d'eux un grand nombre de gens déterminés, avec lesquels ils se saisirent de certains pâturages, qui se trouvérent dans des marais, formés par l'Euphrate, dans l'endroit, où ce fleuve se divise en plusieurs branches. Ils s'y fortifiérent de telle sorte, qu'ils devinrent redoutables au gouverneur de Babylone, qui, les ayant voulu surprendre avec une armée, fut repoussé & obligé de se retirer.

Le roi des Parthes, nommé Artabane, conçut de l'estime pour leurs personnes, les voulut voir, & les laissa en paix dans le canton dont ils s'étoient saisis. Ils y demeurérent tranquillement durant 15 ans, jusqu'à ce qu'Anilée, devenu passionné pour la femme d'un seigneur Parthe, gouverneur de la province, fit la guerre à ce Seigneur, le défit & le tua ; ensuite de quoi il épousa sa femme. Cette femme apporta avec elles ses idoles, & continua de les adorer ; ce qui fit murmurer tous les Juifs. Asinée dissimula assez long-tems la faute de son frere. Mais, enfin il fut obligé de lui en parler, & de lui dire qu'il falloit répudier sa femme. La passion d'Anilée fut plus forte sur son esprit, que toutes les remontrances

(*a*) Joseph, de Antiq. Judaïc. pag. 644. & *seq*.

de son frere ; & sa femme qui appréhendoit un soulévement général des Juifs contre elle, empoisonna Asinée son beau-frere.

Anilée ensuite fit des courses sur les terres de Mithridate, gendre du roi Artabane. Mithridate, ayant assemblé une armée, fut surpris, défait, & amené lui-même prisonnier par Anilée, qui, après l'avoir traité indignement, ne laissa pas de le renvoyer. Mithridate, animé par les reproches de sa femme, rassembla encore des troupes. Anilée marcha contre lui ; mais, il fut défait & obligé de se retirer dans ses marais. Il y trouva encore assez de monde pour s'y maintenir, jusqu'à ce que les Babyloniens, qui avoient reconnu le païs, en lui envoyant des députés pour traiter de quelque accord, fondirent sur lui durant la nuit, & le tuérent. Ce fut vers l'an de J. C. 40.

ANIM, *Anim*, (*a*) ville de Judée. Elle étoit située dans les montagnes, & appartenoit à la tribu de Juda.

ANIMADVERSION, *Animadversio*, terme de littérature. Il signifie quelquefois correction, quelquefois des remarques, ou des observations faites sur un livre, ou toute autre chose semblable, & quelquefois une sérieuse considération ou réflexion sur quelque sujet que ce soit, par forme de critique.

ANIMALES, *Animales*, divinités qui furent ainsi nommées, parce que c'étoient les ames de ceux, qui, après leur mort, avoient été mis au rang des dieux.

ANIMAUX, *Animalia*, (*b*) Ζῶα.

I. Les Animaux ont fait l'objet d'un culte public parmi les Égyptiens, & autorisé par les loix du païs. C'est un fait qu'on ne sçauroit révoquer en doute, & qui leur a été tant reproché, que les invectives que leur ont fait à ce sujet les Grecs & les Romains, sont connues de tout le monde. Un Poëte célebre, parmi les Modernes, s'en exprime ainsi d'après Juvénal :

Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir comme au dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau tems ?
Non ; mais, cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,
Adorer le métal, que lui-même il fit fondre ;
A vu dans un païs les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;

(*a*) Josu. c. 15. v. 50.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 52. *& seq.* Strab. p. 823. Herod. L. II. c. 4. *& seq.* Juven. Satyr. 15. v. 1. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 373, 374. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 84. *& suiv.* Tom. IX. pag. 20. *& suiv.* Tom. XII. pag. 13.

Et sur les bords du Nil les peuples imbécilles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

Lucien s'est souvent moqué dans ses Dialogues de cette folle superstition. Encore s'il n'y avoit que des Poëtes & des Auteurs satyriques, qui les eussent raillés sur ce sujet, on pourroit croire qu'ils avoient moins consulté la vérité, que le penchant, qu'ils avoient à médire. Mais, les Historiens les plus graves & les plus judicieux leur ont fait les mêmes reproches. Hérodote, Diodore de Sicile, & plusieurs autres parlent des différens Animaux, qu'honoroient les Égyptiens. Élien n'est entré sur ce sujet dans quelque détail, que pour se moquer de cette folle superstition. Plutarque, qui a cherché à excuser les Égyptiens, convient cependant qu'un culte qui a les Animaux pour objet, paroît ridicule au premier coup d'œil. Que penser, en effet, d'un peuple, dont les temples étoient remplis des figures de presque tous les Animaux, que produisoit leur païs ? Quelle autre idée que celle d'un culte véritablement religieux, pouvoit-on se former, en voyant ces Animaux nourris & logés avec un soin particulier ; ainsi que l'étoient le bœuf Apis à Memphis, le crocodile à Arsinoé, le chat à Bubaste, le bouc à Mendès, &c. Ajoûtez à cela, qu'on embaumoit, après leur mort, les oiseaux & les Animaux sacrés, pour les mettre dans les catacombes, qui leur étoient destinées ; & on sera contraint de dire, avec Cicéron, que les Égyptiens avoient plus de respect & de vénération pour les Animaux, que les Romains pour leurs temples & pour les statues de leurs dieux.

Enfin, quand on sçait qu'ils punissoient de mort ceux qui tuoient quelqu'un des Animaux sacrés, il est bien difficile de ne pas croire qu'ils poussérent cette superstition jusqu'au dernier excès. Cependant le fait est certain ; & quand nous n'aurions pas l'histoire de ce soldat Romain, qui avoit tué un chat, & qu'il fut impossible d'arracher à la fureur du peuple, qui le massacra, malgré l'intérêt qu'avoit Ptolémée à ménager le Sénat, ainsi que le raconte Diodore de Sicile, le témoignage de Moïse suffiroit pour le prouver. Ce saint Législateur, demandant à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le désert, lui dit que s'il immoloit, dans l'Égypte même, des Animaux, qui y sont honorés, on le lapideroit.

C'est pourquoi Josephe, disputant contre Apion, avoit raison de lui dire que si l'univers avoit embrassé la religion Égyptienne, il auroit été bientôt sans hommes, & tout peuplé d'Animaux. Mais, pour faire mieux connoître cet article de la théologie Égyptienne, il faut entrer dans quelque détail.

On sçait de quelle manière les Égyptiens honoroient les bœufs Apis & Mnévis, symboles de leur Osiris, Anubis avec une tête de chien, & Pan sous la figure d'un bouc. On sçait aussi qu'à Arsi-

noé, ville située près du lac Mœris, on avoit un grand respect pour les crocodiles; qu'on les nourrissoit avec soin; & qu'après leur mort on les ambaumoit, & on les enterroit dans les chambres souterreines du Labyrinthe; qu'à Bubaste dans la basse Égypte, les chats étoient en telle vénération, qu'il étoit défendu, sous peine de mort, de les tuer. Hérodote observe, à cette occasion, que quand il arrivoit quelque incendie, les chats étoient agités d'un mouvement divin; & que les Égyptiens qui les gardoient, négligeoient l'incendie pour observer ce que faisoient alors ces Animaux. Hérodote ajoûte que malgré les soins qu'on se donnoit, pour les retenir, ils s'échappoient & alloient se jetter dans le feu. Alors, les Égyptiens prenoient le deuil, & pleuroient la perte qu'ils venoient de faire. Le même Historien remarque encore que quand un chat mouroit d'une mort naturelle, tous ceux de la maison, où cet accident étoit arrivé, se rasoient les sourcils en signe de tristesse, & si c'étoit un chien qui mouroit, ils se rasoient tout le corps & la tête. Le deuil fini, on embaumoit les chats, & on alloit les ensevelir à Bubaste.

Le chien, le lion, l'ichneumon, l'épervier, le singe & d'autres Animaux encore, étoient l'objet de la vénération du même peuple; ce qui fait dire à Hérodote, que les Égyptiens regardoient comme sacrés, tous les Animaux qui naissoient dans leur païs, & dont le nombre cependant n'étoit pas bien considérable, quoiqu'ils fussent voisins de la Libye, qui en produit en si grande abondance. De-là tant de figures monstrueuses de divinités Égyptiennes, qu'on trouve dans les Antiquaires, avec des têtes de chat, de chien, de loup, de lion, de singe, &c.

Une preuve bien certaine du respect & de la vénération qu'on avoit en Égypte pour les Animaux, c'est que les Villes, qui les honoroient, en portoient les noms. Telles étoient Bubaste, Mendès, Crocodilopolis, Léontopolis, & plusieurs autres, qui étoient ainsi appellées, parce qu'elles avoient, en singulière vénération, les chats, les boucs, les crocodiles, les lions, &c. Plusieurs Nomes portoient, dans le même païs, les noms des Animaux qu'on y honoroit. L'Oxyrinchien étoit ainsi appellé à cause du poisson Oxyrinchus; le Lycopolitain, du loup; le Cynocéphale, du chien.

On ne s'étendra pas davantage sur un sujet si connu; mais, on ne sçauroit se dispenser de remarquer avec Hérodote, que pendant qu'une Ville mettoit quelques Animaux au rang de ses dieux, une autre les avoit en abomination. Ainsi les Mendésiens, qui honoroient le bouc, lui immoloient des brebis, qui étoient l'objet de la vénération des Saïtes, lesquels, à leur tour, offroient en sacrifice des boucs à leur Jupiter Ammon. Les crocodiles de même, si honorés à Arsinoé, étoient regardés avec horreur dans le reste de l'Égypte, où l'on croyoit que

l'ame de Typhon étoit passée dans cet amphibie. De-là ces guerres de religion, dont parle Plutarque, d'une Province contre l'autre; effet de la politique d'un ancien roi d'Égypte, qui, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, voyant son peuple peu docile & porté à la révolte, le distribua en différentes Préfectures, dans chacune desquelles il établit le culte de quelque Animal, & en défendit l'usage pour la nourriture; afin que chaque Province, entêtée de son culte, méprisât celui de son voisin, & vînt insensiblement à le haïr; ce qui fut la source d'une infinité de guerres.

On ne peut rien ajoûter au soin que prenoient les Egyptiens des Animaux sacrés. Ils avoient des parcs publics, où on les entretenoit à grands frais. Ceux qui en avoient soin, les nourrissoient de pâtes fines, délayées dans du lait, mêlé avec le miel, de la chair du canard, qu'on avoit fait cuire, ou de quelque autre mets qui leur étoit propre. On les baignoit, & on les parfumoit. Les loges, où ils se retiroient, étoient également propres & ornées. Lorsque quelqu'un de ces Animaux venoit à mourir, après le deuil que prescrivoit la loi, ainsi qu'il a déjà été observé, on l'embaumoit, & on l'enterroit dans les catacombes. Il arrivoit même souvent que les funérailles de ces Animaux excédoient les facultés de ceux que leur emploi destinoit à les servir. Diodore de Sicile observe que ceux, qui étoient chargés de ce soin, avoient dépensé cent talens en une seule année. Au reste, ces gardiens des Animaux sacrés, étoient bien reçus par tout; & bien loin de rougir de leur emploi, ils portoient des marques, qui caractérisoient les sortes d'Animaux qui leur étoient confiés. Quelquefois même on se mettoit à genoux, lorsqu'on les voyoit passer.

Ceux qui étoient engagés dans une guerre étrangère, rapportoient à leur retour les chats & autres Animaux, qui étoient morts, pour leur procurer une sépulture honorable; mais, ce qui prouve encore mieux le grand respect des Égyptiens pour les Animaux sacrés, c'est que dans une extrême famine, dont l'Égypte fut affligée, le peuple s'étant porté jusqu'à manger de la chair humaine, personne n'osa toucher à celle de ces Animaux.

Raisons du culte, rendu aux Animaux par les Égyptiens.

Diodore de Sicile, qui ne s'est pas contenté de rapporter l'histoire d'un culte si singulier, a tâché d'en rendre plusieurs raisons, dont la première est celle de l'utilité, qu'on retire des Animaux. Hérodote l'avoit touchée avant lui, lorsqu'en parlant de la vénération, que les Égyptiens avoient pour l'ibis, il a dit que c'étoit à cause qu'au printems il sortoit d'Arabie une infinité de serpens ailés, qui venoient fondre en Égypte, où ils auroient faits des ravages infinis, sans ces oiseaux, qui les chassoient & les détruisoient entièrement. Cicéron est de même

avis qu'Hérodote. » Les Égyp- » tiens, dont on se mocque tant, » dit cet Auteur célebre, n'ont » cependant rendu des honneurs » aux Animaux, qu'à proportion » de l'utilité qu'ils en retiroient; » & s'ils ont adoré l'ibis, c'est » parce qu'il détruisoit les serpens. » Je pourrois m'étendre, conti- » nue Cicéron, sur les avantages » qu'ils recevoient de l'ichneu- » mon, des crocodiles & des » chats; mais, je ne veux pas être » trop long sur ce sujet. «

M. l'abbé Banier croiroit volontiers que cette raison a été la cause du progrès, que fit en Égypte le culte des Animaux; mais, il ne croit pas qu'elle en soit le fondement. » Je sçai, dit cet Aca- » démicien, que la reconnoissan- » ce & la crainte ont introduit » des dieux dans le monde; je ne » disconviens pas même des gran- » des utilités qu'on retire de plu- » sieurs Animaux, & je n'ignore » pas ce que Vossius, dans son » excellent traité de l'Idolâtrie, » dit à ce sujet. Mais, cette seule » considération auroit-elle suffi » pour ériger des monstres & des » insectes en divinités? Défions- » nous des auteurs, Grecs & » Latins, qui n'étoient pas tou- » jours assez bien instruits des » mystéres Égyptiens, que les » Prêtres leur cachoient comme » à des profanes que la seule cu- » riosité conduisoit dans leur païs. » Ils ne sont peut-être pas plus » croyables sur ce sujet, que sur » les calomnies qu'ils publioient » des Juifs, qu'ils acccusoient » d'adorer le pourceau, dont ils » s'abstenoient de manger la » chair, & de rendre leurs res- » pects à la tête d'un âne, dont » ils conservoient, selon eux, dans » le temple de Jérusalem la figure » en or massif.

» Tâchons, poursuit M. l'abbé » Banier, de pénétrer les mysté- » res Égyptiens, & voyons si les » figures bisarres de leurs divini- » tés, qui excitérent les railleries » & les mépris de Cambyse, ne » nous laisseront pas entrevoir les » véritables raisons du culte, » qu'ils leur rendoient. Je suppo- » se d'abord que tout culte n'est » pas un culte religieux, & que » tout culte religieux n'est pas un » culte de latrie; & je ne crois » pas qu'il soit nécessaire d'établir » ici cette distinction, dont on con- » vient assez. Cela étant, je crois » que le culte, que les prêtres » Égyptiens rendoient aux Ani- » maux, étoit purement relatif, » & qu'il se rapportoit aux divi- » nités, dont ils étoient les sym- » boles. «

Plutarque, en effet, remarque judicieusement que la vigilance ordinaire aux chiens, porta les Égyptiens à les consacrer au plus rusé & au plus vigilant de tous les dieux; ou, ce qui revient au même, on ne peignoit Mercure avec une tête de chien, comme le dit Servius, que parce qu'il n'y a point d'Animal plus vigilant. On voit, par cet exemple, la véritable raison du dogme de la consécration des Animaux, & que ce n'étoit pas à eux, mais aux dieux qu'ils représentoient, que se terminoit le culte religieux,

dont nous parlons. Hérodote décide la question, lorsqu'il dit que les Égyptiens offroient leurs vœux à ces Animaux, en adressant leurs prieres aux dieux à qui ils étoient consacrés. Et si l'on veut sçavoir quels étoient ces vœux qui s'adressoient aux Animaux, ce judicieux Auteur nous l'apprend, en disant que c'étoit une offrande d'argent qu'on leur donnoit pour leur nourriture. Diodore de Sicile dit la même chose, & explique plus nettement ce mystére.» Les Égyptiens, dit cet ancien Écrivain, » offroient aux dieux des vœux » pour la guérison de leurs enfans » malades; & lorsqu'ils étoient » hors de danger, ils les conduisoient dans le temple; & leur » ayant coupé les cheveux, ils » les mettoient dans une balance » avec une somme d'argent de » même poids, qu'ils donnoient » à ceux, qui avoient soin de » nourrir les Animaux sacrés.«

Lucain, après s'être moqué des Égyptiens, qui servirent, dit-il, plusieurs de leurs dieux sur la table de César, ajoûte cependant que les Prêtres interrogés par ce Prince sur le culte qu'ils rendoient à ces Animaux, lui firent entendre qu'ils honoroient en eux la divinité, dont ils étoient les symboles. Aussi, quand nous apprenons qu'ils plaçoient dans leurs temples, parmi toutes leurs idoles, celle d'Harpocrate, avec le doigt sur la bouche, nous voyons évidemment qu'ils y renfermoient des mystéres qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénétrer, & qu'il falloit les méditer en silence.

On pourroit demander: Pourquoi avoir choisi des Animaux pour représenter des dieux, & quelles furent les raisons de la préférence qu'on donna à quelques-uns d'eux? Plutarque répond en général, que c'est à cause du rapport qu'ont ces Animaux avec la divinité, qu'ils représentent; car, pour se servir de sa comparaison, l'image de Dieu éclate dans quelques-uns, comme celle du Soleil dans les gouttes d'eau, qui sont frappées de ses rayons. Ainsi, le crocodile n'ayant point de langue, est considéré comme le symbole de la divinité, qui, sans proférer une seule parole, imprime les loix de l'équité & de la sagesse dans le silence de nos cœurs. En effet, ajoûte Plutarque, si on a trouvé bon que des Nombres, qui n'ont, ni corps, ni ame, ayant été regardés par les Pythagoriciens, comme les types de la divinité; n'est-il pas plus raisonnable que des êtres qui en sont doués, soient considérés comme des images dans lesquelles elle a voulu se faire voir à nos yeux? Et si toute la nature n'est elle-même qu'un miroir, dans lequel le Soleil de la divinité se peint avec ses différens attributs; cela n'est-il pas encore plus vrai des créatures animées? Y eut-il jamais de statue, quelque excellente qu'elle soit, qui représente mieux l'Être souverain, que le moindre corps organisé?

A cette excellente raison de Plutarque, M. l'abbé Banier en joint quatre autres, qu'il tire de l'astrologie, de l'histoire, de la théologie

logie des Égyptiens, & de l'utilité que l'Égypte tiroit de quelques Animaux. On les trouvera détaillées dans son traité de la Mythologie, ainsi que dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres.

(*a*) II. Les Hébreux distinguoient les Animaux purs, des Animaux impurs. Ils nommoient Animaux purs, ceux dont il étoit permis de manger, & impurs, ceux dont l'usage leur étoit interdit par la Loi. On est fort partagé, parmi les Interprétes, au sujet de la pureté ou impureté légale des Animaux. On croit qu'elle étoit déjà en usage, dès avant le déluge, puisque Dieu ordonna à Noë d'introduire, dans l'arche, sept couples d'Animaux purs, & seulement deux couples d'Animaux impurs. Les uns croient que cette distinction est toute symbolique, & qu'elle marque seulement la pureté ou impureté morale, que les Hébreux devoient rechercher, ou éviter, suivant la nature & les inclinations des Animaux, dont ils devoient user ou s'abstenir. Le porc, par exemple, signifie la gourmandise; le liévre, l'impudicité; la brebis, la douceur; la colombe, la simplicité, & ainsi des autres. Dans la défense de l'usage du porc, le principal but de Moïse étoit d'interdire la gourmandise & les excès dans le boire & le manger. S. Barnabé, dans son épître, s'étend au long sur ces significations symboliques.

D'autres pensent que Dieu a voulu éloigner les Hébreux de la tentation d'adorer les Animaux, en leur faisant manger, ceux dont la plûpart étoient regardés comme des dieux en Égypte, & en leur inspirant de l'horreur pour d'autres, auxquels on rendoit aussi des honneurs divins. Ils n'avoient garde de décerner leur culte aux Animaux qu'ils mangeoient, & encore moins à ceux, dont ils ne daignoient pas même user pour leur nourriture.

Enfin, plusieurs Commentateurs ne connoissent, dans les Animaux déclarés impurs, que des qualités naturelles, qui sont réellement nuisibles, ou du moins, qui le sont dans l'idée des peuples. Ainsi, Moïse a défendu l'usage des oiseaux, des poissons, dont la chair passoit pour mauvaise & dangereuse à la santé; les Animaux farouches, dangereux, venimeux, ou qui étoient tels dans l'imagination du vulgaire. Il semble aussi que Dieu, ayant voulu séparer les Hébreux des autres peuples, comme une nation sainte & consacrée à son service, leur interdit l'usage de certains Animaux censés impurs, afin que cette pureté, extérieure & figurative, les portât à une autre pureté plus parfaite & plus réelle.

Les Hébreux n'offroient communément, en sacrifice, que la vache, le taureau & le veau, avec la chevre, le bouc & le chevreau; à quoi il faut joindre la brebis,

(*a*) Genes. c. 7, v. 2. c. 32. v. 25. Exod. c. 22. v. 31. Levit. c. 3. v. 17. c. 7. v. 23. *& seq.* c. 11. v. 3. *& seq.* c. 17. v. 10. *& seq.* c. 22. v. 8, 19. *& seq.*

le bélier & l'agneau. Quand on parle de moutons offerts en facrifice, il faut l'entendre des béliers, ou des agneaux entiers & fans défauts corporels. Outre ces trois fortes d'Animaux, on pouvoit manger de quantité d'autres, foit fauvages ou domeftiques, comme le cerf, le chevreuil, & en général de tous ceux qui ont la corne fourchue, & qui ruminent. Tous ceux qui ont la corne du pied d'une feule pièce, ou qui ont le pied fendu, & qui ne ruminent pas, étoient cenfés impurs, & ne pouvoient fe manger, ni être offerts en facrifice. La graiffe de toute forte d'Animaux immolés, étoit interdite aux Ifraëlites. Le fang de toute efpèce d'Animaux généralement, & en toute forte de cas, étoit auffi interdit aux Hébreux, fous peine de la vie. Ils n'ufoient point non plus du nerf de la cuiffe de derrière des Animaux, quoique purs d'ailleurs, en mémoire du nerf de la cuiffe de Jacob, qui fut frappé par l'ange qui lutta avec lui à Mahanaïm. Enfin, ils ne mangeoient point d'Animaux qui avoient été pris & touchés par une bête carnacière & impure; comme un chien, un loup, un fanglier, &c. ni d'un Animal mort de lui-même. Celui qui en touchoit le cadavre, étoit impur jufqu'au foir, & ne rentroit dans le commerce ordinaire des autres Juifs qu'au foir, & après avoir lavé fes habits.

Les poiffons, qui n'avoient point de nageoire, ni d'écailles, étoient déclarés impurs. Les oifeaux, qui marchoient fur la terre à quatre pieds, comme la chauve-fouris, les diverfes fortes de mouches qui ont plufieurs pieds, étoient auffi déclarés impurs. Mais, la Loi exceptoit les différentes efpèces de fauterelles, qui ont les pieds de derrière plus haut que ceux de devant, & qui fautent plutôt qu'elles ne marchent fur la terre. Ces Animaux étoient purs, & on pouvoit en manger.

Nous allons préfenter ici une lifte alphabétique des Animaux impurs, dont il eft fait une mention expreffe dans les loix de Moïfe.

Parmi les Animaux à quatre pieds.

La Belette.

Le Caméléon.

Le Chameau.

Le Crocodile.

Le Lézard.

Le Liévre.

La Muferaigne.

Le Porc.

Le Porc-Épic, *ou* l'Hériffon.

La Souris.

Le Stellion.

La Taupe.

Parmi les Oiseaux.

L'Aigle.
L'Aigle de Mer.
L'Autruche.
Le Butor.
Le Chat-Huant.
La Chauve-Souris.
Le Cigne.
Le Corbeau.
Le Cormoran.
Le Courlis.
L'Épervier.
Le Griffon, *ou plutôt* l'Offifrague.
Le Héron.
Le Hibou.
La Huppe.
L'Ibis.
Le Milan.
Le Porphyrion, *ou peut-être* le Vautour.
La Poule-d'Eau.
Le Vautour, *& ceux de son espèce.*

ANIO, *Anio*, Ἀνίων, (*a*) fleuve d'Italie, qui prend sa source à la montagne des Trébains. On dit qu'il fut ainsi appellé d'Anius, roi des Étrusques; parce que ce Prince, poursuivant Céthégus, qui lui avoit enlevé sa fille, étoit tombé dedans.

Ce fleuve servoit autrefois de limites au païs du Latium. Il coule dans une plaine, & se rend dans le Tibre au-dessus de Rome, après avoir reçu trois lacs célebres, qui donnérent leur nom à la ville de Sabiaco. Pline en fait une description qui semble exagérée. » L'Anio, dit ce Géographe, » en recevant les eaux de plusieurs ruisseaux, ou fontaines, » devient si gros qu'on ne voit » point de navire sur la mer d'Italie, qu'il ne soit capable de porter; de façon qu'il n'y a pas au » monde de fleuve plus marchand, que celui-là. Ses rives » sont couvertes de belles maisons » de campagne; & on en trouve » plus le long de ce seul fleuve, » que sur les bords de tous les » autres fleuves de l'univers. Il est » extrêmement serré des deux » côtés; cependant, il ne fait point » de dégât. Il est vrai qu'il croît » quelquefois tout à coup; & le » préjudice qu'il cause alors, c'est » que Rome regorge d'eau. Bien » plus, loin de nuire aux Romains » dans ces circonstances, il sert à » leur donner des pronostics & » des avertissemens. »

Lorsqu'Annibal faisoit la guerre en Italie, il alla camper sur les bords de l'Anio, 211 ans avant J. C. Et comme il n'étoit qu'à trois milles de Rome, il s'avança de-là, lui-même, à la tête de deux mille chevaux, jusqu'au temple d'Hercule, près de la porte Colline, d'où, en faisant faire divers mouvemens à son cheval, il con-

(*a*) Strab. pag. 235, 238. Plin. L. III. c. 5, 12. Ovid. Metam. L. XIV. c. 8. Tit. Liv. L. XXVI. c. 10, 11.

templa à ſon aiſe les murailles & la ſituation de la Ville. Flaccus, indigné de cette audacieuſe curioſité, qu'il regardoit comme une inſulte, fit ſortir contre lui une troupe de cavalerie, à qui il ordonna de le repouſſer juſques dans ſon camp. L'Anio prend aujourd'hui le nom de Tévérone dans les états du Pape.

ANIOCARATER, *Aniocarater*, (a) C'étoit à Sparte le premier officier de l'armée. C'étoit lui qui commandoit la gauche dans les combats, lorſqu'il n'y avoit qu'un des Rois; mais, lorſqu'ils y étoient tous les deux, il commandoit le corps de bataille. C'eſt à cauſe de ſon pouvoir, & à cauſe de ſa charge qui ne connoiſſoit point de ſupérieur dans le métier de la guerre, que les Rois, que l'ordre de la faire aux Meſſéniens lui fut adreſſé immédiatement. Originairement, il étoit le commandant des troupes auxiliaires. Ceux, auxquels cet ordre de faire la guerre étoit notifié médiatement par l'Aniocarater, étoient les chefs des Morages & des Lochages.

ANIPPE, *Anippus*, Ἄνιππος, (b) amiral d'une flotte de Syracuſe, compoſée de dix voiles. Vers l'an 377 avant l'Ére Chrétienne, cette flotte ayant été attaquée par les Athéniens ſous la conduite d'Iphicrate, fut défaite & priſe toute entière par l'Ennemi. Le vainqueur ayant dépouillé tous les vaiſſeaux de leurs ornemens, les conduiſit au port des Corcyréens. Quant aux priſonniers, il ſe contenta d'exiger d'eux une certaine ſomme. Il n'en excepta que l'amiral Anippe, qu'il fit garder avec ſoin, ſoit qu'il voulût exiger de lui une plus groſſe ſomme, ſoit qu'il eût deſſein de le vendre. Mais, Anippe étant au déſeſpoir de ſe voir réduit à un tel état, ſe tua lui-même.

ANITIS, *Anitis*, ſurnom de Diane. C'eſt le même qu'Anaïtis. *Voyez* Anaïtis.

ANITORGIS, *Anitorgis*, (c) ville d'Eſpagne. Vers l'an 540 de Rome, Aſdrubal, fils d'Amilcar, étant campé auprès de cette Ville, P. Corn. Scipion & Cn. Scipion y allérent auſſi camper, à la vue des ennemis, dont ils n'étoient ſéparés que par la rivière. Cn. Scipion reſta dans cet endroit avec les troupes, qui lui avoient été aſſignées; & P. Scipion en partit pour aller à la guerre, dont il étoit chargé. Aſdrubal s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de Romains dans l'armée de Cn. Scipion; & que toute l'eſpérance de de ce général étoit fondée ſur le ſecours des Celtibériens. Comme il connoiſſoit l'infidélité de ces nations, parmi leſquelles il faiſoit la guerre depuis tant d'années, & qu'il n'y avoit point de ruſe ni de fraude, qu'il ne ſçût lui-même mettre en uſage, il traita ſecrétement avec les chefs des Celtibériens, par le moyen des Eſpagnols, qui ſervoient dans ſon

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 401, 418, 419.
(b) Xenoph. pag. 689. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 351.
(c) Tit. Liv. L. XXV. c. 32, 33.

camp, & les engagea, moyennant une grande récompense, à se retirer dans leur païs avec leurs troupes.

Cn. Scipion fit ce qu'il put pour les retenir ; mais, voyant qu'il ne gagnoit rien, il prit le seul parti qui lui parut salutaire dans de pareilles conjonctures. Ce fut de rebrousser chemin le plus promptement qu'il pourroit, évitant avec soin de combattre en plaine contre un ennemi qui lui étoit si supérieur par le nombre de ses troupes, & qui, ayant passé le fleuve, le suivoit à la piste, & lui marchoit presque sur les talons. On ne sçait pas au juste le nom moderne de la ville d'Anitorgis. Tantôt on veut que ce soit Pampelune, tantôt Albarazin.

ANIUS, *Anius*, Ἄνιος, (*a*) fleuve de Macédoine, qui se rend dans la mer Ionienne, ou Adriatique. César, étant à Apollonie, ville du païs, prit la résolution de partir, à l'insçu de l'armée qu'il ne croyoit pas suffisante pour hasarder un combat. La nuit étant venue, il s'embarqua en effet, déguisé sous un habit d'esclave, sur l'Anius, dont l'embouchure étoit ordinairement fort aisée & fort tranquille, parce qu'il se levoit tous les matins un petit vent de terre, qui repoussoit les vagues de la mer, & en facilitoit l'entrée au fleuve. Mais, malheureusement, cette nuit là, il se leva un vent marin si violent qu'il amortit le vent de terre ; & que le fleuve, irrité par le flux & par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, combattoient contre son courant, devint dangereux & terrible, ses eaux étant forcées de remonter vers leur source avec des tournoiemens affreux, & avec un mugissement horrible ; de manière qu'il étoit impossible au pilote de surmonter cette violence, & de gouverner.

C'est pourquoi, il commanda aux rameurs de ramer vers la pouppe pour remonter le fleuve. César ayant entendu cela, se leve tout à coup, se montre, & prenant la main du pilote, surpris & étonné de voir là César : » Marche, mon ami, lui dit-il, ose » tout & ne crains rien, tu menes » César & sa fortune. « A ce mot, les matelots oublient l'hiver & ses tourmens, & ramant de toutes leurs forces avec un merveilleux courage, ils tâchoient de surmonter la violence des vagues. Mais, l'embouchure ne pouvant être franchie par aucun effort, César, qui voyoit sa frégate faire eau de tous côtés, & près de couler à fond, permit au pilote, quoiqu'avec peine, de retourner en arrière. Quand il eut regagné son camp, ses soldats vinrent en foule au-devant de lui, se plaignant hautement, & lui témoignant leur douleur, de ce qu'il ne s'assuroit pas de vaincre avec eux seuls ; & que, plein de chagrin & d'inquiétude, il exposoit sa personne au plus grand danger, pour aller chercher les absens, comme se défiant de ceux qu'il avoit avec lui. Le fleuve Anius doit être le même que l'Aoüs. *Voyez* Aoüs.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 726.

ANIUS, *Anius*, Ἄνιος, (*a*) roi de l'isle de Délos, & en même-tems grand-prêtre d'Apollon, étoit de la famille de Cadmus, du côté de sa mere Rhéo, fille de Staphilus, qui reconnoissoit Bacchus pour son pere. Rhéo ayant eu quelque galanterie, son pere l'exposa sur mer dans un petit vaisseau, avec lequel elle aborda dans l'isle de Délos, où elle accoucha d'Anius, qui, de son mariage avec Doripe, eut trois filles extrêmement ménagères, & qui firent de grands amas des offrandes qu'on portoit au temple d'Apollon. Les Grecs, pendant le siége de Troye, envoyérent Palaméde, pour demander des vivres à Anius, & l'obligérent même de donner ses filles en ôtages. Cependant, les Princesses trouvérent le moyen de s'échapper; ce qui fit dire que Bacchus les avoit changées en pigeons. Quant à ce qu'on prétendoit qu'elles changeoient tout ce qu'elles touchoient, en vin, en bled & en huile, on étoit fondé, selon le sçavant Bochart, sur les étymologies des noms de ces trois filles, Œno, Spermo, & Élaïs, qui pouvoient signifier du bled & de l'huile, qu'on offroit pour l'ordinaire à Apollon, & dont elles firent des magasins, qui servirent beaucoup à l'armée de Grecs.

Énée, dans son voyage, étant arrivé dans l'isle de Délos, Anius vint au-devant de lui, la tête ceinte d'un bandeau Royal & d'un laurier sacré. Ayant reconnu Anchise, son ancien ami, il leur présenta la main en signe d'hospitalité, & les conduisit dans la Ville.

ANNA, *Anna*, déesse qui présidoit aux années, & à laquelle on sacrifioit dans le mois de Mars. C'est, selon quelques-uns, la Lune. Selon d'autres, c'est ou Thémis, ou Io, ou l'une des Atlantides. *Voyez* l'article suivant.

ANNA PERENNA, *Anna Perenna*, (*b*) divinité champêtre, que quelques Auteurs croyent être la sœur de Didon, si célébrée dans le quatrème livre de l'Énéïde, & qui se retira dans le païs des Laurentins, où Énée la reçut. Mais, comme elle craignoit que Lavinie ne voulût lui ôter la vie, elle se jetta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une des nymphes. D'autres pensent que c'étoit la Lune elle-même, qui avoit pris le nom d'Anna, de l'année, *Ab anno*; parce que l'année étoit composée de mois lunaires; mais, la plus commune opinion, c'est que c'étoit une bonne femme de la campagne, qui apporta quelques gâteaux au peuple Romain, dans le tems qu'il s'étoit retiré sur le mont Aventin; & ce peuple, par reconnoissance, voulut que son nom fût éternellement honoré. C'est d'*à perennitate cultûs*, qu'elle prit le surnom de *Perenna*.

M. l'abbé Banier la compte au nombre des divinités de la campagne, sur l'autorité de Varron,

(*a*) Diod. Sicul. p. 229. Virg. Æneid. L. III. v.80. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 299, 418, 419.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 407. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 429, 455. *& suiv.*

qui la met dans le même rang que Palès, Cérès, & autres. Sa fête étoit célébrée avec solemnité aux Ides de Mars, sur les bords du Tibre, pendant laquelle le peuple donnoit de grands témoignages de réjouissance. On y buvoit largement, on y dansoit; & les filles y chantoient des vers, dans lesquels la pudeur n'étoit pas ménagée; mais aussi, faisoit-on allusion à une aventure galante, rapportée par Ovide. Anna, selon ce Poëte, ayant été reçue dans le ciel, Mars, qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle Déesse de le servir dans ses amours. Celle-ci, à qui le dieu de la guerre n'étoit pas indifférent, lui ayant promis ce qu'il souhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve consentoit à l'épouser; & ayant pris un habit semblable à celui de la Déesse, elle se trouva au rendez-vous; mais, elle fut la dupe de son déguisement, qui fut découvert.

ANNAIRE [la Loi], *Lex Annaria*. Cette Loi Annaire, ou Annale, que les Romains avoient prise des Athéniens, régloit l'âge requis, pour parvenir aux charges de la République; dix-huit ans, par exemple, pour être chevalier Romain, & vingt-cinq, pour obtenir le consulat.

ANNALES, *Annales*, (*a*) rapport historique des affaires d'un État, rédigées par ordre des années. La différence, qui se trouve entre les Annales & l'Histoire, est un point différemment traité par divers Auteurs. Quelques-uns, selon Aulu-Gelle, prétendent que l'Histoire est proprement le récit des choses auxquelles l'Écrivain a assisté, & qu'il a vues de ses propres yeux. Aulu-Gelle ajoûte que Verrius Flaccus doutoit que cette opinion fût vraie, quoiqu'il avouât qu'elle étoit fondée sur l'étymologie & l'origine du nom d'Histoire. Car, disoit-il, Histoire, en Grec, signifie la connoissance des choses présentes. Et en effet, ἱστορεῖν, veut dire, voir, connoître.

Servius, sur un vers du premier livre de l'Énéide, rapporte cette différence, & appuie sur cette étymologie. Au contraire, les Annales, dit-il, sont ce que l'on n'a point vû de nos tems. Ainsi, poursuit-il, l'ouvrage de Tite-Live est partie Histoire, partie Annales. Il semble que Tacite ait été aussi de ce sentiment; car, il intitule la première partie de son ouvrage *Annales*; c'est parce qu'il y parle des tems qui l'avoient précédé. Pour la seconde partie, où il décrit les affaires de son siécle, il l'appelle Histoire.

Aulu-Gelle est d'un autre sentiment. Il prétend que l'Histoire & les Annales ne différent, que comme le genre & l'espèce. L'Histoire est le genre, & c'est la narration, ou l'exposition des choses passées. Annales est l'espèce, & c'est la même chose,

(*a*) Aulu-Gell. L. V. c. 18. Flor. L. I. c. 10, 12. Cicer. de Orat. c. 29. Virg. Æneïd. L. I. v. 377. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 267, 268.

mais rédigée par ordre des années ; de même que Journal est la même chose, dirigée selon l'ordre des jours. Le même Auteur rapporte une autre différence, que Sempronius Asellio mettoit entre l'Histoire & les Annales. Celles-ci, selon cet Écrivain, sont une simple narration de ce qui s'est fait chaque année. L'Histoire est un récit, non seulement des faits, mais encore des causes, des motifs, des raisons, & de tous les ressorts qui ont fait agir. L'Annaliste ne fait que déduire ces faits ; l'Historien raisonne sur ces faits.

Cicéron semble être de même avis, ou du moins ce qu'il dit, revient à peu près à cela. La différence qu'il y a, selon lui, entre les Annales & l'Histoire, c'est que les Annales ne font simplement que raconter les faits de chaque année, sans aucun autre ornement que la briéveté ; au lieu que l'Histoire demande des ornemens.

La différence, que donne Servius, n'est pas d'usage aujourd'hui. Celle que met Aulu-Gelle entre l'Histoire & les Annales, ne suffit pas. Il faut joindre celle de Cicéron & celle d'Asellio. Cependant, on appellera fort bien Annales, toute histoire distinguée par année. Souvent même, Annales, se prend pour toutes sortes d'Histoires, ou pour Histoire en général, tant en latin qu'en françois. C'est dans ce sens, que l'ont pris Florus, Virgile & Cicéron.

Voici à peu près comme ce dernier rapporte l'origine des Annales : » L'Histoire n'étoit d'abord que la composition des » Annales. Pour en conserver la » mémoire, le grand-Prêtre écrivoit ce qui se passoit chaque » année, & l'exposoit sur une » tablette dans son logis, afin » que le peuple pût l'aller lire. » C'est ce qu'on appelloit les » grandes Annales. Cette coûtume subsista jusqu'au Pontificat » de Publius Mucius Scévola. Il » étoit Consul l'an 620, ou 621 » de Rome ; c'est-à-dire, 134, » ou 135 ans avant J. C. Plusieurs Écrivains imitérent cette » manière d'écrire l'Histoire sans » ornemens, & simplement en » racontant les faits. Tels furent » Caton, Pictor, & Pison. Antipater fut le premier, qui releva un peu plus son style, & » qui donna des ornemens à » l'Histoire. Cet Antipater étoit » ami de Crassus, & vivoit par » conséquent vers l'an de Rome » 630, environ 120 ans avant » l'Ère Chrétienne. «

ANNALIS, *Annalis*, surnom donné à la famille de Villius, l'une des plus anciennes de Rome. Ce surnom leur étoit venu de celui qui, le premier, avoit reglé, par une loi, combien il falloit avoir d'années pour entrer dans les différentes sortes de Magistratures.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (a) femme d'Elcana, qui étoit de la ville de Ramathaim-Sophim. Elcana

(a) Reg. Lib. I. cap. 1. v. 2. & *seq.*

avoit une autre femme, nommée Phénenna. Cet homme alloit de sa ville à Silo, aux jours solemnels, pour adorer le Seigneur, & pour lui offrir des sacrifices. Les deux fils d'Héli, Ophni & Phinéès, prêtres du Seigneur, y étoient alors. Un jour donc, Elcana ayant offert son sacrifice, donna à Phénenna, sa femme, à tous ses fils, & à toutes ses filles, leur part de l'hostie. Il n'en donna qu'une à Anne; & en la lui donnant, il étoit triste, parce qu'il l'aimoit, & que le Seigneur l'avoit rendu stérile. Phénenna, sa rivale, l'affligeoit, & la tourmentoit extrêmement, lui insultant sur ce que le Seigneur l'avoit rendu stérile. Elcana faisoit tous les ans les mêmes exercices de piété. Anne allant avec lui en la maison du Seigneur, Phénenna lui insultoit de même; ensorte qu'elle ne cessoit de verser des larmes, & ne vouloit rien manger.

Elcana, son mari, lui dit donc: » Anne, pourquoi pleurez-vous? » pourquoi ne mangez vous point, » & pourquoi votre cœur s'afflige-t-il? Ne vous suis-je pas » plus, que ne vous seroient dix » enfans? « Après qu'Anne eut mangé & bu à Silo, elle se leva. Le grand-prêtre Héli étoit assis sur son siége, devant la porte du tabernacle, lorsqu'Anne, qui avoit le cœur plein d'amertume, vint prier le Seigneur, en répandant beaucoup de larmes, & elle fit un vœu en ces termes: » Seigneur des armées, si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre servante, & » que vous donniez à votre esclave un enfant mâle, je vous » l'offrirai pour tous les jours de » sa vie, & le rasoir ne passera » point sur sa tête. « Comme Anne demeuroit ainsi long-tems en prieres devant le Seigneur, Héli observa le mouvement de ses lévres; car, Anne parloit dans son cœur, & l'on voyoit seulement remuer ses lévres, sans qu'on entendît aucune parole. Héli crut donc qu'elle avoit bu avec excès, & il lui dit: » Jusqu'à quand serez-vous ainsi » ivre? Laissez un peu reposer » le vin, qui vous trouble. « Anne lui répondit: » Pardonnez-moi, mon Seigneur, je suis » une femme comblée d'affliction: Je n'ai bu ni vin, ni » rien, qui puisse enivrer; mais, » j'ai répandu mon ame en la » présence du Seigneur. Ne » croyez pas que votre servante » soit comme l'une des filles de » Bélial; car, il n'y a que l'excès » de ma douleur & de mon affliction, qui m'ait fait parler » jusqu'à cette heure. «

Alors, Héli lui dit: » Allez en » paix; & que le Dieu d'Israël » vous accorde la demande que » vous lui avez faite. » Anne lui répondit: » Plût à Dieu, que » que votre servante trouvât grace devant vos yeux. » Elle s'en alla ensuite trouver son mari, prit de la nourriture, & ne porta plus, comme auparavant, un visage abattu. Après cela, s'étant

levés dès le matin, ils adorérent le Seigneur, & s'en retournérent à leur maison, à Ramathaim-Sophim. Elcana connut sa femme, & le Seigneur se ressouvint d'elle. Quelque-tems après, elle conçut & mit au monde un fils, qu'elle appella Samuël, parce qu'elle l'avoit demandé au Seigneur. Son mari vint ensuite, avec toute sa maison, pour immoler au Seigneur l'hostie ordinaire, & pour accomplir son vœu. Mais, Anne n'y alla point, ayant dit à son mari, qu'elle n'iroit point à Silo, que l'enfant ne fût sevré, & qu'elle ne le menât, pour le présenter au Seigneur.

Elcana lui dit qu'elle pouvoit faire comme elle jugeroit à propos. Ainsi, Anne demeura au logis, & nourrit son fils de son lait, jusqu'à ce qu'elle l'eût sevré. Et lorsqu'elle l'eut sevré, elle prit avec elle trois veaux, trois mesures de farine, & un grand vaisseau plein de vin, & amena son fils avec elle à Silo, en la maison du Seigneur. Or, l'enfant étoit encore tout petit. Anne le présenta à Héli, après avoir immolé un veau, & lui dit : » Il » est vrai, mon Seigneur, com» me il l'est que vous vivez, que » je suis cette femme que vous » avez vue ici prier le Seigneur. » Je le suppliois de me donner » cet enfant ; & il m'a accordé » la demande que je lui ai faite. » C'est pourquoi, je le lui remets » entre les mains, afin qu'il soit » à lui, tant qu'il vivra. « Elle fit ensuite sa priere par un cantique d'actions de graces. Cette sainte femme vivoit vers le milieu du douzième siécle, avant l'Ére Chrétienne.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (a) de la tribu de Nephthali. Cette femme est connue dans l'histoire de Tobie, qu'elle avoit épousé, & dont elle eut un fils, qui prit le nom de son pere. Lorsque Tobie eut perdu la vue, & qu'il se trouva par-là réduit à la mendicité, Anne alloit tous les jours faire de la toile, & apportoit, du travail de ses mains, ce qu'elle pouvoit gagner pour vivre. Un jour, qu'on lui avoit donné un chevreau, au de-là de ce qui lui étoit dû pour son travail, elle l'apporta à la maison ; & Tobie l'ayant entendu crier, dit à Anne : » Prenez garde que ce chevreau » n'ait été dérobé ; rendez-le à » ceux à qui il est, parce qu'il » ne nous est pas permis de man» ger, ou de toucher à quelque » chose, qui ait été dérobé. « Alors, sa femme lui répondit en colère : » Il est aisé de voir com» bien toutes vos espérances » étoient vaines, & à quoi se » sont terminées toutes vos au» mônes. « C'est ainsi qu'elle lui insultoit, l'accablant de reproches.

Alors Tobie, jettant un profond soupir, commença à prier avec larmes, demandant sur tout à Dieu, qu'il le retirât de ce

(a) Tob. c. 1. v. 9. c. 2. v. 19. *& seq.* c. 3. v. 1. c. 4. v. 1. *& seq.* c. 10. v. 3. *& seq.* c. 11. v. 5, 6. c. 14. v. 1. *& seq.*

monde. Croyant donc que Dieu exauceroit ſa priere, il appella à lui ſon fils Tobie, & lui dit: » Mon fils, écoutez les paroles » de ma bouche, & mettez-les » dans votre cœur, comme un » fondement ſolide. Lorſque Dieu » aura reçu mon ame, enſeve- » liſſez mon corps, & honorez » votre mere tous les jours de » ſa vie; car, vous devez vous » ſouvenir de ce qu'elle a ſouf- » fert, & à combien de périls » elle a été expoſée, lorſqu'elle » vous portoit dans ſon ſein, & » quand elle aura auſſi elle-mê- » me achevé le tems de ſa vie, » enſeveliſſez-la auprès de moi. «

Tobie, malgré ſes vœux, vécut encore aſſez long-tems. On ſçait que ce fut depuis, que ſon fils, conduit par l'ange Raphaël, alla à Ragès, où il prit une femme. Comme il différoit de revenir, Tobie, ſon pere, ſe laiſſa aller à une profonde triſteſſe, & Anne, ſa femme, avec lui; & ils ſe mirent enſemble à pleurer, de ce que leur fils n'étoit point revenu au jour marqué; mais, ſur tout, Anne verſoit des larmes, ſans pouvoir ſe conſoler, en diſant: » Ah, mon fils! pour- » quoi vous avons-nous envoyé » ſi loin, vous qui étiez la lu- » mière de nos yeux, le bâton » de notre vieilleſſe, le ſoulage- » ment de notre vie, & l'eſpé- » rance de notre poſtérité? Nous » ne devions pas vous éloigner » de nous, puiſque ſeul vous » nous teniez lieu de toutes cho- » ſes. « Mais, Tobie lui diſoit: » Ceſſez, je vous prie, de parler » ainſi; ne vous troublez point, » notre fils ſe porte bien; cet » homme avec qui nous l'avons » envoyé, eſt très-fidéle. « Rien néanmoins ne la pouvoit conſoler; mais, ſortant tous les jours de ſa maiſon, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par leſquels elle eſpéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher de le découvrir de loin, quand il reviendroit. Enfin, un jour qu'elle étoit aſſiſe proche le chemin, ſur le haut d'une montagne, d'où elle pouvoit découvrir de loin; comme elle regardoit de-là, ſi ſon fils ne venoit point, elle l'apperçut de bien loin, le reconnut auſſi-tôt, & courut en porter la nouvelle à ſon mari.

Tobie ne tarda pas à recouvrer la vue, après l'arrivée de ſon fils; & ce ſaint homme vécut encore 42 ans, depuis cet evénement. Anne lui ſurvécut. Quand elle fut morte, on l'enterra dans le même ſépulchre que ſon mari, comme celui-ci l'avoit ordonné avant ſa mort, arrivée l'an 637 avant J. C.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) femme de Raguel, de la tribu de Nephthali. Lorſque le jeune Tobie fut arrivé chez Raguel, celui-ci ayant jetté les yeux ſur lui, dit à Anne, ſa femme: » Que » ce jeune homme reſſemble à » mon couſin! « Dès qu'il ſe fut fait connoître, Raguel, Anne,

(*a*) Tob. c. 7. v. 2. *& ſeq.* c. 10. v. 12, 13.

& Sara leur fille, fondirent en larmes.

L'on parla ensuite du mariage, entre le jeune Tobie & Sara. Après le festin des noces, Raguel appella Anne, sa femme, & lui ordonna de préparer une chambre. Dès qu'elle l'eut exécuté, elle y mena Sara, sa fille, qui se mit à pleurer; mais, elle lui dit : » Ma fille, ayez bon » courage; que le Seigneur vous » comble de joie, après tant » d'afflictions, que vous avez » eues. «

Lorsque Sara fut sur le point de partir, Anne & Raguel, l'ayant prise, la baisérent, & la laissérent aller, après l'avoir avertie d'honorer son beau-pere & sa bellemere, d'aimer son mari, de regler sa famille, de gouverner sa maison, & de se conserver irrépréhensible en toutes choses.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Cette sainte femme avoit été mariée de fort bonne heure; mais, elle ne demeura que sept ans avec son mari. Alors se voyant dégagée des liens du mariage, elle ne pensa plus qu'à plaire à Dieu. Elle demeuroit sans cesse dans le temple, servant le Seigneur jour & nuit dans les jeûnes & dans les prieres.

Anne avoit 84 ans, lorsque la Sainte Vierge vint offrir J. C. au temple. Étant survenue au temple, dans le moment que le vieillard Siméon prononça le cantique d'actions de graces, que nous lisons dans l'Évangile, elle se mit aussi à louer Dieu, & à parler du Messie à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël. On ne sçait rien autre chose de la vie, ni de la mort de cette Prophétesse. Le martyrologe Romain met sa fête le premier jour de Septembre; celui de Canisus, le 28 Août. D'autres joignent la fête d'Anne la prophétesse à celle du vieillard Siméon, le trois Février.

ANNA, *Anna*, Ἄννα, (*b*) mere de la Sainte Vierge, & femme de S. Joachim. Les noms d'Anne & de Joachim ne se lisent point dans les écritures canoniques du nouveau Testament; mais, on les lit dans d'anciens Ouvrages, lesquels, quoiqu'ils n'aient pas une grande autorité, sur tout dans l'église d'Occident, ne laissent pas de mériter du respect. On les voit cités dans les écrits des Peres. La tradition de l'Église a conservé les noms d'Anne & de Joachim, & a rendu à leur mémoire les honneurs convenables, quoiqu'elle n'ait pas adopté tout ce qu'un zéle peu éclairé avoit publié de leur vie. Ce que nous sçavons de Joachim & d'Anne, nous vient des Orientaux, qui ont conservé plusieurs traditions historiques inconnues à l'Occident.

On lit, dans le Protévangile, attribué à S. Jacques, que Joachim voulant un jour présenter au temple son offrande dans un jour solemnel, un juif, nommé Ruben, l'en empêcha, disant que cela ne lui étoit pas permis, parce

(*a*) Luc. c. 2. v. 36. *& seq.*

(*b*) Protev. Jacob. c. 1.

qu'il n'avoit point de postérité dans Israël. Joachim, chargé de confusion, se retira dans le désert, où il demeura quarante jours & quarante nuits, dans le jeûne & dans la priere. Anne, son épouse, demeura dans sa maison, s'affligeant devant le Seigneur, tant à cause de sa stérilité, qu'à cause de l'absence de Joachim, son mari. Le jour d'une grande fête étant arrivé, Judith, sa servante, lui dit : » Jusqu'à quand » demeurerez-vous dans la dou- » leur ? Il ne vous est pas permis » de vous affliger aujourd'hui ; » car, c'est le grand jour du Sei- » gneur. Prenez cette coëffure, » & parez-en votre tête ; car, » il ne m'appartient pas de la » porter, à moi, qui suis votre » servante, mais à vous seule- » ment, qui êtes de la race » Royale. « Anne lui dit : » Re- » tirez-vous, je ne ferai point » cela ; car, le Seigneur m'a hu- » miliée. « Sa servante irritée lui reprocha sa stérilité. Anne quitta ses habits de deuil, se coëffa, & prit ses habits de noces.

Vers la neuvième heure, elle entra dans son jardin, & commença à prier le Seigneur qu'il daignât la bénir, & la délivrer de l'opprobre de la stérilité. Et comme elle étoit sous un laurier elle regarda en haut, & vit un nid d'oiseaux, où il y avoit des petits. Cet objet augmenta sa douleur. Elle cria au Seigneur, & se plaignit amérement de ce qu'elle demeuroit dans la stérilité, pendant que les animaux produisoient leurs petits devant le Seigneur, & que la terre donnoit son fruit en son tems, & bénissoit le Créateur. » Je suis, disoit-elle, comme » une personne maudite dans » Israël ; on me charge de con- » fusion & de reproches, on me » chasse du temple de mon Dieu. » A qui puis-je me comparer ?

Alors, un ange du Ciel descendit vers elle, & lui dit : » Anne, » Dieu a exaucé votre priere ; » vous concevrez, & vous en- » fanterez, & votre race sera » louée dans tout le monde. « Anne répondit : » Vive le Sei- » gneur mon Dieu ; s'il me don- » ne un fils ou une fille, je le » consacrerai au Seigneur, & il » servira dans son temple tous les » jours de sa vie. « En même-tems, deux anges lui vinrent annoncer que Dieu avoit aussi exaucé la priere de Joachim, & qu'il reviendroit incessamment avec ses troupeaux. Il revint en effet des montagnes, & Anne alla au-devant de lui. Peu de jours après elle conçut, & au bout de neuf mois, elle enfanta Marie, & l'alaita de son lait. Marie avoit à peine six mois, qu'elle commença à marcher seule. Six mois après, Anne la sévra ; & ayant fait un grand festin aux Prêtres, elle leur offrit sa fille. Cependant, Marie demeura encore deux ans dans la maison de son pere ; & lorsqu'elle eut trois ans, Anne & Joachim la présentérent au temple, pour y être élevée, & pour y servir le Seigneur. Voilà ce qu'on lit d'Anne & de Joachim dans le Protévangile de S. Jacques.

Quelques-uns ont dit que Ste Anne, avoit épousé en premières noces Joachim, de qui elle eut Marie, mere du Sauveur; & en secondes noces Cléophas, dont elle eut Marie, mere de Jacques le mineur, de Joseph le juste, de Simon le zélé & de Thaddée; & enfin en troisièmes noces, Salomas, dont elle eut une troisième fille, nommée aussi Marie, qui fut mariée à Zébédée, & qui devint mere de S. Jacques le majeur, & de S. Jean l'Évangéliste. On cite d'anciens vers, qui confirment cette généalogie; mais, & ces vers & les défenseurs de cette opinion sont d'une trop petite autorité, pour qu'ils puissent la faire recevoir par les Sçavans. Il y a beaucoup d'apparence que les Maries, dont il est parlé dans l'Évangile, où elles sont qualifiées, sœur de la Sainte Vierge, étoient seulement ses parentes, ou d'autres filles d'Anne & de Joachim, nées après la Ste Vierge.

On ne sçait rien d'exact sur le tems de la mort de Sainte Anne, ni de S. Joachim, ni même sur leur tombeau, quoiqu'on montre aux voyageurs certains monumens, que l'on veut leur persuader avoir été leurs sépultures. Les Latins font la fête de Sainte Anne, le 28 Juillet; & les Grecs font celle de sa Conception, le 9 Décembre, & celle de son mariage, le 9 Septembre.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, grand-prêtre des Juifs. Il est aussi connu sous le nom d'Ananus. *Voyez* Ananus.

ANNE, *Anna*, autrement Anno, ou Thécémine, épouse de Jéroboam I, roi d'Israël. Le nom de cette Princesse ne se lit, ni dans l'Hébreu, ni dans la Vulgate, mais seulement dans les Septante. On lit, dans le troisième livre des Rois, que Pharaon, roi d'Égypte, donna pour femme à Jéroboam, qui s'étoit réfugié en Égypte, Thécémine, sœur aînée de son épouse. *Voyez* Abia, fils de cette Princesse.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (a) sœur de Pygmalion & de la reine Didon. Elle suivit cette Reine, lorsqu'elle se retira en Afrique, à cause des mauvais traitemens qu'elle reçevoit de Pygmalion. Énée, chef des Troyens, y étant abordé depuis, suivant la narration de Virgile, Didon conçut pour lui beaucoup d'inclination. Anne, à qui elle le découvrit, loin de la détourner de sa résolution, l'enflamma davantage par ses discours. Aussi-tôt, elles vont l'une & l'autre aux pieds des autels, implorer l'appui des dieux. Elles immolent, suivant l'usage, des brebis choisies, à Cérès, à Phébus, à Bacchus, & sur tout à Junon, qui présidoit aux nœuds de l'Hyménée. Cependant, les destins s'opposent aux desirs de la Reine. Anne, pénétrée de douleur, porte plus d'une fois au prince Troyen les plaintes & les pleurs de la Reine. Mais, ni les larmes, ni les remontrances ne peuvent changer

(a) Virg. Æneid. L. IV. v. 20. *& seq.* Ovid. Fast. L. III. pag. 123. *& seq.*

aucunement sa résolution.

Didon frémit d'horreur de sa destinée, & vaincue par la douleur, elle forme le dessein de s'ôter la vie. Pour cet effet, elle ordonne à sa sœur de lui construire un bûcher, comme pour y offrir un sacrifice. Anne ne s'imagina point que Didon, sous l'apparence d'un sacrifice, cachât les préparatifs de sa mort. Il ne lui vint point à l'esprit qu'elle eût pris un parti si étrange, ni que la fuite d'un amant pût être plus funeste, que la mort d'un époux. Elle exécuta donc ses ordres.

Mais, dès qu'Anne fut instruite de la résolution de sa sœur, elle s'évanouit au récit de cette funeste catastrophe. Revenue à elle-même, elle accourt toute tremblante vers le bûcher, se frappant le sein, & se déchirant le visage; elle perce la foule, approche, & voyant sa sœur mourante, elle l'appelle à haute voix: » Quoi, » ma sœur, vous me trompiez ? » Ce bûcher, ces autels, ce feu, » n'étoient donc que les tristes » apprêts de votre mort déplo» rable ? Vous m'abandonnerez ? » Hélas ! que deviendrai-je ? » Pourquoi n'avez-vous pas vou» lu que je vous suivisse chez les » Morts ? le même fer nous au» roit jointes l'une & l'autre; nous » aurions expiré ensemble. Mal» heureuse ! j'ai donné tous mes » soins à la construction de ce fa» tal bûcher. C'étoit donc pour » un tel sacrifice que j'invoquois » les dieux de la patrie ; c'étoit » pour accomplir ce funeste des» sein, que vous vouliez m'éloi» gner. Cruelle, en vous donnant » la mort, vous l'avez donnée à » votre sœur, aux seigneurs Ty» riens, à votre peuple, & Car» thage est détruite; mais, qu'on » m'apporte de l'eau pour laver » sa plaie; que j'imprime mes » levres sur les siennes, pour re» cueillir au moins son dernier » soupir, si elle peut respirer en» core. « En parlant ainsi, elle monte au haut du bûcher; elle embrasse, en gémissant, sa sœur expirante; elle l'arrose de ses larmes, & tâche d'étancher le sang de sa blessure. Les yeux mourans de la Reine s'ouvrent un moment, & se referment aussi-tôt.

On prétend qu'après la mort de Didon, Jarbas s'étant rendu maître de Carthage, Anne se retira chez Batrus, roi de l'isle de Malte, & que Pygmalion, son frere, l'ayant voulu enlever, elle s'enfuit en Italie, où, après diverses aventures, elle se noya dans le fleuve Numicus ou Numicius. Ovide dit qu'elle se jetta entre les bras de ce fleuve, pour éviter la colère de Lavinie, femme d'Énée; & que celui-ci la cherchant, la vit au milieu du fleuve, où Anne lui dit qu'elle avoit pris le nom d'Anna Perennis, ou Perenna, selon d'autres. *Voyez* Anna Perenna.

ANNEAU, *Annulus*, (a) petit corps circulaire, que l'on met au doigt, soit pour servir

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 5, 6. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. pag. 309. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 572. Tom. XII. pag. 59.

d'ornement, soit pour quelque cérémonie. L'usage des Anneaux est si ancien, qu'il seroit difficile d'en marquer l'origine. On croit que les Romains l'avoient reçu des Grecs, & que ces derniers l'avoient pris des Égyptiens, ou de quelques peuples d'Asie. Mais, ceux-ci pouvoient bien l'avoir tiré des Hébreux; car, comme on le verra ci-après, l'usage des Anneaux est de la première antiquité dans l'Écriture. L'abus en étoit devenu si grand, du tems de Pline, que cet auteur en regarde l'invention comme un très-grand crime.

I. Il y avoit, chez les Anciens, des Anneaux de trois différentes sortes; les Anneaux de la première sorte étoient ceux qui ne servoient que pour l'ornement & pour la distinction des conditions. On en fit d'abord de fort simples, & des plus vils métaux. Dans la suite on en fit d'argent & d'or; & bientôt on ne voulut plus en porter d'autres, ou au moins qui ne fussent dorés. Chez les Romains, avant qu'on les ornât de pierres précieuses, lorsque la figure se gravoit encore sur la matière même de l'Anneau, chacun les portoit indistinctement à l'une ou à l'autre main, à l'un ou à l'autre doigt. Quand la mode commença à en régler l'usage, on les porta d'abord au quatrième doigt, ensuite on en mit au second doigt; c'est-à-dire, à l'index, puis au petit doigt, & enfin à tous les doigts, excepté celui du milieu. Les Grecs le portoient au quatrième doigt de la main gauche. Les Romains & les Grecs se contentérent dans les commencemens d'un seul Anneau; mais, ils les multipliérent insensiblement, jusqu'à en porter non seulement à chaque doigt, mais encore à chaque jointure de chaque doigt. Ils faisoient en ce genre des dépenses excessives; & ils avoient poussé le luxe & la délicatesse, à cet égard, jusqu'à avoir des Anneaux d'hiver & des Anneaux d'été. C'est ce qu'on appelloit à Rome *Aurum Semestre; Semestres Annuli.*

Dans les premiers tems de la république Romaine, les Sénateurs mêmes n'avoient droit de porter l'Anneau d'or, que quand ils avoient été ambassadeurs chez quelque peuple étranger; encore ne leur fut-il permis d'en user que dans les jours d'assemblées & de cérémonies. Depuis, ce droit s'étendit indifféremment à tous les Sénateurs, qui le portoient habituellement par tout & en toute occasion. Enfin, l'Anneau d'or devint la marque de distinction des Chevaliers; de sorte que cette formule, si commune chez les Romains: *Aureo Annulo donari*; c'est-à-dire, recevoir l'Anneau d'or, étoit comme l'acte qui constatoit la réception d'un citoyen dans l'ordre des Chevaliers. Le peuple portoit l'Anneau d'argent; & les esclaves celui de fer. Après la ruine de la République tout fut confondu; & l'usage de l'Anneau d'or fut accordé même à des affranchis.

Les Anneaux de la deuxième espèce étoient ceux, dont on se servoit non seulement pour cacheter

chetér les lettres, les contrats, les diplômes, mais encore les coffres, les armoires, les amphores, & autres choſes ſemblables. Les Romains les appelloient *Annuli Signatorii, Sigillaritii, Cirographi*, ou *Cerographi*. On en attribue l'invention aux Lacédémoniens. Chacun y faiſoit graver la figure qu'il jugeoit à propos, comme d'une divinité, d'un ami, d'un cheval, d'un chien, d'un char, d'une ancre, &c. Chacun en avoit un particulier, qui ne ſervoit qu'à lui ſeul, & ne paſſoit pas ſa perſonne. L'emblême, qu'il adoptoit, lui étoit propre, & revenoit à peu près au chiffre que ceux qui n'ont point d'armes, font graver ſur leur cachet.

Les Anneaux de la troiſième ſorte étoient ceux, que le mari futur donnoit à ſa prétendue le jour des fiançailles, pour arrhes & pour gage des engagemens qu'il contractoit avec elle. On nommoit ces Anneaux *Annuli Sponſalitii, Geniales, Pronubi, Nuptiales*. Ces Anneaux étoient ordinairement de fer, ſans pierreries, & ſe mettoient au quatrième doigt. Dans la ſuite, la coûtume s'établit de ne donner cette ſorte d'Anneaux, que le jour même des noces, ou des épouſailles; & cette coûtume eſt venue juſqu'à nous.

C'étoit une cérémonie uſitée parmi les Anciens d'ôter aux défunts l'Anneau du doigt, dès qu'ils avoient rendu l'ame. Ce qu'on faiſoit non ſeulement à ceux qui mouroient, mais auſſi à ceux qui s'endormoient d'un profond ſommeil, & qui tomboient dans une eſpèce de léthargie. » Par je ne » ſçais quelle religion, dit Pline, » on ôte les bagues à ceux qui » s'endorment d'un profond ſom- » meil, & à ceux qui meurent. « On croit que c'eſt par rapport à cette coûtume que Spartien dit, dans la vie de l'empereur Adrien, qu'entre les marques de ſa mort prochaine, on remarqua que la bague, où ſon image étoit repréſentée, tomba d'elle-même d'un de ſes doigts. Moreſtel penſe qu'on ôtoit les bagues à ceux qui venoient de mourir, de peur que les Pollinctores, ou ceux qui avoient ſoin de laver & de préparer le corps, ne s'en ſaiſiſſent. Ce qui donne lieu de le croire, c'eſt que lorſqu'on alloit porter le corps ſur le bûcher, on lui remettoit cet Anneau.

(*a*) II. L'uſage des Anneaux eſt auſſi fort connu dans l'Écriture. Il remonte juſqu'au tems des premiers Patriarches, je veux dire, Jacob & ſes enfans. Nous voyons en effet Juda donner ſon Anneau à Thamar. Pharaon ayant confié à Joſeph le commandement de toute l'Égypte, tira l'Anneau de ſon doigt, & le mit en la main de Joſeph. Les Iſraëlites, après la victoire qu'ils remportèrent ſur les Madianites, offrirent au Seigneur les Anneaux, les bracelets & les colliers d'or, qu'ils avoient pris aux ennemis. Les femmes des

(*a*) Geneſ. c. 35. v. 4. c. 38. v. 18. c. 41. v. 42. Numer. c. 31. v. 50. Reg. L. III. c. 21. v. 8. Eſther. c. 3. v. 10. Jerem. c. 22. v. 24. Daniel. c. 6. v. 17. Maccab. L. I. c. 6. v. 15. Luc. c. 15. v. 22. Jacob. c. 2. v. 2. Q. Curt. L. X. c. 5.

Iſraëlites portoient des Anneaux, non ſeulement aux doigts, mais auſſi au nez & aux oreilles. Saint Jacques diſtingue l'homme riche & en dignité par l'Anneau d'or, qu'il porte à ſon doigt. Au retour de l'enfant Prodigue, le Pere de famille ordonne que l'on donne à ce fils, nouvellement revenu, un habit neuf & un Anneau d'or au doigt. Le Seigneur menaçant le roi Jéchonias des derniers effets de ſa colère, dit que quand il ſeroit comme un Anneau dans ſa main droite, il l'en arracheroit.

L'Écriture met l'Anneau principalement entre les mains des Rois & des Puiſſans, comme du roi d'Égypte, de Joſeph, d'Achaz, de Jézabel, du roi Aſſuérus, d'Aman, ſon favori, de Mardochée, qui ſuccéda à Aman dans ſa dignité, du roi Darius. C'eſt que l'Anneau étoit une des marques de la ſouveraine autorité. On vient de remarquer que Pharaon donna ſon Anneau à Joſeph en ſigne de l'autorité, dont il le revêtoit, & qu'il vouloit qu'il exerçât ſur tout ſon peuple. Alexandre le Grand ayant donné ſon Anneau à Perdiccas, cela fit juger qu'il l'avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur. Antiochus Épiphanès, étant près de mourir, mit entre les mains de Philippe, l'un de ſes amis, le diadême, le manteau Royal & l'Anneau, afin qu'il les donnât au jeune Antiochus, ſon fils & ſon ſucceſſeur. Auguſte étant tombé malade d'une maladie, dont il croyoit qu'il ne reviendroit pas, remit ſon Anneau à Agrippa, comme au plus juſte de ſes amis.

III. On connoît certains Anneaux magiques, auxquels on attribue pluſieurs effets extraordinaires, ſoit pour ſe préſerver de certains maux, ſoit pour ſe procurer certain bonheur & certains avantages. Les Orientaux, par exemple, racontent mille choſes d'un Anneau prétendu de Salomon, qui lui communiquoit des lumières admirables, qui l'ont fait regarder comme le plus ſage & le plus heureux des Rois. Ils diſent que ce Prince ayant un jour quitté ſon Anneau en prenant le bain, une Furie infernale le lui déroba, & le jetta dans la mer. Salomon s'abſtint pendant quarante jours de monter ſur ſon trône, ne ſe croyant pas capable de bien gouverner, étant dépourvu d'un ſecours, qui lui étoit ſi néceſſaire; mais, enfin il le recouvra par le moyen d'un poiſſon, qui l'avoit avalé, & que l'on ſervit ſur ſa table.

Les Anneaux ou pendans d'oreilles ſi fréquens dans la Paleſtine & dans l'Afrique, étoient auſſi, apparemment, des Anneaux ſuperſtitieux & des Taliſmans ou des Phylactères, à qui l'on attribuoit des effets ſurnaturels. Jacob étant arrivé dans la terre de Chanaan, à ſon retour de Méſopotamie, ordonna à ſes gens de lui donner tous les dieux étrangers, qui étoient en leurs mains, & les Anneaux ou pendans, qui étoient à leurs oreilles; ce qui ſemble inſinuer que ces dieux étrangers étoient des figures magiques ou ſuperſtitieuſes, qui étoient gravées dans leurs Anneaux, dans leurs

bracelets, & dans leurs pendans d'oreilles; ou même, selon quelques Commentateurs, que ces Anneaux & ces pendans d'oreilles étoient aux mains & aux oreilles de ces faux dieux. S. Augustin invective fortement contre ces Phylactères des faux dieux, que les Africains, ses compatriotes, attachoient au haut de leurs oreilles, & auxquelles ils attribuoient mille vertus surnaturelles & superstitieuses, cherchant bien moins, par cet ornement, à se parer & à plaire aux hommes, qu'à plaire aux démons & à les servir.

ANNÉDOTS, génies chez les Chaldéens.

ANNÉDOTUS, *Annedotus*, (*a*) sorte d'animal, ressemblant à Oannès. George Syncelle, qui nous a conservé les fragmens de plusieurs Anciens, dit que, selon Abydène, Annédotus sortit de la mer, sous le regne d'Amillarus, qui habitoit dans la ville de Pantibybla, vingt-six Sares après le commencement de la monarchie des Chaldéens; mais, Apollodore, le chronographe, disoit, suivant le même Syncelle, qu'il n'avoit paru que sous le regne suivant; c'est-à-dire, du tems d'Aménon.

Apollodore parle d'un autre Annédotus, qui sortit aussi de la mer sous le regne de Daonus.

ANNÉE, *Annus*, ἔτος, ἐνιαυτὸς. Rien n'est plus équivoque que ce terme chez les Anciens. L'année, qui, dans l'étendue ordinaire de sa signification, est le cycle ou l'assemblage de plusieurs mois, a été & est encore aujourd'hui une source de disputes, soit qu'on considére sa durée, ou son commencement, ou sa fin.

Il y en a qui croient que depuis le commencement du monde jusqu'à la cent soixantième Année d'Hénoch, on ne compta que par semaines, & que ce fut l'ange Uriel qui révéla à Hénoch ce que c'étoit que le mois, l'Année, la révolution des astres, & le retour des saisons. Quelques peuples ont fait autrefois leur Année d'un mois; d'autres, de quatre; d'autres, de six, d'autres, de dix; d'autres enfin, de douze. Il y en a eu qui ont partagé l'Année en deux, & ont fait un an de l'hiver, & un autre de l'été. Le commencement de l'Année a été fixé tantôt en automne, tantôt au printems, tantôt au milieu de l'hiver. Certains peuples ont eu des mois lunaires, & d'autres des mois solaires. Les jours même ont commencé diversement; selon les uns, ils commençoient au soir; selon d'autres, au matin, à midi, & même à minuit. Dans certains païs, les heures étoient égales, tant en hiver qu'en été. Dans d'autres, elles étoient inégales. On comptoit douze heures le jour, & autant la nuit. En été, les heures du jour étoient plus grandes que celles de la nuit. En hiver, au contraire, les heures de la nuit étoient plus longues que celles du jour.

On distingue, pour l'ordinaire,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, pag. 146, 147.

différentes sortes d'Années, telles que l'Année Judaïque, l'Année Egyptienne, l'Année Cappadocienne, l'Année Arménienne, & autres. Pour ne pas confondre les idées, il est à propos de parler de chacune en particulier.

I.

Année Arménienne.

(*a*) Moïse de Khorenne rapportant les soins que se donna Artasès, ou Artaschiseh II, pour tirer les Arméniens de la Barbarie, où ils étoient encore plongés de son tems, reconnoît que l'agriculture même & le labourage étoient une chose rare dans leur païs. La chasse & la nourriture des troupeaux étoient la principale occupation des Arméniens. Ils ignoroient l'art de bâtir des ponts, celui de construire des barques pour naviger sur leurs lacs, & même celui de fabriquer des filets pour prendre le poisson, dont ces lacs étoient remplis. La division du tems, en semaines & en mois, leur étoit aussi inconnue; & pour régler leurs Années, ils étoient obligés de consulter les calendriers des nations voisines.

Artasès II regna 41 ans, & finit vers l'an 117 de J. C. Il est cependant probable que de son tems on donna une forme à l'Année, & des noms aux mois; car, l'historien Bardésanès, cité par Moïse, & qui vivoit sous Tigrane III, dont le regne commença vers l'an de J. C. 119, disoit que ce Prince institua, en mémoire de la mort de son frere Mazane, une fête que son fils Valarsacès rendit annuelle, & fixa au commencement de la nouvelle Année, dans les premiers jours du mois Navazardi. Ainsi, ce mois étoit dès lors le premier de l'Année.

L'Année Arménienne, selon M. Fréret, fut, dans son origine, la même que l'Année Persanne; & à cet égard, elle étoit dans le même cas que celle des Cappadociens. Elle devoit encore lui ressembler, en ce qu'elle n'avoit jamais reçu l'intercalation d'un mois tous les 120 ans, parce que cette intercalation n'avoit pas lieu hors de la Perse, ni dans les provinces tributaires, quoique le culte d'Oromaze ou Aramazde y fût établi.

Comme le Nourous ne tomboit pas au même jour dans l'Arménie & la Cappadoce; il en faut conclure que ces deux païs avoient reçu l'usage de l'Année vague dans des tems différens. L'an de J. C. 432, le Nourous Arménien répondoit au 11 d'Aout; si l'Année vague de Cappadoce eût encore été en usage, son Nourous, fixé au 12 Décembre de l'an de J. C., 60 ou 61, eût répondu au 9 Septembre; & le Nourous Arménien l'auroit précédé de 30 jours. Delà, il suit que l'Année vague avoit été portée en Arménie, 120 ans plutôt qu'en Cappadoce, ou, ce qui revient au même, dans le courant du cycle de 120 ans, qui avoit commencé en 809; c'est-à-dire, dans le premier cycle de la

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 85. *& suiv.*

période, qui commença l'an 809, & 1440 ans avant celle de Jezdegherde; au lieu qu'elle n'avoit été établie en Cappadoce, que dans le courant du cycle, qui commença l'an 689.

Scaliger a parlé de l'Année Arménienne dans ses livres de Chronologie, mais d'une manière peu exacte, & qui ne peut se concilier avec aucune des notions certaines, qu'on a maintenant de cette Année. Il avoue qu'il n'avoit vu aucun calendrier Arménien, & que ceux de cette nation, qu'il avoit interrogés, étoient peu instruits sur ces matières. Il ignoroit que les Arméniens eussent une Année fixe; & il ne connoissoit même leur Année vague, que par l'indication, qu'il en avoit trouvée dans un calendrier Arabe, où leurs mois étoient marqués d'une manière peu exacte. Ainsi, il s'étoit trompé, 1.o sur le lieu des Épagomènes, qu'il plaçoit avant le mois Sahami; 2.o sur celui du Nourous, qu'il attachoit au premier de ce mois, quoiqu'il n'ait jamais été que le troisième de l'Année Arménienne; car, elle a toujours commencé au mois Navazardi. Scaliger étoit si peu assuré de ce qu'il avançoit, que quoiqu'il donne ses conjectures pour des faits certains, il n'est pas toujours d'accord avec lui-même, & propose des systêmes opposés, dans les différens endroits où il parle de l'Année Arméniene, ainsi que le P. Pétau l'a démontré. Comme ce dernier n'avoit eu aucun mémoire sur l'Arménie, il s'est contenté de réfuter ce que Scaliger avoit avancé.

Les Arméniens se servent aujourd'hui d'une Année composée, comme celle des anciens Persans, de 12 mois, de 30 jours chacun, & de cinq Épagomènes. Cette Année est absolument vague, sans aucune intercalation, & elle remonte tous les quatre ans d'un jour dans l'Année Julienne. Elle sert, dans le païs, pour les actes & pour la date des lettres; mais, en même-tems, on emploie une autre Année, qui est proprement l'Année Ecclésiastique, & qui sert dans la Liturgie, pour régler la célébration de la Pâque & des fêtes, le tems des jeûnes, & tout ce qui a rapport à la religion. Cette Année est fixe, au moyen d'un sixième Épagomène qu'on ajoûte tous les quatre ans. Les noms des mois sont les mêmes que ceux de l'Année vague; mais, le Nourous, ou le premier jour de l'Année, qui commence avec le mois Navazardi, est fixé depuis long-tems au onzième du mois d'Août de l'Année Julienne, & il ne s'en écarte plus.

Schroder nous apprend que les Arméniens de Perse ou de Joulfa ont une troisième espèce d'Année, différente de l'Année vague & de l'Année Liturgique, & dont les mois ont des noms différens. C'est une Année solaire fixe, de douze mois & de cinq jours Épagomènes, dont le Nourous est fixé au jour de l'équinoxe du printems. Ces Années forment une période de 532 ans, qu'on nomme l'Ére d'Azarius, du nom de son inventeur, ou l'Ére racourcie, parce

jours du mois, chez les Athéniens, fut admise par les villes Grecques de la province d'Asie. Supposez-donc, par exemple, que le mois Artémision de ces Villes fut de 30 jours, le quatrième jour avant la fin du mois finissant, étoit le 27 du mois. Lorsque les villes Asiatiques eurent reçu, sous la domination Romaine, l'usage de l'Année solaire, elles suivirent la même manière de compter les jours du mois, avec quelque legére différence. Le mois Artémision commençoit le 24 de Mars Julien.

III.

Année Babylonienne.

(*a*) Elle prenoit ce nom, parce qu'elle étoit en usage à Babylone. C'est la même chose que l'Année Chaldéenne, ainsi appellée des Chaldéens. Presque tous nos Chronologistes modernes croient que la forme de l'Année vague des Égyptiens étoit suivie à Babylone par les astronomes Chaldéens. Dodwel va même jusqu'à se persuader qu'ils en étoient les inventeurs, & que les Égyptiens l'avoient reçue d'eux, lors de la conquête de l'Égypte par Cambyse; opinion singulière & démentie par toute l'antiquité, qui nous fournit des dates beaucoup plus anciennes, marquées dans le cycle sothiaque, ou caniculaire, de 1460 ans Égyptiens.

Lorsque Ptolémée rapporte les observations Chaldéennes, & qu'il les date par le nom & par le quantième du mois, il a toujours soin d'avertir que l'Année, le mois & le jour sont marqués suivant l'usage Égyptien. On doit conclure de-là que cette forme étoit particulière aux Égyptiens; car, si elle leur eût été commune avec les Babyloniens, la précaution devenoit inutile, & ne pouvoit qu'induire en erreur. Ptolémée auroit sans doute dit quelque part que ces Années & ces mois étoient communs aux deux nations.

Si nous ignorions quelle étoit la nature des périodes, employées par les Chaldéens, pour mesurer les tems, soit dans l'usage civil, soit dans l'usage astronomique, peut-être seroit-il permis de suivre les conjectures hasardées sur ce point par Scaliger, & par quelques Critiques postérieurs. Mais, nous avons un témoignage formel, qui ne nous laisse pas la liberté de nous abandonner aux conjectures sur cet article.

Les Chaldéens avoient deux périodes, appellées Sares, toutes deux composées de mois Lunaires, dont l'une servoit à l'usage civil, & l'autre n'étoit employée que par les Astronomes. Ce Sare est simplement nommé dans Hésychius; mais, Suidas est entré dans un plus grand détail, sur celui de l'usage civil. Il nous apprend que c'étoit une période de 18 ans Lunaires intercalés, ou dont six étoient de 13 lunes; ensorte que la période entière étoit de 222

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 207. *& suiv.*

lunaisons. Suidas ajoûte que 120 de ces Sares font 2220 ans ; ce qu'il faut entendre d'Années Lunaires simples ; autrement les 120 Sares feroient seulement 2160 ans. Il est manifeste par les fragmens de Bérose, & par ceux d'Abydène & de Polyhistor, rapportés dans le Syncelle, que les 120 Sares du passage de Suidas, sont ceux de la durée, que Bérose assignoit au tems qui a précédé le déluge de Xisuthrus, tems qu'il partageoit en dix regnes ou générations.

Les trois noms de Dius, d'Apelléus & de Xanthicus, étant ceux de trois mois de l'Année Macédonienne, il est visible que les astronomes Babyloniens les avoient ou substitués, ou ajoûtés aux noms Chaldéens, en usage à Babylone avant la conquête d'Alexandre. Rien ne nous instruit des anciens noms, donnés aux mois de tette Ville ; mais, comme plusieurs des plus anciens & des plus habiles Rabbins assurent que les noms des mois, employés pat les Juifs, après la captivité, & différens de ceux qui se trouvent dans les livres de Moïse & dans ceux des Prophétes, étoient ceux qu'ils avoient rapportés de Babylone, il est très probable qu'ils étoient aussi ceux des Chaldéens. Huit de ces noms sont communs aux Syriens & aux Juifs ; ce qui confirme cette opinion.

On voit par quelques fragmens de Bérose, que quand les Chaldéens écrivoient en Grec, ils employoient les noms Macédoniens, même dans l'histoire des tems les plus reculés. Bérose donnoit le nom de Désius au mois dans lequel arriva le déluge de Xisuthrus ; & celui de Loüs, au mois, où se célébroit la fête des Sakæa, ou Saturnales Babyloniennes.

Les dates des premiéres observations, rapportées dans Ptolémée, faisant répondre le 5 du mois Apelléus, au 18 Novembre 245, & le 14 Dius, au 29 Octobre 237, il est visible que les mois Apelléus & Dius étoient lunaires ; puisque le quantième du mois est, par le calcul, celui de la lunaison moyenne. La date du mois Dius nous montre encore que la 75e Année de la période de l'Ére Chaldéenne commença le 15 Octobre, 237 avant J. C. ; & la 67e, le 16 Octobre de l'an 245. L'une & l'autre de ces Années Chaldéennes commencérent le 22e jour après l'équinoxe d'Automne, & avec une lunaison.

Lorsque Ptolémée parle, pour la première fois, de l'observation de Saturne, il fait concourir le 5 de Xanthicus avec le 28 Février, de l'an 229 avant J. C. Ce jour étant le 5e d'une lunaison moyenne, M. Fréret préfére cette leçon à toutes les autres, qui donnent des jours, qui n'étoient point le 5e de la lunaison. Le mois Xanthicus étant le 6e, cette Année avoit dû commencer le 28 Septembre 230, le 4e jour après l'équinoxe, conformément à la regle donnée par les deux autres dates. Il résulte de-là, que l'Ére, ou la Période Chaldéenne com-

mença le 24 Octobre de l'an 311, avec la lune, qui suivit l'équinoxe d'Automne, & qui lui fut postérieure de 26 jours. Au reste, cette Période Chaldéenne ne doit être regardée, que comme une nouvelle Ére Civile, dont le commencement étoit fixé par une époque politique.

On trouve dans Censorin une Période de 82 ans, attribuée à Démocrite; on en voit une autre de 84 ans, dont S. Épiphane suppose que les Juifs se sont servis. Mais, ces Périodes sont trop défectueuses, pour être attribuées à des Astronomes aussi habiles, que l'étoient les Chaldéens, à qui la véritable durée de l'Année solaire & du mois lunaire étoit parfaitement connue depuis long-tems.

Nous ignorons si les Chaldéens avoient établi, pour regler l'ordre & le nombre des intercalations, une Période astronomique, différente de celle du Sare Civil; s'ils se servoient de celle de Calippus, ou s'ils ajoûtoient les lunes intercalaires, en conséquence du calcul astronomique, & suivant quelques regles, semblables à celles du calendrier Chinois, pour fixer les points cardinaux des équinoxes & des solstices, aux mêmes lunes de l'Année, & les empêcher d'en sortir. Ceux des Écrivains anciens, qui nous restent, ont parlé de ces matières, d'une façon si peu exacte, & si peu détaillée, qu'il est aisé de voir qu'ils avoient copié au hazard d'autres Écrivains, dont souvent ils n'avoient pas compris les expressions. C'est-là ce qui oblige nos Critiques modernes, les plus instruits, de mêler perpétuellement des conjectures aux témoignages des Anciens, lorsqu'ils veulent donner une idée de leurs opinions philosophiques & astronomiques.

IV.

Année Bithynienne.

(*a*) Il est constant, selon les plus sçavans Chronologistes, que l'Année Bithynienne, comme l'Année des Grecs de la province d'Asie, commençoit à l'équinoxe d'Automne, & qu'elle étoit anciennement composée de mois lunaires. Le premier mois de cette Année s'appelloit Héréus; le second, Herméus; le troisième, Métroüs; le quatrième, Dionysius, *&c.*

Les Bithyniens, par le testament du dernier Nicoméde, passérent sous la domination Romaine, l'an de Rome 680, & avant J. C. 74. Ces peuples admirent dans la suite l'Année solaire fixe, équivalente à l'Année Julienne, en conservant les anciens noms des mois lunaires. On trouve que dans cette nouvelle forme d'Année, le mois Héréus de 31 jours commençoit le 23 Septembre; le mois Herméus de 30 jours, le 24 Octobre; le mois Métroüs de 31 jours, le 23 Novembre; le mois Dionysius de 30 jours, le 24 Décembre; le mois Héraclius de

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl, Tom. II. pag. 176, 177.

28, & dans les Années bissextiles de 29 jours, le 24 Janvier, &c.

Ptolémée rapporte une observation astronomique, faite en Bithynie, le 7 du mois Métroüs, de la douzième Année de Domitien, qui répondoit au 29 Novembre, de l'an 92 de J. C. Cette observation prouve que l'Année solaire étoit établie en Bithynie, sous le régne de Domitien, puisque le 7 Métroüs de l'Année Bithynienne fixe, étoit le 29 Novembre Julien. On ne doit pas croire que le mois Bithynien Dionysius concourût avec le mois Lénéon des Grecs Asiatiques, quoique l'un & l'autre fussent rélatifs aux fêtes de Bacchus. Le mois Dionysius commençoit le 24 Décembre; & le mois Lénéon le 24 Janvier.

V.

Année Cappadocienne.

(*a*) Les Cappadociens avoient une Année, qui leur étoit propre, & qui différoit absolument de l'Année solaire des Romains, ainsi que de l'Année luni-solaire des Grecs de l'Asie mineure & de la Syrie, soit pour la grandeur, soit pour les noms des mois, pour leur durée & pour le lieu de l'Année solaire, auquel ils répondoient. Cette Année Cappadocienne étoit composée de douze mois, de 30 jours chacun, auxquels on ajoûtoit cinq Épagomènes. Ainsi, c'étoit une Année vague, plus courte d'un quart de jour, que l'Année Julienne; dont le Nourous, ou le premier jour, remontoit d'un jour tous les quatre ans dans l'Année solaire, & ne revenoit au même jour, qu'au bout de 1460 ans.

Les noms des mois Cappadociens ont été publiés par Henri Étienne & par Giraldi. On les voit aussi dans le manuscrit 379 de la Bibliothéque de Coislin, d'après lequel Dom Bernard de Montfaucon les a donnés; mais, ils ne se trouvent nulle part aussi exactement rapportés, que dans l'Hémérologe, manuscrit de la Bibliothéque de S. Laurent, à Florence; Hémérologe duquel M. de la Bastie avoit fait faire une copie, qu'il donna à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres.

Dans cet Hémérologe, le rapport de l'Année Cappadocienne, avec l'Année Romaine, est marqué jour par jour. Le mois Lytanos, qui est le premier, est précédé de cinq Épagomènes; & le premier jour de ce mois répond au 12 Décembre de l'Année Romaine. L'ordre & la suite des onze autres mois, nous font voir que celui, qui est nommé Lytanos dans cet Hémérologe, est nommé Artania dans le manuscrit de Coislin & dans la liste de Henri Étienne. Le fragment, conservé dans la Bibliothéque de Savil en Angleterre, & cité par Ussérius, donne le nom de Lytanos au mois Cappadocien, dans lequel commen-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 37. *& suiv.*

çoit le mois de Janvier Julien. Mais, ce fragment, qui n'a pas été publié en entier, & qui n'est connu que par des citations, ne semble pas assez exact.

Les noms des mois de l'Année Cappadocienne, sont écrits avec quelques variétés, dans les différens Hémérologes. Cependant, ces variétés n'empêchent point de reconnoître, qu'à l'exception du mois Lytanos, ce sont les mêmes noms, que ceux des mois Persans, seulement un peu défigurés, soit par l'ignorance des copistes, soit par les variétés dialectiques de la prononciation des différens cantons de la Cappadoce.

On trouve encore le nom d'un autre mois Cappadocien, dans une lettre de S. Grégoire de Nazianze, bourgade de Cappadoce. Il date un événement du 22 Dathousa, jour de la fête d'un Martyr. Ce nom de Dathousa est le même que celui de Dathou, dans l'Hémérologe de Florence, & que celui de Téthousia dans les autres Hémérologes; mais, tout ce qu'on peut conclure de la lettre de S. Grégoire, c'est que Nazianze étant dans la Cappadoce méridionale, l'Année des Hémérologes est celle dont il parle.

S. Épiphane nous a donné les noms de deux autres mois Cappadociens, & leur rapport avec le jour du mois Romain, de deux Années Juliennes déterminées; mais, le nom & le rapport de ces mois supposent une Année différente de celle de l'Hémérologe. S. Épiphane fait répondre le 6 Janvier de la deuxième Année avant l'Ére Chrétienne, ou du treizième Consulat d'Auguste, au 13 du mois Atarta, lequel avoit par conséquent commencé le 25 Décembre de l'Année Romaine précédente. Il fait répondre de même le 8 Novembre de la vingt-huitième Année de l'Ére Chrétienne, ou du consulat de Silanus & de Nerva, au 15 du mois Aratata. Ce mois Cappadocien avoit donc commencé le 25 Octobre de cette Année 28 de l'Ére Chrétienne.

Nous ne connoissons que deux nations, chez lesquelles l'Année vague ait été employée dans l'usage Civil, les Égyptiens & les Perses. La Cappadoce n'a jamais rien eu à démêler avec les Égyptiens, si ce n'est peut-être au tems de l'expédition de Sésostris. D'ailleurs, les noms des mois Cappadociens n'ont aucun rapport avec ceux des mois Égyptiens; mais, voici une raison encore plus forte. L'Année fixe, ou Julienne, n'a été établie dans la Cappadoce, que quand le Nourous, ou premier jour de l'Année vague, répondoit au 12 Décembre. Or, le premier jour de l'Année vague Égyptienne, celui qui suit les Épagomènes, a répondu au 12 Décembre, depuis l'an 304 jusqu'à l'an 307 avant J. C., & long-tems avant que l'on eût pensé à établir l'usage d'une Année solaire fixe, qui ajoûtât un 366e jour tous les quatre ans; car, Jules-César en est le premier Auteur. De plus, les noms Cappadociens de la plûpart des

mois, font formés fur ceux des Perfans ; & non fur ceux des Égyptiens. Ce païs a été longtems foumis aux Médes & aux Perfes, qui avoient à peu près la même religion, & qui l'avoient portée dans la Cappadoce ; de-là, il faut conclure que c'étoit auffi d'eux, que les Cappadociens avoient emprunté leur Année vague, de 365 jours.

V I.

Année Chaldéenne.

Cette Année fut ainfi appellée des Chaldéens, qui la fuivirent. Elle fe confond avec l'Année Babylonienne. *Voyez* Année Babylonienne.

V I I.

Année Chinoise.

(*a*) La tradition ancienne & conftante des Chinois, tradition fondée fur des monumens de la plus grande Antiquité, nous apprend que, dès le tems d'Yao ; c'eft-à-dire, plus de 2000 ans avant J. C., il y a eu à la Chine deux Années différentes ; une Année Civile, qui étoit lunaire ; & une Année Aftronomique, qui étoit folaire, & qui fervoit à regler l'Année Civile. Cette Année Civile, compofée de douze lunes, étant plus courte que l'Année folaire ; les lunes marquées pour la célébration de certaines fêtes, auroient bientôt ceffé de répondre aux faifons dans lefquelles ces fêtes devoient fe trouver, fi on n'y avoit remédié, en ajoûtant de tems en tems un mois intercalaire, ou un treizième mois, à l'Année Civile. Dès le tems d'Yao, l'Année folaire étoit fuppofée de 365 jours 6 heures, égale à notre Année Julienne ; & chaque quatrième Année étoit de 366 jours, comme l'Année biffextile. C'eft un fait prouvé par Chou-king. L'intercalation d'une treizième lune dans l'ufage Civil, eft un fait encore prouvé par le même livre.

La regle, fuivie pour l'intercalation, ne nous eft pas connue par des monumens auffi anciens. Voici celle que l'on fuivoit au tems des *Hane*, 200 ans avant J. C., & que l'on regardoit alors comme établie de tems immémorial. On l'emploie encore aujourd'hui pour le calendrier ; car, pour les calculs des éclipfes & du tems vrai des fyzygies & des quadratures, on fuit d'autres hypothèfes.

L'Année folaire aftronomique commence toujours au moment du folftice d'hiver ; & on fuppofe que fon ufage a été établi dans une Année, où ce moment fe trouva concourir avec celui de minuit & avec celui de la fyzygie, fous le miridien du lieu, qu'habitoit Hoang-ti. Dès le tems de Meng-tzé, difciple de Confucius, c'étoit-là une opinion commune.

On partage la durée d'une révolution folaire, depuis un folftice jufqu'à l'autre, en douze

(*a*) Mém. de l'Acad. des Infcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 178. *& fuiv.*

portions égales, chacune de 30 jours, 10 heures, 30 minutes. On donne à chacune de ces portions le nom de Tzé; & on la subdivise en deux parties, distinguées par les noms de Tchong-ki & de Tsié-ki. Le Tchong-ki, ou le Ki, placé au milieu des deux Tsié, qu'il sépare, répond dans notre méthode astronomique, au premier dégré de chaque signe. C'est ce Tchong-ki, qui détermine le nom de la Lune, dans laquelle il se trouve. Ainsi, la Lune du solstice est celle, pendant le cours de laquelle le Soleil se trouve au Tchong-ki, ou au premier dégré de Caper. Les douze lunes de l'Année Civile sont distinguées entre elles, par douze noms, ou caractères, qui désignent non seulement les douze Tzé, ou partie du Zodiaque solaire, mais encore les douze parties du jour naturel; car, les Chinois divisent sa durée en douze portions, dont chacune est égale à deux de nos heures.

VIII.

Année de Cyzique.

(a) Quelques fragmens, que M. Peyssonel a découverts, dans les ruines de Cyzique, donnent, entre autres choses, les noms & la suite de huit mois de l'Année Civile de cette ville.

On trouve, sur le premier fragment, le mois Cyanepsion; sur le second, le mois Apaturéon; sur le troisième, les mois Posidéon, Lénéon, & Anthestérion; sur le quatrième, enfin, les mois Calaméon & Panémus. Le Décret, ou Pséphisme, donné en faveur des Prêtresses, fait mention du mois Artémision, & probablement d'un autre mois, appellé Tauréon. Ainsi, les marbres donnent les noms de huit, ou de neuf mois de l'Année Civile de Cyzique.

Il est difficile de fixer l'ordre & la suite de ces mois dans le cours de l'Année. Les fragmens dont il s'agit, sont du tems des Empereurs Romains, après que les Asiatiques eurent adopté l'usage de l'Année solaire. Les mois Posidéon & Lénéon des Grecs Asiatiques, sont connus dans l'Histoire. Le mois Posidéon, suivant le rhéteur Aristide, étoit un mois d'hiver, qui étoit suivi immédiatement par le mois Lénéon; ce qui est confirmé par le marbre, qui place de plus le mois Anthestérion à la suite du mois Lénéon. On trouve le même ordre dans les mois de l'Année Athénienne, Posidéon, Gamélion & Anthestérion; avec cette différence, que le mois Lénéon des Grecs Asiatiques, répondoit au Gamélion des Athéniens.

Il est certain que l'Année des Grecs Asiatiques commençoit à l'équinoxe d'Automne. L'Hémérologe de Florence, dans la colomne des mois de la province d'Asie, place le mois Apaturéon le troisième de l'Année des Asiatiques, immédiatement avant le

(a) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. pag. 235. *& suiv.*

mois Posidéon, qui étoit le quatrième. Le mois Cyanepsion de Cyzique a le même nom, que le mois Pyanepsion d'Athènes, lequel, dans l'Année Athénienne, précédoit immédiatement le mois Posidéon. Mais, depuis le regne d'Adrien, le mois Pyanepsion prit la place du mois Maémactérion, où Mémactérion, qui fut placé immédiatement avant le mois Posidéon; ensorte que ces mois, dans l'Année Athénienne, gardérent cet ordre: Pyanepsion, Maémactérion, Posidéon. Les mois de Cyzique doivent suivre le même ordre: Cyanepsion, Apaturéon, Posidéon; les mois Cyanepsion & Apaturéon correspondant aux mois Pyanepsion & Maémactérion d'Athènes. Ainsi, nous sommes assurés de l'ordre de cinq mois de Cyzique: Cyanepsion, Apaturéon, Posidéon, Lénéon, Anthestérion. Il faut fixer l'ordre des trois autres mois, Artémision, Calaméon & Panémus.

Les Macédoniens établirent, après les conquêtes d'Alexandre, l'Année Macédonienne, dans l'Asie mineure. Suivant l'Hémérologe de Florence, l'Année Civile d'Ephèse étoit composée de mois Macédoniens. On a trouvé sur un marbre de Thyatires le mois Audinéus; sur un marbre de Sardes, le mois Daësius; & sur un marbre de Téos, le mois Hyperbérétéus. Un marbre de Cyzique, donne le mois Macédonien Panémus, le neuvième de l'Année, qu'il place immédiatement après le mois Calaméon. Un autre marbre de Cyzique, donne le mois Macédonien Artémision, ou Artémisius, qui étoit le septième de l'Année. Ainsi, dans l'Année de Cyzique, le mois Artémision étoit le septième; Calaméon, le huitième; & Panémus, le neuvième.

Il résulte de-là, que l'Année Civile de Cyzique étoit composée de mois Ioniens, Athéniens, Macédoniens, & de quelques autres, qui lui étoient particuliers, comme Calaméon & Tauréon. On trouvera à l'article de chacun de ces mois, une courte explication du rang qu'ils tenoient dans le calendrier Asiatique, du nombre des jours qu'ils contenoient, & de leur comparaison avec les mois Juliens.

Voici toutefois un tableau de comparaison & de rapport, entre les mois Athéniens, Asiatiques, Macédoniens & de Cyzique.

Mois Athéniens.	*Grecs Asiatiques.*	*Macédoniens d'Asie.*	*De Cyzique.*
Boëdromion.	Cæsarius.	Dius.	. . . .
Pyanepsion.	Tibérius.	Apelléus.	Cyanepsion.
Méamactérion.	Apaturéon.	Audinéus.	Apaturéon.
Posidéon.	Posidéon.	Péritius.	Posidéon.
Gamélion.	Lénéon.	Dystrus.	Lénéon.

Mois Athéniens.	*Grecs Aſiatiques.*	*Macédoniens d'Aſie.*	*De Cyzyque.*
Antheſtérion.	Hiéroſébaſte.	Xantichus.	Antheſtérion.
Élaphébolion.	Artémiſius.	Artémiſius.	Artémiſion.
Munychion.	Évangélius.	Déſius.	Calaméon.
Thargélion.	Stratonicus.	Panémus.	Panémus.
Scirrophorion.	Hécatombéus.	Loüs.	. . . .
Hécatombéon.	Antéus.	Gorpiéus.	. . . .
Métagitnion.	Laodicus.	Hyperbérétéus.	. . . .

I X.

Année Égyptienne.

(*a*) Quand on dit que les Égyptiens des premiers âges employérent des Années, qui n'avoient chacune qu'un ſeul mois ou deux, c'eſt nous faire entendre qu'ils ne connurent point d'Année proprement dite, ni de meſure plus longue pour ſupputer les tems, que l'intervalle des révolutions lunaires. Une méthode ſi bornée déſigne manifeſtement l'enfance du monde; & bientôt la viciſſitude des ſaiſons dut conduire les hommes à la connoiſſance de quelques périodes plus longues que celle du cours de la lune. De-là cette diſtinction qu'on fit des ſaiſons, qui portérent auſſi le nom d'Année, par exemple, les Années de trois mois établies, dit-on, par l'Égyptien Horus, & les Années de quatre mois, dont on prétend que les Auteurs furent les peuples d'Égypte. C'eſt par une réduction de ces ſortes d'Années ſi fort abrégées, que d'anciens Écrivains expliquent hiſtoriquement les antiquités Égyptiennes qu'on faiſoit remonter à tant de milliers de ſiécles, pendant que d'autres eſtiment que tout cet appareil chronologique cache réellement des calculs de pure Aſtronomie.

L'Égypte, dans la ſuite, employa une meſure de tems plus longue & plus conforme à l'idée que nous avons de ce qu'on nomme Année. Telle fut l'Année en uſage parmi les Hébreux à leur ſortie d'Égypte, la même Année ſans doute que celle des naturels du païs. On voit par l'Hiſtoire Sainte, que les mois de cette Année Judéo-Egyptienne avoient pour toute dénomination celle de premier mois, ſecond mois, ainſi du reſte, juſqu'au douzième; & Joſephe ſuppoſe manifeſtement qu'ils étoient lunaires. D'ailleurs, comme on ſçait que les mois Judaïques des tems poſtérieurs étoient réglés par le cours de la lune, on doit juger par l'attachement de la nation Juive à ſes uſages & à ſes cérémonies, que ſes mois furent

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 334. *& ſuiv.*

effectivement

effectivement lunaires dès les premiers tems ; & que les anciens mois Égyptiens ayant été les mêmes, furent aussi pareillement lunaires. Cependant, on ne peut rien établir de positif, ni sur la forme d'une pareille Année, ni même sur l'Année de trois cens soixante jours, que les Égyptiens employérent, selon le Syncelle, avant leur Année vague de trois cens soixante-cinq jours ; & c'est avec raison à cette dernière qu'on fait ordinairement commencer l'histoire du calendrier Égyptien.

Les Années Égyptiennes ont été l'objet du travail de plusieurs Sçavans modernes. Scaliger & Pétau ont traité la matière dans leurs ouvrages Chronologiques ; Golius dans ses notes sur Alfragan ; Marsham dans son canon Chronique ; Dodwel dans un Appendix, ou addition à différentes dissertations ; M. des Vignoles dans une piéce, qui est à la tête du quatrième tome des mémoires intitulés, *Miscellanea Berolinensia* ; Dom Martin, dans son explication de divers monumens, & M. Avérani dans son petit livre sur les mois Égyptiens. Ce dernier ouvrage n'entame guere la question de la forme des Années. L'Auteur s'y est borné à une recherche, fort laborieuse & fort inutile, des différentes dates de mois, données par Ptolémée ; & il conclud de la combinaison de ces dates, la position & l'arrangement des mois de l'Année Égyptienne. On pouvoit s'épargner les recherches d'un tel arrangement, puisqu'il n'est contredit par personne ; & que d'ailleurs Ptolémée lui-même l'a tracé de suite dans un calendrier, qui termine son livre des apparences des étoiles fixes. Voici donc à quoi cet ordre des mois se réduit, de l'aveu de tout le monde.

Premier mois,	*Thoth.*
Second mois,	*Paophi.*
Troisième mois,	*Athyr.*
Quatrième mois,	*Chœac.*
Cinquième mois,	*Tybi.*
Sixième mois,	*Méchir.*
Septième mois,	*Phamenoth.*
Huitième mois,	*Pharmuthi.*
Neuvième mois,	*Pachon.*
Dixième mois,	*Payni.*
Onzième mois,	*Épéphi.*
Douzième mois,	*Mésori.*

Tels étoient les mois qui composoient la forme des Années civiles des Égyptiens, soit de leur Année vague, soit de leur Année caniculaire, soit de leur Année solaire, dite l'Année Alexandrine, soit enfin de leur Année lunaire. Ces quatre sortes d'Années furent en usage pendant un certain tems dans différens cantons de l'Égypte. Et peut-être on n'y étoit pas seulement partagé sur la manière d'employer les Années, mais encore sur la méthode de commencer les jours ; car, d'un côté, Pline prétend que les Égyptiens,

comme les Romains, comptoient la journée depuis minuit; de l'autre, Isidore & l'Auteur des Origines assurent que les Égyptiens la comptoient depuis un soleil couchant jusqu'à l'autre; ce qui est conforme à ce que rapporte Théon, qu'ils observoient le lever héliaque de la canicule à l'onzième heure. On conciliera ces divers témoignages, en disant que Pline avoit en vue les Égyptiens d'Alexandrie, comme plus connus des Romains; & que les autres parlent des naturels Égyptiens, dont ils paroissent avoir envisagé les usages particuliers. Pour Ptolémée, natif de Péluse, & habitué à Alexandrie, il a commencé les jours à midi dans ses calculs astronomiques; mais, cet usage des Astronomes n'avoit aucun rapport à l'usage civil de la nation Égyptienne.

1.°

ANNÉE VAGUE des Égyptiens.

(*a*) L'Année Égyptienne de 365 jours, si célebre parmi les écrivains de l'Antiquité, porte le nom d'Année Vague & d'Année rétrograde, parce qu'elle anticipoit insensiblement sur le cours du soleil. La révolution annuelle de cet astre est de 365 jours, & environ un quart de jour. C'est pourquoi, de 4 ans en 4 ans on ajoûte, dans le calendrier Julien, un jour de plus aux 365 jours ordinaires, pour retenir les saisons dans les mêmes mois. Faute d'une semblable intercalation, l'Année Égyptienne de 365 jours précis, s'éloignoit sans cesse du soleil; & le Thoth passant successivement de l'été dans le printems, ensuite dans l'hiver & dans l'automne, ne revenoit au même point solaire qu'après un intervalle de quelques siécles.

Cette sorte d'Année, selon M. de la Nauze, avoit commencé d'être employée avant l'ére de Nabonassar; & elle subsista civilement pendant plusieurs siécles, après l'Ére Chrétienne. On en fait remonter l'institution à l'an 1322 avant J. C. Je crois qu'on pourroit encore la faire remonter jusqu'au tems de Moïse, & peut-être même au de-là.

Pendant qu'on se servoit dans l'usage civil de cette forme d'Année Vague, on n'ignoroit point qu'elle étoit plus courte d'environ un quart de jour, que l'Année solaire naturelle. Les Sçavans d'Héliopolis expliquérent en secret à Eudoxe & à Platon le surplus de la durée de l'Année solaire. A cette occasion, Strabon représente la connoissance de ces parties excédentes, comme un point de science réservé aux personnes instruites. C'est pourquoi, lorsqu'il parle ailleurs des mêmes parties excédentes, que les anciens prêtres Thébains ajoûtoient à leurs 12 mois de 30 jours chacun, & aux 5 jours Épagomènes, pour achever l'Année, il faut, par leurs 12 mois suivis de 5 Épa-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 337. *& suiv.*

gomènes, entendre l'Année Vague civile, & par le surplus excédent, entendre la différence à eux connue de l'une & de l'autre Année. On doit prendre aussi dans le même sens, ce que Diodore de Sicile a dit des mêmes prêtres Thébains, qui donnoient 30 jours au mois, & qu'après leurs 12 mois, ils ajoûtoient 5 jours & un quart, pour accomplir la révolution Annuelle. Ces 12 mois, avec les 5 jours, formoient l'Année civile dont on se servoit, & le quart de jour excédent étoit le surplus dont on croyoit que l'Année solaire surpassoit la civile.

2.°

L'Année Caniculaire des Égyptiens.

(a) Il ne faut pas confondre l'Année vague des Égyptiens avec une autre espèce d'Année naturelle & caniculaire, qui ne rouloit point comme faisoit l'Année vague sur un certain nombre de mois & de jours marqués, mais dont l'ouverture simplement étoit attachée à chaque lever annuel de la Canicule. Ces deux Années ne pouvoient concourir ensemble que dans le commencement de chaque cycle Caniculaire; par exemple, en l'an 1322 avant J. C., où l'on place le premier usage de l'Année vague.

Sans doute, on s'imagina pour lors que leur concours devoit être fixe & durable. On pensoit que le soleil achevoit sa révolution en 365 jours précis; que telle étoit l'exacte durée de l'Année solaire, soit tropique, soit astrale; qu'ainsi le lever de la Canicule arriveroit tous les 365 jours, & rameneroit inviolablement l'ouverture de l'Année civile. Mais, on dut bientôt s'appercevoir que le premier jour de l'Année civile rétrogradoit d'un jour en 4 ans, par rapport au lever de l'étoile; ce qui forma nécessairement dans la suite une différence entre l'Année civile, qui fut vague & l'Année Caniculaire, qui, demeurant attachée à l'observation actuelle du lever de la Canicule, emportoit un jour de plus tous les 4 ans. Cependant, la distinction des deux Années paroît n'avoir été clairement constatée & authentiquement reconnue, que vers l'an 1232, avant l'Ére Chrétienne, environ 90 ans après l'institution des Années de 365 jours.

On ne doit pas, au reste, envisager l'Année Caniculaire des Égyptiens, comme leur Année civile, & encore moins faire remonter l'origine d'une telle Année civile Caniculaire, jusqu'à 2000 ans & plus, avant l'Ére Chrétienne, dans les premiers tems, où l'Égypte fut habitée. C'est pourtant ce qu'on a prétendu soûtenir dans un livre, d'ailleurs ingénieux & élégant, qui a paru, il y a quelques Années, sur les Antiquités Égyptiennes. On tâche d'y établir que l'usage civil de l'Année Caniculaire prit fin, lorsque celui de l'Année vague

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 351. *& suiv.*

commença, & on se fonde principalement sur l'autorité de Porphyre. Cependant, & Porphyre & les autres Écrivains parlent de l'Année caniculaire, comme ayant subsisté de leur tems; c'est-à-dire, dans les premiers siécles de l'Ére Chrétienne.

3.°

Année Solaire, dite Alexandrine.

(*a*) La différence entre l'Année vague des Égyptiens & leur Année fixe ou Solaire, dite l'Année Alexandrine, est clairement énoncée dans ces paroles de Théon d'Alexandrie: » Puisque l'Année » alléguée des Grecs; c'est-à- » dire, des Alexandrins, com- » prend 365 jours & un quart, » & celle des Égyptiens 365 » jours seulement; il est clair que » celle des Égyptiens gagne un » jour d'avance en 4 ans, sur » celle des Alexandrins; & qu'en » 1460 ans, elle gagne 365 » jours, qui font une Année » Égyptienne. Après quoi, les » Alexandrins & les Égyptiens » recommencent une nouvelle » Année en même-tems; & tant » qu'elle dure, les Alexandrins » comptent les jours & les mois » de la même façon que les » Égyptiens. «

L'Année Alexandrine rouloit donc sur les 12 mois Égyptiens, & sur les 5 jours épagomènes, en y ajoûtant un 6e jour épagomène tous les 4 ans. C'est un point généralement avoué de tout le monde. Une telle forme d'Année ressemble tout à fait à la Julienne, qui renferme aussi 365 jours, avec un jour intercalaire de plus, tous les 4 ans; & la différence de l'une à l'autre consiste dans l'arrangement des mois. La Julienne commençoit au premier jour de Janvier, & l'Alexandrine au premier de Thoth, dans le courant du mois d'Août. La Julienne comptoit son jour intercalaire en Février, son second mois; & l'Alexandrine plaçoit le sien tout à fait à la fin de sa révolution annuelle. Dans la Julienne, l'intercalation tombe aux Années 1, 5, 9, &c. avant l'Ére Chrétienne, ou aux Années 4, 8, 12, &c. de J. C., ainsi du reste. Dans l'Alexandrine l'intercalation se fait dans les Années précédentes; sçavoir, dans les Années 2, 6, 10, &c., avant l'Ére Chrétienne, ou 3, 7, 11, &c. de J. C. A ces diversités près, tout est égal dans la forme de l'une & de l'autre Année.

Ceux, qui les ont introduites dans l'usage civil, se sont évidemment fondés sur le mouvement du soleil, qui achève une de ses révolutions en 365 jours, & environ un quart; & ils ont cru qu'une Année Solaire civile de 365 jours, avec un jour de plus tous les 4 ans, s'accorderoit constamment avec l'Année Solaire naturelle. Ce quart de jour excédent étoit connu dans le mouvement du soleil, long-tems avant qu'il fût question

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 170. *& suiv.*

de l'Année Alexandrine & de l'Année Julienne. Les anciens Égyptiens, ainſi qu'il a été déjà obſervé au ſujet de leur Année vague, en étoient inſtruits, & en inſtruiſoient les autres, ſelon Diodore de Sicile & ſelon Strabon. En un mot, les cycles des Grecs, des Romains & des anciens peuples, avoient été formés & réglés ſur la connoiſſance de ce quart excédent. C'eſt la remarque de Dodwel. Ce Sçavant qualifie fauſſe & très-fauſſe l'opinion vulgaire, qui attribue la découverte de l'Année Solaire de 365 jours & un quart à Jules Céſar, auteur de l'Année Julienne.

On diſtingue deux ſortes d'Années Alexandrines, l'ancienne & la nouvelle. L'ancienne fut établie plus de 300 ans avant J. C. Voici quel étoit le rapport de l'ancienne Année Alexandrine avec l'Année Julienne des Romains, & quel étoit le jour Julien, qui répondoit à l'ouverture des mois Alexandrins, ſoit dans les Années communes, ſoit dans chaque 4e Année, où tomboit le biſſexte Romain.

	Commencement des anciens mois Alexandrins.	*Dans les Années communes.*	*Dans les Années, où tomboit le biſſexte Romain.*
Automne.	Thoth	11. Août	12. Août.
	Paophi	10. Septembre . .	11. Septembre.
	Athyr	10. Octobre . . .	11. Octobre.
Hiver.	Chœac. . . .	9. Novembre . .	10. Novembre.
	Tybi	9. Décembre . .	10. Décembre.
	Méchir. . . .	8. Janvier . . .	9. Janvier.
Printems.	Phaménoth . .	7. Février . . .	8. Février, biſſextile.
	Pharmuthi . .	9. Mars	9. Mars.
	Pachon . . .	8. Avril	8. Avril.
Été.	Payni	8. Mai	8. Mai.
	Épéphi. . . .	7. Juin	7. Juin.
	Méſori. . . .	7. Juillet. . . .	7. Juillet.

Cette ancienne Année, qui étoit encore en usage du tems de Pline, vers l'an 80 de l'Ére Chrétienne, subsista donc environ 400 ans. Dans le second siécle de la même Ére Chrétienne, & dans les siécles suivans, on trouve le Thoth des Alexandrins concourant, non avec le 11e, mais avec le 29e d'Août. Voici l'ordre & l'arrangement de cette nouvelle Année Alexandrine, par rapport aux jours de l'Année Julienne.

Commencement des nouveaux mois Alexandrins.	*Dans les Années communes.*	*Dans les Années, où tomboit le bissexte Romain.*
Thoth	29. Août	30. Août.
Paophi	28. Septembre . .	29. Septembre.
Athyr	28. Octobre . . .	29. Octobre.
Chœac	27. Novembre . .	28. Novembre.
Tybi	27. Décembre . .	28. Décembre.
Méchir	26. Janvier . . .	27. Janvier.
Phaménoth. . . .	25. Février . . .	26. Février, bissextile.
Pharmuthi. . . .	27. Mars	27. Mars.
Pachon.	26. Avril	26. Avril.
Payni	26. Mai	26. Mai.
Épéchi	25. Juin	25. Juin.
Mésori	25. Juillet. . . .	25. Juillet.

Telle étoit la nouvelle Année Alexandrine, dont on fait remonter mal à propos l'époque au regne d'Auguste, mais dont l'usage le plus ancien n'est tout au plus prouvé que pour les tems d'Adrien.

4.°

Année Lunaire des Égyptiens.

(*a*) Vers les premiers siécles de l'Ére Chrétienne, les peuples qui composoient la partie orientale de l'empire Romain, ne s'accordoient point entr'eux, dans la maniére de compter leurs Années. La diversité ne regnoit pas seulement dans les époques dont ils se servoient, mais encore dans l'arrangement des jours & des mois, & dans la forme totale des Années civiles. Parmi ceux d'entre les Grecs, qui employoient

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 193. *& suiv.*

encore alors les mois Athéniens, les uns avoient des Années Lunaires, dont les mois se régloient par les lunaisons ; les autres, sans changer la dénomination de ces mois, les faisoient rouler, indépendamment de la lune, dans un cours d'Année solaire ; & parmi les peuples d'Asie, qui faisoient, pour la plûpart, usage des mois Macédoniens, souvent une seule Province avoit autant de calendriers différens, qu'elle renfermoit de Villes de quelque considération.

Le cardinal Noris l'a démontré, par rapport à la Syrie en particulier, dans un sçavant ouvrage, qui a pour titre : *Annus & Epochæ Syro-Macedonum*. On y voit comment plusieurs villes de Syrie employoient l'Année solaire, en fixant diversement le premier jour de leur premier mois, les unes au 23, les autres au 24 Septembre Julien ; Antioche & Césarée au premier Octobre ; Tyr au 19 du même mois ; quelques-unes au 24 ; Gaza au 28, & ainsi du reste. Pendant que les Juifs, qui faisoient partie de la même province Romaine, employoient, comme tant d'autres nations, une forme d'Année Lunaire, où les mois étoient invariablement attachés au cours de la lune.

On ne doit pas trouver étrange si les Égyptiens, étant voisins de la Syrie, se divisérent aussi pour leurs méthodes de calendrier ; & si dans les premiers siécles de l'Ére Chrétienne, où ils employoient, ici une Année vague, là une Année fixe solaire ; ils se servirent ailleurs d'une troisième sorte d'Année véritablement Lunaire, comme celle des Juifs & des Grecs. Strabon a nommé des villes, situées dans le cœur de l'Égypte, où l'on suivoit les usages établis parmi les Grecs. C'est sans doute aux Égyptiens habitués dans ces Villes, & obligés d'ajuster leur calendrier à un calendrier étranger, qu'il faut attribuer l'usage de la nouvelle Année Égyptienne, dont il est question. Il est vrai que les chronologistes ne connoissent point d'Année Lunaire en Égypte ; & que même, Géminus, déclarant que les Égyptiens ne réglent point les mois & les jours selon la lune, exclud dès-lors pour son siécle une pareille Année Égyptienne. Mais, on en retrouve indubitablement les traces, dans les témoignages précis de quelques anciens Écrivains, postérieurs à Géminus. Joséphe, Plutarque & Lucien en seront les garants. Ils écrivirent à fort peu d'années l'un de l'autre ; Joséphe sous le regne de Domitien, Plutarque sous le regne principalement de Trajan, & Lucien sous les Antonins.

Ce dernier assure, en parlant des Égyptiens, qu'il leur étoit arrivé d'avoir, pour mesure de leurs mois, la lune avec sa révolution, & pour mesure de leur Année, le soleil avec son retour périodique. On ne sçauroit désigner d'une manière plus positive l'usage de ces Années Lunaires, usitées parmi les Grecs, parmi les Juifs, & parmi tant d'autres

nations, qui, comptant les mois par les lunes, cherchoient à retenir leurs Années attachées au soleil & aux saisons, par le moyen de quelques lunes intercalaires; surquoi, il faut distinguer deux sortes d'Années Lunaires. Les unes sont des Années purement Lunaires, comme celles des Arabes & des Turcs d'aujourd'hui. Ces Années, toujours composées de douze lunes précises, anticipent continuellement sur le soleil & sur les saisons; parce que le soleil acheve sa révolution en 365 jours & un peu plus, & que douze lunaisons n'emportent que 354 jours, avec quelques heures. Les autres sont des Années qu'on devroit plutôt appeller Lunisolaires, parce qu'on y ajoûte de tems en tems quelques mois; c'est-à-dire, quelque Lunaison, pour rattraper le cours du soleil, & retenir les mêmes saisons dans les mêmes mois. Telles furent les Années des Grecs & des Juifs; & telle étoit évidemment l'Année que Lucien attribuoit aux Égyptiens, en disant qu'il leur arriva de prendre la révolution Lunaire, pour la mesure de leurs mois, & la révolution solaire, pour la mesure de leur Année.

On ne sçauroit toutefois affirmer positivement une entière uniformité entre les mois Lunaires Égyptiens, & les mois Lunaires Judéo-Macédoniens. Il est à croire cependant que cette uniformité avoit réellement lieu en Égypte, dans le tems dont nous parlons; parce que les Macédoniens & les Juifs étoient les deux seuls peuples étrangers, assez établis dès-lors en Égypte, pour y avoir introduit l'Année Lunaire, qu'on y suivoit en quelques endroits; ce qui peut faire juger que le même cycle régloit le calendrier des uns & des autres. Ainsi, les tables du cycle Judéo-Macédonien, dressées par Dodwel, pourront vraisemblablement servir de méthode pour les Années Égyptiennes, dont il s'agit. Voici quel sera, dans cette hypothèse, l'ordre des mois Égyptiens, Judaïques & Macédoniens, qui se seront exactement répondu jour pour jour.

	Mois *Égyptiens.*	Mois *Judaïques.*	Mois *Macédoniens.*
Automne.	Thoth.	Élul.	Gorpiéus.
	Paophi.	Tisri.	Hyperbérétéus.
	Athyr.	Marcheswan.	Dius.
Hiver.	Chœac.	Casleu.	Apelléus.
	Tybi	Thébet.	Audinéus.
	Méchir.	Sébat.	Péritius.

	Mois Égyptiens.	Mois Judaïques.	Mois Macédoniens.
Printems.	Phaménoth.	Adar.	Dyſtrus.
	Pharmuthi.	Niſan.	Xanthique.
	Pachon.	Jiar.	Artémiſius.
Été.	Payni.	Sivan.	Déſius.
	Épéphi.	Thammuz.	Panémus.
	Méſori.	Ab.	Loüs.

X.

Année Fixe.

Par Année Fixe on entend l'Année Julienne. Cette Année Fixe fut adoptée par pluſieurs peuples, tels que les Cappadociens, les Alexandrins, & autres. *Voyez* Année Julienne, Année Cappadocienne, Année Alexandrine, &c.

X I.

Année Indienne

(*a*) D'après les traditions Indiennes, ſur l'origine & l'hiſtoire du monde, il eſt facile de ſe convaincre 1.° qu'à l'exception du Cal-ïougam, ou de la période courante, il n'y a rien dans leurs fables, qu'on puiſſe donner comme ayant un fondement hiſtorique; 2.° que c'eſt à fixer le commencement du Cal-ïougam, que les Chronologiſtes doivent s'attacher, parce que cette époque, une fois déterminée, ſera celle où commencent les tems hiſtoriques chez les Indiens.

Pour arriver à cette détermination, on ne conſultera ni le manuſcrit Perſan, traduit de l'Indien, l'an 995 de l'Hégire, qui compte cette Année pour la 28422e du Cal-ïougam; ni l'expoſition de la religion Indienne, imprimée à la ſuite des mémoires de Dellon, où l'on ſuppoſe que le Cal-ïougam avoit déjà duré 48448 ans; ni enfin la lettre du P. la Lane, écrite des Indes en 1709, où l'on nous donne cette Année pour la 427195e de la période courante. Ces trois dates, qui ne s'accordent point entr'elles, diffèrent abſolument de celles que nous avons, ſoit dans les ouvrages des Indiens mêmes, ſoit dans leurs calendriers, & de celles que rapportent des voyageurs exacts, qui ſe ſont attachés à débrouiller les antiquités Indiennes.

M. Fréret a diſcuté toutes ces dates avec ſoin; & l'examen critique, qu'il a fait de la queſtion, l'a convaincu de l'exactitude des calendriers Indiens à cet égard, fort ſupérieure à celle des relations Européennes. En effet, comme dans l'Inde on ne fait rien ſans avoir conſulté le calendrier, afin de choiſir des momens favorables, nous devons regarder ces

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 46. *& ſuiv.*

sortes de tables astronomiques comme revêtues d'une autorité religieuse. Or, l'époque du Cal-ïougam, donnée par ces calendriers, s'accorde parfaitement avec la Chronologie de l'Écriture. Selon Abraham Roger, dans sa porte ouverte au paganisme Indien, l'an 1639 de J. C. répondoit, sur la côte de Coromandel, à l'an 4740 du Cal-ïougam. Suivant Baldéus, notre Année 1657 étoit la 4768e à Surate. Une lettre du P. Calmette, Jésuite, marque l'an 1730 de J. C. pour la 4730e du Cal-ïougam, dans le païs de Carnate. Enfin, le Panjangam, ou almanach Indien de la côte de Coromandel, dressé pour l'Année 1730, donne une date encore plus précise, & qui doit servir à réformer toutes les autres. Le 11 Avril 1730 s'y trouve répondre au commencement de l'Année 4831 du Cal-ïougam.

Comme les Années Indiennes sont astrales, & mesurées par le retour du soleil à la même étoile fixe, elles sont un peu plus longues que nos Années Juliennes. La somme de ces excédens, en 4830 ans Indiens, monte à 67 jours & quelques minutes; ainsi, le Cal-ïougam auroit commencé avec le 24 Janvier de l'Année 3102 avant J. C.

Si l'on veut avoir une époque plus précise & fondée sur des calculs astronomiques, faits en conséquence des régles Indiennes. Le Cal-ïougam commença aux Indes à midi du 16 Janvier de cette Année 3102, une demi heure avant le solstice d'hiver, dans le colure duquel se trouvoit alors la première étoile d'*Aries*. On sçait que c'est l'étoile dont la position, dans un même cercle de longitude avec le soleil, donne le commencement de l'Année astronomique. Outre l'Année solaire astrale, on se sert aux Indes d'une Année Lunaire, & la première lune est toujours celle dont la Syzygie arrive après le commencement de l'Année solaire.

Le Panjangam marque pour le premier mois Lunaire, en 1730, le 8 du premier mois solaire; ce qui répond au 18 Avril, & se trouve le jour d'une nouvelle lune. Le premier mois Lunaire de l'Année Indienne, qui commença le Cal-ïougam 3102 avant J. C., se trouve encore moins éloigné du commencement de l'Année solaire qu'en 1730. Un tel rapport est singulier; & comme cette détermination de l'époque des Indiens est ancienne parmi eux, M. Fréret en infere qu'ils doivent avoir eu de bonne heure de meilleures régles d'astronomie que les Grecs n'en avoient au tems de Ptolémée; car, les tables de cet astronome s'éloigneroient beaucoup plus des nôtres, si l'on s'en servoit à calculer une époque si reculée. L'astronomie du Panjangam, semblable à celle des Siamois, est fondée sur des opérations arithmétiques, différentes de la méthode de nos tables. Les chiffres y sont répétés; ainsi la moindre altération dans leur suite ne pourroit échapper, & il est impossible qu'on ne s'en apperçoive en opérant. L'époque de l'an 3102 avant J. C., est

donc celle à laquelle on doit se fixer.

C'est la conséquence que tire M. Fréret. On peut ajoûter avec lui que cette époque de l'an 3102 s'accorde avec la chronologie du Manuscrit traduit par les Septante, qui met le Déluge en 3501, & par conséquent le fait antérieur de 499 ans au Cal-ïougam.

XII.

Année Judaique.

(*a*) Les Juifs ou les Hébreux avoient des Années de quatre espèce; 1.° une Année civile, composée de 12 mois. Dans les commencemens & du tems de Moïse, c'étoit une Année solaire de 12 mois, à 30 jours chaque mois; ensorte néanmoins que le 12e mois avoit 35 jours; car, on voit par le calcul que Moïse nous donne des jours du Déluge, que l'Année Hébraïque étoit de 365 jours. Il est à croire que cet Écrivain sacré suivoit l'ordre de l'Année Égyptienne; puisqu'il sortoit de l'Égypte; qu'il y étoit né; qu'il y avoit été instruit & élevé; & que le peuple d'Israël, dont il étoit chef, étoit accoûtumé depuis long-tems à cette sorte d'Année. On sçait qu'il y avoit en Égypte, dès les tems les plus reculés, une sorte d'Année, dite l'Année vague, qui étoit de 365 jours.

Les Juifs comptérent aussi par mois Lunaires, principalement en ce qui regarde le sacré & l'ordre des fêtes. » La lune est, dans toutes les révolutions qui lui arrivent, la marque des tems & le signe des changemens de l'Année. C'est la lune qui détermine les jours de fêtes..... » La lune donne le nom au mois.« Ainsi, s'exprime l'auteur de l'Ecclésiastique. S. Jean, dans l'Apocalypse, ne donne que 1260 jours à 3 ans & demi, & par conséquent 30 jours seulement à chaque mois, & de même 360 jours seulement à chaque Année.

Maimonides dit que les Années des Juifs étoient solaires, & leurs mois lunaires. Géminus fait la même remarque sur les Années des Grecs. Depuis la clôture du Talmud, les Juifs ont usé d'Années purement lunaires, ayant alternativement un mois plein de 30 jours, puis un mois vuide de 29 jours; & pour accommoder cette Année lunaire au cours du soleil, ils intercalent, au bout de 3 ans, un mois entier après Adar, & nomment ce mois intercalé, Ve-Adar, ou le second Adar. L'Année des Hébreux a toujours commencé, en automne, au mois qu'ils appellent aujourd'hui Tizri, & qui répond à notre mois de Septembre; ce mois entre quelquefois dans Octobre, selon les lunaisons.

2.° L'Année sainte, que l'on suivoit dans l'ordre des solemnités & des cérémonies de Religion.

(*a*) Exod. c. 12. v. 2. c. 21. v. 2. *& seq.* c. 23. v. 11. Levit. c. 25. v. 2. *& seq.* Ecclés. c. 43. v. 6, 7. Apoc. c. 12. v. 6. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 334, 335. Tom. XVI. pag. 201. *& suiv.*

Elle commençoit au mois Nisan, qui répondoit au mois de Mars ; & la fête de Pâque, qui tomboit au milieu de ce mois, étoit comme la mere des autres fêtes, & le commencement de l'Année sainte.

3.° L'Année sabbatique, qui se célébroit de 7 en 7 ans, & pendant laquelle on laissoit reposer la terre. Ce qu'elle produisoit d'elle-même, étoit pour celui qui s'en saisissoit le premier. Les fruits des arbres & des vignes étoient pour les pauvres, pour les orphelins & pour les étrangers. En un mot, tout ce qui venoit à la campagne, étoit commun durant cette Année. Elle commençoit & finissoit au mois de Septembre ; en sorte que l'on pouvoit recueillir les moissons & les fruits de la sixième Année, & faire les semailles pour la huitième, afin que la terre ne demeurât point inculte deux Années de suite.

Dieu avoit aussi ordonné que les esclaves Hébreux seroient mis en liberté dans cette Année, à moins qu'ils ne voulussent librement renoncer à leur droit, & se laisser percer l'oreille en présence des Juges, pour marque qu'ils s'engageoient à une servitude perpétuelle, ou du moins à servir jusqu'à l'Année du Jubilé.

4.° L'Année du Jubilé, qui arrivoit au bout de sept semaines d'Années, ou la 49e Année. Elle avoit les mêmes prérogatives que l'Année sabbatique, par rapport au repos de la terre & à la communauté des fruits, qu'on abandonnoit aux pauvres & aux étrangers, & par rapport à la liberté qu'on accordoit aux esclaves Hébreux. Elle avoit cela de particulier, qu'elle affranchissoit ceux même qui avoient renoncé à leur liberté pendant l'Année sabbatique, & qu'elle remettoit en possession de leurs biens & de leurs héritages, ceux qui avoient été obligés de les vendre ou de les engager.

Le principal motif de ces loix étoit 1.° de rappeller la mémoire de la création du monde par ces différentes sortes de sabbat, de septième jour, de septième Année, & de sept semaines d'Années.

2.° De conserver, autant qu'il étoit possible, l'égalité de biens & de conditions parmi les Hébreux, en remettant les esclaves en liberté, & en faisant rentrer les anciens propriétaires dans la possessions des biens, qu'ils avoient ou engagés, ou aliénés.

3.° Enfin, de marquer le souverain domaine de Dieu sur les biens & sur les personnes des Israëlites, en ordonnant que tous les biens de la campagne fussent communs pendant la 7e Année, & en accordant le repos à la terre, aux esclaves, & aux animaux, pendant tout le cours de cette Année.

Voici les noms, la durée, & la signification des mois Judaïques.

	Noms.	Jours.	Signification.
Automne.	Tizri	30	Septembre.
	Marschéwan. . .	29	Octobre.
	Casleu.	30	Novembre.
Hiver.	Thébet	29	Décembre.
	Sébat	30	Janvier.
	Adar	29	Février.
Printems.	Nisan	30	Mars.
	Jiar.	29	Avril.
	Sivan	30	Mai.
Été.	Thammuz . . .	29	Juin.
	Ab.	30	Juillet.
	Élul	29	Août.

XIII.

Année Julienne.

Cette Année est ainsi appellée de Jules César, à qui on en attribue l'institution. *Voyez* Année Alexandrine & Année Romaine.

XIV.

Année Macédonienne.

(*a*) Les noms, l'ordre & la suite des mois Macédoniens sont connus avec certitude; parce qu'étant devenus ceux de la plus grande partie des païs soumis aux successeurs d'Alexandre, ils se trouvent disposés de la même manière dans un grand nombre de Ménologes & d'Hémérologes, dont plusieurs sont imprimés. Nous sommes encore certains que le mois Dius étoit le premier de l'Année Macédonienne, & le mois Hyperbérétéus le dernier. Suidas & Zénobius nous l'apprennent, à l'occasion d'une expression proverbiale, qui en fournit la preuve. Pour le mois de Loüs, il étoit le 10e; ce qui est confirmé pour la ville d'Antioche, ville absolument Macédonienne, par le témoignage de l'empereur Julien. Quelques Chronologistes ont voulu chicaner là-dessus; mais, ils n'ont eu d'autre raison de le faire, que la difficulté, où ils se trouvoient, de concilier ces témoignages avec le systême qu'ils avoient imaginé.

Au reste, il est certain que le mois Dius n'occupoit pas la même place dans l'Année solaire, au tems des Séleucides, que celle qu'il avoit eue, du tems de Phi-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 228. *& suiv.*

lippe, pere d'Alexandre. Démosthène nous a conservé une lettre de ce Prince, qui montre que le mois Loüs répondoit au mois Boédromion des Athéniens ; c'est-à-dire, à la troisième lune après le solstice d'été ; d'où il suit que le mois Dius répondoit au mois Posidéon, ou à la lune du solstice d'hiver.

On suppose ici, avec Scaliger, que le mois Hécatombéon, ou le premier de l'Année Athénienne civile, étoit la lune qui suit le solstice d'été. La chose paroît démontrée ; 1.° parce que Méton observa ce solstice le 13e de la lune Scirrophorion, 12e & dernière de l'Année ; 2.° parce que la date de la prise de Troye, marquée par Denys d'Halicarnasse, dans la forme de l'Année Athénienne, suppose que le solstice d'été arriva cette Année, le 10e du même mois Scirrophorion ; 3.° parce que les trois éclipses du 23 Décembre, 383 avant J. C., 18 Juin & 12 Décembre, 382, rapportées dans Ptolémée, avec le nom de l'Archonte & la date du mois Athénien, démontrent que ce solstice d'été arriva ces deux Années-là, dans le mois Scirrophorion. Il est surprenant que contre des preuves si formelles, le P. Pétau & Dodwel se soient écartés du sentiment de Scaliger.

La lettre de Philippe fut écrite, après qu'il eut été nommé général de l'armée des Amphictyons, contre les Locriens Ozoles. Elle est au plutôt de l'Année 339, & de l'Archontat d'Archédémidès, qui commença le 8 Juillet 339 ; avec le mois Hécatombéon. Le mois Loüs commença donc le 4 Septembre suivant, avec la lune de l'équinoxe d'automne ; & le mois Dius, premier de l'Année suivante, commença le premier de Décembre 339. De ce jour au 23 Octobre de l'an 311, qui fut le premier d'une Année Macédonienne & Chaldéenne à Babylone, il n'y a que 344 lunaisons moyennes, qui font seulement 27 ans & 10 mois selon la régle de l'Octaétéride, ou de la période civile des Grecs, exposée dans Géminus. Cependant, on compta 28 ans complets, sans doute parce qu'il y avoit eu deux intercalations omises. On ne sçait si cette omission de deux lunes étoit une suite des troubles & des guerres civiles, qui occupérent les Macédoniens, aussi-tôt après la mort d'Alexandre, & qui ne leur permirent guere de penser au calendrier. On ne sçait non plus, si elle avoit pour objet de faire remonter le mois Dius de la lune du solstice d'hiver, à celle qui suivoit l'équinoxe d'automne. L'une & l'autre opinion pourroit également se soûtenir, selon M. Fréret, qui ne se croyoit pas cependant en état de rien décider là-dessus.

Voyez l'Année de Cyzique & l'Année lunaire des Égyptiens. Vous y trouverez les noms des mois de l'Année Macédonienne, avec leur correspondance aux mois de quelques autres Années.

XV.

Année de Périandre.

(*a*) Périandre, fils de Cypsélus, & tyran de Corinthe, vécut en tout 80 ans, & en regna 40, selon le témoignage de Laërce. Les 40 ans de regne peuvent encore se déduire assez vraisemblablement d'un passage corrompu d'Aristote, qui, à l'aide de la correction des Critiques, donnera 73 ans & 6 mois à la durée totale de la tyrannie des Cypsélides; sçavoir, 30 ans à Cypsélus, 40 ans à Périandre & 3 ans à Psamméтichus, fils de Gordias, ou plutôt de Gorgias; car, c'est ainsi que Plutarque appelle plusieurs fois un frere de Périandre. Mais, à quel tems précis rapporter les 40 Années de la tyrannie de Périandre? C'est ce qui n'est pas sans difficulté, quoique les Chronologistes modernes les plus célebres, à commencer par Scaliger jusqu'à Newton, s'accordent à placer la mort de ce Tyran à la fin de la 48e Olympiade, autrement en l'an 585 avant l'Ére Chrétienne. Ce sentiment est à peu près celui d'Eusébe & de Laërce. Eusébe rapporte l'époque de Périandre au commencement de la 38e Olympiade; c'est l'an 628 avant l'Ére Chrétienne. Laërce dit aussi que Périandre florissoit durant la même 38e Olympiade.

Nos Chronologistes s'appuient principalement d'un texte de Sosicrate, cité par Laërce, où l'on croit lire que Périandre mourut un an avant la 49e Olympiade, & 40 ans avant la chûte de Crésus; mais, ce texte est fort obscur, & susceptible de plusieurs sens contraires. Paulmier de Grentémesnil, qui tourne & retourne ce passage de plusieurs façons, opposées les unes aux autres, avoue de bonne foi, qu'on ne sçauroit jamais en tirer aucune époque certaine.

D'après une dissertation de M. de la Nauze sur cette matière, il semble que les Chronologistes postérieurs ont placé la mort de Périandre vers le tems même, où les Auteurs de la première antiquité avoient mis le commencement de son regne. A ce compte, Cypsélus sera mort, & Périandre aura commencé de regner, l'an 585, sur la fin de la 48e Olympiade. Voilà pourquoi l'Olympiade suivante, autrement l'Olympiade 49e, fut celle où les jeux Isthmiques, interrompus sous la tyrannie de Cypsélus, recommencérent à être célébrés par les Corinthiens.

XVI.

Année Persanne.

(*b*) L'ancienne Année Persanne nous est connue par quelques fragmens des astronomes Arabes & Persans, cités par Golius & par Thomas Hyde; car, quoique l'usage en ait cessé, lors de la conquête de la Perse par les Maho-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 367. *& suiv.*

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 233. *& suiv.*

métans ; comme ceux-ci n'employoient que des Années purement lunaires, dont tous les mois parcourent l'Année solaire, dans l'espace d'environ 33 ans, les Astronomes conservérent l'usage de l'Année vague des Persans de 365 jours, composée de 12 mois de 30 jours chacun, & de 5 épagomènes. Encore aujourd'hui, on la marque, dans les Éphémérides, avec une autre Année solaire, réglée par le sultan Gélaleddin Mélikschah, & à peu près égale à notre Année Grégorienne.

Nous voyons dans Alfragan & dans Oulougbeg, non seulement que l'Année Persanne étoit composée de 12 mois & de 5 épagomènes; mais que la place de ces 5 épagomènes n'étoit pas la même, suivant tous les Astronomes. Le plus grand nombre les mettoit à la fin de l'Année, pour la commodité du calcul des tables. Plusieurs autres, conformément à l'ancien usage, les plaçoient entre le huitième & le neuvième mois.

Chacun des 12 mois, dont étoit composée l'Année Persanne, portoit le nom d'un génie, ou d'une divinité particulière, mais subalterne, & dont les Perses avoient une idée peu différente de celle que les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans ont des anges; c'est, du moins, ce que prétendent les Sectateurs modernes du Magisme, ou de la religion de Zoroastre, & ce qu'on trouve dans ce qu'ils ont conservé d'anciens Livres & d'anciens Rituels. Le Dieu suprême, disent-ils, partage entre ces diverses Intelligences l'administration de l'univers, & il les a chargées d'un certain département, le froid, le chaud, la pluie, la sécheresse, la production des fruits de la terre, la multiplication des troupeaux, &c.

Chacun des trente jours du mois portoit le nom d'un génie, & ces noms étoient les mêmes dans les douze mois. Douze de ces noms étoient ceux des douze génies, protecteurs des mois; & le jour, désigné dans chaque mois par le nom du génie protecteur, étoit la principale fête de ce mois. Le septième mois portoit, par exemple, le nom de Méher ou de Mithra. Ce nom étoit aussi celui du 16e jour de tous les mois; mais, dans le septième, ou dans le mois Méher, il étoit une fête célébrée sous le nom de Méhergian, dans l'ancien dialecte, & de Méherrouz dans le nouveau. Ce jour étoit la fête de Mithra.

Les cinq jours épagomènes formoient une solemnité particulière, & servoient à déterminer le lieu de cinq espèces de fêtes mobiles, dont les intervalles étoient déterminés à un certain nombre de jours, & qu'on avoit établies en mémoire des six tems employés par le Dieu suprême à la production de l'univers, & à l'arrangement de ses différentes parties. Outre ces fêtes relatives au systême fondamental de la religion des Mages, il y en avoit quelques autres instituées, en mémoire de certains événemens. Cette distribution des jours de l'Année Persanne, en six portions, étoit & est encore aujourd'hui regardée comme

me très-ancienne dans la religion. Les livres de Zerdascht, ou Zoroastre, réformateur du Magisme, au tems de Darius, fils d'Hystaspe, & les anciennes liturgies des Mages, en attribuent l'établissement à Gjemschid, un de ces Rois, à qui les légendes & la tradition Persanne donnent une antiquité, qui passe toute vraisemblance historique.

L'intendance des différentes saisons de l'Année, se trouvant partagée entre les douze génies, protecteurs des mois, la fête particulière de chacun de ces génies, devoit nécessairement répondre à une certaine saison ; & elle ne pouvoit s'en éloigner considérablement, sans exposer les Mages à l'inconvénient de demander de la pluie, lorsqu'il falloit de la sécheresse, ou du froid, lorsqu'il falloit du chaud. On fut donc obligé de chercher un moyen d'empêcher que les mois d'été ne passassent dans l'automne & dans l'hiver ; ce qui arrivoit nécessairement dans une Année vague de 365 jours. Le moyen le plus naturel d'y parvenir, étoit d'employer une intercalation. Celle d'un sixième épagomène, ajoûté tous les quatre ans, parut la plus convenable ; mais, elle parut aussi contraire à la liturgie & au calendrier, non seulement parce que ces cinq jours avoient une liturgie particulière, mais encore parce que ce nombre de cinq servoit à régler le lieu des fêtes mobiles, & des six intervalles. Six épagomènes auroient donné sept intervalles, & auroient obligé de changer l'ordre de ces fêtes, dans l'Année qui les auroit suivies. Il eût fallu d'ailleurs changer la distribution des jours en heureux & en malheureux, qui étoit fondée sur le nombre des cinq épagomènes, & réglée en conséquence de certaines propriétés cabalistiques, qu'on supposoit résulter de leur distance des fêtes mobiles. C'étoit là un point auquel on se faisoit un scrupule de toucher.

L'intercalation, que les Mages jugérent sujette à moins d'inconvéniens, fut celle d'un treizième mois ajoûté tous les 120 ans, & placé avant les épagomènes. Les trente jours de ce mois formoient une fête continue, qui avoit sa liturgie particulière, différente de celle des douze autres mois. Comme les pratiques de la religion des Mages consistoient principalement dans la récitation de certaines formules de prieres en présence du Feu Sacré, & que ces formules changeoient tous les jours, on a cru que le terme de liturgie seroit plus propre qu'aucun autre, à en donner une idée juste.

Si les épagomènes avoient été placés avant le mois intercalaire, l'Année suivante auroit eu 390 jours ; mais, la distribution des fêtes mobiles, ainsi que celle des jours heureux & malheureux, demandoit qu'elle n'en eût que 360. Pour éviter cet inconvénient, on les mit après le mois sacré, ou intercalaire. Au moyen de cette addition d'un mois de 30 jours, à chaque 120e Année, les 120 ans Persans devenoient égaux à

120 ans Juliens, & les mois revenoient aux mêmes saisons. L'Année Julienne est sensiblement égale à l'Année solaire vraie. La différence qui seroit à peine d'un mois en quatre mille ans, ne méritoit aucune attention pour l'usage civil, ou pour l'agriculture.

Il y avoit encore une circonstance de l'intercalation Persanne, extrêmement importante pour l'usage chronologique. Le mois sacré, ou intercalaire, n'étoit pas fixe, ou attaché à une même saison. On vouloit qu'il les parcourût toutes successivement, & qu'il sanctifiât, pour ainsi dire, l'Année entière. Dans cette vue, après avoir mis, à la fin du premier cycle, ce mois à la suite du douzième mois & avant le mois Phervardin, au bout de 120 autres Années, on le transportoit entre le premier & le second mois, ensuite entre le second & le troisième, &c. De sorte qu'il ne revenoit à la fin du douzième, qu'au bout de 1440 ans Juliens. Mais, afin qu'il ne pût y avoir de doute sur le lieu de ce troisième mois, les épagomènes changeoient aussi de place, tous les 120 ans. Après avoir été placés pendant 119 à la suite du douzième, ils étoient transportés dans la 120e Année à la fin du premier mois, & avançoient ainsi de mois en mois, tous les 120 ans. Il n'est pas douteux que les Mages ne donnassent des raisons religieuses de cette circulation des épagomènes dans l'Année solaire, & ne trouvassent des mystéres à l'embarras, où elle jettoit pour la distribution des fêtes mobiles. On ne cherchera pas ici quelles pouvoient être ces raisons. On se contentera d'observer que l'an 632 de J. C., au tems de Jezdegherde, les épagomènes se trouvant placés à la fin du huitième mois, cela montroit qu'il s'étoit écoulé 960 ans de la période courante, qui avoit commencé le 16 Juin de l'an 329 avant J. C.

XVII.

Année Romaine.

(*a*) L'Année des Romains a varié en différens tems. Romulus la fixa, ou plutôt la reçut des Latins, fixée à trois cens quatre jours, qui étoient partagés en dix mois, dont le premier étoit Mars, suivi des autres, dans le même ordre que nous voyons aujourd'hui. Mais, comme cette Année ne se trouvoit conforme ni au cours du soleil, ni à celui de la lune, Numa la régla sur celui de la lune, qui est de trois cens cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes, auxquels il ajoûta un jour, à cause de l'amour qu'il avoit pour le nombre impair. Puis, ayant ôté six jours de chaque mois, qui, sans cela, auroient été de trente-cinq, ou trente-six jours chacun, il en forma deux autres mois, dont l'un avoit vingt-neuf jours, & l'autre

(*a*) Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 645. Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 231, *& suiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. IV. p. 286, 287. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 311.

vingt-huit; ſçavoir, Janvier & Février, & il mit celui-là le premier de l'Année, & l'autre le dernier. Dans la ſuite Février fut mis entre Janvier & Mars. On ne ſçait pas en quel tems ſe fit ce changement. On ſçait ſeulement, d'après Plutarque, que Numa ôta Mars du premier rang, parce qu'il avoit plus de penchant pour la paix que pour la guerre. Tous les mois avoient un nombre impair, excepté Février, qui, pour cela, étoit regardé comme funeſte, à moins que ce ne fût plutôt, parce que dans ce mois on célébroit une fête, appellée Parentalia, ou Parentalies, qui étoit établie pour appaiſer les manes des ancêtres.

Comme l'Année ſolaire ſurpaſſoit tous les ans l'Année lunaire de douze jours, avec la quatrième partie d'un jour, on inſéroit, tous les deux ans, un mois intercalaire, qui étoit alternativement de vingt-deux & de vingt-trois jours. On l'inſéroit après le vingt-troiſième de Février. On lui donnoit le nom de Mercédonius à cauſe de la déeſſe Mercédona, qui préſidoit aux marchandiſes & aux paiemens. Mais, Numa ayant fait cette Année lunaire trop longue d'un jour, elle ne fut point encore conforme au cours du ſoleil. C'eſt pourquoi, le roi Servius Tullius, ou les Décemvirs, établirent que tous les vingt-trois ou vingt-quatre ans, on paſſeroit le mois, nommé Mercédonius; & comme cette intercalation dépendoit uniquement des Pontifes, ils intercaloient ſelon leur caprice, tantôt beaucoup, tantôt peu de jours; enſorte que du tems de Jules Céſar, le commencement de l'Année étoit reculé de ſoixante-ſept jours. Si les Pontifes vouloient que quelqu'un ſortît promptement de charge, ils intercaloient peu de jours. S'ils vouloient au contraire que les fermiers généraux, appellés *Publicani*, ne payaſſent que fort tard, ils en intercaloient beaucoup.

Lorſque Jules Céſar ſe fut rendu maître de la République, il travailla à la réforme du calendrier. Voici ce qu'en dit l'hiſtorien Dion: » Jules Céſar établit la forme d'Année, qui ſubſiſte aujourd'hui, en déterminant le nombre des jours qui devoient la compoſer; parce que le nombre de ceux qu'on avoit donnés juſqu'à lui à l'Année Romaine, ne répondoit point à la durée de l'Année vraie, les Romains, avant cette réforme, réglant leurs mois ſur les révolutions de la lune. « Quelques lignes après, Dion ajoûte: » Cette réforme fut le fruit du ſéjour que Jules Céſar fit à Alexandrie; mais, il y a cette différence entre l'Année des Alexandrins & celle de Jules Céſar, que les Alexandrins font leurs mois de trente jours ſeulement, & qu'à la fin de chaque Année ils ajoûtent cinq autres jours, pour faire la ſomme totale des jours qui compoſent leur Année; au lieu que Jules Céſar rejetta ſur les différens mois de l'Année, & les cinq jours épagomènes des Alexandrins, & les deux jours, qu'il

» avoit retranchés des trente jours » de l'un des mois de l'Année. » Ce fut le même César qui ajoûta tous les quatre ans un jour » épagomène, formé de quatre » quarts de jour; ensorte qu'aujourd'hui les heures de quatre Années Juliennes n'excédent plus que de très-peu les » heures de quatre Années solaires. C'est pourquoi dans l'espace de 1461 ans, on a besoin » d'un autre jour intercalaire. «

On voit, par ces dernières paroles, que Dion n'entendoit guere la matière, dont il parloit, ou que son texte a été altéré considérablement par les copistes; car loin qu'il faille ajoûter un jour à 1461 Années Juliennes, pour en égaler la durée à celle de 1461 révolutions solaires vraies, il faut en retrancher 11 jours, 1 heure, 36 minutes, dont elles surpassent ce nombre de révolutions du soleil. Les anciennes hypothèses astronomiques faisoient cette différence moins grande, mais elles convenoient avec les nouvelles; en ce que, bien loin de demander l'addition d'un nouveau jour épagomène en 1461 ans Juliens, elles demandoient au contraire un retranchement d'environ six jours.

Il n'est pas nécessaire d'observer que le calendrier, réformé par César, est encore celui dont nous nous servons aujourd'hui; si ce n'est que pour l'amener à une justesse aussi grande qu'il soit possible d'atteindre, il a été nécessaire d'y introduire quelques légers changemens, qui ont été faits sous l'autorité & par les ordres du Pape Grégoire XIII. La réforme du calendrier dérangeoit nécessairement en quelque chose l'ancienne disposition des jours, & dans le sacré & dans le civil, soit en ce qui regarde les fêtes, soit par rapport aux assemblées du Sénat ou du peuple, aux audiences des tribunaux, & aux autres choses pareilles. César, qui sçavoit respecter les usages de l'Antiquité, chargea un greffier intelligent, nommé Flavius, d'ajuster, autant qu'il seroit possible, le nouveau plan à l'ancien systême.

Le souhait d'une bonne Année étoit plus en usage chez les Romains, qu'il ne l'a jamais été chez aucun peuple moderne. On peut voir plusieurs traités faits à ce sujet dans le dernier siécle, & principalement celui de Jacques Spon. Un petit monument de terre cuite, représenté par M. le comte de Caylus, prouve l'usage de ce compliment, & certifie que la manière de s'en acquitter étoit accompagnée d'un présent, sans que personne en fût exempt; puisqu'en effet les pauvres remplissoient ce devoir, & s'en acquittoient d'une manière proportionnée à leur fortune. On lit sur cette terre cuite, dont la forme & la grandeur sont exactement rapportées sur la planche, qu'en donne notre sçavant Antiquaire:

ANNVM NOVVM FAVSTVM FELICEM TIBI.

Sur un autre monument on lit aussi en lettres majuscules:

ANNVM NOVVM FAVSTVM FELICEM MIHI ET FILIO.

Cet usage étoit donc si étendu, que le particulier se donnoit ses étrennes, & faisoit non seulement des souhaits pour lui-même, mais encore pour son fils, vraisemblablement l'objet qu'il aimoit le plus après lui.

XVIII.

Année Sacrée.

(*a*) L'Inscription de l'Année Sacrée ΕΤΟΥΣ ιερου, de l'Année nouvelle Sacrée, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ιερου, se lit sur plusieurs médailles, frappées par des villes Grecques de l'Orient. Les Antiquaires ont remarqué cette Inscription singulière. On l'a vue d'abord sur des médaillons d'argent de Vespasien, de Tite & de Domitien. Elle a paru ensuite sur des médaillons de Nerva. On l'a découverte sur des médaillons de Galba du cabinet de M. l'abbé de Rothelin. Elle s'est trouvée enfin sur une médaille de grand bronze de Trajan Dèce, publiée par le P. Frœlich, Jésuite.

A mesure que le nombre des monumens s'est multiplié, on a fait de nouvelles remarques. On a vu que l'Inscription se trouve, non seulement sur les médaillons d'argent qui pesent quatre dragmes, mais encore sur des monnoies du poids de deux dragmes, & même sur des médailles de bronze. On a vu, à la suite de l'Inscription, de nouvelles dates d'Années, qu'on ne connoissoit point, comme la dixième de Vespasien sur un médaillon du cabinet de M. Pellerin, la onzième de Domitien. Enfin, on a découvert que cette Inscription se trouvoit sur des médailles, non seulement des villes de Phénicie, de Syrie & de l'isle de Chypre, mais encore des villes de Cilicie & de Cappadoce.

Lorsque tous ces monumens n'étoient pas encore découverts, les Antiquaires ont été embarrassés sur l'explication de l'Inscription. Ils ont pris des partis différens. Scaliger a avoué qu'il ne l'entendoit pas. Erizzo croyoit que les Années Sacrées se comptoient depuis la construction du temple de Salomon. Haym a pensé que ces Années se comptoient depuis la destruction du même temple par Tite. Suivant Séguin, ces Années devoient se compter depuis la réparation du temple de Jupiter Capitolin à Rome sous Vespasien. Patin a donné la même explication. Le P. Piovené a cru que l'Inscription ΝΕΟΥ ιερου signifioit le nouveau temple de Jupiter Capitolin, pour lequel les Juifs payoient un tribut, & que ces médailles étoient des monnoies frappées pour le paiement de ce tribut. Vaillant a prétendu que les Années du regne de Vespasien ont été appellées Sacrées, par l'espérance que l'on avoit conçue de la sagesse & de la bonté de son gouvernement. Béger a pensé de même.

Le P. Hardouin a imaginé une explication nouvelle. Il a prétendu que ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ιερου Α. Β. *&c.* signifioit les Années premiè-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VI, p. 6. T. XIX. p. 447. *& suiv.*

re, seconde, &c. de l'Empereur, qu'on appelloit ιερου, sacré, parce que la personne des Empereurs étoit sacrée. Le P. Frœlich a adopté cette explication; mais, il ajoûte que ces Années étoient appellées Sacrées, à cause de la solemnité des vœux & des jeux publics, qui étoient célébrés à l'avénement des Empereurs, & au jour anniversaire de cet avénement. Enfin, le cardinal Noris pense que ces médailles ont été frappées à l'occasion des fêtes qui se célébroient à l'avénement des Empereurs & aux jours anniversaires; que les lettres numérales marquent les Années de regne; & que ces Années sont nommées Sacrées à cause de ces fêtes & solemnités, & à cause que les choses, qui regardoient directement les Empereurs, étoient appellées Sacrées.

On voit, par cet exposé sommaire, que l'explication de l'Inscription n'est pas encore décidée entre les Sçavans. Aucun n'a remarqué la différence qui se trouve entre ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ιερου, l'Année nouvelle Sacrée, & ΕΤΟΥΣ ιερου, l'Année Sacrée. M. Toinard, qui a donné plusieurs sçavantes dissertations sur les Antiquités, en avoit annoncé une sur l'Année Sacrée. Comme elle n'a point été faite, ou du moins qu'elle n'a point été publiée, M. l'abbé Belley a cru devoir examiner la matière dans toute son étendue. Et il résulte de ses discussions, que les villes d'Orient donnoient le nom d'Année Sacrée à leurs Années, à cause de la solemnité des sacrifices & des jeux, qui faisoient partie de leur culte religieux, & qu'elles distinguoient la solemnité du commencement de l'Année civile, & la solemnité anniversaire de l'avénement à l'Empire, par l'Inscription de l'Année nouvelle Sacrée, & par l'Inscription de l'Année Sacrée. Cette dissertation de M. l'abbé Belley montre quel secours on peut tirer de l'étude des médailles, pour la Chronologie & l'Histoire, ainsi que pour la connoissance des usages des anciens peuples.

ANNÉE, *Annus.* (*a*) Dans la pompe de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, marchoit entre deux Silènes un homme, dont la taille étoit de quatre coudées. Il avoit un masque & un habit pour la tragédie, & il portoit une corne d'abondance d'or. Cet homme s'appelloit l'Année. Une très-belle femme de même taille que lui, marchoit après, habillée superbement, & toute brillante d'or. Elle portoit d'une main une couronne de feuilles de l'arbre, qu'on appelloit Persée, & de l'autre main une palme. On l'appelloit Pentétéris; ce qui veut dire lustre, ou l'espace de cinq Années.

ANNEIUS BROCHUS, (*b*) *Anneius Brochus*, sénateur qui vécut du tems de Verrès. Cicéron en fait mention dans une de ses harangues contre ce destructeur de la Sicile. Anneius Brochus eut

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 303.

(*b*) Cicer. in Verr. L. V. c. 78, 80.

le malheur d'être du nombre de ceux, qui furent exposés à son avarice. Ni ses vertus personnelles, ni l'éclat de sa famille & celui de sa dignité ne purent le sauver. Il fut obligé de donner non seulement tout le froment qu'il pouvoit avoir, mais encore tout son argent.

ANNÉUS, *Annæus*, nom d'une famille illustre, sous les premiers empereurs Romains. On dit qu'elle étoit originaire de Cordoue, & qu'elle alla s'établir à Rome depuis la chûte de l'état Républicain. Séneque, Lucain, & autres sont sortis de la famille des Annéus.

ANNÉUS MELLA, *Annæus Mella*, pere de Lucain. *Voyez* Mella.

ANNÉUS LUCAIN, *Annæus Lucanus*, fils du précédent. *Voyez* Lucain.

ANNÉUS SÉNEQUE, *Annæus Seneca*, écrivain célebre parmi les Latins. *Voyez* Séneque.

ANNÉUS STATIUS, *Annæus Statius*, médecin de Séneque. *Voyez* Statius.

ANNÉUS SÉRÉNUS, *Annæus Serenus*, (*a*) ami de Séneque. Il voulut bien, à la sollicitation de Séneque, prêter son nom à Néron pour cacher ses premiers amours, en se déclarant l'amant d'Acté, affranchie & maîtresse de ce Prince, & en donnant ouvertement à cette fille les présens que l'Empereur lui envoyoit en secret.

ANNIA, *Annia*, (*b*) fut d'abord mariée à Cuina, & ensuite à M. Pison, qui la répudia en faveur de Sylla.

ANNIA RUFILLA, (*c*) *Annia Rufilla*, dame Romaine. Ayant été convaincue de faux devant les juges par C. Cestius, l'un des Sénateurs Romains, elle s'avisa de l'accabler d'injures & de menaces au milieu de la place, & dans le vestibule même du Sénat, sans qu'il eût lui-même la liberté de la mettre en justice, parce qu'elle lui opposoit une image de César. Sur les représentations de C. Cestius & de quelques autres, Drusus manda Annia Rufilla, & l'ayant convaincue d'imposture, il la fit conduire en prison.

ANNIA, *Annia*, surnommée CORNIFICIA, (*d*) sœur unique d'Annius, qui fut, dans la suite, Empereur sous le nom de M. Auréle. Ce Prince, vers le tems qu'il fut nommé à la préfecture de Rome, pendant les féries Latines, prouva son désintéressement & sa générosité à l'égard de sa sœur Annia Cornificia, en lui cédant, apparemment à l'occasion d'un mariage, tout le bien de son pere. La mere blâma cette libéralité, & voulut s'y opposer. Il répondit aux représentations qu'elle lui fit, que les biens de son ayeul paternel, dont il étoit fils adoptif & seul héritier, lui suffisoient: » Et je vous » invite vous-même, ajoûta-t-il, » à donner tout ce que vous possédez, à ma sœur, afin que sa » fortune ne soit point inférieure » à celle de son mari. «

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 13.
(*b*) Paterc. L. II. c. 41.
(*c*) Tacit. Annal. L. III. c. 36.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 332, 333.

ANNIBAL, *Annibal*, (a) Ἀννίβας, fils d'Asdrubal, selon Justin, & de Giscon, selon Diodore de Sicile. Les Carthaginois ayant promis aux Égestains, ou Ségestains, de marcher à leur secours contre ceux de Sélinonte & de Syracuse, confiérent le soin de cette guerre à Annibal, qui avoit alors la première dignité de l'État; c'est-à-dire, celle de Suffete. Ce général, qui haïssoit naturellement les Grecs, & qui d'ailleurs cherchoit à réparer le tort ou le malheur de ses ancêtres, conçut un desir ardent de se rendre utile à sa patrie. C'est pourquoi ayant, l'an 409 avant J. C., rassemblé tous les soldats, qu'on avoit levés en Espagne & en différentes provinces de l'Afrique, il en forma une armée navale de soixante vaisseaux de guerre, accompagnés de quinze cens vaisseaux de charge. Ceux-ci portoient toutes les machines, tous les traits & toutes les armes nécessaires pour des siéges. Avec cet équipage, il cotoya toute l'Afrique, & fit ensuite la traversée, qui se terminoit au promontoire de la Sicile, le plus directement opposé aux côtes de l'Afrique, & qu'on nommoit Lilybée.

Quelques cavaliers de Sélinonte, qui gardoient cette côte, ayant apperçu un armement si considérable, coururent annoncer dans leur Ville l'arrivée des ennemis. Les Citoyens envoyérent sur le champ des lettres à Syracuse, par lesquelles on lui demandoit un prompt secours. Dans cet intervalle, Annibal ayant mis à terre toute son armée, dressa son camp, qui commençoit à un puits, appellé pour lors Lilybée, & auprès duquel on bâtit plusieurs années après une Ville, qui en prit le nom. L'armée d'Annibal, suivant le dénombrement qu'en fait Éphore, étoit composée de deux cens mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux. Timée ne la fait pas monter beaucoup au-dessus de cent mille hommes. A l'égard de ses vaisseaux, il les fit entrer dans un bassin, qui étoit auprès de Motye, pour ne point donner aux Syracusains le soupçon qu'il vînt leur faire la guerre, ni les effrayer même par la vue d'une si grande flotte. Joignant ensuite à ses troupes débarquées les soldats des Égestains & de leurs alliés, il partit de Lilybée, & marcha du côté de Sélinonte. Arrivé au fleuve Mazare, il enleva d'emblée un marché, que les Sélinontins avoient-là, & s'approchant encore davantage des murs de la Ville, il partagea son armée en deux corps; & dès qu'il eut mis ses machines en place, il commença l'attaque.

Elle fut très-vive, & la défense ne le fut pas moins. Les femmes mêmes montrant un courage beaucoup au-dessus de leur sexe, suivies de leurs enfans, portoient de la nourriture & des fléches à ceux qui combattoient. Mais enfin, la

(a) Diod. Sicul. pag. 352, 353, 361, 364, 374, 377. Just. L. XIX. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 140. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 490, 491.

Ville fut priſe & on n'entendit plus alors que des gémiſſemens affreux de la part des Grecs, & des cris de victoire & d'allégreſſe du côté des Barbares. Les premiers, ſans défenſe, ne voyoient devant eux que la mort, & les vainqueurs rendus féroces par leur ſuccès, ne reſpiroient que le meurtre. Les Sélinontins, ramaſſés dans la place publique, ayant tenté là quelque eſpèce de réſiſtance, furent égorgés juſqu'au dernier. Auſſi-tôt après, les Carthaginois ſe répandirent dans toutes les rues, & entrant dans les maiſons, ils en enlevoient toutes les richeſſes, & tuoient tous ceux qu'ils y rencontroient. Revenant dans les rues, ils maſſacroient impitoyablement tout ce qui s'offroit à eux, ſans diſtinction de rang, d'âge ou de ſexe, enfans, jeunes hommes, femmes & vieillards. Quelques-uns coupoient les extrêmités des membres aux morts, ſelon la coûtume de leur païs, & portoient pluſieurs mains pendues à leurs ceintures. D'autres avoient mis des têtes coupées ſur la pointe de leurs lances. Ils défendirent pourtant de tuer les femmes & les enfans qui s'étoient réfugiés dans les temples; & ce fut-là l'unique exception que ſe permit leur cruauté.

Annibal, après la priſe de Sélinonte, qu'il laiſſa abſolument ſans murailles, marcha avec toute ſon armée vers Himère, qu'il vouloit détruire, parce que cette Ville avoit été la cauſe de l'exil de ſon pere, & que ſon grand pere Amilcar avoit péri ſous ſes remparts, par la ruſe de Gélon, qui lui tua cent cinquante mille hommes, & fit ſur lui preſqu'autant de priſonniers. Voulant avoir la revanche de cet affront, il plaça quarante mille hommes ſur quelques hauteurs un peu éloignées d'Himère, & il environna exactement la Ville avec le reſte de ſes troupes, auxquelles s'étoient joints vingt mille Siciliens ou Sicaniens. Ayant fait monter ſes machines, il fit battre les murailles de pluſieurs côtés à la fois, par des hommes qui ſe relevoient. Les aſſiégés ſe défendirent d'abord avec courage; mais, il fallut à la fin céder. Les vainqueurs, pendant très-long-tems, n'eurent d'autre occupation que de tuer impitoyablement tout ce qui tomboit ſous leurs mains.

Mais, Annibal ayant ordonné qu'on prît tout le reſte vivant, le carnage ceſſa, & les ſoldats ſe contentérent de s'enrichir de la dépouille des maiſons. Annibal, pour ſa part, pilla les temples, & après en avoir fait ſortir tous ceux qui s'y étoient réfugiés, il y mit le feu. La Ville fut raſée enſuite juſqu'à niveau de terre, environ deux cens quarante ans après ſa fondation. Annibal donna en garde à ſon armée les femmes & les enfans de tous les captifs; mais, pour les hommes, qui montoient au nombre de trois mille, il les fit tous conduire ſur cette hauteur, où ſon ayeul Amilcar avoit été autrefois égorgé par l'ordre de Gélon, & là, après pluſieurs outrages, il les fit égorger eux-mêmes.

A la fin de cette exécution, il

licentia ſon armée & renvoya ſes alliés Siciliens chacun dans leurs Villes, où ils furent ſuivis des Campaniens, qui ſe plaignoient beaucoup des Carthaginois; ſur ce qu'ayant extrêmement contribué à leurs ſuccès, ils n'en avoient pas reçu des récompenſes proportionnées à leurs ſervices. Annibal fit rembarquer en même-tems les troupes de ſa nation, ou dans ſes vaiſſeaux longs, ou dans ſes vaiſſeaux de charge; & ne laiſſant, dans la Sicile, que ce qui ſuffiſoit pour la défenſe des alliés, il en partit chargé de riches dépouilles. A ſon arrivée à Carthage, tous ſes concitoyens vinrent au-devant de lui avec de grandes acclamations, le louant beaucoup de ce qu'en très-peu de tems il avoit fait de plus grands exploits, que les généraux qui l'avoient précédé.

Ces heureux ſuccès renouvellérent le deſir & le deſſein qu'avoient toujours eus les Carthaginois, de ſe rendre maîtres de la Sicile entière. Trois ans après, ils nommérent encore, pour général, Annibal; & comme il s'excuſoit ſur ſon grand âge, & refuſoit de ſe charger de cette guerre, on lui donna, pour lieutenant, Imilcon, fils d'Hannon, qui étoit de la même famille. Les préparatifs de la guerre furent proportionnés au grand deſſein, que les Carthaginois avoient conçu. La flotte & l'armée ſe trouvérent bientôt prêtes, & l'on partit pour la Sicile. Le nombre des troupes montoit, ſelon Timée, à plus de ſix vingts mille hommes, & ſelon Éphore à trois cens mille. Les ennemis, de leur côté s'étoient mis en état de les bien reçevoir; & les Syracuſains avoient envoyé chez tous leurs alliés pour y lever des troupes, & dans toutes les villes de la Sicile, pour les exhorter à défendre courageuſement leur liberté.

Agrigente s'attendoit à eſſuyer les premières attaques. C'étoit une Ville puiſſamment riche, & environnée de bonnes fortifications. Elle étoit ſituée, auſſi-bien que Sélinonte & Himère, ſur la côte de Sicile, qui regarde l'Afrique. En effet, Annibal commença la campagne par le ſiége de cette Ville. Ne la jugeant prenable que par un endroit, il tourna tous ſes efforts de ce côté-là, fit faire des levées & des terraſſes, qui alloient juſqu'à la hauteur des murs; & employa à ces ouvrages les décombres & les démolitions des tombeaux, qui étoient autour de la Ville; & qu'il avoit fait abattre pour cet effet. Mais, la peſte ſe mit bientôt après dans l'armée, & fit périr un grand nombre de ſoldats. Annibal lui-même ne fut pas épargné. C'étoit l'an 406 avant l'Ére Chrétienne.

ANNIBAL, *Annibal*, (a) Ἀννίϐας, autre général des Carthaginois. Vers l'an de Rome 489, il eut le commandement d'une flotte, compoſée de cent trente vaiſſeaux, qu'on envoya contre les Romains. On ſe prépara au

(a) Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 169, 194. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 495, 503.

combat près des côtes de Myle. Annibal montoit une galére à sept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis, à qui la marine étoit absolument inconnue, & qui n'oseroient pas sans doute les attendre, s'avancent fierement, moins pour combattre, que pour recueillir les dépouilles dont ils se croyoient déjà maîtres. Ils furent pourtant un peu étonnés de ces machines, qu'ils voyoient élevées sur la proue de chaque vaisseau, & qui étoient nouvelles pour eux. Mais, ils le furent bien plus, quand ces mêmes machines, abaissées tout d'un coup, & lancées avec force contre leurs vaisseaux, les accrochérent malgré eux, & changeant la forme du combat, les obligérent à en venir aux mains, comme si on eût été sur terre. Ils ne purent soûtenir l'attaque des Romains. Le carnage fut horrible. Les Carthaginois perdirent quatre-vingts vaisseaux, parmi lesquels étoit celui d'Annibal, qui se sauva avec peine dans une chaloupe.

Annibal sentit bien ce qu'il avoit à craindre de ses concitoyens. Après sa défaite, il envoya promptement un ami à Carthage, avant qu'on eût pû y apprendre cette triste nouvelle. Le messager étant entré dans le Sénat : » Annibal, dit-il, » m'envoie vous consulter, Mes» sieurs, s'il doit donner le com» bat contre le Consul, qui com» mande une nombreuse flotte. « On lui répondit d'une commune voix, qu'il n'y avoit point à délibérer. » Il l'a fait, Messieurs, » ajoûta-t-il, & il a été vaincu. « C'étoit mettre ses juges hors d'état de le condamner, puisqu'ils ne pouvoient plus le faire sans se condamner eux-mêmes. Aussi à son retour, il ne perdit que le commandement.

Dans la suite, Annibal alla mettre le siége devant Tunis, qui servoit de retraite aux révoltés. Pendant qu'il l'attaquoit d'un côté, Amilcar l'environnoit de l'autre; puis s'approchant des murs & faisant élever des potences, il y attacha & y fit mourir Spendius, chef des révoltés, & ceux qu'on avoit arrêtés avec lui. Mathos, l'autre chef, qui commandoit dans la place, vit par-là ce qui lui étoit préparé, & il en devint encore plus attentif à se bien défendre. S'appercevant qu'Annibal, comme sûr de la victoire, agissoit en tout fort négligemment, il fait une sortie, attaque ses retranchemens, tue un grand nombre de Carthaginois, en fait plusieurs prisonniers, & entr'autres Annibal, leur chef, & se rend maître de tout le bagage. Puis détachant de la potence Spendius, il fait mettre à sa place Annibal, après lui avoir fait souffrir des tourmens inouïs, & immole, autour du corps de l'autre, trente des plus considérables citoyens de Carthage, comme autant de victimes de sa vengeance. Il semble qu'entre les deux partis, il y avoit une espèce de défi à qui feroit paroître plus de cruauté.

D'autres racontent la mort de ce général d'une manière bien différente. Les Romains ayant eu

d'assez heureux succès en Sardaigne, pour oser conduire leur flotte en Afrique, cela y répandit l'allarme. Annibal reçut ordre d'aller contre l'ennemi. Une furieuse tempête sépara les deux armées, & les poussa toutes deux dans les ports de Sardaigne. Le combat se donna près de cette Isle. Annibal y fut vaincu par sa faute, & la plûpart de ses vaisseaux pris. Les troupes qui attribuoient leur défaite à sa témérité, s'en vengérent sur lui, en l'attachant à une croix. On dit que c'étoit un supplice ordinaire chez les Carthaginois. Cela se passoit l'an 258 avant l'Ére Chrétienne.

ANNIBAL, *Annibal*, (a) Ἀννίβας, fils d'Amilcar, surnommé Barcas, naquit vers le milieu du troisième siécle avant l'Ére Chrétienne. Ses beaux exploits lui ont mérité le titre d'Annibal le Grand. Il avoit à peine neuf ans, qu'ayant appris que son pere alloit partir pour l'Espagne, il lui demanda avec empressement de lui permettre de l'y suivre. Il employa pour cela les caresses ordinaires à cet âge; langage puissant sur l'esprit d'un pere qui aimoit tendrement son fils. Amilcar ne peut donc lui refuser cette grace; & après lui avoir fait prêter serment sur les autels, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains, dès qu'il le pourroit, il l'emmena avec lui. Cet illustre Carthaginois, ayant commandé pendant plusieurs années en Espagne, fit une fin digne de lui en mourant glorieusement dans une bataille pour le service de sa patrie.

Après la mort de son pere, Annibal retourna à Carthage. Asdrubal, son beau-frere, qu'on avoit nommé à la place d'Amilcar, écrivit depuis à cette Ville, pour demander qu'on lui envoyât Annibal, âgé pour lors de vingt-deux ans. La chose souffrit d'abord quelque difficulté, le Sénat étant partagé par deux puissantes factions. Celle qui étoit favorable à Annibal, l'emporta, & ce jeune capitaine partit pour l'Espagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les regards de toute l'armée; & l'on crut voir revivre en lui Amilcar, son pere. C'étoit le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du visage, les mêmes traits & les mêmes manières. Mais, ses qualités personnelles le firent encore plus estimer. Il ne lui manquoit presque rien de ce qui forme les grands hommes; patience invincible dans le travail, sobriété dans le vivre étonnante, courage intrépide dans les plus grands dangers, présence d'esprit admirable dans le feu même de l'action; & ce qui est sur-

(a) Just. L. XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XLIV. Corn. Nep. in Annib. c. 1, 2. *&* *seq.* In Reg. c. 3. In Caton. c. 1. In Amilc. c. 1, 3. Plut. Tom. I. pag. 174, 176, 177. *&* *alib. passim.* Diod. Sicul. L. XXV, XXVI. Pauf. p. 474. Strab. pag. 159, 217, 227, 251. *&* *alib. passim.* Tit. Liv. L. XXI, XXII, XXIII, XXIV. *&* *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 199, 200, 201. *&* *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 93. *&* *suiv.* Tom. V. pag. 192. *&* *suiv.* Tom. VI. pag. 58, 59, 202. Tom. IX. pag. 156. Tom. XII. pag. 261. *&* *suiv.* Tom. XVI. pag. 152.

prenant, un génie souple, également propre à obéir & à commander; ensorte qu'on ne pouvoit dire de qui il étoit plus aimé, des troupes ou du général.

Quand celui-ci fut mort, les suffrages de l'armée & ceux du peuple se réunirent pour mettre Annibal à sa place. Ainsi ayant été mis à la tête des troupes, qu'il n'avoit pas encore vingt-cinq ans accomplis, il ne mit que les trois années suivantes à faire la conquête de toute l'Espagne. Il emporta Sagonte, ville alliée des Romains. Il leva trois armées nombreuses, & il en fit passer une en Afrique, laissa l'autre en Espagne, sous les ordres de son frere Asdrubal, & se réserva le commandement de la troisième, qu'il mena en Italie. Il prit sa marche par les détroits des Pyrénées. Obligé de combattre dans tous les lieux de sa route, il battit tous ceux qui voulurent lui disputer le passage, & ne laissa rien derrière lui, qui ne fût entièrement soumis. Mais, lorsqu'il fut aux pieds des Alpes, montagnes qui faisoient la séparation de l'Italie d'avec la Gaule, à travers lesquelles personne n'avoit conduit d'armée avant lui, si ce n'est, à ce qu'on dit, l'Hercule des Grecs, qui laissa au défilé qu'il traversa le nom d'Alpes Grecques, il fit passer au fil de l'épée tous les peuples de ces montagnes, qui osérent l'arrêter dans sa marche; il s'ouvrit des passages par la force; il s'assura des chemins par de bonnes forteresses; il rendit ces détroits praticables jusqu'à faire passer un éléphant avec tout son attirail & sa charge, dans des lieux, où un homme seul & entièrement dégagé avoit auparavant bien de la peine à grimper. Ce fut au travers de tous ces obstacles qu'il fit entrer son armée en Italie.

Sa première action avoit été sur les bords du Rhône contre le consul P. Cornélius Scipion, & il l'avoit battu. Il en vint une seconde fois aux mains avec le même Consul, qui étoit accouru à la défense de la ville de Clastidie. La bataille se donna sur les rives du Pô, & Scipion fut obligé de lâcher le pied devant son ennemi, après avoir été blessé. Le général Romain, secondé par Tibérius Longus, son collégue, vint à la rencontre du Carthaginois jusqu'à la rivière de Trébia. Cette troisième action ne fut pas plus heureuse que les autres. Annibal leur donne combat, & les met tous deux en déroute. Après cette victoire, il traverse la Ligurie, & passe le mont Apennin, dans le dessein d'attaquer l'Étrurie. Ce fut dans cette marche qu'il lui survint un mal d'yeux si violent, qu'il eut toujours depuis l'œil droit incapable de bien faire ses fonctions.

Tout affligé qu'il étoit de cette incommodité, qui l'obligeoit de se faire porter en litière, il fit donner le consul C. Flaminius dans une embuscade qu'il lui avoit dressée auprès du lac Trasimène, & ayant enveloppé ses troupes de toutes parts, il les taille en piéces. Le Consul y perdit la vie. Peu de tems après, il ne fit pas plus de

quartier au préteur C. Centenius, qui étoit venu s'emparer de quelques défilés avec une troupe de gens d'élite. Comme il conduisoit son armée victorieuse dans la Pouille, il trouva en tête les deux consuls Romains, C. Térentius Varron & Paul Émile. Une seule bataille décida du sort des deux armées Romaines, qui furent entièrement défaites. Le consul Paul Émile, plusieurs personnes consulaires, du nombre desquelles étoit Cn. Servilius Géminus, qui avoit été consul l'année précédente, furent trouvés parmi les morts.

Le gain de cette bataille lui ouvrit le chemin jusqu'à Rome, sans qu'il rencontrât la moindre résistance. Il campa sur les montagnes qui sont aux environs de cette grande Ville. Au bout de quelques jours, ayant levé le camp, il fit replier son armée du côté de Capoue; mais, il fut coupé dans sa marche par le dictateur Q. Fabius Maximus, qui lui opposa une armée dans le territoire de Falerne. Comme il se voyoit enfermé dans les défilés des montagnes, il se tira habilement, à la faveur de la nuit, du mauvais pas où il s'étoit engagé, sans que le Dictateur eût pu entamer son armée. Il se servit d'une contre ruse pour amuser le général Romain, qui passoit pour le plus adroit Capitaine de son siécle. La nuit commençant à devenir fort noire, il fit attacher des sarmens aux cornes des bœufs qui étoient dans son armée, & y fit mettre le feu. Ensuite, il ordonna de les lâcher en grand nombre, afin qu'ils se répandissent de côté & d'autre dans la campagne. Un spectacle si subit & si imprévu jetta tant de frayeur dans le camp des Romains, que personne n'osa sortir de ses retranchemens. Quelques jours après, ayant eu l'adresse d'engager à une bataille M. Minutius Rufus, général de la cavalerie, qui partageoit également l'autorité sur les troupes avec le Dictateur, il mit le désordre dans toute son armée & le força de prendre la fuite. Tout éloigné qu'il étoit, il attira, dans une embuscade, aux païs des Lucaniens Tibérius Sempronius Gracchus, qui avoit été revêtu du Consulat pour la seconde fois, & il le fit périr.

Il rendit la journée de Vénuse aussi funeste à M. Claudius Marcellus, puisqu'elle coûta la vie à ce grand homme qui se voyoit honoré du Consulat pour la cinquième fois. Le récit de toutes ces batailles nous jetteroit dans un détail infini. C'est pourquoi, il suffira de faire, une fois pour toutes, cette remarque, pour donner une juste idée de la valeur de ce fameux capitaine; c'est que dans toutes ces guerres d'Italie, il conserva toujours une entière supériorité d'armes, & qu'après la journée de Cannes aucun général Romain n'osa tenir la campagne en sa présence.

Après avoir joui d'une fortune toujours égale dans les armes, Annibal se vit rappellé par les besoins de sa patrie, attaquée par le fils de ce même Scipion, qu'il avoit vaincu en trois différentes batailles sur les bords du Rhône,

auprès de la rivière du Pô, & en dernier lieu à la journée de Trébia. Il éprouva ses armes contre ce nouveau général; mais, voyant les forces & toutes les ressources de sa patrie épuisées, il tenta d'en venir à quelque accommodement avec lui dans une si facheuse conjoncture, bien résolu de profiter de cet intervalle de paix pour reprendre haleine & recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais. Il y eut quelque pour-parler entre ces deux chefs; mais ils ne purent jamais convenir des conditions du traité.

Quelques jours après la rupture de ces négociations, la bataille se donna entre les deux armées auprès de la ville de Zama. Annibal, battu & mis en fuite, fit une diligence si incroyable pour se dérober à la poursuite des ennemis, qu'il ne mit que deux jours & deux nuits pour gagner la ville d'Adruméte, située à près de trois cens milles de distance de Zama. Les Numides, qui avoient été compagnons de sa retraite, lui dresserent des piéges sur les chemins; mais, il échappa aux mauvais desseins de ces perfides, & tourna leur trahison contre eux-mêmes, en les faisant passer au fil de l'épée. Il rallia le reste des fuyards à Adruméte, & renforça promptement son armée par de nouvelles recrues. Dans le tems qu'il pressoit le plus fortement les préparatifs d'une nouvelle guerre, les Carthaginois conclurent la paix avec les Romains. Annibal ne laissa pas d'être continué dans le commandement des troupes, & il les employa à plusieurs expéditions en Afrique. Son frere Magon eut aussi part au généralat, & ils conservérent tous deux cette dignité militaire jusqu'au tems du consulat de P. Sulpitius & de C. Aurélius.

Sous le gouvernement de ces deux Magistrats, il vint à Rome une ambassade de la part des Carthaginois, pour complimenter le Sénat & le peuple Romain sur la paix qui venoit d'être conclue avec les deux nations. Ces ambassadeurs étoient chargés de présenter à la République une couronne d'or, en témoignage de leur bonne intelligence, & de demander en même-tems le transport de leurs ôtages à Frégelles & le renvoi de leurs prisonniers. Le Sénat assemblé leur fit réponse: » Que leur présent étoit fort » agréable à la république, » que leurs ôtages seroient ren» voyés dans le lieu qu'ils souhai» toient; pour ce qui étoit des » prisonniers, qu'on avoit résolu » de les garder, parce qu'ils souf» froient actuellement qu'Anni» bal, qui avoit allumé le feu de » la dernière guerre, & qui étoit » l'ennemi le plus mortel du nom » Romain, demeurât à la tête de » leurs armées, & en partageât » le commandement avec Magon » son frere. « Cette réponse du Sénat ne fut pas plutôt portée à Carthage, que l'on rappella sur le champ ces deux freres. Annibal fut honoré à son retour de la dignité de Préteur, après avoir gouverné la République pendant 22 ans avec une autorité Royale.

Annibal ne se distingua pas moins dans cette nouvelle Magistrature, qu'il s'étoit signalé dans les emplois militaires. Il s'appliqua non seulement à ménager l'argent qu'on levoit des subsides nouvellement imposés, pour payer aux Romains les sommes qui étoient portées par le traité de paix ; mais il trouva encore le moyen de faire entrer une partie de ces finances dans le trésor public. L'année de sa préture étant expirée, les Romains envoyérent de nouveaux ambassadeurs à Carthage, sous le consulat de M. Claudius & de L. Furius. Annibal soupçonnant que cette ambassade cachoit quelque mauvais dessein contre sa personne, & qu'on pourroit bien le livrer entre les mains de ses ennemis, s'embarqua secrétement, avant que les ambassadeurs fussent admis à l'audience du Sénat, & alla chercher une retraite à la cour d'Antiochus, roi de Syrie. La nouvelle de son évasion s'étant répandue dans le public, les Carthaginois détachérent deux galéres, avec ordre de l'arrêter en cas qu'on le pût atteindre. Tous ses biens furent confisqués, sa maison rasée jusqu'aux fondemens, & sa personne condamnée au banissement.

Dans le tems que Rome étoit gouvernée par les consuls L. Cornélius & Q. Minutius, Annibal se mit en mer la troisième année après sa retraite hors de Carthage, cotoya l'Afrique, avec cinq vaisseaux de guerre, s'approcha des frontières des Cyrénéens, pour tâter les Carthaginois & les disposer à rentrer en guerre avec les Romains, en leur proposant de puissans secours de la part d'Antiochus. Il étoit déjà venu à bout de persuader à ce Prince de transporter de puissantes armées en Italie, & il avoit attiré son frere Magon dans le même parti. Les Carthaginois, informés de ce complot, ordonnérent contre Magon les mêmes peines, qui avoient été décernées contre Annibal, après son évasion. Les deux freres voyant leurs projets renversés, sans espérance d'aucune ressource, levent l'ancre, remettent à la voile, & Annibal regagne les côtes de Syrie. Magon périt sur mer, & les Historiens racontent sa mort de deux manières différentes ; car, les uns rapportent qu'il fit naufrage, & d'autres qu'il fut assassiné par ses propres domestiques. Au reste, si Antiochus s'étoit aussi bien laissé conduire par les conseils d'Annibal dans l'exécution & la conduite de cette guerre, comme il avoit fait lorsqu'il s'étoit agi de l'entreprendre, il eût décidé de la fortune de l'empire Romain, bien plus près du Tibre que du détroit des Thermopyles. Malgré les fautes énormes de ce Prince imprudent durant le cours de cette guerre, Annibal eut la constance de demeurer toujours attaché à lui, & de ne lui refuser aucun des secours, qu'il étoit en état de lui donner. Il se chargea de la conduite d'un petit nombre de vaisseaux, sur lesquels Antiochus lui ordonna de transporter quelques troupes en Asie. Ce fut avec cette petite armée navale qu'il combattit

tit la flotte des Rhodiens sur la mer de Pamphylie ; & quoique une partie de cette escadre fût battue & forcée de céder aux vaisseaux des ennemis qui l'emportoient par le grand nombre, l'autre partie qu'il commandoit, conserva toujours l'autorité.

Antiochus ayant été défait par les Romains, & ses troupes dispersées & mises en déroute, Annibal qui prévoyoit bien que s'il se mettoit en prise, sa personne deviendroit infailliblement le prix du raccommodement d'Antiochus avec les Romains, se réfugia chez les Gortyniens en Créte, comme dans un lieu, d'où il pouvoit méditer une retraite assurée. Sa finesse & sa pénétration furent son salut dans cette conjoncture. Comme les Crétois étoient extrêmement avares, le bruit des grandes richesses qu'il avoit apportées avec lui, l'exposoit à un péril évident de sa personne, si sa prudence ne lui eût suggéré un stratagême qui les rendit les dupes de leur avarice. Il se servit de cette ruse. Il fit emplir de plomb plusieurs urnes, qu'il couvrit par dessus d'or & d'argent. Il les fit porter ensuite en présence des Gortyniens, comme en dépôt dans le temple de Diane, & leur fit accroire qu'il vouloit les rendre dépositaires de tout ce qui lui restoit des débris de sa fortune. Après leur en avoir imposé par cet artifice, il cacha dans les cavités de quelques statues d'airain, qu'il avoit apportées avec lui, tout l'or & l'argent qu'il avoit réservés, & les laissa traîner négligemment dans la maison où il logeoit. Les Gortyniens firent une garde très-exacte aux environs de ce temple.

Mais, le rusé Carthaginois ayant mis tous ses effets en sûreté, & ayant joué tous les habitans de l'isle de Créte, se rendit à la cour de Prusias, roi de Pont. Il ne put s'y défaire de cette haine irréconciliable, dont il étoit animé contre les Romains ; de sorte qu'il ne cessa d'aigrir & d'envenimer l'esprit de ce Prince contre un peuple, dont le nom faisoit toute sa passion. Les forces de ce Prince n'étoient pas assez considérables, pour pouvoir être opposées à une aussi formidable puissance que celle des Romains. Ainsi, il lui ménagea des alliances avec d'autres Souverains, & fit entrer, dans cette ligue, plusieurs nations aguerries. Euménès, roi de Pergame, partisan zélé des Romains, étoit ennemi déclaré de Prusias, & ces deux Princes se faisoient alors la guerre par terre & par mer. Cet attachement d'Euménès, pour les intérêts de Rome, animoit encore davantage Annibal à la ruine de ce Prince ; mais, comme l'alliance des Romains donnoit au roi de Pergame une grande supériorité sur son ennemi, jugeant que la perte de ce Prince étoit le coup décisif, pour faciliter l'exécution de ses projets, il eut recours à ce stratagême pour le faire périr. Le combat se devoit donner dans peu de jours entre les deux armées navales.

Annibal voyant que la flotte d'Euménès étoit bien plus nombreuse, prit le parti de suppléer, par la ruse, à l'inégalité des for-

ces. Il fit amaſſer une grande quantité de ſerpens venimeux, & les fit mettre tout vivans dans des vaſes de terre. Après en avoir amaſſé le plus qu'on en put trouver, il mande tous les ſoldats de ſa flotte le jour même qu'il devoit donner bataille, leur ordonne de fondre tous ſur le vaiſſeau d'Euménès, de ne s'attacher qu'à celui-là ſeul, & de ſe tenir ſeulement ſur la défenſive à l'égard des autres. Il ajoûta que la quantité de ſerpens qu'ils y lanceroient, donneroit aſſez d'occupation à leurs ennemis; qu'il prenoit ſur lui la commiſſion de leur faire connoître le vaiſſeau, où ſeroit le Roi; que s'ils pouvoient ſaiſir Euménès mort ou vif, la récompenſe égaleroit la grandeur du ſervice qu'ils lui rendroient en cela.

Après qu'Annibal eut inſpiré cette réſolution aux ſoldats de Pruſias, les deux flottes firent force de voiles pour venir à l'attaque. Lorſqu'elles furent en ordre de bataille, & qu'on étoit ſur le point de ſonner la charge, Annibal détache un Héraut dans un eſquif, & lui fait prendre un caducée en main. Son deſſein étoit de découvrir aux ſiens, par cet artifice, le vaiſſeau qui portoit Euménès. Cet envoyé n'eut pas plutôt abordé la flotte ennemie, qu'il montre la lettre dont il étoit chargé, & demande à être conduit au Roi. Comme on jugea qu'il apportoit quelque propoſition de paix, on le mene auſſi-tôt à bord du vaiſſeau d'Euménès. Sa commiſſion faite, dont tout le but n'étoit que de faire connoître aux ſiens le vaiſſeau du Roi, il regagne ſon eſquif, & prend le large. Euménès décachete la lettre, & n'y trouve que des traits de raillerie contre ſa perſonne. Malgré la ſurpriſe que lui cauſa cette conduite, dont il ne pouvoit comprendre le motif, il ne laiſſa pas de ſe déterminer ſur le champ à engager la bataille. Mais, dans le tems que les deux flottes vinrent à s'entrechoquer, les Bithyniens fondirent tous enſemble ſur le vaiſſeau d'Euménès, comme Annibal le leur avoit ordonné.

Ce Prince ne pouvant tenir ſeul contre les efforts d'un ſi grand nombre d'attaquans, tous réunis contre lui, chercha ſon ſalut dans une prompte retraite, qui ne l'eût pas empêché de tomber entre les mains des ennemis, s'il n'eût rejoint ſon eſcadre de réſerve, qui, heureuſement pour lui, n'étoit pas loin de cet endroit. Les Bithyniens ſe voyant preſſés & attaqués avec beaucoup de vigueur par les autres vaiſſeaux de la flotte de Pergame, lancérent auſſi-tôt, dans les navires ennemis, ces vaſes de terre, dont nous avons parlé. Ce ſpectacle fut regardé d'abord par ceux de Pergame comme quelque choſe de riſible & d'extravagant, parce qu'ils ne comprenoient point où étoit le fin de ce ſtratagême; mais, quand ils virent leurs vaiſſeaux fourmiller de ſerpens, la terreur que leur cauſa une aventure ſi peu attendue, jetta le déſordre & la confuſion parmi eux; & ne ſçachant plus comment ſe défendre en même-tems des morſures venimeuſes

de ces animaux & des attaques des ennemis, ils firent revirer leurs vaiſſeaux la pouppe en arrière, & regagnérent leur port à toutes voiles. Ainſi, la ruſe d'Annibal rendit inutile tout ce grand armement des Pergamiens, & leur enleva encore l'avantage de la victoire. Ce ne fut pas dans cette ſeule action de mer que cet habile Capitaine fit valoir l'adreſſe de ſes ſtratagêmes; il ne fut pas moins heureux ſur terre, dans pluſieurs autres occaſions, à déconcerter, par de pareilles ruſes, les projets de ſes ennemis, & à mettre leurs armées en déroute.

Dans le même-tems que cette affaire navale ſe paſſoit en Aſie, les Ambaſſadeurs, que Pruſias avoit à Rome, ſe trouvérent par hazard chez le conſul Quintius Flaminius, où ils avoient été priés à ſouper. La converſation étant venue à tomber ſur Annibal, il échappa à un de ces ambaſſadeurs de dire qu'il ſe trouvoit actuellement dans les états de Pruſias. Flaminius profitant de cet avis, alla dès le lendemain en faire ſon rapport au Sénat. Les Sénateurs qui croyoient ne pouvoir jamais être en ſûreté ni ſans allarme, tant qu'ils ſçauroient Annibal vivant, envoyérent une ambaſſade, dont Flaminius lui-même étoit le chef, pour ſommer le roi de Bithynie de ne point donner de retraite dans ſa cour à leur plus mortel ennemi, & d'en abandonner la protection, en le remettant entre leurs mains. Pruſias qui ne ſe ſentoit pas aſſez de courage, pour leur en faire un refus abſolu, ſe contenta de les prier qu'ils n'exigeaſſent point de lui une action ſi contraire aux droits de l'hoſpitalité, ajoûtant qu'ils n'avoient qu'à ſe ſaiſir eux-mêmes d'Annibal, s'ils pouvoient le joindre, & qu'il leur ſeroit facile de découvrir le lieu de ſa retraite.

Annibal s'étoit enfermé dans un château, dont le Roi lui avoit fait préſent; & en y faiſant travailler, il s'étoit ménagé de tous les côtés pluſieurs iſſues, pour ſe ſauver en cas d'accident, pareil à celui qui lui arriva en effet. Les ambaſſadeurs Romains n'eurent pas plutôt fait cette découverte, qu'ils firent inveſtir la maiſon de toutes parts. Un des domeſtiques d'Annibal ayant apperçu, au travers de la porte, cette multitude de gens armés, courut en donner avis à Annibal, qui le chargea de faire exactement la viſite de toutes les iſſues du château, & de lui faire ſçavoir, ſans perdre de tems, ſi tous les paſſages étoient également fermés. Ce domeſtique exécute promptement ſes ordres, & lui rapporte que toutes les ſorties étoient étroitement gardées. Ce grand Homme ſe doutant bien que ce n'étoit pas-là un effet du hazard, mais un deſſein formé d'attenter à ſa perſonne, prit la réſolution de ſe défaire d'une vie, qui commençoit à lui être à charge, plutôt que de la remettre à la diſcrétion de ſes ennemis. C'eſt pourquoi, ayant rappellé dans ce moment ſon ancien courage, & ſa grandeur d'ame, il avala le poiſon qu'il portoit toujours avec ſoi. Ainſi, cet incomparable Capitaine,

dont toute la vie avoit été une suite continuelle de fatigues & de travaux, ne put trouver de repos que dans la mort qu'il fut obligé de se donner lui-même, étant déjà septuagénaire.

Cette mort est marquée à l'an du monde 3817, de la fondation de Rome 569, & avant l'Ere Chrétienne 183 ans. L'Inscription de son tombeau étoit: *ANNIBAL HIC SITUS EST; cy gît Annibal.* Justin dit que cette année est remarquable entre toutes les autres par la mort de trois plus illustres Capitaines du monde entier, d'Annibal, de Philopémen, & de Scipion l'Africain.

Tout occupé que fut Annibal des travaux militaires & d'une infinité de guerres, qu'il eut à soûtenir, il trouva des momens pour cultiver les lettres. Plusieurs reparties spirituelles d'Annibal, que l'Histoire nous a conservées, marquent qu'il avoit un fond d'esprit excellent; & il le perfectionna par la meilleure éducation qu'on pouvoit recevoir dans ce tems, & dans une République telle qu'étoit celle de Carthage. Il parloit passablement le Grec, & avoit même écrit quelques livres en cette langue. Il avoit eu pour maître un Lacédémonien, nommé Sosile, qui l'accompagna toujours dans ses expéditions guerrières, aussi-bien que Philénius, autre Lacédémonien. Ils travailloient tous deux à l'histoire de ce grand Capitaine. Il mena toujours une vie dure & sobre, même en tems de paix & au milieu de Carthage, lorsqu'il y occupoit la première dignité. L'histoire remarque qu'il ne mangeoit jamais, couché sur un lit, comme c'étoit la coûtume, & qu'il ne buvoit que fort peu de vin.

Pour ce qui regarde la religion & les mœurs, il n'étoit pas tout à fait tel que Tite-Live nous le représente, d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que Carthaginoise, sans respect pour la vérité, pour la probité, pour la sainteté du serment, sans crainte des dieux, sans religion. On ne prétend pas cependant justifier pleinement Annibal de tous les reproches qu'on lui a faits. Au milieu de ces grandes qualités, que nous venons de rapporter, on ne peut dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère & des vices de sa nation, & qu'il y a dans sa vie des actions & des circonstances, qu'il seroit difficile d'excuser.

ANNIBAL, *Annibal*, (a) Ἀννίβας, jeune Carthaginois, qui servit sous le grand Annibal. Celui-ci ayant reçu d'Hiéronyme, tyran de Syracuse, des ambassadeurs, vers l'an 216 avant J. C., lui envoya à son tour le jeune militaire, avec Hippocrate & Épicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse. Après le traité conclu avec Hiéronyme, Annibal retourna vers son général; les deux autres demeurérent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Les conditions du trai-

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 297.

té étoient qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himera, qui partage presque toute l'Isle, sépareroit la province des Carthaginois de son Royaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois, pour leur part, l'Italie. La proposition parut folle & téméraire; mais, Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune roi du parti des Romains.

ANNIBAL, *Annibal*, (*a*) Α'ννίϐας, l'un des interlocuteurs d'un Dialogue des morts de Lucien. Il parle à Alexandre. Scipion & Minos sont introduits dans le même Dialogue.

ANNIBALIEN, *Anibalianus*, (*b*) fils de Constance Chlore & de Théodora, & frere de Constantin le Grand, quoiqu'ils n'étoient pas nés de la même mere, Constantin étant fils d'Hélène. Annibalien passa la plus grande partie de sa jeunesse à Toulouse, comme dans une espèce d'exil. Son frere le fit nobilissime, titre qui emportoit le droit d'user de la robe de pourpre brodée d'or. Il fut Consul l'an de J. C. 292. Il eut Asclépiodote pour collégue. On croit qu'Annibalien fut tué par le commandement de l'empereur Constance, son neveu, en 337. Quelques-uns le confondent, mais sans raison, avec Dalmace, autre frere de Constantin, & pere d'Annibalien, duquel il est parlé dans l'article qui suit.

ANNIBALIEN, *Annibalianus*, (*c*) neveu du précédent, & par conséquent du grand Constantin, étoit fils de Dalmace. Il avoit un frere du nom de son pere. Quand celui-ci fut mort, Constantin leur donna part à sa succession. Il fit Dalmace César, en lui assignant pour département la Thrace, la Macédoine & la Gréce, que l'on appelloit alors Achaïe; & il nomma l'autre roi de Pont, de Cappadoce & de la petite Arménie.

On dit que Constantin, qui l'aimoit beaucoup, lui avoit encore donné en mariage Constantine sa fille aînée, qui épousa depuis Gallus. Après la mort de l'Empereur, son beau-pere, son oncle & son bienfaiteur, il fut assassiné par ordre de Constance, l'an de J. C. 337.

ANNICÉRIENS, *Annicerii*, (*d*) philosophes, qui prirent le nom de leur fondateur, qu'on appelloit Annicéris. *Voyez* Annicéris.

ANNICÉRIS, *Anniceris*, (*e*) Α'ννικέρις, fut disciple d'Aristide & compagnon d'Hégésias. Il tira Platon de captivité. Il passe pour l'auteur d'une des cinq sectes des Philosophes qui sortirent de la Cyrénaïque. C'est de lui que ses Sectateurs ont été nommés Annicériens.

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 246. *& seq.*
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 136, 218, 341, 342.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 342.
(*d*) Cicer. de Offic. L. III. c. 116.
(*e*) Diogen. in Aristip.

Ils avoient presque les mêmes maximes que les Hégésiaques ; mais, ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoisie & l'honneur qu'on porte à pere & à mere, non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa patrie. Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au sage, il ne laissoit pas pour cela d'être heureux ; dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Ils tenoient en outre 1.° que la félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même, parce que nous ne sentons pas la félicité d'un autre.

2.° Que la raison ne suffit pas pour nous affermir & nous mettre au-dessus des sentimens du vulgaire ; mais, qu'on a besoin encore pour cela de faire une habitude, contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous, depuis le moment de notre naissance.

3.° Que ce n'est pas à cause de l'intérêt seulement que nous devons chérir nos amis ; parce que cet intérêt venant à cesser, nous ne nous soucierons plus d'eux ; mais, qu'il les faut aimer à cause de la bienveillance qu'on a l'un pour l'autre ; que cette bienveillance, au reste, est si considérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un si juste & si raisonnable devoir, ne fera point difficulté de souffrir de la peine, encore qu'il se propose la volupté pour fin. Ils ajoûtoient à cela que quoique la privation de la volupté soit douloureuse à cet honnête homme, il la souffrira néanmoins volontiers, & s'y exposera en homme de bien, parce que la tendresse qu'il a pour son ami, le veut ainsi.

ANNICÉRIS, *Anniceris*, (*a*) Ἀννικέρις, Cyrénéen. Ce fut un conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples. Pour montrer son adresse, il fit plusieurs tours sur une même ligne, à l'entour de l'Académie, sans qu'il parût autre chose que la trace d'un seul chariot.

(*a*) Lucian. Tom, II. pag. 929, 930.

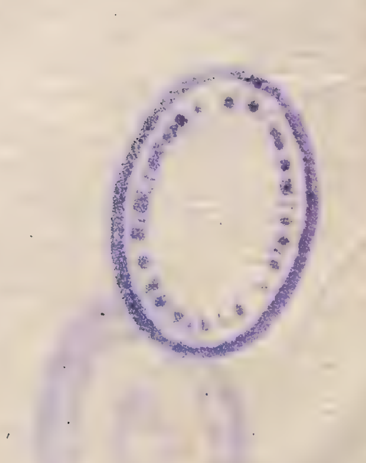
Fin du second Volume.

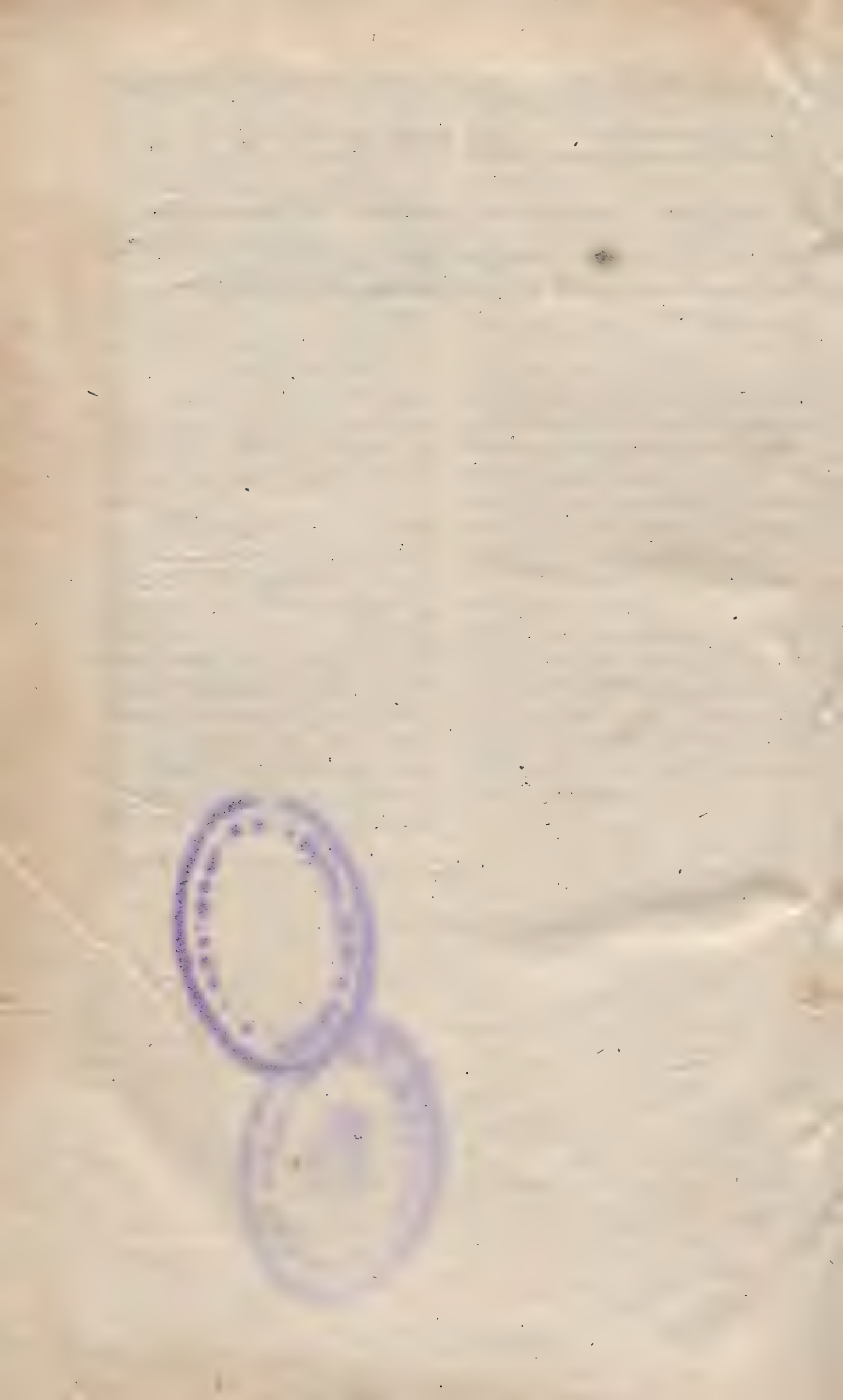




FAUTES A CORRIGER.

Page 6, col. 2, lig. 7 & 8, Jor-danès, *lisez* Jor-nandès.
Pag. 22, col. 2, lig. 31, tribun du peuple, *lisez* tribun militaire.
Pag. 25, col. 1, lig. 18 & 19, dixiè-me, *lisez* deuxiè-me.









212

DICTIONNAIRE DES AUT. CLASSIQUES

TOM II A

2

colorchecker CLASSIC

calibrite

mm